



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITÉ NANCY 2
École doctorale « Langages, Temps, Société »

**LA PRATIQUE ET LES RÉSEAUX AVANT D'ALBRECHT DÜRER
HALLER (1708-1777), VECTEURS DU TRANSFERT CULTUREL ENTRE LES
ESPACES FRANÇAIS ET GERMANIQUES AU XVIII^e SIÈCLE**

Thèse pour le doctorat d'histoire

présentée et soutenue publiquement par

Florence Catherine

Le 18 septembre 2009

sous la direction de Madame le Professeur Simone Mazauric

JURY :

M. Pierre-Yves Beaurepaire, Professeur à l'université de Nice-Sophia Antipolis (rapporteur)
M. Michel Espagne, Professeur à l'Ecole Normale Supérieure (Ulm) (rapporteur)
M. Gerhard Heinzmann, Professeur à l'université de Nancy 2
Mme Simone Mazauric, Professeur à l'université de Nancy 2
Mme Catriona Seth, Professeur à l'université de Nancy 2
M. Hubert Steinke, Privatdozent à l'université de Berne



Frontispice du premier volume des *Elementa physiologiae* (1757), gravure de Pierre-François Tardieu. Bibliothèque de l'Académie nationale de Médecine, Paris.

Remerciements

Au terme de ce travail, il me reste l'agréable devoir de remercier madame le professeur Simone Mazauric qui, non content d'avoir éveillé mon intérêt pour l'histoire des sciences, a accepté d'encadrer cette thèse. Ses encouragements, ses remarques et ses corrections pertinentes ont été précieux pour la progression de ma réflexion.

Je tiens également à remercier le Dr. Dr. Hubert Steinke pour l'obligeance et la disponibilité avec lesquelles il a répondu à mes questions. Ses suggestions bibliographiques et ses conseils dans le choix des sources se sont révélés très utiles.

L'accueil et les compétences du personnel de la Burgerbibliothek de Berne ont grandement contribué à faciliter mes recherches.

Cette entreprise de longue haleine n'aurait pas été possible sans le soutien affectueux et la patience de ma famille. Que mes parents et mon frère trouvent donc ici l'expression de ma profonde gratitude. Merci à mon époux d'avoir, par la force des choses, goûté à nouveau aux difficultés et aux joies de la rédaction d'une thèse.

Je ne saurais oublier mes amis qui se sont toujours enquis du cours de mes travaux, acceptant à l'occasion d'en relire des passages et de m'aider pour les traductions du latin.

Avertissement

Toutes les citations respectent l'orthographe et la ponctuation originales.

Lorsque nous ne le précisons pas, les lettres citées ou auxquelles nous faisons allusion sont conservées à la Burgerbibliothek de Berne dans le *Nachlass Albrecht von Haller*.

Ce travail n'est pas une biographie de Haller et notre analyse thématique nous a obligé à faire quelques entorses à la chronologie. Pour faciliter la lecture et la compréhension du texte, nous renvoyons à l'annexe 1 qui rappelle les principales dates de la vie et de l'œuvre de Haller.

Liste des abréviations utilisées :

BB Bern Burgerbibliothek Bern

GGA *Göttingische Zeitungen von Gelehrten Sachen* (1739-1752)

Göttingische Anzeigen von Gelehrten Sachen (1753-)

HARS *Histoire de l'Académie royale des sciences, avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie.*

JMCP *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie etc.*

OeG Oekonomische Gesellschaft Bern

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	10
Première partie : UNE RELATION SAVANTE DANS LE PRISME DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES	40
Chapitre I : LE TEMPS DES RENCONTRES PERSONNELLES ET INTELLECTUELLES.....	40
1- De la connaissance à l'appropriation de l'héritage des maîtres de la formation médicale	42
a- L'héritage de Boerhaave, point de convergence entre Haller et les médecins français	42
b- Autres rencontres intellectuelles	49
2- La formation à Paris.....	51
a- La découverte des lieux et des institutions.....	53
b- Professeurs et contenus de l'apprentissage	56
c- Les prolongements du séjour parisien dans l'œuvre de Haller	60
3- La cristallisation des rencontres des cercles savants.....	64
a- Voyages et visites savantes	65
b- La genèse tardive des correspondances	70
c- Typologie des premières lettres	73
4- Analyse morphologique de la correspondance	79
a- Géographie et rythme épistolaires.....	79
b- Patronage et amitié.....	83
c- Répartition des correspondants par activité	87
5- Les voies du réseau épistolaire, supports de la sociabilité savante.....	89
a- Les interconnexions réticulaires.....	89
b- Haller, intermédiaire au sein de cercles français	95
Chapitre II : LES CURIOSITÉS PARTAGÉES	99
1- Le statut de l'expérience et des conditions d'observation	100
a- Épistémologie et dispositif méthodologique.....	101
b- Les conditions matérielles de l'expérience	115
c- Diffusion et réception des résultats expérimentaux	124
2- Les sciences utiles.....	134
a- Les sciences au service de l'administration	135
b- Regards croisés sur l'inoculation	141
c- Circulation et appropriation des techniques de production du sel	151
d- Haller, figure et intermédiaire de la philanthropie helvète	156
Chapitre III : RÉSONANCE ET RÉCEPTION DES TRAVAUX DE HALLER EN FRANCE : MÉCANISMES, PORTÉE ET APPRÉCIATIONS.....	161
1- Mécanismes et vecteurs de la diffusion des écrits de Haller	162
a- Les correspondances	162

b- Les périodiques et les journaux savants.....	170
c- Les traductions	187
2- Échos et expressions de la réception française de la pensée de Haller.....	194
a- L'érudit aux talents universels	194
b- Les marques officielles et privées de sa consécration	198
3- L'amorce d'un transfert intellectuel.....	202
a- Les répercussions de la diffusion de la pensée de Haller en France	202
b- Haller, lecteur de la réception française de ses textes.....	208
Conclusion de la première partie.....	215
Deuxième partie : LES ENJEUX IDENTITAIRES, POINTS D'ACHOPPEMENT OU	
MOTEURS DE LA COMMUNICATION SAVANTE ?.....	217
Chapitre IV : POLÉMIQUES ET CRITIQUES, LES ROUAGES INDISPENSABLES DE	
LA DISCUSSION SAVANTE	217
1- Réflexions préliminaires : la conception du commerce savant chez Haller	218
2- La controverse.....	225
a- Les règles de courtoisie, gages de l'harmonie de la République des Lettres	225
b- les fonctions de la controverse	231
c- Les instances de la controverse	243
3- Les recensions savantes	253
a- Les fins et l' <i>ethos</i> de la recension savante	253
b- Instrumentalisation de la recension par Haller.....	257
Chapitre V : LES FRONTIÈRES GÉOGRAPHIQUES GARANTES DE L'IDENTITÉ	
MORALE ET PATRIOTIQUE ?	266
1- Les enjeux renouvelés de l'historiographie	267
2- La projection idéalisée de la Suisse	271
a- Dans les correspondances	272
b- La diffusion d'une image stéréotypée parmi les élites françaises.....	280
3- Les accents patriotiques au sein de la communication savante	284
a- L'Helvétisme.....	284
b- Le choix d'un idiome savant.....	287
c- Des traditions intellectuelles différenciées.....	293
4- L'émancipation de la tutelle française	297
a- Une émancipation culturelle	297
b- Les rapports de force politiques et diplomatiques	307
Chapitre VI : RELIGION ET PHILOSOPHIE, DEUX CLEFS DE L'ÉQUIVOQUE	
INTELLIGIBILITÉ DES LUMIÈRES	319
1- La place de la religion dans la pensée de Haller.....	321
a- Religion et œuvre de science.....	322
b- Le thème de la religion dans les correspondances françaises	329
2- Défendre la religion et la vertu protestantes	334
a- Contre l'Église catholique.....	334

b- Contre la libre-pensée	338
3- La « cabale Philosophique »	348
a- Du bon usage de la philosophie	348
b- Le cas Voltaire	358
Conclusion de la seconde partie	369
Troisième partie : LA FIGURE DU SAVANT ET SON ŒUVRE : UN COMMERCE	
INTELLECTUEL PLURIDIMENSIONNEL	371
Chapitre VII : UNE COMMUNICATION ÉLECTIVE ET MAÎTRISÉE	371
1- Le choix des interlocuteurs et les caractères du public français	372
a- Les procédés électifs	372
b- Homologie des interlocuteurs	376
c- Les cercles discriminés	378
2- Contiguïté et superposition des réseaux : de l'espace rêvé à l'espace vécu	385
a- La notion de réseau en question	385
b- Synapses et intermédiaires	388
c- Les contraintes de la contiguïté des réseaux	391
d- Résonances interréticulaires	397
3- Résoudre les tensions : la maîtrise des vecteurs de communication	402
a- La variabilité des registres selon les destinataires	402
b- Les réseaux au service de la sociabilité savante	408
c- Les réseaux, instruments des desseins personnels	416
d- Réseaux « disciplinaires » et complémentarité des pôles de savoir	420
Chapitre VIII : DU PARTAGE AUX EMPRUNTS DES SAVOIRS	428
1- Haller, médiateur des savoirs français	430
a- L'acquisition raisonnée des ouvrages français	430
b- Typologie des informations savantes venant de France	436
c- Jugement et sélection des savoirs français	442
d- La concrétisation des emprunts intellectuels	446
2- Emprunts et acculturation de l'œuvre et des compétences de Haller en France	452
a- La consultation du médecin, du botaniste et de l'érudit	453
b- L'indispensable décloisonnement des savoirs	460
c- Appropriation, réorientation et instrumentalisation du savoir	467
3- Penser les emprunts de savoirs	475
a- Mettre à profit et améliorer les conditions des échanges	475
b- Discours réflexif sur les processus d'échanges	480
c- Un climat d'échanges concurrentiel	485
Chapitre IX : LA LANTERNE MAGIQUE DE LA POSTÉRITÉ	490
1- Les traces immédiates d'une postérité consensuelle	492
a- Mise en exergue de la figure du savant dans la pensée de Haller	493
b- L'annonce du décès de Haller dans les périodiques savants	498
2- Écritures et enjeux des éloges académiques	501

a- La fabrique commune de l'image d'un savant des Lumières	501
b- Les éloges, vecteurs d'un discours épistémologique	508
c- L'œuvre de Haller mise au service des ambitions particulières de chaque académie	512
d- Les contraintes du genre de l'éloge	521
3- Les sources du XIXe siècle : regards croisés autour d'une figure historicisée.....	524
a- Les filiations intellectuelles.....	526
b- Le savant et sa pratique, objets d'histoire.....	533
Conclusion de la troisième partie	541
CONCLUSION GÉNÉRALE	543
SOURCES ET TRAVAUX	563
ANNEXES	604
Annexe 1 : Chronologie	605
Annexe 2 : Répartition spatiale du réseau épistolaire de Haller (1724-1777).....	612
Annexe 3 : Liste des correspondants français d'Albrecht von Haller.....	613
Annexe 4 : Distribution chronologique de la genèse des correspondances françaises (1734-1777).....	616
Annexe 5 : Nombre de lettres par correspondant.....	616
Annexe 6 : Répartition par activité des correspondants français de Haller.....	617
Annexe 7 : Rythme de la correspondance de F. Thiery (octobre 1751-octobre 1777)	618
Annexe 8 : Lettre du comte d'Argenson à Haller, le 25 août 1754.....	619
Annexe 9 : Lettre de Haller à Malesherbes, le 1 ^{er} mai 1762	620
Annexe 10 : Lettre de Chomel à Haller, le 17 janvier 1752.....	621
Annexe 11 : Dédicaces et approbation d'ouvrages scientifiques.....	622
Annexe 12 : La communauté des botanistes	625
Annexe 13 : La bibliothèque de Haller (1777).....	627
Annexe 14 : Résonances du travail de Haller dans l' <i>Encyclopédie</i>	628
Annexe 15 : Recension de la <i>Bibliothèque d'un homme de goût</i> de Louis Mayeul Chaudon	630
Annexe 16 : L'image de la Suisse dans les lettres de François Thiery : une projection idéalisée.....	632
Annexe 17 : Mise en abyme du jugement de Haller sur Diderot dans une lettre de Thiery	633
Annexe 18 : Querelle de priorité entre Albrecht von Haller et Exupère-Joseph Bertin.....	634

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Notre siècle et le précédent sont bien les témoins à la fois de la richesse et des heurts occasionnés par la multiplication des rencontres et des collisions interculturelles. Les maillages transnationaux se sont resserrés en même temps que s'est répandu l'usage de notions plus ou moins bien définies et assimilées telles que la mondialisation des échanges. Au milieu des débats, l'historien doit d'une part montrer que la construction des phénomènes d'échanges culturels à l'échelle de l'œkoumène est une pratique ancienne, et d'autre part, rappeler que la singularité de chaque époque interdit les comparaisons faciles. Si le XVIII^e siècle marque bien un temps fort dans la construction des pratiques d'échanges intellectuels de l'époque moderne, la notion d'espace culturel européen au siècle des Lumières est aujourd'hui étudiée dans toute la complexité de ses dimensions et il semble nécessaire de lui consacrer à nouveau un travail de réflexion.

A la suite d'un travail de maîtrise qui comparait la fondation de l'Académie des sciences de Paris et celle des académies scientifiques allemandes au XVIII^e siècle¹, nous avons été amenés à nous interroger sur le sens de l'idée de transfert culturel entre les lieux de savoir officiels qu'étaient les académies françaises et allemandes à l'époque des Lumières². En raison de l'étendue de la tâche, nous nous sommes concentrés sur une analyse prosopographique des académiciens pour essayer de comprendre les logiques de choix et de nomination des savants étrangers au sein des académies. L'Académie des sciences de Göttingen avait alors particulièrement retenu notre attention en raison de son lien spécifique avec l'université de la ville³ et de son nombre non négligeable de correspondants français après la Révolution. Cette fréquence de nominations de savants français contrastait avec leur quasi-absence lors des premières décennies de l'institution⁴, notamment lors de la période durant laquelle elle fut dirigée par son premier et illustre président Albrecht von Haller, bien que celui-ci possédait un très vaste réseau de relations à travers toute l'Europe. C'eût été une

¹ *Les modèles de fondation de la Societät der Wissenschaften à Berlin (1700) et de la Kurbayerische Akademie der Wissenschaften à Munich (1759)*, mémoire de maîtrise rédigé sous la direction de madame Simone Mazauric, Université de Rouen, 1998-1999.

² *Le transfert culturel dans les académies scientifiques en France et en Allemagne (1700-1815)*, mémoire de DEA rédigé sous la direction de madame S. Mazauric, Université de Nancy, 1999-2000.

³ Ceci nous rappelle qu'au XVIII^e siècle, dans l'espace germanique les universités restent les principaux lieux de savoir, à la différence des universités françaises.

⁴ L'Académie des sciences de Göttingen a été fondée sous la tutelle du ministre Gerlach Adolph von Münchhausen et l'influence d'A. von Haller en 1751.

gageure d'espérer continuer à travailler sur le transfert culturel à l'échelle des académies françaises et allemandes, tant le sujet est vaste. Nous avons donc choisi d'infléchir notre perspective et d'étudier de façon approfondie le cas d'un homme de science à l'envergure européenne dont les aspirations et les contradictions offrent un champ de réflexion particulièrement stimulant. Sélectionner un physiologiste permettait d'insister sur le rôle tenu par les sciences médicales dans l'univers intellectuel des Lumières. Nombre de savants du XVIII^e siècle ont d'ailleurs reçu une formation de médecin et même lorsqu'ils se sont détournés de cette première vocation, comme le botaniste Antoine Jussieu, le goût de la médecine leur est souvent resté.

Pour toutes les raisons énoncées précédemment nous nous sommes arrêtés sur le choix d'Albrecht von Haller. Né à Berne en 1708 où son père est juriste, Haller étudie la médecine à Tübingen en 1723, puis à Leyde, où il coiffe le bonnet de docteur en 1727, Londres et Paris⁵. Après un séjour à Bâle, à l'occasion duquel il suit les cours de mathématiques de Jean Bernoulli, Haller entreprend un voyage dans les Alpes en 1728. Cette excursion se révèle déterminante pour ses études botaniques comme pour l'inspiration de son poème *Les Alpes* (1729), à l'origine de sa réputation littéraire. De retour à Berne, Haller exerce son activité de médecin mais ne parvenant à obtenir ni la charge de médecin de la ville, ni la chaire d'éloquence qu'il convoite, il accepte le poste de bibliothécaire de la ville en 1735. Quelque peu déçu, le savant cède en 1736 à l'appel du baron de Münchhausen⁶, qui lui propose d'occuper les chaires de botanique, d'anatomie et de chirurgie de l'université de Göttingen. Les dix-sept années que compte le séjour de Haller dans la ville se révèlent être très fécondes tant pour le savant, qui assoit sa réputation grâce à d'ambitieux travaux de physiologie, que pour la gloire intellectuelle de Göttingen. En effet, outre la fondation d'un institut d'anatomie et d'un jardin botanique, le protégé de Münchhausen influence la création de l'*Akademie der Wissenschaften* (1751) dont on lui confie la présidence et oriente profondément la ligne directrice de la rédaction des *Göttingische Gelehrte Anzeigen* (GGA)⁷. Ces succès n'empêchent pas Haller de caresser l'ambition d'une carrière politique à Berne et de souffrir du *Heimweh*, mal si courant parmi les Suisses exilés. Après son départ du Hanovre

⁵ L'annexe 1 présente une chronologie plus détaillée de la vie et du cours des travaux de Haller.

⁶ Ministre et conseiller au service des souverains d'Angleterre et du Hanovre, le baron Gerlach Adolph von Münchhausen (1688-1770) est l'un des principaux inspirateurs de la fondation de l'université de Göttingen en 1734. Curateur de l'institution jusqu'à sa mort, il met tout en œuvre pour y attirer Haller et après le retour à Berne de celui-ci, il s'emploie à le convaincre de revenir.

⁷ Créées en 1739, les *Göttingische Zeitungen von Gelehrten Sachen* forment le plus ancien organe de recension en langue allemande encore existant. Haller en prend la direction en 1747, et à partir de 1753, le périodique, qui s'intitule désormais les *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, devient l'organe de publication de l'*Akademie der Wissenschaften* de Göttingen.

en 1753, Haller est nommé *Rathausamman*, c'est-à-dire administrateur de l'Hôtel de ville de Berne, puis directeur des salines à Roche de 1758 à 1764, et vice-gouverneur d'Aigle en 1762-1763. En revanche, malgré ses efforts réitérés, il ne parvient jamais à entrer dans le Petit Conseil, organe décisionnel fondamental dans la vie politique du canton. Esprit éclairé, Haller multiplie les actions tendant à réformer le système scolaire et sanitaire, créant un orphelinat et présidant la florissante Société Économique de Berne. L'acquisition de la seigneurie de Goumens-le-Jux en 1764 lui permet de prendre le nom de Haller de Goumoëns, titre auquel il est manifestement très attaché puisqu'il signe les articles qu'il rédige pour les *Suppléments* de l'*Encyclopédie*⁸ des initiales « H.D.G. ».

Le choix de travailler sur Albrecht von Haller offre l'opportunité de combler une lacune de l'historiographie française. En effet, en raison de son implication très forte dans la vie intellectuelle de son époque, Haller a été l'objet de très nombreuses études mais celles-ci sont principalement le fait d'auteurs suisses, allemands et italiens⁹. Les travaux sur Haller ont été très longtemps issus du milieu germanophone et la première biographie de ce savant en langue française est celle d'Herminie Chavannes publiée en 1840¹⁰. Un des travaux pionniers sur la relation et la réception de l'œuvre littéraire de Haller en France est la thèse de Gabriel Cunche soutenue au début du XXe siècle¹¹. Mais alors que les historiens suisses ont souligné l'incroyable densité du réseau épistolaire de Haller et sa signification dans l'ensemble de l'œuvre du savant, les historiens français n'ont pas encore exploré cette piste de recherche dans son intégralité. Deux travaux sont toutefois à signaler : celui d'Odile Hamon portant sur les échanges épistolaires d'Haller et le médecin parisien François Thiery¹², et plus récemment

⁸ *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers*, par une société de gens de lettre; mis en ordre et publ. par [Denis] Diderot ...17 vol. et planches, Paris-Neufchâtel, 1751-1765. *Supplément*, 4 vol., 1776-1777.

⁹ Nous renvoyons à la bibliographie de ce travail mais pour une vision plus exhaustive, il convient de consulter la *Bibliographia Halleriana. Verzeichnis der Schriften von und über Albrecht von Haller*, herausgegeben von Hubert Steinke und Claudia Profos, unter Mitarbeit von Pia Burkhalter, Basel, Schwabe, 2004.

¹⁰ Herminie Chavannes, *Albert de Haller : Biographie, par l'auteur des Soirées de familles*, Lausanne, Imprimerie et librairie de Marc Ducloux, 1840.

¹¹ *La Renommée de A. de Haller en France ; influence du poème des Alpes sur la littérature descriptive du XVIIIe siècle*, thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Caen par Gabriel Cunche, 1918.

¹² Odile Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants de Haller et en particulier de Thierry*, thèse pour le doctorat en médecine, soutenue devant l'université de Rennes, 1970. Le Lorrain François Thierry (ou Thiery) (1719-1793) étudie la médecine à Pont-à-Mousson avant d'obtenir son doctorat à la Faculté de Paris. Il exerce son art dans la capitale et obtient le titre de médecin du roi. Un voyage de deux années en Espagne (1753-1755) lui permet d'approfondir ses recherches sur le rapport entre la climatologie et les épidémies. A la veille de la Révolution, Thiery publie ses réflexions sur l'amélioration des études de médecine sous le titre : *Voeux d'un patriote sur la médecine en France, où l'on expose les moyens de fournir d'habiles médecins au royaume, de perfectionner la médecine et de faire l'histoire naturelle de la France* (1789).

celui de Christophe Vetter qui a cherché les caractéristiques du milieu strasbourgeois des Lumières à travers les lettres adressées par l'un de ses représentants, l'apothicaire Reinhold Spielmann, au Bernois¹³. Mais si O. Hamon a retranscrit les lettres de Thiery adressées à Haller, la fin de son travail n'impliquait pas l'analyse de ces lettres et nous avons donc repris cette tâche à notre compte. En outre, malgré la requête de quelques chercheurs français qui rappelaient en 1971 les bénéfices qui résulteraient d'une étude portant sur les correspondants français de l'Helvétie, une telle analyse n'a jusqu'alors pas été réalisée¹⁴.

L'universalité de l'œuvre de Haller implique l'hétérogénéité disciplinaire des études qui lui sont consacrées. Il convient de mentionner que l'historiographie germanophone s'est d'abord attachée aux œuvres littéraires du savant, à ses poèmes et à ses romans politiques. L'abondance de ces travaux s'explique par l'histoire de la langue allemande et par la quête d'unité culturelle qu'elle sous-entend. Haller, contemporain de Johann Christoph Gottsched (1700-1766) et de Johann Gottfried von Herder (1744-1803), est considéré comme l'un des premiers écrivains germanophones à avoir cherché à unifier l'idiome allemand et à l'avoir défendu systématiquement dans la production littéraire. Notre réflexion a intégré les résultats de travaux portant sur l'activité littéraire de l'Helvétie mais il est vrai que nous nous sommes également concentrés sur les écrits relevant de l'histoire des sciences. Notons que ce domaine d'étude a été longtemps le fief de médecins et de philosophes des sciences.

L'immense réseau épistolaire et la dimension européenne de l'œuvre de Haller constituent aujourd'hui un axe de recherche majeur pour la connaissance du médecin bernois. Outre les projets propres à l'institut d'histoire de la médecine de l'université de Berne, les relations de Haller avec le monde savant et médical italien ont déjà été étudiées par Maria Teresa Monti et Renato G. Mazzolini. En revanche, alors que la Bibliothèque Nationale de France conserve les traités médicaux et les œuvres littéraires de Haller, ces matériaux n'ont suscité que peu d'écho chez les historiens français. On trouve des articles dans les revues médicales concernant les recherches de Haller sur la physiologie et les débuts de la neurologie¹⁵. D'autres articles dispersés traitent du rôle tenu par Haller dans la rédaction des

¹³ Christophe Vetter, *Strasbourg et l'Europe des Lumières : lettres de Jacques Reinhold Spielmann à Albrecht von Haller (1753-1777)*, 3 tomes, thèse pour le doctorat, soutenue devant l'université de Strasbourg, 1989.

¹⁴ « Les correspondants français de Albrecht von Haller ». Note de MM. Pierre Huard, Yves Laissus, Georgette Legée, Jean-François Leroy et Jean Théodoridès, *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, 8 novembre 1971, Paris, Série D, t. 273, p. 1655-1656.

En recensant la thèse d'O. Hamon, Pierre Huard écrit : « On doit (...) souhaiter que ce premier essai consacré aux correspondants français de Haller soit suivi de beaucoup d'autres », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1973, vol. 26, n°3, p. 281-282.

¹⁵ Gerhard Rudolf, « L'irritabilité hallérienne, point de départ de la neurophysiologie », *Actualité neurophysiologique*, VII, 1967, p. 295-319. Suzanne Delorme, « L'Académie Royale des Sciences : ses correspondants en Suisse. », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1951, t. IV, p. 159-170.

Suppléments de l'Encyclopédie. Bien sûr, les historiens des sciences et les épistémologues qui travaillent sur la science des Lumières ont effectué des analyses plus fouillées sur les théories halleriennes mais ces dernières sont insérées dans des ouvrages plus généraux. Dans l'histoire du vitalisme de Roselyne Rey¹⁶ ou dans celle de la physiologie des Lumières de François Duchesneau¹⁷, plusieurs chapitres sont consacrés à Haller mais celui-ci n'est pas l'unique objet de ces ouvrages. C'est ainsi qu'à notre connaissance, aucune étude française d'une certaine ampleur n'a encore été consacrée à Albrecht von Haller. Or, une analyse des relations savantes entretenues par le médecin bernois avec ses contemporains français semble d'autant plus pertinente que leurs échanges et querelles contribuent à éclairer les traits communs et la diversité des scènes intellectuelles de la France et de la Suisse des Lumières.

La notion de transfert culturel, en raison des nombreuses perspectives qu'elle déploie, nous a paru la plus propre à expliquer les relations entre Haller et les lettrés français. Fruit des réflexions d'historiens et de germanistes à la fin des années 1980, l'idée de transfert culturel a été féconde en textes méthodologiques¹⁸. La recherche sur les transferts culturels a d'ailleurs évolué, elle s'est diversifiée et a intégré de nouvelles problématiques¹⁹: Hans-Jürgen Lüsebrink et Matthias Middell en ont récemment récapitulé les enjeux en les confrontant avec ceux de l'histoire des médias ou de l'histoire globale²⁰. L'idée de transfert sollicite une perspective interculturelle et se distingue des orientations traditionnelles de l'histoire comparée, sans toutefois nier intégralement les apports de cette dernière. Le premier apport de la notion de transfert culturel a été de prendre en considération la culture et les productions intellectuelles comme des biens qui seraient les objets des processus d'échange. Le transfert s'opère en trois temps distinctifs qui scandent la démarche analytique : la sélection, la transmission et l'intégration - ou acculturation - d'un bien culturel dans l'espace de réception. Ces trois phases, jointes à l'identification des mouvements de personnes,

¹⁶ Roselyne Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18^e siècle à la fin du premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000.

¹⁷ François Duchesneau, *La physiologie des Lumières, Empirisme, modèles et théories*, The Hague ; Boston ; London, Martinus Nijhoff Publishers, 1982.

¹⁸ Pour une réflexion portant sur les différents paramètres - à savoir le segment chronologique, la délimitation de l'espace et le choix d'étudier une personne ou un groupe social - à définir pour une analyse en termes de transfert culturel, voir Michael Werner, « Maßstab und Untersuchungsebene », dans *Nationale Grenzen und internationaler Austausch, Studien zum Kultur- und Wissenschaftstransfer in Europa*, hrsg. von Lothar Jordan und Bernd Kortländer, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1995, p. 21-33.

¹⁹ Elle a été également mise en question par l'histoire croisée. *De la comparaison à l'histoire croisée*, sous la direction de Michael Werner et de Bénédicte Zimmermann, Paris, Le Seuil, 2004.

²⁰ Hans-Jürgen Lüsebrink, *Interkulturelle Kommunikation. Interaktion, Fremdwahrnehmung, Kulturtransfer*, Stuttgart, Metzler, 2008 (2., aktualisierte und erw. Auflage). *Kulturtransfer und Vergleich*, herausgegeben von Matthias Middell, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2000.

d'objets, d'idées, de techniques, constituent donc la trame des interrogations qui structurent la présente enquête.

Les travaux sur le contenu et les processus d'échanges culturels entre les pays se sont affinés dans le sens où l'on ne s'attache plus à observer uniquement, comme ce fut longtemps le cas, les grandes écoles de pensée et les œuvres des écrivains et philosophes de renom de chaque pays. On s'intéresse au contraire aux interdépendances entre les courants intellectuels tels qu'entre les sciences historiques, la philosophie allemande et française du XIXe et du XXe siècles²¹. L'examen du transfert culturel porte désormais sur des analyses de catégories sociales précises, pensons aux libraires ou aux Juifs, ou sur des cas singuliers²². Ainsi des chercheurs reconstruisent-ils des destinées familiales qui ont joué un rôle primordial dans l'apport d'éléments culturels étrangers à un niveau local²³. La prosopographie est donc reconnue comme un outil fondamental des recherches actuelles et futures dans ce domaine²⁴. Il est donc souhaitable qu'un phénomène aussi complexe et multistratifié que le transfert soit étudié en réunissant et en confrontant les différents travaux particuliers de spécialistes. Un travail récent sur la lecture de Germaine de Staël en Allemagne témoigne que les études de cas ne sont en rien négligées²⁵.

L'étude du transfert culturel entre deux pays ne peut s'arrêter à une simple observation des influences mutuelles qu'ils exercent entre eux ; il s'avère nécessaire de tenir compte des conditions d'accueil qui caractérisent chacun des pays récepteurs. Il apparaît alors que le transfert culturel est un processus créatif et qu'il « (...) sous-entend une transformation en profondeur liée à la conjoncture changeante de la culture d'accueil²⁶ ». En fonction de cette conjoncture, par définition instable et différente de celle du pays d'origine du bien culturel transféré, la culture d'accueil va se servir de celui-ci afin de renforcer, ou de subvertir, certaines valeurs ou théories dominantes. Tout travail sur les échanges culturels oblige donc à

²¹ Michel Espagne, « Kulturtransfer und Fachgeschichte der Geisteswissenschaften », dans *Kulturtransfer und Vergleich*, op. cit., p. 42-61.

²² *Deutsche in Frankreich, Franzosen in Deutschland 1715-1789 : Institutionelle Verbindungen, soziale Gruppen, Stätten des Austausches. Allemands en France, Français en Allemagne 1715-1789 : Contacts institutionnels, groupes sociaux, lieux d'échanges*, hrsg. von / publiés par Jean Mondot, Jean-Marie Valentin, Jürgen Voss, Sigmaringen, J. Thorbecke, 1992.

²³ Nous nous référons par exemple, à l'étude des négociants allemands à Bordeaux par Michel Espagne, « Les Allemands de Bordeaux au XVIIIe siècle », dans *Deutsche in Frankreich, Franzosen in Deutschland...*, op. cit., p. 297-312.

²⁴ Bernd Kortländer, « Begrenzung-Entgrenzung. Kultur und Wissenschaftstransfer in Europa », dans *Nationale Grenzen und internationaler Austausch...*, op. cit.

²⁵ Gerhard R. Kaiser (Hrsg.), *Germaine de Staël und ihr erstes deutsches Publikum. Literaturpolitik und Kulturtransfer um 1800*, Heidelberg, Winter, 2008.

²⁶ Michel Espagne et Michael Werner, « Deutsch - französischer Kulturtransfer als Forschungsgegenstand. Ein Problemskizze », dans *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIIIe et XIXe siècle)*, textes réunis et présentés par Michel Espagne et Michael Werner, Paris, Editions Recherches sur les Civilisations, Paris, 1988, p. 21.

une connaissance précise des conditions politiques, sociologiques et culturelles de chaque pays impliqué dans la relation²⁷ ; il faut alors se détacher des typologies classiques fondées sur les ressemblances et les différences car « c'est (...) la mise en relation de deux systèmes autonomes et asymétriques qu'implique la notion de transfert culturel²⁸ ».

L'autonomie du système de pensée de Haller par rapport au système de pensée français se révèle d'autant plus significative qu'ils s'insèrent chacun dans une aire culturelle différente. L'intérêt pour nous d'observer le transfert intellectuel entre la France et les pays germaniques se comprend donc en partie, par le fait que ces régions sont tournées historiquement et géographiquement vers des espaces européens différenciés et complémentaires. A l'échelle des sociétés savantes du XVIIIe siècle, il apparaît en effet que les académiciens et savants de l'Empire ont notamment entretenu de nombreux liens avec l'Europe orientale et les pays scandinaves. Quant aux membres des académies françaises, si l'on s'en tient à eux, ils se sont souvent retrouvés dans la longue tradition italienne, quand bien même ils la jugent alors quelque peu caduque, ainsi que dans les rapports concurrentiels avec l'Angleterre. La question se pose alors de savoir dans quelle mesure la culture savante recoupe les orientations d'un pays en matière d'échanges politiques, économiques et diplomatiques et comment peut-on retrouver les traces de l'ouverture privilégiée d'un pays vers un autre.

Ceci recoupe les problématiques de l'historiographie actuelle des Lumières qui tendent à mettre en lumière l'hétérogénéité spatio-temporelle de ce mouvement²⁹ ; il reste à déterminer le rôle du modèle français des Lumières que les historiens ont longtemps présenté comme hégémonique avant de prendre en compte les contestations auxquelles il se heurte. Aujourd'hui la vision d'un monde des Lumières unifié par des valeurs et des pratiques communes est fortement remise en question³⁰. Dès lors, nous souscrivons aux propos de

²⁷ Hans-Jürgen Lüsebrink und Rolf Reichardt (Hrsg.), *Kulturtransfer im Epochenumbruch. Frankreich / Deutschland 1770-1815*, 2 Bände, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1997.

²⁸ *Ibid.*, p. 4.

²⁹ *Dictionnaire européen des Lumières*, sous la direction de Michel Delon, Paris, P.U.F., 1997.

The Enlightenment in Europe/ Les Lumières en Europe/ Aufklärung in Europa - Unity and Diversity/ Unité et Diversité/ Einheit und Vielfalt, hrsg. von Werner Schneiders, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2003.

Jenseits der Diskurse. Aufklärungspraxis und Institutionenwelt in europäischer komparativer Perspektive, hrsg. von Hans Erich Bödeker und Martin Gierl, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2007.

Pierre-Yves Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIIIe siècle : diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Paris, éd. Autrement, 2007.

³⁰ Vincenzo Ferrone, « Science », dans *Le monde des Lumières*, Vincenzo Ferrone et Daniel Roche (sous la direction de), Paris, Fayard, 1999, p. 331-339, p. 331 : « En réalité, c'est peut-être la profondeur et l'étendue même de ses grandes querelles de la fin du XVIIIe siècle qui auraient dû donner à réfléchir. Si les Lumières ont été un grand processus historique et culturel fondé sur l'usage critique et public de la raison humaine dans tous les domaines en vue de l'émancipation de l'homme par l'homme, alors les discours et les représentations élaborés par ce système culturel complexe offrent aux yeux de l'historien un caractère hétérogène et elles

Michel Espagne qui appelle à travailler sur les procédés mutuels d'échange et à ne pas s'arrêter à une observation mettant en parallèle les Lumières et l'*Aufklärung*³¹. La figure de Haller, qui se situe au cœur d'un très dense système de communication, permet de voir l'imbrication et les interactions entre les mouvements intellectuels. Le choix de la personne de Haller nous semble être un moyen de rassembler et de faire écho à ces différentes interrogations car derrière l'image de l'érudit helvète, figure symbolique de la République des Lettres, se cachent de nombreuses ambiguïtés.

Le Bernois Albrecht von Haller est un des représentants les plus marquants du mouvement des Lumières helvétiques. Or la Suisse, terre d'accueil des Lumières françaises en exil, est étonnamment absente des recherches des historiens français alors que leurs collègues helvètes tendent aujourd'hui à en montrer la singularité³². Elle est par ailleurs assez peu présente parmi les publications allemandes. Pourtant à maints égards, la terre de Berne appartient bien à l'espace germanique même si le mouvement des Lumières de ce dernier n'est pas davantage un processus unifié³³. L'historiographie suisse revendique les villes de Berne, Zürich et Bâle comme de véritables centres des mouvements intellectuels éclairés germaniques de l'époque³⁴. L'espace des cantons helvétiques nous intéresse par l'hétérogénéité de ses relations avec l'Europe de l'Ouest. Les cantons suisses sont d'une part perméables aux courants de pensée novateurs³⁵ mais d'autre part, ils revendiquent leur identité propre, elle-même fortement marquée par l'originalité de leurs institutions politiques. La singularité de la production intellectuelle helvète semble telle que l'on s'est posé la question de savoir si la Suisse a généré un mouvement des Lumières spécifiques, qui s'écarterait fortement de l'ensemble des Lumières européennes³⁶. D'aucuns ont souligné les réactions des auteurs suisses face aux Lumières françaises en forgeant pour les désigner la

présentent une richesse et une variété de positions qui s'accordent mal avec l'idée selon laquelle les Lumières se réduisent à la raison scientifique (...) . »

³¹ Michel Espagne, « Kulturtransfer und Fachgeschichte... », *art. cit.*, p. 58. On ne peut parvenir à définir les mécanismes de l'histoire littéraire franco-allemande tant que l'on raisonne en établissant un simple parallèle entre les Lumières et l'*Aufklärung*.

³² Plusieurs numéros des *Annales Benjamin Constant*, publication de l'université de Lausanne, sont notamment consacrés à la singularité des terres suisses francophones dans l'Europe des Lumières.

³³ Grete Klingenstein, « Monde allemand », dans *Le monde des Lumières*, *op. cit.*, p. 433 : « Compte tenu de [sa] variété géographique, il est difficile de concevoir les Lumières germaniques comme un phénomène homogène ».

³⁴ Simone Zurbuchen, « Die Schweizer Aufklärung », dans *The Enlightenment in Europe...*, *op. cit.*, p. 71.

³⁵ G. Klingenstein, « Monde allemand », *art. cit.*, p. 434 : « A bien des égards, en raison de sa situation géographique, l'Europe centrale continuait de servir de passage pour les idées, les technologies et les modes de comportement qui, au XVIIIe siècle, passèrent surtout de l'ouest à l'est et au sud du continent (...) . »

³⁶ *Reconceptualizing Science, Nature and Aesthetics. Contribution à une nouvelle approche des Lumières helvétiques*, edited by Patrick Coleman, Anne Hofmann et Simone Zurbuchen, Genève, Slatkine ; Paris, Honoré Champion (diffusion France), 1998.

notion de « Lumières conservatrices » aujourd'hui contestée, la réalité des contacts semblant passer non par l'exacerbation des discussions entre les noms les plus connus, tenants des positions les plus extrêmes, mais par la multiplication des échanges au sein de groupes plus représentatifs tels les Républicains des Lettres, les imprimeurs ou les colporteurs.

La position de carrefour de l'Helvétie au sein de l'Europe n'est pas négligeable pour comprendre la réception des flux intellectuels venant de France, d'Allemagne ou d'Italie, comme le rappelle l'image de l'*Helvetia mediatrix*, mais les théoriciens suisses du XVIIIe siècle n'omettent jamais de rappeler le bien-fondé de leur singularité et les vertus propres à leurs concitoyens³⁷. Les Suisses ont été des intermédiaires privilégiés entre les espaces germaniques et français, même si leur rôle au sein des Lumières ne se réduit pas à celui d'intermédiaires et qu'ils ont développé des traits culturels particuliers³⁸. Les terres helvètes sont prises dès le XVIIIe siècle en étau entre leur identité composite qui fait d'elles de réels passeurs culturels et leur souci d'indépendance par rapport à la France, l'Italie et l'Empire germanique. Les deux bornes politico-religieuses par lesquelles on a coutume de circonscrire le XVIIIe siècle helvète sont éminemment révélatrices de ces tensions qui traversent le siècle³⁹. La première est celle de la guerre de Villmergen, conflit à fort motif religieux, qui s'est achevé en 1712 par la paix d'Aarau qui consacre la prédominance des cantons réformés, Zurich et Berne sur l'ensemble de la Confédération. La seconde marquant la fin de cette période se matérialise par la présence française et la fondation de la République helvétique en 1798.

Le parcours de Haller est abordé dans ce travail comme une étude de cas permettant d'analyser ces relations multiples, ambivalentes et contradictoires qu'entretiennent les espaces helvétiques avec le royaume de France, leur grand voisin frontalier⁴⁰. Sans nier la singularité de son esprit et de sa personnalité scientifique, les échanges de Haller avec la France semblent bien significatifs d'une part de l'attitude ambiguë des Républicains bernois face à la

³⁷ *Idem*, p. 73 : « Im Hinblick auf den besonderen Charakter der Aufklärung in der Schweiz ist Hirzels Hinweis auf die Gemeinsamkeit der eidgenössischen Staaten wesentlich: Sie sind *Freistaaten* oder *Republiken*, wodurch sie sich von den monarchisch verfassten Staaten Europas unterscheiden. » ; « En regard avec le caractère particulier de l'Aufklärung suisse, la remarque de Hirzel sur le caractère commun des Etats confédérés est essentiel : ils sont des *Etats libres* ou des *Républiques*, ce qui les distingue des Etats monarchiques de l'Europe. »

³⁸ Helmut Holzhey und Simone Zurbuchen, « Die Schweiz zwischen deutscher und französischer Aufklärung », *Aufklärung als Mission - La mission des Lumières. Akzeptanzprobleme und Kommunikationsdefizite - Accueil réciproque et difficultés de communication*, hrsg. von Werner Schneiders, Marburg, Hitzeroth, 1993, p. 303-318.

³⁹ Jean-Marie Roulin, « Suisse », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, *op. cit.*, p. 1020-1024.

⁴⁰ Le chevalier de Jaucourt, auteur de l'article « France » dans l'*Encyclopédie*, écrit que la France est un « grand royaume de l'Europe, borné au nord par les Pays-Bas, à l'est par l'Allemagne, les Suisses et la Savoie, au sud par la mer Méditerranée et par les Pyrénées, à l'ouest par l'Océan. » Il semble donc qu'en raison de sa position géographique et de la place qu'elle occupe dans les courants intellectuels européens, la France est un interlocuteur obligé des espaces helvétiques.

monarchie française avec laquelle ils sont toutefois obligés de composer⁴¹, et d'autre part de l'attraction mêlée de méfiance que ressentent les esprits de l'*Aufklärung* face à la liberté de ton des penseurs français.

Par ailleurs, une lecture chronologique de la vie intellectuelle de Haller a conforté le choix de sa personnalité. Les historiens allemands ont coutume d'articuler le mouvement de l'*Aufklärung* en trois moments. La première phase est celle de la *Frühaufklärung* qui s'étend de la fin du XVIIe au milieu du XVIIIe siècle, puis viennent celles de l'*Aufklärung* à proprement parler, et de la *Spätaufklärung* qui part des années 1780 pour aboutir au début du XIXe siècle⁴². Bien sûr, il n'est guère possible de fondre intégralement la chronologie des Lumières suisses, dont la nature et la portée sont encore discutées, dans le découpage de l'*Aufklärung* allemande. Toutefois les longues années passées par Haller à Göttingen et l'interpénétration de sa pensée avec l'environnement intellectuel des espaces germaniques justifient à nos yeux ce rappel chronologique. Il apparaît que la vie intellectuelle de Haller traverse la phase principale du mouvement de l'*Aufklärung*, tout en gardant des liens et des influences avec les deux autres puisque une partie de son apprentissage se fait autour des idées du XVIIe siècle en aval de sa pensée et que la médecine du tournant des XVIIIe et XIXe siècles doit gérer l'héritage hallérien.

Par comparaison avec les espaces germaniques, le temps des Lumières françaises paraît être une époque plus homogène qui s'étend de 1715 à la veille de la Révolution française même si, comme le souligne Michel Delon, les années de publication de l'*Encyclopédie* marquent le début de la période des secondes Lumières, période au cours de laquelle les acteurs du courant éclairé sont pleinement conscients de leurs desseins⁴³. Croiser les trames chronologiques divergentes des mouvements des Lumières françaises et germaniques pose déjà une limite à la fréquente représentation d'une Europe des Lumières cosmopolite, partageant les valeurs de tolérance et de fraternité⁴⁴ et dont nos sociétés

⁴¹ Les relations diplomatiques entre les cantons suisses et la France interfèrent également dans l'opinion que Haller se fait du peuple français. Elles appartiennent à notre propos puisque certaines périodes de sa correspondance avec Charles Bonnet sont le miroir de l'évolution des tractations des ambassadeurs.

⁴² G. Klingenstein, « Monde allemand », *art. cit.*, p. 434-440.

⁴³ Selon Michel Delon, cette période des secondes Lumières s'étend entre 1750 et 1772 et elle se poursuit avec la parution des *Suppléments* et de l'*Encyclopédie méthodique*.

⁴⁴ Marc Belissa, *Fraternité universelle et intérêt national, 1713-1795. Les cosmopolitismes du droit des gens*, Paris, éditions Kimé, 1998 : « Le cosmopolitisme fait partie de l'imagerie d'Epinal du XVIIIe siècle. (...) Mais le siècle des Lumières est aussi celui dans lequel l'amour de la patrie devient la vertu suprême de tous ceux qui se prononcent pour un changement en profondeur de la société. (...) Comment concilier l'amour de l'humanité et celui de la patrie? » Cité dans Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Autre et le Frère, l'étranger et la Franc-maçonnerie en France au XVIIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 17.

démocratiques seraient les héritières. L'historiographie du XVIII^e siècle tend aujourd'hui à éclairer davantage les nuances et les ombres de cet espace-temps. Si à la suite de Jonathan Israel, nous pensons que les controverses philosophiques des secondes Lumières sont le prolongement de débats plus anciens dont la période la plus virulente serait bien antérieure à 1750⁴⁵, il n'en reste pas moins, qu'au sein du champ des recherches médicales, le second XVIII^e siècle voit éclore des polémiques spécifiques et d'envergure.

Bien que notre cadre chronologique ne comporte pas de bornes précises, il s'en dégage toutefois plusieurs temps forts. Il s'agit de coupes chronologiques plus serrées autour de périodes représentatives d'un débat ou d'un moment charnière dans les échanges de Haller avec la France. Il en est ainsi du temps de ses études parisiennes ou du temps des transactions passées avec les imprimeurs de l'*Encyclopédie*. A l'inverse, certains champs de discussion traversent la vie et l'œuvre de Haller, ce qui explique que nous n'ayons pas choisi de dates précises pour articuler les parties de ce travail et que l'approche thématique prime sur une approche strictement chronologique, calquée sur des phases biographiques.

Pour entreprendre ce travail, il nous a fallu en premier lieu orienter notre perspective à la croisée des chemins de l'histoire générale, de l'épistémologie et de l'histoire des sciences⁴⁶. La définition des usages croisés des disciplines est au cœur d'une discussion déjà ancienne qui reste d'actualité⁴⁷. Des philosophes de formation comme Hélène Metzger⁴⁸ ou Georges Canguilhem se sont efforcés de mener leurs travaux dans une perspective large, à l'intersection de l'épistémologie et de l'histoire des sciences. Récemment Abdelkader Bachta rappelait que le sens que l'on donne à l'épistémologie est tributaire de la tradition nationale et qu'il n'est pas si aisé de démêler le lien entre épistémologie et histoire des sciences⁴⁹. Il ne

⁴⁵ Jonathan I. Israel, *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.

⁴⁶ Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*, Albin Michel, Paris, 1963 (rééd. 1993), p. XX : « L'histoire des sciences est pratiquée par des scientifiques, par des philosophes et par des historiens, dans leurs départements respectifs. Elle n'a pas de place clairement définie dans la division traditionnelle des disciplines universitaires. »

⁴⁷ Michel Blay, « Peut-on comprendre la science sans l'histoire ? », conférence prononcée le 10 juin 2006 à l'E.N.S., à l'occasion du Colloque « Fractures et recompositions ». Après avoir défini l'objet de la science comme la recherche de la vérité, rappelant ainsi le rôle théorique de l'intuition scientifique, donnant ainsi une orientation philosophique à l'histoire des sciences, M. Blay considère que les résultats de l'analyse historique doivent être à leur tour les fondements des réflexions des épistémologues.

⁴⁸ Hélène Metzger, *La méthode philosophique en histoire des sciences : textes 1914-1939*, réunis par Gad Freudenthal, Paris, Fayard, 1987. A plusieurs reprises, Hélène Metzger dresse une liste d'arguments et de contre-arguments qui montre les profits et les limites du raisonnement historique appliqué à la compréhension de la pensée scientifique du XVIII^e siècle.

⁴⁹ Abdelkader Bachta, *L'épistémologie scientifique des Lumières*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 14 : « L'épistémologie est donc une philosophie des sciences et se distingue difficilement de l'histoire des sciences car dans les deux cas, la recherche concerne l'origine et les principes de la science. »

s'agit pas pour nous de faire un choix entre les disciplines mais plutôt de sélectionner certaines pratiques et certaines problématiques de chacune d'entre elles.

La tâche de tout épistémologue est donc de dégager les principes qui guident la pensée étudiée, d'en analyser l'architecture intellectuelle, et non d'en évaluer la pertinence et de lui octroyer une place dans le cours d'une histoire des sciences orientée vers le progrès. Ici, il convient bien évidemment d'analyser les relations qu'entretient Haller avec les systèmes opposés à ses convictions mais nous nous garderons de formuler un jugement sur l'issue de leur concurrence. Cependant, dans le cadre d'une approche transdisciplinaire nous croiserons ce regard épistémologique avec une réflexion plus historique, tant il est vrai que l'on ne peut être sensible à la genèse d'une œuvre en la coupant de son contexte social et institutionnel. L'évolution d'un concept s'insère dans une membrane intellectuelle nourrie d'impressions et d'opinions sociales, politiques et religieuses. Elle est subordonnée à un niveau technique et à une atmosphère propre de son milieu social et intellectuel, soit qu'elle en reste tributaire, soit qu'elle cherche à s'en détacher.

Il est certain que tout comme l'historien n'a pas vocation à juger le passé, l'historien des sciences doit s'abstenir de statuer sur la pertinence et la validité des pratiques et des théories scientifiques qu'il étudie. La tâche de l'historien des sciences qui s'applique à suivre le parcours intellectuel d'un savant, est retrouver l'historicité de sa pensée en l'insérant dans l'épaisseur de son contexte⁵⁰. C'est ainsi que dans la préface de la dernière édition de l'ouvrage de J. Roger, *Les Sciences de la Vie dans la pensée française au XVIIIe siècle*, Claire Salomon-Bayet présente ce dernier comme un historien des sciences et non comme un épistémologue en rappelant que son travail fut d' : « identifier et analyser tous les facteurs qui, à un moment donné de l'histoire, interviennent dans le choix rationnel opéré par le savant⁵¹ ».

Poser un regard d'historien sur la science d'une époque oblige à définir des précautions méthodologiques. Tout d'abord, il faut se faire le contemporain de son objet d'étude pour comprendre la place et les pratiques du domaine scientifique à l'époque considérée. En nous intéressant au XVIIIe siècle, il est nécessaire de prendre en considération l'appréciation que les Lumières et la société profane portent sur leurs savants, et plus particulièrement sur leurs médecins. Il faut donc se garder de tout anachronisme si l'on veut

⁵⁰ Pour y parvenir, les présupposés méthodologiques peuvent diverger selon les auteurs. « Il reste deux types d'approches historiques. Les unes sont caractérisées par un présupposé d'objectivisme sociologique : on étudie une machine institutionnelle et les régularités que présentent les cohortes d'académiciens. Les autres concluent dans le registre du subjectivisme sociologique : il s'agit alors de caractériser des traits propres à la culture et aux systèmes de représentation intériorisés par les savants. », *Histoire et mémoire de l'Académie des sciences. Guide de recherches*, sous la direction d'Eric Brian et de Christiane Demeulenaève-Douyère, Paris, Technique et Documentation, 1996, p. 29.

⁵¹ J. Roger, *Les sciences de la vie...*, op. cit., p. XII, note 16.

se représenter les difficultés auxquelles se heurte Haller dans ses recherches. Les formes de la recherche scientifique et de la pratique médicale, celles des méthodes expérimentales et de la validation de la preuve, la rhétorique des échanges savants que nous avons à examiner sont caractéristiques du XVIII^e siècle. Ces précautions nous enracinent, par leur évidence même, dans l'intime de l'activité de l'historien.

Depuis plusieurs décennies, les approches des historiens des sciences se sont profondément renouvelées. En France, Georges Canguilhem a été un des pionniers des réflexions portant sur l'histoire des sciences car outre qu'il a travaillé à distinguer l'objet de l'histoire des sciences et l'objet de la science⁵², en définissant la science comme une pratique sociale, il s'est interrogé sur la production et l'institutionnalisation des connaissances scientifiques. Puis, les perspectives de l'histoire des sciences se sont à la fois élargies et affinées. Élargies, car elles se sont enrichies des méthodes et du vocabulaire d'autres disciplines, notamment des sciences sociales et de la sociologie avec les travaux de Bruno Latour. Affinées, car la rencontre de l'histoire des sciences avec ces disciplines connexes a été une incitation à définir avec précision ses sujets d'étude. Les chercheurs anglo-saxons ont été très actifs dans le renouvellement des objectifs et des pratiques de l'histoire des sciences. A partir des années mille neuf cent soixante-dix, à la suite des interrogations soulevées par Thomas S. Kuhn dans son ouvrage *La structure des révolutions scientifiques*⁵³, des universitaires venus de divers champs disciplinaires engagèrent de nombreuses discussions théoriques et méthodologiques pour définir la nature de l'histoire des sciences. Jugées stériles, les analyses de l'épistémologie classique qui cherchaient surtout à retrouver la voie prise par les théories scientifiques reconnues comme vraies, furent délaissées. Il fut établi que la finalité de l'histoire des sciences devait être l'examen de la construction des savoirs, une construction appréhendée dans sa globalité, c'est-à-dire à travers le comportement de ses acteurs, les détails de leurs controverses et l'acceptation d'un compromis sanctionnant la fin de celles-ci. Dans un article de synthèse très stimulant, Dominique Pestre, s'est donc employé à définir les champs d'étude et les moyens d'investigation de la « nouvelle histoire des sciences »⁵⁴.

L'architecture méthodologique de l'histoire des sciences a été étayée par de nouveaux concepts. Grâce au « principe de symétrie » défini par David Bloor, les théories invalidées sont autant prises en compte par l'historien que les théories couronnées de succès.

⁵² Georges Canguilhem, « L'objet de l'histoire des sciences », dans Georges Canguilhem, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1975, p. 9-23.

⁵³ Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983 (rééd.).

⁵⁴ Dominique Pestre, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales HSS*, mai-juin 1995, n°3, p. 487-522.

L'énoncé de ce principe de symétrie a soulevé des objections mais la fertilité des travaux qu'il a engendré montre que l'histoire des sciences ne peut plus en faire abstraction. Nous le garderons donc à l'esprit dans notre étude car pour analyser la teneur de la communication entre Haller et ses contemporains français, il nous importe de saisir l'intégralité des arguments et des théories échangés. Nous avons orienté l'analyse de la communication et des controverses entre Haller et ses contemporains en termes de circulation des savoirs et de transfert culturel. Dès lors, l'idée des négociations entre les savants s'impose comme primordiale. Nous tâcherons de cerner outre le fond argumentaire, la forme des discours et les motivations des acteurs de ces négociations et le passage de la discussion à un éventuel compromis. Cette observation doit se faire dans un réel souci d'agnosticisme quant à l'issue des débats. Nous montrerons comment lors de ces négociations avec les Français, Haller mobilise ses différents cercles relationnels quelle que soit l'aire géographique qu'ils circonscrivent.

Par ailleurs, les travaux de Kuhn, dont la ligne directrice est l'analyse des conditions qui précèdent les révolutions scientifiques, ont contribué à déplacer la voie de la réflexion sur le statut de la discontinuité et de la rupture dans l'histoire de la recherche scientifique. Le cadre spatio-temporel assez souple que nous avons choisi n'est pas le prélude à une révolution scientifique comme la révolution newtonienne du XVII^e siècle. Mirko D. Grmek a d'ailleurs contesté la pertinence de l'utilisation du concept de révolution scientifique dans l'histoire des sciences médicales. La spécificité de la progression du savoir médical limite l'importation de concepts issus d'autres domaines de recherche⁵⁵. L'apport des connaissances des générations précédentes est tellement essentiel dans la construction du savoir médical, qu'il serait réducteur d'analyser celle-ci dans une vision purement continuiste ou discontinuiste⁵⁶. La recherche scientifique des Lumières, particulièrement dans le champ de la médecine, est marquée par la juxtaposition de plusieurs courants de pensée qui tout en explorant des thèmes identiques, élaborent des théories contradictoires. Cette confrontation des philosophies et des théories peut amener à discerner des ruptures chronologiques, des passages vers l'élaboration d'un nouveau modèle explicatif⁵⁷ qui toutefois n'ont pas la dimension d'une révolution comme celles qui s'opèrent dans le champ de la physique ou des mathématiques. Malgré tout,

⁵⁵ Mirko D. Grmek, *La première révolution biologique*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot, 1990. L'auteur parle même à ce propos de « mythe méthodologique ».

⁵⁶ Jean-Louis Fischer, « Les révolutions scientifiques : continuité ou discontinuité? », *Histoire des sciences médicales*, 2004, tome XXXVIII, n°4, p. 403-410.

⁵⁷ Ceci étant dit, la fin du XVIII^e siècle ouvre une nouvelle ère des soins cliniques et de la recherche médicale, notamment dans le domaine des maladies mentales, pensons à la naissance de la neuropsychiatrie.

au cours de la période qui nous occupe, nombreux sont les heurts entre les communautés et les réseaux scientifiques qui cohabitent au sein des espaces des Lumières. Néanmoins, cette concurrence engendre dialogues, négociations et parfois compromis entre les réseaux savants. La constitution et l'autonomisation de la science du vivant au XVIII^e siècle, et plus spécifiquement de la physiologie, génèrent de profondes réflexions sur les notions et les pratiques qui vont les caractériser.

Mais la réflexion sur la discontinuité touche également l'idée de discontinuité thématique. Dans la préface de l'un des ouvrages les plus fondamentaux d'épistémologie de la médecine du XVIII^e siècle, François Duchesneau expose son attachement à l'intention archéologique de Michel Foucault⁵⁸. Celui-ci envisage l'étude de l'*épistémé* « comme un corps de principes, qui sont à l'œuvre simultanément dans plusieurs disciplines⁵⁹ ». L'idée de reconstituer l'essence intellectuelle d'une époque par l'emboîtement de plusieurs champs disciplinaires est d'autant plus pertinente ici que nous tenterons de percevoir la pensée de Haller sous l'angle de son unité méthodologique. Pour garder une cohérence dans la nature de nos sources, nous avons de prime abord choisi de travailler sur les domaines scientifiques traités par le Bernois, plutôt que sur ses œuvres littéraires ou morales. Il est toutefois rapidement apparu que le jugement de Haller sur les scientifiques français ne pouvait se couper du socle de ses conceptions littéraires tant celles-ci ont marqué l'espace germanophone de son époque. L'hétérogénéité des matières abordées n'en garantit pas moins une cohérence des principes de base que l'on retrouve tant dans ses études botaniques, que dans ses remarques de physiologie.

Un autre pan de notre réflexion épistémologique consiste d'une part dans la recherche des racines du questionnement savant au sein du contexte socio-mental dont il est issu, et d'autre part dans l'analyse de l'impact du progrès de la connaissance scientifique sur la connaissance commune. Dans le travail de Haller, il est parfois aisé de déceler l'impulsion sociale qui est à l'origine de ses travaux. Ses fonctions politiques officielles à Berne et à Roche⁶⁰ l'amènent à s'enquérir des progrès de l'inoculation, de la science vétérinaire ou de la conservation du sel. Steven Shapin a bien mis en évidence l'importance des conditions extérieures de la production du savoir, notamment celle de l'activité sociale du savant⁶¹.

⁵⁸ François Duchesneau, *La physiologie des Lumières...*, *op. cit.*

⁵⁹ Hervé Barreau, *L'épistémologie*, Paris, P.U.F., 1990 (rééd. 2005), p.3.

⁶⁰ Au cours des années qui suivent son retour à Berne, Haller effectue plusieurs voyages destinés à inspecter les salines d'Aigle avant d'être nommé en 1758 directeur des salines de Roche.

⁶¹ Steven Shapin, *La révolution scientifique*, Paris, Flammarion, 1998, p. 12 : « Que faisaient les gens quand ils effectuaient ou confirmaient des observations, quand ils prouvaient un théorème ou quand ils réalisaient une expérience ? »

Nombre des hommes de science du XVIII^e siècle ne sont plus seulement des amateurs éclairés mais des professionnels soucieux de leur carrière et de la reconnaissance de leurs travaux auprès des institutions savantes et de leurs pairs. La renommée n'est pas absente de leurs ambitions d'autant plus lorsqu'elle attire les faveurs du Prince. Il faut donc retrouver l'articulation entre l'œuvre des hommes de science et les contraintes matérielles auxquelles se heurte l'envergure de leurs ambitions intellectuelles et personnelles. Nous montrerons, grâce au cas de Haller, combien les relations intellectuelles entre la France et la Suisse sont souvent soumises à la contrainte de problèmes très matériels. N'est-ce pas le cas des tractations liées à l'impression de l'*Encyclopédie*⁶²? Gardons nous bien sûr d'amplifier de tels propos et de réduire le jugement des scientifiques suisses sur la France aux fluctuations diplomatiques entre leurs Républiques et les envoyés de Louis XV, ou aux plaintes suscitées par les délais des traductions et des publications à l'étranger même si la récurrence de ces thèmes doit être soulignée.

Mais le quotidien du savant n'est pas que contrainte, il peut aussi se révéler être le déclencheur de sa curiosité. L'intérêt du scientifique pour un champ de recherche peut naître d'une fonction ou d'une rencontre. Médecin praticien, préoccupé des affaires sanitaires bernoises, le patricien qui est un partisan convaincu de l'inoculation se bat contre les préjugés de l'époque qui entravent cette pratique. Esprit des Lumières, l'« Hippocrate de la Suisse », comme le nomme le Genevois Charles Bonnet⁶³, a donc un souci d'application concrète de la science. Cette finalité a des répercussions sur le choix des sujets travaillés et sur la priorité qu'il leur accorde dans son temps de recherche.

Notre démarche se voulant transdisciplinaire, nous n'avons pas exclu l'apport de réflexions de sociologues qui se sont intéressés aux circonstances de la validation des hypothèses scientifiques⁶⁴. Les interrogations de la sociologie rejoignent en effet sur ce point

⁶² Robert Darnton, *L'aventure de l'« Encyclopédie » (1775-1800 : un best-seller à l'époque des Lumières)*, Paris, Perrin, 1982. Dans son étude des conditions de l'impression de l'*Encyclopédie*, R. Danton évoque à maintes reprises les difficultés de communication entre Diderot et les libraires de Genève.

⁶³ Charles Bonnet (1720-1793) est l'un des esprits qui participe au rayonnement scientifique de Genève au XVIII^e siècle. En dépit d'un doctorat de droit obtenu en 1743, Bonnet, élève de Jean-Louis Calandrini et de Gabriel Cramer, s'intéresse très jeune aux sciences naturelles, et en particulier aux phénomènes de la reproduction, ce qui l'amène à correspondre avec Réaumur. Ce dernier le fait élire comme le plus jeune correspondant de l'Académie des Sciences, en raison de sa découverte sur la parthénogenèse des pucerons. Tenant de la théorie de la préformation et de l'ovisme, il multiplie les échanges avec Haller sur le thème de la controverse entre épigenèse et préformation. Philosophe spiritualiste et sensualiste, Bonnet publie un *Essai analytique sur les facultés de l'âme* (1760) et *La Palingénésie philosophique* (1769), œuvre de métaphysique dans laquelle il fait intervenir des réflexions de géologie et d'embryologie. Cousin d'Abraham Trembley, Bonnet est l'oncle d'Horace Bénédict Saussure.

⁶⁴ Benjamin Matalon, *Revue de synthèse*, 1986, n°3, p. 267-287, p. 287 : « Ce serait maintenant une tâche importante pour la sociologie, et peut-être encore plus pour l'histoire des sciences, de comprendre comment

celles des historiens des sciences. Certains d'entre eux, notamment Roselyne Rey à la suite des travaux engagés par Jacques Roger, ont entrepris de comprendre comment le vitalisme avait été adopté au tournant du XVIIIe et du XIXe siècle, infirmant les théories néo-mécanistes. Notre travail ne serait pas complet, si nous ne posions le problème au travers de l'œuvre de Haller. L'ampleur du travail nous demande toutefois de restreindre notre interrogation. Ce n'est donc pas la validité ou la réfutation de la pensée hallérienne que nous examinerons, mais nous explorerons les arcanes de sa démarche en particulier par l'examen des discussions sur l'expérience et la construction de son discours méthodologique.

La singularité de l'épistémologie du domaine biologique en général et médical en particulier vient du fait que ces sciences ne s'appuient pas sur la démarche d'abstraction mathématique. Toutefois, G. Canguilhem a montré que l'on peut s'y attacher de façon aussi rigoureuse qu'aux autres sciences. Celui-ci et J. Roger ont ouvert la voie aux recherches sur l'épistémè propre aux sciences du vivant à l'âge classique et ce thème a depuis été fouillé par de nombreux auteurs⁶⁵. La spécificité des sciences de la vie vient en partie du statut de l'expérience qui s'opère sur de la matière animée⁶⁶. La fin des recherches entreprises par Haller et les physiologistes contemporains n'est pas identique à celles des mathématiciens ou des physiciens car elle est justifiée par l'abolition de la douleur ou par une amélioration très concrète des conditions de vie de la population comme le montrent les nombreuses réflexions sur les épidémies ou les discussions passionnées autour de l'inoculation. A propos de la pertinence de la démarche expérimentale dans le domaine du vivant, les remarques de G. Canguilhem s'appuient en partie sur celles de Claude Bernard⁶⁷. Nous les ferons nôtres avec modestie et nous veillerons à comparer les processus d'expériences similaires réalisées par Haller et ses adversaires français, expériences qui aboutirent souvent à des résultats contradictoires.

En outre, il a été nécessaire dans l'approche méthodologique de notre sujet, d'examiner les termes du débat sur la notion de paradigme développée par Thomas Kuhn. Lors de la réédition de son ouvrage en 1969, Kuhn a examiné dans la postface les critiques formulées à son encontre. Ce passage nous semble particulièrement intéressant pour saisir sa

certaines conclusions sont rejetées alors que d'autres, élaborés dans le même contexte, se maintiennent et se révèlent fécondes ».

⁶⁵ Citons ici les travaux de référence de Claire Salomon-Bayet, de Roselyne Rey et de Thierry Hoquet.

⁶⁶ G. Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1992 (réed.), p. 21. L'auteur traite de la fonction et du statut de l'expérimentation chez les auteurs du XVIIIe siècle et de la vivisection sur les animaux. A l'époque le rôle de l'anatomie comparée sur les animaux très important. Ce point a été développé par Léon Binet dans *Les Animaux au service de la Science*, Gallimard, 1940.

⁶⁷ Hervé Barreau, *L'épistémologie*, op. cit., p 70.

pensée car il en reformule les principes avec clarté pour réfuter les oppositions qui lui sont faites. Nous ne pouvons adhérer à tous les principes de Kuhn et l'originalité de la constitution de la science du vivant ne permet pas d'en réduire l'histoire à une succession de paradigmes, toutefois réfléchir sur le sens des définitions posées par T. Kuhn s'est révélé fondamental pour construire notre recherche.

En premier lieu, Kuhn montre les formes de réception d'une théorie novatrice à l'échelle d'une communauté scientifique⁶⁸. Les spécialistes des sciences sociales lui ont reproché de ne pas avoir défini avec précision la taille et la structure de ce qu'il nomme une communauté. Il s'en expliqué par la suite en montrant que les structures des groupes de savants sont fluctuantes et que l'appropriation d'un domaine de recherche par un groupe de scientifiques particulier est un phénomène assez récent⁶⁹. La réponse de Kuhn contient toutefois le nœud d'un nouveau problème. Prenant peu en compte l'historicité des pratiques scientifiques, le schéma de pensée qu'il propose semble difficilement expliciter la réalité historique.

Dès lors, l'idée de communauté est un premier écueil pour notre recherche car si apparemment Haller fédère un réseau de savants, des fissures apparaissent lorsque l'on croise la lecture de ses différentes correspondances. Il semble difficile de tracer les limites précises d'une communauté de scientifiques à laquelle appartiendrait Haller. On peut identifier autour de lui des savants qui partagent ses interrogations et ses méthodes de recherche mais l'atmosphère intellectuelle et les conclusions auxquelles ils aboutissent ne sont pas assez homogènes pour former un paradigme. Il en est ainsi du questionnement sur les problèmes posés par la théorie sur la Genèse et sur l'évolution car à ce propos, même les savants les plus proches de Haller, comme Charles Bonnet, ne s'associent pas uniformément à ses idées. Ces scientifiques ne se retrouvent pas toujours unis au sein d'une même institution académique ou universitaire, certains comme Tissot⁷⁰ ou Trembley travaillent en dehors

⁶⁸ T. S. Kuhn, *La structure des révolutions...*, op. cit., p. 238 : « J'envisage ensuite ce qui se passe quand on recherche les paradigmes en examinant le comportement des membres d'une communauté scientifique préalablement déterminée ».

⁶⁹ *Ibid.*, p. 244 : « Ce qui aujourd'hui est le sujet d'étude d'un seul vaste groupe, était jadis distribué autrement, parmi divers groupes. ».

⁷⁰ Samuel Auguste André David Tissot (1728-1797), médecin de Lausanne est docteur de l'université de Montpellier (1749) où il a rédigé sa dissertation sous l'autorité de Boissier de Sauvages. La rédaction de *L'Inoculation justifiée* (1754), de *L'Onanisme*, (1758), traduit en français en 1760 et surtout de *L'Avis au peuple sur sa santé* (1761) lui confère une grande renommée en Europe. Le public éclairé est très sensible aux thèses hygiénistes et à la lutte contre la superstition et contre la dépopulation des campagnes qu'il y prône. Admis parmi le Conseil des Deux-Cents de Lausanne (1763) il reçoit le titre, honorifique, de « professeur public en médecine » à l'académie de la ville (1766). En accord avec les préoccupations de nombreux savants de son époque, qui s'attachent à décrire longuement leurs maladies, Tissot publie en 1768 un traité intitulé *De la santé des gens de lettres*. Célèbre praticien, on le consulte de toute l'Europe. Il refuse toutefois plusieurs places

d'une institution, ce qui limite la possibilité de former une communauté adhérant à un même paradigme. Puisque nous ne pouvons suivre Kuhn qui associe à un paradigme un groupe de savants qui le partage, notre travail doit donc plutôt tenter de repérer au sein des différents réseaux qui se forment autour de Haller, les savants qui s'efforcent de construire un modèle cohérent explicatif de l'ordre du vivant⁷¹.

Thomas Kuhn a élaboré des cadres théoriques qui circonscrivent l'activité et les théories des hommes de science. Il en résulte que lorsqu'un de ces cadres ne parvient pas à répondre aux interrogations de l'ensemble des savants, l'activité scientifique consiste en la défense et l'affrontement de ces systèmes explicatifs. D'autres historiens considèrent que les arguments des controverses ne s'inscrivent pas dans des cadres préétablis, mais qu'au contraire, ces discussions sont les préalables à l'élaboration de référentiels communs. L'observation des échanges discursifs permettrait de saisir la construction de réseaux organisant ces discours dans un nouveau système théorique. Dans le cas d'une étude des discussions entre Haller, représentant de l'*Aufklärung* protestante suisse, et de son public issu des Lumières françaises, la conception de Kuhn s'est d'abord révélée très séduisante. Dans les controverses sur les théories de la connaissance de la vie opposant Haller et les médecins et philosophes français, il semblait *a priori* facile de rapporter leurs arguments dans les cadres généraux des Lumières françaises et germaniques, cadres déjà bien définis par les travaux antérieurs des histoires générale, littéraire et philosophique. Une analyse plus fine permet cependant de repérer des intersections dans leurs échanges et surtout d'identifier des acteurs qui joueraient un rôle de passerelle entre les champs géographiques et théoriques prédéfinis. En nous appuyant sur des personnalités comme celles du genevois Bonnet ou du lyonnais Rast de Maupas⁷², nous montrerons donc que les réseaux épistolaires formés autour de Haller s'entrecroisent et que les contours des groupes scientifiques sont fluctuants et fortement perméables aux influences extérieures.

Contrairement à Karl Popper, Thomas Kuhn pense que la tendance naturelle d'un chercheur est de s'appuyer sur un paradigme déjà accepté par la communauté scientifique

prestigieuses à l'étranger et contribue grandement au rayonnement médical de Lausanne. Rappelons que Tissot œuvre comme traducteur de plusieurs écrits de Haller en français.

⁷¹ T. S. Kuhn, *La structure des révolutions...*, *op. cit.*, p. 245 : « Au premier chef, un paradigme régit, non un domaine scientifique, mais un groupe de savants. Toute étude d'une recherche dirigée par un paradigme, ou aboutissant à l'écroulement d'un paradigme, doit commencer par localiser le ou les groupes responsables. »

⁷² Jean-Baptiste-Antoine Rast de Maupas (1732-1810) prend le bonnet de docteur en médecine à la faculté de Montpellier, puis il exerce comme praticien à Lyon où il travaille également comme médecin à l'Hôtel Dieu et comme professeur au Collège de médecine. Auteur de *Réflexions sur l'inoculation de la petite vérole* (1763), il possède une très riche bibliothèque qui compte 18000 volumes. Condamné à mort pendant la révolution, Rast de Maupas est sauvé par l'intervention d'un ami.

pour accroître l'écho de ses hypothèses⁷³. Si les sciences médicales au début du XVIII^e siècle sont marquées par la prééminence du courant iatro-mécanicien, celui-ci va être rapidement concurrencé par d'autres cadres de pensée. Haller doit alors faire front face aux critiques du paradigme dans lequel il a été formé et dont il ne peut entièrement se défaire. Alors que de nouveaux modèles de pensée apparaissent à la même époque, notamment sous l'égide des vitalistes de Montpellier, Haller représente un point de tension comme le rappelle l'attaque à caractère personnel formulée par La Mettrie dans *L'homme machine*⁷⁴. De même, le courant des vitalistes ne peut se développer sans s'opposer au modèle dominant et déjà controversé des iatro-mécaniciens dont Haller est un des représentants les plus en vue de la scène scientifique. Ceci explique les nombreuses références à l'Helvétie que l'on peut trouver dans les articles et les dissertations des vitalistes. Invalidier les thèses iatro-mécaniciennes revient à attaquer plus ou moins directement les travaux de Haller. Les enjeux des discussions comportent plusieurs dimensions. Haller comme ses détracteurs défendent certes un modèle explicatif du corps humain et de l'ordre universel mais l'on discerne des envies de gloire personnelles percer sous les spéculations intellectuelles. La concurrence entre les théories est amplifiée par la rivalité des savants en quête de renommée. Les discussions de Haller avec ses adversaires sont donc âpres, et parfois d'une subjectivité déconcertante chez un homme de son envergure intellectuelle. De ce point de vue, à l'instar de ses échanges épistolaires avec Samuel Auguste Tissot, la correspondance entretenue par Haller avec Charles Bonnet est particulièrement instructive. Otto Sonntag, auteur de l'édition de leur correspondance, a présenté l'exceptionnelle richesse de leurs échanges épistolaires. Issus des mêmes sphères sociales, pourvus tous deux d'une solide réputation scientifique et liés par de fortes affinités intellectuelles, Haller et Bonnet cultivent leur amitié sur un pied d'égalité. Dès lors, une franchise et une certaine liberté de ton se dégagent de leur commerce. Cette franchise est un atout précieux pour l'historien qui veut mettre à jour les préoccupations des Républicains des Lettres ainsi que la nature profonde des relations qui les unissent. Effectivement, à l'occasion, Bonnet et Haller délaissent le style policé de la République des Lettres et ils n'hésitent pas à outrager des confrères avec lequel ils ont tous deux par ailleurs une relation courtoise. De plus, une part importante de leur dialogue concerne l'élaboration du discours savant et leurs démêlés avec les libraires, la censure et les plagiaires. Enfin, il est essentiel de souligner que si Haller et Bonnet se tiennent informés des nouveautés de l'ensemble de la République des

⁷³ *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, sous la direction de Michel Callon, Paris, éd. La Découverte, 1988, p. 29.

⁷⁴ Julien Offray de La Mettrie, *L'homme machine*, A Leyde, de l'imprimerie d'Elie Luzac, 1748.

Lettres, ils accordent une importance particulière aux travaux des Lumières françaises. C'est bien sûr en ce sens et pour la sincérité qui caractérise leurs échanges, une source majeure pour notre réflexion.

Dans les controverses, la morphologie des échanges n'est pas uniquement celle de simples affrontements. Toutefois, on ne peut nier que Haller et ses contemporains français sont les héritiers de traditions culturelles et géographiques particulières auxquelles ils se réfèrent fréquemment dans le but de les défendre ou de les critiquer. Il convient donc d'étudier leurs disputes en soulignant la formation des communautés et des cadres théoriques engendrés par ces échanges sans négliger les socles intellectuels et nationaux dans lesquels ils s'enracinent⁷⁵.

Sur ce point, notre travail a pris en compte de façon récurrente l'interaction entre l'œuvre du savant et le milieu dans lequel il évolue. Il est clair dès la première lecture de sa correspondance qu'Albrecht von Haller s'insère dans un milieu essentiellement savant. Il est un représentant typique de la République des Lettres⁷⁶ et a lui-même conscience de se distinguer des croyances communes. Il reste à comprendre si les théories intellectuelles de Haller, qui portent les marques de son univers mental, sont toujours en phase avec celles des cercles avec lesquels il entretient des relations. Par conséquent, il est fondamental de ne pas étudier Haller en tant que tel mais d'observer l'insertion des jalons de sa pensée dans le champ des concepts de son époque, et son appartenance à un milieu dont il ne tend pas à se détacher. Nous avons tenté de reconstituer le milieu dans lequel Haller évolue et dans lequel s'est forgée son identité de savant. Pour retrouver l'épaisseur du temps et du réseau étudiés, nous avons reconstitué des trames singulières, comme la vision des Français dans la correspondance entre Haller et Bonnet ou les relations entre le Bernois et l'Académie des

⁷⁵ La participation de Haller aux discussions portant sur la génération soulève des questions de cet ordre. Bien qu'il s'agisse d'une des préoccupations majeures du savant, nous nous contenterons de l'évoquer puisque R. Roger et M. T. Monti y ont déjà consacré des travaux importants. Cependant, la question de la génération appartient bien sûr aux préoccupations principales du milieu du XVIII^e siècle et elle nous amène à nous demander une fois encore dans quelle mesure le milieu s'avère être déterminant dans le choix des intérêts personnels d'un savant. Nous ne pouvons toutefois adhérer à une vision relativiste de la production de savoir chez Haller. Ce ne sont pas les circonstances propres au milieu savant helvétique qui l'amènent à réfléchir sur l'embryon ou le système nerveux mais une curiosité intellectuelle propre à tout praticien confronté à des cas de malformation. En revanche, il semble bien nécessaire de prendre en compte le contexte dans lequel il évolue pour comprendre les arcanes de sa démarche d'interprétation des résultats qu'il observe.

⁷⁶ Au XVIII^e siècle, l'affirmation de principes méthodologiques et de canaux informatifs propres aux sciences, participent à un processus de distinction des champs de savoir. Ces marques de l'autonomisation d'une communauté scientifique au sein de la République des Lettres ont amené certains historiens à s'interroger sur la possible existence d'une « République des sciences ». En 2008, la revue *Dix-huitième siècle* a consacré un numéro thématique à l'analyse de cette question. Nous examinerons les termes de cette discussion au cours du premier chapitre de la troisième partie, destiné à l'étude des affinités intellectuelles et disciplinaires comme facteurs explicatifs de la morphologie du réseau épistolaire qui relie Haller à l'espace français, mais précisons d'ores et déjà que nous préférons conserver le terme de République des Lettres.

sciences parisienne, puis nous les avons superposées. Évidemment, à chaque niveau d'étude, nous avons pris en compte les rappels, les interférences entre les réseaux. Toutefois, travailler sur la figure particulière d'Albrecht von Haller, nous incite également à réfléchir à l'échelle du singulier, c'est-à-dire du savant, et à l'isoler parfois de son milieu pour appréhender sa démarche scientifique.

Nous l'avons déjà mentionné, l'historiographie française concernant les Lumières helvétiques est assez lacunaire. Les relations entre la France et la Suisse de l'époque sont souvent étudiées par le biais des figures de Rousseau et de Voltaire ou par celui des écrits français censurés imprimés à Genève. En raison de l'hétérogénéité linguistique et culturelle de la Suisse des Lumières, de la singularité de sa situation politique en Europe et de l'ambivalence des images qui y sont attachées⁷⁷, il nous paraissait intéressant de tenter de combler ce manque. Mais devant l'étendue du champ de recherche, nous avons choisi de travailler sur un cas précis, celui des relations d'Albrecht von Haller avec la France. Les études de cas ont été longtemps condamnées à cause des dérives qu'on leur prête, notamment celles de la casuistique et de la réduction de la pensée à l'échelle de l'objet étudié⁷⁸. Des réflexions méthodologiques récentes révèlent les perspectives ouvertes par l'étude de cas⁷⁹ et son incorporation au domaine de l'histoire des sciences⁸⁰. La première consiste en l'approfondissement de l'observation et la définition d'un cadre méthodologique approprié à la singularité de la figure étudiée. Ainsi, travailler sur Albrecht von Haller nous a permis d'établir une grille d'analyse fondée sur la convergence des critères de réflexion développée par la recherche sur les transferts culturels, avec ceux de l'histoire intellectuelle, et plus précisément de l'histoire des sciences.

Si l'on considère que le cas vient mettre en question la norme théorique, contrairement à l'exemple qui l'appuie, alors il ne s'agit pas d'étudier la relation entre Haller et les Français comme une illustration des échanges culturels des Lumières franco-germaniques, mais plutôt de partir de sa singularité pour dégager des caractères généraux et

⁷⁷ La Suisse des Lumières a occasionné bien des clichés concernant la tolérance politique et religieuse, le rapport à la nature et la prospérité économique de ses habitants. Les divergences entre ces images et une réalité plus contrastée formeront un des thèmes de notre réflexion.

⁷⁸ Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, « Penser par cas. Raisonner à partir de singularité », dans *Penser par cas*, sous la direction de J.-C. Passeron et J. Revel, Paris, éd. de l'EHESS, 2005, p. 9-44, p. 25-26 : « On tend trop souvent à comprendre l'approfondissement d'un cas comme le choix d'une optique de miniaturisation qui seule rendrait possible la saisie, concrète et holistique à la fois, d'un objet de la connaissance anthropologique. »

⁷⁹ *Idem.*

⁸⁰ Nous renvoyons aux réflexions de Paula Findlen dans son article « The Two Cultures of Scholarship? », *Isis*, June 2005, vol. 96, Number 2, p. 230-237.

tenter de définir l'essence du commerce savant. Ainsi, les apparentes contradictions que comporte la relation entretenue par Haller avec les Lumières françaises, pensons à son absence de contact avec plusieurs des plus esprits les plus renommés, serviront à comprendre la place qu'occupent les Lumières, dont l'historiographie a renforcé la prééminence et la visibilité, dans le champ de communication plus vaste qu'est la République des Lettres.

La seconde dimension offerte par la pensée par cas est la reconstitution des contextes dans lesquels s'emboîte la singularité. Le regard de l'historien sur une oeuvre est toujours éclairé d'une réflexion plus vaste sur le temps. Ici, nous joindrons le temps et l'espace car la vie de Haller se fonde également dans le siècle et dans l'Europe des Lumières. Notre travail n'a pas pour unique fin de s'attarder sur les résultats produits par le médecin bernois, mais également de renverser la perspective et de retrouver les racines et les impulsions à l'origine de ses recherches⁸¹. Ainsi, l'époque des Lumières se révélera par la reconstitution de ses objets de dispute.

La dernière perspective que nous voulons évoquer ici consiste dans le parallèle établi entre la méthode de la description clinique⁸² et celle des sciences historiques. La mise en abyme entre la méthode médicale qui s'élabore à l'époque de Haller et notre propre méthode d'analyse nous a semblé enrichissante. Comme lors de l'observation d'un malade, la singularité du sujet d'étude interdit les généralisations hâtives. Les cas ne sont pas interchangeables ; ils rendent une situation ou une époque intelligible lorsqu'on les confronte les uns avec les autres. Nous avons choisi de travailler sur le cas de Haller car la constitution d'une pensée et d'une identité individuelles répond à un emboîtement d'échelles. On peut considérer ses pratiques scientifiques et ses échanges avec les Français en partant du contexte national et intellectuel dont il est issu. Il est également possible d'individualiser son comportement, subordonné à sa personnalité et à sa carrière particulière.

Mais ce jeu d'échelle peut prendre plusieurs directions. Nous partons aussi de l'individu pour identifier les réseaux qui l'entourent et pour tenter d'aboutir à la définition de cadres théoriques plus larges. Haller n'est pas à lui seul représentatif de la Suisse des Lumières et ses échanges avec les Français témoignent du contexte bernois dans lequel il évolue, mais également de son histoire et de sa carrière personnelles. La figure de Haller est donc une clef de lecture des relations franco-helvétiques et cette clef est à mettre en

⁸¹ « Ne finalisons pas trop le cheminement de la science. Retrouver les perspectives à travers la rétrospective, tel doit être le but de l'historien. », *La science et ses réseaux...*, op. cit., p. 10.

⁸² J.-C. Passeron et J. Revel, *Penser par cas...*, op. cit., p. 23 : « C'est l'histoire même de la maladie qui est supposée livrer au médecin, puis au lecteur des observations (...). Puis c'est la comparaison des tableaux cliniques qui, dans un second temps, doit rendre possible la constitution de types, et, éventuellement, la recherche de régularités explicatives. »

connexion avec d'autres figures savantes comme de celles de Samuel Auguste Tissot, Charles Bonnet, pour lequel d'ailleurs un travail a déjà été réalisé⁸³, ou Horace-Bénédict de Saussure⁸⁴.

Albrecht von Haller reste aux yeux de l'historiographie l'un des derniers *Universalgelehrten*, ces savants à vocation universelle. L'ampleur et la diversité de son œuvre sont donc à la mesure de cette image et son esprit rigoureux nous a légué un catalogue précis de ses écrits, l'enregistrement systématique de ses textes faisant partie de sa méthode de travail. La constitution de notre corpus a donc été sélective mais nous voulions croiser les regards et les sources afin de donner plus d'épaisseur à la trame historique que nous tentons de reconstituer⁸⁵. Claire Salomon-Bayet a distingué les textes qui constituent des objets scientifiques produits et les textes diffuseurs de connaissances⁸⁶ et il nous semble que si l'attention du chercheur qui raisonne en termes de transfert culturel doit prendre en compte ces deux types de documents, il doit toutefois se concentrer tout particulièrement sur ces derniers. Les mémoires envoyés par Haller à l'Académie des Sciences de Paris, les nombreux comptes rendus qu'il a rédigés à l'attention du public germanophone, ainsi que les recensions que les journaux français font de ses travaux, appartiennent donc pleinement au registre de cette étude. De plus, comme il est fondamental dans l'étude d'un possible transfert culturel d'examiner une source en se fondant dans l'esprit de l'émetteur puis dans celui du récepteur, l'épine dorsale de notre corpus est formée par le vaste réseau épistolaire d'Albrecht von Haller. L'heure est d'ailleurs à la mise en valeur des correspondances, outils fondamentaux de transmission des savoirs scientifiques et notamment médicaux⁸⁷. A l'appui d'une

⁸³ Jacques Marx, *Charles Bonnet contre les Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation ; Paris, J. Touzot, 1976. Les résultats de cette étude méritent une réévaluation nuancée l'opposition entre Bonnet et l'ensemble du courant des Lumières françaises.

La médecine des Lumières : tout autour de Tissot, sous la direction de Vincent Barras et de Michèle Louis-Courvoisier, Georg éditeur, 2001.

⁸⁴ Le Genevois Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799) est le neveu de Charles Bonnet. Ses travaux recouvrent de multiples champs scientifiques et il obtient des résultats significatifs en physique, minéralogie et en botanique. Il participe à la seconde ascension du Mont-Blanc en 1787 et rédige un ouvrage resté célèbre, intitulé « Voyages dans les Alpes » (1767-1796).

⁸⁵ *Histoire et mémoire de l'Académie des sciences. Guide de recherches*, op. cit., p. 31. Eric Brian préconise une « (...) construction contrôlée d'autres échelles d'analyse qui permettent d'inscrire et d'évaluer un même document dans des séries différentes. Ainsi, autour d'un même manuscrit savant, s'articulent l'itinéraire intellectuel de son auteur, le corpus des écrits spécialisés concernés, les indices de réception au sein même de l'Académie, ceux propres aux savants contemporains étrangers à l'Académie, ceux établis par les contemporains avec des auteurs antérieurs. Viennent ensuite les documents connexes produits dans d'autres lieux dont on peut reconstituer les relations effectives avec l'activité des savants, etc. »

⁸⁶ Claire Salomon-Bayet, *L'institution de la science et l'expérience du vivant*, Paris, Flammarion, 1978.

⁸⁷ René Taton a procédé à une première analyse de la correspondance française du mathématicien Leonhard Euler, mettant ainsi en évidence la fécondité de la période berlinoise. René Taton, « Les correspondants français d'Euler », *Archives internationales d'histoire des sciences*, juin-décembre 2008, vol. 58, n°160-161, p. 133-149.

bibliographie germanophone déjà fournie sur ce thème, nous avons voulu travailler avec un regard neuf, pénétrant le plus possible dans l'intimité des lettres car elles permettent de s'introduire dans la porosité des êtres et de s'y attacher, et ce d'autant plus que Haller est un homme dont le ton des lettres varie fortement selon les destinataires. Il nous paraissait fade de nous trouver sur une ligne médiane, au croisement des échanges entre les correspondants, tentant de prendre le plus de recul possible. Au contraire pour comprendre les réactions parfois violentes de Haller ou de Voltaire, il nous a semblé que nous pouvions alternativement nous confondre avec le regard de l'émetteur et du récepteur.

Or, justement les rôles d'émetteur et de récepteur tenus par Haller l'inscrivent dans des réseaux savants d'échelle et de nationalité différentes. Chercher à comprendre l'œuvre de Haller en l'insérant dans ces réseaux c'est lui rendre sa profondeur historique⁸⁸. Nombreux ont été les articles, d'ailleurs plus ou moins hagiographiques, rédigés sur son activité médicale, littéraire et politique. Désormais, pour prétendre saisir la pensée de Haller, il ne convient plus de s'attacher à sa seule personne. Travailler sur la place qu'il occupe dans les réseaux européens permet de comprendre les processus qui animent sa démarche scientifique, à savoir les motivations qui président au choix de ses recherches, leur déroulement et les moyens que le savant utilise pour faire connaître ses résultats au public. Le cas de Haller offre matière à réflexion sur les méthodes de travail scientifique et les formes de la sociabilité savante au cours du XVIIIe siècle, comme le révèle la part qui lui a été octroyée au cours du Congrès qui s'est tenu à Berne en octobre 2008 : « Les pratiques du savoir et la figure du savant au XVIIIe siècle⁸⁹ ».

Les formes et le contenu de la communication de Haller avec ses confrères français s'inscrivant dans le cadre de la République des Lettres, notre analyse s'est grandement appuyée sur les travaux essentiels de Françoise Waquet et de Hans Bots⁹⁰. La permanence de la République des Lettres a entraîné des discussions : Anne Goldgar a été tentée de voir les difficultés avec lesquelles la communauté savante se serait adaptée aux enjeux propres au

Stefan Haechler, Hubert Steinke und Martin Stuber (Hrsg.), « Medical Correspondence in Early Modern Europe », *Gesnerus* 3/4, 2004, Basel, 2005.

⁸⁸ « Mettre l'accent sur les réseaux, c'est tout d'abord suggérer une certaine temporalité du travail scientifique ou, plus exactement, relever les conditions qui doivent être réunies avant même que ne commence l'investigation scientifique. », *La science et ses réseaux...*, *op. cit.*, p. 24.

⁸⁹ « Les pratiques du savoir et la figure du savant au XVIIIe siècle », congrès organisé à l'université de Berne les 15-17 octobre 2008.

⁹⁰ *Commercium Litterarium. La communication dans la République des Lettres, 1600-1750*, publié par Hans Bots et Françoise Waquet, Amsterdam et Marsen, Apa-Holland University Press, 1994.
F. Waquet et H. Bots, *La République des Lettres*, Paris, Belin, 1997.

XVIII^e siècle⁹¹, tandis que Laurence Brockliss a montré la continuité tardive de la sociabilité et de l'utilisation des réseaux lettrés⁹². Ces questions de datation sont l'émanation d'une interrogation plus profonde sur la conception et la réalité de ce qu'est la République des Lettres. Cette question sera au cœur de notre étude sur la communication entre Haller et l'espace français.

Le réseau épistolaire de Haller est aujourd'hui l'objet de la recherche hallérienne qui a récemment produit trois ouvrages remarquables qui se révèlent être de précieux instruments de travail. Il s'agit d'un répertoire ordonné des liens épistolaires de Haller⁹³, d'une bibliographie recensant ses oeuvres et celles-lui étant consacrées⁹⁴, ainsi que d'une analyse approfondie sur la formation, les enjeux et le mode de fonctionnement de son réseau⁹⁵. Le *Repertorium* permet notamment une vue d'ensemble organisée de la correspondance et facilite grandement le travail du chercheur qui peut procéder aisément à des recoupements. Travailler sur les lettres émises et reçues par le savant est pour nous la façon la plus sûre de pénétrer sa personnalité et ses préoccupations scientifiques les plus intimes⁹⁶. 16981 lettres résultent du commerce épistolaire de Haller, dont environ 13300 missives lui étant adressées et 3700 étant de sa plume, la différence s'expliquant par la destruction ou la disparition de ses propres courriers. Avec sept pour cent des lettres reçues, la France est le troisième foyer d'émission des courriers qui lui sont adressés, derrière la Suisse et les espaces allemands⁹⁷. Dans ses échanges avec un ami proche tel que Bonnet, Haller se dévoile et sa vision des Lumières françaises se fait sincère⁹⁸. Les deux hommes s'informent de leurs lectures respectives et se demandent des conseils sur les nouveaux ouvrages à parcourir. Ces

⁹¹ Anne Goldgar, *Impolite learning : conduct and community in the Republic of Letters 1680-1750*, New Haven (N.J.), London, Yale university press, 1995.

⁹² Laurence W. B. Brockliss, *Calvet's Web. Enlightenment and the Republic of Letters in eighteenth-century France*, Oxford, 2002.

⁹³ *Repertorium zu Albrecht von Hallers Korrespondenz 1724-1777*, hrsg. von Urs Boschung, Barbara Braun-Bucher, Stefan Hächler, Kathrin Ott, Hubert Steinke und Martin Stuber, 2 Bände, Basel, Schwabe Verlag, 2002 (*Studia Halleriana*, Band VII). Le *Repertorium* contient des notices biographiques pour chacun des membres du réseau épistolaire de Haller. Ces informations nous ont souvent servi pour la présentation des correspondants français.

⁹⁴ *Bibliographia Halleriana. Verzeichnis...*, *op. cit.*

⁹⁵ *Hallers Netz. Ein Europäischer Gelehrtenbriefwechsel zur Zeit der Aufklärung*, hrsg. von Martin Stuber, Stefan Hächler und Luc Lienhard, Basel, Schwabe Verlag, 2005 (*Studia Halleriana*, Band IX).

⁹⁶ L'épistolarité étant un trait majeur de la culture du XVIII^e siècle, il convient de souligner « le rôle majeur joué, dans cette révolution épistolaire, par les membres de la communauté médicale (...) ». Laurence Brockliss, « Quatre médecins francophones et la République des Lettres du XVIII^e siècle : Boissier de Sauvages, Villars, Calvet et Tissot », dans *La médecine des Lumières...*, *op. cit.*, p. 151-169, p. 151.

⁹⁷ M. Stuber, H. Steinke und S. Hächler, « Albrecht von Haller europäisches Netz : Raum, Zeit, Themen », dans *Repertorium...*, *op. cit.*, p. XXII.

⁹⁸ M. Espagne, « Die Rolle der Mittler im Kulturtransfer », dans *Kulturtransfer im Epochenumbruch...*, *op. cit.*, p. 309-329, p. 315. La lecture des sources subjectives comme les journaux et les correspondances est essentielle pour l'étude des transferts culturels puisqu'elle rappelle les motifs personnels du médiateur.

remarques éclairent l'historien sur l'utilisation que fait Haller de la littérature antérieure ou contemporaine à ses propres recherches. Nous reviendrons également sur les stratégies d'utilisation de son réseau de correspondants qu'il met au point pour entrer dans les discussions polémiques avec les tenants de thèses adverses aux siennes.

Les réflexions sur les usages de la lecture des correspondances à l'époque des Lumières ne manquent guère⁹⁹. Pierre-Yves Beaurepaire est un des animateurs des groupes de réflexion les plus actifs dans ce domaine¹⁰⁰. Par un juste retour des choses, c'est la coopération entre historiens de différentes nationalités et l'utilisation de nouveaux supports d'échanges¹⁰¹ qui génèrent tant de fécondité dans l'analyse des réseaux épistolaires des Lumières. Tout l'intérêt de l'étude des réseaux est de les superposer afin de comprendre les engagements multiples et parfois contradictoires de ceux qui en forment les mailles. La lecture de plusieurs correspondances permet de comprendre la nature de l'attachement que porte leur auteur à chacun de ses interlocuteurs. Le concept de transfert guidant l'orientation de notre lecture des relations épistolaires de Haller, il faut procéder à une recherche sélective des flux d'informations que le savant transmet à ses destinataires. Tous ne reçoivent pas les mêmes nouvelles ; nous pouvons nous demander si l'on peut derrière ce constat discerner une grille de nationalités qui correspondrait à la hiérarchie de l'attention et de l'estime dans lesquelles il les tient.

Pour la clarté de l'étude, nous avons distingué la correspondance entretenue par Haller avec les savants français¹⁰² et celle que le médecin bernois développe avec ses proches en Suisse et dans les pays tiers notamment en Italie. Si l'honnêteté des propos perce dans les

⁹⁹ Parmi les travaux récents citons : *La Correspondance de Jean Henri Samuel Formey (1711-1797): inventaire alphabétique*, établi sous la direction de Jens Häsel, avec la *Bibliographie des écrits de Jean Henri Samuel Formey*, établie par Rolf Geissler, Paris, Honoré Champion, 2003 ; Siegfried Bodenmann, « La République des sciences vue à travers le commerce épistolaire de Leonhard Euler », *Dix-huitième siècle*, 2008, p. 129-151 ; Irène Passeron, « La correspondance de d'Alembert. Un réseau européen », *Bollettino di Storia delle Scienze Matematiche*, 2008, vol. XXVIII, p. 137-153.

¹⁰⁰ *La plume et la toile. Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, études réunies par P.-Y. Beaurepaire, Arras, Artois Presses université, 2002, p. 9. Dans la préface de l'ouvrage, l'auteur expose qu'il faut étudier l'« influence [des réseaux épistolaires] sous quatre angles principaux. Le premier est par rapport à nous-mêmes, conscients du succès d'une notion, d'un concept, et comme tout utilisateur d'un terme soucieux de saisir les raisons d'un usage. Le second permet de s'interroger sur les besoins et les capacités qui agissent dans la réticularité des échanges. Le troisième autorise un bref retour sur l'instrument épistolaire pour en mesurer la diversité et l'homogénéité propice à la force de l'expression des idées. Le quatrième, enfin, ouvre le questionnaire de l'organisation même des réseaux pour retrouver les sentiers invisibles ou les grands chemins plus clairement balisés par lesquels la circulation de l'information, sa réception hiérarchisée, autorise une action et favorise une transformation du monde. »

¹⁰¹ Nous pensons bien évidemment à la mise en ligne de correspondances qui constitueraient des banques de données désormais accessibles à tous.

¹⁰² Il est notable que si plusieurs des correspondances les plus fournies de Haller ont été publiées, peu de lettres échangées avec les Français ont été éditées. Lorsque c'est le cas, la publication prend la forme d'une insertion des lettres échangées avec Haller au sein d'une édition complète des lettres de son correspondant français. C'est par exemple le cas de la correspondance de Voltaire, de celle de Maupertuis ou de celle de Rast de Maupas.

échanges de Haller avec certains correspondants français, comme son confrère Rast de Maupas, nombre de lettres relèvent d'une logique de sociabilité codifiée et méritent d'être éclaircies par les réflexions qu'il énonce sur les Français dans ses lettres destinées à des correspondants d'autres nationalités. Parmi ses correspondants italiens, nous retenons le grand anatomiste Giambattista Morgagni et deux noms brillants de la génération suivante, Marc Antonio Caldani et Ignazio Somis. Ce choix relève d'une double logique ; tout d'abord ces trois correspondances ont été élues et publiées par le professeur Karl S. Guthke, spécialiste de Haller et d'autre part, les allusions aux savants français y sont fréquentes.

Savant infatigable, Haller a également rédigé de multiples recensions littéraires et scientifiques publiées dans différents organes. Contextualiser la correspondance du Bernois en la comparant à ses écrits publics permet aussi de mesurer si ses prises de position officielles s'accordent avec l'opinion qu'il énonce dans ses échanges privés. Les comptes rendus de Haller sont porteurs d'un discours à étudier sous l'angle du fond et du choix de la forme. Michel Foucault a déchiffré les propriétés du langage à l'âge classique et l'intention qui procède à la construction du discours¹⁰³. Il a tracé de nouvelles règles dans la recherche d'histoire des sciences en insistant sur l'étude de la cohérence et des règles qui garantissent la possibilité du discours scientifique, l'analyse de celui-ci devant primer sur celle de son auteur, le « sujet de la connaissance¹⁰⁴ » même si l'on doit reconnaître également l'individualité d'une œuvre scientifique¹⁰⁵. La lecture des textes de Haller doit donc comporter cette double dimension. Il importe de questionner l'appareil lexical hallérien pour déterminer quelle est la part caractéristique du vocabulaire des Lumières et celle qui est propre à la pensée de cet auteur.

Par nos recherches antérieures, nous sommes fortement sensibilisés au contexte savant académique. Pour appréhender la résonance des travaux de Haller sur la scène savante française nous avons également travaillé sur les mémoires académiques qu'il a transmis à l'Académie des Sciences parisienne. Le savant n'a jamais négligé le poids de son appartenance aux grandes académies européennes malgré un regard parfois sceptique sur l'efficacité de leurs réunions. Il nous a donc semblé important de déterminer son degré d'implication dans les recherches de l'Académie parisienne. Nous avons cherché si les sujets travaillés au sein de cette dernière étaient semblables à ceux définis par Haller. Même

¹⁰³ Michel Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, Paris, 1966, p. 58 : « Au XVII^e et au XVIII^e siècles, l'existence propre du langage, sa vieille solidité de chose inscrite dans le monde étaient dissoutes dans le fonctionnement de la représentation ; tout langage valait comme discours. »

¹⁰⁴ M. Foucault, *Dits et écrits*, 1970, p. 12-13.

¹⁰⁵ M. Foucault, *Dits et écrits*, 1963, p. 594.

l'exercice obligé de l'éloge académique mérite notre attention, ce texte stéréotypé étant à lui seul une preuve du décalage qui existe entre querelles officielles et querelles officieuses. Toutefois, cette approche officielle peut être affinée par la lecture des périodiques savants recensant les publications françaises et étrangères¹⁰⁶.

Pour comprendre la réception de la pensée hallérienne en France, nous nous sommes intéressés aux travaux de ses contemporains français à la recherche de références à ses ouvrages mais en scrutant également les silences, tout aussi révélateurs. Décédé en 1778, Haller n'a donc pas connu les changements institutionnels et théoriques de la médecine révolutionnaire et des Idéologues. Nous nous devons toutefois de chercher si ces nouveaux esprits avaient pris en considération les apports de Haller, chercheur incontournable de la génération des Lumières. Nous n'avons donc pas négligé de lire les auteurs de la fin du XVIIIe siècle, notamment Philippe Pinel, en y recherchant des traces de la postérité de Haller.

La lecture des sources citées précédemment nous a convaincus de la pertinence d'une interrogation sur le rôle de Haller en tant qu'intermédiaire culturel entre les espaces de l'Europe germanique et la France. Une étude des relations entre Haller et ses contemporains français se justifie par la place de la France dans son réseau épistolaire ainsi que par le nombre très élevé des recensions littéraires des *GGA* traitant d'œuvres francophones, et notamment parisiennes. Ces premières réflexions mettent à jour plusieurs interrogations destinées à percevoir des traces de transfert culturel entre la France et l'espace des Lumières germaniques dans l'œuvre de A. von Haller. Dans quelle mesure ce contact avec l'étranger, ici avec l'altérité française, nourrit-il la propre pensée de Haller et participe-t-il à la construction de l'image qu'il se fait de la pensée éclairée des espaces germaniques ? Il convient à ce titre de chercher les motifs qui guident la lecture de ses contemporains français et d'identifier les moyens de communication mis en œuvre pour importer les biens culturels convoités. Quelle part occupe la lecture critique de la production savante française dans l'itinéraire intellectuel de Haller ? Par quels procédés s'emploie-t-il ensuite à transmettre le fruit de ses lectures méditées aux espaces germaniques ? Notre travail se situe donc dans la triple perspective des appels conjugués de l'historiographie hallérienne, de la recherche sur les transferts culturels et de l'approfondissement de la connaissance des pratiques de la République des Lettres. Aborder l'activité savante de Haller sous l'angle du

¹⁰⁶ *La correspondance littéraire de Grimm*, le *Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie*, *L'Année Littéraire* et les *Mémoires de Trévoux* recensent et annoncent les publications de Haller. En ce qui concerne les *Mémoires de Trévoux*, on se reportera à Dante Lénardon, *Index du Journal de Trévoux (1701-1767)*, Genève, Slatkine, 1986.

transfert culturel est d'ailleurs un des postulats de la recherche hallérienne¹⁰⁷. Ceci met en jeu des groupes et des acteurs qui ne se confondent pas toujours avec des cadres étatiques, mais la scène intellectuelle française étant spécifiquement identifiée dans l'œuvre de Haller, nous considérons qu'il est juste d'aborder le rôle du savant dans le transfert culturel entre la France et les espaces germaniques.

Rappelons que nous n'analyserons pas la pensée de Haller en elle-même et pour elle-même, et que nous n'entendons pas commenter les aspects purement biographiques du lettré. De même, sans ignorer le rôle essentiel joué par la Suisse francophone¹⁰⁸ dans les relations franco-helvétiques du XVIIIe siècle, les limites de notre étude ne permettront que de l'entrevoir.

Notre réflexion s'articule autour de trois axes et la complexité de la relation développée entre Haller et ses contemporains français nécessite d'être éclairée par une analyse du discours, des pratiques de communication et des échanges portant sur les modes d'application des idées éclairées. Il nous faudra donc tout d'abord montrer, dans quelle mesure Haller représente par ses thèmes de recherche, ses références et ses choix méthodologiques un miroir de la culture savante et des discussions scientifiques qui agitent l'Europe de son époque. Ensuite, nous tenterons de mettre en évidence les limites de cette première image, en évoquant les enjeux nationaux et identitaires, véritables points d'achoppement du transfert culturel. Mais la relation tissée entre Haller et la France ne saurait être si aisément définie. Pour en comprendre la subtilité et les contradictions, nous examinerons comment l'utilisation des réseaux matérialise les aspirations les plus personnelles de Haller et la façon dont ses confrères français se servent de son nom pour étayer la construction de la figure du savant qu'ils entendent diffuser.

¹⁰⁷ H. Steinke und M. Stuber, « Haller und die Gelehrtenrepublik », dans *Albrecht von Haller. Leben-Werk-Epoche*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2008, p. 381-414, p. 403.

¹⁰⁸ Les cantons occidentaux impriment notamment certains livres interdits en France.

Première partie : UNE RELATION SAVANTE DANS LE PRISME DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

Chapitre I : LE TEMPS DES RENCONTRES INTELLECTUELLES

PERSO NNELLES ET

« (...) et si je me suis rendu digne de votre approbation, elle me flatteroit d'autant plus qu'elle viendrait d'un medecin que toute l'europe regarde, malgre les cris des jaloux et des ambitieux, comme le premier de son etat et le vrai successeur du grand boerhaave apres en avoir et le plus grand disciple¹⁰⁹. »

« Je prends la liberté de m'adresser directement à vous, persuadé qu'en considération de mon illustre maître. M. Bernard de Jussieu, vous daignerez m'éclairer de vos lumieres¹¹⁰. »

La vie et la carrière d'Albrecht von Haller traversent le XVIII^e siècle, époque souvent célébrée, mais dont l'éclat intellectuel et artistique dissimule l'hétérogénéité et les tensions ainsi que de réelles contradictions spatio-temporelles à l'échelle européenne. Dans le domaine de la pensée médicale, le siècle de Haller a longtemps été déprécié, parce qu'intercalé entre deux époques plus fécondes en découvertes. Mais, c'est méconnaître la force de ce temps qui naît avec l'héritage de Descartes et s'achève avec Cabanis et Pinel, et dont l'originalité vient de l'intense réflexion menée sur cette discipline. Les médecins des Lumières échanget sur le sens de leur pratique et l'efficacité des traitements ; leur ambition est bien d'adapter au réel les progrès de la théorie¹¹¹. Gouvernés par la raison, leurs efforts s'appliquent à améliorer la condition de leurs semblables. Ces tentatives se rapportent à un cadre théorique que les médecins tentent de construire en se frayant un chemin parmi les écoles qui les ont précédés. La pensée médicale du XVIII^e siècle connaît elle-même de profondes dissensions théoriques et pratiques car sous la condamnation unanimement partagée de tout esprit de système, l'analyse et l'interprétation de faits anatomiques, physiologiques et thérapeutiques entretiennent un climat de rivalité entre des courants de pensée, concomitant d'une réflexion scientifique et philosophique sur la vie et le vivant. Le

¹⁰⁹ Lettre de Louis Vitet à Haller, le 8 juillet 1771.

¹¹⁰ Lettre d'Antoine Nicolas Duchesne à Haller, le 10 septembre 1765.

¹¹¹ Renato G. Mazzolini, « Les Lumières de la raison : des systèmes médicaux à l'organologie naturaliste », dans *Histoire de la pensée médicale de l'Occident*, sous la direction de Mirko D. Grmek, Paris, Le Seuil, 1997, tome 2, p. 94-115, p. 95.

foisonnement des discussions philosophiques qui marque le XVIII^e siècle, se retrouve dans le domaine de la médecine. A chaque conception du vivant, abordé sous l'angle de ses origines, de son fonctionnement et de ses fins, correspond une tendance de la pensée médicale, qu'il s'agisse du iatromécanisme, du iatrochimisme ou du vitalisme. Des universités et des personnalités sont les pôles d'impulsion de ces écoles de pensée, pensons au vitalisme montpelliérain, mais l'organisation géographique de l'Europe médicale est beaucoup plus complexe qu'une répartition nationale ou régionale des courants intellectuels. L'étude des parcours individuels fait ressortir un enchevêtrement des réseaux et des influences intellectuelles qui transcendent les frontières. Malgré tout, les discours médicaux se construisent autour d'une historiographie médicale homogène. Les divergences des médecins des Lumières ramifient donc un tronc culturel et scientifique commun construit autour des découvertes et des noms majeurs de l'histoire de la pensée médicale.

A la croisée des chemins de la science des Lumières, Haller est acteur à part entière des dialogues qui font vivre les réseaux de la République des Lettres. Pour comprendre son rôle de vecteur culturel et analyser les fondements sur lesquels reposent ses relations avec l'espace français, il nous a semblé important de nous arrêter sur les temps qui marquent la constitution de ses réseaux d'échange. Le premier temps est celui de l'apprentissage et de l'appropriation des maîtres de la pensée médicale et plus particulièrement de la rencontre avec Hermann Boerhaave¹¹² dont le nom devient un sésame pour entrer en relation avec Haller. Le second recouvre l'époque du séjour parisien du jeune Helvète et nous tenterons d'en mesurer la portée dans l'établissement de liens personnels et d'ouvertures intellectuelles. Le dernier temps qui nous occupe ne recoupe pas un segment chronologique défini, car c'est celui de la genèse des correspondances françaises de Haller qui débutent bien sûr chacune à une date différente. Si ces trois temps nous obligent parfois à des distorsions chronologiques, ils s'articulent tous trois autour d'un axe commun : l'utilisation par un acteur savant des outils propres à la République des Lettres, à savoir un patrimoine intellectuel partagé avec ses pairs ainsi que les vecteurs de communication que sont les réseaux d'échanges et de correspondance.

¹¹² Hermann Boerhaave (1668-1738) étudie à Leyde où il obtient un doctorat de philosophie. Médecin, classé parmi les iatromécaniciens, il se consacre également à l'étude de la chimie et de la botanique, discipline qu'il enseigne à l'université de Leyde. La qualité de ses leçons de médecine attire de très nombreux étudiants et contribue à la renommée de son université. Sensible à l'enseignement hippocratique, il encourage ses élèves à fréquenter les hôpitaux et il est considéré comme un des fondateurs de la médecine clinique.

1- De la connaissance à l'appropriation de l'héritage des maîtres de la formation médicale

a- L'héritage de Boerhaave, point de convergence entre Haller et les médecins français

Il existe des rencontres intellectuelles décisives, dont une pensée et une carrière portent durablement la marque, et celle de Haller avec Hermann Boerhaave est incontestablement de celles-ci. Pour apprendre la pensée et les pratiques de ses précurseurs, Haller suit la formation classique des jeunes médecins de son époque. La précocité intellectuelle du savant n'a jamais manquée d'être rappelée par ses biographes et c'est encore jeune que ce fils de juriste s'est engagé dans les études médicales. En 1723, il part étudier à Tübingen auprès de Duvernoy un médecin de Montbéliard¹¹³. Fortement attiré par la réputation de Boerhaave, le jeune médecin se rend alors à Leyde en 1725 où il demeure jusqu'en 1727, date à laquelle il soutient sa thèse de doctorat fondée sur la réfutation de l'erreur d'un anatomiste de Halle, Georg David Coschwitz, qui a mal identifié un canal salivaire. C'est la rencontre avec Boerhaave, celui que l'on nomme le *Communis Europae praeceptor*¹¹⁴, qui marque véritablement les deux années passées par Haller en Hollande. Paradoxalement, dans le journal qu'il rédige à l'époque, il décrit beaucoup les villes visitées mais assez peu les cours de médecine qu'il fréquente. Bien sûr, il ne manque pas d'insister sur l'admiration qu'il porte à Boerhaave et sur le prestige et la reconnaissance dont ce dernier jouit dans tout le pays. Haller rapporte même qu'il a vu Fénelon, alors ambassadeur de France à La Haye, patienter deux heures afin de consulter l'illustre professeur¹¹⁵.

Les cours de Boerhaave se révèlent décisifs dans la conception hallérienne de la médecine. Toute la carrière de Haller, et notamment ses propres années d'enseignement à Göttingen, montrent l'influence fondamentale du médecin leydois sur son ancien étudiant. Notre propos ne peut se consacrer à l'analyse des formes et de l'étendue de cette influence,

¹¹³ A Tübingen, Haller étudie avec le professeur de Montbéliard Jean-Georges Duvernoy qui lui donne le goût de l'anatomie comparée et dirige son premier travail de recherche sur le canal salivaire identifié par Georges-Daniel Coschwitz (1679-1729). *Georgii Daniel Coschwitz ductum salivalem novum per glandulas maxillares, sublinguales, linguamque excurrentum...*, submittunte praeses Johannes Georgius Du Vernoi et respondens A'A', Tübingen, 1725. Gerhard Rudolf, « La méthode hallérienne en physiologie », *Dix-huitième Siècle*, n° 23, 1991, p. 75-84.

¹¹⁴ On se reportera à la partie consacrée à Boerhaave par Renato G. Mazzolini, « Les Lumières de la raison... », dans *l'Histoire de la pensée médicale...*, op. cit., p. 99-101.

¹¹⁵ *Haller in Holland. Het Dagboek van Albrecht von Haller van zijn verblijf in Holland (1725-1727)*, ingeleid en geannoteerd door Dr G.A. Lindeboom, Delft, Spiritusfabriek n.v., 1958, p. 39.

car outre le fait que ceci a déjà donné lieu à plusieurs travaux, cet axe de réflexion nous éloignerait de notre thème de recherche¹¹⁶. En revanche, il nous importe de comprendre dans quelle mesure l'héritage boerhaavien est devenu à la fois une source de dialogue et un terrain de fortes rivalités entre Haller et les médecins français des Lumières.

Preuve de l'importance qu'il accorde à la pensée de Boerhaave dans la construction de la pensée médicale de son époque, comme de la sienne en particulier, Haller s'est attaché à rédiger et à commenter les *Institutiones* de son maître, en faisant paraître dès 1739 ses *Praelectiones academicae*¹¹⁷. De son illustre professeur, le Bernois retient qu'il est possible de décomposer les organes en fibres élémentaires, et l'idée que le médecin doit s'attacher à l'étude du fonctionnement du corps en ne se préoccupant ni du statut de l'âme, ni de la nature de la vie, ces considérations étant davantage du ressort des théologiens¹¹⁸. Il est vrai que le sentiment de Boerhaave sur l'indépendance de la médecine s'inscrit dans une tendance plus générale et qu'à l'époque la séparation entre la théologie et la recherche scientifique est déjà largement consommée¹¹⁹. De plus, Boerhaave, dont les *Institutiones rei medicae*¹²⁰ sont à l'origine de la médecine clinique, a réussi à fonder une véritable école de médecine à Leyde et nul doute que l'ampleur et les succès de cette entreprise fascinent Haller qui, jeune praticien de retour dans sa patrie, rêve d'en faire autant à Berne. Les autorités de la ville n'encourage guère les ambitions de Haller, et déçu du tour pris par sa carrière naissante, le savant s'exile à Göttingen où l'attend une université en plein essor. Chargé de l'enseignement de l'anatomie, Haller a longtemps préparé ses cours en fonction des écrits de Boerhaave. Il est vrai que dans un second temps, sa fidélité à Boerhaave se teinte de critique et Haller décide d'élargir son propos et de travailler avec ses propres écrits. Il n'est pas question pour le brillant professeur d'enfermer le savoir médical dans un enseignement figé des découvertes passées et Haller note combien la science a évolué depuis la fin de ses propres études leydoises. Malgré l'étendue de son savoir, Boerhaave ne n'est pas assez préoccupé des découvertes de ses

¹¹⁶ F. Duchesneau et S. De Angelis ont montré la nature et les formes de la filiation intellectuelle entre Boerhaave et Haller. François Duchesneau, *La physiologie des Lumières...*, op. cit. Simone de Angelis, *Von Newton zu Haller. Studien zum Naturbegriff zwischen Empirismus und deduktive Methode in der Schweizer Frühaufklärung*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2003.

¹¹⁷ *Hermanni Boerhaave... Praelectiones academicae in proprias institutiones rei medicae*, edidit et notas addidit Albertus Haller, 7 vol., Gottingae, apud Abram Vandenhoeck, acad. typogr., 1739-1744.

¹¹⁸ *Histoire de la lutte contre la maladie. La tradition médicale occidentale de l'Antiquité à la fin du siècle des Lumières*, Lawrence I. Conrad et alii, Institut Syntholabo pour le Progrès de la Connaissance, 1999, p. 401.

¹¹⁹ Marie-Hélène Froeschlé-Chopard et Michel Froeschlé, « "Sciences et Arts" dans les *Mémoires de Trévoux* (1701-1762) », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, janvier-mars 2001, n°48-1, p. 30-49. Si l'on prend les recensions des *Mémoires de Trévoux* comme filtre révélateur de hiérarchie des productions intellectuelles au XVIIIe siècle, non seulement cette séparation apparaît comme remarquable, mais en plus, on voit que tout au long du siècle, la part des ouvrages de théologie diminue régulièrement tandis que celle des livres de sciences croît fortement.

¹²⁰ Hermann Boerhaave, *Institutiones rei medicae*, Leyde, 1708.

contemporains, négligeant par exemple de se servir des descriptions fort reconnues de Winslow¹²¹, ce qui rend ses descriptions anatomiques lacunaires. Néanmoins, l'estime qu'éprouve Haller pour les talents de son maître ne faiblit jamais, et ce d'autant plus que son attachement envers Boerhaave vient aussi du fait que celui-ci l'a sauvé jeune d'une grave crise de doute¹²². Une relation forte fondée sur de réelles affinités intellectuelles et dépassant le simple cadre scientifique est née entre les deux hommes. Dans sa biographie de Haller, Otto Weber fait remonter l'attachement du médecin bernois au courant des Lumières pieuses (*fromme Aufklärung*) à l'atmosphère qu'il a connue à Leyde au contact de Boerhaave qui pratiquait son activité de savant sans renoncer à la foi chrétienne réformée¹²³.

Ainsi, la formation intellectuelle de Haller se fait-elle en grande partie sous l'égide de Boerhaave, ce qui est aussi le cas de bon nombre de jeunes Français, à l'instar de l'encyclopédiste Louis de Jaucourt¹²⁴, quand bien même cet héritage commun deviendra source et enjeu de confrontations. Boerhaave fait partie des noms que d'Alembert juge dignes d'orner son *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, aux côtés de Boyle, Vésale, Sydenham et à la suite de Descartes, Newton, Locke et Leibnitz¹²⁵. Notons toutefois que si l'éclat de Boerhaave rejaillit également dans le monde médical français, on trouve apparemment peu d'étudiants de cette nationalité à l'université de Leyde. A l'époque où Haller assiste aux cours de Boerhaave, la moitié des cent vingt étudiants qui les suivent sont étrangers mais il s'agit surtout d'Anglais, d'Allemands et de Suisses¹²⁶. Parmi tous les étrangers, Haller rencontre quelques Français avec lesquels il n'entretient toutefois pas de relation durable. D'ailleurs, il

¹²¹ *Albrecht von Haller in Göttingen: 1736-1753; Briefe und Selbstzeugnisse*, ausgewählt, übersetzt und herausgegeben von Urs Boschung, Bern, Verlag Hans Huber, 1994, p. 71-72. D'origine danoise, Jacques-Bénigne Winslow (1669-1760) se destine à une carrière ecclésiastique avant d'embrasser l'étude de l'anatomie notamment auprès de Duverney. En France, protégé par Bossuet, Winslow se convertit au catholicisme et soutient une thèse de médecine à la Faculté de Paris. Membre de l'Académie des sciences (1716), démonstrateur d'anatomie et de chirurgie au Jardin du roi (1742) et professeur d'anatomie à l'université de Paris (1743), la précision de ses descriptions anatomiques, fruits de nombreuses lectures et de ses propres recherches, en fait un des maîtres de cette discipline. Professeur du chirurgien Jacques René Tenon, Winslow participe à la fondation d'une salle réservée aux dissections à Paris au début des années 1740.

¹²² Richard Toellner, *A. von Haller. Über die Einheit im Denken des letzten Universalgelehrten*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1971, p. 126.

¹²³ Otto Weber, *Albrecht von Haller*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1958, p. 9.

¹²⁴ Connu pour être l'un des principaux rédacteurs de l'*Encyclopédie*, dont il rédige de nombreux articles d'anatomie ainsi que des articles plus politiques tels que « Esclavage » ou « Inquisition », Louis de Jaucourt (1704-1779) étudie la théologie à Genève, les sciences naturelles à Cambridge et la médecine auprès de Boerhaave à Leyde. Proche des milieux mondains et des philosophes, il travaille avec Buffon. Membre de la société royale de Londres et des académies de Berlin, de Stockholm et de Bordeaux, Jaucourt est également l'auteur d'une *Vie de Leibniz* (1756) et de plusieurs articles de la *Bibliothèque raisonnée*.

¹²⁵ Jean Le Rond d'Alembert, « Discours préliminaire des Éditeurs », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, par une société de gens de lettres ; mis en ordre et publié par M. [Denis] Diderot, ... et quant à la partie mathématique, par M. [Jean Le Rond] d'Alembert, ..., tome premier [A-Azème], 1751.

¹²⁶ Heinz Balmer, *Albrecht von Haller*, Bern, Verlag Paul Haupt, 1977, p. 10.

ne les nomme généralement pas, à l'exception d'un officier dénommé Marchand dont Haller paraît apprécier la compagnie puisqu'il le décrit par deux fois comme un homme gentil (« *ein sehr artiger Mensch* »)¹²⁷. Les Français se rendent sûrement moins volontiers à Leyde en raison du rayonnement de leurs propres universités, notamment celles de Paris et de Montpellier. Malgré tout, les idées de Boerhaave pénètrent rapidement la sphère médicale française car elles font évoluer le courant mécaniste¹²⁸ en y intégrant la physique de Newton grâce à des analogies entre la physique expérimentale et la pratique médicale. Sur le territoire français, ce sont en partie les étrangers qui véhiculent les idées de Boerhaave, à l'image du Genevois Théodore Tronchin¹²⁹, défenseur de l'inoculation et proche du milieu éclairé français, qui a été son élève.

Les références à Boerhaave contenues dans l'*Encyclopédie* révèlent également la trace de ses enseignements dans la pensée médicale française. Ainsi, dans l'article « Anatomie » rédigé par Pierre Tarin¹³⁰ pour l'édition de 1751, Boerhaave est reconnu comme « l'Esculape [du] siècle¹³¹ » et son nom figure parmi les plus illustres références du temps. Dans ce même article, l'auteur reprend les principes de Boerhaave comme la recherche de la clarté du raisonnement, la multiplication des observations et l'alliance nécessaire entre les recherches sur les solides et celle sur la chimie des corps¹³². Le grand mérite que l'on attribue au médecin de Leyde c'est d'avoir introduit, à la suite de Descartes, les principes du mécanisme dans le champ du vivant. Ce qui est certain, c'est que tous, Français et étrangers, se rattachent à un courant général qui retient de Boerhaave qu'il convient de faire de la médecine sans se soucier de théologie, celle-ci étant parente de la philosophie¹³³. L'article

¹²⁷ Haller in Holland..., op. cit., p. 78-79.

¹²⁸ Roselyne Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18^e siècle à la fin du premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 99.

¹²⁹ Après des études de médecine à Cambridge, le genevois Théodore Tronchin (1709-1781) se rend à Leyde pour suivre les cours de Boerhaave. D'abord président du collège de médecine et inspecteur des hôpitaux d'Amsterdam, Tronchin revient à Genève en 1750 où il reçoit le titre de professeur honoraire de médecine. Il préconise une médecine fondée sur des principes hygiénistes qui lui confère une grande réputation ce qui lui procure des consultations provenant de toute l'Europe. Favorable à la variolisation, il l'introduit en France en inoculant les enfants du duc d'Orléans (1756). Tronchin est le successeur de Haller à l'Académie Royale des Sciences de Paris.

¹³⁰ Après des études de médecine accomplies à la Faculté de Paris, Pierre Tarin (1721-1793) devient démonstrateur d'anatomie et publie plusieurs ouvrages, ses propres écrits portant sur le système nerveux ainsi que des traductions d'œuvres médicales. Grand admirateur de Boerhaave dont il traduit les *Elementa chemiae* (1732) et favorable au iatromécanisme, Tarin participe à la rédaction de très nombreux articles d'anatomie et de physiologie de l'*Encyclopédie*.

¹³¹ Article « Anatomie », dans l'*Encyclopédie*, 1751, tome I, p. 415.

¹³² *Idem* : « Contestera-t-on à Boerhaave que si nous étions mieux instruits sur les parties solides, & si la nature des humeurs nous étoit bien développée, les lois des Mécaniques nous démontreroient que ces effets inconnus de l'économie animale qui attirent toute notre admiration, peuvent se déduire des principes les plus simples ? »

¹³³ Dans son *Eloge* de Boerhaave, prononcé en 1738 à l'Académie des Sciences de Paris, Fontenelle insiste sur la forte volonté du savant de séparer son activité de médecin de toute réflexion métaphysique et théologique. Il en

« Physiologie » de Pierre Tarin publié dans l'*Encyclopédie* insiste encore plus sur la dette des médecins envers Boerhaave car celui-ci est avec Haller le seul médecin cité comme référence pour les physiologistes¹³⁴. Dans tous les cas, ce qui caractérise l'apport de Boerhaave à la médecine, ce sont moins de réelles découvertes que l'alliance réussie de la théorie et de la pratique¹³⁵. Il en résulte que tous les savants français éprouvent le besoin de se positionner par rapport à son héritage, jusqu'à Voltaire qui a rencontré en personne le médecin hollandais¹³⁶.

Cependant, si un consensus s'établit sur la dette que l'on doit à Boerhaave, de réelles divergences apparaissent en ce qui concerne l'usage que l'on peut faire de cette référence. La présence des idées de Boerhaave n'est pas synonyme d'assimilation pure chez les médecins français, et nombre d'entre eux tels Théophile de Bordeu ou l'encyclopédiste Fouquet s'opposent au iatromécanisme qu'il a contribué à développer. La réception de Boerhaave en France laisse apparaître de profondes divergences, notamment à Montpellier où l'université est divisée entre les tenants du médecin de Leyde et les auteurs pour lesquels les processus de la vie diffèrent des processus chimiques et physiques¹³⁷. Les fondements et le déroulement de ces débats qui, ont profondément marqué la médecine française des Lumières, ont été mis en lumière par Jacques Roger et Roselyne Rey. L'historiographie des sciences naturelles et médicales s'est attachée à sonder les courants de pensée qui s'opposent sur le caractère à attribuer à la spécificité du vivant.

Bien sûr, le tableau de la pénétration des idées de Boerhaave en France est plus complexe qu'un simple dualisme entre partisans et adversaires du maître hollandais. L'adhésion ou le rejet de sa pensée ne relève pas toujours d'une attitude pleine et entière. Certains médecins, pourtant en rupture avec le iatromécanisme, n'hésitent pas à se servir du nom de Boerhaave pour justifier leurs idées. Lorsque Théophile de Bordeu¹³⁸ dénonce les

éclaire l'origine par une anecdote selon laquelle Boerhaave aurait été à tort accusé de spinozisme à la suite d'une innocente discussion théologique.

¹³⁴ Un extrait de cet article est reproduit dans l'annexe 14 : « Résonances du travail de Haller dans l'*Encyclopédie* ».

¹³⁵ Article « Physiologie », dans l'*Encyclopédie*, tome XII, p. 538 : « Boerhaave a été le plus grand théoricien que nous ayons jamais eu, & il passait aussi pour un grand praticien (...). »

¹³⁶ Dominique Boury, *La philosophie médicale de Théophile de Bordeu (1722-1776)*, éditions Champion, Paris, 2004, p. 2.

¹³⁷ Cette idée a déjà été énoncée par Georg Ernst Stahl (1660-1734), chimiste et professeur de médecine à Halle, tenant de l'animisme. Il montre les analogies entre la combustion et l'oxydation et avance donc l'idée qu'une substance appelée phlogistique serait à l'origine des deux phénomènes. Lavoisier réfutera son point de vue en mettant en avant le rôle joué par l'oxygène dans la combustion. Notons que la pensée des auteurs vitalistes est hétérogène et que tous ne se réclament pas de Stahl.

¹³⁸ Issu d'une famille de médecins, Théophile de Bordeu (1722-1776) étudie l'anatomie à l'université de Montpellier. Il diverge assez vite de la doctrine iatromécaniste de Boerhaave et prétend trouver dans la sensibilité la force explicative des actes et mouvements animaux. Selon Bordeu, chaque organe possède une

limites des médecins dogmatiques dans ses *Recherches sur l'histoire de la médecine*, il constate que Hermann Boerhaave et Pierre Chirac¹³⁹ sont « les deux colonnes de nos écoles modernes, surtout en France¹⁴⁰ »¹⁴¹. Ailleurs, interprétant librement la chronologie et la pensée de Boerhaave, Bordeu s'appuie sur lui pour convaincre des bienfaits de l'inoculation ce qui prouve combien le professeur de Leyde reste une référence et un gage intellectuel aux yeux du public français¹⁴².

Dans l'espace germanique, l'héritage boerhaavien est disputé entre les deux noms illustres de Haller et de van Swieten¹⁴³. Cet effort d'appropriation de l'héritage de Boerhaave par Haller se retrouve aussi en France ce qui lui vaut de vives critiques de l'université de Montpellier. Haller s'érige en défenseur de son maître¹⁴⁴ et il faut bien lire l'article « Anatomie » qu'il rédige pour le premier tome des *Suppléments de l'Encyclopédie*, comme une réponse aux détracteurs français de Boerhaave : « Ce seroit une ingratitude criminelle de méconnoître les grands services qu'il a rendu à l'art, & nous voyons avec peine de jeunes

force vitale indépendante. Il insiste sur la fonction des glandes ce qui l'amène à réévaluer le rôle des glandes salivaires dans le processus de digestion qui n'est désormais plus vu comme un simple acte mécanique. A ce titre, Bordeu publie en 1752 ses *Recherches sur les différentes positions des glandes et sur leur action*, traité dans lequel il récuse l'explication de l'acte de la sécrétion par des pressions mécaniques. Alors qu'il accuse François Thierry d'avoir plagié cet ouvrage, ce dernier le fait radier des listes des médecins et Bordeu ne parvient à récupérer son titre qu'en comptant sur des appuis politiques. Outre qu'il établit les vertus des eaux minérales d'Aquitaine sur la base de deux mille observations, Bordeu est l'auteur de célèbres *Recherches sur le pouls, par rapport aux crises* (1756).

¹³⁹ Pierre Chirac (1650-1732) est docteur en médecine de la faculté de médecine de Montpellier (1683) où il enseigne lui-même avant de suivre le Régent dans ses campagnes militaires. Nommé médecin du roi, associé libre de l'Académie des Sciences et surintendant du Jardin royal des plantes, il tente de fonder une Académie de médecine mais se heurte aux réticences de la Faculté de Paris.

¹⁴⁰ Théophile de Bordeu, *Recherches sur l'histoire de la médecine*, Paris, G. Masson, 1882, p. 118.

¹⁴¹ L'on peut faire un parallèle avec l'attention que lui porte Haller, représentant du monde germanique qui dans l'article « Anatomie » paru dans les *Suppléments de l'Encyclopédie* n'accorde que deux lignes à Pierre Chirac auquel il reproche d'avoir trop aimé les hypothèses. Article « Anatomie », *Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers*, par une société de gens de lettre; mis en ordre et publ. par [Denis] Diderot ... et quant à la partie mathématique par [Jean le Rond] d'Alembert, Amsterdam, Rey, 1776, Tome 1, p. 401.

¹⁴² T. de Bordeu, *Recherches sur l'histoire...*, *op. cit.*, p. 146 : « Il me semble qu'Asclépiade même et Paracelse, que je regarde comme les deux plus aheurtés théoriciens qui aient existé, auraient, après avoir tout bien pesé, dû devenir les protecteurs de l'inoculation. Boerhaave, qui l'a connu à peine, n'en était pas éloigné : je crois que Chirac aurait donné dans la même tolérance (...). »

¹⁴³ Joseph-Michel Guardia, *Histoire de la médecine, d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs*, Paris, O. Doin, 1884, p. 150.

Gerard Van Swieten (1700-1772) étudie avec H. Boerhaave dont il réclame d'être un des héritiers privilégiés. Exerçant à Vienne où il est le médecin personnel de l'impératrice Marie-Thérèse, Van Swieten réorganise le cours des études et de la pratique de la médecine en Autriche. Il favorise le développement de la médecine clinique et ses recherches le mènent à traiter tant des maladies vénériennes que de neurologie.

¹⁴⁴ Le 18 septembre 1770, Haller écrit à Tissot : « J'ai lu avec repugnance ce Gardane, calomniateur de Boerhaave. » *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot 1754-1777*, herausgegeben von Erich Hintzsche, Verlag Hans Huber, Bern ; Stuttgart ; Wien, 1977, p. 328. Il s'agit très certainement de Joseph-Jacques Gardane dont Haller possède plusieurs ouvrages comme nous l'apprend le *Catalogo del Fondo Haller della Biblioteca Nazionale Braidense di Milano*, a cura di Maria Teresa Monti, Milano, F. Angeli, 1983-1994 (13 vol.).

gens insulter au plus digne mortel qui ait excellé en Médecine¹⁴⁵. » Dans le même article, au cours du passage consacré à Jean-Baptiste Sénac¹⁴⁶, Haller souligne à deux reprises ce que le médecin français doit au professeur leydois¹⁴⁷. Outre les Français qui oublient leur dette à l'égard de Boerhaave, il y a ceux qui disputent à Haller la revendication d'une filiation privilégiée. Lorsqu'en 1740 La Mettrie publie et traduit les *Institutions de médecine* de Boerhaave en langue française, le Bernois manifeste sa colère auprès de ses amis auquel il confie que ce fou de matérialiste a plagié sa propre rédaction de l'ouvrage en latin¹⁴⁸. L'irritation de Haller est d'ailleurs justifiée, car le fait est que le canevas de l'ouvrage français s'inspire très fortement de son travail¹⁴⁹.

Malgré toutes ces dissensions, justice est rendue en France à Haller. Ses efforts répétés pour se proclamer l'héritier de Boerhaave ne restent pas vains car il est très vite perçu comme tel par ses contemporains. Le médecin parisien Jean-Baptiste Chomel¹⁵⁰ ne s'y trompe pas lorsqu'il adresse les lignes suivantes à Haller : « Boerhave est certainement le plus grand medecin de ce siecle mais je le trouve encore audessus de luy meme par les eleves qu'il a formés, nous sommes icy bien persuadés que vous Monsieur et M. Vanswieten estes et merites d'estre les premiers a la tete de ceux qu'il a formés. vous Monsieur par les lumières que vous avez repandu et que vous ne cessez de repandre sur la theorie et M. Swieten pour tout ce qu'il a ecrit de judicieux de sensé sur la pratique¹⁵¹. »

En outre, si Haller est cité de façon récurrente dans l'*Encyclopédie*, c'est souvent pour faire référence à son travail de publication des œuvres de Boerhaave ce qui laisse entendre qu'au milieu du siècle, les encyclopédistes accordent un grand poids au rôle de relais intellectuel du médecin. Malgré l'évolution de sa pensée par rapport à celle de Boerhaave, nul doute qu'un lien intellectuel particulier les a unis et que ce lien transparaît dans la perception de Haller développé par les Français. Ce point est révélé indirectement par le médecin

¹⁴⁵ Article « Anatomie », *Supplément...*, art. cit., p. 402.

¹⁴⁶ Docteur en médecine, Jean-Baptiste Sénac (env. 1693-1770) exerce à Paris où il est nommé adjoint anatomiste (1723) puis associé vétéran (1741) de l'Académie des Sciences. Médecin du maréchal Maurice de Saxe, il acquiert l'expérience d'un médecin militaire. Evoluant dans le milieu de la Cour, il occupe la fonction de médecin du Roi en 1752. Son *Traité sur la structure du cœur* (1749) connaît un succès d'autant plus vif qu'il prend en considération l'anatomie, la physiologie et les pathologies de cet organe.

¹⁴⁷ « Anatomie », *Supplément...*, art. cit., p. 406. On sait que Sénac a été étudiant à l'université de Leyde avant de se rendre à Londres.

¹⁴⁸ Julien Offray de La Mettrie, *Institutions de médecine de Mr Herman Boerhaave*, traduites du latin en français par M. de La Mettrie, ... - *Vie de M. Herman Boerhaave*, Paris, Huart, 1739-1740 (2 vol.).

¹⁴⁹ Gerhard Rudolph, « Mesure et expérimentation », dans *Histoire de la pensée médicale de l'Occident*, op. cit., p. 61-91, p. 64.

¹⁵⁰ Docteur en médecine, Jean-Baptiste-Louis Chomel (1709-1765) possède une pratique aisée et enseigne à la faculté de Paris dont il devient le doyen (1754-1756). Médecin à l'Hôtel-Dieu, il explique à Haller l'opposition des médecins et des chirurgiens, dont il récuse les tentatives d'émancipation.

¹⁵¹ Lettre de Chomel à Haller, le 7 juin 1750.

parisien François Thiery lorsqu'il dénonce les écrits de Théophile de Bordeu qui associent les attaques à l'encontre de Haller à celles qu'il formule à l'encontre de Boerhaave¹⁵². Le nom du grand professeur apparaît comme un trait d'union entre Haller et ses correspondants. S'adresser au Bernois sous le patronage du maître hollandais est une preuve de culture commune même si de part et d'autre, nul n'ignore les dissentiments qui entourent son héritage et l'interprétation de son oeuvre. Ainsi en exposant à Haller ses réflexions sur les moyens de lutter contre la petite vérole, Thiery commence par rappeler que ses travaux restent fidèles à la conviction de Boerhaave à ce sujet¹⁵³. Cette filiation revendiquée si souvent par Haller¹⁵⁴ finit donc par entrer dans la mémoire de l'histoire de la médecine comme le montre le *Dictionnaire des sciences médicales* d'Adelon qui le reconnaît comme l'élève par excellence du professeur leydois¹⁵⁵.

b- Autres rencontres intellectuelles

Le cas de Boerhaave nous montre que Haller et les médecins français puisent dans un terreau commun de références intellectuelles dont il convient d'évaluer l'importance et l'influence dans les écrits du XVIIIe siècle. Il serait juste d'y consacrer un travail qui relèverait de façon systématique et quantitative les auteurs mentionnés dans les travaux de Haller et dans ceux des grandes figures de la médecine française des Lumières, afin de mesurer l'utilisation, parfois même l'instrumentalisation, qui en est faite dans la construction des doctrines scientifiques. Nous n'avons fait ici qu'une ébauche de cette étude et pour retrouver les maîtres de la science médicale communs à Haller et à ses contemporains français nous avons comparé l'article « Anatomie » écrit par Pierre Tarin pour l'édition de

¹⁵² « En relisant les livres de M. Bordeaux pour répondre à sa critique de ma thèse, je trouve que cet homme vous traite avec peu de respect ainsi que le grand Boërhaave. », lettre de Thiery à Haller, le 21 décembre 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 158. Les erreurs de datation relatives aux lettres de Thiery reproduites dans cet ouvrage ont été corrigées grâce à l'obligeance du Dr. Hubert Steinke.

¹⁵³ « J'ay souvent réfléchi sur les moyens de préserver de la petite vérole, Monsieur. Je pense comme M. Boerhaave qu'on peut y parvenir. Ce qu'il propose a des avantages mais ne peut être toujours pratiqué. Comme j'ay quelques vues de travail la dessus, vous m'obligeriez infiniment de me dire ce que vous en pensés (...). », lettre de Thiery à Haller, le 26 avril 1759. *Ibid.*, p. 177.

¹⁵⁴ Voir la recension que rédige Haller de son *Methodus Studii Medici* dans la *Bibliothèque Raisonnée*. « Hermann Boerhaave, Viri Summi sive Praeceptoris, Methodus Studii Medici », *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, pour les mois de juillet, août, septembre 1751, Tome 47, Amsterdam, chez J. Wetstein, 1751, p. 121-134, p. 121-122 : « Mr. de Haller a consacré une grande partie de sa vie à publier et à corriger les Ouvrages de son Maître. » Pour l'étude de ce périodique, voir Bruno Lagarrigue, *Un temple de la culture européenne (1728-1753). L'Histoire externe de la Bibliothèque Raisonnée des Savants de l'Europe*, Nijmegen, 1993.

¹⁵⁵ Nicolas-Philibert Adelon (dir.), *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, C. L. F. Panckoucke, 1812-1822, tome I, p. XCIV.

l'*Encyclopédie* de 1751 et celui rédigé par l'Helvétiste pour le premier tome des *Suppléments* de 1776. Le savoir contenu dans l'*Encyclopédie* a beau être fortement orienté par ses auteurs, comme le révèlent d'ailleurs les textes de Haller, l'on ne peut oublier que l'objectif initial de l'entreprise est de rassembler et d'exposer toutes les connaissances de l'époque. Les pages dédiées à l'anatomie dressent un état des lieux de la discipline, et il nous a semblé pertinent de nous demander si Haller et son homologue français avait conçu ce bilan en transmettant les mêmes connaissances. La structure des articles est assez semblable car après une brève définition du champ de la discipline anatomique, les deux auteurs en rappellent l'histoire et l'évolution par une énumération des hommes qui l'ont façonnée. Cette inclination des auteurs des Lumières à énumérer les noms et les découvertes leurs prédécesseurs est garante de la construction d'un discours cohérent sur l'histoire des sciences, de même qu'elle contribue à affirmer la scientificité de la matière considérée¹⁵⁶.

Un même patrimoine intellectuel se dégage de cette chaîne d'auteurs dont les maillons n'ont cependant pas tous le même poids chez Tarin et chez Haller. La liste des noms cités par celui-ci est beaucoup plus longue et complexe que dans l'article de la première version. Haller étend davantage cette partie que l'encyclopédiste français ce qui est sûrement dû à son goût de l'érudition et à sa grande aisance dans ce domaine, aisance qu'il manifeste également lors de la rédaction de ses quatre *Bibliothecae*¹⁵⁷ qui constituent un répertoire critique de la littérature botanique, chirurgicale, anatomique et de la médecine pratique depuis ses origines jusqu'au XVIIIe siècle. L'on sent chez lui un très fort désir d'attacher à chaque découverte le nom du savant qui en est à l'origine. Ce souci du détail souligne d'ores et déjà la présence de thèmes récurrents chez Haller, dont nous développerons l'analyse ultérieurement, à savoir son attachement à une érudition éclairée, la haine du plagiat et la reconnaissance des hommes de talent qui contribuent aux progrès de la science. Alors que Tarin s'attarde davantage sur l'Antiquité, Haller insiste sur la période qui précède immédiatement son époque, détaillant avec insistance les études et les découvertes menées au XVIIe siècle. Les deux auteurs partagent une mémoire commune de l'histoire de leur

¹⁵⁶ Simone Mazaauric, *Fontenelle et l'invention de l'histoire des sciences à l'aube des Lumières*, Paris, Fayard, 2007, p. 274.

¹⁵⁷ *Bibliotheca botanica qua scripta ad rem herbariam facientia a rerum initiis recensentur*, auctore Alberto von Haller..., Tiguri: apud Orell, Gessner, Fuessli, et Socc., 1771–1772 (2 vol.).

Bibliotheca anatomica qua scripta ad anatomen et physiologiam facientia a rerum initiis recensentur, auctore Alberto von Haller ..., Tiguri: apud Orell, Gessner, Fuessli et Socc., 1774–1777 (2 vol.).

Bibliotheca chirurgica qua scripta ad artem chirurgicam facientia a rerum initiis recensentur, auctore Alberto von Haller..., Bernae: apud Em. Haller, & Basileae: apud Joh. Schweighauser, 1774–1775 (2 vol.).

Bibliotheca medicinae practicae qua scripta ad partem medicinae practicae facientia a rerum initiis recensentur, auctore Alberto von Haller..., Bernae: apud Em. Haller & Basileae: apud Joh. Schweighauser, 1776–1788 (4 vol.).

discipline car l'on peut noter une forte similarité dans le choix des noms cités. Ce qui diffère plutôt, c'est l'attention portée à chaque nom et la hiérarchie qu'ils occupent dans la mémoire transmise par l'auteur. Les découvertes circulent et la communication scientifique est un fait avéré. Tous les deux mobilisent des références venant de toute l'Europe occidentale¹⁵⁸ et les listes dressées révèlent le déplacement des centres de recherche et d'enseignement de l'Italie vers le Nord de l'Europe qui s'est opéré au XVIIe siècle. Il apparaît que Haller insiste davantage que son homologue français sur les médecins issus des espaces germaniques et sur ceux de Leyde. Parmi les maîtres hollandais, Haller n'omet ni Nuck, ni Bidloo¹⁵⁹. La figure de Van Horne fait l'objet chez lui d'une réelle analyse ce qui n'est pas le cas chez le Français qui en fait une rapide mention¹⁶⁰. C'est le cas également de Ruysch, le maître de Boerhaave¹⁶¹. En ce qui concerne Reinier de Graaf (1641-1673), les deux auteurs l'admirent mais le Français est beaucoup plus concis à son endroit¹⁶², tandis que Bernard Albinus (1653-1721) est également présent chez les deux auteurs. Les anatomistes, médecins et chirurgiens français figurent de façon équivalente dans les deux articles si ce n'est que Tarin montre à leur endroit un sursaut d'orgueil national en rappelant que la gloire des médecins étrangers ne doit faire oublier celle de « nos Sénac » et de « nos Duverney ». Haller n'a quant à lui pas oublié ses maîtres français et il les peint même avec plus de respect que du temps de sa jeunesse, notamment en ce qui concerne Petit¹⁶³ et Duverney, l'illustre anatomiste¹⁶⁴. Le Danois Jacques Bénigne Winslow, que sa conversion au catholicisme amoindrit aux yeux de Haller, appartient aussi aux références obligées des deux rédacteurs¹⁶⁵.

2- La formation à Paris

Après avoir quitté Leyde, Haller se rend à Londres, puis à Paris où il étudie entre septembre 1727 et le début de l'année 1728. Ce séjour marque le second temps des rencontres

¹⁵⁸ Les Italiens sont nombreux et l'école de Padoue est représentée avec Fallope et Acquapendente, Rome avec Eustache. Du Laurens de Montpellier et Bauhin de Bâle montrent le rôle joué par ces deux villes en faveur des progrès de la médecine du XVIe siècle.

¹⁵⁹ « Anatomie », *Supplément...*, *op. cit.*, p. 401.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 397. « Anatomie », *Encyclopédie...*, *op. cit.*, tome I, p. 415.

¹⁶¹ « Anatomie », *Supplément...*, *art. cit.*, p. 399. « Anatomie », *Encyclopédie...*, *art. cit.*, p. 415. Elève de Jan Swammerdam, Frederik Ruysch (1638-1731) se fait connaître par un traité sur les valvules et le système lymphatique avant d'être nommé professeur d'anatomie à Amsterdam. Ayant constitué un célèbre cabinet de curiosités, Ruysch s'illustre dans la conservation des corps et les techniques de dissection.

¹⁶² « Anatomie », *Supplément...*, *art. cit.*, p. 397. « Anatomie », *Encyclopédie...*, *op. cit.*, p. 414.

¹⁶³ « Anatomie », *Supplément...*, *art. cit.*, p. 404.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 400.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 405.

intellectuelles que nous entendons analyser. Comme nombre d'étudiants, Haller suit le mouvement de la *peregrinatio academica*, réservée dans le cadre des études de médecine à une certaine élite du fait de son caractère onéreux. Nombre de jeunes médecins helvètes, certains appartiendront plus tard au réseau de connaissances de Haller, pensons à Samuel Auguste Tissot, choisissent de se rendre à la prestigieuse université de Montpellier pour y obtenir le grade de doctorat, notamment parce que le coût des études et des dépenses privées y est moins élevé qu'à Paris¹⁶⁶. C'est Boerhaave qui a conseillé à Haller, déjà pourvu du grade de docteur, et à ses compagnons, les frères Gessner¹⁶⁷ de Zurich, de séjourner à Paris, où il ne s'est lui-même jamais rendu, pour profiter de la qualité de l'enseignement et surtout s'exercer à l'observation clinique de l'anatomie¹⁶⁸. Il fournit aux jeunes Helvètes des lettres de recommandation et des paquets à transmettre ce qui nous renseigne sur ses contacts avec les cercles parisiens. Le fait que Haller aille à Paris malgré les tensions politiques qui troublent les relations entre la France et les cantons réformés helvétiques illustre bien le rayonnement et l'attrait de la science française pour les étudiants étrangers¹⁶⁹.

C'est avec un double regard qu'il nous faut considérer les mois d'étude que Haller passe à Paris. Pris pour eux-mêmes, ils nous renseignent sur les impressions de toute nature d'un jeune étranger vivant dans la capitale française. L'historien dispose d'une source précieuse dans le journal tenu par l'étudiant lors de son séjour à Paris¹⁷⁰. Ego-document de valeur, le journal comprend peu de réflexions intimes mais plutôt des impressions générales, des notes de cours et des livres lus, et il permet d'identifier un cercle d'informateurs. Ce

¹⁶⁶ On peut estimer que le coût des études de médecine à Montpellier est douze fois inférieur à celui de cette même formation à Paris. *Les universités européennes du XVIe au XVIIIe siècle. Histoire sociale des populations étudiantes*, études rassemblées par Dominique Julia, Jacques Revel et Roger Chartier, Paris, éditions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1989, tome 2, p. 281.

¹⁶⁷ Il s'agit des Zurichois Johann Jakob Gessner (1707-1787) et Johannes Gessner (1709-1790). Celui-ci est l'un des plus proches amis et des plus fidèles correspondants de Haller. Docteur en médecine de l'université de Bâle, il est également un botaniste distingué et il poursuit des études d'histoire naturelle parallèlement à sa carrière de médecin, de professeur de mathématiques et de physique au Collegium Carolinum. Très actif dans les cercles lettrés et éclairés zurichois, Gessner contribue au rayonnement intellectuel de la ville notamment en tant que président de sa *Naturforschende Gesellschaft*. La correspondance entre Haller et Gessner a été publiée sous le titre : *Albrecht von Hallers Briefe an Johannes Gessner (1728-1777)*, herausgegeben, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen von Henry E. Sigerist, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1923.

¹⁶⁸ *Johannes Gessners Pariser Tagebuch 1727*, kommentiert, übersetzt und herausgegeben von Urs Boschung, Bern, Hans Huber Verlag, 1985, p. 68.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 17-18. L'alliance conclue en 1663 par Louis XIV avec les Confédérés helvétiques s'achève en 1723 et son renouvellement, qui ne se conclut qu'en 1777, est cause de nombreuses tractations avec chacun des cantons.

¹⁷⁰ Le manuscrit original, qui comporte trente-deux pages, se trouve à la Burgerbibliothek de Berne (BB Bern) Le professeur Hintzsche l'a annoté et publié : A. von Haller, *Tagebuch seiner Studienreise nach London, Paris, Straßburg und Basel, 1727 - 1728*, zweite, verbesserte und vermehrte Auflage mit Anmerkungen von Erich Hintzsche, Bern und Stuttgart, Verlag Hans Huber, 1968. Récemment, Urs Boschung a mis à nouveau cette source en valeur dans *Albrecht Haller in Paris, 1727-1728*, Bern, Hans Huber, 2009.

document mérite d'être recoupé par la lecture du journal tenu par l'ami de Haller qui a partagé son séjour parisien, Johannes Gessner. Insérés dans l'ensemble de la vie intellectuelle de Haller, ces mois parisiens nous permettent de mesurer la fécondité de ce séjour.

a- La découverte des lieux et des institutions

Par le nombre de lieux institutionnels ou de promenade mentionnés par Haller, son journal révèle combien la ville de Paris est attrayante pour un étranger, *a fortiori* pour un jeune homme venant de la petite République de Berne. Certes, les soucis matériels ne manquent pas pour les étudiants étrangers obligés de se loger dans la capitale française, et Haller, tout comme Gessner, prend pension chez le chirurgien en chef de la Charité, Henri-François Le Dran¹⁷¹, qui offre gîte et couvert pour une livre par jour, ce qui est peu comparé aux prix pratiqués dans le reste de la ville. Toutefois, les charmes de Paris sont puissants et ils ne sont pas uniquement d'ordre scientifique. Haller, encore jeune homme, se laisse facilement tenter par ses divertissements et ses spectacles¹⁷². Bien sûr, la beauté de la ville l'impressionne et ses descriptions s'attardent assez longuement sur les parcs et leurs statues comme à Saint-Cloud où il se rend le 25 septembre. Le registre de ses dépenses nous indique qu'il fréquente les cafés et les lieux les plus connus qu'il juge par des sentences mêlant critiques et louanges. Les danseurs de l'Opéra sont certes « incomparables » et la beauté de leurs costumes enchante Haller, mais il s'offense de l'anachronisme des décors et des défauts de la machinerie¹⁷³. A la Comédie française, il aime la qualité des décors et des costumes bien qu'il trouve le jeu des comédiens un peu forcé. En accord avec le goût de son époque, le jeune médecin apprécie les pièces qui mettent en scène des sentiments tendres et doux ainsi que le jeu naturel des acteurs. Il est donc plutôt séduit par *les Amans réunis* de Boischamps mise en scène à la Comédie italienne¹⁷⁴. Ses choix ne diffèrent guère de ceux de tout jeune étranger qui se doit d'aller applaudir les nouveautés dans les théâtres parisiens à la mode. Pourtant si Haller a déjà lui-même rédigé ses premiers poèmes et cultive un réel penchant

¹⁷¹ Chirurgien du roi et chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité à Paris, Henri François Le Dran (1685-1770) est également élu membre de l'Académie royale de Chirurgie et de la Royal Society (1745). Le Dran enseigne la chirurgie dont il s'efforce à perfectionner les techniques d'opération et il met en évidence l'extension des cancers par les voies lymphatiques ainsi que leurs ganglions.

¹⁷² J. G. Zimmermann, « Lettre a Mr.***. célèbre Médecin à Paris, concernant M. le Professeur de Haller », *Journal Helvétique ou recueil des pièces fugitives de littérature choisie*, novembre 1752, Neuchâtel, de L'Imprimerie des Journalistes, p. 478-502, p. 484 : A Paris, « Il commença cependant à se produire dans les compagnies & à y prendre goût. Je me souviens, de lui avoir ouï dire, qu'on s'y étoit fort étonné d'entendre un Suisse raisonner sur *Racine & Corneille*, & de le voir gagner aux Echecs. »

¹⁷³ A. von Haller, *Tagebuch seiner Studienreise nach London...*, *op. cit.*, p. 39.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 42.

pour la littérature, les notes prises dans son journal révèlent toutefois qu'il n'abuse pas des plaisirs mondains et littéraires et que les mois passés à Paris sont bien destinés aux études médicales.

On peut se fier au *Tagebuch* pour identifier les lieux et les institutions scientifiques de Paris que les étudiants étrangers s'empressent d'aller visiter. Leur choix en dit long sur la résonance et le prestige de ces lieux hors des frontières françaises, ainsi que sur leur accessibilité. Signalons tout d'abord que Haller partage avec les autres savants de son époque un goût prononcé pour la qualité des gravures anatomiques et les reproductions et moulages en cire du corps humain¹⁷⁵. Les remarques à ce sujet se retrouvent régulièrement dans ses lettres, articles et ouvrages. Le jeune homme s'empresse donc tout naturellement de visiter les collections de ce genre présentes à Paris. Outre les très belles figures de cire que Le Dran conserve chez lui, Haller visite le célèbre cabinet de l'anatomiste Joseph-Guichard Duverney¹⁷⁶ qui contient les squelettes de nombreux animaux rares¹⁷⁷. La découverte de Paris et de ses institutions scientifiques se fait assez souvent en compagnie d'illustres figures. C'est ainsi que le 8 octobre, Winslow lui ouvre les portes de la bibliothèque du Roi qui n'est pas entièrement ouverte au public¹⁷⁸. Paris n'étant pas la première étape de son voyage, Haller la compare avec des bibliothèques visitées en d'autres lieux. Il remarque que la Bibliothèque du Roi comporte plus d'ouvrages qu'à Oxford, mais qu'elle en est moins bien dotée que celle de Wolfenbüttel¹⁷⁹. Haller et ses amis rencontrent Antoine Jussieu¹⁸⁰ qui leur fait visiter les collections du Jardin du Roi, mais il est notable que bien qu'ils aient eu des contacts personnels, le botaniste ne figure pas par la suite parmi les correspondants de Haller. Celui-ci fréquente le Jardin Royal des Plantes médicinales qui offre des cours gratuits¹⁸¹ pour lesquels

¹⁷⁵ Là encore, il s'agit d'un trait commun à de nombreux médecins des Lumières. Le chirurgien Le Cat aime confier l'illustration de ses ouvrages aux talents du graveur Herrissay.

¹⁷⁶ Joseph-Guichard Duverney (1648-1730), membre de l'Académie des Sciences, est nommé professeur et démonstrateur d'anatomie au Jardin du Roi en 1679. Il jouit d'une grande renommée que ses découvertes en matière de circulation du sang dans le fœtus ont contribué à forger. Il est le professeur de Jacques-Bénigne Winslow et de Jean-Baptiste Sénac.

¹⁷⁷ En revanche, on ne trouve pas mention d'une visite du cabinet de Guillaume Desnouës (1650-1735).

¹⁷⁸ Les bibliothèques publiques étant peu nombreuses et peu accessibles, plusieurs médecins se dotent d'une solide bibliothèque privée. Celles de Camille Falconet qui possède 50000 ouvrages, de Jean Astruc, d'Antoine Louis, d'Antoine-François Fourcroy, d'Edouard-François Bosquillon et de Félix Vicq d'Azyr sont les plus remarquables de Paris. Pierre Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », dans *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, sous la direction de René Taton, Paris, Hermann, 1964, p. 171-236, p. 187.

¹⁷⁹ A. von Haller, *Tagebuch seiner Studienreise nach London...*, op. cit., p. 37.

¹⁸⁰ Fils d'un médecin et apothicaire de Lyon, Antoine de Jussieu (1686-1758) étudie la médecine à Montpellier avant d'être appelé au Jardin des Plantes où il enseigne la botanique à la place de Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708). Membre de l'Académie des Sciences (1711) et de la Royal Society (1718), Jussieu effectue un voyage d'étude en Espagne et au Portugal. Il poursuit son activité de médecin parallèlement à celle de botaniste et expérimente les effets thérapeutiques des plantes contre les fièvres.

¹⁸¹ P. Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », dans *Enseignement et diffusion des sciences en France...*, op. cit., p. 184 : « Le Jardin Royal des Plantes, fondé en 1726, comportait trois chaires (botanique, chimie,

il n'est guère besoin d'inscription préalable¹⁸². L'Observatoire, l'Académie des Sciences et des Belles-Lettres figurent également parmi les institutions dont la visite s'impose.

Le 12 novembre, Haller se rend donc au Louvre pour être présent à la séance d'ouverture de l'Académie des Sciences, séance qui est comme il le précise, la seule à être ouverte au public. L'image peinte par le jeune étranger de cette séance de l'Académie des Sciences est très révélatrice pour l'historien à la fois des attentes déjà exigeantes de Haller en matière scientifique et du fonctionnement de l'institution. Il constate d'emblée l'absence de plusieurs académiciens et la présence d'étrangers à l'institution. Haller rencontre en ce lieu des amateurs éclairés comme le marquis d'Argenson, ainsi que les plus grands noms de la scène savante parisienne, tels l'abbé Jean-Paul Bignon¹⁸³ et Bernard Le Bovier de Fontenelle¹⁸⁴. Tous trois jouent un rôle fondamental dans la construction du discours qui accompagne l'affirmation de la science moderne et leur réflexion s'inscrit dans le cadre de l'Académie des Sciences au sein de laquelle ils ont une position privilégiée et influente. Rappelons que l'abbé Bignon préside à de multiples reprises l'institution dont il est membre honoraire depuis 1699 et que l'activité de Secrétaire perpétuel que Fontenelle remplit de 1697 à 1740 concourt fortement à sa renommée. Haller observe ces ténors de la vie intellectuelle française dont il dresse un portrait physique peu amène, qui porte les traces de l'assurance de sa propre jeunesse. Le quinquagénaire abbé Bignon est ainsi décrit comme « robuste » et Fontenelle d'« assez âgé, gros et de mauvaise mine. » Malgré leur brièveté, les commentaires de Haller révèlent qu'il n'est pas insensible à l'esprit brillant et à l'art d'écrire des académiciens français. L'Abbé Bignon est qualifié de « très spirituel » et les éloges de Fontenelle de « savoureux, éloquents et plein d'esprit¹⁸⁵ ». En précisant que Fontenelle est

anatomie et opérations) ainsi qu'un cabinet d'histoire naturelle. Là encore, le personnel enseignant était d'origine médicale, à une époque où les sciences naturelles et la chimie elle-même intéressaient vivement les médecins. »

¹⁸² *Johannes Gessners Pariser Tagebuch...*, op. cit., p. 27.

¹⁸³ Neveu du chancelier Pontchartrain, prédicateur et bibliothécaire du roi, l'abbé Jean-Paul Bignon (1662-1743) est membre de l'Académie française (1693), membre honoraire de l'Académie des Sciences (1699) et membre de l'Académie des Inscriptions et Médailles (1701). Il réforme l'Académie des Sciences et s'emploie à enrichir et à classer les fonds de la Bibliothèque du roi. En 1724, l'abbé Bignon prend la direction du *Journal des Sçavans* dont il favorise une rédaction collégiale.

¹⁸⁴ Neveu de Corneille, Bernard Bovier de Fontenelle (1657-1757) écrit quelques tragédies, qui ne rencontrent que peu de succès. En revanche, dès ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) au cours desquels il expose les différents systèmes astronomiques, il emploie ses talents à la vulgarisation d'écrits scientifiques. Membre de l'Académie française (1691) et de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, on retient surtout son activité au sein de l'Académie des Sciences. Secrétaire perpétuel de cette institution entre 1699 et 1740, Fontenelle publie quarante-deux volumes de *l'Histoire de l'Académie*, contenant soixante-neuf éloges d'académiciens, véritables modèles du genre.

¹⁸⁵ A. von Haller, *Tagebuch seiner Studienreise nach London...*, op. cit., p. 40 : « Ein Abbé las das Eloge de Mr de Malezieux et das von Newton. Beyde waren nach Fontenellens gewohnheit kostbar, eloquent und geitsreich. » ; « Un abbé lut l'éloge de M. De Malézieux et celui de Newton. Tous deux étaient, selon l'habitude de Fontenelle, précieux, éloquents et pleins d'esprit. »

coutumier de cette qualité d'écriture, Haller suggère qu'il a connaissance des éloges de l'auteur français qui a acquis une grande renommée dans ce genre littéraire. Toujours est-il que si Haller met l'accent dans son compte rendu sur la lecture des éloges de Mr. de Malézieux et d'Isaac Newton, le procès verbal de cette séance de l'Académie détaille plus longuement la lecture d'un écrit de Jean-Baptiste Deschiens de Ressons sur le sel du Dauphiné¹⁸⁶, lecture mentionnée par l'étudiant mais sur laquelle il ne fait aucun commentaire, ce qui indique la vision sélective qu'il a de cette séance.

De même, le jeune savant assiste le 14 novembre à la séance d'ouverture de l'Académie des Sciences et des Belles Lettres où il aperçoit à nouveau l'Abbé Bignon qui en est le vice-président. Il estime l'ensemble de la séance comme « très moyenne » et ne s'attarde pas sur son commentaire. Relever les noms et les titres des membres présents semble l'intéresser davantage, ce qui n'a rien de surprenant car on sait combien les Républicains des Lettres sont attachés aux convenances et à la hiérarchie qui organise les corps scientifiques. Haller a très bien compris l'organisation institutionnelle du milieu scientifique parisien, son ordre des préséances et ses règles de sociabilité. Il n'omet pas de rappeler les titres et les marques d'autorité qui structurent les institutions qu'il visite ; l'on sent même qu'il y attache une certaine importance. Ainsi, lorsqu'il se rend au Jardin du Roy, il rapporte que les professeurs tiennent leurs leçons sous les auspices de M. Chirac¹⁸⁷ sur lequel il ne fait pourtant aucune remarque.

b- Professeurs et contenus de l'apprentissage

Parallèlement au journal tenu par Haller, celui de Johannes Gessner est doublement précieux car outre les renseignements complémentaires que l'on peut y découvrir sur le séjour parisien de son ami Haller, le document fourmille également de remarques sur le milieu médical parisien et l'enseignement que l'on y dispense. Nous pouvons légitimement supposer que dans leurs journaux, les étudiants consignent avant tout ce qui les surprend et éveille leur curiosité, et ces documents ont donc pour mérite d'aider l'historien à retrouver les caractéristiques de chaque université. L'on apprend par Gessner qu'il a assisté, sûrement en compagnie de Haller, à des cours d'aide à l'accouchement auprès de spécialistes d'obstétrique¹⁸⁸. En dépit des crises répétées qui les opposent aux médecins, la condition des

¹⁸⁶ *Procès-verbaux de l'Académie royale des sciences*, tome 46 (1727), p. 311-318.

¹⁸⁷ A. von Haller, *Tagebuch seiner Studienreise nach London...*, *op. cit.*, p. 34.

¹⁸⁸ *Johannes Gessners Pariser Tagebuch...*, *op. cit.*, p. 209.

chirurgiens est plutôt meilleure à Paris qu'ailleurs en Europe et les chirurgiens français, en particulier les accoucheurs, bénéficient d'une assez grande renommée. Il peut être utile de rappeler que Daniel Hoffmann, médecin à Tübingen, a lui aussi rédigé un journal relatant ses impressions sur Paris dans lequel il a consigné son admiration pour les méthodes et l'efficacité des chirurgiens et des anatomistes français, Joseph-Guichard Duverney étant selon lui le meilleur d'entre eux¹⁸⁹. Hoffmann ayant été le professeur de Haller à Tübingen, on peut supposer qu'il lui a fait part de son admiration envers l'anatomie et la chirurgie françaises. La France s'illustre en anatomie et dans les techniques de préparation et de dissection des corps, Haller arrive très certainement à Paris avec un préjugé favorable à l'égard des chirurgiens français.

Le rapport de Haller avec la chirurgie comporte de nombreuses ambiguïtés. L'on a souvent souligné son manque d'intérêt pour cette discipline dont l'origine serait due en partie à la façon de procéder des chirurgiens français et à leurs nombreux échecs dont il a pu être le témoin¹⁹⁰. Il est vrai que lorsqu'il admire la propreté avec laquelle Albinus travaille - celui-ci utilise toujours des manchettes pour opérer - c'est indirectement pour noter le contraste avec les opérations de Le Dran. L'étudiant utilise alors des mots très durs pour décrire le travail des Français : « Comme l'apprennent ceux qui ont travaillé avec ces cochons de Français, cette propreté est aussi d'une plus grande nécessité qu'on pourrait le penser¹⁹¹. » Dans le récit de ses études en France, Haller détaille assez longuement les observations chirurgicales. Le fait, qu'il réside chez Le Dran renforce peut-être sa curiosité dans ce domaine, mais il est vrai que ce que le milieu médical parisien peut offrir de spécifique à un étudiant étranger consiste dans l'enseignement de l'anatomie et de la chirurgie.

Puisque l'illustre Winslow ne propose pas de cours d'anatomie, Haller se forme surtout en chirurgie en suivant des cours d'opération¹⁹². Les étudiants peuvent apprendre les techniques de dissection auprès des chirurgiens même si les cours de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôtel Royal des Invalides ne sont pas ouverts aux étrangers¹⁹³. Le premier octobre, Haller décrit une opération de Le Dran qui réussit une lithotomie du haut appareil et dans son journal, il prend note d'une remarque de Sauveur-François Morand sur le bénéfice d'une ouverture en biais. Si l'on cherche un sens et une hiérarchie aux notes de Haller, l'on peut

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 48-49.

¹⁹⁰ C'est notamment la conclusion qu'en tire Christophe Vetter dans sa thèse *Strasbourg et l'Europe des Lumières...*, *op. cit.*

¹⁹¹ *Haller in Holland...*, *op. cit.*, p. 61: « Diese Sauberkeit ist auch von größrer Nothwendigkeit als man meinen möchte, welches jeder erfahren, wer zu Paris denen Französischen Schweinen arbeiten geholfen. »

¹⁹² Hubert Steinke, « Anatomie und Physiologie », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, *op. cit.*, p. 226-254, p. 229.

¹⁹³ *Johannes Gessners Pariser Tagebuch...*, *op. cit.*, p. 86.

penser qu'il veut garder en mémoire ces remarques techniques destinées à améliorer la qualité de la pratique médicale et qu'il pense les appliquer lui-même plus tard¹⁹⁴. Alors qu'il arrive dans la capitale française fin août, Haller se rend dès le 2 septembre à l'école de chirurgie de Saint-Côme pour assister à une leçon de Petit. Il juge sèchement le célèbre anatomiste parisien, s'étonnant que les mauvais raisonnements de ce gros homme soient malgré tout distingués et estimés¹⁹⁵. Cette appréciation n'est ni développée, ni justifiée par l'étudiant qui emportera malgré tout un ouvrage de Petit en quittant Paris. Par ailleurs, le paragraphe qu'il lui consacre dans l'article « Anatomie » du premier tome des *Suppléments* de l'*Encyclopédie* est assez développé, complet et nullement dépréciateur¹⁹⁶.

Haller a l'occasion de côtoyer les maîtres parisiens tels que Duverney et son élève Winslow qui sont de réelles références pour les étudiants français. Il fréquente l'ophtalmologiste Saint-Yves ainsi que Jussieu et Geofroi, tous deux célèbres médecins¹⁹⁷. Pendant quelques mois, le Bernois peut donc bénéficier du même enseignement que les jeunes médecins français et perfectionner sa connaissance des auteurs de ce pays. L'importance de la personnalité de Winslow mérite que l'on s'arrête sur l'impression qu'il laisse auprès du jeune Haller. La rencontre avec l'anatomiste date du premier octobre au cours d'un déjeuner chez Le Dran et cet événement est commenté de façon très similaire par Haller et par Gessner. Evidemment, la réputation de Winslow est si grande que le rencontrer constitue un des buts d'un séjour parisien, mais les commentaires de Haller à son égard bousculent le discours attendu car le jeune homme juge avec sévérité le grand anatomiste. Selon lui, Winslow ne doit sa réputation qu'à son zèle car il n'est l'auteur que de découvertes mineures¹⁹⁸. Signe que l'on doit lire le journal de Haller avec beaucoup de précautions et le recouper avec d'autres sources pour voir en quoi il est vraiment significatif de la pensée du savant, on sait qu'il corrige rapidement son impression sur Winslow et qu'il s'empresse dès son retour en Suisse de rassembler et de faire relier les notes prises par trois de ses amis dans les cours du Danois.

¹⁹⁴ Urs Boschung a corrigé l'image de Haller trop souvent considéré sous l'angle unique d'un théoricien de la médecine alors qu'il a été également un praticien reconnu. Haller a d'ailleurs reçu des demandes de consultations d'amis et d'étrangers tout au long de sa carrière, même lorsqu'il était en charge d'un poste universitaire à Göttingen.

¹⁹⁵ A. von Haller, *Tagebuch seiner Studienreise nach London...*, op. cit., p. 28 : Petit « (...) raisonnirt schon schlecht genug, wurde aber nicht desto weniger von deren Chirurgis admirirt. » ; Petit « (...) raisonne vraiment assez mal mais il n'en est pas moins admiré par les chirurgiens. »

¹⁹⁶ Article « Anatomie », *Supplément...*, art. cit., p. 405.

¹⁹⁷ *Das Leben des Herrn von Haller*, von D. Johann Georg Zimmermann, Zürich, bey Heidegger und Compagnie, 1755, p. 47

¹⁹⁸ A. von Haller, *Tagebuch seiner Studienreise nach London...*, op. cit., p. 35.

Par la suite, Zimmermann rapporte également que son maître professe une très forte admiration pour Winslow et ses talents d'anatomiste¹⁹⁹.

Les jugements contradictoires qu'il porte sur Winslow montrent que malgré son indéniable précocité intellectuelle, Haller n'a pas encore acquis une totale maturité de jugement car les apports du savant parisien à la construction de sa méthode scientifique sont réels. On peut notamment retenir l'anatomie topographique dont Haller se servira lors de ses études du système vasculaire²⁰⁰. Hormis les grands noms de la scène médicale, Haller rencontre d'autres praticiens, Pierre Boudou et Jean Malaval, respectivement chirurgien chef à l'Hôtel-Dieu et Démonstrateur royal de chirurgie au Collège Saint-Côme²⁰¹, et il décrit également l'activité de Savatier, le premier assistant de Le Dran.

C'est encore par Gessner que l'on apprend la ténacité et la volonté de Haller de s'infiltrer dans les milieux savants. Si par manque de recommandation, son ami zurichois ne parvient pas à pénétrer tous les cercles, Haller entend se faire connaître et il se présente muni de sa dissertation de doctorat qu'il s'empresse d'offrir à ceux qu'ils rencontrent, notamment à Winslow²⁰². La très forte volonté et la soif de travail et de savoir qui sont par la suite étroitement associées à la personnalité de Haller, percent donc dès sa jeunesse. Derrière ce comportement, l'on comprend que le jeune Helvète conscient de ses talents, entend profiter de toutes les occasions de son séjour parisien pour se former mais aussi pour se faire un nom. Son séjour parisien est donc placé sous le double signe d'une progression intellectuelle et d'une quête de reconnaissance honorifique. Les procédés dont il use sont ceux de bon nombre de jeunes Républicains des Lettres et l'on sait par exemple que Boissier de Sauvages n'a pas hésité à faire parvenir sa thèse à Boerhaave²⁰³. Tout en se gardant du danger de lire le séjour parisien de Haller à la lueur de ses succès et de sa réputation ultérieurs, on ne peut éviter de se demander si ses connaissances et ses aptitudes le distinguent des autres étudiants auprès de

¹⁹⁹ Zimmermann en rend compte dans *Das Leben des Herrn ...*, op. cit., p. 45-46. Ancien élève de Haller à Göttingen, l'Helvète Johann Georg Zimmermann (1728-1755) exerce ses fonctions de médecin à Berne puis à Brugg avant d'être appelé au Hanovre où il est nommé médecin du roi d'Angleterre Georges III en 1768. Il est aussi le premier à publier une biographie de Haller. Alors qu'il jouit pendant plusieurs années d'une relation privilégiée et de confiance avec Haller, celui-ci l'hébergeant même au cours de ses études à Göttingen, des divergences professionnelles et politiques créent des tensions entre les deux hommes.

²⁰⁰ C. Vetter, *Strasbourg et l'Europe des Lumières...*, op. cit., p. 14.

²⁰¹ *Johannes Gessners Pariser Tagebuch...*, op. cit., p. 145.

²⁰² *Ibid.*, p. 80.

²⁰³ Laurence Brockliss, « Quatre médecins francophones... », dans *La médecine des Lumières...*, op. cit., p. 154. Boissier de Sauvages se fait connaître de cette façon de Boerhaave, touchant ainsi en second lieu Linné. François Boissier de Sauvages de Lacroix (1706-1767) appartient aux grands noms de l'université de Montpellier où il étudie la botanique et obtient un doctorat de médecine. Correspondant actif de Carl von Linné, Boissier de Sauvages améliore les collections du jardin botanique de Montpellier. Dans l'esprit de Sydenham et inspiré par la méthode des botanistes, le médecin rédige une classification des maladies sous le titre : *Nosologia methodica sistens morborum classes, genera et species, juxta Sydenhami mentem et Botanicorum ordinem* (1763) qui fonde la nosologie méthodique.

ses professeurs parisiens. Il est vrai que même muni de lettres de recommandation de Boerhaave et de Sloane²⁰⁴, Haller n'est à Paris qu'un étudiant étranger parmi d'autres. Toutefois, d'après les remarques de Gessner, il apparaît que lors de cours dispensés par Le Dran à La Charité, le jeune médecin travaille sur le même cadavre que le chirurgien parisien, tout en montrant de nouvelles méthodes et en prodiguant des conseils à d'autres étudiants.

c- Les prolongements du séjour parisien dans l'œuvre de Haller

Enfin, l'analyse du séjour parisien de Haller amène à chercher s'il est porteur de conséquences réelles pour la science hallérienne et si ces mois s'avèrent féconds en termes de sociabilité savante. Le bilan est à première vue en demie teinte car l'Helvète ne semble pas avoir noué de relations personnelles qui se soient prolongées au-delà de son époque parisienne. En revanche, l'intérêt qu'il manifeste pour les anatomistes et les chirurgiens français semble réel. Malgré ses critiques, Haller garde une curiosité pour les parutions venant de Paris et avant son départ, il acquiert des titres littéraires et scientifiques français²⁰⁵. Lors de son départ de Paris, il emmène plusieurs ouvrages dont les auteurs et les titres sont autant d'indices de ce que le jeune étudiant juge comme le plus significatif de la scène intellectuelle française. On retrouve dans cette liste²⁰⁶ les noms réputés de Vieussens, de Dionis²⁰⁷ et de Winslow. Le travail du chirurgien Petit sur les os²⁰⁸ est une référence que Haller se doit d'acquérir pour compléter sa formation médicale. On peut remarquer la proportion d'ouvrages

²⁰⁴ Hans Sloane (1660-1753) poursuit des études de médecine, d'histoire naturelle et de chimie, membre de la Royal Society (1685), il en devient le secrétaire en 1693, le vice-président (1712) puis le président en 1727 à la suite de Newton. Sloane appartient au collège des médecins de Londres dont il devient le président en 1719. A l'occasion d'un voyage à la Jamaïque où il accompagne le duc d'Albermale, il rassemble une riche collection d'objets d'histoire naturelle et de plantes. Comportant 50000 volumes, sa bibliothèque est l'une des plus riches d'Europe.

²⁰⁵ A. von Haller, *Tagebuch seiner Studienreise nach London...*, op. cit., p. 43 : « 15. [Déc.] gab zu binden Arrouet de la ligue, Voltaire, Cartouche, Spritze, Scapelle, (...) Mazarin (...). » ; « 15 [déc.] donnai à relier Arrouet de la ligue, Voltaire, Cartouche, Spritze, Scapelle, (...) Mazarin (...). » Le fait que Haller mentionne Voltaire à deux reprises montre que celui-ci a la faveur du public et que le jeune étudiant lui trouve également quelques attraits.

²⁰⁶ U. Boschung a reproduit cette liste dans son édition du *Tagebuch* de Haller.

²⁰⁷ Raymond Vieussens (1641-1715) étudie à Montpellier où il exerce à l'hôpital de Saint-Eloy. Il doit sa célébrité à son ouvrage *Nevrologia universalis* (1685), richement illustré, et à une série d'ouvrages importants sur le cœur, les vaisseaux et le cerveau. Par la suite, on reproche à Vieussens la part de métaphysique qu'il mêle à ses vues.

Pierre Dionis (1643-1718) occupe la fonction de médecin et de chirurgien de plusieurs membres de la famille royale. Professeur d'anatomie et de chirurgie au Jardin du Roi, il favorise en France la diffusion de la théorie de la circulation du sang de Harvey, alors contestée par la Faculté de médecine de Paris. Dionis est l'auteur d'un *Traité sur les opérations* et d'une *Anatomie de l'homme suivant la circulation du sang et les nouvelles découvertes* (1690), traduits dans plusieurs langues.

²⁰⁸ Jean-Louis Petit, *L'Art de guérir les maladies des os où l'on traite des luxations et des fractures avec... une machine de nouvelle invention pour les réduire*, Paris, L. d'Houry, 1705. Le grand succès de ce travail lui a valu d'être réédité plusieurs fois au cours du siècle.

traitant de chirurgie et le célèbre livre de Jean-Baptiste Silva sur la saignée²⁰⁹, méthode que Haller associe volontiers à la pratique des Français comme nous le verrons ultérieurement²¹⁰. L'ophtalmologie est présente dans la liste des ouvrages emportés par Haller. Dans l'ensemble, les thèmes de ces livres correspondent aux futurs axes de la recherche et des expériences hallériennes. Il est indéniable que ces mois passés à Paris, tout comme ceux passés à Londres ou à Leyde, ont créé à défaut de relations personnelles, des curiosités que Haller cultivera ensuite tout au long de sa carrière. Comme il emmène avec lui plusieurs dissertations, Haller connaît donc le climat et les orientations de la recherche médicale parisienne du premier quart du XVIIIe siècle. Précisons malgré tout que nous avons cherché si les livres emportés dans les malles de Haller étaient par la suite mentionnés dans sa correspondance avec ses confrères français, mais que cette recherche est restée infructueuse.

Par ailleurs, la volonté d'enregistrer, de classer et d'établir un résumé critique de sa bibliothèque afin d'en faire un outil de travail ordonné, est une préoccupation précoce de Haller, ce qui explique qu'il rédige des ébauches de recension des livres acquis au cours de son séjour parisien²¹¹. Le catalogue de ses livres²¹² comprend pour la période 1728-1730 cinq titres de romans moraux et de pièces tragiques ou burlesques, achetés à Paris ; la date et parfois le lieu de leur acquisition précèdent un court résumé critique²¹³. Les livres acquis par Haller entre octobre 1727 et février 1728 sont *Henry quatre ou la Ligue* de Voltaire (1724), *Roland* de Quinault (1727), l'ouvrage de Nicolas Ragot de Grandval *Le Vice puni ou Cartouche* (1725), celui de Nericault Destouches *Le Philosophe Marié* (1727) et enfin *Orion* de Pellegrin (1728). Cette liste nous renseigne sur les goûts du jeune homme qui suit manifestement la mode parisienne, toutes ces œuvres appartenant alors à l'actualité de la scène littéraire française. Ces parutions récentes ont été des succès à Paris²¹⁴, ce qui n'empêche pas Haller de nuancer l'enthousiasme du public parisien par ses jugements moins tranchés²¹⁵, même s'il semble apprécier le divertissement proposé par ces œuvres. Leurs

²⁰⁹ Jean-Baptiste Silva, *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, principalement de celle du pied*, tome I, Paris, 1727.

²¹⁰ L'obstination de Silva envers l'inoculation et en faveur de la saignée est également relevée par T. de Bordeu dans ses *Recherches sur l'histoire...*, op. cit., p. 142.

²¹¹ Karl S. Guthke a travaillé sur l'activité de Haller en tant que censeur et rédacteur de critiques d'ouvrages. nous renvoyons ici à son ouvrage *Hallers Literaturkritik*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1970. Les « Judicia » concernant les œuvres littéraires achetées par Haller à Paris y sont reproduits pages 19-20.

²¹² Le *Catalogus Librorum* O est conservé à la BB Bern sous la cote *Mss. Haller* 85.

²¹³ Deux des livres ont été achetés sur le quai des Quatre Nations et un autre à l'Opéra.

²¹⁴ Il note par exemple à propos de la comédie *Le Philosophe Marié* que « Cette pièce a u des applaudissemens trez extraordinaires. »

²¹⁵ Haller écrit à propos d'*Orion* : « Cette pièce a plu par les decorations magnifique[s] et meme par la musiq. Pour les vers, ils sont plats, et dignes de leur auteur. »

thèmes édifiants lui plaisent et le plus souvent, c'est le style qu'il estime maladroit ou mal approprié au genre de l'œuvre.

Force est de constater que ce passage à Paris, époque riche où Haller collecte expériences et rencontres avec des noms prestigieux, a laissé dans son œuvre moins de traces directement perceptibles que les lectures et le commerce épistolaire qu'il entretient ultérieurement. Ceci se vérifie dans le réseau relationnel tissé par Haller où l'on ne trouve pas de noms datant de son passage à Paris. Si l'on compare les noms qu'il cite dans son *Tagebuch* et qu'on les recherche parmi les correspondants recensés dans le *Repertorium*, on ne parvient guère à recouper le cercle de connaissances de l'époque parisienne avec le réseau de ses futurs correspondants. Malgré sa rencontre avec Antoine Jussieu en 1727, lorsqu'il veut, il est vrai plus de trente ans après, entrer en contact avec son frère Bernard pour lui commander des pièces pour ses études botaniques, il ne s'adresse pas directement à lui mais passe par l'intermédiaire de Thiery²¹⁶. Une hypothèse peut expliquer que la période parisienne de Haller se soit révélée si peu féconde en relations durables. Il ressort en effet de la lecture de son journal et de celui de Gessner, que les étudiants suisses se soient peu mêlés à leurs condisciples français. On ne voit pas de réelle perméabilité du cercle des étudiants suisses et germaniques très concentrés sur l'étude. Ils logent cependant chez Le Dran²¹⁷ qui accueillent des étudiants de plusieurs nationalités et lors des visites à l'hôpital comme à l'occasion des leçons, ils doivent nécessairement rencontrer des condisciples français. Malgré tout, à l'exception de quelques cas déjà mentionnés, Haller et Gessner ne font pas part d'échanges et de discussions avec les étudiants français. C'est également au sein d'un cercle réduit et non en compagnie de Français que les jeunes médecins germaniques partagent les plaisirs du temps libre passé à la découverte des monuments et des institutions culturelles de la capitale.

Même si Haller ne conserve pas de contact personnel avec les savants français contemporains de ses études parisiennes, l'historien peut recouper son journal d'étudiant avec des sources postérieures pour voir si le médecin bernois a gardé dans sa maturité un intérêt particulier pour leur travail. Les écrits de Haller se caractérisant par leur souci de précision et d'exhaustivité, il mobilise toutes les références connues lors du processus d'écriture.

Or, il s'avère que Haller manifeste sa dette et sa reconnaissance pour ses anciens professeurs français dans une lettre adressée à son compatriote Johann Friedrich von

²¹⁶ Lettre de Thiery à Haller, le 25 août 1760. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 198.

²¹⁷ Au cours de sa carrière et de sa correspondance, Haller fait peu d'allusions à son séjour parisien mais il rapporte à Tissot qu'il a à nouveau rencontré la fille de Le Dran. Lettre de Haller à Tissot, le 6 octobre 1758, *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 458.

Herrenschwand²¹⁸, médecin des Gardes suisses à Paris, et dans laquelle il exprime son souhait de devenir membre de l'Académie de Chirurgie de Paris : « L'Académie Royale de Chirurgie est pleine de gens que je respecte et que j'honore : M. Morand, feu M. Petit, M. Le Dran, m'ont été connus. J'en ai toujours estimé les efforts pour l'avancement de l'art et enseigné les utiles découvertes à notre jeunesse²¹⁹ ». Gessner nous apprend qu'en effet, lors de son séjour à Paris, Haller ne manque de louer l'œuvre de Le Dran²²⁰. D'ailleurs, même si le jeune homme tient son *Tagebuch* en allemand, son excellent niveau de français lui permet de noter dans cette langue des extraits de cours de Le Dran. Nous pouvons en déduire que Haller garde donc en mémoire des comptes rendus d'opérations ainsi que des remarques théoriques formulées par le maître dans ses cours²²¹. Paradoxalement, on ne trouve pas de référence à Le Dran dans l'article « Anatomie » des *Suppléments de l'Encyclopédie* mais en revanche, c'est bien sur la proposition de son hôte parisien, jointe à celle de Sauveur-François Morand, que Haller est élu membre correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie en 1752²²². Autre sujet d'étonnement qui résulte de la lecture de l'article « Anatomie », Pierre Chirac, premier médecin du Régent et surintendant du Jardin du Roi, au faîte de sa gloire à l'époque où Haller séjourne à Paris, ne bénéficie que d'un traitement assez court²²³.

Inversement, tandis que Haller indique dans son journal une intervention de Sauveur-François Morand avec lequel il assiste à une opération de Le Dran, on retrouve à nouveau mention du chirurgien parisien dans l'*Encyclopédie*²²⁴. Les deux hommes échangent même quelques lettres entre 1752 et 1754 avant que le fils de Sauveur-François, Jean-François-Clément Morand, docteur en médecine de la faculté de Paris, ose entamer à son tour une correspondance avec le grand Haller en 1771. Dans l'article « Anatomie » livré par Haller aux *Suppléments de l'Encyclopédie*, les passages consacrés à Duverney et à François Petit qu'il a rencontrés à Paris sont assez longs même s'il n'a assisté qu'à un seul cours de Petit²²⁵, ce qui

²¹⁸ Après avoir obtenu son doctorat de médecine à l'université de Leyde, l'Helvète Johann Friedrich von Herrenschwand (1715-1798) poursuit une carrière de médecin militaire et de médecin de plusieurs aristocrates. Herrenschwand occupe notamment la fonction de médecin des gardes suisses à Paris entre 1750 et 1755, et le roi de Pologne s'attache ses services (1766-1768) avant qu'il ne se retire à Berne en 1779. Sa réputation se fonde sur l'élaboration d'un ténifuge et la rédaction d'un « Traité des principales et des plus fréquentes maladies externes et internes » (1788).

²¹⁹ Lettre de Haller à Johann Friedrich von Herrenschwand, le 29 mars 1752.

²²⁰ *Johannes Gessners Pariser Tagebuch...*, op. cit., p. 89.

²²¹ Par exemple à la date du vingt et un septembre de son journal, Haller consigne les observations et analyses de Le Dran portant sur le cancer. A. von Haller, *Tagebuch seiner Studienreise nach London...*, op. cit., p. 31.

²²² P. Huard et M.-J. Imbault-Huart, « Trois lettres de René Tenon à Albert de Haller (1708-1777) », *Histoire des sciences médicales*, 1978, tome 12, p. 397-407, p. 398, n. 2..

²²³ T. de Bordeu, *Recherches sur l'histoire...*, op. cit. Par comparaison, Bordeu y porte autant d'attention que pour Boerhaave dans son chapitre sur les médecins dogmatiques.

²²⁴ Article « Anatomie », *Supplément...*, art. cit., p. 406.

²²⁵ *Johannes Gessners Pariser Tagebuch...*, op. cit., p. 127.

montre que sa connaissance et son évaluation des auteurs français passent davantage par l'apprentissage livresque que par l'enseignement qu'il a reçu à Paris.

Après son départ de Paris, Haller traverse la France pour se rendre en Suisse et son journal met à jour un réel contraste entre Paris et la province. En Champagne, sa description de Chalons est la plus longue tandis qu'en Lorraine il s'attarde sur celles de Nancy et de Lunéville, siège du roi et de l'Académie. A Strasbourg, le jeune homme visite la cathédrale, le Collège jésuite et la Bibliothèque mais il ne remarque rien d'intéressant. Il note simplement l'obligeance des habitants et l'assez grande liberté dont bénéficie la religion luthérienne dans cette ville. L'hôpital français est assez éloignée du centre de la ville et n'est pas très bien tenu²²⁶. Ce jugement concis et finalement assez négatif de Haller sur le Strasbourg médical est assez surprenant, car en fin de compte c'est de l'école d'accouchement de cette ville que Haller va s'inspirer pour créer une institution semblable à Göttingen en y attirant l'obstétricien alsacien Johann Georg Roederer²²⁷ dont il admire les qualités. Pourtant, dans son journal, le jeune homme ne fait aucune mention de la compétence de cette école strasbourgeoise. L'étendue des liens entre Haller et le milieu savant strasbourgeois a été soulignée par C. Vetter, cependant il apparaît que ces liens sont postérieurs à son passage par la capitale alsacienne en 1728. Finalement, comme nous l'a appris l'analyse du voyage parisien, ce n'est pas de cette époque que datent les correspondances et les relations personnelles et scientifiques qu'entretient Haller pendant des décennies avec les savants français. Lorsqu'il quitte la France, l'heure des contacts amicaux et des affrontements n'est pas encore vraiment venue. Les rapprochements épistolaires souhaités par les savants Français qui tentent d'entrer en relation avec lui sont le fruit de son œuvre future.

3- La cristallisation des rencontres des cercles savants

Incarnation des derniers savants universels, Haller prolonge l'idéal du Républicain des Lettres qui s'établit à la Renaissance et se prolonge, même modifié, à l'âge classique. Comme pour ses pairs, la correspondance est un outil de dialogue indispensable à la construction de la science car elle est l'instrument privilégié de la collaboration et de la

²²⁶ A. von Haller, *Tagebuch seiner Studienreise nach London...*, op. cit., p. 47.

²²⁷ Etudiant en médecine à Göttingen et à Strasbourg, Johann Georg Roederer (1726-1763) se distingue par ses talents en obstétrique. Appelé par Haller, il occupe à l'université de Göttingen la première chaire de cette discipline qu'il contribue à diffuser et à perfectionner en la fondant sur des principes scientifiques. Son *Elementa artis obstetriciae* (1753) fait date dans la transmission des connaissances d'aide à l'accouchement.

confrontation^{228 229}. 13300 lettres émanant de 1200 correspondants furent adressées à Haller, et bien que nous ne disposions plus que de 3700 lettres écrites de sa main, on sait qu'il s'est acquitté avec conscience du devoir de répondre à tous les courriers qui lui parviennent²³⁰ ce qui en fait un des épistoliers les plus actifs de la science des Lumières. Parmi les lettres adressées à Haller, huit cent quarante deux lettres proviennent de ses cent dix correspondants français, tandis que nous possédons cent une leur étant adressée.

a- Voyages et visites savantes

Les voyages appartiennent aux pratiques communes de la République des Lettres dont ils servent à renforcer les liens en diffusant connaissances et nouvelles²³¹. Reconstituer la liste des Français qui ont rencontré Haller n'est pas chose aisée car les mentions des rencontres sont disséminées dans les sources. Certains correspondants y font allusion dans leur courrier, tel le magistrat et naturaliste lyonnais Jean-Jacques-Ignace Soubry (1705-1774) qui a bénéficié de l'hospitalité de Haller à Berne. Une lettre de David-Charles-Emmanuel Berdot, datée du 30 novembre 1756, contient également des remerciements pour l'accueil dont il a joui au cours de l'été précédent²³². Dans ces deux cas, il semble bien que la correspondance suive la rencontre personnelle, et la lettre de remerciement a pour fonction d'amorcer l'échange épistolaire. Nouvel indice d'une visite d'hommage rendue au Bernois, Jean-Etienne Guettard²³³ rapporte dans un courrier du 9 mars 1774 la teneur de leurs échanges : « Je tiendrai toujours à l'honneur d'avoir joui de la conversation du grand Haller

²²⁸ Anne-Catherine Bernès, « Correspondances », dans *La science classique (XVIe-XVIIIe siècle), dictionnaire critique*, sous la direction de Michel Blay et Robert Halleux, Paris, Flammarion, 1998, p. 36-42.

²²⁹ Au cours de l'introduction, nous avons déjà souligné l'importance des correspondances dans l'œuvre et la pratique savantes de Haller.

²³⁰ Lettre de Haller à Zimmermann, le 28 juin 1756 : « ... je n'ai jamais laissé personne sans réponse, et j'ai même répondu avec expédition. »

²³¹ Pierre-Yves Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIIIe siècle : diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Paris, éd. Autrement, 2007, p. 73.

²³² Originaire de Montbéliard, David-Charles-Emmanuel Berdot (1738-1780) étudie la médecine à Bâle avant de l'exercer dans sa ville natale. Il occupe plusieurs fonctions administratives, dont celle de conseiller, auprès des familles régnantes du Wurtemberg et de Montbéliard. Également botaniste, Berdot s'intéresse à l'obstétrique et à la médecine pratique et rédige un cours d'accouchement.

²³³ Elève de Réaumur et d'Antoine de Jussieu, Jean-Etienne Guettard (1715-1786) étudie la médecine mais oriente ses recherches en géologie et minéralogie, formulant pour la première fois l'idée que les montagnes d'Auvergne pourraient être des volcans éteints. Il est successivement adjoint botaniste (1743), associé botaniste (mai 1758) puis pensionnaire botaniste (juillet 1758) de l'Académie Royale des Sciences. « Médecin botaniste » et conservateur de la collection d'histoire naturelle du duc d'Orléans, Guettard est chargé, en 1766, par le gouvernement d'établir une carte géologique de la France en compagnie de Antoine-Laurent Lavoisier. Guettard écrit à Haller une lettre unique, datée du 9 mars 1774, dans laquelle il s'enquiert d'une méthode pour améliorer la production de sel.

(...) qui a parlé avec moi de la dignité de la religion ». Les deux hommes se sont aussi entretenus de politique, de médecine et de sciences naturelles.

Cependant, il se peut que la genèse de la correspondance précède la rencontre ou bien que celle-ci ne donne lieu à aucun prolongement épistolaire. Alors que le médecin parisien Henry-Michel Missa²³⁴ rend visite à Haller à Göttingen en 1748, les deux hommes n'entretiennent pas de contact épistolaire par la suite, même si l'Helvétie semble de pas hésiter à lui recommander un de ses élèves de passage en France²³⁵. Louis Dutens n'envoie qu'une seule lettre à Haller, missive destinée à organiser la rencontre, mais par contre il relate sa visite dans son ouvrage *Mémoires d'un voyageur qui se repose*²³⁶.

Il arrive également qu'on découvre la trace d'une visite grâce au commentaire laissé par un tiers, le plus souvent helvète. En transmettant les remerciements de Rast de Maupas à Haller, Tissot nous permet de situer leur rencontre entre le 4 et le 10 octobre 1762²³⁷. C'est encore Tissot qui atteste de rencontres répétées entre Haller et Voltaire : « ils se sont vus beaucoup M. de Voltaire et lui ; j'ignore quel rang M. Haller assigne à cet illustre Poète dans la République des lettres ; mais je sais bien que M. de Voltaire le met à la tête de tous les grands hommes vivans, il me l'a dit vingt fois il l'a dit à tout Lausanne à tout Genève et l'a écrit à Paris²³⁸. » Pour sa part, c'est à Horace-Bénédict Saussure que Haller rapporte que Commerson²³⁹ est venu le voir à Berne en 1755²⁴⁰. Une lettre du Bernois adressée à la comtesse Bentinck fait également référence à une rencontre avec le Père Menou, conseiller religieux de Stanislas-Auguste Poniatowski, et le Père le Fevre²⁴¹, sans qu'aucune trace

²³⁴ Docteur en médecine de la faculté de Paris, Henri-Michel Missa (?-?) travaille et rédige des publications sur l'inoculation, le traitement des hernies et des maladies vénériennes.

²³⁵ Lettres de Ramspeck à Haller du 22 décembre 1756 et du 4 février 1757.

²³⁶ *Mémoires d'un voyageur qui se repose ; Contenant des Anecdotes historiques, politiques et littéraires, relatives à plusieurs des principaux Personnages du siècle*, par M. Louis Dutens, Paris, chez Bossange, Masson et Besson, 1806 (tome 1).

²³⁷ Lettre de Tissot à Haller, le 10 octobre 1762. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 149.

²³⁸ Lettre de Tissot à Zimmermann, le 4 octobre 1757. Samuel-Auguste-André-David Tissot - Johann Georg Zimmermann, *Correspondance 1754-1797*, publiée et annotée par Antoinette Emch-Dériaz, Genève, Slatkine, 2007, p. 49.

²³⁹ Philibert Commerson (1727-1773) obtient un doctorat de médecine à Montpellier (1754) et entreprend des voyages botaniques avant de participer en 1768 à l'expédition de Louis-Antoine Bougainville qui le mène à l'île Maurice, Madagascar et la Réunion ce qui lui permet de constituer un très riche herbier.

²⁴⁰ Lettre de Tissot à Haller, le 17 août 1764. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 189. Lettre de Haller à Saussure, le 31 mars 1769. *The correspondence between Albrecht von Haller and Horace - Bénédict de Saussure*, edited by Otto Sonntag, Bern ; Stuttgart ; Toronto, Hans Huber Publishers, 1990, p. 424.

²⁴¹ Lettre de Haller à Bentinck, le 15 juillet 1756. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance inédite (1745-1768) », édité par André Geuts, Jan Hesen et Ad Poullisse, dans *Lias : sources et documents relating to the early modern history of ideas*, 1979, vol. 6/2, p. 237-326, p. 300-301. Il s'agit de la comtesse Charlotte-Sophie de Bentinck (1715-1800). Divorcée, une grande partie de son existence est réglée par un important conflit juridique et financier avec son époux. Alors qu'elle séjourne à la Cour de Frédéric II de 1750 à 1754, la comtesse se lie d'amitié avec Voltaire qu'elle soutient dans la querelle qui l'oppose à Maupertuis, position qui entraîne sa propre disgrâce. Sa curiosité touche de nombreuses disciplines et alimente

d'échange direct entre les trois hommes ne confirme ce fait. Toutefois, une allusion de Tressan de la Vergne présente l'épisode du point de vue des visiteurs français : « Le pere de menoux homme d'esprit, superieur des millions royales de Lorraine (...) et homme de gout et de merite, m'a dit qu'il avoit eté vous rendre homage, qu'il avoit forcé les baricades et n'avoit pu se resoudre a partir de berne sans avoir l'honneur de vous voir, il m'a affligé en me disant que vous souffriez alors de la goutte, mais il m'a fait un portrait charmant de cette phisionomie si belle et si noble qui ressemble a vos vers (...) »²⁴². »

Parfois, c'est au hasard de sources beaucoup plus éloignées que l'on trouve l'évocation d'une rencontre personnelle entre Haller et un voyageur Français. Dans les *Causeries du lundi*, Sainte-Beuve rappelle que le strasbourgeois Ramond de Carbonnières²⁴³ a rencontré Haller²⁴⁴ mais l'on remarquera qu'aucune correspondance ne découle de cette visite. De même, l'épisode de la visite de Joseph Dombey auprès de Haller, qui s'étonne d'ailleurs de l'étendue des connaissances du jeune naturaliste, est relaté dans plusieurs articles biographiques de l'explorateur, notamment dans la notice qui lui est consacrée dans le *Dictionnaire des sciences médicales* de Jourdan²⁴⁵.

Voyages et visites font jouer les mécanismes de la République des Lettres et pour atteindre un homme de la stature de Haller, on use de la recommandation de noms célèbres ou d'hommes étant déjà en relation avec lui. Mais significativement, Louis Dutens se pare simplement du titre de Républicain des Lettres pour se présenter au Bernois : « Je n'ai d'autre

la correspondance entretenue avec Haller entre 1745 et 1768. La comtesse de Bentinck a même l'occasion de rencontrer le savant en Suisse à deux reprises.

²⁴² Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 28 avril 1756. Militaire, Louis-Elisabeth Tressan de la Vergne (1705-1783) est gouverneur de la cité de Toul. Toutefois, ses travaux intellectuels le mènent vers plusieurs disciplines. Il collabore à l'*Encyclopédie*, travaille sur l'électricité et diffuse des romans chevaleresques français et espagnols. Tressan de la Vergne est membre de plusieurs académies dont l'Académie der Wissenschaften de Berlin, l'Académie Royale des Sciences (1749) et l'Académie française (1780).

²⁴³ Louis Ramond de Carbonnières (1755-1821) étudie le droit à l'université de Strasbourg mais il nourrit une très forte curiosité pour la botanique et la zoologie. Ainsi, il entreprend en mai 1777 un voyage en Suisse à l'occasion duquel il rencontre Haller. Ramond de Carbonnières a également effectué plusieurs explorations des Pyrénées.

²⁴⁴ *Causeries du lundi*, par C.-A. Sainte-Beuve, Paris, Garnier frères, 1885, p. 460. Les *Causeries du lundi* sont des textes livrés par le critique littéraire Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869) sous forme de feuilleton aux journaux *Le Temps*, *Le Constitutionnel* et *Le Moniteur*.

²⁴⁵ *Dictionnaire des sciences médicales. Biographie médicale*, par Antoine Jacques Louis Jourdan, tome troisième, Paris, C.L.F. Panckoucke éditeur, 1821, p. 543. Voir aussi par exemple, *Joseph Dombey, médecin, naturaliste, archéologue, explorateur du Pérou, du Chili et du Brésil (1778-1785) : Sa vie, son œuvre, sa correspondance, avec un choix de pièces relatives à sa mission ...*, par Joseph Dombey, E. T. Hamy, publié par E. Guilmoto, 1905.

Docteur en médecine de la faculté de Montpellier, Joseph Dombey (1742-1794) est proche du milieu des botanistes parisiens, en particulier de Antoine de Jussieu et de Claude Richard. C'est au cours d'un de ses voyages botaniques en Suisse qu'il rencontre Haller. Dombey participe comme botaniste du roi à l'expédition au Pérou commandée par Turgot (1777-1785). Il y recueille plus de soixante espèces inconnues en Europe, rapporte plus de 1500 plantes et constitue un riche herbier.

titre pour prétendre à cet avantage que celui d'avoir été depuis quinze ans votre constant admirateur, Monsieur, et quelques efforts, peut être inutiles, pour acquérir le droit de citoyen de la République des Lettres²⁴⁶. » Rencontrer Haller est un honneur, surtout pour les plus jeunes savants en quête de reconnaissance, c'est pourquoi le médecin et botaniste Jean-Emmanuel Gilibert qui doit remettre un voyage d'étude en Suisse, demande toutefois au Bernois de bien vouloir recevoir le jeune minéralogiste qui devait l'accompagner²⁴⁷.

En outre, il s'avère que la visite à Haller constitue une des étapes d'un grand tour ou d'un voyage plus conséquent. C'est au cours d'un périple en Europe qui le mène jusqu'à Saint-Pétersbourg, que Louis Dutens rencontre le Bernois. Les excursions des naturalistes dans les Alpes sont des occasions propices à une halte bernoise comme le révèle une lettre de Rougnon de Magny²⁴⁸: « Y auroit-il de l'indiscrétion, Monsieur, à vous demander si vous serez à Berne sur la fin de may prochain. Je compte faire un petit voyage dans nos montagnes pendant les vacances de Pentecôte. Je ne regarderai pas à quelques lieues pour vous aller faire une visite. Je séjournerai un jour à Berne pour cet effet, et je me réjouis d'avance du plaisir que j'aurai à en passer quelques instans avec vous. Je me reprocherai toujours d'être le voisin d'un sçavant de votre ordre, sans l'être aller voir. »

Certes, le rôle du voyage comme vecteur de transmission des connaissances peut-être nuancé car il reste le fait d'une élite et s'effectue le plus souvent à l'échelle régionale ou nationale, qu'internationale²⁴⁹. Ceci se confirme dans le cas des voyageurs français qui se rendent auprès de Haller : aux savants se mêlent quelques jeunes aristocrates, comme le chevalier de Boufflers²⁵⁰ ou le chevalier de Sainte-Aldegonde²⁵¹. Par ailleurs, les desseins des

²⁴⁶ Lettre de Dutens à Haller, le 13 avril 1770.

²⁴⁷ Lettre de Gilibert à Haller, le 23 juillet 1772. Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1793) étudie la médecine à Montpellier où il obtient son doctorat en 1764. Dès lors, fervent partisan des vitalistes et des idées de Barthez, il possède une pratique à Lyon où il fonde un jardin botanique et consacre son temps libre à herboriser dans la région. Grâce aux recommandations conjuguées de Haller et d'Antoine Gouan, Gilibert est appelé à Grodno par le roi Stanislas II de Pologne qui lui confie la charge de moderniser l'enseignement de l'histoire naturelle et de la médecine, ainsi que de constituer un jardin botanique et une école de sages-femmes. De retour à Lyon en 1783, Gilibert devient médecin à l'Hôtel-Dieu et directeur du Jardin des Plantes. Proche des Girondins pendant la Révolution, le savant occupe diverses fonctions administratives et est élu maire de Lyon en 1793.

²⁴⁸ Médecins des hôpitaux civil et militaire de Besançon, Nicolas-François Rougnon de Magny (1727-1799) enseigne dans cette même ville la médecine et la botanique. Auteur de plusieurs ouvrages de physiologie et de médecine pratique, il est chargé en 1760 de l'inspection des salines de Franche-Comté. Rougnon de Magny est le premier à faire une description complète d'un cas authentique d'angine de poitrine.

²⁴⁹ Daniel Roche, *Les Républicains des Lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 273.

²⁵⁰ Elevé à la Cour du roi Stanislas à Lunéville, Stanislas-Jean de Boufflers (1738-1715) effectue une carrière militaire, puis il est nommé en 1785 gouverneur du Sénégal et de l'île de Gorée. De retour en France, il est élu membre de l'Académie française en 1788 et il devient l'auteur d'une œuvre assez féconde. Bien qu'exilé en Prusse pendant la Révolution, le marquis de Boufflers est par la suite un ferme partisan de Napoléon Bonaparte. En 1771, paraissent ses *Lettres de M. le chevalier de Boufflers pendant son voyage en Suisse, à madame sa mère*, reprises sous le titre : « Lettres de M. le Chevalier de B** à Madame sa mere pendant son voyage en Suisse »

savants sont assez souvent contrariés par les contraintes matérielles, et plusieurs rencontres projetées ne peuvent se réaliser. Alors qu'en avril 1756, Tressan de la Vergne avertit Haller qu'il veut se rendre en Suisse, deux ans plus tard le savant invoque le désordre des affaires de l'Europe pour expliquer pourquoi il n'a pu réaliser son voyage²⁵². Gilibert, qui parvient à se rendre à Berne au cours de l'été 1775 dans l'espoir de voir Haller, doit se contenter de rencontrer son fils en raison de l'état de santé du savant déjà âgé.

Dès lors, le thème de la distance et des obstacles qu'elle engendre, apparaît en filigrane dans les courriers de certains interlocuteurs du savant²⁵³. Puisque l'éloignement géographique l'empêche de s'entretenir de vive voix avec Haller, Thiery rajoute dans ses courriers des éléments qui leur donnent des allures de rencontre. Certaines phrases très évocatrices éclairent les circonstances de la rédaction de la lettre et font entrer le lecteur dans l'intimité de l'épistolier. Thiery laisse Haller se représenter la scène de son ami obligé de se hâter pour achever sa missive : « Le courrier qui part me presse de finir et d'écrire même assez mal cette lettre par trop de précipitation²⁵⁴. » Confronté aux limites d'une sociabilité purement épistolaire, Thiery s'empresse d'accueillir les voyageurs porteurs de nouvelles récentes de Haller²⁵⁵.

D'une façon générale, la correspondance comble le manque de mobilité de Haller qui n'est jamais retourné en France après ses études bien qu'il semble qu'il ait lui-même prévu un voyage à Strasbourg qu'il n'a pu effectuer²⁵⁶. Les voyages de ses correspondants pallient l'absence de ses déplacements. Spielmann lui relate avec force détails son voyage à Paris, en particulier ce qu'il observe dans les pépinières, tout comme il décrit les salines de Château-

dans le *Journal de lecture ou recueil pour les oisifs*, Paris : [s. n.], chez Marc-Michel Rey, 1775-1779, t. 3, 1775, p. 62-73.

²⁵¹ La visite du chevalier de Sainte-Aldegonde est rapportée par Haller à son ami Charles Bonnet dans une lettre datée du 7 août 1774. *The correspondence...*, op. cit., p. 1134.

²⁵² Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 28 avril 1756 : « je me propose bien de ne pas passer l'année sans aller en Suisse (...) mon cœur m'attire à berne pour vous y remercier de toutes vos bontés et mettre à vos genoux un confrère qui aime à vous reconnaître pour son maître ». Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 6 janvier 1758 : « ... il m'a été impossible Monsieur de pouvoir exécuter cette année le projet que j'avois fait d'aller à berne. je n'ose plus espérer de faire ce voyage que lorsque les affaires de l'Europe seront plus calmes ; et j'en suis véritablement affligé, je me faisois une vraie feste d'avoir l'honneur de vous y rendre mes devoirs et à quelques uns de vos illustres compatriotes, qui m'honorent de leur amitié ». Thiery invoque la même raison dans sa lettre du 26 octobre 1751.

²⁵³ Lettre de Lassone à Haller, le 6 juin 1765 : « Je me flatte, Monsieur, que vous voudrez bien agréer l'hommage que vous rend avec bien du plaisir un confrère qui (...) n'auroit rien de plus à cœur que de profiter souvent de vos lumières, si j'étois assés heureux d'être près de vous.

²⁵⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 26 août 1755.

²⁵⁵ Lettre de Thiery à Haller, le 28 octobre 1751 : « (...) Mr. König (que j'ay entretenu de vous le plus longtems qu'il m'a été possible) (...). »

²⁵⁶ Lettre de Bauer à Haller, le 26 septembre 1753. Johann Gottfried Bauer (1723-1781) est libraire-imprimeur à Strasbourg.

Salin en Lorraine visitées sur le chemin du retour vers l'Alsace²⁵⁷. Des nouvelles de Paris parviennent également à Haller par l'intermédiaire de John Pringle, son principal correspondant anglais qui y effectue un séjour en 1769²⁵⁸. Son ancien étudiant Pallas²⁵⁹, Herrenschwand et son fils aîné Gottlieb Emanuel²⁶⁰ narrent dans leurs courriers les événements de la vie culturelle française, tandis qu'il obtient des nouvelles de François Thiery par l'intermédiaire de son compatriote Porta²⁶¹ ou de Ramspeck²⁶² en voyage d'étude à Paris.

b- La genèse tardive des correspondances

Etablir la morphologie du réseau épistolaire français de Haller implique de classer le début des correspondances en fonction de cinq périodes structurant sa carrière²⁶³. A l'aube de sa vie professionnelle, lors de sa première période bernoise (été 1729-août 1736), Haller possède seulement trois correspondants français, ce qui signifie que seuls 2,7 pour cent de ses échanges épistolaires commencent à cette époque. Il n'est pas anodin de remarquer que les trois premiers interlocuteurs français de Haller résident à Strasbourg, l'un d'eux, Johann Ludwig Hommel²⁶⁴ étant même d'origine allemande.

²⁵⁷ Lettre de Spielmann à Haller, le 9 janvier 1768. Lettre reproduite dans Christophe Vetter, *Strasbourg et l'Europe des Lumières...*, op. cit., p. 250.

²⁵⁸ Dans sa lettre à Haller datée du 5 août 1769, Pringle relate qu'il passe par Compiègne où réside la Cour afin de rencontrer Jean-Baptiste Sénac. Docteur en médecine de l'université de Leyde, John Pringle (1707-1782) devient médecin auprès de l'armée anglaise dans les Flandres et aux Pays-Bas. Son ouvrage *Observations on the diseases of the army* (1752) contribue à améliorer la médecine militaire en prescrivant des règles d'hygiène. Membre des académies scientifiques de Haarlem, Göttingen, Saint-Petersbourg et de Paris, ainsi que président de la Royal Society (1772-1778), Pringle est le principal correspondant anglais de Haller.

²⁵⁹ A la suite de ses études de médecine accomplies à Göttingen, puis à Leyde, August Friedrich Pallas (1731-1812) occupe la fonction de professeur de médecine au Collegium medicum chirurgicum de Berlin. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de chirurgie, notamment d'un manuel publié en 1764.

²⁶⁰ Gottlieb Emanuel von Haller (1735-1786) étudie en premier lieu la médecine à Göttingen, puis le droit à Berne où il obtient un diplôme de notaire en 1757. Il effectue plusieurs missions pour le gouvernement bernois et il occupe des charges politiques, administratives et juridiques. Membre de plusieurs sociétés savantes européennes, dont l'Académie des Sciences de Paris à partir de 1761, Haller s'illustre comme collectionneur et historien de la Suisse, publiant ses sources avec un regard critique.

²⁶¹ Originaire de Lausanne, Marc-Béat-Louis-Jacob Porta (1734-1806) poursuit des études de médecine à Bâle, puis à Paris d'où il propose à Haller de lui faire parvenir des livres. Partisan de l'inoculation, il occupe la charge d'« assesseur baillival » à Lausanne.

²⁶² Ancien étudiant de Haller à l'université de Göttingen, le Bâlois Jakob Christoph Ramspeck (1722-1797) entretient des relations durables avec lui. Tous deux partagent les mêmes champs de recherche en médecine et en botanique. Ramspeck poursuit une carrière universitaire à l'université de Bâle où il est successivement professeur de mathématiques, d'éloquence et à plusieurs reprises doyen de la faculté de philosophie et recteur. Il séjourne à Paris en 1748, puis de l'hiver 1756 à l'été 1757.

²⁶³ Pour le détail de ces informations, on se reportera aux annexes 3 et 4 intitulées « Liste des correspondants français d'Albrecht de Haller » et « Distribution chronologique de la genèse des correspondances françaises (1734-1777) ».

²⁶⁴ Johann Ludwig Hommel (1706-1743) étudie l'anatomie et la chirurgie à Nuremberg et à Strasbourg. Prosecteur au théâtre anatomique de Berne sous la direction de Haller (1734-1736) puis prosecteur à Strasbourg (1736-1743), il réalise de très habiles préparations et observations anatomiques, notamment en ophtalmologie.

Les dix-sept années du séjour à Göttingen (septembre 1736-avril 1753) sont celles de l'éclosion de vingt nouvelles correspondances, ce qui est assez peu si l'on considère que cette période est particulièrement féconde dans la production scientifique hallérienne comme dans l'ascension de son nom au sein de l'Europe savante. Il s'agit souvent d'hommes de sa génération ou plus âgés que lui et à la réputation bien établie, tels Jean-Baptiste Sénac, Antoine Ferrein²⁶⁵ ou René-Antoine Ferchault de Réaumur²⁶⁶, son correspondant à l'Académie royale des Sciences. On trouve aussi le Strasbourgeois Roederer, qui s'illustre dans l'obstétrique et que Haller veut faire venir à Göttingen. La genèse de la correspondance avec François Thiery, fondamentale pour ses relations avec la France, date de cette époque, comme si le professeur de Göttingen dont la réputation s'accroît et les travaux prennent de l'ampleur, avait besoin d'un contact stable à Paris.

Le nombre de nouveaux contacts épistolaires progresse régulièrement puisque trente correspondances sont entamées au cours des dix années suivantes. Quinze d'entre elles naissent entre mai 1753 et avril 1758, alors que Haller occupe diverses charges administratives à Berne, et l'on trouve le nombre identique de quinze nouveaux correspondants pour la période de ses fonctions à Roche et à Aigle, entre avril 1758 et novembre 1763.

Finalement, plus de la moitié des correspondances françaises de Haller, cinquante-sept au total, débutent au cours des quatorze dernières années de sa vie, entre le mois de décembre 1763 et décembre 1777. La grande majorité de ses correspondances, près de quatre-vingt pour cent, datent de son retour de Göttingen. Ceci correspond à une phase de maturité du savant qui bénéficie d'une reconnaissance bien établie. Cette genèse tardive des correspondances française est plus accentuée que pour l'ensemble de son réseau²⁶⁷. Mais si l'on met en relation la chronologie des correspondances avec le profil de ses interlocuteurs français, une logique explicative apparaît assez clairement. Les Français, souvent plus jeunes et moins connus que Haller, souhaitent bénéficier du patronage ou de la reconnaissance d'un

²⁶⁵ Antoine Ferrein (1693-1769), docteur en médecine des facultés de Montpellier et de Paris, enseigne l'anatomie successivement à Marseille, Montpellier et Paris. Il obtient la chaire d'anatomie au Collège Royal à Paris (1742-1769) et celles d'anatomie et de chirurgie au Jardin des Plantes (1751-1769). Ferrein s'attache à étudier les vaisseaux lymphatiques, la constitution du foie et des reins ainsi que les contractions cardiaques, et il élabore une théorie controversée de la formation de la voix.

²⁶⁶ Issu d'une famille de la petite noblesse vendéenne, René-Antoine Ferchault de Réaumur (1683-1757) étudie les mathématiques et la physique ce qui l'amène à être reçu élève géomètre (1708) puis pensionnaire géomètre (1711) à l'Académie des Sciences. Encouragé par le Régent, il publie des travaux sur la métallurgie, notamment sur le procédé de fabrication de l'acier et rédige *L'Art de convertir le fer forgé en acier et l'art d'adoucir le fer fondu, ou de faire des ouvrages de fer fondu aussi finis que le fer forgé* (1722). Réaumur nourrit également une grande curiosité pour le phénomène de la reproduction et la constitution des invertébrés. On retient de lui la fabrication du premier thermomètre à alcool fiable.

²⁶⁷ Voir le graphique « Neukorrespondenzen pro Jahr » reproduit dans *Hallers Netz...*, op. cit., p. 86.

membre illustre de la communauté lettrée européenne. D'ailleurs, la dernière génération à solliciter un contact avec Haller comprend quelques étoiles montantes de la scène médicale française, à l'instar d'Antoine Portal²⁶⁸ et de Félix Vicq d'Azyr²⁶⁹.

Savoir quel est celui des correspondants qui prend l'initiative du commerce épistolaire est en soi révélateur de la teneur et de la raison d'être des échanges. Bien que nous ne disposions que rarement des lettres de Haller, le ton et la teneur des premières missives de ses correspondants français laissent entendre qu'ils sont le plus souvent à l'origine de l'échange. Toutefois, les modalités de genèse des correspondances offrent plusieurs cas de figure et le déroulement n'en est pas toujours linéaire. Le premier courrier de Tressan de la Vergne fait supposer que c'est le Bernois qui a manifesté en premier le désir d'entamer une correspondance²⁷⁰. Ayant reçu par l'intermédiaire d'un militaire un courrier de Haller, Tressan de la Vergne s'empresse de le remercier et de solliciter l'honneur de poursuivre un échange épistolaire. Le naturaliste Michel Adanson²⁷¹ entre en contact avec Haller grâce à l'intermédiaire de François Thiery mais l'initiative revient au Bernois qui assure la diffusion de ses ouvrages en les faisant distribuer par ses élèves qui vont à Paris ou en les proposant à des scientifiques de renom. Adanson récapitule les faits dans le premier courrier qu'il adresse à Haller le 12 mars 1771 : « Il y a au moins un an que M^r Thierry médecin me dit de votre part, que vous étiez dans l'intention de m'envoyer la nouvelle édition de vos ouvrages de Botanique avec une collection complète des plantes les plus rares et les plus nouvelles de la

²⁶⁸ Docteur en médecine de la faculté de Montpellier, Antoine Portal (1742-1832) s'installe à Paris en 1766 où il ne tarde pas à occuper diverses charges importantes. Successeur d'Antoine Ferrein à la chaire d'anatomie du Collège royal, il est admis à l'Académie des Sciences en 1769 et publie une *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, dont Haller fait la recension dans les *GGA*. Nommé professeur d'anatomie au Jardin du roi (1776), il est le premier titulaire de la chaire d'anatomie humaine fondée au Muséum national d'histoire naturelle en 1793. Premier médecin de Louis XVIII puis de Charles X, Portal participe activement à la fondation de l'Académie de Médecine (1820) dont il devient le président d'honneur.

²⁶⁹ Félix Vicq d'Azyr (1748-1798) obtient son doctorat en médecine à l'université de Paris et il enseigne dès 1773 l'anatomie comparée au Jardin des Plantes. Membre de l'Académie des Sciences en 1774, il contribue à fonder l'Académie royale de médecine aux côtés de Lassone. Elu secrétaire perpétuel de la nouvelle institution, Vicq d'Azyr entend développer la lutte contre les épidémies et les épizooties en sollicitant les médecins de province chargés de rédiger des comptes rendus et des observations des troubles locaux. Nommé à l'Académie française (1778), Vicq d'Azyr est l'auteur de nombreux éloges prononcés à l'Académie royale de médecine. Il se distingue principalement par ses travaux d'anatomie comparée, discipline qu'il enseigne à l'Ecole vétérinaire d'Alfort.

²⁷⁰ Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, début de l'année 1756 : « (...) j'ay baisé votre lettre et les traces de votre main, j'avois rendu ce meme hommage a une lettre de Virgille, depuis luy Monsieur personne n'a remué le cœur n'a élevé l'esprit comme vous (...) mais seray je privé du bonheur de revoir votre Ecriture, et me permettez vous d'entretenir une correspondance avec vous, ne me donez que des momens perdus ceux ou je m'ocuperay de vous Monsieur seront les mieux employés de ma vie ».

²⁷¹ Le botaniste et naturaliste Michel Adanson (1727-1806) étudie au Jardin du roi et au Collège royal de Paris. Membre de l'Académie des Sciences dès 1750, il rédige une célèbre *Histoire naturelle du Sénégal* (1757) dans laquelle il livre les résultats d'un voyage d'exploration. Auteur d'un système de classification botanique, il collabore à l'*Encyclopédie* et constitue un riche herbier.

Suisse dûes à vos scrupuleuses recherches (...). Vous sçavez le cas que je fais de vos travaux, la justice que je vous ai toujours renduë, et je ne dois pas vous laisser ignorer que je suis au moment d'en faire un usage précieux dans mon grand ouvrage d'histoire naturelle qui comprendra les figures complètes de plus de 30 mille objets qui se sont offerts à mes recherches (...). » De façon semblable, Haller désire entrer en correspondance avec l'anatomiste Antoine Ferrein, son aîné dont les travaux jouissent d'un rayonnement certain. Pour ce faire, il charge Zimmermann de lui porter un exemplaire de ses expériences sur l'irritabilité, en contrepartie duquel il demande à Ferrein un compte rendu de ses expériences sur la voix²⁷². Le procédé est courant et se vérifie à tous les niveaux de la République des Lettres. La première lettre rédigée par Jean-Ferapié Dufieu à l'intention de Haller offre le témoignage du respect et de l'admiration d'un jeune médecin envers un aîné célèbre et érudit. Le courrier est en latin et s'accompagne d'un traité de physiologie de Dufieu, qui a pour fonction de prouver sa valeur afin que Haller accepte un commerce de lettres avec lui²⁷³.

La rédaction de la première lettre est décisive pour celui qui entend établir une relation féconde. Il lui faut énoncer les points communs qu'il possède avec son interlocuteur et se prononcer en sa faveur s'il est engagé dans une dispute scientifique. En effet, un échange épistolaire peut naître dans le contexte particulier d'une controverse scientifique, et dans ce cas la correspondance se révèle particulièrement précieuse. Dufieu a certes étudié à Montpellier mais il recherche le soutien de Haller et pour l'obtenir, il se déclare prêt à renoncer à tout passage de son livre qui serait contraire aux vues du physiologiste bernois. Humblement, Dufieu concède à propos de son travail de physiologie : « je retrancherai, j'ajouterai, en un mot, je ferai tout selon votre gré, trop heureux encore d'être honoré de la sagesse de vos conseils, de pouvoir vous communiquer mes observations, et d'éclairer par là ma jeunesse dans les routes difficiles des deux professions qu'elle a embrassée²⁷⁴. »

c- Typologie des premières lettres

Le grand nombre de ces lettres venant de France joint à des difficultés matérielles de consultation des sources nous ont contraint à choisir quelques auteurs parmi les correspondants français de Haller pour étudier le cours et le contenu de leurs échanges, et plus

²⁷² Lettre de Ferrein à Haller, novembre 1751.

²⁷³ Lettre de Dufieu à Haller, le 24 mai 1762. Docteur en médecine de l'université de Montpellier, Jean-Ferapié Dufieu (1736-1769) occupe la fonction de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Les recherches de Dufieu sont orientées vers l'anatomie et la physiologie.

²⁷⁴ Lettre de Dufieu à Haller, le 1^{er} août 1762.

précisément la façon dont ils ont entamé leurs relations. Compte tenu du polymorphisme des correspondances hallériennes, chacune ayant un ton qui lui est propre, ces études de cas n'autorisent ni généralisation, ni typologie d'envergure ; elles sont plutôt les échos de la richesse et de la diversité du dialogue qui unit Haller et les Lumières françaises. Le critère de la représentativité géographique a déterminé le choix de deux Parisiens, le médecin François Thiery et le chirurgien René Tenon, et de deux représentants des Lumières provinciales, l'apothicaire Jacques Reinbold Spielmann de Strasbourg et le médecin Etienne Jean Pierre Housset d'Auxerre. Depuis la thèse de Daniel Roche sur les académies de province, les distinctions entre la culture des Lumières parisiennes et provinciales ont été assez soulignées et cette différenciation géographique permet une analyse plus fine des échanges entre Haller et la culture française. Thiery, Tenon et Spielmann entretenant des relations amicales avec leur confrère bernois, nous avons ensuite élu un de ses contradicteurs, chirurgien de surcroît, en la personne du rouennais Claude-Nicolas Le Cat²⁷⁵. Enfin, les figures de Maupertuis et de Voltaire nous renseignent sur les échanges de Haller avec deux personnalités de premier plan de la France des Lumières, dont le rayonnement dépasse le cadre national. Les lettres du premier traitent plus particulièrement des échanges officiels et académiques, tandis que celles du second sont très révélatrices de l'ambivalence des rapports noués entre les deux hommes.

Commençons par le célèbre Maupertuis²⁷⁶ dont les échanges épistolaires avec Haller affichent un ton délibérément cérémonieux, caractéristique du cadre académique qui est à l'origine de leur commerce et de la reconnaissance réciproque de leur statut privilégié au sein de la communauté des savants. C'est Haller qui ouvre le dialogue en septembre 1749 afin de remercier Maupertuis, alors président de l'Académie de Berlin, de lui avoir offert une place

²⁷⁵ Issu d'une famille de chirurgiens, Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768) étudie à Paris pour s'installer à Rouen où il devient chirurgien-médecin chez l'archevêque Monseigneur de Tressan. Également titulaire d'un doctorat de médecine, Le Cat devient chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen où il fonde la première école d'anatomie et de chirurgie, future Ecole Royale d'Anatomie et de Chirurgie, de la ville. Il participe à la création de l'Académie Royale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen dont il est directeur et secrétaire perpétuel. Nommé professeur et démonstrateur royal en anatomie et chirurgie par lettres patentes (1738), Le Cat s'illustre dans l'opération de la taille qu'il contribue à perfectionner.

²⁷⁶ Pierre-Louis Moreau de Maupertuis (1698-1759) a multiplié les domaines de recherche. Ses travaux le mènent à s'intéresser à l'astronomie, les mathématiques, la mécanique, la géographie ou bien encore à l'histoire naturelle. Membre de l'Académie des Sciences de Paris et de la *Royal Society*, sa présidence de l'*Akademie der Wissenschaften* de Berlin demeure dans les esprits. Parmi ses combats intellectuels les plus retentissants, l'on peut retenir son implication dans la querelle qui divisait les partisans de Newton et ceux de Cassini. Ceci l'a mené à participer à une expédition en Laponie (1736-1737) afin de démontrer que les pôles du globe terrestre étaient légèrement aplatis, ce qui donne à la terre la forme d'un ellipsoïde de révolution. D'autre part, en publiant la *Vénus physique* (1745) et en affirmant que les deux parents sont responsables des caractères héréditaires de l'enfant, Maupertuis se range parmi les adversaires déclarés des tenants de la théorie de la préformation.

d'académicien étranger au sein cette institution²⁷⁷. On apprend que cette proposition s'est faite par l'entremise de l'anatomiste Mekel pour lequel Haller sollicite en contrepartie une place de qualité à Berlin. La réponse de Maupertuis est de même extrêmement codifiée et après les salutations et les marques d'estime d'usage, son auteur lui demande la faveur d'une amitié et lui propose de venir s'installer à Berlin pour y jouer un rôle scientifique de premier ordre. Haller est alors professeur à l'université de Göttingen et président de l'Académie des sciences de cette même ville, mais Frédéric II veut attirer en Prusse les plus grands esprits, quitte à les débaucher des Etats voisins. Après maintes hésitations et tergiversations avec le gouvernement de Hanovre dont il dépend à l'époque, Haller finit par refuser l'offre de Frédéric II. La présence des philosophes français et l'odeur d'irrégion qui se dégage de la Cour à Berlin, jointes au refus du souverain du Hanovre de le laisser partir, ont raison des hésitations de Haller. Avant de donner une réponse définitive, le Bernois fait toutefois languir Maupertuis qui, pressé par son maître, se montre à chaque lettre un peu plus impatient. De cordial, le ton se fait plus froid et l'échange des deux savants s'arrête peu après une dernière lettre de Haller datée du 10 novembre 1751, dans laquelle il demande à Maupertuis d'intervenir et de prendre sa défense face aux diffamations que La Mettrie a publiées à son encontre en le faisant passer pour un matérialiste débauché dans sa brochure *Le Petit Homme à longue queue*²⁷⁸ et en lui dédiant son ouvrage *L'homme machine*. Les deux ultimes courriers de Maupertuis laissent entendre qu'il n'a pas voulu se laisser entraîner dans le terrain de la querelle et qu'il entend cantonner leur relation à des échanges plus officiels²⁷⁹.

Par comparaison avec les lettres de Maupertuis, celles que Voltaire envoie à son voisin Helvétie sont à l'origine d'un registre plus léger. Avant d'entrer en correspondance directe avec Haller en décembre 1755, Voltaire avait déjà fait allusion à son sujet dans plusieurs lettres adressées à d'autres correspondants. Le point de départ de leurs échanges épistolaires repose sur un malentendu. Voltaire ayant reçu un libelle anonyme lui recommandant de ne pas se mêler des affaires religieuses helvétiques, il croit reconnaître, à tort, le cachet de Haller et il écrit à ce dernier pour le prier de reconnaître son texte. Pour entrer en relation avec le célèbre physiologiste, Voltaire respecte classiquement les formes en rappelant les titres de « l'illustre M. Haller président de l'Université de Goettingue et sénateur

²⁷⁷ Lettre de Haller à Maupertuis, le 18 septembre 1749. *Maupertuis et ses correspondants : lettres inédites du Grand Frédéric, du Prince Henri de Prusse, de Labeaumelle, du Président Hénault, du comte de Tressan, d'Euler, de Kaestner, de Koenig, de Haller, de Condillac, de l'Abbé d'Olivet, du Maréchal d'Ecosse, etc.*, [publiées et présentées par] Achille Le Sueur, Montreuil-sur-Mer, Impr. Notre-Dame des Prés, 1896 ; Genève, Slatkine reprints, 1971, p. 180-181.

²⁷⁸ Il convient de remarquer l'immédiateté de la réaction de Haller car cet ouvrage est publié en 1751. Pour la dispute qui oppose Haller à La Mettrie, nous renvoyons à la seconde partie de ce travail.

²⁷⁹ Lettres de Maupertuis à Haller du 15 novembre 1751 et de l'année 1752.

dans sa patrie²⁸⁰. » De même, sans doute pour respecter l'usage qui veut que l'on se recommande d'une connaissance commune, l'écrivain français choisit le patronage du chirurgien rouennais Le Cat qu'il sait correspondre avec Haller²⁸¹. Or les deux hommes entretiennent des relations rien moins que pacifiques ce qui rend l'intention de Voltaire quelque peu maladroite. Ce geste s'apparente à une recommandation et il montre en tout cas que Voltaire obéit aux règles de civilité de la République des Lettres. De plus, ceci laisse supposer que l'exilé ne connaît pas réellement la nature exacte des querelles savantes qui opposent Le Cat et Haller. Toutefois, le rappel des distinctions et de la réputation de Haller ainsi que l'assurance d'une prochaine visite à Berne sont gages du respect des convenances de la République des Lettres.

Si Voltaire et Maupertuis, sont entrés en correspondance directement avec le Bernois, sans recourir à un intermédiaire, ce n'est pas toujours le cas des Français moins célèbres qui espèrent pouvoir échanger avec « le grand Haller ». Le vecteur de la communication peut revêtir plusieurs formes et outre la traditionnelle lettre de recommandation, la présence de Gottlieb Emanuel Haller à Paris en 1760-1761, permet d'établir un contact entre son père et plusieurs personnalités parisiennes. Les échanges avec René Tenon, professeur au Collège de chirurgie et membre de l'Académie royale des sciences, résultent de cette entremise comme le révèle la première lettre du chirurgien, datée du 3 mars 1761²⁸². Tenon se hâte de répondre à Haller qui l'interroge par le biais de son fils, sur la possibilité d'opérer un homme de trente-quatre ans qui souffre de l'intestin. Dans une seconde missive assez rapprochée puisque rédigée le 28 avril 1761, Tenon rapporte à Haller les salutations de Le Dran, son ancien maître de chirurgie, indiquant par là qu'il a fait état de son commerce avec l'illustre Helvète dans les cercles savants parisiens.

Par sa durée et sa teneur scientifique, la correspondance de Jacques Reinbold Spielmann offre une autre dimension que les trois précédentes. Très vite, il apparaît que Spielmann et Haller possèdent des relations communes. Dans sa thèse consacrée à l'analyse de la correspondance de l'apothicaire strasbourgeois Spielmann et Albrecht von Haller, Christophe Vetter dresse une biographie des deux savants où il apparaît que le premier a rencontré au cours de ses études à Paris deux personnalités bien connues du Bernois, Jussieu

²⁸⁰ Lettre de Voltaire à Haller, à Montriond près de Lausanne, le 28 décembre 1755, reproduite dans Voltaire, *Correspondance*, éd. Théodore Besterman, 13 tomes., Paris, Gallimard, 1977-1992, tome III, p. 655.

²⁸¹ *Idem*.

²⁸² P. Huard et M.-J. Imbault-Huart, « Trois lettres de René Tenon à Albert de Haller (1708-1777) », *art. cit.*, p. 399.

et Réaumur avec lequel il entretiendra une relation d'amitié²⁸³. On découvre dans les échanges entre Haller et Spielmann les routes empruntées par certains de leurs amis communs dont les itinéraires sont guidés par le souci de formation et la quête d'un travail. Au détour de leurs lettres, on suit le parcours de l'un d'entre eux, le strasbourgeois Johann Ludwig Hommel. Celui-ci entre en contact avec Haller dès son arrivée à Berne en 1732 et lui transmet les salutations d'un confrère strasbourgeois, Johann Christophe May ce qui nous donne un autre indice de la relation entretenue par le médecin bernois avec le milieu médical de la capitale alsacienne. Haller s'attache aux travaux de Hommel et lui propose un poste de prosecteur à l'université de Göttingen, poste que Hommel décline pour s'installer à Strasbourg où il est cette fois en contact avec Spielmann²⁸⁴.

Même si les usages de la République des Lettres engagent à entrer en correspondance avec une personnalité grâce à la recommandation d'un tiers, certains correspondants français de Haller lui envoient directement une première lettre pour lui demander la faveur d'un échange épistolaire. Bien souvent, ce type de correspondants offrent un service au grand physiologiste pour attirer son intérêt. En juillet 1755, Etienne-Jean-Pierre Housset²⁸⁵, encore étudiant à la faculté de médecine de Montpellier, adresse une première missive à Haller pour l'informer des travaux de Lamure²⁸⁶ et de Tandon qui tentent de réfuter ses expériences sur l'irritabilité. Housset ne peut passer outre l'obligation de s'excuser de l'audace qui le fait écrire librement à un homme aussi en vue que Haller, mais l'ensemble de la lettre révèle un ton assez hardi²⁸⁷. Le jeune homme entend servir celui qu'il honore comme son maître mais il sait que ses talents peuvent lui être précieux et ses lettres n'ont pas le ton d'humilité adopté par de nombreux interlocuteurs de Haller. Dans son premier courrier, Housset expose ses talents et se révèle assez ambitieux, tout en assurant Haller de sa grande loyauté. La suite de

²⁸³ C. Vetter, *Strasbourg et l'Europe des Lumières...*, op.cit., p. 36.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 96.

²⁸⁵ Etienne-Jean-Pierre Housset (1733-1810) est docteur en médecine de la faculté de Montpellier en 1756. Médecin à l'hôpital d'Auxerre, il dirige également la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de la ville.

²⁸⁶ François-Bourguignon de Buissières de Lamure (1717-1787) prépare sa thèse de médecine à Montpellier auprès de Boissier de Sauvages et dès lors il se démarque de l'iatromécanisme. Membre très actif de la Société Royale des Sciences de Montpellier, il entretient d'étroits liens avec l'Académie des Sciences de Paris. En 1752, Lamure établit simultanément avec Haller que le mouvement d'élévation et d'abaissement du cerveau après la trépanation est dû à la circulation du sang et non à la respiration comme on le pensait alors. Une querelle de primauté divise les deux hommes, avant que Haller accepte de reconnaître l'antériorité de Lamure dans le second tome des *Elementa* (1760).

²⁸⁷ Lettre de Housset à Haller, le 2 juillet 1755 : « Vous serez sans doute étonné de la liberté que prend un jeune candidat en médecine d'écrire à un aussi grand homme, que l'est l'auteur célèbre et profond du commentaire des instituts de Boëryve ; je pense que vous cesserez de l'être si vous faites attention que je suis un élève de l'université de Montpellier qui me glorifie de vous avoir pour maître (...). »

leur longue correspondance (1755-1774) montre que Housset a acquis l'amitié de son aîné²⁸⁸. Housset fait part à Haller d'événements intimes et familiaux, la mort de son père, son mariage avec la fille d'un notable d'Auxerre et ses maladies. Comme il est fréquent à l'époque, le médecin détaille à son correspondant les symptômes qu'il ressent ainsi que les remèdes et les régimes qui lui font espérer une amélioration de son état de santé²⁸⁹.

C'est avec le médecin parisien François Thiery que Haller entretient en France la correspondance la plus assidue. La Burgerbibliothek de Berne conserve les cent quarante-deux lettres que le Français a adressées à Haller. Contemporaine à la correspondance avec Spielmann qui s'étend de 1753 à 1777, celle entretenue par Haller avec Thiery débute en 1751 pour s'achever en 1777. Toutefois, le début de leurs échanges reste assez discret ; la première missive reçue par Haller le 26 octobre 1751, montre que Thiery lui a envoyé précédemment six dissertations par le biais de König afin d'établir un contact²⁹⁰. Le Parisien demande à Haller le privilège d'entamer une correspondance suivie avec lui, et dès lors les deux hommes s'échangent ouvrages et paquets jusqu'en octobre 1777, peu de temps avant le décès de l'Hélvète. Dans sa première lettre, le Français s'exprime avec la déférence d'usage sous laquelle perce toutefois une sincère admiration pour son homologue suisse : « Je n'oserois vous demander, Monsieur, une correspondance. Ce commerce seroit trop avantageux pour moi, ne le seroit pas assés pour vous, et d'ailleurs vos occupations vous laissent trop peu de tems. Cependant si vous me trouviés de quelque utilité, disposez de moi entièrement (...) »²⁹¹. L'amitié épistolaire qui unit Haller et Thiery est marquée par la longévité et la fidélité ce qui n'est pas toujours chose aisée pour ces hommes aux tâches si nombreuses. D'ailleurs, si Haller se plaint à Thiery qu'un autre de ses correspondants, Chomel ait interrompu ses lettres et par conséquent ses envois d'ouvrages et de curiosités²⁹², il arrive qu'il déplore également auprès de Tissot le rythme ralenti des lettres de son ami parisien²⁹³, révélant ainsi

²⁸⁸ Le contenu des lettres de Housset à Haller est d'une haute tenue médicale mais on y relève aussi les marques de la fraternité qui doit unir deux Républicains des Lettres. Housset achève sa lettre du 1^{er} juillet 1758 par la formule suivante : « je prend la liberté de vous embrasser et d'être avec autant de respect que de consideration, Monsieur, Votre très humble et tres obeissant serviteur. » C'est nous qui soulignons.

²⁸⁹ Lettre de Housset à Haller, le 15 octobre 1760. Housset décrit longuement les causes supposées de sa maladie et le menu de son régime.

²⁹⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 10 octobre 1756.

²⁹¹ Lettre de Thiery à Haller, le 26 octobre 1751. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 131. Il s'agit peut-être du juriste, mathématicien et physicien allemand Johann Samuel König (1712-1757) qui séjourne à Paris en 1751.

²⁹² Lettre de Thiery à Haller, le 11 mai 1756. *Ibid.*, p. 148.

²⁹³ Lettre de Haller à Tissot, le 27 décembre 1763 : « Mon ami Thiery devient lent à répondre : je ne sais pas ce que font ses collègues. » A nouveau, dans une lettre de Haller à Tissot, datée du 17 juillet 1764 : « Je suis presque en peine du long silence de l'ami Thiery. » Le Parisien éprouve d'ailleurs le besoin de se justifier des retards de ses réponses dans une lettre du 13 juillet 1762 qu'il ouvre par une formule pleine d'assurance : « Qui n'admira pas ma diligence à répondre à mes amis ? » Il évoque les délais assez longs pour procurer les

l'attachement qu'il porte à leur correspondance. En revanche, Haller ne se montre pas toujours empressé à satisfaire ses amis et il tarde parfois dans l'envoi de ce qui lui est réclamé. Thiery doit par exemple réitérer sa demande du livre de Hodges *de Peste* sans que l'on sache s'il finit par l'obtenir de Haller²⁹⁴. Outre qu'il est le principal correspondant français de Haller, François Thiery mérite l'attention la plus soutenue car on peut également le considérer comme un acteur de transfert intellectuel. Il accroît en effet la résonance des travaux de Haller en envoyant en Espagne la liste ceux qu'ils jugent les plus utiles pour combler les lacunes de la production scientifique espagnole²⁹⁵. Le processus témoigne donc d'une analyse préalable de la situation de l'espace de réception, suivie d'une sélection des informations à transmettre et d'une mise en œuvre des structures de la sociabilité savante pour faciliter la diffusion des ouvrages de Haller.

Finalement, dans les cas que nous venons d'étudier, il est révélateur que la première lettre donne le ton de l'ensemble de la correspondance. Celle de Haller avec Maupertuis garde toujours le même caractère formel, celle avec Voltaire fonctionne autour de quiproquos et d'un mélange de formalisme et d'ironie, tandis que celles de Spielmann, Tenon ou de Thiery se développent autour de l'axe de la consultation scientifique. Il convient donc d'insister sur le caractère pluriel des relations qui se tissent entre lettrés de l'Europe savante. Mais que ces relations restent académiques ou qu'elles traduisent une réelle communion intellectuelle, ce sont les marques répétées d'affection et l'existence d'amis communs qui renforcent le sentiment de fraternité qui unit les savants au sein de la République des Lettres.

4- Analyse morphologique de la correspondance

a- Géographie et rythme épistolaires

mémoires que souhaite Haller et les difficultés de trouver des intermédiaires qui se chargent de la correspondance.

²⁹⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 11 avril 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 167.

²⁹⁵ Lettre de Thiery à Haller, le 19 mars 1760.

Fort de cent dix correspondants²⁹⁶, le réseau français de Haller est multipolaire car il se compose de Français résidant en France, mais également de Français séjournant à l'étranger à l'image de Maupertuis ou de Voltaire. Ainsi, bien que le professeur Lex²⁹⁷ de Saverne soit installé à Yverdon, nous l'avons inclus dans liste des correspondants français de Haller car leurs échanges mettent en relief l'activité de transmission entre les espaces germanophones et francophones. Il en est de même pour Louis Bourguet, un marchand de soie originaire de Nîmes, installé à Neuchâtel après un voyage en Italie²⁹⁸. Très grand amateur de sciences naturelles, Bourguet fait parvenir à des parents nîmois un catalogue de plantes fourni par Haller, jouant ainsi un rôle de médiateur. La situation d'exilé crée parfois une perception identitaire équivoque où l'intégration dans un pays d'accueil n'exclut pas un reste d'attachement pour la France. L'examen des données biographique des correspondants de Haller fait ressortir l'idée que les hommes issus d'espaces frontaliers sont facilement enclins à la mobilité. Laurent Garcin (1683-1751) de Grenoble écrit à Haller de Neuchâtel, où il s'est installé comme praticien après avoir été médecin de la marine hollandaise en Orient. Louis-Donat de Tournes (1733-1763), originaire de Lyon où il est libraire et éditeur, exerce en même temps sa profession à Genève.

La géographie du réseau épistolaire français de Haller fait ressortir la suprématie de Paris ainsi qu'une ligne est-ouest, partant de Rouen pour aboutir à Marseille, qui souligne un maillage beaucoup plus lâche dans les espaces occidentaux du pays²⁹⁹. L'influence prédominante de la capitale dans la vie intellectuelle française rend nécessaire à Haller d'y posséder des contacts. Le départ de Thiery pour l'Espagne lui fait donc craindre l'interruption de leurs échanges comme il l'écrit à Jean-Frédéric Herrenschwand : « Je suis fâché de perdre un très bon correspondant dans la personne de M. Thierry. Peut-être cultivera-t-il notre amitié

²⁹⁶ Dans son article « Albrecht von Haller Korrespondenz und ihre Erschließung », *Gesnerus*, 1989, vol. 46, p. 211-227, U. Boschung fait état de quatre-vingt-dix neuf correspondants de Haller en France, ce qui représente neuf pour cent de l'ensemble de ses relations épistolaires. Le nombre que nous prenons ici en compte est plus élevé car nous avons intégré dans notre travail plusieurs Français qui certes écrivent de l'étranger, mais dont les échanges avec Haller ont un rapport avec leur pays d'origine. En revanche, nous n'avons pas travaillé sur la correspondance de savants d'origine française vivant à l'étranger et qui ne traite pas de la scène intellectuelle française, à l'instar de Belsazar Hacquet (1740-1815).

²⁹⁷ Né à Saverne, Joseph-Ferdinand Lex (?- ?) est dans un premier temps professeur à l'université de Strasbourg, puis sa conversion au protestantisme le conduit à s'installer à Yverdon où il devient recteur du Collège. Lex participe en tant qu'auteur et éditeur à la Société Littéraire et Typographique d'Yverdon entre 1775 et 1778, date à laquelle il quitte la Suisse pour vivre à Varsovie.

²⁹⁸ Exerçant en Suisse comme professeur de mathématiques et de philosophie, Louis Bourguet (1678-1742) est également rédacteur en chef de la *Bibliothèque italique* entre 1728 et 1734, et du *Mercur de Suisse* à partir de 1732.

²⁹⁹ Voir l'annexe 2 : « Répartition spatiale du réseau épistolaire de Haller (1724-1777) ». Les auteurs du *Repertorium* recensent trente-huit foyers d'émission de correspondances en France, mais ce chiffre inclut les épistoliers non français qui écrivent à Haller de ce pays.

depuis l'Espagne, cela me feroit plaisir³⁰⁰. » Toutefois, les pôles scientifiques provinciaux ne sont pas à négliger. Le centre lyonnais mérite tout particulièrement d'être pris en considération car il regroupe une concentration de lettrés de renom - pensons à Gilibert, Claret de la Tourette, Bourgelat ou à l'abbé Rozier³⁰¹ - et la proximité avec les cantons helvétiques facilite les échanges. Haller envisage d'ailleurs de passer par cet actif foyer intellectuel pour envoyer des livres à Adanson.

Strasbourg est un autre pôle de correspondants que nous ne présenterons que brièvement puisqu'il a déjà été étudié par C. Vetter. Rappelons toutefois que ce foyer présente la singularité de l'espace alsacien, tourné vers les espaces germaniques : la correspondance entre Spielmann et Haller est rédigée en allemand, et elle montre combien l'université de la ville est un rouage important de la vie intellectuelle et de la recherche scientifique. De plus, Strasbourg occupe une position d'interface entre les lieux où résident Haller et Paris, ce qui facilite les flux d'échanges matériels. Auteur de cent douze lettres, rédigées entre juin 1753 et avril 1777, Spielmann est un interlocuteur particulièrement important du Bernois, à qui il transmet fréquemment les paquets envoyés par Thiery.

³⁰⁰ Lettre de Haller à Jean-Frédéric Herrenschwand, le 13 octobre 1752. Cousin de Johann Friedrich von Herrenschwand, Jean-Frédéric Herrenschwand (1728-1812) commence de très brèves études de droit à Göttingen en 1751 qu'il n'achève pas car il obtient dès 1752 le poste de grand-juge du régiment des Gardes suisses à Paris. Lors de la disgrâce de Choiseul en 1770, Herrenschwand se consacre aux études savantes et développe plusieurs modèles économiques en marge des théories de son époque. Les lettres échangées entre Herrenschwand et Haller ont été étudiées et éditées : *Briefe Albrecht Hallers an den Nationalökonom Jean Herrenschwand*, mitgeteilt von Heinrich Türler, dans *Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern*. XXVI, Bd. 26, Bern, G. Grunau, 1922, p. 107-123.

³⁰¹ Magistrat lyonnais, Marc Antoine Louis Claret de la Tourette (1729-1793) est secrétaire de la classe des sciences de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. Naturaliste, minéralogiste, botaniste, il crée une pépinière ainsi qu'un jardin botanique de 3000 plantes dans ses propriétés familiales. En 1763, Claret de la Tourette organise le jardin botanique de l'école vétérinaire de Lyon. Le savant entretient d'étroites des relations privilégiées avec Jean-Jacques Rousseau en compagnie duquel il herborise.

Considéré comme l'un des premiers hippiatres, Claude Bourgelat (1712-1779) remplit dans un premier temps la fonction de directeur de l'Académie d'équitation de Lyon, institution destinée à la formation des jeunes aristocrates. Par la suite, il fonde l'école vétérinaire de Lyon en 1762, puis celle d'Alfort en 1766. Entre autres publications, Bourgelat rédige plusieurs articles de l'*Encyclopédie*, un *Mémoire sur les maladies contagieuses du bétail* (1750-1753), des *Eléments de l'art vétérinaire* (1761) ainsi qu'un *Mémoire sur les maladies contagieuses du bétail* (1775).

L'abbé Jean-Baptiste-François Rozier (1734-1793) fréquente les lieux de sociabilité savante éclairée de Lyon où il constitue son propre laboratoire et cabinet d'histoire naturelle. Franc-maçon, il soutient le projet d'Ecole Vétérinaire de Claude Bourgelat où il enseigne la médecine et la botanique avant d'en devenir directeur en 1765. Turgot charge Rozier d'effectuer des missions d'observations sur la production agricole de plusieurs régions françaises. Homme de terrain, soucieux d'appliquer ses connaissances, le savant a fondé un vaste jardin botanique à Lyon où il crée également une Ecole pratique d'agriculture en 1787. Installé à Paris en 1771, l'abbé Rozier dirige pendant dix ans le journal intitulé *Observations sur la Physique, l'Histoire naturelle et sur les Arts et Métiers*. Favorable à la Révolution, il obtient une chaire d'agriculture à l'Institut du collège de la Trinité (1792) créée à son intention. L'abbé Rozier a également laissé de nombreux travaux d'histoire naturelle et de botanique ainsi qu'un *Cours complet d'Agriculture théorique, pratique, économique et de Médecine rurale et vétérinaire, suivi d'une méthode pour étudier l'Agriculture par principe ou dictionnaire universel d'agriculture* (1796).

Outre la répartition géographique, la compréhension de la morphologie du réseau épistolaire de Haller nécessite de prendre en compte ses paramètres temporels à savoir la chronologie des correspondances, qui témoigne de la constitution tardive et évolutive du réseau, mais également leur rythme épistolaire. Sur les cent dix correspondants français que nous avons retenus, quarante et un d'entre eux, soit plus de trente-sept pour cent, n'envoient qu'une lettre unique à Haller, et quatre-vingt-deux ont échangé moins de cinq lettres avec lui³⁰². Les échanges sont donc assez courts et peu conséquents sur le plan des discussions intellectuelles, ce qui recoupe l'idée qu'un grand nombre des courriers concerne des recherches de patronage et des témoignages d'estime. Le fait qu'au sein d'un réseau épistolaire, la majorité des lettres soient le fait d'un nombre restreint de correspondants alors que de très nombreux épistoliers ne se manifestent qu'occasionnellement, semblerait être une caractéristique des correspondances des Lumières³⁰³.

Avec douze lettres, Jean-Baptiste Chomel est à première vue l'un des correspondants parisiens de Haller les plus actifs, mais une analyse plus précise révèle la brièveté de la durée des échanges, qui s'étend de 1748 à 1754, avec un pic en 1752, année où on compte cinq courriers. De même, si on le compare avec le commerce de certains de ses plus fidèles correspondants, tels Paul Gottlieb Werlhof³⁰⁴ ou Johannes Gessner, le rythme des échanges entre Haller et Thiery³⁰⁵ apparaît assez peu soutenu et irrégulier. Alors qu'il adresse dix lettres au Bernois en 1762, Thiery ne lui en envoie que quatre au cours de l'année suivante. Le ressenti de Haller qui se plaint à Tissot de ce ralentissement est donc justifié. Malgré tout, la correspondance du fidèle Thiery se caractérise par sa longévité car, en dépit d'un rythme irrégulier, elle s'étend sur vingt-six ans et s'achève deux mois avant le décès de Haller. Sur l'ensemble de la période, le rythme épistolaire tend à s'accroître, et le contenu des lettres témoigne du profond intérêt qu'éprouve le Parisien pour l'œuvre de son interlocuteur, de son estime et de sa confiance puisqu'il n'hésite pas à lui faire part des rivalités et des difficultés qui agitent le milieu médical parisien.

³⁰² Voir l'annexe 5 : « Nombre de lettres par correspondant ».

³⁰³ *Der Nützliche Brief. Die Korrespondenz zwischen Albrecht von Haller und Christoph Jakob Trew 1733-1763*, herausgegeben von Hubert Steinke, Basel, Schwabe & Co Ag. Verlag, 1999, p. 42. D. Roche qui a étudié les correspondances de Séguier et de Rousseau, ainsi que H. E. Bödeker qui s'est attaché à expliquer celle de Lessing, parviennent à des morphologies similaires.

³⁰⁴ Paul Gottlieb Werlhof (1699-1767) compte parmi les amis intimes de Haller dont il est d'ailleurs le plus important correspondant. Originaire de Helmstedt où il obtient son doctorat de médecine, Werlhof exerce la médecine à Hanovre où il obtient le titre de médecin de cour (1729) puis de médecin du roi d'Angleterre (1740). Le médecin se distingue par ses travaux sur les fièvres et les épidémies et il contribue à la fondation de la Faculté de médecine et au rayonnement de l'Académie des Sciences de Göttingen. Comme Haller qu'il inspire, Werlhof est également l'auteur de poèmes moraux et d'amour.

³⁰⁵ Voir le graphique de l'annexe 7 : « Rythme de la correspondance de F. Thiery (octobre 1751-octobre 1777) ».

D'autre part, il arrive qu'un rythme épistolaire assez soutenu s'épuise, notamment lorsque les échanges portent sur une thématique précise. Alors qu'entre le 24 mai et le 7 octobre 1762, Dufieu rédige cinq lettres, toutes consacrées à la promotion de son ouvrage de physiologie grâce auquel il tente de plaire à Haller, l'approbation finale de ce dernier et le départ du jeune lyonnais pour Paris mettent fin à leur correspondance.

En revanche, certaines correspondances sont ranimées pour répondre à des besoins précis. Ainsi, le naturaliste Philibert Commerson échange cinq lettres avec Haller depuis septembre 1753 jusqu'en juin 1756. Or, une lettre du libraire François Grasset, de passage à Montpellier en avril 1762, révèle que Haller lui a demandé de l'informer de l'adresse du Français, désormais « fixé à Chatillon lès Dombes, en Bugey³⁰⁶ ». On tient ici la preuve que Commerson, qui a fourni beaucoup de plantes à Haller, a quitté Montpellier et qu'il est nécessaire pour le Bernois de le retrouver à un moment où il doit à nouveau recourir à ses services. Si le rythme des échanges s'essouffle, entretenir un commerce de lettres avec un savant aussi distingué que Haller s'avère précieux et il est parfois indispensable de réactiver le contact. C'est par ces mots que Tressan de la Vergne demande le 6 janvier 1758 à Haller de bien vouloir reprendre la correspondance : « Monsieur et tres illustre confrere

Permettez moy d'avoir l'honneur de me renouveler dans votre souvenir et de vous demander la continuation de vos bontes et de votre amitié, je desire vivement apprendre de vous mesme Monsieur que votre santé est meilleure (...) ». On notera que Tressan de la Vergne prend ici le biais de s'enquérir de la santé de Haller, fin procédé car le grand homme est très sensible à ce sujet.

b- Patronage et amitié

Comme le laisse présager le ton des lettres qui ouvrent les échanges, Haller est souvent le patron de la correspondance. On possède les lettres rédigées par Haller à l'intention de Gilibert et la hiérarchie qui structure la relation y est manifeste. Gilibert détaille ses courriers dans lesquels il multiplie les marques d'estime et de respect, tandis que le Bernois répond vite, s'attardant toutefois sur l'état de sa santé. A plusieurs reprises, Gilibert se proclame son disciple et cherche par tous les moyens à rendre hommage à Haller : il lui dédicace un ouvrage, prononce son éloge à l'école de médecine de Lyon ou bien encore lui demande un portrait afin de décorer une salle de la dite école.

³⁰⁶ Lettre de François Grasset à Haller, le 1^{er} avril 1762.

Les premières lettres contiennent souvent cette dimension d'un disciple se présentant à un maître. Thiery évoque le regret de ne pas avoir pu entendre Haller enseigner à Göttingen³⁰⁷, tandis que Pennier de Longchamp, tout comme Dufieu, présente dans sa première missive ses hommages à celui qu'il considère comme son maître : « Je suis bien fâché, monsieur de me trouver si éloigné de vous. J'aurais très souvent besoin de vos lumières, je me ferois un devoir de vous les demander et une gloire de passer pour votre disciple³⁰⁸. » Devant l'étendue des talents de Haller, le jeune Tschudi le perçoit comme son maître en poésie et en botanique : « Je cultive la botanique et la poésie, c'est vous ressembler mais comme un Disciple peut ressembler à un maître³⁰⁹. »

Le premier courrier du botaniste Antoine-Nicolas Duchesne, qui compte trente-neuf années de moins que Haller, illustre les mécanismes convenus mais subtils qui permettent d'amorcer la relation. Outre le patronage discrètement évoqué de Claret et de Jussieu, le ton est emprunt de la déférence de l'élève envers le maître : « C'est après les avoir examinés scrupuleusement, après avoir lu avec attention tout ce que les auteurs ont écrit sur cet article, que j'ai entrepris de donner, avec les conseils de M. de Jussieu, une histoire naturelle des fraisiers. C'est le besoin que j'ai de vos lumières qui m'a fait prendre la liberté de vous les demander : mais l'amour que vous avez pour la botanique, et la bienveillance que les maîtres tels que vous accordent aux élèves me font espérer que vous voudrez bien me lever tous ces doutes. » Puis, conformément aux usages des lettrés, Duchesne joint son premier ouvrage pour présenter son travail à Haller : « Permettez-moi de profiter de cette occasion de vous donner des marques de ma vénération pour vous, en vous présentant le premier fruit de mon travail que j'ai terminé l'année dernière sous les auspices de M. de Jussieu³¹⁰. » D'un ton assez assuré, la première lettre de Duchesne est la plus longue qu'il adresse à l'Helvète. Il faut y voir le signe que ce courrier n'est pas qu'un simple lettre de présentation : le botaniste pose déjà les éléments d'une discussion scientifique afin d'engager Haller à lui envoyer une réponse détaillée.

³⁰⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 26 octobre 1751.

³⁰⁸ Lettre de Pennier de Longchamp à Haller, le 20 octobre 1766. L'Avignonnais Pierre-Barthélemy Pennier de Longchamp (1747- ?) exerce la profession de médecin et de professeur d'anatomie. Il est l'auteur d'une *Dissertation physico-médicale sur les truffes et les champignons* (1766) qu'il fait parvenir à Haller.

³⁰⁹ Lettre de Tschudi à Haller, le 22 février 1774. Le magistrat et homme de lettres Johann Baptist von Tschudi (1734-1784) sert comme capitaine dans l'armée française avant d'occuper des fonctions administratives à Metz et à Liège. Membre de la Société Economique de Berne (1765), il poursuit des recherches sur l'agriculture et livre quelques articles de botanique à l'*Encyclopédie* d'Yverdon.

³¹⁰ Lettre de Duchesne à Haller, le 10 novembre 1765. Antoine-Nicolas Duchesne (1747-1827) suit parallèlement une formation de botaniste, sous la direction notamment de son père au Jardin du Roi, et des études de droit. Auteur d'un *Manuel de botanique*, il rédige également une *Histoire naturelle des Fraisiers* (1766), fruits de ses travaux de recherches. Avocat à Versailles en 1775, il est nommé professeur d'histoire naturelle à l'Ecole Centrale de Versailles en 1794 puis au Collège de Saint-Cyr.

Le statut de patron se double rapidement des liens d'amitié lorsque l'interlocuteur jouit déjà d'une certaine réputation. C'est le cas de Lassone, médecin de la reine qui certes rend hommage aux talents de Haller dont il a lu les ouvrages, mais dont il se présente à la fois comme l'élève et le confrère³¹¹. Une fois la nature des liens éclaircie, Lassone ose être plus engageant dans sa seconde lettre : « je conçus pour vous, Monsieur, l'amitié la plus vraie et j'ambitionnai de vous avoir pour ami, aussitôt que mon cœur peut-être aussi sensible que le votre eut été si délicieusement affecté par la lecture de vos premiers ouvrages de poésie (...)»

Un motif différent inspire le réputé Anne-Charles Lorry quand il s'adresse pour la première fois à Haller, car il veut se rendre justice et régler un différend. Toutefois, il se présente aussi comme son disciple et assure qu'il aurait aimé l'entendre comme professeur à Göttingen : « Si ma fortune me l'avoit permis, j'aurois été dans ce temps la un de vos auditeurs à Göttingen. car de toute façon vous êtes fait pour être le maître ; et je me serois tenu pour très heureux d'être au nombre de vos disciples³¹². »

Au demeurant, certaines relations demeurent durablement hiérarchisées. Dans une lettre assez tardive le parisien Thiery nomme encore Haller « mon cher Maître³¹³ ». C'est aussi avec beaucoup de précautions et d'un ton assez timide, qu'après une longue digression, le parisien avertit Haller qu'il est lui-même mal cité dans son *Methodus Studii Medici*³¹⁴, ouvrage recensant les auteurs et les titres les plus utiles à l'apprentissage de la médecine.

Le fait que Haller ait des contacts avec des catégories moyennes et non avec des ténors de la République des Lettres, est assez révélateur de l'homogénéité de l'ensemble de son réseau³¹⁵. La configuration du réseau français de Haller évolue au cours de sa carrière. Il tente en premier lieu d'obtenir l'amitié de savants considérés, tel Réaumur, puis il polarise à son tour l'attention de savants français encore peu connus. En ce sens, son réseau français ne diffère pas de l'ensemble de ses relations et cet aspect de la correspondance française de Haller est typique de la République des Lettres : ses membres professent des liens fraternels d'amitié et d'égalité, mais tous respectent la hiérarchie tacitement établie qui structure la

³¹¹ Lettres de Lassone à Haller, le 6 juin 1765 et le 12 octobre 1777. Médecin de la reine et du roi, Joseph-Marie-François de Lassone (1717-1788) joue aux côtés de Vicq d'Azyr un grand rôle dans la fondation de la Société Royale de Médecine. Il en devient président puisque les statuts de la Société prévoient que ce rôle échoie au premier médecin du roi.

³¹² Lettre de Lorry à Haller, le 3 juin 1764. Docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, médecin de Louis XVI, Anne-Charles Lorry (1726-1783) est connu pour son *Essai sur les aliments*, son traité *Sur les mouvements du cerveau et de la dure-mère* (1760), ainsi que ses travaux de dermatologie qui en font un des fondateurs de la discipline. Lorry participe à la fondation de la Société de médecine de Paris dont il devient le vice-président.

³¹³ Lettre de Thiery à Haller, le 12 février 1761, reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 214.

³¹⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 25 février 1752. *Ibid.*, p. 133.

³¹⁵ Ramspeck a aussi coutume de le nommer son « Tutor et Praeceptor » dans sa correspondance.

communauté des lettrés. Il est d'ailleurs d'usage, même entre hommes du même âge et à la réputation bien établie, de respecter une rhétorique d'humilité à laquelle se plie par exemple Tressan de la Vergne³¹⁶.

De plus, le registre de l'affectivité, celui de l'amitié savante³¹⁷, est très présent dans l'ensemble de la correspondance de Haller et il marque naturellement ses échanges avec les Français. La notion d'utilité est complémentaire de celle de l'amitié, et toutes deux forment la chair de certains commerces épistolaires de Haller, comme celui qu'il entretient avec le médecin nurembergeois Christoph Jakob Trew³¹⁸. Les liens intimes se superposent aux relations savantes et en 1753, Spielmann héberge pour une nuit la femme de Haller de passage en Alsace³¹⁹. En avril 1739, sur la route le menant de Göttingen à Berne pour aller chercher sa seconde épouse Elisabeth Bucher, Haller fait une halte à Strasbourg où il rencontre son correspondant Johann Ludwig Hommel³²⁰. De même, les épreuves et douleurs de la vie sont l'occasion pour les savants de montrer leur empathie. Confronté au deuil de son épouse, Rast de Maupas reçoit le soutien de Haller qui lui assure : « C'est une terrible situation que celle de voir une personne, à laquelle on est attaché par tant de liens, arrachée à nos efforts impuissants et nous être enlevée pour jamais. J'ai senti cette blessure ; après près de quarante ans d'intervalle, je n'en ai pas oublié l'extrême horreur³²¹. » Les sentiments d'amitié, si convenus qu'ils puissent être à l'aube d'une relation, peuvent évoluer et s'affirmer lorsque la correspondance devient pérenne. A plusieurs reprises, Haller assure Rast de Maupas de son amitié, et sensible à l'attention de son correspondant qui s'informe de sa maladie, il conclut sa lettre du 2 avril 1775 par une formule unique dans leur correspondance : « Je vous embrasse, etc. ».

La fonction des correspondances est aussi de porter des signes collectifs de civilité. Sans qu'ils aient jamais échangé de lettres, Charles Marie de La Condamine envoie ses amitiés à Haller par l'intermédiaire de Thiery³²². Cette manifestation est un geste courant dans

³¹⁶ Lettre de Tressan de la Vergne à Haller le 28 avril 1756 : « ... je suis trop peu digne des louanges d'un confrère de votre ordre (...). »

³¹⁷ Ce thème appartient aux réflexions les plus actuelles comme en témoigne le colloque « L'amitié et les sciences, de Descartes à Levi-Strauss » organisé le 16 janvier 2009 à Paris à l'E.N.S.

³¹⁸ H. Steinke, *Der Nützliche Brief...*, op. cit.

³¹⁹ Lettre de Spielmann à Haller, le 18 juin 1753.

³²⁰ C. Vetter, *Strasbourg et l'Europe des Lumières...*, op.cit., p. 97.

³²¹ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 18 juillet 1772.

³²² Lettre de Thiery à Haller, le 22 mai 1760. Charles Marie de La Condamine (1701-1774) abandonne très jeune la carrière militaire qu'il avait d'abord embrassée. Admis adjoint-chimiste de l'Académie des Sciences, il en est élu membre en 1730. La Condamine mène ses recherches en histoire naturelle au cours de plusieurs voyages, en particulier en Afrique du nord, au Proche Orient et surtout au Pérou où il dirige l'expédition de 1735 commandée

la République des Lettres et elle ne doit donc pas être surestimée ; mais sachant que les deux hommes défendent tous deux la pratique de l'inoculation, on ne peut manquer d'y voir un signe de reconnaissance de la part de La Condamine. Par ailleurs, ce geste illustre la perméabilité des réseaux et le fait que les savants français discutent de Haller, parfois sans même le connaître. Le fait que les travaux, ou même la santé, de l'Helvétie soient le sujet de conversations de cercles français nous est certifié par des indices récurrents dans les lettres qu'il reçoit. Soit que ses correspondants lui écrivent avoir encore récemment discuté de lui avec d'autres confrères, soit que certains prennent l'initiative de s'adresser au grand homme après avoir entendu parlé de lui au sein de cercles choisis³²³.

c- Répartition des correspondants par activité

Il est bien sûr très malaisé d'établir le profil professionnel des correspondants de Haller en fonction de nos critères actuels³²⁴. Devant l'hétérogénéité des intérêts et des champs d'études des hommes de sciences, la classification est parfois arbitraire. De plus, il s'avère que la profession de médecin est souvent un tremplin vers d'autres d'activités. Ainsi, il est non seulement souvent fort difficile de classer les correspondants de Haller par activité, mais cette répartition ne présume pas toujours du contenu des échanges, fréquemment interdisciplinaires. L'activité professionnelle d'un interlocuteur ne préjuge pas toujours de la teneur de la discussion. Les lettres de Pennier de Longchamp recoupent plusieurs disciplines : la botanique y occupe une place importante mais le Français veut aussi des éclaircissements sur la théorie physiologique de l'irritabilité et la sensibilité. L'Avignonnais se plaint d'ailleurs de ne disposer que de peu de temps pour la botanique car en plus de sa propre pratique, il se charge de soigner les patients de son père qui est également médecin³²⁵. Lorsqu'il reçoit la charge d'avocat au Parlement de Paris, Duchesne, témoigne qu'il est difficile de toujours trouver le temps pour poursuivre ses études de botanique³²⁶. Ajoutons que certains esprits très féconds, tels Maupertuis et Condorcet, n'écrivent à Haller que dans un cadre formel de

par l'Académie des Sciences dans le but de mesurer vérifier l'hypothèse controversée de Newton relative à l'aplatissement de la Terre dans les régions polaires. Proche de Maupertuis, Buffon et Voltaire, La Condamine rédige plusieurs articles de l'*Encyclopédie*. Il se prononce en faveur de l'inoculation et livre à ce titre un mémoire à l'Académie des Sciences.

³²³ Lettre de Brisson Antoine-François (1728-1796), le 18 octobre 1772 : « Nous avons souvent, mes confreres et moi, le plaisir de vous lire, et ceux qui vous ont vu n'en parlent qu'avec transport. Je n'ai pas eu le meme bonheur que ces derniers mais je me le promets d'année en année. »

³²⁴ Georges Lamoine, « L'Europe de l'esprit ou la Royal Society de Londres », *Dix-huitième Siècle*, 1993, n°25, p. 167-197.

³²⁵ Lettre de Pennier de Longchamp à Haller, le 26 avril 1767.

³²⁶ Lettres de Duchesne à Haller du 7 mars 1767 et du 13 juin 1768.

sociabilité savante, en particulier à caractère académique. Leurs lettres ne développent pas de contenu disciplinaire qui permettrait de les classer dans une catégorie.

Ces précautions posées, si l'on prend en considération la typologie de leurs activités professionnelles, le corps des interlocuteurs français de Haller apparaît comme relativement homogène³²⁷. Il est marqué par la prédominance des savants exerçant une profession médicale : quarante-six correspondants sont médecins et douze sont chirurgiens. A nouveau, il convient de remarquer la similitude entre le réseau français de Haller et la totalité de son réseau épistolaire puisque quarante-trois pour cent de ce dernier sont médecins praticiens et professeurs de médecine³²⁸.

L'évolution des savoirs transmis par les chirurgiens et l'affirmation de leur statut au cours du XVIII^e siècle invitent à penser que Haller a des contacts avec deux générations d'entre eux. La première est représentée par Sauveur François Morand³²⁹ et Jacques Daviel³³⁰, Claude-Nicolas Le Cat, et la seconde par Jacques-René Tenon³³¹, Jean-Ferapié Dufieu, François Paul³³², Johann Friedrich Lobstein³³³, Thomas Royer³³⁴ et Raphaël-Bienvenu Sabatier³³⁵. Une analyse fouillée des contenus rapportés à Haller devrait chercher à distinguer les signes de cette évolution.

³²⁷ Voir le graphique « Répartition par activité des correspondants de Haller » de l'annexe 6.

³²⁸ Stefan Haechler, Hubert Steinke und Martin Stuber (Hrsg.), « Medical Correspondence in Early Modern Europe », *op. cit.*, p. 149.

³²⁹ Maître en chirurgie mais également docteur en médecine, Sauveur François Morand (1697-1773) est démonstrateur au Collège de Saint-Côme, fonction qu'il exerce lors du séjour de Haller à Paris, et Chirurgien Major à l'hôpital de la Charité puis à l'Hôtel des Invalides. Membre de plusieurs académies scientifiques européennes, Morand participe à la fondation de l'Académie Royale de Chirurgie en 1731.

³³⁰ Après avoir étudié l'anatomie à l'Hôtel-Dieu de Paris, le chirurgien Jacques Daviel (1693-1762) s'emploie à lutter contre l'épidémie de peste qui sévit à Marseille et à Toulon en 1720. Maître en chirurgie (1722), il réussit la première opération de la cataracte grâce à l'extraction du cristallin ce qui lui vaut d'être appelé à la Cour du Portugal. Reconnu comme l'un des premiers ophtalmologistes, Daviel perfectionne sa technique d'opération et obtient le poste de chirurgien du roi.

³³¹ Jacques-René Tenon (1724-1816) étudie la médecine à la Faculté de Paris mais il exerce en tant que premier chirurgien à la Salpêtrière, puis comme professeur de pathologie au Collège de Chirurgie. Auteur d'un célèbre *Mémoire sur les hôpitaux de Paris* (1788), Tenon contribue à améliorer les instruments de travail des ophtalmologistes.

³³² Après des études de chirurgie à Montpellier, François Paul (1731-1774) exerce son art à Saint-Chamas et à Avignon. On lui connaît quelques traductions et des commentaires d'œuvres médicales.

³³³ L'Alsacien Johann Friedrich Lobstein (1736-1784) jouit d'une grande réputation à l'université de médecine de Strasbourg où il a étudié avant d'être professeur d'anatomie et de physiologie. Lobstein a amélioré certaines techniques d'opération en ophtalmologie.

³³⁴ Le chirurgien Thomas Royer (env. 1720- ?) travaille au sein des armées royales, puis en tant que directeur d'un hospice parisien où il tente d'améliorer le traitement des maladies vénériennes à l'aide de clystères au mercure pour lesquels il obtient une approbation royale en 1771.

³³⁵ Ancien étudiant d'Antoine Petit, Raphaël-Bienvenu Sabatier (1732-1811) coiffe le bonnet de docteur en médecine à la Faculté de Paris avant d'enseigner l'anatomie au Collège Royal de Chirurgie et d'obtenir une place de Chirurgien Major à l'Hôtel des Invalides. Chirurgien personnel de Napoléon, Sabatier est l'auteur de plusieurs traités d'anatomie et de chirurgie.

Les seize botanistes, apothicaires et naturalistes que nous avons recensés composent non seulement le second groupe le plus important des correspondants de Haller, mais en outre, le savant semble attacher beaucoup de prix à leurs échanges. Ainsi, sa correspondance avec Antoine Gouan³³⁶ est importante et régulière, puisque nous disposons de cinquante-sept lettres du Montpelliérain et de onze du Bernois, et elle aborde les discussions les plus fécondes de l'époque, à l'instar des méthodes de classification ou du système linnéen³³⁷.

Tout comme les hommes d'Eglise, les hommes et femmes de lettres ne sont que très peu représentés, ce qui est assez surprenant à première vue. Haller possède en revanche quatorze correspondants qui exercent des fonctions administratives, parfois de haut niveau, diplomatiques ou militaires. Ce fait a son importance et nous serons amenés à expliquer la fonction particulière qu'ils occupent au sein du réseau d'échanges.

5- Les voies du réseau épistolaire, supports de la sociabilité savante

a- Les interconnexions réticulaires

Dans une perspective holiste les historiens des réseaux s'attachent aujourd'hui à raisonner à partir des réseaux constitués autour d'un individu pour les recouper avec d'autres, afin d'établir une topographie plus réaliste des voies, nœuds et acteurs de la communication de l'Ancien Régime³³⁸. La recherche des croisements, voire des interactions entre le réseau de correspondance de Haller et celui d'Allioni, professeur de médecine et de botanique à Turin, a déjà fait l'objet d'une étude de la part de Stefan Hächler qui a retrouvé une quarantaine de correspondants communs aux deux savants³³⁹. Un réseau est une ressource relationnelle

³³⁶ Antoine Gouan (1733-1821) est docteur en médecine de l'université de Montpellier mais il se distingue principalement par son activité de botaniste notamment en contribuant à la diffusion de l'œuvre de Linné en France.

³³⁷ Lettre de Grasset à Haller, Montpellier, le 1^{er} avril 1762. Gouan prépare un livre de botanique, *Hortus Montspeliensis*, dans lequel il corrige les erreurs de Linné et pour ce faire, il désire les conseils de Haller.

³³⁸ Daniel Roche a clairement montré les enjeux du travail de l'historien qui raisonne en termes de réseau et dont la méthode se trouve alors à la croisée de la pensée sociologique et de la lecture historique des sources. D. Roche, *La plume et la toile. Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, études réunies par Pierre-Yves Beaurepaire, Arras, Artois Presses Université, 2002, p. 9. De même, dans un article très fouillé, Claire Lemerrier dresse un tableau des définitions que recouvre la notion de réseau, ainsi que les richesses et les limites de ses applications dans les recherches historiques. Voir Claire Lemerrier, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 2005, n°52-2, p. 88-112.

³³⁹ Stefan Hächler, « Deux réseaux de correspondance en interaction. La correspondance entre Albert de Haller (1708-1777) et Carlo Allioni (1728-1804) », dans *La plume et la toile...*, *op. cit.*, p. 253-272, p. 256 : « Cependant, l'existence de correspondants communs ne permet pas de savoir quel est le degré d'interaction réel

fondamentale pour le lettré puisqu'il lui permet de s'insérer dans un système d'alliances. Même lorsque la relation entre les savants est empreinte d'une réelle amitié, on note fréquemment des confusions entre le champ privé et le champ public. Soit que des figures relais s'intègrent dans le binôme épistolaire, comme Dortous de Mairan qui transmet des ouvrages de Haller à Thiery³⁴⁰, soit que le destinataire de la lettre s'empresse d'en informer un tiers de son contenu, notamment pour des raisons de diffusion du savoir. Réaffirmer ses liens avec des savants d'envergure est un procédé commun pour officialiser son existence comme Républicain des Lettres.

Ceci s'applique à la sphère de la sociabilité académique dont la lettre fédère les réseaux. Reçu associé étranger de l'Académie Royale de Chirurgie en 1752 et de l'Académie Royale des Sciences deux ans plus tard³⁴¹, Haller est choisi comme l'un des premiers membres de la jeune Société Royale de Médecine en 1776³⁴², sans qu'il assiste jamais aux séances de ces institutions. Or, depuis l'admission des Bernoulli, l'Académie des Sciences de Paris compte toujours des membres d'origine suisse et il s'avère que ces correspondants helvètes fonctionnent en réseau. Non seulement Garcin, Haller, Martin, Stahelin, Bonnet se connaissent tous³⁴³, mais en outre Réaumur est le correspondant institutionnel de Trembley, Bonnet, Martin et Haller. Le cadre des académies est propice aux interconnexions entre les cercles intellectuels puisque nombre de lettrés appartiennent à plusieurs sociétés savantes. Ceux qui s'y côtoient aiment donc reconnaître les liens particuliers qui les y unissent. Dortous de Mairan et Tressan de la Vergne écrivent tous deux à Haller qu'ils se réjouissent de pouvoir l'appeler leur « confrère », le premier en tant que membre de l'Académie des Sciences de Paris, le second à l'occasion de son admission au sein de l'Académie berlinoise³⁴⁴.

En raison de l'éloignement géographique, c'est la lettre qui matérialise la relation personnelle. Entretenir une amitié épistolaire nécessite qu'on lui consacre du temps et Thiery se révèle parfois exigeant envers Haller afin que ce dernier lui réponde, même brièvement, le

entre deux réseaux. Seul l'examen du contenu des lettres pourra montrer comment la communication entre deux personnes fait intervenir le réseau qui gravite autour de chacune d'elles. »

³⁴⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 123.

³⁴¹ Le marquis d'Argenson annonce officiellement ces deux élections à Haller dans ses courriers datés du 16 mai 1752 et du 25 août 1754. Celle-ci est reproduite dans l'annexe 8 : « Lettre du comte d'Argenson à Haller, le 25 août 1754 ».

³⁴² Lettre de Vicq d'Azyr à Haller, le 28 décembre 1776.

³⁴³ Suzanne Delorme, « L'Académie Royale des Sciences : ses correspondants en Suisse », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1951, tome IV, p. 159-170.

³⁴⁴ M. Stuber, S. Hächler et H. Steinke, « Hallers Netz in Interaktion mit gelehrten Institutionen », dans *Hallers Netz...*, op. cit., p. 107-125, p. 111.

plus rapidement possible³⁴⁵. Assurer son destinataire de la sincérité de son attachement et intégrer la relation dans des réseaux complexes mais clairement identifiables par l'extérieur, permet de justifier l'existence de cette relation. Connaître et estimer les mêmes personnes garantit la présence de curiosités et d'intérêts partagés. Les amis communs ne sont pas seulement des passerelles, mais ils remplissent aussi le rôle de tiers reconnaissant et légitimant la cohésion des liens. Lorsque Thiery fait mention de Falconet et de La Condamine auprès de Haller, c'est souvent pour lui transmettre leurs salutations et l'assurance de leur amitié³⁴⁶. Bien sûr dans le climat turbulent des controverses qui marquent les échanges intellectuels des Lumières, l'intégration d'une relation duale au sein d'un réseau plus vaste a une visée plus stratégique que le simple renouvellement des marques d'amitié. Le choix de rendre une lettre publique ou de lui conserver son caractère privé obéit à une logique planifiée comme nous le verrons ultérieurement à l'occasion des disputes de Haller et de Voltaire et des polémiques engendrées par les attaques de Le Cat.

Le fait que des personnalités françaises, à l'image de Dortous de Mairan, entretiennent des relations directes avec Haller, tout en passant également par l'intermédiaire d'un tiers pour obtenir un renseignement ou un ouvrage renforce la complexité des réseaux. Bien évidemment, le nombre élevé de correspondants de chacun de ces hommes des Lumières explique qu'ils ne peuvent avoir de relations suivies avec tous et qu'ils délèguent une partie de leurs commissions à des intermédiaires, membres des mêmes réseaux épistolaires. Ce fait augmente d'autant la tâche de l'historien qui s'efforce de reconstituer les réseaux de Haller en France. Pour saisir la nature et la fréquence des relations entretenues par l'Helvète avec des interlocuteurs comme Dortous de Mairan ou Tenon, on ne peut se satisfaire d'étudier leurs correspondances particulières. Il est aussi nécessaire de s'intéresser aux lettres adressées par d'autres Français à Haller, notamment celles de Thiery, et d'y relever les allusions et les demandes qu'ils formulent par ces intermédiaires. Dans la même logique, croiser la lecture

³⁴⁵ « (...) j'espère que vous me ferés l'honneur de me dire en deux mots ce que vous souhaiterés d'avoir de ce pais-ci, et si enfin notre petit paquet est perdu. Je respecte votre loisir ; votre dernière m'a paru délicieuse, surtout parce que vous causez un peu de tems avec moi. Mais je me contenteray a moins pour la 2eme fois. Une ou deux lignes sur ces deux objets suffiront et ne prendront pas de tems. », lettre de Thiery à Haller, le 13 mars 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 163.

Jean-Jacques Dortous de Mairan (1678-1771), étudie la physique et les mathématiques. Reçu pensionnaire à l'Académie des Sciences en 1718 dont il devient le secrétaire perpétuel en 1740, succédant à Fontenelle, tandis que l'Académie française l'élit en 1743. Originaire de Béziers, il y fonde une Académie scientifique. Directeur du *Journal des Savants*, géomètre et mathématicien réputé, Dortous de Mairan fréquente les salons parisiens, notamment celui de madame de Tencin et de madame Lambert.

³⁴⁶ « Mr. Falconet qui vous honore et qui vous estime autant que vous le méritez (...). », lettre de Thiery à Haller, le 27 décembre 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 151. « Mr. Falconet vous fait mille et mille complimens. », lettre de Thiery à Haller, le 21 décembre 1758. *Ibid.*, p. 159. Ces salutations se trouvent à nouveau dans la lettre de Thiery du 22 mai 1760.

des correspondances françaises de Haller avec celle qu'il entretient avec des savants d'autres nationalités permet de confirmer la nature des envois qui lui parviennent de France. En effet, comme tout membre de la République des Lettres, Haller se fait un devoir de transmettre à d'autres les informations que ses correspondants lui ont transmises³⁴⁷. Il fait ainsi part à Johannes Gessner des nouvelles d'Espagne qui proviennent des lettres de Thiery, qu'il s'agisse de descriptions géographiques ou de l'intention du roi de créer un jardin botanique³⁴⁸. Il est d'ailleurs courant que les lettrés mettent en commun les bénéfices de leurs correspondances, ces échanges s'exerçant dans une logique de complémentarité géographique comme l'indiquent ces lignes de Tissot à Zimmermann : « Je verrai après demain M. Haller à Gumoens. Il m'apporte quelques nouveautés de Londres. Je lui en porte de Paris et l'Italie ; Je ne crois pas qu'on puisse les faire plus mauvaises³⁴⁹. »

La République des Lettres vivant par la complexité de ses réseaux, les intermédiaires dont Haller et Thiery se servent pour s'envoyer mutuellement lettres et paquets, possèdent des nationalités et des fonctions différentes. Les noms des intermédiaires et des destinataires sont égrenés au cours des correspondances, y laissant des traces qui sont autant de pistes pour identifier les moteurs et l'étendue des réseaux savants. Confrontés aux mêmes aléas de la distribution des ouvrages dont ils ont besoin, les lettrés s'entraident et développent une réelle solidarité pour remédier à ces difficultés. C'est ainsi que Bonnet recommande à Haller un libraire genevois du nom de Barthélémi Chirod, qui doit pouvoir le fournir aisément en livres de Paris³⁵⁰. La lettre de recommandation ouvre bien des portes, et Thiery affirme à Haller qu'il ne serait guère difficile de le mettre en contact avec les représentants du jardin botanique de Madrid qu'il a lui-même rencontrés³⁵¹.

Le séjour de Thiery en Espagne permet de voir avec précision comment se file la trame de nouvelles relations. Bien qu'il soit de retour à Paris, sachant que Haller veut obtenir

³⁴⁷ *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 246-247. Dans sa lettre du 15 novembre 1766, Haller cite la liste des ouvrages récents qu'il vient de recevoir de Paris.

³⁴⁸ *Albrecht von Hallers Briefe an Johannes Gesner...*, op. cit., p. 203 et p. 210. Lettre de Haller à Gessner, le 1^{er} janvier 1754 : « A Thierryo Hispanicas stirpes exspecto. Praealtam regionem Castiliae esse monet, et fere circa 25. 26" mercurium versari (...). Medicinae statum non laudat. » ; « J'attends des plantes d'Espagne de la part de Thiery. La région de la Castille est en altitude et le mercure se maintient à environ 25-26° (...). Il ne loue pas l'état de la médecine. » De même, Thiery écrit à Haller le 9 mars 1754 : « Le Roy a ordonné depuis 3 jours un jardin de Botanique. on a fait venir de paris de jeunes gens pour elever un Laboratoire de chymie. » Haller en rend compte à Gessner le 30 mars 1754 : « Ex Hispania scripsit ad me Cl. Thiery, varia nova adjecit. Rex hortum botanicum jussit instrui. » ; « L'illustre Thiery m'écrit d'Espagne, il a joint plusieurs nouveautés. Le roi fait instaurer un jardin botanique. »

³⁴⁹ Lettre de Tissot à Zimmermann, le 13 août 1768. Samuel-Auguste-André-David Tissot - Johann Georg Zimmermann, *Correspondance...*, op. cit., p. 476.

³⁵⁰ Lettre de Bonnet à Haller, le 18 mai 1768. *The correspondence...*, op. cit., p. 755.

³⁵¹ « (...) il me sera aisé pour peu que vous le désiriez, Monsieur, de vous lier de Correspondance avec les principaux directeurs et démonstrateurs de ce jardin (...). », lettre de Thiery à Haller, le 10 janvier 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 120.

des livres espagnols, Thiery l'adresse à un ami rencontré à Madrid. Il recommande donc au Bernois d'écrire à M. Ortega, apothicaire des armées du roi qui lui conseillera des ouvrages, et de profiter de la présence du libraire François Grasset en Espagne pour les obtenir³⁵². Ce cas précis révèle la mutualisation des ressources relationnelles. Le fait que Haller ait simultanément recours à plusieurs intermédiaires renforce l'assurance qu'il peut obtenir des livres d'Espagne sans y avoir lui-même de contact.

De plus, certains intermédiaires se chargent d'envois qu'un scientifique adresse à plusieurs correspondants et servent donc de passerelles entre différents cercles savants. En croisant les différentes correspondances, il est possible de retrouver le circuit des échanges épistolaires. Ainsi Haller sollicite-t-il Tissot, qui réside à Lausanne, afin de l'aider à constituer un paquet de copies du dernier tome de ses *Elementa physiologiae corporis humani* à destination de Paris, que Thiery doit ensuite se charger de distribuer : « J'ai pris la liberté de Vous prier de retirer chez Vous 12 copies de la portion de Physiologie T. VIII qui a été imprimée à Lausanne, je ferai partir le plutôt que je les aurai la portion imprimée à Berne ; de cela nous ferons un petit ballot à M. Thiery

I copie pour lui

I pour M. Tenon

I pour M. Sénac

I pour M. de Mairan

I pour M. Morand le pere³⁵³. »

Disposant lui-même d'un réseau épistolaire étendu, Tissot sert d'intermédiaire entre Haller et Sénac ou Boissier de Sauvages. Pour sa part, Rast de Maupas s'avère être un véritable médiateur entre Haller et Barthez, transmettant à l'un les ouvrages de l'autre et réciproquement³⁵⁴.

Les intermédiaires peuvent être des relais établis dans une ville ou n'y séjourner que de façon ponctuelle. Alors que Jean-Frédéric Herrenschwand est grand-juge des gardes

³⁵² Lettre de Thiery à Haller, le 11 mai 1756 : « (...) j'écrirai à ce dernier à ce sujet ; mais en attendant Mr. Grasset peut l'aller voir de ma part (...) ». »

³⁵³ Lettre de Haller à Tissot, le 4 janvier 1766. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 221.

³⁵⁴ Lettres de Barthez à Haller, les 25 août et 6 octobre 1773. Paul-Joseph Barthez (1734-1806) est docteur en médecine de l'université de Montpellier. Médecin militaire, il est à même d'observer l'épidémie qui sévit au camp de Granville 1756 et qui l'incite à rédiger un mémoire présenté l'année suivante à l'Académie des Sciences. Barthez est un contributeur essentiel de l'*Encyclopédie* pour laquelle il rédige plus de deux mille articles de médecine et d'anatomie. Nommé Censeur royal en 1757, il collabore au *Journal des Sçavants* et obtient la chaire de médecine de Montpellier en 1759. Ses succès comme professeur et comme médecin praticien lui ouvrent les portes des principales académies scientifiques européennes et on lui octroie le poste de médecin de Louis XVI en 1780, ainsi que celui de médecin du Premier Consul en 1801. Principal représentant du vitalisme et auteur des *Nouveaux Éléments de la science de l'homme* (1778), Barthez explique les mouvements physiologiques par l'action d'une force vitale, indépendante des propriétés générales de la matière.

suisses de Versailles, Haller le charge de transmettre des thèses à Réaumur, Chomel, Ferrein et Sénac, informant ces derniers de l'état de la recherche à l'université de Göttingen, ainsi qu'un paquet pour son adversaire, mais néanmoins confrère, Le Cat³⁵⁵. Lorsqu'il doit faire parvenir des paquets de l'Académie Royale de Chirurgie pour Haller, Tenon use souvent de l'intermédiaire de Thiery³⁵⁶, mais il profite également du passage de Gottlieb Emanuel Haller pour lui confier ses lettres³⁵⁷. De même, au printemps 1758, Porta³⁵⁸ quitte Paris pour la Suisse en emportant avec lui deux exemplaires de la thèse de Thiery sur le tissu cellulaire, ces exemplaires étant destinés respectivement à Ramspeck et à Hahn. Puisqu'il en manque un pour Haller, Thiery suggère à ce dernier de se servir de celui de Ramspeck.

Pour faciliter l'acheminement des paquets, Thiery se dit prêt à servir de relais et à centraliser les exemplaires destinés à d'autres correspondants de Haller, afin de les redistribuer³⁵⁹. Cette remarque dévoile le sentiment de Thiery d'être au cœur du réseau parisien de Haller, et d'y jouer un rôle particulier. Cette position lui ouvre un horizon d'échanges avec l'étranger car Thiery a également des contacts et des échanges avec l'académie de Göttingen par l'intermédiaire de Michaelis à qui il recommande la lecture de mémoires³⁶⁰.

Les propos de Thiery et de Haller fourmillent donc de noms de savants et de libraires³⁶¹, de parents et de militaires dont les voyages cimentent les liens des correspondants éloignés³⁶². Outre qu'elle montre les aléas des échanges qui dépendent de plusieurs

³⁵⁵ Lettre de Haller à Jean-Frédéric Herrenschiwand, le 21 janvier 1753.

³⁵⁶ Voir par exemple les lettres de Thiery à Haller du 11 septembre 1765 et du 16 décembre 1765, reproduites dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 250 et p. 254.

³⁵⁷ Lettre de Tenon à Haller, le 3 mars 1761. P. Huard et M.-J. Imbault-Huart, « Trois lettres de René Tenon... », *art. cit.*, p. 399.

³⁵⁸ Il s'agit de Marc-Béat-Louis-Jacob Porta (1734-1806), médecin et magistrat de Lausanne qui étudie à Paris entre 1757 et 1758.

³⁵⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 30 septembre 1759. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 174.

³⁶⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 8 novembre 1760. *Ibid.*, p. 191. Le philologue Johann David Michaelis (1717-1791) est l'un des plus fidèles correspondants que possède Haller à Göttingen. Professeur de philosophie et de langues orientales à l'université de la ville, il est également directeur de la bibliothèque, membre puis président de l'Akademie der Wissenschaften (1761-1770) et conseiller aulique du Hanovre. Michaelis est l'auteur d'une traduction réputée de l'*Ancien* et du *Nouveau Testaments*.

³⁶¹ Bien sûr, les autres correspondants français de Haller mentionnent également les relais par lesquels ils reçoivent ou envoient lettres et paquets. Housset utilise assez fréquemment le courrier lyonnais et l'intermédiaire Rast de Maupas mais dans sa lettre du 20 juin 1771, il déclare profiter de la présence d'un négociant de Bâle à Auxerre pour le charger d'une lettre pour son ami suisse. Le hasard et les occasions spontanées influent donc fortement sur la régularité des échanges.

³⁶² « Je viens de recevoir par un de vos compatriotes (qui m'avait apporté une lettre de mr. de Hahn de Zurich) un paquet contenant des exemplaires de votre réponse latine in 4°. a mess Senac et Morand. Je les leur enverrai au plutôt. Il y a aussi une lettre latine de Mr. Tissot qui vous est adressée. Comme je n'y vois pas l'adresse j' imagine que vous me la destinés et je vous en suis très obligé. », lettre de Thiery à Haller, le 29 juillet 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 226. Une

intermédiaires, la correspondance de Thiery prouve que les relations sont multilatérales et que la correspondance entre deux savants devient souvent le rameau supportant la greffe de nouvelles relations. Chaque savant se trouve acteur de plusieurs cercles qui s'élargissent au contact de nouvelles personnalités de la communauté lettrée. Les réseaux évoluent constamment car certains acteurs se croisent, amorcent des échanges puis cessent parfois rapidement de les poursuivre. Ainsi en est-il des relations de Haller avec Maupertuis que nous développerons ultérieurement. La chronologie resserrée et l'uniformité thématique de leur correspondance n'aboutissent ni à l'insertion de Haller dans le réseau des Lumières berlinoises, ni à celle de Maupertuis dans les cercles intellectuels helvètes.

Dès lors, dans ce monde savant travaillé par une forte concurrence et les ambitions personnelles des scientifiques, il n'est pas anodin que Thiery rappelle régulièrement les liens amicaux qui structurent leurs réseaux. Il reçoit en mars 1757 le professeur Ramspeck, « votre ami » précise-t-il à Haller³⁶³. Dans sa lettre du 13 septembre 1756, il déclare encore : « J'ay les dissertations de Hahn et de Werlhof votre ami³⁶⁴. » Thiery ne se contente pas de citer Werlhof comme il le fait pour Hahn. Il marque le lien amical qui l'unit à Haller ce qui est pour lui une façon de l'assurer qu'il reste dans la ligne de sa pensée. Au milieu des luttes d'influence et des controverses, ceci est peut-être un moyen pour Thiery de souligner sa fidélité à Haller³⁶⁵. Mais l'usage du pronom possessif est aussi le fait de Pringle qui, lors de son séjour en France, écrit au Bernois avoir vu « [leur] ami M. de Senac » et Thiery³⁶⁶.

b- Haller, intermédiaire au sein de cercles français

Les amis et élèves allemands de Haller empruntent les voies de son réseau français. En raison de l'amitié qui l'unit à Haller, Sénac rencontre son protégé Ramspeck³⁶⁷. Ce dernier est également introduit auprès de Thiery qui lui ouvre les portes d'autres médecins, notamment celles de Camille Falconet³⁶⁸. Les contacts entre l'ancien étudiant de Haller et son

compréhension spontanée des logiques et des règles tacites de la sociabilité savante qui transparait dans la dernière remarque du médecin parisien.

³⁶³ Lettre de Thiery à Haller, le 8 mars 1757. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 156.

³⁶⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. *Ibid.*, p. 125.

³⁶⁵ Plus tard, dans sa lettre du 22 mai 1760, Thiery insiste auprès de Haller pour lui dire qu'il prend particulièrement en considération les observations sur le poulx de Werlhof.

³⁶⁶ Lettre de Pringle à Haller, le 5 août 1769. *John Pringle's correspondence with Albrecht von Haller*, edited by Otto Sonntag, Basel, Schwabe & CO AG Verlag, 1999, p. 131.

³⁶⁷ Lettre de Sénac à Haller, le 22 février 1758.

³⁶⁸ Lettre de Ramspeck à Haller, le 4 février 1757. Elève de Pierre Chirac à Montpellier, Camille Falconet (1671-1762) prend le bonnet de docteur en médecine à Avignon, avant de s'installer à Lyon puis à Paris en 1707. Très

principal correspondant parisien se multiplient, même s'il apparaît que le Bernois reste au cœur de leur relation³⁶⁹. Finalement, avoir quitté Paris, Ramspeck désire se rendre à Strasbourg voir « [leur] ami » Spielmann.

Hormis les lettres de recommandation dont il pourvoit ses élèves, Haller remplit une véritable fonction d'intermédiaire au sein des cercles savants français. En 1755, Le Cat lui demande de transmettre un paquet pour Voltaire qui réside alors en Suisse³⁷⁰. On trouve dans les lettres de Housset plusieurs indications sur ses relations avec Rast de Maupas, et en 1770 il sollicite Haller, qui s'est chargé de faire imprimer un ouvrage du médecin auxerrois, d'en envoyer directement un exemplaire à leur collègue lyonnais³⁷¹. Tout comme le médecin bernois Daniel Langhans (1728-1813) passe par son intermédiaire pour convaincre Sénac d'autoriser la prescription d'un de ses remèdes en France³⁷², Thiery sollicite son intervention auprès de son célèbre confrère parisien. Sachant combien Sénac est en vue à la Cour, Thiery demande d'abord à Haller de lui suggérer de faire appel à ses services pour l'aider à soigner le roi³⁷³. Lors d'une autre occasion, le parisien tente d'obtenir que le Bernois use de son influence pour convaincre Sénac de rétablir les appointements des médecins consultants³⁷⁴. Ainsi, pour atteindre une personnalité en vue au sein de la communauté des lettrés, il convient de sélectionner des médiateurs jouissant d'un rang équivalent. Le fait que Thiery recourt à Haller pour infléchir la volonté de Sénac témoigne de la hiérarchie de la République des Lettres dans laquelle le statut et la réputation importent davantage que la proximité géographique.

Haller est chargé par ses correspondants français de services non seulement matériels mais aussi honorifiques. En mai 1760, Thiery lui demande de le faire entrer en relation avec Michaelis de Göttingen car il souhaite échanger avec lui sur la petite vérole. Et c'est encore Haller qui met en relation Thiery et Spielmann, deux de ses principaux correspondants en

réputé, on lui donne successivement les titres de médecin des écuries du roi, médecin de la famille de Bouillon, et médecin consultant du roi et il est reçu à la Faculté de médecine de Paris (1709). Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Falconet dispose d'une des plus riches bibliothèques privées de son époque qu'il lègue à la Bibliothèque du Roi.

³⁶⁹ Lettre de Ramspeck à Haller, le 1^{er} août 1757 : « Monsieur Thiery me fit l'autre jour l'honneur de me venir voir après avoir reçu de Vos nouvelles ».

³⁷⁰ Lettre de Le Cat à Haller, le 24 octobre 1755.

³⁷¹ Lettre de Housset à Haller, le 5 janvier 1770.

³⁷² Lettre de Daniel Langhans à Haller, le 4 novembre 1759.

³⁷³ Lettre de Thiery à Haller, le 10 octobre 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 240.

³⁷⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 11 septembre 1765.

France. En fin de compte, cette entremise permet au Bernois de demander à Thiery³⁷⁵ de lui servir d'intermédiaire avec Spielmann à qui il adresse un paquet³⁷⁶. Thiery envoie donc à plusieurs reprises paquets et lettres chez le Strasbourgeois pour que celui-ci les fasse parvenir à Haller. Toutefois, il est notable que conscient des chemins parfois hasardeux que prennent les envois, il avertit toujours l'Helvétie de son procédé, allant même jusqu'à lui recommander d'en informer de son côté Spielmann pour que celui-ci s'inquiète de sa bonne réception³⁷⁷. Les paquets arrivent au Carrosse de Strasbourg, et il arrive que Spielmann n'aille pas les chercher immédiatement ce qui ne manque d'inquiéter, et même d'agacer, le pointilleux Thiery³⁷⁸. Les circuits d'envoi de paquets ne sont pas toujours simples à établir et le choix de relais s'établit parfois au gré des rencontres. Thiery, de retour d'Espagne et cherchant un moyen pour faire passer des plantes espagnoles à Haller, charge son ami Jean-Jacques Rousseau de s'occuper de cette tâche³⁷⁹. Le philosophe s'en acquitte en adressant le paquet à Haller par le biais d'un autre Genevois. Lorsqu'on connaît les sentiments désapprobateurs qu'éprouve Haller à l'encontre de Rousseau, voir celui-ci lui servir intermédiaire est assez savoureux, d'autant plus que les deux hommes n'ont pas développé de réelles relations directes. Plus tard, Thiery utilise même l'adresse du baron d'Holbach³⁸⁰ chez le libraire strasbourgeois König pour que Haller lui fasse parvenir des livres, et là encore, même si l'on sait que tous se plient à la règle de la tolérance qui régit la République des Lettres, la coïncidence qui fait que le philosophe matérialiste puisse faciliter les relations entre le pieux Haller et son ami parisien ne peut manquer de faire sourire. Des interférences existent entre les cercles intellectuels mais celles-ci ne fécondent pas toujours de nouveaux échanges, et évidemment Haller et d'Holbach, aux opinions si dissemblables, n'ont guère profité de l'occasion pour établir un quelconque contact intellectuel.

D'autre part, les correspondances révèlent que les liens qui unissent des savants ne leur valent pas que des amis. Les noms de leurs adversaires et de leurs rivaux peuvent être

³⁷⁵ Lettre de Thiery à Haller, le 28 janvier 1758. *Ibid.*, p. 162.

³⁷⁶ « Il arrivera dans quatre jours à Strasbourg un paquet contenant ce que j'ai pu amasser jusqu'à ce moment pour vous. Il est, selon vos ordres, adressé à Mr. le Dr. Spielmann, à qui il sera remis franc de port. », lettre de Thiery à Haller, le 7 mars 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 230.

³⁷⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 28 janvier 1758. *Ibid.*, p. 162.

³⁷⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 13 mars 1758. *Ibid.*, p. 163.

³⁷⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 10 janvier 1756. *Ibid.*, p. 120.

³⁸⁰ Issu d'une famille allemande catholique, Paul Heinrich Dietrich, baron d'Holbach (1723-1789) étudie le droit à Leyde avant de s'installer à Paris en 1749 où il occupe la charge d'avocat au Parlement. Athée et acquis aux idées matérialistes, d'Holbach appartient aux rangs des écrivains et philosophes les plus controversés de son temps. Ses écrits, en particulier *Le Christianisme dévoilé ou Examen des principes & des effets de la religion chrétienne* (1761) et le *Système de la Nature ou Des lois du monde physique & du monde moral* (1770), sont à l'origine de scandales. Proche de Diderot, il tient un salon accueillant les grands noms de la scène intellectuelle parisienne et il rédige de nombreux articles de l'*Encyclopédie*.

récurrents dans les échanges épistolaires. C'est ainsi que Haller et Thiery se trouvent tous deux opposés au même adversaire, à savoir le « charlatan » Bordeu, comme le nomme le médecin parisien³⁸¹, ce qui fait que ces querelles forment un des thèmes essentiels de leurs lettres. Bordeu s'oppose à Thiery à propos du tissu cellulaire et il récuse le iatromécanisme de Haller. Des antagonismes communs soudent donc la relation entre Haller et Thiery ce qui peut la rendre déterminante dans la genèse d'un cercle de relations communes. D'ailleurs leurs adversaires ne s'y trompent pas et un article du *Mercure de France* d'avril 1760 attaque conjointement le médecin bernois et son ami parisien³⁸².

Dans la mesure où « la recherche en termes de transfert culturel est une histoire sociale de l'échange culturel³⁸³ », le premier point de notre étude a montré que les pratiques de communication et de sociabilité savantes de Haller sont celles d'un Républicain des Lettres qui s'adresse à ses pairs. Certains temps forment de réelles articulations dans la chronologie des échanges entre Haller et les Lumières françaises. Le début de chaque correspondance est un de ceux-là et en ce sens, il mérite d'être pris en considération pour lui-même. Finalement, dans les cas que nous venons d'étudier, il est révélateur que la première lettre inspire la facture de l'ensemble de la correspondance. Celle de Haller avec Maupertuis garde toujours le même caractère formel, celle avec Voltaire fonctionne autour de malentendus et d'un mélange de formalisme et d'ironie, celles de Tenon ou de Thiery se développent autour de l'axe de la consultation scientifique. Mais si la vie intellectuelle de Haller est semée de rencontres avec les esprits français, elles ne portent pas toutes le germe de relations durables et fécondes. Nous avons vu que les contacts établis directement avec les grands noms de la science parisienne ont certes davantage laissé de traces dans la pensée de Haller qu'elles n'ont occasionné de relations personnelles suivies. Ce sont donc d'autres savants, rencontrés ultérieurement qui servent de relais pour transmettre l'œuvre de Haller en France.

L'étude de la morphologie du réseau tissé par Haller en France nous amène à nous interroger sur le fonctionnement interne de ce réseau, ainsi qu'à définir les idées dont il est le support.

³⁸¹ Lettre de Thiery à Haller, le 19 mars 1760, Lettre reproduite O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 193

³⁸² Lettre de Thiery à Haller, le 22 mai 1760. *Ibid.*, p. 195.

³⁸³ M. Espagne, « Die Rolle der Mittler im Kulturtransfer », dans *Kulturtransfer im Epochenumbruch...*, op. cit., p. 309-329, p. 310.

Chapitre II : LES CURIOSITÉS PARTAGÉES

« Loin de nous brouiller, travaillons de concert à débrouiller l'obscurité de la question qui partage nos opinions, en multipliant et approfondissant les expériences favorables à chacune d'elles³⁸⁴. »

« Ceux qui blâment l'application qu'on donne aux Sciences, ignorent certainement qu'elles sont & qu'elles ont toujours été les bienfaitrices du genre humain³⁸⁵. »

Les rencontres personnelles et surtout le recours à la correspondance fécondent la pensée et les écrits de Haller et de ses contemporains français. Il sera toutefois utile ultérieurement de dégager la nature réelle des relations de Haller avec les autres savants de son époque, car il serait maladroit de penser que les grands noms de la science de l'époque s'approprient de façon identique ce socle relationnel. En revanche, il est certain que ceux qui le composent, partagent un même souci de faire progresser l'œuvre scientifique et que ce désir les amène à des interrogations et à des orientations communes. Au cours du siècle, le regard porté par les hommes des Lumières qui se vouent aux sciences, sur la nature, les méthodes et la fin de leur discipline évolue³⁸⁶. Haller participe à part entière aux discussions qui entourent la construction du discours scientifique et nous allons maintenant tenter de montrer dans quelle mesure les orientations de sa pratique savante sont proches de celles de nombre de ses contemporains français.

Devant la richesse des thèmes abordés dans le commerce épistolaire et les publications, deux principaux axes de réflexion, particulièrement révélateurs des discussions, mais aussi de la coopération entre Haller et les savants français, désireux d'affiner et de légitimer leur pratique savante, ont retenu notre attention. C'est ainsi, qu'après avoir examiné la place qu'on accorde à l'expérience dans le discours savant, nous analyserons les modes d'implication des hommes de science dans la prévention et la régulation des maux qui affectent la société.

³⁸⁴ Lettre de Le Cat à Haller, le 12 avril 1755.

³⁸⁵ « Mémoire sur l'évaporation de l'eau salée », par M. Haller, *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, année 1764, Paris, Imprimerie Royale, 1767, p. 9-74, p. 31.

³⁸⁶ François Duchesneau, *La physiologie des Lumières...*, op. cit., p. 414 : « A l'aube du siècle des Lumières, l'œuvre de science commence donc à se doubler d'une œuvre de critique de la science ».

1- Le statut de l'expérience et des conditions d'observation

Le XVIII^e siècle est un pivot fondamental pour l'élaboration de la science moderne³⁸⁷ même si cette période n'est pas la matrice d'une « révolution scientifique³⁸⁸ » de l'importance de celle du siècle précédent. Dans le cadre de la concurrence entre la pensée hypothético-déductive de Descartes et celle de Newton qui fait primer les résultats de l'expérience face à l'hypothèse de départ, beaucoup de savants des Lumières ont tranché en faveur du dernier et dès lors, l'expérience devient une question cruciale de la recherche scientifique. Très peu de temps après ce que l'on a appelé la « révolution » newtonienne, une véritable réflexion se développe pour tenter d'en comprendre les causes et les implications. Savants et philosophes sentent l'obligation dans laquelle ils sont de caractériser les capacités de l'esprit humain, et l'une des marques du XVIII^e siècle réside notamment dans l'adhésion du sujet à la perception sensible du monde et au support moral qui guide l'empirisme scientifique³⁸⁹. Pour comprendre la richesse de la notion d'expérience, il est nécessaire de prendre en compte les recherches et les réflexions qu'elle a suscitées de façon concomitante en philosophie et en histoire des sciences et des techniques³⁹⁰. Notre observation de la conception hallérienne de l'expérience, à la fois comme théorie et comme pratique³⁹¹, s'est nourrie des problématiques de ces différents domaines de recherche.

Newton réussit à libérer la pensée scientifique de l'attachement obligé aux postulats formulé par Descartes. Ce sont désormais la rigueur méthodologique et le bien-fondé de l'expérience qui garantissent les progrès de la science. Toutefois, conscients des métamorphoses de la science et de ses enjeux, les esprits du XVIII^e siècle ne se contentent pas de reprendre à leur compte la pensée du physicien anglais. Certains auteurs ont surmonté l'opposition entre la pensée cartésienne qui honore la toute puissance de la raison et la méthode newtonienne qui s'appuie sur l'expérience. La pratique de la science moderne naît

³⁸⁷ Abdelkader Bachta, *L'épistémologie scientifique des Lumières*, op. cit., p. 17. L'auteur le rappelle ici avec justesse, en évoquant bien sûr le rôle décisif donné à la raison.

³⁸⁸ Nous utilisons avec précaution ici le terme de « révolution », tant contesté, pour rappeler que les auteurs de la fin du XVII^e et du XVIII^e siècles ont eux-mêmes présenté leur programme méthodologique comme une rupture avec celui des Anciens, remis à l'honneur à l'époque de la Renaissance.

³⁸⁹ Jessica Riskin, *Science in the age of Sensibility, the sentimental empiricists of the french enlightenment*, Chicago - London, The University of Chicago Press, 2002, p. 1 ; p. 5.

³⁹⁰ C. Salomon-Bayet, *L'institution de la science et l'expérience du vivant*, Paris, Flammarion, 1978, p. 11 : « (...) l'expérience, elle, est un *concept-carrefour*, qui s'exporte et s'importe dans une multiplicité de voies. Il est donc nécessaire de parcourir plusieurs fois les mêmes avenues du savoir, quant aux thèmes et quant aux temps, de soumettre une même période et un même problème à une triple approche relevant de la philosophie, de l'histoire des sciences et de l'épistémologie. »

³⁹¹ *Ibid.*, p. 10 : « L'expérience, à partir du moment où elle est l'objet d'une action, celle d'expérimenter, constitue un fait *expérimental*, qui désigne à la fois une attitude méthodique et un résultat. »

d'ailleurs de la conciliation entre les deux modes discursifs concurrents³⁹². Dès 1675, François Bayle³⁹³ publie son *Discours sur l'expérience et la raison*, dans lequel le médecin toulousain réfléchit sur le lien nécessaire entre la méthode expérimentale et le raisonnement pour la construction de la science physique. Nous allons voir tout d'abord comment à l'image de ses contemporains, Haller tente tout au long de sa vie de définir les buts et les fondements de son projet scientifique, ce qui nous amènera à constater que les thèmes qui structurent sa réflexion présentent d'étroites similitudes avec celles des Lumières françaises³⁹⁴. Puis, nous repérerons les points communs entre les pratiques expérimentales de Haller et des savants français, en nous attachant plus particulièrement à celles des médecins. Pour finir, nous analyserons comment reproches et divergences les réunissent en réalité dans une logique commune. Notons enfin, que nous n'avons pas conçu cette partie uniquement sous la forme d'une comparaison entre la pensée et les pratiques expérimentales de Haller avec celles de ses contemporains français car une telle comparaison devrait faire l'objet d'un travail à part entière. En revanche, il est possible de montrer à travers la figure du physiologiste suisse que l'expérience est un enjeu essentiel de la communication entre les savants des Lumières puisqu'elle est souvent la pierre de touche de leurs discussions.

a- Épistémologie et dispositif méthodologique

Malgré des nuances entre les pays, la pensée scientifique européenne du XVIII^e siècle repose sur un substrat philosophique qui présente des références communes. Haller et ses contemporains partagent la même connaissance des auteurs qui ont posé les jalons de la réflexion sur le rôle tenu par l'expérience dans la construction de la science. Ainsi, d'Alembert reconnaît la nécessité de lire les Anciens dont les textes n'ont pas révélé tous les secrets. S'il met en garde contre les abus de l'érudition qui peut engendrer la stérilité de l'esprit, l'encyclopédiste affirme qu'on ne peut oublier la dette des savants présents envers ceux du passé³⁹⁵. Parmi ces derniers, tous ne bénéficient pas de la même aura auprès des

³⁹² F. Duchesneau, « Figures de l'empirisme », *Philosophiques*, 1985, p. 412-420.

³⁹³ Professeur à l'université de Toulouse, François Bayle (1622-1709) est un médecin cartésien acquis à l'empirisme. Le titre exact de l'ouvrage est : *Discours sur l'expérience et la raison dans lequel on montre la nécessité de les joindre dans la physique, la médecine, & la chirurgie*.

³⁹⁴ La conception du monde de Haller et ses théories de la perception de la nature ont été analysées par Richard Toellner dans son ouvrage *Albrecht von Haller. Über die Einheit...*, *op. cit.*

³⁹⁵ J. Le Rond d'Alembert, *Discours préliminaire*, dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, T. I., p. xxx : « C'est être ignorant ou présomptueux de croire que tout soit vû dans quelque matière que ce puisse être, et que nous n'ayons plus aucun avantage à tirer de l'étude et de la lecture des anciens. »

hommes des Lumières. Ceux-ci, les plus illustres comme les méconnus, se présentent comme les héritiers de Francis Bacon (1561-1626)³⁹⁶, celui qu'ils tiennent, à tort ou à raison, pour le fondateur de la méthode expérimentale³⁹⁷. Philosophe et homme d'Etat, plus que véritable homme de science, Bacon n'a certes pas mis lui-même en œuvre les principes expérimentaux qu'il a énoncés et son ouvrage *Novum Organum* (1620), tant vanté par ses disciples du XVIIIe siècle, expose principalement les lignes directrices d'une réorganisation du savoir. L'héritage de Bacon, notamment sa définition du raisonnement scientifique fondée sur l'induction, connaît quelques aléas³⁹⁸ et l'aura de Newton éclipse l'éclat de sa postérité en Angleterre à la fin du XVIIe siècle. Les esprits du XVIIIe siècle n'en continuent pas moins de le célébrer et de se réclamer de sa pensée, pierre angulaire de la justification de la méthode expérimentale. Haller loue donc lui aussi l'œuvre de Bacon qui, bien qu'à ses yeux moins bon scientifique que Galilée, a porté un coup fatal au règne de la métaphysique. Bacon n'a pas préconisé l'étude de l'univers tout entier mais selon ses préceptes, les savants ont pour tâche d'analyser un objet précis et de se détacher de la tradition des Anciens pour être les propres maîtres de leur expérience³⁹⁹.

Parmi la constellation d'auteurs qui requièrent l'attention et le respect des hommes des Lumières, il n'est guère surprenant que le nom de Descartes soit récurrent à la fois dans les écrits de Haller et dans ceux des penseurs français de son époque. Reconnaisant le génie mathématique de Descartes, Haller déplore d'autant plus que l'esprit de système l'ait empêché d'appliquer son génie dans le domaine de la physique⁴⁰⁰. Le Bernois admet avec Descartes que le siège de la Raison réside indubitablement dans le « Je »⁴⁰¹, mais à la différence du philosophe français, l'homme selon Haller se doit d'être conscient des limites de sa perception et de sa pensée⁴⁰². Les facultés de la raison sont bornées par des limites inhérentes à la nature humaine et c'est en cela que l'homme se distingue de Dieu. De plus, Descartes situe l'origine de la conscience de l'homme dans la pensée pure, alors qu'Haller la fait naître du sentiment. Enfin, celui-ci renverse la perspective de Descartes qui donne à la raison la tâche d'apporter de l'ordre dans le monde des apparences. Pour Haller, l'homme a le devoir

³⁹⁶ D'Alembert dans le *Discours préliminaire* rend hommage à Bacon tant pour sa réflexion sur l'expérience, que pour l'arbre des connaissances qu'il a dressé.

³⁹⁷ S. Mazauric, « Charles Bagard, un médecin lorrain des Lumières », *Annales de l'Est*, 2001, n°1, p. 73-90.

³⁹⁸ La portée réelle des réflexions et des écrits de Bacon font encore l'objet de divisions dans des travaux épistémologiques récents.

³⁹⁹ A. von Haller, « Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des poissons, par Jaques Théodore Klein », *Bibliothèque raisonnée*, 1743, t. 30, partie 2, p. 418-437, p. 424.

⁴⁰⁰ *Idem*.

⁴⁰¹ R. Toellner, *Albrecht von Haller. Über die Einheit...*, op. cit., p. 84.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 88.

de chercher l'ordre du monde en se servant de l'expérience. Au cours de sa vie, le jugement qu'il porte sur Descartes semble se noircir. En 1773, le Bernois réagit avec violence à la lecture d'un éloge de Descartes rédigé par Thomas⁴⁰³. La rage de Haller éclate car le philosophe français, plus mauvais savant encore que Buffon, n'est en fin de compte à ses yeux qu'un mauvais romancier dont l'inconséquence de l'œuvre conduit à l'impiété⁴⁰⁴. Ce jugement tranche par rapport à certains commentaires plus modérés qu'il a parfois formulé à l'égard de Descartes. Cette aigreur vient peut-être en partie de l'usure des longues luttes menées contre le matérialisme que Haller associe aux dérives du mécanisme.

Partagé au sujet de Descartes, Haller est un fervent admirateur de Newton. Le physicien constitue une référence pour Haller qui est obligé de prendre parti dans les querelles du siècle car l'interprétation de la science newtonienne n'a pas été sans occasionner nombre de discussions au sein de la communauté savante. L'analyse des discussions des Lumières concernant la conception newtonienne de la science et la place centrale qu'elle accorde à l'expérience, nous permet deux remarques. Tout d'abord, il est manifeste que la réception d'un nouveau programme méthodologique dépend de plusieurs caractères mentaux dont l'un est sûrement l'attachement national porté au précédent paradigme, lorsque celui-ci est associé à une personnalité savante de leur pays. Il est clair que plus encore que les autres Européens, les Français doivent d'abord régler le sort du cartésianisme avant de déterminer l'accueil à réserver au newtonianisme. De même, les savants des espaces germaniques sont plus attachés à la pensée de Leibniz qu'ils estiment incomprise à l'étranger. D'autre part, au sein d'une structure mentale régionalement définie, la lecture d'un paradigme crée des différences d'interprétation. Le paradigme newtonien suscite de vives controverses et même lorsqu'on le pense accepté par deux auteurs d'un pays identique, il peut s'avérer qu'en réalité leur compréhension diverge. Ainsi en est-il des lectures faites en France de la science newtonienne par Voltaire et par d'Alembert, car si comme Maupertuis, le premier retient surtout de Newton l'importance donnée aux faits et à l'expérience, d'Alembert⁴⁰⁵ va plus loin en

⁴⁰³ Il s'agit d'Antoine Léonard Thomas (1732-1785) qui a remporté le prix de l'Académie française en 1765 pour son *Eloge de René Descartes*.

⁴⁰⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 novembre 1773 : « Lui qui abandonna les routes tracées par Bacon et Galilée pour nous ramener dans celle des fictions orgueilleuses qui promet de tout expliquer, sans rien connoître. » *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1106.

⁴⁰⁵ Dans le *Discours préliminaire* d'Alembert manifeste très clairement la dette des savants de sa génération à l'égard de Newton. J. Le Rond d'Alembert, « Discours préliminaire... », dans *Encyclopédie...*, *op.cit.*, p. xxvj : « Newton, à qui la route avoit été préparée par Huyghens, parut enfin, et donna à la philosophie une forme qu'elle semble devoir conserver. Ce grand génie vit qu'il étoit tems de bannir de la physique les conjectures et les hypothèses vagues, ou du moins de ne les donner que pour ce qu'elles valaient, et que cette science devoit être uniquement soumise aux expériences et à la géométrie. »

affirmant la contingence de toute vérité expérimentale⁴⁰⁶.

La spécificité de la pensée hallérienne comme interprète de la science newtonienne est traitée dans l'étude de Simone de Angelis consacrée à l'évolution du concept de nature dans la Suisse du premier XVIII^e siècle⁴⁰⁷. L'auteur y montre la position ambivalente des scientifiques helvètes qui jouèrent un rôle réel d'intermédiaires culturels tout en conservant leur identité particulière, ce qui les a amené à garder une certaine distance face aux théories en faveur auprès du public français ou germanique. La même attitude régit également la réception de la pensée de Newton par Haller. Le système de ses *Elementa physiologiae corporis humani* (1757-1766) est d'allégeance newtonienne : il figure une architecture de considérations inductives rationnelles. L'édifice repose sur les faits empiriques que désignent les propriétés d'irritabilité et de sensibilité. Rappelons qu'au terme de multiples recherches, Haller présente à l'Académie des sciences de Göttingen les résultats de ses expériences sur l'irritabilité et la sensibilité au cours des séances du 22 avril et du 6 mai 1752. Son *De partibus corporis humani sensilibus et irritabilibus*⁴⁰⁸, traduit en français par Tissot sous le titre *Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux*⁴⁰⁹, distingue deux propriétés essentielles pour l'organisme. L'irritabilité désigne la propriété des muscles de se contracter à la suite d'une stimulation, sachant qu'au cours de ce procédé, l'animal ne manifeste ni sensation, ni douleur. Les parties irritables le sont à des degrés différents, les muscles nécessaires à l'activité vitale, tel le cœur, sont les plus irritables tandis que ceux qui ne sont responsables que de l'activité animale le sont moins. En revanche, la sensibilité appartient exclusivement aux nerfs et aux parties innervées du corps. Excitées, les parties sensibles du corps transmettent la sensation de douleur ou de plaisir à l'âme⁴¹⁰. Le fait qu'une partie du corps soit sensible ou irritable s'explique par sa structure⁴¹¹ et le type de fibres qui le composent. Cette théorie énoncée par Haller est l'occasion d'une controverse qui divise l'Europe entière. On refait ses expériences et sa pensée est souvent rejetée parce qu'elle remet

⁴⁰⁶ Nous reprenons ici l'analyse très claire de B. Abdelkader dans *L'épistémologie scientifique...*, op. cit., p. 35.

⁴⁰⁷ S. de Angelis, *Von Newton zu Haller...*, op. cit., p. 2.

⁴⁰⁸ Albertus de Haller, *De partibus corporis humani sensilibus et irritabilibus*, dans *Commentarii Societatis regiae scientiarum gottingensis*, ad annum 1752, Gottingae, apud Viduam Abrami Vandenheockii, 1753, t. II, p. 114-158.

⁴⁰⁹ *Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux*, par M. de Haller, Lausanne, Marc-Michel Bousquet, 1755.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 5-6 : « J'appelle partie irritable du corps humain, celle qui devient plus courte, quand quelque corps étranger la touche un peu fortement. En supposant le tact externe égal, l'irritabilité de la fibre est d'autant plus grande, qu'elle se raccourcit davantage. (...) J'appelle fibre sensible dans l'homme, celle qui étant touchée, transmet à l'âme l'impression de ce contact (...). J'appelle insensible, au contraire, celle qui étant brûlée, coupée, piquée, meurtrie jusques à une entière destruction, n'occasionne aucune marque de douleur, aucun changement dans la situation du corps. »

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 40 : « (...) je démontrerai en même tems, que l'Irritabilité ne dépend point des nerfs, mais de la fabrique primordiale des parties qui en sont susceptibles. »

en cause le modèle mécaniste. Bon nombre de savants récusent le postulat de Haller selon lequel il existe une force inhérente à la fibre musculaire, qui ne dépendrait ni des nerfs, ni de l'âme.

D'autre part, Haller cherche à l'instar de Newton une cause unique des phénomènes de la vie, et l'on trouve en effet des similitudes certaines entre l'idée de la force d'attraction de Newton et celle de l'irritabilité. Dans l'éloge du physiologiste qu'il prononce à la Société Royale de Médecine le 20 octobre 1778, Félix Vicq d'Azyr reconnaît le lien qui unit Haller à Newton en notant que tous deux ont dégagé des lois générales à partir de la description des faits observés⁴¹². En revanche, il n'est pas possible d'assimiler complètement la pensée des deux savants, chacune d'elles dépendant de présupposés épistémologiques différents⁴¹³. Haller a conscience de la spécificité des sciences du vivant et des précautions qu'il convient de prendre pour en poursuivre l'étude. Il sait que les lois de la physique ne peuvent s'appliquer sans nuance à l'étude du corps humain.

D'autres penseurs contemporains de Newton ont contribué à façonner le cadre des discussions épistémologiques des savants du XVIIIe siècle. Ainsi, comme bon nombre de ses contemporains, Haller ne reste pas indifférent à la pensée du médecin philosophe John Locke⁴¹⁴ et à ses réflexions sur la constitution de l'expérience scientifique. Comme ils le font pour la pensée cartésienne, les esprits du XVIIIe siècle doivent se positionner face aux réflexions du philosophe anglais, dont l'*Essay concerning Human Understanding* (1690) constitue, par son analyse des étapes du raisonnement humain et la consécration des hommes de science comme les véritables maîtres d'œuvre de leur discipline, le premier livre de la science des Lumières⁴¹⁵. Locke n'a pas été sans influencer les philosophes français, et d'Alembert en expose sa lecture dans le programme intellectuel et méthodologique qu'est le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*. A plusieurs reprises, l'auteur y constate que l'homme prend connaissance du réel par les sensations avant de le reconstituer par la force du jugement car la *sensation* et la *réflexion* sont les seules sources des idées humaines.

⁴¹² Gerhard Rudolph, « La méthode hallérienne en physiologie », *Dix-huitième Siècle*, 1991, n°23, p. 75-84, p. 84.

⁴¹³ S. De Angelis rappelle à juste titre que pour comprendre la nature réelle de l'influence de Newton sur Haller, il faudrait une étude approfondie qui en chercherait les racines dans l'époque de ses études et de son apprentissage, particulièrement lors de son séjour à Leyde.

⁴¹⁴ Après des études à Oxford, John Locke (1632-1704) s'oriente vers la médecine et devient le médecin personnel de Lord Shaftesbury. Admis au sein de la Royal Society en 1667, Locke se lie avec Robert Boyle et Thomas Sydenham, mais il suit Shaftesbury en exil en Hollande lors de sa disgrâce (1682-1688). Son *Essai sur l'entendement humain* (1690) porte sur l'origine et la façon dont les idées se forment dans notre esprit. Rejetant toute hypothèse métaphysique sur l'âme et la nature des idées, Locke cherche, à la manière dont Hippocrate a appuyé son raisonnement sur les signes des maladies, à observer la « sémiotique », l'étude des signes constitutifs de la connaissance.

⁴¹⁵ F. Duchesneau, « Figures de l'empirisme », *art. cit.*, p. 414.

D'Alembert reconnaît au penseur anglais le fait d'avoir réduit les prétentions des métaphysiciens et d'avoir défini leur discipline sur les principes de la physique expérimentale⁴¹⁶. Le succès de Locke pénètre largement les sphères intellectuelles en Suisse et par conséquent, sa pensée influence celle de Haller⁴¹⁷. On le remarque lorsque l'on se réfère aux articles rédigés par le Bernois pour les *Suppléments* de l'*Encyclopédie*. Les références à Locke sont régulières dans l'ensemble des *Suppléments* et Haller ne peut écrire l'article « Abstraction » sans mentionner le penseur anglais. Il y rappelle l'apport de Locke qui a démontré le rôle de l'abstraction physique, permettant de distinguer l'homme de la brute⁴¹⁸. L'ensemble de l'œuvre scientifique de Haller démontre qu'il croit en l'importance fondamentale de la perception et du rôle des cinq sens pour appréhender le monde extérieur. Il rejoint en cela son adversaire rouennais Claude-Nicolas Le Cat qui, dans son *Traité des sens* (1744), développe les propriétés et les caractères des cinq sens, outils de la connaissance humaine⁴¹⁹. Mais contrairement à Locke, Haller ne sépare pas l'activité de réflexion des organes des sens. Sachant que le monde extérieur ne se reflète pas tel quel à l'intérieur de l'homme, le physiologiste insiste sur la fonction des nerfs qui transmettent les informations du monde extérieur au cerveau, lequel va à son tour les transformer⁴²⁰.

Les auteurs de la fin du XVIIe et du début du XVIIIe siècle ont légué aux Lumières un vaste champ de réflexion et d'interrogations concernant l'expérience. Parmi les nombreuses questions soulevées par le rôle de l'expérience dans la construction du savoir scientifique figure celle du statut et de la place de l'hypothèse dans le processus expérimental. Pour sa part, Haller refuse d'accepter l'hypothèse *a priori*, ce qui le fait rompre avec la méthode cartésienne et le fait entrer dans la logique newtonienne. Bien qu'il rejette tout esprit de système qui s'appuierait exclusivement sur l'hypothèse, Haller ne nie pas toute utilité à cette dernière. Dans ses écrits, il justifie la nécessité de l'hypothèse dont la validité doit être sanctionnée par l'expérience. A l'issue de l'expérience, le savant doit donc voir si les résultats obtenus correspondent à l'hypothèse de départ. Cependant Haller, fils de son époque, ne s'en tient pas toujours à la théorie qu'il formule. Dans ses travaux sur la physiologie des Lumières, François Duchesneau a souligné combien les programmes de recherche des scientifiques du

⁴¹⁶ J. d'Alembert, « Discours préliminaire... », dans *Encyclopédie...*, *op.cit.*, p. xxvjj : « En un mot il [Locke] réduisit la métaphysique à ce qu'elle doit être en effet, la physique expérimentale de l'âme (...). »

⁴¹⁷ Eduard Fueter, *Geschichte der exakten Wissenschaften in der schweizerischen Aufklärung (1680-1780)*, Aarau, H.R. Sauerländer, 1941, p. 75.

⁴¹⁸ Article « Abstraction », *Suppléments à l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, M. Rey Libraire, Amsterdam, 1776, Tome 1, p. 67.

⁴¹⁹ Claude-Nicolas Le Cat, *Traité des sens*, Rouen et Paris, G. Cavelier, 1742.

⁴²⁰ R. Toellner, *Albrecht von Haller. Über die Einheit...*, *op. cit.*, p. 90.

XVIIIe siècle s'inspirent de programmes méthodologiques apparemment contradictoires, mais qui dans les faits réussissent à cohabiter et dont la juxtaposition ne gêne pas la démarche des savants⁴²¹. Souvent Haller fait une expérience en vue d'observer un phénomène dont il pressent l'existence, l'expérience lui permettant⁴²² alors d'identifier une réaction précise du corps qui sert de support expérimental. Mais chez lui, la place du postulat peut varier selon l'expérience. Bien évidemment, il peut parfois arriver que Haller, surpris par ce qu'il observe, soit obligé d'énoncer une hypothèse *a posteriori* pour justifier sa découverte⁴²³. Il reste alors plus prudent dans la formulation de son jugement que lorsque celui-ci confirme ce qu'il espérait trouver lors de l'expérimentation⁴²⁴. Dans le compte rendu de ses recherches sur les yeux de poisson qu'il publie en 1764 auprès de l'Académie des Sciences parisienne⁴²⁵, Haller formule à nouveau quelques idées sur la théorie de l'expérience, idées dans lesquelles on peut débusquer une certaine contradiction à propos de l'usage de l'induction. Dans les remarques préliminaires à l'exposition des faits, Haller avoue avoir eu recours assez fréquemment au raisonnement inductif⁴²⁶. Quelques lignes plus loin, l'auteur toutefois émet des doutes sur la qualité d'un tel raisonnement, et il note que l'incompréhension de l'expérimentateur face à un fait observé ne doit pas le faire tomber dans le piège de l'induction⁴²⁷. Cette contradiction met bien en lumière les difficultés intellectuelles des savants du XVIIIe siècle qui se débattent entre la construction de modèles théoriques, qu'ils veulent les plus cohérents possible, et les difficultés de la réalité expérimentale.

Justement, l'expérience est essentielle pour les progrès de la médecine en raison de la nature matérielle et non spéculative de cet art. Haller souhaite aborder la médecine en accord avec l'esprit de la science moderne et pour cela il convient de rompre avec l'aristotélisme. En réaction à l'article « Sensibilité » écrit par Fouquet dans l'*Encyclopédie*, Haller expose très

⁴²¹ F. Duchesneau, « Figures de l'empirisme », *art. cit.*, p. 416 : « Dans de nombreux cas, la coexistence de programmes de recherche en divergence initiale engendre divers modes d'intersection des constellations qui évoluent en se faisant face. »

⁴²² « Il faut absolument une machine pour le mouvement du cristallin; mais je suis bien embarrassé à en trouver. », lettre de Haller à Caldani, le 8 septembre 1759. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani, Briefwechsel 1756-1776*, herausgegeben und erläutert von Erich Hintzsche, Bern und Stuttgart, Verlag Hans Huber, 1966, p. 67.

⁴²³ Lettre de Haller à Caldani, le 8 février 1760. *Ibid.*, p. 77-78. A propos d'une partie non nommée du cerveau dont la blessure entraîne des crampes, Haller écrit : « Ich glaube, es sind die Schenkel des verlängerten Markes und dieses selbst, doch wünschte ich, daß dies von mehreren gelehrten Männern bestätigt würde. »

⁴²⁴ Le terme d'expérimentation ne prend son acception moderne qu'au XIXe siècle, il figure toutefois dans certains textes des Lumières. Nous l'employons ici pour désigner la phase pratique et technique de l'expérience.

⁴²⁵ A. Haller, « Mémoire sur les yeux de quelques poissons », *HARS*, 1764, (année 1762), p. 76-100.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 79 : « (...) j'ai disséqué généralement tout ce qui m'est tombé sous les mains ; il en a résulté des inductions qui m'ont guidé dans bien des doutes physiologiques. »

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 80 : « Il paroît difficile de trouver la raison de cette diversité dans la structure de l'organe principal de la vue des poissons, mais il en résulte une maxime bien utile aux Physiciens ; ils doivent se mettre en garde contre les inductions. »

clairement sa philosophie de l'expérience à Charles Bonnet. La pensée d'Aristote est périmée⁴²⁸ et si l'hippocratismes a produit des vérités il convient de ne pas tomber dans le fanatisme à son égard⁴²⁹. Il n'en reste pas moins que le courant « néo-hippocratique », mis à l'honneur par Thomas Sydenham⁴³⁰ et par Hermann Boerhaave, a réaffirmé que l'observation au chevet du malade constitue une étape décisive et incontournable de la pratique du médecin⁴³¹. Dans la découverte du monde sensible, c'est bien l'expérimentation qui en assure les progrès. L'expérience s'oppose en ce sens à la spéculation, travers stérile de bon nombre de scientifiques comme le rappelle Haller à Tissot auprès duquel il dénonce ces « Gens qui n'ont ni vu, ni lu, ni expérimenté, et qui croient que pour connaître une vérité physique il suffit d'y rever⁴³². » Le reproche de la spéculation et de la prédominance de l'hypothèse sur l'expérience concerne en premier lieu les Français, enclins à dissenter sans preuves véritables⁴³³, et notamment les vitalistes qui sont bien en peine d'étayer par des expériences leur thèse de l'autonomie des parties du corps. Haller s'en plaint à Tissot par ces mots : « Les nouvelles thèses de Paris sont toutes dans le goût de Bordeu et de la Caze. Chaque partie du corps a un sens particulier; et le tout dans ce ton d'hypothèse et d'esprit, sans matériaux⁴³⁴. »

Si l'expérience a pour fonction de se prémunir contre les conjonctures improductives, le médecin doit tenir un savant équilibre intellectuel entre le poids accordé à l'expérience et celui du raisonnement qui entoure celle-ci⁴³⁵. Dans un article consacré à la question désormais bien connue de la réception de la théorie de l'irritabilité hallérienne diffusée dans les années 1750⁴³⁶, Hubert Steinke distingue clairement les trois attitudes intellectuelles dont se revendiquent les esprits des Lumières : les empiristes (*die Empiriker*)

⁴²⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 5 Avril 1767. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 593.

⁴²⁹ Lettre de Haller à Bonnet, le 4 mars 1768. *Ibid.*, p. 732.

⁴³⁰ Thomas Sydenham (1624-1689) étudie la médecine de façon discontinue à Oxford, Montpellier et Cambridge, interrompant le cours de ses études par des périodes de service militaire. Il n'en effectue pas moins une brillante carrière de clinicien à Westminster et développe une méthode alliant l'expérience au raisonnement. Suivant les vues d'Hippocrate, Sydenham privilégie l'observation des signes cliniques effectuée au lit du malade et témoin de grandes épidémies comme la peste ou la variole, il tente avec succès des traitements thérapeutiques novateurs comme l'usage du laudanum comme sédatif ou celui du quinquina dans la lutte contre le paludisme.

⁴³¹ *Hellénisme et Hippocratismes dans l'Europe méditerranéenne : autour de D. Coray*, Actes du colloque de Montpellier (20-21 mars 1998), André Andréani, Henri Michel et Élie Pélaquier (éd.), Montpellier, Université Paul-Valéry, 2000. Voir principalement les communications de Pierre Izarn, Thierry Lavabre-Bertrand et Pascale Kibleur. L'émergence et la valorisation de la méthode clinique au XVIII^e siècle s'inscrit dans ce courant néo-hippocratique.

⁴³² Lettre de Haller à Tissot, le 20 avril 1763. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 159.

⁴³³ Nous reviendrons sur la légèreté présumée des Français dans la troisième partie.

⁴³⁴ Lettre de Haller à Tissot, le 29 juillet 1767. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 266.

⁴³⁵ La position de François Bayle est ici très claire. Jacques Roger, *Les sciences de la vie...*, *op. cit.*, p. 196 : « Si un physicien tient à préserver le rôle de la raison dans la science, un médecin doit y tenir encore davantage. (...) la thérapeutique pour être sage, doit être fondée sur le raisonnement. Elle lui a appris surtout à fuir ceux qui ne se réclament que de l'expérience, et qui portent le nom fameux et méprisé d'Empiriques. »

⁴³⁶ H. Steinke, « Die Ehre des Rechthabens: Experiment und Theorie im Streit um die Lehre von der Irritabilität », *Sudhoffs Archiv*, 1998, Band 82, Heft 2, p. 140-169, p. 147.

qui refusent toute généralisation et ne s'attachent qu'aux faits observables, les méthodiques (*die Methodiker*) qui s'appuient sur l'expérience pour en tirer des concepts et des théories, et les tenants des systèmes (*die Systematiker*) qui se réfèrent à des cadres théoriques déjà existants pour expliquer les nouveaux phénomènes observés. Haller et ses partisans se rangent du côté des empiristes quand bien même classer l'ensemble de ses travaux dans un type de méthode nous semble difficile. Le physiologiste s'éloigne de l'empirisme radical car celui-ci conduit nécessairement au scepticisme⁴³⁷. Il cède parfois à la tentation du questionnement téléologique lors de ses recherches ; ses réflexions sur le mécanisme de la respiration le conduisent tout naturellement à se poser le problème de la fonction et du but de ce processus⁴³⁸. La tentation téléologique reste somme toute bien relative chez Haller tant il est certain de découvrir en toute chose les marques de la volonté divine bien ordonnée. Néanmoins, on peut voir que l'expérience n'est pas dénuée chez lui de présupposés moraux. En fin de compte, Haller n'est pas complètement empiriste ; il est aussi rationaliste et c'est justement ce rationalisme qui rend possible son empirisme.

Ainsi, les savants des Lumières ont fait leur, l'idée formulée par leurs prédécesseurs qu'il ne peut y avoir de science sans recours à l'expérience⁴³⁹. Le fait qu'il décide, suite à l'accueil mitigé de ses *Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal*, de publier les cahiers de ses 567 expériences pour affirmer la validité de sa théorie, révèle bien le rôle primordial que Haller accorde au fait expérimental. Le nombre élevé d'expériences est pour le médecin bernois comme pour ses confrères français, un réel gage de fiabilité. Lorsque Thiery fait part à Haller des progrès effectués par le chirurgien Daviel concernant l'opération de la cataracte, il justifie son succès en évoquant les 199 sujets qui se sont prêtés à l'incision de la cornée⁴⁴⁰. Le discours sur l'expérience, constitutif de la naissance de la science moderne, a de profondes implications sur l'architecture de la pensée de Haller et de ses contemporains. Pour analyser la signification et les formes que prend l'expérience dans la pensée et la recherche anatomique hallérienne nous disposons de nombreux écrits de

⁴³⁷ R. Toellner, *Albrecht von Haller. Über die Einheit...*, op. cit., p. 165.

⁴³⁸ Nikolaus Mani, « Albrecht von Haller und die Physiologie », dans *Albrecht von Haller, 1708-1777. Zehn Vorträge gehalten am Berner Haller-Symposium vom 6. bis 8. Oktober 1977*, Basel, Schweizerische Naturforschende Gesellschaft, 1977, p. 67-80, p. 73.

⁴³⁹ Article « Expérience » de Chesneau du Marsais, dans l'*Encyclopédie...*, op. cit., t. IV, p. 297 : « Les spéculations les plus subtiles et les méditations les plus profondes ne sont que des vaines imaginations si elles ne sont pas fondées sur des expériences exactes. »

⁴⁴⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 17 avril 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 137 : « (...) il prétend que sur 199 sujets sur lesquels il l'a faite, elle a parfaitement réussi sur 118. »

l'auteur. Rares sont les textes purement méthodologiques et théoriques de Haller, ce qui conduit à travailler à partir de remarques contenues dans différents documents traitant véritablement d'un objet scientifique. Ainsi, c'est dans certains de ses titres que le savant révèle explicitement l'importance qu'il accorde à l'expérience dans l'avancée de la recherche médicale, que l'on pense aux *Mémoires sur la nature sensible et irritables des parties du corps animal. T. I. Contenant une seconde édition (...) suivie de l'Exposé synthétique des Faits, tiré d'un grand nombre d'Expériences*⁴⁴¹ faites par l'Auteur, paru à Lausanne en 1756. Ce texte permet à Haller d'explicitier ce qu'il entend par le terme d'expérience : il y démontre la supériorité de celle-ci par rapport à la simple observation qui ne procède pas d'une réelle ordonnance expérimentale et qui par conséquent engendre trop d'aléas et d'imprécisions⁴⁴². Par ailleurs, en plus d'un texte consacré à la place de l'hypothèse dans l'expérience⁴⁴³, preuve s'il en est de l'importance qu'il accorde à ce sujet, les lettres, les mémoires et les lectures - critiques du physiologiste comportent assez fréquemment des remarques sur ce thème. Les réflexions à ce sujet sont récurrentes dans de nombreuses correspondances de Haller, notamment dans celle qu'il entretient avec Charles Bonnet ou celle qu'il développe avec Giovanni Battista Morgagni⁴⁴⁴. L'amitié épistolaire entretenue par Albrecht von Haller avec Marc Antonio Caldani⁴⁴⁵ de Bologne, qui s'étend entre 1756 et 1776, témoigne également du rôle décisif accordé à l'expérimentation dans la progression des connaissances médicales car ce thème est récurrent dans leurs lettres. En premier lieu, les deux hommes y échangent fréquemment les résultats de leurs observations. L'historien s'initie alors aux détails de la préparation de leurs expérimentations car par souci de rigueur, Haller et Caldani décrivent souvent les caractéristiques du sujet de l'expérience et les appareils dont ils se servent. La fréquence des évocations de l'expérimentation dans leurs lettres y est remarquable. Bien sûr, le thème de l'expérience n'est pas non plus absent de la correspondance de Haller avec ses

⁴⁴¹ C'est nous qui soulignons.

⁴⁴² H. Steinke, « Die Ehre des Rechthabens... », *art. cit.*, p. 149.

⁴⁴³ « Vorrede », *Allgemeine Historie der Natur nach allen ihren besondern Theilen abgehandelt, nebst einer Beschreibung der Naturalienkammer Seiner Majestät des Königes von Frankreich*, von Georges Louis Leclerc de Buffon und Louis Jean Marie Daubenton, mit einer Vorrede von Herrn Doctor Albrecht von Haller, erster Theil, Hamburg und Leipzig, bey Georg Christian Grund und Adam Heinrich Holle, 1750.

⁴⁴⁴ Docteur en médecine de l'université de Bologne, Giovanni Battista Morgagni (1682-1771) enseigne l'anatomie à l'université de Padoue. Ses travaux fondateurs d'anatomie pathologique, qui s'appuient sur de très nombreuses dissections, lui assurent une grande réputation. L'ouvrage principal de Morgagni, le *De Sedibus, et causis morborum per anatomen indagatis libri quinque* (1761), fait l'objet de multiples traductions en Europe et l'anatomiste est admis dans les académies les plus prestigieuses d'Europe.

⁴⁴⁵ Marc Antonio Leopoldo Caldani (1725-1813) obtient un doctorat de médecine à l'université de Bologne où il est nommé comme professeur de médecine pratique, puis professeur d'anatomie. Espérant obtenir la chaire d'anatomie de Padoue, à la suite de Morgagni, il ne l'obtient en qu'en 1773. Acquis aux idées de Haller concernant l'irritabilité et la sensibilité, il multiplie les expériences pouvant confirmer les vues du Bernois dont il est un des plus fidèles partisans en Italie. Membre des grandes académies européennes, Caldani contribue, grâce à ses recherches, à accroître la réputation de l'université de Padoue.

confrères français. Dans sa première lettre adressée à Sénac, Haller fait part des résultats de ses expériences sur la circulation du sang tandis que le Français lui décrit ses manipulations au microscope⁴⁴⁶. Thiery informe régulièrement son ami bernois de l'évolution de ses expériences et de celles menées par d'autres Français. De même dans les missives de Le Cat destinées à Haller, le chirurgien rouennais insiste sur le fait qu'il ne réussit pas à confirmer par l'expérience les observations faites par Haller concernant l'insensibilité de la dure-mère⁴⁴⁷. Dans ce cas précis, la lettre devient l'arène de la lutte entre les deux savants qui se servent comme arme du thème de l'expérience et de la contre expérience pour démonter le raisonnement du concurrent.

S'entretenir du sens des expériences, notamment en développant le cours de ses propres observations, valorise la correspondance. Présentant à Haller les travaux de la Société Royale de Médecine, Lassone insiste sur le fait que : « Toutes ces expériences faites en grand et avec l'autenticité requise, faisant abstraction totale de système et de théorie, nous ont déjà enrichi de plusieurs faits bien importants mais j'auray grand soin, que sur tous ces objets rien ne soit publié, que lorsque on aura epuisé, pour ainsi dire, toutes les expériences⁴⁴⁸. » Ces mots donnent de la crédibilité à la présentation de l'académie nouvellement constituée, envisagée comme une source de progrès. De même, Tressan de la Vergne parle de ses expériences pour appuyer l'intérêt des courriers qu'il adresse au Bernois. Au nom d'une rhétorique convenue, il reconnaît que « quoique bien faible et marchant d'un pas mal assuré, [il se] livre avec l'ardeur la plus vive a l'étude profonde de la phisique experimentale non telle que ces faiseurs d'experiences isolées la pratiquent, mais avec la meditation necessaire pour aprocher du moins d'une suite de relations et de rapports entre les objets reunis et composés qui puisse porter une vraie lumiere dans [son] esprit⁴⁴⁹. »

Mais l'invocation expérimentale, devenue un topo des écrits scientifiques des Lumières, dissimule une certaine confusion dans l'usage du terme d'« expérience ». Cette équivocité se retrouve dans les écrits et les pratiques des savants du siècle précédent, ces illustres références qui, de Galilée à Newton, sont invoquées comme précurseurs du raisonnement scientifique fondé sur l'expérience. Dans une étude consacrée à Blaise Pascal, Simone Mazauric a discerné avec beaucoup de finesse les écarts récurrents entre une pratique pragmatique de l'expérience qui se précise et s'améliore, et un support théorique peu profond, exprimé sur un mode répétitif qui dénonce l'apriorisme cartésien et affirme la nécessité du

⁴⁴⁶ Lettre de Haller à Sénac, le 16 août 1751. Lettre de Sénac à Haller, le 29 octobre 1751.

⁴⁴⁷ Lettres de Le Cat à Haller, le 4 juillet et le 6 novembre 1753.

⁴⁴⁸ Lettre de Lassone à Haller, le 12 octobre 1777.

⁴⁴⁹ Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 28 avril 1756.

recours à l'expérience sans en définir précisément les formes et les enjeux⁴⁵⁰. Les recherches de Claire Salomon-Bayet sur l'expérience dans les sciences du vivant l'ont amenée à constater la polysémie de ce terme à l'âge classique⁴⁵¹. Malgré l'invocation répétée à l'expérience, les savants ne recourent pas à une méthode clairement identifiable et construite, comme si le seul mot d'expérience garantissait la rigueur du travail. La variété et la forme des discours sur l'expérience empêchent que l'on puisse réellement parler de théorie de l'expérience au XVIIIe siècle. Sous la justification commune du processus expérimental, les trajectoires des savants divergent. Si certains savants, tel Réaumur, sont devenus célèbres par le recours systématique à des techniques expérimentales de qualité, d'autres figures non moins illustres, comme celle de Maupertuis, élaborent eux aussi un programme d'expériences qu'ils ne mettent pourtant pas en application. Médecins et chirurgiens ont contribué à faire progresser la réflexion sur l'expérience en affinant sa définition. François Quesnay⁴⁵² est l'un de ces praticiens qui démontrent le bien fondé de l'expérience en médecine tant dans ses actes que dans ses écrits, pensons à *L'Essai physique sur l'économie animale* (1736). Il insiste sur l'apport de la médecine pratique, tout en rejetant farouchement l'empirisme qui guide certains médecins, plus attachés à une médecine expectante qui respecterait les théories livresques qu'à l'idéal hippocratique de l'intervention à bon escient sur le corps malade⁴⁵³.

Chez Haller, le recours quasi-systématique au terme « expérience » n'empêche pas un certain flou dans la signification exacte de ce mot. La notion d'expérience (*Erfahrung*) peut signifier la prise de connaissance du monde ou bien celle d'expérimentation (*Experiment*). Dans le second sens, le mode de fonctionnement expérimental de Haller recouvre en trois étapes : l'observation, le « open-ended » et les « expérimentations » liées à une théorie⁴⁵⁴. La traduction anglaise⁴⁵⁵ du titre *Deux mémoires sur le mouvement du sang et*

⁴⁵⁰ S. Mazaure, « Les expériences sur le vide et le statut de l'expérience », dans *Les Pascal à Rouen : 1640-1648*, textes réunis par Jean-Pierre Cléro, Rouen, Publications de l'université de Rouen, 2001, p. 179-195.

⁴⁵¹ Il convient à ce propos de noter que les historiens se sont davantage penchés sur l'étude des expériences de chimie et de physique du XVIIIe siècle que sur les expériences médicales. Les expériences, comme processus expérimental et comme réflexion théorique, de Haller ont été notamment analysées par Maria Teresa Monti, Renato Mazzolini et Hubert Steinke.

⁴⁵² Chirurgien et médecin, François Quesnay (1694-1774) exerce à Versailles où madame de Pompadour puis Louis XV s'attachent ses services. Outre celles ayant trait à la saignée, ses principales publications sont *L'Essai physique de l'Oeconomie animale* (1736) et *l'Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France* (1749). Membre de l'Académie des Sciences (1751), Quesnay fréquente d'Alembert et Buffon, puis Diderot et Helvétius et il rédige plusieurs articles de *l'Encyclopédie* portant sur l'agriculture. Ses réflexions en matière d'économie et d'agriculture l'amènent à fonder l'Ecole des Physiocrates qui octroie une place primordiale à l'agriculture et fait de nombreux émules parmi lesquels figurent le marquis de Mirabeau, Dupont de Nemours ou Turgot.

⁴⁵³ C. Salomon-Bayet, *L'institution du vivant...*, op. cit., p. 198.

⁴⁵⁴ H. Steinke, « Die Ehre des Rechthabens... », art. cit., p. 150.

⁴⁵⁵ *A dissertation on the motion of the blood and the effects of bleeding...to which are added observations on the heart...* Translated by a physician, London, J. Whiston [etc.], 1757.

sur les effets de la saignée, fondés sur des expériences faites sur des animaux⁴⁵⁶ n'emploie pas le terme d'expérience mais celui d'observations, et ce glissement de vocabulaire laisse supposer une confusion entre les deux mots et les pratiques qu'ils recouvrent. Pour le traducteur anglais, qui est lui-même un médecin, le terme d'expérience employé par Haller signifie en fait que celui-ci a multiplié les observations des effets de la saignée sur les animaux. Par ailleurs, le champ sémantique des comptes rendus d'expérience de Haller traduit l'importance qu'il attache aux sensations et à la perception du réel. Le physiologiste ne néglige pas le poids de l'expérience intérieure dans la prise en compte des résultats de l'observation expérimentale et dans son « Observation d'une nouvelle membrane, qui ferme la prunelle de l'œil et du fœtus⁴⁵⁷ », il explique qu'il a usé d'injections colorées pour pouvoir distinguer la membrane oculaire qui est l'objet de ses recherches. Le vocabulaire qu'il emploie pour décrire les procédés auxquels il a recours montre le rôle capital de l'intuition dans la bonne menée de l'expérience. Tout d'abord, Haller « soupçonne » l'existence de la membrane, puis l'observation qu'il en fait confirme son « sentiment⁴⁵⁸ ». Même s'il procède à des actes préparatoires comme les injections colorées ou l'incision de la cornée, l'axe central de cette expérience sur le fœtus consiste en une observation aussi neutre que possible de la membrane étudiée. Haller parle lui-même à plusieurs reprises de l'observation, il décrit longuement ce qu'il voit, n'hésitant pas à utiliser le registre sensualiste de l'acte expérimental avec la répétition de formules comme « il m'a paru », « j'ai vu ». Dans un autre mémoire consacré à l'ossification des artères chez les personnes âgées⁴⁵⁹, Haller use du même registre pour démontrer l'existence dans les membranes des artères d'un suc jaunâtre qui se solidifie et finit par ressembler à une ossification. A nouveau, il *soupçonne*, *ouvre* et *aperçoit*. Alors qu'il parle d'expérience, il ne pratique en fait qu'une simple dissection qui lui permet de voir le suc osseux (*sic*)⁴⁶⁰. Haller distingue rigoureusement l'observation de la réflexion et pour lui la vérité naît de l'observation pure⁴⁶¹. Cette confusion entre l'observation et l'expérience n'est pas propre à Haller. Au milieu de la relation détaillée des actes expérimentaux menés par le Bernois sur l'irritabilité et la sensibilité, le *Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie* le

⁴⁵⁶ *Deux mémoires sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée, fondés sur des expériences faites sur des animaux*, ... Trad. Par Mr. Tissot, Lausanne, MM. Bousquet, 1756.

⁴⁵⁷ « Observation d'une nouvelle membrane, qui ferme la prunelle de l'œil du fœtus », dans *Le Nouveau Magasin François ou Bibliothèque instructive et amusante*, Londres, tome 1, avril 1750, p. 17-20, p. 18.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 19.

⁴⁵⁹ « Observation sur les ossifications contre nature », dans *Le Nouveau Magasin François ou Bibliothèque instructive et amusante*, Londres, avril 1750, p. 112-114.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 114 : « J'ai eu tant d'occasions de vérifier ces expériences dans un grand nombre de Cadavres (...) »

⁴⁶¹ H. Steinke, *Irritating experiments: Haller's concept and the European controversy on irritability and sensibility 1750-1790*, Amsterdam ; New York, Rodopi, 2005, p. 70.

qualifie d' « infatigable Observateur »⁴⁶², la confusion de vocabulaire ne prêtant visiblement pas à conséquence. Corollaire de l'expérience, l'observation a les faveurs de l'Académie des sciences parisienne⁴⁶³ car elle ne contrefait pas les phénomènes naturels, alors que l'expérience sous-tend une construction mentale et matérielle qui crée des conditions d'examen artificielles. Le terme d'expérience est parfois utilisé comme synonyme de celui d'observation⁴⁶⁴ car il ne recouvre que la collection de faits identifiés, mais après 1751 et les réflexions développées par d'Alembert dans l'*Encyclopédie*, l'expérience, en tant que processus construit et structuré, prend le pas sur l'observation.

Convaincu que la connaissance de l'anatomie ne peut progresser que par la multiplication d'observations⁴⁶⁵, Haller encourage tous les étudiants qui veulent soutenir leur thèse à l'université de Göttingen à traiter un point précis issu de dissections⁴⁶⁶. Sa propre carrière de médecin s'ouvre par une dissection fructueuse effectuée sur la langue d'un veau à l'occasion de sa thèse en 1727 : il y trouve une artère qui ressemble au canal salivaire découvert par Coschwitz et en déduit que ce dernier a mal identifié la branche artérielle. Dès son plus jeune âge, Haller montre sa foi dans l'expérience qui seule peut justifier une découverte anatomique. L'épisode de sa thèse révèle également les marques de son attachement à la précision et son acharnement à réfuter toute erreur qui entrave les progrès de la science. Nous retrouverons cet état d'esprit dans l'analyse des controverses qui l'opposent aux Français. Ce souci de l'apprentissage par la pratique expérimentale, qu'il a en partie retenu de ses maîtres parisiens, influence donc son activité d'enseignant. En incitant chaque étudiant à travailler sur une partie précise du corps, Haller révèle que pour lui, le discours autour de l'expérience se double de la nécessité d'observer et d'analyser chaque partie de l'organisme pour elle-même, afin d'en repérer les fonctions qui lui sont propres. Ce n'est qu'au terme de cet examen particulier que le savant peut la resituer dans la totalité de l'organisme. La position que tient l'expérience dans la chaîne du raisonnement scientifique a fait évoluer le sens et la finalité même de la discipline. Il en est très certainement ainsi de la

⁴⁶² « Fin des Expériences sur l'Irritabilité. Par M. de Haller », *Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie*, 1756, volume 5, p. 243-252 : « Notre infatigable Observateur a lié les veines du cœur d'un chien, sans que le cœur ait cessé de se contracter. Il a touché avec un scalpel & avec du poison la pointe, la base du cœur, & les parties qui sont entre l'une et l'autre, l'irritabilité étoit générale. »

⁴⁶³ C. Salomon-Bayet, *L'institution du vivant...*, *op. cit.*, p. 172.

⁴⁶⁴ Gerhard Rudolph, « Mesure et expérimentation », dans *Histoire de la pensée médicale en Occident*, *op. cit.*, tome 2, p. 61-91, p. 76 : « Dans la littérature médicale, les limites sont souvent effacées et les concepts interchangeables, car le déroulement d'une expérience est une sorte d'observation dont on donne ensuite un compte rendu. »

⁴⁶⁵ « Rectissime vero facis, quod provoquas ad experimentum, quae sola ad verum via est. », lettre de Haller à Calvani, le 20 août 1757. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Calvani...*, *op. cit.*, p. 31.

⁴⁶⁶ Haller a créé à Göttingen de nouvelles conditions de travail. Les liens entre l'université de la ville, lieu traditionnellement voué à l'enseignement, et l'académie, plus tournée vers la recherche, ont facilité sa démarche.

physiologie⁴⁶⁷ et Haller s'emploie à examiner minutieusement chaque partie du corps. L'anatomie topographique est alors une posture intellectuelle stimulante qu'il partage avec le professeur parisien Winslow⁴⁶⁸. Cette matière est d'autant plus importante chez Haller, qu'elle est formée la base indispensable de ses études de physiologie⁴⁶⁹, nouvelle branche de la médecine dont il est considéré comme l'un des pionniers, ses observations anatomiques lui servant justement de fondement pour ses interprétations physiologiques⁴⁷⁰.

b- Les conditions matérielles de l'expérience

Pour l'anatomiste, l'expérience peut s'appuyer sur divers sujets. Qu'il s'agisse de corps vivants ou de cadavres, Haller exerce son art à la fois sur des êtres humains et sur des animaux. En ce qui concerne la dissection sur les cadavres, on sait que Morgagni a mis à l'honneur l'anatomie pathologique. Haller l'a à son tour beaucoup pratiquée mais des réserves subsistent quant aux conclusions que l'on peut en tirer, réserves que l'on retrouve chez Caldani qui souligne les différences quand le sujet de l'expérience est vivant ou quand il est mort⁴⁷¹. Rompu aux techniques de dissection, Haller manifeste d'ailleurs de l'estime pour les chirurgiens surtout lorsqu'il constate qu'en cas de querelles scientifiques, ces derniers obtiennent les mêmes résultats que lui, contrairement aux médecins. Il cite à plusieurs reprises les travaux de chirurgiens qui corroborent ses thèses et dont il espère qu'ils auront plus d'autorité que celle qu'on leur a accordée jusque-là⁴⁷². Dans une lettre adressée à Tissot et datée du 12 mars 1761, Haller vante les recherches sur le tendon d'Achille du chirurgien hollandais van den Haar et il va jusqu'à écrire : « C'est par les chirurgiens qu'il faudra convaincre les médecins, à Paris et ailleurs. Quelle honte⁴⁷³. »

Ainsi l'habileté des chirurgiens est reconnue par Haller et par le professeur de médecine et de chimie au Collège de France Paul-Jacques Malouin⁴⁷⁴, qui approuve sa

⁴⁶⁷ F. Duchesneau, *La physiologie des Lumières...*, op. cit., p. XVIII.

⁴⁶⁸ G. Rudolph, « La méthode hallérienne en physiologie », art. cit., p. 77.

⁴⁶⁹ Pour Haller, les deux piliers de cette matière sont l'anatomie qui permet une description détaillée des parties du corps humain, et la chimie qui s'applique à l'étude des fluides.

⁴⁷⁰ H. Steinke, *Irritating Experiments...*, op. cit., p. 83.

⁴⁷¹ Lettre de Haller à Caldani, le 4 avril 1758. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, op. cit., p. 39.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 90, Lettre de Haller à Caldani, le 6 avril 1761 : « Video chirurgos pleuronecte nobiscum esse, medicos pauciflores. Nempe illis frequentior experimentorum in vivis corporibus faciendorum opportunitas. »

⁴⁷³ Lettre de Haller à Tissot, le 12 mars 1761. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 114.

⁴⁷⁴ Paul-Jacques Malouin (1701-1778), docteur en médecine des universités de Reims et de Paris, est professeur de médecine au Collège de France, médecin ordinaire de la reine, membre de l'Académie des Sciences et de la Royal Society. Collaborateur de l'*Encyclopédie*, son inclination pour la chimie jointe à sa profession de médecin le conduisent à rédiger des mémoires de pharmacopée. Ses liens avec Haller montrent que celui-ci entretient différents contacts avec le milieu encyclopédiste. Pierre Astruc, « Les médecins collaborateurs de

suggestion de relier médecine et chirurgie⁴⁷⁵. Cette pensée relève alors d'une spécificité française et le séjour d'étude parisien de Haller peut avoir contribué à renforcer chez lui cette idée. Les mois d'apprentissage de la médecine de Haller à Paris ne sont donc pas restés sans conséquences sur son développement intellectuel. Il a recueilli auprès de ses maîtres français des conseils et une certaine façon de concevoir et de pratiquer l'expérimentation puisqu'en ce début de XVIIIe siècle, les Français se montrent particulièrement hardis dans les techniques de dissection. A Paris, Haller assiste aux nombreuses opérations de Henri-François Le Dran, chirurgien majeur de la Charité dont la qualité est reconnue. Preuve de l'importance qu'il accorde à ses instructions et à son enseignement, Haller en consigne les principales remarques dans son *Tagebuch* parisien, puis il les reprend et les reproduit dans un cahier particulier, intitulé *Notae Academicae ex Nosocomio Charitatis, Parisiis*⁴⁷⁶. Il fréquente aussi le cours d'Emmanuel-Maurice Duverney, titulaire de la chaire d'anatomie au Jardin du Roi et fils du célèbre Joseph-Guichard Duverney. De plus, l'anatomiste Daniel Hoffmann, professeur de Haller à Tübingen, a lui-même admiré pendant son propre séjour parisien l'art du chirurgien Jean Méry, professeur à l'Hôtel-Dieu, celui d'Antoine Thibault et les reproductions de cire de Guillaume Desnoues⁴⁷⁷. L'on sait en outre, qu'à Paris les techniques de préparation des corps et de dissections sont enseignées par les chirurgiens dans leurs cours d'anatomie. Nul doute que Haller pour lequel Hoffmann est resté une référence intellectuelle, n'ait été sensible à la haute estime dans laquelle son maître tenait l'école d'anatomie française. L'on a ici une piste qui laisse supposer l'influence du climat de la recherche expérimentale française sur l'étudiant suisse et une des racines de son intérêt pour les travaux chirurgicaux.

L'attitude de Haller envers les chirurgiens est assez rare parmi les médecins de son époque et elle mérite d'être soulignée, d'autant plus qu'elle est un trait d'union avec le contexte propre à la France. Haller se fait très tôt remarquer pour ses qualités de préparateur des corps avant les dissections. Son ami Gessner rapporte qu'à Paris alors qu'il s'agit pour les étudiants de déterminer si l'épiderme contient des vaisseaux sanguins ou s'il en est dépourvu, Haller montre aux autres étudiants une technique de préparation de la peau qui les fait apparaître, technique qu'il rapporte de son voyage à Londres⁴⁷⁸. Cette anecdote révèle, outre son goût déjà prononcé pour la dissection comme moyen privilégié de la recherche, que le jeune Helvète est très perméable aux enseignements, qu'il suit et qu'il intègre facilement de

l'*Encyclopédie* », *Revue d'histoire des sciences*, 1951, vol. 4, p. 163-178, p. 167.

⁴⁷⁵ Lettre de Malouin à Haller, le 14 octobre 1758.

⁴⁷⁶ U. Boschung, *Albrecht Haller in Paris...*, op. cit., p. 16. Le manuscrit est conservé à la Biblioteca nazionale Braidense Brera, Milan, AD. XII. 46.

⁴⁷⁷ U. Boschung, *Johannes Gessners Pariser Tagebuch...*, op. cit., p. 48.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 121.

nouvelles techniques et méthodes avant de les diffuser lui-même auprès d'autres cercles d'étudiants. On peut y voir des indices de transfert culturel quand bien même l'historien manque de témoignages directs qui permettraient de relever les conséquences effectives de ces échanges de savoir. Si l'on considère l'influence des maîtres français sur Haller et celle qu'il exerce sur la génération française qui le suit, on comprend bien le système d'interpénétration qui caractérise la recherche et la construction des connaissances à l'époque des Lumières. Certes, les hommes de science travaillent le plus souvent de façon autonome et dans des conditions matérielles particulières à leur milieu : les savants du Jardin du Roi bénéficient d'autres conditions que celles dont Haller et Bonnet disposent en Suisse ; rappelons que pendant son séjour à Aigle, Haller se plaint régulièrement du manque de temps qu'il parvient à consacrer à ses recherches. Toutefois l'élan de la recherche est le même, et cette soif de percer les mystères de la vie par l'usage de l'expérimentation crée une dynamique de circulation des savoirs. Dans la capitale française, les chirurgiens ont bénéficié du soutien du roi qui leur a octroyé un statut plus favorable que celui dont ils bénéficiaient auparavant, cette reconnaissance entraînant d'ailleurs la désapprobation des médecins.

Même lorsqu'ils ont un plan d'ensemble, les médecins anatomistes progressent donc en multipliant les expériences et en se servant de raisonnements comparatifs. La diversité du vivant rend nécessaire de multiplier et de collecter les observations. En opposition à Buffon auquel il reproche une simplification abusive des phénomènes observés, Réaumur se fait le chantre de la répétition des expériences⁴⁷⁹. Cette idée est bien sûr partagée par ses deux correspondants helvètes, Bonnet et Haller, qui partagent tous deux une sincère estime pour le savant français. Pour satisfaire à ces exigences de travail, les anatomistes et les physiologistes ont besoin d'une telle quantité de corps qu'ils sont obligés de recourir aux observations sur les animaux⁴⁸⁰. Dissections et expériences se font sur les animaux les plus divers et il s'agit là d'un des usages communs des hommes de science, que l'on songe aux recherches de Needham, de Réaumur ou encore à celles de Caldani qui se sert de tortues pour étudier les alvéoles pulmonaires mises en évidence par Malpighi⁴⁸¹. Les expériences sur les animaux ne

⁴⁷⁹ *Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle, générale et particulière de monsieur de Buffon*, par l'abbé de Lignac, troisième partie, à Hambourg, 1751. Cette polémique est commentée par C. Salomon-Bayet dans *L'institution du vivant...*, *op. cit.*, p. 210 et p. 320-323.

⁴⁸⁰ Mirko D. Grmek, *La première révolution biologique*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot, 1990, p. 12 : « Le recours à l'expérimentation animale est, à mon avis, la caractéristique essentielle de la première révolution biologique. Le succès de cette méthode d'investigation est lié au passage de l'expérimentation qualitative à l'expérimentation quantitative. »

⁴⁸¹ Lettre de Caldani à Haller, le 10 avril 1759. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, *op. cit.*, p. 58. Docteur en médecine de l'université de Bologne, l'anatomiste Marcello Malpighi (1628-1694) est l'un des pionniers de l'utilisation du microscope dont la bonne maîtrise technique lui permet de multiplier les

sont pas un fait nouveau mais Haller est le premier à y recourir systématiquement et méthodiquement, et à les envisager comme la base de la physiologie⁴⁸². Les analogies semblent permettre de classer les espèces vivantes. L'usage d'étudier l'anatomie humaine à partir de celle des animaux est ancien et Harvey a initié les études de physiologie en disséquant des animaux vivants⁴⁸³. Cette pratique reste courante au XVIIIe siècle et c'est au XIXe siècle que les anatomistes prennent du recul avec l'expérimentation sur les animaux. C'est sans doute dans cette perspective, et pour ne pas entacher la mémoire du grand Haller, que dans son *Histoire des sciences médicales* Charles Daremberg rappelle que si, pour les besoins de ses recherches sur l'irritabilité, le physiologiste a fait plus de 567 expériences sur des animaux vivants, celles-ci n'ont été effectuées que dans le noble souci de faire progresser la science et que le savant avouait les faire « avec répugnance⁴⁸⁴ ».

Haller multiplie donc les expériences faites sur les animaux, certains ayant sa préférence selon le thème de ses études. Lors de ses recherches sur le cerveau, il utilise des oiseaux⁴⁸⁵ et des chats ; pour l'anatomie de l'œil, il vante la pureté de l'œil de la chouette⁴⁸⁶. Bien sûr, la question se pose du transfert des découvertes effectuées sur les animaux à l'anatomie et à la physiologie humaines. Contrairement à certains de ses confrères qui gardent une certaine prudence en ce domaine, Haller est en général confiant sur les possibilités de comparaison entre l'anatomie humaine et l'anatomie animale⁴⁸⁷. A l'issue d'observations sur certains poissons, il n'hésite pas à ranger la structure du nerf optique de la carpe et de la tanche dans celui des quadrupèdes. Le choix des animaux est dicté par les qualités qu'ils offrent pour la dissection et l'observation. Pour le mémoire sur les yeux de poisson envoyé à l'Académie des Sciences de Paris, Haller a choisi le lièvre afin d'observer la rétine, car parmi les quadrupèdes il s'agit de l'animal sur lequel cette opération est la plus facile⁴⁸⁸. Cette

observations sur les plantes et les animaux. Malpighi multiplie les recherches portant sur les globules rouges, les vaisseaux capillaires des poumons et la structure du cerveau.

⁴⁸² H. Steinke, *Irritating Experiments...*, *op. cit.*, p. 49.

⁴⁸³ Alain Bouchet, « Les leçons d'anatomie sur les animaux », *Histoire des sciences médicales*, 2006, tome XL, n°4, p. 331-344, p. 332.

⁴⁸⁴ Charles Daremberg, *Histoire des sciences médicales : comprenant l'anatomie, la physiologie, la médecine, la chirurgie et les doctrines de pathologie générale : depuis les temps historiques jusqu'à Harvey*, Paris, J.-B. Baillière, 1870, tome 2, p. 1075.

⁴⁸⁵ Lettres de Haller à Caldani, le 24 décembre 1759 et le 8 février 1760. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, *op. cit.*, p. 75-77.

⁴⁸⁶ Lettre de Haller à Tissot, le 2 avril 1762. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 140 : « J'ai disséqué aujourd'hui le bel œil de la Chouette. Il est admirable pour sa clarté, et la netteté de toutes les parties. »

⁴⁸⁷ On trouve des traces de cet échange dans la lettre de Haller à Caldani, le 17 avril 1759 et la réponse de Caldani du 28 mai 1759. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, *op. cit.*, p. 60-62.

⁴⁸⁸ Lettre de Haller à Somis, le 2 avril 1762. *Albrecht von Haller - Ignazio Somis. Briefwechsel 1754-1777*, herausgegeben von Erich Hintzsche, Bern ; Stuttgart, Hans Huber, 1965, p. 81. Haller écrit dans le « Mémoire sur les yeux de quelques poissons », *op. cit.*, p. 77 : « Je ne me suis pas borné dans mon travail au point de

habitude de Haller lui vaut quelques critiques puisque selon certains de ses détracteurs français, elle dévalorise la portée de ses expériences. On lui reproche l'assimilation qu'il fait des résultats issus de ses expériences sur les animaux à celles qu'ils auraient pu obtenir avec des hommes. Cette généralisation est jugée abusive, les sensations et les réactions des animaux n'étant pas forcément identiques à celles des êtres humains.

D'autre part, quelque soit sa spécialité et le lieu où il officie, l'expérimentateur se heurte à des obstacles matériels. Il dépend souvent de la disponibilité en sujets d'expérience que l'on pense au travail de Haller effectué sur des cadavres ou à Caldani qui attend des chevreaux pour poursuivre ses travaux sur le siège des convulsions dans le cerveau⁴⁸⁹. L'anecdote du jeune Haller, alors étudiant à Paris, obligé de quitter avec précipitation la ville car l'odeur des cadavres qu'il dissèque importune ses voisins, est restée célèbre. On la retrouve fréquemment dans les textes biographiques consacrés à Haller, notamment chez Charles Daremberg qui la relate dans son *Histoire des sciences médicales* et qui voit dans le souci de se procurer des corps la preuve de la curiosité du jeune homme⁴⁹⁰. Parfois, ce sont les instruments expérimentaux qui montrent leurs limites. Les instruments aident à affiner l'observation car ce sont eux qui permettent de découvrir l'intérieur de l'objet étudié. En ce sens, ils infléchissent le cours de la science médicale et l'orientent vers la découverte de structures sans cesse plus petites. Haller exprime toute sa confiance dans le progrès technique qui va permettre d'améliorer sans cesse les performances des microscopes et la découverte de nouveaux instruments dont pourront se servir les générations futures⁴⁹¹, car les microscopes du XVIIIe siècle et les lentilles grossissantes ne suffisent pas toujours à voir ce que l'anatomiste recherche⁴⁹². Dans la tradition de la République des Lettres, les savants échangent remarques et conseils sur leurs instruments de travail. Un réel transfert des techniques existe dans ce domaine : un savant satisfait d'un microscope n'hésite guère à en conseiller l'usage à ses correspondants. Il existe une hiérarchie géographique dans l'efficacité et la réputation des outils expérimentaux, hiérarchie dans laquelle selon Haller et Bonnet, Paris n'occupe pas une mauvaise place⁴⁹³. Ce jugement confirme d'ailleurs ce que l'on sait

négliger les autres classes d'animaux, j'ai disséqué généralement tout ce qui m'est tombé sous les mains ; il en a résulté des inductions qui m'ont guidé dans bien des doutes physiologiques. »

⁴⁸⁹ Lettre de Caldani à Haller, le 25 avril 1760. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani*..., op. cit., p. 82.

⁴⁹⁰ Charles Daremberg, *Histoire des sciences médicales*..., op.cit., p. 1072 : « Nous le voyons (...) anatomiste diligent (si diligent même qu'il fut obligé de quitter Paris, parce qu'il empestait ses voisins en disséquant) (...) »

⁴⁹¹ A. von Haller, « Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des poissons... », op. cit., p. 424-425.

⁴⁹² Lettre de Caldani à Haller, le 28 mai 1759. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani*..., op. cit., p. 62.

⁴⁹³ « J'avois un très bon Microscope (...). Il étoit de Nollet. (...) Voulés-vous que j'écrive à Paris ? Je crois pourtant qu'on fait mieux encore à Londres. », lettre de Bonnet à Haller, le 13 janvier 1762. *The correspondence*..., op. cit., p. 251.

des exportations françaises d'instruments chirurgicaux qui rencontrent un certain succès à l'étranger en raison du savoir-faire des couteliers du royaume⁴⁹⁴.

La réussite de l'expérimentation et la reconnaissance de ses résultats par l'ensemble de la communauté savante sont en partie subordonnées à la réputation et à l'expérience de l'anatomiste. Pour rendre valides les résultats d'une expérience, le savant a besoin de la sanction de la communauté scientifique or celle-ci juge de la fiabilité des recherches scientifiques à l'aune de la compétence de leur auteur. Sur ce point, il serait tentant de reprendre l'analyse de Thomas Kuhn puisqu'il montre que seul l'aval octroyé par cette communauté peut conduire à la consécration d'une nouvelle théorie scientifique. Inquiet par l'absence de pratique de Fattorini qui doit diriger les colloques d'anatomie de Bologne de l'année 1756, Caldani assure à Haller que si cet « anatomiste de papier » cherche à critiquer l'illustre physiologiste, le nombre d'expériences menées par ce dernier lui assurera une victoire sans discussion. En effet, Haller jouit d'une grande renommée et celle-ci serait presque, aux yeux de ses admirateurs, un gage de confiance quant à la pertinence de son jugement post-expérimental⁴⁹⁵. Sa réputation est telle qu'on lui demande des conseils afin d'améliorer les conditions d'observation. Il préconise alors certains préparatifs qui permettent de mieux voir l'anatomie du corps disséqué.

Malgré tout, les recherches de Haller, notamment celles qui portent sur la sensibilité de la dure-mère, illustrent l'humilité dont doit se prévaloir le scientifique face aux mystères de la nature. Cette qualité de la dure-mère restant un problème non élucidé malgré les multiples expériences menées par divers savants, Haller oriente ses recherches vers la langue et les vaisseaux. Puisque ses examens ne correspondent pas à ceux de Malpighi, une nouvelle expérience s'impose et la nature sera le juge ultime du débat⁴⁹⁶. Au delà d'une formule que l'on pourrait qualifier d'usage, remarquons le renversement de perspective qui fait que la nature passe du statut de sujet questionné à celui de juge. La raison humaine qui tente de connaître les phénomènes de la nature ne peut que se soumettre à ses règles et accepter ce qu'elle découvre, quand bien même ceci contrarierait ses desseins. Il y a donc une relation directe entre l'expérimentateur et le sujet de l'expérience. Le rôle de la perception est décisif et l'expérimentateur doit faire confiance à ses sens. Cette idée, que nous avons déjà énoncée, se retrouve tant chez Haller que chez les médecins français, en particulier parmi ses

⁴⁹⁴ P. Huard et M.-J. Imbault-Huart, « Trois lettres de René Tenon à Albert de Haller (1708-1777) », *Histoire des sciences médicales*, 1978, tome 12, p. 397-407, p. 405.

⁴⁹⁵ Lettre de Caldani à Haller, le 16 janvier 1759. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, op. cit., p. 53.

⁴⁹⁶ Lettre de Haller à Caldani, le 16 novembre 1756 : « An meus sit error naturae judicium erit. » *Ibid.*, p. 22.

détracteurs⁴⁹⁷.

En fait, le recours à la nature montre les difficultés du monde scientifique à construire des critères de jugement et de validation de l'expérience unanimement reconnus. Des écrits hallériens appellent parfois les cercles savants à valider ou réfuter une expérience grâce à une démarche expérimentale jointe à un raisonnement construit et admis par la majorité des acteurs scientifiques. A d'autres endroits, le rappel de la primauté de la nature comme instance de validation de l'expérience témoigne des écueils auxquels se heurtent les hommes qui entreprennent d'élaborer un consensus autour de critères intellectuels partagés. L'ambivalence de la pensée de Haller indique que ces réflexions sur les formes et les étapes qui doivent composer un véritable raisonnement scientifique sont cruciales dans les discussions des hommes de science. Elles sont le préalable nécessaire à la formation d'une communauté scientifique qui se professionnalise et se reconnaît des règles intellectuelles propres, et dont les spécificités intellectuelles et méthodologiques l'affranchiraient du monde des amateurs éclairés. Mais les ambiguïtés et les contradictions qui relèvent de la théorie et de la pratique expérimentales freinent la naissance d'une communauté scientifique clairement définie. Par conséquent, il semble bien que la thèse de Kuhn ne permette pas de saisir complètement les spécificités de la scène scientifique du XVIIIe siècle.

Plus encore que les mathématiciens ou même que les physiciens, les médecins sont confrontés à l'irrégularité des résultats obtenus au cours des expériences⁴⁹⁸. Ils comprennent les formes particulières que prend l'expérience en médecine. La méthode de la connaissance mathématique et des sciences physiques ne peut convenir entièrement à la découverte du vivant. La spécificité du vivant fait qu'on ne peut lui appliquer le modèle de la connaissance mathématisée et géométrique qui repose sur l'adéquation systématique à un principe. La compréhension de la nature passe par une appréhension directe des faits observés. En ce sens, comme nous l'avons précédemment aperçu, la méthode hippocratique est remise à l'honneur au XVIIIe siècle, à la suite des instructions de Boerhaave⁴⁹⁹. La construction du raisonnement médical et la formulation du pronostic découlent de l'observation clinique des symptômes. La connaissance de l'anatomie est donc fondamentale pour le praticien qui se doit d'enrichir son savoir dans ce domaine par les observations quotidiennes faites au chevet du malade.

⁴⁹⁷ J. Roger, *Les sciences de la vie...*, op. cit., p. 635 : « Fouquet rejoint ici Ménuret et Bordeu : seule l'observation renseigne vraiment sur la vie. »

⁴⁹⁸ Ce reproche entache encore la réputation de la médecine, moins précise que les autres arts scientifiques. Dans un ouvrage paru en 1789, François Thiery se plaint de ce préjugé injuste. F. Thiery, *Vœux d'un patriote sur la médecine en France, où l'on expose les moyens de fournir d'habiles médecins au royaume, de perfectionner la médecine et de faire l'histoire naturelle de la France*, à Paris, chez Garnery, 1789, p. 3.

⁴⁹⁹ J. Roger, *Les sciences de la vie...*, op. cit., p. 48.

L'anatomie joue un rôle très important pour Haller ainsi que pour les médecins français, comme on le voit dans l'article « Physiologie » publié dans les *Suppléments* de l'*Encyclopédie* en 1777. Cet intérêt marqué pour l'anatomie explique la pratique courante de la dissection qui a pour méthode l'observation et pour finalité le classement descriptif. Elle n'a pas pour fin de donner la cause du fait observé. L'on peut également ranger dans le registre de l'expérience médicale la prescription de médicament et l'observation de leurs effets sur le patient. En 1762, Haller observe que l'application répétée des remèdes permet de sauver malades atteints d'une grave épidémie de fièvres en Suisse. Il juge que le résultat positif des purgatifs, des lavements, de l'esprit de soufre et du miel mérite d'être diffusé auprès des collègues étrangers par le biais d'un mémoire académique⁵⁰⁰. La correspondance de Haller avec d'autres patriciens, que l'on pense au Genevois Tissot, à l'Italien Caldani, au Parisien Thiery ou au Lyonnais Rast de Maupas, regorge de remarques ayant trait à l'efficacité et aux essais de traitement les plus divers. Lors de son séjour en Espagne, Thiery transmet même à Haller les remèdes en vigueur pour soigner les maladies propres à certaines régions de ce pays. Les ouvriers des mines de mercure de la région d'Almaden étant sujets aux vers intestinaux, les médecins les soignent avec des préparations de mercure réduit en sel neutre⁵⁰¹. Le Parisien ne lui livre pas cette information comme une simple curiosité. Haller peut l'utiliser à son compte ou la diffuser auprès d'autres cercles savants. Le transfert de savoir est particulièrement effectif en terme de prescriptions.

Évidemment, la question des traitements médicaux entraîne des divergences entre les praticiens français et Haller, lequel possède des idées très arrêtées sur certaines prescriptions thérapeutiques. A ce propos, il écrit à son correspondant français le plus assidu, le Parisien Thiery combien il faut se méfier des faux remèdes⁵⁰². A propos de la saignée dont l'usage est débattu, Haller récuse l'idée de David qui pense accélérer le flux sanguin en liant les jambes du patient⁵⁰³. L'ignorance de David ne peut s'expliquer que par l'absence d'expérience en ce domaine et cette disposition d'esprit est insupportable pour le Bernois⁵⁰⁴. La pratique de la

⁵⁰⁰ « Mémoire sur une maladie épidémique arrivée dans le Canton de Berne en 1762 », par M. Haller, *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, Paris, 1766 (année 1763).

⁵⁰¹ Lettre de Thiery à Haller, le 26 août 1755. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 147.

⁵⁰² Lettre de Haller à Tissot, le 10 juin 1762 : « J'ai écrit à M. Thiery, et lui ai rappelé l'Antimoine, et les railleries de Boileau et de Molière. » *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 141.

⁵⁰³ Il s'agit de Jean-Pierre David (1717-1784), gendre de Le Cat et chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Rouen. David a rédigé un traité intitulé *Recherches sur les manières d'agir de la saignée et sur les effets qu'elle produit relativement à la partie où on la fait*, Paris, 1762.

⁵⁰⁴ Lettre de Haller à Tissot, le 20 avril 1763 : « Je lis avec dégoût David sur la saignée. (...) Gens qui n'ont ni vu, ni lu, ni expérimenté, et qui croient que pour connaître une vérité physique il suffit d'y rêver. » *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 159.

saignée, dont il convient de ne pas abuser, relève d'après lui de la coutume chez les Français⁵⁰⁵. La lettre envoyée par Haller à Somis le 30 mai 1759 est révélatrice de son point de vue : « J'ai reçu de Paris un ouvrage de M. Boyer sur les abus de la saignée [Pierre Boyer, *Les abus de la saignée démontrés par des raisons prises de la nature, et de la pratique des plus célèbres médecins de tous les temps*, etc. Paris 1759]. Peu à peu cette libéralité a repandre du sang diminue en France; mais cette nation pourroit bien passer dans un excès opposé. » Haller ne peut s'empêcher dans la dernière remarque de souligner la versatilité des Français qui se retrouve dans tous les domaines, même en matière de thérapie. Si lui-même réproouve l'utilisation trop fréquente de la saignée, c'est en raison des expériences qu'il a faites sur les animaux comme le montre le titre de son mémoire publié en 1756 : *Deux mémoires sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée, fondés sur des expériences faites sur des animaux*.

Une fois encore, l'auteur clame haut et fort qu'il n'avance pas d'idées sans preuve expérimentale à l'appui. Et si les nations sont sujettes à des effets de mode dans l'application des remèdes, les bons praticiens devraient avant tout se servir des cas qu'ils ont été à même d'examiner. La question des remèdes rejoint celle de la nature particulière de l'expérience en médecine : il est en effet assez fréquent que Haller et ses collègues prennent en considération leur propre souffrance et qu'ils notent leurs réactions aux traitements qu'ils se prescrivent eux-mêmes⁵⁰⁶. Dans ce cas, la distance entre l'observateur et le sujet de l'expérience est complètement annihilée. Le médecin préfère déduire les effets des remèdes de ses sens et de sa perception plutôt que de s'appuyer sur une analyse construite et raisonnée. L'utilisation du quinquina constitue un autre sujet de querelle entre Haller et ses collègues français. Alors que Sénac n'ose pas assez s'en servir⁵⁰⁷ et qu'Astruc ne croit pas en son efficacité⁵⁰⁸, Haller est convaincu de ses vertus. Il s'empresse d'ailleurs de les justifier par l'expérience qu'il en a fait dans des cas de fièvres complexes. Ces débats entre médecins montrent en réalité combien l'expérience est un axe de communication fort entre les savants. En dépit des divergences, les protocoles expérimentaux forment une langue commune ; c'est l'expérience qui garantit

⁵⁰⁵ Lettre de Haller à Somis, le 30 mai 1759. *Albrecht von Haller - Ignazio Somis...*, *op. cit.*, p. 62.

⁵⁰⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 19 avril 1770 : « L'expérience doit regir mon illustre ami. Peutêtre seroit-il bon de n'user que d'un tabac des plus foibles, et des plus grossiers : ils agiront moins fortement, et sufront peutêtre pour rendre le sommeil. » *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 872.

⁵⁰⁷ Lettre de Haller à Somis, le 10 mars 1760. *Albrecht von Haller - Ignazio Somis...*, *op. cit.*, p. 70. Jean Astruc (1684-1766) étudie la médecine à Montpellier, notamment auprès de Pierre Chirac. Professeur d'anatomie à Toulouse, puis de médecine à Montpellier, il est appelé comme médecin personnel d'Auguste II de Pologne puis de Louis XV. Titulaire de la chaire de médecine au [Collège royal](#) en 1731, puis à la faculté de médecine de Paris, Astruc est l'auteur d'un traité sur les maladies vénériennes, *De morbis veneris* (1736), qui fait date dans la discipline.

⁵⁰⁸ Lettre de Haller à Somis, le 2 avril 1760. *Albrecht von Haller - Ignazio Somis...*, *op. cit.*, p. 70.

l'intelligibilité des discours et des échanges scientifiques.

c- Diffusion et réception des résultats expérimentaux

L'ultime étape du processus de l'expérimentation consiste dans la diffusion de ses résultats par leur publication et la discussion qui en accompagne la réception⁵⁰⁹. C'est alors que surgissent les querelles de préséance entre les savants dans l'établissement d'une expérience car le monde des Lumières est empreint de fortes tensions et concurrences. La rivalité entre Haller et ses contemporains français se marque fortement sur le terrain de l'expérience. Dans une lettre de 1758 adressée à Ignazio Somis, Haller explique qu'il se sert de ses expériences sur les poissons pour corriger les erreurs de Duverney qui, trompé par la petitesse des artères chez ces animaux, les a confondues avec des veines⁵¹⁰. En tacticien consommé, Haller sait de quelles institutions se servir lorsqu'il veut contrer l'opinion d'un autre savant. Ce n'est donc pas un hasard s'il envoie à l'Académie des Sciences de Paris son mémoire sur les yeux de poissons ; il ne déroge pas à la règle des savants qui usent du canal académique pour présenter leurs travaux les plus récents⁵¹¹, mais en plus, il vise ici très clairement le public français déjà sensibilisé à ces questions par les travaux de Mariotte⁵¹². C'est ce que l'on peut déduire d'une lettre de Haller à Somis dans laquelle il écrit : « (...) j'ai disséqué quantité d'yeux d'animaux, et trouvé de quoi faire un mémoire assez intéressant que j'enverrai à l'Académie Royale des Sciences de Paris. Il y a surtout de quoi détruire intensément l'opinion de Mariotte, et la nature sensible de la choroïde⁵¹³ ».

Le problème de la primauté de l'expérience se pose régulièrement au cours de la carrière de Haller. Celui-ci reproche à Anne-Charles Lorry, auteur d'un écrit sur le mouvement du cerveau et de la dure-mère publié dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de 1760, de ne pas avoir pris en compte ses propres travaux ainsi que ceux de

⁵⁰⁹ Lettre de Caldani à Haller, le 14 novembre 1758. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani*..., op. cit., p. 47. Caldani attend la publication des expériences de Haller sur les œufs pour la formation des os.

⁵¹⁰ Lettre de Haller à Somis, le 30 novembre 1758 : « La petitesse du cœur et des artères des poissons me paroît beaucoup contribuer à diminuer la génération de la chaleur de ces animaux. Je les ai mesurés et pesés. Ils sont huit et plus de fois plus petits que dans les animaux à sang chaud. Les artères avec cela sont minces et veineuses, ce que les a fait prendre pour des veines à M. Duverney. » *Albrecht von Haller - Ignazio Somis*..., op. cit., p. 57-58.

⁵¹¹ Pierre Crépel, « République(s) des savants et stratégies de publication », *Dix-huitième siècle*, 2008, n°40, p. 115-128, p. 116.

⁵¹² L'abbé Edme Mariotte (1620-1684) poursuit des travaux de physique au cours desquels il énonce la loi de compressibilité des gaz, découverte également mais indépendamment par Robert Boyle : tous deux constatent que le volume des gaz varie inversement à la pression. Outre d'importantes études sur les végétaux, la mécanique des fluides ou la théorie des couleurs, Mariotte découvre la tache aveugle de l'œil (1660). Le savant est membre de l'Académie des Sciences dès sa fondation en 1666.

⁵¹³ Lettre de Haller à Somis, le 28 décembre 1761. *Albrecht von Haller - Ignazio Somis*..., op. cit., p. 79.

Lamure. Obligé de se justifier, le célèbre médecin parisien répond à Haller dans une lettre datée du 3 juin 1764 que si c'est le cas, c'est parce qu'il avait déjà exposé son avis en 1751 alors que Lamure n'a publié le sien qu'en 1752. En revanche, pour l'étude de la moelle allongée, Haller affirme avoir déjà énoncé bien des années avant Lorry, des conclusions identiques à celles publiées par ce dernier⁵¹⁴. A force de multiplier les recherches sur un thème commun, les savants concurrents aboutissent parfois à des observations identiques au même moment, ce qui relance les accusations réciproques de plagiat. Haller, prompt accusateur, n'est lui-même guère à l'abri de ces procédés comme le montre une accusation de Lamure⁵¹⁵. Précisons que bon nombre de remarques concernant les thèmes de recherche et les querelles exposés ici ne sont pas propres au Bernois et aux anatomistes français ; les démêlés de Haller avec Lamure ressemblent étrangement à ceux qui l'opposent à de Haen⁵¹⁶ ou à Albinus⁵¹⁷. Toutefois, la nature des reproches adressés au monde savant français en matière de pratique expérimentale est souvent récurrente. Une nouvelle preuve de la méfiance qu'il éprouve quant à l'accueil de ses expériences par le public parisien nous est donnée lorsque Haller informe Bonnet que pour éviter qu'on ne l'accuse de plagier Lamure qui travaille en même temps que lui sur la dissection des yeux, il envoie une copie de son mémoire à Paris et une autre à Göttingen⁵¹⁸. Les académiciens allemands seront les garants de l'honnêteté de leur confrère face à la mauvaise foi des Français.

Pour comprendre dans quelle perspective Haller adresse les conclusions de ses expériences à ses confrères français un texte a retenu notre attention, à savoir celui des *Mémoires sur les yeux de quelques poissons* car publié dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* de Paris, il semble destiné en premier lieu à un public de scientifiques français. De prime abord, le lecteur peut constater que Haller ne conçoit pas d'énoncer les résultats de ses observations sans avoir posé quelques précautions d'usage. La méfiance face aux critiques qu'il présume, lui dicte de justifier le choix de son sujet. Mis en concurrence par les travaux

⁵¹⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 6 décembre 1770. *The correspondence...*, op. cit., p. 908.

⁵¹⁵ « Je me laisse voler le plus tranquillement du monde, Monsieur. Mais l'expérience m'apprend que ces Mess^{rs} tournent contre moi les reproches, que je néglige de leur faire (...). », lettre de Haller à Bonnet, le 31 mars 1758. *Ibid.*, p. 137.

⁵¹⁶ Anton de Haen (1704-1776) obtient son doctorat en médecine à Leyde et exerce comme praticien à La Haye de 1735 à 1754. Appelé à Vienne comme professeur de médecine, il devient conseiller aulique et médecin de l'impératrice Marie-Thérèse. Clinicien de talent, de Haen est alors réputé pour être une des figures les plus importantes de l'Ecole de Vienne mais son caractère emporté l'entraîne dans de violentes controverses, notamment avec Haller dont il combat la théorie de l'irritabilité.

⁵¹⁷ Docteur en médecine de l'université de Leyde, Bernhard Siegfried Albinus (1697-1770) y devient professeur d'anatomie et de chirurgie, puis de physiologie à partir de 1745. Il contribue aux côtés de Boerhaave à accroître la réputation et l'excellent niveau de l'enseignement médical à Leyde. De 1727 à 1753, Albinus publie plusieurs atlas anatomiques d'excellente qualité.

⁵¹⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 22 janvier 1762. *The correspondence...*, op. cit., p. 253.

de Duverney et de Petit⁵¹⁹ sur l'anatomie des yeux, Haller délimite la spécificité de ses recherches qui se sont portées sur les yeux de poissons. L'auteur rappelle la contrainte d'habiter loin de la mer mais cette remarque vise également à atténuer les critiques que sa publication ne manquera pas de susciter.

Dans une autre remarque sur la façon d'aborder l'expérience, Haller prétend que l'observateur se doit d'arriver devant son sujet, l'esprit dégagé de toute anatomie critique⁵²⁰. Seule l'expérience propre au savant mérite d'être prise en compte. La fonction attribuée à la phase d'observation, temps fort du processus expérimental, est si importante pour Haller que le terme même d'observation devient sous sa plume synonyme de celui d'expérience⁵²¹. L'affirmation que « le premier outil de l'expérimentateur ce sont ses yeux », ainsi que l'usage des termes « vu » ou « distinguer » en témoignent, tout comme la répétition de la difficulté à voir certains détails⁵²². Cette idée se retrouve dans le jugement assez favorable qu'émet Haller sur le traité sur la mélancolie que lui envoie le Français Lorry⁵²³, et ce notamment parce qu'« il y a de l'observation⁵²⁴ ». En réalité, la construction de l'expérience est bien sûr plus complexe que ce que laisserait penser le seul mot d'observation. En amont de celle-ci se tient l'art délicat de la dissection⁵²⁵. Les parties du corps ne se donnent pas toujours telles quelles à l'observation. Haller fait macérer les membranes, presse les fibres et l'on ne peut guère parler de passivité de l'expérimentateur. Dans le mémoire sur la formation des yeux de poisson livré à l'Académie des Sciences de Paris, il a comparé les faits observés avec ceux de jeunes chiens et de cochons, et il a procédé à la fois par l'observation de la rétine et par une manipulation en la faisant fondre dans l'eau.

Puisque la science se construit par l'emboîtement d'intérêts communs, les savants doivent logiquement appuyer leur savoir sur les travaux et les expériences de leurs collègues. S'adressant à Morgagni, Haller vante la qualité des images des os produites par Tarin et par

⁵¹⁹ Antoine Petit (1722-1794) étudie la chirurgie à Paris où il dispense des leçons publiques d'anatomie, de chirurgie et d'accouchement. Reçu docteur régent en 1746, il jouit d'une très grande réputation comme médecin praticien et est admis à l'Académie des Sciences en 1760. Bien que membre de la Faculté de médecine, Petit défend ardemment l'art de la chirurgie. Il succède à Antoine Ferrein à la chaire d'anatomie du Jardin du Roi (1769-1778) et participe à la rédaction de l'*Encyclopédie*.

⁵²⁰ A. Haller, « Mémoires sur les yeux de quelques poissons », *op. cit.*, p. 77 : « J'ai peu lû sur cette matière (...) l'Anatomie-critique alonge trop les ouvrages (...) »

⁵²¹ *Ibid.*, p. 76 : « J'avois destiné à l'Académie les résultats des observations que j'ai faite sur la génération des Quadrupèdes en les comparant, à celles que j'ai faites sur les Poulets. »

⁵²² *Ibid.*, p. 87 : « J'ai fait bien des efforts pour distinguer les vaisseaux du cristallin (...) »

⁵²³ Anne-Charles Lorry, *De melancholia, et morbis melancholicis*, Paris, 1765.

⁵²⁴ Lettre de Haller à Somis du 23 avril 1765. *Albrecht von Haller - Ignazio Somis...*, *op. cit.*, p. 91.

⁵²⁵ A. von Haller, « Mémoire sur les yeux... », *op. cit.*, p. 76 : « Il m'a paru, en disséquant des animaux de cette classe, que leur structure répand beaucoup de jour sur la Physiologie (...) »

Petit⁵²⁶, alors qu'il juge les dessins des muscles de Gautier d'Agouty peu réussis⁵²⁷. Haller était le bien-fondé de ses conclusions en citant des auteurs qui l'ont précédé, comme les travaux de Zinn⁵²⁸ dont il fait plusieurs fois mention. On voit ici que Haller utilise de préférence des références germaniques, mais s'il s'appuie sur les travaux d'Albinus, Maeller et Ruysch, ceux-ci sont bien entendu des références connues du public français. Partir de leurs propos est une façon d'établir une connexion avec les lecteurs français et de faire appel à une culture commune. De même, Haller se sert d'une référence encore plus directement accessible pour les savants français quand il écrit s'être inspiré des techniques d'observation de Petit. On assiste ici directement à un transfert de technique car le médecin suisse explique qu'il s'est essayé à reproduire une expérience mise au point par le parisien⁵²⁹.

Cette construction de l'édifice savant qui s'appuie sur des bases communes montre que la communauté scientifique n'est pas uniquement une instance sanctionnant la pertinence et la validité du travail individuel des savants. Depuis Bacon, l'idée rôde dans les esprits que la bonne marche de la science doit passer par la collection et la mutualisation des faits expérimentaux. Tous les savants n'adhèrent pas à cette idée, Descartes s'y oppose même, mais elle régit la ligne directrice de l'Académie des sciences de Paris et d'Alembert est un fervent partisan de cet idéal⁵³⁰.

Or, Haller partage certes la passion de l'expérience avec ses confrères français, mais le médecin suisse se distingue aux yeux de ces derniers par la fréquence et la rigueur avec lesquelles il s'attache au processus expérimental. Cette obsession de la précision et la rigueur avec laquelle Haller, comme son ami Bonnet d'ailleurs, multiplie les types d'expériences sur un même objet afin de confirmer ses observations n'est pas toujours le fait des savants français. Le reproche que Haller adresse à ceux-ci est en partie fondé si l'on en juge par les pratiques de Théophile de Bordeu⁵³¹. Il est intéressant de trouver sous la plume des Français la reconnaissance de cette volonté incessante mise en œuvre par Haller pour refaire

⁵²⁶ Lettre de Haller à Morgagni, le 8 février 1754. *Albrecht von Haller - Giambattista Morgagni, Briefwechsel 1745-1768*, herausgegeben und erläutert von Erich Hintzsche, Bern ; Stuttgart, Verlag Hans Huber, 1964, p. 52.

⁵²⁷ Lettre de Haller à Morgagni, le 5 juillet 1747. *Ibid.*, p. 19.

⁵²⁸ L'Allemand Johann Gottfried Zinn (1727-1759) obtient en 1749 son doctorat de médecine à Göttingen auprès de Haller qui lui accorde une grande estime. Zinn succède à Haller comme directeur du jardin botanique de la ville. Egalement professeur de médecine à l'université de Göttingen, et il oriente ses recherches vers l'anatomie de l'œil, s'attachant en particulier à en décrire avec précision les nerfs, les vaisseaux et la pupille.

⁵²⁹ A. von Haller, « Mémoires sur les yeux... », *op. cit.*, p. 92 : « Je disséquais les yeux d'un jeune chat (...) le cristallin en paraissait opaque, je voulus lui rendre la transparence par la chaleur, à l'imitation de M. Petit: je mis l'œil sur un fourneau médiocrement chaud, et je le repris bientôt pour en continuer la dissection (...) »

⁵³⁰ C. Salomon - Bayet, *L'institution de la science...*, *op. cit.*, p. 84.

⁵³¹ Dominique Boury, *La philosophie médicale de Théophile de Bordeu (1722-1776)*, Paris, Champion, 2004, p. 133 : « Théophile n'applique pas une telle rigueur à la vérification de ses idées, il préfère accumuler les observations plutôt que de faire varier les protocoles d'expériences. »

inlassablement ses expériences. Vicq d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société Royale de médecine, le formule ainsi dans son éloge du Bernois: « Le mérite de son travail consiste dans l'exactitude, dans le nombre et dans la concordance des expériences qu'il a tentées⁵³² ». Le nombre extraordinaire des expériences réalisées par Haller est unanimement reconnu dès son vivant, même dans des textes qui le ne célèbrent pas, et l'image d'un expérimentateur insatiable se prolonge après sa mort.

Cette contribution de Haller à la progression de l'art médical par le biais de l'expérience est d'ailleurs une des empreintes les plus significatives qu'il laisse dans la mémoire des sciences médicales du point de vue des Français⁵³³. Tout d'abord, nul n'ignore que l'apport si fondamental de Haller à la physiologie tient dans la conception expérimentale qu'il a de cette matière. Ainsi, ce sont les *Elementa physiologiae corporis humani* de Haller qui, bien que sources de polémiques lors leur parution entre 1757 et 1766, inspirent bon nombre de Français auteurs de physiologies. C'est le cas de Charles-Louis Varnier qui rédige un *Cours de physiologie expérimentale* en 1771 en puisant fortement dans l'œuvre du Bernois⁵³⁴. Ch. Daremberg⁵³⁵, précédemment cité, rappelle la diversité des procédés expérimentaux utilisés par Haller pour déterminer la sensibilité des nerfs : « Haller se servait pour éprouver, la sensibilité ou l'irritabilité, du souffle, de la chaleur, de l'alcool, du scalpel, de la pierre infernale, de l'acide sulfurique et du beurre d'antimoine⁵³⁶ ».

Les sujets de curiosité et les objets d'expérience présentent une certaine unité dans les espaces de l'Europe des Lumières. Haller travaille souvent sur des thèmes identiques à ceux des Français, qu'il s'agisse de la formation des os ou de la dissection du cerveau et des yeux, et tous se heurtent aux mêmes difficultés. L'on peut établir un parallèle entre une lettre de Du Hamel⁵³⁷ adressée à Bonnet dans laquelle il avoue que lui et Fougereux⁵³⁸ n'osent

⁵³² « Éloges historiques : Haller », dans *Œuvres de [Félix] Vicq d'Azyr*, recueillies et publiées avec des notes et un discours sur la vie et ses ouvrages par Jacques Louis Moreau, à Paris, chez L. Duprat-Duverger, 1805, vol. 2, p. 304-351.

⁵³³ C. Daremberg, *Histoire des sciences médicales...*, op. cit., p. 1073 : « Les *Elementa physiologicae corporis humani*, où la physiologie est traitée expérimentalement et historiquement, sont un monument impérissable (...) »

⁵³⁴ Uri Zolstein, « Charles-Louis Varnier et sa physiologie expérimentale », *Histoire des Sciences médicales*, 1992, tome XXVI, p. 105-110.

⁵³⁵ Pour des informations sur l'œuvre de Charles Daremberg, nous renvoyons à l'article de Danielle Gourevitch, « Charles Daremberg, William Alexander Greenhill et le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* en 100 volumes », *Histoire des sciences médicales*, 1992, tome XXVI, n°3, p. 207.

⁵³⁶ C. Daremberg, *Histoire des sciences médicales...*, op.cit., p. 1076.

⁵³⁷ Henri-Louis Duhamel du Monceau (1700-1782) participe très activement à la modernisation de l'agriculture et est même considéré comme l'un des initiateurs de la sylviculture. Ses réflexions dans ces domaines sont le fruit des expériences qu'il mène sur ses propres terres. Il est successivement adjoint chimiste, associé botaniste et pensionnaire botaniste de l'Académie des Sciences qu'il dirige à plusieurs reprises. Les ouvrages de Duhamel du Monceau traitent également d'économie, de chimie et de construction navale. En 1741-1743, il entretient une querelle avec Haller concernant la formation des os. Contrairement au Bernois, Duhamel considère que les os se

émettre de conclusion sur la formation des os tant le périoste est difficile à disséquer, et une autre venant de Haller qui écrit à son ami sur le même sujet pour l'informer qu'il a vu quelque chose de si mince qu'il ne peut se permettre de l'interpréter⁵³⁹. Le souci de la preuve et de la justification est si fort chez Haller que lorsque Bonnet l'informe des résultats divergents des siens trouvés par des anatomistes français, ceux trouvés par Fouquet ou Fougereux concernant la formation des os par exemple, notre Bernois restitue auprès de son ami son procédé expérimental pour mieux le convaincre de son bon droit. Ce procédé n'est bien sûr pas le fait du seul Haller. Toujours à propos de la querelle de la formation des os, Bonnet s'empresse d'envoyer au Bernois une lettre de Du Hamel qui lui décrit ses dissections. Alors que celui-là travaille sur les os de poulet, Du Hamel trouve que les os de la vache et du mouton trop petits pour permettre une observation ce qui l'oblige à orienter ses recherches vers l'examen de « la réparation des os blessés⁵⁴⁰ ». Le lettre de Du Hamel a pour fin de justifier la méthode choisie dont le protocole diffère de celui de Haller, ce qui souligne encore une fois le rôle de la correspondance comme outil de communication à visée argumentative.

Lorsqu'un autre médecin entre en contradiction avec lui, Haller s'emploie à critiquer la méthode expérimentale de son rival en rappelant les lacunes et les défauts de son travail. Dans la dispute sur l'absence de sensibilité des méninges qui l'oppose au chirurgien rouennais Le Cat, Haller reproche à ce dernier de ne pas avoir lui-même réalisé d'expériences sur ce sujet⁵⁴¹. A cette occasion, la réputation de travailleur acharné de l'Helvétie joue même dans la postérité car lorsque l'historien de la médecine Daremberg évoque le différend entre Haller et Le Cat, il justifie l'œuvre du premier en accusant le second d'être « mal renseigné ». De même, la méthode expérimentale de Buffon ne convainc pas le savant Bernois en raison de l'esprit dans lequel le Français poursuit ses recherches⁵⁴². Haller révèle dans ses critiques toute l'ambiguïté de l'œuvre de science qui tend à l'objectivité sans que le savant ne puisse

forment par l'épaississement des lamelles du périoste et non par un processus de solidification d'une glu transparente.

⁵³⁸ Neveu de Henri Louis Duhamel du Monceau, Auguste Denis Fougereux de Bondaroy (1732-1789) est botaniste et membre de l'Académie des Sciences dont il est le sous-directeur (1786), puis le directeur (1787). Il parcourt l'Anjou et la Bretagne afin d'étudier l'ardoise et rédige un traité sur *l'Art de tirer des carrières la pierre d'ardoise, de la fendre et de la tailler* (1762). Fougereux prend part à la querelle qui oppose Duhamel du Monceau à Haller concernant le rôle du périoste dans la formation des os. Pour ce faire, il rédige un *Mémoire sur la formation des os* en 1763.

⁵³⁹ Lettre de Haller à Bonnet, le 4 août 1760. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 212.

⁵⁴⁰ Lettre de Bonnet à Haller, le 16 septembre 1760. *Ibid.*, p. 221.

⁵⁴¹ Lettre de Haller à Tissot, le 23 septembre 1754 : « En adoucissant les termes de basse jalousie etc. on pourroit demander à M. le Cat d'alleguer non des maladies dont la cause est attribuée arbitrairement aux tendons et aux méninges, mais des expériences, ou ces parties mises a nud et irritées auraient marqué du sentiment. Et c'est ce qu'il n'a pas fait. » *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 32.

⁵⁴² *Idem* : « Je vous prie de modérer les louanges données a M. de Buffon (...). [Ses] desseins (...) m'ont toujours été suspects, et ses expériences le sont davantage. »

jamais complètement l'obtenir. Faute de rigueur, si les Français ne parviennent pas aux mêmes conclusions que Haller c'est par manque d'habileté, ce qui les empêche de reproduire avec succès ses expériences⁵⁴³. Finalement l'Helvétie se distingue des Français par son opiniâtreté et son obstination. Les Français ne sont certes pas toujours de mauvaise foi mais ils survolent leur champ d'expérience et leur hâte à aboutir à une conclusion, jointe à leur volonté de classer la nature, les pressent d'interpréter sans se laisser le temps de répéter leurs expériences⁵⁴⁴. Selon Haller, les Français sont surtout coutumiers de produire des théories et des hypothèses, et l'on ne peut manquer de souligner que ce préjugé tenace vient de celui qui entoure la pensée de Descartes⁵⁴⁵. Buffon, malgré les réserves qu'il émet face aux hypothèses, a surtout énoncé des théories et des postulats⁵⁴⁶. Ce travers se retrouve même dans les travaux de Duverney qui bénéficie pourtant de l'estime de Haller⁵⁴⁷.

Dans la course aux expériences, on voit poindre une part d'orgueil national et il apparaît que Haller et Bonnet confondent tous les Français sous les mêmes reproches. Chaque pays aurait sa propre méthode expérimentale et les défauts qui caractérisent celle des savants français sont inhérents à leur nationalité⁵⁴⁸. L'esprit de système perce dans leurs travaux même lorsqu'ils se livrent à une simple description⁵⁴⁹. Leur maladresse expérimentale les empêche de reproduire avec succès les expériences de Haller. C'est aussi pour cette raison qu'ils n'ont pas réussi à comprendre la portée de celles de Newton⁵⁵⁰. La volonté de confirmer leur hypothèse de départ, les incite même parfois à déformer les résultats de leurs

⁵⁴³ Lettre de Haller à Bonnet, le 20 septembre 1769. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 835.

⁵⁴⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 5 Mars 1762. *Ibid.*, p. 263.

⁵⁴⁵ Lettre de Haller à Morgagni, le 11 mai 1758. *Albrecht von Haller - Giambattista Morgagni...*, *op. cit.*, p. 89.

⁵⁴⁶ Lettres de Haller à Bonnet, le 23 juillet 1759 et le 8 novembre 1767. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 173 et p. 688.

⁵⁴⁷ Lettre de Haller à Morgagni, le 11 mai 1758. *Albrecht von Haller - Giambattista Morgagni...*, *op. cit.*, p. 89.

⁵⁴⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 2 octobre 1770. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 901.

De même à propos des expériences sur le corps calleux menées par La Peyronnie, Haller écrit à Bonnet le 25 décembre 1770 : « La Peyronie a fait à la française une ou deux expériences, que ces Mrs savent réussir au gré de leur hypothèse. » *Ibid.*, p. 913.

⁵⁴⁹ « Defiés Vous, mon illustre ami, de tout ce que disent ces philosophes. Il y a du dessein jusques dans la description du pié d'un pou ; la meme ils voudroient demolir les preuves d'une main creatrice. Tout ce qui se passe par ces plumes prend la teinte du metal dont elles sont composées. », lettre de Haller à Bonnet, le 14 mai 1769. *Ibid.*, p. 820.

⁵⁵⁰ « M Schäffer a vu renaitre les textes des Limaçons. Les François ne peuvent y parvenir. C'est de meme qu'ils ont manqué les exp. de Newton – et j'ose le dire les miennes. », lettre de Haller à Bonnet, été 1769. *Ibid.*, p. 835.

Une autre lettre de Haller à Bonnet, écrite en octobre 1769, exprime la même idée en des termes très semblables. *Ibid.*, p. 838. Signalons l'amour propre de Haller qui se place à côté de Newton dans la chaîne des expérimentateurs de renom. En glissant le nom de Newton dans la controverse qui l'oppose aux Français, il discrédite encore davantage ces derniers.

expériences⁵⁵¹. Ces préjugés nuisent à la lucidité avec laquelle Haller devrait recevoir les écrits de ses collègues français. Ainsi, Thierry Hoquet pense que les reproches adressés à Buffon, accusé d'avoir favorisé la théorie et l'esprit de système aux faits empiriquement constatés, ne sont pas complètement fondés parce que dans certains cas, Buffon a seulement essayé d'organiser dans le cadre de théories les connaissances de réels problèmes empiriques, ce qu'il nomme des « contre-faits »⁵⁵².

Puisque les expériences sont sources de querelles, il est fréquent de procéder à la vérification des comptes rendus d'un adversaire. Reproduire l'expérience établie par un autre savant résulte soit de la volonté d'en confirmer les résultats, soit du désir de l'infirmer suivant qu'ils sont en accord ou non avec les théories que l'on souhaite démontrer. Ce calcul stratégique n'est pas sans influencer l'état d'esprit dans lequel le scientifique procède à la phase expérimentale et à l'interprétation des résultats obtenus. Dans le but de prouver que le liquide séminal aide le fœtus à se développer mais que ce n'est pas lui qui lui transmet les « parties intégrantes », Haller a refait l'expérience de Réaumur qui avait croisé un lapin et une poule en obtenant des résultats contrariant le dessein hallérien. Comme Bonnet s'inquiète des conséquences de l'observation de Réaumur, Haller s'empresse de le rassurer et de l'informer que ses propres résultats sont contraires à ceux de leur ami français, cette différence étant attribuée au caractère trop « séillant » du lapin utilisé par Réaumur⁵⁵³. C'est donc du sujet de l'expérimentation, et non du postulat qui en est le point de départ, que dépend son succès. Cet argument se retrouve dans la querelle sur la formation des os qui oppose Haller à Duhamel du Monceau. S'il n'obtient pas les mêmes conclusions que le Français dont il refait les expériences, c'est que plus astucieux que lui, Haller travaille sur des embryons plus jeunes qu'il peut manipuler sans endommager les membranes⁵⁵⁴. Le fait que le savant bernois refasse l'expérience de Duhamel quatorze années après sa publication montre son scepticisme et son opiniâtreté à imposer son point de vue. Haller éprouve sans cesse le besoin de vérifier et il ne sanctionne les conclusions d'autres savants que lorsqu'il les a lui-même confirmées. Lorsque le sujet l'intéresse il se montre extrêmement pointilleux, n'hésitant pas à faire vingt fois la même expérience pour vérifier la découverte d'un nouveau canal thoracique par Gentius

⁵⁵¹ « Le Cat avoit la passion des hypothèses (...) il avoit cet egoisme si familier a la verité a sa nation, et il le pousoit a l'excès. Il dissimuloit avec artifice la connoissance de la verité, quand elle etoit oposée a ses hypotheses. », lettre de Haller à Bonnet, le 3 août 1772. *Ibid.*, p. 1036.

⁵⁵² Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 28.

⁵⁵³ Lettre de Haller à Bonnet, le 30 octobre 1759. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 178.

⁵⁵⁴ Lettre de Haller à Morgagni, le 13 octobre 1756. *Albrecht von Haller - Giambattista Morgagni...*, *op. cit.*, p. 77.

d'Aix-en-Provence⁵⁵⁵.

Haller aime constater que ses expériences suscitent l'intérêt de ses confrères français. C'est auprès de Somis qu'il note avec satisfaction que Hoin⁵⁵⁶ et Housset obtiennent des résultats similaires aux siens dans la question si débattue de l'insensibilité des tendons⁵⁵⁷. Dans ce cas la vérification des Français est pour lui gage de confirmation aux yeux du monde médical. Mais les médecins français n'admettent pas toujours avec facilité les observations de Haller, et usant d'un principe réciproque au sien, ses confrères répètent parfois ses expériences comme pour affirmer l'autonomie de leur pensée. C'est le cas de Fougeroux qui consacre un mémoire particulier à répondre aux observations de Haller sur les os sous le titre : *Mémoires sur les os... avec les mémoires de MM. Haller et Bordenave qui ont donné lieu à ce travail*⁵⁵⁸. Toujours informé de la réception de ses travaux, Haller ne reste pas indifférent aux critiques des autres savants car elles l'incitent à refaire ses expériences pour prouver la justesse de son raisonnement. Alors que Lamure ne croit pas en sa théorie sur la sensibilité, Haller prépare avec application sa réponse⁵⁵⁹. Les objections de Fougeroux publiées dans ses *Mémoires sur les os* incitent même Haller à se détourner de la rédaction de ses *Elementa* pour refaire ses propres expériences⁵⁶⁰. Au contraire, Haller se sert à l'occasion des expériences faites par d'autres savants tenants de ses théories pour en imposer le bien-fondé auprès de ses adversaires. Pour les convaincre de la validité de sa théorie de l'irritabilité, il envisage de faire imprimer 1200 expériences effectuées par ses soins et par ceux d'autres médecins⁵⁶¹. Ceci doit montrer qu'une partie des cercles savants a sanctionné et adopté son programme d'étude. La vérification des expériences d'un adversaire intellectuel dans le but d'en démontrer la

⁵⁵⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 19 novembre 1759. *The correspondence...*, op. cit., p. 182.

⁵⁵⁶ Chirurgien externe du grand hôpital de Dijon, Jean-Jacques-Louis Hoin (1722-1772) est également membre associé puis pensionné de l'Académie de la ville. En tant que membre associé de l'Académie royale de chirurgie, Hoin fournit plusieurs mémoires à cette institution. Il obtient d'excellents résultats lors de ses travaux sur les hernies, le vagin et le périnée, et correspond avec Jacques Daviel à propos de ses observations sur la cataracte.

⁵⁵⁷ Lettre de Haller à Somis, le 14 mars 1769 : « M. Hoin a publié des expériences sur l'insensibilité des tendons, tout a fait conformes aux miennes. Il y a sous presse un ouvrage de M. Housset dans le même sens. » *Albrecht von Haller - Ignazio Somis...*, op.cit., p. 107.

⁵⁵⁸ Denis Fougeroux de Bondaroy, *Mémoires sur les os, pour servir de réponse aux objections proposées contre le sentiment de M. Duhamel Du Monceau, rapporté dans les volumes de l'Académie royale des sciences, avec les mémoires de MM. Haller et Bordenave qui ont donné lieu à ce travail*, Paris, H.-L. Guérin et L.-F. Delatour, 1760.

⁵⁵⁹ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 novembre 1758. *The correspondence...*, op. cit., p. 150.

⁵⁶⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 4 mars 1760 : « (...) je ne comprends pas les faits sur lesquels il peut me réfuter. Cela me rappellera à vérifier les miens, et me détournera de quelque recherche physiologique plus pressante pour préparer une réponse. Je pense d'avance à examiner dans le poulet les progrès des artères et des veines. » *Ibid.*, p. 193.

⁵⁶¹ Lettre de Thiery à Haller, le 28 janvier 1758 : « Je suis fort aise, Mr, que vous preniez le parti de faire imprimer les expériences faites sur l'irritabilité par différents Médecins. C'est le seul moyen de mettre hors de combat vos adversaires. Que répondre à 1200 expériences ? » Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 161.

validité ou l'invalidité, est donc une méthode fréquente et saine pour la qualité des débats qui agitent la République des Lettres. Cette pratique est de bonne guerre et souvent, le savant français qui s'y emploie obtient des résultats différents de ceux constatés par Haller. Les partisans du maître bernois ne peuvent que le constater. Pour défendre le grand homme, l'un d'eux va jusqu'à en attribuer la cause aux maladresses expérimentales dont les élèves de Haller seraient responsables lorsque ce dernier les charge d'une partie de l'expérience⁵⁶².

Il nous paraît fondamental de souligner combien les remarques et les critiques réciproques formulées sur le thème de l'expérience par Haller et ses adversaires français reposent sur un vocabulaire et une orientation similaires. Ainsi, Fouquet, auteur de l'article « Sensibilité » de l'*Encyclopédie*, énonce un jugement sévère sur l'irritabilité : par obsession de prouver l'innervation des tissus cellulaires, Haller a compromis la bonne marche de son observation et « les expériences le mieux faites sont insuffisantes pour avancer dans la connaissance d'une matière, dont les objets délicats se dénaturent ou disparaissent sous la main qui cherche à les travailler⁵⁶³ ». Selon une rhétorique semblable, chacun accuse l'autre de conduire ses expériences en fonction d'un dessein prédéfini qui en trouble les résultats.

Les savants des Lumières ont construit un langage commun autour du thème de l'expérience même si leur discours ne s'appuie pas encore sur une définition homogène et structurée de cette notion. L'expérience est la base du jugement porté sur le travail d'un savant et le scientifique s'en sert pour appuyer ses thèses et déstabiliser son concurrent. La diffusion des résultats d'une expérience procède d'une stratégie et selon le cas, leur auteur choisit de les rendre publics par la voie des livres et des mémoires académiques, ou semi-publics en les insérant dans sa correspondance dont il sait qu'elle est susceptible d'être lue par plusieurs confrères.

⁵⁶² *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne, ou mémoires disposés en ordre alphabétique pour servir à l'histoire de cette science et à celle des médecins, anatomistes, botanistes, chirurgiens et chymistes de toutes nations* par N.-F.-J. Eloy, Mons, 1778, p. 433-441, t. 2, p. 439 : « On veut croire que s'il les avoit toutes fait lui-même, on n'auroit point trouvé des reproches à opposer à leur validité ; mais ayant été obligé de se servir de la main & de l'œil de plusieurs de ses disciples, il a adopté des expériences qui déparent les siennes par le défaut de justesse dans leur résultat. »

⁵⁶³ Article « Sensibilité, Sentiment (Médecine) », L'*Encyclopédie...*, *op. cit.*, tome 15. Un extrait de cet article est reproduit dans l'annexe 14 : « Résonances du travail de Haller dans l'*Encyclopédie* ».

2- Les sciences utiles

Les expérimentateurs français et anglais en quête d'une nouvelle légitimité s'adressent à des interlocuteurs, issus des sphères politiques pour les premiers, et marchandes pour les seconds, qui les incitent à orienter les recherches scientifiques vers des fins utiles et pratiques⁵⁶⁴. Bien évidemment, les axes de la communication entre esprits éclairés ne sont pas seulement d'ordre théorique. En dépit de toutes leurs divergences et de leurs querelles, Haller partage avec ses contemporains français la conviction que les sciences doivent être les instruments de l'amélioration du sort des hommes⁵⁶⁵. Cette volonté de cohérence entre la théorie et la pratique est l'un des signes de l'unité de la pensée et de l'activité scientifiques de Haller. En examinant ses recherches menées sur les embryons, R. Mazzolini a constaté qu'elles étaient dédiées au patriciat bernois, ce qui lui a permis de dégager l'idée que la compréhension de la nature du médecin bernois comprend une réelle dimension sociale et politique⁵⁶⁶. En France, l'engouement pour les arts utiles se manifeste dès Colbert et s'accroît jusqu'à la fin du XVIIIe siècle par la multiplication des recherches et des mémoires sur des sujets hétérogènes aux finalités pratiques, comme le montre la multiplication des commissions d'enquête et d'expertise nommées à l'Académie des sciences sur l'initiative de l'Etat⁵⁶⁷. En ce sens, une évolution s'accomplit au cours de la première moitié du XVIIIe siècle car les acteurs de la science ont adapté leurs discours sur les usages de la science en fonction des cercles auxquels ils les destinaient⁵⁶⁸. Travailler à ancrer les fins pratiques de la science dans les esprits des amateurs permet aux spécialistes d'échapper aux reproches d'abstraction et d'improductivité qui accompagnent encore l'œuvre des savants au début du siècle. Il serait réducteur de laisser entendre que la communication portant sur les usages utiles de la science n'engendre que des propos techniques et des considérations pratiques. Les informations qu'échangent par exemple Haller et Bonnet sur le problème pratique de la lutte contre les épizooties les mènent à des réflexions plus abstraites et mêmes

⁵⁶⁴ Christian Licoppe, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La découverte, 1996, p. 157.

⁵⁶⁵ Pour une mise au point récente sur ce sujet, on se reportera à l'ouvrage *Nützliche Wissenschaft und Ökonomie im Ancien Régime. Akteure, Themen, Kommunikationsformen*, herausgegeben von André Holenstein, Martin Stuber und Gerrendina Gerber-Visser, (*Cardanus. Jahrbuch für Wissenschaftsgeschichte*, 7), Heidelberg, Palatina Verlag, 2007.

⁵⁶⁶ S. de Angelis, *Von Newton zu Haller....*, op. cit., p. 11.

⁵⁶⁷ Pascale Mafarette-Dayries, « L'Académie royale des sciences et les grandes commissions d'enquête et d'expertise à la fin de l'Ancien Régime », *Annales historiques de la Révolution française*, 2000, n°320, p. 121-135, p. 121 : « L'Académie des sciences devient progressivement l'auxiliaire indispensable de l'Etat pour connaître des questions d'intérêt public. »

⁵⁶⁸ S. Mazauric, *Fontenelle... op. cit.*, p. 146.

métaphysiques. Toutefois, dans la suite de l'exposé, pour des raisons de clarté nous avons restreint la notion d'utilité de la science à ses desseins d'amélioration concrète des conditions de vie de la population.

a- Les sciences au service de l'administration

Les nouvelles inflexions du discours et de la pratique scientifiques s'effectuent sur fond de mutations socio-économiques en Europe occidentale. Là encore, de véritables disparités régionales existent et les transformations suivent des rythmes différents selon les pays. Au début du XVIII^e siècle, le gouvernement bernois se montre peu enclin à encourager la science et les études qui auraient une finalité pratique. Toutefois, en Suisse comme ailleurs en Europe occidentale, la recherche scientifique suit le désir d'améliorer la vie quotidienne de la population comme l'attestent les efforts de la famille Bernoulli qui se distingue par sa volonté d'appliquer les théories mathématiques à des fins concrètes. L'une des fins attribuées par Johann Bernoulli (1667-1748) aux mathématiques est de faciliter la navigation des bateaux⁵⁶⁹. L'activité industrielle dans les cantons suisses en est encore à ses balbutiements, l'industrie ne se développant que dans des branches précises et par poches géographiques localisées, tandis que l'économie helvète dépend largement de l'activité agricole et pastorale. Au sein de la Confédération, c'est à Genève que l'esprit d'innovation est le plus développé et le plus fécond⁵⁷⁰, mais l'Etat bernois encourage également peu à peu les efforts des scientifiques. Les sujets de mémoires proposés par la Société Economique de Berne, l'*Ökonomische Gesellschaft (OeG)*, fondée en 1759, fréquemment orientés vers l'agronomie, sont le reflet de la distribution des activités de l'économie des cantons helvètes. La croissance démographique, plus soutenue en Suisse qu'ailleurs en Europe, transforme l'agriculture en question cruciale pour les autorités des différents cantons. En France en revanche, l'artisanat se diversifie et se diffuse ce qui incite les savants et les autorités à concentrer leur attention sur le développement des arts mécaniques. Au milieu du siècle, la rédaction de l'*Encyclopédie* cristallise cet intérêt pour le savoir pratique et sa transmission, et d'Alembert y consacre une part non négligeable du *Discours préliminaire*⁵⁷¹. L'homme peut trouver une application utile

⁵⁶⁹ E. Fueter, *Geschichte der exakten Wissenschaften...*, op. cit. p. 59.

⁵⁷⁰ René Sigrist, *L'essor de la science moderne à Genève*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2004.

⁵⁷¹ J. Le Rond d'Alembert, « Discours préliminaire », op. cit., p. IV : « Nous devons donc un grand nombre de connaissances simplement agréables à l'impuissance malheureuse où nous sommes d'acquérir celles qui nous seroient d'une plus grande nécessité. Un autre motif sert à nous soutenir dans un pareil travail ; si l'utilité n'en est pas l'objet, elle peut en être au moins le prétexte. Il nous suffit d'avoir trouvé quelquefois un avantage réel dans

aux sciences et aux arts dont la valeur apparaissait jusque-là surtout théorique, et pour les encyclopédistes il convient d'abolir la hiérarchie traditionnelle qui subordonne les arts mécaniques aux connaissances théoriques⁵⁷².

La diffusion de l'*Encyclopédie*, les échanges épistolaires ainsi que la réception des journaux français dans les régions helvètes aiguisent la curiosité des savants suisses et les renvoient à leurs propres considérations sur les nouvelles fonctions des sciences. Il ne s'agit pas d'affirmer que la France constitue un modèle pour les lettrés helvètes, mais leur connaissance des mémoires français ne peut manquer de les sensibiliser aux réflexions sur les techniques et les arts mécaniques qui occupent les savants français. Cette première étape d'un potentiel transfert culturel, à savoir la prise de connaissance de l'autre, se fait également en sens inverse. Nous verrons que dans le débat sur l'inoculation qui divise les autorités médicales françaises, la situation suisse constitue pour les médecins français une référence non négligeable.

La perméabilité des sphères intellectuelles françaises et helvètes est rendue visible par l'hétérogénéité des fonctions des correspondants français de Haller⁵⁷³, hétérogénéité qui s'explique par l'étendue et la diversité de ses propres intérêts. Nombre de correspondants de Haller manifestent le même appétit de connaissances dans les disciplines les plus diverses et cette inclination commune imprègne leur commerce épistolaire. La transdisciplinarité qui caractérise la formation et la production savante d'une large partie des correspondants de Haller a d'ailleurs rendu complexe l'élaboration d'un diagramme visant à les répartir en fonction de leur spécialité professionnelle⁵⁷⁴. On peut retenir le cas de Henri-Louis Duhamel du Monceau qui s'intéresse tant à l'histoire naturelle, qu'à l'économie, l'agronomie, la chimie ou la construction de navires. Duhamel n'a beau envoyer que trois lettres à Haller entre 1757 et 1769, leur très riche contenu mêle les considérations pratiques et théoriques. Les deux hommes échangent autant sur l'organisation des artisans à Paris, que sur la botanique et

certaines connaissances, où d'abord nous ne l'avions pas soupçonné, pour nous autoriser à regarder toutes les recherches de pure curiosité, comme pouvant un jour nous être utiles. Voilà l'origine et la cause des progrès de cette vaste science, appelée en général physique ou étude de la nature, qui comprend tant de parties différentes : l'agriculture et la médecine, qui l'ont principalement fait naître, n'en sont plus aujourd'hui que des branches. Aussi, quoique les plus essentielles et les premières de toutes, elles ont été plus ou moins en honneur à proportion qu'elles ont été plus ou moins étouffées et obscurcies par les autres. »

⁵⁷² *Ibid.*, p. Xijj : « Le mépris qu'on a pour les arts mécaniques semble avoir influé jusqu'à un certain point sur leurs inventeurs mêmes. Les noms de ces bienfaiteurs du genre humain sont presque tous inconnus, tandis que l'histoire de ses destructeurs, c'est-à-dire, des conquérans, n'est ignorée de personne. Cependant c'est peut-être chez les artisans qu'il faut aller chercher les preuves les plus admirables de la sagacité de l'esprit, de sa patience et de ses ressources. »

⁵⁷³ Evidemment, l'hétérogénéité des activités de ses interlocuteurs n'est pas propre à son champ français de correspondance. Les historiens ont donc considéré assez tôt l'importance des activités administratives dans l'œuvre de Haller.

⁵⁷⁴ Voir le diagramme « Répartition par activité des correspondants français de Haller » de l'annexe 6.

l'agronomie. De même, signe de l'interdisciplinarité des hommes de sciences, l'hippiatre et agronome Claude Bourgelat, déjà auteur d'une anatomie, envoie à Haller en avril 1776 son *Essai sur la ferrure*⁵⁷⁵. La première lettre adressée par Claude-Nicolas Le Cat à Haller le 29 décembre 1752 s'accompagne des travaux de l'Académie de Rouen au sein de laquelle sont traités des sujets tant littéraires et scientifiques que purement techniques. Les itinéraires intellectuels des savants montrent que les passerelles entre les disciplines forgent l'unité du savoir et des techniques, et que les liens transdisciplinaires permettent l'avancée des connaissances. La nature des livres échangés par les Républicains des Lettres en dit long également sur les thèmes d'un possible transfert intellectuel. Dans le choix des titres que Haller réclame à Thiery, la majorité est constituée d'ouvrages de médecine et de chirurgie, mais l'on trouve aussi à l'occasion les *Annales topographiques*, le *Précis humoristique des nouvelles fontaines philtrantes*, un livre sur les eaux d'Aix ou celui sur la tourbe de Billery⁵⁷⁶. Le Bernois s'enquiert donc de l'actualité scientifique française au sens large et pas uniquement des productions médicales et littéraires. Thiery lui envoie des traités d'arts et métiers à finalité pratique et l'informe des parutions dans le domaine de l'agriculture⁵⁷⁷. Haller ne garde pas pour lui les informations concernant les publications françaises mais suivant la logique de circulation du savoir, il annonce par exemple à Tissot qu'il a reçu de Paris l'ouvrage de Barberet sur la maladie du bétail⁵⁷⁸. Les pratiques et les recherches françaises en matière d'épizootie sont donc connues des savants suisses dont elles alimentent les échanges.

Volet non négligeable des préoccupations des savants des Lumières, la question du ravitaillement de la population et de la lutte contre la disette est également le sujet des dialogues transnationaux. La Suisse, encore majoritairement très rurale, est le théâtre de nombreuses expériences agricoles. Lecteurs attentifs des publications étrangères, Bonnet et Haller se tiennent mutuellement informés des progrès et des techniques qui font l'objet de recherche en France. Lorsque Bonnet s'enquiert de savoir si Haller reçoit le *Journal de physique* de l'abbé Rozier⁵⁷⁹, celui-ci lui répond qu'il y a accès facilement parce que la

⁵⁷⁵ Lettre de Bourgelat à Haller, le 6 avril 1776.

⁵⁷⁶ Lettre de Thiery à Haller, le 22 mai 1760. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 195.

⁵⁷⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 11 septembre 1765. *Ibid.*, p. 251. Thiery n'indique pas l'auteur du traité d'agriculture qu'il juge digne de l'intérêt de son ami.

⁵⁷⁸ Lettre de Haller à Tissot, le 15 novembre 1766. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 247.

⁵⁷⁹ Il s'agit du périodique intitulé *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts* publié par l'abbé François Rozier (1734-1793) entre 1771 et 1793, à Paris chez Le Jai.

Société Economique de Berne le reçoit⁵⁸⁰. En août 1755, le Genevois rend compte à son ami Haller de sa lecture de la *Dissertation sur la cause qui corrompt et noircit les grains de bled dans les épis* de l'agronome et chimiste Mathieu Tillet, qui a obtenu le prix de l'Académie de Bordeaux en démontrant les vertus d'une préparation à base de chaux et de sel marin pour préserver le blé sain⁵⁸¹. Haller qui n'arrive pas à se le procurer, malgré ses demandes auprès de l'Académie, demande à Bonnet de le lui envoyer. Le Bernois se montre nettement moins enthousiaste que son correspondant à la lecture de Tillet dont il trouve le texte désordonné et confus. En revanche, il constate que sa description de la contagion du blé confirme les observations que l'on avait déjà établies en Allemagne⁵⁸². Quelque temps après, Haller semble avoir reçu un second mémoire de Tillet et contrairement au premier, ce texte lui arrache des félicitations sincères⁵⁸³. Ces échanges à propos du texte de Tillet confirment la mutualisation entre les savants de différents pays des connaissances et techniques visant à améliorer les rendements agricoles. La circulation du savoir dans ce domaine apparaît particulièrement forte en raison de l'enjeu politique et économique que constitue la question de l'approvisionnement en grains, ce qui explique qu'elle suscite des échanges de connaissances et un transfert de techniques.

Si Haller et ses interlocuteurs français présentent un profil similaire en termes de curiosités intellectuelles, il est également possible de repérer des analogies entre leurs parcours professionnels. Les responsabilités qu'ils endossent au cours de leur carrière font également ressortir les nouvelles ambitions des savants des Lumières qui associent des fonctions enseignantes ou administratives à leurs activités traditionnelles. Jeune médecin, Haller a tenté d'exercer une activité d'enseignement à Berne mais cela lui a été refusé, et c'est à Göttingen qu'il a pu réaliser ce projet en obtenant à l'université la chaire d'anatomie, de chirurgie et de botanique. Haller n'est pas le seul à vouloir doubler son œuvre de chercheur de celle d'enseignant, et on sait combien les Lumières françaises se sont préoccupées d'éducation. Ce souhait de diffuser le savoir médical et de former des élèves est partagé par son adversaire rouennais, le chirurgien Le Cat qui, en décembre 1736, fonde l'Ecole

⁵⁸⁰ Voir la lettre de Bonnet à Haller du 12 juillet 1774 ainsi que la réponse de Haller du 22 juillet 1774. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1129-1130.

⁵⁸¹ Lettre de Bonnet à Haller, le 19 août 1755. *Ibid.*, p. 70.

⁵⁸² Lettre de Haller à Bonnet, le 9 octobre 1755. *Ibid.*, p. 76.

⁵⁸³ *Ibid.*, p. 79. Lettre de Haller à Bonnet, le 21 février 1756 : « Le second memoire de M. du Tillet m'a donné beaucoup de satisfaction ; il paroît avoir trouvé le secret de guerir cette cruelle maladie qui ravage la plante la plus utile du monde. »

d'anatomie et de chirurgie dans la capitale normande⁵⁸⁴. Haller sait cueillir les fruits de son activité professorale ; les structures d'enseignement dans lesquelles il exerce à Göttingen lui permettent de ne pas travailler seul et d'orienter les recherches d'une communauté scientifique selon le cours de ses propres interrogations. L'attention portée par Haller aux travaux de ses étudiants n'est pas uniquement formelle car il prend non seulement pour habitude de les associer à ses recherches, mais en outre, il fait connaître en France, par l'intermédiaire de Thiery, les mémoires de Zinn et Zimmermann, deux de ses plus proches élèves. Ce procédé montre la considération que Haller éprouve pour leurs travaux, même lorsque certaines divergences existent entre ses résultats et les leurs.

En 1753, le retour à Berne de Haller est motivé par le profond désir d'exercer des responsabilités politiques dans sa patrie. Sa carrière bernoise connaît des aléas, en dépit de ses efforts il n'accède jamais au Petit Conseil, néanmoins des postes d'importance lui sont confiés. Il endosse la charge de directeur des salines à Roche dans le pays de Vaud de 1758 à 1764, ainsi que celle de vice-gouverneur d'Aigle en 1762-1763. La carrière scientifique de Haller est donc entrecoupée de périodes au cours desquelles il exerce des fonctions d'administrateur. Cette situation suscite un double langage dans la correspondance de Haller. S'il avoue parfois se réjouir de la diversité et de la richesse de son activité d'administrateur, il lui arrive aussi de se plaindre qu'elle lui ôte tout loisir et le temps qui lui permettrait de se consacrer aux recherches médicales⁵⁸⁵. Toujours est-il que ses fonctions politiques et administratives l'amènent à statuer sur diverses questions, qu'il s'agisse des orphelinats, des salines, des épizooties ou des questions de rentabilité agricole⁵⁸⁶. Membre du Conseil de santé de Berne à deux reprises, de 1756 à 1758, puis de 1765 à 1767, il se penche sur des questions médicales d'ordre pratique⁵⁸⁷. Haller prend à cœur ses tâches d'administrateur comme il s'en explique auprès de son ami Thiery qui pour sa part, lit avec attention le compte rendu de son

⁵⁸⁴ Théodore Vetter, *Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768). Mémoire couronné par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen*, 1968, p. 23.

⁵⁸⁵ Parcourir la campagne lui permet toutefois de grossir son herbier suisse.

⁵⁸⁶ « Authentische Acten das neuerrichtete Waysenhaus in Bern betreffend von ann. 1755-1757 », von Albrecht von Haller, dans *Sammlung alter und neuer Urkunden zur Beleuchtung der Kirchen-Geschichte vornehmlich des Schweizer-Landes*, von Johann Jakob Simlern, Zürich, J.K. Ziegler, 1758, Bd. 1, Theil 2, p. 648-699.

Kurzer Auszug einer Beschreibung der Salzwerke in dem Amte Aelen, auf hohen Befehl hrsg. von Albrecht Haller, Bern, gedruckt bey Dan. Brunner u. Albr. Haller, 1765.

« Abhandlung von der Viehseuche », von Herrn Alb. Haller, dans *Abhandlungen und Beobachtungen durch die Ökonomische Gesellschaft zu Bern gesammelt*, Bern, im Verlage der ökonomischen Gesellschaft und zu finden in der typogr. Buchhandlung, 1772, Jg. 13, 1772, St. 2, p. 49-79.

« Expériences de culture », dans *Mémoires et observations recueillies par la Soc. oeconomique de Berne*, Année 1764, partie 4, p. 57-73.

⁵⁸⁷ *Instruction utile et nécessaire sur les moyens de se préserver de la fièvre - maligne qui règne, et de la guérir le plus sûrement...* en date du 28 mars 1765, Berne, Imprimerie de LL.EE., 1765.

Instruction pour conserver la vie des gens, qui ont le malheur de tomber dans l'eau, et pour les guérir... en date du 9 juillet 1765, Berne, Impr. De LL.EE., 1765.

activité comme gouverneur d'Aigle^{588 589}. Ce double parcours n'est pas sans rappeler celui de nombre de ses confrères en France, où l'Etat confie au médecin des fonctions nouvelles de protection publique, notamment en cas de crise sanitaire grave⁵⁹⁰. A l'été 1760, Etienne Housset apprend à Haller qu'en raison de fortes épidémies de fièvre auprès d'Auxerre, l'intendant l'a chargé en tant que médecin de s'en occuper⁵⁹¹. Dans sa lettre, Housset établit une description scientifique de la maladie mais il fait aussi état des mesures sanitaires envisagées, et ses préoccupations sont fortement révélatrices du comportement social que l'on attend désormais du médecin. A la suite d'une épizootie qui touche les « bêtes à corne » et se développe dans le Sud Ouest de la France, Turgot charge l'Académie royale des Sciences de dépêcher un médecin pour résoudre le problème. C'est à Vicq d'Azyr qu'échoit cette mission et pendant deux ans, celui-ci, nommé commissaire, multiplie les observations dans la région pour tenter d'identifier les causes de l'épizootie. Grâce au soutien de Turgot, Vicq d'Azyr parvient à vaincre les résistances et il fait inoculer les bêtes pour lutter contre la propagation de la maladie. Cette jonction entre les déplacements et le travail de terrain, auprès des paysans ou dans les salines, et une réflexion d'envergure pour résoudre les troubles alimentaires et améliorer les rendements de l'agriculture et de l'industrie, est la marque des esprits des Lumières européennes. De même que le savoir s'appuie sur l'expérience, l'usage de la réflexion semble devoir être guidé par la perspective d'une application pratique.

Devant le champ très étendu des productions savantes à caractère utile qui forment des axes de communication entre Haller et ses contemporains français, nous avons choisi de nous concentrer sur leurs échanges portant sur l'inoculation et sur le sel. Nous évoquerons également le thème des épidémies et des épizooties dont Martin Stuber a montré la signification dans les échanges entretenus dans le réseau hallérien⁵⁹². Dès lors, notre attention s'est concentrée sur la correspondance traitant des usages pratiques de la science dont nous

⁵⁸⁸ Lettre de Thiery à Haller, 5 mai 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 228.

⁵⁸⁹ Ces lettres de Haller dans lesquelles il relate le déroulement et les événements de sa carrière administrative ne sont pas propres aux échanges qu'il entretient avec Thiery. Il s'ouvre fréquemment de ses soucis et de ses succès tout au long de ses différentes correspondances. Martin Stuber, « “Vous oubliez que je suis cultivateur”. Albrecht von Hallers Korrespondenz zu Themen der ökonomischen Gesellschaft Bern », dans *Hallers Netz...*, op.cit., p. 505-541, p. 532 : « In der Haller-Korrespondenz erscheint das Zusammenspiel von Wissenschaft und Obrigkeit weitgehend harmonisch und erfolgreich » ; « Dans la correspondance de Haller, l'interaction de la science et de l'autorité apparaît largement harmonieuse et réussie. »

⁵⁹⁰ D'une façon générale, l'Etat monarchique français a toutefois tendance à créer des missions d'action ponctuelle et il n'a pas encouragé une réflexion générale qui aurait abouti à la création d'une politique sanitaire organisée. Les espaces allemands, notamment la Prusse, y sont mieux parvenus.

⁵⁹¹ Lettre de Housset à Haller, le 7 juillet 1760.

⁵⁹² M. Stuber, « “Vous oubliez que je suis cultivateur”... », art. cit.

avons recoupé la lecture avec deux mémoires académiques adressés par Haller à ses collègues parisiens de l'Académie des Sciences. Le premier mémoire s'intitule « Sur une maladie épidémique arrivée dans le Canton de Berne en 1762⁵⁹³ » et le second « Mémoire sur l'évaporation de l'eau salée⁵⁹⁴ ». Ils appartiennent à la même époque de l'activité de Haller puisque le premier est publié dans le volume de l'*HARS* de 1763 et le second dans celui de 1764. Les prétentions des mémoires académiques sont multiples ; leurs auteurs les considèrent certes comme des vecteurs de savoir et de connaissances factuelles, mais il convient également de prendre en considération le programme épistémologique et l'esprit de méthode qui orientent leur conception⁵⁹⁵. Dans le cas des mémoires envoyés par Haller à l'institution parisienne, l'intention de l'auteur qui procède à cet envoi doit attirer notre attention. En dépit des rivalités et des tensions, parfois exogènes au monde savant car d'ordre politique et diplomatique, qui peuvent entraver les échanges entre les communautés savantes, selon une constante de la République des Lettres, l'envoi de ces mémoires fait preuve du désir de partager les connaissances qui peuvent concourir au bien commun.

b- Regards croisés sur l'inoculation

Les recherches actuelles soulignent la diversité du monde des Lumières mais, comme nous venons de le souligner, il est certain que les esprits éclairés par delà leurs différences, se caractérisent par la volonté commune d'améliorer le sort terrestre de leurs semblables. Les aspirations des savants éclairés rencontrent plus spécifiquement celles du monde médical, ce qui explique pourquoi tant de personnalités des Lumières ont une formation de médecin. L'ensemble de la communauté lettrée voit son champ de réflexion élargi par ces nouvelles responsabilités qui lui sont assignées, mais dans ces conditions, le rôle joué par les médecins dans l'orientation de la science vers l'amélioration de la vie quotidienne semble tout de même déterminant. L'annonce de la parution du *Mémoire sur la maladie épizootique du pays Lanois* de Dusot, médecin pensionnaire de la ville de Laon, dans le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*⁵⁹⁶ s'accompagne des mots suivants qui en disent long sur l'idée désormais répandue du rôle social protecteur des médecins chargé de prévenir les maux de l'agriculture : « Un des avantages le plus marqué qu'ait produit l'attention que le

⁵⁹³ « Sur une maladie épidémique arrivée dans le Canton de Berne en 1762 », par M. Haller, *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, Paris, Imprimerie Royale, 1765 (année 1763), p. 167-171.

⁵⁹⁴ A. Haller, « Mémoire sur l'évaporation de l'eau salée », *op. cit.*, p. 25-31.

⁵⁹⁵ C. Salomon-Bayet, *L'institution du vivant...*, *op. cit.*, p. 385.

⁵⁹⁶ *Mémoire sur la maladie épizootique du pays Lanois*, par M. Augier Dusot, à Laon chez Calvet, 1771.

gouvernement porte quelque tems sur la conservation des bestiaux si nécessaires à l'agriculture, est d'avoir excité les médecins à s'occuper de cet objet important⁵⁹⁷. » Mettre leurs talents au service du bien public fait partie des tâches que se sont fixées les Lumières, et ceci rejoint le devoir universel des médecins qui doivent réduire la souffrance et lutter contre les maladies. Le début du XVIIIe siècle connaît encore les ravages des épidémies et des taux de mortalité élevés particulièrement dans les classes d'âge les plus jeune. En 1723, une sévère épidémie de variole touche Paris et la maladie frappe encore en 1744 la ville de Montpellier⁵⁹⁸. Les cantons helvètes sont touchés par une vague d'épidémies de grippe et de typhoïde au cours des années 1760. On commence alors à en quantifier la portée⁵⁹⁹, à en analyser plus rationnellement les causes et à élaborer les moyens de la prévenir. L'Angleterre est pionnière dans ce domaine depuis que Lady Mary Wortley Montagu⁶⁰⁰, épouse d'un ambassadeur britannique, ramène la variolisation de son séjour dans l'Empire ottoman. La technique pénètre en Angleterre en 1721, cependant elle y progresse lentement, retardée par la peur de l'épidémie qu'elle déclenche épisodiquement⁶⁰¹. L'inoculation sauve des vies mais elle n'est pas sans risque ce qui la place par conséquent au cœur des débats des milieux savants, notamment en France où sa diffusion se heurte à d'assez nombreuses résistances⁶⁰². Les personnalités en vue sont tenues d'exprimer leur avis sur l'inoculation, à l'image de Voltaire qui se prononce en sa faveur dès 1727. La première inoculation en France, effectuée par le chirurgien Jacques Tenon en 1755⁶⁰³, ne calme pas les controverses qui se poursuivent bien plus tardivement dans le siècle. Les périodiques scientifiques se font les échos des discussions européennes sur l'inoculation. Le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie* publie pendant plusieurs décennies les termes du débat qui agite autant les sphères intellectuelles que celles des amateurs éclairés. Le thème de l'inoculation est récurrent dans ses pages, et ce dès le second tome publié en 1755 jusqu'à dans les années 1770.

⁵⁹⁷ *JMCP*, 1771, tome 37, p. 286-287.

⁵⁹⁸ *Histoire culturelle de la maladie*, sous la direction de Marcel Sendrail, Paris, Privat, 1980, p. 345.

⁵⁹⁹ On dresse des tables de mortalité construites en fonction des catégories de population et ces tables ont une fonction pratique car elles aident à calculer annuités et assurances. Laurence I. Conrad, Michael Neve, Vivian Nutton, Roy Porter et Andrew Wear, *Histoire de la lutte contre la maladie. La tradition médicale occidentale de l'Antiquité à la fin du siècle des Lumières*, Institut Syntholabo pour le Progrès de la Connaissance, 1999, p. 387.

⁶⁰⁰ Le personnage de Lady Mary Wortley Montagu (1689-1762) est assez atypique. René Pomeau rappelle qu'elle est la première femme européenne journaliste, n'hésitant pas à s'engager dans les polémiques politiques et à défendre des causes féministes. René Pomeau, *L'Europe des Lumières : cosmopolitisme et unité européenne au XVIIIe siècle*, Paris ; Genève, Slatkine, 1981, p. 94.

⁶⁰¹ Mirko D. Grmek, « Les premières étapes de la vaccination. Mythe et histoire », dans *L'aventure de la vaccination*, sous la direction d'Anne-Marie Moulin, Paris, Fayard, 1996, p. 41-56.

⁶⁰² Pour une analyse des enjeux du combat contre la petite vérole dans la société, on se reportera au livre de Catriona Seth, *Les rois aussi en mouraient. Les Lumières en lutte contre la petite vérole*, Paris, Desjonquères, 2008.

⁶⁰³ « Eloge de la Condamine », *HARS*, 1778 (année 1774), p. 85-121, p. 112.

Les discussions sur l'inoculation prennent des tournures caractéristiques de ce que l'on considère comme la science moderne. Dans son mémoire exposé à l'Académie des Sciences en 1758⁶⁰⁴, Charles Marie de La Condamine pose un regard mathématique, et non plus moral, sur la maladie et sur l'inoculation. Au nom de l'intérêt collectif, ses calculs rigoureux en termes de probabilité supplantent le raisonnement casuistique traditionnel qui dénonçait les résultats incertains et hasardeux de la méthode inoculatoire⁶⁰⁵. L'auteur établit que la petite vérole tue ou défigure plus du quart du genre humain et pour lui, les vertus de l'inoculation se conçoivent en premier lieu quantitativement par le nombre d'êtres humains protégés du fléau. Sur ce sujet difficile, les académiciens prêtent oreille aux conseils des étrangers et notamment à ceux du suisse Daniel Bernoulli⁶⁰⁶ qui en 1760, publie lui aussi à ce propos un mémoire dans l'*HARS*⁶⁰⁷. On distingue nettement chez La Condamine des parallèles avec la méthode prônée par Daniel Bernoulli qui a calculé statistiquement l'ampleur de la maladie et celle de la protection obtenue par l'inoculation. Les calculs de Bernoulli⁶⁰⁸ établissent que la vérole naturelle tue un malade sur sept alors que celle provoquée par l'inoculation ne touche qu'un malade sur trois cents. Bernoulli tire des conséquences positives pour les particuliers mais aussi pour le Prince qui bénéficie d'un gain de population. Sa démarche est intéressante car elle révèle combien est fort le poids des pouvoirs publics et des autorités ecclésiastiques dans les discussions autour de l'inoculation. Tard dans le siècle, les Églises contestent aux praticiens le droit d'intervenir dans un domaine régie par la volonté divine. Le Bâlois sait qu'il ne suffit pas de persuader quelques particuliers isolés, le plus souvent socialement privilégiés et intellectuellement éclairés, d'adopter l'inoculation. Le gouvernement doit décider de vastes campagnes de variolisation auprès de l'ensemble de la

⁶⁰⁴ Charles Marie de La Condamine, « Second Mémoire sur l'Inoculation de la petite vérole contenant la suite de l'Histoire de cette méthode & de ses progrès, de 1754 à 1758. », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, 1763 (année 1758), p. 439-482.

⁶⁰⁵ Serge Boarini, « Inoculation et casuistique : Probabilités contre probabilisme. À partir du “ Mémoire ” de Charles-Marie La Condamine », *Journal de médecine légale droit médical*, 2002, vol. 45, n°7-8, p. 343-348.

⁶⁰⁶ Fils du mathématicien Jean Bernoulli, Daniel Bernoulli (1700-1782) suit des études de médecine et poursuit des recherches tant en sciences naturelles, qu'en mathématiques et en physique. Il développe des théories mathématiques sur les équations différentielles et les séries. Hormis un séjour à Saint-Petersbourg où il enseigne les mathématiques, Bernoulli poursuit l'essentiel de sa carrière à l'université de Bâle comme professeur de médecine, d'astronomie et de philosophie. Membre des Académies de Saint-Petersbourg, de Berlin, de Londres et de Paris, il remporte en compagnie de son compatriote Leonhard Euler (1707-1783) à dix reprises le prix annuel de cette dernière.

⁶⁰⁷ Son « Essai d'une nouvelle analyse de la mortalité causée par la petite Vérole, & des avantages de l'Inoculation pour la prévenir », publié dans l'*HARS* de 1766 (année 1760), constitue la première tentative de modélisation épidémiologique.

⁶⁰⁸ Les méthodes et l'utilisation des statistiques sont aussi à l'origine d'une discussion au XVIII^e siècle et l'on peut y voir l'objet d'un transfert entre l'étranger et la France. En 1801, Jacques Antoine Mourgue insiste dans la préface de son *Essai de statistique* sur l'idée que la France est moins avancée que les pays voisins dans l'usage des statistiques et que elle devrait davantage s'en inspirer dans la perspective du bien public.

population. L'utilisation des calculs statistiques comme outils de persuasion devient elle aussi l'objet des discussions savantes. En réponse à Bernoulli, D'Alembert, autre partisan de l'inoculation, entend nuancer le bien-fondé des calculs statistiques et pose les termes d'une vraie réflexion méthodologique et ontologique concernant leur usage.

A la fin des années 1750, le débat s'enlise dans des discours et des arguments maintes fois répétés, et Thiery sent bien que l'inoculation est plus facile à adopter dans un pays libre ou protestant⁶⁰⁹ que dans la monarchie catholique française⁶¹⁰. Pour convaincre leurs concitoyens, scientifiques et administrateurs usent de toutes les ressources informatives que peuvent leur transmettre les réseaux savants auxquels ils appartiennent. Au long de son mémoire sur l'inoculation, La Condamine justifie ses arguments en faveur de cette pratique en exposant la situation des pays voisins⁶¹¹. Pour étoffer la structure argumentaire de son second mémoire, il n'omet pas la Suisse, ce qui l'oblige à se renseigner de la situation de la vérole au sein des différents cantons. Afin d'aider La Condamine dans son travail de recherche, le médecin bâlois Achille Mieg⁶¹² demande à Haller de lui fournir une liste des endroits du canton de Berne où l'inoculation se pratique ainsi que des résultats quantifiés des succès obtenus⁶¹³. Il en résulte que le mémoire de La Condamine distingue avec finesse les villes de Bâle, de Genève et de Berne : à chacune d'entre elle est associé le nom d'un savant promoteur de l'inoculation. Tissot est l'heureux représentant de cette méthode à Genève, tandis qu'à Bâle, la famille Bernoulli tente de la diffuser par le poids de son autorité. Le plus jeune des frères Bernoulli a même eu le courage de faire inoculer ses enfants pour achever de persuader ses concitoyens. Inévitablement⁶¹⁴, La Condamine relie les progrès de l'inoculation à Berne au nom du grand Haller qui lui aussi a fait inoculer son enfant pour marquer sa confiance dans ce procédé : « A Berne en 1757, M. de Haller, président de l'académie de Gottingen, dont les

⁶⁰⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 30 septembre 1759. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 175.

⁶¹⁰ Olivier Faure, « Les stratégies sanitaires », dans *Histoire de la pensée médicale en Occident*, op. cit., p. 279-296, p. 280. Il est vrai que les Etats protestants, notamment les monarchies anglaise et prussienne, s'inspirent plus rapidement que la monarchie absolue française des nouvelles orientations de la science pour former une politique sanitaire d'envergure. Toutefois, un penseur catholique comme Descartes octroie également à la santé publique une place primordiale dans son plan d'ensemble de la société.

⁶¹¹ L'auteur de son *Eloge* note d'ailleurs que La Condamine eut le bonheur de connaître avant sa mort le triomphe des inoculateurs dans toute l'Europe. Cette remarque indique bien que le combat pour l'inoculation a une dimension universelle dans le cœur de ses partisans.

⁶¹² Médecin et botaniste, Achille Mieg (1731-1799) exerce à Bâle en tant que praticien et comme professeur de chirurgie et de médecine pratique. Très estimé, Mieg occupe à plusieurs reprises les fonctions de doyen et de recteur de l'université bâloise et il cultive l'étude de la botanique. Il est le premier à introduire l'inoculation à Bâle en 1756 qu'il pratique notamment sur trois fils de Johann Bernoulli (1710-1790).

⁶¹³ Marie-Louise Portmann, « Die Variolation im Spiegel der Korrespondenz Albrecht von Hallers (1708-1777) mit Achilles Mieg (1731-1799) », *Gesnerus*, 1977, vol. 34, p. 294-303, p. 299.

⁶¹⁴ *Idem*. Dans sa réponse à Mieg, Haller a bien sûr cité le cas de sa fille Amalia Catharina déclarée immune après trois inoculations qui n'ont occasionné aucune pustule.

plus grands medecins ne recuseront point le suffrage, & dont les plus grands poètes pourroient envier les talens, apres avoir soutenu l’Inoculation par ses ecrits, après avoir persuadé plusieurs pères, & changé leurs préjugés en remerciemens, a fini par inoculer sa propre fille⁶¹⁵. » La Condamine mêle habilement les registres ; le courage du père se confond avec la renommée du médecin pour toucher les lecteurs français et les convaincre du bien-fondé de l’inoculation. En même temps, la limite de son argument est implicite et La Condamine bien évidemment ne la relève pas : en Suisse, comme en France, l’inoculation relève surtout d’initiatives privées et non d’une politique sanitaire publique et collective, au grand dam d’ailleurs de Haller convaincu que l’intérêt de la population tout entière dépasse celui des particuliers. Ces mots adressés au docteur Rast de Maupas, qui appartient au nombre des sceptiques, ne laissent pas d’ambiguïté sur sa position : « Pour l’autre question : est-il utile pour le bien de l’Etat d’inoculer ? je crois qu’on peut sans crainte y répondre affirmativement : *on diminuerait certainement le nombre des mourants*⁶¹⁶. »

Etant les premiers à avoir développé l’usage de l’inoculation, les Anglais restent la référence la plus invoquée dans les écrits français. Toutefois, les Suisses jouent eux aussi un rôle particulier dans la conduite des débats autour de l’adoption de l’inoculation. Plus favorables à cette pratique que les Français, ils agissent en guides éclairés auprès des autres peuples. La Condamine relate une expérience de transfert effectuée par un médecin lyonnais qui, après avoir séjourné à Genève, a ramené la méthode inoculatoire dans sa ville⁶¹⁷. Il est assez aisé de constater que la proximité de la ville de Lyon avec l’espace helvétique fait de cette ville une plaque tournante privilégiée des échanges entre la France et la Suisse. La question revêt une telle importance dans les cantons suisses que la parution de *L’Inoculation justifiée* d’Auguste Tissot en 1754, consacre son auteur comme l’un des esprits éclairés les plus en vue du monde helvétique. Ce n’est bien sûr pas un hasard si la rédaction de l’article « Inoculation » de l’*Encyclopédie* est confiée à Théodore Tronchin, médecin genevois qui a les faveurs du public parisien⁶¹⁸. Au commencement de l’année suivante 1756, le duc

⁶¹⁵ C.-M. de La Condamine, « Second Mémoire sur l’Inoculation ... », *op.cit.*, p. 464.

⁶¹⁶ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 24 octobre 1773. *Correspondance inédite de Albert de Haller...*, *op. cit.*, p. 19.

⁶¹⁷ C.-M. de La Condamine, « Second Mémoire sur l’Inoculation... », *op. cit.*, p. 458 : « Mais c’est surtout à Lyon que les expériences se sont multipliées sur des gens riches et des fils uniques, par Mrs Grassot et Ponteau, docteurs en médecine et de l’académie royale de chirurgie. Le premier a fait un assez long séjour à Genève, où il étoit allé pour s’instruire dans la pratique de l’insertion. »

⁶¹⁸ « Inoculation », *Encyclopédie ou Dictionnaire...*, *op. cit.*, Neufchâtel, 1765, tome 8, p. 755-771. Avant de consacrer une partie de son article en dressant la liste des réponses possibles aux détracteurs de l’inoculation, Tronchin retrace l’histoire de cette pratique dans le monde : « Dès 1753 la même méthode avoit passé de Genève en Suisse, où M. de Haller & MM. Bernoulli l’ont accréditée par les exemples qu’ils en ont donnés sur leurs familles, & M. Tissot par ses écrits. »

d'Orléans appelle auprès de lui Tronchin pour qu'il procède à l'inoculation de ses enfants. L'opération faite le 12 mars est un succès et l'acte courageux d'un prince de la Maison royale encourage d'autres personnes à faire de même. Ce procédé des élites, qui manifestent publiquement leur confiance dans l'inoculation en y soumettant leurs enfants, n'est pas rare. Turgot avait donné l'exemple en 1754, son fils fut le premier enfant sur lequel on a tenté la variolisation en France⁶¹⁹, et nous avons vu que Haller y avait également soumis ses filles. Dans deux lettres à Bonnet, il se félicite d'ailleurs des heureux résultats de ce procédé et en attribue la cause à la rigueur avec laquelle il assure le suivi de l'opération⁶²⁰. La Condamine a beau présenter la situation en Suisse comme plus avancée que celle de la France, ses arguments cachent la réalité bien plus contrastée des cantons helvètes. Même en terre protestante où la diffusion de l'inoculation rencontre moins d'obstacles qu'en pays catholique, Haller doit lutter contre les préjugés et les refus de ses concitoyens méfiants envers la nouveauté. Les classes sociales les plus aisées se laissent convaincre assez précocement de l'utilité du procédé qui dans les faits, reste toutefois peu courant⁶²¹. On retrouve encore tardivement dans les lettres de Haller, l'idée qu'un décès du à l'inoculation peut faire reculer durablement l'extension de cette pratique. En juin 1769, trois enfants se font inoculer à Berne et la mort de l'aîné fait craindre à Haller un net recul de cette pratique dans sa ville⁶²². Deux mois après, il avoue ses inquiétudes à Rast de Maupas auquel il confie : « La petite vérole fait ici des ravages. Une jeune dame de condition est morte le 29^e jour de l'éruption d'une petite vérole confluente ; *un jeune gentilhomme, de l'inoculation qui ne laisse pas que d'avoir ses partisans*⁶²³. » Bien sûr, afin de remporter les suffrages de ses confrères, La Condamine ne dresse qu'un tableau succinct des progrès de l'inoculation en Suisse et le prestige des savants helvètes, joint à leur attitude morale et paternelle exemplaire, lui servent d'autorité. Mais dans les faits, en Suisse protestante comme ailleurs, le combat en faveur de la méthode inoculatoire ne se fait pas sans effort et la mort d'un patient peut pénaliser durablement l'avancée de cette technique dans les mentalités.

Pour sa part, Haller ne reste pas indifférent à la situation de l'inoculation dans les autres pays, notamment en France. Il porte un regard curieux sur les succès et les échecs

⁶¹⁹ P. Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », dans *Enseignement et diffusion des sciences...*, *op. cit.*, p. 215.

⁶²⁰ Lettre de Haller à Bonnet datées du 23 mars et du 7 mai 1757. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 99 et p. 101.

⁶²¹ Lucienne Hubler, « La population sous l'Ancien Régime : la vie fragile », dans *De l'ours à la cocarde. Régime bernois et révolution en pays de Vaud (1536-1798)*, publié par François Flouck, Patrick-R. Monbaron, Marianne Stubenvoll et Danièle Tosato-Rigo, Lausanne, éd. Payot, 1998, p. 61-78, p. 61.

⁶²² Lettre de Haller à Bonnet, le 4 juin 1769. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 823.

⁶²³ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 8 août 1769. *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p.13.

encourus par cette pratique et il lit les publications significatives portant sur ce thème comme les mémoires de La Condamine auxquels il reproche d'avoir éludé une question morale d'importance : quel est le libre-arbitre de l'enfant que ses parents obligent à se faire inoculer⁶²⁴ ? Mais comme souvent chez Haller, cette volonté de s'informer s'accompagne d'un jugement critique qu'il formule auprès de ses proches. Il désapprouve les réticences des Français face à l'inoculation et les expliquent par le poids de la religion catholique, source de superstition⁶²⁵. Selon lui, les mauvais résultats obtenus dans la région de Lyon sont dus au manque de précautions d'hygiène qui doivent accompagner l'intervention. Sa réussite nécessite la prudence du thérapeute et l'adoption par le patient d'un régime végétarien et de bains de pied⁶²⁶, censés le protéger des tournures néfastes qui pourraient découler du procédé.

Pour se tenir informé des discussions autour de l'inoculation et des progrès de cette pratique en France, Haller trouve en son ami Thiery un interlocuteur de choix. Bien inséré dans les réseaux médicaux, le Français est en mesure de lui indiquer les opinions de l'institution et du public parisien. Au cours de la décennie des années 1750, Thiery et Haller échangent assez régulièrement des renseignements sur les épidémies et les formes de contagion de la petite vérole^{627 628}, ainsi que sur l'état d'esprit des cercles qu'ils côtoient. Auprès de Haller, Thiery n'est jamais très affirmatif quant à son sentiment sur la question. Il prétend être plutôt favorable à l'inoculation bien qu'il fasse part à plusieurs reprises de ses doutes. Malgré tout, le Parisien transmet à son ami les résultats contradictoires de la pratique de l'inoculation à Paris qui brouillent le jugement des médecins. De cette façon, il lui écrit en 1765 : « Un évènement plus sinistre est celui du petit Quinson, âgé de 10 à 12 ans, et neveu de Mr. le Mquis. de Mirabeau, auteur de l'*Ami des Hommes*. Cet enfant inoculé 2 fois par Mr. Gatty sans succès a eu depuis la pet. vér. Naturelle et en est mort. En revanche une parente d'un Mr. Tourton banquier, inoculée par un médecin de Paris, a repris la pet. vér. à Genève et s'en est bien tirée⁶²⁹. » Thiery communique à Haller également les détails du séjour de Tronchin à Paris et le succès qui le transforme en médecin à la mode⁶³⁰. Ses lettres évoquent à

⁶²⁴ « J'ai lu les mémoires de M. de la Condamine, la grande objection n'y est pas résolue : un père qui voudra faire inoculer son enfant dont la volonté n'est pas éclairée peut-il obliger cet enfant à se faire inoculer ? », lettre de Haller à Rast de Maupas, le 24 octobre 1773. *Ibid.*, p. 19.

⁶²⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 avril 1754. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 39.

⁶²⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 mai 1757. *Ibid.*, p. 101.

⁶²⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 27 septembre 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 151.

⁶²⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 11 avril 1758. *Ibid.*, p. 166.

⁶²⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 10 novembre 1765. *Ibid.*, p. 240.

⁶³⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 11 mai 1756. *Ibid.*, p. 150.

plusieurs reprises les acteurs, tels La Condamine et son adversaire de Haen⁶³¹, auteur de deux textes réfutant complètement les arguments des varioliseurs, ainsi que les écrits qui structurent le débat⁶³².

Pour lutter contre la variole en France, des médecins prônent d'autres techniques que l'inoculation. La Condamine et Thiery s'alarment qu'un Italien, le médecin florentin Gatty⁶³³⁶³⁴, fasse bouillir la matière varioleuse qui produit des boutons sachant que le degré de contagion est très fort et que le nombre de malades augmente à Paris⁶³⁵. Tous deux s'ouvrent auprès de Haller des risques encourus par les patients qui se prêtent aux soins de ce charlatan, déplorant que ceci cause du tort à l'inoculation⁶³⁶. En juillet 1763, Thiery annonce à son correspondant qu'il fait dorénavant partie des douze commissaires, nommés par la Faculté de Paris à la suite d'un arrêt du Parlement, chargés d'enquêter et de statuer sur la question de l'inoculation. Cette nomination déplaît pourtant à Thiery, toujours méfiant sur ce sujet⁶³⁷. Il est convaincu que les travaux de la commission seront longs car il a été décidé qu'elle examinera les résultats obtenus dans tous les pays d'Europe et du monde connu où l'on a essayé d'implanter l'inoculation. Cette réflexion indique l'importance des modèles extérieurs et la circulation du savoir pour statuer sur une politique de santé publique. Thiery a été amené à rédiger un mémoire sur l'inoculation dans lequel il s'est référé à Haller. Mais dans la perspective d'approfondir ses conclusions et de pouvoir citer à nouveau les observations de son ami, il lui demande les raisons qui peuvent expliquer l'échec répété de l'inoculation sur sa seconde fille et de l'informer de tous les cas de petite vérole naturelle ou artificielle dont il a eu connaissance dans son entourage⁶³⁸. Le fruit des enquêtes auxquelles il se livre pour le compte de la commission amène somme toute Thiery à s'engager plus franchement en faveur de l'inoculation. Pour expliquer ce changement d'attitude, Haller fait valoir le poids de son influence ainsi qu'il l'écrit à Tissot : « M. Thiery m'écrit qu'ils sont 6 a 6 par rapport à

⁶³¹ Pour une présentation concise des arguments de de Haen et du genevois Odier, respectivement adversaire et partisan de l'inoculation, nous renvoyons à l'article de Saul Jarcho, « Anton de Haen, Louis Odier, and the inoculation controversy », *Bulletin of the New York Academy of Medicine*, mars 1973, 49 (3), p. 236-240.

⁶³² « Le public est rassasié icy des écrits pour et contre l'inoculation. C'est par des succès qu'il veut être persuadé. », lettre de Thiery à Haller, le 21 décembre 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 159.

⁶³³ Thiery parle de ce médecin au cours de plusieurs lettres. Il ne le nomme qu'assez tardivement, puis fait varier l'orthographe de son nom en l'écrivant « Gaty » ou « Gatty ».

⁶³⁴ Il s'agit du Toscan Angelo Gatti (1724-1798) qui publie en France deux œuvres qui le rendent célèbre : *Réflexions sur les préjugés qui s'opposent aux progrès et à la perfection de l'inoculation* (1764) et *Nouvelles réflexions sur la pratique de l'inoculation* (1767). Gatti minimise le rôle du médecin une fois la maladie contractée. Le patient doit attendre que la maladie suive son cours.

⁶³⁵ Lettre de Thiery à Haller, le 14 décembre 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 233-234.

⁶³⁶ Lettre de Thiery à Haller, le 12 avril 1763. *Ibid.*, p. 236.

⁶³⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 7 juillet 1763. *Ibid.*, p. 237.

⁶³⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 1^{er} janvier 1764. *Ibid.*, p. 244.

l'inoculation. Il a u, je pense, la complaisance pour moi de se ranger du côté des tolérants. Je lui ai montré le ridicule de s'opposer à une cure, dont toutes les nations policées se trouvent bien. Vous n'avez, lui dis-je, d'alliés, que les Espagnols qui en ont fait une affaire de Religion. Je lui ai rappelé l'Antimoine, et les badineries de Molière et de Boileau etc.⁶³⁹. »

Les débats en Europe de l'Ouest autour de l'inoculation font donc mesurer la rapidité de la transmission des informations lorsque leur enjeu est transnational. Le dialogue entre Haller et Thiery dépasse la simple comparaison entre la situation française et celle des cantons suisses ; les deux hommes intègrent aussi dans leurs échanges les connaissances qu'ils ont de la scène médicale anglaise ou autrichienne, cette dernière étant dominée par la figure du célèbre de Haen. Les discussions s'inscrivent certes dans un cadre national car elles se nouent autour de caractères mentaux et scientifiques propres à chaque pays, mais elles font toujours intervenir une comparaison avec la situation à l'étranger. Les progrès de la médecine et la santé publique obligent les savants et les autorités à se référer à ce qui se passe à l'extérieur. La situation de l'inoculation est très contrastée en Europe, mais les savants et les autorités savent que son enjeu n'est pas uniquement national et les discussions transcendent les frontières⁶⁴⁰. L'avancée des débats est propre à chaque pays mais la situation à l'étranger éveille la curiosité des savants⁶⁴¹. Ceux-ci sont aussi prompts à juger la politique en vigueur dans les pays voisins qu'à s'y référer lorsqu'elle peut servir à la construction de leur propre discours argumentatif. Partisans et détracteurs utilisent tous les exemples de réussite ou d'échec à l'étranger pour tenter de convaincre leurs compatriotes. Le travail des Anglais Robert et Daniel Sutton⁶⁴², demeure un modèle bien que Vandermonde⁶⁴³, le rédacteur du *Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie*, suggère que les résultats encourageants de

⁶³⁹ Lettre de Haller à Tissot, le 12 mars 1764. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 182.

⁶⁴⁰ Sans que nous ne puissions les développer ici, rappelons que les échanges entre Haller et Pierre-Louis Gandoget de Foigny (1732-1770), professeur d'anatomie, de botanique et de chirurgie à Nancy, concernent aussi l'inoculation. De même, le 9 mai 1766, le médecin Jean Razoux (1723-1798) déclare à Haller qu'il entend lui envoyer un exemplaire de son travail sur l'inoculation à Nîmes.

⁶⁴¹ Saussure lui relate et commente l'arrêt du parlement de Paris contre l'inoculation. Lettre de Saussure à Haller, le 6 juillet 1763. *The correspondence between...*, op. cit., p. 148.

⁶⁴² Fils d'un chirurgien de Debenham, Robert et Daniel Sutton acquièrent une grande renommée en perfectionnant la technique de l'inoculation de la petite vérole. Robert crée une maison de santé en 1757 où il parvient à inoculer 2514 patients sans qu'aucun ne décède. Installé à Londres, Daniel vante sa méthode dont le succès infaillible repose sur l'application d'une poudre secrète après que l'on a procédé à une piqûre. Alors que Daniel Sutton est appelé au chevet de Louis XV, les médecins français spéculent longtemps sur le mystère de ce procédé que J.-J. Gardanne prétend éclaircir dans *Le secret des Sutton dévoilé* (1774).

⁶⁴³ Charles-Augustin Vandermonde (1727-1762), docteur en médecine de la faculté de Paris exerce les fonctions de censeur royal, professeur de chirurgie et médecin des Armées du Roi. Associé à l'Institut de Bologne, il fonde un journal à but médical s'adressant à un public spécialisé ce qui en fait l'une des premières figures du journalisme médical. En 1755, Vandermonde dirige le *Recueil périodique d'observations de médecine, chirurgie, pharmacie* qui fut créé, en 1754, par Bertrand et Grasse qui prend en 1757 le titre du *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie*.

l'inoculation enregistrés en Angleterre sont possibles en raison de son climat et de ses conditions de vie, mais qu'il serait hasardeux de vouloir l'importer sans l'adapter en France où le climat, les différences de constitution et d'habitudes alimentaires du pays la rendent sujette à caution⁶⁴⁴. La prise en compte de l'environnement est une donnée essentielle dans l'analyse des possibilités d'importation de la méthode inoculatoire ; des études se font à différentes échelles géographiques. En ce qui concerne la France, des publications traitent de l'application particulière de l'inoculation dans certaines régions car nul n'ignore que les habitants de l'Alsace n'ont ni les mêmes mœurs, ni le même climat que ceux de Nantes. La relation entre la propagation des épidémies et l'environnement s'opère dans les esprits⁶⁴⁵. Les préoccupations de Haller et de ses amis les amènent à échanger sur le climat, la qualité de l'air et du sol. D'ailleurs, presque toutes les lettres de Thiery adressées à Haller se terminent par des renseignements sur le temps et la température du lieu où il se trouve⁶⁴⁶. Il tient le climat pour responsable de certaines maladies⁶⁴⁷, et le voit alternativement atout ou obstacle à l'efficacité de certains remèdes. A l'issue d'un séjour madrilène de deux ans où il a pu mener à bien des études climatologiques et médicales, Thiery arrive même à la conclusion que le climat espagnol se prête mieux que le climat français aux observations sur le pouls⁶⁴⁸. Ces considérations sur le lien entre l'environnement climatique et le développement de maladies sont courantes à l'époque ; elles constituent un des sujets d'enquête les plus fréquents de la Société Royale de médecine⁶⁴⁹. Le chirurgien Malouin, correspondant plus épisodique de Haller, a lui aussi publié en 1754 un mémoire dans lequel il rappelle le lien entre les épidémies et le climat à Paris⁶⁵⁰. Dans ses lettres, Haller ne dédaigne en aucun cas les remarques ayant trait à la climatologie médicale. Dans plusieurs recensions, il note à son tour des considérations sur la nature, la pluie et la neige en Suisse ainsi que sur les conséquences de cet environnement climatique pour son pays⁶⁵¹.

⁶⁴⁴ « Préface de M. Vandermonde », *JMCP*, 1756, n°4, p. 3-19, p. 14.

⁶⁴⁵ Les médecins anglais de la fin du XVIII^e siècle ont développé ce champ de recherches, notamment Sydenham qui a travaillé sur la contagion de la vérole. Cet intérêt pour l'étude de l'air est étroitement lié au renouveau de l'hippocratisme.

⁶⁴⁶ Lettre de Thiery à Haller, le 2 mars 1755. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 144.

⁶⁴⁷ Thiery établit un lien entre le climat et la propagation des épidémies. Lettres de Thiery à Haller, le 3 avril 1757 et le 13 mars 1758. *Ibid.*, p. 164 et p. 189.

⁶⁴⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 8 mars 1757. *Ibid.*, p. 157. Thiery réside à Madrid entre 1753 et 1755.

⁶⁴⁹ Olivier Faure, « Les stratégies sanitaires », *art. cit.*, p. 287.

⁶⁵⁰ Paul-Jacques Malouin, « Histoire des maladies épidémiques de 1754, observées à Paris, en même temps que les différentes températures de l'air », *HARS*, 1759 (année 1754), p. 495-520.

⁶⁵¹ Des extraits de ces recensions sont repris dans l'ouvrage publié à titre posthume : Albrechts von Haller, *Tagebuch seiner Beobachtungen über Schrifsteller und über sich selbst: zur Charakteristik der Philosophie und Religion dieses Mannes*, zwei Bände, Bern, in der Hallerschen Buchhandlung, 1787, Band II, p. 160-161.

c- Circulation et appropriation des techniques de production du sel

L'inoculation n'est pas le seul axe de discussion portant sur l'utilité de la science qui occupe Haller et ses interlocuteurs français. Dans le *Discours préliminaire* à l'*Encyclopédie*, d'Alembert organise toutes les productions de l'esprit humain dans un arbre encyclopédique, plaçant l'anatomie, la médecine et l'agriculture sur une branche commune car ces trois matières ont pour objet de préserver et de conserver le corps humain⁶⁵². Bien sûr, l'intérêt que manifeste Haller pour les questions agraires ne vient pas de la lecture de d'Alembert mais plutôt des fonctions administratives que lui assigne le Petit Conseil de Berne. Toutefois, il est évident que ce lien entre des disciplines qui ont vocation d'améliorer le sort de l'homme sur terre, est le fruit d'un état d'esprit ambiant, celui qui imprègne les auteurs de l'*Encyclopédie* et que l'on peut considérer comme figures symptomatiques des Lumières françaises. Malgré toutes leurs dissensions, les hommes des Lumières entendent tous mettre les productions de la raison au service de l'homme, d'où le lien qui unit la recherche intellectuelle aux arts mécaniques. Parés des attributs de leur savoir intellectuel, médecins et administrateurs sont des artisans au service du bien commun. L'effort des savants pour obtenir une science qui réponde aux intérêts de l'Etat et du peuple oriente fortement leurs recherches. Cet état d'esprit peut même détourner les scientifiques de leurs desseins initiaux et de la recherche plus fondamentale. C'est dans ce sens que Bonnet juge l'ouvrage de Duhamel sur les fruits⁶⁵³ « (...) plus à l'usage des *Jardiniers* que des *Physiciens*⁶⁵⁴. » De son côté, le médecin parisien Thierry déplore auprès de Haller cette fièvre des sciences utiles dont le revers est qu'elle se fait au détriment de la production médicale en France⁶⁵⁵. Trop préoccupés par cette mode des sciences utiles, les savants se détournent selon lui des recherches anatomiques et physiologiques qui sont pourtant les clefs des réels progrès de la médecine.

Le fait que deux des quatre mémoires adressés par Haller à l'Académie des sciences de Paris se rapportent aux applications concrètes de la science et au bien public semble

⁶⁵² J. Le Rond d'Alembert, « Discours préliminaire », *op. cit.*, p. XV11 : « Parmi les corps dont il nous importe de connoître les propriétés, le nôtre doit tenir le premier rang, et il est immédiatement suivi de ceux dont la connoissance est le plus nécessaire à notre conservation ; d'où résultent l'anatomie, l'agriculture, la médecine, et leurs différentes branches. »

⁶⁵³ Nous pensons qu'il s'agit de *La physique des arbres, où il est traité de l'anatomie des plantes et de l'économie végétale* de Henri-Louis Duhamel du Monceau paru à Paris chez H.L. Guérin et L.F. Delatour en 1758.

⁶⁵⁴ Lettre de Bonnet à Haller, le 25 juillet 1769. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 830.

⁶⁵⁵ « Si les médecins écrivent peu, en revanche, la nation se porte avec plus de zèle que ci-devant a des objets utiles à des considérations sur les mœurs, le Commerce, l'agriculture. Dieu veuille que cela continue et que nous nous corrigions. », lettre de Thierry à Haller, le 11 octobre 1757. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 155.

éloquent. Le mémoire sur les épidémies que Haller destine à l'institution⁶⁵⁶, a pour fonction de diffuser les résultats de ce qu'il a observé en Suisse. L'auteur y révèle un réel souci d'améliorer les conditions de vie du genre humain dans son ensemble. Il s'agit bien là d'une préoccupation des Lumières à caractère transfrontalier car aider ses semblables, en dépit des querelles savantes et nationales, apparaît comme raisonnable et légitime aux yeux de tout esprit éclairé. Haller mène ses travaux sur l'amélioration des conditions de vie de la population en fonction des responsabilités qui lui échoient. Ses réflexions sur l'agronomie se font notamment dans le cadre de la Société économique de Berne dont il membre depuis 1762⁶⁵⁷. Malgré tout, ses pairs bernois ne sont pas les uniques destinataires de ses écrits car ses rapports paraissent en allemand, en français ou en latin, ce qui accroît l'audience de ses observations. Cette souplesse linguistique permet de croiser les échelles et d'imbriquer étroitement la recherche locale à la recherche internationale⁶⁵⁸.

Au cours de sa carrière bernoise, Haller est amené à réfléchir plus précisément sur la question du sel, d'abord à l'occasion des missions d'inspection des salines d'Aigle dont le charge à plusieurs reprises le gouvernement⁶⁵⁹, puis lors de sa nomination comme directeur des Salines de Roche de 1758 à 1764. Immanquablement, Haller ne conçoit pas sa tâche comme un vulgaire administrateur et sa nouvelle fonction bénéficie de ses lumières d'homme de science⁶⁶⁰. Le sel est une denrée précieuse au XVIIIe siècle, et les techniques pour le procurer et le conserver suscitent nombre d'interrogations et de travaux de recherche en Suisse comme en France⁶⁶¹. Les salines ont été nationalisées par l'Etat bernois en 1685, mais

⁶⁵⁶ « Mémoire sur une maladie épidémique arrivée dans le Canton de Berne en 1762 », *op. cit.*, p. 167-171.

⁶⁵⁷ A. von Haller, « Mémoire sur les plantes à fourrage employées par les modernes », *Mémoires et observations recueillies par la Société oeconomique de Berne*, 1770, partie 2. – Berne, Soc. Oec., 1770, p. 1-51. « Abhandlung über die Futterkräuter der Neuern. Übers. Durch *** », *Abhandlungen und Beobachtungen durch die ökonomische Gesellschaft zu Bern gesammelt*. 1770, I. Stück, Bern, Ök. Ges., 1770, p. 1-48.

⁶⁵⁸ M. Stuber, « “Vous oubliez que je suis cultivateur”... », *art. cit.*, p. 516 : « Weil diese Publikationen grösstenteils sowohl auf Deutsch und Französisch als auch Lateinisch erscheinen, schafft er damit ideale Voraussetzungen zur Kommunikation zwischen lokalen Erfahrungen und internationaler Forschung. » ; « Le fait que la plupart de ces publications paraissent autant en allemand, qu'en français ou en latin, crée des conditions idéales pour la communication entre les expériences locales et la recherche internationale. »

⁶⁵⁹ En août 1753, Haller est chargé d'enquêter sur une source de sel à Interlaken. Il doit également se rendre pour cette raison dans les salines d'Aigle en août 1754, mai 1756 et 1757.

⁶⁶⁰ A. Haller, « Mémoire sur l'évaporation de l'eau salée », *op. cit.*, p. 26 : « M. Haller, préposé à ces Salines, en a examiné avec attention toutes les manœuvres, &, comme il arrive ordinairement, les regards du Physicien ont non-seulement éclairé, mais encore enrichi l'Art sur lequel ils se sont portés. »

Signe de son intérêt privilégié pour la question de la rentabilité des salines, lorsqu'en 1759 Johann Georg von Lori demande à Haller de réfléchir à un sujet pour le prix académique de la toute nouvelle Académie des sciences de Munich qu'il vient de fonder, le Bernois propose la question suivante : « Quel est dans les salines, la construction des fours et des poêles la plus avantageuse ? ».

⁶⁶¹ Cette préoccupation se matérialise aussi par des constructions audacieuses comme celle de la Saline Royale d'Arc et Senans.

la teneur en sel des sources diminuant tout au long du XVIII^e siècle⁶⁶², l'entretien et l'exploitation des salines deviennent une préoccupation gouvernementale d'importance. A ce titre, la question du sel joue un rôle dans l'équilibre de la balances commerciales des cantons helvètes et elle appartient au registre des transactions diplomatiques⁶⁶³. La réputation des réflexions et des expériences menées sur le sel par Haller dépasse les frontières⁶⁶⁴ et des savants français n'hésitent pas à l'interroger ou à confronter leurs résultats avec les siens. Un court échange naît à ce propos entre Haller et un médecin de Besançon, Nicolas François Rougnon de Magny⁶⁶⁵ qui l'interroge sur la nature et la qualité du sel marin obtenu dans les fontaines. Haller est prié de lui « (...) dire [son] sentiment sur les inconvénients qu'[il pense] pouvoir provenir des sels marins à base terreuse, qui se trouvent toujours, en plus ou moins grande quantité, dans les sels de fontaine, et qui y sont vraisemblablement apportés par la décomposition du sel marin dans la rencontre des pyrites vitrioliques⁶⁶⁶. » L'origine franc-comtoise de Rougnon n'est en aucun cas anecdotique car sa région est une terre de récolte du sel et les conditions naturelles y sont assez semblables à celles de la Suisse voisine. Un second courrier de Rougnon, daté de novembre 1762, indique qu'il a reçu une réponse de Haller et que les vues des deux hommes se rejoignent sur les avantages du sel obtenu par l'évaporation de l'eau au soleil plutôt que par un procédé plus complexe⁶⁶⁷. C'est encore de Franche-Comté que parvient à Haller la longue lettre d'un avocat, Claude-Etienne Titon⁶⁶⁸, irrité des querelles liées à la création d'une nouvelle saline à Lons-le-Saunier. Les griefs économiques et politiques se mêlent aux détails techniques car les fermiers généraux en charge de la saline refusent de reconnaître la mauvaise qualité du sel qui contient trop de substances nocives telles que du sel de glauber et des particules vitrioliques. Titon juge bon d'instruire Haller des remontrances du Parlement de Besançon et de la teneur de l'analyse

⁶⁶² Paul-Louis Pelet, « L'économie vaudoise à la fin de l'Ancien Régime, ou la prospérité sans manufactures », dans *De l'ours à la cocarde...*, *op. cit.*, p. 163-172, p. 165.

⁶⁶³ Lettre de Bonnet à Haller, le 22 août 1767. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 644. En 1767, Bonnet annonce à Haller que le Ministre français cherche dans le Versoix un endroit sûr pour conserver le sel du Valais.

⁶⁶⁴ Nous avons centré notre analyse sur le dialogue entretenu par Haller avec les Français, mais il va sans dire que les scientifiques et les gouvernements d'autres pays manifestent de l'intérêt pour les recherches sur la production de sel menées par le Bernois. Dans une lettre datée du 27 janvier 1765, Haller écrit à son ami Tissot que la Cour de Manheim s'est enquis de ses travaux sur « l'exploitation du sel sans feu ».

⁶⁶⁵ Docteur en médecine de Besançon, Nicolas-François Rougnon de Magny (1727-1799) exerce à l'hôpital de la ville, puis il en devient le chef et y enseigne. Rougnon de Magny publie plusieurs manuels de physiologie, de pathologie et de médecine pratique. Il est chargé d'inspecter les salines de Franche Comté.

⁶⁶⁶ Lettre de Rougnon du Magny à Haller, le 1^{er} février 1762. Il semble que ce soit Haller qui ait entamé la correspondance, puisque Rougnon le remercie pour sa lettre du 20 janvier.

⁶⁶⁷ Lettre de Rougnon du Magny à Haller, le 14 novembre 1762 : « Je n'ai jamais hésité non plus que vous sur la préférence qui est due au sel des marais salans par-dessus les autres sels culinaires. Je pense aussi que celui des fontaines qui est cristallisé au soleil doit l'emporter sur celui que l'on prépare à l'aide du feu. »

⁶⁶⁸ Lettre de Claude Etienne Joseph Titon à Haller, le 21 janvier 1764. Avocat probablement à Lons-le-Saunier, Claude-Etienne-Joseph Titon (?-?) est également conseiller à la Cour des Comptes de Dôle.

faite par M. de Montigni, envoyé par l'Académie des Sciences par ordre du roi pour régler la dispute. Alors que tout conclut à la nécessité de fermer la nouvelle saline de Lons-le-Saunier et d'en ouvrir une autre à Salin, où la qualité de l'eau est réputée, le Parlement et les notables bisontins se heurtent au refus des fermiers-généraux qui ne veulent pas voir se tarir la manne de leurs gains. Toute la lettre de Titon est un témoignage du poids que l'on accorde à la parole de Haller puisque l'auteur le charge de se prononcer sur les querelles savantes et politiques françaises.

En 1764, Haller juge bon d'envoyer un travail portant sur ses expériences sur l'eau salée à ses confrères académiciens parisiens⁶⁶⁹. Preuve que les démarches scientifiques françaises et helvètes présentent d'étroites analogies, l'auteur rappelle d'emblée dans son mémoire que ses réflexions d'inscrivent dans le prolongement d'autres mémoires publiés par l'Académie des Sciences en 1748 et en 1762. A ce titre, Haller montre non seulement qu'il a parfaitement connaissance des textes français et qu'il les a assimilés pour ses propres recherches, mais encore que la question du sel appartient au registre des réflexions du public éclairé européen. Dans le premier paragraphe qui sert d'introduction et de justification au mémoire, Haller déploie l'argumentaire des Lumières sur l'universalité des enjeux de la science, puisque la récolte du sel est une nécessité partagée par tous les peuples⁶⁷⁰. Il s'ensuit une rapide évocation de la dialectique des techniques et de la nature car très tôt l'ingéniosité humaine a su tirer profit de la nature grâce à l'artificialisation du paysage et la création des marais salants⁶⁷¹. Ce paragraphe fait jouer les ressorts d'une rhétorique caractéristique du temps et il est aisé de trouver l'écho des termes de la présentation du mémoire de Guettard « Sur les Salines de l'Avranchin » publiée dans la partie *Histoire* de l'*HARS* de l'année 1758⁶⁷².

L'étude que livre Haller en 1762 se situe dans la ligne des observations qu'il avait déjà communiquées à l'Académie en 1758⁶⁷³. A cette occasion, l'auteur avait rappelé que la récolte du sel était d'un intérêt économique fondamental pour la Suisse dont les ressources sont assez pauvres. Pour obtenir du sel par cristallisation, les Helvètes ont donc coutume de

⁶⁶⁹ « Mémoire sur l'évaporation de l'eau salée », *op. cit.*

⁶⁷⁰ *Idem*, p. 25 : « L'objet dont il est ici question est un des plus importants que la Physique puisse traiter pour l'avantage de l'humanité, la nécessité du sel pour une infinité d'usages a appris de bonne heure aux hommes les moyens de s'en procurer. »

⁶⁷¹ *Idem* : « (...) l'Art venu au secours de la Nature a produit les partemens, les tables des marais salans (...) »

⁶⁷² « Sur les Salines de l'Avranchin », *HARS*, 1763 (année 1758), p. 5- 13, p. 5 : « Le grand usage que font presque tous les peuples du sel commun ou marin, la différente situation des lieux où l'on est à portée de le recueillir, le plus ou moins d'industrie dans les hommes qui s'occupent de ce travail, ont donné occasion à différentes manières d'extraire le sel des eaux de la mer, & de le rendre propre à nos besoins. »

⁶⁷³ Voir l'*HARS*, 1763 (année 1758), p. 24-26.

faire bouillir de l'eau des sources salées mais outre que ce procédé altère le goût du sel, il se révèle aussi très onéreux car il nécessite beaucoup de bois et de charbon. Haller a alors imaginé de construire de larges auges qui, bien exposées au soleil, permettraient d'obtenir le sel par évaporation. L'expérience se révèle concluante, le sel obtenu est de bien meilleure qualité et son coût de production a diminué, et le savant s'empresse de transmettre ces résultats à Paris. Le mémoire de 1762 est plus ambitieux : cette fois-ci Haller s'est fixé la tâche d'éviter les pertes de sel dues à l'évaporation afin de rentabiliser les salines dont il a la charge. Après avoir cherché les causes de ces pertes, l'auteur envisage des solutions qu'il soumet rationnellement à l'épreuve d'outils mathématiques et d'expériences pour s'assurer de leur pertinence. Comme pour ses recherches médicales, Haller réitère ses observations et ses expériences six années durant. Il fournit à ses lecteurs français les « Tables suivies de l'évaporation de l'eau dans ses bassins⁶⁷⁴ », promises aux lecteurs de l'*HARS* dès 1758, dans lesquelles il a relevé les résultats obtenus toutes ces années et dont il se sert pour établir une ligne moyenne. Très significativement, la méthode de Haller pour mesurer l'évaporation du sel et imaginer de nouvelles techniques pour en favoriser la concentration, s'appuie d'abord sur l'expérience, encore une fois synonyme d'observation, et non sur la théorie. Bien qu'il formule des hypothèses, Haller ne les prend en compte qu'une fois qu'il s'aperçoit que le résultat obtenu expérimentalement correspond à son postulat de départ⁶⁷⁵.

La question du sel étant un autre thème transversal qui occupe tant les esprits suisses que les esprits français⁶⁷⁶, Haller apparaît comme une autorité dans ce domaine, un esprit pénétré de ces questions que l'on s'empresse de consulter⁶⁷⁷. La concordance de l'année de la requête de Titon avec celle du mémoire de Haller sur l'évaporation de l'eau salée présentée à l'Académie des Sciences mérite d'être soulignée. L'année 1764 marque la fin de sa fonction comme Directeur des Salines de Roche, et les six années passées à y travailler ont forgé ses connaissances et son expérience. Jointes à ses écrits, elles lui ont conféré la légitimité nécessaire pour statuer sur les questions du sel. Sachant que le Bernois a échangé deux cents lettres sur ce thème, la part des lettres françaises apparaît cependant comme minime. Analyser l'interaction entre sa correspondance et le substantiel mémoire qu'il livre à l'Académie des Sciences révèle que Haller ne sous-estime en aucun cas l'auditoire français sur cette question.

⁶⁷⁴ « Mémoire sur l'évaporation de l'eau salée », *op. cit.*, p. 31.

⁶⁷⁵ *Ibid.*, p. 30 : « (...) l'expérience d'accord en ce point avec la théorie a fait voir qu'à mesure que l'eau se concentroit elle devenoit plus lente à s'évaporer (...). »

⁶⁷⁶ L'Académie des Sciences traite à multiples reprises de la question du sel.

⁶⁷⁷ M. Stuber, « “Vous oubliez que je suis cultivateur”... », *art. cit.*, p. 518.

d- Haller, figure et intermédiaire de la philanthropie helvète

Les échanges franco - helvètes sur les usages utiles des sciences mettent en évidence à la fois la similarité des discours savants et les caractères intellectuels que les scientifiques d'un pays attribuent à leurs confrères étrangers. D'une part, au nom de la communauté d'intérêt qui lie les esprits de la République des Lettres, les auteurs montrent qu'ils reconnaissent dans les productions de leurs collègues étrangers les thèmes et les méthodes de leurs propres travaux. Cependant, la raison d'être du processus d'emprunt intellectuel naît d'un sentiment d'altérité et de la conscience d'un manque que des intermédiaires culturels tentent de combler. Il s'agit pour eux d'obtenir un élément issu d'un espace culturel donné pour l'introduire et l'adapter dans un espace de réception dans lequel il fait défaut. Entité politique et culturelle composite, la Suisse offre, à tort ou à raison, aux yeux des Français l'image de gouvernants soucieux du bien public qu'ils gèrent avec efficacité⁶⁷⁸. Dans les cantons helvètes, la création de sociétés d'utilité publique répond à une exigence humaine et philanthropique qui a pour toile de fond un sentiment religieux très présent et fortement teinté de préceptes moraux. D'une façon générale, la croyance religieuse procède moins d'une stricte adhésion intellectuelle que d'une attitude morale⁶⁷⁹. Ce mouvement philanthropique constitue une des clefs de voûte du mouvement nommé « Helvétisme » auquel Haller ne reste pas étranger. En effet, le thème des sciences utiles, et particulièrement des recherches mises en œuvre par l'*Ökonomische Gesellschaft* de Berne, est au centre de très nombreuses lettres de Haller entre 1755 et 1777. La plupart d'entre elles proviennent ou sont adressées à ses compatriotes, toutefois M. Stuber a également dénombré 340 lettres échangées par Haller avec 73 correspondants venus de 60 pays différents⁶⁸⁰, ce qui en dit long sur la dimension européenne de ces sujets. La correspondance de Haller est finalement une interface de l'activité de l'*OeG* avec le public européen éclairé. La qualité de ses propres mémoires et son réseau de connaissances très développé lui confèrent le statut d'intermédiaire privilégié entre l'*OeG* et l'ensemble de la République des Lettres⁶⁸¹. Dans les hommages qu'ils rendent à la personne de Haller, les Français célèbrent, entre autres qualités, son philanthropisme. Le chirurgien Malouin dont les échanges avec le Bernois concernent principalement la physiologie et l'anatomie, loue le dévouement du grand homme pour le bien des paysans

⁶⁷⁸ Les particularités géo-politiques de la Suisse et les ambivalences de ses caractères identitaires feront l'objet d'une analyse dans la seconde partie.

⁶⁷⁹ Jean-Marie Roulin, « Suisse », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, sous la direction de Michel Delon, Paris, P.U.F., 1997, p. 1020-1024, p. 1022.

⁶⁸⁰ M. Stuber, « "Vous oubliez que je suis cultivateur"... », *art. cit.*, p. 507.

⁶⁸¹ *Ibid.*, p. 533.

auprès desquels il a envoyé des médecins pour les soigner⁶⁸². L'éloquence avec laquelle Rougnon de Magny requiert l'avis de Haller, porte également les accents caractéristiques des Lumières : « J'Espere donc, Monsieur, que vous voudrez bien m'honorer de vôtre Conseil. Je vous le demande parce que je connois les sentiments qui vous animent pour le bien de l'humanité et que je désirerois pouvoir imiter en partie⁶⁸³. »

Avec la multiplication des sociétés savantes et la diffusion croissante des publications scientifiques, les échanges s'institutionnalisent. L'intérêt des savants helvètes et français pour leurs travaux respectifs est sous-tendu par la complémentarité de leurs études, et leurs échanges mettent en lumière un certain patriotisme qui se nourrit de la réputation de leurs recherches. La circulation d'informations prend donc différents vecteurs soit qu'elle passe par des correspondances privées, soit qu'elle emprunte des voies plus publiques par l'envoi de périodiques et de mémoires scientifiques. Le rayonnement de la Société Economique de Berne atteint rapidement la France, notamment semble-t-il les régions de Besançon et de Lyon. Pour pallier l'absence d'une école vétérinaire à Nyon, on ébauche le projet d'envoyer les étudiants de la ville à l'école vétérinaire de Lyon à condition qu'ils reviennent ensuite exercer leur art dans leur ville. Maillon des circuits de la sociabilité savante, Haller doit transmettre à la jeune institution bernoise les mémoires de Français⁶⁸⁴. C'est le cas d'un magistrat lyonnais Marc Antoine Louis Claret de La Tourette⁶⁸⁵, qui en plus de ses fonctions auprès de la Cour des comptes de sa ville, s'adonne à la botanique. Une lettre de Nicolas Mangin⁶⁸⁶ confie un mémoire sur l'inoculation aux soins de Haller pour qu'il le transmette à l'*OeG*⁶⁸⁷. Membre de cette institution, il y choisit Haller comme interlocuteur. Dès son admission dans la Société Economique bernoise Antoine-François Brisson⁶⁸⁸

⁶⁸² Lettre de Malouin à Haller, le 24 février 1758 : « Vous estes bien louable d'avoir employé des Medecins pour secourir les malades de la campagne ; les hommes dévoués à l'Agriculture meritent une attention particulière du reste des hommes, et il est du bien public et de l'avantage de notre Profession que vous souteniés les Médecins autant que vous les pauvres et dans toutes les occasions (...) »

⁶⁸³ Lettre de Nicolas François Rougnon de Magny à Haller, le 1^{er} février 1762.

⁶⁸⁴ Lettre de Nicolas Mangin à Haller, le 1^{er} juillet 1769. Lettre de Jean-François-Clément Morand à Haller, le 28 mai 1772.

⁶⁸⁵ Secrétaire de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, les travaux de botanique de Claret de La Tourette l'amènent à travailler avec l'abbé François Rozier.

⁶⁸⁶ Docteur en médecine de l'université de Montpellier, Nicolas Mangin (1711- ?) exerce comme médecin chef de l'hôpital de Metz. Mangin est l'un des fondateurs de l'académie de Verdun. Il publie en 1769 un *Mémoire sur l'inoculation de la petite vérole*.

⁶⁸⁷ Lettre de Nicolas Mangin à Haller, le 1^{er} juillet 1769.

⁶⁸⁸ Avocat et inspecteur du commerce et des manufactures de la généralité de Lyon, Antoine-François Brisson (1728-1796) est l'auteur d'un *Mémoire historique et économique sur le Beaujolois* (1770), d'un ouvrage sur la *Manière de retirer de la pomme de terre la poudre blanche que l'on nomme amidon, fécule ou farine* (1779) et de l'article « toilerie » de l'*Encyclopédie*. Déjà membre de l'Académie de Lyon, Brisson est également admis au sein de la Société Economique de Berne en 1769.

s'empresse d'entrer en contact avec Haller⁶⁸⁹. Celui-ci est également l'interlocuteur privilégié de Jean-François-Clément Morand⁶⁹⁰, le fils de Sauveur-François Morand dont le médecin bernois avait fait la connaissance à Paris en 1728. Trois lettres de Morand matérialisent les échanges entre les deux hommes autour de l'admission du Français au sein de la Société Economique de Berne. Le 31 décembre 1771, Morand écrit à Haller pour le remercier de son intention de le faire élire membre de cette institution. Il semble donc que l'initiative de cette admission relève de la volonté de Haller. Le choix du médecin français traduit certainement l'estime de Haller à son égard, mais on ne peut oublier que l'Helvète est redevable au père de Morand de son élection dans l'Académie Royale de Chirurgie en 1752. Dans une seconde lettre datée du 22 mars 1772, le Parisien remercie Haller pour le diplôme qu'il a reçu et deux mois plus tard, le 28 mai 1772, Morand avertit Haller qu'il envoie à la Société Economique un duplicata de sa lettre de remerciement. Il a présenté à l'Académie des Sciences ses recherches sur « la racine de Bryone pour en faire du pain de cassave » mais il semble déçu par la réaction de ses pairs ce qui l'amène à destiner finalement son texte à la Société Economique de Berne⁶⁹¹, plus ouverte aux questions d'agronomie et de subsistance de la population paysanne. L'envoi de son mémoire à l'*OeG* qui vient de l'accueillir a l'allure d'un remerciement d'usage, mais dans sa lettre Morand glisse la remarque que l'institution suisse est bien plus au fait de ces questions que l'Académie des sciences parisienne. Il est possible que Morand ait été dépité par la réaction de ses collègues académiciens et qu'il cherche une oreille plus attentive en Suisse, où des élites moins superficielles qu'en France et pétries de bon sens ne négligent pas les questions agronomiques.

En tout cas, le champ de compétences de la Société Economique de Berne véhicule une certaine image des élites suisses, soucieuses du bien public et bienveillantes à l'égard du sort de la population dont elles s'estiment responsables. Indéniablement, la philanthropie guide les politiques d'assistance publique menées par de riches particuliers ou par des

⁶⁸⁹ Lettre de Brisson à Haller, le 18 octobre 1772 : « Mon admission dans la Société oeconomique de Berne me donne quelques droits à votre bienveillance, et je les mériterois absolument s'il suffisoit pour cela d'être rempli du respect le plus tendre et le sincère envers vous. »

⁶⁹⁰ Jean-François-Clément Morand (1726-1784) est docteur en médecine de la Faculté de Paris dont il devient par la suite le recteur. Médecin personnel d'Auguste II de Pologne, Morand enseigne l'anatomie au Collège de France et à l'Ecole d'Accouchement. Auteur de travaux reconnus en médecine pratique, chimie et minéralogie, il est membre de plusieurs académies des sciences européennes, notamment comme membre ordinaire et bibliothécaire de l'Académie des Sciences, avant d'être admis à la Société Economique de Berne en 1772.

⁶⁹¹ Lettre de Jean-François-Clément Morand à Haller, le 28 mai 1772 : « (...) cecy est bien un gibier pour la Société economique de Berne ; Vous savez que la bryone n'a point besoin de culture et quelle est très commune, il serait fort agreable, que le pauvre paysan put avoir dans sa haye, de quoi le nourrir, et d'une facon aussi simple, la preparation pouvant s'en faire dans la cheminée. J'ai donné sur cet objet a Mr Sinner [leur intermédiaire] une petite note qu'il Vous communiquera. »

hommes d'Etat⁶⁹². L'*Avis au Peuple sur sa santé* de Tissot⁶⁹³ prône et popularise l'idée que la santé publique appartient aux responsabilités de l'Etat. Cette intention est un des fondements de l'éveil médical du Pays de Vaud porté par des hommes comme Tissot, Haller ou l'orthopédiste Jean-André Venel⁶⁹⁴, tous animés par le désir d'élargir les champs pratiques de la médecine⁶⁹⁵. Le Conseil de Santé de Berne promulgue des décrets pour lutter contre les épizooties et protéger la population des charlatans qui se proclament médecins⁶⁹⁶. A une échelle plus locale, la politique menée par Haller prend des accents de paternalisme, en particulier sur les terres d'Aigle, de Roche et de la seigneurie de Goumoens-le-Jux qu'il acquiert avec le village d'Eclagnens en 1764. C'est à Bonnet qu'il dévoile les joies simples mais nobles que lui procure sa fonction de directeur des salines de Roche : « Je passe ici une partie de ma vie délicieusement à repandre les bienfaits du plus libéral des souverains : à pacifier des querelles, à arbitrer des vieux procès, à remettre la paix et l'ordre dans un peuple négligé. (...) que le genre humain seroit heureux si ses conducteurs pouvoient sentir la douceur de faire du bien⁶⁹⁷ ! » Une telle implication dans ses responsabilités d'homme d'Etat ne peut qu'enrichir sa réflexion sur les finalités de la science et l'interpénétration des compétences des savants, car comme lui écrit le montpelliérain Boyer de Prébandier, le plus sage des médecins est celui qui se tient hors des querelles et n'entend qu'à se montrer « bon citoyen »⁶⁹⁸.

Les réflexions sur la pratique expérimentale de la science comme celles qui tendent à améliorer les conditions de vie de la population sont communes aux esprits éclairés européens dont elles alimentent les discussions, cependant, nous l'avons tout particulièrement vu avec le débat de l'inoculation, les réponses apportées dépendent étroitement des cadres mentaux,

⁶⁹² P. Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », dans *Enseignement et diffusion des sciences...*, *op. cit.*, p. 215.

⁶⁹³ Samuel Auguste David André Tissot, *Avis au peuple sur sa santé*, Lausanne, F. Grasset, 1761.

⁶⁹⁴ Jean-André Venel (1740-1791) étudie la chirurgie à Genève, la médecine à Montpellier et l'obstétrique à Paris puis à Strasbourg. Il est l'initiateur de la première école d'accouchement en Suisse, fondée à Yverdon en 1778. Venel dirige l'hôpital orthopédique de l'abbaye d'Orbe, le premier du genre, et contribue grandement à l'amélioration de la chirurgie orthopédique.

⁶⁹⁵ Guy Saudon, *La médecine à Lausanne du XVIe au XXe siècle*, Denges, Editions du Verseau, 1991, p. 19-20.

⁶⁹⁶ Frédéric Sardet, « La santé sous l'Ancien Régime bernois : logique politique et espace privé », dans *De l'ours à la cocarde...*, *op. cit.*, p. 97-114, p. 100.

⁶⁹⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 28 juin 1762. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 289.

⁶⁹⁸ Lettre de Pierre Boyer de Prébandier, le 20 avril 1759. Docteur en médecine de l'université de Montpellier, Pierre Boyer de Prébandier (?-?) publie un travail sur *Les abus de la saignée démontrés* (1758) et traduit plusieurs ouvrages de l'anglais, dont le *Traité de la petite vérole* de Théophilus Lobb.

politiques et socio-économiques régionaux⁶⁹⁹. Puisque sur la scène des Lumières, la nature des curiosités présente une homogénéité certaine et que les relations entre Haller et ses confrères français s'inscrivent dans de cercles relations communs, les conditions d'un transfert de pensée seraient *a priori* réunies. Il est maintenant nécessaire de s'interroger sur les supports matériels de la communication entre Haller et les savants français qui favorisent la réception réciproque de leur pensée, ainsi que sur les signes qui marquent la résonance des écrits du Bernois en France.

⁶⁹⁹ *Jenseits der Diskurse...*, *op. cit.*, p.14 : « Aufklärung bedeutete Kommunikation mit lokaler Charakteristik von überlokaler Signifikanz. » ; « Le mouvement des Lumières recouvre une communication de caractères locaux de dimension supralocale. »

Chapitre III : RÉSONANCE ET RÉCEPTION DES TRAVAUX DE HALLER EN FRANCE : MÉCANISMES, PORTÉE ET APPRÉCIATIONS

« Je Suis toujours un peu inquiet Sur le sort de ces productions qui ne seront peutetre pas du gout des François, nation critique (...) et extremement difficile⁷⁰⁰. »

« C'est une de mes ambitions de posséder tous vos écrits, puisque je ne puis avoir l'honneur de vous posséder vous-même⁷⁰¹. »

La réception d'un auteur au sein d'un espace culturel étranger est le nœud fondamental autour duquel s'articulent les perspectives et les interrogations d'une étude de transfert culturel. Les études sur le thème de la réception se sont profondément renouvelées ces dernières années, mettant l'accent sur les mécanismes intellectuels et culturels propres à l'espace d'accueil. Dès lors, le processus de réception ne se conçoit plus comme la simple diffusion d'une pensée mais comme la construction d'un modèle de lecture, sous-tendue par la projection de présupposés caractéristiques de l'espace d'accueil⁷⁰². Il importe donc ici de s'interroger sur la nature des appréciations qui accompagnent la diffusion des écrits de Haller au sein de l'espace français. Pour en cerner la réception, nous définirons les voies de la diffusion de ses écrits en France, puis nous tenterons de dresser un bilan qualitatif des réactions qui accompagnent la lecture de ses ouvrages, par le biais d'une analyse des formes que prend la reconnaissance du Bernois auprès des lettrés français⁷⁰³. La pluridisciplinarité des écrits de Haller conduit tout d'abord à définir les catégories d'ouvrages qui sont échangés afin de distinguer, lorsque c'est possible, l'accueil qui leur est fait.

La pensée de Haller pénètre en France grâce à différents vecteurs dont la combinaison est l'expression de la richesse de la République des Lettres et des moyens mis en œuvre pour faciliter les relations entre ses membres⁷⁰⁴. Les formes de communication qui

⁷⁰⁰ Lettre de Haller à Tschärner, le 17 octobre 1749. *Briefe von J. G. von Zimmermann, Wieland und A. von Haller an Vincenz Bernhard von Tschärner*, herausgegeben von Dr. Richard Hamel, Rostock, Wilh. Werther's Verlag, 1881, p. 62.

⁷⁰¹ Lettre de Thiery à Haller, le 5 mai 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 227.

⁷⁰² Voir l'ouvrage d'Anne Saada, *Inventer Diderot. Les constructions d'un auteur dans l'Allemagne des Lumières*, Paris, CNRS Editions, 2003.

⁷⁰³ Il convient toutefois de préciser qu'à ce stade de notre travail, nous ne comptons pas aborder de façon approfondie les points de la pensée de Haller qui génèrent des controverses avec le public français. Ceci fera l'objet du chapitre suivant. Ce sont les formes de transmission du savoir qui nous importent le plus ici.

⁷⁰⁴ « Les réseaux de sociabilité qui se créent ou se renforcent (...) tout semble faciliter l'élaboration d'une vision commune dans le cadre de la République des Lettres. La circulation des idées facilitée par la multiplication des correspondances, mondaines ou savantes, la diffusion du livre, des canaux de la littérature officielle à ceux de la littérature sous le manteau, celle des gazettes, des revues qui pullulent dans une Allemagne érudite : tels sont les

relient le savant à l'espace français soulignent la persistance d'un modèle de la République des Lettres, dont l'évolution des pratiques témoigne de la coexistence d'une communauté réelle et d'une projection idéalisée⁷⁰⁵.

1- Mécanismes et vecteurs de la diffusion des écrits de Haller

a- Les correspondances

Dans l'étude des échanges entre Haller et la France, il importe de consacrer une attention particulière au principal support de communication : son vaste et dense réseau épistolaire. La genèse de quelques correspondances entretenues par Haller en France a été précédemment évoquée, mais la place et le rôle des relations épistolaires revêtent une telle importance dans l'œuvre du Bernois que cet axe de réflexion traverse l'ensemble de notre étude. Rappelons qu'encore jeune, Haller projette déjà de publier sa correspondance et l'on sait qu'il accorde beaucoup d'importance à la correspondance savante des médecins qu'il juge instructive pour l'histoire de la construction du savoir médical⁷⁰⁶. Plusieurs chapitres de notre travail traitent donc du thème de la correspondance, abordée dans des perspectives différentes. Nous entendons présentement lire les réseaux épistolaires tissés par Haller en France comme des instruments de relais de sa pensée dans ce pays, les correspondances jouant de ce point de vue un rôle corrélatif à celui des périodiques savants. En effet, contrairement à qui a été un temps avancé par les historiens de la communication savante, le développement des journaux et périodiques au XVIII^e siècle ne les a pas fait se substituer aux correspondances savantes⁷⁰⁷. Des analyses fines permettent même de dégager une « interaction⁷⁰⁸ » entre ces deux médias dont l'utilisation concomitante ou successive par les lettrés permet de comprendre leur activité savante dans toute sa profondeur.

supports majeurs qui contribuent à l'unification des élites. », *L'homme des Lumières*, sous la direction de Michel Vovelle, Paris, Le Seuil, 1996, p. 22.

⁷⁰⁵ Françoise Waquet, « Qu'est-ce que la République des Lettres ? », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, tome 147, Paris ; Genève, Librairie Droz, 1989, p. 473-502.

⁷⁰⁶ « Préface », *Repertorium...*, *op. cit.*, p. IX-X.

⁷⁰⁷ Françoise Waquet, « De la lettre érudite au périodique savant: les faux semblants d'une mutation intellectuelle », *XVII^e Siècle*, 1983, n°35, p. 347-359.

⁷⁰⁸ Martin Stuber, « Journal and Letter: The Interaction between two Communication Media in the Correspondence of Albrecht von Haller », dans Hans-Jürgen Lüsebrink et Jeremy Popkin (ed.), *Enlightenment, Revolution and the periodical press*, Oxford, 2004 (*Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*), p. 114-141.

On a déjà souligné l'étendue des réseaux épistolaires savants noués par l'Helvétie dont on sait qu'il est le médecin des Lumières à avoir le plus correspondu sur l'ensemble des espaces européens. Mais définir son réseau français laisse poindre plusieurs difficultés méthodologiques qui émanent de la complexité des échanges et de la mobilité des hommes qui composent l'entourage hallérien. L'origine géographique des lettres reçues par le savant ne peut constituer l'unique critère d'identification de son réseau français. Haller reçoit des centaines de lettres venant de France toutefois nombre d'entre elles sont rédigées par des étrangers venus pour un séjour plus ou moins long dans le pays. Ces étrangers témoignent bien de la vie littéraire et scientifique française mais, le plus souvent, ils ne peuvent compter parmi les représentants des Lumières du pays. Comme l'on ne dispose que de peu de lettres émises par Haller, il nous faut percevoir l'accueil qui est fait à ses travaux presque uniquement dans les lettres qui lui sont adressées. Nous l'avons vu, le réseau français de la correspondance hallérienne s'étoffe surtout pendant l'époque de son activité à Göttingen (1736-1753), époque de maturité où tous ses réseaux s'élargissent aux villes majeures de la République des Lettres⁷⁰⁹. L'espace de ses échanges s'accroît encore davantage lors de son retour à Berne, pendant l'exercice de ses fonctions de magistrat. L'évolution et la dynamique temporelle des réseaux de correspondants français de Haller ne se distinguent pas fondamentalement de celles de l'ensemble de ses réseaux de correspondants européens⁷¹⁰.

Travailler sur le réseau épistolaire qui relie Haller avec la scène savante française afin d'identifier les médiateurs qui y distribuent ses écrits, soulève plusieurs difficultés. En premier lieu, si l'on délimite ce réseau dans un cadre spatial qui aurait pour frontières celles de la France, il apparaît rapidement qu'il convient encore de distinguer les correspondants d'origine française et les amis étrangers de Haller qui, au cours d'un séjour provisoire, lui écrivent pour l'informer des nouveautés scientifiques du pays. Cette catégorie n'est en aucun cas à négliger car elle laisse transparaître dans son courrier un regard extérieur, plus dégagé que celui des Français, sur les productions du pays. Ces amis sont le plus souvent originaires des espaces germaniques, notamment helvètes, et ils jouent un rôle de relais très important dans les réseaux de Haller en France puisqu'ils entrent en son nom en contact avec ses correspondants français. Le grand homme ne se rendant pas en France, ils renforcent et incarnent ses liens avec les lettrés français.

⁷⁰⁹ Martin Stuber, Hubert Steinke und Stefan Hächler, « Albrecht von Hallers europäisches Netz : Raum, Zeit, Themen », dans *Repertorium...*, *op. cit.*, p. XXV.

⁷¹⁰ Voir le graphique « Zeitliche Verteilung der Briefe an Haller », dans *Hallers Netz...*, *op. cit.*, p. 65.

En outre, la fonction de la lettre, telle qu'elle est conçue par les Républicains des Lettres, se transforme au cours du XVIII^e siècle⁷¹¹. Alors qu'au début du siècle la lettre est encore le support de réelles considérations scientifiques et philosophiques, son contenu évolue pour faire sans cesse plus de place aux commentaires sur la production scientifique européenne⁷¹². La correspondance française de Haller ne fait pas exception : la plupart des lettres envoyées par François Thiery sont ainsi destinées à informer le médecin bernois de l'actualité des publications françaises. Rares sont les correspondants français qui s'adressent à Haller dans le but d'obtenir une consultation médicale épistolaire. Ceux qui le font s'enquêtent d'un point précis, parfois pour avoir un autre avis que celui du médecin français en charge du patient. Un jeune noble breton de dix-neuf ans s'adresse à lui, tourmenté par des pertes séminales nocturnes dont il n'ose s'ouvrir ni au chirurgien major de son régiment, ni à ses parents⁷¹³. Un certain La Porte écrit à Haller pour obtenir un avis sur une malade soignée par M. Petit⁷¹⁴. Dans l'unique missive qu'il écrit à Haller, Condorcet⁷¹⁵, collègue de Haller à l'Académie des Sciences, sollicite l'envoi de crotin de chamois sensé d'après le chirurgien Tenon, soulager sa belle-mère atteinte d'un cancer du sein⁷¹⁶.

De plus, les correspondances usent de tout l'éventail des registres. Si certaines lettres restent formelles, d'autres vont jusqu'à l'intimité des confidences familiales et à la mort de son père, Housset n'hésite pas à épancher sa peine auprès de son ami. Pourtant, la question essentielle qui guide la lecture des lettres échangées entre Haller et les Français est de savoir si leur contenu a des répercussions sur la pensée et les recherches hallériennes. Quelques interlocuteurs stimulent directement la production scientifique du Bernois ; c'est le cas de Housset ou de Boissier de Sauvages dont les lettres livrent les détails de véritables discussions de fond et regorgent de détails techniques concernant leurs recherches et celles de Haller.

⁷¹¹ Nous renvoyons aux travaux de Hans Bots et en particulier à l'ouvrage collectif *Les grands intermédiaires culturels de la République des Lettres : études de réseaux de correspondances du XVI^e au XVIII^e siècles*, présentés par Christiane Berkvens-Stevelinck, Hans Bots et Jens Hässler, Paris, Honoré Champion, 2005.

⁷¹² M. Stuber *et al.*, « Albrecht von Hallers europäisches Netz... », dans *Repertorium...*, *op. cit.* p. XXVII.

⁷¹³ Lettre de Alexis-François-Marie-Joseph Freslon à Haller, septembre 1772.

⁷¹⁴ Lettre de La Porte à Haller, le 24 mars 1764.

⁷¹⁵ Mathématicien, Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet (1743-1794) s'illustre également dans les travaux philosophiques et politiques. Ses recherches en mathématiques portent principalement sur le calcul des probabilités et le calcul intégral. Admis à l'Académie des Sciences dès 1769, Condorcet en devient le secrétaire perpétuel en 1773. Sa nomination à l'Académie française est toutefois plus longue, puisqu'il n'y est reçu qu'en 1782 grâce à l'indéfectible soutien de d'Alembert. Proche de Turgot, il est nommé inspecteur général de la Monnaie en 1775 et est à ce titre chargé de plusieurs enquêtes et missions de réformes administratives. Député de Paris pendant l'Assemblée législative, proche des Girondins en 1793, Condorcet doit fuir une accusation lancée par les Jacobins et il s'empoisonne en 1794. Outre de nombreux essais mathématiques et les éloges qu'il prononce à l'Académie des Sciences, Condorcet a fourni plusieurs articles d'analyse mathématique dans le cadre des *Suppléments de l'Encyclopédie*, ainsi que différents ouvrages politiques tels que les *Réflexions sur l'esclavage des nègres* (1781) et une *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1793).

⁷¹⁶ Lettre de Condorcet à Haller, le 14 octobre 1773.

D'autres ne jouent pas ce rôle malgré le prestige de leur nom ; en ce sens les noms de Voltaire ou de Maupertuis apparaissent comme les plus significatifs. Depuis les travaux de Daniel Roche, il n'est plus question d'associer les Lumières françaises uniquement aux noms les plus célèbres, souvent parisiens et les plus polémiques, de la scène savante française. La notion de Lumières recouvre un monde plus hétérogène et plus contrasté dont les liens sociaux et intellectuels, noués autour de valeurs comme le progrès, l'éducation ou la recherche du bonheur par l'usage de la raison, ne sont plus considérés uniquement sous leur forme contestataire. Dans cette perspective, l'examen de la profession des correspondants de Haller joint à celui de leur réputation fait ressortir un point crucial de la morphologie de sa correspondance. Il est assez remarquable que La Mettrie⁷¹⁷ ou les encyclopédistes qui occupent une part non négligeable des pensées de Haller, comme en témoignent ses lettres échangées avec Bonnet ou avec ses correspondants italiens, ne figurent pas au nombre de ses correspondants. Les relations épistolaires de Haller avec ses contemporains sont à l'image de la diversité des sphères intellectuelles de la France des Lumières. Bien sûr, l'envergure intellectuelle de l'Helvétie comme sa réputation de médecin et de poète n'échappent pas aux Lumières parisiennes : ni à Diderot, qui commence les notes de ses *Elemens de physiologie*⁷¹⁸ par l'affirmation qu'il faut lire Haller, ni à La Mettrie qui éprouve le besoin de l'attaquer et de le ridiculiser, ni à Voltaire qui entame un commerce de lettres avec lui lors de son séjour helvète. Haller quant à lui multiplie, dans ses comptes rendus des *GGA* comme dans de nombreuses lettres, ses critiques à l'encontre du parti des philosophes. Et pourtant, dans la liste des correspondants de Haller, les Lumières les plus audacieuses, celles dont la témérité des écrits et des propos résonne partout en Europe, ne sont pas représentées à la mesure de leur réputation. Les noms de Voltaire, Maupertuis ou Condorcet apparaissent parmi ceux des correspondants de Haller, mais leurs échanges avec le Bernois sont ponctuels et ils ne nourrissent pas la réflexion de ces auteurs. Cette absence, dont nous chercherons l'explication au cours de la troisième partie, fait ressortir l'épaisseur du monde des Lumières françaises, un monde composé de différentes strates intellectuelles et sociales qui s'articulent et

⁷¹⁷ Julien Offray de La Mettrie (1709-1751) étudie la médecine à Rennes, où il obtient le titre de docteur, et à Leyde auprès de Boerhaave. Médecin des Gardes-Françaises à Paris, il publie quelques traités médicaux mais il est renvoyé de ce poste à la suite de son premier essai matérialiste intitulé *L'Histoire naturelle de l'âme* (1745). La publication de *L'homme machine*, dans lequel il étend la pensée mécaniste à l'étude de l'homme, l'oblige à se réfugier en Prusse auprès de Frédéric II qui lui offre un poste de médecin et lui ouvre les portes de l'Académie des Sciences de Berlin.

⁷¹⁸ Diderot, *Éléments de physiologie*, éd. par Jean Mayer, Paris, librairie Marcel Didier, 1964. En 1765, Diderot commence à élaborer des notes de physiologie dont la rédaction s'étend sur de nombreuses années. L'«Avertissement» commence par ces mots : « En lisant les ouvrages du Baron de Haller M^r x.x.x. conçut le projet de rédiger des elemens de Phisiologie. »

communiquent dans de multiples réseaux et institutions savantes. C'est donc avec d'autres sphères d'esprits éclairés que Haller entretient des relations suivies et conséquentes pour son œuvre et sa réception en France, pensons à ses correspondants français les plus assidus le médecin François Thiery et l'apothicaire Reinold Spielmann. Le Bernois correspond également avec plusieurs membres de l'Académie des Sciences dont on sait qu'elle a pour principe de se tenir au-dessus de toute polémique, ce qui n'exclut pas que Haller fasse écho auprès de ses interlocuteurs académiciens de ses griefs envers certains de leurs compatriotes.

L'analyse de la correspondance comme trait d'union entre Haller et les cercles savants français amènent inévitablement à considérer l'ensemble des mécanismes qui permettent la circulation et la réception des idées. Tout en orientant notre réflexion sur la réception de ses travaux en France, on ne peut manquer de s'interroger sur le rôle d'intermédiaire bilatéral joué par Haller, acteur de la transmission d'écrits entre les espaces français et germaniques. L'impressionnante étendue de son réseau relationnel et son appréhension du climat et de l'actualité intellectuels des pays étrangers ne sont pas ignorées de ses correspondants. Dès lors, ils mettent à profit leurs liens épistolaires et valorisent son rôle de relais culturel. Dans cette perspective, madame d'Ussieux⁷¹⁹, épouse du rédacteur du *Journal de Paris*, qui s'offre de traduire les pièces allemandes les plus dignes d'intérêt, sollicite le jugement de Haller qui pourrait lui indiquer les titres qui méritent son attention⁷²⁰. Inversement, Johann Philipp Burggrave, médecin de Francfort, lui demande des nouvelles de la diffusion de la philosophie de Wolff en Angleterre et en France⁷²¹.

Et puis, la correspondance d'un homme de science est en partie un instrument de promotion de son propre travail. Les interlocuteurs français de Haller facilitent la diffusion et la réception de ses travaux dans leur pays, mais en contrepartie ils attendent de lui un service du même ordre. Thiery et Housset n'hésitent pas à conseiller vivement à Haller de faire la recension de leurs textes dans ses ouvrages. Thiery énonce cette intention assez clairement lorsqu'il lui fait parvenir ses thèses, soutenues devant la Faculté de Paris et qui constituent un cours de licence. Il suggère à Haller de les insérer dans une de ses publications pour montrer

⁷¹⁹ L'on ne dispose que de peu d'informations biographiques sur madame d'Ussieux, traductrice de pièces anglaises et d'un texte de Wieland qu'elle intitule *Le Nouveau Don Quichotte imité de l'allemand de M. Wieland* (1770).

⁷²⁰ Barbara Braun-Bucher, « "Les vertus de votre sexe". Albrecht von Hallers Korrespondenz mit Frauen », dans *Hallers Netz...*, op. cit., p. 277-315, p. 311.

⁷²¹ M. Stuber, S. Hächler und H. Steinke, « Kommunikationsräume in Hallers Netz », dans *Hallers Netz...*, op. cit., p. 131. Docteur en médecine de l'université de Leyde, Johann Philippe Burggrave (1700-1775) exerce son art à Francfort où il est notamment le médecin de la famille Goethe. On lui doit un ouvrage de topographie et de statistiques médicales de la ville de Francfort (1751).

ce qui caractérise l'institution parisienne⁷²². Il y a ici une instrumentalisation, d'ailleurs courante et compréhensible, de la correspondance. Cette instrumentalisation est due en partie à la renommée de Haller ainsi qu'à sa position centrale et influente au sein des réseaux scientifiques européens.

La première étape du transfert d'idées est constituée par une phase de diffusion et d'accueil de travaux étrangers vers un espace de réception. Les proches de Haller ne découvrent pas ses textes par le biais de comptes rendus mais de façon plus directe quand il leur en fait part personnellement⁷²³. Avertis de ses publications, ils lui en font directement la demande à l'image de Jean Brun⁷²⁴ qui souhaite obtenir un exemplaire de sa dissertation sur le mouvement du sang et du cœur pour la communauté médicale de Montpellier⁷²⁵ ou de Paul-Jacques Malouin qui désire recevoir le premier tome des *Elementa physiologiae corporis humani*⁷²⁶. Afin de réduire les frais de poste, Haller envoie parfois ses publications en plusieurs exemplaires à Thiery qui se charge ensuite de les répartir entre les amis du médecin bernois. Ce dernier fait parvenir à plusieurs reprises des tomes de sa principale œuvre de physiologie à Thiery, ce qui révèle la signification que cette œuvre revêt aux yeux de son auteur, mais aussi que son importance n'échappe pas aux savants français dont plusieurs s'inquiètent de pouvoir l'acquérir. Thiery sert ainsi d'intermédiaire entre Haller, Malouin, Tenon et Dortous de Mairan. Il renvoie parfois à Haller le récépissé de ces derniers pour l'assurer qu'ils ont bien reçu le paquet qui leur était destiné. Dortous de Mairan passe commande auprès de Thiery de plusieurs tomes des *Elementa*, tout comme Tenon lui rend visite voir afin de voir si Haller lui a fait parvenir des ouvrages⁷²⁷. A plusieurs reprises en 1763 et 1764, Dortous de Mairan presse d'ailleurs Thiery de demander à Haller de lui envoyer les volumes complets de sa physiologie car il manque des pages à certains de ses tomes. Quelques-uns de ces hommes contactés par Thiery jouent à leur tour le rôle d'intermédiaire entre Haller et les institutions savantes dont ils sont membres. Ainsi, Haller adresse au cours de l'été 1762 plusieurs tomes de sa physiologie à Dortous de Mairan auquel deux volumes

⁷²² « Vous pourriez, si vous le jugiez à propos, monsieur, les mettre de suite dans votre recueil pour un exemple de l'ordre des exercices dans cette ancienne et, autrefois, si célèbre faculté de Médecine... », lettre de Thiery à Haller, le 11 mai 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 148.

⁷²³ Dans ses lettres, Housset remercie à plusieurs reprises des présents et des livres qu'il reçoit du Bernois

⁷²⁴ Peu d'éléments biographiques concernant Jean Brun nous sont parvenus. En 1753, il obtient son doctorat de médecine à Montpellier où il exerce son activité jusqu'en 1763, date à laquelle on le retrouve médecin à Lyon.

⁷²⁵ Lettre de Jean Brun à Haller, le 27 août 1756. Il s'agit des *Mémoires sur le mouvement du sang et les effets de la saignée* (1756).

⁷²⁶ Lettre de Malouin à Haller, le 28 novembre 1757. Haller s'acquitte de cette tâche puisque le 24 février 1758, Malouin lui écrit à nouveau pour l'en remercier.

⁷²⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 12 avril 1763. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 235.

sont destinés à titre privé, mais qui doit en déposer quatre autres à l'Académie des Sciences⁷²⁸. Retracer le parcours des paquets envoyés par Haller en France n'est pas toujours chose aisée. L'historien trouve des traces aléatoires au fil des correspondances qui lui permettent de reconstituer partiellement les réseaux de contacts établis avec les lettrés français. L'envoi d'un mémoire par Haller à l'Académie des Sciences prend parfois un tour compliqué. En 1762, il décide d'adresser un mémoire - celui portant sur les observations des yeux de poisson - à l'institution parisienne. Au lieu de le faire parvenir à Thiery ou à Dortous de Mairan avec lesquels il a de bons contacts, Haller demande au second d'intervenir pour lui auprès de Malesherbes⁷²⁹, membre honoraire de l'Académie mais personnage influent de la vie intellectuelle parisienne. Thiery annonce finalement à Haller que Dortous de Mairan s'est acquitté de sa tâche et que Malesherbes se chargera de faire parvenir le mémoire à l'Académie des Sciences⁷³⁰. La remarque de Thiery est à l'origine d'un échange direct entre Haller et Malesherbes. Alors que celui-ci confirme avoir transmis le mémoire à l'Académie des Sciences⁷³¹, le Bernois s'empresse de le remercier et, rappelant son éloignement de tout centre culturel d'importance, le prie d'excuser les fautes qu'on pourrait trouver dans son texte car il est fort malaisé de trouver un bon copiste à proximité de Roche où il réside⁷³². Cette corrélation d'informations et cet enchaînement épistolaire dévoilent donc le mécanisme des réseaux semi-officiels qui entourent l'institution parisienne.

Les échanges de savoir suivent la morphologie réticulaire de la sociabilité savante. La réception de Haller en France passe par des cercles définis qui s'organisent et se structurent pour discuter de ses écrits, et éventuellement en prendre la défense. Au centre de ces cercles, on retrouve la personnalité de Thiery qui active la circulation des savoirs et des idées de Haller soit qu'il en distribue les ouvrages, soit qu'il les propage autour de lui au cours de discussions⁷³³. L'action de Thierry est à proprement parler celle d'un relais : le

⁷²⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 29 juillet 1762. *Ibid.*, p. 218.

⁷²⁹ Ayant étudié le droit, Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes (1721-1794) est successivement substitut du procureur général du parlement de Paris (1741), puis premier président de la cour des aides de Paris (1744). Ses fonctions de directeur de la Librairie à partir de 1750 lui permettent de protéger l'édition de l'*Encyclopédie*. Ministre de l'Intérieur sous Turgot, il suit la disgrâce de ce dernier avant d'être rappelé au gouvernement par Loménie de Brienne. Membre de l'Académie des Sciences (1750), qu'il préside à plusieurs reprises, de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (1759) ainsi que de l'Académie française (1775), Malesherbes poursuit de nombreux travaux de botanique, discipline qu'il a apprise auprès de Jussieu. Sur les conseils de Duhamel de Monceau, il tente plusieurs expériences agricoles et importe des espèces exotiques. Lors du procès de Louis XVI pendant la Révolution, sa participation à la défense du souverain lui vaut d'être guillotiné pendant la Terreur.

⁷³⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 30 janvier 1762. *Ibid.*, p. 215.

⁷³¹ Lettre de Chrétien Guillaume de Lamoignon de Malesherbes à Haller, le 29 mars 1762.

⁷³² Lettre de Haller à Malesherbes, le 1^{er} mai 1762. La reproduction de cette lettre figure dans l'annexe 9.

⁷³³ Lettre de Thiery à Haller, le 25 février 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 133. Thiery écrit à propos du *Methodus studii medici* et des poésies de Haller :

médecin parisien réceptionne lettres et ouvrages du Bernois pour les redistribuer selon des logiques de connaissances personnelles. Après avoir lu les mémoires de Haller sur le sang et la circulation, Thiery se charge de les transmettre à son collègue Camille Falconet⁷³⁴. Quelques années plus tard, soucieux de hâter la diffusion de la physiologie de Haller qu'il juge déterminante pour la recherche médicale, il s'empresse de prêter son exemplaire des *Elementa physiologiae* à Falconet ce qui nécessite qu'il en interrompe lui-même la lecture⁷³⁵, et Thiery se fait le porte-parole des remarques, critiques et conseils formulés par leur ami commun. Ne se contentant pas de favoriser l'influence de Haller en France, il tente même de l'étendre à l'Espagne en incitant un médecin espagnol à traduire ses écrits de physiologie⁷³⁶ pour en faciliter la diffusion. Satisfait des expériences de son ami sur le mouvement du sang, il en a « (...) régalé quelques médecins de ce pais-ci qui ne [le] connoissent encore qu'imparfaitement, n'ayant lu qu'une très petite partie de [ses] ouvrages⁷³⁷. » Ce rôle dont se charge Thiery est d'autant plus important que si le travail de Haller connaît des échos d'envergure en Italie, en France et en Grande-Bretagne, il n'en est pas de même en Espagne où ses théories sur l'irritabilité sont encore une nouveauté⁷³⁸. La distance n'empêche pas Thiery de poursuivre cette tâche : bien qu'il soit de retour en France depuis plusieurs années, il continue d'informer ses correspondants espagnols de la production de Haller⁷³⁹. Les réseaux de correspondants de Haller en Espagne étant très réduits, les remarques de Thiery permettent de déduire que la réception des travaux du Bernois dans ce pays se fait en grande partie grâce à un passage intermédiaire par la France. La démarche de Thiery répond aux vœux de Haller qui apprenant le départ de son correspondant parisien pour Madrid, confesse à Jean-Frédéric Herrenschwand combien il espère que l'éloignement n'affectera pas leur correspondance et qu'au contraire son ami parisien pourra lui servir d'intermédiaire auprès des savants espagnols⁷⁴⁰. Haller s'enquiert d'ailleurs auprès de Thiery de conseils littéraires

« (...) jugés du contraste singulier que forment ces deux ouvrages mis l'un à côté de l'autre ; j'ai eu soin de le faire remarquer à mes amis. »

⁷³⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. *Ibid.*, p. 123. Il s'agit des *Deux mémoires sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée, fondés sur des expériences faites sur des animaux*,... trad. par Mr. Tissot, Lausanne, MM. Bousquet, 1756.

⁷³⁵ « J'ay enfin reçu Mr, Votre 1^{ier} volume de la grande, de l'immortelle physiologie. Je l'ai dévorée à l'instant, j'ay cependant eu la complaisance de suspendre ma lecture pour communiquer le même plaisir à Mr. Falconet en attendant qu'il s'en soit procurer un exemplaire. », lettre de Thiery à Haller, le 13 mars 1758. *Ibid.*, p. 164.

⁷³⁶ Lettre de Thiery à Haller, Aranjues le 2 juin 1755. *Ibid.*, p. 141.

⁷³⁷ Lettre de Thiery à Haller, Madrid le 2 mars 1755. *Ibid.*, p. 142.

⁷³⁸ « J'ai fait lire aux Espagnols votre irritabilité, monsieur, les voilà, je vous assure, bien surpris. », lettre de Thiery à Haller, Madrid le 26 août 1755. *Ibid.*, p. 147.

⁷³⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 19 mars 1760. *Ibid.*, p. 194.

⁷⁴⁰ Lettre de Haller à Jean-Frédéric Herrenschwand, le 13 octobre 1752.

pour mettre à jour ses connaissances bibliographiques ayant trait aux ouvrages espagnols⁷⁴¹.

b- Les périodiques et les journaux savants

Pour cerner la réception des écrits et de la pensée Haller en France, on ne peut prendre en compte uniquement la voie de la correspondance. Il convient de l'articuler avec la lecture des périodiques et des mémoires scientifiques concomitants⁷⁴². La correspondance ne livre pas toutes ses clefs à une lecture qui la prendrait uniquement en compte. Sa profondeur et sa portée se livrent lorsqu'on la juge en interaction avec d'autres moyens de communication. Compléments des échanges épistolaires, la diffusion croissante des journaux savants et des mémoires académiques accélère la circulation des idées au sein des cercles intellectuels européens à l'époque des Lumières^{743 744}. C'est après avoir lu l'annonce des publications de Haller dans le *Journal encyclopédique* que Jean-Chrysostome de Creysent lui demande de les lui communiquer⁷⁴⁵. Les esprits éclairés suivent les parutions de l'actualité scientifique et littéraire en consultant les comptes rendus publiés dans les périodiques, ce qui les dispense de lire dans leur intégralité des livres sans cesse plus nombreux. Housset en donne la preuve lorsqu'il confie à Haller avoir lu un extrait de ses *Opera minora* dans le *Journal des Sçavans* sans les avoir eues directement entre les mains⁷⁴⁶. Comme nous l'avons déjà constaté à propos de la correspondance entre Haller et Thiery, les Républicains des Lettres du XVIII^e siècle poursuivent la tradition de faire parvenir leurs écrits à leurs

⁷⁴¹ Lettre de Thiery à Haller, le 2 mars 1755. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 142.

⁷⁴² Cependant, nous les distinguons ici formellement pour la clarté de l'analyse ; il convient donc de toujours garder à l'esprit le lien intrinsèque entre les deux vecteurs.

⁷⁴³ C'est en s'appuyant sur le *Journal de Trévoux* d'avril 1746 que Haller rend compte des expériences sur l'électricité de l'Abbé Nollet comme l'indique son article « Mémoire sur les nouvelles découvertes qu'on a faites par rapport à l'Électricité » paru dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, Amsterdam, chez J. Wetstein, 1747, tome 38, p. 104-116, p. 116.

⁷⁴⁴ Jean-Pierre Vittu et Jeanne Peiffer ont grandement contribué à définir le rôle de vecteur joué par les périodiques savants dans la circulation du savoir en Europe. Voir la thèse de J.-P. Vittu, « Le *Journal des Savants* et la République des Lettres (1665-1714) », thèse pour le doctorat d'État sous la direction de Daniel Roche, soutenue devant l'université de Paris-I Panthéon-Sorbonne, 1998, ainsi que son article « Du journal des savants aux mémoires pour les sciences et les arts : l'esquisse d'un système européen des périodiques savants », *Dix-septième siècle*, 2005/3, n°28, p. 527-545. Jeanne Peiffer et Jean-Pierre Vittu, « Les journaux savants, formes de la communication et agents de la construction des savoirs (17^e-18^e siècles) », *Dix-huitième Siècle*, p. 281-300. On se reportera également à l'article d'Hélène Gispert, « Les journaux scientifiques en Europe », dans *L'Europe des sciences. Constitution d'un espace scientifique*, Michel Blay et Efthymios Nicolaïdis (éd.), Paris, Le Seuil, 2001, p. 191-210.

⁷⁴⁵ Lettre de Creysent à Haller, le 24 octobre 1777. L'abbé Jean-Chrysostome de Creysent (1738-1787) est chanoine de Saint-Julien-de-Brioude.

⁷⁴⁶ Lettre de Housset à Haller, le 2 novembre 1768. Les *Opera minora emendata, aucta et renovata*, Alberti v. Haller, Lausannae sumptibus Francisci Grasset & Socior., 1763-1768 (3 vol.) comprennent un ensemble de dissertations et d'opuscules portant sur des questions d'anatomie particulières, tels la valvule d'Eustache ou le mouvement du sang.

homologues, mais les difficultés matérielles pour recevoir les ouvrages renforcent le rôle indispensable des journaux et des recensions qui ont pour objet d'instruire les savants des nouvelles parutions. Les médecins français et les amateurs épris des questions médicales se tiennent informés des nouveautés étrangères, et en premier lieu de celles venues de Grande-Bretagne. C'est avec ce pays que les échanges sont les plus significatifs à l'époque des Lumières⁷⁴⁷, mais bien évidemment cette prééminence n'a pas de caractère exclusif et des médecins comme Tronchin ou Tissot, issus de petits cantons helvètes, sont loin de demeurer inconnus du public français. La circulation accélérée des idées n'en empêche pas moins le dessin d'une hiérarchie spatiale car dans les recensions savantes quelques espaces comme le Portugal ou l'Espagne sont plutôt sous représentés.

Pour retrouver les traces de la diffusion de l'œuvre de Haller en France, il ne faut donc pas négliger les comptes rendus qui sont rédigés à propos des textes d'auteurs étrangers. En France, les esprits curieux sont avertis des nouvelles publications par de nombreux journaux qui ont pour vocation de les recenser. Encore convient-il de distinguer ceux qui s'attachent à recenser plus particulièrement les livres parus en France, comme le *Journal des Sçavans*, et ceux qui s'intéressent aux parutions étrangères comme le *Journal étranger* ou la *Gazette littéraire de l'Europe*. Mais il est vrai que ce deuxième type de parution n'a qu'un succès éphémère et qu'il touche un public sans doute plus restreint⁷⁴⁸. Il est en tout cas certain que le public germanophone dispose de revues dont les comptes rendus des parutions étrangères possèdent un caractère précis, détaillé et plus analytique que ceux rédigés par les publicistes français, ce qui leur garantit un large lectorat et par conséquent un succès pérenne. Les *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, fondés en 1739 afin de transmettre les nouvelles de l'Europe savante aux lettrés de Göttingen et de diffuser les travaux de l'université de la ville, figurent en bonne place parmi les périodiques allemands au programme le plus rigoureux et exhaustif. Haller lui-même recourt fréquemment aux journaux comme outils privilégiés de communication car les journaux ont une fonction plus importante dans les espaces germaniques qu'en France⁷⁴⁹. Auteur d'environ 9000 recensions pour les *GGA*, ses contributions qui s'étendent à la période 1745-1777 sont estimées par l'ensemble de la communauté savante, contribuant fortement au rayonnement du journal⁷⁵⁰.

⁷⁴⁷ P. Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », dans *Enseignement et diffusion des sciences...*, *op. cit.*, p. 219.

⁷⁴⁸ H. Steinke, *Irritating experiments...*, *op. cit.*, p. 253.

⁷⁴⁹ Roger Chartier, « L'homme de lettres », dans *L'homme des Lumières*, *op. cit.*, p. 159-203, p. 184.

⁷⁵⁰ Nous renvoyons à la thèse récente de C. Profos Frick consacrée à l'analyse des recensions des œuvres littéraires rédigées par Haller pour les *GGA*. Claudia Profos Frick, « *Gegründete Kritik* ». *Albrecht von Haller*

Le journal savant peut avoir trois types de fonction : une fonction discursive, informative ou de recension. Il convient de prendre en compte la nature de l'article rédigé par un auteur pour analyser une possible interpénétration avec sa correspondance. Dans le cas de Haller, le fait d'entretenir des relations épistolaires avec un auteur peut l'inciter ou au contraire l'empêcher d'écrire une critique de son œuvre⁷⁵¹. A certains moments de la production scientifique, en particulier lors des phases de querelles, la communication épistolaire ne suffit pas et elle a besoin d'être complétée par des voies plus publiques, notamment par les journaux. Bien que la lettre n'ait pas qu'une vocation privée, puisqu'elle peut être montrée, lue et commentée au sein d'un cercle restreint, son audience n'atteint jamais celle d'un journal. Haller le sait bien et il use des périodiques à plusieurs reprises dans ses controverses avec les Français. Dans la dispute qui oppose Haller à Le Cat, le *Journal des Sçavans* joue le rôle de révélateur de l'avancée de la controverse. Le chirurgien est particulièrement mécontent d'apprendre par le journal la publication d'une critique de Haller alors que tous deux entretiennent une correspondance et il fait part de son dépit à son rival en lui écrivant : « Aujourd'hui j'apprends par le journal des sçavants que la traduction de votre dissertation est en France, et que vous y avés ajouté un supplément, dans lequel vous vous plaignés de ce que je vous ay critiqué⁷⁵². » La démarche de Haller s'explique par le fait qu'il ne veut pas seulement se justifier auprès de son adversaire et du cercle de celui-ci, il veut se faire entendre par l'ensemble du lectorat du *Journal des Sçavans*, qui recouvre une bonne part du public éclairé français et étranger. Dans ce cas précis, l'exposition de la dispute dans le journal crée une entorse aux règles de confiance qui émanent de la correspondance.

Les périodiques français qui annoncent la publication des écrits de Haller appartiennent aux classiques de l'époque et ils sont par conséquent assez facilement identifiables. On peut citer bien sûr *La Correspondance littéraire, philosophique et critique*, le *Journal des Sçavans* ou la *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe* qui parlent épisodiquement des parutions de l'auteur mais dans des registres différents. La *Correspondance littéraire* fait mention du très célèbre poème *Les Alpes*, la *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe* annonce un « Extrait de son *Catalogue méthodique des Plantes qui naissent sans culture en Suisse*⁷⁵³ » et le *Journal des Sçavans* est à l'occasion la

als literarisch-wissenschaftlicher Kritiker in den Göttingischen Gelehrten Anzeigen, Diss. phil. Lausanne, 2005 (à paraître).

⁷⁵¹ M. Stuber, « Journal and letter ... », *art. cit.*, p. 116.

⁷⁵² Lettre de Le Cat à Haller, le 12 avril 1755.

⁷⁵³ *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe*, 1742, tome 29, p. 265-277.

tribune de ses démêlés avec le philosophe La Mettrie⁷⁵⁴. Quant à *L'Année littéraire*, dont le rédacteur Élie Fréron⁷⁵⁵ ne cache pas son admiration pour Haller, elle n'omet pour sa part aucun aspect de son œuvre⁷⁵⁶. Les travaux littéraires du Bernois sont commentés à l'occasion de la rédaction de « l'imitation de l'Ode à Doris de monsieur de Haller » de Duclos⁷⁵⁷, ou de celle du recueil de « Poésies » traduites par Vinzenz Bernhard Tschärner⁷⁵⁸. Les écrits plus polémiques et les plus engagés apparaissent sous la forme d'une lettre de Voltaire à Haller et la réponse de ce dernier⁷⁵⁹, et des *Briefe über die wichtigsten Wahrheiten der Offenbarung*⁷⁶⁰. Fréron s'intéresse à l'œuvre politique de Haller en rédigeant une recension assez détaillée de la traduction de Gabriel Seigneux de Correvon d'*Usong: histoire orientale*⁷⁶¹. Parmi les innombrables textes scientifiques de Haller, *L'Année littéraire* recense les « Mémoires sur les parties sensibles et irritables du corps animal⁷⁶² » et les « Collections de thèses médico-chirurgicales sur les points les plus importants de la chirurgie théorique et pratique⁷⁶³ ». Fréron vante également les talents de critique littéraire du Bernois dont la renommée doit garantir le succès de nouveaux périodiques suisses, disponibles pour le public parisien⁷⁶⁴. Enfin, l'« Eloge historique d'Albert de Haller » prononcé par Jean Senebier⁷⁶⁵ à la mort du grand Haller est assez digne d'intérêt aux yeux du rédacteur du périodique pour apparaître dans ses pages.

⁷⁵⁴ « Lettre de M. Haller ... à Messieurs les auteurs du Journal des sçavans », *Journal des sçavans pour l'année 1749*, Paris, G.-F. Quillan, 1749, p. 300-301. Dans ce texte, Haller nie tout lien qui pourrait l'unir à La Mettrie.

⁷⁵⁵ Journaliste et critique, Élie Catherine Fréron (1718-1776) fonde *L'Année littéraire* en 1754 et le dirige jusqu'à la disparition du périodique en 1776. Fréron est l'auteur de virulentes critiques contre les philosophes, en particulier contre Voltaire, ce qui lui vaut de nombreuses représailles et la perte de plusieurs de ses protecteurs.

⁷⁵⁶ Ce périodique a déjà été étudié comme vecteur culturel transnational. Paul Van Tieghem, *L'année littéraire (1754-1790), comme intermédiaire en France des littératures étrangères*, Paris, F. Rieder, 1917. De plus, dans *Das Leben des Herrn von Haller, op. cit.*, Zimmermann parle de l'admiration de l'abbé Joseph de la Porte, autre collaborateur du journal.

⁷⁵⁷ *L'Année littéraire*, 1759, VI, p. 232-238.

⁷⁵⁸ *Ibid.*, 1760, V, p. 3-19. L'historien et traducteur bernois Vinzenz Bernhard Tschärner (1728-1778) occupe diverses fonctions politiques et administratives pour la République. Il est un des membres les plus influents de la Société Economique de Berne qu'il a contribué à créer en 1759. Fondateur et directeur de la *Typographische Gesellschaft* de Berne en 1758, et ami de Felice, Tschärner collabore activement à l'*Encyclopédie* d'Yverdon.

⁷⁵⁹ *Ibid.*, 1760, V, p. 190-193.

⁷⁶⁰ *Ibid.*, 1772, VI, p. 71-72.

⁷⁶¹ *Ibid.*, 1772, II, p. 338-248.

⁷⁶² *Ibid.*, 1760, p. 255-263.

⁷⁶³ *Ibid.*, 1759, II, p. 189-194.

⁷⁶⁴ *Ibid.*, 1759, III, p. 164-165 : « C'est en faire un grand éloge que de vous apprendre qu'ils seront dirigés par Mrs Haller & Bernoulli, noms si célèbres dans la République des Lettres (...). »

⁷⁶⁵ *Ibid.*, 1778, VII, p. 355 : il s'agit de l'*Éloge historique d'Albert de Haller... avec un catalogue complet de ses œuvres*, à Basle, chez Jean-Jacques Flick, 1778. Pasteur de Chancy, Jean Senebier (1742-1809) est un homme de lettres et un chimiste genevois. Bibliothécaire de la ville de Genève, il en classe méthodiquement les collections et publie un *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences* (1775), ainsi qu'une *Histoire littéraire de Genève* (1786). En tant que l'un des fondateurs du *Journal de Genève* (1787), il y insère de nombreux mémoires de physique, de sciences naturelles et de chimie. Ses propres travaux portent sur l'absorption des gaz carbonique et atmosphérique par les végétaux.

Par ailleurs, certains périodiques ne font mention des travaux de Haller que de façon occasionnelle, à l'instar des *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts* de l'abbé Rozier⁷⁶⁶, tandis que d'autres se font les relais des journaux français et étrangers dont ils reproduisent les annonces d'ouvrages récents, ce qui permet au public français de découvrir à la fois les nouvelles productions intellectuelles et les critiques étrangères. L'un d'entre eux est une publication mensuelle, riche en comptes rendus des spectacles et d'articles de journaux, intitulée *L'Esprit des Journaux*. La fin de ce périodique n'est pas de proposer un commentaire ou d'émettre une appréciation tranchée sur les œuvres de Haller, mais simplement d'informer le lecteur français de leurs parutions. L'exemplaire de septembre 1775 annonce celle du second tome de la *Bibliotheca chirurgica* sans l'assortir d'un jugement particulier⁷⁶⁷. L'annonce de la publication du roman politique *Alfred, Roi des Anglo-Saxons*⁷⁶⁸ est certes plus détaillée mais il s'agit en fait d'un extrait de la recension faite dans le *Journal encyclopédique*⁷⁶⁹. Le rédacteur de *L'Esprit des Journaux* ne garde pas l'intégralité de l'article dont il s'inspire ; il en sélectionne ce qui lui semble le plus important, c'est-à-dire la relation de la quatrième partie du roman au cours de laquelle sont édictés les principes de la monarchie constitutionnelle éclairée, à l'image de la monarchie britannique.

Contrairement à *L'Esprit des journaux* ou à *L'Année littéraire*, de nombreux journaux, davantage spécialisés, sélectionnent dans l'œuvre de Haller les pièces qui correspondent à leur thématique. Véritable courroie de transmission entre les spécialistes et les amateurs éclairés, les *HARS* sont un des supports de la diffusion de la pensée de Haller en France puisque plusieurs de ses mémoires y sont imprimés. Son collègue Paul-Jacques Malouin lui écrit peu de temps après son admission pour l'inviter à contribuer à l'organe de l'institution : « Je vous conseille de destiner une partie de vos travaux à estre compris dans les volumes que donne chaque année notre Académie ; vous avés ce droit que n'ont aucun de ceux qui n'en sont point membre, pas même les correspondants dont on imprime les memoires dans les volumes des Etrangers⁷⁷⁰. » Mais avant même sa nomination comme associé étranger, Réaumur accroît l'audience des expériences que lui a transmises Haller en

⁷⁶⁶ Voir l'annonce du « Mémoire sur une grossesse singulière », dans *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, 1773, t. 2.

⁷⁶⁷ *L'Esprit des Journaux*, septembre 1775, tome IX, p. 384. Annonce de la parution de la « *Bibliotheca chirurgica &c. Bibliothèque de chirurgie*. Par M. le Baron de Haller, tome 22, A Berne, 1775 » : « Ce volume présente des noms & rappelle des ouvrages bien recommandables dans l'art de guérir : tels sont ceux de François et de Jean-Louis Petit, de Cheseldon, Heister, Rau Benevoli, Ranby, Le Dran, Quesnay, Goulard, Monto, Le Cat, Taylor, Chapman &c. &c. »

⁷⁶⁸ *L'Esprit des Journaux*, 15 juillet 1774, tome I, Partie I, p. 36-37.

⁷⁶⁹ Le *Journal encyclopédique*, Liège, Everard Kints, 1756-1793. Le principal rédacteur en est Pierre Rousseau (1716-1785).

⁷⁷⁰ Lettre de Malouin à Haller, le 24 février 1758.

les communiquant à ses confrères académiciens : « L'Académie fut bien régalée dans cette assemblée de mercredi ; j'y lus croiant que vous ne m'en desapprouverez pas, vos observations faites sur 40 brebis tuées a différentes heures et a différents jours apres l'accouplement⁷⁷¹. » Il s'ensuit que les dissections de brebis sont effectivement rapportées dans la partie « Histoire » de l'*HARS* de l'année 1753⁷⁷². Cet épisode révèle une forme de coopération intellectuelle et pratique entre deux hommes de science qui partagent des intérêts et un réseau relationnel communs. Il est légitime que Réaumur, qui remplit cette année-là les fonctions de directeur de l'Académie, instruisse la Compagnie des résultats expérimentaux de son confrère suisse s'il est convaincu de leur intérêt. On peut déceler le rôle clé de Réaumur qui permet l'articulation entre la correspondance privée et la publication dans un imprimé à large audience. Les lecteurs de l'*HARS* sont informés non seulement des détails des observations de Haller mais également de l'évolution de sa position intellectuelle dans le débat de la préformation⁷⁷³. Les *HARS* propagent donc le nom et la pensée de Haller dans de larges cercles savants, ceux des spécialistes comme ceux des curieux et des amateurs.

Dans la liste des journaux savants, un périodique médical a retenu notre attention, d'une part parce qu'il traverse tout le second XVIII^e siècle, d'autre part par l'hétérogénéité et la richesse de son contenu. Véritable reflet des discussions et des publications médicales de son temps, le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie (JMCP)*, rédigé sous la direction de Vandermonde, annonce régulièrement les parutions de Haller tant en latin qu'en français. A la rubrique des livres nouveaux annoncés dans le *JMCP* de 1757 figure l'annonce de la « "Collection de Thèses sur les Points les plus importants de la Chirurgie théorique & pratique, publiées par M. le Baron de Haller, & rédigées en françois par M.***, avec fig.", A Paris, chez Vincent, Libraire, rue S. Severin. in -12. Tome I, relié 2 liv. 10 sols⁷⁷⁴. » Le libraire Vincent étant conjointement l'éditeur de plusieurs œuvres scientifiques de Haller et du

⁷⁷¹ Lettre de Réaumur à Haller, le 9 février 1753.

⁷⁷² *HARS*, 1757 (année 1753), p. 134-135. Haller recherche la présence d'un œuf dans les ovaires d'une brebis fécondées. Il ne trouve dans cet organe qu'« un fluide gélatineux » dont la taille s'accroît au fur et à mesure de la grossesse. On ne peut parler d'œuf qu'une fois le fœtus formé et clairement distinguable.

⁷⁷³ *Idem*, p. 135 : « Indépendamment de la réputation de M. de Haller, il est d'autant plus croyable dans ce qu'il rapporte sur ce point, que ces observations étoient absolument contraires aux idées qu'il avoit sur cette matière, & l'ont obligé de changer de sentiment. »

Pour les positions détaillées et la présentation des expériences de Haller ayant trait à la querelle de la génération, on se reportera à : Albrecht von Haller, *Commentarius de formatione cordis in ovo incubato*, edizione critica a cura di Maria Teresa Monti, Basel, Schwabe & Co, 2000. Dans son livre *Epistémologie de la transparence. Sur l'embryologie de A. von Haller* (1998) Armor Cherni a très sérieusement nuancé l'idée selon laquelle, après sa conversion de l'épigenèse à la préformation, Haller aurait été un partisan affirmé de cette seconde hypothèse. L'embryologie hallérienne se situe plutôt entre les deux doctrines ; la « glu » initiale, qui se trouve dans l'appareil de reproduction femelle, s'organise dans un processus physiologique. Dès lors, le processus de fécondation rend visible l'organisation de la vie qui est toujours présente chez la femelle sans qu'il soit forcément possible de l'observer.

⁷⁷⁴ *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, etc.*, Paris, Vincent, 1757, n°6, p. 322.

Journal de Médecine, il est logique que ce périodique fasse l'annonce des livres du savant suisse ; chaque annonce comporte d'ailleurs le prix et l'adresse de l'imprimerie. La *Collection des theses medico-chirurgicales*⁷⁷⁵, déjà recensée par *L'Année littéraire*, bénéficie manifestement d'un certain succès en France, probablement en raison de son usage pratique. Le *JMCP* n'omet pas les titres latins édités hors de France comme les « *Alb. Halleri Disputationes, ad morborum historiam, & curationem faciente* » parus à Lausanne chez Bousquet⁷⁷⁶. L'année suivante, le périodique fait mention de l'ouvrage *Sur la formation du Cœur dans le Poulet* qui se présente sous la forme de deux tomes, consacrés aux avis et aux expériences⁷⁷⁷. C'est dans le volume de 1768⁷⁷⁸ que figurent les *Eléments de Physiologie* traduits par Bordenave. La *Bibliotheca chirurgica Halleri* est pour sa part annoncée un an après sa parution, dans le volume de l'année 1776⁷⁷⁹.

Les ouvrages de Haller peuvent faire l'objet d'une simple annonce, à la rubrique des « Livres nouveaux » du *JMCP*, ou bien ils occasionnent la rédaction d'un article analytique. Le premier tome de la « Collection de Thèses Médico-Chirurgicales, sur les points les plus importants de la Chirurgie théorique et pratique, recueillies et publiées par M. le Baron de Haller, & rédigées en françois par M. *** » fait l'objet d'un court avis en 1757, puis il bénéficie d'un traitement plus long dans le volume suivant⁷⁸⁰. Il y est toutefois précisé que le travail de Haller comble une lacune de l'historiographie médicale et que l'esprit d'érudition qui l'imprègne le rend particulièrement remarquable. Une collection de thèses active la circulation du savoir, en même temps qu'elle stimule la recherche et les ambitions de chaque université puisqu'elle les place en situation concurrentielle sur l'ensemble de l'Europe. De façon plus surprenante, l'auteur de l'article suggère que le Bernois se serait calqué sur le *JMCP* en ce qui concerne les fins et l'organisation de son travail⁷⁸¹. Voici une confirmation de l'idée que la découverte et la lecture d'un texte étranger a tendance à s'effectuer en fonction de critères pré-définis et centrés autour de ses propres attentes.

⁷⁷⁵ *Collection des theses medico-chirurgicales, sur les points les plus importants de la chirurgie théorique et pratique*, recueillies et publiées par M. le Baron de Haller et rédigées en françois par M***, 5 vol., Paris, Vincent, 1757-1760.

⁷⁷⁶ *JMCP*, 1757, n°7, p. 312.

⁷⁷⁷ « *Sur la formation du cœur dans le poulet ; Sur l'œil ; Sur la structure du jaune &c.*, par Mr. de Haller, à Lausanne, chez Bousquet, 1758 (2 tomes) », *JMCP*, 1758, n°9, p. 561.

⁷⁷⁸ « *Elémens de Physiologie de M. Albert de Haller, président de la Société royale des sciences de Gottingue, membre des sociétés royales de Paris, Londres, Berlin, &c ; traduction nouvelle du latin en françois, par M. Bordenave. A Paris, chez Guylin, 1768, deux parties en un volume in-12. Prix relié 3 livres.* », *JMCP*, 1768, n°29, p. 565.

⁷⁷⁹ « *Bibliotheca chirurgica Halleri, 1775, In-4°, 2 vol. Prix relié 30 livres* », *JMCP*, 1776, n°45, p. 286.

⁷⁸⁰ *JMCP*, 1758, n°8, p. 116-121

⁷⁸¹ *Idem*, p. 119 : « Nous croyons même devoir faire sentir que cet Ouvrage est en partie modelé sur notre Journal, & que le suffrage que le Public daigne accorder à celui-ci, est un présage heureux en faveur de l'autre. »

La recension de *Deux Mémoires sur les Os* de Haller, ouvrage paru en 1759, prend une forme très classique⁷⁸² où se mêlent un résumé du contenu des mémoires et des commentaires élogieux sur le célèbre physiologiste qui prétend contredire l'affirmation de Duhamel selon laquelle les os se formeraient par l'ossification du périoste. L'auteur de l'article émet des doutes sur les conclusions tirées par Haller de ses expériences, mais la grande réputation du savant exige qu'on présente au public français sa position sur la question tant débattue du processus de la genèse des os⁷⁸³. Certes, les expériences de Haller ne parviennent pas à clore la discussion, mais il est du devoir des jeunes savants de s'engouffrer dans la brèche qu'elles ont creusée. L'autorité de Haller, si elle ne suffit pas cette fois-ci à ce qu'on se range à son avis, doit encourager les physiologistes à se pencher sur la question⁷⁸⁴. Ses travaux sont ici mentionnés davantage comme éléments déclencheurs de la recherche que pour leur valeur intrinsèque.

Dépouiller le *JMCP* nous a permis de découvrir une dernière forme de transmission des écrits de Haller dans les colonnes du périodique, à savoir l'insertion détaillée de comptes rendus expérimentaux. L'édition de 1756 publie les « Nouvelles Observations sur les effets de la Saignée, par rapport à la dérivation et à la révulsion⁷⁸⁵ », ce qui permet à Haller d'exposer sa réaction à la suite de la parution de M. Silva sur les effets de la saignée⁷⁸⁶. Le ton de notre auteur respire la confiance et l'autorité car il se sait fort de ses expériences qu'il prétend plus poussées que celles de ses adversaires. A l'issue de ses expériences, Haller peut rendre raison à Silva qui suit la théorie de la révulsion de Bellini selon lequel la saignée procède toujours à une augmentation du mouvement du sang. Haller nuance cependant cette idée car il a constaté qu'une fois la plaie refermée, les flux deviennent plus réguliers. Il en conclut donc que l'on peut sans risque se servir de la saignée en cas de fièvre. On peut se demander dans quelle mesure l'insertion de cette analyse de Haller dans le périodique de 1756 ne sert pas en réalité les intérêts du libraire Vincent, qui annonce quelques pages après qu'on peut trouver chez lui le texte des « Deux Mémoires sur le mouvement du sang & sur les effets de la saignée⁷⁸⁷ » paru depuis peu.

⁷⁸² « Deux mémoires sur la formation des os, fondés sur des expériences, par M. de Haller », *JMCP*, 1759, n°10, p. 3-11.

⁷⁸³ *Ibid.*, p. 4 : « Les expériences qu'il vient de publier, si elles ne sont pas décisives, méritent au moins une attention particulière. » Haller, pour sa part, penche pour la solidification d'un suc gélatineux. Il rejette tout rôle du périoste qui n'apparaît d'après ses vues qu'après le processus d'ossification accompli.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 11.

⁷⁸⁵ *JMCP*, 1756, n°5, p. 384-392.

⁷⁸⁶ Jean-Baptiste Silva, *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, principalement de celles du pied*, Paris, Anisson, 1727.

⁷⁸⁷ *JMCP*, 1756, n° 5, p. 402.

A la même époque, le journal se fait l'écho du travail déterminant accompli par Haller sur l'irritabilité et la sensibilité. Le texte des *Expériences sur l'Irritabilité de Haller* est ainsi présenté par d'assez longs extraits tout au long des volumes quatre et cinq de l'année 1756⁷⁸⁸. L'on ne peut parler de véritable recension de la part du journal car les extraits ne s'accompagnent pas de commentaires. Si l'on en croit l'*Avertissement* du volume cinq, rédigé par Vandermonde, les textes publiés dans la rubrique « Recueil périodiques d'Observations de médecine, chirurgie & pharmacie » sont en fait confiés directement par le savant au journal⁷⁸⁹. Pour appuyer ses dires qu'il sait très contestés, Haller se sert habilement de ceux d'auteurs français établissant une base de communication aisément accessible à ses lecteurs. Le savant glisse par exemple au milieu de ses propres expériences les conclusions que lui a fait parvenir un confrère, le docteur Farjon⁷⁹⁰. La caution d'un Français, montpelliérain de surcroît⁷⁹¹, doit prévenir en sa faveur le lectorat français. Par un procédé identique, pour prouver l'insensibilité de la dure-mère, Haller se sert des comptes rendus d'expériences de M. de la Motte, M. Delaisse et M. Petit⁷⁹². Le physiologiste a donc lu ces auteurs français et il sait puiser dans leurs écrits les expériences qui confirment les siennes, même lorsqu'il s'avère que l'auteur ne partage pas entièrement ses vues. C'est le cas de Anne-Charles Lorry dont les prises de position sur l'irritabilité sont parfois sceptiques face à celles de Haller. Ce dernier y fait toutefois référence en ces termes : « Il y a près de trois ans que M. Lorry, Médecin, a fait cette expérience, dont il a fait part à l'Académie des Sciences, dans un Mémoire excellent qu'il y a lu⁷⁹³. » Haller ne s'en tient pas là et il ajoute avoir répété, pour la confirmer, l'expérience de Lorry sur le cerveau d'un chien pour voir si les mouvements du cerveau mis à nu correspondent au mouvement de la respiration. En sélectionnant dans l'œuvre de ses

⁷⁸⁸ « Nouvelles expériences sur l'Irritabilité et la Sensibilité des Parties », *JMCP*, 1756, n° 4, p. 417-449. « Suite des Expériences sur l'Irritabilité », *JMCP*, 1756, n° 5, p. 7-24 ; p. 83-91 et p. 163-169. Puis « Fin des Expériences sur l'Irritabilité », *JMCP*, 1756, n° 5, p. 243-252.

⁷⁸⁹ *JMCP*, 1756, n° 5, p. 3. Vandermonde répond aux nombreuses lettres qu'il a reçues et qui déplorent que le journal se fasse l'écho de systèmes contraires aux théories en vigueur en médecine. Le rédacteur affirme l'objectivité de son périodique qui sans prendre partie pour aucune théorie, continuera à publier les observations de différents savants afin de garantir le progrès de la science.

⁷⁹⁰ *JMCP*, 1756, n° 4, p. 420 : « M. Farjon, Médecin de la Charité de Montpellier, a eu la bonté de me communiquer l'expérience que voici. C'est M. Farjon qui parle. »

⁷⁹¹ Les expériences de Haller portant sur l'irritabilité et la sensibilité font l'objet de nombreuses tentatives de réfutation et de multiples discussions au sein de l'université de Montpellier.

⁷⁹² *Ibid.*, p. 430-431. En notes de bas de page, Haller se réfère à la « *Chir. Compl. Tome I* » de La Motte, « *Observ. De Chirurg.*, p. 204 et suiv. » de Delaisse, et aux « *Lettres à un Médecin*, p. 30 » de Petit. Les titres exacts des ouvrages sont : *Traité complet de chirurgie, contenant des observations et des réflexions sur toutes les maladies chirurgicales et sur la manière de les traiter*, par Me Guillaume Mauquest, sieur de La Motte, Paris, Huart aîné, 1722 [tome I] ; *Recueil d'observations de chirurgie*, par M. Delaisse, Paris, Delaguette, 1753 ; *Lettre d'un médecin de Montpellier à M. C. D. F., médecin ordinaire du roi, au sujet de l'examen public que le sieur Louis a subi à Saint-Côme, le jeudi 25 septembre 1749 ; pour servir d'éclaircissement à ce qu'en a dit M. Fréron dans sa dernière feuille, etc.*

⁷⁹³ *JMCP*, 1756, n° 4, p. 432.

confrères les quelques lignes dont il a besoin pour appuyer sa cause, Haller assimile leurs expériences à ses propres travaux et ce transfert s'appuie sur une connaissance approfondie des écrits contemporains. Le savant ne cite pas uniquement des textes de Français mais il s'en sert ici de manière privilégiée afin de répondre à ses adversaires français.

Le *JMCP* présente les extraits des expériences sur l'irritabilité en les regroupant dans des articles consacrés chacun à différentes parties du corps. Tous sont donc issus de la plume de Haller et rédigés à la première personne, sauf le dernier intitulé « Fin des Expériences sur l'Irritabilité ». L'auteur y traite de l'irritabilité et du mouvement péristaltique des intestins ainsi que du mouvement du cœur, et il emploie cette fois-ci la troisième personne du singulier. La richesse des expériences menées sur ce thème empêche qu'on les publie en détails et l'auteur se propose donc d'en dresser un tableau récapitulatif. Ce texte remplit pleinement ses visées didactiques. Le rédacteur de la recension présente très brièvement quelques expériences, surtout dans le but d'illustrer les connaissances théoriques dégagées par Haller. Ces dernières sont résumées et exposées sous forme de points successifs, le tout étant que le lecteur retienne l'essentiel des idées du Bernois, à savoir l'existence d'une très nette gradation du degré d'irritabilité entre les différentes parties du corps humain, sans se perdre dans le détail des protocoles expérimentaux auxquels il est fait allusion pour garantir le bien-fondé des vues hallériennes.

On peut retenir de la lecture du *JMCP* que Haller est devenu une référence incontournable avec laquelle les savants français doivent compter dans l'élaboration de leurs propres travaux. Ses idées leur sont présentées soit directement, soit au détour de la recension d'autres auteurs⁷⁹⁴, ce qui a le mérite de renseigner les lecteurs sur la position tenue par Haller dans les débats scientifiques. Les auteurs du périodique sont d'ailleurs capables à son égard d'un certain sens critique comme le révèle la recension du premier tome de la *Collection de différentes Pièces, concernant la Médecine pratique, la Chirurgie, l'Anatomie, extraites principalement des ouvrages étrangers* de Jean-François Simon⁷⁹⁵. Le rédacteur a si bien assimilé les expériences et les théories de Haller que cela lui permet de les confronter à celles d'autres savants et de s'en servir dans son jugement de l'ouvrage de Simon⁷⁹⁶.

⁷⁹⁴ « Lettre du Docteur Bassani, Professeur en Médecine à Rome, adressée à M. Bianchi, &c. au sujet des expériences faites par M. Haller sur la sensibilité & l'irritabilité des parties des animaux. », *JMCP*, 1756, n° 4, p. 45-46. Bassani a refait les expériences de Haller, Castelli & Zimmermann en obtenant les mêmes résultats : il conclut donc à l'insensibilité des tendons du périoste, de la plèvre et de la dure-mère.

⁷⁹⁵ Jean-François Simon, *Collection de différentes pièces concernant la chirurgie, l'anatomie et la médecine pratique, extraites principalement des ouvrages étrangers*, Paris, impr. de Le Breton, 1761-1762 (3 volumes).

⁷⁹⁶ *JMCP*, septembre 1761, n° 15, p. 196-197 : « La première expérience contient des expériences sur la ligature des nerfs, par M. de Brunn, médecin de Schaffouse. On n'y trouve qu'une répétition de celles que M. Haller a

Parmi les autres périodiques qui font état des parutions scientifiques de Haller, se trouvent les *Mémoires de Trévoux*^{797 798} ou bien encore *Le Nouveau Magasin François ou Bibliothèque instructive et amusante*, un journal rédigé par une Française en résidence à Londres. Cet instrument de diffusion est une scène commune pour Haller et les auteurs français. Il est significatif que le premier tome d'avril 1750 s'ouvre par la publication d'un mémoire de Le Cat sur les polypes qui est suivi d'un article d'ophtalmologie de Haller⁷⁹⁹. Ainsi, les deux adversaires se retrouvent côte à côte, sélectionnés à l'échelle de l'ensemble de la communauté savante européenne, preuve de l'égale importance qu'on accorde à leurs écrits.

Il est aussi possible de découvrir certains textes scientifiques de Haller intégrés dans des travaux de compilation. Des auteurs français intègrent dans ce genre d'œuvres des écrits du Bernois. En 1761, Jean-François Simon publie une *Collection de différentes pièces concernant l'anatomie, la chirurgie et la médecine pratique*⁸⁰⁰, en y incorporant le texte « Observation d'une nouvelle membrane qui se trouve derrière la pupille du fœtus » déjà présent dans *Le Nouveau Magasin François*. La pièce d'ophtalmologie de Haller paraît significativement dans deux recueils différents, aux dates et vocations différentes ce qui sous-entend son appropriation par les Français qui la jugent d'importance. Il est vrai qu'un même texte de Haller peut suivre différentes voies pour atteindre le public français. Un an après la traduction française par Tissot de la *Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux*, dont on connaît la signification fondamentale dans l'ensemble de l'œuvre de Haller, les « Expériences sur l'irritabilité et la sensibilité des parties » sont publiées dans les quatrième et cinquième tomes du *Recueil périodique d'observations de médecine, chirurgie, pharmacie etc.*, qui paraît à Paris en 1756. Dans le cadre de querelles et afin d'exposer

publiées à ce sujet, c'est-à-dire, que la ligature du nerf excite des douleurs considérables, & souvent la mort, & souvent qu'elle affoiblit & détruit le mouvement & la sensibilité dans la partie, sans abolir l'irritabilité. »

⁷⁹⁷ Le *Mémoire sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal*, paru à Lausanne en 1756 est annoncé dans le volume des *Mémoires de Trévoux* de décembre 1756.

Un avis concernant *H. Boerhaave praelectiones anatomicae notae addidit Alb. Haller*, parus à Gottingue en 1739, figure dans le volume de juin 1744 des *Mémoires de Trévoux*.

⁷⁹⁸ A propos des *Mémoires de Trévoux*, nous renvoyons à l'article de M.-H. Froeschlé-Chopard et M. Froeschlé, « “ Sciences et Arts ” dans les *Mémoires de Trévoux*... », *art. cit.* Organe de la Compagnie de Jésus, ce périodique paraît de 1701 à 1767 et bénéficie d'une assez large diffusion comme l'atteste sa présence dans de nombreuses bibliothèques. Ses rédacteurs, dont le Père Berthier, sont hostiles aux « Philosophes » et ils dénoncent à plusieurs reprises la rédaction de l'*Encyclopédie*.

⁷⁹⁹ « Observation d'une nouvelle membrane, qui ferme la prunelle de l'œil du fœtus », *Le Nouveau Magasin François ou Bibliothèque instructive et amusante*, Londres, tome 1, avril 1750, p. 17-20.

⁸⁰⁰ Jean-François Simon, *Collection d'observations sur l'anatomie, la chirurgie et la médecine pratique, extraites principalement des ouvrages étrangers*, Paris, P.-F. Didot le Jeune, 1761, tome 2. L'auteur, décédé en 1770, remplit les fonctions de démonstrateur de chirurgie au Collège de Saint-Cosme mais aussi de professeur au collège royal de chirurgie de Paris, de chirurgien-major des chevaux-légers de la garde du Roi et de premier chirurgien de l'électeur de Bavière

l'ensemble des argumentaires différents, des Français de renom s'attachent à restituer des morceaux de pièces de Haller comme l'Académicien Auguste-Denis Foucher qui publie son travail sur la formation des os, en association avec celui de Toussaint Bordenave⁸⁰¹. La diffusion des textes scientifiques de l'Helvétie dans les périodiques se fait donc par degrés successifs qui vont de la simple annonce de librairie à une opération de sélection puis de réappropriation par un second auteur, en passant par le compte rendu critique ou la publication d'extraits de textes par Haller lui-même.

Une même diversité des sources se retrouve pour la diffusion des textes littéraires de Haller qui trouvent place dans de célèbres périodiques à l'image de la *Correspondance littéraire* de Grimm⁸⁰². En dépit un lectorat restreint, Grimm se fait l'écho des réactions parisiennes ce qui mérite qu'on prenne ici son journal en considération. Cette revue ne fait pourtant apparaître le nom de Haller qu'à deux reprises : lors de la traduction de ses poésies par Tscharner en 1752 et lors de sa mort en juillet 1778. Le personnage de Grimm constitue un intermédiaire intellectuel privilégié entre les espaces français et germaniques dont il maîtrise les idiomes et les ressorts culturels. C'est à ce titre qu'il est à même d'énoncer un jugement assez sévère sur la traduction de Tscharner qui reste prisonnier de la rudesse du style allemand. Selon Grimm, les poèmes de Haller n'ont pas donné lieu à une réception enthousiaste de la part du public français, peu enclin à goûter un style froid et compliqué. Grimm note que le texte « Essai sur l'origine du mal » est celui qui a le plus alimenté les conversations en France⁸⁰³, ce qui laisse supposer que les esprits du pays sont sensibles au contenu hautement moral de la poésie hallérienne. Mais ce jugement en demi-teinte contraste avec la déclaration de Grimm qui écrit à Haller en septembre 1752 pour le mettre au fait du « succès très brillant » qu'il connaît à Paris. En quelques mots d'analyse, Grimm ajoute que si les Allemands aiment en lui le scientifique, les Français sont avant tout touchés par ses textes

⁸⁰¹ Adjoint anatomiste surnuméraire de l'Académie Royale des Sciences, Toussaint Bordenave (1728-1782) a été nommé directement par Louis XV le 13 mars 1774 ce qui déplaît aux autres membres de la Compagnie. Il en est pourtant nommé associé vétéran le 30 mars 1774. Bordenave est également membre, puis directeur de l'Académie Royale de chirurgie.

⁸⁰² D'origine bavaroise, Friedrich Melchior Grimm (1723-1807) étudie à Leipzig où il correspond avec Gottsched. Précepteur d'aristocrates allemands, il vient à Paris où ses talents de critique littéraire et musical le font connaître dans les salons et dans les milieux éclairés. Sa réputation est due en grande partie à son activité de rédacteur de la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* (1753-1773), périodique destiné à informer les aristocrates étrangers, notamment les monarques éclairés, des nouvelles de la vie culturelle française, qu'il dirige aux côtés de Diderot et de l'abbé Raynal.

⁸⁰³ On trouve le commentaire suivant à la date du 27 décembre 1751 : « Les poésies de M. Haller n'ont pas été trop bien accueillies ; on a trouvé ce poète sec et obscur. Son Essai sur l'origine du mal est celle de ses poésies dont on fait le plus grand cas. », *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc., éd. par Maurice Tourneux, Nendeln - Liechtenstein, Kraus Reprint, 1968, vol. 2, p. 126.

littéraires les plus sensibles : *Les Alpes* et *l'Ode à Marianne*⁸⁰⁴. Il est vrai que Haller, poète depuis son plus jeune âge, s'inspire soit du paysage et du patrimoine historico-culturel de son pays, soit d'événements personnels comme la mort de sa première femme Marianne Wyß, survenue lors de leur arrivée à Göttingen en 1736, et que le caractère émouvant de ses textes a l'heur de séduire les Français. Plus tard, lors de l'annonce de la mort du baron de Haller, c'est effectivement à l'écrivain que la *Correspondance littéraire* rend hommage en rappelant qu'il fut « le premier poète allemand à qui les étrangers aient rendu justice (...) »⁸⁰⁵.

Un article plus appréciateur des *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de la République des Lettres en France* fait figurer à la date du 21 février 1766 une référence à Haller à propos de la parution des *Pastorales et Poèmes de Mr. Gessner, qui n'avoient pas encore été traduits, suivis de deux Odes de M. de Haller, traduites de l'allemand, et d'une Ode traduite de l'anglois de Dryden en vers françois*⁸⁰⁶. Le publiciste loue les valeurs morales de ces textes par ces mots : « Toutes les Pièces rassemblées ici font honneur à la Poésie allemande. (...) L'autre [la pièce de Haller] est une imitation de Daphnis & Chloé, elle est intitulée Erandre & Alcimne. L'auteur a conservé des mœurs, de l'honnêteté la plus circonspecte⁸⁰⁷ ». Les *Mémoires secrets* publient une autre brève critique de la poésie hallérienne : « Depuis quelques années les Allemands marchent à grands pas dans la carrière de la belle Poésie. MM. Haller, Gessner, Gellert, Klopstock se sont fait connoître en France par des ouvrages dignes de nos meilleurs Poètes⁸⁰⁸. » Ces quelques lignes montrent en creux que l'on juge la qualité des poésies allemandes à l'aune de la production littéraire française. Inversement, et nous évoquerons ce point au cours du chapitre suivant, Haller recense et critique les ouvrages français en fonction d'un moule mental propre à la Suisse alémanique. Quoiqu'il en soit, les critiques français pensent trouver dans le lyrisme allemand un profond attachement à la nature qui va de pair avec une morale authentique. Fréron se montre particulièrement séduit par la profondeur et la sagesse qui pointent sous le tableau idyllique de la description des *Alpes*. Il rend compte de sa fascination pour le poème en écrivant dans son journal : « (...) vous observerez que partout M. Haller fonde, si je puis le dire, la Philosophie dans le sentiment ; c'est-là ce qu'on appelle la magie de la poésie⁸⁰⁹. »

⁸⁰⁴ Lettre de Grimm à Haller, le 7 septembre 1752.

⁸⁰⁵ *Correspondance littéraire*..., *op. cit.*, juillet 1778, p. 133.

⁸⁰⁶ La traduction est de l'abbé Bruté de Loirelle (?-1783). Son ouvrage fut plusieurs fois réédité ce qui prouve son succès. Pour les dates d'édition, nous renvoyons à la *Bibliographia Halleriana*..., *op. cit.*, p. 46.

⁸⁰⁷ *Mémoires secrets pour l'histoire de la République des Lettres en France depuis 1762*, par M. de Bachaumont, Londres, Adamson, 1777, tome second, p. 345.

⁸⁰⁸ *Ibid.*, 14 juin 1764, p. 64-65.

⁸⁰⁹ L'annonce des *Poésies de M. Haller* se trouve dans *L'Année littéraire*, 1760, tome V, p. 3-19.

Une analyse historique précoce de la réception de l'œuvre poétique de Haller figure, éparse, dans l'*Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne* de Virgile Rossel, notamment dans le chapitre « La Littérature allemande en France au XVIIIe siècle⁸¹⁰. » Rossel analyse la place et l'apport du poète dans l'ensemble de la littérature allemande mais il relève également quelques critiques formulées par les journaux français à son égard. Si Fréron le nomme le « Pope de l'Allemagne », Boulenger de Rivery encense son poème *les Alpes*, Saint-Lambert l'admire et Mme du Boccage lui consacre une ode. Rossel rappelle que Jean-Antoine Roucher s'est directement inspiré de l'Helvétie pour rédiger son poème en douze chants les *Mois*⁸¹¹ ce qui conforte l'idée que plusieurs hommes de lettres français se sont laissés tenter par une imitation du tableau de la nature peint par Haller. Outre le fait que Rossel se fasse l'écho de Condorcet qui, dans son éloge du Bernois⁸¹², lie son succès littéraire à sa réputation déjà bien établie de savant, il ne résiste pas au plaisir de rappeler que le conseiller Trudaine se serait mis à l'étude de l'allemand pour rendre hommage à Haller. La source de cette information est très certainement le fils de Haller : lors de son séjour à Paris, Gottlieb Emanuel constate que plusieurs personnalités en vue, charmées par le poète suisse, tentent d'apprendre l'allemand⁸¹³. Pour Virgile Rossel, qui suit en cela d'autres critiques du XIXe siècle, la profondeur et le style vigoureux des *Alpes*, tranchant avec la sensiblerie de la poésie française, ont incité les Français à s'intéresser à la poésie allemande. Nous pouvons peut-être confirmer cet avis si l'on considère que les textes de Haller, intriguant le public français par l'élévation du style et l'amour de la nature et des valeurs morales qu'ils professent, ont été en partie la source d'une curiosité nouvelle qui s'est élargie à l'ensemble de la poésie allemande. L'écriture et la célébration des poésies de Haller coïncident chronologiquement avec la genèse d'un nouveau regard français porté sur la langue et la littérature allemandes. En 1781, lorsqu'elle rédige *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*, madame de Genlis, gouvernante des enfants du duc de Chartres, compte Haller parmi les grands auteurs allemands qui méritent d'être célébrés⁸¹⁴. Trois ans après sa

⁸¹⁰ Virgile Rossel, *l'Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris, Fischbacher, 1897. Rossel (1858-1933) est un juriste et homme de lettres suisse qui a été professeur de droit à l'université de Berne. Il note précocement que certains journaux comme le *Journal littéraire d'Allemagne, de Suisse et du Nord* ou la *Nouvelle Bibliothèque Germanique* ne s'intéressent qu'aux cercles français résidant en Allemagne.

⁸¹¹ Jean-Antoine Roucher (1745-1794), *Les mois, poème en douze chants*, Paris, impr. de Quillau, 1779.

⁸¹² « Éloge de M. de Haller », par Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat de Condorcet, *HARS*, Paris, Imprimerie Royale, 1780 (pour l'année 1777), p. 127-154, p. 154.

⁸¹³ M. Stuber *et al.*, « Kommunikationsräume in Hallers Netz », dans *Hallers Netz...*, *op. cit.*, p. 142.

⁸¹⁴ Stéphanie-Félicité Du Crest de Genlis, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation : contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes*, Paris, M. Lambert et F. J. Baudouin, 1782, tome 1, p. 108 : « La littérature allemande n'est véritablement intéressante que depuis quarante ans : les auteurs modernes, Klopstok, Haller, Gesner, Gellert, etc. l'ont enrichie d'ouvrages

mort, son nom appartient donc au panthéon des écrivains germanophones tel qu'il est édifié en France.

L'intérêt que suscitent les textes poétiques de Haller en France naît en partie de leurs différences par rapport à la poésie française ; de l'intérêt pour l'altérité et la nouveauté peuvent découler des sentiments contradictoires allant du jugement un peu condescendant résultant de la froideur du poète bernois, à l'enthousiasme qui peut aboutir à des tentatives d'imitation comme celles de Duclos ou de Roucher. Notons à ce propos que le nombre d'imitations d'un poème traduit l'intérêt particulier que lui porte le public étranger. Ainsi l'« Ode à Doris » a fait l'objet de trois imitations connues, celles de Malomont⁸¹⁵, de Duclos et de M. Varennes⁸¹⁶. Ces marques de reconnaissance dont jouit la poésie de Haller en France confirment ce qu'enseigne l'examen de la résonance de son activité poétique dans sa correspondance à l'échelle de l'Europe. Les lieux d'émission des lettres adressées à Haller et ayant pour thème principal sa poésie ont été cartographiés. Selon cette configuration, trois pôles se distinguent clairement au sein de son réseau épistolaire. Après l'Allemagne et la Suisse, la France apparaît comme le troisième pays dans lequel les échos de ses poèmes génèrent un échange de courriers⁸¹⁷.

Autre volet de l'œuvre littéraire de Haller, ses travaux politiques⁸¹⁸ sont recensés et analysés dans un ouvrage spécialisé dans les questions de cette nature, à savoir le *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique; ou Bibliotheque de l'homme-d'état et du citoyen*. Le second tome [AI-AL] retrace l'histoire d'*Alfred, Roi des Anglo-Saxons, Roman politique*⁸¹⁹ et ajoute le commentaire suivant : « Il est beau de voir M. le Baron de Haller, Poète Sublime, grand Médecin, Naturaliste savant,

immortels (...). » Introduite encore jeune dans les salons parisiens, la comtesse de Genlis (1746-1830) reste proche des milieux littéraires et intellectuels de son époque. Entrée au service de la duchesse de Chartres, elle en éduque les enfants dont le futur Louis-Philippe. Les écrits de madame de Genlis, qui jouit d'une bonne réputation littéraire de son vivant, sont principalement des traités d'éducation et des ouvrages moraux.

⁸¹⁵ Militaire lorrain, Jean-Louis de Malomont (1728-1784) sert dans le régiment du Wurtemberg lors de la guerre de Succession d'Autriche. Premier chambellan de l'archevêque de Liège, Malomont se retire en 1779 avec une rente et les titres de Chevalier de l'Ordre Royal et militaire de Saint-Louis.

⁸¹⁶ « Doris, par M. de Malomon », *Mercure de France*, Paris, février 1759, p. 8-14.

La traduction de Duclos paraît sous le titre de l'« Imitation de l'ode à Doris, de Monsieur Haller » dans *L'année littéraire*, Amsterdam, année 1759, vol. VI, p. 232-238.

« Doris : imitation de M. Haller, trad. par M. de V[arennes] », dans *Œuvres Choies de M. Gessner et Poésies diverses de l'allemand, en vers françois, par nos meilleurs poètes*, Zurich, 1774, p. 265-271.

⁸¹⁷ M. Stuber et al., « Kommunikationsräume in Hallers Netz », dans *Hallers Netz...*, op.cit., p. 136.

⁸¹⁸ *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique; ou Bibliotheque de l'homme-d'état et du citoyen*, Londres, 1777-1783 (30 vol.). L'ouvrage est dirigé par Jean-Baptiste-René Robinet (1735-1820) avec deux contributeurs : François-René-Jean de Pommereul (1745-1823) et Claude-Louis-Michel de Sacy (1746-1794).

⁸¹⁹ « Alfred, Roi des Anglo-Saxons, Roman politique, par M. le Baron de Haller », *Dictionnaire universel des sciences morale...*, second tome [AI-AL], p. 267-276. Cet article est extrait, ou du moins fortement inspiré du *Journal littéraire de Berlin*.

Politique habile, Moraliste sage, instruire et charmer les hommes par des Livres également utiles & agréables. Ses Ouvrages Economiques et Politiques nous fourniront plus d'un article intéressant pour l'Homme d'Etat.

Dans USONG, il a tâché de faire voir par quels arrangements le Gouvernement despotique pouvoit être tolérable. *Voyez* USONG. Dans FABIUS et CATON, il peint le Gouvernement démocratique. *Voyez* FABIUS et CATON. Dans ALFRED, il nous fait le tableau d'une Monarchie modérée. » Cet ouvrage se distingue par ses qualités morales et divertissantes. L'apport moral et politique de « Fabius et Caton ; ou du gouvernement Républicain et des prérogatives de l'Aristocratie » ne passe pas inaperçu⁸²⁰. En politique, comme dans les autres domaines intellectuels, Haller partage les interrogations issues d'un fond commun à tous les esprits éclairés de son époque, que l'on pense à Rousseau ou à Montesquieu⁸²¹. Ses romans et une partie de sa correspondance lui permettent d'approfondir sa réflexion sur le système politique le plus à même de garantir l'équilibre économique, sur la représentation du pouvoir ou encore sur la nature du lien social. Le *Dictionnaire universel* ne s'aventure pas à prononcer un avis précis sur l'orientation des vues politiques de Haller, mais il les présente d'une façon globale et sous un jour favorable en raison de la sagesse et du grand sens moral qui s'en dégagent.

Si l'on renverse la perspective et que l'on se place du point de vue de Haller, il est important de préciser qu'il a lui-même une connaissance régulière des périodiques savants⁸²², particulièrement des *HARS* de l'Académie des sciences de Paris⁸²³. L'organe parisien, éminemment révélateur des questions scientifiques qui traversent le monde savant, bénéficie d'une réputation indéniable à l'étranger, et les noms les plus illustres prêtent leur plume à sa rédaction. En théorie, il ne devrait pas être trop compliqué pour Haller de se les procurer car l'Académie les lui adresse, mais, comme pour tous les envois transfrontaliers, trouver un libraire ou un ami qui peut les réceptionner s'avère difficile. Il s'en plaint par ces mots à Bonnet : « la misère est de les avoir, quoique l'Académie m'en fasse présent. Je ne sais ou

⁸²⁰ *Dictionnaire universel des sciences morale...*, tome 18 [ENT-FA], p. 618-632.

⁸²¹ Une thèse a été récemment consacrée à *Usong* dans le but de comprendre l'influence de l'Orient dans la vision politique de Haller. Dalia Salama, *Albrecht von Hallers „Usong“. Ein orientalisierender Staatsroman*, Hamburg, Verlag Dr. Kovac, 2006.

⁸²² La rapidité avec laquelle on aspire à se procurer et à lire certains périodiques français, prisés à l'étranger est attestée dans la correspondance de Haller. Ainsi, dans une lettre de 1757, Tissot fait référence à un article du *Journal des Sçavans* paru la même année, dans lequel il est dit que les expériences sur l'irritabilité de Haller sont certes intéressantes mais que l'on ne pourra pas en déduire grand-chose. Lettre de Tissot à Haller, le 16 septembre 1757. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 59-60. Il s'agit du *Journal des Sçavans*, mai 1757, p. 302 : « Nous avons déjà fait observer dans notre Journal du mois de Septembre 1755, en rendant compte de l'ouvrage de M. de Haller, qu'il étoit difficile d'en rien déduire de certain. »

⁸²³ Des remarques sur les textes lus dans les *HARS* se trouvent parmi les *Schedulae*, ces notes prises par Haller sur les livres qu'il a consultés.

trouver un canal sur pour les retirer⁸²⁴. » Ses efforts pour les obtenir montrent qu'il les considère comme un outil scientifique de qualité même si le niveau des éditions peut se révéler inégal⁸²⁵ comme en témoigne cette lettre à Bonnet, rédigée en octobre 1754 : « J'atens avec impatience le volume 1750 des memoires de l'Académie des Sciences. Je suis curieux d'en apprendre le contenu⁸²⁶. » Plusieurs des lettres de Haller comportent des remarques qui témoignent du décalage qui existe entre la parution des mémoires et la date réelle à laquelle ils lui parviennent⁸²⁷. Comme ils le font pour s'échanger les travaux de particuliers, les réseaux de savants s'organisent. On se prête fréquemment les mémoires académiques et les périodiques savants pour pallier les difficultés et les contraintes de la poste. L'Académie des Sciences destine certains présents à Haller, certainement composés de mémoires particuliers tirés des publications académiques. Jouant son rôle d'intermédiaire, Thiery en facilite l'acheminement, après avoir été averti par Tenon⁸²⁸ qui semble s'occuper particulièrement des intérêts de Haller à l'Académie⁸²⁹. De même, Sauveur-François Morand lui fait parvenir les volumes de l'Académie de Chirurgie que tout membre a droit de recevoir⁸³⁰. Le *Mercure de France* appartient également aux périodiques qui parviennent à Haller comme le révèle l'insertion dans le quatrième volume des *Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal* d'un texte de Bordenave paru sur ce sujet dans le *Mercure* de juin 1757⁸³¹.

⁸²⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 24 juin 1755. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 67.

⁸²⁵ Lettre de Bonnet à Haller, le 10 juin 1757. *Ibid.*, p. 102 : « Il me semble que les Memoires de l'Academie de Paris baissent un peu. » On peut aussi se référer à la lettre de Haller à Caldani, datant probablement du mois de mai 1760 : « Le nouveau tome des Memoires de l'Academie n'a pas grande chose sur l'anatomie (...). » *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, *op. cit.*, p. 82.

⁸²⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 14 octobre 1754. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 53.

⁸²⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 6 septembre 1755. *Ibid.*, p. 71 : « J'atens le Mem. de M. du Tillet ; j'ai ecrit pour cela a Paris, mais j'ai beaucoup de peine a en obtenir les nouveautés. »

Dans une lettre de Haller adressée à Bonnet en 1756, on apprend qu'il est toujours en attente des mémoires de l'Académie des Sciences de 1751. *Ibid.*, p. 79.

Haller utilise les textes des *Mémoires* pour s'informer des travaux de la recherche française et s'en servir de référence dans ses querelles scientifiques. Dans son « Observation sur la formation des os » publié dans *Le Nouveau Magasin françois* en 1750, il répond au texte que Duhamel du Monceau a fait paraître dans les *Mémoires de l'Académie* en 1743, dans lequel il explique la formation des os par l'endurcissement d'une membrane et non par la solidification du suc osseux. *Le Nouveau Magasin françois...*, *op. cit.*, 1750, p. 114.

⁸²⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 14 décembre 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 232.

⁸²⁹ Plusieurs lettres de Thiery permettent de déduire ce fait. Nous citerons simplement celle du 11 septembre 1765 : « Je rencontraï Mr. Tenon il y a un mois qui m'annonça divers presens de l'Acad. pour vous. » *Ibid.*, p. 250.

⁸³⁰ Lettre de Sauveur-François Morand à Haller, le 25 décembre 1753.

⁸³¹ « Remarques sur l'insensibilité de quelques parties établie par la pratique, par Mr. [Toussaint] Bordenave », dans *Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal* par ... Alb. de Haller, Lausanne, Bousquet, Paris, Durand, 1756–1760 (4 vol.), vol. 3, nr. 19, p. 245–268.

c- Les traductions

Par ailleurs, Haller est lui-même acteur de la diffusion de ses textes en France car celle-ci ne passe pas toujours par un traducteur ou un intermédiaire. L'Hélvète destine certaines pièces directement au public français et il utilise sa qualité de membre de l'Académie des Sciences pour publier différents textes dans les *Mémoires* de cette société. Sa très bonne maîtrise du français permet à Haller d'écrire directement dans cette langue lorsque son texte est destiné de prime abord aux Français comme les mémoires qu'il envoie à l'Académie des Sciences de Paris. Malgré tout, la diffusion des idées de Haller auprès du public français se fait souvent par la traduction rapide en français de ses travaux rédigés initialement en latin ou en allemand. La réception que les Français ont des écrits de Haller est donc quasi-immédiate et ce fait nous révèle combien ils sont attentifs aux parutions de cet auteur. Evidemment, on ne peut nier que la nationalité de Tschärner, Tissot et Seigneux de Correvon⁸³², maîtres d'œuvre de plusieurs de ses traductions en français, indique que nombre d'entre elles sont de prime abord destinées aux Helvètes francophones et que la Suisse joue bien le rôle de plaque tournante privilégiée dans les échanges entre les espaces germaniques et français. Thiery voit parfois quelques imperfections dans les traductions de Tschärner⁸³³ et de Tissot : il conseille alors à son ami de les faire relire par un Français pour éviter les maladroites de style. C'est notamment le cas de la traduction par Tissot de son mémoire sur l'irritabilité que Bonnet n'épargne pas non plus de ses critiques, preuve du lien intrinsèque du fond et de la forme dans le jugement des Lumières⁸³⁴. Malgré la qualité de la traduction, la lecture de ce mémoire en français n'équivaut pas selon Thiery à la version latine qui rend mieux compte de la force du style de Haller⁸³⁵. Celui-ci se veut très attentif à la qualité de la traduction de ses textes car avec le temps, il a conscience de leur influence dans la réception de ses écrits. Par crainte des réactions du public français, rendu exigeant par le nombre et la qualité de ses propres auteurs, Haller a tout d'abord essayé de détourner Tschärner de son

⁸³² Gabriel Seigneux de Correvon (1695-1775) est un juriste et homme d'Etat de Lausanne. Parallèlement à ses écrits de droit et de théologie, il réalise également des traductions d'auteurs allemands et anglais. Seigneux de Correvon exerce des responsabilités au sein du Conseil des Deux Cents et de la Société Economique de Berne.

⁸³³ Au contraire, Chomel, dont l'ensemble de la correspondance traite essentiellement de médecine, écrit à Haller le 25 février 1752 : « j'ay lu avec plaisir une traduction de vos poesies, que de feu d'imagination, quelle force d'expression ! » La traduction étant récente, cette remarque nous renseigne sur sa rapide diffusion en France.

⁸³⁴ « Vous méritiés, Monsieur, un meilleur Traducteur que Mr Tissot. Je lui pardonne volontiers de n'être pas élégant, mais je voudrais au moins qu'il faut correct, et qu'il vous donnât du bon Francois. », lettre de Bonnet à Haller, le 27 janvier 1755. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 59.

⁸³⁵ Lettre de Thiery à Haller, le 2 juin 1755. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 139.

projet de traduction française de ses poèmes, avant de se laisser convaincre du profit de l'entreprise.

En effet, les lettres adressées entre 1749 et 1750 par Haller à son traducteur, le bernois Vincenz Bernhard Tschärner, révèlent l'implication de l'écrivain dans la diffusion et la réception de ses écrits⁸³⁶ ainsi que sa lucidité qui lui fait craindre l'exigence d'un public sévère. Haller justifie les différences entre les réactions des publics français et allemands par le précoce développement de la critique en France. Son appréhension d'être raillé en France trouve deux explications : ses poèmes sont des œuvres de jeunesse, et l'on sait qu'entre son activité de poète et celle de médecin, c'est en fin de compte à cette dernière que va sa préférence. De plus, le Bernois souffre peut-être d'un complexe propre aux écrivains germaniques, encore peu lus à l'étranger et dont l'écriture ne correspond pas au goût et au style prisés par les Français⁸³⁷.

La traduction de *Uson* est un thème récurrent de la correspondance entre Haller et Bonnet entre 1771 et 1772, ce qui révèle l'importance que lui accorde l'auteur, insatisfait du travail des traducteurs, et qui n'hésite pas à en renvoyer trois successivement⁸³⁸. Dès lors, l'affaire gagne en importance : Bonnet propose le nom d'une femme à qui l'on pourrait confier cette tâche, alors que parallèlement le philosophe français Gabriel Bonnot de Mably est chargé de trouver un traducteur approprié⁸³⁹. Certains de ses textes connaissent une double version française car ils sont publiés à la fois à Lausanne et à Paris. *Uson* appartient à cette catégorie et Haller lui-même se prononce en faveur de la traduction et de l'édition de Paris qu'il juge meilleures que celles de Lausanne⁸⁴⁰. L'écrivain est conscient des difficultés que rencontrent les traducteurs de ses œuvres parce qu'il connaît les différences lexicales et de syntaxe entre l'allemand et le français. Ces différences empêchent de rendre la qualité des idées du texte original⁸⁴¹ car la langue française ne se prête pas aisément aux traductions des

⁸³⁶ Lettres de Haller à Tschärner datées du [?] avril 1749, du 17 octobre 1749 et du 26 mars 1750.

⁸³⁷ Ces réserves sont exprimées dans la préface de l'édition française des poésies de Haller, où leur traduction tardive est ainsi justifiée : « (...) il paroissoit (...) craindre le jugement d'une Nation extrêmement difficile dans son goût ; mais la prévention naturelle des François contre les talens de leurs voisins, ne les a pas toujours empêché de leur rendre justice. » *Poésies de Monsieur de Haller*. Traduites de l'allemand, A Zurich, chez Heidegger & Compagnie, 1752.

⁸³⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 1^{er} août 1771. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 952.

⁸³⁹ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 août 1771. *Ibid.*, p. 956-957. Frère de Condillac, Gabriel Bonnot de Mably (1709-1785) est un penseur politique dont les écrits développent une critique moralisante de la société d'Ancien Régime.

⁸⁴⁰ Lettres de Haller à Bonnet des 24 décembre 1771, 2 et 12 janvier 1772. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 991-992 ; p. 996.

⁸⁴¹ « Plusieurs de mes pièces de Poesie sont sans traduction encore ; mais en verité, je plains la personne qui se charge de cette peine. Les deux langues se ressemblent peu, et je m'aperçois a chaque moment que l'une ne rend jamais qu'une ressemblance imparfaite des idées de l'autre. », lettre de Haller à Bonnet, le 7 février 1757. *Ibid.*, p. 98.

idiomes anglo-saxons, Haller lui reprochant notamment sa lourdeur et la multiplication de subordonnées qu'elle induit⁸⁴². Afin de donner un tour plus agréable aux traductions, les Français sont d'ailleurs coutumiers des « belles infidèles », ces modifications peu scrupuleuses du contenu des textes étrangers que l'on adapte aux usages et aux goûts du pays d'accueil. Les erreurs de traduction et les fautes de style pouvant gâcher le bon accueil d'un livre, il est préférable de confier les traductions à des spécialistes et plusieurs travaux de médecine sont traduits par des confrères français de Haller. C'est le cas d'un de ses livres majeurs, les *Primae lineae physiologiae*, une somme de physiologie destinée aux étudiants qui est d'abord traduite par Pierre Tarin en 1752⁸⁴³ avant de l'être à nouveau par Toussaint Bordenave en 1769⁸⁴⁴. Celui-ci, membre de l'Académie de Chirurgie et médecin de Louis XV, a lui-même rédigé un *Essai sur la physiologie* en 1764 ce qui ne peut qu'accroître la qualité et la réputation qui accompagne sa traduction.

Les entreprises de traduction naissent de l'interaction des intérêts de l'auteur et de ceux du traducteur. Avant d'imprimer son texte, dans une lettre du 1^{ier} avril 1748, Pierre Tarin demande à Haller de regarder le manuscrit de la traduction qu'il a faite de ses *Primae Lineae Physiologiae*. Un an plus tard, dans sa lettre du 20 octobre 1749, Tarin assure à son correspondant qu'il lui enverra la version imprimée de la traduction de l'ouvrage dont il a toutefois légèrement complétée le texte original, ce qui rappelle l'idée que les traductions ne sont pas neutres et qu'elles font l'objet d'un travail d'interprétation.

Afin de toucher un public français qui connaît mal l'allemand et commence à délaisser le latin, il est primordial pour Haller que ses œuvres soient traduites en français. Ses tractations avec Didot pour faire imprimer ses *Bibliothecae* échouent car l'imprimeur français craint que l'entreprise s'avère peu rentable, ses compatriotes ayant des réticences à acquérir des ouvrages en latin⁸⁴⁵. Le rôle tenu par la langue dans le marché du livre est l'objet de toutes les attentions puisqu'elle influe sur la diffusion des textes. Tissot rapporte donc à Zimmermann : « le premier Alphabet de la physiologie est imprimé (...). L'on a déjà imprimé la première feuille de la traduction 4^o très bien ; mais il n'est pas sur quelle se continue cela

⁸⁴² Lettre de Haller à Bonnet, le 7 janvier 1770. *Ibid.*, p. 850. Pour cette raison, Haller ne lit les poèmes du poète anglais Edward Young qu'en anglais ou en allemand.

⁸⁴³ La traduction de Tarin paraît sous le titre : *Elémens de physiologie, ou Traité de la structure et des usages des différentes parties du corps*, trad. du latin de M. Haller, Paris, Prault fils, 1752.

⁸⁴⁴ *Elémens de physiologie*, de M. Alb. de Haller, traduction nouvelle du Latin en François, par M. Bordenave, Paris, Guillyn, 1769.

⁸⁴⁵ Lettres de Haller à Tissot, le 25 juin 1764 et le 25 septembre 1764 : « M. Didot apparemment ne souhaite pas les bibliothèques. » Lettre de Tissot à Haller, le 19 septembre 1770 : Tissot confirme l'idée que si les *Bibliothèques* avaient été en français, Didot les auraient acceptées. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p.184 ; p. 194 et p. 329.

depandra du debit qu'on pourra en faire en France ou l'on a envoyé des echantillons des deux. Je ne sais si le plus grand nombre des lecteurs français est assés exercé dans le latin pour entendre avec facilité celui de M. Haller⁸⁴⁶. »

Par suite, peu de temps sépare d'ailleurs certaines parutions en langue originale de la version traduite. Les *Primae Lineae Physiologiae* paraissent en 1747, et dès 1748, Tarin a achevé sa première version de leur traduction. Malgré tout, d'après les sources que nous avons pu consulter, le plus souvent l'initiative de la traduction semble revenir au traducteur et non à Haller qui se contente d'acquiescer à sa demande. De passage dans le sud de la France, l'imprimeur Grasset sert d'intermédiaire au docteur Paul, correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, qui requiert l'autorisation de Haller de pouvoir traduire sa physiologie en français⁸⁴⁷. Un auteur prend la décision de traduire un texte du savant lorsque après l'avoir lu, il est convaincu de la nécessité de le transmettre au public français. Il peut également arriver que la lecture de ce texte lui procure un tel plaisir qu'il s'empresse de le traduire à titre privé, sans requérir auparavant l'autorisation de Haller. De plus, le traducteur peut aussi retirer une certaine gloire résultant non seulement de la qualité de son travail mais aussi de voir l'association de son nom à celui du prestigieux Bernois. On le voit à propos des traducteurs qui s'attaquent à sa grande œuvre physiologie, publiée et traduite par parties. Celle qui touche la génération correspond au tome sept des *Elementa Physiologiae* et elle est donnée à lire au public français en 1773 par Guillaume Louis Piet sous le titre : *La génération, ou exposition des phénomènes relatifs à cette fonction naturelle*⁸⁴⁸. L'avant-propos de la traduction mérite une lecture approfondie tant il est riche d'enseignements à la fois sur les raisons qui ont incité Piet à traduire le travail de Haller sur la génération et sur l'image véhiculée en France des caractéristiques attachées à l'écriture propre du savant suisse. Dès le début de son avant-propos, Piet précise qu'à l'origine il ne destinait pas sa traduction au public mais qu'il l'avait réalisée pour son propre usage. Tout lecteur, même familiarisé avec un idiome étranger, est plus à l'aise dans sa propre langue et Piet a décidé de retranscrire le texte latin en français afin d'en pénétrer les moindres détails. Il n'est guère surprenant que Piet, spécialiste d'obstétrique⁸⁴⁹, se soit tout particulièrement intéressé à la partie des *Elementa* qui traite de la

⁸⁴⁶ Lettre de Tissot à Zimmermann, le 18 janvier 1757. Samuel-Auguste-André-David Tissot, Johann Georg Zimmermann, *Correspondance...*, op. cit., p. 44.

⁸⁴⁷ Lettre de Grasset à Haller, le 1^{er} avril 1762. François Paul réitère sa demande comme l'atteste la lettre de Grasset du 30 janvier 1763, ce qui laisse entendre que Haller n'y a pas acquiescé la première fois.

⁸⁴⁸ *La génération, ou exposition des phénomènes relatifs à cette fonction naturelle...*, trad. de la Physiologie de M. de Haller [par Piet], Paris, Des Ventes de la Doué, 1773. Cette parution fait l'objet d'une annonce dans le *JMCP*, 1773, n° 40, p. 287.

⁸⁴⁹ Il est lui-même l'auteur d'une « Lettre de M. Piet,... sur quelques articles du "Dictionnaire de chirurgie" relatifs à l'usage du forceps dans les accouchemens », impr. de Vincent, *Journal de médecine, chirurgie*,

génération et qu'il ait souhaité, au regard de la réputation de l'auteur, pouvoir en tirer tous les enseignements possibles.

Une des justifications de la traduction de Piet évoque à mots couverts un reproche que les Français ont coutume de faire à l'encontre des textes de Haller : le manque de clarté du fait que cet auteur se perde dans les détails par souci d'érudition⁸⁵⁰. L'annonce du *JMCP* de 1758 qui fait part de la traduction et de la publication du premier tome de la « Collection de Thèses Médico-Chirurgicales, sur les points les plus importants de la Chirurgie théorique et pratique... » fait état de la même critique voilée⁸⁵¹. Le travail du médecin suisse est loué tant il est remarquable par le niveau de son érudition et la nature même de cette collection de thèses comble une lacune de l'historiographie médicale. Mais l'auteur de la recension du *JMCP* insiste également sur la nécessité qu'il y avait à proposer au public français une traduction du travail de Haller jusque là peu accessible en raison de sa rédaction en latin et de son coût élevé⁸⁵². La *Collection* française résout ces problèmes et son niveau ne dépasse pas celui de la version originale puisque elle est plus claire et plus concise. Il n'est pas anodin que le *JMCP* préfère la version française du travail de Haller car elle l'a mis au goût du pays de réception. La perception de l'exceptionnelle érudition de Haller est assez ambiguë chez ses lecteurs français ; ils la relèvent très souvent comme une qualité dont ils ne comprennent toutefois pas le véritable intérêt⁸⁵³. L'érudition de Haller est admirée autant qu'elle gêne car elle ne répond pas au goût et aux attentes des esprits français. Cette précision, gage de qualité de son travail aux yeux de Haller, devient presque un obstacle à sa bonne réception dans les espaces français. Le critique du *JMCP* en apporte la preuve en précisant les difficultés auxquelles s'est heurté le traducteur. Celui-ci a dû lire plusieurs fois le texte latin de chaque dissertation pour en rendre l'essentiel en français et chaque texte traduit s'est voulu être « plus concis et plus épuré⁸⁵⁴ » que l'original. En louant les efforts du traducteur, le

pharmacie, par M. A. Roux, ainsi que d'un ouvrage intitulé *Réflexions sur la section de la symphise du pubis*, La Haye, Paris, Didot le jeune, 1778.

⁸⁵⁰ *La génération, ou exposition des phénomènes...*, *op. cit.* : « Il est constant que tous [les ouvrages de Haller] sont écrits avec élégance & pureté ; mais aussi on ne peut disconvenir qu'il n'y ait bien des endroits fort obscurs, ou du moins très-difficiles à entendre. »

⁸⁵¹ Cette annonce assez détaillée s'accompagne d'un compte rendu qui présente le contenu de l'ouvrage ainsi que celui de la traduction. « Collection de Thèses Médico-Chirurgicales, sur les points les plus importants de la Chirurgie théorique et pratique, recueillies et publiées par M. le Baron de Haller, & rédigées en françois par M. *** », *JMPC*, 1758, n° 8, p. 116-121.

⁸⁵² *Ibid.*, p. 120 : « Mais on ne peut se dissimuler que le Recueil publié par M. de Haller, n'est pas à la portée de tous ceux qui en pourroient profiter, étant écrit en latin & d'un prix au-dessus de facultés de bien des personnes qui ont beaucoup d'autres livres à acheter. »

⁸⁵³ Les savants des espaces germaniques ont entretenu plus longtemps que leurs confrères français la tradition d'érudition héritée des beaux esprits de la Renaissance. Le cas de la réception de Haller en France illustre les différences des cadres mentaux et intellectuels de ces espaces.

⁸⁵⁴ *JMPC*, 1758, n° 8, p. 120.

critique reproche indirectement à Haller d'être trop long et de s'attacher trop expressément aux détails. Nous pouvons même déduire de ses propos que si le coût de l'ouvrage français est moins onéreux que l'original latin, c'est qu'on l'a raccourci en omettant les détails inutiles. Les savants français ne peuvent que reconnaître les grandes qualités intellectuelles de l'auteur des *Disputationes chirurgicae selectae*, pourtant il ne leur échappe pas que son ouvrage ne répond pas aux exigences d'une mode qui veut que l'on achète de plus en plus de livres ce qui oblige à en diminuer le coût. La traduction n'est donc pas une simple version française de l'œuvre latine, elle l'adapte aux critères de lecture des Français. La réception du texte original passe par le biais d'un médiateur, ici le traducteur, qui l'investit de ses propres attentes par une lecture sélective avant de le livrer au public français. Plus qu'une simple appropriation par l'espace récepteur, il s'agit là d'un processus de réappropriation. L'analyse des versions françaises des ouvrages de Haller rappelle que le processus de traduction entretient un lien très étroit avec le transfert culturel puisqu'il implique une sélection du bien culturel que l'on veut acquérir et qu'il met en exergue le rôle du traducteur comme passeur de savoir, ainsi que l'adaptation à un espace de réception.

Le rédacteur de l'annonce du *JMCP* prétend ignorer le nom du traducteur des *Disputationes chirurgicae selectae* ; il est fort probable que la version française soit élaborée par Henri-Jacques Macquart⁸⁵⁵. Si le texte latin paraît en cinq volumes entre 1755 et 1756, la *Collection des theses medico-chirurgicales* comprend également cinq volumes qui sont publiés entre 1757 et 1760. La rapidité avec laquelle le texte de Haller est offert aux lecteurs français dans leur idiome nous instruit sur l'intérêt que l'on porte à un travail de ce type qui porte son nom. Il semble évident que les esprits français ont connaissance du prestige qui l'entoure et qu'ils ont confiance dans la pertinence et la validité de sa sélection de thèses. Cette confiance s'appuie sur la réputation de recenseur critique de Haller : forgée grâce à sa très active participation aux *Göttingische gelehrte Anzeigen* et à la *Bibliothèque raisonnée*, elle parvient jusqu'en France. Comme pour les *Elementa*, le traducteur de la *Collection des theses medico-chirurgicales* est lui-même médecin⁸⁵⁶ et le *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne* nous apprend que Macquart, docteur en médecine de la Faculté de Reims, remplit non seulement les fonctions de Censeur royal et de médecin ordinaire de la Charité, mais qu'il est le successeur de Barthez pour les travaux du *Journal des*

⁸⁵⁵ A la suite de Haller, les auteurs de la *Bibliographia Halleriana* l'attribuent à Vandermonde, tandis que le catalogue de la BNF rattache les exemplaires qui y sont conservés au nom de Macquart. Puisque que nous avons consulté l'ouvrage à la BNF, nous conservons ici l'hypothèse qu'il s'agit de Macquart.

⁸⁵⁶ Ce fait se vérifie qu'il s'agisse de Vandermonde ou de Macquart.

*Savans*⁸⁵⁷. Enfin, il semble que sa traduction de Haller soit une œuvre particulièrement significative dans sa carrière car les auteurs de l'ouvrage biographique *Les siècles littéraires de la France*⁸⁵⁸ et du *Dictionnaire historique de la médecine* la relèvent et la commentent dans les notices qui lui sont consacrées. C'est donc son rôle d'intermédiaire culturel qui le distingue et la gloire de Haller rejaillit sur celle de son traducteur. On peut noter que Macquart fait preuve d'esprit critique et qu'il ne se contente pas de traduire Haller à la lettre. En réalité, il sélectionne les passages qui lui semblent les plus pertinents à livrer au public français⁸⁵⁹. Il procède donc à un travail de relecture accompagné d'un regard sélectif qui laisse supposer qu'il ne partage pas intégralement le souci constant d'érudition et de compilation de Haller.

En ce qui concerne la traduction des œuvres littéraires de Haller, ce sont les noms des traducteurs et les intervalles assez courts qui séparent la date de parution initiale de celle de la traduction qui concentrent notre attention. Les œuvres littéraires de Haller se composent de ses poèmes, dont l'éclat des *Alpes* consacre sa gloire dès 1729, et de trois romans politiques *Usong* (1771), *Alfred, König der Angelsachsen*, (1773), *Fabius und Cato* (1774). Les poèmes de Haller qui ont fait sa renommée dans le monde littéraire ont été traduits en français par Tschärner⁸⁶⁰. Les romans politiques de Haller, notamment *Usong. Eine morgenländische Geschichte*, appellent également une traduction quasi-immédiate en français. *Usong* paraît en 1771 en allemand à Berne, et dès 1772, le compatriote de Haller, Seigneux de Correvon⁸⁶¹ en fournit une traduction en français. C'est le même Seigneux de Correvon qui s'attèle à la traduction française du *Dicours sur l'irreligion, où l'on examine ses principes et ses suites funestes*⁸⁶². Il n'est pas anodin de remarquer que Seigneux de Correvon est Lausannois et qu'il a correspondu à multiples reprises avec Haller sur les formes et les fins de son texte. Il appartient donc à cette catégorie de traducteurs qui, comme Tschärner, manifestent un intérêt prononcé pour le travail de leur compatriote et qui estiment devoir le

⁸⁵⁷ Nicolas-François-Joseph Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne, ou mémoires disposés en ordre alphabétique pour servir à l'histoire de cette science et à celle des médecins, anatomistes, botanistes, chirurgiens et chymistes de toutes nations*, Mons, H. Hoyois, 1778, tome 3, p. 126.

⁸⁵⁸ *Les siècles littéraires de la France, ou nouveau dictionnaire, historique, critique et bibliographique, De tous les Ecrivains français, morts et vivans, jusqu'à la fin du XVIIIe. siècle*, par N.-L.-M. Desessarts, et plusieurs biographes, tome quatrième, Paris, chez l'auteur, An IX (1801), p. 209 : « Macquart, (Jac.-H.) médecin et censeur royal, naquit à Reims en 1726, et mourut à Paris en 1768. Il obtint la place de médecin de la Charité, et la remplit avec l'exactitude d'un homme sensible aux maux de l'humanité. Il rendit à la médecine un service important en rédigeant en notre langue la collection des *Thèses Medico-chirurgicales*, que le célèbre Haller avait publiées en latin en 5 vol. in-4°. Ce recueil ne forme que 5 vol. in-12 en français. »

⁸⁵⁹ *Idem* : « Il ne s'est point asservi à traduire littéralement ces différentes thèses (...). »

⁸⁶⁰ A. von Haller, *Poésies choisies*, traduites en prose par M. de T[schärner], Gottingue, A. Vandenhoeck, 1750.

⁸⁶¹ Le rôle d'intermédiaire culturel de Seigneux de Correvon a notamment été étudié par Paul Nordmann dans son ouvrage *Gabriel Seigneux de Correvon, ein schweizerischer Kosmopolit, 1695-1775*, Firenze, L. S. Olschki, 1947.

⁸⁶² *Discours sur l'irreligion, où l'on examine ses principes et ses suites funestes*, par M. le baron de Haller, traduit de l'allemand par Mr Seigneux de Correvon, Lausanne, F. Grasset, 1760.

partager en le rendant accessible aux lecteurs francophones. Paru en 1773, *Alfred, roi des Anglo-Saxons* est traduit et paraît en français dès 1775⁸⁶³. L'entreprise de traduction s'accompagne dans ce cas, d'un véritable engagement personnel et intellectuel. Haller est d'ailleurs lui-même sensible à la qualité et à la rapidité avec lesquelles les traducteurs mènent ce travail et on peut suivre ses remarques, parfois son inquiétude, dans le courrier qu'il adresse à Bonnet. Il déplore que son ami ne lise pas l'allemand car il pourrait goûter bien davantage la beauté de ses textes⁸⁶⁴, le génie linguistique de l'allemand empêchant de rendre efficacement le piquant de ses tournures dans une autre langue. Il est vrai que le poète s'avoue satisfait de la traduction française, « exacte et élégante » de son « Ode sur l'Eternité » par M. de Vatan⁸⁶⁵, mais la portée du compliment est considérablement amoindrie par l'accusation de plagiat qui l'accompagne. Le Chevalier de Vatan a en effet présenté le texte sur l'éternité dans l'exemplaire du *Conservateur* de juillet 1757, en omettant de citer Haller.

2- Échos et expressions de la réception française de la pensée de Haller

a- L'érudit aux talents universels

Malgré leurs imperfections, il est indéniable que pour la majorité du public français, les traductions de ses œuvres latines et allemandes constituent un outil nécessaire à la diffusion de son travail de même qu'elles sont l'auxiliaire de sa renommée. La recension, malheureusement non exhaustive, des périodiques qui annoncent les publications de Haller, jointe à la lecture de sa correspondance, permet d'essayer d'évaluer l'impact de la diffusion de ses travaux sur les esprits français. C'est ainsi que Jean-Baptiste Chomel fait part à son collègue bernois de la bonne réception de son édition des leçons de Boerhaave, augmentées d'une bibliographie commentée des auteurs conseillés aux étudiants : « votre methodus est toujours icy tres bien accueilly et gagne a estre connu (...) »⁸⁶⁶. Mais les témoignages

⁸⁶³ *Fabius und Cato* l'est un peu plus tardivement : *Fabius et Caton, fragment de l'histoire romaine*, par M. Albert de Haller, traduit de l'allemand par F.-L. Koenig, Lausanne, J.-H. Pott, 1782. F.-L. Koenig, ministre du St Évangile à Berthoud, est également le traducteur de *Lettres de feu Mr de Haller contre M. de Voltaire*, paru à Berne, chez la Nouvelle Société typographique en 1780.

⁸⁶⁴ « La langue allemande a des beautés, qu'on ne sauroit traduire. », lettre de Haller à Bonnet, le 7 juillet 1771. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 967.

⁸⁶⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 mars 1758. *Ibid.*, p. 133. Le Chevalier de Vatan, décédé en 1757, est cornette de la seconde compagnie des mousquetaires.

⁸⁶⁶ Lettre de Chomel à Haller, le 21 septembre 1752. Il s'agit du *Hermanni Boerhaave... Methodus studii medici, emaculata & accessionibus locupletata* ab Alberto ab Haller, Amstelaedami, sumptibus Jacobi a Wetstein, 1751.

contenus dans les lettres ont surtout une valeur informative et elles manquent souvent de précision quant à la variété des réactions suscitées par la pensée hallérienne. Le jeune anatomiste Antoine Portal relate à son illustre aîné que les anatomistes de l'Académie ont écouté avec plaisir la lecture de son mémoire sur la grossesse extraordinaire⁸⁶⁷ sans évoquer la teneur de l'éventuelle discussion qui s'en est suivie. Fidèle parmi les fidèles, Thiery n'omet jamais de rapporter à son ami les louanges et les remarques flatteuses qui lui parviennent à son sujet ; il est attentif à lui transmettre les échos tant de ses œuvres scientifiques que ceux qu'occasionnent ses écrits littéraires. En 1758, il l'assure du succès de « La grande physiologie [qui] est très bien reçue (...)»⁸⁶⁸, comme il lui transmet les compliments de madame de Graffigny⁸⁶⁹ à propos de son poème *Les Alpes*⁸⁷⁰. Le médecin parisien lui fait part également des éloges parus sur son compte dans les articles et critiques de périodiques français à l'instar des compliments du *Journal étranger* qui attribue l'éveil de la littérature allemande en partie aux efforts de Haller⁸⁷¹.

A partir de cette lecture combinée des journaux et de la correspondance, il est possible de distinguer deux types de réactions pour caractériser l'accueil de la pensée de Haller en France. Certains ouvrages occasionnent de violentes querelles que nous analyserons au cours du chapitre portant sur les controverses. Qu'il soit juste précisé ici que ces discussions, fréquentes et parfois violentes, portent sur les idées scientifiques de Haller ; ses écrits politiques ne suscitent pas de réactions passionnées. A l'origine des plus vives polémiques se trouvent les théories sur l'irritabilité et la sensibilité de Haller qui ont véritablement divisé la scène savante française ; les échos de ces disputes parviennent aisément jusqu'à Göttingen ou en Suisse d'où il contribue à les alimenter.

En revanche, d'autres écrits ont reçu une critique et un accueil favorables en France. En lisant et en comparant les sources françaises, on s'aperçoit que des écrits de Haller sont devenus des passages incontournables de la littérature médicale de son époque. Pour la rédaction de son *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Eloy avoue s'être inspiré de l'édition latine des leçons de Boerhaave enrichies d'une bibliographie

⁸⁶⁷ Lettre de Portal à Haller, le 16 mai 1773. Il s'agit du « Mémoire sur une grossesse singulière », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, Paris, Imprimerie Royale, 1777 (année 1773), p. 25-32.

⁸⁶⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 11 avril 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 167.

⁸⁶⁹ Françoise de Graffigny (1695-1758) est une femme de lettres dont la célébrité est consacrée par le roman *Lettres d'une péruvienne*. Amie de Voltaire et de Mme du Châtelet, elle tient un salon renommé.

⁸⁷⁰ « Mde de Graffigny m'a aussi chargé de vous témoigner tout le plaisir que lui avoit causé la description des Alpes. », lettre de Thiery à Haller, le 23 octobre 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 169.

⁸⁷¹ Lettre de Thiery à Haller, le 8 novembre 1760. *Ibid.*, p. 190.

commentée que Haller a rassemblées en 1751 sous le titre : *Hermanni Boerhaave Methodus Studii Medici*⁸⁷². Haller, en tant que passeur de savoir, prête moins le flanc à la critique des Français que lorsqu'il énonce ses propres idées sur l'irritabilité. Si ses expériences et les thèses qu'elles induisent sont controversées, ses écrits de compilation et de critique d'auteurs deviennent des références pour les savants français qui reconnaissent son immense capacité de travail, son érudition et la qualité de son jugement. La lecture des poésies de Haller fait naître des sentiments enthousiastes qui incitent à vouloir en procurer rapidement une traduction au public français. François-Jean Willemain d'Abancourt rédige une imitation libre du poème « Le Matin » qu'il insère dans la *Lettre de Gabrielle de Vergy à sa sœur* car « le spectacle riant qu'il présente » atténue la tristesse qui se dégage de la lettre de Gabrielle⁸⁷³. Il semble bien que Haller n'ait jamais eu connaissance de cette initiative, contrairement à celle d'un officier du nom de Jean-Louis de Malomont⁸⁷⁴ qui lui envoie une traduction spontanée de *Doris*, réalisée sous l'emprise de l'émotion que lui a procuré sa lecture. Malomont sert dans la cavalerie allemande et il lit manifestement l'allemand dont il goûte les charmes. Transcrire le texte en français est une façon de se l'approprier plus intimement et il faut sûrement y voir ici le témoignage d'un hommage que Malomont entend ainsi rendre à son auteur. Madame du Boccage⁸⁷⁵, traductrice de Milton, éprouve une telle admiration pour la poésie de Haller, qu'elle lui rend hommage en rédigeant une ode qui glorifie l'« Apollon [des] Alpes ». Cette ode sûrement connue des contemporains - n'oublions pas que Marie du Boccage tient salon et qu'elle est en contact avec Grimm - contribue donc à propager la reconnaissance de Haller dans les cercles littéraires. Madame du Boccage se targue d'être l'émissaire de la France toute entière pour assurer le culte du poète. Son ode reprend les images, presque stéréotypées, qu'entraîne la réception de la poésie de Haller en France. On le savait adepte des ouvrages moraux et scientifiques, il est désormais paré de l'aura d'être le premier écrivain germanophone à avoir réveillé l'âme poétique de sa langue. Les critiques

⁸⁷² N.-F.-J. Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne...*, op. cit, p. 437 : « Cet Ouvrage, qui est le fruit d'un travail prodigieux, m'a été de la plus grande utilité dans la rédaction de ce Dictionnaire. C'est une source commune où d'autres ont puisé également comme moi. »

⁸⁷³ *Lettre de Gabrielle de Vergy à sa sœur*. Suivi de *Le Matin, imitation libre de l'allemand de M. Haller*, par M. W...d'A***, Paris, Imprimerie de Sébastien Jorry, 1766, p. 22. L'auteur est l'homme de lettres François-Jean Willemain d'Abancourt (1745-1803), auteur de *Fables* (1777) et d'une traduction de *La Mort d'Adam* de Klopstock.

⁸⁷⁴ Lettre de Jean-Louis de Malomont, le 26 novembre 1756.

⁸⁷⁵ Le salon parisien de Marie-Anne Le Page du Boccage (1710-1802) accueille nombre d'hommes de lettres en vue ainsi que des amateurs de sciences et des membres de l'Académie des Sciences. Femme de lettres estimée lors de ses premiers écrits, elle reçoit même le premier prix de l'Académie de Rouen en 1746, et son épopée *La Colombiade, ou la Foi portée au Nouveau Monde* (1756) lui vaut les éloges de Fontenelle, Fréron et Voltaire. Toutefois, sa pièce de théâtre *Les Amazones* (1749) suscite la polémique et les réactions misogynes. Fait rare pour une femme, madame du Boccage est membre des Académies de Padoue et de Bologne, ainsi que de l'Académie des Arcades de Rome.

louent tant la forme que la nature du projet de Haller qui est d'unifier, de purifier et de développer l'usage de la langue allemande quand bien même les Français, pour autant qu'ils puissent en juger, mentionnent les tournures typiquement helvétiques qu'il utilise⁸⁷⁶. A une époque où l'on reproche les lourdeurs de l'idiome germanique et où ses règles de versification demeurent mal connues des Français attachés à la rime, les qualités linguistiques que l'on prête aux poèmes de Haller méritent d'être soulignées puisqu'ils figurent même, à la fin du siècle, dans une méthode d'apprentissage de l'allemand⁸⁷⁷.

L'unité et l'ampleur de l'œuvre littéraire et scientifique de Haller ne sont ni méconnues, ni sous-estimées des Français. Il est assez remarquable que La Condamine, dans son écrit sur l'inoculation, présente Haller comme médecin mais aussi comme poète. Les louanges de Malomont chantent l'habileté du poète « le philosophe aimable » et le « savant utile et respectable⁸⁷⁸ ». Nombre de ses correspondants vantent son érudition et l'universalité de sa pensée qui l'apparente à un prodige⁸⁷⁹. Pour peindre l'inhabituelle ampleur de ses talents, les admirateurs de Haller ne dédaignent pas l'emphase, tel Tressan de la Vergne qui lui écrit : « Quelle ame avez-vous reçu quelle prodigalité de dons sur une seule teste et qu'il est peu d'exemple d'estre a la fois grand philosophe grand poete et grand cytoyen (...)»⁸⁸⁰. » Remarquons toutefois que si l'on associe souvent ses talents, pour sa part, Haller désavoue ses poèmes assez vite. La recension de ses *Opera minora* parue dans le *Journal des Sçavans* s'ouvre sur la richesse de son œuvre et le succès que connaissent ses poésies⁸⁸¹. Celle des *Mémoires sur les parties sensibles et irritables du corps animal* dans *L'Année littéraire* souligne l'extraordinaire étendue des talents de Haller⁸⁸² qu'Elie-Catherine Fréron présente de cette façon : « M. Haller dont il est ici question, est le même qui nous a donné ces belles Poësies Allemandes, dont la traduction en notre langue a eu tant de succès parmi nous. Il est tout à la fois un des plus grands Poëtes & un des plus grands Médecins de l'Europe : phénomène peut-être unique. » Le premier médecin de la reine Joseph-Marie-François de Lassone vante l'érudition du savant, mais son estime pour l'homme est née de la lecture des

⁸⁷⁶ N.-F.- J. Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne...*, op. cit., tome 2, p. 439.

⁸⁷⁷ Antoine-Marie-Henri Boulard, *Essai d'un nouveau cours de langue allemande, ou choix des meilleurs poèmes de Zacharie, Kleist et Haller, avec deux traductions françaises*, Paris, Koenig, 1798.

⁸⁷⁸ Lettre de Malomont à Haller, le 26 novembre 1756.

⁸⁷⁹ Lettre de Chomel à Haller, le 8 octobre 1751 : « comment pouvez vous suffire a tout ce qui sort de votre plume. » Lettre de Lorry à Haller, le 3 juin 1764. Lettre de Lassone à Haller, le 12 octobre 1777.

⁸⁸⁰ Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 28 avril 1756.

⁸⁸¹ « Independamment de ses Poësies très estimées des Gens de Lettres (...). », *Journal des Sçavans*, septembre 1768, p. 659.

⁸⁸² *L'Année Littéraire*, 1760, vol. II, p. 255-263.

poésies qui peignent la vertu et la morale⁸⁸³. De plus, selon la coutume du temps ses titres et son appartenance aux grandes académies européennes sont rappelés au début de chaque écrit car la réception des travaux de Haller est liée à sa réputation.

b- Les marques officielles et privées de sa consécration

Des signes de consécration officielle marque l'étendue de la renommée qu'acquiert Haller en France. La reconnaissance du savant s'y concrétise lorsqu'il est nommé membre de l'Académie Royale de Chirurgie en 1752, associé étranger de l'Académie Royale des sciences en 1754, membre honoraire de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres d'Auxerre en 1759 par l'intermédiaire de Housset⁸⁸⁴ et membre de la Société de Médecine en 1776. Sauveur-François Morand annonce à Haller qu'il est admis comme associé étranger de l'Académie royale de chirurgie, fondée en 1731 à l'initiative de La Peyronie, premier chirurgien de Louis XV⁸⁸⁵, bien qu'à y regarder de plus près, il semble bien que cette nomination réponde au vœu du médecin bernois. L'Académie de Chirurgie obtient des résultats efficaces dès sa création car plus qu'une société savante, elle veut être une société d'enseignement mutuel dans laquelle règne la volonté de diffuser les progrès techniques ce qui a permis aux chirurgiens de se perfectionner⁸⁸⁶. Cependant d'une façon générale, Haller ne fait que très peu de commentaires sur ses élections au sein des sociétés savantes françaises. C'est sobrement et sans développer qu'il annonce à Somis avoir été admis dans la Société de médecine parisienne : « Je viens de recevoir un diplôme d'agrégation a la Societé de la correspondance de Medecine erigée en France le 28 avril 1776, ce projet peut etre utile⁸⁸⁷. »

Les cours de médecine dispensés dans les universités françaises contribuent également à relayer les idées de Haller auprès du public scientifique car le Bernois appartient de son vivant à la liste des auteurs les plus fameux de sa discipline. Il n'est pas jusqu'à son rival Barthez, chancelier de l'université de Montpellier, qui ne témoigne ainsi du tribut que lui doivent l'anatomie et la botanique⁸⁸⁸. Une lettre de François Grasset apporte la confirmation

⁸⁸³ Lettre de Lassone à Haller, le 15 mai 1775 : « (...) j'ambitionnai de vous avoir pour ami, aussitôt que mon cœur, peut-être aussi sensible que le votre eut été si délicieusement affecté par la lecture de vos premiers ouvrages de poésie, qui peignent votre âme si belle, et qui respirent le sentiment le plus pur. »

⁸⁸⁴ Lettre de Mathurin Le Père à Haller, le 27 novembre 1759.

⁸⁸⁵ Pierre Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », dans *Enseignement et diffusion des sciences...*, op. cit., p. 191. La création de l'Académie Royale de Chirurgie a été rendue possible par l'échec du projet de Pierre Chirac qui souhaitait organiser en premier lieu une Académie de médecine.

⁸⁸⁶ *Idem*.

⁸⁸⁷ Lettre de Haller à Somis, le 5 janvier 1777. *Albrecht von Haller - Ignazio Somis...*, op. cit., p. 122.

⁸⁸⁸ Lettre de Barthez à Haller, le 25 août 1773.

que les étudiants de Montpellier se servent usuellement des *Primae Lineae Physiologiae* en cours⁸⁸⁹, et un zélé partisan de Haller, du nom de Jean Emmanuel Gilibert, corrobore l'idée que ses travaux de botanique sont transmis à l'université⁸⁹⁰.

De plus, les lettres conservées à la Burgerbibliothek soulignent que les Français s'intéressent aux écrits de Haller et à l'occasion aux productions de ses élèves les plus proches, notamment Zinn et Zimmerman⁸⁹¹. Certes, en prévision de la rédaction de sa *Bibliothèque littéraire historique et critique de la médecine ancienne et moderne*⁸⁹², Carrère sollicite de Haller, outre sa propre contribution, qu'il mobilise ses larges réseaux de connaissances afin de les convaincre de participer à son projet. En réalité, nombre des correspondants français de Haller veulent jouir du privilège d'une correspondance avec un esprit si distingué. L'éclat de ses travaux et sa réputation jouent un rôle fondamental dans la genèse de nouveaux liens épistolaires. Jean-François-Clément Morand envoie à Haller en décembre 1771, c'est-à-dire tardivement dans sa vie et dans sa carrière, une lettre accompagnée de ses publications les plus récentes. Outre le fait que son père a lui-même échangé quelques lettres avec Haller, c'est l'aura du médecin suisse qui l'incite à entrer en contact avec lui. Haller bénéficie d'une réputation étendue auprès de ses confrères français ce qui est gage d'une certaine forme d'influence tant intellectuelle que sociale. Thiery, devenu en 1764 médecin consultant du souverain, demande à son ami bernois d'insister auprès de Sénac pour ce dernier use de son influence à la Cour et lui obtienne des appointements pour rétribuer cette nouvelle charge. Si Thiery confie sa requête à Haller, alors qu'il avoue s'être entretenu en personne avec Sénac quelque temps auparavant, c'est bien qu'il espère que la voix du Bernois aura plus de poids que la sienne dans l'oreille de leur ami commun⁸⁹³. Comment comprendre autrement la lettre que lui dépêchent trois savants lyonnais déplorant les conditions de travail désastreuses des praticiens du Grand Hôpital de Lyon surchargés de

⁸⁸⁹ Lettre de Grasset à Haller, le 23 février 1762.

⁸⁹⁰ Lettre de Gilibert à Haller, le 24 août 1771. La réception des travaux de botanique en France mériterait une analyse plus fouillée que ne le permet notre étude. Le travail de classement de la flore helvétique a été, à première vue, bien accueilli par le public français.

⁸⁹¹ Zimmermann n'est pas inconnu du public français. Ses *Traité de l'expérience dans l'art de guérir* et *Traité de Dysenterie* sont traduits en français par Le Febvre et paraissent à Paris chez Vincent en 1774 et 1775.

⁸⁹² Joseph-Barthélemy-François Carrère, *Bibliothèque littéraire historique et critique de la médecine ancienne et moderne, contenant l'histoire des médecins de tous les siècles et de celui où nous vivons*, Paris, Ruault, 1776. Joseph-Barthélemy-François Carrère (1740-1802) rédige sa thèse de médecine à l'université de Montpellier en opposition à la théorie sur l'irritabilité. A partir de 1762, il occupe à partir la chaire d'anatomie et de chirurgie de la Faculté de médecine de Perpignan ; il y crée un cabinet d'histoire naturelle dont il devient le directeur en 1770. Carrère est nommé censeur royal en 1775, puis médecin ordinaire de Louis XVI. En 1780, la Société Royale de Médecine lui confie la tâche de mener une enquête sur les eaux minérales du royaume.

⁸⁹³ Lettre de Thiery à Haller, le 1^{er} janvier 1764. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 244.

patients, et qui attendent de Haller un soutien décisif pour achever de convaincre les administrateurs de la nécessité d'une réforme⁸⁹⁴ ?

Certaines lettres adressées à Haller sont de pures manifestations d'admiration à son égard. De jeunes auteurs lui écrivent pour obtenir le patronage de son autorité à l'image de Girard de Villars qui lui adresse sa thèse⁸⁹⁵. De même, Jean-Férapié Dufieu envoie son *Traité de physiologie* à Haller pour que celui-ci l'agrée⁸⁹⁶ bien qu'aucune mention du Bernois et de ses travaux ne figurent parmi les auteurs auxquels le jeune médecin se réfère dans l'introduction ce qui semble assez surprenant⁸⁹⁷. En tout cas, Haller s'exécute et il rédige une approbation assez générale dans laquelle il vante l'activité professionnelle de Dufieu à l'Hôtel-Dieu de Lyon, montrant l'attention que le grand physiologiste porte à la pratique et les bénéfices utiles qu'il attend de la liaison entre la médecine et la chirurgie. Joseph Dombey, l'explorateur du Pérou, écrit à Haller que c'est lui qui a fait naître sa vocation de botaniste, tandis que plusieurs médecins comme Pierre Cusson⁸⁹⁸ lui dédient leurs thèses ou leurs travaux.

L'Helvétiste est donc une figure de poids pour la scène médicale et universitaire française ; la gloire qui s'attache à son nom n'est pas seulement officielle, elle éveille des sentiments d'amitié et de fidélité qui scellent la permanence de la République des Lettres. La diffusion des talents littéraires de Haller en France prend parfois des voies bien peu académiques comme en témoigne Housset qui fait lire à son « petit rejeton » les poésies de son ami pour lui inculquer le bon goût et les bons sentiments⁸⁹⁹. L'anecdote fait sourire mais nous y voyons au moins deux éléments révélateurs des formes de la réception de Haller en

⁸⁹⁴ Lettre de Joly, Gilibert et Vitet, le 23 août 1768 : « (...) quoique le plan nous paraisse susceptible d'être étayé par les plus fortes raisons, nous avons cru cependant que pour déterminer plus efficacement les administrateurs à la réforme, nous ne pouvions mieux faire que de le présenter avec l'approbation d'un grand maître, en conséquence nous espérons que vous daignerez nous honorer de vos conseils, et juger si le plan proposé est avantageux, si deux Médecins quelque instruits qu'on les suppose peuvent traiter selon les règles de l'art huit cent malades dans une heure et demie, enfin si les administrateurs peuvent se refuser à nos propositions (...). » C'est nous qui soulignons.

⁸⁹⁵ Louis-Marie Girard de Villars (?- ?) obtient son doctorat de médecine de l'université de Montpellier en 1752.

⁸⁹⁶ Lettre de Dufieu à Haller, le 24 mai 1762. Il s'agit du *Traité de physiologie dans lequel après avoir établi des thèses sur le mécanisme de nos fonctions, on donne une explication courte des phénomènes du corps humain*, par Mr. Jean Ferapie Dufieu, à Lyon, chez Claude-Marie Jacquenod fils, 1763. Jean-Férapié Dufieu (1736-1769) est médecin et chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Le texte de l'approbation est reproduit dans l'annexe 11 : « Dédicaces et approbation d'ouvrages scientifiques ».

⁸⁹⁷ En revanche, Dufieu écrit avoir lu et assimilé Lécac, Sénac, Bordenave et Duverney.

⁸⁹⁸ Pierre Cusson (1727-1783), médecin et botaniste de Montpellier, dédie un ouvrage à Haller sans que l'on puisse déterminer avec précision duquel il s'agit. Lettre de Cusson à Haller, le 29 août 1773.

⁸⁹⁹ Lettre de Housset à Haller, non datée (août 1771) : « je fais lire vos poésies à mon petit rejeton afin de lui imprimer de bonne heure de la grandeur d'âme et de la délicatesse dans le sentiment et vous transmettre en lui, il n'est jamais plus content que quand il voit votre portrait à la tête de votre grande physiologie dont j'ai les cinq premiers volumes les trois autres me feraient plaisir. »

France. Tout d'abord, il apparaît une nouvelle fois que c'est la force des vertus et des sentiments, plus encore peut-être que le style, que le public français apprécie dans l'art poétique de Haller. Les valeurs affirmées par l'écrivain sont dignes d'être rapportées au sein de réunions familiales. Ensuite, la scène de Housset montrant à son fils le portrait de son correspondant qu'il n'a jamais rencontré, abolit ainsi la distance géographique qui les sépare. L'échange de portraits peut-être compris comme le prolongement des pratiques d'échanges d'objets qui renforcent les liens entre les Républicains des Lettres⁹⁰⁰. Alors que Haller annonce à Chomel qu'il va lui faire parvenir son portrait, le Français lui envoie en contrepartie celui qu'il a fait graver de son père⁹⁰¹. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'un savant place les portraits des savants influents dans son bureau car leur contemplation est censée être source d'inspiration. Dans le but d'honorer l'un des plus grands naturalistes de l'époque, Gilibert demande à Haller de lui envoyer son portrait qui doit orner un bâtiment du jardin des plantes nouvellement fondé à Lyon⁹⁰². Les Républicains des Lettres cultivent l'amitié épistolaire et les échanges de présents, voire de gravures et de portraits, ce qui comble la frustration de l'éloignement. Regarder le portrait de Haller ou le célébrer au cours d'un dîner en bonne compagnie littéraire comme le fait Mme du Boccage⁹⁰³, consiste à rendre l'amitié vivante et palpable. L'interpénétration des relations officielles, souvent inscrites dans des cadres académiques, et de réseaux privés au sein desquels la diffusion des idées d'un auteur passe par la conversation et la lecture semi-publique de ses lettres, donne une idée de la réelle consistance de la République de Lettres.

Rappelons enfin que dans la continuité des traditions des voyages de formation et des usages de la République des Lettres, les itinéraires des beaux esprits les mènent jusqu'au lieu de séjour des savants les plus estimés. Munis d'une lettre de recommandation, de leur réputation ou de leur seul aplomb, plusieurs Français viennent donc à Berne présenter leurs hommages à Haller, ce geste montrant à lui seul la considération dans laquelle on le tient en

⁹⁰⁰ *Les grands intermédiaires culturels...*, op. cit., p. 15.

⁹⁰¹ Lettre de Chomel à Haller, le 1^{ier} mai 1753. Toutefois, au cours de la dernière lettre, datée du 26 juillet 1754, que l'on ait de Chomel, celui-ci annonce qu'il ne l'a pas reçu : « il y a longtemps que j'avay reçu de vos nouvelles, et j'en suis inquiet vous m'avies promis vostre portrait et je ne l'ay point vu. je suis fort empressé de l'avoir (...) »

⁹⁰² Lettre de Gilibert à Haller, le 20 janvier 1773. Voir aussi son courrier de mars 1773 : « comme l'article qui decerne dans la grande salle du jardin des plantes les tableaux des celebres naturalistes vivans a passé, je vous encore de vouloir faire dessiner d'après votre tableau qui [servira?] a la gravure, de maniere que la ressemblance soit exacte ; je dis simplement dessiner parce que je ferai remplir soit pour la draperie soit pour les attributs et la devise ; aussitot que vous m'aurez donné avis des frais, je vous les ferai passer. »

⁹⁰³ Lettre de Mme du Boccage à Haller, le 14 mars 1765. Elle écrit à Haller qu'elle dînera bientôt avec l'abbé Mably et d'autre gens de lettres ce qui sera l'occasion de célébrer ses talents.

France. C'est ainsi que le jeune Chevalier de B. voyage en Suisse d'où il écrit à sa mère qu'il a « diné & soupé avec le grand et célèbre *Haller*⁹⁰⁴. »

3- L'amorce d'un transfert intellectuel

a- Les répercussions de la diffusion de la pensée de Haller en France

Néanmoins, l'analyse des formes de consécration de Haller en France n'est pas l'aboutissement de notre réflexion. Il convient maintenant d'observer que de la diffusion de ses œuvres peuvent naître deux types de transfert auprès de ses lecteurs français. Dans un premier cas, le transfert est assez formel : le succès d'un ouvrage de Haller inspire un auteur qui souhaite réaliser un travail de même nature. Jean-Emmanuel Gilibert annonce à Haller son désir d'entreprendre un recensement de la flore française à partir du modèle fait par ses soins en Suisse⁹⁰⁵. C'est la méthode établie par Haller que Gilibert se propose d'adopter et pour donner plus de poids à l'estime dans laquelle il tient son guide, il lui dédie son ouvrage sur les fautes en médecine de 1772⁹⁰⁶. Si Haller jouit de la reconnaissance des hommes de sa génération, son influence est sans doute encore plus forte auprès de ceux de la génération suivante qui ont été formés à sa pensée à l'université et le connaissent comme un auteur déjà ancré dans le paysage intellectuel européen. Gilibert prétend que la lecture de Haller a forgé son goût de la science. L'ensemble des lettres de Housset montre que la pensée de Haller est une source d'inspiration directe pour son travail. Après ses études de médecine effectuées à Montpellier, le jeune médecin retourne à Auxerre où ses travaux suivent l'orientation de ceux du Bernois. Housset multiplie les expériences sur le cerveau et recherche les propriétés de la sensibilité. Un médecin de Montpellier, Pierre Boyer de Prébandier prend la liberté de destiner au Bernois son travail sur la saignée qu'il a voulu établir dans la droite ligne des expériences de son célèbre confrère⁹⁰⁷. Boyer de Prébandier espère que son écrit contribuera à diminuer l'usage trop fréquent de la saignée en France et cette finalité atteste à elle seule l'influence directe de Haller dans la formation de ses idées. L'usage de la saignée est alors

⁹⁰⁴ « Lettres de M. le Chevalier de B** à Madame sa mère, pendant son voyage en Suisse », *Journal de lecture ou recueil pour les oisifs*, Amsterdam, à Paris, chez M. M. Rey, 1775, tome 3, p. 62-73, p. 67.

⁹⁰⁵ Lettre de Gilibert à Haller, le 24 août 1771.

⁹⁰⁶ Il s'agit de l'ouvrage suivant : Jean-Emmanuel Gilibert, *L'anarchie médicale, ou la médecine considérée comme nuisible à la société*, Neufchâtel, 1772 (3 vol.).

⁹⁰⁷ Lettre de Pierre Boyer de Prébandier à Haller, le 20 avril 1759.

objet de vives discussions et ses adversaires empruntent les arguments de Haller pour appuyer leur position.

Parallèlement, la réception des idées de Haller peut être la source de travaux qui loin de vouloir les valider, prétendent les contredire. Le *Journal de médecine* de 1757 fait mention d'un travail de doctorat soutenu auprès de la Faculté de médecine de Paris, dont le but est de réfuter les théories de Haller. L'article évoque donc l'« Extrait d'une Thèse soutenue aux Ecoles de médecine de Paris le 27 Janvier de cette année, sous la présidence de M. S. Léger (...) » et dont la question centrale est la suivante : « Si l'Irritabilité dépend des Nerfs comme la Sensibilité ? ». Le programme de recherches entreprises par Jean-Nicolas Jadelot⁹⁰⁸ sur la pulsation artérielle découle de la lecture des expériences de Haller même si leurs résultats s'opposent⁹⁰⁹. Les travaux du médecin bernois sont parfaitement connus puisqu'ils suscitent des tentatives de réfutation mais ces dernières ne permettent pas l'absorption de la pensée hallérienne dans la pensée française. On peut davantage considérer que l'influence du médecin suisse sur ses confrères français se fait plutôt sous la forme d'une confrontation de leurs programmes de recherches. Les problématiques développées par Haller éveillent l'intérêt de ses confrères qui ne peuvent poursuivre leurs travaux en les ignorant. Les théories et les découvertes du Bernois infléchissent le cours des interrogations des professeurs et des étudiants français.

Lorsqu'un texte de Haller pénètre les sphères savantes françaises, sa réception se fait à plusieurs échelles. On peut distinguer les réactions de savants clairement identifiables qui écrivent parfois directement à l'auteur pour lui faire part de leurs commentaires, des comptes rendus faits par des publicistes professionnels, tel que Grimm, dont les intérêts n'entrent pas directement en concurrence avec ceux de Haller, ce qui permet parfois un jugement plus détaché. Les impressions d'un public plus général et anonyme nous parviennent par leurs retranscriptions et les allusions faites par les correspondants de Haller. La réception d'un travail savant n'est jamais neutre et les discussions qui l'accompagnent peuvent infléchir la pensée initiale de l'auteur comme celle des esprits de l'espace de réception. L'accueil des idées de Haller, même si elles suscitent l'approbation, génère des discussions au sein des cercles français ; c'est notamment le cas à propos des théories sur l'irritabilité, la formation

⁹⁰⁸ Jean-Nicolas Jadelot (1738-1793) est un médecin lorrain. Professeur d'anatomie et de physiologie à Pont-à-Mousson, il enseigne ensuite à l'université de Nancy et est nommé médecin à l'hôpital Saint-Charles de la même ville. Il est l'auteur de traités de physiologie et d'anatomie, ainsi que d'une *Pharmacopée du pauvre*.

⁹⁰⁹ Lettre de Jadelot à Haller, le 29 juillet 1772.

des os et la genèse des théories de la circulation⁹¹⁰. Ces trois axes de la réflexion hallérienne sont à l'origine de réactions variées en France mais ce sont les deux premiers qui provoquent les querelles les plus vives. La phase de diffusion et d'accueil d'un travail scientifique n'est pas une fin en soi : c'est le début d'un processus de digestion, de réflexion qui mêle critique et assimilation. Lorsqu'il reçoit un texte de Haller, Thiery ne se contente pas de le remercier mais il énonce toujours son sentiment sur la qualité du travail. Thiery se sert de la physiologie de Haller pour « tracer le plan des maladies du tissu cellulaire⁹¹¹. » A propos de la pharmacopée préconisée par l'Helvétte et surtout de ses observations sur l'usage de l'opium, le Parisien rebondit en exposant ses propres recherches⁹¹². Il a observé de fréquentes coliques chez un patient auquel on administre de l'opium, et ce sont les idées de Haller qui lui permettent de comprendre l'effet de dilatation des vaisseaux causé par les narcotiques. A plusieurs reprises, Thiery annonce qu'il partage l'opinion de Haller sur les abus de la saignée si courante en France et que comme lui, il est favorable à l'usage du « Kyna », c'est-à-dire du quinquina⁹¹³. Chaque fois que Thiery annonce qu'il admet une idée de Haller, il la replace dans l'historique de ses propres recherches. Il ne s'agit jamais d'une lecture et d'une réception passives mais Thiery montre plutôt en quoi le texte lu est un apport concret et une stimulation dans son programme de recherches et comment il tente d'ajuster leurs deux pensées et les résultats de leurs expériences⁹¹⁴. Les travaux de Haller ont donc une action stimulante sur ceux de son correspondant parisien.

La correspondance s'avère particulièrement fructueuse lorsque les auteurs s'échangent notes et travaux en cours d'élaboration. L'historien ne peut sans doute pas toujours déterminer la part de l'influence d'un correspondant dans l'évolution d'un travail scientifique, mais il lui est possible de relever la nature des échanges. Sénac par exemple ne se contente pas de formuler des remarques théoriques à Haller, il lui envoie un dessin des

⁹¹⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 123. Thiery a reçu un texte de Haller portant sur la circulation sanguine ; il s'agit très probablement des *Deux mémoires sur le mouvement du sang, et les effets de la saignée* (1756). Après l'avoir communiqué à Falconet et à Dortous de Mairan, Thiery soumet à Haller l'idée que les Orientaux ont fait à ce sujet des découvertes indépendantes de celles des Européens.

⁹¹¹ Lettre de Thiery à Haller, le 26 octobre 1751. *Ibid.*, p. 130.

⁹¹² Lettre de Thiery à Haller, Aranjues le 2 juin 1755. *Ibid.*, p. 139.

⁹¹³ Thiery énonce cette remarque à l'occasion d'une fièvre sudative, nommée « Suette » en Picardie, qui s'étend en France en septembre 1759. Lettre de Thiery à Haller, le 27 septembre 1759. *Ibid.*, p. 185. Thiery mentionne laconiquement mais régulièrement les vertus du quinquina dans ses observations à Haller.

⁹¹⁴ Dans un même ordre d'idée, Thiery admet la thèse de Johann Georg Zimmermann sur l'irritabilité avec d'autant moins de difficultés qu'elle recoupe ses propres idées développées dans sa thèse sur les fièvres et dans celle sur les esprits animaux.

vaisseaux biliaires réalisé par ses soins mais dont il n'a pas l'occasion de se servir⁹¹⁵. Les échanges de notes et de comptes rendus d'expériences peuvent s'apparenter à un don destiné à enrichir la relation établie entre deux correspondants. A charge pour le récepteur d'offrir un contre-don sous la forme de ses propres résultats expérimentaux ou d'une manière plus recherchée, en faisant connaître du public ceux qui lui ont été confiés. Ainsi, quant il livre dans l'*HARS* de 1753, ses comptes rendus d'expérience sur l'embryologie et sur l'insensibilité des tendons, le physiologiste puise abondamment dans le contenu des lettres échangées avec Réaumur entre 1752 et 1753⁹¹⁶.

Une lecture critique d'un interlocuteur permet alors de corriger et d'infléchir le cours de leurs recherches. Thiery qui souhaite faire réimprimer sa thèse sur les maladies du tissu cellulaire l'envoie d'abord à Haller pour que celui-ci l'annote, la corrige et la complète par ses propres observations, avant de la livrer à l'éditeur⁹¹⁷. Les échanges de travaux sont un gage de confiance si manifeste qu'il arrive à Thiery d'envoyer les thèses des étudiants de la faculté de Paris sans toujours prendre la peine de les trier⁹¹⁸. Il est en effet indispensable d'alimenter régulièrement la correspondance en proposant le plus de matière possible à son interlocuteur. Le rythme et la régularité d'une correspondance sont des indicateurs de l'intérêt porté par les auteurs à leur amitié épistolaire. Toutefois, les règles de sociabilité savante obligent les scientifiques certes à informer leur correspondant de la production de leur pays, mais aussi à sélectionner ce qui mérite d'être envoyé⁹¹⁹.

Et puis, lorsque le processus de réception d'un travail étranger est complet, il aboutit à son appropriation par l'espace récepteur ; la notion de transfert prend alors tout son sens. Il en est ainsi du sort français des planches d'anatomie de Haller. Son travail d'anatomiste suscite un intérêt particulier chez les médecins français et dans une lettre d'avril 1748, Pierre Tarin lui fait part de son intention d'utiliser ses tableaux pour son article « anatomie » qui

⁹¹⁵ Lettre de Sénac à Haller, le 22 février 1758. Sénac a reçu Ramspeck et lui a remis pour Haller « (...) une figure des vaisseaux biliaires injectés et séparés en partie de la substance du foye ». Il ajoute : « Cette figure m'a couté beaucoup de peine, cependant elle est restée longtemps dans mon cabinet ; elle sera mieux entre vos mains qui s'occupent encore de ces sortes d'ouvrages ; examinés la je vous prie, quelque jugement que vous en portiez je serai assés satisfait si elle me rappelle quelquefois dans votre souvenir. »

⁹¹⁶ « Observations anatomiques », *HARS*, 1757 (année 1753), p. 134-137.

⁹¹⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 11 octobre 1757. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 153.

⁹¹⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 28 janvier 1758. *Ibid.*, p. 160.

⁹¹⁹ Thiery choisit de ne pas envoyer le travail du parisien Baron car il le juge suspect et son accueil en France n'a pas été très important. Il nous paraît fort probable qu'il s'agisse de l'ouvrage *Quaestionum medicarum quae circa medicinae theoriam et praxim, ante duo saecula, in scholis Facultatis medicinae Parisiensis agitatae sunt... series chronologica, cum doctorum praesidium et baccalaureorum propugnantium nominibus...* - *Compendiaria medicorum Parisiensium notitia...* publié sous l'autorité du Doyen Hyacinthe-Théodore Baron (1707-1787), Parisii : apud J.-T. Hérisson, 1752, 3 parties en 1 vol. in-4. Un autre volume paraît en 1763. Notons toutefois, que cet ouvrage est malgré tout parvenu à la connaissance de Haller. Lettre de Thiery à Haller, le 28 janvier 1758. *Ibid.*, p. 161.

doit paraître dans l'*Encyclopédie*⁹²⁰. Effectivement, sur les trente trois planches éditées par Tarin pour accompagner son article « Anatomie » paru dans le premier tome de l'*Encyclopédie*, huit d'entre elles proviennent des *Icones anatomicae* de Haller⁹²¹. Ce dernier est donc l'auteur le plus utilisé dans la conception de ces planches.

Selon ses propres inclinations, le récepteur peut manifester un intérêt plus marqué pour certaines des œuvres d'un auteur. Thiery s'intéresse grandement au *Methodus Studii Medici* de Haller⁹²², ce qui peut s'expliquer par sa fonction de médecin régent de la Faculté de Paris, l'ouvrage appartenant à ce titre pleinement à la sphère de ses intérêts. Le *Methodus* a d'ailleurs une répercussion immédiate auprès de la Faculté de Paris car il l'a convaincue de faire mention du nom de l'auteur de chaque thèse, quelque soit son grade universitaire, afin d'en faciliter les citations⁹²³. Thiery avait déjà proposé cette mesure mais c'est en fin de compte le travail de Haller, conjugué au prestige de son auteur, qui achève de persuader ses collègues. Dans une lettre plus tardive, Thiery constate les retombées de cette heureuse mesure qui stimule les étudiants et les engage à rédiger de nouvelles thèses⁹²⁴.

L'influence de Haller se matérialise aussi parfois par un transfert de technique comme lors de l'opération ophtalmologique de la cataracte de M. Bergier de Forel, un Lausannois atteint d'une forte cataracte congénitale. Consulté par le patient, Haller lui conseille de se rendre à Paris⁹²⁵ et l'adresse à Thiery qui à son tour, l'oriente vers le chirurgien Jacques Daviel⁹²⁶. Sur les conseils de Haller, Daviel pratique une incision plus latérale qui facilite l'extraction du cristallin⁹²⁷. L'opération étant un franc succès⁹²⁸, Daviel et Haller échangent entre septembre 1761 et septembre 1762 quelques lettres pour en commenter le déroulement et la portée. Le chirurgien réclame la caution de Haller pour que le public reconnaisse le bien-fondé de sa technique opératoire, dont on sait qu'elle a assuré sa réputation de premier ophtalmologue. *Le Mercure de France* sert de tribune pour montrer à

⁹²⁰ Lettre de Tarin à Haller, le 1^{ier} avril 1748. La lettre ne se trouve pas à la Burgerbibliothek de Berne mais elle est mentionnée dans le *Repertorium...*, *op.cit.*, p. 512.

⁹²¹ *Icones anatomicae quibus praecipuae aliquae partes corporis humani delineatae proponuntur & arteriarum potissimum historia continetur*, auctore Alberto de Haller, Gottingae: apud viduam B. Abrami Vandenhoeckii, 1756.

⁹²² Lettre de Thiery à Haller, le 26 octobre 1751. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 132.

Lettre de Thiery à Haller, le 25 février 1752. *Ibid.*, p. 133.

⁹²³ *Idem.*

⁹²⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 17 avril 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 137.

⁹²⁵ Ce geste renforce l'impression de confiance que manifeste Haller envers les chirurgiens français.

⁹²⁶ « Il carteggio Jacques Daviel-Albrecht von Haller », *Teorie della visione e problemi di percezione visiva nell'età moderna*, a cura di Maria Teresa Monti, Milano, Francoangeli, 1995, p. 183-208, p. 183.

⁹²⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 1^{ier} octobre 1761. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 202.

⁹²⁸ *Idem.*

tous le soutien de Haller à Daviel car il peut arriver qu'un savant juge sa correspondance si importante qu'il l'a publiée dans une revue. En ce sens, Daviel et Haller publient leurs échanges qui paraissent donc dans le *Mercure de France* en 1762 ainsi que dans le *JMCP* de la même année⁹²⁹. Dans ses lettres, Daviel renvoie Haller aux articles qu'il a précédemment publiés dans le *Journal des Sçavans* et le *Mercure de France*, sous-entendant que le Bernois peut y avoir assez facilement accès. Le cas de l'opération de la cataracte de Bergier de Forel relève d'un type de transfert qui fonctionne selon un processus de va et vient d'informations entre Haller et Daviel, chacun jouant tour à tour le rôle de l'émissaire et celui de récepteur des idées et des techniques échangées. La réputation de Haller guide les gestes du chirurgien français. L'opération résulte de la reconnaissance mutuelle de la réputation des deux savants. L'image dont Haller jouit en France s'accroît en raison du succès de l'opération tandis que celle de Daviel auprès de ses confrères français bénéficie du patronage hallérien, habilement rendu public par la publication du *Mercure de France*.

La réception de la pensée de Haller en France a des conséquences stimulantes qui dépassent le seul cadre de la médecine humaine. La physiologie de Haller inspire fortement les travaux du vétérinaire Louis Vitet⁹³⁰ ce qui montre les passerelles établies entre l'anatomie et la physiologie. Le dessein de Haller est de partir de l'expérience anatomique pour aboutir à une réflexion de physiologie et dans un processus de transfert, Vitet parcourt le chemin intellectuel inverse. Il est vrai que dans le débat qui a trait à la classification de l'art vétérinaire comme branche de la médecine humaine ou comme branche de l'agriculture, Vitet est partisan de la première proposition⁹³¹. Le cas de Vitet traduit le polymorphisme que prend l'influence de Haller sur les esprits français. Les ramifications de sa pensée touchent plusieurs disciplines qui elles-mêmes s'interpénètrent, pensons aux liens de la médecine et de l'histoire naturelle.

⁹²⁹ « Réponse de M. Daviel ... à la lettre de M. le baron De Haller du 11 novembre 1761... », *JMCP*, mars 1762, n° 16, p. 245-250.

⁹³⁰ Lettre de Louis Vitet à Haller, le 8 juillet 1771 : « quels avantages n'ais je pas retiré de votre excellente physiologie elle m'a éclairée dans les sentiers tenebreux de l'anatomie du cheval et du bœuf, et sans elle je me serois souvent égaré. » Après avoir obtenu un doctorat en médecine à l'université de Montpellier, Louis Vitet (1736-1809) devient médecin praticien à Lyon où il enseigne également l'anatomie et la chimie. Son intérêt pour l'art vétérinaire l'incite à publier un traité intitulé *Médecine vétérinaire* (1771) qui connaît un vif succès. Directeur de l'école d'accouchement de Lyon, il est également maire de la ville entre 1786 et 1792. Il occupe différentes fonctions politiques et administratives pendant la Révolution.

⁹³¹ P. Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », dans *Enseignement et diffusion des sciences...*, op. cit., p. 207. Buffon pense que c'est le rôle de médecins avertis tels que Vicq d'Azyr, Daubenton ou Vitet, de prendre à leur charge l'étude de l'art vétérinaire. Les physiocrates et certains esprits comme Bourgelat considèrent au contraire que l'art vétérinaire doit être rattachée à l'agriculture puisqu'il contribue à l'amélioration des rendements agricoles.

b- Haller, lecteur de la réception française de ses textes

Naturellement, Haller se montre soucieux de connaître les réactions françaises suscitées par ses travaux. Il en est averti par ses correspondants comme Nicolas-Toussaint Bordenave dont la lettre du 5 octobre 1769 tourne entièrement autour de la traduction des *Elémens de physiologie* de Haller. Il est vrai qu'en tant que traducteur, Bordenave est lui-même impliqué dans l'accueil réservé à l'ouvrage mais il ressort de ses lignes que le livre bénéficie d'une bonne réception, justifiant qu'on en élargisse l'audience⁹³². Pour le rassurer, Thiery promet de parler de lui aux auteurs de la *Gazette littéraire*⁹³³, sûrement parce que Haller lui a demandé d'intervenir en son nom car il sent qu'on ne lui rend pas justice⁹³⁴. L'affaire s'enlise et Thiery, quoique fâché que les journalistes retirent à Haller l'épithète de génie qu'on lui attribue d'ordinaire, conseille à son ami de « laisser les auteurs de la *Gaz. Litt.* en repos (...) »⁹³⁵. » Haller n'est donc pas indifférent à l'image que les journaux et les revues françaises renvoient de lui et il apparaît désireux qu'un cercle de défense s'organise autour de son nom. Thiery lui recommande toutefois d'écrire lui-même une réponse car il sait qu'elle sera publiée et aura plus de poids que la lettre d'un tiers⁹³⁶. Ceci nuance les habitudes de Haller qui charge bien souvent ses amis de prendre sa défense dans les nombreuses querelles qui l'impliquent.

Croiser cette information tirée de la correspondance de Haller avec un regard extérieur, confirme que la réception de ses écrits à l'étranger appartient pleinement aux préoccupations du savant. Pour ce faire, nous pouvons suivre le témoignage du chevalier de La Tramblaye et la relation de son voyage en Suisse. Bien que la publication date de plusieurs années après les faits, sa narration, certifie-t-il, suit le fil des notes prises dans la soirée qui suit sa rencontre avec le grand Haller⁹³⁷ pour lequel il éprouve une sincère admiration qui

⁹³² « Permettès moi de vous offrir une traduction nouvelle de vos Elémens de Physiologie. L'utilité de cet ouvrage, l'accueil juste et mérité dont il jouit depuis longtems faisoient désirer qu'on en étendit l'usage et qu'on le mit à portée d'un plus grand nombre de lecteurs. c'est dans cette vüe que j'ai entrepris de le traduire en François. », lettre de Bordenave à Haller, le 5 octobre 1769.

⁹³³ La *Gazette littéraire de l'Europe* n'a deux ans d'existence : le premier numéro paraît le 7 mars 1764 tandis que le dernier cahier est du 1er mars 1766. La collection forme huit volumes in-8°. Les rédacteurs sont l'abbé Arnaud, mort en 1784, et Jean-Baptiste Suard, mort en 1817. La *Gazette littéraire de l'Europe* fait suite au *Journal Etranger*.

⁹³⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 7 mai 1765. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 247.

⁹³⁵ Lettre de Thiery à Haller, le 9 février 1766. *Ibid.*, p. 255.

⁹³⁶ *Idem*.

⁹³⁷ Amable-Robin de La Tramblaye, *Sur quelques contrées de l'Europe, ou Lettres du Chevalier de*** [La Tramblaye] à Madame la comtesse de****, Londres, [s.n.], 1788, p. 217. Chevalier de l'ordre de Malte, Amable-Robin de la Tramblaye (1739-1807) effectue un voyage en Europe au cours duquel il se rend notamment à Ferney pour y rencontrer Voltaire.

transparaît à plusieurs endroits de son ouvrage. Au cours de sa visite au sage et vertueux Haller, le chevalier cite deux vers des *Alpes* et le grand homme saisit l'occasion de lui demander ce que l'on pense de sa poésie en France⁹³⁸. L'empressement de Haller trahit une réelle curiosité, peut-être un peu soucieuse, et dévoile qu'il sait ne pouvoir se fier entièrement aux comptes rendus des journaux qui lui parviennent. Certes, et nous aurons à nouveau l'occasion d'aborder ce point, en dépit de toutes les remarques acerbes formulées par Haller à l'encontre de la scène intellectuelle française, le savant manifeste un intérêt particulier pour cette dernière, réaction compréhensible en raison de l'importance occupée par la France au sein de l'Europe des Lumières. Il convient cependant de ne pas oublier que le chevalier de La Tramblaye exprime un point de vue français, et qu'il se présente comme un intermédiaire privilégié entre le public de son pays et Haller puisque celui-ci lui fait l'honneur de partager avec lui une conversation intime sur ses idées politiques. Après que le chevalier l'a assuré du succès de ses poésies auprès de ses compatriotes, Haller ne peut s'empêcher d'évoquer son inquiétude quant aux malentendus qui peuvent naître de la lecture française de sa poésie. Il craint que les Français interprètent la grandiose description des Alpes comme un fruit de son imagination⁹³⁹, imagination qui serait gage de son succès. Les mots du poète suisse ne sont peut-être pas ceux retranscrits par son interlocuteur français, mais son insistance à rappeler que la nature a guidé son inspiration et qu'il ne s'est pas laissé entraîner à un lyrisme factice montre que Haller a conscience des écueils qui freine tout effort de compréhension intellectuelle transnationale. Son poème a beau être applaudi en France, sa gloire repose peut-être sur des bases qu'il estime faussées par le moule mental propre aux Français, prompts à suivre leur imagination et ignorant la véritable beauté de la nature alpine. Si la réception de travaux scientifiques réveille des querelles de rivalité, la communication littéraire se heurte à des obstacles inhérents à la culture d'accueil, elle-même issue d'une mémoire nationale. Dans la recension des *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* de Charles Palissot, Haller déplore que les Français le placent dans la filiation du moraliste Boileau ; prisonniers de leurs références littéraires, ils ne savent pas percevoir la singularité de l'écriture hallérienne⁹⁴⁰.

⁹³⁸ *Ibid.*, p. 218 : « Il me tira en particulier, et me dit : soyez vrai ; que pense-t-on de cet ouvrage en France ? »

⁹³⁹ *Ibid.*, p. 219 : « J'ai peint d'après nature ; et l'on doit croire en France que je n'ai peint que des choses idéales. »

⁹⁴⁰ « Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature depuis François I. Jusqu'à nos jours », *GGA*, 1771, p. 1045. Nous nous référons ici à l'extrait du compte rendu, reproduit dans A. von Haller, *Tagebuch seiner Beobachtungen ueber Schriftsteller...*, *op. cit.*, Band II, p. 203. Haller développe une sensibilité que Boileau, plus empreint de méchanceté, ne saurait avoir : « Man sagt in Frankreich Haller habe sich nach dem Boileau gebildet. Keine Dichter können sich unähnlicher seyn. Des Boileau Vorzüge waren in der Mechanik des ausgefeilten Verses, und in der schlaun Bosheit; sein Geschmack schränkte sich auf die Dichtkunst ein, aber sein Herz fühlte

Averti des nouvelles publications françaises par l'assiduité de ses correspondances et de ses propres lectures, Haller en rédige des recensions dans les *GGA* ou dans la *Bibliothèque raisonnée*. Son attention se porte sur les ouvrages d'auteurs français ainsi que sur les éditions françaises de ses propres textes. Au nombre des comptes rendus de ses travaux imprimés en France se trouvent les recensions de ses trois mémoires envoyés à l'Académie des Sciences de Paris : celui sur l'évaporation de l'eau salée⁹⁴¹, celui sur les yeux de quelques poissons⁹⁴² et celui sur les maladies épidémiques⁹⁴³. Haller fait paraître dans le *Journal des Sçavans* une recension de ses *Opera minora*⁹⁴⁴ quoiqu'il se plaigne auprès de Thiery que sa version ait été modifiée⁹⁴⁵. Derrière l'intention méthodologique de classer les outils de travail du monde savant, l'intense activité de recension de Haller traduit aussi un fort attachement à ses écrits⁹⁴⁶. Le médecin, comme l'écrivain et le botaniste, se soucie du devenir de ses textes et de l'interprétation qui en est faite dans les pays voisins. Si la fin de tout travail intellectuel consiste dans une phase de communication, elle implique pour l'auteur une perte de contrôle des usages qui sont fait de ses écrits. Bien que Haller ne soit pas toujours l'acteur initial de la circulation de ses écrits hors des espaces germanophones, il tente le plus souvent de garder la main mise sur ce qu'il estime être l'authenticité de leur signification. Contre les appropriations de mauvais aloi de ses idées, il s'évertue à en restituer le sens et les intentions premières dans des articles. La portée de ses réactions se réduit toutefois à ses correspondants et aux lecteurs des *GGA*, en grande majorité originaires des espaces germaniques. Grâce à sa parfaite maîtrise du français, Haller est en mesure d'évaluer la qualité des traductions de ses textes. Juge sévère et prompt à condamner les faiblesses des versions françaises de son travail, il ne mésestime pas pour autant les difficultés rencontrées par les traducteurs, l'allemand et le français étant deux langues très différentes. En revanche, deux fautes ne trouvent aucune grâce aux yeux de Haller : l'amputation de son texte et les erreurs d'interprétation qui en

nichts, und man wird kein Zeichen einer Rührung bey ihm finden. » ; « On dit en France que Haller s'est formé d'après Boileau. Il n'existe pas de poètes qui pourraient être plus dissemblables. Les attrait de Boileau résidaient dans la mécanique du vers sophistiqué et dans l'intelligente méchanceté ; son goût se limitait à l'art poétique mais son cœur ne ressentait rien et l'on ne peut trouver aucune marque d'émotion chez lui. »

⁹⁴¹ *GGA*, 1764, p. 1129; 137; 139.

⁹⁴² *GGA*, 1765, p. 1253-1254.

⁹⁴³ *GGA*, 1766, p. 1035-1036.

⁹⁴⁴ A. v. Haller, *Opera minora emendata...*, *op. cit.* Le *Journal des Sçavans*, Paris, chez Lacombe, septembre 1768, p. 659-666 ; novembre 1768, p. 794-798 ; janvier 1769, p. 16-21.

⁹⁴⁵ *Bibliographia Halleriana...*, *op. cit.*, p. 207. Voir les lettres écrites par Thiery entre 1767 et 1769.

⁹⁴⁶ Evidemment cet attachement ne concerne pas uniquement la diffusion de ses écrits en France. Il proteste également auprès de ses correspondants italiens du mauvais emploi qui est fait de ses textes. Le 2 février 1758, il sollicite l'intervention de Bonnet auprès des rédacteurs du journal genevois le *Choix littéraire*, afin de rectifier une citation incorrecte de son travail dans le *Conservateur*. Lettre de Haller à Bonnet, le 2 février 1758. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 130.

déforment le contenu. Il réproche avec mépris l'incompétence du traducteur dont les lacunes en latin et en histoire de la médecine conduisent à des approximations maladroites dans la version française de la *Collection des theses medico-chirurgicales*⁹⁴⁷.

L'auteur est aussi préoccupé par l'instrumentalisation de ses textes que l'on insère dans d'autres ouvrages. La recension faite par Haller du « Memoires sur les os... » de Fougereux devient en réalité l'occasion de répéter certains détails de ses observations et de répondre aux objections qui lui sont adressées⁹⁴⁸. Le public doit convenir que l'essai de Fougereux n'a que peu de valeur méthodologique car le mémoire de Haller a été tronqué à plusieurs reprises. Les expériences de ses assistants ne sont pas mentionnées et Fougereux ne fait référence qu'aux ultimes conclusions de Haller. Ses propos y sont si mal et si partiellement rendus que le savant suisse juge dénué de sens le fait d'avoir mentionné son nom dans le titre de l'ouvrage⁹⁴⁹.

La légèreté des Français leur fait commettre d'innombrables négligences que le Bernois se fait un devoir de relever au cours de ses recensions. Ainsi, bien qu'il se montre assez favorable à la traduction de sa physiologie réalisée par Bordenave - rappelons que ce dernier lui a professé son admiration et sa fidélité - Haller regrette qu'il se soit servi de l'édition de 1751 des *Primae lineae Physiologiae* et non de celle améliorée et augmentée de 1766⁹⁵⁰. Le physiologiste n'est pas le seul à déplorer l'inattention des Français. Tissot écrit à Zimmermann, dont on traduit *De l'Orgueil national* à Paris : « J'espere qu'on aura traduit sur la derniere edition et qu'on aura pas fait comme le Chirurg. Bordenave qui vient de traduire les prim. linia. De M. Haller sur l'edition de 1751. Ces meprises dependent de leur ignorance dans tout ce qui se passe hors de chés eux⁹⁵¹. »

Si grande est la vigilance de censeur de Haller qu'elle s'étend aussi à l'« Avant-Propos » de Piet, texte déjà cité dans lequel il expose les raisons qui l'ont amené à traduire *La génération, ou exposition des phénomènes relatifs à cette fonction naturelle*. La recension des

⁹⁴⁷ « Collection des theses medico-chirurgicales sur les points les plus importants de la chirurgie théorique et pratique », *GGA*, 1757, p. 1087-1088 : « Zu wunschen wäre es indessen, daß dem Uebersetzer die Lateinische Sprache und die gelehrte Geschichte besser bekant gewesen wäre. » ; « Il serait souhaitable que le traducteur connaisse mieux la langue latine et l'histoire érudite. »

⁹⁴⁸ « Memoires sur les os pour servir de réponse aux objections proposées contre le sentiment de M. du Hamel de Monceau, avec les Memoires de M. de Haller et Bordenave », *GGA*, 1760, p. 1066-1072.

⁹⁴⁹ *Ibid.*, p. 1066 : « Die Hallerische ist aber durchaus abgekürzt, und sehn wir fast nicht ein, wie man auf dem Titel habe setzen können. » ; « La version de Haller est d'ailleurs complètement réduite si bien qu'on ne voit presque pas pourquoi on l'a insérée dans le titre. »

⁹⁵⁰ *GGA*, May 1769, p. 584. Cette remarque recoupe celle formulée dans une lettre de Haller à Bonnet, le 2 août 1772. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1036-1037 : « M. Bordenave a traduit ma petite physiologie, malheureusement d'après la 2de edition, dans le tems que la troisième étoit imprimée depuis trois ans (...). »

⁹⁵¹ Lettre de Tissot à Zimmermann, 18 février 1769. Samuel-Auguste-André-David Tissot - Johann Georg Zimmermann, *Correspondance...*, *op. cit.*, p. 532.

GGA reprend et répond point par point à l'argumentation de Piet⁹⁵². D'entrée de jeu, Haller conteste subtilement la légitimité de l'auteur qui a osé entreprendre un tel travail alors qu'il n'est qu'un obstétricien parisien dont le nom lui est inconnu⁹⁵³. Une telle remarque sous-entend que si un homme aussi bien informé que lui n'en a jamais entendu parlé, le nom de Piet n'a guère dû traverser les frontières françaises. Dès lors, Haller a trouvé son angle d'attaque : Piet a voulu traduire et adapter la partie des *Elementa* qui traitait de la génération mais il n'en avait pas les capacités. Preuve en est que le traducteur a avoué avoir éprouvé des difficultés à comprendre certains passages du texte hallérien⁹⁵⁴. L'obscurité de certains passages était la première raison pour laquelle Piet avait envisagé de traduire Haller. Mais l'auteur ne l'entend pas ainsi et loin d'admettre la confusion de certaines parties de son texte, il renverse l'argument de Piet dont les difficultés de compréhension sont certainement dues à ses propres lacunes puisqu'il a omis de traduire de nombreux endroits. Effectivement, Piet a commis le péché suprême aux yeux de Haller : il a tant et si bien raccourci son texte qu'il en a déformé le sens. On s'en rappelle, Piet avait délibérément supprimé certains passages qu'il jugeait inutiles ou redondants puisqu'il voulait offrir aux lecteurs français une version facile d'accès, plus synthétique et moins onéreuse. Le Bernois fait mine d'ignorer cette idée de l'« Avant-propos » et il ne mentionne à aucun moment dans sa recension le reproche des contraintes qu'occasionne la taille de son texte foisonnant de détails. Sa lecture de l'« Avant-propos » est partielle et partielle puisqu'il n'y puise que les preuves de l'incompétence possible de Piet. Sa traduction française forme un ensemble maladroit et laborieux, par conséquent le sens des propos de Haller n'a pas été vraiment compris, ni restitué avec justesse⁹⁵⁵. L'auteur reproche aussi à Piet ne n'avoir rédigé que peu de notes et de remarques et d'avoir ajouté ses propres commentaires lorsqu'il voulait montrer que son point de vue divergeait avec celui du texte initial.

L'analyse de cette recension montre bien que les enjeux liés à la traduction française des œuvres de Haller sont de plusieurs ordres. L'entreprise de traduction s'accompagne d'un travail de relecture sélective afin de proposer une nouvelle version plus adaptée aux goûts et

⁹⁵² « La Generation ou exposition des phenomenes relatifs à cette fonction naturelle trad. de la Physiologie de M. de Haller avec des Notes etc. », *GGA*, 1774, p. 145-146 ; p. 249-250.

⁹⁵³ *Ibid.*, p. 145. « Der Uebersetzer ist ein uns unbekannter Wundarzt und Geburtshelfer zu Paris. » ; « Le traducteur est un chirurgien et obstétricien de Paris qui nous est inconnu. »

⁹⁵⁴ *Idem* : « Er hat (...) die Hallerische Arbeit hin und wieder schwer zu verstehen gefunden; und vieles hat er auch ganz weggelassen. » ; « Il a trouvé ici et là le travail de Haller difficile à comprendre et il en a donc omis beaucoup de passages. »

⁹⁵⁵ *Idem* : « Die Uebersetzung ist ziemlich buchstäblich, und eben deswegen hat er den wahren Sinn des Verfassers nicht allemal getroffen. » ; « La traduction est assez littérale, si bien qu'il n'a pas du tout compris le sens voulu par l'auteur. »

aux tendances intellectuelles du public de l'espace de réception. En déformant les textes originaux, les impressions infidèles sont très souvent sources de mécontentement pour les écrivains du XVIII^e siècle, et les démêlés de Voltaire avec les éditeurs de *La Pucelle* en sont l'illustration parfaite. Toutefois, il semble que l'on peut décerner dans le comportement de Haller et dans l'opiniâtreté avec laquelle il lit et recense les versions étrangères de ses travaux, une rigueur particulière, inhérente à sa méthode de travail et, si ce n'est à son caractère, à sa conception du savant qui a pour devoir d'asseoir et de protéger sa réputation sans cesse mise à mal dans un milieu concurrentiel. Haller est à la fois héritier de la tradition de l'érudition encore forte dans les espaces germaniques et l'un des précurseurs de la rigueur expérimentale comme en témoigne ses carnets de notes ; ses écrits de médecine sont donc très denses et regorgent de références historiques et scientifiques. Sa quête du détail et de la précision méthodologique, ses efforts d'exhaustivité quand il traite un sujet sont parfois mal comprises du public français mais Haller y reste très attaché, d'où la virulence avec laquelle il dénonce toute transformation et simplification de ses propos. Les interférences de sa communication scientifique avec ses confrères français sont donc dues en partie à des différences de méthode.

Haller est une référence essentielle de la communauté savante de son temps. Des lignes de force se dégagent de la communication savante entretenue par Haller avec ses contemporains français. Un vaste réseau épistolaire et la publication d'articles et de mémoires dans des périodiques à large audience se révèlent être les supports de la diffusion de sa pensée en France. La circulation des idées de Haller montre l'articulation des dispositifs de communication dont disposent les Républicains des Lettres. Par sa correspondance, le lettré tente d'agir sur l'activité des périodiques savants qui diffusent ses écrits. Si la qualité de l'annonce ou de la recension de ses travaux ne le satisfait pas, le savant entre alors en contact avec le journal, soit en son nom propre, soit par l'intermédiaire d'un correspondant. Le cas de Haller, recenseur infatigable, a ceci de particulier que ses articles parus dans les *GGA* sont l'ultime projection de la réception française de ses ouvrages. La communication des ouvrages de Haller se fait aussi au sein des salons comme en témoignent les lettres de Mme du Boccage ou les allusions à madame de Graffigny dans les courriers de Thiery. Il est vrai que dans une thèse récente, l'historien Antoine Lilti⁹⁵⁶ a décrit les salons comme des espaces de divertissement, où les éloges mondains et les lectures plaisantes sont davantage acclamés que

⁹⁵⁶ Antoine Lilti, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005.

les auteurs trop profonds dont on se défie. Ce sont donc les vertus récréatives et le charme des tournures de la poésie hallérienne qui sont probablement loués par la bonne compagnie des salons. Des traces éparses dans les lettres adressées à Haller permettent aussi de déceler une forme de transmission orale, plus discrète dans les sources, mais dont les conséquences ont du pourtant être fondamentales pour la réception des idées de l'Helvétie en France. Outre le fait que la personne et la santé de Haller font l'objet de discussions au sein des compagnies savantes, ses travaux d'anatomie sont enseignés aux étudiants de l'université de Montpellier. Néanmoins, il est possible de nuancer l'influence de la transmission des découvertes de Haller par le biais des différentes facultés sur la construction du discours chirurgical de la France de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Les théories sur la sensibilité et l'irritabilité sont certes enseignées dans les écoles de chirurgie de Paris, mais on n'en perçoit pas de trace dans les traités de cette discipline publiés en France puisqu'elles ne sont pas validées par la toute puissante Académie Royale de Chirurgie⁹⁵⁷.

⁹⁵⁷ Voir le témoignage de L.-M. Girard de Villars repris par H. Steinke dans *Irritating Experiments...*, *op. cit.*, p. 243.

Conclusion de la première partie

Cette première partie a permis de voir que Haller possède un réseau relationnel bien établi en France⁹⁵⁸ et qu'à l'image de l'ensemble de ses réseaux épistolaires, celui-ci s'est développé et accru au cours de sa carrière. Loin d'occuper uniquement la fonction de simples *termini*, les correspondants français du savant bernois activent d'autres réseaux pour entrer en contact avec lui, diffuser ses idées, lui procurer des livres et des nouvelles ou répondre à ses interrogations. Certes, nombre des hommes qui s'adressent à lui, attirés par sa réputation, sont à l'origine d'un commerce éphémère. Toutefois, joint à la lecture des périodiques, un foyer de quelques correspondants réguliers permet à Haller d'être au fait des parutions et de l'actualité des travaux scientifiques français.

Des cercles d'amitié et d'échanges intellectuels se sont formés autour de préoccupations et d'idées communes. Qu'il s'agisse de discussions épistémologiques touchant le rôle et les modalités de l'expérience, ou d'un échange de vues ayant trait aux applications utiles de la science, et par conséquent à la place occupée par ses acteurs au sein de la société, ces sujets relèvent bien du commerce entre des hommes éclairés. Les dialogues qui se nouent autour de la querelle de l'inoculation, de la gestion des hôpitaux ou de la production de sel s'assortissent de la communication de détails techniques, posant les jalons d'un possible transfert de connaissances.

Les pratiques de la sociabilité et de la communication scientifiques développées par le médecin bernois sont caractéristiques de celles d'un Républicain des Lettres. L'articulation bien maîtrisée entre la correspondance et l'écriture de recensions caractérise d'ailleurs le fonctionnement de la communauté des lettrés dans sa phase la plus tardive. Le public français, composé d'hommes de science qui aspirent à vivre de leurs talents et d'amateurs éclairés, loue en Haller la puissance de travail et ses connaissances universelles⁹⁵⁹. Les échanges qu'entretient le savant bernois avec ces confrères français nourrissent réciproquement les réflexions de la scène intellectuelle française et sa propre pensée. Les présents qui accompagnent l'envoi des lettres sont donc essentiels puisqu'ils permettent à Haller, physiquement absent, à la fois de se tenir informé de l'évolution des productions intellectuelles du pays voisin et d'alimenter le public français avec ses propres écrits.

⁹⁵⁸ Frank W. Dougherty, *Christian Gottlob Heyne's correspondence with Albrecht and Gottlieb von Haller*, Göttingen, Norbert Klatt, p. 52.

⁹⁵⁹ De la même façon, dans les pays germanophones, Haller est très souvent présenté comme un *Universalgelehrter*.

Le fait que la communication s'accompagne de polémiques et de controverses est assurément normal. Cependant, ces querelles qui divisent Haller et les esprits français prennent un tour passionné qui révèlent que certains interlocuteurs de l'Helvétiste ont déplacé les discussions au delà de la sphère traditionnelle de la République des Lettres à la police bien codifiée et établie. Par sa double appartenance, à la communauté savante transnationale, et à un Etat dont il est citoyen, le Républicain des Lettres est confronté à des choix⁹⁶⁰ : il entend faire valoir ses idées, tout en respectant les règles de sociabilité en vigueur parmi les lettrés. Ses prises de position intellectuelle sont parfois déterminées par les conditions extérieures à son travail. En outre, dans les débats qui l'opposent aux philosophes et aux courants éclairés les plus audacieux, les arguments auxquels Haller recourt ne sont plus seulement scientifiques, ils sont davantage identitaires.

⁹⁶⁰ Françoise Waquet, « Qu'est-ce que la République des Lettres ? », *op. cit.*, p. 488.

Deuxième partie : LES EN JEUX IDENTITAIRES, POINTS D'ACHOPPEMENT OU MOTEURS DE LA COMMUNICATION SAVANTE ?

Chapitre IV : POLÉMIQUES ET CRITIQUES, LES ROUAGES INDISPENSABLES DE LA DISCUSSION SAVANTE

« Je suis on ne peut pas plus content de votre réponse générale à vos adversaires et particulière à Mess. Witt et Lamure. Je ne vois pas ce qu'on pourrait vous répliquer, et je vois avec le plus grand plaisir que vous resterez maître du champ de bataille⁹⁶¹. »

« je serois charmé de savoir si vous voulez que je retranche tout l'article de la sensibilité, ou si vous préféreriez que je laissa parler m^r Whyth, comme je l'ai fait, et qu'à la fin je lui tomba dessus pour le combattre par vos raisons, le térerasser, le confondre et l'anéantir⁹⁶². »

Le premier enjeu identitaire que nous entendons analyser correspond aux différents paramètres qui composent l'identité et l'activité d'un savant selon Haller. Non content d'être l'auteur d'une œuvre immense et pluridisciplinaire, celui-ci a également réfléchi à l'utilité et aux moyens les plus appropriés à la bonne marche de la communication savante et de la circulation du savoir. Le poids de ces considérations dans l'ensemble des préoccupations intellectuelles du savant ne peut échapper au chercheur qui se consacre à l'étude de son œuvre. Dès lors, la question de la conception développée par Haller de la communication au sein du monde lettré est étroitement liée à l'analyse de sa pratique savante, qu'il soumet lui-même à de multiples observations afin de la légitimer.

Une présentation des formes et des fins du commerce savant tel qu'il est entendu par Haller posera le cadre de nos réflexions et d'un questionnement organisé autour de trois axes principaux. Quelles fins octroie le Bernois aux querelles savantes et à la rédaction de recensions ? Quel traitement réserve-t-il à ses contemporains français au cours de ces deux temps forts de son activité ? Au final, dans quelle mesure les controverses et les recensions participent-elles à la communication développée par Haller avec ses confrères français ?

⁹⁶¹ Lettre de Thiery à Haller, le 30 juillet 1760. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 200.

⁹⁶² Lettre de Jean Ferapié Dufieu à Haller, le 1^{er} août 1762.

1- Réflexions préliminaires : la conception du commerce savant chez Haller

L'utilité et les formes du commerce savant ont inspiré à Haller des remarques, formulées au cours de sa correspondance et de diverses publications, mais aussi deux textes plus construits, traitant de la fonction d'un journal savant et d'une recension de qualité, qui forment les préfaces des volumes des *Göttingische Gelehrte Anzeigen* de 1747, année où il prend la direction du journal⁹⁶³, et de l'année suivante. De même, la problématique de la circulation du savoir au sein de la communauté savante et celle de la nature facilement querelleuse des relations entre lettrés se mêlent dans la préface du sixième volume de ces *Epistolarum ab eruditissimis viris ad Albertum Hallerum*⁹⁶⁴, et à ce titre, ce texte mérite pleinement qu'on s'y arrête. Haller y expose le fruit de ses réflexions concernant la communication d'une correspondance privée car il appartient au devoir du lettré de partager les informations les plus utiles à l'ensemble de la communauté savante. Mais le texte montre avec lucidité que ce louable désir se heurte à de réelles difficultés, dues à la teneur des lettres échangées par Haller avec ses correspondants les plus proches. En premier lieu, la lettre, support privilégié d'informations scientifiques et personnelles, occasionne une confusion entre les sphères publique et privée, alors qu'en temps normal ces deux sphères distinguent deux registres complémentaires dans la circulation des idées. Les savants échangent fréquemment des nouvelles de la santé de leurs confrères, et ceci d'autant plus naturellement que la maladie des lettrés devient un objet de préoccupation et de réflexion comme l'illustre le succès rencontré par l'essai *De la santé des hommes de lettres* publié par Tissot en 1775. Il n'en demeure pas moins que Haller, pourtant lui-même enclin à instruire le public de son état de santé, se pose la question de savoir s'il est moralement fondé à dévoiler des informations sur l'état de santé d'un confrère dans le cadre de la publication d'une correspondance. Parler de ses maux est un lieu commun de la correspondance savante, les médecins en tirant même d'utiles informations pour le progrès de leur art, mais il semble malgré tout légitime à Haller de taire la maladie d'un homme célèbre⁹⁶⁵, surtout si cela peut nuire à l'accueil fait à ses écrits.

⁹⁶³ « Vorrede zum Jahrgang 1747 », *Göttingische Zeitungen von Gelehrten Sachen*, Göttingen, in der königl. Universitäts-Buchhandlung, Johann Wilhelm Schmid, 1747.

⁹⁶⁴ Préface du sixième volume des *Epistolarum ab eruditissimis viris ad Albertum Hallerum scriptarum Pars I* (1775). Haller a sélectionné une partie des lettres qu'il a reçues et il les a imprimées en six volumes sous le titre : *Epistolarum ab eruditissimis viris ad Albertum Hallerum scriptarum Pars I, latinae*, Bernae, Societatis typographicae, 1773-1775. Il n'est pas anodin que le professeur Erich Hintzsche ait choisi d'insérer un texte du Bernois justifiant l'intérêt de la publication de ses échanges épistolaires dans l'introduction qui ouvre l'édition de la correspondance d'Albrecht von Haller avec Marc Antonio Caldani.

⁹⁶⁵ *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, op. cit., p. 7.

Le second obstacle à la publication d'une correspondance savante énoncé par Haller est cette fois d'ordre épistémologique puisqu'il relève des réflexions d'un homme de science sur sa pratique. Haller fait le constat qu'une correspondance savante est fréquemment constituée de nombreuses lettres qui se font l'écho de polémiques et qui contiennent des propos virulents à l'encontre d'autres personnalités de la République des Lettres. Les remarques de Haller à ce sujet révèlent l'importance de ses considérations sur la nature des relations que doivent entretenir les membres de la communauté des lettrés ainsi que sur l'utilité des querelles. En définitive, la querelle appartient à deux niveaux complémentaires de l'élaboration du discours scientifique. On peut bien sûr l'appréhender comme outil de la construction du savoir scientifique et littéraire, mais également comme mode de communication à l'intérieur du monde savant⁹⁶⁶. L'écrit de Haller soulève des interrogations fondamentales sur le rôle des correspondances dans la construction de la polémique. Tout d'abord, il pointe la contradiction entre la liberté de ton qu'un auteur peut s'autoriser dans des lettres destinées à des destinataires proches et la modération qui doit régir les débats publics. Ensuite, Haller n'ignore pas que la publication de lettres déjà anciennes risquerait de ranimer l'animosité des tenants d'une polémique déjà éteinte. Perpétuer une querelle au-delà de l'époque où elle s'est déroulée lui paraît non seulement infructueux pour la construction du savoir scientifique, mais également dangereux pour le maintien de l'ordre qui doit régner dans le monde des lettrés. La polémique fait partie de l'activité de l'homme de science - et nous verrons quels mécanismes déclenche Haller pour la mener à bien - mais il convient de l'encadrer socialement et de la borner chronologiquement. Comme tous ses contemporains, Haller est le témoin et l'acteur du décalage entre l'idéal de courtoisie et d'harmonie qui doit régler les rapports des Républicains des Lettres et la réalité plus conflictuelle des dialogues savants. La récurrence des réflexions de ce type sous la plume du Bernois témoigne de leur grande signification dans le déroulement de son œuvre et de son parcours au sein de la communauté des doctes. Le cas des relations à caractère polémique entretenues par Haller avec la scène intellectuelle française va nous permettre de mesurer l'écart entre l'idéal des relations pacifiées qu'il professe et sa pratique quotidienne d'homme de science.

Les inclinations les plus profondes de Haller, sa curiosité insatiable pour toutes les affaires de son temps, son immense aptitude à la sociabilité épistolaire et le statut de juge octroyé par son rôle de critique dans les *GGA* le conduisent à participer pleinement à

⁹⁶⁶ Irène Passeron, « La République des Sciences. Réseaux des correspondances, des académies et des livres scientifiques. Introduction », *Dix-Huitième Siècle*, 2008, n°40, p. 5-27, p. 16 : « Il faut sortir des clichés habituels sur la description des polémiques interprétées comme autant de troubles à un idéal irénique de la République, afin d'analyser les stratégies scientifiques à l'œuvre (...) »

l'agitation intellectuelle du siècle. Le jeu des contradictions et des oppositions entre les savants crée une tension nécessaire à la vie et à la cohérence de ce que Jacques Roger nomme un « écosystème intellectuel⁹⁶⁷ ». L'esprit de controverse marque l'œuvre de Haller parce qu'il est inhérent à son caractère et à son identité d'homme de science. L'incessante activité intellectuelle du Bernois s'expliquerait par la tentative d'obtenir une réponse aux questions existentielles par l'analyse des opinions contradictoires de son siècle⁹⁶⁸. Empiriste convaincu, Haller fonde sa pratique scientifique sur des principes rigoureux et il bannit toute considération métaphysique de ses comptes rendus expérimentaux. Toutefois, ses racines intellectuelles, en particulier les leçons de Willem Jacob s'Gravesande⁹⁶⁹, donnent à ses interrogations dans le domaine de la physiologie une dimension morale qu'on ne saurait ignorer⁹⁷⁰. Le recours croissant à l'expérience et l'accélération de la circulation du savoir soumettent d'autant plus la production scientifique au regard et au jugement du public ce qui dote la polémique du statut d'outil méthodologique en sciences⁹⁷¹. Mais si Haller a senti le rôle de levier incontournable joué par la polémique dans la construction du discours savant, ses remarques sont parfois contradictoires et ambivalentes. La polémique appartient aux formes discursives de la science classique à l'époque des Lumières et après en avoir négligé longtemps la portée, les historiens modernes tentent maintenant de la cerner au plus près en distinguant les registres car le terme large de « querelle » ou de « polémique » couvre des types de débats différents. La *dispute*, la *discussion* ou la *controverse* n'ont pas la même étendue temporelle et elles n'enclenchent pas les mêmes mécanismes⁹⁷². La dispute naît d'un fait précis et elle prend souvent des formes irrationnelles. L'issue d'une dispute se règle lorsqu'une autre voix que celles des participants s'élève pour donner arbitrairement raison à

⁹⁶⁷ J. Roger, *Pour une histoire des sciences à part entière*, texte établi et présenté par Claude Blanckaert, Paris, Albin Michel, 1995. Le terme est repris par C. Blanckaert dans son introduction très stimulante de cette synthèse des écrits de J. Roger.

⁹⁶⁸ K. S. Guthke, « Hallers Lyrik-Glanz und Krise der Aufklärung », dans *Albrecht von Haller 1708-1777. Zehn Vorträge...*, op. cit., p. 19-42.

⁹⁶⁹ Willem Jacob s'Gravesande (1688-1742) étudie le droit à l'université de Leyde où il obtient un doctorat en 1707. Il est un des fondateurs du *Journal littéraire de La Haye* (1713) auquel il fournit longtemps de nombreux articles et recensions. La participation de s'Gravesande à la délégation des Pays-Bas lors de l'accession au trône du roi Georges Ier d'Angleterre en 1715 est un moment décisif de sa carrière, car il y rencontre des proches de Newton. Dès lors, nommé professeur de mathématiques et d'astronomie de l'université de Leyde (1717), dont il accroît la réputation aux côtés de Boerhaave, il préconise l'adoption d'une démarche expérimentale dans l'étude des sciences de la nature, s'inspirant de la physique mathématique des *Pincipia* de Newton. Membre de la Royal Society, s'Gravesande reprend les fondements de la pensée newtonienne dans ses *Physices elementa mathematica, experimentis confirmata. Sive, introductio ad philosophiam Newtonianam* (1720-1721), présentés à ses étudiants sous une forme abrégée *Philosophiae Newtonianae institutiones* (1723).

⁹⁷⁰ Simone De Angelis, « Haller im Spannungsfeld von Naturwissenschaft und Glaube », *Unipress*, Bern, Stämpfli AG, 2007, Heft 135, p. 27-28.

⁹⁷¹ Christophe Prochasson et Anne Rasmussen (dir.), « Comment on se dispute. Les formes de la controverse », *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, 2007, n°25.

⁹⁷² Marcelo Dascal, « Controverses et polémiques », dans *La science classique...*, op. cit., p. 26-38.

l'un ou à l'autre. Inversement, une discussion s'achève lorsque les participants valident une opinion en se référant à un outillage mental défini et accepté par tous. Contrairement aux deux modes discursifs précédents, la controverse se déclenche à l'occasion d'un sujet précis, mais au fur et à mesure du débat, les interlocuteurs, mesurant leurs profondes divergences intellectuelles, étendent la discussion à d'autres domaines. Il est dès lors malaisé de définir chronologiquement une controverse car aucune intervention ne parvient à l'éteindre complètement. Malgré ces distinctions, la typologie modèle des querelles établie par les historiens et les épistémologues ne s'applique pas avec précision à la réalité des discussions savantes qu'il n'est pas toujours possible d'analyser en fonction de critères trop précis. Haller lui-même emploie indifféremment les termes de discussion, dispute, querelle ou controverse pour caractériser les polémiques savantes dont il est l'acteur ou le témoin. Toutefois, il apparaît que la controverse est le type de polémique le plus récurrent au XVIII^e siècle. Par commodité, pour inscrire notre réflexion dans la continuité des études hallériennes qui l'emploient de façon privilégiée, c'est le terme que nous utiliserons le plus fréquemment pour caractériser les querelles qui opposent Haller à ses rivaux français.

Des études portant sur des sujets particuliers de controverses menées par Haller avec ses contemporains français ont déjà été réalisées. Sans que nous développions une analyse précise de ces discussions scientifiques, il convient d'en restituer ici les principaux termes. Les facteurs, le déroulement et les conséquences de la querelle retentissante qui a opposé Haller à La Mettrie ont été analysés par Ann Thomson et Ursula Pia Jauch⁹⁷³. Rappelons que dès *L'Histoire Naturelle de l'Âme* (1745), remaniée sous le titre du *Traité de l'Âme* (1750), le philosophe français part de l'idée de Haller selon laquelle différentes régions du cerveau sont les sièges de plusieurs facultés, pour affirmer le principe de l'extension, et par conséquent de la matérialité, de l'âme. De façon plus significative, dans *L'homme machine* La Mettrie reprend et dénature la théorie de l'irritabilité et les expériences prouvant la contraction des fibres musculaires de parties séparées de l'ensemble du corps. Se servant de l'observation de chairs palpitantes et de la persistance du mouvement péristaltique des intestins après la mort, il en déduit que la capacité de la matière à s'animer sans le concours de l'âme serait donc le fondement du matérialisme. L'anatomie comparée et l'analogie des résultats des expériences que le Bernois réalisent sur les animaux et sur les êtres humains confortent le propos du

⁹⁷³ Ann Thomson, « La Mettrie, lecteur et traducteur de Boerhaave », *Dix-huitième siècle*, 1991, n°23, p. 23-29. Ursula Pia Jauch, « La Mettrie, die "Suißes" und die Toleranz. Oder : Aufklärung mit gezogener Bremse », *Schweizer im Berlin des 18. Jahrhunderts : internationale Fachtagung 25. bis 28. Mai 1994*, hrsg. von Martin Fontius und Helmut Holzhey, Berlin, Akademie Verlag, 1996, p. 249-259.

philosophe⁹⁷⁴. On sait que Haller, profondément heurté par la provocation de La Mettrie qui lui a dédié *L'homme machine*, riposte par le biais de ses correspondances et d'une lettre envoyée au *Journal des Sçavans*⁹⁷⁵, et qu'il s'ouvre également de ses tourments à Maupertuis. Bien qu'elle s'achève avec la mort de l'écrivain français, la querelle marque néanmoins les esprits et Condorcet l'évoque dans l'éloge de Haller qu'il prononce à l'Académie des Sciences.

D'autre part, Hubert Steinke a décrit la géographie, les acteurs et les formes de la querelle engendrée par la diffusion des théories sur la sensibilité et l'irritabilité de Haller⁹⁷⁶, et Roselyne Rey s'est attachée à la lecture et aux causes du rejet de ces idées parmi les médecins vitalistes de l'École de Montpellier⁹⁷⁷ au premier rang desquels figurent Bordeu, Ménuret de Chambaut⁹⁷⁸ ainsi que Barthez. L'origine des divergences entre ces médecins et le Bernois repose notamment sur une conception épistémologique de l'expérience. Les Montpelliérains donnent la primauté à l'observation et accusent les manœuvres expérimentales élaborées de Haller de dénaturer le sujet et de fausser les résultats de l'expérience. En outre, contrairement au physiologiste helvète qui distingue les deux propriétés, ses adversaires vitalistes font de l'irritabilité une propriété intégrée dans le principe explicatif plus large qu'est la sensibilité⁹⁷⁹. Haller ne peut souscrire à cette prise de position puisqu'il travaille en différenciant les parties du corps, établissant ainsi un rapport particulier entre la structure et la fonction de chacune d'entre elles, alors que les tenants du vitalisme développent une vision holistique du fonctionnement du corps. Pour contrer les vues hallériennes, les Montpelliérains multiplient les expériences, répétant celles décrites par le Bernois et ses disciples. Ils utilisent également l'*Encyclopédie* comme tribune : les articles « Pouls » et « Inflammation » rédigés par Ménuret de Chambaut sont à lire comme de véritables réfutations des théories hallériennes, tandis que

⁹⁷⁴ La Mettrie, *L'homme machine*, dans *Œuvres philosophiques*, texte revu par Francine Markovits, tome I, Paris, Fayard, 1984, p. 73 : « Les divers États de l'Ame sont donc toujours corrélatifs à ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance, et ces causes, servons nous ici de l'Anatomie comparée ; Ouvrons les entrailles de l'Homme et des Animaux. Le moyen de connoître la Nature humaine, si l'on n'est éclairé par un juste parallèle de la Structure des uns et des autres ! »

⁹⁷⁵ « Lettre de M. Haller à Messieurs les auteurs du Journal des Sçavans », *Journal des Sçavans*, 1749, p. 300-301.

⁹⁷⁶ La France et l'Italie sont les deux foyers les plus actifs de cette controverse qui fait naître de violentes oppositions à Haller mais également de fortes tensions entre les savants d'un même pays, voire d'une même institution. La majorité des mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie se montrent favorables à l'idée de Haller qui affirme l'insensibilité des tendons mais la récusation virulente de Le Cat fait aussi des émules.

⁹⁷⁷ R. Rey, *Naissance et développement du vitalisme...*, *op. cit.* Voir en particulier le sous-chapitre « La sensibilité et l'irritabilité », p. 139-157.

⁹⁷⁸ Jean-Joseph Ménuret de Chambaud (1739-1815) obtient son doctorat de médecine à l'université de Montpellier. Proche des encyclopédistes, il part pour Paris où il devient médecin de la comtesse d'Artois. Médecin des armées pendant la Révolution, il soigne le général Dumouriez ce qui le conduit à s'exiler. Il ne revient à Paris qu'après le 18 Brumaire.

⁹⁷⁹ Voir la seconde partie de l'annexe 14 : « Résonances du travail de Haller dans l'*Encyclopédie* ».

Fouquet invite explicitement le lecteur de l'article « Irritabilité » à se reporter à celui intitulé « Sensibilité ».

Shirley A. Roe, Patrice Duchesneau, Maria Teresa Monti et Amor Cherni ont travaillé, avec des conclusions différentes, sur les positions du médecin bernois dans la controverse sur la théorie de la préformation et de l'épigenèse. En effet, Haller s'est d'abord prononcé en faveur de la théorie de la préformation oviste soutenue par Boerhaave. Etayées par Malebranche, qui trouve une fleur toute formée dans un oignon de tulipe, et par Malpighi, qui observe dans un œuf de poule la présence d'un embryon visible, les idées de « préformation des germes » et d'« emboîtement des germes » se sont développées dans les années 1670. Leurs partisans postulent que l'homme se trouve tout entier dans des germes, créés par Dieu, qui se développent au cours de la croissance du fœtus. Si les tenants de l'ovisme pensent que l'embryon se trouve déjà entièrement formé chez la mère, niant le rôle du liquide spermatique, à la suite de la découverte des animalcules spermatiques par Anthony van Leeuwenhoek d'autres considèrent au contraire que l'embryon préformé est contenu dans ces vermisseaux, la mère n'offrant qu'un terrain nourricier favorisant le développement du germe. Dans un second temps, prenant en compte les expériences de Trembley sur la régénération des polypes d'eau douce⁹⁸⁰, Haller prend partie pour l'épigenèse, hypothèse selon laquelle si une substance existe bel et bien dans l'embryon, le développement du fœtus s'explique par les ajouts de parties successives, nouvellement créées. Pourtant, bien qu'il soit difficile de dater avec certitude l'abandon de la thèse de l'épigenèse par Haller, à partir de 1755, les observations qu'il mène sur la formation du cœur dans des œufs de poule fécondés⁹⁸¹ l'incitent à regagner le camp des défenseurs de la préformation. Selon lui, le problème essentiel de l'épigenèse est de trouver une force organisatrice qui permet à chaque partie de se développer dans un ordre cohérent et non en suivant le hasard. Ses travaux l'incitent à constater que la formation progressive du cœur du poulet s'explique par l'apparition de parties déjà existantes et non par l'addition de parties nouvelles. En ce sens, les idées de Haller vont à l'encontre de celles d'un Maupertuis, persuadé que les phénomènes d'hérédité s'expliquent par le rôle combiné de la mère et du père.

Ces champs de réflexion ayant déjà été largement défrichés, nous n'entendons pas traiter ici de la confrontation de théories scientifiques sur un thème particulier. L'orientation

⁹⁸⁰ Dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce à bras en forme de cornes* (1744), le naturaliste genevois Abraham Trembley (1710-1784) décrit la régénération complète de cet animal qu'il nomme hydre d'eau douce.

⁹⁸¹ Les comptes rendus de ces observations paraissent en français dans l'ouvrage : *Sur la formation du coeur dans le poulet, sur l'oeil, sur la structure du jaune &c*, par Mr. de Haller, Lausanne, Bousquet, 1758 (2 volumes).

générale de notre travail nous incite davantage à réfléchir sur les conséquences des polémiques sur la sociabilité savante. Les querelles qui opposent Haller et les sphères intellectuelles françaises suscitent de multiples interrogations qui sont autant de pistes de réflexion pour une analyse de l'économie de l'échange du savoir. Nous voulons plutôt comprendre la place et la fonction tenues par la controverse et la critique dans le dialogue entretenu par Haller avec les cercles savants français. La fréquence et la nature des querelles qui l'opposent aux Français, ainsi que le nombre d'auteurs français recensés et critiqués par ses soins, fonctionnent comme autant de révélateurs de la place que le Bernois accorde à la scène intellectuelle française et des considérations qu'elle lui inspire⁹⁸². La polémique et la recension à vocation critique fonctionnent comme deux interfaces qui mettent en contact deux espaces culturels distincts. Comme toute interface de communication, elles donnent lieu à des échanges complexes, fondés sur la réciprocité des besoins de chacune des aires culturelles. Lorsque Haller s'engage dans une controverse ou rédige une recension à vocation critique, il sélectionne et capte certaines informations issues de la production intellectuelle française pour mieux les redistribuer, et à l'occasion les intégrer au sein des espaces germaniques. Il incombe à l'historien d'identifier les motivations conscientes et inconscientes, ainsi que les réflexes identitaires qui percent derrière ces formes particulières de la discussion savante.

Evidemment, la polémique et la recension sont deux axes de réflexion d'une telle ampleur qu'ils auraient pu chacun faire l'objet d'une étude particulière. Nous avons choisi de les soumettre à un questionnement commun car ces deux moteurs de la communication savante situent Haller dans la même position d'observateur étranger et critique de la scène intellectuelle française. Querelles et recensions l'obligent à formuler une appréciation du fonctionnement et de la qualité de la vie scientifique et littéraire française ; la nature de ses jugements fait ressortir en contrepoint ses critères et sa méthode de travail, ainsi que ses propres valeurs intellectuelles. Dès lors, l'étude des polémiques et des recensions apparaît comme l'auxiliaire indispensable de l'historien qui voudrait cerner les caractères communs et les différences entre les espaces français et germaniques au XVIII^e siècle. Précisons que par souci de clarté, nous nous concentrerons d'abord sur le statut et le déroulement de la polémique avant de tourner notre regard vers les comptes rendus qu'inspire à Haller la lecture des œuvres d'auteurs français.

⁹⁸² Il serait bon de consacrer un travail particulier pour observer en quoi le sort qu'il réserve aux hommes de sciences et de lettres français diffère de celui qu'il réserve aux Italiens ou aux Anglais.

2- La controverse

a- Les règles de courtoisie, gages de l'harmonie de la République des Lettres

Inévitable et garante de la qualité de la discussion scientifique, la controverse doit suivre des règles qu'énonce Haller dans ses lettres ou ses articles. Engagé sous le feu de vives discussions, il ne respecte pas toujours lui-même les règles qu'il édicte et ses écrits ne sont pas exempts de contradictions. On peut interpréter le fait que Haller se soit exprimé sur les formes que doit prendre la polémique comme un signe des accommodements, subtils mais nécessaires, qu'un membre privilégié de la République des Lettres est obligé d'accomplir entre sa conscience, empreinte de l'idéal de pacifisme de la communauté des lettrés, et la réalité de sa pratique quotidienne d'homme de science et de lettres. Alors qu'il affirme être préférable de garder un ton courtois pour s'adresser à ses adversaires, nous verrons que dans l'intimité des lettres, les propos qu'il tient à l'encontre de certains d'entre eux sont chargés de mépris et d'une indéniable virulence. Les lettrés sont confrontés à cet écart qui se manifeste dans leurs correspondances comme dans les lieux institutionnels censés être les plus pacifiés. L'Académie des Sciences de Paris a beau avoir été conçue lors de sa fondation comme une instance d'échanges savants dépourvus de polémique, on a beau y professer une ferme suspicion à l'encontre des disputes discourtoises et stériles où chacun tente d'y assurer sa suprématie plutôt que la recherche de la vérité⁹⁸³, aux yeux de Haller et de Bonnet, cette compagnie est dans les faits particulièrement agitée par les querelles. En réaction à cette atmosphère qu'ils jugent peu propice aux échanges de qualité, les deux Helvètes nourrissent de l'estime et de l'amitié pour les savants les moins impliqués dans les disputes qui enveniment l'Académie, à l'image de Réaumur et de Dortous de Mairan qui sont « de ces bons esprits » sur lesquels on peut compter en toute occasion⁹⁸⁴. L'aspiration à l'harmonie traverse l'histoire de la République des Lettres, Erasme s'en est fait le chantre, et en 1731, la création de l'Académie Royale de Chirurgie obéit à un idéal identique à celui de son aînée, puisqu'elle doit fournir à ses membres un savoir pratique fondé sur des faits certifiés et utiles. Cette affirmation que la construction positive du savoir doit se faire par le biais d'une

⁹⁸³ S. Mazauric, *Fontenelle...*, *op. cit.*, p. 131-132. La liberté de contredire appartient au droit des individus qui cherchent la vérité, mais tous doivent respecter l'impératif de l'*ethos* de civilité.

⁹⁸⁴ Lettre de Bonnet à Haller, le 15 novembre 1757. *The correspondence...*, *op.cit.*, p. 126 : « Je crois que Monsieur de Mairan demeure à Paris. C'est un bien galant homme et un de ces bons esprits dont l'academie n'a pas assés. Sa douceur naturelle ne lui a pas permis de prendre party dans quelques disputes ou l'aigreur dominoit. »

communication savante dépourvue de conflits est également celle de Vandermonde qui refuse que la rédaction de son *Journal de médecine* soit guidée par le cours des controverses⁹⁸⁵.

L'idéal de commerce pacifique professé par les Républicains des Lettres va de pair avec la courtoisie qui doit régir leurs rapports même en cas de désaccord. Les mésententes n'entravent pas la communication entre les savants qui se doivent de mettre de côté leurs dissensions pour ne pas altérer la qualité de leurs échanges. Les relations entre Haller et Barthez témoignent de cet accord tacite passé entre les esprits éclairés. Alors que le médecin lyonnais Rast de Maupas déplore les discordes entre Haller et Barthez, le Bernois se veut rassurant et lui écrit : « J'aurais en effet à me plaindre de M. Barthez... Dans la dissertation de Aere, il m'avait accusé tout uniment de *manquer de jugement*. Il rejette cette expression crue sur le répondant. Nous ne sommes d'ailleurs pas d'accord sur bien des points (...). Cela ne m'empêchera pas non plus de cultiver sa correspondance⁹⁸⁶. » Quelque temps après, une lettre adressée par Barthez à Haller fait écho aux propos de celui-ci : « Mr. Rast vous a adressé mon Discours de principio vitali Hominis. j'ai osé vous le présenter comme à un juge que je dois reconnoître ; quelle que soit la diversité des opinions que j'y expose d'avec les vôtres. Vous êtes trop éclairé et trop juste pour n'être pas tolérant ; de mon côté je proteste que la différence de mes principes ne détruit point mon admiration pour votre génie et vos travaux⁹⁸⁷. »

De même, tout en contrant les positions de Haller sur la formation des os, dans ses *Mémoires sur les os* Fougereux use de plusieurs précautions rhétoriques avant d'amener le thème de la controverse. Parallèlement à l'énonciation de la méthode qui sera suivie, il précise que la discussion va respecter les règles d'usage : « (...) j'essayerai dans cette discussion de ne point perdre les égards qui sont dus à M. le Baron de Haller, & d'observer le ton de politesse qui se trouve dans les Mémoires de M. Bordenave⁹⁸⁸. » La courtoisie, assortie de fermeté, avec laquelle Haller a énoncé son avis sur le second tome de l'*Histoire naturelle* de Buffon est aussi relevée par Thiery qui écrit : « Nous avons lû ici, avec un extrême plaisir la traduction de votre préface allemande sur l'histoire naturelle⁹⁸⁹. Ce morceau m'a paru le

⁹⁸⁵ *Avertissement au sujet du recueil périodique d'Observations de médecine, chirurgie, pharmacie, &c.*, par M. Vandermonde, à Paris, chez Vincent, 1755, p. xj.

⁹⁸⁶ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 21 juillet 1773. *Correspondance inédite de Albert de Haller...*, op. cit., p. 16.

⁹⁸⁷ Lettre de Barthez à Haller, le 25 août 1773.

⁹⁸⁸ *Ibid.*, p. xxviii. Fougereux remarque à propos de Haller que « cet Auteur célèbre combat avec la politesse qui sied si bien à un homme de son mérite, le sentiment de M. Duhamel sur les os. »

⁹⁸⁹ *Réflexions sur le système de la génération de M. de Buffon*, Genève, Barillot et fils, 1751.

modèle d'une critique judicieuse et polie telle qu'elle devrait toujours se trouver entre des savans. (...) mais votre critique pour être modérée n'en porte pas moins les coups⁹⁹⁰. »

Croiser les sources montre que Haller entretient un rapport complexe avec la notion de politesse, vernis de la bienséance des doctes, sous le couvert de laquelle on peut en réalité faire état des divergences entre confrères. Participer à une polémique ne doit pas faire oublier au savant le respect des règles de courtoisie en usage entre les Républicains des Lettres et c'est avec désapprobation que Haller « trouve M. de S[auvages] grondeur et presque grossier dans sa dernière these⁹⁹¹. » A plusieurs reprises, Bonnet et Haller réaffirment que le commerce entre les savants doit être empreint de modération⁹⁹², mais cette modération ne signifie pas faiblesse. Parvenu au point d'équilibre qui scelle l'alliance entre rigueur intellectuelle, fermeté et respect de l'adversaire, le physiologiste estime n'avoir rien à craindre aux yeux du public, car comme il le précise à Bonnet : « Mes controverses avec Albinus, Hamberger, Senac, &c sont des témoignages existans de ma manière de traiter ceux dont j'ai à me plaindre⁹⁹³. » Il charge d'ailleurs son ami qui s'inquiète de ses relations tourmentées avec Anton de Haen, d'assurer à ce dernier qu'il va lui répondre « avec [sa] cordialité ordinaire⁹⁹⁴. » La politesse et la tolérance sont des règles justes de la République des Lettres car elles assurent un équilibre et un état de paix favorables aux échanges intellectuels. Ceux qui enfreignent ces lois s'exposent à des retours de violence et à des tourments mérités. Aux yeux de Haller, Voltaire est l'archétype de ces malfaiteurs de la République des Lettres, lui si facilement haineux et dont la hardiesse de ton est telle qu'il n'est guère étonnant qu'on lui réponde si souvent⁹⁹⁵.

Bien sûr, la politesse peut être synonyme de tolérance, mais elle peut aussi être un mode de communication qui dans ces conditions n'exclut pas la polémique. Le ton des lettres échangées entre Haller et ses adversaires français - pensons à Le Cat qui affirme que les tendons et les méninges sont sensibles, Sénac qui considère que la contraction de la membrane musculaire des artères prouve leur irritabilité, ou Boissier de Sauvages - garantit la maîtrise des règles du savoir-vivre de la communauté scientifique. Les règles de la sociabilité savante obligent les scientifiques à garder une certaine réserve dans leurs échanges personnels en période de querelle. Les relations épistolaires entre Haller et Le Cat restent policées ;

⁹⁹⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 27 décembre 1751.

⁹⁹¹ Lettre de Haller à Tissot, le 20 février 1761. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 112.

⁹⁹² Lettres de Bonnet à Haller du 23 février et du 11 mars 1760. Lettre de Haller à Bonnet du 4 mars 1760. *The correspondence...*, op. cit., p. 192 ; p. 193 ; p. 196.

⁹⁹³ Lettre de Haller à Bonnet, le 11 janvier 1767. *The correspondence...*, op. cit., p. 566.

⁹⁹⁴ *Idem*.

⁹⁹⁵ Lettre de Haller à Tissot, le 15 février 1759. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 73.

reproches et menaces y sont proférés à mots couverts. La hargne et la violence de leurs affrontements s'expriment plus librement dans des publications annexes à leur correspondance ou dans les lettres adressées à des tiers. Juger un rival digne de soi implique qu'on lui manifeste du respect et qu'on en reconnaisse les mérites ; ceci accrédite d'autant la pertinence de la querelle. Haller prodigue en ce sens ses conseils à ceux qui s'engagent auprès de lui dans la querelle sur l'insensibilité de la dure-mère qui l'oppose à Le Cat⁹⁹⁶. Son ami Tissot devra certes répondre prestement au chirurgien français mais « en adoucissant les termes de basse jalousie⁹⁹⁷ ». Ces rappels sur l'usage de la politesse sont bien le signe de la tension que Haller perçoit entre la pratique du savant dont le chemin est jonché de heurts avec ses confrères, et la tentative de maintenir une cordialité dans leurs rapports, et il sait gré à ses pairs de respecter cette convenance dans le commerce qu'ils entretiennent avec lui. Il en est ainsi de Boissier de Sauvages qui a le bon goût de ne pas étaler son entêtement dans sa correspondance avec Haller comme celui-ci en fait avec satisfaction à Tissot : « M. de Sauvages m'a écrit. Malgré ses préjugés il n'a pas allégué les blessures de la dure mere, ni celles des tendons entre les causes des convulsions⁹⁹⁸. » Le scientifique rédige ses écrits en gardant à l'esprit l'idée qu'ils seront lus et jugés par des confrères pour lesquels il a de l'estime. L'écriture et la diffusion d'un ouvrage dont on sait qu'il heurtera un correspondant ou un ami peut s'accompagner d'une lettre pour protester de son amitié, le cœur et l'esprit suivant des voies différentes. Sénac, dont on a vu les différends avec Haller, adresse à celui-ci une lettre pour exprimer son désir de réconciliation : « Soyés même persuadé que mes sentiments n'ont jamais été altérés malgré les discussions qui nous ont divisés pendant quelque temps. heureusement ces discussions ne subsistent plus, oublions ce qui doit être oublié et effaçons de nos ecrits ce qui est effacé de notre esprit. vous ne verrés aucune trace de ces altercations dans le traité du cœur, vous ne trouverez dans cet ouvrage que des marques des sentiments dont je suis pénétré (...)»⁹⁹⁹. Lorry se défend d'avoir voulu réfuter et attaquer publiquement les expériences sur l'irritabilité de Haller. Il s'en défend en rappelant que non seulement ses papiers ont été volés par Vandermonde, ce qui en dit long sur le rôle du *JMCP* dans le déroulement de la controverse en dépit du prospectus du périodique qui annonçait qu'on y traiterait pas les disputes, mais qu'en outre il s'est engagé auprès de Jussieu à ne pas

⁹⁹⁶ En outre, Le Cat, fidèle à la pensée mécaniste, considère que la contraction musculaire décrite par Haller comme l'effet de l'irritabilité, découle de la circulation d'un fluide nerveux, substance médiatrice entre l'âme et le corps. Voir H. Steinke, *Irritating Experiments...*, *op. cit.*, p. 178-179.

⁹⁹⁷ Lettre de Haller à Tissot, le 23 septembre 1754. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 32.

⁹⁹⁸ Lettre de Haller à Tissot, le 12 avril 1765. *Ibid.*, p. 205.

⁹⁹⁹ Lettre de Sénac à Haller, le 29 décembre 1759.

imprimer des résultats d'expérience qui contrediraient leur confrère helvète¹⁰⁰⁰. Lorry termine sa lettre en insistant sur sa bonne foi et sa probité, qualités que possède tout savant estimable, et en ajoutant qu'il ne se connaît pas d'ennemi même si quelqu'un a prévenu Haller contre lui. Le courrier répond à une fin très claire : gagner le respect d'un homme connu et respecter l'équilibre hiérarchisé de la République des Lettres. Le louable engagement qui consiste à défendre ses idées et à se mettre en quête de la vérité, se doit d'éviter toute provocation ou attaque personnelle afin de garantir l'harmonie entre lettrés. Avec prudence, Haller prévient les lecteurs de la circonspection avec laquelle il a procédé en choisissant les références de son œuvre de physiologie : « J'ai décidé de louer les hommes méritants et de ne pas vexer les autres. Je ne suis que la vérité...¹⁰⁰¹ ». Les réflexions sur la conduite à adopter au cours des querelles affinent l'élaboration de la figure idéalisée du savant. Si l'homme de science doit être honnête, aimable et modeste dans la dispute, il s'avère que certains savants s'éloignent de cette flatteuse projection. C'est en ce sens que Chomel rappelle à Haller qu'il faut se garder de se sentir offensé par Sénac qui est réputé pour s'attaquer et critiquer tout le monde¹⁰⁰², cette attitude le discréditant aux yeux de la communauté savante¹⁰⁰³. Quant au Bernois, en désaccord avec Bordeu auquel il reproche d'exagérer le degré d'innervation des glandes et d'expliquer leur action comme un effet de l'irritation et non de la compression, il n'omet pas d'appuyer ses dires en rappelant que cet auteur est souvent lui-même le « censeur assez vif des écrits des autres¹⁰⁰⁴ ».

Discréditer un adversaire ne nécessite pas toujours de recourir à la violence verbale, et l'on peut, sous le couvert de la diplomatie et de la courtoisie, déclencher des querelles ou mettre à mal un adversaire. La courtoisie peut s'apparenter à l'hypocrisie comme dans le cas

¹⁰⁰⁰ Lettre de Lorry à Haller, le 3 juin 1764 : « Si quelquefois il m'est arrivé de n'être pas de votre avis, je me serois bien gardé d'en faire part au public sans le vol de mes papiers, que me fit Vandermonde, qui les fit imprimer malgré moi, après que j'eusse promis à mm. poullietier et de jussieu, que je ne les ferois pas imprimer n'osant croire, et ne croyant pas encor aujourd'hui, que j'eusse raison puisque vous n'étiez pas de mon avis. »

¹⁰⁰¹ « Ich habe mich beschlissen, verdiente Maenner zu loben, und keinen Menschen zu nahe zu treten. Ich folge die Wahrheit allein... » , « Vorrede A. von Hallers », *Herrn Albrecht von Hallers Anfangsgruende der Physiologie des menschlichen Koerpers*, aus dem Latein übersetzt von Johann Samuel Halle, Berlin, bey Christian Friedrich Voß, 1759, erster Band.

¹⁰⁰² Lettre de Chomel à Haller, le 7 juin 1750 : « je ne vous conseille pas de vous facher d'estre maltraité par M. Senac c'est un titre de noblesse vous estes en si bonne compagnie ? »

¹⁰⁰³ Lettre de Chomel à Haller, le 8 octobre 1751 : « je suis fort aise que vous soies racommodé avec M. Senac j'estime ses talens quoique son caractere ne me plaise pas plus qu'a bien d'autres. le nombre de ses amis n'augmentent pas il s'en fait trop acroire et est trop meprisant a l'égard des autres. »

¹⁰⁰⁴ *Dissertation sur les parties irritables...*, *op. cit.*, p. 36 : « Et il est bien surprenant, que depuis peu M. DU BORDEU, censeur assez vif des écrits des autres, ait posé comme axiome, que les glandes recevoient beaucoup de nerfs, & ait fondé là-dessus un système pour expliquer le mécanisme de leurs fonctions, dans lequel il prétend, que ce n'est point la compression mais l'irritation, qui fait qu'elles déchargent leurs liqueurs. » Haller considère que la sensation des glandes est proportionnelle à leur degré d'innervation, d'ailleurs généralement très faible.

du « volumineux Quesnai¹⁰⁰⁵ qui avec toute la politesse imaginable dit a tous les medecins avant lui qu'ils ont gaté l'art et commis les erreurs les plus grossieres¹⁰⁰⁶. » La courtoisie de convenance n'interdit pas le maniement d'une arme plus subtile, à savoir la marque implicite de mépris que suggère l'ignorance de l'existence d'un adversaire. Haller s'entend bien à ce jeu, et déclarer ne pas connaître son rival vise dans son esprit à dévaloriser, voire à nier l'importance des attaques à son égard. Nous l'avions déjà vu utiliser ce procédé à l'encontre de Guillaume Piet avant de déprécier la traduction qu'il offrait de son texte. Il use de la même méthode contre Henri Fouquet¹⁰⁰⁷, l'auteur de l'article « Sensibilité » de l'*Encyclopédie* en désaccord avec la théorie hallérienne. Tandis que Bonnet dénonce les méthodes de Fouquet et s'alarme de ses attaques, Haller en amoindrit aussitôt la portée en déclarant ignorer jusqu'au nom de l'encyclopédiste¹⁰⁰⁸. Nul n'est dupe du procédé, et bien sûr, ce n'est pas parce que Haller ignore qui est Fouquet que celui-ci n'est pas connu en France et qu'il ne risque pas se révéler un adversaire dangereux. Mais être inconnu du grand Haller décline implicitement le savant qui s'oppose à lui. Par ce moyen, le Bernois amoindrit la réputation de Fouquet et il sous-entend que leurs cercles respectifs ne se confondent pas. Fouquet, tout comme Guillaume Louis Piet, n'appartient pas aux rangs des savants qui comptent et auxquels un esprit de l'envergure de Haller a le loisir de consacrer du temps. Nul n'ignore que l'Helvète joue un rôle de premier plan au sein de la République des Lettres dont l'idéal d'égalité cache mal une hiérarchie en termes de position et d'audience.

La courtoisie a beau être nécessaire entre les lettrés, elle n'est pourtant pas une vertu à cultiver pour elle-même car l'esprit infatigable de Haller désapprouve les échanges stériles comme en témoigne sa réaction à la lettre du 6 juin 1765 que lui envoie Joseph-Marie-François de Lassone. La lettre n'a d'autre prétexte que de lui rendre hommage par des louanges stéréotypées ; Lassone, qui n'est pas connu de Haller, lui fait part de son admiration pour sa sagacité et son érudition et se déclare prêt à l'aider s'il a besoin de quelque chose à Paris. La délicatesse du parisien n'a pas l'heur de toucher Haller qui rapporte très rapidement à Tissot : « J'ai u une letre trez curieu de M. Lassone, je ne sais pas vis a vis de quoi. Il paroît

¹⁰⁰⁵ Il s'agit sûrement de son *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France*, en collaboration avec François Bellial des Vertus parue en 1749.

¹⁰⁰⁶ Lettre de Haller à Tissot, le 22 octobre 1754. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 34.

¹⁰⁰⁷ Collaborateur important pour les articles de médecine de la première édition de l'*Encyclopédie*, Henri Fouquet (1727-1806) obtient en 1794 la première chaire de clinique interne de l'université de Montpellier.

¹⁰⁰⁸ « De quoi ce Fouquet seroit-il irrité ? Je ne savois pas qu'il existât. », lettre de Haller à Bonnet, le 5 avril 1767. *The correspondence...*, op. cit., p. 593.

vouloir entamer un commerce de lettres¹⁰⁰⁹. » De même qu'il désapprouve les lettres de recommandations abusives, Haller affirme ainsi que l'amabilité entre Républicains des Lettres doit recouvrir un échange scientifique de qualité. En ce sens, la polémique est préférable à la vacuité et elle est plus apte à favoriser la circulation de l'information. De façon générale, le fond doit l'emporter sur la forme, et ceci est encore plus vrai pour les controverses qui ont un sujet métaphysique¹⁰¹⁰.

b- les fonctions de la controverse

Pour définir et justifier les disputes qui l'opposent à d'autres savants, Haller a recours au champ sémantique du combat et du duel : il défie¹⁰¹¹ ou bien encore se met « en pourpoint pour entrer dans la lice de l'Encyclopédie¹⁰¹² ». Pour comprendre la nature des motivations et le sens des stratégies déployées par les savants au cours de leur activité professionnelle, particulièrement pendant les phases de disputes, les historiens des sciences se sont appuyés sur les réflexions des sociologues, notamment sur celles de Pierre Bourdieu. L'énonciation par ce dernier du parcours des acteurs sociaux comme une recherche d'accumulation de capital symbolique semble effectivement rendre intelligible le parcours des hommes de science de l'âge classique. La nature des motivations du chercheur paraît être la quête continue d'un double capital : un capital pur, fondé sur la validation scientifique de son travail, et un capital institutionnel qui se traduit par la reconnaissance d'avantages honorifiques et matériels. Pour Bruno Latour, cette recherche résulte d'une instrumentalisation consciente des mécanismes institutionnels et elle dote par conséquent le savant d'un certain cynisme car chacune de ses actions s'effectue dans le but d'obtenir un capital. Bourdieu considère au contraire cette quête comme inconsciente et dépendant du champ disciplinaire. Au début de la science classique, le déroulement public de l'expérience ainsi que la forme littéraire du compte rendu expérimental concourent à la stratégie de la quête de reconnaissance de l'homme de science ou de l'institution dans laquelle il opère. En

¹⁰⁰⁹ Lettre de Haller à Tissot, le 16 juin 1765. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 208. Lassone, médecin de la reine depuis 1751, obtient en 1774 la charge supplémentaire de médecin du roi. Il est ainsi le premier depuis Fernel à occuper cette double fonction.

¹⁰¹⁰ Lettre de Haller à Bonnet, été 1772. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1042.

¹⁰¹¹ « Sauvages s'arrange [: s'arrache] impunément mes expériences sur les grenouilles. Je vais le défier de me faire voir, avant que je publie les miennes, les vestiges de ces découvertes dans ses nombreux écrits. », lettre de Haller à Tissot, le 6 juillet 1764. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 186. Notons que puisque Haller assure ne pas encore avoir publié le fruit de ses recherches, il est à nouveau possible de remarquer la concomitance des axes de réflexion suivis par des savants opérant dans des espaces géographiques éloignés.

¹⁰¹² Lettre de Haller à Bonnet, le 13 août 1772. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1038.

France, notamment au sein de l'Académie des Sciences, l'expérience devant une assemblée de témoins gagne de l'importance puisque l'on reste attaché longtemps au caractère visuel de la preuve et à la description fortement circonstanciée du processus expérimental¹⁰¹³. L'élaboration des comptes rendus minutieux crée un langage commun avec l'ensemble de la communauté savante, et nous avons déjà eu l'occasion de voir en quoi ce passage à un écrit normatif était une clef du dialogue entretenu entre Haller et ses contemporains français. Au cours des décennies 1770 et 1790, la mise en scène de l'expérience perd du terrain, la structure et le langage des comptes rendus évoluent puisque la preuve est valorisée au détriment du discours persuasif qui est minimisé. Mais auparavant, la rhétorique persuasive détaillée garde une fin utilitaire car bien souvent le savant espère atteindre par ce moyen l'oreille des autorités pour accumuler un capital institutionnel¹⁰¹⁴. Des personnalités effectuent la transition entre la figure de l'amateur éclairé et celle du scientifique professionnel. Réaumur est représentatif de ces hommes de science qui opèrent encore dans deux sphères différentes, et dont le travail s'adresse tant aux gens du monde épris de science et de phénomènes curieux, qu'à ces esprits savants qui ne se vouent qu'à la science. L'engagement dans les polémiques est d'autant plus sensible qu'en raison de la professionnalisation progressive du monde savant, l'identité de l'homme de science se confond sans cesse davantage avec la teneur de son travail. L'affirmation du scientifique, en tant qu'instance individuelle et identifiable de la recherche, se remarque par de subtils glissements sémantiques. Au cours du XVIIIe siècle, le caractère utilitaire de la preuve repose sur la reproductibilité de l'expérience. Dans leurs comptes rendus, les savants recourent au pronom « on », garant de l'universalité et de l'impartialité de l'expérience, pour se désigner comme les auteurs des processus expérimentaux¹⁰¹⁵. Le dialogue qu'entretient Haller avec ses homologues français de l'Académie des Sciences laisse cependant apparaître un certain flottement à ce sujet. Le mémoire sur l'évaporation de l'eau salée témoigne de l'usage du « on » que le contexte de dialogue avec une autorité institutionnelle qu'il faut convaincre, rend d'autant plus fondamental. La démonstration est dépourvue de passion et le ton met en valeur le primat de l'expérience. Toutefois, la mise à distance que pourrait opérer le recours au pronom indéfini est régulièrement occultée par la fréquente mention du nom de Haller. Que traduit cette alternance entre l'usage du « on » et celui d'un sujet clairement

¹⁰¹³ Aurélien Ruellet, « Les stratégies de l'expérience. Pratiques expérimentales et stratégies en France (XVIIème-XIXème siècles) », *Tracés*, 2007-2008, n°8, p. 61-75, p.66.

¹⁰¹⁴ *Ibid.*, p. 70.

¹⁰¹⁵ *Idem.*

identifié¹⁰¹⁶ ? Le désir de valoriser le statut de l'expérience est concomitant à la volonté de s'en faire reconnaître comme l'auteur légitime. La primauté des expériences décrites ne doit pas échapper à Haller et le rappel de sa fonction de directeur des Salines de Roche légitime ses compétences dans ce domaine. Discrètement Haller rappelle qu'il n'est pas un quelconque observateur.

Une polémique peut se poursuivre pour des raisons moins avouables que la recherche de la vérité. Mener une polémique scientifique répond à l'appel d'ambitions diverses, au nombre desquelles on peut compter la jalousie professionnelle. L'ambition gâte les capacités des lettrés qui, lorsqu'ils se laissent guider par leur orgueil, mettent à mal l'exercice de leurs talents. Dans un de ses écrits Boissier de Sauvages omet délibérément de citer une thèse qui le contredit faisant preuve de cette façon d'une indéniable mauvaise foi intellectuelle. Son attitude désole Bonnet qui en tire une amère conclusion : « Pourquoi faut-il que des gens de Lettres, d'ailleurs estimables, se montrent quelquefois si petits¹⁰¹⁷ ! » Le désir d'une reconnaissance individuelle ou collective peut expliquer l'entêtement des antagonistes. Ainsi, bien qu'un chirurgien danois ait confirmé l'hypothèse de Haller concernant l'insensibilité des tendons et de la dure-mère, le Bernois est sûr que la controverse avec les Français va se poursuivre car, par orgueil national, les médecins de Paris ne s'inclineront jamais¹⁰¹⁸. Parallèlement à la volonté de voir triompher une théorie et de permettre une progression des connaissances de l'esprit humain, ceux qui entrent dans une controverse aux côtés de Haller doivent en retirer du prestige et une certaine gloire personnels¹⁰¹⁹.

Malgré tout, les choix, les hésitations et le déroulement de la carrière du Bernois montrent que ses motivations ne suivent pas une ligne de conduite strictement guidée par une stratégie préétablie. D'une part, l'envoi de certains mémoires aux académies, l'insertion de quelques morceaux choisis dans le *Journal des sçavans*, l'édition programmée d'une partie de sa correspondance, le séjour à Göttingen sont les signes manifestes qu'un scientifique aspire à la reconnaissance de ses pairs et que son activité s'inscrit bien dans un climat concurrentiel, gage de la haute tenue des échanges intellectuels. Inversement, plusieurs gestes de Haller s'inscrivent en porte à faux de cette quête de capital institutionnel. Outre le fait qu'il demande à ses correspondants de détruire ses lettres, on sait qu'il est loin de programmer toutes les éditions et les traductions de ses travaux. Le geste le plus parlant reste sûrement le refus de Haller de répondre à l'appel de Frédéric II à Berlin, car il montre que la quête de capital

¹⁰¹⁶ A. de Haller, « Mémoire sur l'évaporation ... », *op. cit.*, p. 25-31, p. 27.

¹⁰¹⁷ Lettre de Bonnet à Haller, le 27 juin 1760. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 205.

¹⁰¹⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 2 octobre 1770. *Ibid.*, p. 901.

¹⁰¹⁹ Lettre de Haller à Caldani, le 10 mars 1760. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, *op. cit.*, p. 78-79.

institutionnel ne dicte pas l'ensemble de son activité savante. Haller ne cherche pas à tout prix une gloire institutionnelle, une sincérité certaine se dégage de ses écrits dans le cadre des querelles où il peut faire preuve d'obstination pour faire triompher des idées dont il est persuadé qu'elles sont justes. Les motivations qui orientent le déroulement de la carrière de Haller et son implication dans des controverses appartiennent à plusieurs registres. En ce sens, les études de cas ont bien le mérite de montrer que les comportements des scientifiques au XVIII^e siècle ne sont pas complètement généralisables d'autant plus que tous sont pris dans les ambivalences du siècle où le savant est encore en quête de son statut. Par ailleurs, on ne peut omettre que les carrières des hommes de science se déroulent selon des règles contingentes au lieu de son activité de recherche. Pendant son séjour à Göttingen, Haller travaille en liaison avec ses étudiants et ses collègues, mais dès son retour à Berne, il mène ses observations de façon plus solitaire. L'origine géographique et sociale joue un rôle sur l'insertion du chercheur au sein de groupes définis. Réaumur noble et parisien peut aisément faire œuvre de science mondaine parallèlement à ses travaux les plus exigeants ; les élites suisses sont assurément moins sensibles au spectacle de la science expérimentale.

La figure du savant évolue à l'âge classique : les reproches et louanges que s'adressent les savants au cours des controverses éclairent la conception qu'ils se font du comportement exemplaire que doit adopter un homme qui se consacre aux sciences. Il est certain que les stratégies personnelles déployées lors des polémiques ont un impact sur la structure du champ et de la communauté scientifiques. La querelle et l'adoption des stratégies de persuasion et des méthodes employées par le savant pose la question de ses motivations et par conséquent de la perception qu'il a de son statut. Réaumur manie simultanément et avec aisance deux registres différents, celui de la science mondaine, où le public est séduit par la preuve curieuse, et celui d'une science plus académique et utilitaire. L'aspect plaisant et mondain du comportement de son ami parisien déplaît à Haller qui lui trouve le défaut d'être trop agréable. Il est fort possible que l'Helvète, contemporain du glissement qui s'opère dans la conception de la preuve scientifique, ait conscience que le mélange de ces registres brouille l'image du savant. Dans la conception que Haller se fait du comportement de l'homme de science, faire preuve de trop d'amabilité peut signifier montrer trop de complaisance avec le public. La conviction de l'auditoire doit être emportée par le recours à des preuves répétées, car seules la vérité et la nature doivent persuader le public. Le savant ne doit pas se montrer trop sûr de lui ; il doit au contraire faire preuve de modestie et son ton doit valoriser le contenu et l'argumentaire. C'est la raison pour laquelle Haller dénonce un dénommé

Raymond « (...) qui écrit avec le ton de Bordeu. Cet orgueil ne [le] persuad[ant] pas¹⁰²⁰. » Les saines motivations du savant doivent éclipser les aspirations personnelles qui entravent le dialogue scientifique. Son rival Albinus est habité par la passion de l'envie¹⁰²¹, et non par la recherche de la vérité qui doit seule guider le savant. Il n'est pas impossible que cette rhétorique inattaquable soit un biais par lequel Haller s'affranchisse des contraintes de la polémique.

Lorsque les preuves qu'il avance ne sont pas suffisamment claires pour décider de l'issue de la querelle, Haller peut déplacer provisoirement le débat vers un champ plus personnel. Attaquer son rival sur le bien-fondé de ses motivations est une manière de désamorcer le débat. En réalité, l'imbrication des motivations est très forte. La lutte du médecin pour faire valoir le bien-fondé de ses idées associe également l'aspiration de gagner l'estime de ses confrères, et de même que l'on perçoit une identification entre l'auteur et ses idées, une adéquation entre la forme et le fond se dégage des rapports entre les hommes de savoir. Profondément satisfait d'avoir reçu des excuses d'un adversaire italien, Tommaso Laghi¹⁰²², Haller s'empresse de le faire savoir à Tissot¹⁰²³. Une rhétorique codifiée précède l'attaque d'un rival, particulièrement lorsque ses talents sont de l'ordre de ceux de Haller. Lorry joue avec prudence lorsqu'il émet des doutes sur la validité des observations de Haller concernant l'irritabilité. Il commence par publier dans le cinquième volume du *JMCP* de l'année 1756 le compte rendu et l'analyse de ses expériences sur l'irritabilité, puis dans un chapitre intitulé « Suite des Expériences sur l'Irritabilité¹⁰²⁴ », il énonce ses propres expériences et parle de Haller en ces termes avant de prononcer ses doutes : « Cependant M. de Haller qui s'est fort étendu sur la sensibilité des aponévroses & des tendons, refuse aussi cette propriété aux aponévroses. La grandeur de l'autorité qui s'élève contre le sentiment des tendons, la bonne foi de M. de Haller reconnue par tant de travaux utiles à la Médecine & à l'humanité, que personne ne respecte plus sincèrement que moi, m'empêchent de prononcer sur cet article. Je propose mes doutes, c'est à chaque Sçavant à se déterminer d'après l'expérience¹⁰²⁵. » S'attaquer à un membre éminent de la République des Lettres requiert de

¹⁰²⁰ Lettre de Haller à Tissot, le 20 avril 1763. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 159. La date permet de supposer qu'il s'agit de Dominique Raymond, docteur en médecine de Montpellier et qui a publié en 1757 à Avignon un *Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir*.

¹⁰²¹ Lettre de Haller à Bonnet, le 16 février 1762. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 256.

¹⁰²² Tommaso Laghi (1709-1764), médecin et anatomiste de Bologne, n'envoie que deux lettres à Haller mais les deux savants se connaissent et suivent le cours de leurs travaux respectifs.

¹⁰²³ Lettre de Haller à Tissot, le 13 décembre 1752. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 152.

¹⁰²⁴ *JMCP*, 1756, n°5, p. 403-421.

¹⁰²⁵ *Ibid.*, p. 407-408.

la diplomatie, mais celle-ci n'est pas vaine car elle garantit que l'on aborde la discussion avec une réelle prudence intellectuelle.

La controverse est un outil méthodologique essentiel pour la naissance d'une conception et d'une pratique modernes de la science : nous avons déjà pu constater que Haller se plie à ses exigences et que les tentatives de réfutation qu'il doit contrer l'incitent à refaire ses expériences. Dans le cours de ses recherches, la priorité est donnée à la réfutation de ses contradicteurs et dans une réflexion lucide sur sa pratique d'homme de science, Haller constate que les reproches que lui adressent Fougereux et Duhamel l'obligent à vérifier ses résultats¹⁰²⁶. En juillet 1763, Haller, à peine remis d'une maladie, recommence à expérimenter dans le but de réfuter les objections faites par Duhamel¹⁰²⁷. Les querelles sont donc définitivement nécessaires à l'élaboration du discours scientifique, littéraire et artistique mais tous les savants ne les abordent pas avec le même esprit. Bonnet trouve les entreprises de réfutation toujours un peu lourdes alors que Haller s'y sent plus à l'aise¹⁰²⁸. Les controverses encouragent les auteurs à approfondir leur raisonnement, voire à multiplier les expériences pour étayer leurs arguments. Au cours des années 1750, les querelles autour des positions de Haller sur la sensibilité et l'irritabilité ont incité les universitaires français, principalement à Montpellier, à faire davantage d'expériences¹⁰²⁹. Notons à propos de la controverse portant sur l'irritabilité, que c'est la première fois qu'un nouveau traité provoque une vague expérimentale d'une telle ampleur¹⁰³⁰. Cette prolifération de procédés de vérification expérimentale ne survit d'ailleurs pas au temps de la controverse, et la suprématie des vitalistes sur la communauté montpelliéraine va sérieusement en freiner l'élan. Malgré tout, le pli est pris et l'expérience est unanimement reconnue comme une arme irremplaçable dans le déroulement de la controverse. Le *JMCP* note à propos de Girard de Villars qui a présenté une thèse sur l'irritabilité des nerfs à l'université de Paris pour contrer les positions de Haller que « M. Girard de Villard (...) s'est presque toujours servi d'armes égales à celles de M. Haller, qu'il a toujours opposé expérience à expérience, en un mot, qu'il a laissé la nature se décider en sa faveur¹⁰³¹. » L'expérience est précieuse car elle dévoile les lois de la nature devant

¹⁰²⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 4 mars 1760. *The correspondence...*, *op.cit.*, p. 193 : « Mais je ne comprends pas les faits sur lesquels [du Hamel] peut me vérifier. Cela me rappellera à vérifier les miens, et me détournera de quelque recherche physiologique plus pressante pour préparer une réponse. » Sur ce, Bonnet, averti de la nature des reproches de Du Hamel, conseille à Haller de refaire ses expériences sur des animaux plus grands. Lettre de Bonnet à Haller, le 11 mars 1760. *Ibid.*, p. 195.

¹⁰²⁷ Lettre de Haller à Tissot, le 1^{ier} juillet 1763. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 165.

¹⁰²⁸ Lettre de Bonnet à Haller, le 28 août 1772. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1040.

¹⁰²⁹ H. Steinke, *Irritating experiments...*, *op. cit.*, p. 163.

¹⁰³⁰ *Ibid.*, p. 138.

¹⁰³¹ *JMCP*, 1757, n°6, p. 311.

lesquelles tous doivent s'incliner. Le verdict qui doit clore la querelle ne relève pas du jugement incertain des hommes mais de la nature souveraine. L'expérience est le garde-fou des enseignements erronés qui ne reposent que sur l'autorité d'un auteur. Jacques Farjon, un médecin montpelliérain, concède dans une lettre à Haller qu'il n'a pas immédiatement admis ses théories sur l'irritabilité lors de la parution de son *De part. irrit.* en 1753¹⁰³². Par la suite, ses propres observations et expériences l'ont convaincu du bien-fondé des idées de l'Helvétie. Le prestige qui auréole ce dernier ne suffit pas à persuader ses confrères, en revanche il peut exciter les jalousies et susciter de rapides entreprises de réfutation.

Suivre le devenir des querelles permet donc de s'informer de l'actualité scientifique européenne. Les gens de science sont toujours susceptibles de devoir s'engager dans une polémique et de prendre parti en faveur d'un savant ou de son adversaire. La circulation de l'information scientifique abolit fréquemment les distinctions entre échanges privés et échanges publics, si bien que les périodiques se font les relais des polémiques. Le public des lecteurs est alors de fait intégré à l'économie de la querelle, soit comme instance arbitrale, soit comme acteur potentiel. La construction du savoir scientifique appartenant à l'ensemble de la communauté des lettrés, il est légitime que tous soient renseignés sur la teneur des discussions. Les Français sont par conséquent informés des querelles scientifiques européennes de Haller. *L'Année littéraire*¹⁰³³ fait la recension des *Essais physiologiques* (1755) de Robert Whytt¹⁰³⁴ en les replaçant dans le contexte de la polémique qui oppose l'auteur écossais à Haller. Selon Whytt, si le siège principal de l'âme se situe dans le cerveau, elle se localise aussi dans plusieurs parties du corps, notamment celles qui sont à proximité des terminaisons nerveuses, ce qui explique le mouvement de certaines parties sectionnées. Haller conteste cette idée en arguant de l'indivisibilité de l'âme et en expliquant les mouvements observés par le principe de l'irritabilité¹⁰³⁵. En outre, même s'il est d'accord avec Haller pour dire que seuls les muscles sont irritables, Whytt refuse l'idée d'une force inhérente à la matière et en 1755, il publie ses *Observations* pour contester l'indépendance entre l'irritabilité et la sensibilité défendue par le Bernois. Expériences à l'appui, le médecin

¹⁰³² Albertus de Haller, *De partibus corporis humani...*, op. cit. Lettre de Farjon à Haller, le 31 octobre 1755. Médecin à l'Hôpital Saint-Eloi de Montpellier, Jacques Farjon (1719-1800) est un praticien estimé.

¹⁰³³ *L'Année littéraire*, 1759, tome III, p. 163-164.

¹⁰³⁴ Après ses études à Edimbourg, Paris et à Leyde, Robert Whytt (1714-1766) devient professeur de médecine à Edimbourg (1747) et publie en 1751 son célèbre *Essai sur le mouvement vital*. Médecin du roi Georges III, Whytt est nommé en 1763 président du Collège Royal de médecine d'Edimbourg.

¹⁰³⁵ *Dissertation sur les parties irritables...*, op. cit., p. 45 : « En soutenant qu'il n'y avoit dans notre corps de mouvement que par l'âme, M. Whytt s'est trouvé réduit à admettre la divisibilité de l'âme, qu'il croit séparable en tout autant de parties que le corps. »

écossais argue au contraire que plus la douleur occasionnée par une stimulation est vive, plus la réaction est forte. Fréron présente l'organisation de la seconde partie de l'ouvrage de Whytt en expliquant qu'elle reprend les mémoires de Haller sur la sensibilité et l'irritabilité dans le but de le contredire.

De même, le *Mercure de France* publie le texte de Jean-Baptiste Ferrand, dans lequel ce chirurgien de l'Hôtel Royal des Invalides commence par contester les expériences de Thiery qui affirme que pour opérer un anévrisme, il faut d'abord ligaturer le nerf avant de procéder à la ligature de l'artère. Les reproches qu'il adresse à la méthode professée par Thiery ouvre tout naturellement sur la critique de la théorie sur l'irritabilité de Haller. Se réclamant de Le Cat et de Whytt, Ferrand juge bénéfiques les disputes de ces « savans athlètes », qui font progresser la science¹⁰³⁶.

Pour sa part, le physiologiste bernois suit avec attention les controverses françaises dont il capte très bien l'arrière-plan scientifique, ainsi que les composantes de rivalités personnelles, voire l'arrière-plan politique. Il sait par exemple que Bordeu, en butte aux assauts de la Faculté de médecine, reçoit le soutien de la maison des princes de Conti¹⁰³⁷. L'Helvétie est pris dans le feu des controverses françaises, et bien que l'on puisse supposer que son opinion sur Bordeu est faite, son esprit rigoureux respecte le jeu du fonctionnement des polémiques qui nécessite de lire tous les argumentaires. Cette prétention à l'impartialité est attestée dans ces mots adressés à Tissot : « J'attends avec impatience le paquet de Paris, il y aura 2 memoires sur Bordeu, aparemment le pour et le contre¹⁰³⁸. » La controverse peut jouer un rôle nécessaire et bénéfique dans la progression du discours scientifique dans la mesure où elle garantit l'examen attentif des thèses adverses. Sans controverse la communauté savante, dépourvue d'esprit critique, accepterait les nouvelles idées avec passivité. Débattre est un passage obligé de la production scientifique et les savants éprouvent assez tôt le besoin de légitimer la polémique¹⁰³⁹. Le débat a aussi une vocation pédagogique

¹⁰³⁶ « Lettre de M. Ferrand... à M. Vandermonde... », *Mercure de France*, avril 1760, 2^e tome, p. 180-186. Après avoir étudié l'anatomie auprès de Sabatier, Jean-Baptiste Ferrand (1733-1785) est reçu docteur en 1768. Il est admis comme conseiller de l'Académie de Chirurgie en 1771, puis est nommé dix ans plus comme professeur au Collège royal de Chirurgie.

¹⁰³⁷ Accusé d'avoir abusé de son statut de médecin pour profiter de malades célèbres qu'il aurait mal traités, Bordeu a été exclu de la Faculté en 1761 puis réintégré en 1764. Les démêlés de Bordeu avec la Faculté sont commentés dans les échanges entre Haller et Tissot au cours du mois de janvier 1762.

¹⁰³⁸ Lettre de Haller à Tissot, le 19 mars 1762. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 138.

¹⁰³⁹ Ellen MacNiven Hine, *Jean-Jacques Dortous de Mairan and the Geneva connection: scientific networking in the eighteenth century*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 53. L'auteur reprend les propos tenus par Abauzit à Mairan dans une lettre du 3 juillet 1719 : « Despite the clash of personalities and the unpleasant incidents involved, people tended to accept principles unquestioningly, and nothing was more harmful to the progress of science than intellectual lethargy. Controversies resulted, in his opinion, in the careful examination of ideas and in the solution of problems. After a few lively exchanges and even insults, the truth emerged and the

auprès des esprits les moins éclairés comme le dit si bien le titre que donne Maupertuis à son *Examen désintéressé des differens ouvrages qui ont été faits pour déterminer la figure de la Terre*¹⁰⁴⁰.

Si les assertions concernant les formes que doivent prendre les controverses ne sont pas rares sous la plume de Haller, c'est qu'au-delà du topique du regret de la multiplication des querelles, il n'ignore pas le rôle qu'elles tiennent dans la construction du discours scientifique. Certes, Bonnet se plaint parfois auprès de Haller de l'inutilité des querelles littéraires et des procès de plagiat qui ne sont qu'une perte de temps¹⁰⁴¹. Tous deux déplorent que les disputes rompent l'harmonie de la République des Lettres et qu'elles coûtent aux savants un temps précieux qu'ils emploieraient avec plus de profit à l'écriture et à la recherche. En réalité, Bonnet et Haller sont les protagonistes de nombreuses controverses, ces rouages essentiels à la construction du langage scientifique. Mais il n'est pas de bon ton d'être l'incitateur des querelles : Haller se présente donc facilement comme résigné et obligé de recourir à ce procédé pour se défendre des nombreuses attaques de détracteurs français qui contestent sa pensée¹⁰⁴². Dans les faits, Haller est loin de subir toutes les polémiques dans lesquelles il est impliqué et s'exposer comme la victime de ses adversaires appartient au langage du temps. Il n'ignore pas les vertus intellectuelles de la polémique qui participe à l'élaboration d'un langage scientifique unifié.

La controverse oblige les savants à préciser leur pensée et leur vocabulaire car elle les oblige à se servir d'une terminologie commune comme l'attestent les polémiques propres au champ du savoir médical. Nous avons déjà relevé que le débat sur les avantages escomptés et les inconvénients supposés de l'inoculation repose en partie sur un échange constant d'observations cliniques. Haller appelle d'ailleurs de ses vœux ces échanges polémiques comment en témoignent ces mots adressés à Tissot : « J'ai lu les memoires de M. Petit, et de M. Baker : les anti-inoculateurs repondront peutetre aux premiers¹⁰⁴³. » De même, après avoir

public benefited. Controversy, he maintained, had the same effect as an emetic! » ; « Malgré l'affrontement de personnalités et les incidents déplaisants qui en résultent, les gens avaient la tendance d'accepter implicitement les principes, et rien n'était plus nocif pour le progrès des sciences que la léthargie intellectuelle. A son avis, les controverses résultaient de l'examen attentif des idées et des solutions aux problèmes. Après quelques échanges vifs et même des insultes, la vérité émergeait et le public en tirait profit. Il affirmait que la controverse avait le même effet qu'un émétique! »

¹⁰⁴⁰ Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, *Examen désintéressé des differens ouvrages qui ont été faits pour déterminer la figure de la Terre*, Oldenbourg, 1753.

¹⁰⁴¹ Lettre de Bonnet à Haller, le 20 avril 1771. *The correspondence...*, op. cit., p. 934.

¹⁰⁴² Lettre de Haller à Bonnet, le 11 janvier 1767. *Ibid.*, p. 566 : « Mes controverses avec Albinus, Hamberger, Senac &c sont des temoignages existans de ma manière de traiter ceux dont j'ai à me plaindre. » C'est nous qui soulignons.

¹⁰⁴³ Lettre de Haller à Tissot, le 14 novembre 1766. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 246.

suscité un espoir, il apparaît que la prescription de la belladone est un échec dans les cas de cancer. Thiery communique donc ses résultats à Haller qui les transmet son tour à Tissot¹⁰⁴⁴. Une véritable controverse sur l'usage thérapeutique de la saignée suit sa promotion dans le livre de Jean-Baptiste Silva sur la saignée paru en 1729. Tout comme François Quesnay, dont les observations sur la saignée parues en 1730 en récusent l'usage abusif¹⁰⁴⁵, Haller s'engage aux côtés des sceptiques qui dénoncent les excès de cette pratique en France. Les querelles thérapeutiques se révèlent précieuses pour les progrès de la médecine car les praticiens se communiquent les résultats observés par la pharmacopée utilisée. Alors que Haller reproche aux médecins français de recourir fréquemment à l'antimoine¹⁰⁴⁶, il écrit à Tissot qu'il a essayé de prévenir Thiery des risques d'en théoriser et d'en justifier l'utilisation dans un ouvrage portant sur ce remède¹⁰⁴⁷. Nous ne disposons pas de la lettre de Haller mais nous possédons la réponse de Thiery qui écrit : « Ce que vous me dites de l'émétique minéral, Mr, est assés conforme à ce qu'en pensent la plupart des étrangers. Cependant nous pouvons ici en appeler à l'expérience¹⁰⁴⁸. » Des traditions nationales, voire régionales, persistent donc dans la prescription privilégiée de certains types de médicaments. Une géographie se dessine où les traditions et les communautés de médecins s'affrontent comme nous l'avons déjà entrevu pour la saignée. Des divergences dans l'emploi de la pharmacopée existent entre Français et étrangers mais l'enjeu est universel : l'humanité toute entière doit tirer les bénéfices des progrès des connaissances dans ce domaine, ce qui légitime le caractère transnational des polémiques.

Parmi les ressorts les plus fréquents des polémiques, l'imputation de plagiat figure en bonne place. Ce motif d'accusation peut être l'élément déclencheur d'une querelle, ou alors renforcer l'argumentaire d'un scientifique engagé dans une polémique. Le reproche répété de

¹⁰⁴⁴ Lettre de Haller à Tissot, le 10 janvier 1758. *Ibid.*, p. 61.

¹⁰⁴⁵ François Quesnay se consacre au sujet de la saignée à trois reprises. En 1730 paraissent ses *Observations sur les effets de la saignée, tant dans les maladies du ressort de la médecine que de la chirurgie, fondées sur les loix de l'hydrostatique* ["sic"] avec des remarques critiques sur le *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, de M. de Silva*. En 1736 sort un nouveau traité intitulé *L'Art de guérir par la saignée, où l'on examine en même tems les autres secours qui doivent concourir avec ce remède, ou qui doivent lui être préférés, dans la cure des maladies tant médicinales que chirurgicales*. Enfin en 1750, un ouvrage fait la synthèse des deux précédents sous le titre : *Traité des effets et de l'usage de la saignée, par M. Quesnay, ... Nouvelle édition de deux traités de l'auteur sur la saignée, réunis, mis dans un nouvel ordre et très augmentés*.

¹⁰⁴⁶ L'antimoine était notamment utilisé comme émétique. Objet de nombreux travaux des alchimistes médiévaux, l'antimoine possède aussi des effets toxiques d'où la méfiance qu'il génère. Une véritable querelle à propos de son usage s'est déroulée entre le XVI^e et le XVII^e siècles. En 1666, le Parlement de Paris révoque l'arrêt du Parlement de Paris de 1566 qui l'avait interdit. Molière a ridiculisé les partisans de l'antimoine dans sa pièce *L'amour médecin* (1665).

¹⁰⁴⁷ Lettre de Haller à Tissot, le 18 juillet 1763. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 166.

¹⁰⁴⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 10 novembre 1765. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 259.

plagiat semble intrinsèquement lié aux questions de la circulation du savoir et de la perméabilité des réseaux, ainsi qu'aux atteintes portées à la confidentialité des correspondances. Comment expliquer autrement que par une indiscretion que Haller soupçonne Sauvages de publier une partie de ses propres découvertes ? Par quel biais Sauvages aurait-il eu accès aux résultats expérimentaux de Haller, si ce n'est en brisant la confidentialité de lettres écrites par son confrère ? La crainte permanente d'être copié abusivement, accompagnée de celle de se faire accuser de plagiat, incitent l'homme de science à prendre un certain nombre de précautions dans la communication de ses idées. Pressé de consulter le mémoire que Haller destine à l'Académie de Paris¹⁰⁴⁹ dont les délais de publication sont très longs, Tissot demande à son ami la faveur de lire son texte. Haller accède à sa requête en exigeant de son correspondant qu'il s'engage à ne rien divulguer du contenu avant la parution dans le périodique parisien car « (...) les Lamure, Mettrie, les Monroe et les Albinus [lui] ont donné des leçons de prudence¹⁰⁵⁰. » Pour éviter d'être taxé de plagiat, Haller a également recours aux notes de bas de page qu'il a d'ailleurs conscience de multiplier puisqu'il les nomme ses « notes éternelles¹⁰⁵¹ ». La peur constante du plagiat conduit Haller à se montrer vigilant et à se hâter d'annoncer sa découverte d'une nouvelle membrane de l'œil pour éviter que des « homme[s] de la trempe de M. Lamure et de M. Lorry » ne prétendent l'avoir observée avant lui¹⁰⁵².

La peur d'être copié s'assortit du désir sous-jacent d'être reconnu par ses pairs. Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les gens de science s'émancipent progressivement du public d'amateurs éclairés, fréquemment d'origine aristocratique, qui était le leur. Dès lors, les hommes de science s'affranchissent de cette tutelle et ils se dictent de nouvelles règles, fondées sur d'autres degrés d'exigence, qui sanctionnent le succès de leurs travaux. Il ne s'agit plus pour le savant de plaire et de séduire les grands mais de convaincre ses confrères par la rigueur de son raisonnement et de sa pratique. Pour Haller, le simple fait de publier ses comptes rendus expérimentaux augmente le crédit de son travail car cette pratique va de pair avec la constitution d'une communauté scientifique spécifique. Se plier à ces nouvelles règles permet d'identifier les hommes de science qui tentent de vivre de leur activité savante et se distinguent de la société des amateurs éclairés. Les marques de reconnaissance mutuelle que s'octroient les savants aboutissent à la gestation d'une

¹⁰⁴⁹ Il s'agit très probablement du « Mémoire sur les yeux de quelques poissons », *op. cit.*

¹⁰⁵⁰ Lettre de Haller à Tissot, le 25 janvier 1762. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 129.

¹⁰⁵¹ Lettre de Haller à Tissot, le 3 janvier 1763. *Ibid.*, p. 153.

¹⁰⁵² Lettre de Haller à Tissot, le 21 juin 1757. *Ibid.*, p. 59.

communauté scientifique bien que le processus soit lent et complexe car les pratiques modernes et anciennes coexistent, tout comme les publics amateurs et professionnels. Ce déplacement d'échelle de l'auditoire savant n'entame pas le besoin de reconnaissance des lettrés pour lesquels la considération d'un esprit célèbre importe beaucoup. Les auteurs guettent avec attention l'usage que fait un confrère renommé de leur nom et de leurs travaux. Il n'est pas anodin que Boissier de Sauvages se plaigne à Tissot de la méprise de Haller qui semble croire que Boissier et Sauvages soient deux scientifiques différents. L'Helvète répond expressément à ce reproche, signe qu'il comprend en quoi ceci peut irriter son confrère¹⁰⁵³. Pour sa part, Sénac avoue à Haller qu'il est satisfait de la façon dont celui-ci cite ses travaux dans les siens¹⁰⁵⁴. Pour la constitution des quatre volumes des *Mémoires sur la Nature Sensible et Irritable des Parties du Corps Animal* (1756-1760), Haller recourt à vingt-quatre auteurs regroupés autour de son nom qui définissent des règles communes, prémices à l'établissement d'une communauté expérimentale¹⁰⁵⁵.

Les savants conviennent tacitement de règles intellectuelles et morales qui assurent la crédibilité d'un auteur engagé dans une dispute. Ces usages octroient à la dispute une fonction de socialisation des hommes de science, et ceux qui en dérogent sont sévèrement critiqués. C'est pourquoi Chomel assure à Haller : « je suis bien pressé de scavoir votre sentiment sur le traité du cœur de M. S[énac] je ne crois pas qu'il y ayt beaucoup de Medecins qui approuvent sa maniere d'écrire, sans citation ; sa maniere de penser sur les autheurs sans menagement ny pour leur nom ni pour leur reputation c est un homme qui n est fait que pour detruire et quand on a eu le courage de tout lire on n apprend rien. Le chapitre des maladies le plus utile et le plus interessant est maigre et decharné, le stile est decousu, des repetitions sans fin, des choses trop étendües et noyées dans un verbiage diffus et déplacé, renouvelant a tout propos les invectives contre les medecins contre leur opinion (...) »¹⁰⁵⁶.

Tous les hommes de science sont à l'affût des disputes et discussions car ils ont conscience que c'est le moyen par lequel leurs confrères défendent et restaurent leur bon droit et leur réputation. Bien qu'il ne soit pas concerné directement, Thiery s'inquiète auprès de Haller des raisons pour lesquelles Paul Gottlieb Werlhoff n'a pas répondu à son adversaire M.

¹⁰⁵³ Voir la lettre de Tissot à Haller du 8 août 1759 et la réponse de Haller du 10 août 1759. *Ibid.*, p. 78-79.

¹⁰⁵⁴ Lettre de Sénac à Haller, le 22 février 1758 : « J'ay lu, plusieurs fois, vos derniers mémoires. Ne doutés pas que je n'aye été très sensible à tout ce que vous avés dit de moy, vous sentés bien que les éloges d'un homme tel que vous ne seauoient être indifférents. »

¹⁰⁵⁵ Nous reprenons ici l'analyse développée par H. Steinke dans *Irritating experiments...*, *op. cit.*, p. 159.

¹⁰⁵⁶ Lettre de Chomel à Haller, le 10 août 1749.

Hahn au sujet de la publication de *Carbo pestilens, variolarum ratio*¹⁰⁵⁷. Par la polémique, l'homme de science fait indirectement la promotion de son travail et de ses relations. La controverse met en œuvre un dispositif pour contrôler l'orthodoxie du savoir qui se construit¹⁰⁵⁸, et au sein de ce dispositif l'intérêt de Haller et celui du savant qui s'engage à le défendre s'interpénètrent. Le savant travaille en liaison avec un cercle de confrères, mais en fin de compte il défend surtout ses idées en son nom propre. Nul n'ignore combien Haller peut se révéler âpre et hargneux lorsqu'il s'estime calomnié ou plagié. Ce trait ne lui est pas propre : son adversaire le chirurgien Le Cat est également connu pour l'irascibilité de son caractère qui se manifeste nettement dans les disputes scientifiques. Certains des correspondants de Haller qu'il implique dans ses querelles tentent toutefois parfois de l'apaiser et de relativiser l'enjeu des conflits. A Haller qui se plaint d'être malmené dans une bibliographie, Thiery assure que le peu de popularité et d'audience de l'auteur ne mérite pas une dispute publique¹⁰⁵⁹. Certains amis de Haller se veulent être des agents de la réconciliation avec ses adversaires, mais c'est oublier que le Bernois conçoit la dispute comme la réaction normale du savant qui doit se battre pour défendre ses idées en dépit des obstacles créés par l'institution ou par l'opinion majoritaire. Pour cette raison, les controverses dans lesquelles il s'engage sont plus ou moins longues et acrimonieuses, elles lui tiennent plus ou moins à cœur, mais Haller a garde de n'en négliger aucune. Ce qui vaut pour lui, vaut pour ses confrères et apprenant que les commissaires favorables à l'inoculation refusent de signer le mémoire que Petit a rédigé contre M. de l'Epine, Haller « pense qu'il le donnera tout seul¹⁰⁶⁰. »

c- Les instances de la controverse

Ainsi, la discussion polémique a besoin d'un auditoire qui puisse remplir la fonction d'arbitre. Lorry invite implicitement le public à reproduire les expériences sur la sensibilité des aponévroses dont il interprète les résultats différemment que Haller¹⁰⁶¹. Il s'adresse donc

¹⁰⁵⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 27 janvier 1768 : « Il [Werlhoff] ne doit pas se tenir pour vaincu, sa cause me paraît bonne. » Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 161.

¹⁰⁵⁸ Comme nous l'avons précisé dans l'introduction, le terme de « science normale » défini par T.S. Kuhn ne correspond pas présentement à notre propos qui ne se situe pas dans le contexte particulier d'une révolution scientifique, et c'est à dessein que nous ne l'employons pas, lui préférant ici celui d'« orthodoxie du savoir ».

¹⁰⁵⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 8 mars 1757. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 157. Nous ne savons pas de quelle bibliographie il s'agit.

¹⁰⁶⁰ Lettre de Haller à Tissot, le 3 août 1766. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 240.

¹⁰⁶¹ *JMCP*, 1756, n°5, p. 407-408. Haller refuse toute sensibilité aux tendons et aux aponévroses alors que Lorry y trouve des « traces légères » de sensibilité.

à une communauté savante bien formée et spécialisée. L'acuité et le niveau élevé des controverses ne sont pas sans incidence sur la sélection du lectorat. Le souhait d'être connu motive nombre de savants, les conduisant parfois à écrire et à défendre des systèmes peu cohérents. Thiery juge irrecevable les théories sur le pouls de Bordeu en raison de leur complexité car finalement, « l'envie (*sic.*) de produire quelque chose d'extraordinaire, ne manque pas dans certains esprits de les écarter du beau, du vrai, et du naturel¹⁰⁶². »

Dans le cadre d'une polémique, la nature des preuves auxquelles le savant se réfère et le type de public auquel il s'adresse lui permettent d'indiquer s'il conçoit la science comme une activité à caractère mondain, ou s'il donne à son travail une orientation professionnelle plus marquée, premier pas vers l'élaboration de la « science sévère »¹⁰⁶³. Certains auteurs prennent une part active et consciente à l'émergence de la figure du savant qui se voue à son activité scientifique. L'abbé Rozier est de ceux-là : il rédige ses *Observations sur la Physique, sur l'Histoire Naturelle, et sur les Arts* (1771-1777) dans une perspective de science rigoureuse qui participe à la construction de la figure du savant professionnel qui se distinguerait de l'amateur éclairé. Il choisit des termes éminemment révélateurs pour exprimer la direction de son travail : « Nous aimons à penser que ceux qui s'occupent sérieusement des sciences, & pour qui le tems est précieux, nous sauront quelque gré d'avoir publié cette Table, & de l'avoir rédigée sur le même plan que la nouvelle en 4 volumes *in 4°*. des volumes de l'Académie des Sciences & des Collections Académiques¹⁰⁶⁴. » Si l'on analyse les références à l'œuvre de Haller qui sont faites dans sa publication en tenant compte de ce paramètre, le choix des circonstances et des termes qui font allusion au Bernois et à ses travaux n'est pas indifférent. Pour cerner l'image de Haller qui est transmise auprès des lecteurs des *Observations de physique* et pour voir à quel type de savant le Bernois est ici rattaché, nous nous appuyons sur un article particulier intitulé « Des mouvemens de l'iris. Par M. l'Abbé Fontana, Physicien du Grand-Duc de Toscane », paru dans le périodique en juillet 1777¹⁰⁶⁵. L'abbé Rozier n'est pas l'auteur du texte mais l'écrit de Fontana suit la ligne directrice de sa publication.

¹⁰⁶² Lettre de Thiery à Haller, le 8 mars 1757. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 157.

¹⁰⁶³ La constitution de la science « sévère » qui émerge en opposition avec la « science mondaine » est loin de suivre un cours linéaire. Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux et politiques de la "vulgarisation scientifique" en Révolution (1780-1810) », *Annales historiques de la Révolution française*, 2004, n°338, p. 11-51.

¹⁰⁶⁴ Voir la note de bas de page qui présente la « Table des articles contenus dans les volumes *in-4°*. de ce Recueil, imprimés depuis le commencement de 1773 », dans *Observations sur la Physique, sur l'Histoire Naturelle, et sur les Arts*, tome X, Part. II., décembre 1777.

¹⁰⁶⁵ « Des mouvemens de l'iris. Par M. l'Abbé Fontana, Physicien du Grand-Duc de Toscane », *Observations sur la Physique, sur l'Histoire Naturelle...*, *op. cit.*, Tome X, Part. II., Paris, chez Ruault, juillet 1777, p. 25-47.

L'abbé Fontana introduit son propos en exposant le contexte scientifique qui a été à l'origine de ses travaux sur le mouvement de l'iris. Les expériences de Haller présentées au public dans sa *Dissertation sur la Sensibilité* ont ouvert la voie aux recherches menées dans ce domaine. Par différentes techniques systématiquement répétées, le savant a montré que l'iris touché par une aiguille n'est pas irritable et il en a déduit qu'il ne l'est pas non plus au contact la lumière. D'autres scientifiques, parmi lesquels Tommaso Laghi, Johann Georg Zimmerman et Johann Friedrich Meckel¹⁰⁶⁶, deux anciens élèves de Haller, contestent cette conclusion et pensent au contraire que la lumière peut irriter l'iris. Ces contradictions ont éveillé des doutes chez Fontana qui a donc reproduit et vérifié les expériences de Haller. Son attitude sceptique et rigoureuse caractérise celle que doit adopter tout véritable homme de science. Le texte de Fontana valorise la figure de l'homme de science : tous ceux auxquels il fait allusion sont présentés comme d'illustres savants et la recension de leurs expériences est dépourvue de détails plaisants ou extraordinaires. Bien au contraire, Fontana expose avec précision les préparatifs de ses expériences ou de celles de ses confrères et son texte détaille la relation technique des expériences.

Les travaux de Haller sont bien sûr cités et expliqués ; Fontana en tire des arguments pour alimenter la discussion dans laquelle il s'implique. Il est pour nous significatif que la figure de Haller soit présentée comme celle d'un illustre savant, un scientifique méticuleux qui affronte ses adversaires à l'aide de ses expériences. Ses concurrents sont justement des scientifiques de la même trempe que lui. Si Fontana associe systématiquement le nom de Haller à ses expériences, il recourt également à l'épithète « savant » pour désigner tant le Bernois que ses adversaires, notamment Laghi et le « très-savant Anatomiste¹⁰⁶⁷ » Morgagni. En présentant Haller et ses adversaires d'une façon identique, Fontana les désigne comme les membres d'une communauté particulière, régie par des règles et des usages que tous partagent. Haller est englobé dans le monde de « tous les Anatomistes¹⁰⁶⁸ » et ses travaux sont évalués par ses pairs, spécialistes de la question. Tous s'appuient sur des modalités très techniques pour valider les théories proposées. Subtilement, Fontana introduit une évolution dans la pratique des hommes de science auxquels il se réfère car c'est par les termes de

¹⁰⁶⁶ Johann Friedrich Meckel (1724-1774) est un médecin et anatomiste allemand, auteur de travaux significatifs sur le système nerveux. Meckel est un ancien élève de Haller avec lequel il correspond jusqu'à la fin de sa vie, leurs échanges portant sur l'état des recherches médicales ainsi que sur les dissensions de l'Helvétie avec les philosophes français.

¹⁰⁶⁷ « Des mouvemens de l'iris. Par M. l'Abbé Fontana... », *art. cit.*, p. 32.

¹⁰⁶⁸ *Ibid.*, p. 27.

« théorie », d'« hypothèse » et de « système¹⁰⁶⁹ », qu'il évoque l'idée d'Edme Mariotte qui place les facultés de la vue dans la choroïde. La distinction entre Mariotte, qui appartient à une génération passée de savants, et les contemporains de Haller qui polémiquent par l'entremise de leurs expériences, est implicite et renforce discrètement l'image d'un homme de science plus professionnel. L'exposition de la discussion sur l'irritabilité de l'iris amène donc les lecteurs des *Observations sur la Physique...* à percevoir Haller comme un savant de ce nouveau type, dont le raisonnement expérimental tout autant que les polémiques qu'il suscite sont les gages des mérites.

Dans cette perspective, le geste de dédicacer à l'Académie des Sciences le quatrième tome de ses *Mémoires sur les parties sensibles et irritables* révèle l'articulation de logiques traditionnelles, à savoir le geste d'allégeance d'un Républicain des Lettres envers une compagnie savante, et modernes, à l'instar du désir d'être jugé par ses pairs compétents. Cette dédicace suit de près l'admission de Haller en son sein ; il n'est donc pas impensable que cet acte soit une démonstration de courtoisie qui prouve sa considération pour l'illustre institution parisienne. Mais le ton est résolument différent de celui de la dédicace des *Deux mémoires sur la formation des os, fondés sur des expériences* (1758) à Tressan de la Vergne, affirmation de respect d'un Républicain des Lettres pour un autre, dont nous rendrons compte ultérieurement. Cette fois, il n'est pas question de rendre publique un attachement intellectuel et amical entre deux savants. L'homme de science offre ses travaux à un corps institutionnel qui en devient le dépositaire et le censeur. La dédicace à l'Académie des Sciences génère un double discours. Haller reprend bien sûr les codes de langue de la République des Lettres et il professe son humilité. Mais un autre discours, plus incisif et plus profond, se superpose à ce langage traditionnel. Sous le couvert poli, le savant laisse poindre des propos engagés qui vantent le primat de l'expérience et le rôle des sens dans l'expérimentation. En fait, la dédicace à l'Académie des Sciences du quatrième tome des mémoires sur la sensibilité et l'irritabilité s'inscrit dans un contexte de querelle puisque les travaux hallériens s'étaient heurtés à de fortes résistances dans les milieux français. L'ouvrage constitue dès lors une réponse du savant qui l'offre à une institution pour le placer au-dessus des rivalités personnelles¹⁰⁷⁰. La controverse produit un nouveau langage, porteur de sens qui entraîne le

¹⁰⁶⁹ *Ibid.*, p. 31 : « L'hypothèse de M. Mariotte, qui, supposant que la choroïde est l'organe de la vue, & que l'iris fait partie de la choroïde, feroit soudain disparaître toute difficulté : mais cette hypothèse ne doit être comptée pour rien ; car la choroïde n'étant pas l'organe de la vue, son système tombe tout-à-la-fois. »

¹⁰⁷⁰ *Mémoires sur les parties sensibles et irritables du corps animal ; tome quatrième. Contenant les réponses faites à différentes objections*, par monsieur de Haller, à Lausanne, chez Sigismond d'Arnay, 1760, tome IV : « Vous peserez mes expériences, en oubliant & l'homme qui les a faites, & ceux, dont elles peuvent choquer les sentiments. » Le texte est reproduit dans l'annexe 11 : « Dédicaces et approbation d'ouvrages scientifiques ».

scientifique à dépasser le discours usuel des dédicaces. L'épître dédicatoire investit l'Académie d'un rôle de juge impartial tout autant qu'elle la consacre en lieu neutre, dépourvu de tensions. Haller attribue à l'institution un statut exceptionnel qui transcende et élève l'idéal de la communauté savante¹⁰⁷¹.

Pour mener à bien une polémique, le savant mobilise toutes ses ressources humaines et matérielles. L'accessibilité aux informations scientifiques et aux nouvelles du monde savant est essentielle pour réfuter des accusations et étayer ses idées. Au sein de son dispositif informatif, Haller combine fréquemment la lecture des périodiques et sa correspondance pour compléter ou recouper ses renseignements. Averti par le *Journal des Sçavans* de l'existence de la thèse sur l'irritabilité rédigée par Bordeu sous la direction de Lamure, il s'enquiert d'un exemplaire de ce travail auprès de Tissot afin de préparer au mieux sa réponse¹⁰⁷². S'engager dans une dispute suppose la mise en oeuvre d'une articulation des mécanismes intellectuels et institutionnels qui s'apparente à une stratégie militaire. Pour se défendre, Haller n'hésite pas à se servir de pièces envoyées par ses correspondants et même à les publier. Au cours de sa dispute avec Lamure, il fait part d'une manœuvre de ce type à Tissot : « En fouillant dans mes lettres il se présente un passage d'une lettre de M. de Sauvages qui tranche sur la petite querelle, que j'ai avec M. Lamure qui en effet auroit du avouer naturellement d'où il avoit tiré son idée du mouvement veineux¹⁰⁷³. » Le Bernois suggère à son ami d'insérer cette lettre parmi les pièces qu'il doit publier pour son compte. Autre trace de l'élaboration d'une stratégie, la lecture croisée des différentes correspondances de Haller illustre le travail d'organisation que nécessite la réponse à Le Cat. Un certain délai est indispensable car Haller doit rassembler les écrits de ses correspondants prêts à le soutenir¹⁰⁷⁴. La réponse de Caldani se fait d'abord attendre, plusieurs lettres de Haller le presse de la lui communiquer, puis lorsqu'elle est prête, il convient encore de réfléchir au lieu le plus approprié pour la faire paraître¹⁰⁷⁵.

¹⁰⁷¹ *Idem* : « Votre examen me tiendra lieu de postérité. »

¹⁰⁷² Lettre de Haller à Tissot, le 12 janvier 1759. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 70.

¹⁰⁷³ Lettre de Haller à Tissot, le 2 octobre 1754. *Ibid.*, p. 33-34. Dans le cadre de leurs échanges sur l'irritabilité et la sensibilité, Boissier de Sauvages et Haller sont amenés à évoquer les résultats de Lamure. Celui-ci est accusé par Haller d'avoir copié ses résultats concernant le mouvement de la dure-mère après la trépanation. Tous deux aboutissent à la conclusion que les battements et les mouvements de la dure-mère observés après une trépanation sont dus au difficile retour du flux sanguin, et non à la respiration comme on le pensait alors.

¹⁰⁷⁴ Lettre de Haller à Caldani, le 8 février 1760. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, *op. cit.*, p. 76-77.

¹⁰⁷⁵ Lettre non datée (automne 1763 ?) de Haller à Caldani. *Ibid.*, p. 142-143.

Derrière deux noms qui s'affrontent, ce sont donc des cercles entiers de la communauté savante qui se mobilisent. Il est notable que Bonnet serve d'intermédiaire entre Duhamel du Monceau et Haller au cours de leur dispute sur le processus de la formation des os¹⁰⁷⁶. Bonnet se sert de ses contacts parisiens pour informer son ami des manœuvres du camp adverse ; il peut par exemple lui annoncer que la réponse que prépare Fougereux à l'adresse de Haller va être modérée¹⁰⁷⁷. De son côté, Tissot lui annonce que les écrits de Le Cat couronnés par l'académie de Rouen vont être imprimés¹⁰⁷⁸. Contredit par d'autres savants, Haller entraîne avec lui quelques partisans choisis pour élaborer des réponses à ses querelles. Devant la diversité des méthodes, l'hétérogénéité des points de vue et l'éloignement géographique, il n'est pas toujours aisé de définir une réelle communauté scientifique parmi les cercles qui composent les réseaux de Haller. Mais il n'est pas anodin que Caldani utilise le pronom « nous » au caractère fédérateur lorsqu'il parle de la participation à une querelle¹⁰⁷⁹. Au cours des discussions qui concernent la dispute qui oppose Haller et ses partisans à Claude-Nicolas Le Cat, on note une phrase très explicite de Caldani qui après avoir lu les textes de réfutation composés par Housset¹⁰⁸⁰, craint que les contradictions qu'il a pu y relever ne servent de point d'attaque au camp adverse. Dès lors, Caldani préconise une riposte organisée qui prend des allures de stratégie dont la conduite devrait unifier les comportements de l'ensemble des partisans de Haller¹⁰⁸¹. Pour ce faire, le même Caldani demande à Haller de lui fournir une liste des noms, accompagnés de leurs titres, de tous ceux qui ont pris position pour lui¹⁰⁸². Le Bernois se plie à cette demande et il communique une liste de ce type à son ami, ce geste pouvant se lire comme la reconnaissance officieuse d'un groupe uni. De surcroît, au sein des cercles de ses partisans, Haller fait circuler les textes qu'ils rédigent les uns et les autres en sa faveur. Participer à une querelle implique une mobilisation et la construction d'une stratégie de réponse que Haller tente d'orchestrer sans

¹⁰⁷⁶ Lettre de Bonnet à Haller, le 23 février 1760. *The correspondence...*, op. cit., p. 192.

¹⁰⁷⁷ *Idem*.

¹⁰⁷⁸ Lettre de Tissot à Haller, le 16 septembre 1757. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 59-60.

¹⁰⁷⁹ Lettre de Caldani à Haller, le 23 mai 1761. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, op. cit., p. 95. «Entweder täusche ich mich aufs höchste oder die Überlegungen und Beobachtungen von Le Cat sind uns gültig (...). » ; « Ou bien je me trompe complètement, ou bien les réflexions et les observations de Le Cat nous sont favorables (...). » C'est nous qui soulignons. La lettre de Caldani est rédigée en latin et nous nous fondons ici sur la traduction allemande donnée par E. Hintzsche.

¹⁰⁸⁰ La réfutation du système de Le Cat est publiée dans Etienne Housset, *Mémoires physiologiques et d'histoire naturelle*, Auxerre, imprimerie de L. Fournier, 1787, tome I, p. 135-199.

¹⁰⁸¹ Lettre de Caldani à Haller, datant vraisemblablement du 11 mars 1760. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, op. cit., p. 79-80.

¹⁰⁸² Lettre de Caldani à Haller, le 18 avril 1761. *Ibid.*, p. 92. La liste des noms rassemblés par Haller correspond au manuscrit Bologna Nr. 9655, elle est reproduite dans la correspondance. Sur vingt-sept noms, seuls quatre Français y sont comptabilisés.

pouvoir y parvenir complètement. Il fait passer à Bonnet l'écrit de Housset contre Le Cat, tout en regrettant qu'il soit si mince¹⁰⁸³. De ce fait, polémique accélère concrètement les flux de savoir qui sont redistribués à trois échelles : au sein d'une communauté unie autour d'intérêts communs, entre des cercles différents qui s'affrontent, ou bien encore auprès d'un public plus large, qui n'est pour sa part pas directement impliqué dans la querelle, formé notamment des lecteurs anonymes des périodiques scientifiques.

Les références citées par Haller pour alimenter ses prises de position dans les polémiques indiquent qu'il se tient constamment informé des publications parisiennes par l'intermédiaire des périodiques avec lesquels il entretient un rapport privilégié. En avril 1750, Haller publie dans *Le Nouveau Magasin François* un texte, déjà évoqué précédemment, qui a pour titre « Observation sur les ossifications contre nature ». Après une démonstration assez brève de la présence d'un suc osseux dans les artères des personnes âgées, Haller conclut son article par une attaque en règle de la thèse de Duhamel qui soutient l'idée de la formation des os par la solidification des membranes. Haller s'appuie sur la version du texte de Duhamel publié dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* de 1743. Pour le médecin suisse, toutes les publications sont bonnes pour faire entendre sa voix et toucher le public éclairé français. Cette querelle sur la formation des os est récurrente tant dans ses articles que dans ses lettres, et Haller ne laisse passer aucune occasion de contredire Duhamel, de même qu'il ne néglige aucun support informatif pour faire circuler ses idées. De cette manière, après avoir rédigé la traduction allemande de l'*Histoire naturelle* de Buffon, Haller en fait également la recension dans deux tomes de la *Bibliothèque raisonnée*¹⁰⁸⁴. Il convient de remarquer l'habileté avec laquelle l'Helvète construit son texte et soulève plusieurs objections aux théories de Buffon concernant la formation de la Terre et des montagnes. Tout en garantissant le lecteur qu'il entend traiter l'auteur avec déférence¹⁰⁸⁵, il formule plusieurs interrogations destinées à montrer les difficultés, voire les incohérences du texte de Buffon. Le procédé permet auenseur de fournir au lecteur un précis de la pensée du naturaliste, de la situer dans une problématique plus générale, et enfin d'énoncer son avis raisonné et justifié,

¹⁰⁸³ Lettre de Haller à Bonnet, le 4 février 1770. *The correspondence...*, op. cit., p. 858.

¹⁰⁸⁴ « Histoire naturelle, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome I », *Bibliothèque raisonnée*, pour les mois d'octobre, novembre & décembre, 1750, tome 45, p. 244-263.

« Histoire naturelle, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome II », *Bibliothèque raisonnée*, pour les mois de janvier, février & mars, 1751, tome 46, p. 66-88.

¹⁰⁸⁵ « Histoire naturelle... », *Bibliothèque raisonnée*, tome 45, art. cit., p. 252 : « Voilà un précis de ce Discours, sur lequel nous allons faire quelques remarques, avec toute la déférence due au mérite & aux grandes vues de Mr. de Buffon. » ; « Histoire naturelle... », *Bibliothèque raisonnée*, tome 46, art. cit., p. 74 : « J'ai pour Mr. de Buffon tous les sentimens qu'inspire l'équité & l'amour des Lettres pour les personnes qui travaillent à en étendre l'empire ; aucune raison vicieuse ne m'empêche d'entrer dans ses idées, je le voudrois même, mais le pourrois-je ? »

soit par la référence à d'autres auteurs, soit par l'énoncé de sa propre expérience. Ainsi, à deux reprises Haller objecte aux « suppositions » de Buffon, des faits tirés de son expérience personnelle¹⁰⁸⁶. Alors que le naturaliste prétend que les montagnes possèdent des versants de taille symétrique, Haller lui oppose le cas des montagnes suisses qu'il a pu lui-même observer.

Quand il entre en controverse avec ses confrères français, Haller utilise donc une chaîne de publications qui relayent les informations des uns vers les autres. La lettre qu'il adresse au *Journal des Sçavans* de 1749 afin de désavouer tout lien avec l'audacieux La Mettrie qui lui a dédié *L'homme machine* trouve place l'année suivante dans le *Journal Helvétique*¹⁰⁸⁷. Les journaux étrangers se font les porte-parole de ses démêlés avec les scientifiques français touchant un public plus élargi.

Accroître l'audience d'une polémique lui donne de la profondeur et puisqu'elle participe aux progrès des connaissances, il est du devoir de l'homme de science d'informer ses confrères de son évolution. Thiery se charge de faire comprendre à Girard de Villars, étudiant à Montpellier, qui oppose dans une dissertation ses expériences sur la sensibilité des ligaments et de la dure-mère à celles de Haller, les raisons pour lesquelles ce dernier souhaite un procès public qui nécessiterait la publication de sa réponse¹⁰⁸⁸. Mais s'il compte sur le soutien de ses correspondants français, qu'il emploie comme relais dans ses querelles avec leurs compatriotes, Haller met aussi ses talents à leur service. Thiery l'entraîne dans la polémique qui l'oppose à Bordeu, accusé d'avoir volé et détourné ses idées sur le tissu cellulaire¹⁰⁸⁹. La lettre devient l'oreille du correspondant dans laquelle on peut s'épancher des injustices du monde savant. La querelle se prolonge et Thiery se plaint à plusieurs reprises¹⁰⁹⁰ auprès de Haller des efforts de Bordeu pour le discréditer dans ses travaux sur le tissu cellulaire. Les alliances réciproques entre Haller et ses correspondants français, allemands, italiens ou anglais prouvent le caractère et l'enjeu transnational des luttes et des cercles de

¹⁰⁸⁶ « Histoire naturelle... », *Bibliothèque raisonnée*, tome 45, art. cit., p. 252 : « J'ai vu mille fois le contraire de ces faits (...) ».

¹⁰⁸⁷ « Lettre de M. Haller...à Messieurs les auteurs du Journal des Sçavans », *Journal des sçavans*, 1749, p. 300-301.

« Lettre de Mr. Haller...à Mrs les auteurs du Journal des Sçavans », *Journal Helvétique ou Recueil de pièces fugitives de littérature choisie*, Neuchâtel, imprimerie des Journalistes, mai 1750, p. 458-459.

¹⁰⁸⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 11 octobre 1757. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 153.

¹⁰⁸⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 11 avril 1758. *Ibid.*, p. 165. En 1749, Thiery présente devant la faculté de Paris, une thèse rédigée sous la présidence de Bartholomé Murry : *An in celluloso textu frequentius morbi et morborum mutationes ?*. La polémique sur la nature du tissu muqueux qui divise Thiery et Bordeu fait l'objet de discussions approfondies au sein de la Faculté de médecine de Paris, hostile au médecin béarnais. Dominique Bourry, « Théophile de Bordeu : source et personnage du *Rêve de D'Alembert* », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, avril 2003, n°34, p. 11-24, p. 16.

¹⁰⁹⁰ La lettre de Thiery à Haller du 28 octobre 1758 est particulièrement significative.

coopération. Plus exactement, des cercles nationaux coexistent avec des cercles transnationaux en raison de la double identité du scientifique qui tout en ambitionnant une stature internationale, ne peut renier son origine nationale. Au sein de l'« auditoire universel » de la République des Lettres, les confrontations aboutissent à la formation d'« auditoires particuliers » dont le critère de formation est de nature géographique ou intellectuelle¹⁰⁹¹. Les controverses enflamment les cercles savants qui se divisent parfois sur des bases nationales : à l'occasion de la querelle entre Koenig et Maupertuis, le premier contestant au second la paternité du principe de moindre action¹⁰⁹², Herrenschwand relate que « ... le procès littéraire de Mr. Koenig avec Mr. de Maupertuis fait aussi beaucoup de bruit ici, les français prennent le parti de leurs compatriotes¹⁰⁹³. » La réponse de Haller rend compte de la situation de façon inverse : « Les François sont dans le tort pour la forme du procès (...). Toute l'Allemagne est pour M. K[oenig]¹⁰⁹⁴. »

En outre, les très fortes interconnexions entre les réseaux qui structurent l'espace savant européen peuvent placer certains savants, pris dans des systèmes d'allégeance contradictoires, dans une situation difficile. C'est le cas d'Etienne Housset, tenu entre le respect qu'il doit à Lamure, son ancien professeur à Montpellier, et sa volonté de défendre Haller dans la querelle qui les oppose¹⁰⁹⁵. Non seulement, Housset assiste sans y être convié aux expériences de Lamure et Tandon qui tentent de réfuter la pensée de Haller, mais il essaie également de consulter les lettres de Lamure. Le plus souvent le savant n'est pas seul dans une controverse, la défense de ses thèses mobilise l'attention de ses amis qui lui prodiguent conseils et avertissements pour consolider son argumentation. Housset trouve parfois des failles dans les idées de Haller et il se fait un devoir d'en avertir honnêtement son ami¹⁰⁹⁶. Les Français qui s'engagent pour le célèbre physiologiste dans les querelles scientifiques espèrent

¹⁰⁹¹ M. Dascal, « Controverses et polémiques », dans *La science classique...*, op. cit., p. 27.

¹⁰⁹² Le professeur de droit naturel et mathématicien Samuel Koenig (1712-1757), membre de l'Académie des Sciences de Paris et associé étranger de l'Académie des Sciences de Berlin, est à l'origine d'une des plus disputes les plus mémorables du XVIIIe siècle. Alors qu'en 1744 Maupertuis présente à l'Académie des Sciences parisienne son principe de la moindre action, Koenig rédige en 1751 une critique suggérant que Leibniz en est le premier et le véritable théoricien. Furieux Maupertuis entreprend de faire chasser Koenig de l'Académie de Berlin, s'attirant les sarcasmes de Voltaire qui rédige à cette occasion sa *Diatribes du docteur Akakia*.

¹⁰⁹³ Lettre de Jean-Frédéric Herrenschwand à Haller, le 5 décembre 1752. Haller conteste ici l'acharnement de Maupertuis envers Koenig et la tournure prise par la querelle au cours de laquelle pamphlets et écrits anonymes se multiplient.

¹⁰⁹⁴ Lettre de Haller à Jean-Frédéric Herrenschwand, le 24 décembre 1752.

¹⁰⁹⁵ Lettre de Housset à Haller, le 18 août 1758 : « Le procede de mr lamure me revolte, je ne dirai rien de plus de peur de manquer a la reconnaissance, il été mon professeur et je dois le respecter. »

¹⁰⁹⁶ Lettre de Housset à Haller, le 13 octobre 1758 : « Monsieur (...) puisque vous êtes en dispute reelle avec mr lamure, je pense que vous ne serez pas fâché que je vous conseille de relire votre traité latin sur la saignée et le mouvement du sang, de reconsulter les citations avec les auteurs d ou vous les avez tiré ; nous avons dispute sur cet article pendant un jour avec mr lamure - vous l'avez entre autres cité a lendroit de l'insensibilité de la dure mere et il pretend nen avoir fait mention dans aucun ouvrage. »

bénéficier d'une parfaite réciprocité du procédé. Assez naturellement, Housset demande à Haller de le prévenir s'il a vent de critiques formulées contre ses travaux¹⁰⁹⁷. De même, il lui soumet ses textes en le priant de bien vouloir les corriger¹⁰⁹⁸. Les deux hommes ont dorénavant autant d'intérêts que d'adversaires communs. La production du savoir progresse parallèlement à l'accélération de la communication.

Le fait que des savants de plusieurs nationalités se reconnaissent des opposants identiques est également un signe de leur insertion dans différents réseaux étroitement imbriqués. Lorsque Tissot annonce à Haller la probable nomination de Bordeu comme médecin de la Cour pour remplacer Sénac grâce à l'appui de Mme Du Barry, le Bernois se montre mécontent mais guère surpris que son informateur parisien, le fidèle Thiery, ne lui en ait rien dit puisqu'il a lui aussi des démêlés avec Bordeu¹⁰⁹⁹. Donc, malgré la distance géographique, l'adhésion ou la contestation de théories et d'écrits crée des liens qui permettent d'identifier différents cercles et sous-réseaux. Entrer dans le jeu de la controverse, oblige à une profession de foi qui balise l'ancrage du savant dans un cercle ou dans un autre. La controverse remplit donc un rôle de marqueur au sein d'un espace savant aux limites géographiques étendues.

Les esprits éclairés considèrent que le savoir ne se transmet pas comme un fait acquis et que l'examen critique des idées est un moteur essentiel de la construction du discours savant. A plusieurs reprises, c'est donc son ami Charles Bonnet qui presse Haller de s'impliquer dans une polémique ou au moins d'exprimer son point de vue sur un sujet contentieux. Bonnet l'incite fortement à lire des ouvrages étrangers, notamment français, qui entrent en contradiction avec son propre travail. En 1760, le naturaliste lui envoie plusieurs lettres consécutives dans lesquelles il le questionne sur les conséquences de l'emboîtement des germes¹¹⁰⁰. Il agit de même à propos de la controverse sur la formation des os en avertissant Haller du travail rédigé par Foucher en vue de le contredire¹¹⁰¹. L'amitié et la confiance que Bonnet et Haller éprouvent l'un envers l'autre les incitent à s'ouvrir, plus facilement qu'auprès d'autres personnes, des désagréments et des inimitiés qui suivent la publication de leurs travaux. Débarrassée des interruptions de la conversation, la lettre

¹⁰⁹⁷ Lettre de Housset à Haller, le 2 novembre 1768 : « je vous prie de me marquer si quelques auteurs auroient par hazard combattu les sentimens repandus dans mes lettres, je ne connois aucun de nos adversaires qui l'ayent entrepris. »

¹⁰⁹⁸ Lettre de Housset à Haller, le 18 mai 1769.

¹⁰⁹⁹ Lettre de Haller à Tissot, le 3 janvier 1770. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 319. Suite aux manœuvres d'une cabale, Bordeu n'obtient pas la charge de médecin du roi.

¹¹⁰⁰ Voir les lettres de Bonnet à Haller du 30 octobre 1759 au 23 février 1760. *The correspondence...*, op. cit., p. 180-190.

¹¹⁰¹ Lettres de Bonnet à Haller du 1^{er} avril 1760 et du 10 mai 1760. *Ibid.*, p. 198 et p. 200.

possède une véritable unité intellectuelle car il est facile d'y exposer un raisonnement du début jusqu'à la fin¹¹⁰². La polémique de l'épigenèse et de la préformation inspire à Bonnet des lettres très détaillées où il expose successivement son point de vue et les réfutations, réelles ou anticipées de ses adversaires. Les réponses de Haller concernant ses adversaires français sont souvent plus sommaires mais non moins virulentes, et l'on peut retenir que la lettre est l'antichambre, et même le laboratoire, de la controverse.

3- Les recensions savantes

a- Les fins et l'*ethos* de la recension savante

Aiguillon sous-jacent de la polémique mais plus souvent axé vers le champ littéraire, Haller sait faire bon usage d'un autre outil de la discussion intellectuelle européenne : l'écriture de recensions critiques. Cette pratique est tellement au cœur de l'œuvre et de la méthode de Haller que l'historiographie l'a prise en compte assez vite. Concentré sur l'aspect littéraire de son œuvre, Karl S. Guthke a défini le sens, la méthode et la fonction de la critique chez le Bernois dans un ouvrage de synthèse intitulé *Hallers Literaturkritik*¹¹⁰³.

Grâce à ses réseaux de connaissances et à ses lectures, Haller collecte une somme considérable de faits et de savoirs. La lecture critique lui permet de sonder cette accumulation et de ne garder que l'essentiel. Cette activité lui tient profondément à cœur et il explique à Bonnet les raisons qui le conduisent à faire des recensions de tout ce qu'il lit¹¹⁰⁴. En premier lieu, le lecteur soucieux de cet objectif lit de façon plus consciencieuse le texte qu'il se propose de recenser. Par ailleurs, placé en position de juge, il garde une certaine distance par rapport à ce qu'il lit. Enfin, la recension est un support pour la mémoire du lettré dont les très nombreuses lectures le confrontent au danger de l'oubli. La recension est donc un outil de travail que le savant fabrique tout d'abord pour lui-même, et qu'il peut mettre également à la disposition de ses pairs au sein de la République des Lettres. Haller est le premier à mettre ses principes en application ; il achète certains ouvrages sur le conseil de journaux, ce qui ne se révèle pas toujours être un choix judicieux. Il déplore auprès de Tissot avoir acheté un livre de

¹¹⁰² Barbara Braun-Bucher, « “Les vertus de votre sexe”. Albrecht von Hallers Korrespondenz mit Frauen », dans *Hallers Netz...*, *op. cit.*, p. 277-315, p. 279.

¹¹⁰³ K.S. Guthke, *Hallers Literaturkritik*, *op. cit.*, p. 7.

¹¹⁰⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 4 novembre 1757. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 122.

Hunauld¹¹⁰⁵ qu'il ne juge pas à la hauteur de ce qui en avait écrit, ce qui amène d'ailleurs son ami lausannois à discuter du commentaire de l'ouvrage publié par le *Mercure de France*¹¹⁰⁶.

Apparue au XVIIe siècle pour résoudre la crise intellectuelle qui résulte de l'explosion de la production écrite¹¹⁰⁷, le fond et la forme de la critique évoluent au XVIIIe siècle ; au sein des espaces germaniques, Haller est un des acteurs de ce changement. La critique est tolérée et même revendiquée par les savants car elle est endogène à la République des Lettres. La configuration politique des espaces germaniques qui, contrairement à la France, ne sont pas polarisés par une capitale omniprésente dans la production intellectuelle, jointe à l'influence d'universités très actives, accroissent l'intensité et la densité de la communication savante entre ses points névralgiques¹¹⁰⁸. Mais deux formes de critique coexistent au XVIIIe siècle, l'une faite par les lettrés possédant le latin, issus de la communauté des doctes, et l'autre, plus légère et plus brillante, émanant des beaux esprits. Par essence, le critique de la République des Lettres ne se définit ni comme un érudit au savoir universel, ni comme un bel esprit mais plutôt comme le spécialiste d'une question, un chercheur dont on attend qu'il puisse synthétiser et juger une œuvre¹¹⁰⁹. Devant l'ampleur de sa tâche et le niveau de ses responsabilités, puisqu'une partie de la production scientifique dépend de ses jugements, cet « homme providentiel » doit faire preuve d'une grande intégrité intellectuelle et d'un sens moral inébranlable¹¹¹⁰. La pratique de Haller comme auteur de recensions rejoint pleinement ces préceptes édictés à la fin du XVIIe siècle. Cette conception ambitieuse justifie l'autorité dont se pare le censeur : on la décèle dans la construction narrative des recensions de Haller qui recourt fréquemment à son propre goût signalé par l'emploi de la première personne du singulier. A ce titre, l'article consacré à la recension de la *Bibliothèque d'un homme de goût* de Louis-Mayeul Chaudon dans les *GGA* est très éloquent¹¹¹¹.

¹¹⁰⁵ Lettre de Haller à Tissot du 23 juin [1756]. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 48. Il s'agit sans doute du médecin François-Joseph Hunauld (1701-1740). Son éloge prononcé à l'Académie des Sciences par Dortous de Mairan se trouve dans les *HARS* de 1742.

¹¹⁰⁶ Lettre de Tissot à Haller non datée (fin juin 1756). *Ibid.*, p. 50.

¹¹⁰⁷ Françoise Waquet, « Pour une éthique de la réception. *Les Jugemens des livres en général* d'Adrien Baillet (1685) », *Dix-Septième siècle*, avril-juin 1988, n°159, p. 157-174. Au travers de la figure d'Adrien Baillet et des prescriptions qu'il énonce pour définir ce que doit être un bon critique, F. Waquet ouvre de profondes perspectives sur la naissance de la recension savante à l'âge classique.

¹¹⁰⁸ Martin Fontius, « Tendenzen der Literaturkritik in Frankreich und Deutschland im 18. Jahrhundert », dans *Europäische Aufklärung(en), Einheit und nationale Vielfalt*, hrsg. von S. Jüttner und J. Schlobach, Hamburg, F. Meiner, 1992, p. 127-140, p. 129.

¹¹⁰⁹ H. Steinke, *Irritating experiments...*, *op. cit.*, p. 255.

¹¹¹⁰ F. Waquet, « Pour une éthique de la réception... », *art. cit.*, p. 170-171.

¹¹¹¹ « *Bibliothèque d'un homme de goût*, par Louis Mayeul Chaudon, I, II, 1772 », *GGA*, 1772, *Zugabe*, CCCLXXXIX-CCCXCII. La première partie du texte est reproduite dans l'annexe 15 : « Recension d'une *Bibliothèque d'un homme de goût* de Louis Mayeul Chaudon ».

La recension à vocation critique joue un rôle fondamental dans la production littéraire car elle a pour vertu de stimuler les auteurs et de dynamiser la scène intellectuelle. Dans la préface des *GGA* de 1748, Haller en prouve les mérites en énonçant que « Sans la critique, les beaux arts ne fleuriraient pas ainsi en France¹¹¹². » Cette courte sentence possède plusieurs degrés de signification. D'abord, l'auteur inscrit d'emblée son propos et son projet de travail dans une rivalité entre la France et les espaces allemands. Son propos reconnaît implicitement la position de modèle occupée par la France et il s'en sert comme justification car il pense que cet argument va toucher les esprits germaniques. Pour dépasser le rôle dominant de la culture française, les hommes de lettres allemands doivent se confronter à ses écrivains et au tranchant de leur esprit. Le climat de compétition engendré par un compte rendu réussi s'établit au sein d'un champ disciplinaire, ici la littérature, à l'échelle d'un pays. La compétition peut s'étendre à des savants de deux espaces rivaux dont les systèmes culturels et mentaux divergent. Lorsque Haller se fait le recenseur critique d'auteurs français, il émet un jugement dicté par les critères d'appréciation d'une culture germanique qui tend à se différencier de la primauté de la culture française. En ce sens, il écrit la recension d'œuvres précises et d'auteurs particuliers mais il a également un regard plus large sur l'histoire et les mouvements littéraires en France. Qu'il s'agisse de Rabelais, Boileau, Corneille ou Molière, les grands noms des lettres françaises n'échappent pas à son jugement¹¹¹³.

Haller a réussi à transformer les *GGA* en un instrument de diffusion des savoirs reconnu dont la réputation atteint et dépasse les espaces germanophones. Bien que nous ne possédions que de rares échos de leur diffusion en France, Spielmann confirme qu'ils sont lus à Strasbourg lorsqu'il rapporte que « Monsieur le professeur Backler, les *Dr. Roth* et *Bauer* ont lu avec plaisir la *recension* du livre de *Winslow* dans le journal de Gottingue¹¹¹⁴. » Par ailleurs, il s'avère que parmi les rédacteurs des *GGA*, Haller est celui qui réalise le plus grand nombre de recensions d'écrits français. Ses tractations avec ses confrères montrent que ce fait résulte d'une démarche volontaire puisque pour s'imposer comme le recenseur privilégié des auteurs français, il prétexte auprès de ses collègues que les ouvrages lui parviennent de France assez rapidement et qu'il en maîtrise particulièrement bien la langue¹¹¹⁵. Parfois, le fait que

¹¹¹² « Vorrede zum Jahrgang 1748 », *GGA*, 1748 : « Ohne die Kritik würden die schönsten Künste in Frankreich nicht so blühen. »

¹¹¹³ Pour la critique de Boileau par Haller, voir K. S. Guthke, *Hallers Literaturkritik*, op. cit., p. 27-28.

¹¹¹⁴ Lettre de Spielmann à Haller, le 11 mars 1754 : « Herr Prof. Backler, *Dr. Roth* und *Bauer* haben mit Vergnügen die *recension* des *Winslow* in den *Gottinger Zeitungen* gelesen. » Lettre reproduite dans la thèse de Christophe Vetter, *Strasbourg et l'Europe des Lumières...*, op. cit., p. 167.

¹¹¹⁵ Anne Saada, « Les relations entre Albrecht von Haller et la France observées à travers le journal savant de Göttingen », dans Michèle Crogiez (dir.), *Les intellectuels de Suisse alémanique et la culture francophone du XVIIIe siècle : tropismes et identité*, Berne (à paraître).

Haller pose un regard étranger sur un auteur français est particulièrement apprécié et l'on s'en remet durablement à son jugement. Encore tardivement dans les espaces germaniques, certains auteurs lisent les écrivains français par le filtre qu'en propose Haller. Son avis sur Quesnay est repris par l'économiste Auguste Oncken pour conforter les mérites du Français¹¹¹⁶. La réputation dont jouit le jugement de Haller justifie à ses yeux l'intérêt que l'on peut porter au chirurgien français.

Dans une véritable mise en abyme, Haller se fait juge de la méthode employée par des confrères, hommes de lettres auteurs de recensions. Les reproches qu'il leur adresse laissent apparaître en creux les critères qui sont les siens pour estimer un compte rendu réussi. Rédiger une critique n'est pas un acte dépourvu de règles : l'auteur doit garder une certaine mesure et faire preuve de respect envers l'écrivain qu'il recense. Ces règles s'appliquent également dans le cadre des polémiques. Charles Palissot de Montenoy¹¹¹⁷ a beau être comme lui un adversaire déclaré des philosophes, Haller lui reproche de s'attaquer à la personne et à l'œuvre complète d'un poète à partir d'une seule rime ou d'un vers unique¹¹¹⁸. Pour acquérir une légitimité intellectuelle digne de ce nom, un jugement doit reposer sur une argumentation plus étoffée. Traçant un parallèle entre le champ littéraire et la construction du savoir scientifique, Haller rappelle qu'une erreur peut avoir de l'intérêt dans le déroulement du débat et qu'« une mauvaise rime (...) peut avoir son utilité¹¹¹⁹. » Dans tous les cas, il convient de distinguer l'œuvre et son auteur : même chez un homme aussi contestable que Voltaire, le bon côtoie le mauvais. D'autre part, le Bernois pense avec finesse qu'il convient d'intégrer un paramètre temporel dans l'appréhension d'une œuvre. Un auteur est sujet à des évolutions qui peuvent modifier la valeur de son travail. Haller commente dans une lettre à Tissot l'évolution des écrits d'Astruc : « Il me vient plusieurs nouveautés de Paris entre autres Astruc maladies des femmes. Le bon homme baisse¹¹²⁰. » De même, alors que tous déplorent les provocations de son ancien élève Zimmermann, Haller manifeste une rigueur intellectuelle associée à une certaine grandeur d'âme quand il « distingue l'homme en

¹¹¹⁶ *Œuvres économiques et philosophiques de F. Quesnay, fondateur du système physiocratique, accompagnées des éloges et d'autres travaux biographiques sur Quesnay par différents auteurs*, publiées avec une introduction et des notes par Auguste Oncken, Francfort, Joseph Baer et Cie ; Paris, Jules Peelman, 1888.

¹¹¹⁷ Charles Palissot de Montenoy (1730-1814) est un avocat nancéen et un auteur dramatique connu pour être un adversaire acharné des philosophes et en particulier de Diderot. Sa pièce *Les Philosophes* (1760) remporte un franc succès.

¹¹¹⁸ K. S. Guthke, *Hallers Literaturkritik*, op. cit., p. 130.

¹¹¹⁹ « Ein schlechter Reim ... ihre Nutzen haben kann. », *GGA*, 1771, 1010 f. Cité dans Guthke, *Hallers Literaturkritik*, op. cit., p. 8.

¹¹²⁰ Lettre de Haller à Tissot, le 15 juin 1761. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 117.

general de l'homme du moment¹¹²¹. » Les auteurs ont des forces et des faiblesses qu'il convient de distinguer pour estimer leur oeuvre avec justesse. Haller parvient d'une phrase à évaluer les points faibles et les talents d'un confrère. Il synthétise par exemple une lecture récente par ces quelques mots adressés à Tissot : « J'ai lu Lorry, qui quoique mauvais historien a pourtant vu des malades¹¹²². »

Pourtant, le jugement de Haller sur ses contemporains est parfois bien éloigné de l'objectivité qu'il préconise. La méfiance qu'il éprouve pour certains de ses contradicteurs peut s'étendre à leur personnalité tout entière. Théophile de Bordeu, auquel on intente un procès à cause de patients décédés, ne lui inspire aucune pitié tant il est vrai que le médecin français « est un mechant homme, en tous sens¹¹²³. » A côté de jugements mesurés, détaillés et justifiés, des appréciations brèves et sans appel émaillent les lettres de Haller à ses amis. Ainsi, ces mots adressés à Tissot relèvent parfaitement de cette habitude : « Cet Astruc est etonnament foible. Pourquoi écrire¹¹²⁴ ? » Certains ouvrages sont si mauvais qu'ils ne méritent pas que l'on s'y attarde. L'évidence de leur médiocrité irrite assurément Haller qui ne leur prête qu'une attention rapide, à l'image de « Maillard [qui] est une pièce de charlatanerie¹¹²⁵. »

b- Instrumentalisation de la recension par Haller

La lecture des périodiques savants est au cœur de l'activité et des échanges des hommes de science. Tous s'empressent de se communiquer les dernières nouvelles, et l'on voit par exemple Tissot commenter la recension du *Journal des Sçavans* qui a réservé un accueil mitigé aux dernières observations de Haller¹¹²⁶. Mais en proposant cet outil de travail à ses pairs, l'auteur de la recension fait aussi passer son point de vue et il tend à orienter le regard de ses lecteurs. Nombre de savants veulent faire entendre leur voix et écrire des comptes rendus dans lesquels ils expriment leur jugement sur les ouvrages contemporains.

¹¹²¹ Lettre de Haller à Tissot, le 5 novembre 1766. *Ibid.*, p. 244. Le livre *Von dem Nationalstolze*, publié à Zurich en 1758, émane de la tentative de Zimmermann d'expliquer les mentalités patriotiques des différents peuples par l'application de la méthode d'observation médicale néo-hippocratique, à savoir l'influence du milieu ou de la constitution physique des individus sur la formation de leur tempérament et de leurs sentiments. Plusieurs maladresses et la critique d'un patriotisme trop prononcé expliquent l'accueil difficile de l'ouvrage auprès des patriciens bernois.

¹¹²² Lettre de Haller à Tissot, le 10 mai 1765. *Ibid.*, p. 206.

¹¹²³ Lettre de Haller à Tissot, le 3 novembre 1761. *Ibid.*, p. 121.

¹¹²⁴ Lettre de Haller à Tissot, le 4 décembre 1761. *Ibid.*, p. 123.

¹¹²⁵ Lettre de Haller à Tissot, le 9 janvier 1766. *Ibid.*, p. 222.

¹¹²⁶ Lettre de Tissot à Haller, le 16 septembre 1757. *Ibid.*, p. 59. On se reportera à la recension, déjà citée, des expériences sur l'irritabilité de Haller parue dans le *Journal des Sçavans*, mai 1757, p. 302.

Les diffuser est une façon de garder un contrôle sur ce qui a été écrit. Rédiger une critique peut procurer l'illusion que l'auteur de la recension peut corriger virtuellement les intentions de l'écrivain recensé lorsqu'elles sont en désaccord avec les siennes. Il n'est pas possible de contrôler la production du savoir en amont, en revanche le journaliste peut exercer quelque influence sur sa diffusion car l'écho de la recension peut favoriser ou freiner l'achat d'un ouvrage. Censeur redoutable qui veille au respect de ce qu'il entend être la vraie science¹¹²⁷ ou la morale qui doit guider une œuvre littéraire de valeur, Haller se donne pour mission de traquer la fourberie et la duplicité des savants de mauvaise foi. La multiplication des imprimés, notamment des périodiques, et l'affinement de l'activité de critique accroissent les flux d'informations et l'audience des hommes de science. Par conséquent, l'espace européen se resserre et le sentiment que le lettré possède de sa possibilité d'intervention augmente. Le rédacteur d'une recension la destine à la fois à un lectorat anonyme et à une communauté identifiée qui comprend les membres de son réseau. Il s'adresse aussi parfois directement à l'auteur de l'écrit commenté. On peut faire part de son analyse dans une correspondance particulière ou profiter de la publication dans un journal pour la diffuser à plus grande échelle, et dans ce cas on conseille à ses amis de le lire. En retour, accepter le jugement critique, c'est autoriser un droit de regard sur sa production.

L'usage des recensions peut toutefois avoir des effets pervers car certains lecteurs peu rigoureux prennent l'habitude d'une lecture trop rapide qui manque de réflexion et de distance. D'autres esprits négligents ne s'informent que par le biais de ces lectures de seconde main et omettent de se référer à la source originale. La recension doit orienter le choix des lectures des savants mais elle ne peut se substituer aux ouvrages eux-mêmes. Haller s'offense de ce que Sauvages ne le cite que d'après Vandermonde et le *JMCP* : intellectuellement irrecevable ce procédé « est une étrange manière de réfuter les gens¹¹²⁸. »

A côté des jugements semi-institutionnalisés dans les journaux, Haller fait part de ses impressions de lecture dans sa correspondance. Ses notes sont assez souvent sèches et chargées d'implicite, ce qui en rend la lecture parfois frustrante pour le chercheur. Soumis à la pression du temps, il est fréquent que Haller n'exprime son jugement sur une œuvre lue récemment que par un commentaire sibyllin. Malgré tout, la vision des écrivains français qui se reflète dans ses critiques et sa correspondance est plurielle. Même s'il est aisé de distinguer

¹¹²⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 13 août 1772 : « Il faut absolument se défier de tout ce que Le Cat a écrit. Je l'ai surpris faisant semblant de dire le contraire, de ce qu'il connoissoit être vrai (...). » *The correspondence...*, op. cit., p. 1038.

¹¹²⁸ Lettre de Haller à Tissot, le 14 décembre 1759. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 90.

des traits récurrents dans les recensions critiques des écrivains français rédigées par le Bernois - nous verrons ultérieurement qu'il conteste la prédominance des Français et les préjugés qu'il attribue aux catholiques - la réalité de sa pensée est complexe et son jugement distingue une typologie d'auteurs.

En 1970, K. S. Guthke déplorait l'état lacunaire de la connaissance des critiques publiées par Haller dans les *GGA*. Depuis un travail d'identification et de recensement systématique des comptes rendus du Bernois traitant les ouvrages littéraires a été accompli¹¹²⁹. Cependant, toutes les lacunes ne sont pas encore comblées et il manque une étude cohérente qui s'appuierait sur une approche statistique et analytique de l'ensemble des articles proposés par le rédacteur. Le travail que Peter Knabe a consacré à la lecture des Lumières françaises par les *GGA* a bien évidemment pris en compte l'activité de Haller, mais son ambition n'était pas de s'y consacrer exclusivement. Proposer une étude exhaustive de la lecture critique de la scène intellectuelle française, et non pas seulement des œuvres des philosophes, faite par Haller dans les *GGA* mériterait un travail spécifique et de longue haleine¹¹³⁰ qui ne peut être réalisé ici. Un article de François Jost a ouvert la voie à un tel travail¹¹³¹ : dans une perceptive résolument comparatiste, il a démontré le rôle fondamental d'intermédiaire culturel joué par Haller en tant que critique littéraire. Les grands axes de réflexion de F. Jost sont assurément fondés, mais nous ne souscrivons pas à l'intégralité de ses développements. Haller est certes bien un intermédiaire de valeur entre les aires culturelles française et germaniques, mais le comprendre comme « l'apôtre de la civilisation française » dans les espaces germaniques nous semble périlleux et exagéré. Les jugements rédigés par Haller sont certes très souvent orientés vers l'actualité française, mais est-ce vraiment la preuve qu'il a voulu remplir la fonction intermédiaire dévolue traditionnellement aux Helvètes ? N'est-ce pas plutôt la marque qu'elle est incontournable à l'échelle européenne ? Les présupposés identitaires de Haller ne le disposent pas à notre avis à se faire l'ambassadeur de la culture française dans les espaces germaniques. Par ailleurs, F. Jost s'étonne que Haller n'ait pas recensé davantage d'ouvrages d'auteurs français du XVII^e siècle. Les critiques formulées par Haller à l'encontre de Corneille et de Molière sont peut-être à rattacher à l'idée que c'est l'époque pendant laquelle la France a affirmé sa suprématie en Europe, suprématie bien peu légitime aux yeux de l'Helvète et dont il attaque les racines. Critiquer Molière et

¹¹²⁹ Voir les études menées par K. Guthke et C. Profos.

¹¹³⁰ Claudia Profos Frick, « *Gegründete Kritik* »..., *op. cit.* Quelques pages sont consacrées au traitement des œuvres à caractère scientifique, mais elles ne constituent que l'amorce d'un travail de plus grande ampleur.

¹¹³¹ François Jost, « Albert de Haller critique des écrivains français », *Revue de littérature comparée*, 1958, n°1, p. 12-33.

Corneille est éventuellement une manière détournée de saper les fondements de ce qui forme le goût français tel qu'il s'est imposé en Europe à l'aube du XVIII^e siècle.

Pour déclencher une controverse, il faut qu'un auteur entreprenne la réfutation des reproches qui lui sont adressés ; mais il arrive que des attaques restent sans réponse. La critique peut être comprise comme un palliatif à l'absence d'un dialogue qui opposerait directement deux savants. La fin de la recension de l'*Essai physique sur l'Economie animale* dans les *GGA* déplore vivement que François Quesnay n'ait pas pris en compte la définition de la physiologie formulée par Haller dans les termes d'*anatomia animata* : « Le siège des tempéraments est pour M. Quesnay dans les parties solides du corps. Ici M. Quesnay est de nouveau dans son élément et il termine ainsi la physiologie, sans y avoir presque touché. Car qu'est-ce qu'il dit des intestins, des organes des sens, de la structure des muscles, en un mot de toute l'anatomie animée qu'on appelle la physiologie ? Pas même leurs noms ¹¹³² ! » Haller s'irrite du mauvais emploi du terme « physiologie » dont l'apparition s'accompagne bien sûr de réflexions sur le sens et la portée de la discipline. Aucune querelle ne naît de cette recension, mais en tout cas celle-ci permet à Haller de faire entendre sa voix au sein du public lettré.

Puisque le cadre de ce travail ne nous permettait pas de mener une enquête approfondie de la lecture des Français transcrite dans les recensions de Haller, nous avons choisi de concentrer notre attention sur deux articles particulièrement suggestifs. Quand il fait la recension des critiques français, Haller opère une mise en abyme qui dévoile ses critères et ses valeurs de jugement. Parmi les auteurs ayant peint le tableau de la scène littéraire française, Louis Mayeul de Chaudon et Charles Palissot de Montenoy, recensés dans les *GGA* respectivement en 1772 et 1775, ont retenu notre attention car tous deux exposent un point de vue assez hostile au parti des philosophes, susceptible au premier abord de séduire Haller. Pourtant, les divergences qu'il relève entre leurs avis et le sien vont nous permettre de comprendre les exigences et la spécificité de sa pensée. D'autre part, les recensions de Chaudon et Palissot étant tardives dans la carrière de Haller, elles expriment donc le jugement le plus mature et le plus abouti qu'il porte sur les caractères de la littérature française.

¹¹³² La recension de l'*Essai physique sur l'Economie animale* de Quesnay paraît dans les *GGA* de 1748. L'intégrale de cette critique a été traduite en français par E. Bonjour pour le compte d'Auguste Oncken qui l'a insérée dans *Œuvres économiques et philosophiques de F. Quesnay*..., *op. cit.*, p. 739-747.

Le bénédictin Louis Mayeul Chaudon¹¹³³ publie sa *Bibliothèque d'un homme de goût* en 1772. Celle-ci fait immédiatement l'objet d'un article de Haller¹¹³⁴ qui y estime tant le fond de l'ouvrage que les talents de critique de son rédacteur. La recension s'ouvre par une appréciation d'ensemble positive qui campe l'autorité de Haller comme étalon de jugement, attendu que « La petite œuvre [lui] a vraiment beaucoup plu, peut-être parce que les jugements rejoignent presque toujours les [siens] (...) »¹¹³⁵. » Le ton est donné : les analyses de Chaudon sur les écrivains français seront reproduites, puis réévaluées en fonction des sentiments propres à Haller. Les limites inhérentes à la nationalité et à la formation de Chaudon sont également évoquées et contrairement à ce que laisse augurer la première sentence, l'article des *GGA* est presque entièrement consacré à la réfutation de ses avis et à l'énonciation de ceux que porte Haller sur les écrivains français. Ses compétences étendues, notamment en langues étrangères, jointe à sa meilleure connaissance des penseurs protestants lui confèrent la hauteur nécessaire à une rectification systématique des appréciations de Chaudon.

La recension de *Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature depuis François I. par M. Palissot*¹¹³⁶ est plus détaillée, sans doute parce qu'elle offre à Haller l'occasion de faire un point sur la situation des lettres françaises. Avec finesse, il rappelle en premier lieu un élément paratextuel décisif pour déterminer la valeur du texte, à savoir l'investissement de Palissot qui a préparé son ouvrage pendant plusieurs années¹¹³⁷. Avant d'entrer dans le compte rendu analytique au cours duquel Haller évalue la compatibilité des jugements énoncés par Palissot avec les siens, celui-là annonce que le Français a voulu garder une certaine modération vis-à-vis des auteurs encore vivants. Une remarque entre parenthèses suffit à Haller pour signaler au lecteur que sur ce point il ne souscrit pas à l'appréciation de

¹¹³³ Bénédictin du monastère de Cluny, Louis Mayeul Chaudon (1737-1817) consacre son travail littéraire à l'écriture de biographies savantes et à la défense du catholicisme ce qui l'amène à s'opposer à Voltaire et à rédiger un *Dictionnaire antiphilosophique* (1767). Outre les quatre volumes d'un *Nouveau Dictionnaire historique*, paru à Avignon en 1766, on lui doit notamment la *Bibliothèque d'un homme de goût, ou Avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de sciences et de littérature*, imprimé à Avignon en 1772.

¹¹³⁴ « *Bibliothèque d'un homme de goût*, par Louis Mayeul Chaudon », *GGA*, *op. cit.*

¹¹³⁵ *Ibid.*, CCCLXXXIX.

¹¹³⁶ « *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature depuis François I. par M. Palissot* », *GGA*, 1775, p. 1139-1143. Il s'agit de la seconde édition des *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature, depuis François I. jusqu'à nos jours*, par M. Palissot, Genève, à Paris chez Moutard, 1775. La première formait le second tome de *La Dunciade* parue en 1773.

¹¹³⁷ « *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature...* », *GGA*, 1775, p. 1139.

Palissot car : « M. P. n'a pas voulu être trop sévère envers les modernes (mais il l'a été indiscutablement dans beaucoup de cas, et dans d'autres il a été trop favorable)¹¹³⁸. »

Comme pour Chaudon, Haller établit une mise au point rectificatrice des passages où le jugement de Palissot lui semble le plus erroné. Le traitement de certains écrivains emblématiques fait ressortir les divergences de leur posture intellectuelle. Il est par exemple inconcevable pour Haller que Palissot envisage *de l'Esprit* d'Helvétius¹¹³⁹ uniquement d'un point de vue littéraire, et que théologie et morale disparaissent de son appréciation. Les mérites littéraires du philosophe n'excusent en rien la perversion de sa pensée. Pour cette raison, Haller condamne Palissot : « Indulgent pour Helvetius : il n'y a pas que quelques endroits dangereux dans son œuvre ; l'intention entière de tout ramener au corps, et de faire de tous les instincts un désir de volupté, sont des entreprises dangereuses pour toute la vie sociale¹¹⁴⁰. » Immanquablement, Haller relève aussi le cas de Molière, auxquels les Français trouvent tant de mérites. Palissot fait de « Moliere, un éloge sans limites. (...) Nous avons exprimé ailleurs nos plaintes sur la fausse éthique enseignée par Molière et ses conséquences préjudiciables¹¹⁴¹. » Haller invite le lecteur à se rapporter à ses jugements précédents de Molière ; il construit ainsi un système de pensée structuré et cohérent dont la continuité des lignes directrices assure l'intégrité morale du recenseur. Chaque jugement porté sur un auteur obéit à des critères littéraires et moraux et non à l'arbitraire du journaliste. Parallèlement, cet édifice intellectuel auquel il se réfère lui assure une indépendance par rapport aux auteurs qu'il recense et elle le dote d'un statut particulier au sein du champ littéraire. Le recenseur n'est certes pas un écrivain mais il est maître d'un domaine complexe où il doit concevoir et assembler les deux pièces maîtresses de l'instrument qu'est la critique : une culture étendue et des critères de jugement rigoureux.

Pour finir, Haller ne peut s'empêcher de relever qu'en dépit du fait que Palissot déprécie l'état de la poésie allemande et ne s'intéresse que très peu aux auteurs germaniques, il fait lui-même partie du nombre des rares élus dignes de l'attention du public français. Pour mesurer la distance que prend l'Helvétie avec le texte qu'il recense, il est utile de rappeler les

¹¹³⁸ *Idem* : « Hr. P. will gegen die neuern nicht zu streng gewesen seyn (das ist er aber wohl in vielen Fällen unstreitig, und hingegen in anderen zu günstig). »

¹¹³⁹ L'ouvrage *De l'esprit* du fermier général Claude Adrien Helvétius (1715-1771) est fondé sur un système matérialiste et sensualiste. L'attachement de l'homme à la religion ne s'explique selon lui que par son incapacité à comprendre l'ordre et le fonctionnement de la nature.

¹¹⁴⁰ *Ibid*, p. 1141 : « Schonend vom Helvetius : nicht einige gefaehrliche Stellen sind in seinem Werke ; die ganze Absicht alles körperlich, und alle Triebe zur Begierde der Wollust zu machen, sind für das gesellschaftliche Leben schädliche Unternehmungen. »

¹¹⁴¹ *Idem* : « Moliere, ein unumschraenktes Lob (...).Wir haben anderswo unsere Klagen über die falsche Sittenlehre, und die schaedliche Folgen derselben geaeußert, so wie sie Moliere lehrt. »

termes exacts choisis par Palissot pour décrire la situation de la littérature allemande et la place privilégiée qu'y occupe Haller : « Traductions pour traductions, il vaudrait encore mieux peut-être traduire en Français ces anciens auteurs Gaulois, que de nous accabler de tous ces Essais de Poésies Germaniques. Nous ne pouvons en excepter qu'un très petit nombre, dont les auteurs se sont formés sur nos plus grands Maîtres, & sur-tout les Ouvrages de l'illustre et savant M. de Haller, qui a su prendre Boileau pour son modèle, qui honore véritablement sa Patrie, et qui est très-digne en effet d'être connu du reste de l'Europe, non-seulement comme un très-bon Poète, mais comme un vrai Philosophe¹¹⁴². » Ce paragraphe devient sous la plume laconique de Haller : « En Allemagne, l'art de la poésie serait encore dans l'état où il se trouvait en France à l'époque de Ronsard, bien que M. P. excepte un petit nombre d'Allemands, au premier rang desquels figure M. de Haller, considéré comme un imitateur de Boileau¹¹⁴³. » L'esprit de la pensée de Palissot est certes rendu, mais la concision et l'absence de commentaire qu'il accorde à ce paragraphe traduisent implicitement son désaveu. De la somme des compliments élogieux qui dépeignent son œuvre, le Bernois ne retient que la comparaison, dont on sait combien elle l'agace, de son œuvre avec celle de Boileau

Si les jugements de Chaudon et Palissot diffèrent en partie de ceux de Haller, c'est bien parce que leurs critères d'appréciation ne sont pas les mêmes. Les premiers jugent leurs compatriotes en vertu de leurs talents littéraires alors que leur morale est fondamentale pour le Bernois. D'autre part, Chaudon et Palissot sont les héritiers d'une tradition culturelle nationale qui transmet une hiérarchie établie des écrivains. Boileau, Corneille, Racine et Molière figurent au panthéon des auteurs français célébrés au XVIIIe siècle. Représentant un point de vue étranger, Haller dispose d'une plus grande latitude dans l'appréciation de ces personnalités. Ne faut-il d'ailleurs pas voir dans ses critiques à leur endroit la dépréciation du modèle français tel qu'il est justement célébré en Europe ? Boileau a beau être admirable, ramener les poèmes de Haller à son imitation, prouve l'incapacité des Français à percevoir la singularité des écrivains allemands. Quant à Molière, il incarne le mal français qui contamine le jugement de ses lecteurs en valorisant la forme et le brillant de l'expression au détriment du fond et de la morale. Les catégories du jugement porté par Haller vers les auteurs d'un espace culturel étranger sont inhérentes aux caractères propres à sa culture germanique.

¹¹⁴² *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature...*, *op. cit.*, p. 240.

¹¹⁴³ « Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature... », *GGA*, *op. cit.*, p. 1142 : « In Deutschland sey die Dichtkunst noch in eben dem Stande, in dem sie in Frankreich zu Ronsards Zeiten gewesen sey, wovon doch Hr. P. eine sehr kleine Anzahl Deutsche, und zumahl, den Hrn. v. Haller, als einen Nachahmer des Boileau ausnimmt. »

La rédaction de recensions comme la polémique sont deux éléments déclencheurs de la discussion intellectuelle dont les publics et les prolongements divergent néanmoins. Les échelles géographiques diffèrent car si la polémique scientifique entraîne Haller à converser avec des savants parisiens et provinciaux, les jugements publiés dans les *GGA* concernent à première vue davantage les lettres parisiennes.

Mais la conception de ce que doit être une dispute et une recension d'ouvrage, ainsi que la place que tiennent ces pratiques intellectuelles dans le dialogue que cultive Haller avec ses contemporains français montrent que l'on peut rapprocher les fins et les usages de ces deux instances de communication. Outil de production et de contrôle du savoir, la controverse révèle le changement de statut des hommes de science au cours du XVIII^e siècle. La dispute est un facteur de socialisation puisque ceux qui y prennent partie marquent leur appartenance à une communauté qui s'organise en définissant ses propres modalités de fonctionnement. Au final, toutes les controverses n'ont pas la même valeur et l'attitude des acteurs qui participent à l'une d'elle en détermine la qualité et la portée. Les disputes n'enrichissent le savoir que lorsqu'elles amènent les adversaires à une mutuelle émulation et qu'elles font appel à l'orgueil des savants, prêts à user de toutes leurs forces intellectuelles pour faire triompher la vérité¹¹⁴⁴. En revanche, une simple critique formelle, ou destinée à asseoir une réputation n'a pas de sens et n'est guère souhaitable. Dufieu reconnaît la transparence des motivations de Haller qui n'attend pas de profit personnel de son engagement dans la dispute sur l'irritabilité : « il est aisé de reconnoître par votre conduite que le seul but qui vous anime, c'est le progrès des sciences, auquel vous cooperez tous les jours avec autant de gloire que de succès¹¹⁴⁵. »

La recension d'ouvrage offre à un public élargi la communication de savoirs sans cesse plus nombreux, mais bien qu'assortie d'un souci d'objectivité elle fait aussi parfois fonction de régulation des connaissances puisque son auteur y imprime parfois son point de vue. Dans le contexte d'organisation du savoir médical du second XVIII^e siècle, les recensions renouvellent leur fonction informative et se prononcent sur la qualité d'une démarche méthodologique. Dès lors, la communication à caractère public qui se joue par

¹¹⁴⁴ « Splanchnologie, ou l'Anatomie des viscères, avec des Figures orinales tirées d'après les Cadavres, suivie d'une Dissertation sur l'origine de la Chirurgie, par René Croissant de Garengot », *Bibliothèque Raisonnée*, octobre-novembre et décembre 1743, p. 269-293, p. 275-276 : « Il est des exemples où le Public a gagné à ces animosités savantes, la passion de vaincre a fait faire des efforts extraordinaires aux combattans, & ils n'ont rien négligé pour surpasser leur Ennemi, ou pour ne point lui laisser de prise. »

¹¹⁴⁵ Lettre de Dufieu à Haller, le 18 août 1762.

l'intermédiaire des journaux souligne le rôle qu'ils jouent dans la production du savoir. Le critique avisé participe activement à l'élaboration des connaissances dans la mesure où il choisit de diffuser ou non les écrits qui rythment une polémique. C'est ainsi que certains périodiques français mettent en lumière les ressorts des controverses qui divisent Haller et nombre de ses confrères, tandis que pour sa part le Bernois utilise les *GGA* et la *Bibliothèque raisonnée* comme vecteurs de la production intellectuelle française vers les espaces germaniques.

Nous avons vu que l'usage de la querelle et de la critique constitue une démarche de l'appréhension de l'étranger permettant la mise en communication de deux entités spatiales et culturelles différentes. Ces outils de la discussion cernés, il convient maintenant d'analyser un autre aspect du fond identitaire de la communication. Il ne serait pas pensable pour un historien de mener une analyse de sociabilité savante sans prendre en compte le substrat social, politique et économique dans lequel les relations entre intellectuels s'enracinent¹¹⁴⁶. Il est donc pour nous essentiel de déterminer comment Haller et ses correspondants français expriment les sentiments d'attachement à un pays et à une culture d'origine au sein d'un espace de dialogue façonné par les règles d'une communication savante universelle.

¹¹⁴⁶ L'historiographie de l'*Aufklärung* évoque depuis plusieurs décennies l'exigence d'une enquête anthropologique comme le rappelle Hans Erich Bödeker dans l'introduction programmatique de l'ouvrage *Über den Prozess der Aufklärung in Deutschland im 18. Jahrhundert. Personen, Institutionen und Medien*, herausgegeben von Hans Erich Bödeker und Ulrich Herrmann, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1987.

Chapitre V : LES FRONTIÈRES GÉOGRAPHIQUES GARANTES DE L'IDENTITÉ MORALE ET PATRIOTIQUE ?

« Il est presque glorieux, qu'un aussi petit pays, assés méprisé par ses voisins les François, ait fourni sans encouragement et sans recompense le double d'especes de plantes, que les royaumes Britanniques¹¹⁴⁷. »

« La F[rance] donne le ton aux Cours, et celles-ci influent sur les jugemens nationaux. Mais la Verité fera disparoitre toutes ces erreurs, on arachera le verre convexe a la lanterne magique, et l'elephant redeviendra une puce¹¹⁴⁸. »

Le second enjeu identitaire que nous entendons aborder fait jouer les arguments dont use Haller pour exprimer les caractères et les vertus propres aux Helvètes. D'aucuns trouveront qu'en raison de la forte mobilité des acteurs des Lumières et de la perméabilité des courants intellectuels, analyser la relation entretenue par Haller avec la France sur une base frontalière présente une réelle limite. Le vaste travail de Jonathan Israel, qui s'est efforcé de d'embrasser l'ensemble de l'Europe savante pour montrer la profonde unité du monde des Lumières, rejette une approche nationale de ce mouvement intellectuel et il en nie la diversité en se référant à l'homogénéité des objets de dialogue. Les Lumières seraient « un mouvement européen extrêmement unifié au sein duquel s'opposaient quatre camps : les newtoniens, les néo-cartésiens, les leibnizo-wolffiens et les radicaux¹¹⁴⁹. » Ceci nous semble récuser la singularité de la pensée individuelle qui ne peut aisément être classée dans l'un de ces quatre courants. Acquis au newtonisme, Haller rejette le cartésianisme, assimilé aux travers propres à l'espace français, mais ses positions empruntent des éléments de la pensée de Leibniz et en rejettent d'autres aspects. En outre, la proposition de J. Israel a pour conséquence de nier l'un des moteurs de la constitution des Lumières germaniques et helvétiques qui se développent pour partie en référence à des modèles préalablement constitués, les modèles anglais et français. Les débats sur le matérialisme et la philosophie radicale transcendent les frontières mais il semble bien que les savants les abordent différemment selon l'espace intellectuel dont ils sont issus. L'espace intellectuel suit un découpage géographique établi et il apparaît que la notion de frontière est présente dans la représentation mentale que Haller se fait de sa relation avec la France. Par conséquent, nous entendons la garder comme critère d'analyse.

¹¹⁴⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 29 novembre 1757. *The correspondence...*, op. cit., p. 127.

¹¹⁴⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 15 novembre 1757. *Ibid.*, p. 691.

¹¹⁴⁹ Jonathan I. Israel, *Les Lumières radicales...*, op. cit., p. 790.

La question de l'apparition du sentiment identitaire dans les relations qu'entretient Haller avec l'espace français ouvre de nombreuses perspectives qui se fécondent mutuellement. Il nous a paru opportun de chercher si les correspondants français de Haller attribuent à celui-ci des caractères supposés relever d'un caractère et d'une identité typiquement suisses. De même, nous nous sommes demandés si leurs échanges avec le Bernois contribuent à affiner et à nuancer la vision idéalisée que les Français ont de son pays. Afin de comprendre la place et les enjeux des revendications identitaires dans les échanges entre Haller et les Français, nous verrons en premier lieu quels sont les traits et les caractères que les correspondants français attribuent à la Suisse et dans quelle mesure l'image idéalisée de ce pays transparaît dans leurs lettres. Puis, dans une perspective similaire et complémentaire, nous nous attacherons à comprendre quelle est la place occupée par la France dans la pensée du Bernois et en quoi la nature de son jugement sur la vie de ce pays renvoie chez lui à l'affirmation d'une identité helvétique.

1- Les enjeux renouvelés de l'historiographie

Alors que l'historiographie française a longtemps présenté l'Europe des Lumières sous l'angle de l'influence française, des auteurs comme René Pomeau ont souligné les nuances du rayonnement de sa culture et ont amorcé une réflexion sur la dialectique du cosmopolitisme et du patriotisme des Lumières européennes. Nourris par les études étrangères, les travaux français les plus récents tendent à leur tour à insister sur les limites de la notion de cosmopolitisme et du mythe de l'Europe française¹¹⁵⁰. Le concept de cosmopolitisme, fréquent sous la plume des esprits du XVIIIe siècle¹¹⁵¹, a été si souvent repris par les historiens des Lumières, qu'il est nécessaire d'en réévaluer le contenu et la pertinence. Même l'emploi du terme d'« influence » pour décrire le rayonnement des Lumières françaises à l'étranger, génère aujourd'hui une certaine suspicion tant il est vague et peu nuancé¹¹⁵². Il n'en reste pas moins que l'intense circulation du savoir au XVIIIe siècle

¹¹⁵⁰ Pierre-Yves Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française...*, *op. cit.*

¹¹⁵¹ Certains voyageurs qui traversent les territoires allemands, soulignent leur caractère cosmopolite. C'est le cas du comte Alfonso Bonfioli Malvezzi (1730-1804), originaire de Bologne et nommé correspondant de Condorcet à l'Académie Royale des Sciences le 5 mai 1773. Sandro Cardinali et Luigi Pepe, « Les rapports de Condorcet avec l'Institut de Bologne et Alfonso Bonfioli Malvezzi. », dans *Condorcet : mathématicien, économiste, philosophe, homme politique : colloque international, (Paris, 8-11 juin 1988)*, sous la dir. de Pierre Crépel et Christian Gilain, Paris, Minerve, 1989.

¹¹⁵² P.-Y. Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française...*, *op. cit.*, p. 106-107.

suscite une profonde interpénétration des courants de pensée. Plus hétérogènes qu'on ne l'a longtemps dit, les Lumières françaises, tout comme les autres courants éclairés européens, se caractérisent par la multiplicité des influences qui dépendent d'un cadre national, régional et même local.

Dans cette perspective, la configuration géopolitique particulière de la Suisse et sa place de carrefour dans l'Europe occidentale rend nécessaire de réfléchir à l'impact et aux limites de sa perméabilité face aux courants intellectuels étrangers. La Suisse est un indéniable creuset d'influences, mais ses élites ne se contentent pas d'assurer une simple fonction de transmission : elles réagissent aux idées extérieures soit en les assimilant, soit en les rejetant, ou bien encore en les adaptant de façon à former une pensée qui leur est propre. Le processus est plus hétérogène qu'il n'y paraît car les courants intellectuels de la Suisse alémanique et de la Suisse romande se différencient dans leur appréhension de l'étranger, la seconde étant plus perméable aux influences françaises. Cette lecture différenciée des espaces intellectuels helvètes est une tendance lourde de l'historiographie suisse. La prédominance des sphères germanophones sur la Suisse romande est aujourd'hui remise en question, et la spécificité des Lumières suisses catholiques fait l'objet de publications sans cesse plus nombreuses¹¹⁵³. L'hétérogénéité de l'espace helvétique est mise en avant ainsi que les contradictions politiques et culturelles qui influent sur la vie de ses régions. On s'attache davantage à expliquer la singularité et la complexité des comportements collectifs au sein des différents cantons, comme celui de Fribourg, enclavé dans un territoire protestant et tiraillé entre son attachement à Berne et la fascination mêlée de répulsion qu'on y éprouve pour la France¹¹⁵⁴. Ceci n'est pas sans incidence pour notre sujet ; combler les lacunes de l'historiographie sur la Suisse francophone et catholique rend visible l'ambiguïté des liens entre les cantons¹¹⁵⁵ et nuance la perception en partie sublimée de l'Helvétie qu'ont les Français du XVIIIe siècle.

L'élaboration d'une pensée politique spécifique offre un bon exemple de la réaction de la Suisse aux courants venus de l'extérieur. On y a développé une forte tradition de

¹¹⁵³ *Les conditions de la vie intellectuelle et culturelle en Suisse romande au temps des Lumières*. Actes du colloque organisé par l'Institut et l'Association Benjamin Constant, 17-18 novembre 1995, *Annales Benjamin Constant 18-19*, Lausanne, Institut Benjamin Constant, Genève-Paris, éd. Champion-Slatkine, 1996.

¹¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 21-36. En novembre 2004, un colloque s'est tenu à l'université de Berne, dont le titre évoque l'importance de cette problématique : « Les intellectuels de Suisse alémanique et la culture francophone aux XVIIIe et XIXe siècles : tropismes et identité. »

¹¹⁵⁵ Georges Andrey, « La "Ville et République" de Fribourg sous le règne du baron d'Alt (1737-1770). Essai sur les Lumières patriciennes », dans *Les conditions de la vie intellectuelle...*, *op. cit.*, p. 205-228. Le catholicisme joue un rôle fondamental à Fribourg car il permet de se démarquer des espaces voisins réformés, cependant au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle, les mentalités gagnent en tolérance.

réflexion politique fondée sur les théories du droit naturel inspirées de la pensée allemande. Intégrant des auteurs tels que Christophe Wolff et Samuel von Pufendorf¹¹⁵⁶, les théoriciens suisses comme Burlamaqui¹¹⁵⁷ exposent une pensée originale et deviennent à leur tour des sources d'inspiration pour les juristes européens. La guerre d'Indépendance américaine qui éclate en 1775, porte elle-même les traces de l'influence de la pensée juridique et politique suisse. La fonction d'intermédiaire joué par la Confédération entre les espaces germaniques et français, symbolisée par l'expression d'« Helvetia mediatrix » a souvent été mise en avant, mais aujourd'hui l'originalité des Lumières helvétiques est davantage prise en compte. L'*Encyclopédie* d'Yverdon est également un champ d'études privilégié pour mesurer la part des effets des courants étrangers et celle de la spécificité suisse dans la production intellectuelle helvète¹¹⁵⁸.

Cette réévaluation se fait conjointement au réexamen du terme de patriotisme qui a longtemps effrayé par les connotations nationalistes qu'on lui prêtait. Aujourd'hui, l'historiographie s'y intéresse à nouveau mais en se référant à la première acception du terme. Au XVIIIe siècle, le patriotisme désigne la vertu politique du citoyen¹¹⁵⁹, qui s'oppose au libéralisme fondé sur les droits et les devoirs individuels. Les notions de « Republicanisme classique » ou d'« humanisme citoyen » sont mises à l'honneur dans les discours et les comportements des Helvètes patriotes. Le patriotisme, qui s'appuie sur le « mythe de la Suisse » dont l'analyse a été développée par Ulrich Im Hof¹¹⁶⁰, ne signifie pas tant l'identité nationale que la conservation de la liberté et la défense du sentiment républicain.

Les mots recouvrent une réalité complexe car au XVIIIe siècle, les sentiments patriotiques sont également teintés cosmopolitisme. A l'ouverture culturelle cosmopolite correspond une volonté de différenciation politique¹¹⁶¹. La discussion opposant les tenants d'un patriotisme « philanthropique » ou cosmopolite prôné par Isaak Iselin et Johann Jakob Bodmer, et ceux, tels les penseurs zurichois, plus favorables à un patriotisme politique et plus

¹¹⁵⁶ Professeur de mathématiques, de physique et de philosophie à l'université de Halle, Christian Wolff (1679-1754) contribue à diffuser les idées de Leibniz. Son œuvre est fondée sur la primauté du raisonnement déductif. Samuel von Pufendorf (1632-1694), professeur de droit naturel et de droit des nations à Heidelberg puis à Lund en Suède, devient historiographe de l'Electeur de Brandebourg en 1688. Contrairement à Hobbes, il prône l'idée d'une sociabilité naturelle de l'homme et l'idée d'un double contrat qui unirait le citoyen à l'Etat selon une logique de besoins réciproques, les gouvernés et les gouvernants ayant mutuellement besoin les uns des autres.

¹¹⁵⁷ Jean-Jacques Burlamaqui (1694-1748) est professeur de droit à Genève où son enseignement et ses traités de vulgarisation contribuent à diffuser les idées du droit naturel. Son travail majeur, *Principes de droit naturel* (1747), se situe dans le prolongement de la pensée de Pufendorf.

¹¹⁵⁸ *L'Encyclopédie d'Yverdon et sa résonance européenne - contextes - contenus - continuités*, recueil de travaux éd. par J.-D. Candaux, A. Cernuschi, C. Donato, J. Häsel, Genève, Slatkine, 2005.

¹¹⁵⁹ Simone Zurbuchen, *Patriotismus und Kosmopolitismus. Die Schweizer Aufklärung zwischen Tradition und Moderne*, Zurich, Chronos Verlag, 2003, p. 9.

¹¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 10.

¹¹⁶¹ *Ibid.*, p. 21.

radical, agitent les élites suisses. L'enjeu est d'importance puisqu'il s'agit non seulement de construire le sentiment identitaire helvète, mais aussi de savoir comment l'exprimer aux yeux de l'étranger.

Un projet commun aux savants des Lumières occidentales met à l'honneur les sciences, la raison et la dignité de l'homme mais sous cet idéal, des affirmations identitaires transparaissent très fréquemment. Le rapport qu'entretient Haller avec sa patrie bernoise est complexe et il a déjà fait l'objet d'études particulières¹¹⁶². Il nous a semblé que nous concentrer sur les sources qui font ressurgir le lien développé par Haller avec la France permettrait d'approfondir la connaissance de la notion de patriotisme entendue par le savant bernois ainsi que sa relation à la Suisse. L'ambiguïté des relations politiques et culturelles entretenues par la France avec les cantons suisses explique la récurrence des remarques sur la culture et les coutumes françaises formulées par Haller dans ses correspondances et ses comptes rendus d'ouvrages. La nature de ces sources les apparente à des ego-documents dans lesquels, en dépit de leur caractère aléatoire et ponctuel, les nombreuses remarques ayant trait à la France ou à la Suisse permettent toutefois de dégager un faisceau de fils directeurs révélateurs de la pensée hallérienne. L'importance accordée au champ national et aux caractères de l'identité helvète tels qu'ils sont conçus par Haller ressort en creux des réflexions qu'il émet sur la France, réflexions qui embrassent l'actualité politique, mais aussi intellectuelle, économique ou religieuse du pays. Précisons toutefois que c'est auprès de ses correspondants suisses, notamment Bonnet, Tissot et Saussure, qu'il s'ouvre le plus largement de ses considérations sur la vie des cantons helvètes ou des autres pays européens. Les lettres qu'il adresse à ces derniers offrent une vision plus complète de la France que celles destinées à ses correspondants français ou italiens, dans lesquelles l'information savante semble être sa principale préoccupation.

Les écrits de Haller contiennent une tension palpable entre la prétention à l'universel et l'affirmation d'un certain patriotisme. En dépit du discours constant sur le nécessaire partage du savoir au sein d'une République des Lettres qui ignore les frontières, le savant, tout comme ses contemporains, développe une conception localisée du savoir. Une nationalité peut s'illustrer dans une discipline et se révéler faible dans une autre. Le jugement que prononce Haller sur la qualité des thèses rédigées par chaque promotion de la faculté de médecine de

¹¹⁶² Ulrich Im Hof, « Albrecht von Haller, Staat und Gesellschaft », dans *Albrecht von Haller 1708-1777. Zehn Vorträge...*, op. cit., p. 43-66. Urs Boschung, « Albert de Haller ambivalent : réussite scientifique à l'étranger ou réussite sociale dans la patrie », *Revue médicale de la Suisse Romande*, tome 112, 1992, p. 1051-1059.

Paris s'accompagne souvent de considérations plus générales sur la production nationale française. La façon de dresser une liste précise d'auteurs dans ses articles de l'*Encyclopédie* comme dans ses différentes *Bibliothecae*, est une façon d'établir un référentiel commun qui brasse les apports des différentes universités européennes. Ces textes proposent au monde savant une étude ordonnée de la science universelle et ce travail rencontre un vif succès en France. C'est une conception de la science qui rassemble alors que parallèlement, lorsque Haller fait allusion dans ses lettres à des travaux plus contemporains, la production du savoir semble répondre à des facteurs plus localisés.

2- La projection idéalisée de la Suisse

On le sait, la Suisse du XVIII^e siècle présente aux yeux de l'étranger l'image d'un pays politiquement stable, économiquement prospère et dont la population partage de fortes valeurs morales. Dans ce siècle d'intense réflexion politique, la Confédération helvète¹¹⁶³ suscite maints commentaires à l'étranger. Les débats autour de la constitution de Genève et les luttes entre démocrates et aristocrates ont des échos dans toute l'Europe car ils contiennent des éléments de discussion qui se retrouvent dans la société française ou anglaise. Sur le plan scientifique, la réputation des cantons helvètes n'est pas non plus négligeable et les noms de Euler, de Haller ou des Bernoulli ornent la liste des membres des plus grandes académies européennes. Il est notable qu'à partir de 1699, une personnalité helvète occupe toujours l'une des huit places offertes aux étrangers par l'Académie des Sciences parisienne¹¹⁶⁴. La Suisse participe donc pleinement à l'élan intellectuel européen du XVIII^e siècle, notamment les cantons réformés qui sont en ce sens plus actifs que les cantons catholiques. Certaines villes, telles que Bâle, s'illustrent plus que d'autres, mais il est certain que l'éclatement géographique helvète favorise la mobilité des savants et concourt à l'accélération de la circulation des hommes et des idées, caractéristiques du siècle des Lumières.

¹¹⁶³ Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, les sources diplomatiques françaises font surtout référence au « Corps helvétique ». Au XVIII^e siècle, le terme de Confédération est plus fréquemment employé.

¹¹⁶⁴ Suzanne Delorme, « L'Académie Royale des Sciences : ses correspondants en Suisse », *art. cit.* Le plus souvent d'ailleurs, l'Académie des Sciences compte deux associés suisses, et de 1761 à 1781, les savants helvètes occupent même la moitié des sièges disponibles puisque Bonnet, Euler, Daniel Bernoulli et Haller, remplacé en 1778 par Tronchin, sont nommés associés étrangers.

a- Dans les correspondances

L'orientation de la correspondance française de Haller étant majoritairement savante et médicale, la Suisse n'y est abordée qu'occasionnellement, sous la forme de remarques ponctuelles et assez générales. C'est principalement par le biais de son activité de poète et d'administrateur que la nationalité de Haller est prise en compte par ses correspondants. Ces derniers distinguent en lui un esprit attaché à sa patrie bernoise, un illustre représentant de la Suisse, et un poète qui fait honneur aux espaces germaniques. La revendication du caractère helvète de ses poèmes contribue à la reconnaissance de ses talents littéraires à l'étranger mais on ne saurait oublier qu'en définitive, on trouve fréquemment l'idée que ses mérites servent la cause de toute la littérature allemande¹¹⁶⁵. Malgré tout, les Français perçoivent avec finesse les différentes dimensions qui forment l'identité intellectuelle de Haller. Ils ont beau s'adresser à lui comme à un éminent représentant de l'Helvétie, ils associent également son illustre nom à la gloire des lettres allemandes, ce qui sous-entend d'ailleurs que pour eux la Suisse alémanique se fond dans un espace germanique plus vaste.

L'idée de nation allemande souffre parfois d'un certain flottement¹¹⁶⁶ mais le rôle de la langue comme facteur unitaire au sein des espaces germaniques est bien perçu puisque dans les dictionnaires, après avoir présenté l'origine bernoise de Haller, on le range dans la catégorie des poètes allemands, c'est-à-dire des écrivains de langue allemande¹¹⁶⁷. Mais bien qu'il ait pleinement participé à la gloire des lettres allemandes, les Français n'ignorent pas que l'idiome germanique n'est pas encore complètement unifiée et que chez Haller, le « style se ressent cependant en quelques endroits du terroir où ils ont été produits, & [que] l'on rencontre par-ci par-là des expressions qui, pour être d'usage en Suisse, n'appartiennent pas à la Langue Allemande, quand on l'écrit purement (...)»¹¹⁶⁸. Les contradictions qui marquent l'existence d'une scène intellectuelle allemande ressurgissent dans les observations qu'en font

¹¹⁶⁵ « Éloge de M. de Haller », *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, 1780, (année 1777), p. 127-154, p. 132.

¹¹⁶⁶ Nicolas François Joseph Eloy, « Albrecht von Haller », *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne...*, op. cit., p. 442 : « Les Poésies Allemandes qu'il a données au public, le font passer à juste titre pour un des meilleurs Poètes de sa nation. »

¹¹⁶⁷ *Dictionnaire portatif des beaux-arts, ou Abrégé de ce qui concerne l'architecture, la sculpture, la peinture, la gravure, la poésie et la musique...* par M. Lacombe, Paris, vve Estienne et fils et J.-I. Hérisant, 1752, p. 314 : « HALLER, natif de Berne, Poète Allemand. (...) On lui reproche aussi de ne point parler purement la langue Allemande, & d'avoir fait souvent passer dans ses Ecrits le jargon Suisse. »

¹¹⁶⁸ N. F. J. Eloy, « Albrecht von Haller », *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne...*, op. cit., p. 422. Voir aussi le *Journal des Sçavans*, 1755, p. 182 : « Les ouvrages de M. Haller sont défigurés en quelques endroit par l'Idiome Suisse (...). »

les auteurs français. Tout en reconnaissant la spécificité identitaire bernoise de Haller, ils l'assimilent toutefois à un acteur de premier plan des espaces allemands. Tout en présentant le rôle essentiel tenu par la langue dans l'auto-reconnaissance d'une culture allemande, les Français saisissent la permanence des dialectes et des caractères linguistiques régionaux, révélateurs de l'hétérogénéité des espaces culturels germaniques. Haller contribue à accroître la réputation des lettres allemandes mais il le fait en tant qu'Helvétie qui ne peut effacer les traces de son « jargon suisse ».

Les sources françaises identifient donc facilement les trois échelles d'appartenance identitaire qui s'emboîtent chez Haller, la pensée germanique¹¹⁶⁹, son patriotisme helvète et plus localement son attachement à sa patrie bernoise, sans que l'on sache toujours si la part de chacune est clairement perçue. Les confidences de Haller à ses correspondants montrent que la relation qu'il entretient avec sa patrie est fortement dépendante de ses aspirations sociales et du rôle politique qu'il ambitionne d'y jouer. Ses attentes et ses déceptions transparaissent pleinement dans sa correspondance car il s'en ouvre auprès de ses amis français, notamment Thiery et Housset. En 1749, ses échanges avec Maupertuis témoignent de ses hésitations à quitter Göttingen pour répondre à l'appel de Frédéric II. Les mêmes doutes ressurgissent lorsque le chancelier Münchhausen tente de le faire revenir à Göttingen en 1755. Lorsqu'il écrit à ses voisins français, Haller justifie chaque hésitation par les déceptions que lui réserve sa carrière politique bernoise. Ces propos, adressés au docteur Rast, sont explicites : « Je suis effectivement appelé à la place de chancelier de l'Université de Göttingue. Il y a toute apparence que je l'accepterai comptant d'y faire plus de bien que je ne pourrais dans une république dont la marche est lente et où les voix décident¹¹⁷⁰. » Le correspondant joue alors le rôle de confident et de conseiller quand bien même ses remarques restent formelles, car le plus souvent, Thiery et Housset semblent surtout conforter Haller dans son intention du moment¹¹⁷¹.

Toutefois, la relation épistolaire atteint ici une double profondeur car au-delà des considérations intellectuelles, elle intègre les composantes matérielles et sociales inhérentes à la vie de l'homme de science dont l'une des motivations premières est bien sûr la recherche d'une reconnaissance honorifique et financière. Ces considérations n'indiffèrent pas Haller

¹¹⁶⁹ A l'occasion d'un différend qui l'oppose à Grasset, Voltaire se plaint à Haller et lui envoie un papier qu'il a rédigé contre celui-ci. Ses excuses concernant la forme de cette lettre montrent que le philosophe associe à son interlocuteur l'image de la rigueur, typique des espaces allemands. Lettre de Voltaire à Haller du 11 février 1759 : « Il n'est pas conforme aux usages allemands mais il l'est à la franchise d'un Français qui vous estime et qui vous révère plus qu'aucun Allemand. »

¹¹⁷⁰ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 31 mars 1765. *Correspondante inédite...*, op. cit., p. 8.

¹¹⁷¹ Voir la lettre de Thiery du 7 mai 1765, dans laquelle il se contente d'une remarque générale sur l'avantage que tirerait l'université de Göttingen du retour de Haller.

qui est d'avis que si la science anglaise a fait beaucoup de progrès, c'est parce que ses acteurs jouissent d'avantages matériels. Selon lui, ce soutien institutionnel, favorable à l'essor des sciences en Angleterre, se retrouve un peu en France mais il reste déficient en Suisse et en Allemagne. Eux aussi soumis à des contraintes matérielles et institutionnelles, les interlocuteurs français de Haller comprennent ses frustrations et ses espoirs de poursuivre une carrière digne de ses mérites. Apprenant la nomination de Haller comme directeur des salines de Roche en avril 1758, Thiery lui exprime sa sympathie en usant de paroles consolatrices : « Cette direction de Salines n'est apparemment qu'en attendant un baillage que votre République aura déjà du vous donner depuis longtemps, si elle consultoit les vœux de l'Europe lettrée qui ne pourra que gagner à votre loisir et même à l'augmentation de votre fortune¹¹⁷². » Les appréciations sur sa patrie livrées par Haller à ses amis français, évoluent au gré de ses tractations avec les dirigeants bernois et des retours du sort. Alors qu'il n'hésite pas à leur faire part de ses frustrations, en 1769, après avoir été sollicité par le gouvernement du Hanovre pour revenir à Göttingen, Haller confie au docteur Rast : « On va reprendre les projets que j'ai donnés ici [à Berne] pour perfectionner la médecine. Comme on ne veut pas que j'accepte la place de chancelier de Göttingue, on me propose la présidence de ce qui regarde la médecine¹¹⁷³. » Effectivement, pour ne pas le perdre, en 1769 le gouvernement bernois nomme Haller *Assessor perpetuus* du conseil sanitaire et il lui octroie une pension de 400 couronnes, mais ceci reste en deçà de ses espoirs politiques.

En revanche, si les appels de l'étranger sont séduisants pour l'homme de science qui dépend matériellement des faveurs d'un patron, les correspondants français de Haller considèrent pour leur part que l'honneur de vivre dans une République implique une certaine fidélité à l'égard de Berne. Louis Tressan de la Vergne adresse en ce sens à Haller une lettre éclairante : « (...) j'ay scu Mon illustre confrere tout ce que le Roy de prusse a fait pour vous appeller aupres de luy, je le plain de n'avoir pas reussi, mais quelles louanges n'ay je pas a vous doner d'avoir scu resister ! un des premiers d'une belle et florissante republique est couverte de l'Egide contre les [?] des Rois, il n'est point de chaines dorées qui soient a comparer a l'honneur d'estre utile a ses concytoyens ; (...) le beau nom le nom sacré de patrie n'est plus fait que pour vous¹¹⁷⁴. » En 1769, alors que Haller vient de refuser la proposition provenant de Göttingen, Housset lui assure qu'il est légitimement préférable de

¹¹⁷² Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 170-171. Thiery apprend avec « grand plaisir » la nomination de Haller à Roche et sa lettre est un témoignage de son intérêt sincère pour la carrière de son ami.

¹¹⁷³ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 12 mars 1769. *Correspondance inédite...*, op. cit., p. 9-10.

¹¹⁷⁴ Lettre de Louis Tressan de la Vergne à Haller, le 28 avril 1756.

rester dans son pays : « Berne a droit d'attendre de vous une préférence ont elle vous sçaura bon gré et si j avois cet avantage d etre citoyen de cette republique je serois un des premiers solliciteurs en faveur de ma patrie¹¹⁷⁵. » Nous disposons donc ici de deux témoignages d'auteurs différents, réagissant chacun à une date particulière. Néanmoins, ces deux hommes ont en commun d'expliquer les choix de carrière de Haller par le privilège de vivre dans une patrie dont ils célèbrent la forme politique. Manifestement, la république bernoise présente bien des attraits aux yeux des savants français, en particulier parce qu'elle supposée favoriser l'esprit d'entreprise des hommes de sciences qui voudraient contribuer au bien général.

Sur ce point, les correspondants français de Haller ne se distinguent pas de l'ensemble de leurs compatriotes, le plus souvent séduits par l'image de la Suisse. L'article « Suisse » de Jaucourt dans l'*Encyclopédie* offre l'image d'un pays agraire où règnent la liberté politique et la tolérance religieuse, ce qui favorise le progrès des connaissances¹¹⁷⁶. Ce tableau a beau contredire certaines réflexions de Haller qui déplore que le gouvernement n'encourage pas les sciences, la conception idéalisée de la république bernoise survit au XIXe siècle. Le *Dictionnaire de lecture* expose dans l'article « Haller » un point de vue similaire à celui que l'on trouve au siècle précédent : « La ville de Berne, pour mieux se l'attacher et lui complaire, créa pour lui seul expressément des magistratures qui devaient s'éteindre après sa mort. Qu'on dise donc que les républicains n'ont ni courtoisie, ni munificence, ni gratitude envers le génie¹¹⁷⁷ ! » Cette fois-ci, l'auteur entend fermement défendre l'Etat républicain ce qui le conduit même à s'éloigner quelque peu de la réalité, car si le gouvernement bernois a effectivement confié des missions d'importance à Haller, il ne l'a jamais vraiment récompensé à la mesure de son ambition politique.

Toujours est-il qu'en exposant à ses correspondants français la nature des fonctions qu'il occupe à Berne, Haller contribue à préciser l'image qu'ils ont des institutions suisses. Il ne leur livre jamais une description détaillée et analytique du fonctionnement politique de la République, mais des événements particuliers l'amènent à formuler des remarques

¹¹⁷⁵ Lettre de Housset à Haller, le 18 mai 1769. Cette lettre contient une incohérence chronologique car c'est en mars 1769 que Haller fait part de son refus à Göttingen. Cette remarque tardive de Housset laisse donc entendre que bien qu'ayant déjà pris sa décision de rester à Berne, Haller s'interroge probablement encore quelque temps sur la pertinence de son choix.

¹¹⁷⁶ « Suisse », dans *Encyclopédie...*, *op. cit.*, tome quinzième, p. 648 : « Les art et les sciences y ont fait des progrès admirables. »

¹¹⁷⁷ « Albert de Haller », *Dictionnaire de la conversation et de la lecture : inventaire raisonné des notions générales les plus indispensables à tous, par une société de savants et de gens de lettres*, sous la direction de M.W. Duckett, Paris, M. Lévy, puis Firmin Didot, 1853, vol. 10, p. 711. Il est également possible que l'auteur du *Dictionnaire de la conversation* soit hostile au Second Empire et regrette la Seconde République.

ponctuelles¹¹⁷⁸. Il livre à Rast, plus ou moins incidemment, des détails techniques sur les élections sénatoriales¹¹⁷⁹, les fonctions attribuées à un gouverneur¹¹⁸⁰, ou bien encore les perspectives d'action d'un dirigeant de la santé publique¹¹⁸¹. D'une manière générale, l'implication des élites bernoises dans la bonne administration des cinquante bailliages est admirée en Europe, tout comme le niveau culturel assez élevé des patriciens¹¹⁸². Dès lors, les témoignages sur sa propre expérience d'administrateur fournis par Haller dans ses lettres ou dans ses mémoires académiques doivent très certainement conforter les Français dans cette idée.

La simplicité de ses bergers, la liberté de ses citoyens, la moralité et la grandeur d'âme de ses savants, tout engage à examiner la Suisse avec davantage de considérations qu'auparavant. Analyser le réseau épistolaire de Haller permet de nuancer la vision classique de l'Europe savante qui distingue des centres, comme Paris ou Londres, et des périphéries, à l'image de Göttingen et dans une moindre mesure de Berne, qui se révèlent être de véritables centres d'impulsion intellectuelle. En fait, les espaces périphériques sont de réels confluent de flux intellectuels, ce qui en fait d'importants carrefours d'échanges. La traditionnelle « visite aux noms » de la République des Lettres¹¹⁸³, en contribuant au brassage des informations, remodèle la géographie de l'Europe savante. Les hôtes exceptionnels que furent Séguier à Nîmes et Calmet à Avignon¹¹⁸⁴ illustrent combien la présence d'un savant réputé accroît la réputation d'une ville même dépourvue d'université et le fait que Haller réside à Berne renforce l'attrait du canton aux yeux des étrangers. A l'origine, la « visite aux noms » participe à la *peregrinatio academica*, le voyage de formation des jeunes gens en quête d'instruction qui entendent tirer profit des atouts des meilleures universités et des sociétés savantes européennes. Il est vrai que dans la seconde moitié du siècle, le voyage de formation

¹¹⁷⁸ Lettre de Haller à Maupertuis, le 30 novembre 1749. *Maupertuis et ses correspondants...*, *op. cit.*, p. 188. Il justifie son retour à Berne en instruisant Maupertuis de la politique clientéliste des grandes familles bernoise : « (...) je dois me hâter de revenir au pays (...) : nos républicains ont leurs idées à part. Chaque famille forme un petit état dont tous les membres doivent se soutenir mutuellement, et travailler à la conservation et à l'agrandissement de la famille entière. Ce point consacré par nos usages, demande ma présence. »

¹¹⁷⁹ « Excusez la sécheresse de ma lettre, je suis ce jour même en élection pour la place de sénateur. Mais je viens de prendre une balotte blanche entre les quatre candidats. Me voilà exclu pour le coup et rendu à mes études ; je n'en suis pas fâché. », lettre de Haller à Rast de Maupas, le 19 avril 1771. *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 14.

¹¹⁸⁰ « Quand j'étais souverain d'Aigle, j'avais 16,000 âmes à gouverner, j'y trouvais bien de l'occupation. Il est vrai que nous sommes des pachas, ayant la police, la justice, le mouvement de tout. », lettre de Haller à Rast de Maupas, le 18 août 1774. *Ibid.*, p. 21.

¹¹⁸¹ « On m'a mis ici à peu près à la tête de la médecine : je n'en ai pas voulu avoir le titre : je tâcherai dans cette position de faire quelque bien, et j'ai obtenu des pensions pour former des médecins, des chirurgiens et des sages-femmes. », lettre de Haller à Rast de Maupas, le 20 mai 1769. *Ibid.*, p. 11.

¹¹⁸² U. Im Hof, *Geschichte der Schweiz*, Stuttgart, Verlag W. Kohlhammer, 2001 (1974), p. 81.

¹¹⁸³ P.-Y. Beaurepaire, *Le Mythe de l'Europe française...*, *op. cit.*, p. 128.

¹¹⁸⁴ Voir les travaux de Daniel Roche pour Séguier et ceux de L.W. Brockliss pour Calmet.

prend un tour mondain qui ne peut que déplaire à Haller dont on connaît la réticence à fournir des lettres de recommandation dépourvues de valeur et le peu de goût pour les mondanités¹¹⁸⁵. Qu'ils soient Français, comme le Chevalier de B**, ou d'une autre nationalité, les jeunes aristocrates aisés qui se rendent en Suisse auprès de Haller lui transmettent à coup sûr les dernières nouvelles de France. Hormis ces jeunes gens, il attire aussi des savants plus confirmés et notamment quelques-uns de ces correspondants. Alors que Nicolas-François Rougnon de Magny s'enquiert d'une possible rencontre au printemps 1766¹¹⁸⁶, le médecin montpelliérain Jean Lafosse lui apprend un peu tardivement qu'il a eu l'intention de lui rendre visite : « Dans un voyage que j'entrepris il y a quelques années, dans le dessein de consulter des bibliothèques publiques et quelques médecins de réputation ; je fus sur le point de me rendre à Berne dans la seule vüe de vous présenter mes hommages. Cette visite remplissoit trop bien toutes mes vües pour n'être pas contrariée ; je fus contraint de m'arrêter à Genève pour revenir au plutot chez moi. il ne me reste que la ressource des lettres pour y suppléer¹¹⁸⁷. » En revanche, d'autres comme David-Charles-Emmanuel Berdot¹¹⁸⁸ ou le naturaliste Jean-Etienne Guettard¹¹⁸⁹ se sont effectivement rendus à Berne pour rendre visite à Haller qu'ils s'empressent de remercier pour la qualité de son accueil. Si la Suisse fait partie du circuit des voyages savants, la réputation de Haller n'est donc pas étrangère au fait que Berne en soit une des étapes et la visite respectueuse de l'empereur Joseph II au sage vieillissant le 17 juillet 1777 en est l'illustration la plus célèbre. Malgré tout, comme nous l'avons déjà établi dans la première partie de ce travail, la lecture attentive de la correspondance de Haller enjoint de ne pas surestimer les rencontres directes qu'il a avec ses confrères français. On lui rend certes visite, et la rencontre avec Berdot est le point de départ d'un échange épistolaire, mais paradoxalement ses correspondants les plus fidèles Thiery¹¹⁹⁰, Spielman ou Housset ne séjournent pas à Berne pour le rencontrer. Inversement, Guettard ou

¹¹⁸⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 17 août 1773 : « J'ai fait hier ma premiere sortie ; il a fallu diner avec Me la Cesse de Brionne. » *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1096.

¹¹⁸⁶ Lettre de Nicolas François Rougnon de Magny à Haller, le 30 avril 1766.

¹¹⁸⁷ Lettre de Jean Lafosse à Haller, le 12 fevrier 1773. Jean Lafosse (1742-1775), docteur en médecine de Montpellier, enseigne la médecine, l'anatomie et la physiologie dans cette même ville à partir de 1764. Spécialiste de médecine légale, il a été impliqué dans l'affaire Calas ce qui lui a valu l'inimitié de Voltaire.

¹¹⁸⁸ Lettre de Berdot à Haller, le 30 novembre 1756 : « Les attentions que vous avez daigné avoir pour moi pendant mon séjour à Berne me sont d'autant plus sensibles, que je ne sais par quel endroit j'ai pu les meriter, et l'entière incapacité ou je suis à pouvoir les balancer, augmente l'empressement que j'ai a vous temoigner en quelque manière la reconnoissance dont je suis penetré à votre égard. »

¹¹⁸⁹ Lettre de Jean Etienne Guettard à Haller, le 9 mars 1774.

¹¹⁹⁰ Dans une lettre à Haller datée du 28 octobre 1751, Thiery mentionne qu'il a eu l'intention de se rendre à Göttingen mais que la guerre a contrarié son projet. Par la suite, des difficultés matérielles l'empêchent à nouveau d'aller à Berne.

le jeune Chevalier de B** rendent hommage aux charmes de sa conversation sans que leur visite constitue l'amorce d'un commerce durable et fructueux¹¹⁹¹.

Signalons néanmoins que bien qu'il ne se rende jamais en Suisse, Thiery manifeste toutefois l'intention de s'y installer, séduit par le calme et les beautés du pays¹¹⁹². Il n'est d'ailleurs pas le seul à caresser cet espoir, puisqu'un autre correspondant de Haller, le botaniste Gouan, lui recommande un certain Mr. de Batigne qui envisage également de se retirer dans les cantons helvètes¹¹⁹³. De même, alors qu'un médecin avignonnais du nom de Richard s'adresse à Haller pour lui demander s'il pourrait venir s'installer dans le canton de Berne, celui-ci lui répond « que, quoique la Suisse [soit] un pays assez peu favorable aux étrangers, les Médecins [sont] cependant un peu plus ménagés que les autres¹¹⁹⁴. » Les charmes que les Français trouvent à la Suisse sont en partie les pendants des déceptions que leur procure leur propre nation. Thiery place la vertu et le calme de la Suisse en symétrie avec le tableau de l'irrégion, de la corruption et du luxe qui règnent en France¹¹⁹⁵. Il estime « la candeur et la simplicité¹¹⁹⁶ » propres aux Helvètes, qualités rares que ses compatriotes ont perdues, et il est certain que cette idée trouve un écho dans le sincère attachement que porte Haller à l'image idéale et conservatrice de la Suisse ancienne¹¹⁹⁷. Cette même nostalgie se retrouve dans les propos du chevalier de B** qui voit dans le peuple helvète la résurgence des qualités des anciens Gaulois¹¹⁹⁸.

Les charmes de l'Helvétie se transposent aux poèmes de Haller et les compliments que lui en fait Thiery, montrent bien qu'on lit ses poésies comme étant typiques de celles d'un esprit suisse : « (...) vos poésies (...) sont extrêmement réussies dans ce pays-ci ; je ne vous flatte point, j'ai recueilli les voix : on y a trouvé, ce qui est rare aujourd'hui, une noble simplicité, de l'élévation, quantité de peintures et d'idées qui n'avaient pas encore été employées, et surtout une certaine force dans la pensée et dans l'expression qui me paraît être

¹¹⁹¹ F. Jost rappelle que le chevalier Stanislas de Boufflers, le botaniste strasbourgeois Louis Ramond et André Morellet rendent également visite à Haller. F. Jost, « Albert de Haller critique des écrivains français », *art. cit.*, p. 17.

¹¹⁹² Lettre de Thiery à Haller, le 17 avril 1752. Un extrait de la lettre est reproduit dans l'annexe 16 : « L'image de la Suisse dans les lettres de François Thiery : une projection idéalisée ».

¹¹⁹³ Lettre d'Antoine Gouan à Haller, le 30 janvier 1763. Médecin et botaniste montpelliérain, Gouan mène une active correspondance avec Haller entre juillet 1762 et juillet 1777.

¹¹⁹⁴ Lettre de Richard à Haller, le 15 septembre 1776. L'on ne dispose pas de renseignement sur ce correspondant, introduit auprès de Haller par un autre médecin d'Avignon Pierre-Barthélémy Pennier de Longchamp (1747- ?).

¹¹⁹⁵ Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 171.

¹¹⁹⁶ Lettre de Thiery à Haller, octobre 1761. *Ibid.*, p. 202.

¹¹⁹⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 28 juin 1762 : « J'aimerais mieux la simplicité debonnaire de nos ancêtres sans industrie, mais sans besoins. » *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 288-289.

¹¹⁹⁸ *Lettres de M. le Chevalier de B***, *op. cit.*, p. 62.

le fruit du terroir suisse, parce que je l'ai souvent trouvée chez vos compatriotes. Mais ce qui m'a touché le plus en particulier, c'est le caractère de franchise, d'honnête homme, et d'homme libre qui y domine partout sans effort, et qui fait encore plus d'honneur à votre cœur qu'à votre esprit¹¹⁹⁹. » Le fait que Thiery fasse référence à des lectures antérieures d'auteurs helvètes laisse entendre qu'il ouvre les livres de son ami en s'attendant par avance à y trouver des traits spécifiques à sa culture. Les considérations sur les mentalités des différents peuples européens sont dans l'air du temps et l'heure des considérations sur l'Allemagne de Germaine de Staël¹²⁰⁰ approche. La réception de l'œuvre de Haller s'accomplit en fonction de présupposés liés à l'image de la Suisse et des espaces germaniques développée par les Français, et le Bernois prend part à la diffusion des traits mentaux propres aux Helvètes. Répondant à Rast qui lui demande son aide à propos d'une patiente, Haller écrit par exemple : « Je dois répondre à la confiance dont vous m'honorez en vous disant mon opinion avec toute la candeur helvétique. Voyant le mémoire, j'ai été affligé de l'état de la malade¹²⁰¹. » Peu importe que « la candeur helvétique » soit un paravent rhétorique pour abriter la franchise du diagnostic, on sent que le cliché ne déplaît pas à Haller qui n'hésite pas s'attribuer ce caractère inhérent à son origine. Un autre épisode est significatif de l'importance qu'il accorde à la diffusion à l'étranger de la réputation et des qualités typiquement helvètes. Mécontent d'un portrait gravé en France, il s'en plaint à Bonnet qui abonde en son sens et le prie d'insister auprès des graveurs pour que l'air d'innocence et de franchise propre aux Helvètes soit fidèlement reproduit¹²⁰². La personnalité du savant se constitue en conformité avec son origine et la gravure du visage de Haller est censée véhiculer les caractères moraux chers aux savants suisses. Persuadé que les traits de la gravure reflètent sa personnalité¹²⁰³, son ambition et son orgueil de savant et de citoyen helvète lui dictent de se montrer attentif à la transmission de son image en France.

S'il ne faut pas surestimer le thème de la Suisse dans les relations épistolaires entretenues par Haller avec les Français, lorsque le sujet est abordé c'est souvent par le biais d'inévitables stéréotypes. La lettre que Grimm envoie de Paris à Haller pour célébrer ses poèmes, fait jouer toutes les images que les Français attachent à leurs voisins helvètes. Grimm rapporte que le public français rend hommage à la vertu d'un ami de l'humanité et de la

¹¹⁹⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 25 février 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 133.

¹²⁰⁰ L'ouvrage *De l'Allemagne* (1810) de Germaine de Staël (1766-1817) a une grande influence sur la perception qu'ont les Français de la littérature et du romantisme allemands.

¹²⁰¹ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 19 avril 1771. *Correspondance inédite...*, op. cit., p. 13.

¹²⁰² Lettre de Haller à Bonnet, le 18 septembre 1757 et lettre de Bonnet à Haller, le 14 octobre 1757. *The correspondence...*, op. cit., p. 116 et p. 118.

¹²⁰³ Précisons toutefois que Haller émet de sérieuses réserves face à la physiognomonie conçue par Lavater.

liberté, qualités que l'on associe aisément au peuple helvète. Une vision idyllique de la Suisse est propagée en France dans des écrits de différente nature qu'il s'agisse d'œuvres à large audience comme les romans de Rousseau ou de textes plus confidentiels comme les *Lettres de M. le Chevalier de B** à Madame sa mère pendant son voyage en Suisse* dont nous avons déjà analysé la recension parue dans le *Journal de lecture ou recueil pour les oisifs*¹²⁰⁴. Haller participe à la transmission de l'image traditionnelle de la Suisse lorsqu'il motive son refus de partir à Berlin par la perspective de vivre heureux dans l'intimité et la tranquillité de sa petite république¹²⁰⁵.

b- La diffusion d'une image stéréotypée parmi les élites françaises

Le rayonnement de la Suisse s'accroît au XVIII^e siècle alors que le pays restait encore mal connu au siècle précédent, handicapé par l'image d'un pays au développement tardif, pourvoyeur de mercenaires. Un renversement s'opère progressivement au XVIII^e siècle et l'on confère à la population suisse une sagesse et une simplicité de mœurs incomparables en Europe. Les Alpes, jusqu'alors vues comme un obstacle difficile à franchir et mal connu, deviennent un objet de voyage et de connaissances en partie fantasmé. Ces montagnes, découvertes comme objet scientifique et comme un événement esthétique renforcent le sentiment patriotique helvète, leur grandeur allant même jusqu'à incarner un symbole de la liberté¹²⁰⁶. L'observation de la riche nature des montagnes suisses permet de comprendre la grandeur de l'Être suprême. Tout concourt à faire de la Suisse un pays privilégié : le bon sens¹²⁰⁷ et la probité de sa population, comme sa nature exceptionnelle, pourvoyeuse d'une pharmacopée autosuffisante¹²⁰⁸. Il n'y a pas jusqu'à la vie savante et au climat intellectuel qui ne soient marqués des vertus et qualités qu'on relève dans les cantons helvètes. La *Gazette de Santé* émet un avis favorable sur leur politique, qu'elle transpose au

¹²⁰⁴ *Lettres de M. le Chevalier de B*** ..., op. cit., p. 62-73. Ravi, le jeune homme voit dans tous les détails de la vie helvète les signes d'une profonde harmonie. Il n'y a pas jusqu'à la beauté des femmes et la taille des raisins du pays de Vaud qui ne renforcent cette idée.

¹²⁰⁵ « Né dans une petite république où j'ai mes parents et mes amis, je me suis toujours fait une flatteuse image d'y vieillir dans le repos (...). Né en Suisse, né avec un grand attachement à ma patrie, à la veille d'y renoncer en faveur d'un établissement étranger, je ne voudrais pas précipiter une décision irrévocable dès que j'aurais donné ma parole au Roi. », lettre de Haller à Maupertuis, le 2 novembre 1749. *Maupertuis et ses correspondants*..., op. cit., p. 185-186.

¹²⁰⁶ U. Im Hof, *Geschichte der Schweiz*, op. cit., p. 87.

¹²⁰⁷ Les auteurs germanophones parlent d'un « *gesundes Menschenverstand* ».

¹²⁰⁸ Frédéric Sardet, « La santé sous l'Ancien Régime bernois : logique politique et espace privé », dans *De l'ours à la cocarde*..., op. cit., p. 97-114, p. 101.

champ scientifique¹²⁰⁹. Et alors que la France est déchirée par l'affaire de l'*Encyclopédie* et les cabales qu'elle engendre, Tressan de la Vergne, défenseur des philosophes, rappelle à Haller le bonheur dont il jouit en vivant « (...) au milieu d'une nation estimable qui pense et qui respecte ceux qui luy font honneur (...) »¹²¹⁰.

La Suisse dispose par conséquent d'une aura particulière auprès des Français qui fabriquent une vision idyllique de ce pays, doté d'une nature sauvage, encore à découvrir¹²¹¹, et de gouvernements justes et sages. Sans se départir d'un certain esprit de supériorité, les Lumières françaises sont régulièrement tentées de chercher à l'extérieur les qualités qui font défaut à la société française, qu'il s'agisse du modèle politique de l'Angleterre ou de l'harmonie sociale des civilisations primitives. Les esprits éclairés français projettent conjointement sur la Suisse leurs aspirations à un système politique équilibré et leur rêve d'une nature inviolée. L'image des bergers et du monde idyllique des montagnes pénètre en France où elle séduit les élites, et les lettres de Grimm et de Thiery¹²¹² attestent que le texte sur *Les Alpes* de Haller n'est pas étranger à cette projection idéalisée. Bien sûr, le poète bernois n'est pas le seul à contribuer à cette diffusion ; le crédit de ses compatriotes, tel Salomon Gessner dont Turgot traduit les *Idylles*¹²¹³, ne cesse de croître à l'étranger. A la fin du XVIIIe siècle, la Suisse est un exemple moral aux yeux des étrangers. Fiers et conscients de leur singularité, les Helvètes déniaient aux étrangers le droit de porter un jugement sur leurs institutions. En critiquant l'Eglise de Genève, d'Alembert a outrepassé ses droits car comme l'écrit Haller qui renchérit sur le courroux de Bonnet : « Il n'est à l'égard de Geneve, qu'un étranger, instruit par des étrangers, qui ne connoit ni notre religion, ni peutêtre la sienne »¹²¹⁴. » La pensée des Lumières suisses ne se borne pas à des limites nationales : les idées de bourgeoisie, de citoyenneté et de liberté s'exportent à l'étranger¹²¹⁵. En revanche, tirant fierté de leur spécificité, Bonnet et Haller contestent aux Français le droit de faire des emprunts inadaptés à leur situation. Dépourvus de cité, les Français se couvrent de ridicule en s'étourdissant avec les grands mots de liberté et de citoyen¹²¹⁶.

¹²⁰⁹ *Gazette de Santé*, année 1777, n°50, p. 208 : « S'il faut recevoir une leçon des étrangers, il vaut mieux la tenir d'un peuple vertueux, plus rapproché de la nature que nous, & plus propres aux entreprises utiles que les Nations qui n'ont pas la force de résister aux prestiges de la Charlatanerie (...). »

¹²¹⁰ Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 6 janvier 1758.

¹²¹¹ A. von Haller, « Extrait de son Catalogue méthodique des Plantes qui naissent sans culture en Suisse », *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, 1742, tome 29, p. 265-277 : « Mais entre les Botanistes mêmes, un botaniste suisse a bien plus de travail qu'un autre (...). »

¹²¹² Lettre de Thiery à Haller, le 17 avril 1752.

¹²¹³ U. Im Hof, *Aufklärung in der Schweiz*, Bern, Franke Verlag, 1970, p. 84.

¹²¹⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 8 mai 1758. *The correspondence...*, op. cit., p. 140.

¹²¹⁵ U. Im Hof, *Aufklärung in der Schweiz*, op. cit., p. 85.

¹²¹⁶ Lettre de Bonnet à Haller, le 18 février 1767. *The correspondence...*, op. cit., p. 580.

Les stéréotypes sur la Suisse qui se propagent en France, traduisent en réalité une connaissance partielle de la situation du pays où les difficultés intérieures ne sont pas absentes. A plusieurs reprises, Thiery valorise le repos et la tranquillité dont jouit Haller dans une patrie où le calme politique serait propice au travail scientifique¹²¹⁷. Vus de Paris, les cantons helvètes ne semblent pas être touchés par les troubles politiques qui secouent l'Europe. La réalité est évidemment bien différente, et la correspondance de Haller avec ses compatriotes révèle l'ampleur de leurs préoccupations politiques et sociales. Outre qu'elle subit indirectement les effets des conflits européens, la Confédération n'est pas épargnée par de vives tensions intérieures. A côté des divisions linguistiques et culturelles¹²¹⁸, véritables freins à l'unité du pays, les relations entre les cantons sont envenimées par de réels rapports de force¹²¹⁹. La conjuration de Henzi de 1749¹²²⁰ dénonçant l'exclusivité du pouvoir du patriciat à Berne, et l'affrontement à Genève entre les partisans de la démocratie et les tenants de l'aristocratie marquent les esprits. La mise en parallèle de cette situation avec l'article « République », très orienté, de l'*Encyclopédie* est révélatrice du rôle de modèle politique que les auteurs français attribuent à Genève. Pour les esprits éclairés français, le bon sens helvète n'est pas que la propriété des bergers et des gens simples, les élites en sont également empreintes ; riches et pauvres se retrouvent dans les valeurs et les qualités propres au tempérament helvète et « Les républiques modernes sont connues de tout le monde ; on sait qu'elle est leur force, leur puissance & leur liberté. (...) A Genève on ne sent que le bonheur et la liberté¹²²¹. » Mais sur ce point, l'image quelque peu faussée qui se diffuse en France est aussi le fait des écrivains suisses qui tendent eux-mêmes à acclamer les vertus de leur patrie par opposition aux vices de leurs voisins. Haller lui-même assure à Maupertuis qui le presse de rejoindre Berlin, que ses tergiversations n'ont pas pour fin de chercher à augmenter son

¹²¹⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 26 juillet 1759 : « Pendant que dans votre retraite vous méditez de nouveaux ouvrages (...). » Les deux lettres du 17 avril 1752 et du 13 septembre 1758 rejoignent aussi cette idée.

¹²¹⁸ Lettre de Saussure à Haller, le 17 juillet 1765. *The correspondence between...*, op. cit., p. 207. Saussure déplore à plusieurs reprises ne pas connaître assez l'allemand pour lire les textes de Haller.

¹²¹⁹ Lettre de Saussure à Haller, le 1^{er} juillet 1766. *Ibid.*, p. 275. Saussure regrette que les Zurichois se préoccupent davantage de leurs propres intérêts plutôt que de cultiver un sentiment de fraternité avec les autres cantons.

¹²²⁰ La conjuration de Henzi est une révolte urbaine, organisée en 1749 par des bourgeois de Berne exclus du Petit Conseil pour renverser le patriciat en place qui réunissait seulement quatre-vingts des trois cent cinquante familles bourgeoises. Déjà banni en 1744, pour avoir rédigé des libelles contre le patriciat, Samuel Henzi (1701-1749), accompagné de petits bourgeois, projetten un coup d'Etat qui devrait réorganiser la République bernoise sur des bases plus égalitaires. La conjuration est démantelée le 2 juillet 1749 et la répression se veut exemplaire. Henzi et les principaux conjurés sont décapités et leur famille perd le droit de bourgeoisie.

¹²²¹ Article « République », *Encyclopédie...*, op. cit., tome quatorzième, p. 150-151.

éventuelle pension car ce n'est pas l'usage dans son pays. Habitué au principe égalitaire qui gouverne toute république, Haller ne requiert pas de traitement de faveur de Frédéric II¹²²².

Autre facteur du rayonnement de la Suisse hors de ses frontières, son essor économique paraît incarner les vertus de la population. En raison des transformations économiques que connaît la Suisse au XVIII^e siècle, on sait que le pays jouit d'une économie rurale prospère¹²²³ que n'entravent pas les progrès de l'industrialisation. Les élites helvètes expriment d'ailleurs des réticences par rapport au mercantilisme et elles accordent toute leur attention à l'agriculture afin d'assurer la stabilité économique de leur pays. De son côté, Haller ne désapprouve pas l'industrialisation, d'autant plus qu'elle est en accord avec la liberté des petits entrepreneurs, mais il reste persuadé qu'il faut la maintenir en équilibre avec l'activité agricole. Sa longue recension de *L'Ami des hommes ou Traité sur la population* du marquis de Mirabeau¹²²⁴ laisse entrevoir sa sympathie pour l'école des physiocrates¹²²⁵. Le jugement des élites helvètes en ce domaine recoupe celui de Hume dont le texte « Of Public Credit » tiré de ses *Essais*¹²²⁶ connaît une réception favorable en Suisse : les nations qui vivent principalement du commerce s'exposent à tomber dans un cercle d'endettement qui accroît les troubles publics. En retour, la république de Berne séduit les plus grands penseurs étrangers, qu'il s'agisse de Hume qui vante son système de financement public ou de l'abbé Mably qui célèbre autant les vertus de sa population que les relations pacifiées entre les paysans et les dirigeants¹²²⁷. Les Français qui propagent les nouvelles théories agraires justifient leurs efforts en s'appuyant sur l'exemple de Berne et de sa Société Economique.

¹²²² Lettre de Haller à Maupertuis, le 21 décembre 1749 : « Je n'espère et je ne demande rien ici et ma république, conduite sur les principes des républiques, ne m'offre rien au-delà de ce que les lois me donnent de pair avec le plus inconnu de mes collègues. » *Maupertuis et ses correspondants...*, *op. cit.*, p. 193.

¹²²³ Comte d'Albon, *Discours politiques, historiques et critiques sur quelques gouvernements de l'Europe*, Neuchâtel, Imprimerie de la Société typographique, 1779, tome 1. En dépit d'une nature rude et difficile, le comte d'Albon a pu observer que les champs sont fertiles et bien mis en valeur.

¹²²⁴ Victor Riqueti, marquis de Mirabeau (1715-1789) est l'auteur de *L'Ami des hommes ou Traité sur la population* (1756) rédigé dans la droite ligne de la pensée de Quesnay et de l'école physiocratique. Membre des académies de Marseille, de La Rochelle et de Montauban, Mirabeau tente plusieurs expériences agricoles sur ses propres terres.

¹²²⁵ U. Im Hof, « Albrecht von Haller, Staat und Gesellschaft », *art. cit.*, p. 48.

¹²²⁶ Le philosophe écossais David Hume (1711-1776) étudie en premier lieu la logique, les mathématiques et la physique de Newton. Bien que ses *Essais moraux et politiques* (1746) connaissent un certain succès, ils valent à Hume des critiques venant des milieux religieux. N'obtenant pas de poste à l'université de Glasgow, le savant part en mission diplomatique à Vienne et Turin, et rédige les *Essais philosophiques* sur l'entendement humain. Alors qu'il est en charge de la Bibliothèque des Avocats de la ville d'Edimbourg, Hume entreprend une *Histoire d'Angleterre* au cours de laquelle, il critique le fanatisme religieux, facteur de la guerre civile. Le philosophe entretient non seulement une correspondance avec Montesquieu, mais il est aussi fort bien accueilli dans les salons parisiens, où il est célébré par les Encyclopédistes.

¹²²⁷ Béla Kapossy, « Le prix de la liberté : idéologie républicaine et finances publiques à Berne au XVIII^e siècle », dans *De l'ours à la cocarde...*, *op. cit.*, p. 143-161, p. 146. En 1763, Mably obtient de la Société Economique de Berne un prix pour ses travaux de droit naturel et moral.

3- Les accents patriotiques au sein de la communication savante

a- L'Helvétisme

Ainsi, les lettrés laissent entrevoir dans leurs échanges des images de leur pays, de ses qualités comme de ses faiblesses. La circulation des idées, le succès des notions de citoyen du monde et de cosmopolitisme mises à l'honneur par Bayle et Montesquieu, n'empêchent pas les savants de proclamer leur attachement à un espace national, voir régional. C'est le cas de Thiery, pourtant très curieux de la situation et des parutions savantes étrangères, et critique averti de la scène médicale de son pays, qui proclame également auprès de Haller ses racines lorraine et française. Dans la première lettre qu'il envoie à Haller, et dans laquelle il lui demande la faveur d'une correspondance, Thiery introduit avec subtilité ses origines lorraines, sensées le rapprocher affectivement des pays germaniques. Quelque temps plus tard, il réaffirme que sa patrie reste la Lorraine dont il déplore ne pas pouvoir aider la population en cas d'épidémie de vérole puisqu'il en est éloigné¹²²⁸. L'allégation de son identité française prend toute son ampleur à l'aube de la Révolution française lorsqu'il rédige les *Voeux d'un patriote sur la médecine en France, où l'on expose les moyens de fournir d'habiles médecins au royaume, de perfectionner la médecine et de faire l'histoire naturelle de la France*¹²²⁹. Quant aux Helvètes, fiers de leur identité¹²³⁰, ils se définissent comme un peuple à part à l'innocence préservée, et Bonnet vante même l'autarcie et le repli identitaire censés protégés Genève des influences extérieures. Fort mécontent de l'afflux de voyageurs, qui amènent à Genève la frivolité et la versatilité des modes qui avaient jusque-là épargné la population suisse, Bonnet s'exclame : « Quand j'y songe, je voudrais que nous fussions inconnus au reste des Humains. Nous devenons trop célèbres, et l'on vient nous voir par curiosité. Les Gens sensés se passeroient très bien de ces visites honorables¹²³¹. » Bonnet est d'avis que les lettrés suisses vivent très bien sans ces visites d'étrangers qui troublent leur vie simple et savante¹²³².

¹²²⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 26 octobre 1751 : « Il se joignait à l'envie de m'instruire un je ne sais quel goût national, ma patrie qui est la Lorraine, chérissant la vôtre de cœur et d'affection. » Lettre de Thiery à Haller, le 7 juillet 1763. Lettres reproduites dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 131 ; p. 237.

¹²²⁹ F. Thiery, *Voeux d'un patriote sur la médecine en France...*, op. cit., p. 3.

¹²³⁰ Le mal du pays est l'une des manifestations les plus visibles de ce profond attachement des Suisses obligés de quitter leur patrie. Haller n'y échappe pas lors de son séjour à Göttingen. Otto Weber, *Albrecht von Haller*, op. cit., p. 11.

¹²³¹ Lettre de Bonnet à Haller, le 19 août 1762. *The correspondence...*, op. cit., p. 296.

¹²³² Lettre de Bonnet à Haller, le 16 octobre 1770. *Ibid.*, p. 903.

Ce repli identitaire est en fait le signe d'une réaction à l'évolution de la Suisse qui ne vit plus complètement en conformité avec les qualités inhérentes à sa population. Ces transformations déplaisent fort à Haller qui en attribue la cause à l'influence de la France dont les écrivains pernecieux introduisent partout l'esprit du luxe et l'appât du gain.

Acteur de la communication savante internationale, l'homme de science est aussi un citoyen qui doit parvenir à un équilibre entre ses différents référentiels identitaires. Une remarque de Haller révèle que les entorses faites aux règles qui structurent la République des Lettres naissent parfois de contingences matérielles. En effet, se plaignant qu'un libraire du nom de Heidegger reproduise la traduction française de ses poésies et ampute une partie des bénéfices que son frère avait escompté en se chargeant de l'entreprise, le Bernois écrit à son ami Tschärner : « Quoique la Suisse soit un état Souverain, ou les loix de l'Empire ne se tendent pas, il y a une équité universelle et que les frontières d'un pays ne limitent point¹²³³. » Cette remarque mérite notre attention à deux titres. Outre que le savant, à l'époque en poste à Göttingen, fasse référence à une Suisse unie, forte de son indépendance vis-à-vis de l'Empire germanique, il rappelle que les lois de la communauté intellectuelle sont universelles et transcendent les frontières et que tous, même les libraires, doivent s'y soumettre.

Cependant, selon Haller le Républicain des Lettres n'a pas à s'affranchir des règles de loyauté qui l'engage envers sa patrie¹²³⁴. Son travail au Comité parisien en charge de la question de l'inoculation amène Thiery à formuler clairement la double appartenance identitaire du savant : « Je serai fort aise de communiquer au Comité dont je suis membre, tout ce qu'il vous plaira de me dire sur l'inoculation. Je veux être impartial, bon citoyen du monde et bon français tout à la fois¹²³⁵. » Le désir de Thiery rejoint nos précédentes conclusions sur les sciences utiles et la notion de savant citoyen. Le sentiment d'appartenance à une collectivité territoriale est indissociable de la motivation du savant à faire de la science puisque l'amélioration des conditions de vie matérielles et morales de la population de son pays constitue l'une des fins primordiales de son activité. Malgré leur grand succès à l'étranger, les Bernoulli reviennent à Bâle pour se rendre utiles auprès de leurs concitoyens et Haller pour sa part, mentionne régulièrement l'idée que la science doit supporter et

¹²³³ Lettre de Haller à Tschärner, le 3 juillet 1750. *Briefe von J. G. von Zimmermann, Wieland...*, op. cit., p. 64.

¹²³⁴ Lettre de Haller à Tissot, le 26 octobre 1766 : « M. Hervey m'a dit, que M. Lamure alloit faire imprimer sa controverse. Je n'aime pas les citoyens qui se vengent sur leur patrie. » *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 243.

¹²³⁵ Lettre de Thiery à Haller, le 7 juillet 1763. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 238.

encourager le prestige national¹²³⁶.

En Suisse, les savants participent à la construction du sentiment patriotique croissant qui s'exprime par le courant de l'« Helvétisme » dont les *Geschichten schweizerischer Eidgenossenschaft* de Johannes von Müller¹²³⁷ syncretisent les tendances. Depuis la paix d'Aarau qui a mis fin à la seconde guerre de Villmergen en 1712¹²³⁸, les tensions entre les cantons se réduisent et la correspondance de Haller avec Bonnet multiplie les références à un sentiment identitaire commun qui transcende les frontières régionales¹²³⁹. La littérature relaie largement l'idée de la quête de racines communes à tous les Helvètes. Le passé mythique de la Suisse est valorisé dans des livres consacrés à des figures illustres, comme celle de Guillaume Tell, ou au Rütli, le lieu mythique de la naissance de la Confédération¹²⁴⁰. Le mouvement de l'Helvétisme possède des organes plus institutionnels comme la Société helvétique, fondée en 1762 par des élèves de Haller et de Bodmer¹²⁴¹, ou le *Mercur suisse*. La Société helvétique réunit entre 1768 et 1791 de nombreux intellectuels suisses qui, à l'image de Haller, visent à renforcer la conscience « nationale » au sein de la Confédération. Il est vrai que les membres sont surtout issus de la Suisse alémanique où le sentiment d'appartenance à la nation helvète est plus fort qu'en Suisse francophone. Cette explosion intellectuelle qui assure à la Confédération une forte reconnaissance en Europe, prend les traits typiques des Lumières suisses, comme le souci d'application pratique de la science. La Société helvétique, est régie par l'idée que l'homme, éclairé par la Raison, est responsable devant Dieu et les hommes, ce qui l'oblige moralement à contribuer au bien public. L'idée d'intervenir dans les problèmes de l'Etat et de la société est profondément ancrée dans conscience de la bourgeoisie helvète. Les citoyens suisses ne conçoivent l'intérêt de la

¹²³⁶ Otto Sonntag, « The motivations of the Scientist : The Self-Image of Albrecht von Haller », *ISIS*, Londres, septembre 1974, vol. 65, n°228, p. 336-351, p. 342.

¹²³⁷ Johannes von Müller (1752-1809) est un historien suisse dont les fonctions l'amènent toutefois à beaucoup voyager au sein des différents Etats allemands. Partisan d'une conception de l'histoire providentielle, son principal ouvrage reste *Die Geschichten der Schweizer* (1780) dans lequel il rappelle les mythes fondateurs de la Suisse.

¹²³⁸ Déclenchée à la suite de troubles dans les territoires pluriconfessionnels, la guerre de Villmergen de 1712 est un conflit opposant Zurich et Berne aux cantons catholiques. La paix d'Aarau conclue les 18 juillet et 9-11 août 1712 consacre la prédominance des cantons protestants.

¹²³⁹ Bonnet reconnaît que le gouvernement conservateur de Berne ne s'efforce pas assez d'encourager ses sciences, mais il rappelle malgré tout à son ami ses devoirs de citoyen. Bonnet espère donc que Haller se décide à rester dans sa patrie et par conséquent dans leur « patrie commune ». Lettre de Bonnet à Haller, le 12 août 1760, *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 214.

¹²⁴⁰ Les représentants des cantons primitifs prêtèrent en 1291 le serment du Rütli, qui scellait une alliance contre les baillis étrangers dans leurs vallées.

¹²⁴¹ Johann Jakob Bodmer (1698-1783) est un écrivain et critique littéraire zurichois qui entend réformer le goût allemand en ravivant les traditions nationales et en s'opposant à la simple imitation de la littérature française. Son programme esthétique est fondé sur les valeurs de l'imagination et du merveilleux. Cofondateur de la Société helvétique ou Société d'histoire (1727), il contribue à faire de Zurich un des centres d'impulsion de la vie intellectuelle du monde germanique.

réflexion politique et sociale que dans la mesure où ils peuvent l'appliquer concrètement. Problèmes et conceptions politiques constituent un axe central des échanges de Haller avec certains de ses correspondants, à l'image du magistrat wurtembergeois Eberhard Friedrich von Gemmingen¹²⁴². Outre ses trois romans politiques, le savant rédige dans sa jeunesse un poème « Verdorbene Sitten » (1731), dans lequel il critique la passivité de la politique bernoise de sa jeunesse, et nombre de ses recensions dans les *GGA* traitent d'œuvres socio-politiques¹²⁴³. Servir la politique de son pays appartient donc légitimement aux souhaits de Haller¹²⁴⁴, représentant engagé de l'Helvétisme. Par ses charges de *Rathausammann*, de gouverneur d'Aigle ou de directeur des salines de Roche, il participe donc à la gestion des affaires intérieures de la République, mais il se voit aussi confier des responsabilités en politique extérieure. En mars 1769, il est notamment impliqué dans les négociations concernant le port du Versoix ce qui confère à ses relations avec la France, une nouvelle dimension que nous détaillerons ultérieurement.

b- Le choix d'un idiome savant

Parmi les signes tangibles d'une communication entravée par des obstacles identitaires, le thème si souvent abordé des traductions contient les germes de toute discussion sur l'hétérogénéité des espaces culturels européens et sur les difficultés des échanges transfrontaliers. La fin et la méthode des traductions diffèrent selon les pays. Contrairement à ce qui se fait en France, on s'attache dans les pays germaniques à ajouter à l'œuvre de traduction une volonté critique et analytique¹²⁴⁵ ; n'oublions pas que, suivant les principes de Gottsched¹²⁴⁶ et de l'école de Leipzig, nombre de traductions en allemand des meilleurs pièces étrangères relèvent de la volonté d'améliorer la scène littéraire allemande. Inversement, en France le souci de retrouver et de comprendre les mécanismes intellectuels étrangers ne semble guère guider le travail des traducteurs, imbus de l'éclat des lettres françaises. Toujours

¹²⁴² Eberhard Friedrich von Gemmingen (1726-1791) est un correspondant important de Haller. Après des études de droit à Tübingen et à Göttingen, Gemmingen occupe plusieurs fonctions dans le gouvernement du Wurtemberg. Parallèlement, il est aussi homme de lettres et compositeur.

¹²⁴³ U. Im Hof, « Albrecht von Haller, Staat und Gesellschaft », *art. cit.*, p. 46.

¹²⁴⁴ Erich Hintzsche, « Politischer Nachrichtendienst in A.v. Hallers Korrespondenz », *Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde*, 1958, Jahrgang 20, p. 41-46.

¹²⁴⁵ Martin Fontius, « Tendenzen der Literaturkritik in Frankreich und Deutschland », dans *Europäische Aufklärung(en)*..., *op. cit.*, p. 136.

¹²⁴⁶ Grâce à son travail de critique et de grammairien, Johann Christoph Gottsched (1700-1766) joue un rôle fondamental dans l'épuration et l'affirmation de la langue allemande au XVIII^e siècle, ainsi que dans l'évolution de la composition des pièces de théâtre. Il envisage la littérature française comme un modèle sur lequel les écrivains allemands peuvent s'appuyer ; contrairement aux Zurichoïses, il récuse la grandeur de la littérature anglaise. On désigne sous le nom d'« école de Leipzig » le courant impulsé par ses idées.

est-il que le sujet est d'importance et que les Lumières ont élaboré une *théorie* de la traduction, qui est le fait des auteurs de grammaires générales, les dénommés « grammairiens philosophes ». L'issue du débat voit s'affirmer le concept de *génie* des langues, Condillac voyant même la diversité des idiomes comme autant de méthodes analytiques différentes¹²⁴⁷. Ce concept entretient de fortes interactions avec l'espace culturel auquel il est attaché, et l'article « Traduction » de l'Encyclopédie, fruit des réflexions de Beauzée¹²⁴⁸ et de Marmontel¹²⁴⁹, en fait le constat : l'objet de la traduction est de s'adapter au génie linguistique de la langue cible, il faut pour cela allier la souplesse et la rigueur de la pensée¹²⁵⁰.

¹²⁵¹

Certes Haller n'a pas participé directement à ce débat, mais plusieurs de ses remarques ainsi que son extraordinaire perméabilité aux discussions de son époque, laissent supposer qu'il n'est pas resté insensible aux propos échangés. On l'a vu, l'impossibilité de traduire certains termes allemands en français irrite Haller et le conforte dans l'idée que jamais le français ne parviendra à rendre les subtilités et la force de l'allemand¹²⁵². Les langues s'associent dans un système de parenté qui rapproche l'allemand et l'anglais, bien éloignés du français. Dès lors, les traductions de l'allemand en anglais sont plus aisées et moins artificielles que celles de ces deux langues en français. Celui-ci, trop riche en propositions subordonnées, ne peut rendre ni la « *solemn majesty* » de l'anglais, ni la grandeur énergétique de l'allemand¹²⁵³.

Le statut de la langue comme vecteur de communication savante est un enjeu d'importance dans les références identitaires de Haller. Ses réflexions sur le déclin de l'emploi des langues anciennes ou sur l'usage exagéré du français aux prétentions de *koiné*

¹²⁴⁷ Nous réduisons ici considérablement la portée du débat qui au XVIIIe siècle a pour spécificité de poser le problème des langues les plus simples, celles des « bons sauvages ».

¹²⁴⁸ Le grammairien Nicolas Beauzée (1717-1789) est professeur à l'Ecole militaire, puis est élu en 1772 à l'Académie française. Sa *Grammaire générale, ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires pour servir à l'étude de toutes les langues* (1767), dans laquelle il expose les principes essentiels de la grammaire, séduit le public qui en juge le projet utile et le style agréable.

¹²⁴⁹ Les talents d'écrivain et les prises de position philosophique en faveur de la tolérance religieuse du journaliste et homme de lettres Jean-François Marmontel (1723-1799) le rapprochent de Voltaire. Il rédige des articles de littérature pour l'*Encyclopédie* et dirige le *Mercure de France* entre 1758 et 1763.

¹²⁵⁰ André Leclerc, « Le problème de la traduction au siècle des Lumières : obstacles pratiques et limites théoriques », *Traduction et culture(s)*, 1988, vol. 1, n°1, Trois-Rivières, Université du Québec, p. 41-62, p. 50.

¹²⁵¹ *Ibid.*, p. 59 : « La version doit montrer le génie de la langue-source, mais elle ne peut le "traduire" car le génie, par définition, ne se traduit pas. »

¹²⁵² A. von Haller, *Tagebuch seiner Beobachtungen...*, *op. cit.*, Band II, p.187. Lettres de Haller à Bonnet du 7 janvier 1770 et du 25 mai 1771. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 850 ; p. 939. Les faiblesses de la langue française, moins expressive et plus pauvre que l'anglais, sont l'objet de critiques récurrentes dans les lettres que Haller envoie à Bonnet. Selon lui, le français est surchargé d'articles ainsi que de lourdes propositions relatives, et il ne possède pas la vigueur de l'allemand.

¹²⁵³ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 janvier 1770. *Ibid.*, p. 850. L'allemand lui paraît préférable pour traduire Young.

européenne mettent en jeu des principes inhérents à son identité d'érudit, attaché au devenir culturel des provinces germanophones. On parle le français à Berne, et Haller s'en sert tant dans ses relations scientifiques que dans ses relations diplomatiques avec ses homologues français, mais son attachement au latin, comme signe d'une communication électorale au sein de la République des Lettres, est légendaire¹²⁵⁴. Pour expliquer son attachement aux langues anciennes, Haller a recours à un argument commun à son époque : la compréhension universelle du latin garantit aux savants un gain de temps, non négligeable en cette période d'explosion de l'écrit. Ses réflexions sont la continuité de celles énoncées en 1726 dans la préface des *Eléments de physique* par le physicien Petrus van Musschenbroek (1692-1761) qui se plaint de l'abandon du latin comme langue scientifique universelle. Au déclin du latin, Haller objecte que les scientifiques perdent trop de temps à apprendre les langues étrangères. Or, on ne peut manquer de constater que des remarques similaires sont également formulées par le Français d'Alembert qui, dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, critique la paresse de ceux qui se désintéressent des langues anciennes, clefs essentielles pour comprendre la pensée des Anciens. D'Alembert constate avec lucidité qu' : « Avant la fin du dix-huitième siècle, un Philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit Langues différentes; & après avoir consumé à les apprendre le tems le plus précieux de sa vie, il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la Langue latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matières de goût, ne pourroit être que très-utile dans les Ouvrages de Philosophie, dont la clarté & la précision doivent faire tout le mérite, & qui n'ont besoin que d'une Langue universelle & de convention¹²⁵⁵ ». L'argument est un poncif de l'époque, mais d'Alembert le nuance en établissant une distinction de la langue préconisée qui varie selon les matières. Haller raisonne de façon identique car s'il vante les avantages du latin pour faciliter la circulation du savoir médical et scientifique, il prône l'usage de l'idiome national pour les écrits littéraires.

Il est donc reconnu que l'usage du latin facilite la discussion savante puisqu'elle réduit considérablement le travail du lettré qui n'a pas besoin d'apprendre plusieurs langues vernaculaires pour s'instruire des nouvelles publications européennes¹²⁵⁶. Selon Haller, il serait toutefois déraisonnable et inutile de confier au français, le rôle de médiateur joué par le

¹²⁵⁴ David Krebs, « Latein als Medium wissenschaftlicher Kommunikation bei Albrecht von Haller », dans *Hallers Netz...*, *op. cit.*, p. 351-370. Haller propose des mesures concrètes pour redresser l'enseignement du latin qui décline également à Berne. Alors qu'il est nommé membre du *Schulrat* en juillet 1754, il contribue à la fondation d'un séminaire de philologie à la *Obern Schule*.

¹²⁵⁵ D'Alembert, *Discours préliminaire...*, *op. cit.*

¹²⁵⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 3 novembre 1767. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 680.

latin. Le désintérêt pour les langues anciennes est commun à l'ensemble de l'Europe, et par imitation de ce qui se fait en France, il touche même les bastions de l'usage du latin comme l'Allemagne ou la Suède. Maîtrisant lui-même de nombreuses langues, Haller n'en fustige pas moins ceux qui délaissent leur propre idiome pour se servir uniquement du français, langue à la mode dont les tournures sont insuffisantes pour rendre la finesse de la pensée¹²⁵⁷. D'Alembert le rejoint donc dans la culpabilité qu'il impute à la France, modèle des philosophes qui entendent désormais raisonner dans leur idiome vernaculaire. Ces critiques sont partagées par d'autres auteurs européens et il apparaît qu'en définitive, le français n'est pas devenu la *koyné* durable de l'Europe¹²⁵⁸. L'article « Érudition » de l'Encyclopédie fait état des difficultés générées par un usage abusif des traductions de parutions étrangères en français¹²⁵⁹. La langue française est un véritable vecteur d'informations qui accroît la diffusion de très nombreux livres européens, traduits en français malgré de fréquentes fautes de traduction, mais rien ne remplace la lecture d'un livre dans sa langue originale. Ainsi, les auteurs français se montrent capables d'énoncer une critique sur le recours excessif au français, critique que Haller ne prend visiblement pas en compte dans les reproches répétés qu'il formule à l'encontre des prétentions hégémoniques de la langue française. La foire de Leipzig, haut rassemblement de l'édition germanophone, est l'occasion pour lui de mesurer non seulement la qualité des œuvres allemandes mais encore l'étendue et les formes que prend l'influence de la France sur les auteurs allemands. Il note que la mode du français envahit même les œuvres rédigées en allemand puisqu'on y glisse parfois artificiellement des termes français jugés plus explicites. Bien qu'il rédige une recension très favorable des *Politische Schauspiele* de Bodmer (1768), Haller oppose une restriction à son enthousiasme. Pourquoi, se demande-t-il, Bodmer a-t-il jugé bon d'utiliser des concepts politiques en français et non en grec, idiome qui en est la matrice¹²⁶⁰ ? Ces emprunts à la langue française sont inutiles et artificiels, et l'agacement de Haller dévoile un réel déni de la fonction de liaison qu'elle joue au sein des élites européennes. Pourtant, cette fonction médiatrice aide même la diffusion de ses propres œuvres puisque la traduction française de son *De partibus*

¹²⁵⁷ Jean Le Rond d'Alembert, *Discours préliminaire...*, *op. cit.* : « L'usage de la langue latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matières de goût, ne pourroit être que très-utile dans les ouvrages de philosophie, dont la clarté et la précision doivent faire tout le mérite, et qui n'ont besoin que d'une langue universelle et de convention. Il seroit donc à souhaiter qu'on rétablît cet usage : mais il n'y a pas lieu de l'espérer. »

¹²⁵⁸ R. Pomeau, *L'Europe des Lumières...*, *op. cit.*, p. 84.

¹²⁵⁹ Article « Érudition », dans *Encyclopédie...*, *op. cit.*, tome neuvième, p. 914-918.

¹²⁶⁰ Voir la recension de l'ouvrage *Politische Schauspiele* (1768) de Bodmer parue dans les *GGA*, 1768, p. 854-855 : « Warum braucht Herr B. französische Endungen Pharsale, Electride, Despotisme, Patriotisme: warum nicht die Ursprache? » ; « Pourquoi M. B. a-t-il besoin des termes français Pharsale, Electride, despotisme, patriotisme : pourquoi n'utilise-t-il pas la langue originale ? »

corporis humani faite par Tissot sert de fondement à la fois à la version anglaise et à la version italienne de son travail sur l'irritabilité¹²⁶¹. Aux yeux de Haller, cette prédominance de la langue française est d'autant plus imméritée que si elle a atteint son heure de gloire pendant le Grand Siècle, « [e]lle a beaucoup changé depuis Corneille et Molière ; elle s'altère tous les jours¹²⁶². » Le français ayant acquis une telle importance en Europe grâce à la politique volontariste de Louis XIV pour l'imposer comme l'idiome de la communication savante et diplomatique, c'est tout un système de domination usurpée, qui ne repose pas sur les mérites et les talents, que Haller récuse¹²⁶³.

L'influence du français au sein des espaces germaniques est un des chevaux de bataille de Haller qui, à la fin de sa vie, relate encore à Rast de Maupas : « La foire de Leipsick nous a inondés de livres. (...) Les Allemands vous imitent en tout ; ils n'écrivent plus dans leur langue¹²⁶⁴. » Pourtant, en 1774 cela fait déjà de nombreuses années que plusieurs écrivains allemands relaient dans leurs écrits un sentiment croissant d'attachement à la civilisation et à la langue allemandes. Manifestement Haller, courroucé, a tendance à généraliser ses propos, et à exagérer la francophilie des élites allemandes. De l'incompréhension naît de une profonde exaspération et la réaction de Haller est à confronter avec une sentence du montpelliérain Barthez, persuadé que les Allemands écrivent dans leur langue pour ne pas être compris des autres pays d'Europe¹²⁶⁵.

En réalité, exception faite de ses correspondants alsaciens, l'étude des correspondants français de Haller témoigne assez de la méconnaissance répandue de la langue allemande parmi les cercles cultivés français. Non seulement, leurs échanges épistolaires avec le Bernois ne se font qu'en français ou en latin mais quelques-unes de leurs remarques révèlent leur incapacité à lire l'allemand. A l'aube de leur correspondance, Le Cat écrit à Haller : « Donnés moi de vos nouvelles, Monsieur ; s'il vous plaist, et faites moi part de vos nouveautés, et sur tout de votre dissertation. Quelle soit latine, françoise, angloise, cela m'est

¹²⁶¹ Voir les remarques de la *Bibliographia Halleriana...*, *op. cit.*, p. 123. La version anglaise s'intitule *A dissertation on the sensible and irritable parts of animals*, by M. A. Haller ...; transl. from the Latin ; with a preface by M. Tissot, London, J. Nourse, 1755. La traduction italienne paraît sous le titre : *Sull'insensibilità e irritabilità di alcune parti degli animali, dissertazioni de'signori [Albrecht von] Haller, [Johann Georg] Zimmerman e [Peter] Castell, trasportate in lingua Ital. dal P. GianVincenzo Petrini ...; colle lettere del P. Urbano Tosetti, sullo stesso argomento*, In Roma, nella stamperia di Giovanni Zempel, 1755.

On ne peut cependant pas oublier que la réputation de Tissot n'est peut-être pas non plus étrangère au fait que sa traduction serve de référence à l'étranger.

¹²⁶² Lettre de Haller à Bonnet, le 2 février 1761. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 232.

¹²⁶³ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 août 1771. *Ibid.*, p. 957.

¹²⁶⁴ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 18 août 1774. *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 21.

¹²⁶⁵ Lettre de Barthez à Rast de Maupas, le 14 avril 1796. *Ibid.*, p. 38.

égal, j'entends ces trois langues¹²⁶⁶. » La satisfaction de connaître le latin et l'anglais a beau percer dans ses propos, la demande de Le Cat dévoile néanmoins son ignorance de la langue de son interlocuteur. De façon identique, bien que bon germaniste¹²⁶⁷, Barthez demande à Haller de lui adresser la *Gazette de Gottingue* en caractères françois et non en caractères allemands. Ainsi, alors que ses correspondants se montrent curieux des nouveautés imprimées outre-Rhin, il est indéniable que leur ignorance ou leur mépris de l'allemand implique que leur connaissance de la scène intellectuelle germanique ne saurait être que partielle. De ce fait, une part non négligeable de l'activité de Haller n'est sûrement pas pleinement reçue en France : à l'inverse de ses travaux médicaux ou de ses poésies traduites en français, ses multiples recensions publiées en allemand dans les *GGA* ne pénètrent pas les cercles intellectuels français. Les talents de critique de Haller sont bien connus de ses correspondants français mais peu de leurs lettres tentent d'influer l'objet ou la forme de ses recensions, preuve qu'elles ne parviennent que difficilement en France. Sachant que cette tentative d'intervention dans la rédaction des critiques de Haller est un thème plus récurrent chez ses correspondants originaires des territoires germanophones, il est aisé de voir combien la langue est un critère de différenciation du processus de réception.

En fin de compte, qu'ils soient Français, Allemands ou Helvètes, les lettrés sont tous pris dans les contradictions du siècle dont ils perçoivent les évolutions. A partir d'observations sur les usages du latin, menées sur plusieurs pays et sur un segment chronologique pluriséculaire, F. Waquet a magistralement démontré que le déclin des langues anciennes n'est, à l'époque moderne, ni linéaire, ni concomitant au sein de l'espace européen¹²⁶⁸. Au cours du second tiers du XVIII^e siècle, l'affirmation des idiomes nationaux est contemporaine du rôle tardif dévolu au français. Malgré l'attachement très prononcé de Haller pour le latin, il use aisément de l'allemand ou du français pour rédiger ses textes et il est difficile de trouver pour chacun de ses écrits une explication qui justifie l'emploi d'une langue ou d'une autre. Naturellement, sa parfaite maîtrise du français, qu'il s'efforce d'écrire avec rigueur et sans fautes¹²⁶⁹, lui permet de livrer au public francophone des textes écrits directement dans son idiome. Les mémoires envoyés par Haller à l'Académie des Sciences

¹²⁶⁶ Lettre de Le Cat à Haller, le 6 juin 1755.

¹²⁶⁷ Cette qualité de linguiste distingué est relevée par le docteur Vernay qui mentionne les compliments de Zimmermann satisfait de la traduction que Barthez a fait de son *Traité de l'expérience en médecine*, publiée dans la *Gazette littéraire de l'Europe. Correspondance inédite...*, op. cit., p. 38.

¹²⁶⁸ Françoise Waquet, *Le latin ou L'empire d'un signe : XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1998. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, des traductions latines favorisent la diffusion d'ouvrages initialement rédigés en langue vernaculaire.

¹²⁶⁹ M. Stuber et al., « Albrecht von Hallers Korrespondenznetz. Eine Gesamtanalyse », dans *Hallers Netz...*, op. cit., p. 97.

sont donc rédigés en français ; en revanche ceux qu'il fait parvenir au *Nouveau Magasin françois* le sont en latin sans qu'on puisse en connaître ni la raison, ni forcément le nom de celui qui les traduit en français¹²⁷⁰.

La constance de la préoccupation du problème de la langue est due à la conviction que le langage est non seulement le support de la communication mais qu'il exprime profondément les rouages et la méthode d'une pensée. A plusieurs reprises, Haller rappelle à son ami Bonnet, pourtant genevois et donc francophone, combien le français manque d'énergie et partant de l'idée que la forme soutient le fond, cette faiblesse du français lui fait préférer l'allemand pour rédiger son roman politique *Usona*¹²⁷¹. Reconnaisant que la qualité de l'allemand réside dans son énergie, plus que dans la beauté¹²⁷², Haller se complait toutefois à détailler la force de cet idiome qui contraste avec le peu de caractère du français¹²⁷³. Cette force lui vient de ses racines antiques et les règles de la poésie allemande obligent les auteurs à se soucier du rythme à la manière des Anciens, ce qui n'est pas le cas de la poésie française.

c- Des traditions intellectuelles différenciées

L'attachement des savants à un espace particulier recoupe le fait que leurs écrits s'inscrivent dans des courants intellectuels géographiquement définis. La vitalité de la circulation du savoir est indéniable mais les textes de Haller regorgent d'éléments et de tournures qui montrent que des espaces bien précis de production du savoir se dessinent au sein de la République des Lettres. Outre la langue, le style dévoile l'identité personnelle d'un auteur. La forme qu'il donne à ses écrits incite ses lecteurs à le rattacher à un espace de formation intellectuelle¹²⁷⁴. Ainsi, pour les lecteurs français, les textes de Haller portent clairement la marque d'un caractère propre aux écrivains germaniques, à savoir l'érudition. L'attachement prolongé des auteurs germaniques à ce genre d'écriture les distingue à coup sûr de leurs confrères français qui pratiquent la lecture critique des œuvres de leurs prédécesseurs depuis la fin du XVII^e siècle. Même si une tendance générale se dessine selon laquelle les

¹²⁷⁰ *Bibliographia Halleriana...*, *op. cit.*, p. 133. C'est le cas de l'« Observation d'une nouvelle membrane, qui ferme la prune de l'œil du fœtus », *Le Nouveau magasin françois ou Bibliothèque instructive et amusante*, Seconde édition, Londres, François Changuion etc., 1750, janvier 1750, p. 17-20.

¹²⁷¹ Lettre de Haller à Bonnet, le 25 mai 1771. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 940. Haller avertit Bonnet que *Usona* va être traduit en français, tout en regrettant Bonnet ne puisse pas le lire en allemand. Lettre de Haller à Bonnet, le 7 juillet 1771. *Ibid.*, p. 947.

¹²⁷² Lettre de Haller à Bonnet, le 26 août 1771. *Ibid.*, p. 957.

¹²⁷³ Lettre de Haller à Bonnet, le 1^{er} août 1771. *Ibid.*, p. 952. Il s'ensuit une réponse de Bonnet au cours de laquelle celui-ci s'efforce de défendre malgré tout le français.

¹²⁷⁴ Lettre de Bonnet à Haller, le 29 septembre 1767. *Ibid.*, p. 661. Bonnet n'apprécie pas la construction des thèses sur la génération du jeune Saussure dont la forme reprend les travers français.

esprits français se détournent plus rapidement que les allemands du courant de l'érudition, on ne peut toutefois pas établir une stricte opposition entre les espaces. Au XVIII^e siècle, nombreux sont les savants pris dans l'ambiguïté de la relation à l'érudition qui reste intellectuellement tentante en dépit des efforts pour s'en détacher¹²⁷⁵. Des doutes de cette nature se retrouvent chez Marmontel qui rappelle dans sa *Poétique française*¹²⁷⁶, qu'en restituant et en énumérant les œuvres des Anciens, les érudits ont fourni un travail critique essentiel pour déterminer la pertinence ou le caractère périmé de leurs écrits. La réflexion sur l'érudition s'applique également à son usage dans les sciences médicales où elle va de pair avec la connaissance du passé ; comme pour la littérature et la philosophie, son principal intérêt intellectuel est de faciliter l'évaluation des apports des Anciens¹²⁷⁷. Précisons d'ores et déjà un point qui aura toute son importance dans notre troisième partie : l'immense érudition qui imprègne les ouvrages de Haller sert aux Français qui n'hésitent pas à lui emprunter des connaissances et des faits précis de l'histoire de la médecine. Dans ses *recherches sur la digestion des matières grasses*, Nicolas Blondot rappelle qu'il s'est appuyé sur l'excellente connaissance des Anciens développée par Haller¹²⁷⁸. De même, Antoine Portal avoue sans détour à son aîné bernois, la source d'inspiration qu'ont représentée ses livres dans l'élaboration de son propre travail : « Monsieur je suis convaincu par la lecture de vos savans ouvrages que dans l'étude des sciences rien n'étoit plus utile que d'en connoître l'histoire ; et comme j'étois livré par gout à celle de l'anatomie j'ai entrepris de composer un ouvrage dans lequel je fixe l'origine des plus interessantes decouvertes : j'y ai joint celle de la chirurgie pour en rendre la vente plus facile (...) »¹²⁷⁹.

Les travaux de Haller deviennent une référence en France où ils ne semblent pas avoir d'équivalents si complets. Cette lacune est d'ailleurs imputable au caractère des Français qui « n'ont pas la patience des details, qui cependant seuls peuvent peindre les choses »¹²⁸⁰. Plusieurs remarques laissent entendre que le Bernois concourt à la construction de l'image d'érudit qu'on a de lui en France. Il confie par exemple à Rast que son tempérament et son inclinaison la plus profonde le portent vers des travaux d'envergure et

¹²⁷⁵ Didier Masseau, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle*, Paris, P.U.F., 1994, p. 46.

¹²⁷⁶ Jean-François Marmontel, *Poétique française*, Paris, Lesclapart, 1763, p. 2 : « Sans ce qu'on appelle les érudits, nous serions encore barbares. »

¹²⁷⁷ *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, tome premier, 1743, p. v : « (...) c'est en cela que sont louables les Chirurgiens de Paris, sérieusement occupés de la perfection de leur Art, sur-tout, depuis qu'un bien plus grand nombre est à portée de fouiller dans les trésors de l'Antiquité. »

¹²⁷⁸ Nicolas Blondot, *Recherches sur la digestion des matières grasses suivies de Considérations générales sur la Nature et les Agents du travail digestif*, Paris, V. Masson, 1855, p. 26.

¹²⁷⁹ Lettre de Portal à Haller, le 17 août 1770.

¹²⁸⁰ Lettre de Haller à Tissot, le 18 octobre 1767. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 272. Cette remarque de Haller est une réponse à Tissot occupé à lire la relation du voyage de Gmelin en Sibérie.

exhaustifs, mûris par le temps. A l'occasion de l'impression de la *Bibliotheca botanica*, Haller avoue : « C'est un ouvrage bien volumineux, *mais c'est celui qui me convient le mieux parce qu'il ne me demande que de la lecture et que l'essentiel a été préparé dans les 40 années qui précèdent l'édition : j'ai 10.000 extraits de livres que j'ai faits moi-même dans le courant de ces années*¹²⁸¹. » Comment ne pas sentir combien le chiffre des dix mille extraits a la valeur d'un trophée aux yeux de Haller ? D'autres remarques témoignent de l'importance que revêt pour lui une rédaction exhaustive et détaillée : « La Bibliothèque pratique avance assez, j'en suis aux Arabes, mais cet ouvrage est immense¹²⁸² », ou bien encore « il est vrai que la Bibliothèque pratique est immense et devient très-volumineuse : elle est plus complète pour les extraits que les bibliothèques précédentes. »

Mais, tous les Français ne voient pas dans la précision et l'érudition de Haller les signes d'une qualité. Certains y objectent que la multiplication des écrits et des ouvrages volumineux accablent les gens de lettres et empêchent qu'on garde l'essentiel des connaissances¹²⁸³. Haller lui-même, dont les Français récusent la longueur des écrits, n'est pas exempt d'esprit critique envers la pratique de l'érudition¹²⁸⁴. Celle-ci doit s'accompagner d'un regard critique qui doit l'empêcher de tomber dans le travers d'une simple accumulation de connaissances. La compilation constitue en effet un vrai péril pour l'érudition qui risque d'y perdre son sens le plus noble. De plus, Haller sent combien la forme et la taille d'un ouvrage peuvent en freiner la diffusion¹²⁸⁵ et il accompagne l'annonce qu'il fait à Rast de la publication de son ouvrage de botanique d'une indispensable précaution rhétorique : « (...) ma Bibliothèque de botanique est sous presse ; elle est écrite sur un nouveau plan, et fera, malgré ma brièveté ordinaire, un gros volume, puisqu'il y aura des extraits des principaux ouvrages¹²⁸⁶. »

Les détails, dont Haller fait l'essence de ses écrits, heurtent le goût des Français, comme le lui rappelle Thiery à propos du 4^e tome de ses *Elementa* : « Permettez-moi de vous dire qu'il paroît à beaucoup de gens que vous lisés trop. Outre que cela trouble le plaisir de la lecture, quand il se trouve un aussi grand nombre de Citations il est impossible qu'elles se

¹²⁸¹ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 8 août 1769. *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 13.

¹²⁸² Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 5 décembre 1775. *Ibid.*, p. 24.

¹²⁸³ Lettre de Thiery à Haller, le 7 juillet 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 226.

¹²⁸⁴ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 18 août 1774. *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 21 : « Les Anglais sont à peu près nos meilleurs médecins quoique la contagion de compiler y ait gagné comme chez nous. »

¹²⁸⁵ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 13 janvier 1775. *Ibid.*, p. 22 : « Je doute fort que l'on traduise les ouvrages des Russes. Ils sont plein de planches et très-volumineux. Il y a cependant bien des choses nouvelles sur l'histoire naturelle. »

¹²⁸⁶ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 20 mai 1769. *Ibid.*, p. 11.

trouvent exactes toutes, quelque soin que l'on prenne. Elles ne sembleraient devoir être destinées qu'à marquer ou des faits, ou des opinions propres aux auteurs, ou des ouvrages composés ex professo sur un sujet particulier¹²⁸⁷. » De même, le rédacteur du périodique à succès *L'Année littéraire*, Elie Fréron, dont le jugement est souvent favorable à Haller, vante les principes du roman *Usona* dont la traduction française vient de paraître, en ajoutant toutefois : « L'ouvrage de M. Haller est rempli d'instructions aussi utiles & aussi frappantes. C'est dommage que les détails y soient souvent trop prodigués ; c'est le défaut des écrivains Allemands qui les épuisent presque toujours¹²⁸⁸. » En dépit de ces remarques, la qualité des écrits du Bernois et l'exceptionnelle étendue de ses connaissances sont unanimement reconnues, ce qui explique que les reproches à son égard restent voilés et que nul n'ose l'accuser de faire de la compilation stérile.

En fait, le climat de rivalité entre les aires culturelles européennes permet de dégager des caractères intellectuels inhérents à chaque pays. Chaque peuple se distingue dans un genre littéraire particulier, celui qui correspond au mieux à son caractère national, et par conséquent chaque pays a développé des traditions qui lui sont propres. Aux Français, Haller reconnaît le mérite d'avoir distingué l'épique et le tragique, concédant que les auteurs allemands peuvent sur ce point s'en inspirer¹²⁸⁹. Dans le domaine de la poésie en revanche, les Français, incapables de produire des odes comme les Suisses¹²⁹⁰, s'illustrent surtout dans le genre de la poésie tendre telle qu'elle est représentée dans *l'Elite de poésies fugitives* publiée par Luneau de Boisjermain¹²⁹¹. Leur frivolité leur permet d'être à l'aise dans l'évocation mièvre et la description des plaisirs superficiels, mais il est bien évident que la vacuité de ce style littéraire ne procure qu'un divertissement passager et qu'il ne contribue en rien aux progrès de l'esprit et à la diffusion des vertus morales.

¹²⁸⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 29 juillet 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 219.

¹²⁸⁸ *L'Année littéraire*, 1772, tome II, p. 347.

¹²⁸⁹ Voir la recension des *Lettres de deux amants*, de J.-J. Rousseau, parue dans les *GGA*, 1763, p. 447-448.

¹²⁹⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 août 1771. *The correspondence...*, op. cit., p. 958.

¹²⁹¹ Voir la recension du quatrième tome de *l'Elite de poésies fugitives* de Luneau de Boisjermain (1770) dans les *GGA*, 1771, p. 822-823 : « Der Inhalt ist mehrentheils Tändelei und Liebe, und die meisten sind ganz artig. Diese Art von Gedichten ist dem Nationalcharakter der Franzosen am besten angemessen, und in derselben sind sie am glücklichsten. » ; « Le contenu est en grande partie des poèmes tendres et des poèmes d'amour, et la plupart sont tout à fait sages. Cette sorte de poèmes est la plus appropriée au caractère national des Français, et c'est dans celle-ci qu'ils sont les plus heureux. »

4- L'émancipation de la tutelle française

a- Une émancipation culturelle

Dans sa volonté d'atténuer le rôle prédominant joué par la culture française en Europe, Haller ne perd pas une occasion de la dénigrer et d'en souligner les défauts. La recension d'une nouvelle édition de Dante lui sert par exemple à rappeler qu'à l'époque du Florentin, la littérature française n'en était qu'à ses balbutiements¹²⁹². Les noms les plus illustres de l'histoire littéraire française n'échappent pas à ses critiques. Pour les amoindrir, il s'essaie à l'ironie comme l'indiquent ces propos à Bonnet : « Je viens de lire le bagatellier Montaigne. Quel heros pour un philosophe! Il me semble si petit que je l'aperçois à peine¹²⁹³. » La constance de ses attaques contre la culture française est une preuve indirecte, mais néanmoins tangible, de l'omniprésence du référentiel français dans les espaces germaniques, ce qui à ses yeux accroît d'autant plus la nécessité d'en briser l'aura.

La scène anglaise est un point de comparaison qui permet à Haller de rectifier l'image donnée par la prolifération des œuvres françaises sur le marché du livre européen. Non seulement les romans français s'opposent par leur manque de sensibilité aux romans allemands¹²⁹⁴, mais surtout en dépit de toutes leurs prétentions, les écrivains français n'égaleront jamais leurs confrères anglais. De très nombreuses recensions critiques répètent l'idée que les auteurs français, qui s'illustrent si aisément dans le ridicule, ne parviennent pas à susciter la même émotion que les Anglais^{1295 1296}. Ces attaques prennent parfois une forme plus détournée ; ainsi Haller s'efforce-t-il de réhabiliter Algarotti, mal jugé par Boyer d'Argens dans son *Histoire de l'esprit humain* (1768) en raison de son admiration pour les poètes anglais. Pour ce faire, Haller reprend un reproche couramment employé à l'encontre

¹²⁹² Il s'agit de la traduction de Dante par J. L. Bachenschwanz, intitulée *Von der Hölle* (1767). La recension est publiée dans les *GGA*, 1768, p. 1088.

¹²⁹³ Lettre de Haller à Bonnet, le 31 mai 1774. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1122.

¹²⁹⁴ La sensibilité est une qualité fondamentale en Suisse et le rôle éducatif du roman moral et sensible y est particulièrement apprécié. Claire Jaquier, « L'idylle sensible », dans *Les conditions de la vie intellectuelle...*, *op. cit.*, p. 107-115, p. 109.

¹²⁹⁵ K. S. Guthke, *Hallers Literaturkritik*, *op. cit.*, p. 122. Rédigeant la critique de *Mes fantaisies* (1768) de C.J. Dorat, Haller écrit : « Daß Paris der Sitz der guten Poesie seyn müsse, weil es die Quelle des Lächerlichen ist, kan nur allenfalls für die Satire wahr seyn : und dennoch wie kalt sind der Franzosen Schauspiele gegen die Englischen ? » ; « Que Paris soit le siège de la bonne poésie parce qu'il est la source du ridicule ne peut-être vrai que pour la satire : et pourtant, combien les pièces françaises sont-elles froides comparées aux anglaises ? »

¹²⁹⁶ « Les François ont [au reste] perdu l'art de faire des Romans. Ils font ou des obscénités, ou des pièces froides et sans interet : on est reduit aux Romans Anglois. », lettre de Haller à Bonnet, le 2 février 1761. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 233.

des Français, ce qui accroît la portée de sa critique : comment Boyer d'Argens, qui à l'instar de tous ses compatriotes méconnaît la production littéraire étrangère, peut-il condamner Algarotti pour son amour des romans anglais¹²⁹⁷ ? A l'autre bout de la chaîne de la production du savoir, les caractères d'un peuple se retrouvent donc dans les réactions et les manifestations du public ce qui n'est pas sans influence sur les conditions de réception d'un auteur¹²⁹⁸. Il semble bien à Haller que la crédibilité du public français est gâtée par la tendance de ce peuple à se moquer et à trouver du ridicule en toute chose¹²⁹⁹. Les caractères nationaux des auteurs et de leur public sont donc hiérarchisés, ce qui explique que l'œuvre de Voltaire qui bénéficie de l'influence anglaise, soit préférable à celle de Corneille¹³⁰⁰. Inversement, l'inclination de Haller pour le goût anglais entrave parfois le succès de ses textes en France car on sait qu'il a pris « pour modèle le stile fort & serré des Poètes Anglois, ce qui fait qu'il est quelque fois très-obscur¹³⁰¹. »

Devant la médiocrité de la scène française, Haller estime devoir encourager les auteurs allemands à se débarrasser de cette influence prédominante de l'étranger puisqu'« On ne lit, on ne met, on ne mange, on n'écoute que l'étranger¹³⁰². » Deux textes lui permettent d'exposer en détails le thème récurrent de la préférence nationale, ainsi que ses arguments contre la primauté de la culture française. Le premier est la célèbre préface des *GGA* de l'année 1748, dans laquelle Haller rappelle combien la production précoce de recensions a été un facteur déterminant pour l'éclosion de la scène littéraire française ; il enjoint donc par conséquent aux auteurs allemands à s'appliquer à faire de même¹³⁰³. Le second est la préface

¹²⁹⁷ Voir la recension de *l'Histoire le l'esprit humain ou mémoires secrets et universels de la République des Lettres* de Boyer d'Argens (1768), parue dans les *GGA*, 1768, p. 751-752.

¹²⁹⁸ On peut se référer au témoignage de deux graveurs allemands dont les carrières s'effectuent entre Paris et l'Allemagne, et qui sont donc à même de commenter les processus échanges culturels entre les deux espaces. Lettre de Georg Friedrich Schmidt à Johann Georg Wille, le 5 décembre 1752 : « mandez moi si vous avez les poésies de Haller je ne connois point de poëte allemand qui aye des pensées plus sublimes elles sont d'une force qui vous saisissent le Cœur s'il étoit françois on en feroit une terrible parade mais par malheur cet un homme des treize Canton qui selon le jugement de quantité de beaux esprits de paris ne doit différer des autres bêtes que par la figure ». Cité dans M. Espagne, « Die Rolle der Mittler im Kulturtransfer », *Kulturtransfer im Epochenumbruch...*, op. cit., p. 317.

¹²⁹⁹ Voir la recension du tome V des *Ouvrages dramatiques avec les pièces relatives à chacun* de Voltaire (1763), dans les *GGA*, 1764, p. 103-104. Haller garde à l'esprit la rivalité franco-anglaise lorsqu'il recense le *Recueil anglais* de Boitte.

¹³⁰⁰ A. von Haller, *Tagebuch seiner Beobachtungen...*, op. cit., Band II, p. 203. Il s'agit de la recension de *l'ami de la vérité ou lettres impartiales sur toutes les pièces de théâtre de M. Voltaire* (1767) de Sébastien-Marie-Mathurin Gazon-Dourxigné, parue dans les *GGA*, 1768, p. 423-424.

¹³⁰¹ *Dictionnaire portatif des beaux-arts...*, op. cit. p. 314.

¹³⁰² Lettre de Haller à Bonnet, le 7 mars 1758. *The correspondence...*, op. cit., p. 135.

¹³⁰³ Pour K. Guthke, la critique est un relais de la production littéraire de Haller ce qui fait que sa conception des recensions est éminemment révélatrice de sa pensée. K. Guthke, « Hallers Blick in den Spiegel : der Arzt mit der "poetischen Krankheit" », *Das Entdecken des Ich : Studien zur Literatur*, Tübingen, Bâle, Francke, 1993 (Editions Orpheus, 8), p. 79-95.

de l'*Historia naturalis ranarum nostratium* d'August Johann Rösel von Rosenhof¹³⁰⁴, véritable exhortation pour les savants allemands à s'émanciper du modèle français et à prendre davantage confiance en leurs propres talents¹³⁰⁵.

L'attrait de la France sur les écrivains suisses irrite si profondément Haller qu'il incrimine même Rousseau d'être, en dépit de ses dires, soumis au tropisme de l'élite intellectuelle française. Au sujet des *Lettres de deux amants ou la Nouvelle Héloïse*, le Genevois prétendument cosmopolite ne prend en compte que les réactions françaises puisque l'on voit « qu'il reconnaît qu'on ne tirera pas vraiment de leçon de son livre à Paris, mais qu'il sera utile dans les provinces (bien que là, notre cosmopolite ne reconnaisse pas d'autre monde que la France) (...) »¹³⁰⁶. » Le cosmopolitisme, terme bien galvaudé, n'a finalement plus grand sens si on le réduit à une vision francocentrée.

Concentré sur l'idée que les auteurs suisses et allemands doivent s'émanciper de la tutelle de leurs confrères français égocentriques, Haller développe une image faussée de la circulation et de la communication du savoir européen en France. Il a beau dénoncer l'arrogance et l'ignorance du public français envers l'étranger, dans les faits, celui-là est également avide de parutions étrangères. Ce sont les œuvres anglaises qui suscitent le plus d'intérêt et elles font d'ailleurs l'objet de stimulantes discussions auprès des lecteurs français. Le *Journal encyclopédique* a par exemple de sérieux préjugés anti-anglais, mais la *Gazette de l'Europe* rédigée sous l'égide d'Arnaud et de Suard, se spécialise dans la transmission de textes anglais. D'autre part, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le goût du public français s'ouvre à la littérature allemande, Thiery lui-même assure à Haller qu'il a commandé tous les volumes des *Acta Eruditorum* afin de se tenir informé des parutions les plus significatives des espaces germaniques¹³⁰⁷.

¹³⁰⁴ Rösel von Rosenhof, August Johann, *Historia naturalis ranarum nostratium, in qua omnes earum proprietates, praesertim quae ad generationem ipsarum pertinent, fusius enarrantur... cum praefatione illustris viri Alberti v. Haller*, Norimbergae : typis Johannis Josephi Fleischmanni, 1758.

¹³⁰⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 mars 1758. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 135. A propos de la préface de l'ouvrage précédemment cité de A. J. Roesel von Rosenhof, Haller explique qu'il « (...) y parle des effets avantageux de la prévention nationale, et des mauvaises suites, qu'on donne à l'étranger. Les Allemands ont bien besoin de ces réflexions. »

¹³⁰⁶ Voir la recension des *Lettres de deux amants*, de J.-J. Rousseau, parue dans les *GGA*, 1763, p. 447-448 : « Doch sehen wir, (...) daß er erkennt, zu Paris möge sein Buch nicht so lehrbar seyn, aber in den Provinzen habe es seinen Nutzen (wobey unser Cosmopolite keine andere Welt als Frankreich annimmt) (...). » ; « Cependant nous voyons (...) que son livre ne sera pas très instructif à Paris, mais qu'il aura son utilité dans les provinces (mais là notre cosmopolite ne prend en compte aucun autre pays en dehors de la France) (...). » Précisons que d'une façon plus générale, Haller est réfractaire à la pensée de Rousseau qui prône un système démocratique bien opposé au modèle aristocratique.

¹³⁰⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 5 mai 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 228.

La méfiance que manifeste Haller face à la scène intellectuelle française n'épargne pas l'enseignement médical. Il arrive qu'une simple phrase sanctionne brutalement le jugement qu'il porte sur la médecine française¹³⁰⁸, mais le plus souvent, il énonce à son propos un avis différencié et il établit une lecture géographique de la qualité des lieux d'enseignement. Des thèses qui lui parviennent, Haller fait une estimation de la qualité des écrits universitaires qui varie selon l'année, le lieu et la discipline. En 1765, il juge les thèses de Paris très faibles et de qualité encore inférieure à celles de Montpellier¹³⁰⁹ mais en décembre 1766, les thèses des médecins de Paris lui paraissent bien meilleures que celles des chirurgiens ce qui, ajoute-t-il, n'est pas toujours le cas¹³¹⁰. Les qualités et les lacunes de la production médicale française sont en partie à rechercher dans les conditions politiques du pays. Dans la recension de l'ouvrage sur l'origine de la chirurgie de François Quesnay, parue dans la *Bibliothèque Raisonnée*¹³¹¹, Haller dénonce la mauvaise qualité de l'étude de l'anatomie en France tout en reconnaissant les mérites de la chirurgie qui expliquent que de nombreux étudiants étrangers viennent d'ailleurs à Paris l'étudier. Mais ajoute-t-il, l'état avancé de cette discipline est surtout dû aux innombrables guerres que la France entreprend contre ses voisins.

Haller recueille d'autres échos très partagés sur la qualité de la recherche médicale parisienne, comme celui de son ami Jakob Christoph Ramspeck qui lui écrit : « Vous me demandez l'état des études et des progrès des Anatomistes de Paris, je m'en suis informé chez quelques-uns de mes connaissances tant médecins que chirurgiens, qui m'ont tous assuré que la France a été assez stérile depuis quelque temps en fait de nouvelles découvertes et productions anatomiques. (...) Pour ce qui regarde les livres nouveaux, dont vous souhaitez Monsieur ! d'avoir quelque notice, il y en a très peu qui méritent votre attention, puisque on en a publié très peu depuis quelque temps qui valent la peine¹³¹². » Le Lausannois Tissot partage la même suspicion envers la médecine enseignée à Paris. À propos de leur ami Herrenschand, médecin des gardes suisses à Versailles, Tissot explique les défaillances de sa pratique

¹³⁰⁸ « Cette nation, qui réussit en tout, ne réussira-t-elle donc jamais en Médecine ? », lettre de Haller à Tissot, le 11 janvier 1767. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 248.

¹³⁰⁹ Lettre de Haller à Tissot, le 4 juillet 1765. *Ibid.*, p. 209. Ceci contraste avec une réflexion qui se trouve dans une lettre du 16 novembre 1765 dans laquelle il vante la qualité des thèses allemandes. Indéniablement, les progrès tardifs de la médecine en France expliquent que sa pratique ne soit pas unifiée à l'échelle d'un pays ; dès lors il n'est pas surprenant de trouver des disparités dans les traditions médicales et thérapeutiques des différents pays.

¹³¹⁰ Lettre de Haller à Tissot, le 5 décembre 1766. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 248.

¹³¹¹ « Recherches critiques et historiques sur l'origine, sur les divers états et sur les progrès de la chirurgie en France », *Bibliothèque Raisonnée*, 1746, tome 37, p. 413-431.

¹³¹² Lettre de Jakob Christoph Ramspeck, le 22 décembre 1756.

médicale par son séjour parisien qui lui aura fait oublié tout le bénéfice de l'enseignement de Leyde¹³¹³. Tissot voit également dans la faiblesse des ouvrages d'Astruc et de Vandermonde les signes que la médecine en France jouit de moins en moins de considération¹³¹⁴.

Fait plus important encore pour comprendre les réserves de Haller face à la médecine en France, le tableau que lui en peint Thiery est loin d'être idyllique. Nul doute que les remarques par lesquelles il dénigre les usages de ses compatriotes, alimentent les préjugés qu'entretient Haller à leur égard. Certes, si Thiery traite souvent les médecins français de charlatans, il faut aussi rappeler que le contexte de luttes entre les écoles de médecine parisienne et provinciales crée un climat peu serein qui ne facilite pas les échanges entre collègues. Mais, d'une façon générale, Thiery se plaint que l'art médical n'ait plus les faveurs du public car « Depuis longtemps la médecine est perdue à la Cour et [on] ne sai[t] quand elle s'y remettra en honneur¹³¹⁵ » et « Si les médec. écrivent peu, en revanche, la nation se porte avec plus de zèle que ci-devant à des objets utiles à des considérations sur les mœurs, le Commerce, l'agriculture. Dieu veuille que cela continue et que nous nous corrigions¹³¹⁶. » Le Parisien déplore les effets de mode qui jouent dans l'administration des médicaments en France, tout comme il critique les charlatans qui corrompent la médecine¹³¹⁷. En outre, vivre de la médecine s'avère difficile car il y a à Paris « fort peu de places qui assurent à un médecin une situation honnête et tranquille ; il n'y a d'autres ressources que celles de la pratique, laquelle s'achète par un emploi de temps considérable. D'ailleurs il règne ici un goût de frivolité qui, comme un torrent, entraîne presque tous les esprits. Il y a longtemps que la Faculté de Paris n'a produit d'ouvrages d'une certaine force, et [Thiery] tremble que cette langueur ne continue (...) ¹³¹⁸. » La récurrence des remarques de Thiery dépréciant le milieu médical français ne peut pas avoir été ignorée de Haller et elle explique sans doute pour une part son propre jugement.

Les réflexes identitaires de Haller s'inscrivent dans des courants de pensée qui prennent beaucoup d'ampleur en Allemagne et en Suisse tout au long du siècle. L'affirmation identitaire prend souvent comme ressort la contradiction systématique avec un modèle culturel dominant, jugé menaçant pour d'autres espaces culturels. Le sentiment patriotique

¹³¹³ Lettre de Tissot à Haller, le 14 juin 1766. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 238.

¹³¹⁴ Lettre de Tissot à Haller, le 10 mai 1760. *Ibid.*, p. 101.

¹³¹⁵ Lettre de Thiery à Haller, le 27 décembre 1759. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 186-187.

¹³¹⁶ Lettre de Thiery à Haller, le 11 octobre 1757. *Ibid.*, p. 154-155.

¹³¹⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 26 juillet 1759. *Ibid.*, p. 179. Thiery est l'auteur d'une proposition de réforme rigoureuse des études médicales à l'aube de la Révolution.

¹³¹⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 26 octobre 1751. *Ibid.*, p. 131.

helvète naît et s'affermir en partie dans l'opposition avec les monarchies absolues voisines¹³¹⁹. En accord avec la pensée de Descartes et la philosophie naturelle, la notion d'autodétermination des Etats et des individus se développe dans les consciences¹³²⁰ et elle contribue à inciter les cantons à vouloir d'émanciper de la tutelle française.

En ce sens, les Suisses ne pas les seuls à devoir se démarquer de la France pour exister car comme le note l'*Encyclopédie* à l'article « Allemands » : « (...) si l'on ajoute à cela qu'il y a des siècles que les Allemands ont les Français pour rivaux et pour voisins, on en saura plus sur le courage de ces peuples, que tout ce qu'on en pourroit dire d'ailleurs¹³²¹. » En réponse au fait que la réception des textes allemands ne soit pas chose aisée auprès du public français, Haller note que la fadeur des textes français ne peut susciter que le rejet de la critique allemande : le manque de rigueur de la poésie française l'amoindrit face aux raffinements de son pendant germanique, finalement bien plus civilisé¹³²². On discerne dans ses propos une thématique chère aux écrivains germanophones de la seconde moitié du XVIIIe siècle qui, tels Klopstock et Lessing, valorisent leur langue et critiquent ceux parmi leurs compatriotes qui se complaisent dans une imitation stérile du style français. Les réflexions de Haller s'inscrivent dans un climat de réflexion plus large sur les racines linguistiques nationales et les efforts des auteurs de chaque pays pour réhabiliter l'emploi de leur idiome et s'opposer à la prédominance de la langue française. A l'époque des Lumières, chaque pays a des écrivains qui tentent d'épurer et d'améliorer la langue vernaculaire¹³²³. Les travaux menés sur les relations entre les Lumières françaises et la Russie montrent l'existence d'un double processus qui fait qu'après les avoir intériorisées, les élites russes rejettent les Lumières françaises en les accusant de pervertir les valeurs traditionnelles russes¹³²⁴. En Suisse, la défiance de Haller à l'endroit du modèle français a pour racines les écrits de Muralt¹³²⁵ et elle rejoint les idées de l'Ecole de Zurich qui polémique contre le goût français

¹³¹⁹ Dieter Fahrni, *Histoire de la Suisse : survol de l'évolution d'un petit pays depuis les origines jusqu'à nos jours*, Zurich, Pro Helvetia, 1998, p. 61.

¹³²⁰ U. Im Hof, *Aufklärung in der Schweiz*, op. cit., p. 21.

¹³²¹ Article « Allemands », *Encyclopédie...*, op. cit., tome premier, p. 282.

¹³²² Lettre de Haller à Bonnet, le 1^{er} août 1771 : « En poesie nous avons des iambes, des trochées, des dactyles parfaits ; la meilleure ligne d'un poete françois seroit barbare et huée faute de mesure par les allemands. » *The correspondence...*, op. cit., p. 952.

¹³²³ R. Pomeau cite pour chaque espace un ouvrage de référence. Ainsi, l'écrivain anglais Percival Stockdale publie-t-il une *Défense et Illustration de la langue anglaise* au titre évocateur. R. Pomeau, *L'Europe des Lumières...*, op. cit., p. 99.

¹³²⁴ *La recherche dix-huitièmiste : raison universelle et culture nationale au siècle des Lumières*, éd. par David A. Bell, Ludmila Pimenova et Stéphane Pujol, Paris, Honoré Champion, 1999.

¹³²⁵ Bêat Louis de Muralt (1665-1749) est un militaire et un homme de lettres bernois. Sa charge de capitaine des gardes suisses à Versailles et ses voyages en Angleterre l'incitent à rédiger ses *Lettres sur les Anglois et les François et sur les voyages*, (1726). Muralt y oppose le bon sens anglais à la superficialité de l'aristocratie française. De nombreux auteurs suisses du XVIIIe siècle lui empruntent sa théorie des caractères nationaux pour

et classique. L'Ecole suisse, menée par les Zurichois, Johann Jakob Bodmer et Johann Jakob Breitinger¹³²⁶ s'oppose en effet fermement à la pensée de Johann Christoph Gottsched qui prône que l'émergence de la littérature allemande doit passer par l'imitation des auteurs français, alors que les Suisses germanophones vantent au contraire le modèle anglais. Les violentes discussions à ce sujet s'accompagnent d'un réel bouillonnement intellectuel qui favorise par ricochet les réflexions sur l'état de la société et le fonctionnement des structures politiques suisses : il n'est pas anodin que les *Balthasar Traüme* d'Isaak Iselin¹³²⁷ et le *Von dem Nationalstolze* de Johann Georg Zimmermann¹³²⁸ paraissent de façon concomitante, au milieu du siècle. La rivalité entre les représentants de la scène intellectuelle et artistique de la Suisse alémanique et de la France s'exporte d'ailleurs hors de leurs frontières respectives, notamment en Russie où les dirigeants savent tirer profit de ce climat concurrentiel pour attirer les meilleurs savants des deux pays¹³²⁹. Fâché que les Français soient si nombreux et si influents à Berlin, Haller exprime très bien cette concurrence lorsqu'il écrit à Bonnet que malgré la présence de Leonhard Euler à l'Académie des sciences, les Suisses et les Allemands ne sont « faits que pour être les bras [et qu'] il faut chercher les têtes dans l'Ile Frivole¹³³⁰ ! »

De plus, Haller se fait fort de dénoncer l'autosatisfaction dans laquelle vit l'élite savante française entraîne une certaine paresse intellectuelle ; sa négligence se traduit par un mépris pour le public des autres pays. L'arrogance française touche tous les domaines intellectuels et, ultime provocation pour les autres nations, elle est même cautionnée par les institutions académiques. Plein d'indignation, Haller écrit à Bonnet : « Je viens de lire le mémoire de M. Guettard, dans lequel il compare le Canada avec la Suisse. Il n'a vu ni l'un ni l'autre, et il parle de celle-ci sur des mémoires peu fidèles et peu complets. (...) Il en est de même de la carte de M. Buache qui est assez mal faite pour placer la grande chaîne des montagnes qui partagent l'Europe, au nord du Danube, dans le temps qu'elle est au sud. (...) »

vanter la simplicité, la pureté originelle et la moralité du peuple suisse. La pensée du juriste Christian Thomasius (1655-1728), initiateur de l'*Aufklärung* allemande qui a fermement critiqué le modèle culturel, politique et économique français, a été influente dans la constitution de celle de Muralt.

¹³²⁶ Collaborateur de J. J. Bodmer à partir de 1720, Johann Jakob Breitinger (1701-1776) participe activement à l'élan de l'Ecole suisse.

¹³²⁷ Ecrivain et homme politique bâlois, Isaak Iselin (1728-1782) incarne la tendance chrétienne et humaniste des Lumières. Très opposé aux déistes et aux matérialistes, il expose dans ses *Philosophische und patriotische Träume eines Menschenfreundes* (1755) les étapes et les principes de l'évolution de l'humanité et par conséquent une des premières conceptions de philosophie de l'histoire.

¹³²⁸ Johann Georg Zimmermann prend part au débat sur l'existence des caractères nationaux dans son ouvrage *Von dem Nationalstolze*. Dans ce texte, Zimmermann conteste la pertinence des caractères nationaux, dénonçant les préjugés qu'ils supposent.

¹³²⁹ P.-Y. Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française...*, op. cit., p. 118.

¹³³⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 30 octobre 1759. *The correspondence...*, op. cit., p. 179.

Cette Nation meprise bien le reste de l'Europe, puisqu'elle place dans les fastes de sa principale Académie des morceaux de cette espèce¹³³¹. »

La critique de la vie intellectuelle française comprend celle des attitudes et du mode de communication propres à ses élites. Dans son essai consacré à la définition de « l'homme de lettres » à l'époque des Lumières, Roger Chartier présente l'art de converser, qui donne un tour si policé aux disputes savantes, comme l'apanage d'une élite, celle de l'aristocratie littéraire qui fréquente les salons¹³³². Il est évident que ce modèle français, et plus encore parisien, peine à trouver des échos en Suisse alémanique. On connaît l'attitude dichotomique des élites éclairées des espaces germaniques : si certaines imitent les tendances venues de France, les autres les rejettent et cherchent à affirmer la pertinence d'un autre cadre social et intellectuel, plus en accord avec leurs racines nationales. Haller refuse d'imiter l'art de la conversation à la française dont la superficialité masque l'absence de raisonnement. Le texte du Chevalier de B**, précédemment évoqué, est explicite : en plus, des clichés véhiculés sur la mentalité et les conditions de vie helvètes, le jeune homme rapporte combien au cours d'un dîner à Berne, ses hôtes suisses se sont montrés étonnés d'entendre un Français raisonner¹³³³. Le rejet de la France s'accompagne donc pour Haller de la revendication d'une qualité opposée : si l'art de briller appartient aux Français, celui de penser revient aux Helvètes¹³³⁴.

En outre, de façon moins directement perceptible, la réaction anti-française des élites suisses s'explique pour une autre raison. Des remarques de Haller et de Bonnet illustrent que les personnalités helvètes ressentent un complexe d'infériorité face à leurs puissants voisins allemand, autrichien et français. Ceci est dû à la petite taille du pays, à la forte pression diplomatique qui pèse sur lui et au sentiment de ne pas jouer de rôle important sur la scène politique internationale. Chez Haller, cette idée se superpose à une fierté certaine qui lui fait préférer son pays à tout autre. La Suisse est peut-être un petit pays méprisé des Français, sa flore est immense¹³³⁵ et sa nature prolifique. Ce sentiment mêlé qu'il éprouve à l'égard de sa patrie, se retrouve dans deux lettres qu'il adresse à Bonnet et dans lesquelles il lui annonce que les autorités de Berne ont lutté efficacement contre la pulmonie¹³³⁶ des bœufs qui sévit

¹³³¹ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 mai 1757. *Ibid.*, p. 101.

¹³³² Roger Chartier, « L'homme de lettres », dans *L'homme des Lumières*, *op. cit.*, p. 159-209.

¹³³³ « Lettres de M. le Chevalier de B**... », *op. cit.*, p. 62-73.

¹³³⁴ Tentant d'obtenir des précisions sur le poste que lui réserve le roi de Prusse s'il accepte de le servir, Haller insiste auprès de Maupertuis sur les difficultés qu'il aurait à vivre à la Cour. Lettre de Haller à Maupertuis, le 21 décembre 1749. *Maupertuis et ses correspondants...*, *op. cit.*, p. 193. On peut faire un parallèle, avec l'épisode évoqué dans la première partie, au cours duquel Haller étonne les Français peu habitués à voir un Suisse disserter sur Racine et Corneille. Voir J. G. Zimmermann, « Lettre à Mr. ***. célèbre Médecin à Paris... », *op. cit.*, p. 484.

¹³³⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 29 novembre 1757. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 127.

¹³³⁶ La pulmonie est un terme médical ancien qui désigne toute suppuration dans les poumons.

dans plusieurs régions d'Europe. Le ton acerbe choisi par Haller paraît significatif d'un certain esprit de revanche face au mépris dans lequel les autres nations ont pendant longtemps tenus les Helvètes : « Cependant tout Suisses que nous sommes nous avons été assez heureux ou assez exacts pour écarter ce fleau de notre pays depuis un temps immémorial. La Hollande, le Danemark, la France avec ses écoles vétérinaires sont moins heureuses. Nous y parvenons par la bonté du Prince, qui dédommage le sujet dont nous sacrifions le bétail à la sûreté publique¹³³⁷. » Les cantons suisses ont beau être plus simples, moins développés et plus ruraux que leurs arrogants voisins, ils compensent ces désavantages par un système politique plus sage, garant d'une économie stable et viable. Grâce à une mesure de bon sens et à une sage économie de ses finances publiques, Berne n'a rien à envier à la France et à ses écoles vétérinaires. L'administration des hôpitaux l'amène à un constat identique ; nous avons vu que dans une lettre du 23 août 1768, trois médecins Lyonnais, Joly, Gilibert et Vitet, attirent l'attention de leur célèbre confrère sur le manque de finances allouées à l'hôpital surchargé de leur ville qu'ils s'efforcent de réformer. Par opposition à la situation française, dans une lettre à Rast de Maupas, Haller vante au contraire, le bon fonctionnement de l'hôpital de Berne, où le gouvernement n'épargne pas les moyens nécessaires à la santé publique : « Les hôpitaux sont trop vastes en France et trop peu aérés ; l'air s'y corrompt, et il est presque impossible d'avoir de quelques milliers de malades (*sic.*) les soins nécessaires. Les petits hôpitaux, au contraire, sont du plus grand soulagement pour la partie la plus infortunée de l'humanité. Celui de l'Isle, ici à Berne, qui n'a que 56 lits, est parfaitement bien administré. En nourriture, remèdes, rien n'est épargné¹³³⁸. » Ainsi, bien qu'il se plaigne de certains dysfonctionnements de la République bernoise, il transmet également aux Français les éléments positifs de son organisation.

La fierté d'appartenir à l'Helvétie se double chez Haller du rejet de certaines tendances de la culture française qui peut dériver vers la gallophobie. Les défauts du peuple français, comme son avarice ou sa paresse, sont généralisés¹³³⁹. Le caractère idyllique et tranquille de la Suisse tend à se corrompre par imitation des mœurs françaises, notamment à Genève où la présence française est la plus forte¹³⁴⁰. Haller reproche régulièrement à Bonnet l'influence qu'exercent les Français en territoire genevois, influence due à la présence de

¹³³⁷ Lettres de Haller à Bonnet du 25 septembre 1772 et du 15 octobre 1772. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1044 et p. 1049. L'école vétérinaire de Lyon fondée en 1761 à l'initiative de Claude Bourgelat connaît dans l'ensemble de l'Europe un succès immédiat, notamment en hippatrie.

¹³³⁸ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 21 juillet 1773. *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 16.

¹³³⁹ Lettre de Haller à Bonnet, le 19 février 1771. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 924. À propos de l'avarice de Voltaire, Haller note « Les écots tiennent à cœur de ce François, tout François est chiche. »

¹³⁴⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 28 juin 1762. *Ibid.*, p. 289.

nombreux émigrés français et notamment des réfugiés calvinistes. L'imitation des coutumes françaises gâte les racines de la culture helvète dans les domaines les plus divers. Considérant les méthodes d'éducation genevoises, Haller écrit à Bonnet : « J'ai toujours trouvé que l'on s'abandonne trop aux nourrices chez Vous. Nos dames reviennent fort à l'ancienne mode d'être meres tout a fait. Rousseau en exaltant votre Sexe [genevois] auroit du parler de ce défaut, imité des François, et conseillé par le luxe¹³⁴¹. » S'il y a bien un point où la France offre un mauvais exemple, c'est celui du goût immodéré du luxe qui s'y est développé. Elle n'est pas la seule à partager ce travers, et la monarchie espagnole offre une sombre image d'une décadence due à un mercantilisme effréné qui a brisé l'esprit industriel de sa population¹³⁴². A ce titre, le point de vue de l'encyclopédiste Jaucourt converge avec celui de Haller car tous deux sont persuadés que le bonheur de la Suisse est de s'être préservée de la corruption et du luxe. Jaucourt avertit donc avec solennité les Helvètes : « Que ces pays se gardent aujourd'hui d'adopter le luxe étranger, et de laisser dormir les lois somptuaires qui le prohibent¹³⁴³ ! » L'utilité du luxe divise les esprits dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et, loin d'être léger, le sujet recouvre différentes conceptions de la morale et de l'économie. Alors que Rousseau désapprouve le luxe, contraire à l'esprit d'égalité qui doit favoriser l'harmonie sociale, Voltaire prend le commerce comme moteur de la société. Pour sa part, Haller conteste l'abus du luxe en s'appuyant tant sur des arguments économiques que sur des arguments moraux. Pour des raisons inhérentes à la mentalité suisse, prenant part à la querelle, il fait siennes les mises en garde énoncées par Hume face au développement d'un commerce abusif. Selon Haller, il convient de revenir à des mœurs anciennes, en accord avec le bon sens et le sentiment naturel helvètes. Se protéger du luxe et encourager la simplicité doivent servir à prévenir un gouvernement ploutocrate qui remplacerait l'aristocratie du mérite. Face aux changements que connaissent les sociétés et l'économie européennes, certains auteurs bernois comme Johannes von Müller (1752-1809) vante le retour à la simplicité et la lutte contre le luxe comme méthodes pour garder la cohérence de la politique suisse face à une Europe dominées par le mercantilisme. En se débarrassant de l'importation des produits de luxe, la Suisse pourrait maintenir une certaine indépendance dans les relations

¹³⁴¹ Lettre de Haller à Bonnet, le 17 mars 1772. *Ibid.*, p. 1008.

¹³⁴² « Du commerce et du luxe. Par Mr. de Haller », *Dictionnaire universel des sciences morale...*, *op. cit.*, 1780, tome XII, p. 539-563.

¹³⁴³ « Suisse », *Encyclopédie...*, *op. cit.*, tome quinzième.

internationales¹³⁴⁴. Les prises de position concernant le luxe et le mercantilisme sont donc à mettre en parallèle avec le sentiment patriotique de Haller.

Cependant, son patriotisme sincère n'empêche pas Haller d'entretenir un rapport ambivalent avec sa patrie¹³⁴⁵. Berne lui procure des déceptions dès l'aube de sa carrière, quand les autorités conservatrices, désapprouvant son activité de poète, lui refusent une place de médecin à l'hôpital. Six fois candidat au Petit Conseil, Haller obtient au fur et à mesure des élections de moins en moins de voix, preuve qu'on ne veut pas de lui au centre du pouvoir¹³⁴⁶. Ces échecs font naître en lui un sentiment ambigu qui transparaît dans ses lettres destinées aux Français, mais aussi dans celles réservées à ses plus proches amis helvètes comme Johannes Gessner¹³⁴⁷. Impliqué dans les affaires du siècle, le patriotisme affiché des scientifiques se colore parfois d'amertume quand ils ne s'estiment pas célébrés et récompensés à leur juste valeur par leurs concitoyens. Sur le terrain de l'identité, on retrouve aussi chez Thiery une ambivalence récurrente qui le rapproche de Haller. Tous deux manifestent à la fois un fidèle attachement à leur pays et des regrets de ne pas y être reconnus comme ils le souhaiteraient. Déçu par ses compatriotes, il n'est pas rare que Thiery mette en avant son identité de Républicain des Lettres qui prend alors le pas sur son identité nationale parce qu'il est sûrement plus facile d'exprimer sa souffrance et de se plaindre des travers de ses compatriotes auprès d'un étranger que dans son propre pays. L'éloignement et l'absence peuvent conférer à la correspondance avec l'étranger une fonction d'exutoire.

b- Les rapports de force politiques et diplomatiques

Les réflexions sur la France qu'exprime Haller auprès de Tissot ou de Bonnet sont à lire dans un contexte de rivalité politique et culturelle qu'entretiennent les provinces allemandes et la Suisse avec leur puissant voisin. Si aucun événement majeur ne bouleverse les relations politiques entre la France et la Confédération, les Helvètes s'inquiètent malgré tout du respect du tracé de la frontière qui les sépare et de l'équilibre des négociations diplomatiques. Certains espaces, comme le pays de Vaud sous tutelle bernoise, sont très

¹³⁴⁴ Là encore, les avis sont partagés et un auteur comme Steiger pense, à l'instar de Montesquieu, que la frugalité doit être naturelle et qu'elle va de pair avec le sens civique. En ce sens, la frugalité appartient au cours normal d'une société précommerciale.

¹³⁴⁵ A ce sujet, Haller n'est pas un cas isolé. Son élève Zimmermann, originaire de Brugg, célèbre publiquement la reconnaissance dont il jouit à Berlin et qu'il n'a jamais trouvée dans le canton de Berne. Il souffre pourtant de *Heimweh*, la maladie des exilés helvètes. S. Zurbuchen, *Patriotismus und Kosmopolitismus...*, op. cit., p. 102.

¹³⁴⁶ Michael Stettler, « Haller und Bern », dans *Albrecht von Haller 1708-1777. Zehn Vorträge...*, op. cit., p. 1-66, p. 9.

¹³⁴⁷ Urs Boschung, « Acht Briefe A. von Hallers an Johannes Gessner », *Gessnerus*, 1974, vol. 31, p. 267-287.

perméables aux courants intellectuels, économiques et politiques venus de l'extérieur car leur situation géographique génère une forte circulation transfrontalière¹³⁴⁸. La mobilité démographique et le brassage culturel qui s'ensuivent, expliquent l'omniprésence de l'étranger dans les mentalités. Toutefois, les réactions face à la présence de l'étranger sont rarement unanimes et celle-ci suscite le plus souvent de nombreuses résistances¹³⁴⁹. La frontière imprègne profondément les consciences collectives de l'Ancien Régime par sa double fonction de ligne de séparation et de liaison¹³⁵⁰.

Certes, les frontières nationales n'existent pas en tant que telles dans l'Europe des Lumières, mais les nombreuses remarques de Haller, désapprouvant la présence physique et l'influence morale des Français au sein de l'espace helvétique montrent bien la configuration de l'espace tel qu'il est pensé par le savant. Haller en accordant tant d'importance à l'autonomie des gouvernements helvètes, en insistant sur les liens fraternels qui l'unissent à d'autres savants suisses et en tentant de constituer une image de la culture suisse qui se démarque de celle de la France, montre clairement qu'il investit les limites frontalières comme des lignes de démarcation d'entités culturelles, politiques et économiques différentes. De plus, l'imbrication des intérêts politiques et financiers est très forte dans les territoires voisins ; si les Bernois dépendent des importations de blé français, la France est pour sa part à la merci du crédit des banques suisses.

L'identité helvète de Haller est une trame de fond sur laquelle se forme sa pensée mais ce sentiment d'appartenance se manifeste plus fortement à l'occasion d'événements politiques ou conflictuels comme la guerre de Sept Ans¹³⁵¹. A cette époque, Thiery transmet parfois à Haller les nouvelles du déroulement du conflit et des manœuvres diplomatiques dont il a connaissance, et ces informations sont parfois corroborées par d'autres correspondants¹³⁵². Edmond Dziembowski qui a réévalué la place et le rôle du patriotisme, souvent minoré par l'historiographie, dans la société française des décennies 1750 et 1760, a pu constater la

¹³⁴⁸ Anne Radeff, « Circulations transfrontalières », dans *De l'ours à la cocarde...*, *op. cit.*, p. 173-187. Le pays de Vaud est un axe stratégique et une source de revenus importants pour Berne qui y perçoit des redevances seigneuriales.

¹³⁴⁹ *Ibid.*, p. 187 : « (...) le statut d'étranger est la plupart du temps une interprétation subjective fondée sur la peur de la concurrence et sur le refus de la différence. »

¹³⁵⁰ La frontière est très perméable et Bonnet exprime la crainte que les Juifs de Metz, devenus sujets du roi de France après l'annexion de la Lorraine en 1766, s'installent en Suisse pour y faire du commerce. Lettre de Bonnet à Haller, le 14 novembre 1767. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 690. Pour une analyse détaillée de la notion de frontière et des fonctions qu'on lui octroie au XVIII^e siècle, on se reportera au livre de Daniel Nordman, *Frontières de France, de l'espace au territoire : XVI^e-XIX^e siècles*, Paris, Gallimard, 1998.

¹³⁵¹ Conflit majeur du XVIII^e siècle, la guerre de Sept Ans (1756-1763) naît de l'alliance conclue entre la France et l'Autriche, pour réduire la puissance du petit et ambitieux royaume de Prusse. L'issue du conflit sanctionne la perte de nombreuses colonies françaises au profit de l'Angleterre qui a démontré sa supériorité maritime.

¹³⁵² Lettre de Tenon à Haller, le 28 septembre 1761 : « Il n'est plus question de paix pour cet hyver. L'Angleterre demande trop. Son ministre s'est retiré de Paris le 23 (...). »

formation d'une vague d'anglophobie dont on retrouve des traces dans une lettre de Thiery. En 1762, sachant que l'Angleterre se trouve dans une situation difficile et qu'elle ne peut continuer la guerre sur tous les fronts, Thiery avertit Haller que les Suisses doivent être prudents avant de s'engager dans le conflit. Pour se disculper de tout parti pris patriotique, il ajoute les mots suivants : « Ce n'est point l'anti-anglicisme qui me fait parler ainsi. C'est ma vive amitié pour vous¹³⁵³. » Le simple fait que Thiery éprouve le besoin de justifier son propos et de se défendre de tout anti-anglicisme, montre en creux l'existence de cette tendance, apparemment consciemment reconnue. Pour tempérer ses propos Thiery ajoute une phrase en latin qui a pour vocation de marquer un ton d'intimité cordiale et amicale. Le latin, qui n'est que très rarement employé par Thiery dans sa correspondance, est ici le signe de la complicité des doctes ; il réaffirme l'idéal de fraternité de deux Républicains des Lettres qui s'écrivent d'ordinaire en français. L'harmonie latine transcende les inévitables différends nationaux susceptibles d'entraver la bonne marche de la communication intellectuelle transfrontalière.

Les échanges sur les événements de politique extérieure et intérieure confèrent à la correspondance de Haller et de Thierry une autre dimension que la dimension savante et intellectuelle jusqu'alors examinée. La guerre de Sept Ans est le sujet de plusieurs de leurs lettres parce qu'elle n'est pas sans conséquence pour les relations savantes¹³⁵⁴. Elle affecte les travaux de l'Académie dont elle retarde les publications, notamment celle d'un mémoire de Haller¹³⁵⁵. Le conflit préoccupe les esprits et très légitimement, Thiery informe son ami bernois des difficultés qui enveniment les relations entre la France et l'Angleterre¹³⁵⁶. Aux hésitations de Haller qui ne sait pas s'il doit retourner à Göttingen, Thiery lui répond que s'il reste en Suisse, il n'y a « (...) nulle crainte que la guerre puisse jamais interrompre [leur] Commerce¹³⁵⁷ », ce qui ne sera pas le cas si le savant se rend en territoire hanovrien, sous contrôle de la monarchie britannique. Source de division pour l'Europe entière, la guerre de Sept Ans affecte aussi les consciences individuelles qui ont parfois des difficultés à choisir un camp¹³⁵⁸. Pour sa part, Haller n'a guère d'hésitation : il n'est en aucun cas favorable aux

¹³⁵³ Lettre de Thiery à Haller, le 7 juillet 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 226.

¹³⁵⁴ Les conséquences néfastes de la Guerre de Sept Ans sur les échanges savants se remarquent également au nombre d'articles livrés par Haller aux *GGA*. C. Profos Frick, « *Gegründete Kritik* »..., op. cit., p. 74.

¹³⁵⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 11 mars 1763. *The correspondence...*, op. cit., p. 318.

¹³⁵⁶ Lettre de Thiery à Haller, le 12 avril 1763. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 235.

¹³⁵⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 1^{er} janvier 1764. *Ibid.*, p. 244.

¹³⁵⁸ Des familles allemandes sont divisées. Le cas de Goethe, favorable aux Français et à leurs alliés autrichiens alors que son père reste fidèle aux Prussiens, est resté célèbre. R. Pomeau, *L'Europe des Lumières...*, op. cit., p. 152.

Français et les attaques contre les Anglais le touchent pleinement. Ses prises de position dans le conflit s'expliquent aisément par la préférence qu'il accorde au modèle politique et scientifique anglais¹³⁵⁹ mais aussi par les longues années durant lesquelles il a travaillé pour la Couronne de Hanovre, à Göttingen. En outre, bien qu'il désapprouve pour des motifs religieux la libre pensée de Frédéric II, c'est encore à la Prusse, territoire protestant, que va sa préférence : « (...) peu à peu le Roi de Prusse se voit dépouillé de ses états ; la puissance et la trahis[on] conspirent contre lui. La Providence veille sur nous ; s'il doit y avoir encore de la liberté et de la véritable religion sur le globe, elle saura les défendre¹³⁶⁰. »

L'analyse des conflits européens constitue, au cours de ces années, un thème important de la correspondance de Haller avec Thiery, mais là encore si la spécificité helvète est prise en compte, c'est sous une forme un peu exagérée. A propos de la guerre qui menace d'éclater en Allemagne, Thiery évoque ainsi la neutralité de la Suisse : « Heureuse votre patrie de n'être que spectatrice éloignée de tant de maux si souvent renouvelés dans notre chère Europe. Soyez-y tranquille, Mr, jouissez longtemps du bonheur et de la réputation que vous méritez (...) »¹³⁶¹. Par l'ingénuité de cette phrase, Thiery montre une nouvelle fois le décalage qui existe entre l'image de la Suisse dans les consciences françaises et la réalité de sa situation. La neutralité de la Confédération lui donne un statut particulier et son climat politique paisible laisse supposer qu'elle demeure écartée des troubles qui divisent l'Europe. Or, depuis l'annexion par la France de la Franche-Comté lors du traité de Nimègue en 1674, la frontière commune qu'elle a avec la France ne cesse de préoccuper les membres de la Confédération helvétique. C'est cette conscience aiguë de la perméabilité de la frontière qui explique les nombreux efforts déployés par Berne pour mieux contrôler le pays de Vaud, axe stratégique de communication et de circulation entre le Rhin et le Rhône¹³⁶². Nul n'ignore que la France a souvent joué un rôle dans les affaires intérieures de la Suisse : elle a été l'alliée de Berne contre le duc de Savoie et est intervenue dans le conflit entre Berne et Fribourg en 1617. Pour finir, en dépit de tergiversations, l'alliance des cantons confédérés avec la France a été renouvelée en 1663¹³⁶³. L'indépendance tant désirée des Suisses doit prendre en compte la

¹³⁵⁹ Notons que la Grande-Bretagne n'est pas le seul pays à être un modèle pour Haller : à l'occasion, il loue également la Hollande et la Suède pour la prospérité de leur économie.

¹³⁶⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 22 janvier 1762. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 253.

¹³⁶¹ Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 125.

¹³⁶² Jean-Pierre Dewarraz et Laurence Margairaz, « Le pays de Vaud bernois : lieu de passages », dans *De l'ours à la cocarde...*, *op. cit.*, p. 45-60, p. 49. C'est ce qui explique les investissements pour la rénovation régulière du tronçon de la route entre Berne et Genève, axe fondamental pour l'économie des deux villes.

¹³⁶³ U. Im Hof, *Geschichte der Schweiz*, *op. cit.*, p. 72. Cette nouvelle alliance oblige la Suisse à rentrer dans une perspective antihabsbourgeoise. L'année 1777 voit un dernier renouvellement de l'alliance avec la France.

puissante ambassade française à Soleure qui joue un rôle déterminant dans les affaires intérieures de la Confédération tout au long du XVIII^e siècle. De même, la position neutre à laquelle se tient la Suisse dans les différents conflits européens ne peut empêcher l'épisode sanglant de la bataille de Malplaquet en 1709 qui a durablement endeuillé la mémoire collective helvète¹³⁶⁴. La douloureuse question des soldats suisses est toujours sous-jacente des négociations franco-helvètes, notamment en 1764 lorsqu'à la suite de la réorganisation du service militaire, la France congédie les soldats de Schwytz. Haller évoque rarement le sujet, mais il n'en désapprouve pas moins la liberté avec laquelle la France dispose des engagés suisses¹³⁶⁵, ce qui est bien mal récompenser leur discipline et leurs vertus militaires exemplaires¹³⁶⁶.

Au cours du second tiers du XVIII^e siècle, la guerre de cabinet l'emporte en Europe occidentale, et la Suisse n'est plus comptée parmi les signataires des traités¹³⁶⁷. Mais la neutralité affichée de la Confédération helvétique ne lui assure pas de rester éloignée des conflits. Bien qu'elle ne soit pas directement touchée par les zones de combat, sa position dans le Concert des puissances est menacée par l'alliance entre ses deux grands voisins, la France et l'Autriche, jusqu'alors ennemis. La Suisse ne vit donc pas en autarcie et ses savants se préoccupent fort des relations internationales¹³⁶⁸. Que se soit avec ses compatriotes ou avec ses correspondants étrangers, Haller échange avec eux toutes les nouvelles des batailles et tractations européennes.

D'une façon générale, la diplomatie occupe fort les esprits du XVIII^e siècle et les espaces germaniques, notamment l'université de Göttingen, sont les pionniers dans son enseignement. L'ouvrage de François de Callières *La Manière de négocier* avec les princes, connaît un succès non démenti pendant une large partie du siècle¹³⁶⁹. Haller est un lecteur

¹³⁶⁴ Episode tragique de la guerre de Succession d'Espagne, la bataille de Malplaquet, conduit à l'affrontement entre mercenaires suisses, ceux engagés du côté français s'entretenant avec leurs compatriotes engagés du côté néerlandais.

¹³⁶⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 25 avril 1772. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1018. La France prétend envoyer les troupes suisses en Corse ce qui contrarie Haller.

¹³⁶⁶ « Le Roi a fait un trez beau compliment à la nation, en disant au Roi Voyageur, "Voilà la nation qui donne l'exemple aux François." Il parlait des gardes suisses. En efet, on dit, qu'il n'y a de discipline que chez nous, et que tous les réglemens de M. de Choiseul restent sans exécution chez les François. », lettre de Haller à Bonnet, le 15 novembre 1768. *Ibid.*, p. 783.

¹³⁶⁷ U. Im Hof, *Geschichte der Schweiz*, *op. cit.*, p. 73.

¹³⁶⁸ « Que nous sommes privilégiés, mon cher Confrere, de contempler du Sejour d'une paix profonde ces scenes Tragiques ! », lettre de Bonnet à Haller, le 22 novembre 1760. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 226.

¹³⁶⁹ L'érudit J. D. Schöpflin a développé à Strasbourg un enseignement similaire à celui de Göttingen. Pour une analyse approfondie de la place de la diplomatie dans les espaces germaniques nous renvoyons au travail de Jürgen Voss, *Universität, Geschichtswissenschaft und Diplomatie im Zeitalter der Aufklärung: Johann Daniel Schöpflin, 1694-1771*, Munich, W. Fink, 1979. L'ouvrage a été traduit sous le titre : *Jean-Daniel Schoepflin (1694-1771): un Alsacien de l'Europe des Lumières*, Strasbourg, Société savante d'Alsace, 1999.

averti de la diplomatie de son époque : son souci particulier des négociations françaises et anglaises, ses remarques fines adressées à ses différents correspondants montrent qu'il saisit très vite le tour pris par les événements politico-militaires ainsi que leurs implications. Il comprend les conséquences d'une victoire de la France, si elle parvient à réduire la puissance de la Prusse, comme celles d'un pouvoir accru de Frédéric II sur les affaires européennes. Ses correspondances sont remplies de nouvelles éparses et de rumeurs, qui s'expriment par la répétition de formules telles que « il paraît » ou « on dit », et trahissent les difficultés de l'information. Mais de cette somme informative brute et non construite, Haller lit clairement les oscillations de l'alliance franco-autrichienne ou les enjeux que constituent les territoires extra-européens et les pertes maritimes de la France^{1370 1371}. Hostile au monopole des Français, il se réjouit que les Anglais menacent les conquêtes coloniales françaises et il signifie à Bonnet sa satisfaction par une élégante métaphore : « Peu à peu ils [les Anglais] couperont les racines de ce grand arbre, dont l'ombre ne permettoit pas aux autres plantes de subsister¹³⁷². » De même, qu'il conteste la prédominance culturelle et linguistique de la France, il trouve très injuste que ce pays dicte le ton à l'Europe toute entière¹³⁷³.

L'observation et le souci constant manifestés par Haller pendant la guerre de Sept Ans traduisent en fait une conscience lucide de l'enchevêtrement des relations internationales. La défense de la frontière rejoint la protection d'intérêts économiques, politiques et culturels. On le voit annoncer à Tissot les dernières informations sur le cours des actions en France¹³⁷⁴ parce que ceci a une incidence sur l'économie suisse. Un effondrement des grandes puissances entraînerait celui des petits pays dont elles sont les débitrices, or les Helvètes vivent dans la crainte constante d'une banqueroute française ou anglaise. Haller semble conscient des limites du système bernois dont le fort revenu national, garanti par les placements à l'étranger, risque de s'effondrer en raison de la modification des conditions extérieures¹³⁷⁵. Les intérêts

Les ouvrages de Lucien Bély sont une référence incontournable pour la compréhension du rôle des diplomates et de la menée des négociations internationales. Voir Lucien Bély, *Les relations internationales en Europe XVIIe-XVIIIe siècles*, Paris, P.U.F., 2001 (1992).

¹³⁷⁰ Plusieurs années après, Haller confie encore à Rast de Maupas : « J'ai suivi les affaires d'Angleterre. Il y a longtemps que les colonies prennent des idées d'indépendance. » Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 13 janvier 1775. *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 22.

¹³⁷¹ « Il me paroît évident que la France a voulu gagner le tems d'équiper une Escadre pour secourir les Iles, et les Anglois ne l'ont pas prevenue. », lettre de Haller à Bonnet, le 5 octobre 1761. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 247.

¹³⁷² Lettre de Haller à Bonnet, le 19 novembre 1759. *Ibid.*, p. 183.

¹³⁷³ Lettre de Haller à Bonnet, le 15 novembre 1767. *Ibid.*, p. 691. Lettre de Haller à Bonnet, le 19 mai 1760. *Ibid.*, p. 201. Haller est d'avis que la France, peu fiable, dupe l'Angleterre dans les négociations diplomatiques.

¹³⁷⁴ Lettre de Haller à Tissot, le 14 décembre 1759. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 89.

¹³⁷⁵ Lettre de Haller à Saussure, le 4 janvier 1762. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 99. Haller rappelle que les intérêts financiers de Berne sont liés au cours des actions françaises.

financiers de la Suisse sont étroitement liés à l'économie de la France et tout changement politique dans ce pays peut déstabiliser l'équilibre des cantons helvètes. L'avènement de Louis XVI est donc l'objet de l'attention de Haller, soulagé que le nouveau souverain ne change pas de monnaie : « L'aurore de Louis XVI paroît belle, mais on a vu des jours pluvieux aprez la plus belle aurore : je suis fort aise, qu'il ne touche point aux monnoies ; il nous auroit desolés ; nous n'avons que des Louis XV dans nos poches et dans nos caisses¹³⁷⁶. »

Là encore, les Bernois sont actifs dans la présentation de leur pays à l'étranger, ils célèbrent eux-mêmes leur prospérité qu'ils expliquent par la longue période de paix et des finances publiques solides¹³⁷⁷. Les magistrats bernois, la Société Economique de Berne et des auteurs comme Vincent Tschanner réfléchissent aux moyens de sauvegarder une certaine indépendance économique de la République car les marchés financiers européens sont de plus en plus instables. Il devient alors primordial de trouver des solutions pour éviter les importations de blé et obtenir une agriculture nationale de subsistance¹³⁷⁸.

La tendance de la Confédération à vouloir se détacher des conflits internationaux pour mieux se protéger recoupe l'idée de Montesquieu selon laquelle les républiques doivent s'isoler culturellement et politiquement pour survivre et garder leurs spécificités. Mais un évènement politique affecte plus directement encore la relation qu'entretiennent les cantons suisses avec la France. En 1769, le ministre de Louis XV, Choiseul, tente de fortifier le Versoix et d'établir une ville et un port sur le Léman pour concurrencer Genève¹³⁷⁹, ce qui aurait pour conséquence d'interrompre la liaison traditionnelle entre Berne et Genève. Le projet de Versoix-la-Ville est mis en chantier dès 1768, et après la disgrâce du duc de Choiseul en 1770, le projet est repris en 1772 par l'ingénieur Nicolas Céard. Bien qu'il n'aboutisse pas, ce dessein pèse un poids très lourd dans les relations diplomatiques franco-suisses. L'affaire du Versoix est l'objet d'une correspondance abondante entre Haller, Bonnet et Saussure¹³⁸⁰, tous trois concernés au premier chef par les évènements, et elle occasionne de

¹³⁷⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 12 juin 1774. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1126.

¹³⁷⁷ B. Kapossy, « Le prix de la liberté... », dans *De l'ours à la cocarde...*, *op. cit.*, p. 144.

¹³⁷⁸ *Ibid.*, p. 154-155.

¹³⁷⁹ Anne Radeff, « Des villes sujettes », dans *De l'ours à la cocarde...*, *op. cit.*, p. 290. Avec la construction d'une ville neuve, Versoix serait devenu le principal port du trafic entre la France et la Suisse, facilité par la présence d'un grand relais à Morges. Mais le projet n'aboutit pas et la construction de la ville nouvelle est interrompue par la Révolution. En 1817, malgré l'opposition de la France, la commune est réunie à Genève et devient l'élément de soudure du nouveau canton avec le reste de la Confédération.

Notons, que c'est Voltaire qui avait suggéré la localité de Versoix aux Français.

¹³⁸⁰ A ce sujet, le thème des relations entre Genève et la France, les nouvelles des ambassadeurs ainsi que le rôle d'intermédiaire joué par Haller sont récurrents dans sa correspondance avec Saussure. Nous ne les détaillons pas

nouveaux commentaires sur les Français et leur manière de négocier. Tout d'abord, il apparaît que la politique extérieure française ne suit pas de ligne directrice établie ; les hésitations et les tergiversations sont le fruit de la versatilité propre au caractère des Français et d'un système politique inconséquent¹³⁸¹. Les nouvelles de la fondation d'un port à Versoix se propagent par le biais de rumeurs incertaines qui contribuent à exciter les esprits et à désorganiser le gouvernement bernois¹³⁸². L'ascendant de la France étant trop fort dans les négociations intercantionales comme dans les discussions politiques genevoises, Haller voudrait que la Suisse garde son indépendance¹³⁸³. Dans les faits, la France joue un rôle complexe dans la Confédération helvétique : si Genève craint qu'elle ne parvienne à un arrangement avec Berne¹³⁸⁴, Zurich, après s'être rapprochée de la France, ne peut résister à une alliance entre celle-ci et sa grande rivale bernoise¹³⁸⁵. De même que la présence d'étrangers corrompt les mœurs suisses, l'ingérence française trouble les affaires intérieures, et par conséquent l'unité du Corps helvétique¹³⁸⁶.

C'est aussi parce qu'il est chargé des négociations, que l'affaire du Versoix devient un thème important et récurrent dans la correspondance de Haller. Elle occasionne donc des échanges de lettres avec des représentants militaires et diplomatiques français comme Pierre de Buisson, comte de Beauteville¹³⁸⁷. La proximité avec ces milieux que génère la fonction d'intermédiaire, aboutit à la situation paradoxale, jugée très déplaisante par Haller, qu'on lui prête des sentiments favorables aux Français et qu'on le soupçonne de gallomanie¹³⁸⁸ et même d'être « vendu à la F[rance]¹³⁸⁹. » D'ailleurs, les relations qu'entretient le Bernois avec les diplomates français ne restent pas confidentielles lorsqu'elles peuvent servir les intérêts

ici pour ne pas alourdir notre propos, mais il convient de souligner que le Bernois joue un véritable rôle d'informateur pour Saussure.

¹³⁸¹ « Si le Roi disoit à son souper, qu'on lui feroit plaisir d'aller bâtir Versoix, je crois bien que ce seul mot suffiroit. Ce seroit une *mode* comme tout le reste. », lettre de Bonnet à Haller, le 6 novembre 1767. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 684.

¹³⁸² « Toutes ces nouvelles ont augmenté la fermentation (...). Je soupçonne que le tout est faux, mais je voudrais le savoir, et non pas le soupçonner. », lettre de Haller à Bonnet, le 15 mai 1767. *Ibid.*, p. 605.

¹³⁸³ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 mai 1767. *Ibid.*, p. 612.

¹³⁸⁴ Lettre de Bonnet à Haller, le 9 juin 1767. *Ibid.*, p. 618.

¹³⁸⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 juillet 1767. *Ibid.*, p. 631-632.

¹³⁸⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 17 avril 1773. *Ibid.*, p. 1072. Pour Bonnet, la responsabilité des dissensions helvètes incombe aussi à la présence française et il note la fin de négociations par ces mots : « Tout est tranquille ici ; on est fort desoeuvré depuis que l'Elephant est parti. La Suisse n'a jamais été si unie. »

¹³⁸⁷ Mousquetaire, Pierre de Buisson de Beauteville (1703-1792 ?) participe aux campagnes d'Allemagne et il occupe la fonction d'aide maréchal des logis dans l'armée du maréchal de Saxe. Après des fonctions dans les Flandres et à Valence, on le charge de missions à l'étranger, notamment en Espagne (1762) puis en Suisse. Il obtient en 1766 le commandement de Saint-Omer (Pas-de-Calais). Émigré pendant la Révolution, il semble être mort à Lausanne.

¹³⁸⁸ Lettres de Haller à Tissot, le 10 mai 1768 et le 22 avril 1770. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 286 ; p. 322.

¹³⁸⁹ Lettre de Haller à Tissot, le 3 janvier 1770. *Ibid.*, p. 319.

d'un autre canton suisse, et ayant reçu une lettre de Choiseul, il s'empresse de la communiquer à Bonnet¹³⁹⁰. Les échanges de Haller avec son ami lyonnais Rast de Maupas montrent que les frontières ne sont pas perméables et que la ramification des correspondances accélère le processus informatif entre les régions transfrontalières. Invité par Rast de Maupas à séjourner à Lyon au cas où une députation bernoise viendrait négocier en France, Haller manifeste son étonnement que le projet y ait déjà trouvé écho hors de Berne : « Je ne sais pas comment une idée aussi vague a transpiré chez vous. Il y a eu à la vérité des personnes, dans notre gouvernement, qui ont cru trouver dans une négociation le moyen le plus sûr de terminer nos difficultés avec la France, et il y en a qui m'y avaient destiné. Mais cette députation n'est pas encore résolue et par conséquent mon voyage très-incertain¹³⁹¹. » Au sein de la République des Lettres, les lettrés organisent un système efficace d'informations politiques et il apparaît clairement que les points névralgiques des réseaux savants sont également des relais essentiels au sein des réseaux diplomatiques.

Passons de l'échelle de la politique extérieure à celle des affaires intérieures françaises. Fort des qualités allouées à son citoyenneté helvète, Haller ne dédaigne pas se faire le juge de la vie politique française. Engagé dans les réflexions politiques de son époque, Haller ne peut qu'être sensible aux fluctuations de la vie de la société française. C'est la France toute entière, et non uniquement ses sphères intellectuelles et l'actualité de ses universités, qui intéressent Haller. Celui-ci porte un œil averti et critique sur les affaires et les difficultés du pays, mal gouvernée par des ministres dissipateurs et despotes¹³⁹². Il mêle des remarques analytiques, telles que l'étendue des pouvoirs du Parlement en France¹³⁹³, à des constats de nature plus événementielle, comme les difficultés du vieux Louis XV, prisonnier de son image contradictoire de prince bien aimé et sa pratique de despote¹³⁹⁴. Observateur étranger, Haller consulte les membres les plus actifs de son réseau français, Thiery et Rast de Maupas pour obtenir des nouvelles de leur pays. Les considérations de Haller sur la France sont très hétérogènes et il évoque indifféremment les enjeux de l'avènement du jeune Louis XVI¹³⁹⁵, la persécution des protestants ou bien l'asservissement et la paresse naturelle des

¹³⁹⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 8 mars 1767. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 584.

¹³⁹¹ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 20 mai 1769. *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 11.

¹³⁹² Lettre de Haller à Bonnet, le 22 janvier 1771. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 918.

¹³⁹³ Lettre de Haller à Bonnet, le 10 février 1771. *Ibid.*, p. 921.

¹³⁹⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 5 mars 1771. *Ibid.*, p. 927.

¹³⁹⁵ L'avènement de Louis XVI suscite en France comme à l'étranger de nombreux espoirs. Voir les lettres de Haller à Bonnet du 31 mai 1774 et du 12 juin 1774. *Ibid.*, p. 1122 et p. 1126. Haller souhaite que Louis XVI se rende indépendant par rapport à ses ministres. Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 21 août 1774. *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 21.

paysans français¹³⁹⁶. La nature de ses réflexions nous renseigne sur le point de vue d'un suisse protestant, favorable à un régime républicain. Comme pour le champ culturel, la vision que Haller a de la politique et de l'économie de la France n'est pas francocentrée, il la compare fréquemment à l'Angleterre. Son esprit établit une distinction précise des modèles politiques, sociaux et culturels de son époque car il est aisé de constater que l'Angleterre est plus prospère et plus moderne que la France en faillite. Cette séduction qu'exerce la société anglaise sur Haller est peut-être due aux analogies qu'elle présente avec la Suisse, la gentry anglaise offrant des ressemblances avec le patriciat bernois¹³⁹⁷.

Opposé à l'absolutisme¹³⁹⁸, Haller dénonce les cabales dont Turgot et Malesherbes font l'objet à la Cour de Versailles. En soutenant ces deux hommes, il montre implicitement sa conviction qu'il est temps pour le royaume de France d'accepter les réformes qu'ils proposent¹³⁹⁹. L'expulsion des Jésuites intéresse beaucoup le Bernois qui se tient informé des intrigues et des rebondissements de l'affaire. Alors qu'en 1764 l'annonce de l'expulsion des Jésuites est un thème central des lettres de Thiery qui envoie à Haller les arrêts par lequel le Parlement a enregistré la déclaration du roi qui souhaite suspendre les mesures prises à l'encontre de l'ordre¹⁴⁰⁰. Assez rapidement, on voit toutefois que le sujet perd de son actualité pour Thiery qui y consacre moins de place dans sa correspondance. Bien que nous ne disposions pas des lettres de Haller, les réponses et les réactions de Thiery laissent bien entendre combien celui-là continue à le presser de questions sur l'affaire des Jésuites, signe de son intérêt.

L'observation des affaires françaises répond chez Haller à une double motivation. D'une part, il satisfait une réelle curiosité intellectuelle qui lui permet d'analyser l'évolution politique, économique et culturelle d'un pays qu'il présente comme l'opposé du modèle suisse. D'autre part, sa curiosité est d'ordre plus pragmatique car on l'a vu, les difficultés

¹³⁹⁶ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 29 septembre 1776. *Ibid.*, p. 25.

¹³⁹⁷ U. Im Hof, « Albrecht von Haller, Staat und Gesellschaft », *art. cit.*, p. 50.

¹³⁹⁸ Les penseurs suisses tels que Muralt, Bodmer ou Burlamaqui essaient de donner une forme théorique au Républicanisme. Les romans politiques de Haller disent assez combien il est favorable à une république aristocratique ou éventuellement à une monarchie modérée. Convaincu que l'idée d'un contrat, tel qu'il est énoncé par Rousseau et Beccaria, est une chimère, Haller est tout naturellement du côté du parti aristocratique lors des conflits genevois.

¹³⁹⁹ « Nous plaignons beaucoup M. Turgot et M. de Malesherbes. Il manque quelquefois aux hommes vertueux ce pliant si nécessaire pour se soutenir dans les cours. », lettre de Haller à Rast de Maupas, le 5 décembre 1775. *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 24. Comme bien souvent, Bonnet partage son sentiment et Turgot attire toute sa sympathie. Il écrit à Haller le 12 novembre 1774 : « L'estimable Mr Turgot, qui m'est connu personnellement, n'a pas du approuver la marche du Ministère. » Voir aussi la lettre de Haller à Rast de Maupas du 29 septembre 1776 concernant la disgrâce de Turgot.

¹⁴⁰⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 1^{er} octobre 1761. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 204. Dans les faits, le Parlement modifie les mesures et parvient à la dissolution de la Compagnie de Jésus en 1764. Dans cette même lettre, Thiery se dit inquiet pour la paix car le contentieux entre la France et l'Angleterre ne cesse de s'aggraver.

financières de la France ont des répercussions sur les affaires helvètes. En faillite, elle ne parvient même plus à payer les troupes suisses¹⁴⁰¹ et ses problèmes économiques mettent fin au projet du Versoix. En faveur de l'Angleterre et de l'Autriche, Haller espère que les difficultés financières de la France vont la réduire à signer la paix¹⁴⁰². Le rapport qu'il entretient avec la France sur le plan politique est celui des élites éclairées suisses et il n'est pas le seul à imputer à ce pays la responsabilité des tensions qui divisent les cantons de la Confédération.

Cerner les formes et la place d'un raisonnement identitaire dans la communication entretenue par Haller avec les Français amène donc à une conclusion nuancée. La France et la Confédération helvétique étant en paix, malgré leurs tensions diplomatiques la frontière n'est jamais fermée à la communication. Auprès de ses correspondants français, Haller n'affirme que rarement de façon directe son caractère helvète, mais il l'insinue par des remarques ponctuelles ; revendiquée ou non, l'identité patriotique et culturelle transparaît inévitablement dans ses écrits à caractère personnel, et notamment la correspondance privée. A la question de savoir dans quelle mesure le thème du sentiment national pèse sur le dialogue avec les Français, on peut donc répondre que s'il n'est que très rarement abordé de front, il est sous-jacent dans leurs discussions. De plus, si Haller est actif dans la construction et la diffusion d'une identité helvète il faut également garder à l'esprit que la réception de son travail se fait en fonction des présupposés que les Français possèdent sur les Suisses. D'autre part, l'identité suisse telle qu'elle est perçue par les correspondants français de Haller fait écho à l'image positive qui se transmet dans les élites éclairées françaises.

Certes, la conscience d'une altérité nourrit le dialogue franco-helvète mais elle prend la forme d'un constat et non celle d'une confrontation. La revendication de son identité et son opposition au modèle français possèdent en revanche des accents beaucoup plus francs dans des lettres adressées par Haller à ses compatriotes et dans les nombreux comptes rendus à vocation critique publiés dans les *GGA*. La France des Lumières exerce une forte séduction sur l'ensemble de l'Europe mais ses attraits génèrent des jalousies¹⁴⁰³. Le comportement de Haller ne se différencie pas de celui d'une grande partie des élites suisses, en rupture avec une

¹⁴⁰¹ Lettre de Haller à Bonnet, le 13 juin 1772. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1027.

¹⁴⁰² Lettre de Haller à Bonnet, le 6 mai 1760. *Ibid.*, p. 199

¹⁴⁰³ P.-Y. Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française...*, *op. cit.*, p. 226.

forme mondaine et aristocratique du cosmopolitisme¹⁴⁰⁴. Acteur primordial dans les échanges savants et les flux d'informations politiques, Haller n'en rejette pas moins le cosmopolitisme superficiel qui n'aide en rien les échanges intellectuels de qualité. En fait, sa réaction traduit la concurrence entre deux conceptions d'échanges culturels. Le Bernois reste attaché au modèle mis en place par les premiers Républicains des Lettres, selon lequel la courtoisie va de pair avec la profondeur des discussions, tout comme les échanges d'objets et de livres accélèrent la circulation effective du savoir. En revanche, le cosmopolitisme mondain qui vise selon lui à asseoir la prédominance de la culture française lui semble pernicieux.

L'affirmation de l'identité culturelle germanique et helvète doit passer par l'affranchissement du joug du modèle français prédominant. Les réflexes identitaires de Haller attestent de l'unité de sa pensée. La relation intellectuelle qu'il entretient avec la France porte également le poids des tensions politiques et économiques. Son refus de la prédominance culturelle française est un parallèle à la crainte de l'hégémonie politique française. De même que l'admiration qu'il porte au modèle scientifique anglais se transpose au modèle politique¹⁴⁰⁵, les reproches qu'il adresse à la France embrassent ses affaires politiques, économiques et culturelles. toutefois s'il déplore d'une façon générale l'influence française sur ses compatriotes, c'est bien la liberté de ton avec laquelle les philosophes français traitent les questions religieuses qui déclenche sa colère.

¹⁴⁰⁴ Ce type de cosmopolitisme se rapproche de celui de la franc-maçonnerie tel qu'il est défini par P.-Y. Beaurepaire. Voir aussi Daniel Roche, « Voyages, mobilités, Lumières », *Revue de synthèse*, 2002, 5^e série, p. 17-35. Au XVIII^e siècle la circulation des hommes s'intensifie, favorisant l'acculturation des élites qui s'exprime par la notion de cosmopolitisme, mais le pendant de cette circulation est le renforcement du fait identitaire national. Plusieurs remarques adressées à Charles Bonnet attestent que Haller ressent le caractère abâtardi des visites effectuées par les jeunes aristocrates au cours de leur voyage de formation

¹⁴⁰⁵ U. Im Hof, « Albrecht von Haller, Staat und Gesellschaft », *art. cit.*, p. 49.

Chapitre VI : RELIGION ET PHILOSOPHIE, DEUX CLEFS DE L'ÉQUIVOQUE INTELLIGIBILITÉ DES LUMIÈRES

« La philosophie est en France d'une intelligence parfaite avec l'ordure, la vengeance, la jalousie, la vérité. C'est une vertu bien commode¹⁴⁰⁶. »

« les discours de la mettrie n'avoient pris aupres de personne, vous estes aussy connu icy que chez vous-même (...) ¹⁴⁰⁷. »

Définir le mouvement des Lumières par l'analyse du programme défini dans lequel il s'incarne, permet d'en percevoir l'unité, au-delà de l'hétérogénéité des groupes sociaux et intellectuels qui le composent. Par la nature de ses curiosités, Haller appartient pleinement au mouvement des Lumières, alors que ses desseins et ses méthodes s'écartent de ceux de certains groupes intellectuels français. Réduisant la part d'influence hégémonique sur l'étranger des Lumières françaises, longtemps réduites aux noms des philosophes les plus éminents, les historiens de l'*Aufklärung* ont mis en évidence que la permanence du sentiment religieux chrétien dans les espaces germaniques y avait freiné la diffusion des idées déistes et matérialistes. La flexibilité des courants de pensée au cours du siècle et la similitude des pratiques savantes à l'échelle de l'Europe montrent toutefois combien il serait réducteur de voir le rapport des Lumières et de l'*Aufklärung* sous l'angle binaire de leur parenté ou de leur opposition. Les denses réseaux épistolaires, la forte mobilité des élites ainsi que la concentration en Suisse de lieux d'édition d'écrits français¹⁴⁰⁸ incitent plutôt à raisonner en termes d'emprunts et de rejets, et à analyser les formes et les supports du dialogue avant de vouloir en comprendre la teneur.

La diversité des Lumières françaises est bien perçue par Haller qui distingue parmi elles les esprits les plus provocateurs, rassemblés sous le nom de philosophes. Les considérations sur la question religieuse amènent Haller à entrer en opposition avec les franges des Lumières les plus radicales : celles des déistes et des matérialistes. Les dissensions à propos des libertés que prennent les philosophes français par rapport à la religion rendent ambiguës les relations qu'entretient le savant bernois avec l'espace français. Car, s'il a avec la France un comportement similaire à celui qu'il a envers d'autres pays, n'hésitant jamais à entamer une querelle savante pour faire entendre sa voix et défendre ses

¹⁴⁰⁶ Lettre de Haller à Tissot, le 9 mars 1764. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 180.

¹⁴⁰⁷ Lettre de Chomel à Haller, le 20 juillet 1752.

¹⁴⁰⁸ S.S.B. Taylor, « The Enlightenment in Switzerland », dans *The Enlightenment in National Context*, edited by Roy Porter and Mikuláš Teich, Cambridge ; New York ; Melbourne, Cambridge university press, 1981, p. 72-81.

conceptions, la singularité de sa relation avec la France réside pour une grande part dans le jugement qu'il porte sur la production des écrits subversifs, déistes et matérialistes. La récurrence des remarques de Haller portant sur les auteurs français les plus audacieux en matière religieuse incite à se demander dans quelle mesure ceux-ci orientent sa compréhension de la scène intellectuelle française, et comment sa lecture des écrits des philosophes interfère avec l'ensemble de sa communication savante. Il faut conjointement s'interroger sur la nature des arguments et des formes de discours qui opposent Haller et les philosophes.

Pour traiter ces questions, il est tout d'abord indispensable de rappeler la place qu'occupe la religion dans la pensée de Haller et la façon dont il envisage le rapport de la religion avec la science. Nous ne nous attarderons pas sur la tournure paroxysmique de son dialogue avec les philosophes matérialistes qu'occasionne la controverse avec *La Mettrie*, déjà abondamment commentée par les historiens¹⁴⁰⁹, mais nous verrons qu'au-delà de traits communs qu'il attribue au clan des philosophes, le polymorphisme des relations qu'il entretient avec eux révèlent une compréhension différenciée de ses auteurs. Pour ce faire, il convient de lire les propos qu'il adresse à ses amis les plus proches, tels Bonnet et Tissot, en les recoupant avec la correspondance qu'il tient avec les Français. Les échanges épistolaires du Bernois avec Charlotte-Sophie de Bentinck, maillon à l'intersection des cercles éclairés français, germaniques et helvètes, sont également instructifs en raison de l'amitié de la comtesse pour Voltaire. La fréquence des allusions faites à la figure de Voltaire nous incite en effet à accorder une attention particulière aux relations ambiguës que le Bernois entretient avec le vieillard de Ferney. Là encore, si Voltaire incarne en premier chef l'irritabilité religieuse que fait naître chez Haller la lecture des Lumières françaises, il ne s'agit pas de peindre un diptyque représentant la lutte d'un apologiste chrétien opposé à un libre-penseur mais plutôt de définir les procédés par lesquels communiquent deux hommes, parmi les mieux insérés dans les réseaux d'échanges de leur époque.

¹⁴⁰⁹ Ann Thomson, « La Mettrie, lecteur et traducteur de Boerhaave », *Dix-huitième siècle*, 1991, n°23, p. 23-29. Ursula Pia Jauch, *Jenseits der Maschine : Philosophie, Ironie und Ästhetik bei Julien Offray de La Mettrie (1709-1751)*, München, Hanser, 1998. U. P. Jauch, « La Mettrie, die "Suißes" und die Toleranz. Oder: Aufklärung mit gezogener Bremse », dans *Schweizer im Berlin des 18. Jahrhunderts: internationale Fachtagung 25. bis 28. Mai 1994*, hrsg. von Martin Fontius und Helmut Holzhey, Berlin, Akademie Verlag, 1996, p. 249-259. L'analyse de U.P. Jauch nous semble toutefois moins convaincante que celle d'A. Thomson.

1- La place de la religion dans la pensée de Haller

Prétendre comprendre de façon exhaustive le rapport de Haller à la religion est une gageure, et les spécialistes de sa pensée ont montré les limites d'une telle étude. La lecture des sources a été longtemps dominée par la vision laissée par les *Fragmente religiöser Empfindungen*, insérés dans son *Tagebuch seiner Beobachtungen über Schriftsteller und über sich selbst*¹⁴¹⁰, au cours desquels Haller consigne ses états d'âme religieux, ses interrogations et ses attentes métaphysiques. Or, ce texte, remanié par son éditeur Johann Georg Heinzmann (1757-1802), a été utilisé par l'historiographie du XIXe siècle pour affirmer qu'un médecin, savant naturaliste de surcroît, pouvait entretenir de profonds sentiments chrétiens¹⁴¹¹. En réalité, Haller, dont on ne peut nier le profond attachement à l'idée de Dieu et à la religion protestante, a connu des périodes d'inquiétudes spirituelles, notamment dans les premières années de son séjour à Göttingen, époque difficile marquée par les deuils de ses deux premières épouses et d'un de ses fils. Cependant, ces difficultés à vivre sa foi ont renforcé son appétence pour le questionnement spirituel et la solidité de sa croyance s'est alors matérialisée dans l'entreprise de construction de la première église de confession réformée de Göttingen¹⁴¹². Ses doutes ne sont pas tant d'ordre intellectuel - chez lui, la conviction de l'existence de Dieu et du bien-fondé du christianisme restent solidement enracinés - mais ils naissent de la difficulté qu'il éprouve à vivre et à pratiquer sa foi en dépit des épreuves et des deuils qui parsèment sa vie¹⁴¹³. Il est possible de dégager une évolution dans l'attitude de Haller, qui se révèle sans aucun doute au fil du temps de plus en plus conservateur. Ainsi, à partir de 1736, une nouvelle période se dessine au cours de laquelle, Haller écrit sur le thème du mal¹⁴¹⁴.

Très tôt, les historiens se sont souciés de comprendre l'aspect religieux de la personnalité et de l'œuvre de Haller, mais ce n'est que plus tardivement que l'on a pris conscience que les sources utilisées posaient un certain nombre de problèmes. Tout d'abord, il convient de tenir compte de la dispersion des remarques ayant trait à la religion dans des sources de nature différente. Pour comprendre les subtilités de la pensée religieuse de Haller,

¹⁴¹⁰ En 1787, Johann Georg Heinzmann publie des recensions rédigées pour les *GGA* et quelques autres écrits, dans l'ouvrage intitulé *Albrechts von Haller... Tagebuch seiner Beobachtungen...*, *op. cit.* Le second volume contient des extraits du journal tenu par Haller entre 1736 et 1777, intitulés « *Fragmente religiöser Empfindungen* ».

¹⁴¹¹ Richard Toellner, « Haller als Christ. Zur Deutung der "Fragmente Empfindungen" », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, *op. cit.*, p. 485-494.

¹⁴¹² M. Stuber *et al.*, « Kommunikationsräume in Hallers Netz », dans *Hallers Netz...*, *op. cit.*, p. 154-155.

¹⁴¹³ Cornelia Rémi, « Religion und Theologie », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, *op. cit.*, p. 199-225, p. 218.

¹⁴¹⁴ Otto Weber, *Albrecht von Haller*, *op. cit.*, p. 14.

ses correspondances, ses recensions d'ouvrages et ses romans politiques sont à lire tout autant que que ses trois principales œuvres théologiques. Celles-ci sont la préface de la traduction de l'ouvrage de Jean Pierre de Crousaz¹⁴¹⁵, effectuée par J.-H.-S. Formey sous le titre « Examen du Pyrrhonisme ancien et moderne », les *Briefe über die Wahrheit der Offenbarung* (1772), ainsi que la réponse que lui inspirent les *Questions sur l'Encyclopédie* de Voltaire, rédigée sous la forme des *Briefe über einige Einwürfe nochlebender Freygeister wider die Offenbarung*¹⁴¹⁶. En ce qui concerne le journal littéraire et religieux tenu par Haller, témoignage d'une très vive sensibilité pour les questions de l'au-delà dans lequel il inscrit les remarques ayant trait à sa pratique et à l'évolution de sa foi¹⁴¹⁷, E. Hintzsche a rappelé qu'il faut tenir compte de la discontinuité qui marque son élaboration¹⁴¹⁸, le Bernois y couchant ses pensées principalement à l'occasion de certaines crises que constituent les deuils ou les périodes de doute. Les notes contenues dans ce journal montrent qu'il lit la *Bible* en tenant compte de l'aspect littéraire, historique et poétique du texte. Cette lecture critique et éclairée n'est certes pas toujours facile à concilier avec l'orthodoxie calviniste, mais elle n'induit pas de profonde remise en question de la foi.

a- Religion et œuvre de science

L'angle d'attaque par lequel il est le plus stimulant d'aborder le rapport de Haller avec la religion, est de confronter son attachement à la foi protestante avec sa pratique de scientifique. Ceci est d'autant plus pertinent qu'il accomplit son activité savante en lui joignant une réflexion constante sur la nature du comportement approprié de l'homme de science. Certes, celui-ci doit mener sa tâche sans recourir à la religion, mais il lui faut garder en mémoire que la nature est ordonnée selon un plan décidé par Dieu que l'homme peut

¹⁴¹⁵ Jean-Pierre de Crousaz (1663-1750), pasteur et professeur de philosophie, contribue à introduire la pensée de Descartes à Lausanne. Impliqué dans l'affaire Davel, il doit quitter la ville et devient professeur de mathématiques à Groningue, puis gouverneur du prince Frédéric de Hesse-Cassel. Membre associé de l'Académie Royale des Sciences de Paris (1725), il entretient une vaste correspondance savante en Europe. Son *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne* (1733) est une réfutation détaillée de la pensée de Pierre Bayle et du scepticisme.

¹⁴¹⁶ Johann Heinrich Samuel Formey, *Prüfung der Secte die an allem zweifelt, mit einer Vorrede des Herrn von Haller*, Göttingen, verlegt von Abram Vandenhoecks seel. Wittwe, 1751.

Briefe über die wichtigsten Wahrheiten der Offenbarung, zum Druke befördert durch den Hrsg. der Geschichte Usongs, Bern, in Verlag der neuen Buchhandlung, gedruckt bey Brunner und Haller, 1772.

A. von Haller, *Briefe über einige Einwürfe nochlebender Freygeister wider die Offenbarung*, 3 Bände, Bern, bey der typographischen Gesellschaft, 1775-1777.

¹⁴¹⁷ A. von Haller, *Tagebuch seiner Beobachtungen...*, zweiter Band, *op. cit.*

Pensées extraites du journal de Albert Haller, traduites de l'allemand, avec une notice sur sa vie, Paris, chez J.-J. Risler, 1836.

¹⁴¹⁸ E. Hintzsche, « Einige kritische Bemerkungen zur Bio- und Ergographie Albrecht von Hallers », *Gesnerus*, 1959, vol. 16, p. 1-15, p. 10.

découvrir grâce à la science. Animé d'une foi sincère, Haller écarte de sa pratique scientifique les présupposés religieux qui ne doivent pas dicter la conduite du savant. Bien que la tentation de la métaphysique soit certainement plus forte chez celui qui se consacre à la connaissance du vivant, Haller s'en tient fermement à l'idée que celle-ci dépend complètement de l'expérience et de l'observation¹⁴¹⁹.

Dans ces conditions, le Bernois refuse l'assise métaphysique de la pensée de Christian Wolff qui s'appuie sur un raisonnement rationnel et inductif, et considère que l'appréhension des choses passe d'abord par leur connaissance philosophique. Au contraire, dans la lignée de Bacon et de Gassendi, Haller envisage une prise de connaissance sensualiste de la nature. Il relie la représentation et la pensée conceptuelle à son substrat matériel corporel¹⁴²⁰. En 1752, il présente à l'université de Göttingen ses résultats sur l'irritabilité dans deux *Praelectiones* qui lui permettent d'affirmer que la connaissance de la physiologie, discipline encore peu autonome, suit celle de la méthode empirique : le savant doit se fier à la perception que lui permettent ses sens et l'organisation de son cerveau, car ni les mathématiques, ni la métaphysique, dont les concepts sont définis *a priori*, ne peuvent l'aider¹⁴²¹. Les cahiers d'expériences de Haller ne portent d'ailleurs aucune trace de remarques sur la morale ou la religion. La Nature est bien régie par un ordre caché dont l'homme peut, par l'observation et l'expérience, découvrir certains traits et effets tels que l'attraction ou l'irritabilité¹⁴²². Toutefois le savant doit aussi faire preuve d'humilité et accepter l'idée qu'il ne parviendra jamais à percer l'ensemble du plan divin.

Haller a beau se garder d'adopter des arguments métaphysiques dans ses travaux scientifiques, au cours des polémiques qui l'opposent aux médecins français, chacun des camps reproche à l'autre de trop y recourir. L'Helvète juge déplacé que Boissier de Sauvages introduise la religion dans le débat sur l'irritabilité qui les oppose, et manifestant sa rigueur scientifique, il détourne avec ironie le terme de « religion » en synonyme d'empirisme¹⁴²³, prouvant son scepticisme méthodologique : « Le pauvre M. de Sauvages en disputant avec moi sur l'irritabilité m'écrit fort sérieusement, que la religion fait la différence entre nous. Effectivement la notre nous permet de croire nos yeux et la sienne le défend. » Par ailleurs, conscient du rôle que les philosophes entendent faire jouer à la médecine, Haller est obligé de rappeler que La Mettrie s'est emparé du principe de l'irritabilité pour en faire le fondement

¹⁴¹⁹ Amor Cherni, *Epistémologie de la transparence. Sur l'embryologie de A. von Haller*, Paris, J. Vrin, 1998, p. 21.

¹⁴²⁰ S. De Angelis, *Von Newton zu Haller...*, op. cit., p. 205.

¹⁴²¹ *Ibid.*, p. 197.

¹⁴²² A. Cherni, *Epistémologie de la transparence...*, op. cit., p. 48.

¹⁴²³ Lettre de Haller à Bonnet, le 11 mars 1763. *The correspondence...*, op. cit., p. 318.

d'un « système impie », détournant ainsi une notion médicale pour justifier une théorie métaphysique¹⁴²⁴. Par crainte de toute dérive matérialiste, le physiologiste rappelle haut et fort que l'anatomie est impuissante à trouver le siège de l'âme¹⁴²⁵. De plus, on connaît l'étonnement que procure au Bernois la censure en France du livre la *Palingénésie* de son ami Bonnet, accusé d'avoir introduit trop de métaphysique dans un ouvrage de science¹⁴²⁶. Pourtant, alors que Haller affiche son dessein de se tenir éloigné de toute réflexion religieuse dans son œuvre scientifique, Condorcet qui rédige son éloge à l'Académie des Sciences lui reproche d'avoir le malheur d'être théologien¹⁴²⁷.

Le champ de la science du vivant, qui suscite les attentions privilégiées du XVIII^e siècle, est rempli de dilemmes insolubles liés aux questions de l'ontogénie, de la reproduction et de l'existence des monstres¹⁴²⁸. Si l'homme de science rigoureux parvient à s'affranchir du poids de ses convictions religieuses personnelles dans son programme méthodologique, il peut cependant difficilement échapper à la résurgence de la question religieuse dans les discussions qui déchirent les milieux savants. C'est ainsi que Haller rejette le vitalisme comme mode méthodologique et explicatif de la physiologie animale, notamment à cause de l'autonomie qu'il laisse à la matière vivante¹⁴²⁹. Le champ de la recherche sur les embryons est symptomatique des raisons qui opposent Haller à certains acteurs des Lumières françaises, à l'image de Maupertuis. D'ailleurs, alors que les écrits de son ami restent ambivalents, Bonnet tente de le convaincre du bien-fondé de la préformation par le rappel d'arguments théologiques. Toutefois, la compréhension du comportement scientifique de Haller nécessite de prendre en compte la variété de ses composantes : de même que son inclination pour l'observation et l'empirisme ne sclérosent pas sa méthode, son obstination à considérer le

¹⁴²⁴ *Dissertation sur les parties irritables et sensibles...*, op. cit., p. 86-87. A. von Haller, « Mémoire sur la sensibilité; Mémoire sur l'irritabilité; Réponse à quelques objections », Paris, G. Masson, 1892. Voir le *Supplément* de l'auteur, p. 70-71.

¹⁴²⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 22 janvier 1771. *The correspondence...*, op. cit., p. 917.

¹⁴²⁶ Jacques Marx, *Charles Bonnet contre les Lumières (1738-1750)*, Oxford, Voltaire Foundation, 1976, p. 100. Inversement, lorsque Bonnet fait le lien entre la pensée et le cerveau, il s'attire le reproche de dérive vers le matérialisme.

¹⁴²⁷ *Ibid.*, p. 520.

¹⁴²⁸ Maria Teresa Monti, « Haller et les monstres : objets de recherche positive ou preuves éclatantes de la liberté infinie de Dieu », *Actes du XXXII^e Congrès International d'Histoire de la Médecine, Anvers, 3-7 septembre 1990*, ed. par Eric Fierens et al., Bruxelles, 1991.

¹⁴²⁹ Bien que les auteurs vitalistes critiquent l'animisme, Haller craint que la défense du « principe vital » soit une résurgence de la pensée de Stahl ou de l'archée de Van Helmont. Bordeu notamment dote la sensibilité, propriété fondamentale des corps vivants, d'une capacité supérieure à celle de la simple perception. Grâce à la sensibilité qui permet un phénomène de sympathie, chaque partie du corps se règle et s'adapte à l'état des autres parties. R. Rey a montré que les conflits entre les Montpelliérains et Haller reposent en partie sur la différence des climats intellectuels dans lesquels ils évoluent, la pensée des auteurs vitalistes étant elle-même plurielle et diversifiée.

cœur comme un organe préformé¹⁴³⁰, ses longues hésitations entre l'épigenèse et la préformation, ainsi que son ultime choix en faveur de cette dernière ne s'expliquent pas uniquement par la volonté de lutter contre la libre-pensée¹⁴³¹. Sa méthode empiriste et le sérieux qu'il met à défendre ses opinions dans les controverses, le disposent à reformuler ses idées et à faire évoluer ses opinions. Haller écarte la religion et la recherche métaphysique de la pratique du médecin mais il n'en investit pas moins cette dernière d'une puissante fin morale¹⁴³². Le scepticisme médical se distinguant du scepticisme des libres-penseurs, sa conception de la pratique scientifique est sécularisée sans jamais verser dans le scepticisme moral¹⁴³³.

Bien sûr, les débats entre les tenants de la préformation et ceux de l'épigenèse ne recoupent pas les distinctions entre les espaces nationaux. On sait que Caspar-Friedrich Wolff, tout acquis à l'épigenèse dans sa thèse *De theoria generationis* soutenue à Halle en 1759, est un adversaire important de Haller¹⁴³⁴. Malgré tout, pour ce dernier le succès des théories irrégieuses est associé souvent à la France, comme l'atteste la renommée d'écrivains suspects à l'instar de Buffon, l'auteur de l'*Histoire naturelle* dont Haller a rédigé la préface

¹⁴³⁰ Après une période d'hésitations, Haller affiche son adhésion à la préformation avec le mémoire *Sur la formation du cœur dans le poulet, sur l'œil, sur la structure du jaune &c.*, 2 vol., Lausanne, 1758.

¹⁴³¹ A. Cherni, *Epistémologie de la transparence...*, op. cit., p. 16. L'auteur récuse pour cette raison la thèse de la « conversion » de Haller à la préformation, soutenue par Shirley A. Roe.

¹⁴³² *Tagebuch seiner Beobachtungen...*, zweiter Band, op. cit., p. 212-213 : « D'Alembert wagt einen heftigen Ausfall auf die Arzneiwissenschaft, und es macht seinem philosophischen Geiste keine Ehre. Er sollte sich erinnern, wie viele Tausende in hitzigen Krankheiten durch diese Wissenschaft gerettet worden sind ; und wie in diesem langsamen Uebeln die Natur sich gar nicht selber hilft. Wenn er nur die Lebensjahre der neuern Koenige in den ritterlichen Zeiten der Unwissenheit vergliche, so wuerde er sehen, wie viel mehrere Fuersten heut zu Tage aus schweren Krankheiten genesen ; und wie viel laenger sie leben. Haette Heinrich V. einen Arzt gehabt, wie jetzt Hunderte sind, so waere Frankreich vermuthlich noch in den Haenden der Plantageneten. » ; « D'Alembert ose une sortie violente contre la médecine, et ceci ne fait pas honneur à son esprit philosophique. Il devrait se souvenir combien de milliers de personnes ont été sauvées de violentes maladies grâce à cette science ; et que la nature ne s'aide pas elle-même dans les longs maux. Si seulement il comparait les années de vie des nouveaux rois avec l'ignorance des temps chevaleresques de l'ignorance, il verrait ainsi combien nombre de princes guérissent de nos jours de graves maladies ; et combien ils vivent plus longtemps. Si Henri V avait eu un médecin, comme on en compte aujourd'hui des centaines, la France serait probablement encore aux mains des Plantagenêts. » Ces lignes reprennent un extrait de la recension de l'ouvrage de Du Four et Costard, « Pensées de M. Dalember », parue dans les *GGA*, 1774, *Zugabe*, p. 100-103.

¹⁴³³ Sandra Pott, *Medizin, Medizinethik und schöne Literatur : Studien zu Säkularisierungsvorgängen vom frühen 17. bis zum frühen 19. Jahrhundert*, Berlin, de Gruyter, 2002, p. 102-151. Voir aussi Sandra Pott, *Reformierte Moralleben und deutsche Literatur von Jean Barbeyrac bis Christoph Martin Wieland*, Tübingen, Max Niemeyer, 2002, p. 168-195.

¹⁴³⁴ Docteur en médecine de l'université de Halle, Caspar-Friedrich Wolff (1734-1794) exerce auprès des armées lors de la Guerre de Sept Ans avant d'obtenir, grâce au soutien de Leonhard Euler, la chaire d'anatomie de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg. Wolff reprend les observations effectuées par Haller sur la formation du cœur du poulet mais il rappelle que si l'on ne peut pas constater la présence de battements de cœur dès le début de l'incubation, il n'est alors pas possible d'expliquer la formation du système vasculaire par l'action de pompe du cœur. C'est donc une *vis essentialis*, similaire à celle qui explique l'écoulement de la sève dans les végétaux, qui permet aux parties de l'embryon d'être nourries et de se solidifier.

du premier tome de l'édition allemande¹⁴³⁵. Autre incarnation de la diversité géographique des mouvements éclairés, l'entreprise de copie de l'*Encyclopédie* imprimée à Yverdon par Fortunato Bartolomeo Felice montre que les Lumières prennent un autre coloris dans les mains des esprits protestants suisses, différent de celui qui émane des Lumières françaises. Tout en étant ouvertes à l'influence de Locke et de Newton, les Lumières suisses accordent longtemps un poids important à la religion protestante¹⁴³⁶. Dans son étude *Geschichte der exakten Wissenschaften*, E. Fueter insiste sur le lien étroit entretenu par les scientifiques helvètes avec la permanence d'un contexte religieux. L'ouvrage, déjà ancien, nécessite toutefois une mise au point historiographique ; les recherches récentes éclairent de façon plus nuancée la réalité de l'arrière-plan moral de la science. Au sein de la Confédération helvète, la situation religieuse est assez hétérogène : les manifestations de piété publique jouxtent les preuves de foi personnelle qui prennent pour support les livres de raison. L'éclectisme intellectuel est un trait fort des Lumières suisses, du à la position d'intermédiaire de l'*Helvetia mediatrix*¹⁴³⁷. C'est une terre sur laquelle on projette des espérances peu réalisables ailleurs ; ainsi, les Français envisagent pour la création de « Choiseul-ville » dans le Versoix, projet destiné à affaiblir Genève, d'appliquer les idéaux du temps et de fonder conjointement un temple protestant et une église catholique.

Malgré tout, la pratique scientifique de Haller se poursuit dégagée de toutes considérations religieuses, ce qui l'amène d'ailleurs à réfléchir aux dérives que pourrait occasionner le scepticisme qu'il met en œuvre dans ses recherches¹⁴³⁸. Il ne peut cependant éluder la question posée par le sens et les fins de l'activité scientifique. Certes, la science a pour fin de satisfaire la curiosité profonde et le désir de connaissance de l'homme¹⁴³⁹. Haller partage cette idée avec de nombreux autres penseurs, à l'image de Fontenelle qui énonce le double profit que tire le savant de ses découvertes : de grands bénéfices pour l'humanité joints à son plaisir personnel. Une même conception de la science, dépourvue de métaphysique et fondée sur l'idée que l'usage de la raison doit aider l'homme à jouir du bonheur temporel, unit

¹⁴³⁵ *Allgemeine Historie der Natur nach allen ihren besondern Theilen abgehandelt, nebst einer Beschreibung der Naturalienkammer Seiner Majestät des Königes von Frankreich*, von Georges Louis Leclerc de Buffon und Louis Jean Marie Daubenton, mit einer Vorrede von Herrn Doctor Albrecht von Haller, zwei Theile, Hamburg und Leipzig, bey Georg Christian Grund und Adam Heinrich Holle, 1750-1752. La traduction française de la préface de Haller paraît sous le titre : *Réflexions sur le système de la génération de M. de Buffon*, traduction d'une préface allemande de M. de Haller, qui doit être mise à la tête du second vol. de la trad. allemande de l'ouvrage de M. de Buffon, Genève, Barillot et fils ; Paris, Desaint & Saillant, 1751.

¹⁴³⁶ S.S.B. Taylor, « The Enlightenment in Switzerland », *art. cit.*, p. 87.

¹⁴³⁷ Eduard Fueter, *Geschichte der exakten Wissenschaften...*, *op. cit.*, p. 76.

¹⁴³⁸ Sandra Pott, *Medizin, Medizinethik...*, *op. cit.*

¹⁴³⁹ Otto Sonntag, « The motivations of the Scientist... », *art. cit.*, p. 336. L'auteur cherche les raisons par lesquelles Haller justifie sa pratique de recherche scientifique.

Haller et les cercles éclairés français. La science ayant une utilité sociale, la médecine et l'agriculture sont investies d'un rôle particulier pour mener à bien ce dessein, tout comme la botanique, précieuse auxiliaire de la santé des hommes. Mais si toute découverte doit mener à la vérité¹⁴⁴⁰, pour le Bernois la vérité vient de Dieu et non de l'homme. Convaincu que les travaux scientifiques doivent être poursuivis dans le but de découvrir les desseins de Dieu et d'en montrer la gloire¹⁴⁴¹, il encourage donc les étudiants de Göttingen à se servir des talents donnés par le Créateur pour poursuivre leurs travaux. Lorsque l'homme ne peut plus compter sur la perception par les sens et sur un mode de connaissance empirique, il se sert avec légitimité de sa raison ; mais celle-ci a également ses limites et dès lors, pour approcher la vérité, il faut se fier à la Révélation¹⁴⁴². Ce point est un facteur de désaccord entre Haller et Buffon lorsque celui-ci explique la présence de fossiles et d'empreintes de plantes dans les montagnes par la présence d'un océan universel, dont les eaux, en se retirant, auraient laissé place à une terre ferme recouverte de limon. C'est donc la présence initiale d'un fond marin qui expliquerait que l'on trouve des coquillages ou des animaux de mer dans des montagnes, telles que les Alpes. Au contraire, Haller objecte le fait qu'on ait trouvé en Europe des traces de céréales originaires des Indes ou attestant de l'ancienne présence de crocodiles. Il s'en réfère donc à l'explication biblique traditionnelle : la terre aurait été habitée et labourée, puis submergée par les eaux du Déluge, d'où les traces d'espèces exogènes que l'on peut trouver dans les Alpes. De là, le Bernois assimile Buffon aux libres-penseurs qui rejettent tout enseignement biblique : « Et c'est exactement là ce Déluge que Mr. de Buffon, avec la plus grande partie des Philosophes modernes, se font une mode de ne pas croire, ou d'exclure de la formation des Animaux, & du transport des Coquillages. Pour moi, je sai (*sic.*) croire une chose dès qu'elle me persuade ; & ce n'est pas une preuve de recusation pour moi, que le témoignage de Moïse¹⁴⁴³. » On retrouve un développement identique concernant les preuves géologiques du Déluge dans la quatorzième lettre des *Briefe über einige noch lebenden Freygeister*¹⁴⁴⁴ signe de l'importance que revêt cette question pour Haller.

¹⁴⁴⁰ R. Toellner, *A. von Haller. Über die Einheit...*, op. cit., p. 111-112.

¹⁴⁴¹ O. Sonntag, « The motivations of the Scientist... », art. cit., p. 337

¹⁴⁴² Cornelia Rémi, « Religion und Theologie », art. cit., p. 199-200.

¹⁴⁴³ « Histoire naturelle, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome II », *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, pour les mois de janvier, février & mars, 1750, tome 45, p. 258-261, p. 261.

¹⁴⁴⁴ Albrechts von Haller, *Briefe über einige noch lebenden Freygeister : Einwürfe wider die Offenbarung*, zweiter Theil, Bern, bey der Typographischen Gesellschaft, 1778, p. 108-109.

Protestant attaché à sa foi, Haller appuie l'émancipation de la recherche scientifique face à la théologie et il utilise une méthodologie sécularisée¹⁴⁴⁵, tout en conservant l'idée d'une téléologie. C'est parce qu'à ses yeux, l'*Histoire naturelle* de Buffon n'a pas pour fin de porter atteinte aux fondements de la religion et de la morale, que Haller s'attache à la défendre alors que la Sorbonne veut l'interdire : « Je ne m'oppose pas en général, aux efforts que fait le Clergé pour empêcher qu'il ne s'imprime des Livres qui tendent à détruire la Morale ou la Religion. (...) N'est-il pas de l'humanité d'un Conducteur du Peuple et du devoir d'un homme placé pour l'éclairer, d'empêcher les funestes progrès de l'Irreligion, ou de l'Immoralité ? (...) Je ne crois pas que le Système de Mr. de Buffon tende à un si mauvais but¹⁴⁴⁶. » Il est vrai que prétendre que la vie peut spontanément jaillir de la pourriture et que la génération spontanée laissent place au hasard, est une forme d'intrusion dans la toute puissance divine. Mais la régularité des figures créées n'est pas à rechercher dans la puissance de la matière¹⁴⁴⁷ et « Cette constance invariable des espèces, qui se permet une légère variété, mais qui ne sort jamais de ces caractères essentiels, [lui] paroît une des preuves les plus sensibles de la main du Créateur¹⁴⁴⁸. »

L'activité de recherche scientifique se doit d'être au service de la Création et de Dieu cependant le savant doit conserver une saine humilité. Là réside le fondement d'un des reproches de Haller adressés à Voltaire, cet amateur scientifique persuadé que les sciences vont livrer des réponses philosophiques qu'elles ne sont pas en mesure de fournir. Dans une vision téléologique du monde, Haller considère que Dieu ayant créé un monde fertile en variétés et en possibilités, il est du devoir de l'homme d'en disposer et de s'en servir pour accroître ses connaissances et améliorer ses conditions de vie terrestre. Chaque pan de son œuvre pluridisciplinaire est marqué par cette idée : ainsi, l'anatomie permet d'établir le lien entre chaque organe et la fonction qui lui a été attribuée par le Créateur. Son poème *Les Alpes* rappelle que l'ordre raisonné voulu par Dieu s'exprime dans la nature. Avec l'exploration des Alpes qui favorise l'essor de la botanique et de la géologie, la nature semble plus propice à

¹⁴⁴⁵ Il en est de même pour la démarche adoptée lors des comptes rendus des *GGA*. Le critère de la religion est implicite mais non explicite pour juger une œuvre car Haller tient à la sécularisation de la pensée savante. C. Profos Frick, « *Gegründete Kritik* »..., *op. cit.*, p. 210.

¹⁴⁴⁶ « Histoire naturelle, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome II », *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, pour les mois de janvier, février & mars, 1751, tome 46, p. 66-88, p. 83.

¹⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 85-86 : « La Matière peut tendre à de certaines figures sans en avoir le pouvoir d'elle-même ; & le Système d'Aristote ou d'Hippocrate, qui est celui de Mr. de Buffon, ne diffère pas si essentiellement du développement, qu'il le paroît au premier abord. (...) La Matière ne tient pas d'elle-même ses pouvoirs. Elle pourroit être sans gravité, sans élasticité, sans irritabilité (...). Ces qualités n'entrent pas dans son essence, elles lui sont étrangères, elles ne sont pas communes à toutes les parties de la Matière. »

¹⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 87.

montrer les œuvres de Dieu et les miracles bibliques. Mais, répétons-le, la découverte de la nature doit se faire avec l'humilité du vrai chrétien, conscient que la connaissance de la Création et du mystère divin reste hors de sa portée.

Dès lors, la science soutient la religion dans deux sens : outre qu'elle aide les hommes à prévenir les dangers de la superstition, en partie entretenue par le catholicisme, elle sert à dévoiler les innombrables preuves de l'existence de Dieu et la perfection de ses desseins, perfection que l'étude de l'anatomie rend particulièrement visible. Cette vision, héritée pour une part de Leibniz¹⁴⁴⁹, imprègne l'esprit de l'*Aufklärung* allemande et helvète, mais elle suscite inversement de vives attaques de la part des esprits français¹⁴⁵⁰. Aux yeux de Haller, l'introduction du mal dominant rend irrecevable le *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756), dans lequel Voltaire nie l'optimisme de Leibniz et de Wolff, en affirmant que la Terre n'est pas gouvernée par un Dieu juste et bon¹⁴⁵¹. En revanche, le Bernois reste très influencé par Willem Jacob'sGravesande¹⁴⁵², lui-même inspiré par le droit naturel de Samuel Pufendorf, selon lequel la physique et la morale sont régies par les mêmes lois. Dès lors, les études physiologiques, notamment la recherche embryonnaire, ont un dessein politique et social, moralement fondé¹⁴⁵³. Les théories de Diderot et de Buffon qui penchent vers l'idée d'une autonomie de la matière, ont pour conséquence d'établir une autonomie de l'homme face à Dieu, induisant un risque de fêlure de la société contre lequel Haller se fait un devoir de mettre en garde ses confrères en désapprouvant « le droit de la nature » de Spinoza qui réduit l'indépendance de l'homme moral.

b- Le thème de la religion dans les correspondances françaises

Qu'ils le voient comme un protestant orthodoxe, ou qu'ils insistent sur ses interrogations théologiques, les proches de Haller, dont son élève et premier biographe Zimmermann, se sont très tôt interrogés et querellés sur la profondeur de sa foi. On a discuté de la possibilité de concilier sa rigueur scientifique et la foi protestante proclamée dans ses poèmes et ses essais. Mais si l'on recherche les échos de l'identité religieuse de Haller dans la

¹⁴⁴⁹ S. Pott, *Medizin, Medizinethik...* op. cit., p. 107. Haller refuse toutefois le déterminisme de Leibniz.

¹⁴⁵⁰ O. Sonntag, « The motivations of the Scientist... », art. cit., p. 338.

¹⁴⁵¹ Lettre de Haller à Bonnet, le 16 mars 1759. *The correspondence...*, op. cit., p. 159.

¹⁴⁵² Willem Jacob'sGravesande (1688-1742) est un juriste et diplomate néerlandais. Partisan de Newton, il contribue à développer les fondements de la méthode expérimentale dans les sciences de la nature et rédige les *Éléments mathématiques de philosophie naturelle tirés de l'expérience*. Hermann Boerhaave, grand recteur de l'université de Leyde, y nomme 'sGravesande professeur d'astronomie et de mathématiques.

¹⁴⁵³ S. De Angelis, « Haller im Spannungsfeld von Naturwissenschaft und Glaube », *UniPress*, 2007, 135, p. 27-28.

correspondance qu'il entretient avec ses contemporains français, il s'avère rapidement que ce thème y occupe peu de place sans en être complètement absent. Ainsi, en rendant compte de la visite qu'il a effectuée auprès de Haller, Guettard rappelle qu'ils ont discuté de religion¹⁴⁵⁴. De plus, une lettre rédigée par le Bernois à la fin de sa vie et adressée à Rast de Maupas laisse entendre que des réflexions sur la religion figurent parfois dans ses échanges les plus scientifiques : « C'était une imprudence du bon Boerhaave qui l'a fait accuser de spinosisme. Jeune encore il avait rencontré un ecclésiastique qui déclamait contre Spinoza. Boerhaave prit le parti de l'athée et fit de la peine au chrétien. Du reste, il a toujours paru rempli de vénération pour Dieu et pour le Sauveur¹⁴⁵⁵. » Ces quelques lignes ont une triple profondeur. Tout d'abord, Haller se veut le gardien de l'orthodoxie de la foi de son maître : alors que Boerhaave est impudemment accusé de spinosisme, il incombe à son élève de défendre la mémoire et l'œuvre du professeur de Leyde. De plus, Haller revendique d'être celui qui peut restituer la mémoire exacte de la vie de Boerhaave, ceci recoupe sa volonté de restituer avec précision, voire érudition, la vie et la pensée des anciens médecins. Nous le verrons, cette tâche qui lui importe tant n'est pas sans conséquence sur ses relations intellectuelles avec ses collègues français. Enfin, et c'est ici le point le plus important, il affirme, en s'appuyant sur la grande autorité de Boerhaave dont nul ne peut mettre en doute l'exigence scientifique et la probité intellectuelle, que l'on peut être savant et chrétien. Boerhaave lui a transmis l'idéal de médecin chrétien, celui qui travaille à soulager les douleurs corporelles tout comme la religion apaise les peines spirituelles. Cette conception du médecin est l'unique que Haller peut envisager et de fait, il entend bien la faire respecter.

L'absence des lettres de Haller adressées à Thiery ne nous permet pas de savoir dans quelle mesure il se présente comme un esprit religieux à son ami parisien. Mais si les savants français saluent en premier lieu la rigueur scientifique de leur correspondant suisse, ils semblent également percevoir la dimension chrétienne de son identité. C'est donc en connaissance de cause que Thiery anticipe la réaction de Haller à propos de la parution du traité *Émile* de Jean-Jacques Rousseau : « Attaché comme vous l'êtes au christianisme, Mr., vous aurés été bien fâché des traits que lance contre lui Mr. Rousseau dans son Emile¹⁴⁵⁶. » Plus modéré que Haller, Thiery conserve à l'égard du Genevois, pourtant critique envers les médecins, une certaine amitié¹⁴⁵⁷. En revanche, l'indulgence ne tient plus devant la liberté de

¹⁴⁵⁴ Lettre de Guettard à Haller, le 9 mars 1774.

¹⁴⁵⁵ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 5 juin 1777. *Correspondance inédite...*, op. cit., p. 29.

¹⁴⁵⁶ Lettre de Thiery à Haller, le 13 juillet 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 223.

¹⁴⁵⁷ *Idem* : « Malgré cela je l'aime toujours et je le plains. »

ton avec laquelle Rousseau écrit contre la religion, et dans un courrier du 9 février 1766, Thiery admet qu'il ne lui est plus possible de le soutenir¹⁴⁵⁸.

Malgré tout, Thiery laisse transparaître sa désapprobation lorsqu'il reproche à Haller de juger Diderot en fonction de son irrégiosité¹⁴⁵⁹. Le Bernois apparaît comme insensible aux mérites intellectuels de l'encyclopédiste aveuglé par les écrits déistes, voire athées de Diderot, alors que Thiery, représentant des Lumières françaises, semble davantage prêt au compromis et préconise plus de souplesse. Les correspondants français de Haller voient comment s'accorder aux contradictions des Lumières qui ne se réduisent pas au matérialisme. Signifiant à son ami combien son hostilité intransigeante est susceptible de heurter les esprits français, Thiery lui rappelle que le procès intenté à Diderot sur son irrégion appartient en premier lieu au public français, l'étranger devant se contenter de considérer son activité scientifique¹⁴⁶⁰. La parution de l'essai *De l'Esprit* (1758) d'Helvétius suscite également chez Thiery un sentiment très mélangé qui tranche avec le rejet catégorique qu'inspire à Haller le philosophe français. Certes, Thiery n'ose nier la hardiesse des propos et il sent bien qu'il manque à son auteur la qualité et la profondeur du médecin pour traiter avec pertinence du sujet de l'homme physique et moral, cependant il ne peut s'empêcher de manifester sa sympathie pour Helvétius qu'il juge malgré tout bien français, pour avoir « tout l'esprit du monde et [être] fort aimable¹⁴⁶¹. » En revanche, puisqu'au fond vouloir le bien de sa patrie implique de travailler pour l'humanité tout entière, Thiery désapprouve la vague d'écrits irrégieux qui se diffuse en France, parce qu'il sait que leurs subversion gangrènera l'ensemble de la société. Il constate que dans le pays, « [l'] irreligion se montre à visage découvert, et la corruption qui gagne tous les états ne peut jeter que de vifs déplaisirs dans l'âme de ceux qui s'intéressent au bonheur de leur patrie et à celui de l'humanité¹⁴⁶². » Et puis, la religion ayant quand même trait à la science, on a lu à Paris « avec un extrême plaisir » la traduction française de la préface, rédigée par Haller, du premier volume de

¹⁴⁵⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 9 février 1766. *Ibid.*, p. 256.

¹⁴⁵⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 27 novembre 1756. *Ibid.*, p. 152. Un extrait de la lettre est reproduit dans l'annexe 17 : « Mise en abyme du jugement de Haller sur Diderot dans une lettre de Thiery ».

¹⁴⁶⁰ Ceci peut-être mis en parallèle avec l'affirmation de Haller selon laquelle les Genevois n'ont pas à se préoccuper des accusations de d'Alembert qui s'imisce dans des affaires qui ne le concernent aucunement. Sa position d'étranger amoindrit la portée de ses critiques. Lettre de Haller à Bonnet, le 8 mai 1758 : « J'aurois préféré, que le Clergé de Geneve ut laissé jaser Dalembert. (...) Il n'est à l'égard de Geneve, qu'un etranger, instruit par des etrangers, qui ne connoit ni notre religion, ni peutetre la sienne. » *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 140.

¹⁴⁶¹ Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 171.

¹⁴⁶² *Idem.*

l'*Histoire naturelle* de Buffon¹⁴⁶³. Thiery perçoit clairement que le texte du Bernois entend bien défendre la religion mais que ce projet est empreint de mesure, ce qui correspond très certainement aux idées et au tempérament du médecin français, porte-parole de cercles éclairés modérés.

Somme toute, les remarques ayant trait à la question religieuse restent exceptionnelles dans les missives échangées entre Haller et ses confrères français. Personnalité majeure de l'*Aufklärung*, le Bernois partage une mission et un champ sémantique communs avec les Lumières françaises : son action est tendue vers l'objectif d'éclairer l'Europe et de propager la raison¹⁴⁶⁴. La recension du roman *Alfred, Roi des Anglo-Saxons* publiée dans le *Journal Encyclopédique*¹⁴⁶⁵ vante l'ouvrage de Haller comme celui d'un « politique éclairé », l'associant au projet des Lumières françaises, favorables à la monarchie constitutionnelle britannique. Certes, un certain pessimisme anthropologique éloigne l'Helvétie de ses contemporains¹⁴⁶⁶. Tout en encensant la nature et la Création, ses poèmes traduisent également l'idée que le mal plonge ses racines dans le cœur humain, et que face à lui la raison demeure impuissante. Il incombe donc à l'érudit de mettre en œuvre l'ensemble de ses talents et connaissances pour libérer l'homme de ses mauvaises pulsions. Ainsi, il serait faux de lire le poème *Les Alpes* comme une préfiguration de Rousseau car selon Haller, les habitants de ces montagnes sont heureux non parce qu'ils sont bons, mais parce que la nature avec laquelle ils vivent en harmonie les y oblige¹⁴⁶⁷, la rudesse des conditions de vie les empêchant de se laisser aller à leurs mauvaises pulsions et leur enseignant la rigueur. Autre marque du pessimisme anthropologique de Haller, le roman *Fabius et Caton* illustre aussi une pensée contraire à celle de Rousseau, en affirmant que pour vivre heureux, l'homme a besoin de dirigeants éclairés, garants de l'harmonie sociale.

Mais à ce sujet également, on ne saurait opposer Haller aux Lumières françaises comme si ces dernières composaient un corps homogène, niant l'existence des dissensions et le fort poids des individualités. Les parcours intellectuels des personnalités de premier plan, telles que d'Alembert, Voltaire ou Diderot, ne sont pas exempts d'hésitations et de revirements. Pour preuve, les notions clefs du programme des Lumières, comme la notion de

¹⁴⁶³ Lettre de Thiery à Haller, le 27 décembre 1751. *Ibid.*, p. 127.

¹⁴⁶⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 mars 1768. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 743.

¹⁴⁶⁵ Cette recension est reprise dans *L'esprit des Journaux*, 15 juillet 1774, tome I, Partie I, p. 36-37 : « Dans la quatrième section, M. de Haller examine en politique éclairé, la constitution Britannique, dont Alfred a jeté les fondemens (...). »

¹⁴⁶⁶ Richard Toellner, « Der zeitgemässe und der unzeitgemässe Haller », dans *Albrecht von Haller 1708-1777. Zehn Vorträge...*, *op. cit.*, p. 111-127, p. 112-113.

¹⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 113.

progrès, sont ambiguës et ambivalentes, car au milieu du XVIII^e siècle, on célèbre la raison et foi dans l'avenir toute en gardant à l'esprit que Locke a souligné les limites de l'entendement humain. Dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, d'Alembert exprime sa foi dans le progrès des sciences, mais ses propos laissent transparaître la crainte de voir s'amplifier la corruption, gangrène de toute civilisation¹⁴⁶⁸. Pour sa part, Haller partage avec les Lumières françaises une même foi dans la science qui va éclairer le monde, mais il reste persuadé que cette croyance ne peut se substituer à la religion chrétienne.

Les collusions intellectuelles de Haller avec les Lumières françaises sont en partie dues à de fortes divergences sur le statut accordé à la religion dans la société. Pourtant, sur ce point, comme sur tant d'autres, la pensée de Haller est loin d'être monolithique. L'historiographie s'est longtemps attachée à comprendre le rapport de Haller avec la religion ou avec les philosophes français à partir de ses correspondances avec Bonnet et Tissot, ou de ses comptes rendus. Or, en croisant ces sources avec la correspondance française de Haller, l'écart de la teneur et du style du discours selon l'interlocuteur apparaît plus clairement. En raison de la tolérance confessionnelle qui guide le comportement des membres de la République des Lettres depuis la Renaissance, Haller dialogue avec des Français catholiques. En temps de guerre, Thiery espère le retour de la paix pour cette « république chrétienne » qu'est l'Europe¹⁴⁶⁹. Le réseau épistolaire de Haller recouvre l'ensemble de l'Europe, il est donc interconfessionnel, conformément à l'idéal de la République des Lettres instauré à la Renaissance, époque où la communication savante se devait de transcender les conflits religieux. Toutefois, les lettres qu'il échange avec le genevois Bonnet montrent une nette fêlure dans cette tolérance, notamment par un amalgame entre les fautes de l'Eglise et celles des catholiques.

¹⁴⁶⁸ Véronique Le Ru, « L'ambivalence de l'idée de progrès dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* ou le labyrinthe de la raison », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, 2000, n°29, p. 119-127. De plus, Voltaire, Condillac et d'Alembert présentent les capacités de l'entendement humain ainsi que le monde du savoir comme un labyrinthe.

¹⁴⁶⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 14 décembre 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 233.

2- Défendre la religion et la vertu protestantes

a- Contre l'Église catholique

Jusqu'en 1750, les Lumières modérées, dont Haller est l'un des membres les plus influents dans les territoires helvètes¹⁴⁷⁰, doivent lutter contre l'aile radicale des Lumières et contre une aile intellectuellement traditionaliste, proche de l'Église. Si ces thèmes et ces questions n'ont qu'une résonance très réduite dans la correspondance du Bernois avec les Français, on ne peut oublier que l'appartenance religieuse est une réalité, un obstacle tangible à la mobilité des savants car comme l'écrit Haller plusieurs fois à Caldani, il ne peut lui procurer un poste dans une université allemande à cause de sa confession¹⁴⁷¹. Le plus souvent, en raison de la tolérance en usage au sein de la République des Lettres, Haller ne fait guère mention auprès des Français et des Italiens de la méfiance que lui inspire le catholicisme¹⁴⁷², mais une lettre adressée à Rast de Maupas trahit son sentiment anti-catholique. Il prouve à son ami lyonnais l'esprit sectaire intrinsèque de l'Eglise romaine en avançant l'exemple de la Suisse où les cantons catholiques sont plus intolérants que les cantons protestants¹⁴⁷³. Il est vrai qu'au XVIIIe siècle, les tensions confessionnelles s'apaisent en Suisse, sans qu'il y ait toutefois de réconciliation complète. Une tendance générale, encouragée par le mouvement de l'helvétisme, fait sentir à l'homme éclairé et chrétien qu'il convient désormais de ne plus entretenir les conflits. A partir des années 1760, les deux religions se rapprochent et les livres réformés ne contiennent plus d'attaques contre les papistes. De façon révélatrice, Haller consacre un texte assez long et plutôt favorable à la personnalité de Michel de l'Hôpital qui a tenté d'apaiser les conflits religieux de la France du XVIe siècle¹⁴⁷⁴. La conscience protestante de Haller imprègne sa lecture des écrivains français. Il vante donc le courage de Fénelon, qui s'est élevé seul contre la persécution des Protestants et a mené une vive controverse contre le sophiste Bossuet¹⁴⁷⁵. Tout en portant un jugement favorable sur *La Henriade* de Voltaire, le Bernois n'en note pas moins que la victoire du catholicisme est bien l'un des thèmes du poème, mais qu'il est chanté avec « tolérance, tous les héros et même le

¹⁴⁷⁰ J. Israel, *Les Lumières radicales...*, op. cit., p. 780.

¹⁴⁷¹ Lettre de Haller à Caldani, le 6 février 1764. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, op. cit., p. 145.

¹⁴⁷² M. Stuber et al., « Kommunikationsräume in Hallers Netz », dans *Hallers Netz...*, op. cit., p. 151.

¹⁴⁷³ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 29 septembre 1776. *Correspondance inédite...*, op. cit., p. 25.

¹⁴⁷⁴ « Vie de Michel de l'Hôpital Chancelier de France », *GGA*, 1767, p. 1097-1100.

¹⁴⁷⁵ Voir la recension du livre de M. de La Harpe, « Eloge de François de Salignac de la Motte Fenelon etc. », *GGA*, 1772, p. 279.

mentor de Henry IV. étant Calvinistes¹⁴⁷⁶. » A l'occasion, Haller professe auprès de Bonnet la paix entre les catholiques et les protestants : « (...) en general je vois avec plaisir un ecclesiastique catolique revenu a l'amour de la paix avec les protestans¹⁴⁷⁷. » Pourtant les témoignages de sa sévérité envers les catholiques sont en réalité les plus fréquents et la critique de Haller envers le catholicisme se retrouve dans de nombreuses sources.

L'un des principaux méfaits que l'on peut imputer au catholicisme est qu'il favorise la superstition, portant ainsi atteinte à la raison, comme le rappelle le poème rédigé en 1729 par Haller, *Gedanken über Vernunft, Aberglauben und Unglauben*¹⁴⁷⁸. Ainsi, si l'irritation qu'éprouve Haller face au déisme et au matérialisme croît au fil des années - les ouvrages destinés à réfuter la pensée des philosophes paraissent dans les dernières années de sa vie - sa méfiance par rapport au catholicisme est ancienne et l'accompagne tout au long de son existence. Sur le plan de la religion, la France porte le poids d'une double culpabilité : fille aînée de l'Eglise, c'est une terre de persécution des protestants, et de surcroît, ses écrivains ont allumé le flambeau de l'athéisme et du matérialisme. Les deux reproches, apparemment opposés, sont liés dans l'argumentaire développé par Haller. En France, les philosophes basculent vers l'athéisme par rejet du catholicisme ; il n'y a pas comme en Suisse, la possibilité de se raccrocher au protestantisme libéral, seul capable de concilier la pensée éclairée et la foi chrétienne. Par conséquent, l'irréligion gangrène davantage la France que les autres pays européens, et Haller avertit Fortunato Bartolomeo de Felice qu'il va devoir être prudent et contrôler la rédaction de l'encyclopédie qu'il projette de publier à Yverdon, car les autorités suisses sont bien moins tolérantes que les françaises en matière d'athéisme¹⁴⁷⁹. Les abus des philosophes sont généralisés à l'ensemble des Français, peuple impie qui évite de prononcer le nom de Dieu comme il évite de parler de choses vulgaires ou qui n'appartiennent pas à la conversation¹⁴⁸⁰.

Haller se garde, nous y reviendrons, d'enclencher une polémique avec les philosophes français¹⁴⁸¹, mais il éprouve malgré tout le besoin de faire entendre sa voix et son

¹⁴⁷⁶ Cité dans *Hallers Literaturkritik*, op. cit., p. 27.

¹⁴⁷⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 juillet 1770. *The correspondence...*, op. cit., p. 887.

¹⁴⁷⁸ S.S.B. Taylor, « The Enlightenment in Switzerland », art. cit., p. 87. Le poème est paru en français sous le titre : « Épître sur la raison, la superstition et l'incrédulité » dans les *Poesies choisies* de M. de Haller, trad. de Tschärner, Göttingen, Abram Vandenhoeck, 1750.

¹⁴⁷⁹ Lettre de Haller à Bonnet, le 4 novembre 1770. *The correspondence...*, op. cit., p. 904.

¹⁴⁸⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 mars 1758. *Ibid.*, p. 134.

¹⁴⁸¹ Alors que Bonnet travaille à convertir les incrédules, Haller veut éviter la polémique. Lettre de Bonnet à Haller, le 1^{er} novembre 1769. *Ibid.*, p. 839. Lettre de Haller à Tissot, le 16 juin 1763. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot*, op. cit., p. 163.

jugement. Amer, il explique à son ami Rast de Maupas : « Votre France est devenue la capitale de l'athéisme, car les Anglais ne sont guères que déistes ; mais vos philosophes ont fait maison nette. Il sera bon qu'ils soient contenus, pourvu que le gouvernement ne tourne pas la balance de l'autre côté. C'est V[oltaire] qui fait le plus de mal ; il tâche, par ses flatteries, de gagner le nouveau ministère que nous ne connaissons pas encore¹⁴⁸². » La faiblesse du gouvernement et les liaisons compromettantes entre les membres influents de la Cour et les philosophes portent aussi leur part de responsabilité face à la diffusion de l'irréligion. L'inconséquence et les contradictions des élites françaises provoquent l'incompréhension de Bonnet, stupéfait de voir le pieux chancelier Séguier rendre visite à Voltaire¹⁴⁸³. L'avènement de Louis XVI fait donc naître l'espoir que le nouveau souverain va engager la lutte contre les libres-penseurs : « Les philosophes pestent tout bas ; ils vont être contenus¹⁴⁸⁴. »

Le clergé catholique français porte aussi sa part de responsabilité dans la diffusion de l'irréligion. Les prêtres « sont entraînés par la vogue du siècle ; bientôt ce seront des flamens et des Pontifes, dont l'état ne sera plus lié au soutien de la Verité¹⁴⁸⁵. » Certains d'entre eux n'ont de religieux que le nom et leur foi semble bien corrompue. S'adressant à Bonnet, Haller écrit : « Je viens de lire ce tableau de l'Europe attribué à l'A[bbé] Raynal ; il est d'une liberté inconcevable, et pour le civil, et pour le religieux¹⁴⁸⁶. » Raynal¹⁴⁸⁷ critique le pouvoir et la religion dans une liberté de ton bien trop grande pour Haller, mais il est vrai que sous la plume d'un Français, « (...) la religion, c'est le catholicisme coupable sans doute de bien des cruautés et de perfidies¹⁴⁸⁸. » La correspondance de Haller et de Bonnet génère une véritable profusion de diatribes à l'encontre du catholicisme et des instances ecclésiastiques françaises

¹⁴⁸² Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 5 juin 1777. *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁴⁸³ Lettre de Bonnet à Haller, le 16 octobre 1770. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 902. Il s'agit d'Antoine-Louis Séguier (1726-1792), avocat-général au Parlement de Paris à partir de 1755 et adversaire déclaré des philosophes.

¹⁴⁸⁴ Lettres de Haller à Bonnet, le 31 mai 1774 et le 12 juin 1774 : « De bonnes gens m'ont écrit, que les philosophes seront reprimés. » *Ibid.*, p. 1122 ; p. 1126.

¹⁴⁸⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 15 novembre 1767. *Ibid.*, p. 691.

¹⁴⁸⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 12 juin 1774. *Ibid.*, p. 1126.

¹⁴⁸⁷ Après avoir étudié chez les Jésuites, Guillaume-Thomas Raynal (1713-1796) est ordonné prêtre, puis est nommé desservant à Saint-Sulpice. Il fréquente les salons parisiens et met sa plume au service de grands personnages, tel le duc de Choiseul qui le récompense en le faisant nommer directeur du *Mercure de France* (1750). Aux côtés de Diderot et de Grimm, Raynal participe à la rédaction de la *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, dont l'introduction est d'ailleurs composée des textes qu'il a auparavant publiés dans les *Nouvelles littéraires* (1747-1755). La parution de *l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1770), ouvrage dans lequel Raynal exprime une violente critique à l'encontre du colonialisme, de l'esclavage et de la monarchie absolue, le contraint en 1781 à s'exiler successivement en Suisse, en Prusse et en Russie. Il revient en France en 1784 mais ne prend pas directement part aux événements de la Révolution française.

¹⁴⁸⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 22 juillet 1774. *Ibid.*, p. 1130.

parce que les deux hommes partagent des vues similaires à ce sujet. Le raisonnement de Bonnet rejoint volontiers celui de Haller, et une lettre soupçonneuse à l'égard du catholicisme fait souvent rebondir et renchérir l'interlocuteur. Les excès de la religion catholique sont énumérés à plusieurs reprises : les traumatismes de la persécution des protestants ont marqué les mémoires et l'Inquisition a favorisé la propagation de l'athéisme et des critiques contre la religion chrétienne¹⁴⁸⁹. Les lettres de Bonnet se rallient souvent aux vues du Bernois qui consigne dans la recension du *Dictionnaire des portraits historiques, anecdotes et traits remarquables des hommes illustres* d'Honoré Lacombe de Prézel : « L'article Luther est insupportable, et un Jésuite ne l'aurait pas écrit avec plus de parti pris. Les catholiques d'aujourd'hui ne peuvent pas voir combien le monde est redevable à nos améliorateurs de la foi, et combien ils leur ont rendu plus légères les chaînes du trône romain¹⁴⁹⁰. » A l'instar de Haller, Bonnet sait gré à Voltaire d'avoir mis à jour les préjugés de la religion catholique, mais il juge qu'il a eu tort d'en profiter pour s'en prendre également à la religion protestante¹⁴⁹¹.

Les récriminations de Haller envers les catholiques sont également à lire dans le contexte du combat qu'il mène contre les philosophes. Il trouve à redire jusqu'aux critiques des catholiques contre les philosophes, car il les juge bornés et étroits¹⁴⁹². Bonnet pour sa part, restreint la portée du travail d'un jésuite de Lyon, Jacques-André Emery (1732-1811) qui lutte contre les libres-penseurs, en observant qu'il a beau se servir de la pensée de Leibniz, sa formation de théologien catholique limite ses talents de philosophe¹⁴⁹³. Si les flèches de Haller prennent pour cible les auteurs catholiques français, c'est que ceux-ci, à l'instar de l'organe jésuite des *Mémoires de Trévoux*, confondent dans leurs attaques les protestants et les philosophes. La condamnation de la servante censée avoir tenté de convertir au catholicisme le fils de la famille Calas, prouve combien l'intolérance aveugle les autorités romaines¹⁴⁹⁴. Avides de persécution, les écrivains catholiques s'en prennent autant aux protestants qu'aux philosophes¹⁴⁹⁵, et Haller s'empresse de citer Jean Caveirac, auteur d'une *Apologie de Louis XIV... sur la révocation de l'édit de Nantes*, ou l'abbé Guyon, adversaire

¹⁴⁸⁹ Lettres de Bonnet à Haller, le 26 septembre 1770 et le 30 octobre 1773. *Ibid.*, p. 899 ; p. 1103.

¹⁴⁹⁰ *GGA*, 1768, p. 1215 : « Luthers Artikel ist unerträglich, und kein Jesuite wuerde ihn parteyischer geschrieben haben. Können denn die heutigen Katholiken nicht einsehen, was für Dank die Welt unsern Glaubensverbesserern schuldig ist, und wie sie auch ihnen die Fesseln des Römischen Stuhls erleichtert haben. »

¹⁴⁹¹ Lettre de Bonnet à Haller, le 24 juillet 1759. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 174.

¹⁴⁹² Lettre de Haller à Bonnet, le 12 novembre 1769. *Ibid.*, p. 842.

¹⁴⁹³ Lettre de Bonnet à Haller, le 19 février 1772. *Ibid.*, p. 1003

¹⁴⁹⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 23 mars 1762. *Ibid.*, p. 268.

¹⁴⁹⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 28 juillet 1760. *Ibid.*, p. 210.

des philosophes et des encyclopédistes¹⁴⁹⁶. Coupable dans son essence, de nombreuses dérives morales, le catholicisme provoque presque nécessairement l'établissement d'une tyrannie ou d'une monarchie universelle¹⁴⁹⁷ ; le Bernois craint d'ailleurs que le jeune Louis XVI, vertueux et pieux à l'aube de son règne, devienne intolérant sous l'influence de sa foi et du clergé¹⁴⁹⁸. De façon analogue, Haller trouve regrettable que l'Empire autrichien soit sous la coupe de l'Eglise romaine qui le manipule¹⁴⁹⁹. Les protestants sont donc en butte à la tyrannie de la religion catholique comme aux visées hégémoniques des philosophes¹⁵⁰⁰. Du reste, ces derniers sont eux-mêmes de grands persécuteurs, prêchant la tolérance mais ne la pratiquant pas¹⁵⁰¹, et Haller n'omet pas de dresser un parallèle entre leurs méthodes et celles de l'Inquisition.

b- Contre la libre-pensée

Sans conteste, dans la lutte qu'il mène pour défendre la morale chrétienne, il importe à Haller de se consacrer avant tout à combattre les assauts des partisans de la libre-pensée, qu'il désigne le plus fréquemment par le terme de philosophes. Même sous le couvert de la tolérance, leur discours s'avère pernicieux, et leurs tentatives d'ouverture en faveur du protestantisme irritent le savant bernois qui dénonce leur hypocrisie. Car ils ont beau avoir emprunté aux Protestants la notion de tolérance, ils n'hésitent pourtant pas à la critiquer. Les soupçons de socinianisme qu'ose faire peser l'*Encyclopédie* sur l'Eglise de Genève consternent l'ensemble des membres de l'Eglise réformée¹⁵⁰². Quant à Voltaire, il dénonce dans le supplice de Servet l'intolérance des protestants sans s'aviser de rappeler les crimes

¹⁴⁹⁶ Jean Novi de Caveirac (1713-1782), *Apologie de Louis XIV et de son Conseil, sur la révocation de l'édit de Nantes, pour servir de réponse à la "Lettre d'un patriote sur la tolérance civile des protestants de France", avec une Dissertation sur la journée de la S.-Barthélemi*, 1758. *L'oracle des nouveaux philosophes [contre M. de Voltaire]*, par l'abbé Guyon, Berne, 1759-1760.

¹⁴⁹⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 2 avril 1762. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 275.

¹⁴⁹⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 25 septembre 1772. *Ibid.*, p. 1144

¹⁴⁹⁹ Lettre de Haller à Bentinck, le 9 septembre 1758. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », *op. cit.*, p. 311.

¹⁵⁰⁰ Lettres de Haller à Bonnet, le 23 mars 1762 et le 2 avril 1762. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 268 et p. 275.

¹⁵⁰¹ Lettres de Haller à Bonnet, le 4 mai 1766 et le 9 juin 1768. *Ibid.*, p. 166 ; p. 757.

¹⁵⁰² Lettre de Haller à Bonnet, le 31 mars 1758. *Ibid.*, p. 138. Haller fait référence à l'article « Genève », paru dans le septième tome de l'*Encyclopédie*, et dans lequel d'Alembert écrit à propos des ministres du clergé genevois : « (...) il s'en faut cependant beaucoup qu'ils pensent tous de même sur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importants à la religion. Plusieurs ne croyent plus la divinité de Jésus-Christ, dont Calvin leur chef étoit si zélé défenseur, & pour laquelle il fit brûler Servet. (...) Pour tout dire en un mot, plusieurs pasteurs de Genève n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle mystères, & s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable, est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison (...). »

bien plus grands de l'Eglise catholique. Les philosophes ne sont plus à une contradiction prêt et l'« On reproche à d'Alembert de se présenter depuis 1758. et depuis le jugement du Parlement contre l'Encyclopédie, à nouveau comme un catholique, et même comme un converti. On accuse en général les nouveaux sages universels français (en Angleterre on les appellerait libre-penseurs) d'une hypocrisie suspecte dans laquelle ils vantent tantôt la tolérance des Protestants, et tantôt prennent la parole contre eux; tantôt rejettent les superstitions et tantôt introduisent celles-ci à nouveau. Maupertuis a beau être mort entouré de cierges, il est pourtant resté philosophe¹⁵⁰³. » On ne peut manquer de relever les incohérences des philosophes : Voltaire se révèle être antisémite¹⁵⁰⁴ tandis que le Genevois Rousseau se contredit puisqu'il se prétend chrétien tout en refusant les bases de la religion révélée¹⁵⁰⁵. Les allusions à l'hypocrisie des philosophes abondent dans la correspondance avec Bonnet, mais Haller adapte son langage en fonction du destinataire de la lettre. A la comtesse de Bentinck qui le presse de lui donner des nouvelles de Voltaire, il apprend que celui-ci va bien : il communie à Pâques et exhorte les paroissiens à être de bons catholiques¹⁵⁰⁶. Cette nouvelle, destinée à une amie de Voltaire, ne s'assortit d'aucun commentaire, pourtant il n'est guère difficile de supposer le mépris que cette démonstration publique de piété éveille chez Haller.

Selon les circonstances, Haller désigne collectivement les philosophes ou bien il prend en compte leurs individualités ce qui l'amène à suivre les alliances et les querelles qui soudent ou divisent leur clan¹⁵⁰⁷. Il commente les écrits de Voltaire, qui fait une satire de la *Nouvelle Héloïse* sans tenter toutefois de venger la religion¹⁵⁰⁸, montrant que les Helvètes

¹⁵⁰³ A. von Haller, *Tagebuch seiner Beobachtungen...*, zweiter Theil, *op. cit.*, p. 198-199 : « Man wirft d'Alembert vor, daß er seit 1758. und seit dem Urtheile des Parlements wider die Encyclopedie, sich wieder als einen Katholiken, ja sogar als einen Kontroversisten anstelle. Ueberhaupt beschuldiget man die neuern französischen Weltweisen (in England würde man sie Freygeister nennen) einer veraechtlichen Heucheley, indem sie bald wider sie das Wort nehmen; bald den Aberglauben verwerfen, und bald wieder einfuehren wollen. Starb doch Maupertuis zwischen geweyheten Kerzen, und blieb doch ein Philosoph. » Il s'agit d'un extrait de la recension des *Lettres critiques d'un Voyageur Anglois sur l'article Geneve du Dictionnaire Encyclopédique*, de Zacharias Brown, parue dans les *GGA* de l'année 1763, p. 175-176.

¹⁵⁰⁴ Saussure en fait également le constat après avoir lu le *Dictionnaire philosophique*. Lettre de Saussure à Haller, le 21 août 1764. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 192.

¹⁵⁰⁵ Lettre de Haller à Tissot, le 26 août 1763. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 170.

¹⁵⁰⁶ Lettre de Haller à Bentinck, le 16 avril 1768. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », *op. cit.*, p. 325.

¹⁵⁰⁷ « Omnes isti philosophi, qui ad accuratum gnomonem aliorum gesta volunt exasciare, solent sua jura urgere, aliena nulla admittere. Ita V<oltaire>, ita Rousseau, Dalember, Diderot, Maupertuis, ita juniores eorum discipuli. » ; « Tous ces philosophes qui veulent tailler en pièces les faits des autres, se réservent avec soin le droit de le faire, mais il le refuse à tout autre. C'est ainsi qu'agissent V<oltaire>, Rousseau, Dalember, Diderot, Maupertuis et également leurs jeunes disciples. », lettre de Haller à Gesner, le 10 décembre 1766. *Albrecht von Hallers Briefe an Johannes Gesner...*, *op. cit.*, p. 386.

¹⁵⁰⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 16 mars 1761 : « J'ai lu une satire contre Heloise. Elle est si virulente, qu'elle me réconcilie presque avec Votre philosophe a quatre pattes. » *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 234. Il s'agit des *Lettres sur la Nouvelle Héloïse ou Aloïsia* publié par Voltaire en 1761.

connaissent la part de la « Cabale de Ferney » dans les mésaventures de Rousseau¹⁵⁰⁹. Dans d'autres circonstances, désireux d'éclaircir les rumeurs d'attribution du poste de président de l'Académie de Berlin à l'un ou l'autre des philosophes, le Bernois tire des informations des « affidés » de Voltaire¹⁵¹⁰. Bon connaisseur des réseaux et des affinités intellectuelles qui structurent le paysage intellectuel français, il lit le livre de Roustan sur les incrédules modernes, dans lequel Voltaire est attaqué, et n'en juge pas le résultat si mauvais pour être celui d'un ami de Rousseau¹⁵¹¹. Au cours de ses recensions, Haller établit une lecture hiérarchisée des écrits français ayant trait à l'irréligion. L'œuvre de chacun des philosophes est identifiée par ses traits particuliers, et on ne peut confondre la pensée et les écrits de Diderot avec ceux d'Helvétius ou de Voltaire. Parmi tous les frondeurs et provocateurs français, il en est qui, à l'image d'Helvétius, du baron d'Holbach¹⁵¹² ou de Voltaire, apparaissent comme les plus coupables. Le *Système sur la nature* présenté par le baron d'Holbach est une telle abomination que Haller refuse de prendre la peine de le lire¹⁵¹³. Le Bernois ne peut en aucun cas accepter l'athéisme, absurde par essence puisqu'il ôte à l'homme la possibilité de reconnaître le lien de cause à effet qui gouverne le monde.

Dans cette perspective, Helvétius appartient aux philosophes qui attirent tout particulièrement l'attention de Haller. Contrairement à Bonnet plus indulgent envers ce « demi philosophe », Haller réproouve entièrement l'« amertume afreuse » de cet auteur, et dans un élan où la civilité n'est plus de mise, il avoue même le détester¹⁵¹⁴. Le traitement que réserve Haller à Helvétius dans une recension détaillée de son ouvrage *De l'homme* (1773), reprise dans son *Tagebuch*¹⁵¹⁵, synthétise les points fondamentaux de la façon dont il envisage la relation entre le catholicisme et les philosophes. Tombant inévitablement sous le reproche commun, il apparaît qu'Helvétius confond l'Eglise romaine avec l'église chrétienne. Haller

¹⁵⁰⁹ Lettre de Tissot, les 22-24 juillet 1762. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 143.

¹⁵¹⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 21 juillet 1760. *The correspondance*, op. cit., p. 207.

¹⁵¹¹ Lettre de Bonnet à Haller, le 3 août 1768 et lettre de Haller à Bonnet, le 4 août 1768. *Ibid.*, p. 766-767. Il s'agit des *Lettres sur l'état présent du christianisme, et la conduite des incrédules* publiées en 1768 par Antoine-Jacques Roustan (1734-1808).

¹⁵¹² D'origine allemande, Paul Henri Tiry, baron d'Holbach (1723-1789), effectue des études de droit à Leyde, puis il s'établit à Paris en 1749 où il devient avocat au Parlement. Philosophe athée et matérialiste, il rédige plusieurs articles ayant trait aux sciences pour l'*Encyclopédie*. Membre des académies scientifiques de Berlin, Mannheim et Saint-Petersbourg, d'Holbach est également franc-maçon. Paru en 1770, Son *Système de la Nature*, ou *Des lois du monde physique & du monde moral* est rapidement condamné à être brûlé sur ordre du Parlement, en raison de l'athéisme qu'il professe.

¹⁵¹³ Lettre de Bonnet à Haller, le 16 juin 1770 et lettre de Haller à Bonnet, le 23 juin 1770. *The correspondance...*, op. cit., p. 877-878.

¹⁵¹⁴ Lettre de Bonnet à Haller, le 30 octobre 1773 et lettre de Haller à Bonnet, le 7 novembre 1773. *Ibid.*, p. 1103 ; p. 1105. Lettre de Haller à Tissot, le 4 février 1773. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 368.

¹⁵¹⁵ « De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation », *GGA*, 1774, *Zugabe*, p. 67-72. A. von Haller, *Tagebuch seiner Beobachtungen...*, zweiter Band, op. cit., p. 15-30.

réfuse l'affirmation selon laquelle que la religion n'aurait pas d'influence sur les mœurs des peuples, de même qu'il s'insurge contre la généralisation de l'intolérance catholique à l'ensemble de toutes les religions¹⁵¹⁶. A celui qui souligne la cupidité et la richesse matérielle de l'Eglise, Haller rappelle les figures des apôtres, et lorsque Helvétius critique la tolérance des protestants qui peut mener à l'intolérance, le Bernois juge ce passage étrange¹⁵¹⁷.

Dans ses comptes rendus critiques, comme dans sa correspondance, Haller examine le mode de pensée des philosophes mais il ne se contente pas de leur répondre par son propre argumentaire, il lit et analyse également celui employé par leurs adversaires français. Ce procédé est significatif du rapport qu'entretient Haller avec la scène intellectuelle française puisqu'il démontre sa grande curiosité pour les écrits étrangers, son goût et ses talents pour la recension critique ainsi que la qualité de son réseau informatif qui lui permet de disposer rapidement de nombreuses œuvres françaises contemporaines. Sans surprise, la correspondance de Thiery est un canal d'informations par lequel Haller s'instruit des parutions et des déboires des philosophes en France, mais il s'agit toutefois d'un flux de nouvelles bien réduit, comparé à celui offert par Bonnet. Non content de lui narrer les déboires des Jésuites¹⁵¹⁸, Thiery explique à Haller les aléas et les scandales liés aux philosophes comme la publication de l'ouvrage d'Abraham Chaumeix contre l'*Encyclopédie*¹⁵¹⁹, la condamnation des articles « Certitude » et « Autorité¹⁵²⁰ » ou bien encore l'affaire de l'abbé de Prades¹⁵²¹. Haller et Bonnet se rangent bien sûr du côté des

¹⁵¹⁶ « De l'homme... », *art. cit.*, p. 70. Haller parle même de « véritable calomnie. »

¹⁵¹⁷ A. von Haller, *Tagebuch seiner Beobachtungen...*, zweiter Band, *op. cit.*, p. 22.

¹⁵¹⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 25 février 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 134.

¹⁵¹⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 13 mars 1758 : « L'Encyclopédie est toujours en arrêt ». Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1758 : « Je crois vous avoir dit, Mr, qu'on avoit repris le travail de l'encyclopédie ». Lettres reproduites dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 164, p. 171 et p. 178. Les années 1758-1759 sont difficiles pour les encyclopédistes, qui sont critiqués de toute part et dont l'ouvrage est condamné. Abraham-Joseph de Chaumeix (1730-1790) publie en 1758 ses *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie, et essai de réfutation de ce dictionnaire, avec l'examen critique du Livre de l'Esprit*, réfutation lourde et minutieuse d'inspiration janséniste des cinq premiers volumes de l'*Encyclopédie*. Dès lors, il subit les violentes attaques de Morellet et de Voltaire ce qui le conduit à se retirer en Russie auprès de Catherine II.

¹⁵²⁰ Lettre de Thiery, le 25 février 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 134. Rappelons que l'article « Certitude » est de la plume de l'abbé de Prades.

¹⁵²¹ Jean-Martin de Prades (1720-1782) est un homme d'Eglise proche du milieu encyclopédiste, il a rédigé quelques articles pour l'*Encyclopédie*. En 1751, il soutient avec succès devant la Sorbonne une thèse sur la vérité de la religion, faisant la part belle aux idées sensualistes et fondée en partie sur le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*. Face à la violence des réactions des autorités ecclésiastiques, du Parlement et des adversaires des encyclopédistes, la Sorbonne qui avait approuvé la thèse et octroyé le grade de licencié à l'abbé de Prades, se trouve humiliée de ne pas en avoir perçu les éléments perturbateurs ; elle revient sur sa décision et condamne le texte et son auteur. L'abbé de Prades s'exile en Hollande, puis en Prusse où il bénéficie de la protection de Frédéric II.

adversaires français des philosophes mais par leurs critiques, ils tendent également à s'en différencier. Avec Bonnet, le Bernois se fait le censeur non seulement des écrivains qui se prétendent philosophes mais aussi des réactions françaises et des livres censés lutter contre la libre-pensée. La louable intention de Massy qui défend comme il le peut la foi chrétienne excuse les maladresses de ses écrits¹⁵²². Bonnet est lui aussi attentif aux auteurs français qui luttent contre les philosophes et il cite régulièrement des titres récents, encourageant Haller à lire les travaux des détracteurs des « Cacouacs ».

La correspondance de Haller et de Bonnet porte des marques précises de leur lecture des adversaires français des philosophes. Au fil de leurs lettres, les philosophes sont ainsi désignés par le terme de « Cacouacs », mot d'ordre d'une cabale menée par les adversaires des encyclopédistes introduit dans le *Mercur de France* en 1757, et la France prend le nom de « l'île frivole », du titre de l'ouvrage de l'abbé Coyer¹⁵²³. Ainsi, à défaut de toujours approuver leur argumentation, Bonnet et Haller incorporent dans leur discours le vocabulaire des Français qui décrivent les philosophes. En s'appropriant ces termes péjoratifs et clairement identifiables, ils leur donnent la fonction d'un dénominateur commun propre à tous ceux qui participent à la charge contre le clan des philosophes. Leur observation des remous de la scène française, dans lesquels ils ne s'insèrent pas, et le transfert qui s'ensuit sous la forme d'un emprunt de vocabulaire, sont présents dans leurs discussions. Cette attitude confirme qu'à leurs yeux, c'est bien l'espace français qui génère les troubles philosophiques, et que c'est de là qu'ils se diffusent dans un second temps à l'étranger. Des échanges s'ensuivent, selon les cas brefs ou détaillés, Haller exprimant son jugement par des formules concises et incisives. Les cabales et la lutte contre les philosophes sont aussi perçues comme un phénomène d'actualité de la scène littéraire française¹⁵²⁴ et les mésaventures de Fréron, le « Gil Blas » de Voltaire, n'échappent pas aux deux Helvètes¹⁵²⁵. Le rédacteur de *L'Année littéraire*, pourtant favorable au poète bernois, est jugé maladroit dans ses assauts contre les philosophes. La sévérité de Haller envers ces derniers accroît son degré d'exigence envers les

¹⁵²² Lettre de Haller à Bonnet, le 28 mai 1770. *The correspondence...*, op. cit., p. 876.

¹⁵²³ Gabriel-François Coyer (1707-1782), *Découverte de l'isle frivole*, La Haye, J. Swart, 1751. L'auteur y dénonce les mœurs parisiennes superficielles. L'abbé Coyer, traducteur d'ouvrages anglais en français, précepteur du duc de Bouillon, a rédigé plusieurs textes voulant concilier les principes de la philosophie et du christianisme. Pour une présentation récapitulant et analysant les étapes et les formes du conflit entre les philosophes et leurs détracteurs, on se reportera à Olivier Ferret, *La Fureur de nuire : échanges pamphlétaires entre philosophes et antiphilosophes (1750-1770)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2007.

¹⁵²⁴ « J'ai lu les horreurs écrites contre M. le F[ranc]. (...) le stile de V[oltaire] est libelle d'un bout à l'autre ; et voilà les prôneurs de l'humanité et de la tolérance ! », lettre de Haller à Bonnet, le 3 octobre 1760. *The correspondence...*, op. cit., p. 222. En réponse au discours de réception à l'Académie française en 1760 de Jean-Jacques Lefranc de Pompignan (1709-1784) qui attaquait vivement les philosophes, Voltaire rédige *Les Quand*, obligeant Lefranc à quitter Paris.

¹⁵²⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 31 juillet 1761. *Ibid.*, p. 242.

contre-attaques de leurs adversaires. Combattre les philosophes nécessite une grande force morale et intellectuelle ; toute charge tiède et incertaine ne fait qu'augmenter l'éclat de leurs talents et de leur audience. Dans leurs échanges, Haller et Bonnet se posent en juges de la stratégie à adopter pour contrer les philosophes et freiner l'accroissement de leur audience. Ainsi, alors que Bonnet incite son ami à lire Berger de Besançon qui lutte utilement contre les philosophes, Berger étant catholique, Haller juge au final son texte étroit et sans relief¹⁵²⁶. C'est la faiblesse des contestataires catholiques qui explique que la gangrène philosophique prenne une telle ampleur en France.

Par une rhétorique habile, les philosophes qui veulent gagner les esprits embrigadent le lecteur naïf en usant de « deux défauts du siècle » : les expressions alambiquées et les fausses distinctions¹⁵²⁷. L'ironie tant célébrée de Voltaire est une attaque déguisée, bien éloignée de la franchise qui accompagne la vérité¹⁵²⁸. Il faut se méfier de tout ce que disent les philosophes qui écrivent selon un plan défini ; partiaux, ils raisonnent mal et cherchent à adapter à tout prix ce qu'ils observent à leurs idées¹⁵²⁹. Les parures du style camouflent le mensonge, et Haller voit dans la simplicité du ton des auteurs germaniques, une sincérité qui les rapprochent de la vérité¹⁵³⁰. Il est non seulement malséant que les écrivains chrétiens répondent à leurs adversaires en empruntant le ton et l'ironie des philosophes, mais ce procédé va même à l'encontre de leur projet qui est de s'appuyer sur un raisonnement intellectuel solide pour mieux démontrer les vérités de la foi¹⁵³¹.

De plus, outre les dissensions religieuses, ce sont aussi des différends politiques qui empêchent Haller de souscrire aux écrits des philosophes. Certains, tels Rousseau et Helvétius, se font les partisans de la démocratie, alors que ses romans politiques la condamnent. Si Haller participe à la lutte contre l'expansion du déisme et du matérialisme, il

¹⁵²⁶ Lettre de Bonnet à Haller, le 1^{ier} novembre 1769 et lettre de Haller à Bonnet, le 12 novembre 1769. *Ibid.*, p. 841-842

¹⁵²⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 12 avril 1763. *Ibid.*, p. 328.

¹⁵²⁸ A. von Haller, *Briefe über einige noch lebenden Freygeister...*, zweiter Theil, *op. cit.*, p. 96 : « Die Vertheidigung des Herrn Marmontels und seines Belisars, in einer beissenden Ironie worinn der Herr von V. auf die Tugenden der Heiden bringt, übergehen wir völlig. » ; « Nous passons sous silence complètement outre la défense de M. Marmontel et de son Bélisaire, dans lequel, M. de V. donne avec une ironie mordante les vertus des païens. »

¹⁵²⁹ Les écrits de Buffon animent les échanges des deux hommes et Haller met en garde son ami : « Défiés Vous, mon illustre ami, de tout ce que disent ces philosophes. Il y a du dessein jusques dans la description du pié d'un pou ; la meme ils voudroient demolir les preuves d'une main creatrice. », lettre de Haller à Bonnet, le 14 mai 1769. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 820.

¹⁵³⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 juin 1759 : « Je crains un peu que M. Le Conte de Tournai ne m'ait trouvé le gout trop germain, et trop simple. J'aime le vrai ; le stile n'en est qu'un habillement ; la verité est assés belle pour l'etre dans le negligé (...). » *Ibid.*, p. 169.

¹⁵³¹ Lettre de Bonnet à Haller, le 18 décembre 1770. *Ibid.*, p. 912.

considère aussi comme son devoir de combattre la diffusion et le transfert en pays helvète des idées politiques les plus radicales des Lumières françaises. Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, le mouvement des secondes Lumières se reconnaît dans l'entreprise de contestation politique, sociale et religieuse, contestation qui prend des formes dangereuses aux yeux de Haller. Ses critiques de jeune poète à l'encontre du régime bernois étaient un rappel à l'ordre des autorités qui avaient travesti la pureté des principes originels ; elles n'appelaient pas la démocratie. Sûr du bien fondé de la République aristocratique, ce ne sont pas les fondements et la répartition des pouvoirs bernois qu'il remet en cause, mais la façon dont ils sont exercés. Si les philosophes fondent dans un même élan leur contestation religieuse et politique, au contraire pour Haller la vertu républicaine doit s'appuyer sur la religion¹⁵³². Helvétius dénonce Montesquieu et les aristocraties dont Berne fait partie, alors que les exemples de Rome et de Genève illustrent les bienfaits d'un régime aristocratique¹⁵³³.

Les envolées utopiques des philosophes¹⁵³⁴ restreignent les possibilités d'application de leur programme ; elles n'ont pas le pragmatisme des *Aufklärer* qui veulent réformer et améliorer la société avec des propositions concrètes et immédiatement applicables. Contester sans proposer reste vain, aussi Haller incrimine-t-il « l'abominable ouvrage d'Helvetius, écrit avec un enthousiasme d'athéisme. Ce ne sont que des pensées decousues contre la religion catholique, et contre toute religion en general. Il attend tout de l'éducation, et ne donne aucun conseil pour la conduire¹⁵³⁵. » C'est dans une perspective inverse que Haller souhaite publier *Usona* afin d'améliorer le sort des hommes : « Reve d'un homme de bien, dira-t-on. Ces rêves cependant operent a la longue : ils changent le langage des nations. Sous Louis XV c etoit la gloire du Monarque ; aujourd'hui on ose parler du peuple, et du bien de la patrie¹⁵³⁶. » En ce sens, la conception cynique et désabusée de Voltaire révolte Haller : « Je ne voudrais pas penser comme le Vieillard du Caucase. Les hommes, dit-il, ne méritent pas qu'on les gouverne, qu'on les sauve : philosophie moderne, qui se fonde sur l'amour propre, seul devoir des hommes¹⁵³⁷. » L'ordre social et moral ne peut au contraire subsister que par la défense de la religion, des mœurs et de la patrie¹⁵³⁸. Là encore réside l'hypocrisie du parti philosophe

¹⁵³² A. von Haller, *Tagebuch seiner Beobachtungen...*, zweiter Band, *op. cit.*, p. 184.

¹⁵³³ *Ibid.*, p. 20-21. Haller commente et critique ici la position d'Helvétius dans « De l'homme, de ses facultés intellectuelles & de son éducation », dont il a publié la recension dans les *GGA*, 1774, *Zugabe*, p. 67-72.

¹⁵³⁴ « J'ai reçu le Songe de Voltaire, accompli comme doivent l'être les songes. Je Vous en suis bien obligé. », lettre de Haller à Bonnet, le 4 mai 1769. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 817.

¹⁵³⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 17 octobre 1773. *Ibid.*, p. 1102.

¹⁵³⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 4 mars 1770. *Ibid.*, p. 864.

¹⁵³⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 24 mai 1767. *Ibid.*, p. 609.

¹⁵³⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 16 avril 1759. *Ibid.*, p. 163. Bonnet reprend l'ensemble de ces considérations dans sa lettre suivante datée du 24 avril 1759.

dont la tolérance et l'amabilité ne s'exercent qu'envers ses membres¹⁵³⁹, et qui prétend travailler pour l'ensemble de l'humanité alors qu'il ne participe dans les faits qu'à sa propre gloire, excluant de ses considérations ceux qui ne sont pas des siens. Politique chrétien, Haller s'insurge contre cette idée, lui qui entend agir concrètement pour le bien-être de la population¹⁵⁴⁰ et aspire à l'établissement d'une société chrétienne gouvernée par la vertu.

En accord avec les réflexions qu'elles mènent sur le plan politique, les Lumières helvétiques s'interrogent sur la question du bien commun et l'esprit religieux de Haller s'inquiète de définir la conduite appropriée de l'homme moral au cours des différentes circonstances de la vie. Même si la question du jugement divin le préoccupe, il n'en rejette pas pour autant les moyens d'améliorer les conditions de vie terrestre et sa pensée s'anime, comme celle des Lumières françaises, du souci d'agir concrètement auprès de ses concitoyens. La religion joue pour lui un rôle de garde-fou moral et de lien de cohésion sociale, rôle que les Lumières françaises attribuent à la foi dans le progrès et la raison. A ses yeux, les philosophes n'attaquent pas les vices et les abus de l'Eglise catholique pour établir des principes plus vertueux mais au contraire pour diffuser une morale pervertie. C'est pour cette raison que Haller condamne l'abbé Raynal qui attaque non seulement la religion en en sapant les dogmes, mais qui lui dénie son rôle de lien social et de source de vertu, ce qui le situe à l'opposé des convictions du Bernois¹⁵⁴¹. La violence du discours de Raynal s'en prend à l'Eglise romaine, qui a rompu les fondements de la justice que la nature a mis dans le cœur de tous les hommes, mais en outre, il attaque la religion tout entière, en affirmant qu'elle ne régit pas la relation des hommes entre eux, or pour le Bernois elle est seule capable d'assurer la permanence des mœurs répondant à des lois morales dans des cœurs changeants. Pour contrer Raynal, Haller ne recourt pas à des arguments théologiques parce qu'il suffit d'une lecture attentive de l'histoire pour conclure que les mœurs éclairées par le christianisme sont différentes de celles des héros grecs et même que celles des vertueux Romains. La négation de l'au-delà ôte à l'homme la peur et l'espérance que procure l'idée du jugement divin, et ce faisant elle affaiblit les fondements de la société¹⁵⁴². Au contraire, la religion des philosophes consiste à vanter la corruption des mœurs, et à prêcher le vice contre la vertu¹⁵⁴³. La religion conjugue une vertu sociale et une valeur morale, ce qui nécessite qu'on la défende contre les

¹⁵³⁹ Lettre de Haller à Bonnet, le 25 juillet 1760. *Ibid.*, p. 208.

¹⁵⁴⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 24 mai 1767. *Ibid.*, p. 609.

¹⁵⁴¹ Voir la recension de l'*Histoire philosophique et politique des établissemens & du commerce des européens dans les deux Indes* de Guillaume-Thomas Raynal, publiée à Amsterdam en 1770, parue dans les *GGA*, *Zugabe*, 1772, p. 257-260.

¹⁵⁴² A. von Haller, *Briefe über einige noch lebenden Freygeister...*, zweiter Theil, *op. cit.*, p. 53.

¹⁵⁴³ Lettre de Haller à Bonnet, le 15 novembre 1767. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 691.

goujats qui la conspuent¹⁵⁴⁴. Désigner les impies par le terme de « goujats » indique bien qu'outre la morale, c'est également la civilité qui se trouve brisée par le comportement des esprits forts.

Dès lors, bien qu'il se démarque des adversaires français des philosophes, Haller est profondément désireux d'orienter l'élan intellectuel de son pays loin des éclats les plus visibles des Lumières françaises. Il est entraîné dans la confrontation directe avec les philosophes matérialistes à la suite de l'insolence de La Mettrie qui lui dédie *L'homme machine* et *Le Petit homme à la longue queue* (1751). Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que La Mettrie, ancien étudiant en médecine, s'évertue à ridiculiser un médecin, puisqu'il s'est moqué à plusieurs reprises d'Astruc¹⁵⁴⁵, en particulier dans la *Politique du Médecin de Machiavel*¹⁵⁴⁶. La polémique naît des vives critiques que prodigue Astruc à La Mettrie pour avoir traduit et commenté des textes de Boerhaave portant sur les maladies vénériennes. Dans un premier lieu, la querelle, matérialisée par la publication de la *Lettre à Monsieur Astruc* (1734) et sa réponse *De orbis venereis* (1736), possède encore un ton académique, cependant la riposte de La Mettrie parue sous le titre *Saint-Cosme vengé* (1737) est délibérément plus polémique. Haller dévalorise ses attaques contre les médecins parisiens qui répondent à des motivations peu glorieuses, car il semble bien qu'elles soient nées de la corruption et des espoirs frustrés d'une carrière scientifique avortée¹⁵⁴⁷. Toutefois l'insulte faite à Haller est de nature sérieuse, puisqu'elle remet en cause l'intégrité de sa pensée comme celle de sa moralité. Deux points essentiels opposent l'Helvète à La Mettrie. Non seulement, la folie et l'impertinence de celui-ci ont fait de Boerhaave un pur mécaniste, penchant vers le matérialisme, mais il affirme en plus le caractère matériel de l'âme, qu'il voit comme la terminaison des nerfs, contrairement à Haller qui la considère comme le lieu qui rassemble et rend possible les perceptions. Ses correspondants français témoignent de l'intérêt qu'ils

¹⁵⁴⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 mars 1768. *Ibid.*, p. 743.

¹⁵⁴⁵ De même, La Mettrie use du même procédé avec Linné qu'avec Haller. Il tente de concilier la pensée du botaniste suédois avec ses théories matérialistes dans *L'homme machine* et cet emprunt polémique est la source d'un affrontement entre les deux hommes à la fin des années 1740. Voir J. Israel, *Les Lumières radicales...*, op. cit., p. 624.

¹⁵⁴⁶ Julien Offray de La Mettrie, *Politique du médecin de Machiavel, ou Le chemin de la fortune ouvert aux médecins, ouvrage réduit en forme de conseils par le Dr Fum-Ho-Ham et traduit sur l'original chinois par un nouveau maître ès arts de S. Cosme. Première partie, qui contient les portraits des plus célèbres médecins de Pékin*, Amsterdam, Les frères Bernard, [probablement] 1746.

¹⁵⁴⁷ A. von Haller, *Briefe über einige noch lebenden Freygeister...*, op. cit., zweiter Theil, p. 173 : « La M.[ettrie] hat eine gedungene Satire wider die Aerzte zu Paris, blos in der Absicht geschrieben, einen Mann zu begünstigen, der zu einer hohen Stelle durch die Verächtlichkeit durchzudringen hafte, in die La M. die parisische Aerzte versetzte. » ; « La M.[ettrie] a écrit une satire stipendiée contre les médecins de Paris, dans la seule intention de favoriser un homme qui prétendait obtenir une place élevée grâce au mépris dans lequel La M. place les médecins parisiens. »

éprouvent pour la querelle entre les deux hommes. Chomel s'en fait l'écho à deux reprises¹⁵⁴⁸, tout comme Ferrein rapporte à Zimmermann, qu'après que l'on se soit étonné de l'audace de La Mettrie, l'on s'est montré en France fort satisfait de la manœuvre de Haller et de sa protestation parue dans le *Journal des Sçavans*¹⁵⁴⁹.

Inversement au processus enclenché par l'affaire avec La Mettrie, pour éviter toute polémique inutile, Haller préfère garder la main mise sur la diffusion de certains de ses écrits et suivre la résonance de ses travaux à l'étranger. Alors qu'il refuse que ses *Briefe über einige Einwürfe nochlebender Freygeister wider die Offenbarung*¹⁵⁵⁰ soient traduites en français pour éviter qu'elles soient lues par Voltaire qui en est à l'origine, il s'aperçoit que le *Journal encyclopédique*, sûrement intéressé par la querelle qui pourrait en découler, fait l'annonce précoce d'une édition dans cette langue. L'auteur trahi soupçonne Joseph-Ferdinand Lex, un Français installé à Yverdon qui s'était proposé quelque temps auparavant d'effectuer la traduction de l'ouvrage. Par conséquent, Lex est amené à prouver sa bonne foi à Haller : « J'ai été aussi étonné que vous, de voir annoncer dans le Journal encyclopédique la traduction de vos lettres contre les incrédules, et j'ai l'honneur de vous assurer que je n'ai aucune part à cette annonce prématurée. Je ne sais même pas d'où ces Journalistes, avec qui je n'ai aucune relation, ont pu savoir que j'étais une fois intentionnée de donner ces lettres. Vous savez, Monseigneur, qu'il en fut question l'année dernière, avant mon voyage de France, et que vous ne voulutes pas qu'il se fit aucune édition française de ces lettres, que sur la dernière Allemande à laquelle vous travailliez alors. Je me conformai exactement à vos ordres, et n'ai ni traduit, ni fait traduire une ligne de cet ouvrage ; seulement j'en parlai à quelques uns de mes amis de Paris, comme d'une édition projetée pour la suite. C'est delà, sans doute, que les journalistes de Bouillon ont tiré leur annonce (...)»¹⁵⁵¹. » Nous ne possédons pas le courrier préalablement envoyé par le Bernois, mais cette longue justification semble répondre à une sévère remontrance qui témoigne de l'intention de Haller de maîtriser, autant que faire ce peu, les voies de diffusion de ses écrits, susceptibles de l'impliquer dans un scandale. De même,

¹⁵⁴⁸ Lettre de Chomel à Haller, le 8 octobre 1751 : « (...) La Mettrie cet homme qui a eu l'hardiesse de se dire de vos amis et que vous avez si bien traité (...). » Lettre de Chomel à Haller, le 17 janvier 1752 : « ce fou de la mettrie cet enragé ce fanatique athé est donc mort belle ame adieu avec de l'esprit on n'a peutetre jamais eu moins de jugement de raison et de conduite. »

¹⁵⁴⁹ Lettre de Zimmermann à Haller, le 1^{ier} mai 1749.

¹⁵⁵⁰ A. von Haller, *Briefe über einige Einwürfe nochlebender Freygeister...*, op. cit. Conçu comme une réaction aux écrits des libres penseurs français, notamment aux *Questions sur l'Encyclopédie* (1770-1772) de Voltaire, le texte de Haller ne paraît en français qu'en 1780 sous le titre : *Lettres de feu Mr. de Haller contre M. de Voltaire*, trad. de l'allemand par F. L. König, 2 vol., Berne, chez la nouvelle Société typographique ; Lausanne, chez la Société typographique, 1780.

¹⁵⁵¹ Lettre de Joseph-Ferdinand Lex à Haller, le 24 juin 1777.

cette volonté de contrôler le champ de la communication et les termes de la polémique, oblige le savant à connaître avec précision les adversaires auxquels il se confronte.

3- La « cabale Philosophique¹⁵⁵² »

a- Du bon usage de la philosophie

A l'heure de leur triomphe, les philosophes usent tant du registre « philosophique », que le sens en paraît souvent équivoque. Alors qu'à la fin du XVII^e siècle, le *Dictionnaire* de l'Académie désigne en premier lieu par ce vocable la personne du savant, au XVIII^e siècle, l'on introduit l'idée de libre-pensée pour en affiner la définition. Dès lors, le terme se caractérise par sa pluralité car les opposants à la libre-pensée se prétendent également philosophes¹⁵⁵³. L'acception et l'usage du mot même de philosophe sous la plume de Haller, comme sous celle des Français qui rendent compte de ses travaux, doivent donc être précisés. Il convient aussi de s'interroger sur la place et le sens qu'occupe ce mot dans la communication qu'il entretient avec les Français. Puisqu'il doit lui-même se positionner face à la libre-pensée et qu'il trouve une partie de son identité dans la contradiction avec les esprits forts, pour sa part, Haller n'utilise pas de façon abusive le terme de philosophe, qui est plutôt une variable de ses dialogues en fonction de ses interlocuteurs. En revanche, les qualités de philosophe qu'on lui prête lui ont gagné l'estime du public français. Afin de séduire le lecteur, l'auteur de la préface du libraire à l'édition française des *Poésies* de Haller précise que « L'Esprit philosophique de quelques unes de ces Pièces, la force, l'exactitude des expressions, et la richesse des pensées en ont rendu la traduction souvent difficile¹⁵⁵⁴. » C'est donc la philosophie de Haller, autrement dit sa foi dans la vertu et les valeurs morales, qui aurait conquis l'exigeant lectorat français. Fréron qui s'oppose à Voltaire et aux esprits forts, le voit comme un modèle de « vrai philosophe ». Tout en rappelant la rivalité et les dissensions entre Haller et Voltaire, il révèle que la stratégie du premier, qui a porté leurs

¹⁵⁵² L'expression « cabale Philosophique » se trouve dans la lettre de Haller à Bonnet, le 28 décembre 1761. *The correspondence...*, op. cit., p. 249.

¹⁵⁵³ Jin Lu, « *Qu'est-ce qu'un philosophe?* » *Éléments d'une enquête sur l'usage d'un mot au siècle des Lumières*, Les Presses de l'université de Laval, 2005. p. 11 : « Notre étude entend remettre en question l'attribution exclusive du titre de philosophes à un seul groupe, attribution qu'une partie importante de la République des Lettres n'a cessé en son temps de contester. La diversité des définitions du philosophe ne fait que mieux montrer la fortune du terme qui englobe, dans sa richesse, dans sa diversité et son ambiguïté, les aspirations et les préoccupations divergentes d'écrivains au cours d'une époque foisonnante. »

¹⁵⁵⁴ *Poésies de Monsieur de Haller*. Traduites de l'allemand, à Zurich, chez Heidegger & Compagnie, 1752.

différends sur la scène publique en publiant leurs lettres a fonctionné : « Il a paru en Suisse plusieurs petits écrits qui ont aisément troublé M. de *Voltaire* dans sa douce retraite des *Délices*,

Delicia domini, nec quid speraret habebat :

Il s'en est plaint par une lettre à M. de *Haller*, ce grand Poète & ce vrai Philosophe. La belle chose, Monsieur, que la réponse de ce dernier ! Tous les gens de Lettres devroient l'avoir imprimée & encadrée dans leur cabinet¹⁵⁵⁵. »

Les poèmes de Haller développent en effet tous les grands thèmes des Lumières, les descriptions de la nature et les réflexions sur la cosmogonie remplissent leur vocation didactique et philosophique¹⁵⁵⁶. L'écrivain conçoit sa poésie comme l'expression des questions philosophiques de son époque ; s'inspirer de la nature permet de toucher le cœur du lecteur. A propos des Alpes, Fréron observe « (...) que par-tout M. *Haller* fond, si je puis le dire, la Philosophie dans le sentiment (...) »¹⁵⁵⁷. » La philosophie consiste ici à permettre à l'homme de retrouver la vérité cachée dans la nature, et par là reconnaître l'œuvre du Créateur.

Tant que le topique de philosophe sert à désigner d'une façon assez large les esprits éclairés en quête de savoir et de vérité, Haller compte au nombre de ceux-ci. Devant l'insatisfaction qu'éprouve le Bernois devant le second tome de ses *Elementa*, Bonnet reconnaît en lui l'attitude d'un vrai « Philosophe », celle pleine d'humilité d'un esprit ouvert à l'autocritique, conscient de l'impossible perfection¹⁵⁵⁸. Au contraire, lorsque le terme sert à identifier ceux qui revendiquent leur appartenance aux esprits les plus libres et les plus contestataires, il ne peut plus s'agir d'y inclure Haller. Il est donc rarement question de philosophes et de philosophie dans les lettres de ses correspondants français. Tout au plus celui-ci est-il vu comme un « philosophe aimable » par Malomont ou bien Thiery lui fait-il part de son aspiration à se retirer en Suisse, pour y vivre comme un philosophe, c'est-à-dire loin des tourments du monde. Toutefois, il est vrai que Tressan de la Vergne, dont l'attitude envers les esprits les plus éclairés est ambiguë car s'il est proche des encyclopédistes, il n'en attaque pas moins les philosophes, considère Haller comme un « grand philosophe grand poete et grand cytoyen »¹⁵⁵⁹.

¹⁵⁵⁵ *L'Année littéraire*, 1760, tome V, p. 190-192 ; p. 192-193. Fréron évoque la lettre de Voltaire à Haller du 26 février 1759, et la réponse rédigée par le Bernois le 16 mars 1759. Voltaire, *Correspondance*, op. cit., t. V, p. 396. .

¹⁵⁵⁶ R.Toellner, *A. von Haller. Über die Einheit...*, op. cit., p. 38.

¹⁵⁵⁷ *L'Année littéraire*, 1760, tome V, p. 3-19.

¹⁵⁵⁸ Lettre de Bonnet à Haller, le 23 février 1760. *The correspondence...*, op. cit. p. 190.

¹⁵⁵⁹ Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 28 avril 1756.

Il est très révélateur que la comtesse de Bentinck, en contact avec les philosophes français de la cour de Frédéric II, use davantage de leur vocabulaire pour décrire la nature de Haller, ce « philosophe équitable¹⁵⁶⁰ », ce « vray cosmopolite¹⁵⁶¹ », celui dont la philosophie lui sert de repos et la protège des conflits du monde¹⁵⁶². Dans cette ère de faux-semblant, rencontrer un authentique philosophe est rare et il convient de le lui faire savoir¹⁵⁶³. Affirmant être une zélée protestante, la comtesse se déclare opposée au catholicisme qu'elle abhorre, et demande à Haller de l'aider à se faire une opinion sur la religion car il a l'œil plus philosophique qu'elle¹⁵⁶⁴. De même, Grimm, parfaitement inséré dans les milieux éclairés parisiens, voit aussi en Haller « l'homme, le philosophe, l'ami de la vertu et du vrai bonheur de l'homme qui est la véritable liberté¹⁵⁶⁵. »

Chez Haller, la philosophie a une forte connotation morale, et c'est en ce sens que ses contemporains comprennent ses textes. A Genève, il est estimé comme un « grand Philosophe et [un] Philosophe Chrétien¹⁵⁶⁶. » En revanche, Bonnet enchérit encore sur la méfiance que lui inspirent ceux qui proclament leur appartenance au parti des philosophes : « Vous m'exhortés à me défier de nos Philosophes du Siècle : qui s'en défie plus que moi¹⁵⁶⁷? » Si les philosophes se reconnaissent entre eux, vouloir s'en démarquer génère un lien entre d'autres groupes. Un épisode marque clairement le refus de Haller d'être assimilé au milieu des philosophes. Partisan de ces derniers, le chevalier de Sainte-Aldegonde rend visite à Haller à qui la fougue et l'enthousiasme du jeune homme déplaisent au plus point. Comble de malséance, le chevalier entreprend à tort de parler à son hôte comme à un philosophe. Le Bernois s'en plaint par ces termes à son ami Bonnet : « J'ai eu une conversation très désagréable avec lui. (...) Je le crois bien mécontent de moi, et bien détrompé de la bonne idée qu'il en avait conçue : il me prenoit pour un Philosophe¹⁵⁶⁸. » Cette méprise renforce les griefs du Bernois qui reproche aux Français d'être incapables d'appréhender la diversité intellectuelle de l'Europe savante, puisque pour eux un esprit éclairé doit se joindre à la bannière des philosophes.

¹⁵⁶⁰ Lettre de Charlotte de Bentinck à Haller, le 20 février 1753. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », *op. cit.*, p. 261.

¹⁵⁶¹ Lettre de Charlotte de Bentinck à Haller, le 26 avril 1755. *Ibid.*, p. 280.

¹⁵⁶² « Je n'ay rien de plus pressé que de m'informer (...) si votre âme philosophique est contente de cette position solitaire. », lettre de Charlotte de Bentinck à Haller, le 12 décembre 1754. *Ibid.*, p. 273.

¹⁵⁶³ Lettre de Charlotte de Bentinck à Haller, le 3 octobre 1758. *Ibid.*, p. 313.

¹⁵⁶⁴ Lettre de Bentinck à Haller, le 3 octobre 1758. *Ibid.*, p. 314.

¹⁵⁶⁵ Lettre de Friedrich Melchior Grimm à Haller, le 7 septembre 1752.

¹⁵⁶⁶ Lettre de Saussure à Haller, le 23 octobre 1762. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 111.

¹⁵⁶⁷ Lettre de Bonnet à Haller, le 25 mai 1769. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 822.

¹⁵⁶⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 août 1774. *Ibid.*, p. 1134.

En revanche, le bon déroulement de la communication passe donc par l'adoption d'un champ sémantique commun. Lorsqu'il s'adresse à Maupertuis, Haller emprunte plus volontiers le vocabulaire des Lumières françaises¹⁵⁶⁹ que lorsqu'il écrit à Thiery, Housset ou Rast de Maupas. Dans ses lettres envoyées au président de l'Académie de Berlin, Haller utilise le terme de philosophe comme un mot de circonstance, presque comme un sésame qui doit lui valoir les bonnes grâces et le soutien de Maupertuis dans la polémique qui l'oppose à La Mettrie¹⁵⁷⁰. Il se présente donc comme un philosophe, un sage prêt à adopter le parti du milieu et c'est sur le même ton que Maupertuis compose ses réponses¹⁵⁷¹. Si les philosophes français revendiquent dans cette appellation un aspect contestataire, dans le commerce entre les deux académiciens, le terme de philosophe recouvre plutôt l'homme de talents qui se distingue des autres hommes par ses études savantes et son aspiration à la réflexion et à la vérité. L'aspect formel et académique, ainsi que les allusions élitistes des lettres de Haller à Maupertuis, trahissent l'adoption du langage du temps, un mimétisme de la scène française¹⁵⁷². Refuser d'être philosophe provoque la suspicion et Voltaire le fait habilement sentir à Haller, en lui rappelant les dérives de l'intolérance calviniste qui a conduit à la condamnation de Servet : « (...) ce n'est pas assez d'être physicien, je vous crois philosophe (...) »¹⁵⁷³. » Signe qu'il convient de préciser l'acception de ce terme polysémique, Voltaire ajoute que le philosophe est celui qui vit libre et heureux sur ses terres. Implicitement, l'écrivain établit un consensus autour du terme de philosophe ; Haller, gouverneur d'Aigle, seigneur de Goumoens et Jus, attaché à ses terres et à un gouvernement équitable ne peut que souscrire à ces propos¹⁵⁷⁴. Toutefois, qu'un personnage tel que Voltaire s'avise de le nommer philosophe, rend nécessaire de s'accorder sur le sens du mot : « Si par Philosophe vous entendés un homme, qui s'applique à se rendre meilleur, à surmonter ses passions, & à éclairer un esprit revolté dès sa premiere jeunesse contre le joug de l'autorité, je ne refuserai

¹⁵⁶⁹ Tout comme Haller se dénomme lui-même le « Cosmopolite » lorsqu'il traite des affaires politiques : il recourt alors au vocabulaire du temps mais dans un sens déterminé et circonstanciel. Ceci se vérifie dans plusieurs de ses lettres à Bonnet, ainsi que dans son courrier adressé à Saussure en date du 26 décembre 1765. *The correspondence between..., op. cit.*, p. 222.

¹⁵⁷⁰ Pour obtenir juste cause dans le scandale causé par La Mettrie, Haller demande à Maupertuis de lui accorder son soutien, espérant que le président de l'Académie de Berlin aura quelque influence sur son compatriote breton, également réfugié en Prusse. Cependant Maupertuis se dérobe avec élégance à cette requête.

¹⁵⁷¹ Lettres de Haller à Maupertuis du 12 octobre 1749 et du 10 novembre 1751. Lettre de Maupertuis à Haller, le 25 octobre 1749. *Maupertuis et ses correspondants..., op. cit.*, p. 182 ; p. 202 ; p. 184.

¹⁵⁷² Lettre de Haller à Maupertuis, le 21 décembre 1749. *Ibid.*, p. 193. C'est en particulier le cas lorsque Haller s'exprime sur l'instrument de la providence.

¹⁵⁷³ Lettre de Voltaire à Haller, le 24 mars 1759. Voltaire, *Correspondance, op. cit.*, t. V, p. 431.

¹⁵⁷⁴ Lettre de Haller à Voltaire, le 11 avril 1759 : « Vous ignorez apparemment que je suis agriculteur (...). Un marais desséché, sur lequel je ferai une récolte, une colline couverte d'épines, qui rendrait de l'esparsette par mes soins, voilà les conquêtes que j'aime à faire (...). » Cité dans M. Stuber, « Vous ignorez que je suis cultivateur », dans *Hallers Netz..., op. cit.*, p. 518.

pas ce caractère. Mais de tous les effets de la Philosophie celui que j'ambitionnerais le plus, ce seroit celui de la tranquillité d'un Socrate vis-à-vis d'un Aristophane, ou d'un Anytus. Exposés de tous côtés aux médisances & aux jugemens injustes, nous ne pouvons être heureux qu'à force d'insensibilité¹⁵⁷⁵. »

Ainsi, Haller identifie les auteurs qui revendiquent leur appartenance au mouvement philosophique¹⁵⁷⁶ et lorsqu'il analyse les arguments qui leur sont propres, il peut lui arriver d'emprunter leur vocabulaire¹⁵⁷⁷. En creux des reproches dirigés par Haller à l'encontre de Voltaire, se dessine sa compréhension du terme « philosophie » dont le but est d'apporter la sagesse¹⁵⁷⁸. Assurément l'excitation que procure l'affaire Grasset¹⁵⁷⁹ à Voltaire montre que ce dernier est loin d'être pourvu de cette qualité. En voulant se substituer à la religion, la philosophie devrait calmer les troubles de l'âme, mais Haller a tôt fait de constater qu'elle n'y parvient pas et il note : « En verité cette philosophie dont on aime a faire parade, est bien peu de chose ; c'est une medecine, qui ne guerit pas du moindre mal¹⁵⁸⁰. » L'usage usurpé de l'adjectif philosophique se retrouve également dans la recension des *Contes philosophiques et moraux* de La Dixmérie. Haller y mesure les écarts sémantiques entre la France et l'Allemagne où la philosophie est conçue comme un système rigoureux, ce qui n'est pas bien entendu par les Français pour lesquels elle est surtout le signe d'une contestation¹⁵⁸¹.

D'autre part, dans son désir d'identifier les meneurs de la « cabale Philosophique », Haller est amené à s'informer du déroulement de la rédaction et de la publication de l'*Encyclopédie*. Les discussions et les scandales qui accompagnent le travail des encyclopédistes, l'ampleur de la tâche qu'ils se sont fixés, accroissent la visibilité des

¹⁵⁷⁵ « Troisième Réponse à Mr. de Voltaire », *Briefe des Hrn. von Voltaire mit den Antworten*, dans *Sammlung kleiner Hallerischer Schriften*, 3 Bände, verbesserte und vermehrte Aufl., Bern, im Verlag Emanuel Hallers, Band 3, 1772, p. 357-373, p. 370.

¹⁵⁷⁶ Lettre de Bonnet à Haller, le 23 mai 1760. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 202.

¹⁵⁷⁷ « Il voudra bien mieux eclairer l'Europe, que de precher a des sourds : et de prodiguer la raison a des gens, qui n'ont que de la passion. », lettre de Haller à Bonnet, le 26 mars 1768. *Ibid.*, p. 743.

¹⁵⁷⁸ « Etayés Vous Monsieur de la Philosophie, cherchez dans la verité le bien, qui ne se trouve pas dans la société. », lettre de Haller à Saussure, le 27 août 1766. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 292.

¹⁵⁷⁹ Après avoir accusé Grasset de posséder sans autorisation des copies de *La Pucelle*, Voltaire se contrarie en 1759 de la publication chez ce libraire d'un ouvrage intitulé *Guerre à M. de Voltaire*. Cet ouvrage se compose de plusieurs écrits dont la *Lettre à Thiérot* désavouée par le philosophe.

¹⁵⁸⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 23 juillet 1759. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 172.

¹⁵⁸¹ Il s'agit des *Contes philosophiques et moraux* (1765) de Nicolas Bricaire de La Dixmérie (1731-1791), homme de lettres proche de Voltaire qu'il a introduit dans la Loge maçonnique des « Neuf-Sœurs ». La recension de l'ouvrage figure dans les *GGA*, 1770, p. 7 : « Wir sehen die Absicht des Titels philosophiques nicht; denn diese Erzählungen sind alle im verliebten Geschmacke voll Witz und Anmuth; aber von keiner in Deutschland diesen Nahmen tragenden Philosophie. » ; « Nous ne voyons pas l'intention philosophique contenue dans le titre ; car ces contes sont tous, selon le goût courtois, plein d'esprit et de grâce ; mais aucun ne possède ce que l'on désigne comme philosophie en Allemagne. »,

philosophes en Europe, ce qui incite presque à les confondre avec eux. Parfois, les principaux contributeurs de l'*Encyclopédie* sont tout bonnement nommés les philosophes¹⁵⁸² et en ce sens, le rôle joué par d'Alembert dans l'entreprise lui vaut le titre de « chef des Cacouacs¹⁵⁸³ ». Pourtant, sollicité pour participer aux *Suppléments* dès 1769, Haller émet un premier refus avant d'accepter de rédiger les articles de physiologie et d'anatomie pour les premiers volumes qui paraissent à partir de 1776¹⁵⁸⁴. Conscient de l'ambiguïté de la situation, Haller justifie sa contribution en prétendant profiter de l'entreprise pour en corriger les faiblesses, confondre la pensée des philosophes et rétablir ce qu'il estime être la vérité. Si l'on compare le projet initial de l'*Encyclopédie* avec les motivations exposées par Haller auprès de Bonnet, la pénétration de motifs très personnels avec l'ambition de faire passer un savoir conforme à ses vues, ressort clairement¹⁵⁸⁵. Pour Diderot, l'*Encyclopédie* n'a pas seulement une fonction de transmission des connaissances car il estime devoir poser un vrai regard critique sur l'origine et les usages des connaissances. Le philosophe insiste sur les lacunes du savoir et donne l'apprentissage de la critique comme fin première de l'article¹⁵⁸⁶ : « Le but d'une *encyclopédie* est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre ; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous ; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été inutiles pour les siècles qui succéderont ; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux et plus heureux, et que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain¹⁵⁸⁷. » Haller n'aurait sans doute pas désapprouvé ce projet, tel qu'il est ici formulé, ni l'allusion au Chancelier Bacon que fait Diderot pour répondre à un article des *Mémoires de Trévoux*, ni la préoccupation d'ancrer les travaux dans le temps et la continuité des échelles générationnelles.

En outre, la relation au savoir encyclopédique oblige à définir quelle est la

¹⁵⁸² Lettre de Haller à Bonnet, le 18 avril 1772. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1013.

¹⁵⁸³ Lettre de Haller à Bonnet, le 21 janvier 1760. *Ibid.*, p. 189.

¹⁵⁸⁴ Pour la liste des articles rédigés par Haller dans les *Suppléments* de l'*Encyclopédie*, se référer à la *Bibliographia Halleriana*, *op. cit.*, p. 89-95.

¹⁵⁸⁵ Pour une première analyse de l'implication de Haller dans la rédaction des *Suppléments* de l'*Encyclopédie* voir : E. Hintzsche, « Albrecht von Hallers Tätigkeit als Enzyklopädist », *Clio Medica, Acta Academiae Internationalis Historiae Medicinae*, Oxford ; New York ; London ; Paris, Pergamon Press LTD, 1965-1966, vol. 1, p. 235-254. L'auteur y reconstitue les étapes des liaisons entre Haller et les dirigeants de l'*Encyclopédie* ainsi qu'une brève analyse du contenu et de la conception des articles qu'il rédige.

¹⁵⁸⁶ Marie Leca-Tsiomis, *Ecrire l'Encyclopédie : Diderot, de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, p. 251 : « La fonction de recueil est indissociable de la critique du recueil lui-même et ce n'est pas de masquer les carences qu'il s'agit, mais de les dévoiler. Pour Diderot, "encyclopédier", est, tout à la fois, transmettre les connaissances et mettre en évidence les béances du savoir. Quant à la logique du dictionnaire, *i.e.* de la nomenclature alphabétique, elle est en même temps suivie et dénoncée (...). »

¹⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 246. Voir la définition du terme « Encyclopédie » par Diderot, dans l'*Encyclopédie...*, *op. cit.*, tome V, 1755.

conception du savoir qui se développe : veut-on peindre une vue d'ensemble des connaissances ou affiner des recherches sur un point précis, à la manière des travaux d'un Réaumur ou d'un Trembley ? Très sensible à l'idée de progression et d'approfondissement du savoir, Haller se retrouve tout à fait dans cette mouvance intellectuelle qui aspire à rassembler, trier et classer le savoir, tout en émettant la réserve que cette tentative n'est humainement pas possible. Critiquer et organiser clairement le savoir appartiennent aussi aux ambitions du savant bernois qui les matérialise dans son *Methodus studii medici* et ses *Bibliothecae*. Mais bien entendu, l'aspect subversif de la critique telle qu'elle conçue par Diderot ou d'Alembert ne compte pas parmi ses exigences¹⁵⁸⁸. L'*Encyclopédie* incarne les ambiguïtés de la relation des Lumières françaises au savoir et au pouvoir, or Haller, pour lequel l'idée d'accroître les connaissances importe plus que la contestation du pouvoir, ne se situe pas dans cette perspective. D'ailleurs, à l'instar des imitations italiennes, l'*Encyclopédie* d'Yverdon à laquelle il participe à partir de 1772, diminue l'audace de l'édition française en en augmentant d'autant le cercle d'audience car les lecteurs distinguent la volonté d'informer de celle de critiquer et transformer la société¹⁵⁸⁹.

Paradoxalement, sa contribution aux *Suppléments* de l'*Encyclopédie* permet de comprendre Haller comme un intermédiaire culturel, car la définition de ce type d'acteur donnée par Christiane Berkvens-Stevelinck prend ici tout son sens : « (...) on peut définir l'intermédiaire culturel comme un membre de la République des Lettres qui se considère lui-même comme un trait d'union entre des mouvances culturelles différentes, qu'il s'agisse de pays, de langues, de milieux, d'espaces religieux ou philosophiques. Un intermédiaire est donc quelqu'un qui transmet des valeurs culturelles d'une mouvance à une autre et qui en est conscient¹⁵⁹⁰. » Soucieux de convaincre les lecteurs de l'*Encyclopédie*, Haller pense mettre tout le poids de son autorité dans l'entreprise pour influencer le cours de l'ouvrage. Il en réoriente la direction initiale pour transmettre des idées plus en adéquation avec ses propres vues. Certes, les motivations qui l'incitent à collaborer aux *Suppléments* sont complexes, voire troubles, et la rémunération financière qu'il en attend est un argument qu'il ne faut en aucun

¹⁵⁸⁸ *Ibid.*, p. 252 : « Car la souveraine fonction de l'article de Diderot est l'apprentissage de la critique : elle est de renvoyer dos à dos ces sommes – “ramas” de mots du type *Trévoux* – et leurs lecteurs – qui sont aussi ceux de l'*Encyclopédie*, non ce qu'est cette plante lointaine ou cet improbable oiseau, mais une forme supérieure de la critique : questionner leurs questionnements et même en rire. »

Voir également le travail de Véronique Le Ru, *Subversives lumières : l'« Encyclopédie » comme machine de guerre*, Paris, C.N.R.S., 2007. Le système de renvois à l'œuvre dans l'*Encyclopédie* est éminemment subversif puisqu'il fait passer critiques et contestations plus facilement que dans un système de classement alphabétique classique.

¹⁵⁸⁹ Daniel Roche, « L'*Encyclopédie* et les pratiques du savoir au XVIIIe siècle », dans *Tous les savoirs du monde...*, p. 370-376, p. 376.

¹⁵⁹⁰ *Les grands intermédiaires culturels...*, op.cit., p. 24.

cas négliger. Toutefois, il s'est attelé à la tâche avec un vrai souci de perfectionnement du savoir. L'*Encyclopédie* étant une entreprise où la construction d'un savoir normatif est réellement mise à nu, il est pertinent de se demander quelle place y occupe Haller. La première version de l'ouvrage comptait la participation de nombreux médecins de Montpellier, qui avaient fixé la pensée vitaliste. Dans les *Suppléments* de l'*Encyclopédie*, l'esprit des articles de médecine, est davantage dicté par les conceptions de Haller¹⁵⁹¹. Ainsi l'*Encyclopédie* ne véhicule pas un savoir fixé mais elle est une instance où le savoir se construit, se projette et se réfléchit, et elle constitue en ce sens un réel vecteur de transfert intellectuel. Haller considère sa participation à ce projet scientifique collectif comme un support de diffusion de ses idées et il l'investit de ses propres ambitions. Les articles qu'il livre sont reconnaissables car ils portent la marque de son inclination pour une érudition critique, notamment dans les savants commentaires qu'il fait des auteurs du passé, en particulier de Boerhaave. L'Helvétie a développé, détaillé, complété et rectifié les précédents articles de l'*Encyclopédie*. Dans l'article « Adipeux¹⁵⁹² », il reformule et conteste les théories de Malpighi ce qui le place dans une position de passeur et de commentateur du savoir. Pour l'article « Anatomie », il rajoute quarante-trois colonnes *in folio* qui lui permettent de retracer l'historique de la discipline, et de développer l'évaluation des travaux et des auteurs auxquels il fait référence¹⁵⁹³. Ainsi, alors qu'il a tant critiqué l'*Encyclopédie*, empreinte de la légèreté et de l'esprit plagiaire propres aux Français¹⁵⁹⁴, c'est bien en tant qu'homme de science que Haller se mêle à l'ouvrage. Sa collaboration se veut l'auxiliaire de l'ensemble de ses efforts pour faire percer la vérité scientifique.

Satisfait du résultat, Haller juge son projet réussi¹⁵⁹⁵ car Robinet se montre « (...) content de [son] ouvrage : il n'a pas aperçu les coups qu'[il a] portés à la Philosophie moderne sans faire semblant d'y penser, et par les dogmes et les expériences memes¹⁵⁹⁶. » L'auteur se réjouit d'annoncer à Bonnet qu'il a introduit ses idées sans que les éditeurs s'en rendent compte et qu'il a « glissé des vérités dans ces articles, qui ne sont point du catechisme des Cacouacs...¹⁵⁹⁷ ». Après s'être inquiété de cette collaboration, Bonnet approuve finalement

¹⁵⁹¹ Voir le travail de Roselyne Rey, « Diderot à travers la correspondance entre Haller et Bonnet », dans *Les ennemis de Diderot*. Actes du Colloque organisé par la Société Diderot, Paris, Hôtel de Sully, 25-26 octobre 1991, réunis et édités par Anne-Marie Chouillet, Paris, Klincksieck, 1993, p. 115-126.

¹⁵⁹² « Adipeux », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, t. 18, [Supplément 1, A-B], Amsterdam, M. Rey, 1776, p. 175.

¹⁵⁹³ Erich Hintzsche, « Albrecht von Hallers Tätigkeit als Enzyklopädist », *art. cit.*, p. 249.

¹⁵⁹⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 mars 1758. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 134.

¹⁵⁹⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 25 septembre 1772. *Ibid.*, p. 1044.

¹⁵⁹⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 juillet 1771. *Ibid.*, p. 947.

¹⁵⁹⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 25 mai 1771. *Ibid.*, p. 939.

les vues de son ami, et dès lors il considère les articles fournis par Haller comme un « *Antidote*¹⁵⁹⁸ » à la philosophie moderne.

Enfin, la détermination de Haller à surveiller les manœuvres des philosophes français s'explique en partie parce que la relation entre ces derniers et les membres des Lumières helvètes s'exprime en termes de concurrence. R. Rey, qui s'est attachée à expliquer le point de vue de Haller et de Bonnet sur Diderot à partir des réflexions contenues dans leur correspondance¹⁵⁹⁹, a constaté, avec raison, que c'est le plus souvent Bonnet qui initie les discussions les plus vives sur les philosophes, Haller apparaissant plus modéré. Mais mis en perspective avec l'ensemble de leur relation épistolaire, ce fait peut-être relativisé car on ne peut manquer de voir qu'en réalité, Bonnet attire l'attention de Haller sur nombre de parutions françaises, pas seulement sur celle des philosophes, mais également sur les ouvrages savants de nature polémique - pensons à ceux qui traitent de la génération - comme sur ceux à caractère plus informatif comme le journal de l'abbé Rozier. A travers la figure de Diderot, R. Rey a cependant bien mis en évidence que la polémique « philosophique » recouvre des différences de conceptions épistémologiques ainsi qu'une concurrence en terme de positions et de renommée. Or, faisant sienne l'arme de Voltaire, Haller, alors en poste à Roche, ironise sur l'audience des œuvres de Voltaire, qui gagne même les villages les plus reculés : « Hier on a représenté *Alzire* à Aigle. V[oltaire] doit être glorieux de voir sa muse animer les habitants d'un petit bourg caché dans un recoin des Alpes¹⁶⁰⁰. » Céder à la tentation de ridiculiser Voltaire est certes plaisante - et Haller ne manque pas d'imagination pour l'affubler de surnoms péjoratifs¹⁶⁰¹ - mais assurément voir ses pièces et ses idées pénétrer les communautés villageoises helvètes ne doit pas manquer de le contrarier. La prétention des philosophes à dominer la scène intellectuelle européenne va de pair avec leur arrogance, bien mauvais présupposé épistémologique. Voltaire est profondément égocentrique¹⁶⁰², s'octroyant même le droit d'être le sujet de ses écrits, quant aux philosophes, Haller « les trouve d'ailleurs trop fiers, trop decisifs, trop prevenus en faveur d'eux-mêmes, et Diderot le premier¹⁶⁰³. »

¹⁵⁹⁸ Lettre de Bonnet à Haller, le 20 juillet 1771. *Ibid.*, p. 950.

¹⁵⁹⁹ R. Rey, « Diderot à travers la correspondance... », *art. cit.*

¹⁶⁰⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 23 mars 1762. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 268.

¹⁶⁰¹ Dans leur correspondance, Haller et Bonnet multiplient les appellations détournées pour désigner Voltaire. Celui-ci est nommé par exemple « l'Aretin », « le Brochurier », « le comte de Tournai », « le philosophe à quatre pattes » ou encore « l'Antéchrist », comme si multiplier les appellations était nécessaire pour saisir la complexité et l'omniprésence du personnage.

¹⁶⁰² Lettre de Haller à Bonnet, le 31 juillet 1761. *Ibid.*, p. 242.

¹⁶⁰³ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 juin 1759. *Ibid.*, p. 169.

Le caractère entreprenant des philosophes n'échappe pas à Haller qui exprime son mépris pour ces prétendus héros. L'aversion qu'ils suscitent chez lui génère parfois des assimilations à des écrivains français du passé, comme si la volonté de bravade des philosophes du XVIII^e siècle constituait une tendance longue du patrimoine littéraire français. Ainsi, dans une remarque concernant Montaigne - « Je viens de lire le bagatellier Montaigne. Quel héros pour un philosophe¹⁶⁰⁴ ! » - le parallèle entre l'écrivain du XVI^e siècle et les « héros de Paris » ne peut être ignoré. Haller lit Montaigne en fonction de sa propre vision de la scène française contemporaine. Les écrits du moraliste restent donc superficiels et leur portée réduite car ils ne dégagent pas de vraies sentences morales. De même, Haller fait grief à Voltaire de privilégier la peinture des sentiments à l'élévation morale et ce reproche s'étend aux proches des philosophes, à l'instar du chevalier de Boufflers.

Alors que même les ministres français et les souverains étrangers se tiennent sous l'influence de la fausse philosophie, Haller oppose un ferme refus de se laisser égarer. La sagesse chrétienne s'élève contre les spéculations des philosophes car la félicité se rattache à l'éternité, et non au bonheur terrestre¹⁶⁰⁵. Au demeurant, Bonnet réagit de façon identique, dénonçant les « pseudo-philosophes¹⁶⁰⁶ », qui ne pensent qu'au présent et à la vie terrestre sans s'inquiéter de la punition qui les attend dans l'au-delà. Voltaire a beau être fort acclamé¹⁶⁰⁷, la postérité statuera sur ses mérites¹⁶⁰⁸, et par contraste avec la myopie des philosophes qui ne travaillent pour le temporel, Haller se demande : « Quel sera le sort de cet homme quand il paroitra devant son juge¹⁶⁰⁹. » Bien que sensible aux marques de reconnaissance du monde des lettrés, Haller a toutefois la profonde conviction que la polémique terrestre importe moins que le jugement de Dieu et l'immortalité. La vérité est en jeu, plus que la réputation, et lorsque l'arrogant Voltaire, vulgaire brochurier, s'attelle seul à un projet d'encyclopédie, Haller s'exclame : « Il insulte au moins au Ciel et à la Terre. Abandonnons-le au jugement du Ciel¹⁶¹⁰ »¹⁶¹¹.

¹⁶⁰⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 31 mai 1774. *Ibid.*, p. 1122.

¹⁶⁰⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 15 novembre 1767. *Ibid.*, p. 691.

¹⁶⁰⁶ Lettre de Bonnet à Haller, le 21 novembre 1767. *Ibid.*, p. 692.

¹⁶⁰⁷ Pour les manifestations de la célébration dont jouit Voltaire de son vivant, voir Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998, chapitre X : « Le roi Voltaire », p. 223-241. L'auteur parle même au sujet du philosophe d'« une "apothéose" de son vivant. »

¹⁶⁰⁸ Lettre de Haller à Tissot, le 22 janvier 1762. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 127.

¹⁶⁰⁹ Lettre de Haller à Bonnet, le 12 novembre 1769. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 841.

¹⁶¹⁰ Lettre de Bonnet à Haller, le 29 janvier 1770. *Ibid.*, p. 856.

¹⁶¹¹ « Ce V[oltaire] vient de me causer de mauvais momens : j'ai lu ces melanges remplis de l'impiété la plus amère. Quel moment que celui de son arrivée devant le Juge, et ce moment sera éternel. », lettre de Haller à Saussure, le 20 juillet 1766. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 288.

b- Le cas Voltaire

Ainsi, en dépit de la tendance inhérente au peuple français, prompt à négliger la vertu et la moralité, si l'irrégion gagne tant de terrain dans les esprits, c'est le fait d'individus particuliers, mauvais exemples pour la société à l'instar de Voltaire. Le cas de la relation singulière entre Voltaire et Haller montre justement combien il est difficile de réduire les rapports du Bernois avec les philosophes français à des caractères généraux. Haller est un lecteur assez fin de la scène intellectuelle française pour en percevoir les nuances et les différences. La figure de Voltaire, dont l'aura et la réputation lui attirent nombre d'admirateurs bénéficie d'un traitement particulier chez Haller. Certes, la relation complexe qui se noue entre l'Helvétie et Voltaire a été partiellement analysée¹⁶¹², mais outre que certaines études ne présentent pas assez l'ambiguïté de leurs rapports¹⁶¹³, il n'est pas possible dans notre travail de la passer sous silence, non seulement parce que le second constitue aux yeux du premier un paradigme du philosophe français, mais également parce que les deux hommes ont correspondu directement. De plus, contrairement aux autres philosophes, la relation de Haller avec Voltaire s'accompagne d'une rencontre personnelle, ce qui la rend différente de celle qu'il entretient avec Diderot ou Helvétius. Les deux hommes se rencontrent notamment à Lausanne, ville dans laquelle le Bernois passe un mois en 1757, dans le but de participer à la réorganisation de l'Académie.

La référence à l'oeuvre de Voltaire traverse toute la vie intellectuelle de Haller puisqu'il en parle dès son séjour à Paris. Jeune étudiant, il en achète les œuvres, et devenu lui-même un savant confirmé, il commente le travail de Voltaire dans de nombreuses lettres et critiques. Comparée à sa correspondance avec Bonnet, les échanges de Haller avec Tissot comportent moins d'allusions aux philosophes et de propos virulents à leur encontre ; cependant, parmi les nouvelles sur la production du clan des philosophes c'est le nom de

¹⁶¹² Louis-Edouard Roulet, *Voltaire et les Bernois*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Berne pour l'obtention du grade de docteur, La Chaux-de-Fonds, Imprimerie des coopératives réunies, 1950. On se reportera en particulier au chapitre dix-sept, intitulé significativement « De l'opposition d'un grand esprit », p. 216-227.

M. Stuber *et al.*, « Kommunikationsräume in Hallers Netz », dans *Hallers Netz...*, *op. cit.*, voir en particulier les pages 164-169.

Heinrich Dübi, « Der Briefwechsel zwischen Voltaire und Haller im Jahre 1759: eine Studie », dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 1909, 123, p. 353-356. Peter-Eckhard Knabe, *Die Rezeption der französischen Aufklärung in den « Göttingischen Gelehrten Anzeigen » (1739-1779)*, Klostermann, Frankfurt am Main, 1978. Pour l'analyse que fait Knabe des recensions de Voltaire dans le périodique de Göttingen, voir en particulier, les pages 54-120.

¹⁶¹³ C'est le cas de la thèse de L.-E. Roulet, bridée par l'état lacunaire de l'historiographie hallérienne lors de l'époque de rédaction. L'auteur énonce la teneur du dialogue entre les deux hommes, mais il peint un portrait rigide de Haller qualifié, à tort, de réactionnaire. L'ambiguïté de leur relation n'est pas assez démontrée

Voltaire qui est le plus récurrent¹⁶¹⁴. Parvenu à la fin de sa vie, Haller consacre encore une réponse à ses *Questions sur l'Encyclopédie* sous la forme de ses *Briefe über einige Einwürfe nochlebender Freygeister wider die Offenbarung* (1775-1777). De plus, avec trente-huit recensions ayant trait à son œuvre, Voltaire est l'auteur le plus commenté par le Bernois dans les *GGA*. Remarquons que les comptes rendus de ses écrits sont assez longs alors que Haller rédige le plus souvent de brèves recensions ; or l'on sait que la longueur de ses textes dépend de l'importance qu'il accorde à une œuvre¹⁶¹⁵. L'« éternel causeur de Ferney » est donc à ses yeux une référence symptomatique de la scène littéraire française et chacune de ses parutions attise sa curiosité¹⁶¹⁶. Lors de son séjour parisien, Voltaire était déjà un auteur consacré et il lui suffit de lire Thiery pour se persuader de l'aura de l'écrivain auprès de ses compatriotes : « Mr. de Voltaire paroît rajeunir dans ses écrits. J'admire sa fécondité. Il nous est arrivé 4 à 5 pièces de sa façon qui pour la vivacité sembleroient sortir d'un auteur de 25 ans. C'est lui qui fournit presque toute notre littérature depuis 25 ans¹⁶¹⁷. » L'Helvétie est conscient de la position particulière occupée par Voltaire dans la production littéraire française ; la prolixité et le brillant de ses textes en font un adversaire à sa mesure. Mais pour sa part, Haller rejoint certains contestataires français de Voltaire qui lui reprochent d'écrire encore malgré son grand âge, et dans ses lettres à Bonnet, il n'est pas rare de le voir ironiser sur les ambitions du vieillard de Ferney. Ecrire autant, et sur tous les sujets, n'est certainement pas gage de qualité¹⁶¹⁸, et le tempérament de Haller, qui l'a incité à se détourner de la poésie pour se consacrer à la médecine, y voit le risque de la superficialité. Le projet de Voltaire de rédiger une encyclopédie ne lui inspire que scepticisme et il s'empresse de ruiner, d'une remarque acerbe, les ambitions de son vieil adversaire : « Voltaire une encyclopédie ? sans avoir aucune langue : sans être maître d'aucune science ? à 75 ans, c'est l'excès du délire¹⁶¹⁹. »

Auteur prolifique, incarnant les maux français¹⁶²⁰, Voltaire est donc le sujet de nombreuses recensions parues dans les *GGA*. Bien qu'il désapprouve la ligne directrice de ses

¹⁶¹⁴ Lettres de Haller à Tissot des 15 février 1759, 18 mars 1767 et 5 février 1775. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 73 ; p. 257 ; p. 402. Voltaire est considéré comme spinoziste.

¹⁶¹⁵ Claudia Profos Frick, « *Gegründete Kritik* »..., *op. cit.*, p. 84.

¹⁶¹⁶ A propos du *Dictionnaire philosophique*, Saussure écrit à Haller : « ... comme il m'a paru que vous étiez fort curieux de ce qui sortoit de ce crane, j'ai attendu pour le lire que vous me l'eussiez renvoyé. », lettre de Saussure à Haller, le 21 août 1764. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 192.

¹⁶¹⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 30 juillet 1760. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 201.

¹⁶¹⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 15 novembre 1768 : « Je viens de lire Chinkî, ouvrage de Voltaire ; c'est le moins mau[vais] de ceux qu'il fait en si grande abondance. » *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 783.

¹⁶¹⁹ Lettre de Haller à Bonnet, le 4 février 1770. *Ibid.*, p. 858.

¹⁶²⁰ Le traitement de l'œuvre de Voltaire par Haller ne peut être scindé de la vision générale qu'il développe de la France à la fin de sa vie. Peter-Eckhard Knabe, *Die Rezeption der französischen Aufklärung...*, *op. cit.*, p. 112.

écrits, Haller s'enquiert des nouveaux écrits de Voltaire¹⁶²¹ et cède devant l'expression de ses talents dont il avoue à l'occasion goûter le style¹⁶²². On ne peut réduire les relations de Haller avec les philosophes français à celle qu'il entretient avec Voltaire mais ce dernier personnifie les enjeux du combat que Haller entend mener contre l'expansion de l'esprit philosophique en Europe. Installé aux Délices en 1755, puis à Ferney en 1758, Voltaire use des ressorts de la sociabilité mondaine qu'il a le malheur d'introduire en pays helvète. La vie mondaine et la sociabilité des salons qu'il reproduit à Ferney¹⁶²³, ne peuvent convenir à Haller qui l'accuse de répandre le mauvais exemple des mœurs françaises en Suisse, à l'image du « luxe, ce favori de V[oltaire] (...) »¹⁶²⁴. » On sait combien Haller désapprouve la tentation du luxe, contraire à l'idéal chrétien puisqu'il empêche d'être attentif aux autres et de pratiquer la charité.

Les divisions entre Berne et Genève¹⁶²⁵, leurs évolutions culturelles et politiques différentes se mesurent aussi à l'aune de la réception faite aux philosophes français. Haller et Bonnet cherchent à établir la géographie de la diffusion de la pensée voltairienne, et ils font de même avec celle de Rousseau au sein des cantons suisses. La présence physique de Voltaire en terre helvète est une source d'inquiétude, tout autant qu'une source d'émulation, car il faut répondre à l'impiété de ses écrits ce qui oblige à surveiller ses actes et ses dires. La comtesse de Bentinck ne s'y trompe pas lorsqu'elle demande à Haller : « Comment apres cela gouvernez vous Mr. de Voltaire dans votre voisinage¹⁶²⁶? » Le savant bernois sent bien que Voltaire, lassé de ses errances, n'entend pas quitter son refuge de Ferney, ce qui lui inspire une remarque équivoque : « Il y a apparence que la Suisse le conservera et que ses dépouilles mortelles nous resteront. Je souhaite que cet honneur nous arive aussi tard qu'il sera possible¹⁶²⁷. » Pour Haller, Voltaire est certainement moins populaire à Berne que dans les autres villes suisses. A Berne, un certain discrédit pèse sur le philosophe¹⁶²⁸, alors qu'à

¹⁶²¹ Lettre de Haller à Tissot, le 28 septembre 1761. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 120. Haller demande à Tissot s'il peut lui envoyer la tragédie *Zulime* de Voltaire.

¹⁶²² Lettre de Haller à Bonnet, le 2 septembre 1770 : « Le persiflage de Voltaire m'a fait rire malgré mon indignation. » *The correspondence...*, op. cit., p. 894.

¹⁶²³ « Il employe ses richesses a faire des amis, a bien recevoir le monde, a donner des soupers. », lettre de Haller à Charlotte de Bentinck, le 25 octobre 1755. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », op. cit., p. 297. Dans *Le monde des salons...*, op. cit., Antoine Lilti rappelle que Voltaire transfère les mondanités parisiennes à Ferney.

¹⁶²⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 28 juin 1762. *The correspondence...*, op. cit., p. 289.

¹⁶²⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 5 juillet 1770. *Ibid.*, p. 884. Haller explique à Bonnet que leur amitié, lui vaut la suspicion de ses concitoyens lorsqu'il prend position pour une alliance entre Berne et Genève.

¹⁶²⁶ Lettre de Charlotte de Bentinck à Haller, le 5 octobre 1755. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », op. cit., p. 295.

¹⁶²⁷ Lettre de Haller à Charlotte de Bentinck, le 15 juillet 1756. *Ibid.*, p. 301.

¹⁶²⁸ Lettre de Haller à Saussure, le 31 décembre 1765. *The correspondence between...*, op. cit., p. 225. Haller parle de la censure faite à Berne de cinq « abominables livres (...) sortis de la plume de V[oltaire]. »

Genève et à Zürich on le lit plus volontiers¹⁶²⁹. Les talents de Voltaire ne lui servent pas à défendre de justes vues, et fait plus grave, il est convaincu d'avoir intrigué dans l'affaire du Versoix dans le dessein de nuire à Genève¹⁶³⁰, ce qui attise la colère de Bonnet. Il est aussi possible que les liens ambigus que l'écrivain a noué avec sa propre patrie, puis avec le roi de Prusse dérangent les patriotes affirmés que sont Haller et Bonnet. Voltaire devient le symbole du Français qui croit pouvoir interférer librement dans la vie des cantons helvètes dont il perturbe la tranquillité. Tracassier, sa volonté de travailler à sa propre gloire le mène à détruire sa patrie et la société^{1631 1632}. Le philosophe exilé est l'objet de nombreuses rumeurs : ses livres, les visites qu'il reçoit, l'état de ses finances, ses relations avec madame Denis attirent l'attention de ses voisins et les informations le concernant circulent dans les cercles savants européens. Epiant les paroles et les gestes de son voisin de Ferney, Bonnet s'empresse de communiquer les pièces de Voltaire, les potins, les scandales liés à son nom¹⁶³³. La comtesse de Bentinck use de l'intermédiaire de Haller pour obtenir des nouvelles de Voltaire et réciproquement, elle instruit son ami bernois des opinions du philosophe sur la guerre¹⁶³⁴. A l'évidence, le cas Voltaire intéresse Haller, car lorsque la comtesse s'enquiert de nouvelles à son sujet, il se donne la peine de s'informer très rapidement¹⁶³⁵, en premier lieu auprès du fidèle Bonnet¹⁶³⁶.

Plus fondamentalement, les divergences qui séparent Haller et Voltaire touchent la conception et l'orientation de la production du savoir. Le premier ne peut concéder au philosophe sa légèreté et son audace à vouloir faire œuvre de science alors qu'il n'est pas spécialiste¹⁶³⁷. Ses aspirations à une science plus professionnelle, aspirations qu'il a pu

¹⁶²⁹ Lettre de Haller à Bonnet, le 12 novembre 1769. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 842.

¹⁶³⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 3 novembre 1767 ; lettre de Bonnet à Haller, le 6 novembre 1767. *Ibid.*, p. 680 et p. 684.

¹⁶³¹ Lettre de Haller à Saussure, le 19 décembre 1765. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 219.

¹⁶³² « Ce tracassier de V[oltaire]. D'un côté il travaille pour les Sirvens, et fait du bien à une famille, et de l'autre il met le trouble dans une Ville entière. Vanité partout et envie d'être mêlé aux affaires. », lettre de Haller à Saussure, le 4 février 1766. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 244. Voltaire emploie donc ses talents à un usage contraire à celui qu'en fait Haller qui entend agir pour le bien commun.

¹⁶³³ Lettre de Bonnet à Haller, le 12 août 1760. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 214.

¹⁶³⁴ Lettre de Bentinck à Haller, le 3 octobre 1758. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », *op. cit.*, p. 315.

¹⁶³⁵ Lettre de Bentinck à Haller, le 30 mars 1768 et lettre de Haller à Bentinck, le 16 avril 1768. *Ibid.*, p. 322-325.

¹⁶³⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 11 avril 1768. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 744.

¹⁶³⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 20 avril 1773. *Ibid.*, p. 1078. Le 10 septembre 1768, commentant les tentatives de Voltaire qui veut reproduire les expériences sur la génération de Spallanzani, Bonnet avait écrit à Haller : « Le Poète s'est mis de son côté à mutiler des Limaçons ; il a vu quelques reproductions, et il en a été plus joyeux que d'un Poème. » Haller glisse un reproche voilé mais identique à propos de Fontenelle dans une lettre à Bonnet datée du 4 mai 1759 : « On disoit de M. de F[ontenel]le mechamment, il est poete avec les philosophes, et physicien avec les poetes. » *Ibid.*, p. 166.

appliquer dans le cadre moderne de l'université et de l'académie de Göttingen, ne lui font pas voir d'un bon œil les travaux peu rigoureux d'amateurs éclairés. Les maladroites et les erreurs de connaissances de Voltaire s'essayant à la science, concernent aussi ses essais philosophiques. Blandine Kriegel, suivant en cela les conclusions de René Pomeau, voit dans l'œuvre d'historien de Voltaire une véritable bataille contre le poids de l'érudition. Ce refus de l'érudition devient un des mobiles de la désapprobation de Haller contre Voltaire. En effet, si l'axe central de la pensée de l'écrivain, sa réflexion innovante en terme de civilisation et son rejet de l'histoire savante condamnée comme stérile, se sont révélés être une source d'inspiration pour les historiens du XIXe siècle, il s'avère qu'il a aussi mésestimé les apports de l'érudition. Haller s'introduit facilement dans la brèche ouverte par les lacunes de son adversaire. D'autres faiblesses de Voltaire sont aussi soulignées, notamment sa mauvaise connaissance de l'allemand qui l'entraîne à des comparaisons hâtives avec le français¹⁶³⁸.

En réalité, les lignes directrices de leur vision religieuse les opposent tout autant que leurs méthodes de réflexion et de rédaction. Dans son approche de l'histoire, Voltaire critique l'érudition et, rejetant l'idée d'une théodicée, propose un plan d'ensemble guidé par la victoire progressive de la raison¹⁶³⁹. Ce procédé est en décalage avec la méthode de Haller qui, dans ses *Briefe über einige Einwürfe nochlebender Freygeister* relève systématiquement les erreurs et les approximations de connaissances de Voltaire¹⁶⁴⁰. Non seulement leurs résultats s'opposent, mais en plus, leurs méthodes et leur compréhension du sens de l'histoire divergent. Haller est convaincu que l'irréligion de Voltaire, comme celle d'autres philosophes, vient de leur manque de connaissances religieuses¹⁶⁴¹. Il pointe inlassablement chaque erreur factuelle et chaque lacune de Voltaire pour rectifier la connaissance faussée. Toutefois, s'il est possible de constater dans les grandes lignes leur opposition à propos du statut de l'érudition, il ne s'agit pas d'une opposition radicale. Non seulement Haller se montre conscient des limites de l'histoire savante, mais en plus, les affrontements entre les deux hommes indiquent une parenté de procédé. En 1751, Voltaire demande à la comtesse de

¹⁶³⁸ En 1764, Voltaire se fait l'éditeur des œuvres de Corneille, publiées sous le titre : *Théâtre de Pierre Corneille avec des commentaires, etc., etc., etc.* Haller en fait la recension dans les *GGA*, 1764, p. 1068-1071, p. 1071.

¹⁶³⁹ Blandine Kriegel, *La défaite de l'érudition*, Paris, P.U.F., 1988, p. 293.

¹⁶⁴⁰ A. von Haller, *Briefe über einige noch lebenden Freygeister...*, zweiter Theil, *op. cit.*, p. 13. Haller écrase Voltaire du poids de son érudition : il est invraisemblable que le philosophe puisse prétendre connaître les langues orientales. Cohen est un poète hébreu et non égyptien, et la langue chaldaïque diffère autant de l'hébreu que le hollandais de l'allemand.

¹⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 151. Voltaire ne comprend pas la signification de la parabole des juifs invités à un mariage et qui omettent de revêtir leurs plus beaux habits. Haller rappelle que ces vêtements symbolisent les qualités des païens prêts à entrer au Ciel et que c'est encore le sens d'une coutume en Arabie selon laquelle les invités d'une noce doivent porter des habits offerts par leur hôte en signe d'intégration à une communauté.

Bentinck de traduire en français l'épître « Die Falschheit menschlicher Tugenden an Herrn Prof. Stähelin¹⁶⁴² » pour l'offrir à Frédéric II, indiquant par cette requête que le thème le séduit. Mais derrière le titre, au goût de l'époque, le contenu n'a pas l'heur de lui plaire. Lorsque la première partie de la traduction lui parvient, Voltaire s'empresse de corriger Haller sur des points précis d'histoire biblique et conclut qu'« Une traduction de ses faussetés déshonorerait Haller en France¹⁶⁴³ », ce qui ne l'empêche pas d'attendre la suite qui « peut s'accomoder mieux à notre goût sage et vrai. » La similitude de procédé est ici remarquable puisque Voltaire et Haller se reprochent réciproquement des lacunes factuelles et qu'en désaccord sur le fond d'une œuvre, ils usent du prétexte des connaissances pour justifier leur appréciation.

Si l'on retrouve dans la correspondance de Haller la confirmation des critères de jugement qui caractérisent sa pratique de rédacteur de comptes rendus, à savoir l'attachement à un contenu solide¹⁶⁴⁴, l'ambivalence et les contradictions ne sont pas absentes des avis qu'il porte sur Voltaire¹⁶⁴⁵. Saussure partage d'ailleurs cette ambiguïté, et après avoir lu l'article « Ame » du *Dictionnaire philosophique*, il critique la logique et l'antisémitisme de l'auteur tout en concédant : « Malgré tout cela on le lit avec plaisir¹⁶⁴⁶. » Autre ambivalence, déjà entraperçue auparavant, les assauts du philosophe sont tolérés, voire appréciés, lorsqu'ils sont utiles à la juste cause des protestants en France, et lors de l'affaire Calas, Haller déclare à Bonnet : « Je suis bien aise que le feu de Votre voisin de Fernex aille consumer l'intolérance et la cruauté¹⁶⁴⁷. » Mais l'approbation de Haller se restreint lorsqu'il envisage dans sa totalité le rapport qu'entretient Voltaire avec les protestants. On peut lui concéder le rôle de défenseur de la tolérance mais il convient de rappeler qu'il n'en est pas l'inventeur. D'ailleurs, Haller dénonce l'amnésie de cet ingrat de Voltaire qui non seulement ne rend pas justice aux protestants, mais prétend en plus les accuser d'esprit de persécution, alors qu'il a lui-même vécu en territoires bernois et genevois sans jamais être inquiété¹⁶⁴⁸. Les accusations de Voltaire ne tiennent pas devant la preuve de sa mauvaise foi.

¹⁶⁴² Lettre de Voltaire à la comtesse Bentinck, décembre 1751. *Correspondance*, op. cit., t. III, p. 520. Ce texte est paru en français sous le titre de l'« Epître sur la fausseté des vertus humaines » dans les *Poesies choisies* de M. de Haller, trad. de Tschärner, Gottingen, Abram Vandenhoeck, 1750.

¹⁶⁴³ Lettre de Voltaire à la comtesse Bentinck, vers le 25 décembre 1751. *Ibid.*, p. 527.

¹⁶⁴⁴ Lettre de Haller à Saussure, le 22 août 1763 : « L'histoire de M. de V[oltaire] est peu exacte. Son genie est à la poesie. Le defect de la vertu empeche l'interet de Zulime, et meme d'Olimpie. » *The correspondence between...*, op. cit., p. 159.

¹⁶⁴⁵ « (...) j'ai ri et grondé alternativem^t du l[ivre] de Voltaire. », lettre de Haller à Saussure, 20 mars 1764. *Ibid.*, p. 181.

¹⁶⁴⁶ Lettre de Saussure à Haller, le 21 août 1764. *Ibid.*, p. 192.

¹⁶⁴⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 12 avril 1763. *The correspondence...*, op. cit., p. 327.

¹⁶⁴⁸ A. von Haller, *Briefe über einige noch lebenden Freygeister...*, zweiter Theil, op. cit., p. 64.

Dans les recensions rédigées par Haller, notamment dans celles qui sont reprises dans son *Tagebuch*, il arrive que Voltaire lui serve d'échelon de valeur et de point de comparaison par rapport à d'autres écrivains. Très ouvert à l'influence anglaise qui a profité à ses écrits, Voltaire est à ce titre encore préférable à Corneille¹⁶⁴⁹. Le parallèle sous-entend que Haller accorde à Voltaire, auteur encore vivant, une place dans la postérité équivalente à celle d'un Corneille. Estimé comme un des maîtres de la scène littéraire française, le philosophe possède assurément les règles qui garantissent la bonne composition d'une œuvre théâtrale¹⁶⁵⁰. Toutefois, Haller, dont on loue le pittoresque de *Usona*, critique l'eupérisation des personnages chinois chez Voltaire¹⁶⁵¹. Peut-être faut-il y voir une critique du relativisme si courant chez les Lumières françaises.

Enfin, l'ampleur de leur œuvre et la renommée des deux hommes au sein de la République des Lettres incitent à la comparaison¹⁶⁵². Bonnet lui-même s'y laisse prendre et fait le parallèle entre un Voltaire qui s'étourdit dans l'écriture sans jamais parvenir à résoudre les questions importantes de l'existence, et la sagesse de Haller¹⁶⁵³. Toutefois, la comparaison n'est pas fortuite et elle contient les germes d'une rivalité connue des contemporains. L'ambition et la jalousie sont des traits de caractère répandus chez les hommes de lettres, plongés dans un dur climat de concurrence, accru par la circulation accélérée des connaissances, et Haller avoue avec dépit : « Je ne suis point jaloux de cet homme [Voltaire], mais je suis affligé de l'indifférence avec laquelle le monde en general lui pardonne l'énorme mal qu'il a fait, et qu'il fait tous les jours¹⁶⁵⁴ », tandis que Voltaire affirme à la comtesse de Bentinck : « Je ne suis pas plus jaloux, Madame, de M. Haller que de Marie-Thérèse¹⁶⁵⁵. » Haller est conscient de la curiosité que suscite sa relation avec un homme de l'envergure du philosophe français, et c'est ainsi qu'il relate une de leurs rencontres, apparemment

¹⁶⁴⁹ « L'ami de la vérité ou lettres impartiales sur toutes les pièces de théâtre de M. Voltaire », *GGA*, 1768, p. 423-424. À travers Corneille, c'est tout le XVII^e siècle français que Haller condamne. Le siècle de Corneille a été fortement inculte et non philosophique.

¹⁶⁵⁰ « Théâtre de Pierre Corneille... », *GGA*, 1764, p. 1069. Haller commente ici la mise en abyme que constitue la publication d'un auteur de tragédie par un autre écrivain. Il lui semble que bien qu'ayant contribué à les fixer, Corneille a souvent négligé les règles qui guident la rédaction d'une pièce de théâtre, et sur ce point, le Bernois donne sa préférence à Voltaire.

¹⁶⁵¹ Lettre de Haller à Charlotte de Bentinck, le 25 octobre 1755. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », *op. cit.*, p. 297.

¹⁶⁵² Lettre de Georg Friedrich Schmidt à Johann Georg Wille, le 5 décembre 1752 : « il est certain que Voltaire (l'honneur des poètes français) d'aujourd'hui n'a jamais osé penser comme notre illustre Haller (...). » Schmidt accuse notamment Voltaire d'être mécréant. Cité dans M. Espagne, « Die Rolle der Mittler im Kulturtransfer », dans *Kulturtransfer im Epochenumbruch...*, *op. cit.*, p. 317.

¹⁶⁵³ Lettre de Bonnet à Haller, le 6 juillet 1759. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 170.

¹⁶⁵⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 27 décembre 1772. *Ibid.*, p. 1061.

¹⁶⁵⁵ Lettre de Voltaire à la comtesse de Bentinck, le 4 août 1758. Voltaire, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 186.

organisée dans le but de les voir s'affronter : « J'ai vu M. de Voltaire, nous avons soupé ensemble, on nous a rassemblé comme deux animaux rares, dont le combat devoit servir de spectacle¹⁶⁵⁶. »

Les démêlés des deux hommes sont connus en Suisse et à l'étranger puisque le jeune chevalier de Boufflers, relatant sa rencontre avec Haller, constate que celui-ci n'est pas envieux de l'écrivain français. Alors qu'il est fréquemment associé au nom de Voltaire par les Français qui visitent la Suisse, ce rapprochement semble déplaire à Haller. La recension qu'il fait dans les *GGA* des *Lettres pendant son voyage en Suisse* du Chevalier de Boufflers est une occasion de s'exprimer sur ce point. Alors que le chevalier dépeint le savant sous un jour favorable, ce dernier retient surtout de leur entretien les questions touchant sa relation à Voltaire : « Il pense ici un entretien, qu'il a eu avec M. de Haller, qui n'a pas paru assez jaloux de Voltaire. Si cette jalousie est une perfection, alors personne ne la possède à un plus haut degré que Voltaire, qui a tant plu à notre jeune chevalier (...) »¹⁶⁵⁷. » L'article de Haller, par ailleurs assez court et peu détaillé, passe sous silence la plus grande partie de l'ouvrage de Boufflers. L'anecdote de la rencontre avec Haller est au cœur de la recension, et l'on peut se douter que le Bernois a guetté la façon dont elle a été rapportée. De façon habituelle, la recension permet de souligner les entorses faites dans le texte à ce qu'il estime être la vérité. Que le lecteur ne se méprenne pas sur ses sentiments à l'égard de Voltaire : ce dernier lui est plus indifférent qu'on ne le suppose, en être jaloux serait d'ailleurs concéder la supériorité de l'écrivain français. Toutefois, dans la préface du second tome des *Briefe über einige noch lebenden Freygeister*, Haller formule lui-même en termes clairs la relation équivoque qui l'unit à Voltaire : « (...) l'entreprise se dirige contre un homme de grand talent, à la gloire étendue, contre un homme dont j'ai toujours fort apprécié les qualités, mais dont je considère l'inimitié comme un malheur¹⁶⁵⁸. » Restaurer la morale chrétienne implique de lutter contre l'aura de Voltaire ; face à ses principes pervertis, nul compromis n'est envisageable.

¹⁶⁵⁶ Lettre de Haller à Charlotte-Sophie Bentinck, le 15 juillet 1756. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », *op. cit.*, p. 300.

¹⁶⁵⁷ *GGA*, 1771, p. 1032 : « Er gedenkt hier eine Unterredung, die er mit dem Hrn. von Haller gehabt hat, der nicht eifersüchtig genug über den von Voltaire schien. Wenn diese Eifersucht eine Vollkommenheit ist, so besitzt sie freylich niemand in einem höhern Grade als Voltaire, der unserm jungen Ritter sehr wohl gefiel (...). »

¹⁶⁵⁸ A. von Haller, *Briefe über einige noch lebenden Freygeister...*, zweiter Theil, *op. cit.*, « Vorrede » : « In dem jetzigen Beyspiele richtet sich die Unternehmung gegen einen Mann von grossen Gaben, von weit ausgedaehntem Ruhme, gegen einen Mann dessen Vorzüge ich allemal hochgeschätzt, dessen Feindschaft ich allemal für ein Unglück angesehen habe. »

Nous disposons d'autres échos de la comparaison que les contemporains établissent entre les deux hommes¹⁶⁵⁹. La rivalité, sérieusement fondée, est relayée par l'évènement plus anecdotique : alors que le 17 juillet 1777, l'héritier des Habsbourg Joseph II fait à Haller l'honneur de lui rendre visite, il s'abstient de rencontrer Voltaire, l'impératrice désapprouvant toute rencontre entre son fils et l'impie philosophe de Ferney. Il n'est d'ailleurs pas anodin que des relations de voyage en Suisse placent Haller et Voltaire sur un même plan et que leurs noms soient souvent associés. Parti de Colmar, l'abbé Morellet, encyclopédiste ami des philosophes, passe par la Suisse, où il traverse Bâle et Berne avant de se rendre à Ferney : « Je vis à Berne le célèbre Haller, qui n'était plus bon à voir que le matin. Ferney, où j'arrivai enfin, m'intéressait plus que tout le reste. Je passai (*sic.*) huit à dix jours chez cet homme extraordinaire (...)»¹⁶⁶⁰. » Morellet voyage en Suisse pour rendre visite à Voltaire, mais la réputation de Haller veut qu'on aille le rencontrer. Dans l'esprit du philosophe, Haller n'occupe toutefois pas la meilleure place dans la hiérarchie du couple qu'il forme avec Voltaire. Rencontrer le savant bernois, fréquemment souffrant, est une formalité, et le génie de Voltaire, plus âgé que Haller, apparaît par contraste plus significatif et par conséquent promis à une plus longue postérité. La comtesse de Bentinck elle-même, joue sur cette rivalité afin de flatter Haller qu'elle espère rencontrer : « Avec quelle impatience ne conterois-je pas les jours et les moments jusqu'à celui où j'aurai la satisfaction de connoître le génie qui a éclipsé Voltaire même (...)»¹⁶⁶¹. » Implicitement, les talents de Haller sont mesurés à l'aune de ceux de son célèbre aîné. Leurs noms évoquent deux hommes intégrés dans des vastes réseaux relationnels, aux enjeux transnationaux, mais dont les intérêts et les conceptions du savoir se mesurent et se défient. Les jugements réciproques que formulent Haller et Voltaire, l'un à l'égard de l'autre, suscitent la curiosité des contemporains. La correspondance de la comtesse de Bentinck est sur ce point révélatrice : « J'ai vu Mr. de Voltaire enchanté de ce que l'on lui avoit appris de votre génie. Il forma le dessein de rendre en vers une partie de vos ouvrages»¹⁶⁶². » Aux dires de certains témoins, Voltaire aurait reconnu la supériorité de Haller.

¹⁶⁵⁹ Le parallèle les suit jusque dans la mort : tous deux meurent à quelques mois d'intervalle, et la bibliothèque de Haller est achetée par l'empereur Joseph II qui la destine à Milan, alors que celle de Voltaire est acquise par l'impératrice Catherine II.

¹⁶⁶⁰ *Mémoires inédits de l'abbé Morellet, ... sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution, précédés de l'éloge de l'abbé Morellet par M. Lemontey*, vol. 1, 1822, p. 240. André Morellet (1727-1819), membre de l'Académie française et ami des philosophes, rédige plusieurs articles de l'*Encyclopédie* dont l'article « Foi ». Son pamphlet contre la comédie *Les Philosophes* de Charles Palissot de Montenoy lui vaut d'être emprisonné deux mois à la Bastille.

¹⁶⁶¹ Lettre de Charlotte de Bentinck à Haller, le 21 janvier 1755. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », *op. cit.*, p. 278.

¹⁶⁶² Lettre de Charlotte de Bentinck à Haller, le 20 février 1753. *Ibid.*, p. 265.

Cependant, la relation des deux hommes évolue car si le philosophe éprouve tout d'abord de l'estime pour le Bernois, la cordialité de leurs rapports diminue à mesure qu'il apprend les critiques formulés à son sujet par Haller. En premier lieu, Voltaire cherche à bénéficier de l'influence de Haller, il sollicite son intervention dans une affaire l'opposant aux libraires Cramer mais se heurte à la fermeté du Bernois, visiblement peu enclin à lui apporter son aide et à vouloir nouer une relation avec lui. L'un des premiers contacts avec Voltaire repose sur un malentendu puisque le Français croit, à tort, avoir reçu une lettre de Haller lui intimant de quitter la Suisse avant de diffuser une pensée scandaleuse¹⁶⁶³. Mais la relation de convenance que Haller maintient avec Maupertuis, sous le couvert académique, n'a pas lieu d'être avec Voltaire. Les premières lettres sont courtoises puis assez vite, le ton se rafraîchit.

La pugnacité avec laquelle Voltaire traite ses adversaires, l'acharnement avec lequel il attaque les hommes de bien ou tire profit de leurs querelles heurtent Haller qui y voit une infraction à la sociabilité savante¹⁶⁶⁴. D'ailleurs, signe que la correspondance est le lieu dans lequel on peut confier ses souffrances et recourir sans critique à la « rhétorique du moi », Haller avoue à Bonnet combien une lettre de Voltaire l'a blessé, portant atteinte dans sa foi intime¹⁶⁶⁵. Pour sa part, Voltaire évoque également Haller dans sa correspondance. Il est certain qu'il lui voue une certaine estime, en tant que savant, et qu'il admire son sérieux. En revanche, il désapprouve, les positions de Haller concernant l'histoire naturelle de Buffon. Par ailleurs, partisan de la liberté de pensée, Voltaire refuse que Haller se mêle de juger ses intentions, comme il le souligne avec ironie et une once d'irrévérence en lui rappelant combien il est incongru que le Bernois s'avise de commenter ses dires et opinions religieuses¹⁶⁶⁶.

Casanova relate aussi une rencontre avec Voltaire au cours de laquelle, le Français se montre dépité du peu de crédit que lui porte Haller. *Mémoires de J. Casanova de Seingalt*, écrits par lui-même ; suivis de *fragments des Mémoires du prince de Ligne*, tome 4, Paris, Garnier frères, 1880, p. 423.

¹⁶⁶³ Lettre de Voltaire à Haller, le 16 mars 1756. Voltaire, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 722.

¹⁶⁶⁴ Lettre de Haller à Tissot, le 9 novembre 1758 : « Je veux du mal à cette haine inveterée de Voltaire, qui poursuit Rousseau dans le tombeau, et qui fait de nos theologiens des satellites de sa passion. » *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot*, op. cit., p. 67. Haller fait ici allusion à Joseph Saurin (1659-1737), un ancien pasteur d'Yverdon, réfugié en France où il se convertit au catholicisme et où il est reçu membre de l'Académie des Sciences grâce à ses travaux de mathématiques. Dans sa *Vie de M. J.-B. Rousseau* (1738), Voltaire utilise un violent différend qui a opposé le poète à Saurin pour étayer l'inimitié qu'il éprouve pour Jean-Baptiste Rousseau.

¹⁶⁶⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 16 avril 1759. *The correspondence...*, op. cit., p. 163.

¹⁶⁶⁶ « comme je sais mieux que vous ce qui se passe dans mon âme (c'est la seule chose que je sache mieux que vous) je vous proteste, je vous jure que je n'ai pas été altéré un instant de toutes les misères de prêtraille et de typographie dont il a été question. », lettre de Voltaire à Haller, le 24 mars 1759. Voltaire, *Correspondance*, op. cit., t. V, p. 431.

Au final, si Haller rejoint nombre d'esprits éclairés sur des curiosités et des pratiques identiques aux siennes, la communication achoppe sur les formes extrêmes, les plus revendicatives, de l'esprit des Lumières. Il s'avère également que la question religieuse interfère profondément dans la lecture et la compréhension que développe Haller de l'espace intellectuel français. Pays prétendument éclairé, la France est touchée par l'intolérance de l'Eglise catholique, ce qui lui ôte le statut de modèle dont elle aime se parer¹⁶⁶⁷. Profondément soucieux du respect et de l'application des règles morales, Haller donne le plus fréquemment avantage aux Anglais face aux Français¹⁶⁶⁸. Toutefois, à la question de savoir si la religion est une entrave ou un moteur du dialogue entre l'Helvétie et la scène intellectuelle française, la réponse est plurielle. L'image de la religion se superpose avec celle de la France et elle renforce le regard critique avec lequel il appréhende les productions d'écrits français ; les philosophes sont identifiés comme des acteurs majeurs de la production et de la circulation du savoir, non seulement en France, mais aussi auprès de vastes cercles européens. Mais, si la question religieuse n'entraîne pas un véritable dialogue frontal avec les philosophes, elle se révèle être stimulante et est à l'origine de plusieurs des écrits de Haller, la nécessité d'élaborer une réponse structurée et convaincante aux *Questions sur l'Encyclopédie* de Voltaire ayant même pour effet d'accentuer son conservatisme religieux¹⁶⁶⁹. Les propositions des philosophes, tout comme leur vocabulaire, sont examinés avant d'être récusés ou parfois accordés à ceux des représentants des Lumières helvète.

La volonté de résister aux tendances exponentielles des Lumières françaises donne un élan aux courants éclairés suisses. Partant de l'idée que le « bon sens » s'associe à la morale chrétienne, les lois de la conscience apparaissent comme un prolongement des lois divines. La lutte contre la libre-pensée est à replacer dans le cadre de la préservation d'une société juste et équilibrée. Se distancer des positions des penseurs français et d'autres cercles européens permet aux helvètes de se singulariser. Haller est certes un des chefs de fil de l'helvétisme mais ses réactions reflètent, avec une plus grande visibilité, celles de bon nombre d'acteurs des Lumières suisses, issus de l'intelligentsia urbaine comme les membres des académies protestantes ou appartenant à des couches plus moyennes comme les pasteurs, les libraires ou les imprimeurs.

¹⁶⁶⁷ A. von Haller, *Briefe über einige noch lebenden Freygeister...*, zweiter Theil, *op. cit.*, p. 48.

¹⁶⁶⁸ Otto Weber, *Albrecht von Haller*, *op. cit.*, p. 15.

¹⁶⁶⁹ C. Rémi, « Religion und Theologie », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, *op. cit.*, p. 212.

Conclusion de la seconde partie

Qu'il s'agisse du contexte de tension scientifique, créé par l'activité de recensions et de polémiques, comme de celui des tensions politiques ou des dissensions religieuses, les trois moments que nous avons analysés ont permis l'observation empirique de la composition d'une identité savante mais aussi culturelle. Les recensions analysent et démontent les mécanismes d'une pensée venue de l'extérieur, en même temps qu'elles en facilitent la circulation et la pénétration dans les territoires germanophones. Les querelles savantes renvoient davantage à l'échelle individuelle de l'homme de science : elles sont tout à la fois le moment où il peut affirmer la singularité de sa démarche et de ses idées, et celui où il participe à la fabrication d'outils intellectuels lui permettant de s'intégrer au sein d'une communauté savante transnationale.

Les relations politiques et diplomatiques entre la France et les cantons helvètes sont aussi l'occasion de la cristallisation de marqueurs culturels. En définissant le caractère helvète, en partie pour se démarquer de l'extérieur, Haller participe à la construction d'une identité culturelle dont la formation est un processus inachevé¹⁶⁷⁰. En outre, l'extrême attention qu'il porte aux négociations internationales atteste de l'imbrication des sphères de dialogue propres aux lettrés dans des espaces de communication plus larges, cadres du déroulement des affaires du monde.

L'attitude de Haller face aux philosophes participe de sa relation avec la France, qu'il exprime en termes de hiérarchie et de domination, mais elle n'en est qu'une des facettes. L'étendue de ses réseaux relationnels et l'approche interdisciplinaire qu'il a du savoir de son époque font du lettré bernois un témoin privilégié des tensions internes et des contradictions des Lumières. La diversité du mouvement des Lumières français empêche toute simplification et par ailleurs, les composantes qui forment l'identité religieuse et patriotique du savant ne sont que rarement les sujets de la communication épistolaire qu'il entretient avec ses contemporains français. Haller refuse l'hégémonie de la culture française mais pour faire entendre sa voix il ne se lance que rarement dans une confrontation directe avec l'aile radicale du mouvement éclairé ; il use d'autres recours pour exprimer ses différends avec les philosophes. L'amalgame, récurrent dans la correspondance entre Haller et Bonnet, entre les torts des philosophes et ceux de la scène française dans son ensemble ne doit toutefois pas

¹⁶⁷⁰ Marc Crépon, « La traduction entre les cultures », dans *L'horizon anthropologique des transferts culturels*, *Revue germanique internationale*, vol. 21, M. Espagne et al. (éd.), Paris, P.U.F., 2004, p. 71-82, p. 76.

faire oublier que le dialogue se déroule sur un arrière-fond d'une profonde conscience religieuse et d'une piété sincère. D'une façon plus générale, le combat qu'il mène contre les tenants de la libre-pensée se fait pour des motifs intellectuels et religieux, mais aussi dans le but d'appuyer son autorité et d'asseoir son audience au sein du lectorat savant. Il est donc temps d'évaluer la portée de la communication entre Haller et les Français en travaillant sur la différenciation des lectorats et des cercles épistolaires en contact avec son œuvre. Les ressorts de la communication avec les cercles intellectuels français sont plus diversifiés qu'une simple confrontation, et c'est dans cette richesse des liens et des supports qu'il nous faudra déceler les traces des emprunts réciproques.

Troisième partie : LA FIGURE DU SAVANT ET SON ŒUVRE : UN COMMERCE INTELLECTUEL PLURIDIMENSIONNEL

Chapitre VII : UNE COMMUNICATION ÉLECTIVE ET MAÎTRISÉE

« M. Beylon que je connois, lecteur de la Reine de Suède, me demande des lettres pour des héros de Paris, Dalember, Diderot, Pirron &c. Je ne connois aucun de ces messieurs : et ne suis en contact qu'avec des medecins¹⁶⁷¹. »

« Vos collegues seront Mm. Dalember, Diderot, Voltaire, Louis, Roux, Leroi, Guéneau de Montbéliard, Baryé, Gmelin et nombre d'autres¹⁶⁷². »

Le présent travail s'est ouvert par la reconstitution de la genèse des réseaux français de Haller qui a permis de dégager l'importance des échanges épistolaires dans l'économie de la communication savante, face à un nombre restreint de rencontres personnelles. Afin d'évaluer la signification que possède chaque réseau liant Haller avec l'espace intellectuel français, il nous faut chercher par quels procédés le savant investit le large périmètre relationnel dans lequel il est inséré. Ce commerce savant est pluridimensionnel dans la mesure où pour en définir la portée, il convient de prendre en compte l'espace et le temps qui le circonscrivent. L'espace, « ensemble des lieux et de leurs relations¹⁶⁷³ », est ici non seulement l'étendue matériellement repérable sur laquelle se déroulent les échanges de Haller, mais également une entité construite, une projection mentale de ce que doit être cette sphère d'échanges lorsqu'elle devient territoire des savants. Par conséquent, la perception de l'espace savant implique d'étudier le langage utilisé par Haller pour exprimer la représentation de son environnement relationnel¹⁶⁷⁴. Cette quête nourrit plusieurs interrogations : Quelles sont les dimensions de l'espace relationnel dans lequel évolue Haller ? Dans quelle mesure sa représentation de la République des Lettres joue-t-elle un rôle dans la constitution de ses réseaux français ? Quels sont les usages et les fonctions de la communication susceptibles de donner une unité à ses réseaux relationnels ? Nous examinerons en premier lieu les

¹⁶⁷¹ Lettre de Haller à Bonnet, le 19 mai 1760. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 201.

¹⁶⁷² Lettre de Panckoucke à Haller, le 15 octobre 1769.

¹⁶⁷³ « Espace », dans *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, R. Brunet, R. Ferras et H. Théry (dir.), Paris ; Montpellier, Reclus - La Documentation Française, 1992, p. 180.

¹⁶⁷⁴ B. Debarbieux, « Les problématiques de l'image et de la représentation en géographie », dans *Les concepts de la géographie humaine*, Antoine Bailly et al., Paris, A. Colin, 1998, p. 199-211, p. 206 : « Parce qu'il est le processus privilégié par lequel les sociétés sémantisent leur environnement et communiquent à son sujet, le langage est apparu comme une modalité privilégiée de la représentation. »

témoignages récurrents qui attestent l'intention de Haller d'opérer des distinctions entre ses interlocuteurs français, distinctions opérées en fonction du milieu intellectuel auquel ils appartiennent. Puis, nous verrons que ces différenciations ne sont pas toujours conciliables avec la réalité du monde savant marqué par la contiguïté et la superposition des réseaux. Enfin, nous dresserons une typologie des moyens par lesquels Haller, confronté à cette contiguïté, résout les tensions qui l'opposent à certaines franges des Lumières françaises.

1- Le choix des interlocuteurs et les caractères du public français

a- Les procédés électifs

La géographie de la République des Lettres de la seconde moitié du XVIII^e siècle fait apparaître de très nombreuses interconnexions entre des réseaux qui se superposent, formant des « mini-Républiques » selon les termes de L. Brockliss¹⁶⁷⁵. Les liens qui unissent Haller à la France font ressortir la complexe morphologie de cette sociabilité intellectuelle. Lettré exigeant quant à la qualité de ses relations et à la gestion d'un précieux temps de travail, le Bernois laisse entendre à plusieurs reprises qu'il tient à organiser sciemment sa communication avec les Français¹⁶⁷⁶. Sans la surestimer, l'action de Haller comme acteur de la formation de ses réseaux doit être prise en considération. Dans l'éloge qu'il prononce devant l'Académie de chirurgie en 1778, Antoine Louis¹⁶⁷⁷ rappelle à juste titre que c'est Haller qui a le premier manifesté le désir d'appartenir à l'institution¹⁶⁷⁸ en incitant Herrenschwand à relayer son souhait auprès des chirurgiens. De même, bien que les rencontres personnelles entre Haller et les savants français soient assez rares, le physiologiste bernois ressent parfois la nécessité de concrétiser un échange par une visite à l'un d'entre eux.

¹⁶⁷⁵ « The Republic of Letters in the second half of the eighteenth century was formed by an indefinite number of overlapping mini-Republics (...). », Laurence W.B. Brockliss, *Calvet's Web. Enlightenment and the Republic of Letters in Eighteenth-Century France*, Oxford, University Press, 2002, p. 390.

¹⁶⁷⁶ Cette volonté est à replacer dans une perspective plus large qui concernerait l'ensemble de son réseau de communication. Dans une lettre adressée à Zimmermann et datée du 28 juin 1754, Haller rappelle qu'il n'a pas pour habitude de prendre l'initiative d'une correspondance, principalement par faute de temps, mais qu'il n'a jamais laissé un correspondant sans réponse.

¹⁶⁷⁷ Docteur en droit et en médecine, Antoine Louis (1723-1792) poursuit une carrière réussie de chirurgien, en particulier à la Salpêtrière et à l'Ecole de chirurgie de Paris où il enseigne. Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, il joue un rôle fondamental dans l'affirmation corps chirurgical. Louis effectue des expertises dans l'affaire Calas et rédige d'une centaine d'articles d'anatomie et de trente-neuf illustrations chirurgicales pour l'*Encyclopédie*.

¹⁶⁷⁸ « Éloge de Haller, lu dans la séance publique du 30 avril 1778 », dans *Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie Royale de Chirurgie de 1750 à 1792*, par A. Louis, recueillis et publiés pour la première fois par E.-Fréd. Dubois, Paris, J.-B. Barillière et Fils, 1859, p. 265-281, p. 271.

Lorsqu'une personne, estimée suffisamment importante et intéressante, se rend en Suisse, il est convenable et légitime de vouloir honorer sa présence et de la rencontrer. C'est ainsi que l'on découvre dans une lettre de Saussure que Haller désirait rencontrer Daviel avant que celui-ci ne meure à Genève¹⁶⁷⁹.

Autre procédé employé afin de choisir des interlocuteurs privilégiés au sein de l'espace français, Haller recourt avec habileté à certains intermédiaires afin de cibler des destinataires particuliers selon la nature ses travaux. Certes, il n'est pas toujours aisé de discerner dans l'œuvre de publication du savant bernois de réelles stratégies qui auraient pour fin de toucher le public français. Toutefois, il investit très fréquemment les instances de communication qui sont à sa disposition pour faire entendre sa voix, tout en faisant de ces instances un usage réfléchi et organisé. Il arrive qu'il aiguille indirectement les récepteurs français en soulignant l'importance de son travail : « Je Vous enverrai avec les poesies un memoire sur l'irritabilité que je Vous prierai de rendre a M. de Reaumur en l'assurant de les respects. Peutetre meritoit-il qu'on en rendit compte¹⁶⁸⁰. » Il s'explique parfois directement de l'importance qu'il accorde à une parution en précisant le destinataire qu'il lui attribue : « J'ai fait une decouverte importante sur les yeux, je la finis pour l'envoyer a l'academie de sciences¹⁶⁸¹. » Et à l'occasion, en véritable maître d'œuvre de son dialogue avec les Français, il saisit l'utilisation d'un périodique pour faire la recension de son travail ou défendre ses intérêts. La recension de ses *Opera minora* parue dans le *Journal des Savants* est de sa main¹⁶⁸², même si certains paramètres du compte rendu lui échappent : si la recension est en effet construite par Haller, les éditeurs n'hésitent pas à la modifier, à son grand déplaisir comme nous en instruisent les lettres de François Thierry écrites pendant les années 1767-1769.

L'acte dédicatoire rend également visible la matérialisation des réseaux : dédier son ouvrage à un confrère est un geste visible d'estime qui peut dans une certaine mesure s'apparenter à la recherche du patronage d'un savant en vue dans les réseaux de la République des Lettres¹⁶⁸³. L'institution ou la personnalité à qui l'on dédie un ouvrage tire profit de cet

¹⁶⁷⁹ Lettre de Saussure à Haller, le 12 juin 1765. *The correspondence between Albrecht von Haller and Horace - Bénédicte de Saussure, op. cit.*, p. 205. Voir également la lettre de Saussure à Haller du 6 octobre 1762. *Ibid.*, p. 107. Saussure renvoie à Haller une lettre qu'il avait adressée à Daviel, qui vient de mourir à Genève.

¹⁶⁸⁰ Lettre de Haller à Jean-Frédéric Herrenschand, le 24 décembre 1752.

¹⁶⁸¹ Lettre de Haller à Saussure, le 14 décembre 1761. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 97.

¹⁶⁸² « Albert v. Haller ... *Opera minora emendata* ... », *Le Journal des Sçavans*, Paris, chez Lacombe, volumes de septembre et novembre 1768 ; volume de janvier 1769.

¹⁶⁸³ Haller rédige une approbation au *Traité de Physiologie, dans lequel, après avoir établi des theses sur le mécanisme de nos fonctions, on donne une explication courte des phénomènes du corps humain*, par Jean Ferapie Dufieu, Lyon, chez Claude-Marie Jacquenod Fils, 1763.

hommage public, mais l'auteur et l'initiateur du geste en obtiennent aussi un bénéfice moral ou matériel proportionnel à la renommée du sujet de la dédicace¹⁶⁸⁴. Deux institutions et plusieurs hommes de science français sont honorés de cette manière par Haller. Les *Disputationes chirurgicae selectae* (1755-1756) sont dédiées à l'Académie Royale de Chirurgie¹⁶⁸⁵. Le premier volume (1756) de ses *Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal*¹⁶⁸⁶ est adressé à René-Antoine Ferchault de Réaumur¹⁶⁸⁷, tandis que le quatrième l'est à l'Académie des Sciences de Paris (1759)¹⁶⁸⁸ et que le texte des *Deux mémoires sur la formation des os, fondés sur des expériences* (1758) s'orne d'une adresse à Louis-Elisabeth Tressan de la Vergne¹⁶⁸⁹. Enfin, le 15 mai 1775, Lassone remercie Haller qui a fait figurer son nom en tête du second volume de la *Bibliotheca Chirurgica*. Le choix des dédicataires n'est pas anodin : Réaumur, qui appartient à la génération précédente de celle de Haller, et Tressan de la Vergne sont deux hommes dont la réputation est bien installée. Cette marque d'égards permet à l'auteur d'ancrer son travail dans une chaîne d'auteurs qu'il respecte et de les remercier pour des services rendus. Réaumur, son correspondant à l'Académie des Sciences est un de ses auxiliaires dans la diffusion de ses travaux en France. La conduite de ses travaux, ses qualités morales et sans aucun doute la profonde estime que lui porte déjà Bonnet, qui se proclame son disciple, nourrissent l'attachement de Haller pour le scientifique français. La mort de ce dernier affecte donc Haller qui perd un ami et un soutien dans les milieux parisiens comme en témoigne ses mots adressés à Bonnet deux mois après le décès de leur confère : « Je viens de recevoir de M. de Réaumur une lettre retardée pleine d'amitié et de tendresse (...). J'ai perdu avec lui ce qui m'attachoit le plus à l'Académie¹⁶⁹⁰ ».

¹⁶⁸⁴ Stefan Siemer, « Geselligkeit und Methode Naturgeschichtliches Sammeln im 18. Jahrhundert », Abhandlung zur Erlangung der Doktorwürde der Philosophischen Fakultät der Universität Zürich, München, 2004, p. 126-127. L'*Itinera Alpina* (1708) du zurichois Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) paraît grâce à l'intervention de Sir Hans Sloane (1660-1753) et au soutien financier de la *Royal Society* à laquelle il est par conséquent dédié.

¹⁶⁸⁵ *Disputationes chirurgicae selectae*, collegit, edidit, praefatus est Albertus Hallerus, Lausannae, sumptibus Marci-Michael. Bousquet & Socior., 1755-1756.

¹⁶⁸⁶ *Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal*, par ... Alb[ert] de Haller, 4 volumes, à Lausanne, chez Marc. Mic. Bousquet & Cie., 1756-1760.

¹⁶⁸⁷ Réaumur y est vanté comme expérimentateur consciencieux et pour avoir encouragé les jeunes talents. Haller se sert également de cette dédicace pour indiquer qu'une observation minutieuse est préférable à une expérience construite et trop artificielle, qui risque de fausser la compréhension de la nature. Voir le texte d'O. Sonntag et H. Steinke, « Der Forscher und Gelehrte », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, op. cit., p. 317-346, p. 328.

¹⁶⁸⁸ Le texte est reproduit dans l'annexe 11 : « Dédicaces et approbation d'ouvrages scientifiques ».

¹⁶⁸⁹ *Deux mémoires sur la formation des os, fondés sur des expériences*, par Alb. de Haller, à Lausanne, chez Marc-Mich. Bousquet & Comp., 1758. Le texte de la dédicace est reproduit dans l'annexe 11 : « Dédicaces et approbation d'ouvrages scientifiques ».

¹⁶⁹⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 27 décembre 1757. *The correspondence...*, op. cit., p. 129. Réaumur est décédé le 17 octobre 1757.

En ce qui concerne la dédicace à l'Académie des Sciences, elle suit de près l'admission de Haller en son sein ; il est donc probable que cet acte soit une démonstration de courtoisie qui marque sa considération pour l'illustre institution parisienne. Pour sa part, Tressan de la Vergne ne reste pas insensible au témoignage de respect que constitue la dédicace de Haller. La formulation en est très officielle, presque rigide, et elle reprend tous les topiques de l'époque sans jamais évoquer ni lien d'amitié, ni contact personnel entre les deux hommes. Haller y loue l'éclat scientifique du siècle, favorable aux expériences, autant que les vertus de Tressan de la Vergne. Cependant, celui-ci remercie l'Helvétie de sa délicatesse et en retour, suivant les règles en vigueur entre beaux esprits, il rend dans une lettre un vibrant hommage à son génie¹⁶⁹¹. Rien n'explique véritablement le choix de Tressan de la Vergne comme dédicataire, si ce n'est que peu de temps auparavant¹⁶⁹², le physicien avait écrit à deux reprises à Haller pour déplorer son refus de présider l'Académie de Berlin dont il était membre lui-même, et que dans une lettre du 5 janvier 1758 il se soit adressé à lui en ces termes : « s'il se peut faites moy l'honneur de distinguer mon hommage parmi ceux qui vous aiment et vous admirent (...) ». A l'occasion, Tressan de la Vergne avait adressé ses compliments les plus flatteurs au « Divin Haller ». Devant des égards manifestés si civilement, il est possible que Haller, très honoré, ait décidé à son tour de saluer les talents de son correspondant par le biais d'une dédicace. Lettres et dédicaces composent un ensemble d'écrits qui unissent deux Républicains des Lettres sur un mode conjointement privé et officiel. Les marques d'estime et de distinction sont ici codifiées mais elles ont pour fonction de conforter les liens qui garantissent l'existence même de la République des Lettres. Parmi les différents noms auxquels est dédié le second volume des *Opera minora*, l'on retrouve ceux de deux de ses plus fidèles correspondants, l'apothicaire strasbourgeois Jakob Reinhold Spielmann et François Thiery¹⁶⁹³. Leurs échanges nourrissent les desseins de Haller qui leur en rend grâce par le biais de dédicaces collectives, signes que le savant ne travaille pas seul mais qu'il s'inscrit dans des cercles définis, prémices d'une communauté scientifique.

¹⁶⁹¹ Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 5 février 1758 : « je suis pénétré Monsieur de la plus vive reconnaissance de l'honneur insigne que Vous me Destinez en daignant M'adresser un de Vos sublimes ouvrages (...) Que suis-je grands Dieux pour oser accepter l'honneur que Vous daignez me faire ; je le recevray tel qu'un présent que la Divinité fait à ceux dont elle ne peut exiger que le Culte, et depuis longtemps Monsieur j'aime à vous rendre celui qui vous est dû. »

¹⁶⁹² Voir les deux lettres de Tressan de la Vergne à Haller du début de l'année 1756 et du 28 avril 1756.

¹⁶⁹³ *Opera minora emendata, aucta et renovata*, Alberti v. Haller ..., Lausannae, sumptibus Francisci Grasset & Socior., vol. 2, 1767.

b- Homologie des interlocuteurs

D'autre part, si l'on accepte l'idée que Haller intervient parfois sciemment dans le choix de ses interlocuteurs français, il apparaît qu'il privilégie les échanges avec des hommes qui ont un itinéraire intellectuel similaire au sien. Dans le monde protéiforme que forment les intellectuels au XVIII^e siècle, rechercher des esprits préoccupés des mêmes questions et d'une même « discipline¹⁶⁹⁴ » est gage d'un dialogue de qualité, d'où les alliances de Haller avec les médecins dont l'importance dans le paysage intellectuel du XVIII^e ne cesse d'être démontrée. Il n'est guère surprenant que quarante-six, soit près de la moitié, des correspondants français de Haller exercent la profession de médecin¹⁶⁹⁵ et que deux des épistoliers avec lesquels le rythme des échanges est le plus soutenu soient Thiery¹⁶⁹⁶ et Housset, tous deux praticiens. Il est vrai qu'une analyse par catégorie socioprofessionnelle des milieux des académiciens de province montre une surreprésentation des médecins et des chirurgiens parmi les Républicains des Lettres¹⁶⁹⁷.

Une part de la communication peut être spontanée et se former en fonction d'affinités naturelles, tandis que l'autre est construite et réfléchie puisqu'elle répond à des attentes précises. La conduite de Haller est celle d'un savant éclairé qui agit en connaissance des bénéfices qu'il peut obtenir en s'inscrivant dans un nouveau réseau. L'intense communication au XVIII^e siècle n'empêche pas la présence d'un filtre dans les réseaux, et c'est ainsi que Charles Bonnet refuse de donner à La Lande¹⁶⁹⁸ une lettre de recommandation destinée à l'introduire auprès de son ami bernois¹⁶⁹⁹. Le fait que l'astronome soit jugé comme un athée dangereux n'y est peut-être pas étranger¹⁷⁰⁰. En raison de la mobilité des philosophes et de la circulation des idées, ainsi que de l'éclatement des espaces nationaux en différents groupes

¹⁶⁹⁴ Nous employons ce mot par commodité, comme synonyme d'un champ de savoir, tout en gardant à l'esprit l'ambiguïté que pose son utilisation puisqu'il ne figure dans aucun dictionnaire du XVIII^e siècle. Jean-Pierre Schandeler, « République des sciences ou fractures de la République des Lettres », *Dix-huitième siècle*, 2008, n°40, p. 316-332, p. 321.

¹⁶⁹⁵ Voir le graphique montrant la répartition par activité des correspondants français de Haller reproduit dans l'annexe 6.

¹⁶⁹⁶ Voir l'annexe 7 : « Rythme de la correspondance de F. Thiery (octobre 1751-octobre 1777) ».

¹⁶⁹⁷ Daniel Roche, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 213.

¹⁶⁹⁸ Après des études d'astronomie au Collège de France, Joseph-Jérôme Lefrançois de La Lande (1732-1807) se rend à l'observatoire de Berlin afin de mesurer la distance qui sépare la Lune de la Terre. Membre de l'Académie de Berlin, il travaille avec Euler et fréquente les philosophes français, notamment Maupertuis, d'Argens et La Mettrie. Lalande travaille successivement sur les comètes, la disparition de l'anneau de Saturne et les éclipses du soleil. Collaborateur régulier du *Journal des Savants*, il participe en 1776 aux *Suppléments de l'Encyclopédie* et mécontent du traitement de l'astronomie dans l'ouvrage, il en refond de nombreux articles dans l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke.

¹⁶⁹⁹ Lettre de Bonnet à Haller, le 16 octobre 1770. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 903.

¹⁷⁰⁰ Lettre de Bonnet à Haller, le 4 novembre 1770 et le 18 avril 1772. *Ibid.*, p. 904 ; p. 1012.

intellectuels, le transfert d'idées ne s'effectue pas seulement entre des espaces nationaux homogènes mais entre des groupes insérés dans des réseaux communs. Signe que l'analogie entre des milieux culturels facilite les échanges, Haller entretient beaucoup de relations avec les professionnels de la République des Lettres, les « fantassins de l'armée des Lumières¹⁷⁰¹ », à savoir ceux qui font carrière dans les sciences et les lettres, vivant des pensions de l'Académie ou de leurs traitements de médecin. Cette homogénéité des statuts facilite la maîtrise de la sémantique de communication et par conséquent le transfert des idées.

Toutefois, la sociabilité intellectuelle vue au travers du réseau français de Haller confirme bien le dépassement des clivages mis en avant par D. Roche dans sa définition de la composition de la République des Lettres. Haller a souvent des difficultés à faire parvenir ses paquets pour Paris¹⁷⁰² et il lui arrive d'activer des contacts situés à la périphérie du monde savant pour faciliter ses envois. Usant de la proximité sociale entre savants et officiers, le chirurgien Thomas Royer passe par le chirurgien major d'un bataillon des Gardes Suisses pour présenter sa dissertation sur les lavements anti-vénériens à Haller¹⁷⁰³, tandis que celui-ci s'adresse à l'ambassadeur français en Suisse, M. de Beauteville, pour faire parvenir un paquet à Dortous de Mairan¹⁷⁰⁴ ; c'est encore Soleure qui est le point de départ d'un paquet envoyé au botaniste Duchesne¹⁷⁰⁵. Thiery profite d'un canal identique en confiant à Barthès de Marmorières, secrétaire de l'ambassade française de Soleure, le soin de remettre un paquet à Haller¹⁷⁰⁶. Le comte d'Affry, diplomate, accepte de remettre en main propre au Bernois une lettre de Lassone¹⁷⁰⁷ et Chomel a quant à lui recours à un secrétaire de l'ambassade du Danemark¹⁷⁰⁸. De même, le libraire Grasset en voyage à Montpellier est invité à séjourner dans le château du Comte de Baschy, marquis d'Aubais, qu'il présente par ces mots à Haller : « Cet Illustre Bibliomane qui se dit vôtre Ami, et qui est vôtre grand admirateur (...) »¹⁷⁰⁹. Voilà un amateur éclairé, bibliophile, qui en professant son admiration pour le savant bernois, espère certainement se rapprocher de lui. L'éventail protéiforme du monde des Lumières et

¹⁷⁰¹ D. Roche, *Les Républicains des lettres...*, op. cit., p. 55.

¹⁷⁰² Lettre de Haller à Saussure, le 21 février 1768. *The correspondence between...*, op. cit., p. 403.

¹⁷⁰³ Lettre de Royer à Haller, le 18 février 1771. Thomas Royer (env. 1720- ?) est maître en chirurgie. Il occupe le poste de chirurgien aide-major dans les armées françaises, puis s'installe à Paris en 1770 où il dirige d'abord un hospice civil dédié au traitement des maladies vénériennes, puis à partir de 1778 son propre hôpital. Il développe une thérapie des maladies vénériennes fondée sur l'utilisation de purges de mercure.

¹⁷⁰⁴ Lettre de Haller à Saussure, le 7 juin 1768. *The correspondence between...*, op. cit., p. 407.

¹⁷⁰⁵ Lettre de Duchesne à Haller, le 11 mars 1770.

¹⁷⁰⁶ Lettre d'Antoine Barthès de Marmorières à Haller, le 11 septembre 1762.

¹⁷⁰⁷ Lettre de Lassone à Haller, le 12 octobre 1777.

¹⁷⁰⁸ Lettre de Chomel à Haller, le 17 janvier 1752. La première partie de cette lettre est reproduite dans l'annexe 10.

¹⁷⁰⁹ Lettre de Grasset à Haller, le 8 mars 1762.

des Républicains des Lettres français se retrouve autour du nom de Haller¹⁷¹⁰. Ceci nous renseigne bien sur la composition des élites savantes françaises. On y retrouve des docteurs et les étudiants en médecine réunis autour de Housset¹⁷¹¹, des juristes, des nobles militaires comme Malomont, des aristocrates bibliophiles, des hommes politiques comme le marquis d'Argenson et Malesherbes, des académiciens de renom, membres de l'Académie des Sciences comme Dortous de Mairan ou Réaumur, ou de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres tel le comte de Caylus¹⁷¹², ou encore des techniciens comme le vétérinaire Bourgelat. De même, autre signe de la souplesse des limites qui marquent le périmètre de l'espace lettré, Thiery transmet à Haller les salutations de M. le comte de Caylus jointes à celles de Dortous de Mairan¹⁷¹³.

En réalité, l'unité du monde savant se mesure au vocabulaire et aux intérêts communs, tendus vers la perspective de l'utilité de la science. Quand il veut obtenir un contact avec une personnalité, Haller n'hésite pas à s'adresser à plusieurs intermédiaires. Pour toucher Bernard de Jussieu (1699-1777), il emploie tout à la fois Ramspeck¹⁷¹⁴ et Saussure, qu'il charge de lui procurer des plantes sèches¹⁷¹⁵, mais aussi Thiery qui lui rend compte de sa démarche : « J'ai parlé à Mr. Bern. de Jussieu, mon bon et ancien ami, du Commerce que vous souhaiterions d'avoir ici pour la Botanique. Il se livrera avec grand plaisir à tout ce que vous pourreriez désirer¹⁷¹⁶. »

c- Les cercles discriminés

En outre, si Haller se veut pour partie acteur de la constitution des réseaux de sociabilité qui le lient à la France, il prétend procéder à un choix de ses interlocuteurs. Par conséquent, plusieurs catégories subissent une discrimination de sa part : les philosophes, les femmes et les beaux esprits. Dans la vision de la France développée par Haller, les beaux esprits concurrencent les savants dont ils diffèrent par l'emploi des talents. Il s'agit des

¹⁷¹⁰ D. Roche, *Les Républicains des Lettres...*, op. cit., p. 279.

¹⁷¹¹ Lettre de Housset à Haller, le 7 mai 1758.

¹⁷¹² Au cours de ses voyages en Italie, Grèce, Turquie et Asie mineure, Anne-Claude-Philippe Comte de Caylus (1692-1765) étudie et collectionne les antiquités. Ses travaux et publications sur l'art et les antiquités le font admettre au sein de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres (1742). Il est un des premiers à concevoir l'archéologie comme une science. Grand amateur d'art et favorable au néo-classicisme, le comte de Caylus est également membre honoraire de l'Académie royale de peinture et de sculpture (1731).

¹⁷¹³ Lettre de Thiery à Haller, le 30 janvier 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 217.

¹⁷¹⁴ Lettre de Ramspeck à Haller, le 22 décembre 1756.

¹⁷¹⁵ Lettre de Haller à Saussure, le 21 février 1768. *The correspondence between...*, op. cit., p. 404.

¹⁷¹⁶ Lettre de Thiery à Haller, le 25 août 1760. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 198.

auteurs brillants, à la gloire éphémère¹⁷¹⁷, que le Bernois associe aux écrivains qui ont la faveur des milieux parisiens. En réponse à un médecin suédois qui lui demande des lettres de recommandation pour la France, Haller affirme n'y connaître que des médecins et n'avoir aucune liaison avec les esprits forts¹⁷¹⁸, ce qui le dégage de toute fréquentation suspecte. La composition des réseaux voulue par Haller se fonde sur un désir d'analogie et de ressemblance, d'où sa volonté d'affirmer qu'il n'a de contacts qu'avec des médecins. Par principe, il tire une certaine fierté à ne pas avoir de relation avec les héros de Paris, tout comme Bonnet affirme également ne pas en vouloir¹⁷¹⁹. C'est donc très logiquement que Haller met en garde son fils Gottlieb Emmanuel¹⁷²⁰, qui séjourne à Paris entre novembre 1760 et juin 1761, contre la futilité de certains cercles de la capitale et qu'il lui demande de ne pas se mêler aux encyclopédistes¹⁷²¹.

Le botaniste genevois Saussure, neveu de son ami Bonnet, rejoint Haller dans sa conception différenciée des milieux intellectuels français. La définition qu'il donne du monde intellectuel parisien laisse entendre que ce dernier est composé de différents cercles, dont celui d'un milieu de savants sérieux et consciencieux, préfiguration d'une possible « République des savants¹⁷²² », canton de la République des Lettres : « En général j'aime mieux les savants de Paris que les beaux esprits, ceux-ci sont d'un orgueil insupportable dans aucun respect humain ni divin, calomniant impitoyablement tout ce qui leur est contraire, et exerçant dans la conversation un despotisme insupportable, aulieu que les savants du moins

¹⁷¹⁷ Le dédain de Haller envers les beaux esprits est repris par les contemporains et on en trouve mention dans les ouvrages rédigés peu après sa mort. Baron de Servières (?), *Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Voltaire : dans lesquels on trouvera divers écrits de lui peu connus sur ses différends avec J.-B. Rousseau....*, [s.n.], Amsterdam, 1785, vol. 2, p. 122 : « Sa modération et sa sagesse lui faisaient regarder d'un œil de pitié les Gens-de-lettres qui se fatiguent pour arriver au Temple de la Gloire (...) ».

¹⁷¹⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 19 mai 1760. *The correspondence...., op. cit.*, p. 201.

¹⁷¹⁹ Lettre de Bonnet à Haller, le 23 mai 1760. *Ibid.*, p. 202.

¹⁷²⁰ Gottlieb Emmanuel von Haller (1735-1786) est le fils d'Albrecht von Haller et de sa première épouse Marianne. Après des études de médecine et de sciences naturelles à Göttingen, il rentre à Berne en 1753 où il apprend le droit et l'histoire suisse, pour devenir notaire. Il entame alors une carrière publique et devient successivement membre de l'*Äusserer Stand* (1755), sous-bibliothécaire à Berne (1763-1765) et secrétaire du Conseil de guerre (1765-1775). Membre du Grand Conseil dès 1775 et grand sautier jusqu'en 1779, greffier du tribunal (1780-1784), bailli de Nyon (1784-1786), Haller s'attache à rassembler une vaste collection de copies de documents relatifs à l'histoire suisse. Il est connu pour avoir rédigé une *Bibliothek der Schweizer-Geschichte* (1785-1788).

¹⁷²¹ Lettre de Gottlieb Emmanuel von Haller à Bernard Tschärner, le 8 décembre 1760. Citée d'après E. Badinter, *Les passions intellectuelles*, Paris, Fayard, 2002, t. II, p. 368, n. 3 : « Il raconte qu'il voit l'abbé Arnaud, Mme du Boccage, le géographe d'Anville, l'abbé Sallier, Caperonnier, l'abbé Nollet, Mairan, Clairaut, Duhamel, Jussieu, Delisle, La Condamine. Il a particulièrement fréquenté Clairaut et sa compagne, Mlle Gouillé. »

¹⁷²² Dans ce contexte, nous souscrivons à la proposition de Michel Henri Kowalewicz qui voit dans la notion de la République des savants une meilleure traduction du terme allemand de *Gelehrtenrepublik*. M.H. Kowalewicz, « Les échanges épistolaires de Johann Albrecht Euler, interlocuteur privilégié de la "République des savants" en Russie (1769-1800) », dans *Kultur der Kommunikation...., op. cit.*, p. 49-75, p. 49.

ceux que j'ai vus sont aussi modestes que le peuvent être des françois¹⁷²³. » De passage à Paris, Saussure se rend à l'Académie et rencontre Jussieu¹⁷²⁴ et Buffon avec lesquels il a des discussions édifiantes. Dans la capitale française, le savant consciencieux est obligé de choisir ses interlocuteurs et les lieux de ses visites car « Il y a ici beaucoup de Cabinets d'Hist. Nat., mais la plus grande partie est plutôt pour l'ostentation que pour la science, il y a pourtant de quoi s'instruire¹⁷²⁵. » Il faut être très attentif à ses fréquentations car même lorsqu'ils se piquent de faire de la science, les philosophes ne parviennent pas à être de vrais savants, ils sont au mieux des « demisavants ». C'est avec une certaine complaisance que Haller rapporte l'anecdote suivante : « On disoit de M. de F[ontenel]le mechamment, il est poete avec les philosophes, et physicien avec les poetes¹⁷²⁶. »

Une lecture différenciée des réseaux qui unissent Haller à la France montre dans quelle mesure la République des Lettres est une entité construite et réfléchie. Derrière la sémantique et la rhétorique héritées des siècles précédents, cette construction implique une projection personnelle et une combinaison de différents éléments : pour le Bernois, il s'agit du maintien du latin et d'un référentiel érudit reposant sur les citations et les références à de nombreux auteurs du passé. Pour marquer leur appartenance à un cercle défini, les savants veulent garder des privilèges qui les distinguent d'autres catégories du monde intellectuel. Ceci passe par la conservation de caractéristiques comme l'usage du latin comme medium spécifique. Mais en même temps, les tensions du présent sont bien sensibles car on s'avance vers une République des Lettres plus scientifique et moins humaniste, où les liens d'amitié existent tout en étant concurrencés par des paramètres de plus en plus présents et exigeants, qu'il s'agisse de la religion ou de l'appartenance à un territoire politiquement défini. Ces paramètres extérieurs sont présents dès l'aube de la République des Lettres mais ils s'amplifient au cours du XVIIIe siècle¹⁷²⁷, obligeant les lettrés à penser et à ajuster leur pratique à une réalité mouvante. En ce sens, les relations qu'entretient Haller avec le monde intellectuel français ne sont ni monolithiques, ni linéaires. Sa perception de la France varie en

¹⁷²³ Lettre de Saussure à Haller, le 24 avril 1768. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 406.

¹⁷²⁴ Lettre de Duchesne à Haller, le 13 juin 1768. Antoine Nicolas Duchesne rend compte de la visite de Saussure à Jussieu où il était également présent. Les trois hommes ont parlé de Haller, et Saussure a montré un exemplaire de son *Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum*.

¹⁷²⁵ Lettre de Saussure à Haller, le 24 avril 1768. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 406.

¹⁷²⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 4 mai 1759. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 166.

¹⁷²⁷ Robert Mayhew, « British Geography's Republic of Letters: Mapping an Imagined Community, 1600-1800 », *Journal of the History of Ideas*, année 2004, vol. 45, p. 251-276, p. 267. À partir des écrits de deux géographes anglais, l'un du XVIIe et l'autre du début du XIXe siècles, l'auteur montre que les tensions entre le cosmopolitisme et les traits nationalistes sont pérennes dans la République des Lettres, même si elles s'accroissent au XVIIIe siècle.

fonction des groupes savants, de même qu'elle s'exprime différemment selon ses interlocuteurs. Si la scène savante française, régie par de denses réseaux de communication, est identifiée, il apparaît qu'il existe en son sein un espace particulier formé de cercles parisiens et désigné par le nom de « l'île frivole ». Il n'est pas anodin que Haller et Bonnet reprennent dans leurs lettres cette expression car la métaphore géographique permet de localiser - donc de cerner, de surveiller et de s'en distancer - ces esprits dangereux qui, sous les traits d'amateurs éclairés, se mêlent adroitement au monde savant. « L'île frivole », dont il est impossible d'occulter l'existence, occupe une place à part dans l'Europe intellectuelle. Elle définit un espace qui n'est pas gouverné par des lois et des représentants auxquels on pourrait s'adresser de façon codifiée et réglementaire selon les usages des lettrés et de leur sociabilité traditionnelle.

Par conséquent, le cas des relations de Haller avec la France illustre la prise de conscience de nouveaux réseaux qui concurrencent les réseaux des doctes. Son attachement persistant au latin correspond en partie à la volonté de rendre la communauté des lettrés plus visibles dans un monde où les réseaux se brouillent et dans lequel les beaux esprits se confondent avec les savants. Le choix de ses interlocuteurs français est très certainement à mettre en parallèle avec son aspiration à toucher un lectorat érudit, composé de l'aristocratie du monde des lettrés. En ce sens, une relation avec Lassone, médecin de la Reine, ne l'intéresse pas tant que celui-ci ne lui apporte qu'un hommage stérile. Les savants qui se consacrent à leur art n'ont guère le temps de rédiger des lettres honorifiques mais creuses, qui éveillent d'ailleurs la suspicion de destinataires fort occupés. C'est donc Thiery qui complimente Haller pour son mémoire sur le mouvement du sang de la part de Dortous de Mairan en attendant que ce dernier ait une occasion de lui écrire¹⁷²⁸. Haller s'adresse aux « gens de culture », selon l'expression définie par Daniel Roche pour désigner les Républicains des Lettres porteurs des idées des Lumières, et à ses yeux, il ne s'agit pas toujours des auteurs les plus en vue. La rédaction de ses textes ainsi que des éléments paratextuels désignent les cercles à qui il choisit de s'adresser. Ses ouvrages scientifiques sont destinés à un public choisi, aux qualités érudites, possédant le latin¹⁷²⁹. En revanche, lorsqu'il

¹⁷²⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 123.

¹⁷²⁹ Gerhard Rudolph, « Le traité, l'essai, le compte rendu scientifique », dans *L'aube de la modernité (1680-1760)*, éd. par Peter-Eckard Knabe, Roland Mortier et François Moureau, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2002, p. 406-426, p. 410.

veut leur donner une audience élargie, Haller passe notamment par l'institution de l'Académie des Sciences¹⁷³⁰.

Ainsi, puisqu'il aspire à toucher un public savant, Haller est amené à réfléchir sur les qualités qui caractérisent les destinataires français de ses écrits. Cette attitude ne se restreint en aucun cas à la relation qu'il entretient avec la France¹⁷³¹. En tant qu'auteur de recensions d'écrits littéraires et scientifiques émanant d'auteurs de nationalité différente, Haller analyse les conditions de réception propres à chaque pays et qui expliquent que le succès rencontré dans une région ne se retrouve pas dans une autre. Grâce à son activité de recenseur, sa compréhension de la France s'étoffe d'une dimension supplémentaire. Pour mieux expliquer et comprendre les réactions du public français face à un ouvrage, Haller a reconstitué avec pertinence les caractères et les perspectives qui en guident le comportement. On retrouve fréquemment dans ses textes des allusions au « goût français », une construction qui repose sur la prérogative de l'esprit, la violation de la règle du costume, l'absence de sentiment, la liberté prise par rapport aux mœurs et à la religion¹⁷³². De surcroît, Haller constate que les Français voient du ridicule en toute chose, et que blasé, le public parisien s'ennuie¹⁷³³. La composition du public français présente donc des caractéristiques particulières : l'Helvète décrie le rôle qu'y tiennent les femmes comme arbitres du goût en dépréciant leurs capacités de jugement. Plus grave encore, les dames de Cour - on trouve dans ses recensions le terme ancien de *Frauenzimmer* - s'érigent non seulement en juges de la qualité du théâtre en France¹⁷³⁴ mais elles se piquent également de science. Le jugement hasardeux de ces prétendues femmes d'esprit rend suspect et peu fiable le succès de certains ouvrages. Mme de Pompadour qui cherche dans l'*Encyclopédie* les recettes de la fabrication des fards, couvre l'entreprise de ridicule¹⁷³⁵. Superficielles, les mondaines ne pénètrent pas les mystères de la

¹⁷³⁰ Voir le troisième chapitre de la première partie de ce travail.

¹⁷³¹ Urs Boschung, « “Multa pro nostra innocentia” : L'implication de Tissot dans la querelle Haller-de Haen », dans *La médecine des lumières...*, op. cit., p. 113-147, p. 143. Au cours de la controverse avec de Haen, le médecin vise également un public précis composé de l'aristocratie de la République des savants.

¹⁷³² C. Profos, „Gegründete Kritik“..., op. cit., p. 255-257. Pour désigner le lectorat français, Haller parle volontiers de « nos voisins spirituels » ; « unsere witzigen Nachbarn ».

¹⁷³³ Voir la recension de *Mes fantaisies* de C. J. Dorat, parue dans les *GGA*, 1770, *Zugabe*, p. 239-240.

¹⁷³⁴ Voir la recension de *L'Ami de la vérité, ou lettres impartiales [...] sur toutes les pièces de théâtre de M. de Voltaire* de S. M. M. Gazon-Dourxigné, *GGA*, 1768, p. 423-424. Cité dans *Hallers Literaturkritik*, op. cit., p. 112.

¹⁷³⁵ « Lächerlich ist der Ruhm der Encyclopädie, worinn Me. De Pompadour die rothe Schminke und der König die Verfertigung des Pulvers erklärt findet, das aus Salpeter und Nitrum besteht, und woraus geschlossen wird, das Buch sey vortreflich. » ; « La gloire de l'Encyclopédie est ridicule dans la mesure où Mme de Pompadour et le roi déclarent y trouver l'une la fabrication du fard rouge, et l'autre celle de la poudre qui se compose de salpêtre et de nitrate, et qu'ils décident, en fonction de cela, de la pertinence du livre. », *GGA*, 1775, p. 414-415, cité dans Peter-Eckhard Knabe, *Die Rezeption der französischen Aufklärung ...*, op. cit., p. 183.

science, inconstantes, elles ne suivent que la mode : « Les femmes, qui en France entraînent les suffrages, sont sans doute plus propres à sentir l'élégance d'une période, que la solidité d'un fait de physique¹⁷³⁶. » Le rôle des femmes de la Cour en France, l'arrivisme de certains hommes de lettres qui jouent de la protection d'un ministre ou d'une favorite font partie du répertoire de la critique de Haller à l'encontre du fonctionnement de la scène intellectuelle française¹⁷³⁷. Alors que Bordeu est accusé de charlatanisme par ses confrères, « les femmes qui sont tout dans ce pays-ci¹⁷³⁸ » ont incité un grand aristocrate à le défendre et à le mettre à l'honneur à Versailles. Ces éléments se retrouvent dans la recension du travail de sa correspondante madame du Boccage¹⁷³⁹, les salonnières de son espèce n'appartenant pas au monde du docte bernois.

Puisque le salon représente « la version intellectuelle de la société de Cour¹⁷⁴⁰ », il faut également prendre en compte la position de Haller face à celle-ci. Son attitude est marquée par l'ambivalence. Il a beau avouer avoir cru être choisi pour occuper un poste de médecin à Versailles¹⁷⁴¹, fier partisan de la république bernoise, il n'en refuse pas moins la culture de Cour et sa fréquentation¹⁷⁴² qui, aux dires de son ami strasbourgeois Spielmann, nuit à l'indépendance du savant car il risque de se voir impliqué dans ses fréquentes intrigues¹⁷⁴³. Homme de science et de cabinet, l'Helvète n'est en rien un mondain. Tout ceci est contraire à la conception hallérienne du travail scientifique qui ne se confond plus

¹⁷³⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 15 novembre 1767. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 691.

¹⁷³⁷ Bonnet aussi définit les traits du public français qu'il juge superficiel, plus sensible au style qu'au fond. Lettre de Bonnet à Haller, le 31 janvier 1761. *Ibid.*, p. 231.

¹⁷³⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 19 mars 1760. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 193.

¹⁷³⁹ *GGA*, 1764, p. 1260-1261.

¹⁷⁴⁰ B. Kriegel, *La défaite de l'érudition...*, *op. cit.*, p. 309.

¹⁷⁴¹ « L'Evêque de Nicolai, l'ami intime du Dauphin et de la Dauphine, a dit à mon fils qu'on s'étoit repenti à la cour, de ne pas avoir taché de m'y attirer. », lettre de Haller à Tissot, le 5 décembre 1766. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 248. Haller rapporte à Tissot que Sénac a transmis une invitation à venir à la Cour à Versailles aux conditions de Tronchin dans sa lettre du 15 février 1762.

¹⁷⁴² On trouve déjà cette opposition entre la figure du savant et celle du courtisan chez Fontenelle, et elle tend à devenir un lieu commun du monde scientifique. En ce qui concerne Haller, les remarques concernant la société de Cour ne concernent pas uniquement la France. Alors que la comtesse de Bentinck lui demande un conseil à propos du prince Ludwig Eugen von Württemberg, Haller lui répond qu'il n'est pas à l'aise pour lui répondre : « Je reconnois au reste mon incapacité dans le grand art de donner des conseils. Il faudroit avoir plus vu que je n'ai fait et avoir fréquenté un autre monde. Car il faut avouer que mes voyages, qui ont été assés longs, ne m'ont mené que d'un homme de lettres à un autre ; j'y ai vu bien des mines, des montagnes et des plantes, mais je n'ai pas assés approché ce cercle brillant, qui environne les Rois et les Princes. », lettre de Haller à la comtesse Bentinck, le 11 juillet 1753. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », *op. cit.*, p. 270.

¹⁷⁴³ Lettre de Spielmann à Haller, le 29 août 1770, reproduite dans la thèse de C. Vetter, p. 263. Après lui avoir relaté la concurrence qui divise plusieurs médecins pour obtenir la charge de premier médecin du roi, Spielmann conclut : « (...) wie unglücklich ist man wann man von den intriguen des Hoffs Abhangt. » ; « (...) comme on est malheureux quand on dépend des intrigues de la Cour. »

entièrement avec l'*otium*, et - encore qu'il faille nuancer cette idée¹⁷⁴⁴ - tend davantage vers la professionnalisation du savant. Dès lors, les critères de légitimation du savoir dépendent du mérite¹⁷⁴⁵ et doivent être entre les mains d'hommes de science compétents et moralement indépendants.

Alors que les milieux philosophiques sont intégrés dans la République des Lettres, pensons au cas exemplaire de d'Alembert¹⁷⁴⁶, Haller ne les assimile pas au monde savant qui est le sien. Il affirme par principe qu'il ne les fréquente pas puisqu'ils représentent une menace susceptible de déstabiliser la cohésion de la sociabilité savante. A Berlin, la présence des Français, c'est-à-dire des représentants du clan des philosophes, préoccupe Haller¹⁷⁴⁷ qui choisit finalement de ne pas répondre à l'appel de Frédéric II¹⁷⁴⁸. Un chrétien, attaché à ses croyances et soucieux de son indépendance, ne saurait vivre à Potsdam entre le roi, Maupertuis, Voltaire et d'Argens. Cependant, sensible aux considérations matérielles et de notoriété qu'il pourrait y obtenir, Haller s'avise d'abord de se renseigner auprès de ses amis, notamment les membres de son réseau qui ont des contacts avec les milieux berlinois¹⁷⁴⁹. En fin de compte, il se félicite de ne pas avoir répondu à l'appel de Berlin, ville dominée par des Français arrogants¹⁷⁵⁰ et méprisants, dont la reconnaissance académique prouve la fragmentation du monde savant : « Je ne suis pas fâché d'avoir évité une compagnie, à laquelle j'aurois deplu et cela-auroit peutêtre été reciproque¹⁷⁵¹. » Se démarquer des courants radicaux des Lumières passe par la rédaction de certains écrits mais aussi par des décisions de sociabilité. Sa décision de ne pas rejoindre une compagnie impie et dangereuse stigmatise chez Haller l'existence du réseau français de la cour prussienne¹⁷⁵².

¹⁷⁴⁴ Le champ de la botanique illustre combien l'activité scientifique de Haller recoupe à la fois le temps qu'il consacre à l'*otium* et son activité professionnelle. Ses herborisations dans les Alpes l'incitent à rédiger des ouvrages savants. Le rôle primordial de l'observation dans le raisonnement scientifique renforce l'idée que la vie toute entière du savant est placée sous le signe de l'étude.

¹⁷⁴⁵ H. Steinke, « Der Patron im Netz. Die Rolle des Briefwechsels in wissenschaftlichen Kontroversen », dans *Hallers Netz...*, op. cit., p. 441-462, p. 441. Pour Haller, la République des Lettres a d'étroits liens avec la méritocratie. Par conséquent, la recherche des honneurs et des distinctions lui importe beaucoup.

¹⁷⁴⁶ D. Roche, *Les Républicains des Lettres...*, op. cit., p. 168.

¹⁷⁴⁷ *Albrecht von Haller in Göttingen...*, op. cit., p. 76-77. Haller écrit une lettre à la comtesse de Bentinck pour lui faire part de la requête de Maupertuis qui l'incite à se rendre à Berlin.

¹⁷⁴⁸ Walther Zimmerli, « Haller und Göttingen », dans *Albrecht von Haller, 1708-1777. Zehn Vorträge...*, op. cit., p. 143-159, 151.

¹⁷⁴⁹ L'élève de Haller, Johann Georg Zimmermann s'est rendu lui-même à Berlin où il est séduit par l'aura de Frédéric II. Voir le second chapitre de la seconde partie.

¹⁷⁵⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 8 décembre 1760. *The correspondence...*, op. cit., p. 228 : « Ces Philosophes sont bien méchants! Je vois les manoeuvres (...) de Maupertuis contre V. [oltaire] et moi ; le faste arrogant de Dalember, de Buffon, et de Diderot. »

¹⁷⁵¹ Lettre de Haller à Tschärner, le 3 juillet 1750. *Briefe von J. G. von Zimmermann, Wieland...*, op. cit., p. 66.

¹⁷⁵² Lettre de Haller à Bonnet, le 4 mars 1760. *The correspondence...*, op. cit., p. 193.

Malgré tout, il est vrai que le public français donne le ton à l'Europe et qu'on ne saurait le négliger. Gagner les cœurs et l'estime des Français est important pour les gens de lettres comme le laisse supposer une formule de la comtesse de Bentinck rapportant à Haller la réputation dont il jouit en France : « (...) les yeux de toutes les nations sont sur vous ; il n'y en a pas une seule qui ne vous aye payé un juste tribut d'admiration ; la France elle-même vient de céder à la force de la vérité¹⁷⁵³. » Mais les échos de sa réception dans le royaume ne sont pas toujours à la hauteur de ses attentes. La diffusion de ses romans politiques, notamment son *Alfred*, peinture morale de la monarchie constitutionnelle, lui inspire la remarque suivante où perce l'amertume : « J'écris pour les Allemands ; les pica des François ne m'affectent que foiblement ; je n'écris pas pour leurs estomacs dérangés¹⁷⁵⁴. » La tournure méprisante de la remarque, destinée à assurer Bonnet qu'il n'est pas heurté par les attaques des Français, parvient mal à déguiser l'amour-propre blessé de l'auteur.

Critique envers ses interlocuteurs et les destinataires de ses écrits, Haller sélectionne également certains objets du dialogue qu'il noue avec les espaces français. Le contenu de sa bibliothèque, tout comme sa correspondance et ses recensions montrent l'importance quantitative qu'il accorde aux livres français. Avidé de connaître les parutions les plus récentes, Haller n'en refuse pas moins de lire certains ouvrages athées tel le *Système de la nature* (1770) présenté par le baron d'Holbach, qu'il juge être une véritable abomination¹⁷⁵⁵. Parallèlement, le savant hiérarchise l'ensemble de ses travaux, et bien qu'il participe au *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle* de Jacques-Christophe Valmont de Bomare (1731-1807), un Rouennais qui étudie l'anatomie avec Le Cat et devient membre de l'OeG de Berne, Haller minimise l'importance des articles qu'il lui fournit¹⁷⁵⁶.

2- Contiguïté et superposition des réseaux : de l'espace rêvé à l'espace vécu

a- La notion de réseau en question

L'espace de sociabilité intellectuelle décrit par Haller dans sa correspondance ne coïncide pas entièrement avec la réalité de l'espace relationnel dans lequel il évolue. Nous

¹⁷⁵³ Lettre de la comtesse de Bentinck à Haller, le 12 décembre 1754. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », *op. cit.*, p. 274.

¹⁷⁵⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 17 Mars 1773. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1071.

¹⁷⁵⁵ Lettre de Bonnet à Haller, le 16 juin 1770 et lettre de Haller à Bonnet, le 23 juin 1770. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 878.

¹⁷⁵⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 20 septembre 1769. *Ibid.*, p. 835.

touchons ici une des profondes ambiguïtés de la notion de réseau ainsi que l'une des limites de son application. Le degré de conscience et d'appartenance¹⁷⁵⁷ est un préalable à l'existence d'un réseau qui suppose une cohérence, une cohésion or certains nœuds réticulaires semblent bien importuns pour Haller. Attaché à son identité de Républicain des Lettres, il se situe à l'intersection de plusieurs cercles dont il ne considère pourtant pas toujours faire partie.

D'abord, la sociabilité savante se fonde sur des usages mondains auxquels on ne peut toujours se dérober. Les hommes du monde commercent avec l'élite littéraire¹⁷⁵⁸ : Thiery fréquente le salon de Mme de Graffigny, le fils de Haller, Emmanuel Gottlieb lui-même est reçu à dîner par Mme du Boccage¹⁷⁵⁹ et il rencontre des hommes intermédiaires entre les milieux mondains et intellectuels tel Condorcet¹⁷⁶⁰, tout comme Saussure rencontre Buffon en 1768. Les savants sont conscients de l'hétérogénéité sociale du monde des lettrés comme l'indique la réflexion suivante de Thiery : « Un homme du monde qui aime beaucoup la médecine vient de nous donner la traduction de la nouvelle pharmacopée de Londres¹⁷⁶¹. » L'ouvrage est jugé savant et s'accompagne de notes de bonne tenue. Toutefois, la précision de la qualité de l'auteur révèle une mince frontière mentale qui distingue les savants qui vivent de leur art, des amateurs éclairés. Côtéant les « demi-savants », avides de curiosités et de démonstrations expérimentales¹⁷⁶², les doctes sont amenés non seulement à juger la qualité de la production de ces amateurs mais également à affiner leur réflexion sur ce qui définit un érudit et un savant.

L'appartenance à un type de réseau n'est donc pas exclusive et l'aspiration de Haller à s'insérer dans un espace de communication privilégié, composé de doctes et de lettrés, diffère de la réalité. Ainsi, le Bernois n'a pas l'impression de frayer avec « les beaux esprits », les hommes de lettres mineurs, ou les représentants des Lumières radicales. Dans les faits, il possède pourtant des contacts avec eux. Les connexions existent mais les liens établis sont déniés et ne portent pas de fruits intellectuels : le réseau n'a donc pas d'unité. Lorsqu'il analyse les milieux parisiens qu'il est amené à côtoyer, Saussure a beau distinguer les savants et les beaux esprits, l'ensemble de ses réflexions sous-entend que tous se fréquentent en dépit

¹⁷⁵⁷ Franck Salaün, « Rousseau : 1762. Le système relationnel de Rousseau vu en coupe. », dans *Les Ego-documents...*, *op. cit.*, p. 151-169, p. 161 : « Dans certains cas, le but ou la fonction du réseau est d'exister en tant que tel, c'est peut-être le fonctionnement réel ou rêvé de la République des Lettres. Toutefois, il est possible d'y repérer des sous-ensembles, des intérêts corporatistes, des stratégies individuelles. »

¹⁷⁵⁸ D. Roche, *Les Républicains des Lettres...*, *op. cit.*, p. 219 : « La rencontre des *hommes de lettres* et des *hommes du monde* est une clef de la sociabilité culturelle entre le classicisme et les Lumières. Elle constitue la réalité de la République littéraire. »

¹⁷⁵⁹ Lettre de Mme Du Boccage à Haller, le 15 novembre 1760.

¹⁷⁶⁰ Lettre de Condorcet à Haller, le 14 octobre 1773.

¹⁷⁶¹ Lettre de Thiery à Haller, le 10 août 1761.

¹⁷⁶² Peter-Eckhard Knabe, *Die Rezeption der französischen Aufklärung...*, *op. cit.*, p. 262.

des différences qu'il s'efforce d'établir. Pour lui, comme pour Haller, les beaux esprits portent préjudice à la qualité de la réflexion et de la communication intellectuelles. J. Israel a montré que depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, la scène intellectuelle européenne est divisée et soumise à un jeu de forces contradictoires entre des franges des Lumières de différentes sensibilités. Cependant les scissions et les dissensions que récuse Haller dans sa dénonciation du clan des philosophes ne sont pas uniquement d'ordre intellectuel et philosophique. Ici, ce sont les pratiques de sociabilité, la façon dont les groupes s'approprient le savoir et entendent participer au concert des savants qui le contrarient. L'immixtion des esprits forts et des amateurs mondains dans les cercles savants est un procédé assez courant pour que l'on puisse avancer l'idée que le comte de Baschy ou Mme du Boccage, proclament leur amitié pour Haller avec l'arrière-pensée qu'un peu de gloire de cet illustre nom de la République des Lettres rejaillira sur eux. De même, les philosophes jugent bon de commercer avec les grands noms de la scène scientifique. C'est ainsi que Bonnet assure à Haller que Voltaire tient à la poursuite de leur commerce : « Mr le Comte de Tournay n'a pas voulu qu'il fut dit, qu'il ne recevoit plus de Lettres de vous. Il s'est donc empressé à vous écrire sur un ton qui pût vous plaire, & qui pût mériter des réponses obligeantes, dont il ne manquera pas de se parer¹⁷⁶³. »

Par conséquent, Haller prétend certes élire certains contacts au détriment d'autres relations, mais il ne peut empêcher des Français appartenant à des milieux décriés de venir lui rendre visite. L'importun chevalier au sabre¹⁷⁶⁴ est de ceux-là, tout comme André Morellet, l'encyclopédiste proche des philosophes¹⁷⁶⁵. Pour les raisons énoncées précédemment, à savoir les tensions liées au territoire et à la religion, l'espace français met à mal la projection idéalisée de la République des Lettres chez Haller. Mais les réseaux se croisent, et preuve de l'interférence des milieux éclairés français et suisses francophones, on sait que Buffon a commencé sa carrière scientifique en entamant en 1727 une correspondance avec le mathématicien genevois Gabriel Cramer¹⁷⁶⁶. Spielmann déplore que Rousseau ait quitté précipitamment Strasbourg car il « aurait eu en lui au cours de cet été un agréable compagnon » d'excursions botaniques¹⁷⁶⁷. De même, Thiery demande à Haller des nouvelles

¹⁷⁶³ Lettre de Bonnet à Haller, le 5 juin 1759. *The correspondence...*, op. cit., p. 167.

¹⁷⁶⁴ Voir le troisième chapitre de la seconde partie.

¹⁷⁶⁵ Haller figure dans une liste établie par Morellet qui y consigne les noms des « personnes qu'[il a] connues, et avec lesquelles [il a] eu des relations. », *Mémoires inédits de l'abbé Morellet, ...sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution*, précédés de l'éloge de l'abbé Morellet par M. Lemontey, Paris, Baudouin, 1822, vol. 2, p. 507.

¹⁷⁶⁶ Jacques Roger, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Fayard, Paris, 1989, p. 26. Gabriel Cramer (1704-1752) est professeur à l'Académie de Genève.

¹⁷⁶⁷ Lettre de Spielmann à Haller, le 14 décembre 1765.

de « Mr Rousseau [s]on ancien ami si connu par son genre de philosophie¹⁷⁶⁸ » qu'il sait être en Suisse. Rousseau suscite également l'admiration de Tissot, et le pasteur Elie Bertrand¹⁷⁶⁹ est tout autant un ami de Haller qu'un proche de Voltaire¹⁷⁷⁰. Justement, les relations entre Haller et Voltaire illustrent bien la proximité des cercles franco-helvétiques comme l'atteste l'entremise de Seigneux de Correvon qui se charge de rapporter au premier les propos que tient sur son compte le philosophe français¹⁷⁷¹.

b- Synapses et intermédiaires

Au sein du vaste ensemble relationnel de l'Europe savante, les cercles de différentes obédiences s'observent sans toujours se fréquenter. Au demeurant, le fait que Haller ne corresponde pas avec Diderot ou d'Alembert mais qu'ils appartiennent à des réseaux contigus, incite à réfléchir à la signification que recouvre l'absence d'un lien entre ces personnalités de premier plan de l'espace intellectuel européen qui, en dépit des apparences, sont loin de s'ignorer. Puisqu'ils évoluent dans des milieux délibérément cloisonnés, il leur faut parfois forcer la perméabilité des réseaux, et pour ce faire recourir à des intermédiaires afin de s'informer des opinions des uns et des autres. Lors de la parution de l'*Encyclopédie*, D'Alembert, guettant le jugement des périodiques, écrit à Maupertuis : « Je voudrais bien voir ce que Mr. Haller écrit contre nous¹⁷⁷² », faisant ainsi référence à l'activité de censeur du Bernois et reconnaissant implicitement l'influence qu'exercent les *GGA* sur l'ensemble du

¹⁷⁶⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 10 janvier 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 120. Thiery a été le médecin de Rousseau.

¹⁷⁶⁹ Elie Bertrand (1713-1797) étudie la théologie à Lausanne, Genève et à Leyde. Consacré pasteur en 1740, il est d'abord pasteur à Ballaigues et Orbe, avant d'exercer son ministère auprès de l'Eglise française de Berne (1744-1765). Le roi Stanislas-Auguste Poniatowski, dont il est très proche, lui confie la direction du Département de l'industrie, de l'agriculture et des sciences naturelles à Varsovie (1765-1766), ce qui vaut à Bertrand d'être agrégé à la noblesse polonaise. Dès 1767, Elie Bertrand s'installe auprès d'Yverdon où il se consacre aux sciences. Il fonde la bibliothèque et la Société économique de la ville, et constitue un célèbre cabinet d'histoire naturelle. Membre de plusieurs académies européennes, Bertrand est également nommé secrétaire romand de la Société économique de Berne. Ses nombreux ouvrages traitent tant de théologie que d'histoire naturelle, de philosophie ou de linguistique.

¹⁷⁷⁰ P.-Y. Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française...*, op. cit., p. 126.

¹⁷⁷¹ Le 30 mars 1756, Voltaire relate dans une lettre à Elie Bertrand la méprise due à une lettre d'insulte anonyme et dont le cachet représentent les armes de Haller. L'affaire éclaircie, il demande le 6 avril à E. Bertrand de communiquer sa lettre à Haller pour s'excuser en toute bonne foi de l'affaire. Voltaire, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 722 ; p. 733 ; p. 739.

Lettre de Seigneux de Correvon à Haller, le 31 décembre 1755 : « M. de Voltaire, qui m'avait fait l'honneur de venir chez moi (...) est établi très bien à Monrion (...) où je lui rendis il y a quelques jours mes devoirs. Quelqu'un ayant nommé M. de Haller, il m'en parla avec un sentiment et une vénération extraordinaire. », BB, mss. Hist. Helv. XVIII, vol. XIV, n°1999, p. [4].

¹⁷⁷² Lettre de d'Alembert à Maupertuis, citée par Anne-Marie Chouillet, « Du nouveau sur l'Encyclopédie : une lettre inédite de d'Alembert », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 1991, n°11, p. 31. Cette remarque est citée dans Martin Fontius, « Die Encyclopedie d'Yverdon im Spiegel der Anzeigen Albrecht von Hallers », dans *L'Encyclopédie d'Yverdon et sa résonance européenne...*, op. cit., p. 385-399.

public germanophone. De façon identique, les déboires et les progrès de l'*Encyclopédie* préoccupent Haller, en quête de renseignements concernant les étapes de la rédaction et de l'édition de l'ouvrage. Les lettres qu'il échange à ce sujet montrent que les relations avec le milieu encyclopédique impliquent l'insertion dans un espace relationnel multipolarisé car en voulant se distancer avec ses dirigeants, Haller est obligé de recourir à des intermédiaires, notamment à Thiery¹⁷⁷³ ou Tressan de la Vergne¹⁷⁷⁴. Ce dernier qui a personnellement participé à l'entreprise de l'*Encyclopédie* en rédigeant des articles d'art militaire, s'ouvre même en toute franchise de son admiration pour les encyclopédistes, ces « philosophes illustres ». Si l'on examine le type de renseignements que Thiery fournit à Haller, et d'une façon plus générale l'ensemble de ceux qui lui parviennent, il apparaît que ce sont davantage les remous et les scandales qui entourent la parution de l'*Encyclopédie*, que les conditions intellectuelles de son élaboration qui priment dans l'échange informatif. Pour sa part, même s'il relate principalement les incidents qui en rendent la parution hasardeuse, Thiery espère que l'*Encyclopédie* pourra se poursuivre car il juge utiles les méthodes de dissection qui y sont présentées. Les considérations de Thiery sur l'*Encyclopédie*, comme ses propos sur Diderot, sur Rousseau ou sur Helvétius, témoignent de sa modération car s'il ne souscrit pas aux idées les plus hardies, il ne les condamne qu'à demi-mot¹⁷⁷⁵. Le principal correspondant français de Haller est donc un représentant typique des Lumières modérées, qui côtoie des milieux savants français assez hétérogènes. Homme de science qui fréquente les salons, il réprouve les attaques contre la religion sans jamais faire preuve d'une grande sévérité à l'égard des philosophes. Cette mesure contraste avec l'intransigeance de Haller et pourtant les deux hommes maintiennent un rythme épistolaire élevé parce qu'ils tirent tous deux profit de cette correspondance. S'il plaît à Thiery d'être l'intermédiaire privilégié de Haller avec Paris, celui-ci obtient de son ami de nombreux livres et renseignements. Cette relation montre combien la tolérance qui règne au sein de la République des Lettres se double d'un indéniable pragmatisme.

¹⁷⁷³ Même lorsqu'il participe aux *Suppléments*, Haller n'a que peu de relations avec les éditeurs. Nous ne disposons que de trois lettres envoyées par Robinet au collaborateur Bernois, toutes trois réglant principalement des problèmes matériels et non les conditions intellectuelles dans lesquelles doit s'opérer la coopération de Haller.

¹⁷⁷⁴ Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 6 janvier 1758. Dans ce cas, les renseignements qu'il obtient viennent de l'initiative de Tressan. Remarquons toutefois, que proche du roi Stanislas, Tressan est pour le reste un adversaire des philosophes.

¹⁷⁷⁵ « J'aurais évité à leur place d'entrer dans les matières métaphysiques : ou au moins falloir-il témoigner plus de respect pour la révélation. », lettre de Thiery à Haller, le 28 janvier 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 162.

Sans s'impliquer dans un nouveau réseau, Haller joue donc habilement des connexions réticulaires afin d'obtenir les informations qu'il désire. Pour accéder à Frédéric II, Haller utilise madame de Bentinck¹⁷⁷⁶, femme de lettres et d'esprit mais également aristocrate au fait des mœurs et des usages de la Cour. Sa correspondance joue le rôle d'une médiation entre différents réseaux puisqu'elle renforce le lien entre Voltaire, représentant des Lumières françaises, et Haller : « J'ay passé 12 ou 13 jours aux Delices chez les nieces de Mr. de Voltaire, qui vous rendent la justice la plus parfaite. Me Denis, qui me parloit une personne fort raisonnable et fort obligeante, voudroit sçavoir l'almand, qu'elle desteste, puisque l'on le parle a Francfort ; uniquement pour pouvoir avoir le bonheur de vous lire¹⁷⁷⁷. » Ainsi, la comtesse de Bentinck apprend à Haller ce que l'on pense de lui dans les cercles voltairiens. Le système d'information de la République des Lettres bruisse de rumeurs¹⁷⁷⁸, exprimées dans la correspondance par la répétition de la formule « on dit », transmises tant par les savants que par les familiers de la Cour. Le choix du successeur de Maupertuis, au poste de Président de l'Académie de Berlin intrigue Haller et Bonnet qui s'échangent les noms de d'Alembert et de Voltaire¹⁷⁷⁹. Leur intérêt pour cette nomination est réel car elle permet d'évaluer l'influence des esprits français radicaux sur les espaces germaniques, et il est par conséquent, indispensable de mobiliser ses réseaux de correspondants pour se tenir au fait des nouvelles. Les lettrés s'instruisent également des aspects plus inhérents au monde des savants, telles les querelles de préséance ou l'évolution de la carrière de leurs confrères. Egalement porteurs de ce genre de nouvelles, Thiery rapporte à Haller la nomination de Sénac comme premier médecin à Versailles¹⁷⁸⁰, tandis qu'en 1770 Spielmann lui fait part de la difficile situation du même Sénac, en proie aux manœuvres de deux confrères qui convoitent sa charge¹⁷⁸¹. Apprenant par Tissot que la chaire de médecine à Montpellier va sûrement être occupée par Paul-Joseph Barthez, Haller s'inquiète de savoir qui aura celle de chimie¹⁷⁸².

¹⁷⁷⁶ Lettre de la comtesse de Bentinck à Haller, le 21 janvier 1755. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », *op. cit.*, p. 278.

¹⁷⁷⁷ Lettre de la comtesse de Bentinck à Haller, non datée, rédigée sûrement au cours de l'été 1758. *Ibid.*, p. 303.

¹⁷⁷⁸ Et même de rumeurs ayant trait à la vie privée des savants. Ainsi, Haller rapporte à Tissot : « C'est bien la Lande qui a désespéré une maitresse par son infidélité. », lettre de Haller à Tissot, le 6 octobre 1776. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 458.

Haller est informé par Spielmann de l'infortune de Gouan, déshonoré par la banqueroute de son père. Lettre de Spielmann à Haller, le 20 octobre 1775. Lettre reproduite dans la thèse de C. Vetter, p. 283.

¹⁷⁷⁹ Lettre de Bonnet à Haller, le 18 septembre 1759. Haller en parle encore dans sa lettre du 7 juillet 1761. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 178 et p. 239. En septembre 1761, une demande de Berlin parvient également à Haller pour savoir s'il accepte de présider l'Académie.

¹⁷⁸⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 17 avril 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 138. Les querelles de préséance et de reconnaissance sont très courantes : Thiery relate ici la colère de l'abbé Nollet, mécontent d'une traduction de Franklin où il n'est pas cité.

¹⁷⁸¹ Lettre de Spielmann à Haller, le 29 août 1770. Lettre reproduite dans la thèse de C. Vetter, p. 263.

Il y a donc en Europe des cercles qui se connaissent mais qui ne se côtoient pas, voire qui s'évitent, bien qu'ils nourrissent une forte curiosité les uns envers les autres. D'autres établissent des contacts dans l'espoir de bénéficier d'un appui ou de tirer profit du prestige d'une personnalité. Dans ce cas, le réseau ne se forme pas selon un principe d'analogie mais dans une perspective de complémentarité. La lecture que fait Haller des auteurs français comme Voltaire, nous rappelle justement combien la diversité des Lumières repose sur une communication qui débouche sur la confrontation de perspectives différentes, obligeant parfois à faire de nécessaires concessions. A l'aube de leur correspondance, Voltaire attire l'attention de Haller en lui présentant qu'ils sont la cible des mêmes désagréments¹⁷⁸³. Tous deux, hommes de lettres reconnus, sont régulièrement en butte à la déformation de leurs propos et aux contrefaçons de leurs ouvrages.

C'est également la présence de synapses entre différents réseaux qui explique que Haller n'ait pas eu de correspondance avec Bernard de Jussieu bien que les noms des deux hommes se croisent à plusieurs reprises. L'Allemand Büttner par exemple apprend à l'Helvétte que Jussieu lui a fait part de son élection au sein de l'Académie des Sciences¹⁷⁸⁴. Les correspondances de Duchesne et de Ramspeck témoignent également des liens indirects tissés entre les deux hommes, tandis que Spielmann transmet au Bernois des nouvelles du célèbre botaniste¹⁷⁸⁵.

c- Les contraintes de la contiguïté des réseaux

La contiguïté des réseaux a parfois de bien désagréables conséquences pour Haller qui ne peut toujours éviter l'appropriation et le détournement de ses écrits à des intentions contraires à ses projets. Après avoir parodié l'*Ode à Doris*, poème de jeunesse qui peignait la flamme de Haller pour sa première épouse, La Mettrie compare dans l'*Art de jouir* le plaisir de l'étude tant loué par l'érudit bernois au plaisir des sens. Plus grave encore, la dédicace de

Voir aussi la lettre de Pennier de Lonchamp à Haller du 26 avril 1767 : « M^r Gouan mon maitre et mon ami qui est, je crois en correspondance avec vous, a été nommé prof. en med. a la chaire vacante par la mort du celebre M^r de Sauvages sans argent, sans dispute et sans sollicitation, il vous en a peut-etre déjà instruit. » Sachant Haller en relation avec Gouan, le jeune médecin avignonnais présume que cette information l'intéresse.

¹⁷⁸² Lettre de Tissot à Haller du 24 mai 1760 et lettre de Haller à Tissot du 3 juin 1760. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 103-104.

¹⁷⁸³ Il s'agit de l'affaire Grasset. Lettre de Voltaire à Haller, le 13 mars 1759. Voltaire, *Correspondance*, op. cit., t. V, p. 413.

¹⁷⁸⁴ Lettre de Büttner à Haller, le 28 août 1754. David Sigismund Büttner (1724-1768) est un médecin, botaniste et zoologiste, élève de Haller à Göttingen. Il se trouve alors à Paris.

¹⁷⁸⁵ Lettre de Ramspeck à Haller, le 22 décembre 1756. Jussieu charge Ramspeck de faire ses compliments à Haller.

Lettre de Spielmann à Haller, le 15 septembre 1755. Lettre reproduite dans la thèse de C. Vetter, p. 177.

L'Homme machine (1747) à « M. Haller, professeur de médecine à Gottingue » est une provocation contraire aux règles traditionnelles de la République des Lettres. Subversive, elle se moque du « savantissimi et pedantissimi » Bernois. La riposte de Haller se fait sous la forme d'une mise au point publiée dans le *Journal des Sçavants* : « Je regarde sa dédicace comme un affront plus cruel que tous ceux que l'auteur anonyme a faits à tant d'honnêtes gens et je prie le public d'être assuré que *je n'ai jamais eu de liaison, de connaissance, de correspondance, ni d'amitié*, avec l'auteur de l'Homme Machine, et que je regarderais comme le plus grand des malheurs toute conformité d'opinions avec lui¹⁷⁸⁶. » Ce n'est pas un hasard si Haller détaille les types de liens qui seraient susceptibles de le lier à La Mettrie, pour qu'il ne reste aucun doute possible sur leur absence de relation. Dans un monde où la correspondance joue un rôle si important et où elle tient souvent lieu de relation, échanger quelques lettres serait déjà l'amorce d'une compromission. Et pourtant, bien que Haller récuse l'influence des philosophes français, celle-ci est pourtant partiellement constitutive de ses écrits et de la genèse de certaines relations.

C'est effectivement la libre déformation des propos de Haller par La Mettrie qui est à l'origine de plusieurs courriers entre le Bernois et Maupertuis, fameux « Cacouac » suspecté de vouloir protéger son compatriote breton. En cas de tension, la contiguïté des réseaux oblige les savants à s'insérer dans des systèmes d'alliances, et lors de la polémique déclenchée par La Mettrie, Haller caresse l'espoir de bénéficier de la forte influence sociale et intellectuelle qu'exerce Maupertuis dans les cercles des Lumières françaises les plus en vue. L'intègre bernois cherche donc à obtenir des appuis dans le camp opposé. Il lui est difficilement supportable de ne pas contrôler le devenir de ses œuvres et que de prétendus hommes de science comme La Mettrie, ancien étudiant à Leyde auprès de Boerhaave, s'emparent de ses différents écrits pour les détourner¹⁷⁸⁷.

La proximité spatiale de ces esprits corrompus accroît la menace de subversion des doctes. Haller et Bonnet se mettent d'ailleurs mutuellement en garde dès qu'ils sentent le poids un peu trop fort d'un voisinage géographique ou intellectuel. Les expressions auxquelles les deux hommes ont recours¹⁷⁸⁸ - en particulier l'utilisation du pronom possessif par Haller dans ses lettres à Bonnet pour dénoncer la présence de Voltaire en territoire

¹⁷⁸⁶ *Journal des Sçavans*, 1749, p. 300-301. C'est nous qui soulignons.

¹⁷⁸⁷ La Mettrie s'en prend à plusieurs reprises à Haller. Son poème *l'Art de Jouir* (1751) est une parodie de *l'Ode à Doris* rédigé par Haller en hommage à Marianne, sa première épouse.

¹⁷⁸⁸ Désignant Robinet, auteur de l'essai contesté *Considérations philosophiques de la gradation des formes de l'être* (1768), Bonnet écrit : « Comment donc le Sage Haller se trouve-t-il associé à ce nouveau Bergerac ? », lettre de Bonnet à Haller, le 25 juin 1771. *The correspondence...*, op. cit., p. 941.

genevois¹⁷⁸⁹ - sont, sous l'ironie des formules, un avertissement qui rappelle le danger des intersections entre les cercles fréquentés. Le devoir de répondre à celui qui initie le dialogue, joint à l'obligation morale et intellectuelle de respecter les talents contraignent Haller à entretenir une relation avec Voltaire¹⁷⁹⁰, toutefois Bonnet guette la tournure que prennent leurs échanges. Dans la correspondance entre Haller et Bonnet, la lutte contre les Lumières françaises pernicieuses mêlent injures et attaques formelles avec la prise de conscience de la réalité des dangers : le recoupement des liaisons, la proximité géographique d'un Voltaire comme celle du foyer français à Berlin apparaissent comme de véritables chevaux de Troie au sein des espaces germaniques et helvètes.

Les savants intègres doivent donc garder la main mise sur la nature de leurs échanges. En demandant l'intercession de Maupertuis au cours du différend avec La Mettrie, Haller crée un lien direct et personnel qui suggère l'inscription dans un nouveau réseau, mais le dialogue avec le philosophe porte sur un fait précis et leurs rapports se révèlent n'être que temporaires. A la suite du refus de Haller de rejoindre Berlin, le ton des échanges se refroidit, le lien entre les deux hommes se rétracte et le dialogue s'interrompt. En définitive, le lien avec Maupertuis est activé en vue d'une fin définie mais ces échanges peu durables, empreints de distance et de méfiance, ne marquent pas l'intégration dans un véritable réseau. De façon identique, alors que Voltaire avait initié le dialogue épistolaire avec Haller, le ton volontairement distant du Bernois et la teneur des échanges en rendent assez rapidement la poursuite difficile¹⁷⁹¹.

Ainsi, la rencontre entre deux milieux n'aboutit pas forcément à la création d'un réseau. Il n'est pas toujours possible d'établir une véritable corrélation entre les marques d'un commerce épistolaire et l'appartenance à un réseau. S'écrire quelques lettres et posséder des correspondants communs n'est pas le point de départ de l'organisation d'un nouvel espace d'échanges, si la volonté et la conscience d'appartenir à un même réseau font défaut. L'énumération faite par Panckoucke des collaborateurs de Haller aux *Suppléments de l'Encyclopédie*¹⁷⁹² contraste avec la distanciation que l'Helvétie affirme établir avec les esprits forts parisiens¹⁷⁹³. Il est vrai que bien que les directeurs de la première édition aient senti qu'elle méritait des corrections, c'est Panckoucke et non Diderot qui est à l'origine de la

¹⁷⁸⁹ « (...) Votre voisin de Fernex (...). », lettre de Haller à Bonnet, le 12 avril 1763. *Ibid.*, p. 327.

¹⁷⁹⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 16 avril 1759. *Ibid.*, p. 163.

¹⁷⁹¹ Baron de Servièrès (?), *Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Voltaire...*, op. cit., vol. 2, p. 123 : « Le caractère ardent de Voltaire empêcha toujours Haller de se lier étroitement avec lui. »

¹⁷⁹² Lettre de Panckoucke à Haller, le 15 octobre 1769 : « Vos collègues seront Mm. Dalember, Diderot, Voltaire. »

¹⁷⁹³ « (...) je ne connois aucun de ces messieurs. », lettre de Haller à Bonnet, le 19 mai 1760. *The correspondence...*, op. cit., p. 201.

réédition de 1776. En signant puis en se querellant avec Robinet, c'est avec des libraires, et non avec les philosophes, que Haller a affaire.

Précisons d'ailleurs, qu'à l'autre extrémité de l'échiquier relationnel, des personnalités, comme Antoine-François Brisson inspecteur du commerce lyonnais qui écrit à Haller à la suite de sa récente admission au sein de l'*OeG*¹⁷⁹⁴, établissent un contact qui, en raison de son caractère purement formel et honorifique, n'est plus sollicité par la suite. A partir du moment où le commerce épistolaire n'est plus investi d'une fonction définie, les liens de l'espace relationnel ne sont plus activés et se distendent, ce qui à terme dissout le réseau.

En fin de compte, les distinctions faites entre les groupes intellectuels ne doivent pas conduire à une schématisation artificielle qui opposerait certaines franges des Lumières à la République des Lettres¹⁷⁹⁵. Diderot, d'Alembert ou encore Condorcet ont un pied dans chaque camp : celui des lettrés et des scientifiques de renom, comme celui des philosophes. Réfléchir à la relation entretenue par Haller avec les figures les plus représentatives des Lumières françaises, conduit à aborder la délicate question de leur représentativité et de la place qu'elles occupent dans l'Europe du XVIIIe siècle, ainsi que celle de la nature des liens qui unissent les différents ensembles réticulaires. La diversité des modes de communication entretenue entre Haller et la scène intellectuelle française suit l'hétérogénéité des cercles des Lumières. Les personnalités ne peuvent être classées dans des cadres rigides qui distingueraient les acteurs d'un monde savant, issus d'une communauté lettrée héritière des traditions de la République des Lettres, et les esprits forts. Tressan de la Vergne qui jouit de l'estime de Haller lui apprend qu'il a séjourné six semaines chez Buffon désigné comme « [leur] confrère¹⁷⁹⁶ ».

Dans les faits, les relations du Bernois avec les philosophes sont donc ambivalentes : les échanges épistolaires sont réduits mais certains contacts sont établis dans un but pragmatique. Pour rendre possible et concrétiser la communication avec Maupertuis, Haller s'adresse à celui-ci comme à un Republicain des Lettres mais il joue implicitement sur son appartenance influente au clan des philosophes. La correspondance avec Maupertuis se fait sur un pied d'égalité qui justifie leurs échanges : Haller, membre de l'Académie de Berlin et lui-même président d'une académie à Göttingen, fait appel à son président. Tous deux sont des hommes aux talents supérieurs et au génie reconnu, dont les lettres montrent qu'ils sont

¹⁷⁹⁴ Lettre d'Antoine-François Brisson (1728-1796) à Haller, le 18 octobre 1772.

¹⁷⁹⁵ L.W. Brockliss, *Calvet's Web...*, op. cit., p. 13.

¹⁷⁹⁶ Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 6 janvier 1758.

aux prises avec des difficultés matérielles similaires, ce qui assure à Haller l'apparente compréhension de Maupertuis¹⁷⁹⁷. L'ambiguïté est en partie due à la similarité de la formation intellectuelle : les membres des Lumières françaises, qu'il s'agisse des amateurs éclairés occupant des charges religieuses ou administratives, ou des savants pensionnés qui vivent de leur art, reçoivent pour la plupart une formation intellectuelle identique et classique qui passe souvent par la fréquentation du lycée et de l'université.

Ceci confirme que le mouvement des Lumières se définit par la superposition de réseaux de communication très diversifiés¹⁷⁹⁸. S'il n'est d'autre voie que de composer avec les Lumières, les intersections entre les réseaux obligent le lettré qui veut s'en démarquer à accroître sa vigilance. Cet impératif est encore plus vrai pour le recenseur qui doit percevoir l'exakte teneur du discours des ouvrages dont il rend compte, et qui doit démasquer les attaques des prétendus philosophes qui se cachent derrière un simulacre de morale¹⁷⁹⁹.

En ce sens, la participation de Haller au collectif encyclopédique, entreprise paradigmatique des Lumières, apparaît à première vue paradoxale. Il est pertinent de revenir sur cette collaboration non plus du point de vue du contenu, comme dans le chapitre précédent, mais pour éclairer les enjeux de cette association entre le savant bernois et les libraires qui représentent le projet encyclopédique. Les motifs intellectuels de sa collaboration aux *Suppléments* de l'*Encyclopédie* ont déjà été évoqués, mais outre qu'aucun travail portant sur Haller et la scène savante française ne peut occulter cet outil majeur de transmission de savoir, il convient également de prendre en compte les recherches les plus récentes¹⁸⁰⁰ qui apportent un nouvel éclairage sur la relation des milieux intellectuels helvètes avec le collectif encyclopédique¹⁸⁰¹.

¹⁷⁹⁷ En revanche, l'Helvète jalouse l'autorité et la liberté dont bénéficie Maupertuis à Berlin car il sent bien qu'il n'a pas la même influence à Göttingen. Lettre de Haller à Bonnet, le 17 Juillet 1768. *The correspondence...*, op. cit., p. 765 : Spallanzani est certes « trez digne d'entrer dans notre corps. Peutetre y trouverai je plus de facilité dans quelque tems d'ici. Les Italiens ont trop foisonné, et mon autorité est trez précaire. Il y a loin de moi a un Maupertuis. »

¹⁷⁹⁸ *Jenseits der Diskurse...*, op. cit., p. 14 : « Aufklärung ist charakterisiert durch verschiedenste, sich überlappende Kommunikationsnetze. » ; « Les Lumières se caractérisent par la superposition de réseaux de communication les plus diversifiés. »

¹⁷⁹⁹ Voir la recension des *Oeuvres* de C. Palissot de Montenois, *GGA*, 1771, p. 1012, ainsi que le compte rendu des *Schriften* de Salomon Geßner, *GGA*, 1772, p. 799-800. Cités dans *Hallers Literaturkritik*, op. cit., p. 130 ; p. 142. Étonné que Geßner ait publié quelques textes de Diderot conjointement avec ses propres écrits, Haller émet des réserves sur le travail de l'écrivain, qu'il juge pourtant d'ordinaire honorable

¹⁸⁰⁰ *L'Encyclopédie d'Yverdon et sa résonance européenne...*, op. cit. Voir notamment la contribution de Martin Fontius, « Die Encyclopedie d'Yverdon im Spiegel der Anzeigen Albrecht von Hallers », p. 385-399. Voir l'article d'A. Cernuschi, « Le corpus des articles encyclopédiques de Haller : établissement définitif et histoire de la rédaction », dans *Albrecht von Haller zum 300. Geburtstag*, herausgegeben von Jean-Daniel Candaux, Alain Cernuschi, Anett Lütken, Jesko Reiling, 2008 (*Schweizerische Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts: Themenheft Nr. 1*), p. 97-107.

¹⁸⁰¹ Ce thème avait déjà été abordé par Charly Guyot dans : *Le rayonnement de l'Encyclopédie en Suisse française*, Neuchâtel, Secrétariat de l'université, 1955.

L'entreprise de l'*Encyclopédie*, prise sous l'angle intellectuel, éditorial, et commercial est symptomatique des étroites connexions entre les réseaux éclairés français et les réseaux éclairés de la Suisse francophone, ainsi que de l'interpénétration des milieux intellectuels de différentes obédiences¹⁸⁰². Les étrangers qui résident ou qui voyagent en Suisse ouvrent les réseaux, et la fonction de plaque tournante des idées avancées que joue la Société Typographique de Neuchâtel est désormais bien connue grâce aux travaux de Robert Darnton¹⁸⁰³. Elle imprime tant les livres interdits en France que les livres autorisés afin de remédier à la diminution du nombre d'imprimeries dans le pays au XVIII^e siècle.

La contribution de Haller à l'*Encyclopédie* suit une longue période de dénigrement de cette production, puisqu'en 1759, il écrit à Bonnet : « J'ai trouvé l'encyclopédie audessous du médiocre dans plusieurs sciences. Je ne la possède pas (...) »¹⁸⁰⁴. Les jugements que formule Haller à l'égard de l'*Encyclopédie*¹⁸⁰⁵ sont de trois ordres : il en estime le niveau et la pertinence des connaissances médicales, la conception et l'ordre général, et la philosophie d'ensemble. L'esprit de système qui anime les Français¹⁸⁰⁶ joue même sur les négociations éditoriales : « Les Encyclopedistes ont voulu par système me rebuter. (...) J'ai voulu cependant les mettre dans tout leur tort, et me suis laissé donner positivement mon congé »¹⁸⁰⁷.

D'emblée, la participation de Haller aux *Suppléments* signifie que deux desseins se croisent car le projet du médecin bernois, contrebalancer le poids des théories vitalistes diffusées dans la première version de l'*Encyclopédie*, ne se fonde pas entièrement dans celui des encyclopédistes les plus en vue. Ce décalage explique que tout en collaborant avec eux, le Bernois s'assure par des précautions rhétoriques qu'on ne puisse le confondre avec les encyclopédistes parisiens. Pour annoncer à Bonnet, qui insiste pour que Haller ne se compromette pas avec les encyclopédistes, sa participation à la rédaction des *Suppléments*, le physiologiste choisit donc ses mots avec soin : « Votre ami Rhizotome travaille a

¹⁸⁰² Jean Henri Samuel Formey et Euler participent aussi à l'*Encyclopédie* tout en prenant leurs distances avec les philosophes. Par la suite, comme Haller, Formey contribue également à l'*Encyclopédie* d'Yverdon. Il y a certainement des parallèles à tirer entre la pratique et le comportement savants de Haller et ceux de Formey tels qu'ils sont définis par Jens Hässler dans « Entre République des lettres et République des sciences : les correspondances "scientifiques" de Formey », *Dix-huitième siècle*, 2008, n°40, p. 93-103.

¹⁸⁰³ Robert Darnton, *L'Aventure de l'"Encyclopédie": 1775-1800 : un best-seller au siècle des Lumières*, Paris, Perrin, 1982.

¹⁸⁰⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 20 février 1759. *The correspondence...*, op. cit., p. 156.

¹⁸⁰⁵ Le premier volume de l'*Encyclopédie* est recensé dans les *GGA* de 1752, p. 648 : « Die Anatomie est auch etwas zu kurz, ... und die Geschichte der Anatomie an schlechten Schriftstellern zu reich, und an guten zu arm. »; « L'anatomie est aussi un peu trop courte, ... et l'histoire de l'anatomie est trop riche en mauvais auteurs et trop pauvre en bons écrivains. » Haller accuse également les auteurs de l'ouvrage de ne pas citer leurs sources.

¹⁸⁰⁶ « Je connois peu l'Encyclopédie, mais le bon qu'il peut y avoir ne se fait plus regretter avec l'immense mélange d'articles foibles, et d'autres dont l'intention tend visiblement à établir le grand système. », lettre de Haller à Bonnet, le 16 mars 1759. *Ibid.*, p. 159.

¹⁸⁰⁷ Lettre de Haller à Bonnet, le 25 octobre 1772. *The correspondence...*, op. cit., p. 1052.

l'Encyclopédie de Paris ; il a reçu une lettre pressante de Robinet : il est étonné de se voir associé à cet ouvrage, et travaille avec répugnance¹⁸⁰⁸. » Les relations épistolaires, même lorsqu'elles relaient une possible collaboration scientifique, induisent une intimité que Haller refuse d'avoir avec les encyclopédistes les plus controversés. Etablir une distanciation envers certaines catégories de personnalités est un procédé culturel critique, mais dans les faits ceci ne signifie pas que le Bernois demeure étranger au milieu encyclopédique. Si l'on se concentre sur les relations entretenues par Haller avec les rédacteurs de l'ouvrage, il apparaît qu'il correspond avec le co-fondateur et secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie Sauveur-François Morand, auteur de l'article sur l'artériotomie de l'*Encyclopédie* de 1751¹⁸⁰⁹, avec Paul-Jacques Malouin, chargé de la chimie, ainsi qu'avec Pierre Tarin responsable de l'anatomie et de la physiologie. Dans les deux premiers cas, leur correspondance date de l'époque de la rédaction, entre 1751-1759, et en ce qui concerne Tarin, elle est un peu antérieure. De nombreux collaborateurs de l'*Encyclopédie* avec lesquels Haller est en relation gravitent donc dans les milieux universitaire et académique ainsi que dans le milieu encyclopédique¹⁸¹⁰. En revanche, Haller n'a pas de rapport avec Henri Fouquet¹⁸¹¹, ni avec Jean-Joseph Ménuret de Chambaud¹⁸¹² dont J. Roger et R. Rey ont montré la grande importance dans la rédaction de l'*Encyclopédie*, bien que son rôle ait été longtemps minimisé. Ainsi, Haller a des relations avec des chirurgiens et des médecins encyclopédistes, même si leurs échanges ne portent pas sur le contexte de la rédaction de l'encyclopédie. Malgré tout, son jugement se fait peu distancé et il lui arrive d'associer les encyclopédistes aux philosophes qui en sont les initiateurs pour donner plus de poids à ses critiques contre l'entreprise.

d- Résonances interréticulaires

Le contexte de la rédaction de l'*Encyclopédie* donne clairement à voir la superposition des réseaux qui structurent l'Europe savante. Autre manifestation de ce chevauchement, Haller est à la tête d'un vaste réseau relationnel au sein duquel de nombreuses correspondances portent les échos d'autres relations épistolaires. La plupart des

¹⁸⁰⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 19 février 1771. *Ibid.*, p. 924.

¹⁸⁰⁹ Leur correspondance date de 1752-1754.

¹⁸¹⁰ Nous disposons de sept lettres de Tarin destinées à Haller et rédigées entre le 1^{er} avril 1748 et le 20 octobre 1749.

¹⁸¹¹ E. Hintzsche, « Albrecht von Hallers Tätigkeit als Enzyklopädist... », *art. cit.*, p. 242.

¹⁸¹² Voir l'article de Colas Duflo, « Diderot et Ménuret de Chambaud », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, avril 2003, n°34, p. 25-44.

lettres du Bernois contiennent la mention d'un, ou très fréquemment de plusieurs noms d'autres interlocuteurs. Ce phénomène est propre à toutes les correspondances de la République des Lettres, mais dans le cas de Haller, la structure réticulaire reflétée dans ses échanges apparaît particulièrement complexe¹⁸¹³. Grâce à ce jeu de résonances, des réseaux, dont l'unité est d'ordre intellectuel, apparaissent, faisant ressortir une homogénéité des intérêts et des professions. Ainsi, les références au médecin Thiery sont assez nombreuses dans les lettres échangées avec Tissot, autre praticien de renom. En revanche, la correspondance entre Haller et Saussure, grand amateur et collectionneur de la flore helvète, fait davantage allusion aux botanistes français, notamment au montpelliérain Gouan.

Mais croiser les réseaux permet également d'observer des intersections entre des cercles plus hétérogènes. La République des Lettres est une construction collective, sur laquelle le savant projette les attentes d'un itinéraire intellectuel singulier. Sa représentation de l'espace savant peut être un facteur décisionnel dans le choix de ses interlocuteurs, pourtant il ne peut faire fi des contradictions propres à l'environnement intellectuel des Lumières. Le degré de résonance avec lequel Haller et les personnalités de premier plan des Lumières françaises apparaissent dans leurs correspondances respectives, fait apparaître une profonde asymétrie. En dépit des affirmations du Bernois à vouloir se distancer des cercles des philosophes, ceux-ci sont très présents dans ses écrits littéraires, religieux et politiques¹⁸¹⁴. L'intégration dans un réseau n'est donc pas toujours révélatrice de la résonance et de l'importance qu'accorde Haller à un sujet. Les sujets de l'*Encyclopédie* ou de ses démêlés avec Voltaire le préoccupent bien davantage que ne le laisserait entendre le nombre de lettres échangées avec Robinet ou le philosophe de Ferney. Dans le cas de la relation entre Voltaire et Haller, on note une disproportion quantitative si l'on compare les références faites par l'un et l'autre dans leurs correspondances, les allusions au Bernois étant moins fréquentes dans la correspondance du philosophe que l'inverse. Outre que Voltaire est l'auteur français le plus commenté dans les *GGA*, les références à son œuvre et à ses actes sont récurrentes dans les correspondances de Haller, soulignant la grande présence des Lumières françaises dans l'espace intellectuel européen. En revanche, le Bernois n'est mentionné que quatorze fois

¹⁸¹³ En comparaison, Rousseau, dont la misanthropie et les difficultés relationnelles sont notoires, ne fait souvent référence qu'à un seul délocuté par courrier. Anne-France Grenon, « Les phénomènes de réseau dans la correspondance de Rousseau éditée par R. A. Leigh », dans *Les Ego-documents...*, *op. cit.*, p. 137-149, p. 143 : « Par ailleurs, si le nom de trois personnes distinctes, mais liées entre elles - ou susceptibles de l'être - constituent le minimum nécessaire pour que se manifeste un phénomène de réseau, les lettres de Rousseau s'arrêtent souvent à ce minimum. »

¹⁸¹⁴ Outre les *Briefe über einige Einwürfe nochlebender Freygeister* déjà mentionnées, *Fabius und Cato* est une réponse au *Contrat social* de Rousseau.

auprès de sept destinataires de Voltaire¹⁸¹⁵. Si quatre-vingt-quatre pour cent des correspondants de Haller ont une relation avec un autre correspondant¹⁸¹⁶, quarante-trois de ses interlocuteurs échangent des lettres avec Rousseau et soixante-treize avec Voltaire¹⁸¹⁷. Ces hommes remplissent une fonction de synapse entre des milieux diversifiés. Précisons d'autre part que les allusions à Haller faites par Voltaire dans sa correspondance datent de son arrivée en Suisse et qu'elles sont absentes de sa correspondance avec les philosophes. Chez Voltaire, la narration auprès de tiers de ses contacts avec Haller coïncide principalement avec sa présence en Suisse, ce qui montre combien la proximité spatiale est un facteur déclencheur d'une relation qui en d'autres circonstances aurait eu moins de possibilité de naître. De fait, la mobilité accélère l'investissement de l'espace relationnel. Se rendant à Lyon pour voir des cabinets d'histoire naturelle, Saussure y rencontre Soubry, Devillers et La Tourette¹⁸¹⁸, eux-mêmes en relation avec Haller.

D'autre part, les réseaux constituent des ressources, un capital relationnel et informatif, mais leurs nombreuses interconnexions peuvent s'avérer dangereuses. Les informations circulent vite et nul n'est à l'abri de voir les renseignements les plus confidentiels traverser la porosité des réseaux. Avant qu'il ne se décide à faire publier les lettres échangées avec Voltaire, Haller informe régulièrement Bonnet de leur contenu¹⁸¹⁹. Il n'éprouve aucun scrupule à diffuser les propos du philosophe français au sein des cercles qu'il côtoie. Cette pratique lui attire à l'occasion des déconvenues, comme lorsque que M. Sinner, bailli de Gessenai fait circuler à son insu une lettre sur Voltaire¹⁸²⁰. Il peut donc arriver que la maîtrise de la communication échappe à Haller, et Bonnet croit bon de l'avertir : « On a répandu ici un grand nombre de Copies d'une Lettre que M^r de Voltaire vous a écrite,

¹⁸¹⁵ On retrouve une référence à Haller dans des courriers de Voltaire adressés à Formey, d'Argens, Frédéric II, Clavel et Cramer ; trois dans des lettres destinées à la comtesse de Bentinck et six dans la correspondance avec Elie Bertrand.

¹⁸¹⁶ M. Stuber, S. Hächler und H. Steinke, « Topographie von Hallers Netz », dans *Hallers Netz...*, *op. cit.*, p. 95-105, p. 93.

¹⁸¹⁷ M. Stuber, S. Hächler und H. Steinke, « Grosse Gelehrtenbriefwechsel der Frühen Neuzeit », dans *Hallers Netz...*, *op. cit.*, p. 31-48, p. 48.

¹⁸¹⁸ Lettre de Saussure à Haller, le 3 avril 1765. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 203.

¹⁸¹⁹ Lettres de Haller à Bonnet du 20 février 1759 et du 16 mars 1759. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 156 ; p. 159 : Haller révèle à Bonnet la teneur des premières lettres de Voltaire qui se plaint de Grasset. Le Bernois se disculpe de toute accusation et traite Voltaire de malfaiteur.

Le choix de Theodore Besterman d'éditer et de présenter les lettres concernant Voltaire mais adressées à des tiers, notamment à Haller, parmi la correspondance du philosophe, éclaire les interpénétrations des réseaux épistolaires. Pour les résonances des relations entretenues par Haller avec Voltaire, auprès de différents membres des cercles helvétiques, on se reportera aux tomes XIII, XIV, XVI, XVII, XIX, XX, XXIII, XXIV, XXXIII, XLIV de : Voltaire, *Correspondance and related documents*, definitive edition by Theodore Besterman, Institut et musée Voltaire, Genève, University of Toronto Press, 1968-1976.

¹⁸²⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 16 avril 1759. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 163.

et de vôtre réponse à cette Lettre (...) ¹⁸²¹. » Nul doute que la rivalité entre les deux hommes attise la curiosité de leurs contemporains helvètes, friands de nouvelles et de rumeurs. Après avoir averti Haller du procédé de Sinner, Bonnet ajoute que les amis de Voltaire répandent partout, sans vergogne, que le Bernois lui écrit avec estime. Faire courir les nouvelles permet d'influencer l'opinion générale et de garder la main mise sur l'espace relationnel.

Nouvel indice de la perméabilité des réseaux et de la circulation des informations, alors que Haller déplore ne pas recevoir les volumes espérés de l'*Encyclopédie*, en dépit de la promesse de Panckoucke ¹⁸²², Robinet a vent des critiques du collaborateur mécontent : « Vous vous plaignez de tous côtés et dans vos lettres et dans vos discours. ces plaintes me reviennent ; on m'a même envoyé plusieurs de vos lettres ¹⁸²³. » Très froide, la lettre de Robinet accuse Haller de se laisser aveugler par les avantages matériels déçus. Claironner ses griefs est un comportement indigne d'un savant de son envergure qui devrait tirer gloire de sa participation à une œuvre aussi ambitieuse. Vexé par le ton de Robinet, Haller se montre intraitable et refuse de renoncer à l'exemplaire de l'*Encyclopédie* qu'il espérait obtenir. Dès lors, il se décide à accorder son soutien à Felice, l'éditeur d'une nouvelle version de l'*Encyclopédie* imprimée à Yverdon, plus en accord avec les courants protestants. Il fournira les articles d'anatomie de la lettre F à V à l'entreprise de Felice dont il avait dans un premier temps déploré les erreurs et à laquelle il avait refusé sa collaboration ¹⁸²⁴. Les conséquences de la transmission incontrôlée des nouvelles entre différents cercles peuvent être ainsi bien lourdes pour la coopération savante.

De ces fâcheux épisodes, Haller tire une leçon ¹⁸²⁵ : l'auteur d'une lettre doit redoubler de vigilance et n'écrire que les propos qu'il est prêt à défendre. Il est dans l'habitude de Haller de commenter ses échanges avec un correspondant auprès d'autres épistoliers, notamment lorsqu'il tente de les mobiliser au cours de controverses : il expose ses dissensions avec Morgagni dans les lettres avec Caldani et rapporte à Housset le détail de ses querelles avec Le Cat. Le procédé est courant dans le monde des lettrés, ce qui n'empêche pas Voltaire de reprocher au Bernois d'avoir montré ses lettres à d'autres personnes, ce qui est

¹⁸²¹ Lettre de Bonnet à Haller, le 27 mars 1759. *Ibid.*, p. 161.

¹⁸²² Le contrat de Haller avec Panckoucke est rompu quand l'entreprise passe à la Société typographique de Bouillon avec Jean-Baptiste Robinet, ancien Jésuite.

¹⁸²³ Lettre de Robinet à Haller, le 1^{er} février 1772.

¹⁸²⁴ L'*Encyclopédie* d'Yverdon est dédiée à Haller, Felice espérant obtenir la coopération d'une personnalité suisse de renom.

¹⁸²⁵ Lettre de Voltaire à Elie Bertrand, le 30 mars 1759, p. 439 : « On dit que Haller se repent beaucoup d'avoir montré mes lettres et les siennes. Il a raison de se repentir. »

contraire « à la règle des procédés¹⁸²⁶ ». Pour sa part, Haller n'en est pas moins surpris par la légèreté avec laquelle le philosophe français livre des éléments d'une correspondance à d'autres membres de ses réseaux. Preuve que l'on ne saurait se fier à lui, Voltaire lui a révélé des secrets politiques et diplomatiques confiés par Frédéric II^{1827 1828}.

Les aléas de la circulation de l'information ne sont pas la seule contrainte de l'espace relationnel savant. Il arrive également que les liens d'amitié que l'on y tisse mettent le lettré en porte-à-faux dans son activité de recenseur. Si elle ouvre des possibilités importantes pour se faire entendre, la position de rédacteur des *GGA* pose un autre problème moral : faire la recension d'amis dont on n'approuve pas les écrits. M. Stuber a montré les difficultés que pose cette double vocation de savant épistolier et d'auteur de recensions¹⁸²⁹. Les échanges de Haller avec Mme du Boccage ou Antoine Portal sont des relations épistolaires courtoises, qui affichent le ton de la sociabilité mondaine pour la première, et celui de la sociabilité savante pour le second. En dépit de toute l'amabilité de leur correspondance - Portal avertit même Haller des menées d'un professeur de l'université de Montpellier contre lui¹⁸³⁰ - la critique de leurs œuvres requiert sérieux et probité puisqu'elle est rédigée afin d'estimer leur exacte valeur et d'établir la vraie direction que doit prendre le savoir. Cette éthique professionnelle, qui bien sûr ne s'applique pas uniquement aux travaux des Français, lui permet de faire des recensions critiques même lorsqu'il développe une relation civile avec un correspondant. Cependant, plus les rapports de collaboration et d'amitié sont forts, plus la tâche s'avère ardue. Certains correspondants français de Haller veulent tirer profit de sa position au sein des *GGA* ou de la *Bibliothèque raisonnée*, leur lettre tend alors à bénéficier de son influence et à utiliser l'effet de propagation des journaux. Signe que l'on a tout intérêt à cultiver l'amitié d'un tel homme, Chomel envoie un traité à Haller pour qu'il en fasse la recension dans la *Bibliothèque raisonnée*¹⁸³¹. Ainsi, la correspondance offre au savant très certainement plus

¹⁸²⁶ Lettre de Voltaire à Haller, le 24 mars 1759. Voir également sa lettre du 13 mars 1759, p. 415-416 : « Après ma lettre écrite, Monsieur, j'apprends que la première que je vous adressai, et votre réponse sont publiques en Suisse. J'en suis très étonné. (...) pour moi, je vous jure que je n'ai fait voir vos lettres à personne. »

¹⁸²⁷ « M. de V[oltaire] est d'une indiscretion inconcevable. », lettre de Haller à Bonnet, le 21 décembre 1759. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 186.

¹⁸²⁸ Les échos de sa correspondance avec Voltaire exposés à d'autres interlocuteurs nous permettent de saisir les impressions positives et négatives que lui inspire leur relation. On voit alors qu'ils ont quelquefois des points d'accord, notamment à propos de Calvin et de la tolérance. Voir la lettre de Haller à Bonnet du 4 mai 1759. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 166.

¹⁸²⁹ M. Stuber, « Journal and Letter... », *art. cit.*, p. 124-125.

¹⁸³⁰ Lettre de Portal à Haller, le 16 mai 1773.

¹⁸³¹ Lettre du 10 août 1749, le paquet s'est perdu et Chomel insiste pour que Haller le fasse chercher ou lui en redemande un exemplaire car la recension de son traité par le Bernois lui tient à cœur : « je suis bien fâché Monsieur que vous n'ayez pas encore reçu le traité que j'avois l'honneur de vous présenter et que les journaux vous l'annoncent avant moi. (...) il y avoit encore plusieurs piéces essentielles et de suite pour vous former un corps complet de cette histoire au cas ou vos occupations vous permettraient d'en vouloir donner un extrait dans

d'aisance et de liberté pour exprimer son jugement¹⁸³². A trois reprises, Haller confesse à Tissot avoir du mal à répondre à Rast de Maupas qui professe d'autres idées que lui en matière d'inoculation¹⁸³³ ; nul doute que cette répétition exprime sa préoccupation.

3- Résoudre les tensions : la maîtrise des vecteurs de communication

a- La variabilité des registres selon les destinataires

Dès lors, afin de résoudre les tensions liées à la contiguïté des réseaux et d'en atténuer les contraintes, à défaut de la maîtrise de l'espace relationnel, celle des moyens de communication s'avère indispensable. C'est pourquoi le discours de Haller sur l'influence qu'exercent les philosophes sur le monde intellectuel français, voire européen, comprend des registres différenciés en fonction du destinataire de ses propos. Certes, à ses yeux, les philosophes forment un clan, une faction clairement identifiée qu'il convient de combattre. Cependant, si l'on en juge par les réponses que reçoit Haller, faute de pouvoir lire ses propres lettres pour la plupart disparues, ses échanges intellectuels avec les médecins dont il est le plus proche, ne portent que rarement l'empreinte de ses réflexions sur les philosophes. Thiery est toutefois un de ses correspondants français qui aborde le plus souvent le sujet, peut-être parce qu'habitant Paris, il est au fait des cabales et des différends qui déchirent les milieux éclairés de la capitale. Les lettres de Thiery sont une source d'informations régulière sur l'actualité française et les plaintes du Parisien, fâché que la frivolité¹⁸³⁴ et l'esprit d'irrégion gagnent du terrain parmi ses concitoyens, renforcent très certainement les impressions défavorables que Haller a déjà de la France, nation particulièrement corrompue¹⁸³⁵. Précisons

la bibliothèque raisonnée ; ainsy Monsieur je vous prie de le faire chercher. Si cependant il estoit perdu je vous prierois de me donner une voie sure pour vous en faire tenir quelques exemplaires. » Nous avons ici à nouveau la preuve que le jugement de Haller est écouté et possède une valeur certaine en France.

¹⁸³² Lettre de Haller à Bonnet, le 17 juillet 1768. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 765 : « J'ai lu Batigne et Spalanzani. Le premier un peu foible de choses (...). »

¹⁸³³ Lettres de Haller à Tissot, le 2 septembre 1763, le 17 octobre 1763 et le 9 mars 1764. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 172, p. 175, p. 181.

¹⁸³⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 7 mars 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 231. Un épisode surtout choque Thiery : les circonstances de la disparition de Falconet ont mis à jour la légèreté et la superficialité de ses confrères parisiens qui n'ont guère manifesté leur amitié lors de ses derniers instants. Le Parisien évoque à Haller la fin du célèbre médecin, mort isolé sans assistance autre que celle d'un chirurgien : « Sa mort m'a dessillé les yeux sur ce qu'on appelle dans ce pays-ci l'amitié. Tant de gens qu'il avait obligé ont paru bien froid dans ces derniers momens. »

¹⁸³⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 16 mars 1759. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 159.

qu'en réalité, Thiery peint surtout une catégorie de population, celle des milieux en vue de Paris où il réside, et qu'il est en partie amené à côtoyer¹⁸³⁶.

L'analyse de la correspondance de Haller appelle très vite à établir une distinction entre les registres dont il use selon les destinataires. Ces écarts sont particulièrement perceptibles dans ses discussions touchant la France : s'il est admis de communiquer certaines informations émanant d'un correspondant à un autre, une règle tacite veut que l'on garde confidentiels certains éléments du discours, contraires à l'éthique de la République des Lettres. Chaque détenteur d'une information est amené à réfléchir s'il estime pertinent d'en poursuivre la transmission ou s'il est préférable d'en respecter la confidentialité. La communication polie, conventionnelle avec les Français ne laisse que très rarement percer les accents de la francophobie de Haller¹⁸³⁷. Auprès d'autres correspondants, les sentiments qu'il nourrit à l'égard de la France sont par contre beaucoup plus explicites. Prenons le cas des réflexions francophobes dont il émaille ses échanges avec Bonnet. Si le Bernois éreinte les philosophes, il incrimine parfois la France entière sous les mêmes accusations et cède de façon récurrente à la tentation des clichés gallophobes¹⁸³⁸. Sous sa plume, ceux-ci prennent deux formes : soit qu'ils pointent les faiblesses et les lacunes de la méthodologie scientifique des Français, soit qu'ils s'attaquent à des caractères supposément nationaux. Au cours de notre développement sur la conception de l'expérience, nous avons déjà évoqué la récurrence des reproches adressés à l'encontre des savants français, fortement enclins, selon Haller, à piller indûment les œuvres des étrangers et à défendre l'esprit de système.

Mais le Bernois se plaît aussi à énoncer d'autres traits péjoratifs, supposés correspondre au caractère des Français. Alors que Bonnet se plaint que Jaucourt ait malmené l'un de ses textes, Haller rappelle combien l'inattention est propre aux Français et d'ailleurs, même le réputé *Journal des Sçavans* n'échappe pas à ce travers¹⁸³⁹. Les malheurs de ses confrères helvètes étayent son argumentation contre la mauvaise foi des Français. L'ouvrage sur la colique du Poitou du genevois Théodore Tronchin¹⁸⁴⁰, praticien fort en vogue dans les

¹⁸³⁶ Rappelons que Thiery professe son amitié avec Rousseau et qu'il fréquente le salon de Mme de Graffigny.

¹⁸³⁷ Nous en avons vu un exemple avec Rast de Maupas dans le second chapitre de la deuxième partie.

¹⁸³⁸ « Les écots tiennent à cœur à ce François, tout François est chiche. », lettre de Haller à Bonnet, le 19 février 1771. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 924. Haller reprend même les clichés français et dans sa recension de Janvier de Flainville, il rappelle que les auteurs gascons sont réputés pour leur vantardise. Recension citée par P. E. Knabe, *Die Rezeption der französischen Aufklärung...*, *op. cit.*, p. 174.

Rappelons que la géographie de l'esprit n'est pas avare de préjugés. Les clichés anti-tudesques sont également très forts, relayés par le milieu français de Berlin, notamment par Voltaire, d'Argens et Mauvillon. Jean-Loup Seban, « Les Beausobre et la vie intellectuelle de Berlin », dans *Kultur der Kommunikation...*, *op. cit.*, p. 29-47, p. 46.

¹⁸³⁹ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 mars 1758. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 135.

¹⁸⁴⁰ Théodore Tronchin, *De Colica Pictorum*, Genevae : apud fratres Cramer, 1757.

milieux aisés parisiens, est accusé de comporter de nombreux plagats¹⁸⁴¹. Sans se prononcer sur la véracité de l'accusation, Haller reconnaît « dans ces procédés, et dans bien d'autres, une habitude de la part de cette nation, qui se plaît à déprimer tout ce qui vient de l'étranger, depuis Newton, jusqu'aux montres de Genève¹⁸⁴². » La dénonciation du manque d'ouverture des esprits français, incapables de manifester quelque intérêt envers les travaux étrangers, est pourtant en partie erronée, puisqu'au cours du siècle les cercles éclairés manifestent un intérêt croissant pour les écrits anglais, puis germaniques.

Dans le champ scientifique, les reproches ayant trait à l'esprit de système¹⁸⁴³ et aux lacunes de la pratique expérimentale font partie de la rhétorique commune du monde savant : des accusations du même ordre émanent des Français à l'encontre de Haller¹⁸⁴⁴ ou d'autres hommes de science. Ce qui est ici particulier, c'est la fréquence et la répétition des griefs, ainsi que la violence de certains propos qui contrastent avec la courtoisie formelle dont Haller fait souvent montre : « J'ai lu Durade; j'en suis très mécontent. Nulle Anatomie, des faits de chimie avérément faux (comme le fer de la bile), un air de prétention, familier aux Français, mais qui chez moi fait l'effet le plus contraire aux desirs d'un auteur. Contés que cet homme n'a aucune idée de la structure élémentaire de l'homme¹⁸⁴⁵. » Les amis allemands de Haller partagent ses clichés francophobes, jusqu'à la comtesse de Bentinck persuadée de la vanité des Français¹⁸⁴⁶.

Alors que par rigueur intellectuelle, Haller déclare s'efforcer de distinguer les travers d'un ouvrage de l'ensemble de l'œuvre d'un auteur, ses jugements sur les Français l'amènent parfois à généraliser. Quand il s'agit de dénoncer la perfidie et les outrances du milieu philosophique, ni Haller, ni Bonnet ne reculent devant les mots forts et injurieux. Ils rivalisent d'ironie pour frapper Voltaire, vieillard sénile peu conscient de ses forces, et voient dans le perfide La Mettrie « un excrement de la Littérature¹⁸⁴⁷ ». Peu de temps après avoir requis

¹⁸⁴¹ Voir encore la lettre de Thiery à Haller, le 11 avril 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 166.

¹⁸⁴² Lettre de Haller à Bonnet, le 7 novembre 1758. *The correspondence...*, op. cit., p. 149.

¹⁸⁴³ Lettre de Haller à Morgagni, le 11 mars 1758. *Albrecht von Haller - Giambattista Morgagni...*, op. cit., p. 89. Relayant auprès du célèbre anatomiste italien, les échos qui lui parviennent de France, Haller écrit que les ouvrages qu'on y produit ne sont riches qu'en théories et en hypothèses.

¹⁸⁴⁴ Jean-Baptiste-Claude Delisle de Sales, *Essai philosophique sur le corps humain, pour servir de suite à la « Philosophie de la nature »*, Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1773, volume 1, p. 97-103, p. 103 : « (...) il faut appuyer les hypothèses sur des faits, & non les faits sur des hypothèses. » L'auteur sous-entend que Haller a tiré de ses expériences sur le jaune d'œuf la preuve du rôle des germes préexistants au cours de la fécondation alors que d'autres scientifiques interprètent l'union du jaune et du poulet « comme l'effet d'une greffe, analogue à celle qui change la forme des végétaux. »

¹⁸⁴⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 27 septembre 1768. *The correspondence...*, op. cit., p. 776.

¹⁸⁴⁶ Lettre de la comtesse de Bentinck à Haller, le 6 septembre 1758. « Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance... », op. cit., p. 309.

¹⁸⁴⁷ Lettre de Bonnet à Haller, le 7 février 1758. *The correspondence...*, op. cit., p. 132.

l'appui de Maupertuis, Haller dénonce auprès de Bonnet la duplicité et la fourberie du président de l'Académie de Berlin¹⁸⁴⁸. L'écho qu'il donne de sa relation avec Maupertuis diffère de ce qui en ressort dans les courriers adressés directement au philosophe. Croiser une correspondance, qui se veut intime et confidentielle comme celle qu'il échange avec Bonnet, avec une correspondance plus distante et conventionnelle, pensons aux lettres envoyées à Voltaire ou à Maupertuis, met en évidence les attentes, les contraintes et les frustrations du commerce ambigu qu'entretient Haller avec les philosophes. L'animosité des propos tenus par Haller et Bonnet à l'égard de leurs adversaires est telle que poursuivant l'entreprise de publication des lettres de son père, Rudolf Emanuel von Haller hésite à publier les échanges des deux hommes tant il est conscient de la nature polémique et francophobe de certaines lettres¹⁸⁴⁹. C'est auprès de Bonnet, que Haller se révèle être le plus violent, mais certains commentaires désobligeants à l'égard des Français émergent également de ses échanges avec Tissot ou Saussure¹⁸⁵⁰. Ce dernier lui relate de Paris l'accident arrivé au fils de Buffon, renversé par un carrosse et que l'on a cru perdu. Les médecins français le saignent par trois fois avant que Tronchin n'intervienne et ne s'aperçoive que l'enfant est vivant. L'épisode ne suscite qu'un simple commentaire de la part de Haller - « Les Français seront-ils toujours des étourdis¹⁸⁵¹ » - dont le laconisme ne masque pas la condescendance qu'il éprouve à l'égard de confrères maladroits, l'incompétence des médecins français étant due aux travers de leur nationalité.

Ainsi la correspondance de Haller porte la marque du double volet caractéristique des Lumières helvètes : l'adhésion à un cosmopolitisme savant et la naissance d'un sentiment patriotique propre aux élites suisses qui tendent à se différencier de l'étranger¹⁸⁵². Néanmoins, Haller a beau user d'un registre différent selon qu'il s'adresse à Bonnet, Tissot et Saussure, ou aux Français, en raison de la perméabilité des réseaux, il arrive que les échos de sa francophobie pénètrent en France. Apprenant au détour d'une conversation, l'hostilité de

¹⁸⁴⁸ Lettres de Haller à Bonnet, le 8 décembre 1760 et le 2 février 1761. *Ibid.*, p. 228 et p. 231.

¹⁸⁴⁹ Préface d'Otto Sonntag, *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 22. Rudolf Emanuel Haller (1747-1833) hésite d'autant plus qu'il entretient des liens très étroits avec la France. Après s'être formé dans une banque genevoise, il travaille dès 1777 pour la banque Necker, Girardot, Haller et C^{ie} à Paris, avant de s'installer à Marseille en 1790. Lors de la Révolution et du Directoire, il s'enrichit comme fournisseur aux armées et devient même trésorier de l'armée française d'Italie et directeur de la Monnaie de Milan en 1796. Il passe toutefois en conseil de guerre pour malversations, mais est réhabilité. En 1798, Haller organise le pillage de Rome et le transfert des trésors artistiques italiens à Paris.

¹⁸⁵⁰ Après un court séjour à Berlin, Samuel Koenig, autre Bernois, exprime sa haine des Français qui y résident et y dominent la vie intellectuelle, dans deux lettres écrites à Haller en 1750. Voir E. Badinter, *Les passions intellectuelles*, Paris, Fayard, 1999, t. I, p. 427.

¹⁸⁵¹ Lettre de Saussure à Haller, le 24 avril 1768 et lettre de Haller à Saussure, le 7 juin 1768. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 405-406 et p. 409.

¹⁸⁵² S. Zurbuchen, *Patriotismus und Kosmopolitismus...*, *op. cit.*, p. 21. Cette différenciation passe par une auto-réflexion et l'affirmation que ces élites sont prêtes à réformer leur gouvernement.

Haller envers son pays, Thiery est donc le premier surpris puisque leur correspondance n'en porte aucune trace. Dans ses lettres au Parisien, le Bernois semble se montrer peu disert sur ce qu'il pense de la France, Thiery ne saisit donc pas l'intégralité des vues et du discours hallérien sur ses compatriotes, ce qui prouve qu'une longue correspondance peut laisser dans l'ombre plusieurs aspects de la pensée d'un interlocuteur. Étonné et sceptique, Thiery relate avec franchise l'incident survenu à Paris qui a éveillé ses soupçons : « Un homme de condition, revenu de Berne il y a quelques mois, me paroissoit y avoir pris des impressions désavantageuses sur votre compte. Il prétendoit surtout que vous passiez, auprès de vos compatriotes, pour l'ennemi déclaré de la France. Comme la Compagnie étoit nombreuse je ne me crus pas devoir laisser ces imputations vagues, je répliquai que dans une Correspondance de tant d'années que j'avois l'honneur d'entretenir avec vous je n'avois rien aperçu de semblable ; que les charges que vous aviez exercées à Gottingue n'exigeaient qu'une pure reconnaissance pour le Souverain et non de la haine contre une autre nation ; qu'un Citoyen aussi distingué et aussi honnête homme que vous ne pouvoit avoir d'autres passions et d'intérêts différents que ceux de sa patrie etc.¹⁸⁵³ ».

Une partie de la personnalité et un pan important de la pensée Haller échappent donc à la connaissance des Français, même à ceux qui lui vouent la plus grande estime et avec lesquels il noue les relations les plus étroites. Les réseaux s'interpénètrent mais les informations sont filtrées, Tissot et Bonnet ne communiquant pas à leurs correspondants français les jugements de Haller sur la religion ou ses remarques péjoratives concernant les Français. Il est vrai qu'en raison de la pratique courante de lecture des lettres par des tiers, il peut arriver que pour prévenir tout malentendu, le rédacteur d'une lettre glisse un élément intimant à son interlocuteur de respecter la confidentialité de ses propos. S'adressant au Bernois Vincenz Tschärner pour obtenir des nouvelles de son ancien professeur, Johann Georg Zimmermann ajoute par précaution : « Quelles nouvelles y a-t-il de M. Haller ? Vous le voyez sans doute bien souvent. J'ai, *entre nous soit-il dit*, quelques fois bien de la peine à me soutenir auprès de lui. Il se fâche de tout¹⁸⁵⁴. » De même, Richard, un médecin résidant à Lyon qui cherche à s'établir en Suisse, demande explicitement à Haller de n'en rien dire à Rast de Maupas¹⁸⁵⁵ : « Enfin, Monsieur, je crois devoir vous prier de ne faire aucune part de

¹⁸⁵³ Lettre de Thiery à Haller, le 16 mars 1766. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 260.

¹⁸⁵⁴ Lettre de Zimmermann à Tschärner, le 19 avril 1756. *Briefe von J. G. von Zimmermann, Wieland...*, op. cit., p. 17. C'est nous qui soulignons.

¹⁸⁵⁵ Lettre de Richard à Haller, le 15 septembre 1776. Nous ne disposons d'aucune donnée biographique sur Richard, si ce n'est qu'il est probablement docteur en médecine de la faculté d'Avignon, et qu'il a exercé à Lyon.

mon dessein à Monsieur Rast medecin à Lyon, avec lequel vous este en correspondance de lettres que je connois particulièrement. je pense même qu'il est inutile, lorsque vous lui ecrirez, de lui parlez de moy et encore moins de l'instruire de mon projet. »

Pour s'assurer qu'il use à bon escient des différents tons qui caractérisent la variété de ses correspondances, il est impératif pour le lettré d'identifier les multiples cercles qui composent les réseaux dans lesquels il est inséré. En voulant reconstituer les réseaux, l'historien répète donc une démarche déjà entreprise par les Républicains des Lettres, soucieux de cerner les cercles et les milieux qui occupent l'espace savant, procédé indispensable pour contrôler les vecteurs de communication. Pour le plus grand nombre, la contrainte matérielle de la distance rend nécessaire de comprendre comment s'organisent et fonctionnent les différents réseaux, afin de sélectionner les interlocuteurs les plus précieux. En fonction des circonstances, les réseaux politiques sont d'ailleurs tout autant identifiés que les réseaux savants¹⁸⁵⁶. Cependant, la distance gêne parfois la visibilité des réseaux ce qui entraîne une interprétation erronée des liens de sociabilité. Dans son compte rendu de la querelle sur l'irritabilité qui divise de Haen et Haller¹⁸⁵⁷, le *Journal des Sçavans* rapporte avec justesse comment Tissot s'emploie à défendre le second contre le premier. Mais le Genevois ne comprend pas que le périodique l'ait vu comme le disciple de Haller car s'il éprouve envers lui la plus vive admiration, il n'en a jamais été l'étudiant¹⁸⁵⁸. De même, les relations complexes autour desquelles s'organise l'aventure éditoriale de l'*Encyclopédie* ne sont pas clairement perçues par Haller : il connaît apparemment très mal les relations entre Diderot et Robinet, et pense à tort que c'est Diderot qui ralentit l'ouvrage¹⁸⁵⁹. Le Bernois participe à l'entreprise commune mais à distance et sans en connaître les règles, ce qui n'a rien d'étonnant puisque Diderot et d'Alembert n'ont pas recruté eux-mêmes leurs collaborateurs.

¹⁸⁵⁶ Lettre de Saussure à Haller, le 28 décembre 1771. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 456 : « On dit que Mr de Choiseul a fait placer le portrait de Voltaire sur une girouette de son Château de Chanteloup, à l'occasion du parti qu'a pris Voltaire p^r le Chancelier. »

¹⁸⁵⁷ Ancien étudiant de Boerhaave, Antoine de Haen (1704-1776) exerce la médecine à La Haye avant de rejoindre Van Swieten à Vienne où il devient premier médecin de l'Impératrice. Opposé à la théorie de l'irritabilité, dont il perçoit vite les dérives irrégulières, il publie en 1761 ses objections dans un ouvrage intitulé *Difficultés touchant le système moderne de la sensibilité et de l'irritabilité du corps humain*.

¹⁸⁵⁸ Samuel-Auguste Tissot, « Lettre à Mr. Zimmermann, Contenant des Observations sur la maladie noire, sur le ver plat, sur une céphalée, sur l'inoculation, et sur l'irritabilité », dans Samuel-Auguste Tissot, *Observations et dissertation [...]* traduites par Mr. Vicat, Lausanne, 1780, t. 1, p. 25-190, p. 173. Le passage auquel nous nous référons est cité par U. Boschung, « “ Multa pro nostra innocentia”... », *art. cit.*, p. 116. Notons qu'en présentant les travaux sur l'irritabilité de Haller par l'intermédiaire de la traduction française, *Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux* (1755), Fouquet note : « Si c'est-là une propriété que M. Tissot reclame en faveur de son illustre maître, nous convenons qu'on ne sauroit la lui refuser. » L'article « Sensibilité » de l'*Encyclopédie*, *op. cit.*, tome quinzième, p. 50, s'y réfère également

¹⁸⁵⁹ R. Rey, « Diderot à travers la correspondance... », *art. cit.*, p. 125.

Il est possible de participer à une production commune du savoir sans entretenir de liens directs puisqu'un réseau d'intermédiaires remplit les interstices interréticulaires.

b- Les réseaux au service de la sociabilité savante¹⁸⁶⁰

La distance avec laquelle Haller rapporte son implication dans le collectif encyclopédique nous a fait réfléchir au degré de conscience nécessaire à l'accomplissement d'un réseau. L'attachement proclamé à certains réseaux et le désaveu d'autres liens appartiennent aux procédés par lesquels Haller affirme que ses rapports avec la communauté savante française recoupent les exigences de la République des Lettres. La relation qu'il entretient avec les cercles des « Esprits forts de Paris¹⁸⁶¹ » n'est qu'un aspect de la perception qu'il développe de l'espace intellectuel français. La conscience d'appartenir à une communauté savante, dont les pratiques communes constituent le lien le plus solide, est un facteur décisif dans l'investissement des réseaux. En ce sens, sa relation avec les milieux intellectuels français est à replacer dans l'ensemble de son œuvre, car elle ne diffère pas de celle qu'il entretient avec les savants d'autres pays. L'existence de la République des Lettres répond à une problématique spatiale : communiquer librement malgré la distance, et cet idéal motive les savants encore tardivement. La régularité des fonctions attribuées aux réseaux savants qui lient Haller à la France, permet d'établir une typologie de leurs usages, soit des usages traditionnellement propres à la République des Lettres, soit des usages à vocation plus personnelle. Les premiers illustrent la continuité de la République des Lettres, dont l'existence est avant tout justifiée par la nécessité d'une dense communication qui comble les distances spatiales. Pour ce faire, la fonction informative des périodiques savants, qui se mêlent aux correspondances, est irremplaçable. Interface de la communication entre des espaces différents, les organes français, comme le *Journal étranger*, instruisent Haller des nouvelles de la République des Lettres. Ses correspondants relaient l'information contenue par les périodiques français, tel Saussure qui déclare à Haller lire presque tous les journaux français¹⁸⁶², ou bien encore Tissot qui lui rapporte l'annonce publiée par le *Journal des étrangers* de 1760 - il s'agit bien sûr du *Journal étranger* - de la traduction grecque de ses

¹⁸⁶⁰ Certains points des pages suivantes ont déjà été évoqués dans le premier chapitre de la première partie. C'est à dessein que nous les reprenons ici pour approfondir l'analyse de la notion de réseau.

¹⁸⁶¹ Lettre de Haller à Bonnet, le 6 décembre 1770. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 907.

¹⁸⁶² Lettre de Saussure à Haller, le 6 mars 1767. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 334.

poèmes¹⁸⁶³. Outils essentiels du travail savant, les périodiques sont les vecteurs des nouvelles et des événements de la République des Lettres : c'est en lisant le *Mercur de Paris*, que Haller apprend qu'il a été proposé par l'Académie des Sciences¹⁸⁶⁴.

La correspondance est essentielle pour pallier l'absence physique, handicap pour la production du savoir et les échanges de technique, comme on le voit à l'occasion de l'opération de la cataracte effectuée par Daviel. Bien qu'il soit souvent sollicité et qu'il n'initie que rarement lui-même un échange épistolaire, Haller choisit de poursuivre une correspondance médicale pour combler des lacunes informatives, les échanges épistolaires étant le préalable d'une possible coopération scientifique. Le recours à des intermédiaires peut accélérer la communication ; si l'on connaît l'existence de liens étroits entre deux savants, il est possible de s'adresser à l'un pour toucher le second. C'est ainsi que Haller confie à Tissot le soin de remercier Sénac de sa part¹⁸⁶⁵. Il en découle toute une rhétorique sur l'art d'écrire qui permet de sceller les réseaux par la profession de sentiments d'amitié et la peinture de l'intime¹⁸⁶⁶. Même dans les lettres scientifiques, les détails que l'on glisse sur le lieu, les conditions et l'humeur de la rédaction font pénétrer l'interlocuteur dans l'intimité du rédacteur. Vecteur de confidences, la lettre est traitée comme un objet de valeur qui mérite que l'on décrive son itinéraire, les conditions dont on l'a obtenue¹⁸⁶⁷.

En outre, les manifestations d'amitié et d'intimité sont les signes tangibles de l'engagement dans une relation, puis au sein d'un réseau¹⁸⁶⁸. Alors que Falconet écrit peu souvent à Haller, il charge Thiery de lui transmettre les rappels constants de son amitié¹⁸⁶⁹, tandis que le Bernois cherche un moyen sûr pour faire passer des livres à ses « amis de France et d'Espagne¹⁸⁷⁰ ». Conscients que la distance fragilise les liens, les savants ont coutume d'achever leurs lettres par des formules réclamant l'engagement de leur correspondant¹⁸⁷¹.

¹⁸⁶³ Lettre de Tissot à Haller, le 1^{er} octobre 1760. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 108.

¹⁸⁶⁴ Lettre de Haller à Tissot, le 16 novembre 1754. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 36.

¹⁸⁶⁵ Lettre de Haller à Tissot, le 11 juin 1759. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 77.

¹⁸⁶⁶ Lettre de Thiery à Haller, Aranjues, le 2 juin 1755 : « ... il faut pourtant finir ma lettre qui est trop longue et dans laquelle je n'ay encore rien dit. » Lettre de Thiery à Haller, Madrid, le 2 mars 1755 : « Chacune de vos lettres est un plaisir nouveau pour moi. » Lettres reproduites dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 141-142.

¹⁸⁶⁷ « ... Mr. Pialat...me l'a gardée, jusqu'à mon retour... », lettre de Thiery à Haller, le 10 janvier 1756. *Ibid.*, p. 120.

¹⁸⁶⁸ « J'ay les dissertations de Hahn et de Werlhof votre ami. », lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. *Ibid.*, p. 125.

¹⁸⁶⁹ « Mr. Falconet me charge de vous assurer de toute sa considération. », lettre de Thiery à Haller, le 3 avril 1757. *Ibid.*, p. 189.

¹⁸⁷⁰ Lettre de Haller à Bonnet, le 4 février 1770. *The correspondence...*, op. cit., p. 857.

¹⁸⁷¹ Lettre de Chomel à Haller, le 17 janvier 1752 : « continuez moy votre amitié (...). ». Voir également la lettre de Chomel à Haller du 8 janvier 1751 : « je vous envoie ce qu'il s'est soutenu de theses dans nos ecoles et

Remarquons que pour sa part, Thiery requiert du Bernois toujours plus d'intimité : « ... les nouvelles publiques (...) ont fait mention, il y a quelques mois, des honneurs et des distinctions que votre patrie vous a si justement décernés. J'aurais bien souhaité, Monsieur, que vous m'en eussiez dit quelque chose¹⁸⁷². » Des observations de ce genre sont très fréquentes sous la plume de Thiery qui commente souvent le plaisir que lui procurent ses échanges avec Haller¹⁸⁷³. Il veut être le confident des découvertes de son illustre correspondant¹⁸⁷⁴ et il est fort possible que Thiery trouve gloire dans les milieux savants parisiens d'être le principal correspondant français du grand Haller¹⁸⁷⁵. Sa fierté se lit en filigrane dans la remarque suivante : « J'ay profité avec grand plaisir, Monsieur de la liberté que vous m'avez donnée de lire votre lettre à Mr. Girard. (...) Quant à Mr. Girard je lui témoigneray la 1^{ier} fois que j'auray l'occasion de le voir combien il seroit utile, pour l'instruction du procès que votre réponse fut publique (...)»¹⁸⁷⁶. Thiery le pousse à s'expliquer davantage sur l'irritabilité et veut obtenir le statut d'interlocuteur privilégié¹⁸⁷⁷, voire de témoin qui recevrait des informations supplémentaires sur les expériences, les observations faites par Haller, des informations qu'un simple lecteur ne trouverait pas dans les ouvrages du scientifique.

Lorsqu'un lien s'affaiblit, il est légitime de chercher à en renforcer d'autres, d'où les protestations de fidélité de Thiery qui assure au Bernois : « puisque Mr. Chomel a discontinué sa correspondance, vous pouvez être assuré, Mr., de toute mon exactitude¹⁸⁷⁸. » Les allégations répétées d'estime et d'amitié, déjà remarquées dans la première partie de notre

continueray de vous les amasser » ; cette précision montre qu'il veut obtenir l'assurance de la poursuite de la correspondance.

¹⁸⁷² Lettre de Thiery à Haller, Madrid, le 2 mars 1755. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 144.

¹⁸⁷³ « ... votre dernière m'a paru délicieuse, surtout parce que vous causez un peu de tems avec moi. », lettre de Thiery à Haller, le 13 mars 1758. *Ibid.*, p. 163.

¹⁸⁷⁴ « Je vous remercie bien humblement Mr, d'avoir bien voulu me faire part ... de vos observations sur la formation des poumons et des os. », lettre de Thiery à Haller, le 27 novembre 1756. *Ibid.*, p. 151.

¹⁸⁷⁵ Pour ce faire, Thiery recourt à une rhétorique d'usage que l'on trouve également chez Gilibert. Lettre de Gilibert à Haller du 19 novembre 1776 : « (...) j'étois singulièrement inquiet sur votre santé, le triste état où je vous trouvois l'année passée me faisoit trembler toutes les fois que je pensois à vous et je vous assure que j'y pensois souvent, quoique je n'ai jamais eu le bonheur de vous voir, vous trouverez peu de personnes parmi vos admirateurs qui joignent plus d'affection à la plus haute estime. »

¹⁸⁷⁶ Lettre de Thiery à Haller, le 11 octobre 1757. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 153. Thiery évoque ici Girard de Villard, qui a mené des expériences réfutant la position de Haller sur l'insensibilité des nerfs et de la dure-mère.

¹⁸⁷⁷ « Je serais bien aise, que vous voulussiez bien, Monsieur, vous expliquer un peu plus, sur ce sujet avec moi. », lettre de Thiery à Haller, le 27 décembre 1751. *Ibid.*, p. 126.

¹⁸⁷⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 11 mai 1756. *Ibid.*, p. 148. Effectivement la dernière lettre de Chomel date du 26 juillet 1754. Notons que dans sa lettre du 17 janvier 1752, Chomel, conscient de la discontinuité de son courrier, assure tenir au commerce de Haller et se justifie par ses termes : « si je vous écris rarement c'est faute d'occasion et cette privation me fait beaucoup de peine. »

travail, servent à renforcer le degré de conscience d'appartenir à un réseau commun¹⁸⁷⁹. Thiery envoie à Haller le traité des liqueurs de Vieussens « comme une faible marque de [son] estime, de [sa] reconnaissance et de [son] attachement¹⁸⁸⁰. » Désireux de maintenir la relation privilégiée qui l'unit à un homme si célèbre, Thiery insiste pour que Haller s'adresse à lui s'il a besoin d'ouvrages précis¹⁸⁸¹, et il se « fai[t] un vrai plaisir » de distribuer les exemplaires que l'Helvétie envoie à d'autres¹⁸⁸². Le réseau a des fonctions matérielles - obtenir des livres et des renseignements - et symboliques - tirer profit d'une relation avec un homme célèbre. Tressan de la Vergne entend donc rendre un « hommage public » à la pensée de Haller dans son *Essai sur le fluide électrique*, et il affiche fièrement l'amitié qui le lie à une personnalité si fameuse : « je conserve chèrement vos dons Monsieur et je me fais un grand honneur lorsqu'on vient voir mon cabinet de dire que je les tiens de votre main¹⁸⁸³. » Les seules marques d'estime ne servent à rien, il faut prouver l'utilité de la correspondance et dans un raccourci éclairant, Thiery place dans une même phrase les deux aspects de la relation qui l'unit à Haller : « Je rassemblerai tout ce qui pourra vous obliger et vous donner des preuves de la Considération et du véritable attachement avec lequel je serai toute ma vie, Monsieur, votre fidèle Serviteur¹⁸⁸⁴ ».

Somme toute, cette réflexion sur la conception et les usages des réseaux qui lient Haller avec les Français met en lumière la permanence et la réalité de la République des Lettres dans son époque la plus tardive. A la demande du Bernois, ses compatriotes qui séjournent à Paris, pour quelques semaines comme son fils, Pallas¹⁸⁸⁵ et Saussure, ou pour un séjour plus conséquent comme Jean-Frédéric Herrenschwand, lui donnent des nouvelles des savants¹⁸⁸⁶. Avant le départ de Saussure pour Paris, Haller lui écrit : « Je serois curieux de tenir de Vous quelque relation sur l'état moderne des sciences dans cette grande Ville¹⁸⁸⁷. » Le Genevois s'acquitte consciencieusement de ce devoir et il informe Haller des parutions

¹⁸⁷⁹ Voir le témoignage d'estime de Falconet envers Haller, transmis par Thiery dans sa lettre à Haller du 11 mai 1756. Voir aussi la lettre de Lassone du 15 mai 1775 au cours de laquelle il rappelle à Haller son attachement et lui certifie qu'il peut compter sur lui.

¹⁸⁸⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 8 mars 1757. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 156.

¹⁸⁸¹ « Je mérite cette préférence par les sentiments d'estime, d'admiration et de reconnaissance que j'auray toujours pour vous. », lettre de Thiery à Haller, le 13 mars 1758. *Ibid.*, p. 163.

¹⁸⁸² Lettre de Thiery à Haller, le 30 septembre 1759. *Ibid.*, p. 174.

¹⁸⁸³ Lettres de Tressan de la Vergne à Haller, le 10 mars 1777 et le 6 janvier 1758. En 1777, Tressan envoie à Haller la première version de son *Essai sur le fluide électrique* qui ne paraîtra qu'en 1786.

¹⁸⁸⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 30 septembre 1759. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 175.

¹⁸⁸⁵ Haller charge le médecin allemand Pallas de l'entretenir des actualités et des nouveautés de Paris lors de son séjour dans cette ville. Lettre de Pallas à Haller, le 26 janvier 1752.

¹⁸⁸⁶ Lettre de Jean-Frédéric Herrenschwand à Haller, le 5 décembre 1752 ; lettre de Haller à Jean-Frédéric Herrenschwand, le 24 décembre 1752 : « Je Vous suis bien obligé de Vos Nouvelles savantes. »

¹⁸⁸⁷ Lettre de Haller à Saussure, le 21 février 1768. *The correspondence between...*, op. cit., p. 403.

parisiennes récentes dont il fait un bref commentaire pour l'aiguiller vers celles qu'il est préférable d'acheter : la transmission des informations n'est donc dans ce cas ni neutre, ni passive. Rappelons que Haller sollicite également ses amis pour obtenir des informations ayant trait à la politique et aux relations internationales et qu'il fait circuler les nouvelles qui lui parviennent auprès d'autres membres de son réseau¹⁸⁸⁸.

De même, le commerce épistolaire de Haller avec les médecins français ne porte pas uniquement sur des échanges de contenus intellectuels ; une part très importante concerne l'économie de l'échange du savoir. Grâce à son réseau de correspondants et aux envois réciproques de livres, le Bernois est semble-t-il le savant de son époque le mieux informé des parutions scientifiques¹⁸⁸⁹. Les échanges de livres, instruments de travail essentiels, permettent de réaliser des économies et de rassembler une bibliothèque. L'acquisition de livres rares et la constitution d'une vaste bibliothèque est un objectif essentiel pour de nombreux lettrés car au XVIII^e siècle l'acte de collecter est encore difficilement séparable de celui de la recherche¹⁸⁹⁰. C'est pourquoi, apprenant la parution du catalogue de la bibliothèque d'Astruc¹⁸⁹¹, Tissot offre à Haller de lui servir d'intermédiaire et de commissionnaire pour Paris s'il le souhaite¹⁸⁹². Le Bernois ne conçoit pas de garder uniquement pour son propre usage les livres qu'il reçoit de Paris, et il annonce à Tissot qu'il les met à sa disposition¹⁸⁹³. Dans ces conditions, le voyage de Saussure en France et en Angleterre est l'occasion d'activer les échanges. A l'annonce de son prochain départ pour Paris, Haller décide de lui confier un paquet d'ouvrages à distribuer auprès de ses connaissances¹⁸⁹⁴. En retour, Thierry¹⁸⁹⁵ use du même procédé et Henri-Louis Duhamel Du Monceau fait également passer son récent *Traité des arbres fruitiers* (1768) à Haller par l'intermédiaire de Saussure¹⁸⁹⁶. L'itinéraire et la réception de ses paquets français, qui pour

¹⁸⁸⁸ « Il me revient rien de bien nouveau de la rep[ublique] des lettres. », lettre de Haller à Bonnet, le 24 Mars 1760. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 197.

¹⁸⁸⁹ H. Steinke, « Der Patron im Netz... », dans *Hallers Netz...*, *op. cit.*, p. 447.

¹⁸⁹⁰ S. Siemer, « Geselligkeit und Methode Naturgeschichtliches Sammeln... », *op. cit.*, p. 9.

¹⁸⁹¹ Formé auprès de Pierre Chirac à l'université de Montpellier, Jean Astruc (1684-1766) y devient professeur d'anatomie avant d'obtenir la charge de médecin consultant du roi Louis XV en 1729. Censeur royal et professeur royal de médecine, il constitue une des plus riches bibliothèques de l'Ancien Régime, forte de 3782 titres dont 1511 se réfèrent à la médecine. Jacques Richard en a fait l'étude dans un article : « La bibliothèque de Jean Astruc, médecin des Lumières (1684-1766) », *Histoire des sciences médicales*, 2001, vol. 35, n°1, p. 99-108.

¹⁸⁹² Lettre de Tissot à Haller, le 14 novembre 1766. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 246.

¹⁸⁹³ « J'ai reçu de Paris...le tout à Votre service. », lettre de Haller à Tissot, le 15 novembre 1766. *Ibid.*, p. 247.

¹⁸⁹⁴ Lettre de Haller à Saussure, le 15 janvier 1768. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 398. Le fils de Haller transmet aussi des paquets de la part de son père aux savants parisiens, voir la lettre de Lassone à Haller du 12 octobre 1777.

¹⁸⁹⁵ Lettre de Haller à Saussure, le 31 mars 1769. *Ibid.*, p. 423.

¹⁸⁹⁶ Lettre de Saussure à Haller, le 15 février 1769. *Ibid.*, p. 419.

certain tardent à arriver en Suisse, occupent une part importante des échanges épistolaires des deux amis helvètes au cours de l'année 1769.

Les mécanismes de la République des Lettres fonctionnent donc encore dans le but traditionnel de combler les distances géographiques. Le recours aux lettres de recommandation qui favorise la genèse et la consolidation de nouveaux réseaux d'alliance est toujours efficace. Condorcet tient à rapporter à Haller, associé étranger de l'Académie des Sciences, la bonne impression qu'a produit son fils dans les milieux parisiens. La lettre de recommandation rédigée par Haller en faveur de Saussure ouvre à ce dernier les portes de Dortous de Mairan¹⁸⁹⁷. Celle qu'il a envoyée à Pallas lui a permis de rencontrer Réaumur¹⁸⁹⁸ et Chomel qui introduit le jeune homme à l'Hôtel-Dieu pour plaire au Bernois¹⁸⁹⁹. De même, le médecin Henri-Michel Missa remplit à plusieurs reprises son rôle d'intermédiaire car il se charge en 1748 de présenter un élève de Haller¹⁹⁰⁰ à Duhamel du Monceau, Réaumur et Bernard de Jussieu, puis en 1757 il emmène Ramspeck chez Guettard¹⁹⁰¹. Inversement, Tressan de la Vergne avertit le Bernois qu'il a donné une lettre de recommandation à un certain M. Davila, un gentilhomme espagnol dont le cabinet de curiosités est un des plus riches d'Europe, afin qu'il puisse lui rendre visite¹⁹⁰².

La République des Lettres constitue donc un espace relationnel intellectualisé et en partie idéalisé, mais ses pratiques sont en prise directe avec les contraintes de l'économie des échanges savants. Les réseaux sont certes pour partie sciemment construits pour se rapprocher de certains cercles, toutefois la correspondance française de Haller est principalement motivée par l'envoi d'ouvrages et la circulation de l'information. Une lettre du Bernois explicite même combien ces échanges sont facilités par le prêt d'ouvrages tirés de la volumineuse bibliothèque de 18000 ouvrages du docteur Rast de Lyon¹⁹⁰³. Leurs échanges sont réglés et organisés méthodiquement car Rast commence par lui prêter son catalogue afin que Haller puisse choisir les livres qu'il souhaite obtenir : « J'ai préparé pour vous un gros paquet contenant vos propres livres, ma Bibliothèque de chirurgie et ce que j'ai cru pouvoir vous

¹⁸⁹⁷ Lettre de Saussure à Haller, le 24 avril 1768. *Ibid.*, p. 405 : « Graces à la Lettre que vous m'aviés donnée pour lui, il m'a reçu fort honnêtement. »

¹⁸⁹⁸ Lettre de Pallas à Haller, le 18 avril 1752.

¹⁸⁹⁹ Lettre de Chomel à Haller, le 8 octobre 1751 : « je feray tout ce qu'il dependra de moy pour luy prouver combien tout ce qui me vient de votre part m'est cher. »

¹⁹⁰⁰ Il est possible qu'il s'agisse de Ramspeck qui effectue alors un premier séjour à Paris. Lettre de Missa à Haller, le 9 mai 1748.

¹⁹⁰¹ Lettre de Ramspeck à Haller, le 4 février 1757. La lettre de Ramspeck datée du 22 décembre 1756 laisse entendre que Haller l'a adressé à Missa.

¹⁹⁰² Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 14 juillet 1756.

¹⁹⁰³ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 2 avril 1775. *Correspondance inédite de Albert de Haller...*, op. cit., p. 23.

convenir d'entre mes nouveautés. Cela partira dès qu'un copiste aura tiré de votre catalogue quelques titres d'éditions rares. Vous m'avez permis de noter les livres que je souhaiterais lire. J'ai pris cette liberté ; il y en a trop, mais vous ne m'enverrez que ce qui ne vous incommodera pas trop. J'ai mis un guillemet aux livres que je souhaiterais particulièrement de lire ; mais ils me feraient tous plaisir, et je les enverrais sans les endommager le moins du monde. » Mais, contraint de décliner la proposition de Rast qui tient à lui offrir l'hospitalité au cas où son engagement dans l'affaire du Versoix l'amènerait à venir en députation jusqu'à Lyon, Haller répond avec courtoisie : « Je n'en suis pas moins sensible à la politesse que vous venez de me faire et j'en aurais profité et pour avoir le plaisir d'être avec vous et pour jouir de votre bibliothèque, dont je vous renverrai le catalogue quand j'aurai quelque chose à y ajouter¹⁹⁰⁴. »

Par ailleurs, le commerce savant a aussi pour fin d'obtenir de nouveaux contacts par l'entremise d'un intermédiaire qui ouvre son propre réseau. Preuve que l'on veut profiter du capital relationnel de Haller, tout autant que de son capital intellectuel et honorifique, son élection comme membre de la Société de Médecine représente pour les Français un accès à un nouveau réseau de doctes et de lettrés. Au cours de la lettre officielle par laquelle Vicq d'Azyr annonce à Haller sa nomination au sein de l'institution, il le prie de lui indiquer les noms de ceux qu'il voudrait joindre à la classe des Associés étrangers. La rhétorique déployée montre que l'on a choisi Haller en fonction de la qualité de ses travaux mais aussi pour profiter de son capital relationnel. C'est pour cette raison qu'on le nomme tactiquement à la tête des associés étrangers¹⁹⁰⁵. Célèbre physiologiste des espaces germaniques, il n'est pas considéré comme un simple terminus de réseau mais il est sensé polariser de nouvelles relations et un réseau élargi. Ce contact entre la nouvelle institution française et un membre éminent de la République des Lettres doit constituer une interface d'échanges avec des espaces qui ne sont que partiellement reliés avec la France. Etablir une concordance entre les milieux scientifiques français et les réseaux germaniques nécessite de recourir à des individus particuliers. Cherchant à obtenir les services de Haller pour l'édition des *Suppléments* de l'*Encyclopédie*, Panckoucke l'engage également à ouvrir ses réseaux. Le Bernois est perçu comme un intermédiaire vers de nouveaux espaces : « Vous pouvez aussi, Monsieur, engager quelques autres savans de votre connoissance à nous donner quelques articles qu'on inseroit a

¹⁹⁰⁴ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 20 mai 1769. *Ibid.*, p. 11.

¹⁹⁰⁵ Lettre de Vicq d'Azyr à Haller, le 28 décembre 1776 : « Nous osons vous demander vos secours et vos conseils. Vous êtes le maître de nous nommer dans le pays que Vous habitez tels Correspondans qu'il vous plaira ; la Société Vous en abandonne le choix. »

leur place¹⁹⁰⁶. » Panckoucke se fait même plus précis, insinuant dans sa requête que la production du savoir procède d'une géographie où des espaces sont spécialisés. Alors qu'il cherche un auteur pour les minéraux, l'éditeur émet sa préférence pour un Helvète : « Si vous aviez dans vos cantons quelque homme habile dans cette partie, nous nous adresserons à lui avec confiance d'après votre recommandation (*sic.*)¹⁹⁰⁷. » L'élaboration du savoir ne supporte plus le cloisonnement géographique, et certaines personnalités, polyglottes et insérées dans de vastes réseaux, ont l'envergure d'être des intermédiaires culturels privilégiés. Haller est perçu de cette façon par Joseph Barthélémy François Carrère qui lui envoie le prospectus de la *Bibliothèque littéraire, historique et critique de la Médecine ancienne et Moderne* en lui demandant d'inciter ses amis, « autres que les français », à y participer¹⁹⁰⁸. Lorry s'adresse à Haller dans l'espoir de trouver un savant qui pourrait guider et le conseiller dans ses recherches : « j'ay cherché a trouver s'il y avoit quelque substance dans la nature, qui introduite dans l'estomac put causer un refroidissement, ou une chaleur actuelle dans toute la machine. si vous connoissiez quelqu'un qui voulut suivre cette matiere je suis pret a lui envoyer mes papiers, quoique je ne sois pas fort avancé¹⁹⁰⁹. » Pour sa part, Gilibert tire de sa relation avec Haller un bénéfice décisif pour sa carrière puisque la recommandation du célèbre Bernois lui permet d'être reçu à Grodno par le roi Auguste Stanislas pour y fonder une chaire de botanique¹⁹¹⁰. Le ton des lettres de nombreux interlocuteurs français de Haller, pensons à Housset, Thiery ou Rast de Maupas, ne laisse pas place au doute : le servir est un honneur qui s'assortit de l'espoir de tirer profit de son capital relationnel. En quête d'un patronage, le médecin perpignanaise Pierre Barrère (1690-1755) demande ainsi à Haller de soutenir sa candidature pour être admis dans la *Royal Society*¹⁹¹¹, initiative qui restera sans succès. Sans aller jusqu'à penser comme Bruno Latour que tous les actes de la vie scientifique répondent à une pratique réflexive et de type stratégique, on peut être sûr que la correspondance est investie de l'attente d'accroître un capital symbolique et un système d'alliances.

¹⁹⁰⁶ Lettre de Panckoucke à Haller, le 15 octobre 1769.

¹⁹⁰⁷ Lettre de Panckoucke à Haller, le 25 septembre 1769.

¹⁹⁰⁸ Lettre de Carrère à Haller, le 19 juin 1755.

¹⁹⁰⁹ Lettre de Lorry à Haller, le 3 juin 1764. Il s'agit peut-être aussi d'une façon déguisée de demander son aide à Haller.

¹⁹¹⁰ Ce fait est mentionné dans l'article « Rozier (Jean) », *Biographie universelle ancienne et moderne, ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes*, rédigé par une société de gens de lettres et de savants, tome 39 [Ros -Saint J.], Paris, chez L.-G. Michaud éditeur, 1825, p. 208. Voir également « Jean Emmanuel Gilibert », *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, par Jean Eugène Dezeimeris, 1835, tome deuxième, seconde partie, Paris, Béchét jeune, p. 551.

¹⁹¹¹ Lettre de Pierre Barrère à Haller, le 5 juillet 1751.

A ce titre, l'influence de Haller auprès des lettrés parisiens mérite d'être soulignée. Le Français Gilibert lui demande une lettre de recommandation pour Paris, tout comme l'allemand Berger souhaite en obtenir une pour son frère¹⁹¹². Par le biais de lettres, même à distance Haller accélère les contacts entre des savants français et c'est ainsi que, de Versailles, Antoine Nicolas Duchesne lui exprime sa reconnaissance : « J'ai eu l'honneur de voir M. Thierry, et j'ai à vous remercier Monsieur, de m'avoir procuré cette connoissance¹⁹¹³. » Qu'un savant des espaces germaniques lui demande son soutien pour s'introduire en France est dans l'ordre des choses, mais le fait que des Français lui demandent d'intervenir en leur faveur auprès de leurs compatriotes montre combien son influence au sein de la République des Lettres est reconnue. Ceci nous rappelle aussi que les règles qui régissent le fonctionnement de l'Europe savante reposent davantage sur des valeurs telles l'honneur et la réputation que sur la proximité géographique. La République des Lettres est une communauté très hiérarchisée où la réputation prend le pas sur les liens nationaux ou confessionnels, ce qui explique que Thiery recourt à Haller pour atteindre Sénac qui jouit d'une position et d'un renom supérieurs aux siens¹⁹¹⁴.

c- Les réseaux, instruments des desseins personnels

Délimiter un espace de dialogue permet de l'investir de fins définies, de se l'approprier et de mieux le contrôler. C'est pourquoi dans ses correspondances avec les Français, Haller fait mention de la religion de façon épisodique. S'en référer à la République des Lettres résout, en apparence, les tensions potentielles car on se reconnaît entre hommes du même monde, évoluant dans un milieu où les normes de la discussion sont établies et respectées. Pour Haller, comme pour nombre de ses contemporains, la métaphysique n'appartient pas à la science, ce qui explique que ce thème soit développé de façon différenciée en fonction de ses interlocuteurs. Selon les préceptes de la sociabilité savante, les sujets religieux ne sont que rarement abordés dans les échanges, par volonté d'éviter toute polémique. Au contraire, les correspondances plus intimes et plus amicales autorisent les discussions portant sur de tels sujets. Les querelles gardent un ton courtois que les philosophes et leurs ennemis sont prompts à négliger¹⁹¹⁵. Si les controverses sont bien

¹⁹¹² Lettre de Gilibert à Haller, le 1^{ier} avril 1773. Lettre de Berger à Haller, le 28 juin 1750.

¹⁹¹³ Lettre d'Antoine Nicolas Duchesne à Haller, le 27 septembre 1768.

¹⁹¹⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 11 septembre 1765.

¹⁹¹⁵ Les philosophes contestent et se moquent de la *Palingénésie philosophique* (1769) de Bonnet, dans laquelle, poursuivant une idée de Leibniz, il défend avec audace l'idée que les animaux puissent avoir une âme.

l'« émétique de la recherche¹⁹¹⁶ », c'est aussi parce que les membres d'un réseau, spatialement éclaté, se mobilisent et travaillent en vue de défendre un ami lors d'une querelle savante. Pour un homme de science de l'envergure de Haller, il importe surtout d'appartenir, d'être honoré et défendu dans les milieux des doctes. L'appréciation dont on peut jouir parmi les lettrés diminue d'autant les critiques des « demi-savants » et des philosophes. C'est apparemment chose réussie dans le cas de l'affaire La Mettrie comme le certifie Chomel à Haller en 1752 : « nous avons vu tous avec plaisir copie de la lettre de M. de Maupertuis au sujet de cet extravagant de la mettrie en verite c'est un titre d'honneur d'avoir ete attaqué par un homme aussy decréié qu'il l'estoit¹⁹¹⁷. »

De ce point de vue, au sein de la communauté lettrée sensée reposer sur des échanges harmonieux destinés à faciliter le progrès des connaissances, chaque réseau peut être investi d'un projet particulier et servir une fin personnelle. En raison du maillage très serré de l'Europe lettrée, se rendre maître de l'espace savant est un impératif d'autant plus pressant que la République des Lettres acquiert au XVIIIe siècle davantage d'autorité qu'auparavant, lui permettant de statuer sur le bien-fondé et la réputation des savants et de leurs œuvres. Maîtriser les formes et la nature de la communication est un enjeu de pouvoir concret et honorifique. Ainsi, quand il annonce en avril 1772 à Bonnet qu'il ne participe plus à l'*Encyclopédie*, Haller se garde de révéler avant la fin de sa lettre que ce sont les Philosophes qui ont rompu avec lui : « Me voila detaché des Encyclopédistes. Ces Philosophes ne se croient liés par aucun contrat (...). D'ailleurs les manières et le stile de ces Cacouacs m'étoit insupportable. Ce n'est cependant pas moi qui ai rompu, ce sont eux-mêmes¹⁹¹⁸. » Haller sent bien qu'à défaut de posséder une unité intellectuelle, les membres d'un réseau doivent se retrouver autour de procédés communs, ce qu'il nomme « un contrat ». Les liens auraient pu se distendre tout naturellement après qu'il ait fourni l'ensemble des articles promis, mais le heurt avec Robinet anticipe la dislocation du réseau. Bien qu'il prétende être peu affecté par la tournure des événements, Haller essaie par la suite d'obtenir de Bonnet des informations sur la date de publication des *Suppléments*.

Le combat que livre Haller contre les philosophes doit d'ailleurs se comprendre comme une lutte pour obtenir l'accès à un large public européen, accès restreint par la

Inversement on accuse son travail de fournir de nouveaux arguments aux matérialistes. En définitive, il importe surtout à Bonnet d'avoir noué des contacts étroits avec une élite scientifique qui le console de ces misères. Jacques Marx, *Charles Bonnet contre les Lumières...*, op. cit., p. 334-335.

¹⁹¹⁶ Ellen MacNiven Hine, *Jean-Jacques Dortous de Mairan and the Geneva Connection: scientific networking in the eighteenth century*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 52-53.

¹⁹¹⁷ Lettre de Chomel à Haller, le 29 février 1752.

¹⁹¹⁸ Lettres de Haller à Bonnet du 18 avril 1772 et du 25 septembre 1772. *The correspondence...*, op. cit., p. 1013 et p. 1044.

concentration et la forte influence des journaux et des moyens de communication d'obédience déiste ou athée¹⁹¹⁹. Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, les « philosophes » ne sont certes pas organisés en parti, mais par la suite d'Alembert, encouragé par Voltaire, leur fait gagner de nombreuses places à l'Académie des Sciences et surtout à l'Académie française¹⁹²⁰. La volonté de maîtriser les organes de communication explique certaines décisions de Haller comme celle de participer aux *Suppléments* de l'*Encyclopédie*. Puisqu'il voit dans la reconnaissance et la soif de légitimité des savants un moteur qui dynamise la recherche, le physiologiste ne peut donc pas être insensible à l'idée d'ajouter son nom à une entreprise qui bénéficie d'une grande notoriété. Sa participation à l'entreprise élargit les publics qu'il entend toucher d'ordinaire ; il ne s'agit plus de s'adresser seulement aux érudits et aux scientifiques spécialistes, mais de toucher les amateurs éclairés et même les philosophes.

D'autre part, Haller et les philosophes appartenant à des milieux contigus, éventuellement communs - rappelons que Voltaire obtient le statut de membre d'honneur de l'*Oekonomische Gesellschaft* de Berne¹⁹²¹ - le Bernois entend relayer les échos de sa désapprobation dans les réseaux de proximité, pensons aux lettres échangées avec Bonnet ou Tissot. Sa correspondance avec le philosophe de Ferney comprend son lot de phrases acerbes mais les échanges les plus critiques se font surtout à travers d'autres supports de communication. Tandis que le philosophe ironise et se moque du Bernois dans des lettres destinées à des tiers¹⁹²², Haller compose des ouvrages afin de réfuter la pensée voltairienne. Dès lors, pour dessiner les perspectives de l'espace relationnel érudit on ne peut se limiter à la lecture des correspondances. Les supports de communication les plus divers interagissent et l'épaisseur d'une relation se mesure à la densité d'un échange épistolaire, aux allusions faites à des tiers, allusions que l'on retrouve au gré de lettres ou de discussions orales, mais aussi aux commentaires rédigés au cours d'écrits plus ou moins conséquents. Plutôt que de rédiger une longue réfutation, Haller, mécontent du traitement que lui réserve Voltaire dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, va faire imprimer ses lettres, véritables pièces à conviction qui doivent remporter l'adhésion du public, déclaré pour l'occasion juge du conflit¹⁹²³. La

¹⁹¹⁹ M. Stuber, S. Hächler und H. Steinke, « Kommunikationsräume in Hallers Netz », dans *Hallers Netz...*, op. cit., p. 127-169, p. 169.

¹⁹²⁰ J. Roger, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, op. cit., p. 263.

¹⁹²¹ M. Stuber, « “Vous ignorez que je suis cultivateur”... », dans *Hallers Netz...*, op. cit., p. 507.

¹⁹²² Lettre de Voltaire au marquis d'Argens, vers le 20 juillet 1752 ; Lettre de Voltaire à Frédéric II, le 5 septembre 1752. Voltaire, *Correspondance*, op. cit., t. III, p. 732 ; p. 780.

¹⁹²³ Lettre de Haller à Bonnet, le 25 décembre 1770. *The correspondence...*, op. cit., p. 913. *Briefe des Herrn von Voltaire...*, dans *Sammlung kleiner Hallerischer Schriften*, op. cit. De plus, Haller veut se disculper de l'accusation de Voltaire qui lui reproche d'avoir fait courir ses lettres. Le Bernois préfère les publier lui-même plutôt que d'en voir des impressions falsifiées.

publication des lettres de Voltaire est destinée à toucher le plus grand nombre dans un délai rapide. De façon identique, Haller se sert des *GGA* pour faire entendre auprès d'un lectorat élargi son point de vue sur les travaux du médecin Antoine Portal¹⁹²⁴, avec lequel il échange également quelques lettres. Si les lettres sont pour partie l'écho de ses sentiments profonds qu'il ne prend pas la peine de déguiser, les recensions sont plus analytiques. Haller cultive avec bonheur l'art de conjuguer les deux procédés pour faire entendre sa voix auprès du plus grand nombre possible.

Alors que la République des Lettres s'ouvre à un public plus large¹⁹²⁵, et qu'elle rend ses codes et ses modes de discussion plus transparents aux milieux d'amateurs, Haller montre qu'il maîtrise ces nouveaux enjeux en publiant une partie de sa correspondance¹⁹²⁶ et en commentant le travail de ses confrères dans les *GGA* et ses *Bibliothecae*. La publication des correspondances érudites séduit le public français avide de connaître les dessous des événements du monde savant. *L'Année littéraire* (1772)¹⁹²⁷ loue le projet de Haller dont elle fait la promotion en citant les noms de ses nombreux et prestigieux correspondants. La qualité et les talents des interlocuteurs seront gages de l'instruction que peut tirer le lecteur d'une telle correspondance¹⁹²⁸. La publication d'une correspondance fait se superposer un espace d'échanges privés avec l'espace public, elle implique donc de prendre quelques précautions afin de ne pas briser le consensus qui règle le commerce des lettrés. Conscient de cet enjeu, Haller précise à Tissot : « Je vais faire mettre sous presse mes lettres françaises ; je crois me tenir à celles dont les auteurs sont morts, pour ne mecontenter personne comme Reaumur, Senac, König, Sauvages¹⁹²⁹. »

Toutefois, c'est justement ce jeu d'échelles entre les espaces privé et public qui persuade également Bonnet des avantages de l'impression des correspondances savantes où l'on découvre les lettrés sincères et spontanés¹⁹³⁰. Les lettres sont le lieu de l'intime et des

¹⁹²⁴ A. Saada, « Les relations entre Albrecht von Haller et la France observées à travers le journal savant de Göttingen », dans Michèle Crogiez (dir.), *Les intellectuels de Suisse alémanique et la culture francophone du XVIII^e siècle : tropismes et identité*, Berne (à paraître).

¹⁹²⁵ S. Siemer, « Geselligkeit und Methode Naturgeschichtliches Sammeln... », *op. cit.*, p. 123.

¹⁹²⁶ *Epistolarum ab eruditissimis viris ad Alb. Hallerum scriptarum*, 6 vol., Pars 1, latinae, Bernae sumptibus Societatis typographicae, 1773-1775.

¹⁹²⁷ *L'Année littéraire*, 1772, p. 71-72.

¹⁹²⁸ Lettre de Voltaire « à Damilaville » [Lettre fictive], le 7 mai 1762 : « Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, et bien digne du public, qu'une lettre de moi au professeur Haller, et une lettre du professeur Haller à moi ! et de quoi s'avisa M. Haller de faire courir mes lettres et les siennes ? et de quoi s'avise un folliculaire de les imprimer et de les falsifier pour gagner cinq sous ? ». Voltaire, *Correspondance*, *op. cit.*, t. X, p. 248. L'éditeur indique que cette lettre est en fait rédigée en vue d'être imprimée dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. Damilaville est l'auteur de l'article « Population » de l'*Encyclopédie*.

¹⁹²⁹ Lettre de Haller à Tissot, le 6 octobre 1776. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 458.

¹⁹³⁰ « Me voilà qui me mets en pourpoint pour entrer dans la lice de l'Encyclopédie. », lettre de Haller à Bonnet, le 13 août 1772. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 1037.

conversations informelles, mais Haller envisage l'utilité de la publication de lettres savantes¹⁹³¹ tout comme il réfléchit à l'organisation de la diffusion de sa pensée. D'une façon générale, la circulation des lettres ne suit pas un schéma fixe, elle appartient au contraire à un processus dynamique où le respect de l'intimité se mêle au sentiment que les échanges savants jouent un rôle éducatif pour un public étendu. La diffusion des nouvelles est étudiée et concertée, de nombreuses lettres sont rendues publiques, voire lues en société¹⁹³². La lettre est un objet de partage et Thiery rapporte à Haller : « J'ai lu à Mr. de Mairan l'article de votre lettre qui le concerne (...) »¹⁹³³. » Faire passer la lettre entre plusieurs mains permet, en cas de différend, de prendre l'opinion publique à témoin. Ainsi, à la suite d'une méprise due à une lettre anonyme qu'il attribue injustement à Haller, Voltaire explicite l'affaire et s'excuse dans une lettre au pasteur Elie Bertrand qu'il charge de transmettre aux intéressés : « Je vous supplie, Monsieur, de bien vouloir communiquer ma lettre à M. de Freindereck et à M. de Haller. (...) Bonsoir, mon cher philosophe religieux et humain. Mille respects, je vous prie, à M. le baron de Freindereck et à M. le baron de Haller »¹⁹³⁴.

d- Réseaux « disciplinaires » et complémentarité des pôles de savoir

L'insertion dans un réseau répond à des motifs traditionnels qui assurent le fonctionnement du commerce savant, mais aussi à des attentes plus ciblées, propres à chaque acteur. Pour comprendre la palette des fonctions qu'attribue Haller aux ramifications des réseaux qui le lient à la France, il convient donc de repérer quels sont les interlocuteurs qu'il mobilise et à quelle fin il le fait. Les Suisses francophones transmettent à Haller les parutions françaises polémiques ; ainsi pour obtenir les ouvrages de Voltaire, il s'adresse à Saussure¹⁹³⁵ qui lui envoie l'écrit du philosophe sur la tolérance¹⁹³⁶ ou bien encore la réponse de Rousseau à l'archevêque de Paris¹⁹³⁷. Grâce aux annonces de nouvelles parutions qu'il trouve dans les périodiques savants ou dans les lettres de ses correspondants français, Haller, maillon d'une

¹⁹³¹ Lettre de Bonnet à Haller, le 8 août 1772. *Ibid.*, p. 1038.

¹⁹³² Lettre de Bonnet à Haller, le 18 septembre 1759. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 178. Lorsque Bonnet demande à Haller une copie d'une de ses lettres à Maupertuis, il désire obtenir un droit de regard sur une relation dont il est lui-même exclu.

D. Roche, *Les Républicains des Lettres...*, *op. cit.*, p. 265. Les lettres sont plus ou moins écrites pour être diffusées et les effets de publicité ne sont pas négligeables.

¹⁹³³ Lettre de Thiery à Haller, le 1^{er} janvier 1764. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 243.

¹⁹³⁴ Lettre de Voltaire à E. Bertrand, le 6 avril 1756. Voltaire, *Correspondance*, *op. cit.*, vol. 4, p. 739.

¹⁹³⁵ Lettre de Haller à Saussure, le 11 août 1763. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 157.

¹⁹³⁶ Lettre de Saussure à Haller, le 28 février 1764. *Ibid.*, p. 178. Il s'agit du *Traité sur la tolérance* publié par Voltaire en 1763 à la suite de l'affaire Calas.

¹⁹³⁷ Lettre de Saussure à Haller, le 25 avril 1763. *Ibid.*, p. 136.

longue chaîne informative, en avertit à son tour le public germanophone. A l'échelle de l'Europe savante, il est indispensable de tirer profit de la complémentarité des pôles de savoir, notamment parce que Berne n'a pas de bibliothèque comme à Paris et à Londres, vrais lieux de conservation et centres de production des connaissances : « J'ai préparé à peu près le Canevas du Tome 1. de ma bibliothèque. Mais c'est peu que ce Canevas, il y a encore un ouvrage immense, et je devrais demeurer à Paris ou à Londres pour y bien réussir¹⁹³⁸. » Pour pallier ce manque, Haller fait appel à des échanges de livres par le biais de sa correspondance : « Je m'amuse à ma bibliothèque de botanique. M de Jussieu me feroit grand plaisir en me procurant la note des livres rares *françois*, qui pourroient m'être inconnus : je n'ai outre mon recueil, que des catalogues connus pour m'en instruire¹⁹³⁹. » La correspondance de Haller avec les Français suit le principe de don et de contredon qui règle l'économie d'échanges de la République des Lettres¹⁹⁴⁰. L'on constate sans surprise, qu'en rendant des services matériels à un ami, les savants sont amenés à explorer la géographie de leurs propres réseaux relationnels. Dans une lettre de novembre 1756, Berdot relate à Haller que suite à ce qui avait été décidé lors de sa visite à Berne, il s'est acquitté de sa tâche de transmettre des paquets à Spielmann¹⁹⁴¹. De Paris, le Britannique John Pringle annonce à l'Helvétie que l'ouvrage d'un médecin écossais va lui parvenir par le biais de Thiery : « J'ai vu M. Thiery, & il a promis de vous envoyer un livre des Essais physiologiques écrit par le Dr. Stedman d'Edimbourg (...) ¹⁹⁴². » Inversement, Duchesne demande à Haller de solliciter les botanistes des espaces germaniques pour lui procurer le fraisier velu ou « Harbeer de Spire » qu'il n'arrive pas à obtenir : « J'implore donc de nouveau votre bienveillance pour trouver à Spire, à Worms ou à Philisbourg quelque correspondant plus zélé que ceux auxquels on s'est adressé¹⁹⁴³. »

Or, dès que l'on réfléchit en termes de pôles de savoir et que l'on prend Haller comme point médian entre des cercles français et germaniques, on voit que la transversalité

¹⁹³⁸ Lettre de Haller à Saussure, le 4 décembre 1768. *Ibid.*, p. 417.

¹⁹³⁹ Lettre de Haller à Saussure, le 7 juin 1768. *Ibid.*, p. 408.

¹⁹⁴⁰ Lettre de Commerson à Haller, le 1^{er} avril 1755. Commerson veut échanger quelques livres contre *l'Enumeratio stirp. Helv.* Lettre de Duchesne à Haller, le 7 mars 1767, reproduite dans l'annexe 12 : « La communauté des botanistes ». Richard, en charge du jardin du roi à Trianon, se propose d'envoyer des plantes à Haller en espérant que celui-ci lui fera parvenir des espèces du canton de Berne.

¹⁹⁴¹ Lettre de Berdot à Haller, le 30 novembre 1756. David-Charles-Emmanuel Berdot (1738-1780) obtient son doctorat de médecine à Bâle avant d'exercer à Montbeliard d'où il est originaire. Auteur d'une flore de Montbeliard, il travaille aussi sur l'art de l'accouchement et rédige une médecine pratique. A côté de sa fonction de médecin, Berdot occupe également la charge de conseiller auprès du duc du Wurtemberg.

¹⁹⁴² Lettre de Pringle à Haller, Paris, le 5 août 1769 : « I have seen M. Thiery, & he has promised to convey to you a book of physiological Essays written by Dr Stedman of Edinburgh, a physician of my acquaintance, a good & an ingenious man. » *John Pringle's correspondence..., op. cit.*, p. 131.

¹⁹⁴³ Lettre de Duchesne à Haller, le 11 mars 1770.

des réseaux suit fréquemment une logique à caractère « disciplinaire ». Lassone s'adresse à lui comme à un confrère¹⁹⁴⁴ et sa dernière lettre, au cours de laquelle il annonce à Haller sa nomination comme membre de la Société Royale de Médecine, place cette fois-ci leur relation dans le cadre académique. En cela, il agit de façon semblable à Tressan de la Vergne dont les allusions aux Académies de Berlin et de Paris, auxquelles tous deux appartiennent, montrent l'existence d'un type spécifique de sociabilité, l'espace académique induisant une sélection et une reconnaissance particulières au sein de l'Europe savante¹⁹⁴⁵. Pour sa part, Chomel recourt régulièrement au « nous » pour désigner le milieu médical parisien dont il se fait le porte-parole¹⁹⁴⁶ et il souligne également l'apport des ouvrages de Haller pour leur profession¹⁹⁴⁷. Le sentiment du Bernois, qui prétend ne correspondre qu'avec des médecins, est corrélé par les faits puisque plus de la moitié de ses cent dix correspondants exercent un métier ayant trait à une activité médicale.

D'autre part, les relations triangulaires qui unissent Haller, Saussure et les Français concernent surtout le milieu des botanistes. Ainsi, le jeune Genevois lui rapporte combien Guettard a éveillé sa curiosité de botaniste¹⁹⁴⁸, ou bien encore il lui fait part de la visite de Paul Batigne venu lui apporter des plantes¹⁹⁴⁹. Or, ces deux hommes ne sont pas des inconnus pour Haller : Jean Etienne Guettard est un des rares Français à lui avoir rendu visite¹⁹⁵⁰, et Batigne, botaniste montpelliérain, a tenté par l'intermédiaire de Grasset de bénéficier de l'appui du Bernois pour obtenir une place lui permettant de s'installer en Suisse. Pour sa part, Haller annonce à Saussure les nouvelles du monde des botanistes français qui lui parviennent, comme lorsque Séguier lui envoie quelques plantes¹⁹⁵¹.

Les liens tissés par Haller avec les botanistes français ayant été moins étudiés que ses relations avec les milieux médicaux, nous traiterons donc ici du cas de la relation triatérale qui s'établit entre le Bernois, Saussure et Gouan. Groupe en formation, à l'homogénéité encore

¹⁹⁴⁴ Lettre de Lassone à Haller, le 6 juin 1765 : « Je me flatte, Monsieur, que vous voudrez bien agréer l'hommage que vous rend avec bien du plaisir un confrère qui vous a toujours mis au rang des scavants les plus illustres. » Lettre de Lassone à Haller, le 12 octobre 1777.

¹⁹⁴⁵ A plusieurs reprises, Tressan de la Vergne place leur relation dans le cadre du monde académique.

¹⁹⁴⁶ Lettres de Chomel à Haller, les 17 janvier et 29 février 1752.

¹⁹⁴⁷ Lettre de Chomel à Haller, le 7 juin 1750 : « Le projet que vous avez de donner un traité des maladies rares est un projet fort avantageux à notre profession. »

¹⁹⁴⁸ Lettre de Saussure à Haller, le 3 novembre 1762. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 113.

¹⁹⁴⁹ Lettre de Saussure à Haller, le 17 décembre 1765. *Ibid.*, p. 217.

¹⁹⁵⁰ Lettre de Guettard à Haller, le 9 mars 1774. Elève de Réaumur et d'Antoine de Jussieu, Jean Etienne Guettard (1715-1786) étudie la médecine puis s'oriente vers la botanique, la géologie et la minéralogie. Membre de l'Académie des Sciences et conservateur des collections d'histoire naturelle du duc d'Orléans, il émet pour la première fois en 1752 l'hypothèse selon laquelle les puys d'Auvergne seraient d'anciens volcans.

¹⁹⁵¹ Lettre de Haller à Saussure, le 29 juin 1766. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 275.

hésitante¹⁹⁵², le monde des botanistes forme une communauté particulière au sein de la République des Lettres comme l'attestent les propos de Noël-Joseph de Necker qui vante « La haute réputation dont [Haller jouit] à très juste titre dans (...) *la république botanique*¹⁹⁵³ ». Les botanistes offrent un exemple très révélateur des usages de la communication pour rompre la distance car ils ont besoin de nombreux échanges matériellement visibles, l'acte de collecter reposant sur une pratique communicative élargie. On ne s'enquiert plus seulement de l'objet en vue d'une fin privée et personnelle, mais on souhaite au contraire le montrer et l'exposer dans un espace de recherche publique¹⁹⁵⁴.

Les références à Gouan dans la correspondance entre Haller et Saussure illustrent deux aspects des échanges du savoir. En premier lieu, un aspect matériel, qui relève de l'incertitude des voies de communication et de la nécessité de trouver des intermédiaires fiables pour faire parvenir des paquets à des destinataires éloignés¹⁹⁵⁵. Ayant envoyé par le biais de Saussure une lettre et des présents à Gouan, Haller s'inquiète du devenir de l'expédition. Le Genevois s'empresse d'assurer à son ami, qu'il s'est acquitté avec conscience de sa tâche : « Il y a très longtemps que j'ai adressé à Mr Gouan son paquet, un Négociant de mes amis se chargea de le lui faire parvenir en le faisant passer par Chambéry, route très suivie depuis le Cordon, le paquet est très certainement parti il y a plus de six mois, mais je ne comprends pas ce qu'il peut être devenu. J'ai fait faire des perquisitions sur la route¹⁹⁵⁶. » Devant le nombre réduit de voies de communication sûres, Saussure a choisi de confier le paquet à un muletier, transporteur de montres et de bijoux suisses qu'il fait passer en France. Alerté par les nouvelles que lui envoie Haller, il s'est employé à le retrouver¹⁹⁵⁷. Malgré ses efforts, il semble que le paquet soit bel et bien perdu, au grand dam de tous les protagonistes¹⁹⁵⁸.

Le second aspect des allusions concernant Gouan dans la correspondance entre les deux Helvètes, touche la nécessaire mise en commun d'informations constitutives de la

¹⁹⁵² Voir l'intervention de René Sigrist, « La figure du botaniste au siècle de Haller: essai de topographie sociale » présentée au Congrès « Les pratiques du savoir et la figure du savant au XVIIIe siècle », Berne, 15-17 octobre 2008.

¹⁹⁵³ Lettre de Necker à Haller, le 1^{er} mars 1766 ; c'est nous qui soulignons. Noël Joseph de Necker (1729-1793) est un botaniste originaire de Roeselare, commune de l'actuelle Belgique. Il occupe la charge de botaniste et d'historiographe du Prince Electeur du Palatinat. Membre de l'Académie des sciences de Bavière et de la Société des sciences de Haarlem, il est l'auteur de plusieurs traités de botanique.

¹⁹⁵⁴ S. Siemer, « Geselligkeit und Methode Naturgeschichtliches Sammeln... », *op. cit.*, p. 13.

¹⁹⁵⁵ « Je ferai partir le paquet (...) de Mr Gouan par quelque voye indirecte que je tacherai de trouver. », lettre de Saussure à Haller, le 7 février 1767. *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 325.

¹⁹⁵⁶ Lettre de Saussure à Haller, le 21 octobre 1767. *Ibid.*, p. 390.

¹⁹⁵⁷ Lettre de Saussure à Haller, le 11 janvier 1767. *Ibid.*, p. 397.

¹⁹⁵⁸ « M Gouan m'écrit de tems en tems sur celui, qui s'est perdu ce printems entre Geneve et Lion. N'a-t-on de traces ? Il a reçu le dernier que je lui ai envoyé. », lettre de Haller à Saussure, le 8 janvier 1768. *Ibid.*, p. 394.

production du savoir. Saussure rapporte à Haller la requête de Gouan, désireux d'obtenir une précision bibliographique à propos d'un ouvrage du Bernois¹⁹⁵⁹. Notons que cette façon de considérer Haller comme une réserve de savoir et de connaissances bibliographiques n'est pas spécifique aux Français et qu'elle est également le fait de ses correspondants allemands ou italiens. Réciproquement, Haller transmet à Saussure les résultats obtenus par Gouan à l'issu d'un voyage dans les Pyrénées¹⁹⁶⁰ et l'actualité de ses parutions¹⁹⁶¹.

Au sein de la vaste communauté des lettrés européens, on peut donc mettre à jour des ensembles réticulaires dont l'envergure parfois réduite ne dessert en rien la forte activité. Ainsi, la lettre du 7 mars 1767 de Duchesne à Haller met en exergue un véritable réseau. On y retrouve les noms de Le Monnier et Gérard qui ont trié dans leurs herbiers les plantes sèches désirées par Haller, celui de Jussieu qui a entrepris d'en vérifier la nomenclature et celui de Richard, Jardinier botaniste du Roi à Trianon qui se propose d'envoyer à l'Helvétte des plantes vivantes. Spielmann est désigné comme relais pour faire parvenir à Haller le paquet rassemblé par Duchesne. De son côté, le jeune botaniste français demande au Bernois d'insister auprès de Saussure pour qu'il lui transmette ses découvertes. La requête de Haller mobilise donc un cercle de savants au sein duquel chacun s'octroie pour l'occasion une fonction précise. Duchesne et Spielmann sont avant tout des intermédiaires, Le Monnier et Gérard accomplissent les gestes techniques tandis que le célèbre et consciencieux Jussieu supervise l'aspect scientifique de l'envoi en dictant les notes qui permettront à Haller d'identifier et de classer les plantes.

La nature de ces réflexions nous amène à nous prononcer sur une question d'historiographie récente. Dégager ces axes particuliers au sein de la structure du réseau français de Haller autorise-t-il à inscrire cette communication dans le cadre de ce que certains historiens définissent comme la « République des sciences », à savoir une scission de la République des Lettres où les normes de jugement et de pratique seraient plus en accord avec l'« empire des sciences »¹⁹⁶² ? Peut-on distinguer l'originalité d'un commerce scientifique

¹⁹⁵⁹ Lettre de Saussure à Haller, le 8 mai 1770. *Ibid.*, p. 439.

¹⁹⁶⁰ « M Gouan a été aux Pirenées et y a trouvé de belles plantes. Il donne une ichthyologie qui est sous presse. », lettre de Haller à Saussure, le 4 décembre 1768. *Ibid.*, p. 418.

¹⁹⁶¹ Lettre de Haller à Saussure, le 7 septembre 1762. *Ibid.*, p. 106 : « J'attens la Flora Monsp. de M Gouan, et des plantes de M de Soupré. »

¹⁹⁶² Le numéro 40 de la revue *Dix-huitième siècle* (2008) est consacré à l'analyse de plusieurs corpus et à l'étude de la pratique de différents agents de la République des Lettres, afin de déterminer s'il serait pertinent de désigner par les termes de « République des sciences » une fraction de la communauté savante encline à pratiquer une activité scientifique de façon professionnelle et qui tend à établir une hiérarchie entre les corps de connaissances. Si au terme de leurs recherches, certains auteurs éprouvent une certaine réticence à employer le terme de « République des sciences », d'autres concluent au bien-fondé de son utilisation. C'est le cas de

dans le réseau français de Haller ? L'analyse des relations qui unissent Haller à la France permet-elle de confirmer les traces d'une évolution de la conception du commerce savant et des mentalités, où l'on accorderait à certains champs de savoirs - dans le cas présent l'anatomie, la physique et la botanique - une place supérieure à celle octroyée aux belles-lettres ?

Au XVIII^e siècle, la distinction des savoirs est réelle comme l'attestent les articles « Gens de lettres » de Voltaire ou « Érudition » de d'Alembert parus dans l'*Encyclopédie*. Cette dissociation des savoirs s'accomplit en fonction de l'utilité, de l'usage de la critique et de la philosophie avec lesquels on procède dans chacun des champs de réflexion¹⁹⁶³. Assurément, Haller participe à cette distinction puisque de même qu'il se flatte d'entretenir des relations privilégiées avec des médecins et des savants, il mésestime les beaux-esprits et les femmes de cour qui se targuent de faire de la science.

Pourtant, en dépit des orientations précises que nous avons constatées, la conception des échanges entre Haller et ses correspondants français reste transversale et universaliste. Il existe une mobilisation de cercles particuliers à des fins précises, qui recouperaient des corps de savoirs spécifiques, mais les correspondants principaux tels Spielman, Thiery ou Rast de Maupas montrent que la teneur des échanges est assez large et non exclusive ; tous, même Housset dont le contenu des lettres fait en premier lieu état de la querelle sur l'irritabilité, sont sensibles à la renommée littéraire de Haller, et lisent ses poésies ou ses romans politiques. Ces mêmes hommes entretiennent pour leur part des liens avec les cercles académiques et les universités, mais ils fréquentent également des lieux de discussion où des publics plus hétérogènes se croisent, à savoir les salons ou les cabinets de curiosités. En définitive, certains rameaux du réseau épistolaire français prennent un coloris « disciplinaire » particulier mais non exclusif. Les amateurs prennent part aux discussions ayant trait à la spécificité d'un langage scientifique particulier.

Ainsi, sans nier l'existence d'interlocuteurs privilégiés auxquels on recourt de façon circonstanciée, et l'affirmation de pôles et de relais de savoir spécifiques tels l'Académie des Sciences ou les périodiques savants, on note encore une similitude des pratiques et de la sémantique employée dans les courriers adressées à Haller avec celles traditionnellement en

Siegfried Bodenmann dans son article « La République des sciences vue à travers le commerce épistolaire de Leonhard Euler », *Dix-huitième siècle*, 2008, n°40, p. 129-151. Voir également Jens Häselser, « Entre République des Lettres et République des sciences : les correspondances “scientifiques” de Formey », *ibid.*, p. 92-103. L'auteur distingue un volet à proprement parler plus scientifique dans l'activité de Formey, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin ; ses activités de recension et de traduction d'ouvrages de mathématiques, d'histoire naturelle, de physique ou de chimie le conduisent à s'intéresser et à s'immerger dans des champs de connaissances dotés d'une sémantique particulière.

¹⁹⁶³ Jean-Pierre Schandeler, « République des sciences ou fractures... », *art. cit.*, p. 323.

usage dans la République des Lettres. De plus, si l'on prend en compte le statut professionnel des interlocuteurs français de Haller comme critère de l'identité des hommes de science, il apparaît que les académiciens à l'image de Tressan de la Vergne ou de Malesherbes ne vivent pas de leur seuls talents scientifiques, et que même la position sociale des médecins reste encore à définir. Il est certes possible de détecter les signes de l'émergence d'une communauté scientifique qui tend à s'autonomiser, et dont l'éclosion date à proprement parler du début du XIXe siècle, mais dans le cas présent il nous semble trop hardi, voire contestable, d'employer le vocable de République des Sciences, et nous lui préférons celui de République des Lettres.

En définitive, l'ensemble des relations que noue Haller avec l'espace français traduit à la fois l'unité et la diversité du monde savant. Le contenu et les modes de communication sont structurés, pensés et organisés mais les pratiques communes de sociabilité et d'échange des connaissances ne couvrent pas la pluralité des croyances. Toutefois, la part du singulier est irréductible et elle se manifeste dans le choix de ses interlocuteurs. Certes, Haller reçoit de nombreuses lettres d'admiration, mais il n'en découle pas toujours une relation épistolaire durable car il privilégie les relations susceptibles de conduire à un échange savant de qualité. Ses écrits et sa pensée mettent en exergue un espace perçu, espace idéal d'une République des Lettres fondée sur une universalité des intérêts. Or, l'espace vécu fait apparaître des croisements entre les réseaux et un choix des interlocuteurs en fonction de leur qualité et du champ des savoirs auquel ils se consacrent. Ceci amène à relativiser l'emploi de la notion de réseau car outre que le savant n'est pas entièrement maître du choix de ses correspondants, elle suppose un degré de conscience et un sentiment d'appartenance que les relations ne possèdent pas toujours. La proximité des réseaux sur l'échiquier de l'Europe savante peut être vécue comme une contrainte, pensons à la polémique qui oppose Haller à La Mettrie ou à sa difficile correspondance avec Voltaire. Les querelles que cette proximité occasionne sont des passages obligés, liés aux collusions inhérentes à la scène savante. En même temps, l'utilisation adroite de ses réseaux permet à Haller de tenter de rétablir son bon droit contre les philosophes. Pour obtenir justice et légitimité dans les querelles, il est indispensable pour le lettré de se servir de la correspondance. D'autres réseaux sont de véritables atouts pour la pratique du savant qui accède ainsi plus efficacement aux livres. L'organisation des réseaux conduit à guider et à faciliter les emprunts faits par Haller à la culture française.

Nous nous sommes longuement attardés sur l'étude des réseaux épistolaires qu'il ne faut pas voir uniquement sous l'angle de la circulation d'informations, mais qu'il convient aussi d'envisager comme supports de la production du savoir. Effectivement, au cours du second XVIII^e siècle, la République des Lettres est de plus en plus animée par un désir de collaboration entre les hommes de science. Il est possible de distinguer au sein du monde des lettrés un groupe plus restreint, aux compétences plus affirmées qui formerait un embryon de communauté scientifique, sans pour autant adopter le vocable de « République des Sciences ». Pour faciliter cette collaboration, Haller se révèle être un habile médiateur culturel qui sait jouer de son insertion au sein de multiples cercles savants. A l'intérieur d'un espace relationnel élargi, certains interlocuteurs s'imposent ; c'est avec eux que les échanges et les emprunts sont les plus significatifs. Voyons désormais l'aboutissement des pratiques d'échanges et observons la nature des emprunts qui structurent la communication entretenue par Haller avec les lettrés français.

Chapitre VIII : DU PARTAGE AUX EMPRUNTS DES SAVOIRS

« Vous y verrez (...) que j'ai cherché à tirer profits de vos savans ouvrages, aussi vous ai-je cité en quelques endroits, et si je ne l'ai pas fait en plusieurs autres, c'est qu'il eu fallu le faire trop souvent¹⁹⁶⁴. »

« Saepe de ea paupertate sum conquestus, neque querendo finem facio. Praeter mediocritatem fortunarum, in patria mea, a mari longe remotus, longe a praecipuis bibliopoliis, ab opportunitate auctionum, librorum augendae copiae rarissimas habeo occasiones. Sublevavit nuper paupertatem meam Cl. RASTIUS, cui publicas discere gratias aequitas me compelleret, si amicitia sileret: rarissimorum librorum non exiguum numerum mecum communicavit, quibus ditatus, defectus aliquos bibliothecae in gallicis potissimum libris supplevi¹⁹⁶⁵. »

Une fois les formes et les sujets du dialogue définis et analysés, il nous reste donc à pénétrer au sein de la relation mise en place pour mieux en apprécier les apports concrets et les marques de transfert intellectuel. Voyons donc maintenant à quelles occasions et de quelle façon Haller a recours au réseau d'informateurs en France qui travaillent à satisfaire ses curiosités¹⁹⁶⁶. En abolissant les frontières entre la sphère privée et la sphère publique du monde savant, certains acteurs de la scène intellectuelle européenne accélèrent la diffusion des idées, ce qui leur confère une position d'intermédiaire privilégié. Plusieurs éléments concourent à classer Haller parmi eux : l'intégration au sein d'un vaste réseau relationnel bien organisé et instrumentalisé, ses stratégies éditoriales, l'usage qu'il fait des périodiques ainsi que sa volonté de classer des informations en vue de les diffuser plus aisément¹⁹⁶⁷. La hiérarchie qui caractérise les relations entre Haller et les savants français laisse d'ores et déjà penser que les emprunts, issus de ces relations, sont asymétriques et qu'ils répondent à des intérêts en partie divergents. Ces emprunts sont intégrés dans l'économie de savoir, confirmant la pertinence de l'analyse de Martin Gierl qui appréhende les « Lumières comme une socialisation de l'information¹⁹⁶⁸ ».

¹⁹⁶⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 28 octobre 1751. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 129.

¹⁹⁶⁵ *Bibliotheca medicinae practicae*, Alberto von Haller, op. cit., tomes I, p. VII : « J'ai souvent regretté ce manque et ma plainte ne trouve pas de fin. Hormis le fait que je ne dispose que de moyens financiers modestes, n'ayant dans ma patrie, très éloignée de la mer, ni de librairies particulières, ni l'opportunité d'enchères, je n'ai pas la moindre possibilité d'accroître mes possessions de livres. Il y a quelque temps, l'illustre Rast, que je dois remercier publiquement à défaut d'en mentionner l'amitié, a soulagé ce manque. Il m'a communiqué un nombre non négligeable de livres les plus rares avec lesquels il a comblé quelques lacunes, entre autres en livres français, de la bibliothèque. »

¹⁹⁶⁶ Lettre de Chomel à Haller, le 1^{er} mai 1753.

¹⁹⁶⁷ Françoise Bléchet, « L'abbé Jean-Paul Bignon (1662-1743) », dans *Les grands intermédiaires culturels...*, op. cit., p. 339-260, L'abbé Jean-Paul Bignon, secrétaire de l'Académie des Sciences, a coutume de lire à ses confrères académiciens une sélection des lettres les plus intéressantes qu'il reçoit.

¹⁹⁶⁸ Martin Gierl, « Zeitschriften-Stadt-Information-London-Göttingen-Aufklärung », dans *Jenseits der Diskurse...*, op. cit., p. 243-264, p. 244.

Pris dans un système d'obligations réciproques, les Républicains des Lettres justifient l'existence de leur correspondance par le fréquent rappel de leur faculté à se rendre utiles à leur correspondant en lui fournissant des lettres de recommandation, une introduction auprès d'autres savants ou en lui envoyant des livres. L'analyse de la correspondance entretenue par Haller avec ses contemporains français permet de constater la réalisation effective et matérielle de ces objectifs louables, même si la répétition des formules destinées à persuader de l'utilité des échanges épistolaires laisse néanmoins entrevoir un caractère en partie rhétorique. Afin de comprendre dans quelle mesure les Républicains des Lettres mettent à profit ces échanges épistolaires pour fonder une véritable communauté savante, notre analyse nous mènera à l'examen des questions suivantes : quelle est la nature des emprunts de savoirs qui lient réciproquement Haller et les savants français ? Quelles en sont les finalités et comment se manifestent-ils ? Ces transports de biens culturels et intellectuels font-ils l'objet d'une pratique consciente, associée à un discours réflexif ? La tâche de dresser le bilan des échanges entre Haller et les cercles français ne saurait être traitée ici de façon exhaustive, l'ampleur de la production écrite de l'Helvétie impliquant de poser des limites à la présente étude. Nous avons choisi de nous référer principalement à ce qui émane de la correspondance et de réduire nos incursions parmi les jugements de Haller énoncés dans ses *Bibliothecae* ou dans les recensions qu'il publie dans les *GGA* ou la *Bibliothèque raisonnée*. Après avoir analysé ce que Haller retient de la scène savante française pour le diffuser dans ses ouvrages et dans l'ensemble de son réseau, nous ferons une étude symétrique pour discerner quels sont les objets du transfert qu'accomplissent ses interlocuteurs français en tant que médiateurs de son travail. Enfin, nous observerons par quels éléments de discours, les uns et les autres entendent justifier et mettre en valeur ces processus d'emprunts intellectuels.

Rappelons que depuis que la recherche sur les transferts culturels s'est développée à partir des années 1980, les travaux portant sur les processus d'échanges intellectuels mettent l'accent sur les phénomènes de réinterprétation, de réappropriation et de resémantisation d'un bien culturel importé, en tenant compte de ce que ce processus révèle sur le contexte d'accueil. De plus, les échanges entre Haller et la France appartenant à la constellation plus vaste de ses réseaux, il convient de les placer dans la perspective de ses échanges avec les espaces germaniques, italiens et anglais, même si nous sommes tenus par la nature de notre travail de nous concentrer principalement sur la singularité de la scène française.

1- Haller, médiateur des savoirs français

a- L'acquisition raisonnée des ouvrages français

Les enquêtes de transfert culturel mettent tout particulièrement l'accent sur l'étude socio-culturelle des médiateurs. Il est donc fondamental de garder à l'esprit que les acteurs savants et leurs pratiques de communication forment un contexte d'échanges singulier. Identifier ce qu'emprunte Haller aux espaces français, demande en premier lieu de prendre en compte les mécanismes propres à la République des Lettres par lesquels il obtient l'information désirée. L'activité et les aspirations intellectuelles du Bernois influencent, nous l'avons vu, la formation de son réseau mais également la façon dont il l'utilise. Les formes et la nature des connaissances qu'il découvre et emprunte à l'occasion de la lecture des auteurs français, varient selon ses informateurs.

Une étude menée par Anne Saada a démontré que Haller tient à être le collaborateur des *GGA* qui fournit le plus de recensions d'ouvrages français, appuyant cette exigence sur l'idée qu'il est particulièrement bien informé des nouveautés venant de France. De plus, au sein de cette catégorie de livres français, il apparaît que la part de ceux ayant trait à la médecine augmente lorsqu'il prend la direction du journal en 1747, pour atteindre 31,5 pour cent des recensions, ce qui rend la discipline majoritaire par rapport aux autres thèmes traités dans le périodique¹⁹⁶⁹. Corrélation du constat précédent, l'inventaire de la bibliothèque de Haller¹⁹⁷⁰ montre qu'il est effectivement bien fourni en écrits français : sur les 23151 ouvrages inventoriés, 1706 titres sont imprimés à Paris, faisant de cette ville le second pôle d'édition des livres qu'il possède¹⁹⁷¹. S'approvisionner en livres venant de France est donc une nécessité qui s'explique par l'importance de la scène scientifique du pays, mais qu'il faut également resituer au sein du profond désir de Haller de répertorier et de classer, de façon la plus exhaustive possible, le savoir scientifique et littéraire. Dès lors, les requêtes concernant son approvisionnement en publications françaises sont très nombreuses et elles occupent une part importante de sa correspondance, tant avec les Français, qu'avec les membres de son

¹⁹⁶⁹ A. Saada, « Les relations entre Albrecht von Haller et la France observées à travers le journal savant de Göttingen », *art. cit.*

¹⁹⁷⁰ *Catalogo del Fondo Haller...*, *op. cit.*

¹⁹⁷¹ On se reportera à la carte des lieux d'édition des ouvrages possédés par Haller, reproduite dans l'annexe 13 : « La bibliothèque de Haller (1777) ».

réseau qui voyagent en France, pensons à ses élèves Johann Georg Zimmermann, August Friedrich Pallas¹⁹⁷² et Jakob Christoph Ramspeck.

Malgré tout, la question de savoir quelles sont les voies par lesquelles parviennent ces livres au Bernois n'est pas complètement élucidée¹⁹⁷³. En raison de la longévité de leur correspondance, le canal de Thiery, qui a l'avantage de jouir de la centralité de l'imprimerie parisienne, apparaît comme l'un des plus importants et certainement le plus régulier. Par comparaison, il apparaît que Jean-Baptiste-Louis Chomel, autre médecin parisien dont les lettres sont plus incisives et plus riches en commentaires sur les auteurs que celles de Thiery, lui fait parvenir de nombreuses thèses mais assez peu de livres. D'Auxerre, pôle mineur du savoir, Housset lui envoie également assez peu d'ouvrages en dépit d'une correspondance assez soutenue. Ceci étant, les travaux des médecins de province arrivent malgré tout jusqu'à Berne car même les correspondants les plus occasionnels de Haller justifient l'audace de leur courrier par l'envoi d'un paquet. Ainsi en est-il des brochures d'anatomie de Charles Bagard (1696-1772), le président du Collège Royal de Médecine de Nancy¹⁹⁷⁴, sélectionnées pour Haller par Jadelot¹⁹⁷⁵ ou des mémoires de l'Académie de Rouen que lui destine Le Cat¹⁹⁷⁶. Finalement, puisque les envois se font au gré des correspondances qui se nouent ou se dénouent, et que le contenu des paquets que reçoit Haller est en partie soumis à la contrainte de disponibilité des ouvrages, il apparaît que l'accès du savant aux productions scientifiques françaises comporte une part d'aléatoire.

Pour envoyer des ouvrages à son ami bernois, Thiery procède de plusieurs façons. Soit qu'il s'enquière auprès de Haller de ce qui l'intéresserait, lui laissant le soin de lui faire une liste de titres à se procurer, soit que le Parisien sélectionne lui-même les livres qu'il juge en adéquation avec les attentes de son correspondant¹⁹⁷⁷. Satisfait du mémoire sur l'Olympe prononcé par Dortous de Mairan à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, il en demande un exemplaire séparé pour Haller¹⁹⁷⁸. Thiery choisit ce qu'il croit être digne de susciter son intérêt, bien que certaines époques soient moins propices que d'autres à le

¹⁹⁷² August Friedrich Pallas (1731-1812) est un médecin et chirurgien, ancien élève de Haller à l'université de Göttingen et auteur d'une célèbre *Chirurgie* (1764). Il séjourne à Paris au début de l'année 1752.

¹⁹⁷³ Miriam Nicoli prépare actuellement à l'université de Lausanne, une thèse sur Tissot et les livres.

¹⁹⁷⁴ Simone Mazauric a présenté l'œuvre de ce médecin dans l'article : « Charles Bagard, un médecin lorrain des Lumières », *Annales de l'Est*, 2001, n°1, p. 73-90.

¹⁹⁷⁵ Lettre de Jadelot à Haller, le 3 juillet 1772.

¹⁹⁷⁶ Lettre de Le Cat à Haller, le 29 décembre 1752.

¹⁹⁷⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 19 mars 1760. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 193.

¹⁹⁷⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 10 août 1761. *Ibid.*, p. 206. Thiery fait ici allusion aux « Conjectures sur l'origine de la fable de l'Olympe, en explication et confirmation de ce qu'en a été dit dans l'un des Eclaircissements ajoutés au Traité physique & historique de l'Aurore boréale », dans *Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-lettres*, 1761, tome XXV.

satisfaire, car il arrive que les libraires de la capitale soient surtout achalandés en « romans ou semblables fariboles¹⁹⁷⁹. » De façon identique, les commentaires de Spielmann influent très certainement sur le choix, voire la lecture, des livres acquis par Haller : « Monsieur Maquer est l'auteur du Dictionnaire de Chymie; celui qui ne connaît pas la chimie en tirera peu de profit; en revanche, celui qui a des connaissances de chimie n'y trouvera rien de nouveau¹⁹⁸⁰. »

Ainsi, la sélection des titres fait l'objet d'un temps de réflexion à part entière, et même parfois d'une concertation. Alors que Ramspeck s'apprête à repartir en Suisse, Thiery discute avec lui de ce qui pourrait intéresser leur ami commun, preuve de l'existence d'un tri, d'un filtre de la production française qui parvient jusqu'à Haller¹⁹⁸¹. De même, August Friedrich Pallas profite de son séjour parisien pour lui envoyer les nouveautés, mais il procède avec méthode en vérifiant dans son exemplaire du *Methodus studii medici* que le Bernois ne les possède pas déjà. Pallas choisit alors le *Traité des maladies des os* de Duverney, la traduction française de la préface rédigée par Haller à *l'Histoire naturelle* de Buffon et rend compte de son choix à son maître par ces termes : « ... et en meme tems j'y ai voulu joindre les adversaires d'anatomie de Mons. Tarri, croiant que vous ne les aurez peut etre pas encore, n'ayant pas pû trouver ce livre dans le Methodus Studii Medici (...) »¹⁹⁸². » On retarde parfois l'envoi d'une nouveauté, en préférant attendre une seconde édition augmentée¹⁹⁸³. Connaissant son projet de rédiger des bibliographies exhaustives, l'Avignonnais Richard, presumant que la rareté et l'ancienneté d'une édition ne peut laisser Haller indifférent, se propose de lui prêter l'exemplaire qu'il possède du *Syruporum universa ratio* de Michel Servet, imprimé à Lyon en 1546¹⁹⁸⁴.

D'une façon générale, ceux qui pouvoient Haller en écrits français se font un devoir de lui envoyer avec régularité des thèses de la Faculté de médecine de Paris. Outre Thiery, Chomel, bien que sur une échéance plus brève puisqu'il envoie douze lettres à Haller entre

¹⁹⁷⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 22 mai 1760. Voir aussi la lettre de Thiery à Haller du 11 mai 1756 : « Je n'ai aucune nouvelle littéraire à vous donner. Vos travaux journaliers vous fournissent plus qu'une correspondance de Paris. » *Ibid.*, p. 195 et p. 150.

¹⁹⁸⁰ Lettre de Spielmann à Haller, le 24 décembre 1766 : « Herr Maquer ist der Urheber des Dictionnaire de Chymie; wer keine Chÿmie weiss wird daraus wenig Nutzen ziehen; wem aber die Chÿmie bekannt ist findt wenig neues darinn. » Lettre reproduite dans la thèse de C. Vetter, p. 245.

¹⁹⁸¹ Lettre de Thiery à Haller, le 8 mars 1757. *Ibid.*, p. 156. Ces discussions entre les deux hommes sont également attestées par Ramspeck.

¹⁹⁸² Lettre de Pallas à Haller, le 26 janvier 1752.

¹⁹⁸³ « On m'a adressé un livre sur l'agriculture, où il y a de très bonnes choses. Mais l'auteur préparant une 2^e édition, j'attens celle-ci pour vous l'envoyer. », lettre de Thiery à Haller, le 11 septembre 1765. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 251- 252.

¹⁹⁸⁴ Lettre de Richard à Haller, le 15 septembre 1776.

1748 et 1754, et Ramspeck¹⁹⁸⁵ lui envoient des thèses de Paris, tandis que Housset offre de lui faire parvenir celles de l'université de Montpellier où il étudie¹⁹⁸⁶. Le nombre des thèses que le savant reçoit, et en contrepartie desquelles le Bernois fait parvenir des thèses des universités de Göttingen¹⁹⁸⁷, ainsi que leur part significative dans le total des envois, témoignent du rôle des universités dans la production institutionnelle du savoir médical et l'élaboration des querelles. Là encore, la sélection s'accompagne de commentaires. Thiery envoie avec régularité les dissertations des étudiants de la Faculté de médecine de Paris même lorsqu'il en déplore la faible qualité, ce qui n'a rien de surprenant car outre que l'humilité est de rigueur puisqu'il les soumet à l'appréciation d'un regard particulièrement exigeant, il est également vrai que l'enseignement de la médecine est alors en France d'une moindre tenue, comparé au niveau élevé des discussions qui occupent les esprits scientifiques européens¹⁹⁸⁸. Pour leur part, Chomel attire l'attention de Haller sur les productions les plus méritantes¹⁹⁸⁹ et Ramspeck juge bon de l'avertir qu'un de ses amis va lui soumettre sa dissertation portant sur le principe de l'irritabilité¹⁹⁹⁰.

Avant même la parution effective d'un ouvrage, les projets de publication sont annoncés à Haller. Ramspeck l'avise de la parution des œuvres posthumes de Duverney (1756), ouvrage d'importance aux yeux du Bernois qui en informe à son tour Caldani et écrit à Bonnet : « J'attends les obss. posthumes de Duverney, que M. de Senac m'envoie : Quoique l'auteur n'ai pas été de la dernière exactitude, il y aura du bon¹⁹⁹¹. » Les périodiques comptent parmi les relais de la science dont il faut tenir Haller informé, et Ramspeck attire son attention sur un mémoire illustré sur les monstres paru dans les *Observations periodiques sur la Physique l'Histoire naturelle etc.*¹⁹⁹². L'écho d'une publication auprès du public parisien, et particulièrement auprès des esprits les plus en vue, peut servir d'indice à Haller sur la pertinence de son achat. C'est encore Ramspeck qui lui écrit : « Un autre livre par contre, dont Mr. de Jussieu m'a fait de grands eloges et qui est sous presse contiendra une histoire naturel

¹⁹⁸⁵ Lettre de Chomel à Haller, le 8 juin 1751 : « je vous envoie ce qu'il s'est soutenu de theses dans nos ecoles et continueray de vous les amasser (...). » Lettre de Ramspeck à Haller, le 1^{ier} août 1777.

¹⁹⁸⁶ Lettre de Housset à Haller, le 26 octobre 1755.

¹⁹⁸⁷ Lettre de Housset à Haller, le 26 octobre 1755. Lettre de Thiery à Haller, le 27 décembre 1751.

¹⁹⁸⁸ Pierre Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », dans *Enseignement et diffusion...*, op. cit., p. 171.

¹⁹⁸⁹ Lettres de Chomel à Haller, le 7 juin 1750 et le 17 janvier 1752. Voir l'annexe 10.

¹⁹⁹⁰ Lettre de Ramspeck à Haller, le 22 décembre 1756 : « Il y a un jeune medecin ici, qui est de mes amis, qui soutiendra le 20. du mois prochain aux Ecoles de medecine des theses sur l'irritabilité, qu'il ne manquera pas de vous presenter. »

¹⁹⁹¹ Lettre de Haller à Bonnet, le 22 janvier 1762. *The correspondence...*, op. cit., p. 253.

¹⁹⁹² Lettre de Ramspeck à Haller, le 22 décembre 1756. Il s'agit des *Observations sur l'Histoire Naturelle, sur la Physique, et sur la Peinture et sur les Arts*, publiées à Paris chez Le Jai.

du senegal par Mr. Adanson¹⁹⁹³. » La présence de cet ouvrage¹⁹⁹⁴ dans le catalogue de la bibliothèque de Haller laisse supposer que la remarque de son élève, peut-être appuyée par le commentaire favorable de Bonnet¹⁹⁹⁵, l'a convaincu d'en faire l'acquisition.

Mais les contraintes matérielles sont de taille pour ceux qui veulent se tenir informés des parutions actuelles, comme l'indiquent les renseignements très récurrents concernant les voies et les relais de l'envoi des paquets. Thiery change à plusieurs reprises d'intermédiaire et Bonnet trouve un libraire genevois pour pourvoir Haller en livres de Paris¹⁹⁹⁶. Les réseaux personnels de la République des Lettres compensent à l'occasion les défaillances du système de librairie¹⁹⁹⁷. La plupart des lettres de Thiery s'accompagnent d'un colis d'ouvrages : dans le mécanisme des échanges transfrontaliers et de la diffusion de travaux à l'étranger, les relations personnelles entretenues par le biais d'une correspondance servent à pallier les obstacles matériels que rencontrent assez souvent les savants qui cherchent à obtenir un texte écrit ou publié dans un autre pays¹⁹⁹⁸. Lorsque Haller s'enquiert d'un livre précis et que Thiery peine à le lui fournir, le médecin parisien mobilise connaissances et amis pour se le procurer. C'est le cas pour le *Traité des liqueurs* de Vieussens qu'Haller désire en 1756 et que Thiery a bien du mal à se procurer. Il finit par le trouver mais assure Haller que s'il n'y était pas parvenu, leur ami Falconet aurait été tout disposé à le lui prêter aussi longtemps qu'il l'aurait désiré¹⁹⁹⁹. Thiery n'hésite d'ailleurs pas à fournir à son ami helvète des ouvrages issus de sa propre bibliothèque pour remédier aux défaillances des libraires²⁰⁰⁰.

De même, le prix des ouvrages et des gravures botaniques incite les correspondants à soumettre préalablement leurs achats à l'avis de l'acquéreur. Thiery vante à Haller le *Codex Pariensis*, c'est-à-dire la pharmacopée parisienne publiée en 1638, que l'on vient de réimprimer et qui se distingue par sa rareté, mais il attend son approbation pour se la

¹⁹⁹³ Lettre de Ramspeck à Haller, le 22 décembre 1756.

¹⁹⁹⁴ Michel Adanson, *Histoire naturelle du Sénégal. Coquillages. Avec la relation abrégée d'un voyage fait en ce pays, pendant les années 1749., 50., 51., 52. et 53*, Paris, chez Claude-Jean-Baptiste Bauche.

¹⁹⁹⁵ Lettre de Bonnet à Haller, le 31 janvier 1761. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 230.

¹⁹⁹⁶ Lettre de Bonnet à Haller, le 18 mai 1765. *Ibid.*, p. 755.

¹⁹⁹⁷ Sur les conseils de Haller, Thiery qui travaille sur la petite vérole s'empresse de chercher la dissertation de Reiske qui traite de ce sujet mais ses efforts restent vains. Lettre de Thiery à Haller, le 27 novembre 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 151.

¹⁹⁹⁸ Haller profite de la présence de l'éditeur François Grasset dans le sud de la France en 1762 pour faire parvenir des livres à Boissier de Sauvages. Notons que les lettrés utilisent ce procédé dès les débuts de la République des Lettres.

¹⁹⁹⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 27 novembre 1756.

²⁰⁰⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 11 avril 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 165. Thiery informe Haller que le libraire a trouvé l'ouvrage sur le poulx de Marquet qu'il avait demandé et que lui-même y joint une étude d'Habicot provenant de sa propre bibliothèque.

procurer^{2001 2002}. Par conséquent, Haller procède à des choix mais sa curiosité semble primer sur le coût onéreux de certains ouvrages. Ainsi, l'on voit qu'il décide, dans l'intervalle des lettres de Ramspeck datées du 21 novembre et du 22 décembre 1756, d'acquérir les gravures des orchidées proposées par Jussieu en dépit des frais élevés de reproduction qui lui sont annoncés²⁰⁰³. Après avoir procédé à l'inventaire de sa bibliothèque, il fait part explicitement de ses choix à Tissot : « J'ai fini mon catalogue. Mes livres me coutent 44000 livres de France. Si je pouvois reduire cette somme en argent, je pourrois passer tout doucement le reste de ma vie a des petites etudes aisées, mais je ne m'en flate pas²⁰⁰⁴. »

Haller oriente ses fournisseurs en fonction de ses besoins : être averti de l'actualité de l'édition appartient à ses plus fortes attentes²⁰⁰⁵. Il choisit fréquemment les livres qu'il souhaite obtenir soit en établissant des listes pour ses correspondants, soit en élisant des titres dans un ensemble qu'on lui soumet, n'hésitant pas à éliminer les productions plus faibles²⁰⁰⁶. Certains auteurs sont incontournables, tel Buffon et son *Histoire naturelle*²⁰⁰⁷, d'autres gagnent sa préférence car leur sujet correspond à ses intérêts les plus immédiats. Duhamel du Monceau, médecin et agronome dont les ouvrages sont bien représentés dans sa bibliothèque, est très certainement de ceux-là²⁰⁰⁸. Ce qui vaut pour ses correspondants parisiens, vaut aussi pour ses amis suisses qui mettent à sa disposition les livres qu'ils reçoivent de France. Ainsi, alors que Tissot lui rapporte le contenu d'un paquet qu'il attend de Paris, Haller glisse laconiquement au cours de sa réponse : « Je voudrois bien voir Baumé²⁰⁰⁹. » Alors qu'il lui fait part de la rédaction de sa bibliothèque d'anatomie, il incite Tissot à l'aider : « Si quelque

²⁰⁰¹ Lettre de Thiery à Haller, le 21 décembre 1758. *Ibid.*, p. 158.

²⁰⁰² Nous ignorons la réponse de Haller. Il y a bien une réédition en 1758 par Boyer mais on trouve mention dans les possessions de Haller de l'édition de 1748 du *Codex medicamentarius, seu Pharmacopoea Parisiensis, ex mandato Facultatis Medicinae Parisiensis in lucem edita M. Joanne-Baptista-Thoma Martinenq*, Editio auctior & emendatio., Parisiis : apud Cavelier. *Catalogo del Fondo Haller...*, *op. cit.*

²⁰⁰³ Haller en fait part à Gessner le 22 mars 1757 : « Orchidem anthropophoram marem a Jussievo depictam adferet Cl. Ramspeck. » ; « L'illustre Ramspeck va apporter une orchidée mâle peinte par Jussieu. » *Albrecht von Hallers Briefe an Johannes Gesner...*, *op. cit.*, p. 266.

²⁰⁰⁴ Lettre de Haller à Tissot, le 31 janvier 1767. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 252.

²⁰⁰⁵ Lettre de Haller à Jean-Frédéric Herrenschwand, le 26 septembre 1752 : « Vous savés que la nouveauté fait une partie de la valeur des livres pour moi (...). »

²⁰⁰⁶ Lettre de Haller à Jean-Frédéric Herrenschwand, le 24 décembre 1752 : « Pour Huraut (?) qui est du dernier mediocre je ne le souhaite pas. »

²⁰⁰⁷ Lettre de Chomel à Haller, le 7 juin 1750.

²⁰⁰⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 8 avril 1756. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 82. A propos d'un livre qui « (...) fait partie d'un 4^e volume de M. du Hamel (...). Tous ces efforts pour augmenter les produits de la terre me charment. (...) On me mande qu'il paroît un excellent livre sur les bois de M. du Hamel. » Notons que le nom de Duhamel du Monceau figure à douze reprises dans le *Catalogo del Fondo Haller*.

²⁰⁰⁹ Lettre de Tissot à Haller du 29 janvier 1764 et lettre de Haller à Tissot du 3 février 1764. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 178. Antoine Baumé, *Elémens de pharmacie théorique et pratique ... avec une table des vertus & doses des médicamens ...*, Paris, Chez la veuve Daummeville, P.-F. Didot jeune, De Hausy, 1762. L'ouvrage figure dans le *Catalogo del Fondo Haller...*, *op. cit.*

livre rare qui y aye traité surtout françois ou Anglois, s'offre a Vos yeux une indice me fera plaisir²⁰¹⁰. »

On voit également Haller demander à Chomel de lui envoyer une copie du catalogue de la Bibliothèque du Roi, sans que celui-ci ne puisse d'ailleurs y parvenir²⁰¹¹ en raison de la réorganisation de l'institution : « vous me demandés le catalogue de la bibliothèque du Roy. j'ay fais d'abord toutes les obligations possibles pour en avoir copie, mais actuellement on travaille a augmenter les chambres de la biblioteque qu'on met en estat, et on ne peu ny porter ny copier rien pendant ce mouvement, j'ay sollicité j'ay pressé ; enfin voulant vous ecrire et avoir quelque chose a vous mander j'ay fais des offres a quelques sous bibliothequaires (...) lorsque tout a coup j'ay decouvert le catalogue des livres de medecine qui avoit été fait par feu Burette et j'ay trouvé un de mes amis qui me l'a prêté pour ce que je voudrois de temps ; je l'ay donc en possession, en verité c'est ce que le Roy a de moins riche que cet article²⁰¹². » Cette indication de Chomel explique peut-être que l'on retrouve ce même *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Burette* parmi les possessions de Haller²⁰¹³. Les inventaires de bibliothèques privées sont d'ailleurs des événements d'importance : connaissant l'intention de son ami de se doter de références exhaustives Thiery, après Tissot, offre de lui procurer le catalogue de la bibliothèque de Camille Falconet, fort de 50 000 ouvrages^{2014 2015}.

b- Typologie des informations savantes venant de France

Arrêtons nous maintenant sur la nature des informations savantes qui parviennent de France à Haller, avant d'examiner ce qu'il en retient et l'usage qu'il en fait. En termes de savoirs et de contenus, la correspondance française de Haller est très hétérogène. La majorité des correspondants sont des relais informatifs de l'actualité des lettres et des sciences, ou participent à l'envoi de livres. Le fait que le Bernois corresponde principalement avec des

²⁰¹⁰ Lettre de Haller à Tissot, le 17 septembre 1769. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 314.

²⁰¹¹ Lettre de Chomel à Haller, le 1^{ier} mai 1753.

²⁰¹² *Idem*.

²⁰¹³ *Catalogo del Fondo Haller...*, op. cit. : *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Burette, médecin de la Faculté de Paris rédigé par lui-même*. tome premier [-troisième], Paris, 1748. Après avoir établi la liste des ouvrages que Thiery annonce transmettre à Haller, et dont on peut légitimement supposer que tous ne lui parviennent pas, en raison notamment des aléas de la poste, nous l'avons recoupée avec le catalogue de sa bibliothèque établi par Maria Teresa Monti. La médecine y est prépondérante mais notons que, parmi les chirurgiens, Antoine Louis y est bien représenté.

²⁰¹⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 1^{ier} janvier 1764. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 243.

²⁰¹⁵ Lettre de Chomel à Haller, le 1^{ier} mai 1753 : « ... on vient de m'anoncer que m. falconet notre confere a vendu sa bibliotheque au Roy a vie et qu'a sa mort elle sera remise a celle du Roy ce qui fera un article de 15000 volumes ».

figures de second plan de la République des Lettres, ce qui hiérarchise leurs relations, et le nombre important de lettres uniques²⁰¹⁶ qui s'apparentent à des lettres honorifiques, renforcent ce phénomène.

Toutefois, pour connaître les sources dont dispose Haller, il faut joindre à la lecture de ses correspondances françaises celle de lettres venant d'autres espaces car, nous l'avons vu précédemment, les informations circulent au sein de sous-réseaux, structurés non pas tant par des critères spatiaux et nationaux, mais par des intérêts « disciplinaires » et sociaux communs. Dès qu'ils le peuvent, Tissot et Haller s'échangent par exemple les nouvelles du monde universitaire français apprises aux détours d'autres relations épistolaires.

La correspondance sert de relais, de bulletin de l'information scientifique, mais cette information est précédemment triée avant de parvenir au destinataire. Haller reçoit des nouvelles sélectionnées par ses épistoliers²⁰¹⁷, pensons à Thiery qui lui transmet les événements les plus susceptibles de l'intéresser, de l'expulsion des Jésuites à l'aventure de l'*Encyclopédie*. Au fil des lettres, l'information est parfois morcelée : la restituer en intégralité exige de croiser les lettres de ses différents interlocuteurs²⁰¹⁸, puis de les compléter par la lecture des journaux. Le rédacteur d'une lettre choisit les nouvelles les plus susceptibles de correspondre aux intérêts de son interlocuteur et les plus à mêmes de lui donner envie de poursuivre la correspondance dont il justifie ainsi l'existence. Les thèmes qui forment la trame des lettres de Thiery sont la description du paysage médical français et des maladies de Paris²⁰¹⁹ ou des contrées dans lesquelles il voyage²⁰²⁰, ainsi que les comptes rendus de ses propres observations. Néanmoins, le goût du curieux est aussi présent dans la correspondance entre Thiery et Haller. Le Parisien l'instruit souvent de cas spectaculaires comme ceux d'« un hydrocéphal des plus singuliers », d'une enfant violée qui présente les signes d'une grossesse, d'un hermaphrodite ou encore d'une Polonaise enceinte à 80 ans²⁰²¹. Le chirurgien René Tenon lui relate également le cas rare mais « qui toute fois n'est pas sans exemple », d'un

²⁰¹⁶ Voir l'annexe 5 : « Nombre de lettres par correspondant ».

²⁰¹⁷ Lettre de Rast de Maupas à Haller, le 17 février 1777. *Correspondance inédite de Albert de Haller...*, op. cit., p. 27.

²⁰¹⁸ Apprenant par Tissot, les mésaventures du Dr Pomme à Paris, Haller répond au Genevois : « M. Thiery ne m'a pas parlé du malheur de M. Pomme. », lettre de Haller à Tissot, le 28 février 1772. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 344.

²⁰¹⁹ Lettres de Thiery à Haller, le 12 février 1761. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 213.

²⁰²⁰ Lettres de Thiery à Haller datées des 28 juin 1753, 9 mars 1754 et 11 novembre 1754. Thiery lui décrit les conditions climatiques et l'environnement des régions espagnoles qu'il a traversées.

²⁰²¹ Lettres de Thiery à Haller datées des 10 janvier 1756, 13 septembre 1756, 15 mai 1761 et 7 juillet 1763. Lettres reproduites dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 125 ; p. 210 ; p. 238.

homme, sans vessie et dont la verge est imperforée²⁰²², et Carrère veut envoyer à Haller le dessin d'un homme monstrueux, dont la machoire inférieure disproportionnée pèse trois livres et trois onces²⁰²³. Il est vrai qu'au cours du XVIIIe siècle, les examens des cas monstrueux ne reflètent plus le simple goût du curieux, mais qu'ils servent aux chirurgiens et médecins à conforter leur statut disciplinaire et social puisqu'ils y trouvent matière à démontrer leurs prouesses techniques et anatomiques mises en valeur par les dissections et les expertises²⁰²⁴.

Les remarques de Haller dans ses recensions ou auprès de ses correspondants, le montrent bien instruit de la situation de la médecine en France. Il est effectivement en mesure de savoir, grâce à Chomel, Thiery et Ramspeck, qu'il y a peu de cours privés à Paris mais que ceux de Ferrein et de Petit ont la faveur des étudiants²⁰²⁵. Il n'ignore pas non plus la réputation des différents auteurs : Ramspeck, tout comme Sénac par le biais de Zimmermann, le préviennent envers Ferrein dont on suspecte les expériences, tandis que Rast de Maupas lui écrit dans l'une de ses dernières missives que « la réputation et les travaux utiles [de Vicq d'Azyr] se multiplient²⁰²⁶ ». Aux dires de Ramspeck, Vandermonde n'est pas bien considéré par ses pairs et Bordeu, à l'heure où il publie son écrit sur le poulx, est encore un auteur mal connu²⁰²⁷. D'autres noms se distinguent du tableau de la vie médicale parisienne peint par Chomel, tel celui du jeune docteur et anatomiste Petit, dont on pense qu'il appartiendra bientôt à l'académie des sciences²⁰²⁸, alors que le bachelier Tarin laisse indifférent²⁰²⁹. Chomel expose aussi à Haller le système en vigueur à la faculté de Paris pour obtenir le bonnet de docteur : les bacheliers doivent soutenir quatre thèses, en physiologie, hygiène, pathologie et chirurgie, ce qui accable de travail les professeurs qui président les disputes²⁰³⁰. On ne saurait toutefois oublier que les Français lui transmettent des impressions

²⁰²² Lettre de Tenon à Haller, le 3 mars 1761. P. Huard et M.-J. Imbault-Huart, « Trois lettres de René Tenon... », *art. cit.*, p. 400.

²⁰²³ Lettre de Joseph-Barthélémy-François Carrère à Haller, le 28 juin 1767.

²⁰²⁴ Palmira Fontes da Costa, « Anatomical Expertise and the Hermaphroditic Body », *Spontaneous Generations*, University of Toronto, 2007, p. 78-85.

²⁰²⁵ Lettre de Ramspeck à Haller, le 1^{er} août 1757.

²⁰²⁶ Lettre de Rast de Maupas à Haller, le 17 février 1777. *Correspondance inédite de Albert de Haller...*, *op. cit.*, p. 26.

²⁰²⁷ Thiery qui est en conflit avec lui, écrit même : « Il est assés méprisé dans son propre Corps dont il passe pour le Lycophron. » Lettre de Thiery à Haller, le 21 décembre 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 158. L'ouvrage évoqué par Thiery est *Recherches sur le poulx, par rapport aux crises*, par Théophile de Bordeu, Paris, De Bure l'aîné, 1756.

²⁰²⁸ Lettre de Chomel à Haller, le 7 juin 1750.

²⁰²⁹ Lettre de Chomel à Haller, le 1^{er} mai 1753 : « Notre bachelier tarin fabrique des livres d'anatomie et trouve des libraires qui les imprime, j'ignore ce qu'en pense les étrangers mais on est froid icy sur tout ce qui le regarde on n'en dit ny bien ny mal. »

²⁰³⁰ Lettre de Chomel à Haller, le 17 janvier 1752.

qui fluctuent en fonction des aléas de leur propre carrière, et il est notable que les remarques de Chomel évoluent au fil de ses propres projets²⁰³¹.

Haller a donc à sa disposition une image de la scène médicale française, attachée aux traditions corporatistes, même si l'on sent déjà que la chirurgie, la méthode anatomo-clinique et le cadre hospitalier prennent de plus en plus d'importance²⁰³². Bien que les membres de la Faculté s'en plaignent, de nombreux charlatans exercent illégalement et assez librement la médecine²⁰³³. Cette crainte des charlatans n'est pas nouvelle mais les dénonciations augmentent au cours XVIII^e siècle, parallèlement à la demande croissante de services médicaux²⁰³⁴. Cette lutte contre le charlatanisme traduit d'ailleurs plus une identité médicale en crise que la volonté de supprimer un groupe particulier. Les plaintes de Thiery à ce sujet influencent sans aucun doute l'image que Haller se fait de la médecine du pays, et il répète à Tissot : « M. Thiery se plaint beaucoup de Paris, des progrès du Charlatanisme, du succès de Bordeu etc. (...) »²⁰³⁵. De même qu'il est instruit par Thiery et Chomel des conflits entre médecins et chirurgiens²⁰³⁶, Haller manifeste une bonne compréhension de la géographie des universités, en particulier de la tension entre Paris et Montpellier. Il restitue dans ses lettres ou dans ses recensions ce qu'il connaît des revendications des chirurgiens qui prétendent égaler les médecins anatomistes²⁰³⁷.

De plus, par un procédé identique à celui observé pour les livres qui lui parviennent, il apparaît que les informations procèdent soit de sa propre curiosité, soit d'une actualité que les lettrés français se sentent obligés de lui transmettre. Zimmermann arrive à Paris porteur des interrogations de Haller, et il profite donc d'une visite auprès de Sénac pour obtenir des renseignements techniques sur l'utilisation du microscope²⁰³⁸. Le Bernois a également besoin de correspondants pour connaître ce qui se passe dans les académies françaises dont il est

²⁰³¹ Lettre de Chomel à Haller, le 1^{er} mai 1754 : « (...) il y a beaucoup d'émulation et on travaille fort bien maintenant. la chimie est cultivée l'anatomie est fort en honneur l'histoire naturelle est recherchée jusqu'à la demence la bonne pratique s'établit bien (...). »

²⁰³² Laurence W. Brockliss and Colin Jones, *The medical world of early modern France*, Oxford, Clarendon Press, 1997.

²⁰³³ *Ibid.*, p. 21.

²⁰³⁴ *Ibid.*, p. 660.

²⁰³⁵ Lettre de Haller à Tissot, le 12 novembre 1767. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 275.

²⁰³⁶ Lettre de Thiery à Haller, le 25 février 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 135.

²⁰³⁷ « Splanchnologie, ou l'Anatomie des viscères... », *Bibliothèque Raisonnée*, *op. cit.*, p. 274 : « Les découvertes de Mr. Petit, le Médecin, sur la Cataracte & sur les Yeux, surpassent si fort ce que les Oculistes & les Chirurgiens ont produit dans ce genre, si intéressant pour eux, qu'il paroît que leur émulation devroit les engager à tâcher d'égaler de si fameux adversaires, plutôt qu'à en parler avec mépris. »

²⁰³⁸ Lettre de Zimmermann à Haller, le 1^{er} mai 1749 : « J'ay prié Mr. S. de vous mander la maniere dont il s'étoit servi du microscope pour examiner les globules du sang ; il m'a dit qu'il le fera et qu'il étoit persuadé qu'ils sont lenticulaires (...). »

membre. A l'occasion, Thiery lui fait un compte rendu détaillé de la rentrée publique de l'Académie des Sciences et lui brosse un tableau haut en couleurs de celle de l'Académie de Chirurgie dont les membres bruyants, dispersés et qui « ne sont pas encore accoutumés à mettre la décence et la dignité qui conviennent à des compagnies de gens de lettres » peinent à développer des exposés confus²⁰³⁹. Tenon lui envoie « le programme de l'Académie des Sciences pour l'année 1763 » et le sujet du prix proposé par cette compagnie²⁰⁴⁰. En 1773, le naturaliste Adanson lui assure qu'il va se charger de lire son mémoire sur une grossesse singulière devant l'Académie des Sciences²⁰⁴¹. Dans une lettre tardive, datée du 12 octobre 1777, Lassone lui présente le déroulement de la Société Royale de Médecine, car en tant que membre honoraire, et déjà âgé, Haller n'a que peu de contact avec l'institution récente.

Par ailleurs, certains correspondants lui narrent les résultats de leurs propres observations et investigations. Jean-Emmanuel Gilibert, d'ordinaire trop occupé par sa pratique pour mener des recherches approfondies, s'empresse de lui faire part de ses observations sur la physiologie des tortues : « pour ne point laisser rouiller mes scalpels cet été, j'ai employé les jours pluvieux (...) à dissequer une vingtaine de tortues, vous savez que bellevall a laissé deux planches sur l'anatomie de cet animal, il falloit verifier ses recherches (...). » Allant au-delà de son projet initial, Gilibert entreprend « une anatomie complete de la tortue et une suite tres nombreuse d'experiences phisiologiques » pour conclure, probablement satisfait de pouvoir l'annoncer à Haller, que « tout le sisteme de l'irritabilité est de toute evidence sur cet amphibie²⁰⁴². »

De même, l'unique lettre que Haller reçoit de Ferrein contient des comptes rendus expérimentaux précis : « j'avois bien vû en examinant le cours du sang avec le microscope qu'il alloit, tantot uniformement, tantot par bond, dans les arteres considerables, mais sans prendre garde si c'etoit avant ou après que l'animal étoit affoibli. je n'ay pas vû, non plus, que vous, la decomposition des globules, n'y meme qu'ils s'allongeassent sensiblement en passant des arteres dans les veines (...) ce que vous avez observé sur les effets de l'ouverture des vaisseaux me paroît bien singulier²⁰⁴³. » Bien sûr, Thiery, toujours en quête de

²⁰³⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 17 avril 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 136-137.

²⁰⁴⁰ Lettre de Tenon à Haller, le 18 avril 1761. P. Huard et M.-J. Imbault-Huart, « Trois lettres de René Tenon à Albert de Haller (1708-1777) », art. cit., p. 404.

²⁰⁴¹ Lettre de Michel Adanson à Haller, le 15 mars 1773 : « je lirai incessamment à l'académie votre Mémoire sur un cas de grossesse vraiment bien singulier. »

²⁰⁴² Lettre de Gilibert à Haller, le 19 novembre 1776.

²⁰⁴³ Lettre de Ferrein à Haller, novembre 1751. Caldani lui apprend des techniques dont Ferrein lui préalablement fait part, lettre de Caldani à Haller, le 21 août 1759. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, op. cit., p. 67.

reconnaissance, rapporte à Haller ses observations thérapeutiques, les effets de l'opium sur les animaux²⁰⁴⁴, comme les bénéfices de la prescription de l'émétique en cas de fièvre putride²⁰⁴⁵.

La correspondance de Haller avec les médecins français fait valoir le développement de la méthode empirique et clinique, car au sein des hôpitaux les praticiens ont de plus en plus l'occasion d'expérimenter et d'observer. D'autre part, les relations qu'entretient le Bernois avec le monde médical français témoignent de la pluralité de l'offre thérapeutique qui s'adapte en partie aux traditions et aux ressources locales. Les espoirs suscités par l'utilisation de certains remèdes, confrontés à des résultats parfois contradictoires d'un espace à l'autre, génèrent des discussions sur le long terme qui montrent les tentatives d'obtenir un arsenal thérapeutique cohérent et valide autant en France que dans les espaces germaniques²⁰⁴⁶.

De plus, par l'intermédiaire de membres de son réseau, Haller développe des liens à distance avec des pôles fondamentaux du savoir parisien comme le Jardin du Roi, et ces relations fécondent de réels échanges de connaissances. Ramspeck, dont les lettres sont très précieuses pour connaître les noms des personnalités parisiennes auprès desquelles Haller a assez de crédit pour leur adresser son élève, lui assure que Bernard de Jussieu va prendre soin de lui envoyer des plantes du Jardin du Roi, et spécialement les orchidées qu'il désire posséder : « Mr de Jussieu est celui que je frequente le plus (...). Je lui ai parlé de Vos orchides qui Vous manquat, et il est plus en etat de Vous être utile sur cet article que les Botanistes Anglois (...). Il m'a promis de m'eclaircir sur l'Orchis myodes lutea aussi bien que l'Antropophonamas [antropophora?] et de me comuniquer même de la derniere un Icon qu'il a fait dessiner autrefois en Portugal où elle croit²⁰⁴⁷. » Sans avoir de contact personnel avec Jussieu, Haller obtient donc à plusieurs reprises de l'éminent botaniste de précieux conseils et paquets. Malgré l'éloignement géographique, le réseau des botanistes fonctionne comme une communauté, et en réponse à Haller, Michel Adanson lui donne son avis pour l'aider à identifier une plante : « à l'égard de votre plante irrégulière, elle me paroît n'être qu'une

²⁰⁴⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 2 juin 1755. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 139.

²⁰⁴⁵ Lettre de Thiery à Haller, le 11 septembre 1765. *Ibid.*, p. 251.

²⁰⁴⁶ Lettre de Thiery à Haller, le 11 octobre 1757. *Ibid.*, p. 153. Dans la même lettre, Thiery lui demande des conseils thérapeutiques : « Auriez vous, Mr, quelques expériences sur les effets de la Belladona ou Solanum Lethale ? » Pour obtenir des informations à ce sujet, les Français ont même dépêché des experts à Groningue.

²⁰⁴⁷ Lettre de Ramspeck, le 22 décembre 1756. Lettre de Commerson à Haller, le 5 juin 1756 : la même année, Commerson envoie également des orchidées à Haller.

Dans ses lettres à Haller, datées du 12 octobre et du 29 novembre 1756, Spielmann lui certifie qu'il déploie d'importants efforts pour lui procurer l'*orchis anthropophora* convoitée. Ces lettres sont reproduites dans la thèse de C. Vetter, p. 185.

monstruosité du *Bellis sylvestris* ; je l'aurois déterminé avec plus de précision si vous me l'eussiez envoyée en nature²⁰⁴⁸. »

Les emprunts intellectuels s'accompagnent d'un transfert matériel de plantes, gravures et livres, les bibliothèques privées comblant l'absence de bibliothèque publique. La riche collection de Rast de Maupas compense les lacunes des possessions de Haller à Berne car lors de la rédaction de sa *Bibliotheca chirurgica*, Haller se plaint à son ami : « Il est bien fâcheux cependant que je n'aie aucun secours des bibliothèques publiques et mon ouvrage ne saura être que bien imparfait²⁰⁴⁹. » En outre, Haller sait se montrer reconnaissant pour l'aide reçue et il emploie les observations que lui fait parvenir Rast de Maupas : « J'ai noté, Monsieur, votre nom ; il sera à la tête de quelqu'un de mes ouvrages. Ce petit témoignage de ma reconnaissance vous est bien dû²⁰⁵⁰. » Par un procédé typique du monde des doctes, Haller rend publique sa reconnaissance envers son ami lyonnais en lui dédiant le second tome de la *Bibliotheca medicinae practicae*. Le Bernois l'en avertit par ces mots : « De tous mes amis, vous êtes le seul qui ayez concouru efficacement à donner de la perfection à ma Bibliothèque-pratique. Vous m'avez fourni plus de cent articles qui m'auraient manqué²⁰⁵¹. »

c- Jugement et sélection des savoirs français

La très forte curiosité de Haller l'amène à s'intéresser aux productions livresques de toute l'Europe, et il est remarquable que le savant ait réfléchi aux conditions de l'échange interculturel, conscient que les espaces de réception fonctionnent selon des critères et des perspectives différentes²⁰⁵². Il faut, selon lui, contrer les prétentions hégémoniques de la France et se garder de toute imitation excessive de ce qui en provient. Il donne à voir des signes de la position particulière qu'occupe la France en Europe, et des caractères de l'espace savant de ce pays, tant dans ses comptes rendus que dans sa correspondance. Il n'y a par exemple qu'en France qu'on aime les historiens poètes²⁰⁵³. Les *GGA* et les correspondances lui permettent de rétablir la vérité, travestie par les prétentions de ses écrivains : « Bientôt nous serions convaincus qu'il est impossible dans la nation française de

²⁰⁴⁸ Lettre de Michel Adanson à Haller, le 15 mars 1773.

²⁰⁴⁹ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 18 juillet 1772. *Correspondance inédite de Albert de Haller...*, op. cit., p. 15.

²⁰⁵⁰ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 14 février 1777. *Ibid.*, p. 28.

²⁰⁵¹ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 4 février 1777. *Ibid.*, p. 26.

²⁰⁵² C. Profos, „Gegründete Kritik“..., op. cit., p. 258.

²⁰⁵³ Lettre de Haller à Tschärner, le 31 décembre 1762.

trouver un historien qui puisse se souvenir qu'il est le serviteur de la vérité et non celui de la nation²⁰⁵⁴. »

Prenant en compte le contexte et les conditions de rédaction des ouvrages qu'il recense²⁰⁵⁵, Haller comprend les critères de jugement et d'accueil de la société française, sensible à d'autres ressorts que le public germanophone. Ainsi, les Français considèrent l'esprit (*der Witz*) comme une valeur essentielle dans l'appréciation d'une œuvre, alors que Haller pense qu'il faut en user avec mesure et lui préférer la reconstitution de la réalité. Au nom d'une logique orientée, il juge plus sévèrement les œuvres venant de France que celles produites en Allemagne puisque la première se vante de posséder depuis longtemps un art poétique. C'est également en mesurant l'écart entre les prétentions des savants français - Paris ne veut-il pas être le centre de la science ? - et les résultats qu'ils obtiennent, que Haller tirent des conclusions dépréciatives sur la qualité et l'état de la science du royaume²⁰⁵⁶. Les clichés concernant la France et le caractère national de sa population touchent également les médecins sur lesquels il pose assez souvent un regard dépréciatif. Il n'est d'ailleurs pas le seul, et son ami Tissot juge la faiblesse de Vandermonde représentative de la faiblesse de la médecine en France²⁰⁵⁷. Le jugement que porte Haller sur la production intellectuelle française s'inscrit dans ce cadre général, comme lorsqu'il condamne l'incapacité des Français à faire face à une épizootie qui décime le bétail²⁰⁵⁸.

Constatant les nombreuses recensions d'auteurs français que livre Haller dans les *GGA*, F. Jost en a fait un *Frankreichsfreund*, un intermédiaire favorable à la culture française en Allemagne, mais à notre avis, ce qualificatif demande à être fortement nuancé. Dans les faits, il importe surtout à Haller de s'informer le plus possible afin de conserver, puis de diffuser, les connaissances les plus importantes. En ce sens, la France constitue un vaste champ de production du savoir qu'on ne saurait négliger. L'intérêt de Haller pour les parutions françaises est orienté par une ambition plus profonde : relever le niveau de la critique allemande, et par conséquent celui des lettres germaniques. Recenser de nombreux auteurs français doit inciter les auteurs allemands à s'en démarquer et à ne pas les imiter. La

²⁰⁵⁴ « Bald würden wir uns überreden, es seye unmöglich in der französischen Nation einen Geschichtsschreiber zu finden, der sich erinnern könnte, daß er der Diener der Wahrheit und nicht der Nation seyn solte. », *GGA*, 1768, p. 1079. Il s'agit de la recension de l'*Histoire de la république de Venise, depuis sa fondation jusqu'à présent*, par l'abbé Laugier, Paris, N.-B. Duchesne, 1758-1768.

²⁰⁵⁵ C. Profos, „Gegründete Kritik“..., *op. cit.*, p. 231.

²⁰⁵⁶ « J'ai reçu de Paris la boîte des noyés: il est inculpable, combien mal cela est travaillé dans une ville qui pretend etre le centre des arts. », lettre de Haller à Tissot, le 8 septembre 1776. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 456.

²⁰⁵⁷ Lettre de Tissot à Haller, le 10 mai 1760. *Ibid.*, p. 101.

²⁰⁵⁸ Lettre de Tissot à Haller, le 3 juin 1775. *Ibid.*, p. 421.

critique des œuvres françaises n'est pas une fin en soi, il s'agit d'encourager et de soutenir la production allemande²⁰⁵⁹ car dans les territoires germaniques, beaucoup de poètes sont publiés sans que l'on tienne compte de leurs mérites : « Le public est fort facile, fort peu critique en Allemagne, ce sont des Dieux à l'Epicure encore²⁰⁶⁰. » Convaincu que le public allemand doit gagner en discernement et que ceci sera profitable à l'ensemble de la littérature germanophone, Haller présente la critique française comme un modèle qu'il convient de développer en Allemagne, tout en l'améliorant. Dès lors, en empruntant un élément méthodologique français pour l'acculturer dans les espaces allemands, Haller joue le rôle d'intermédiaire intellectuel privilégié, conforté par la lecture assidue d'ouvrages français et germaniques, et sa fonction de rédacteur d'un périodique réputé. Toute assimilation personnelle répond à des présupposés hérités d'un milieu et d'un environnement. L'ambivalence des rapports qu'entretient Haller avec les Français se retrouve dans l'analyse quantitative des articles des *GGA*, car s'il est le rédacteur de ce journal qui traite le plus de la scène francophone²⁰⁶¹, en raison de son bilinguisme et de l'utilisation de ses réseaux, la moitié des œuvres littéraires françaises qu'il y recense le sont très négativement²⁰⁶². Certes, le Bernois incite ses compatriotes à importer ce qu'il estime être un atout intellectuel de l'espace français, mais ce faisant, il entretient un contexte de rivalité²⁰⁶³.

Le raisonnement qui accompagne les emprunts que fait Haller à la production intellectuelle française suit plusieurs étapes : il permet donc de repérer quels sont les principaux critères sur lesquels il se fonde pour rejeter ou s'approprier des éléments culturels. En premier lieu, il énonce un jugement sur une œuvre, une théorie ou un auteur, en rappelant les conditions de jugement propres à la scène française. Les conditions de l'emprunt et du transfert dépendent de l'image qu'a le récepteur de la culture émettrice. Il est assez légitime de penser que les remarques dépréciatrices de Thiery concernant la qualité de la production médicale française et de l'emprise des charlatans²⁰⁶⁴ auprès du public ne sont pas pure

²⁰⁵⁹ C. Profos, „*Gegründete Kritik*“..., *op. cit.*, p. 265-267.

²⁰⁶⁰ Lettre de Haller à Tschärner, le 3 juillet 1750. *Briefe von J. G. von Zimmermann, Wieland*..., *op. cit.*, p. 64.

²⁰⁶¹ La moitié des œuvres littéraires recensées par Haller sont des titres francophones. Voir les données statistiques établies par C. Profos, „*Gegründete Kritik*“..., *op. cit.*, p. 76.

²⁰⁶² *Ibid.*, p. 259.

²⁰⁶³ P.-Y. Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française*..., *op. cit.*, p. 7 : « Le modèle culturel, aristocratique et mondain français, que les gens de lettres relaient effectivement à travers l'espace européen des Lumières, est reçu, mais il est discuté, approprié, croisé, contesté, rejeté parfois. »

²⁰⁶⁴ Thiery trouve que les médecins français se laissent trop facilement séduire par des charlatans qui vendent des poudres inutiles et il constate qu'en Espagne la police est plus sévère. Lettre de Thiery à Haller, le 23 octobre 1768. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants*..., *op. cit.*, p. 168.

coquetterie, d'autant plus qu'elles rejoignent celles de Gilibert et de Chomel²⁰⁶⁵. Elles influencent sûrement l'image du fonctionnement et du niveau de la médecine française que possède Haller et qu'il transmet à Tissot ou à Bonnet.

La compréhension qu'a Haller de la scène scientifique française est nuancée, fidèle à la diversité de la réalité. Il sait rendre hommage aux talents de Philibert Commerson dans des lettres adressées à Saussure²⁰⁶⁶, comme il peut s'employer à critiquer les auteurs les plus mauvais. Bien qu'il domine le plus souvent les relations dans lesquelles il est engagé, sa relation avec Réaumur confère à celui-ci le statut de patron, d'un maître de la science à placer dans la liste de ceux qui ont permis les découvertes de la nature²⁰⁶⁷. De même, il considère qu'au sein de l'Académie des sciences, l'astronomie est la seule discipline innovante dont la classe se comporte en véritable instance de recherche²⁰⁶⁸, sans omettre pour autant d'avertir ses correspondants lorsqu'un mémoire de cette institution lui semble mériter leur attention²⁰⁶⁹. Les échanges avec Bonnet et Tissot font référence à un Français dans la majorité des lettres, et suivant l'œuvre dont il est question, les avis concordent ou divergent. Sur l'incitation de Tissot à lire un ouvrage de Joseph Lieutaud, Haller le consulte rapidement mais l'estime assez faible et rappelle que nombre d'observations sont en fait de Bonnet²⁰⁷⁰. Une sentence rapide et sans commentaire, indique que l'ouvrage considéré ne mérite pas que l'on s'y arrête : « J'ai lu Batigne et Spalanzani. Le premier un peu foible de choses: le second promettant bien de la lumière et d'excellentes nouveautés²⁰⁷¹. » Mais ses jugements succincts ne laissent place au doute quant à l'exacte nature des sentiments que lui inspirent ses confrères. Il confie par exemple à Tissot, à propos de Sénac, son vieil adversaire : « Senac n'avait pas le cœur bon, mais du moins avait-il du savoir²⁰⁷². »

Les sentences qui accompagnent la réception qu'il fait des ouvrages de ses confrères, portent la marque profonde de son esprit qui refuse tout raccourci. Bien qu'il n'ait pas lu la *Table pour servir à l'histoire anatomique et naturelle des corps vivants ou organiques* de Vicq d'Azyr, Haller déclare à Bonnet que le principe lui en déplaît car il ne permet

²⁰⁶⁵ Lettre de Chomel à Haller, le 10 août 1764 : « Les Medecins icy ne font rien ou peu de chose en public parce que la façon dont on pense sur la Médecine et les medecins decourage. »

²⁰⁶⁶ Lettres de Haller à Saussure, le 31 mars 1769 et le 31 juillet 1769. *The correspondence between...*, op. cit., p. 424 et p. 428.

²⁰⁶⁷ R. Toellner, *A. von Haller. Über die Einheit...*, op. cit., p. 62, note 221.

²⁰⁶⁸ Lettre de Haller à Tissot, le 11 décembre 1772. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 365.

²⁰⁶⁹ Lettre de Haller à Caldani, le 28 septembre 1762. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, op. cit., p. 121. Lassone a publié un mémoire assez long sur la constitution des artères dans les mémoires de l'Académie des Sciences.

²⁰⁷⁰ Lettre de Haller à Tissot, le 22 octobre 1759. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 83.

²⁰⁷¹ Lettre de Haller à Bonnet, le 17 Juillet 1768. *The correspondence...*, op. cit. p. 765.

²⁰⁷² Lettre de Haller à Tissot, le 3 janvier 1770. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 318.

d'approcher de la vérité que par sauts²⁰⁷³, sans faire de liens entre les auteurs. Comme souvent, l'aura qui entoure Haller aux yeux de ses amis, influence le jugement de Bonnet qui lui répond qu'effectivement les défauts de cette *Table* rejoignent un travers propre aux Français enclins à la superficialité.

Cependant, les règles qui président à l'accueil d'un ouvrage en France sont parfois difficilement compréhensibles pour les esprits helvètes qui s'interrogent sur les raisons de la censure de tel ou tel ouvrage. Haller avoue à Tissot qu'il ne comprend pas que la faculté ait couronné un certain Le Brun²⁰⁷⁴, très probablement Ponce Denis Le Brun, auteur d'une ode à Buffon²⁰⁷⁵. Inversement, lorsque Bonnet se débat avec la censure à l'occasion de la publication de sa *Palingénésie*, estimée comme un livre trop métaphysique, Haller dénonce le ridicule de l'argument²⁰⁷⁶.

Enfin, dans sa lecture et sa compréhension des œuvres françaises, Haller n'est pas insensible aux éléments qui accompagnent le texte, comme l'illustrent ses remarques sur les gravures²⁰⁷⁷. Celles-ci jouent un rôle central dans la pratique du médecin qui réfléchit aux meilleurs moyens de transmettre et communiquer le savoir ; celui-ci n'appartient plus uniquement à l'élite, au Républicain des Lettres érudit, fier de ses connaissances, mais il s'ouvre de plus en plus à la sphère publique.

d- La concrétisation des emprunts intellectuels

En ce sens, parce qu'il a le souci de rendre les formes de la construction du savoir visibles et intelligibles, Haller peut être considéré comme un intermédiaire privilégié entre des espaces mais également entre des cercles aux ambitions différentes. Il annonce sa méthode de travail dans la préface du *Methodus studii medici* : sa lecture s'accompagne systématiquement

²⁰⁷³ Lettre de Haller à Bonnet, le 14 janvier 1775. *The correspondence...*, op. cit., p. 1151. Il s'agit très certainement de la *Table pour servir à l'histoire anatomique et naturelle des corps vivants ou organiques*, publiée le 12 novembre 1774, à la séance publique de l'Académie royale des sciences, par M. Félix Vicq d'Azir (*sic.*).

²⁰⁷⁴ Lettre de Haller à Tissot, le 8 mai 1777. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 462.

²⁰⁷⁵ *Ode à M. le comte de Buffon par M. Lebrun, suivie d'une épître sur la bonne et la mauvaise plaisanterie*, Paris, Didot l'aîné, 1777.

²⁰⁷⁶ « J'ai lu le profond ouvrage de M. Bonnet, qu'on a u le ridicule de defendre en France. », lettre de Haller à Tissot, le 7 décembre 1762. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 151.

²⁰⁷⁷ « Je viens de lire le superbe ouvrage de l'a[bbé] Chappe. On devroit en donner une edition denuee des ornemens tres inutiles, qui le rencherissent. », lettre de Haller à Tissot, le 1ier septembre 1769. *Ibid.*, p. 314. Haller formule une remarque identique dans une lettre à Bonnet du 20 septembre 1759. *The correspondence...*, op. cit., p. 836.

D'ailleurs, en ce qui concerne ses propres ouvrages, il apparaît que selon le livre, Haller sacrifie aussi à l'esprit du temps ; des amours figurent sur des vignettes ou des planches très sérieuses. *Histoire de la médecine et du livre médical à la lumière des collections de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris*, André Hahn et Paule Dumaître, Paris, Olivier Perrin, 1962.

de notes et d'une confrontation entre les sources, et ses lecteurs sont à même de suivre le fruit de ses réflexions. Rappelons que Haller rédige des notes sur ses livres, instruments de travail, notes qu'il reprend dans ses bibliothèques²⁰⁷⁸ ou dans ses recensions des *GGA*, lieux d'expression privilégiés dans lesquelles on peut mesurer les sanctions qu'il fait des œuvres françaises. A partir de 1728, Haller consigne pour son usage privé dans ses «*Iudicia librorum*²⁰⁷⁹», environ cinq mille livres, sous la forme de recensions manuscrites et de résumés critiques. Il en résulte que grâce à la précision avec laquelle il enregistre ses sources, les influences et l'assimilation de certains travaux français dans ses écrits sont plus aisément identifiables.

Haller intègre des œuvres d'auteurs différents, de plusieurs origines et de plusieurs langues dans ses *Bibliothecae* et ses collections de *Disputationes*, matérialisant ainsi la communauté savante, ses discussions et ses emprunts intellectuels. Un rapide examen des collections de thèses publiées par ses soins, montre qu'il y insère des dissertations françaises mais qu'il en sélectionne davantage en chirurgie qu'en médecine pratique. L'analyse de cette part de l'activité de Haller est à replacer dans un contexte plus large, l'époque étant à l'organisation des connaissances²⁰⁸⁰. Le Bernois rassemble le savoir qu'il livre assorti d'une ferme réflexion critique : il réfléchit à l'organisation du savoir puisque l'acte de collecter des connaissances n'a de sens que si on les classe et les analyse. La préface des *Bibliothecae* de Haller montre les affinités de son projet avec les recensions critiques : il conçoit une méthode de lecture critique de façon à disposer rapidement d'une référence et d'une connaissance ordonnée ; il s'agit d'établir une bibliographie critique de toute la littérature médicale, de montrer l'avancée des sciences et de désigner par un court commentaire les livres les plus importants. Connaissant le goût de Haller dans ce domaine, Chomel lui annonce dès 1754 : « j'ay aussi pour vous un livre ou plutost une nomenclature que nous avons fait (...) de toutes les questions de phisiologie d'higiene de pathologie de chirurgie medecine en un mot qui ont été agitées dans nos echoles depuis 1500 ou environ, j'y ay ajouté le nom des docteurs et je

²⁰⁷⁸ H. Steinke, « Anatomie und Physiologie », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, op. cit., p. 249. On peut considérer les *Bibliothecae* comme les pendants des *Elementa*, les premières formant une synthèse bibliographique et les seconds une synthèse de ses recherches en physiologie.

²⁰⁷⁹ BB Bern, Mss. Haller 32-54. Idéalement, il faudrait aussi en tenir compte pour voir sur quels fondements se façonnent les critères de jugement de Haller envers les ouvrages français. Les limites de ce travail ne nous l'ont toutefois pas permis.

²⁰⁸⁰ Jérôme de La Lande élabore une *Bibliographie astronomique avec l'histoire de l'astronomie depuis 1781 jusqu'à 1802* (1803), qui indique tous les ouvrages qu'on peut consulter sur ce sujet, les dates de leurs diverses éditions et ce qu'ils renferment de plus curieux. Au cours de la préface, il rappelle - et le parallèle avec la méthode de travail de Haller s'impose de lui-même - qu'il est plus à même que d'autres pour faire cette bibliographie car il dispose d'une vaste correspondance et a rassemblé un grand nombre de livres depuis cinquante ans. Lalande ajoute qu'il veut référencer ces ouvrages sans pour autant faire œuvre d'érudition.

pourray bientost donner une notice des ouvrages faits par des medecins de la facultée (...)²⁰⁸¹. »

Lettre exigeant, favorable à la méritocratie, le Bernois développe une compréhension hiérarchisée de la production scientifique et des auteurs français. Son jugement sur la médecine française est assez partagé, sans doute en partie influencé par ses correspondants qui le renseignent sur la considération dont jouissent les auteurs contemporains. Alors que le 17 janvier 1752, Chomel attire l'attention de Haller sur deux thèses, celles de Dubois et de Anne, qu'il distingue du reste du paquet qu'il lui envoie, il s'avère que le Bernois retient effectivement celle de Dubois dans la collection de thèses médico-pratiques qu'il publie plusieurs années après²⁰⁸². Comme pour la production littéraire, Haller différencie dans son appréhension de la médecine française un niveau d'ensemble et celui de chaque auteur. Antoine Portal, dont l'ouvrage d'histoire de l'anatomie est loin d'être excellent, est desservi par son incapacité à lire les auteurs étrangers, péché si courant en France²⁰⁸³. Toutefois, son écrit reste meilleur que l'ensemble de la production du pays, et Haller admet s'en être servi pour composer sa *Bibliotheca chirurgica*²⁰⁸⁴. L'Hélvète est capable des mêmes nuances concernant la chirurgie. Au cours de la recension sévère de la *Splanchnologie* de René-Jacques Croissant de Garengot, parue dans la *Bibliothèque Raisonnée*, il concède : « Ce n'est pas qu'on veuille condamner des Corps entiers, rien n'empêche qu'un génie supérieur ne s'élève dans le sein de la Chirurgie (...). Qu'il paroisse ce génie, & nous serons les premiers à lui rendre justice, comme nous la rendons au mérite de Mr. Morand²⁰⁸⁵. »

Les nuances qui teintent l'appréhension de la production intellectuelle française chez Haller sont symptomatiques de la diversité des Lumières. La Mettrie n'est pas Voltaire, Gouan n'est pas Jussieu et Thiery n'est pas Sénac. Tous sont pourtant des hommes des Lumières qui revendiquent le statut de Républicain des Lettres. Il semble bien aussi que l'appréciation que porte Haller sur les auteurs français se fasse plus favorable lorsqu'il s'aperçoit qu'ils acquiescent à ses vues. Cet état d'esprit est manifeste dans une lettre adressée à Tissot : « Je suis fort content de Pouteau, que je Vous ai renvoyé beaucoup plus que de ce

²⁰⁸¹ Lettre de Chomel à Haller, le 1^{er} mai 1754.

²⁰⁸² J. Baptiste Dubois, « Non ergo colicis figulis venae sectio », Parisii 1751. & item 1756. 26. Febr., *Disp. ad morb.*, Bd. 3 (1757), N°85, p. 277-291.

²⁰⁸³ C. Profos, „Gegründete Kritik“..., *op. cit.*, p. 260. Même en anatomie, les Français ne brillent pas et négligent le travail des savants allemands.

²⁰⁸⁴ Lettres de Haller à Tissot des 31 août 1770, 18 septembre 1770 et 13 avril 1773. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 327 ; p. 328 ; p. 370. Bien qu'Haller ne mentionne pas le titre de l'ouvrage, la lettre que lui adresse Antoine Portal le 17 août 1770 invite à penser qu'il s'agit de l'*Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* par M. Portal, Paris, 1770-1773.

²⁰⁸⁵ « Splanchnologie, ou l'Anatomie des viscères... », *art. cit.*, p. 274.

que je reçois communement de France. (...) Je le suis beaucoup moins de notre ami Sauvages²⁰⁸⁶. » Les dissensions entre Haller et Sauvages sont connues, et la lecture des *Mélanges de Chirurgie* (1760) de Claude Pouteau (1724-1775), docteur en médecine et en chirurgie, montre que l'ancien médecin chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon se prononce en faveur du Bernois, dont il confirme les expériences prouvant l'insensibilité de la membrane du péricrane ou celle des parties tendineuses et aponévrotiques²⁰⁸⁷, laissant ainsi plus de liberté aux chirurgiens qui veulent procéder à leur ligature. Pouteau a intégré les observations et les expériences de Haller qu'il présente comme les pièces d'un savoir vérifié et sanctionné. Par conséquent, il n'est certainement pas anodin qu'après avoir appris les critiques dont est victime cet auteur, Haller s'inquiète auprès de Gilibert du nom de son détracteur²⁰⁸⁸.

Tout en gardant à l'esprit que Haller, médecin de son temps, reste suspicieux face aux prétentions de la chirurgie, celle-ci occupe une place particulière dans la lecture qu'il fait des travaux français²⁰⁸⁹. Il déplore certes que les chirurgiens ne soient pas assez instruits, et qu'ils ne lisent pas assez les langues savantes et les grands auteurs, si bien qu'ils pensent découvrir des choses déjà établies ou qu'il aurait convenu de réfuter. Le Bernois fait part de ses réserves au cours de la recension de la *Splanchnologie* : « Les Chirurgiens (...) n'ont lu d'ordinaire que peu de Livres écrits en leur Langue (...), & fort souvent, à Paris même, leur Anatomie n'est qu'un art de dégraisser les Muscles²⁰⁹⁰. » Mais, en se référant à son expérience de jeunesse et en puisant des informations dans son réseau épistolaire, Haller sent l'importance qu'il convient d'accorder à cette discipline. Par conséquent, il essaie, pour mieux l'expertiser, le savoir-faire des chirurgiens français²⁰⁹¹ : « Il nous a toujours paru, en fréquentant les hôpitaux de France, et en liant des conversations avec des chirurgiens, en lisant même les chefs-d'œuvre de l'art, que cette partie très essentielle de tout l'art de guérir n'est pas traitée avec l'ardeur ni avec le zèle que la partie qui enseigne à se servir de la main. On tâchera de donner dans ce dictionnaire un précis des découvertes nombreuses qui se sont faite en France sur les opérations et sur les conseils salutaires que les chirurgiens de Londres et de Berlin ont donnés pour les médicaments²⁰⁹². » Ainsi, naît une coopération internationale fondée sur des échanges complémentaires qui forment une communauté savante, communauté

²⁰⁸⁶ Lettre de Haller à Tissot, le 9 février 1761. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 111.

²⁰⁸⁷ *Mélanges de chirurgie*, par Claude Pouteau, à Lyon, chez Geoffroy Regnault, 1760, p. 284 ; p. 324.

²⁰⁸⁸ Lettre de Gilibert à Haller, le 1^{er} avril 1772.

²⁰⁸⁹ Voir sa recension « *Splanchnologie*, ou l'Anatomie des viscères... », art. cit.

²⁰⁹⁰ *Ibid.*, p. 273.

²⁰⁹¹ L. Brockliss and C. Jones, *The medical world...*, op. cit., p. 417.

²⁰⁹² Cité par E. Hintzsche, « A. v. Hallers "Prospectus d'un dictionnaire universel de médecine" », *Gesnerus*, 1966, vol. 23, p. 48-54, p. 51.

virtuelle en raison de sa dispersion géographique, mais dont les résultats sont concrètement repérables.

D'une façon générale, Haller ne néglige pas les expériences et les observations que lui transmettent d'autres médecins pour enrichir sa pratique²⁰⁹³. Mais, véritable médiateur, il tient à diffuser ce savoir et à le rendre directement et plus facilement utilisable. Dans les *Elementa physiologiae*, qu'il conçoit comme un outil de savoir objectif, il expose des conceptions étrangères à la sienne, tandis que les expériences de Berdot, de Housset et Bordenave, favorables à son point de vue, sont intégrées dans les mémoires sur l'irritabilité²⁰⁹⁴. Haller est perçu et utilisé comme un intermédiaire entre la France et différents espaces européens : en 1767, Giovanni Antonio Scopoli, professeur de chimie et de métallurgie à Irija en Slovénie, lui demande des renseignements sur la lutte des épizooties telle qu'elle est préconisée par l'école vétérinaire de Lyon²⁰⁹⁵. De même, intéressé par le texte de Housset *Sur la convulsivité*, Tissot s'inquiète de savoir s'il doit être imprimé²⁰⁹⁶. Les nombreuses références à Thiery dans la correspondance entre Haller et le Lausannois révèlent que le Bernois sert d'intermédiaire entre les deux confrères ; sur l'ensemble de ses correspondants français, c'est d'ailleurs à Thiery auquel il fait le plus de références auprès de ses autres interlocuteurs. Profitant des interconnexions entre ses réseaux, Haller rapporte par exemple à Somis la position du Parisien sur l'inoculation.

Le contact avec de nouveaux réseaux et d'autres milieux intellectuels, facilité par des intermédiaires de l'envergure de Haller, participent à l'élargissement du savoir. Les informations circulent de correspondance en correspondance, mais aussi de périodique en correspondance. Haller relate, souvent brièvement, à son ancien compagnon de voyage Gessner, les informations qui lui parviennent de France, en particulier les thèmes des lettres de Thiery²⁰⁹⁷. Haller fait également passer des savoirs thérapeutiques : il informe Tissot,

²⁰⁹³ Urs Boschung, « Praktische Medizin », dans *Albrecht von Haller, Leben...*, op. cit., p. 274-291, p. 284-285.

²⁰⁹⁴ « Expérience de [David-Charles-Emmanuel] Berdot ...: communiquée [sic] en manuscrit », dans *Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal*, par ... Alb. de Haller, 4 vol., Lausanne, Bousquet ; Paris, Durand ; [puis] Lausanne, Sigismond D'Arnay, 1756-1760, vol. 2, N°14, p. 311-314.

« Expériences de M. Housset: lettres adressées à Monsieur de Haller par Mr. [Etienne-Jean-Pierre] Housset, Auxerre le 20. Decemb. 1756 », dans *ibid.*, vol. 2, N°15, p. 315-421.

« Remarques sur l'insensibilité de quelques parties établie par la pratique, par Mr. [Toussaint] Bordenave », dans *ibid.*, vol. 3, N° 19, p. 245-268.

²⁰⁹⁵ Lettre de Scopoli à Haller, le 20 avril 1767. Citée dans M. Stuber, « “Vous ignorez que je suis cultivateur”... », dans *Hallers Netz...*, op. cit., p. 520.

²⁰⁹⁶ Lettre de Tissot à Haller, le 17 août 1760. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 106.

²⁰⁹⁷ Dans son courrier du 1^{er} mars 1755, Haller annonce à Gessner qu'il va lui faire parvenir des ouvrages dont son ami peut avoir l'utilité : « C'est également le cas de Thiery dont la thèse contre la vaisselle en cuivre est l'occasion d'un grand changement dans l'usage de la vaisselle. » ; « Idem est Thiery, cujus dissertatio adversus cuprea vasa magnae in suppellectile mutationi occasionem dedit. » *Albrecht von Hallers Briefe an Johannes Gesner...*, op. cit., p. 229.

praticien toujours à l'affût de nouveaux remèdes, que Thiery lui a écrit qu'on a conclu à Paris que la belladone est un échec contre le cancer²⁰⁹⁸ ou que la ciguë n'a pas toujours les effets annoncés par M. Störk²⁰⁹⁹. Il rend compte à Caldani du long travail publié par Lassone sur les artères dans les mémoires de l'Académie de Paris de l'année 1756²¹⁰⁰ ou du « trez bon memoire » qu'il a reçu de Lafosse²¹⁰¹. Dans une même perspective, Haller informe Morgagni des informations et des parutions qui lui parviennent de France²¹⁰². D'ailleurs, des lettres invitent à la discussion, à l'image de celle que Portal lui envoie le 23 octobre 1774 : « Les chirurgiens de paris viennent de publier un volume in 4° sur l'histoire de la chirurgie ils pensent differament de vous sur les ouvrages de Leclerc et de Freind, ils pretendent que l'histoire qu'ils ont publiée est egalemt mal faite, ils veulent qu'hypocrate ait été chirurgien aretée celse ont aussi cultivée la chirurgie et ils les revendiquent comme leurs patrons. » Antichambre des querelles publiques, la lettre est donc un maillon de la production du savoir. Ayant reçu la dissertation de Haller sur l'irritabilité, Ferrein approuve ses études de vivisection et l'encourage à poursuivre ses expériences car la matière nécessite encore beaucoup de travail²¹⁰³. De même, bien que favorable à la théorie de l'irritabilité annoncée par Haller, Thiery n'y acquiesce pas sans aiguiller son ami vers ce qu'il doit encore travailler et définir²¹⁰⁴.

Enfin, on peut lire en filigrane des échanges entre Haller et ses correspondants français, qu'ils se partagent des savoirs géographiquement constitués. Les propos tenus de part et d'autre laissent entrevoir une localisation des pratiques médicales : « Les apoticairees Allemands passent pour habiles ; les françois ne sont pas dans la meme reputation²¹⁰⁵. » Mais, c'est un fait établi, la mobilité des savants accélère les transferts techniques²¹⁰⁶. A Paris, Haller se familiarise avec la méthode de préparation topographique de Winslow, ce qui l'aide

²⁰⁹⁸ Lettre de Haller à Tissot, le 10 janvier 1758. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 61.

²⁰⁹⁹ Lettre de Haller à Tissot, le 25 août 1760. *Ibid.*, p. 107.

²¹⁰⁰ Lettre de Haller à Caldani, le 28 septembre 1762. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, op. cit., p. 121.

²¹⁰¹ Lettre de Haller à Bonnet, le 27 juillet 1773. *The correspondence...*, op. cit., p. 1092.

²¹⁰² Alors que Chomel lui fait part des travaux de Petit et de Tarin, Haller rapporte ces appréciations à Morgagni dans son courrier du 3 mai 1752. Lettre de Haller à Morgagni du 17 juillet 1754 : son ami Bertin lui a envoyé son *Traité d'ostéologie* (1754). *Albrecht von Haller - Giambattista Morgagni...*, op. cit., p. 38 ; p. 55.

²¹⁰³ Lettre d'Antoine Ferrein à Haller, novembre 1751 : « vous ne pouvez rien faire de mieux que de renouveler les experiences sur les animaux vivans. je sais par moi-même qu'il y a encore beaucoup d'erreurs et de grands vuides a remplir. »

²¹⁰⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 27 décembre 1751. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 126-127.

²¹⁰⁵ Lettre de Haller à Bonnet, le 26 juin 1759. *The correspondence...*, op. cit., p. 169.

²¹⁰⁶ Pierre Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », dans *Enseignement et diffusion...*, op. cit. Le rôle des relations internationales est fondamental pour la diffusion des connaissances médicales et l'appropriation de techniques chirurgicales, les conflits avec la Grande-Bretagne n'empêchant pas que ce soit avec elle que la France échange le plus de connaissances, de techniques.

plus tard dans ses études de vaisseaux²¹⁰⁷. Ce savoir technique des Français est d'ailleurs confirmé par Caldani qui, à l'occasion de la découverte de Ferrein qui a trouvé des vaisseaux lymphatiques vides, rappelle que les Français réussissent depuis longtemps les injections dans les vaisseaux²¹⁰⁸. De même, les échanges avec Daviel sur l'opération de la cataracte aboutissent au transfert concret d'une connaissance technique.

Sous le couvert d'un discours commun aux élites européennes éclairées, il existe une variété de contextes régionaux. L'articulation, que nous avons déjà notée, entre le cosmopolitisme et l'attachement à des valeurs locales se retrouve dans la figure du médecin. Le sentiment du lettré qui doit travailler pour le bien public revêt la forme d'une préoccupation transnationale, pensons aux échanges sur les épizooties, l'inoculation ou la culture du sel. Mais il se double de la prétention à faire connaître et respecter l'ingéniosité et les qualités intellectuelles et sociales propres aux Helvètes.

2- Emprunts et acculturation de l'œuvre et des compétences de Haller en France

Tournons nous désormais vers les auteurs français qui sont nombreux à donner des marques de la résonance des œuvres scientifiques, littéraires ou politiques de Haller dans leurs propres écrits. Mirabeau le cite dans une lettre à sa femme²¹⁰⁹, tandis que Diderot prétend lui devoir sa curiosité pour la physiologie²¹¹⁰. Des études menées sur des auteurs ou des groupes de lettrés particuliers montrent que l'influence exercée par Haller sur ses contemporains français est large et diversifiée. La lecture de ses poèmes, comme celle des textes de Gessner, aurait ainsi grandement contribué à rendre le goût de Fréron plus audacieux²¹¹¹. Haller forme avec Boerhaave et van Swieten le trio de médecins qui influencent le plus fortement la vie

²¹⁰⁷ E. Hintzsche, « Einige kritische Bemerkungen... », *art. cit.*, p. 7.

²¹⁰⁸ Lettre de Caldani à Haller, le 29 juin 1759. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, *op. cit.*, p. 64-65.

²¹⁰⁹ Honoré-Gabriel Riqueti Mirabeau, *Lettres originales de Mirabeau : écrites du donjon de Vincennes, pendant les années 1777, 1778, 1779 et 1780, contenant tous les détails sur sa vie privée, ses malheurs et ses amours avec Sophie Ruffei, marquise de Monnier*, recueillies par P. Manuel, Paris, J.-B. Garnery, 1792, p. 118 : « Haller a dit, en parlant de l'éternité. La pensée dans son vol rapide, plus prompte cent fois que le vent, le son, le tems, les ailes même de la lumière, se fatigue à te parcourir et désespère d'atteindre jamais tes limites. Cette image sublime, qui semble donner la mesure la moins imparfaite de l'infini même, nous donne la clef de toutes les rêveries humaines sur la mort. »

²¹¹⁰ Denis Diderot, *Elémens de phisiologie*, 1778, « Avertissement » : « En lisant les ouvrages du Baron de Haller M^r x.x.x. conçut le projet de rédiger des elemens de Physiologie ».

²¹¹¹ Jacqueline Briard-Millérioux, *L'esthétique d'Élie-Catherine Fréron (1739-1779). Littérature et critique au XVIII^e siècle*, Paris, P.U.F., 1985, p. 209.

médicale alsacienne du XVIII^e siècle²¹¹². Les répercussions sur le vitalisme de Montpellier de la diffusion de ses écrits sur l'irritabilité et la sensibilité ont été démontrées. Cependant, le chemin qui va des marques d'une audience manifeste aux emprunts, passifs ou explicitement revendiqués, que les Français font à sa pensée et à ses ouvrages, reste encore à reconstituer.

a- La consultation du médecin, du botaniste et de l'érudit

Commençons par les catalogues des bibliothèques des lettrés, riches d'enseignement sur la diffusion des auteurs. Les Jussieu possèdent de nombreux livres et mémoires de Haller, dont ses principaux titres de botaniques, quelques-uns de ses écrits d'anatomie et même une copie de son *Catalogus herbarii amplissimi* dont il avait fait don en personne à Philibert Commerson²¹¹³. Le prospectus de la vente de la bibliothèque de Le Cat indique, sans en détailler les titres, que le chirurgien avait acquis les principaux ouvrages de son adversaire²¹¹⁴, fondant ses critiques sur une lecture approfondie de ses travaux. En compagnie des plus illustres médecins de son époque, Haller figure également dans la bibliothèque de Dortous de Mairan²¹¹⁵. La présence des principaux titres de l'œuvre d'un savant dans différentes bibliothèques n'est pas seulement le signe d'une lecture potentielle, elle amène également à réfléchir sur les processus de sa réception²¹¹⁶. L'attrait qu'exerce leur vente, la diffusion de leurs catalogues d'inventaire, et surtout le fait de nombreuses personnalités scientifiques aient accès à ces bibliothèques privées - Linné vient travailler dans celle des Jussieu - rappellent qu'elles sont tout autant des lieux de concentration que des pôles de diffusion du savoir.

Précisons de surcroît, qu'en annonçant souvent ses travaux à l'avance, Haller en encourage indirectement l'émission en France. C'est un trait de sa pratique épistolaire qui le distingue de certains de ses contemporains. Haller, contrairement à Morgagni par exemple, qui parle peu de lui-même et de ses travaux²¹¹⁷, n'hésite jamais à énumérer ses écrits, ses

²¹¹² R. Burguin et A. Wackenheim, « Etapes strasbourgeoises dans l'élaboration de la médecine européenne. Trois maîtres à penser pour les médecins alsaciens au XVIII^e siècle », *Journal de médecine de Strasbourg*, mai 1989, p. 299-302 ; juin 1989, p. 361-362 ; juillet 1989, p. 419-422.

²¹¹³ *Catalogue de la bibliothèque scientifique de MM. de Jussieu*, Paris, Henri Labitte Libraire, 1857.

²¹¹⁴ *Catalogue Le Cat (Dr). Vente 19 avril 1773*, Bibliothèque Municipale de Rouen, N-m-m-79.

²¹¹⁵ Daniel Roche, « Un savant et sa bibliothèque au XVIII^e siècle : les livres de Jean-Jacques Dortous de Mairan, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Béziers », dans *L'Europe des Lumières*, op. cit..

²¹¹⁶ G. Rudolph, « Le traité, l'essai, le compte rendu scientifique », dans *L'aube de la modernité...*, op. cit., p. 413.

²¹¹⁷ Erich Hintzsche constate que les deux hommes procèdent différemment dans leurs échanges. *Albrecht von Haller - Giambattista Morgagni...*, op. cit., p. 119.

chantiers de recherche²¹¹⁸ et à réclamer les ouvrages dont il a besoin. Il s'avance même souvent dans les conclusions de ses travaux pourtant inachevés, signe que la correspondance est une oreille de la collaboration et de la production du savoir. Sans qu'il soit toujours aisé de reconnaître une véritable stratégie de diffusion de ses textes, il n'en apparaît pas moins qu'il sélectionne ce qui lui semble le plus utile d'envoyer à ses confrères étrangers. En ce sens, il destine à la Société Royale de Médecine « divers extraits des registres du bureau de Santé de Berne, la description d'une petite-vérole qui a régné en 1776, et des réflexions sur les moyens de détruire l'épizootie²¹¹⁹. »

Ainsi, la France est un pôle d'accueil et de transmission de la pensée de Haller ; son *De partibus corporis humani sensilibus et irritabilibus* est publié en Italie mais c'est en français qu'on le traduit²¹²⁰. En 1772, Haller peut écrire que depuis vingt ans on a refait ses expériences et commenté ses thèses dans toute l'Europe, et il apparaît que leur résonance est particulièrement forte en France. Alors qu'au XVIIIe siècle, soutenir une thèse de médecine consiste fréquemment à faire la critique d'ouvrages déjà publiés, le caractère polémique de la théorie sur l'irritabilité de Haller explique que ses travaux soient l'objet de thèses françaises qui en confirment ou en réfutent les conclusions. Toutefois, il semble bien que si Haller a tenté de faire acquérir à sa théorie sur l'irritabilité une place importante en France, rivalisant notamment avec les théories en vigueur à l'université de Montpellier, il s'avère que les médecins français ne lui accordent pas l'importance espérée. Pour leur part, les chirurgiens français réitérent ses expériences, et plusieurs confirment ses vues. Ainsi, Arthaud et Hoin, un chirurgien de Dijon qui n'appartient pas au cercle de ses correspondants, prouvent l'insensibilité des tendons²¹²¹.

Les médecins du royaume reconnaissent de son vivant la dette que lui doivent la physiologie et la pratique expérimentale²¹²². Chomel lui rappelle combien il a fait progresser la médecine : « les observations que vous donnez sur les maladies nouvelles sont très utiles et

²¹¹⁸ « J'ay reçu (...) la traduction de vos beaux mémoires sur le Sang et la circulation (...) quoique vous eussiez déjà eu la complaisance de m'en communiquer par lettres plusieurs idées (...). », lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 123.

²¹¹⁹ « Eloges historiques : Haller », *Œuvres de Félix Vicq d'Azyr, recueillies et publiées avec des notes et un discours sur la vie et les ouvrages* par Jacques Louis Moreau, 6 vol., Paris, chez L. Duprat-Duverger, 1805, vol. 2, p. 304-351, p. 351.

²¹²⁰ Loris Premuda, « Haller und Italien », dans *Albrecht von Haller 1708-1777. Zehn Vorträge...*, op. cit., p. 81-95, p. 82.

²¹²¹ *Von den empfindlichen und reizbaren Teilen des menschlichen Körpers*, deutsch herausgegeben und eingeleitet von Karl Sudhoff, Leipzig, Verlag Johann Ambrosius Barth, 1922, p. 49.

²¹²² Lettre de Chomel à Haller, le 20 juillet 1752. Haller est loué comme le père de la physiologie : « vos expériences sur les animaux vivans repandent un grand jour sur la physiologie ».

tres bien faites continuez Monsieur et vivez, la Medecine vous doit beaucoup et nous jouissons du fruit de vos travaux²¹²³ »²¹²⁴. Et puis, quelquefois, comme tous les médecins en vue en Europe, Haller est consulté de France par correspondance. Certains des patients qui profitent de ses connaissances et de son expérience thérapeutiques sont célèbres et s'adressent directement à lui, pensons à Condorcet²¹²⁵. D'autres sont des inconnus qui passent par un intermédiaire pour obtenir ses conseils. C'est le cas d'un certain M. Grand de Paris qui le rétribue d'un louis d'or par la voie de Tissot²¹²⁶. A Rast de Maupas qui désire de l'aide pour soigner un patient, Haller recommande de traiter les nerfs par de la valériane, de l'aloès ou de la spica-celtica, tout en ajoutant que les consultations à distance n'équivaudront jamais l'observation directe « des médecins présents qui voient eux-mêmes et qui peuvent se plier aux changements et aux progrès d'une maladie²¹²⁷. »

Plus généralement, l'universalité des talents de Haller est reconnue en France et lui donne des disciples²¹²⁸. Son oeuvre immense subjugué les esprits français - citons Portal qui lui rapporte l'émerveillement de Joseph Lieutaud et de Lassone face à sa capacité de travail - et permet à chacun d'y trouver une référence en fonction de son propre champ de recherches. Thiery a « la principale obligation » de sa thèse sur les maladies du tissu cellulaire aux ouvrages de Haller et il avoue à celui-ci : « l'étendue et l'importance de ce tissu singulier ne m'ayant jamais été si bien connues que depuis la publication de votre Physiologie²¹²⁹. » Les déclarations de ses nombreux émules contiennent une part évidente de rhétorique, et elles ne sont pas dépourvues d'arrière-pensées. Thiery, par exemple, tente à plusieurs reprises de tirer avantage des entreprises de publication de Haller. Il accompagne l'envoi de deux de ses thèses de la suggestion suivante : « Au reste si ces deux thèses vous en paroissent dignes, vous êtes le maître, Monsieur, de les insérer dans les recueils que vous publiez, et même les autres si

²¹²³ Lettre de Chomel à Haller, le 8 juin 1751.

²¹²⁴ Voir également la lettre de Chomel à Haller du 8 octobre 1751 : « j'aurois été le voir pour avoir le plaisir de m'entretenir avec lui de vos travaux et de vos expériences sur les animaux vivans, il y a beaucoup à apprendre par l'anatomie comparée car la dissection des cadavres et souvent bien infidèle, et combien de fois avons-nous eu la douleur de n'apprendre rien du tout par l'ouverture de cadavres qui avoient essayés les plus terribles maladies. »

²¹²⁵ Lettre de Condorcet à Haller, le 15 octobre 1773.

²¹²⁶ Lettre de Tissot à Haller, le 3 janvier 1760. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 92. Haller répond d'ailleurs qu'il ne se fait pas toujours rétribuer et qu'il ne fixe pas de prix aux consultations.

²¹²⁷ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 31 mars 1765. *Correspondance inédite de Albert de Haller...*, op. cit., p. 7.

²¹²⁸ Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 123. Notons que sur l'enveloppe du courrier qu'envoie Chomel à Haller le 21 septembre 1752, l'énumération de ses fonctions permet d'honorer la multitude de ses talents puisqu'il l'adresse à : « Monsieur Haller Professeur d'anatomie de chirurgie de botanique A Gottingen ».

²¹²⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 26 octobre 1751. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 129.

vous le trouvez convenable²¹³⁰. » Le dessein du Parisien est clair car quelques années plus tard, il réitère l'opération. Inquiet à l'idée que Haller n'ait pas reçu le paquet de thèses qu'il lui a destiné, Thiery lui écrit : « le petit envoi de thèses (...) contient (...) les 2 miennes l'une sur le T[issu] Cell[ulaire], l'autre sur un système de fièvres que je vous envoyois, à tout hasard, au cas que vous eussiez quelque vuide à remplir dans votre Collection²¹³¹. »

L'économie des réseaux montre que les échanges de savoirs se font en partie dans l'espoir de bénéficier d'un nouveau capital relationnel, ainsi que dans celui d'accroître sa crédibilité et sa réputation. Gilibert tire du dense maillage relationnel tissé par Haller au travers de toute l'Europe savante, un avantage matériel non négligeable, puisque le Bernois lui obtient la place de directeur de l'Ecole de médecine comparée de Grodno²¹³². Un libraire de Strasbourg s'appuie sur le jugement favorable émis par Haller dans son *Methodus* pour en commander une traduction latine auprès d'un certain médecin du nom de Roth²¹³³. En l'annonçant au Bernois et en lui suggérant de « l'honorer d'une place dans [sa] Bibliothèque », le libraire espère indirectement obtenir une recommandation qui facilitera la vente de cette publication dans les espaces allemands.

Les réseaux mettent en lumière l'homogénéité des curiosités qui soudent les savants européens, et c'est en vertu de cette communauté d'intérêts et de l'érudition critique qui forme l'ossature du *Methodus*, des *Bibliotecae* ou des catalogues de dissertations de Haller, que nombre de ses correspondants français requièrent son aide pour la rédaction ou la correction de leurs ouvrages. Plein d'égards pour l'immensité de ses connaissances, Louis Vitet comme Antoine Portal le prennent comme juge de leur œuvre²¹³⁴. Haller est aussi chargé de corriger un manuscrit de Gouan²¹³⁵ ainsi que l'ouvrage sur les fraisiers de Duchesne²¹³⁶. Thiery lui soumet sa thèse en l'autorisant à la rectifier s'il estime bon de la faire imprimer²¹³⁷. Par deux

²¹³⁰ *Idem*.

²¹³¹ Lettre de Thiery à Haller, le 13 mars 1758. *Ibid.*, p. 163. Voir également la lettre de Thiery du 11 avril 1758 à propos de sa thèse sur le tissu cellulaire : « En faisant usage de cette thèse dans votre riche recueil, je vous priois de l'annoncer, Mr, comme une 2^e édition. » Haller y fait effectivement mention dans sa collection de thèses : « Thesis in haec verba, an in celluloso textu frequentius morbi & morborum mutationes ? », Paris, 1757. Dec./ Francisci Thieri. *Disputationes ad morborum historiam et curationem facientes*, quas collegit, edidit et recensuit Albertus Hallerus, Lausannae: sumptibus Sigismundi d'Arnay, 1760, vol. 7, N° 273, p. 855-871.

²¹³² Lettre de Haller à Tissot, le 8 septembre 1756. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 457.

²¹³³ Lettre de Johann Gottfried Bauer à Haller, le 26 septembre 1753. Jacob Benignus Winslow, *Expositio anatomica structurae corporis humani Jac. Benigni Winslow...* e gallico latine versa, cum figuris aeneis earumque explicatione..., Francofurti et Lipsiae: sumptibus J. G. Baueri, 1753.

²¹³⁴ Lettre de Portal à Haller, le 17 août 1770. Lettre de Vitet à Haller, le 8 juillet 1771.

²¹³⁵ Lettre de Haller à Tissot, le 1^{er} novembre 1771. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 339.

²¹³⁶ Lettres de Duchesne à Haller, les 11 mars et 2 août 1770.

²¹³⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 3 avril 1757. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 188.

fois, Dufieu lui demande de relire son traité de physiologie dans l'espoir d'obtenir son approbation, ce que Haller finit par lui promettre d'accomplir en l'espace de huit jours²¹³⁸.

Les Français le consultent pour profiter de son érudition²¹³⁹ et de ses conseils bibliographiques, avant même la parution de ses *Bibliothecae*. D'ailleurs, entraîné par cette érudition, Thiery dialogue avec Haller sur l'histoire de la médecine : soit qu'il compare les vues de son ami sur le rôle des Orientaux dans la découverte de la circulation avec celle de Chardin²¹⁴⁰, soit qu'il commente et corrige son travail : « Je trouve (thèses de pratique T.I, p. 257) que la *plica polonica* fut apportée par les Tartares, l'an 1687. C'est assurément une faute d'impression. Elle a paru en Europe longtemps avant²¹⁴¹. » On façonne l'image d'un gardien de l'histoire de la médecine. Lorsqu'il travaille sur l'inoculation, Thiery demande à Haller des informations sur les sources historiques de la petite vérole²¹⁴². Jean Lafosse veut obtenir des conseils bibliographiques pour perfectionner et compléter son travail de médecine légale²¹⁴³. Les connaissances bibliographiques très étendues de Haller sont également mises à contribution par Thiery qui le prie de lui dresser un état des lieux de la question sur la différence des sexes sur laquelle il se propose de réfléchir : « Si ce sujet mérite que je le traite en grand comme on voudrait m'y engager, quels sont les auteurs qui ont écrit sur ce sujet et quelles recherches il faudrait faire qui n'eussent pas encore été bien faites²¹⁴⁴ »²¹⁴⁵. Haller se révèle être une référence dans plusieurs domaines car le chirurgien Tenon l'interroge pour compléter ses connaissances sur les maladies du bétail : « Il vient de se former à Paris une Société d'agriculture sous l'autorité du roi. On m'a fait l'honneur de jeter les yeux sur moi croyant que je pourrais y être de quelque utilité pour les bestiaux. Nous ne manquons pas d'ouvrages sur les chevaux ; j'en trouve très peu sur les maladies des vaches, des moutons et je connois aucun traité des maladies des cochons ; auriés-vous la bonté de m'indiquer ce qui a

²¹³⁸ Lettre de Dufieu à Haller, le 18 août 1762.

²¹³⁹ C. Profos, „*Gegründete Kritik*“..., *op. cit.*, p. 237. L'érudition est la force de Haller qui, selon l'analyse de Zimmermann, s'en sert comme medium de la connaissance.

²¹⁴⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 123-124. Thiery ne donne pas de précision d'auteur, ni de titre, mais il s'agit, à notre avis, des récits de Jean Chardin et de la relation de ses voyages en Orient et en Perse.

²¹⁴¹ Lettre de Thiery à Haller, le 3 mars 1759. *Ibid.*, p. 184.

²¹⁴² Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. *Ibid.*, p. 125.

²¹⁴³ Lettre de Lafosse à Haller, le 12 février 1773.

²¹⁴⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 25 février 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 135.

²¹⁴⁵ Lettre de Thiery à Haller, le 2 mars 1755. *Ibid.*, p. 143. Thiery lui demande à nouveau des conseils pour son travail car il ne veut pas redire ce qui a déjà été écrit. Il incite donc Haller à lui « donner la liste des livres qu'il faudrait lire à ce sujet. » Dans sa lettre du 26 août 1755, Thiery lui annonce qu'il a des projets pour mener un grand plan de la médecine.

été fait sur ces différents objets²¹⁴⁶? » A ce sujet, Gilibert, l'utilisant comme intermédiaire avec l'*OeG*, marque également son impatience de lire les mémoires qu'il a rédigés sur les blés²¹⁴⁷.

Toutes ces requêtes éclairent les préoccupations d'une communauté savante qui s'interroge tant sur l'intérêt de rédiger une histoire des sciences que sur le fond et la véracité des informations factuelles. C'est donc dans ce sens, que Portal avertit Haller qu'une histoire des chirurgiens de Paris énonce des propositions contraires aux siennes²¹⁴⁸.

Acteur de la production de connaissances scientifiques, Haller participe aussi à leur formalisation. Sa méthode et son érudition doivent aussi profiter aux jeunes médecins français qui, aux dires de Thiery, en lisant le *Methodus* s'épargnent vingt ans de travail²¹⁴⁹. Ce texte est important à une époque où l'on réfléchit beaucoup aux moyens de réformer les études médicales, alors que les universités de médecine ne sont pas encore unifiées²¹⁵⁰. Pour Chomel, le *Methodus* comble une lacune et devrait faire progresser les étudiants, dont le niveau est trop souvent médiocre : « j'attens avec impatience le livre que vous m'annoncez *Methodus Studendi*, ce livre manque, on pourroit aussi l'appeler *Medicinae Candidatus* ; nous n'avons dans ce genre qu'un livre miserable qui est, *Zypei fundamenta Medicinae*, nous sentons tous les jours en examinant nos candidats qu'ils ne savent pas assez de définition, ils n'ont point assez d'ordre, de méthode de netteté dans leurs idées, ils savent de grandes tirades d'anatomie raisonnée sur les fonctions, sur le mouvement sur la respiration et ses usages &c. mais ils ne définissent rien ne distinguent rien un ouvrage de cette nature seroit digne de vous ; nous sommes icy trop occupés par la pratique laborieuse de notre profession pour remplir cet objet et c'est tout ce que nous pouvons faire que de suffire à nos malades et à l'école qui nous occupe beaucoup (...) »²¹⁵¹. » Nonobstant ses propres réserves à l'encontre

²¹⁴⁶ Lettre de Tenon à Haller, le 28 septembre 1761. P. Huard et M.-J. Imbault-Huart, « Trois lettres de René Tenon... », *art. cit.*, p. 488.

²¹⁴⁷ Lettre de Gilibert à Haller, le 19 novembre 1776 : « comme je suis obligé de m'occuper d'agriculture qui a plus d'affinité qu'on ne le pense communément avec l'histoire naturelle, je suis très curieux de lire vos deux mémoires sur les blés, je pense qu'ils seront publiés dans les nouveaux volumes de la société de Berne, dans ce cas j'en pourrai jouir vu que je recueille (sic.) avec soin tout ce qui sort de cette auguste assemblée, si elle desirois connaître la culture dont nos terres sont susceptibles je pourrais d'autant plus facilement la contenter à cet égard que j'ai de très grandes facilités pour les expériences en grand. »

²¹⁴⁸ Lettre de Portal à Haller, le 23 octobre 1774.

²¹⁴⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 25 février 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 133.

²¹⁵⁰ Pour un tableau des facultés de médecine, nous renvoyons à l'ouvrage suivant : *Les universités européennes du XVI^e au XVIII^e siècle...*, *op. cit.*

²¹⁵¹ Lettre de Chomel à Haller, le 7 juin 1750. Chomel fait sûrement référence à *Franc. Zypaei, Fundamenta medicinae physico-anatomica*, Bruxellis, apud A. T'Sertevens, 1731. Editio novissima multo auctior et emendatior.

du *Methodus*²¹⁵², la rigueur de Haller, maillon d'une chaîne de grands auteurs, remporte les suffrages et explique le succès que rencontre l'ouvrage²¹⁵³. Si l'on se réfère à la concomitance des lettres de Chomel et de Thiery, le livre circule au sein de la Faculté de Paris dès la fin de l'année 1751.

La critique et la compilation ne s'excluent pas, tout comme l'attachement à la tradition et le désir de modernité ne sont pas incompatibles²¹⁵⁴. A la suite de Locke, l'homme de science éclairé, conscient de ne jouir que de facultés limitées, estime indispensable de mettre de l'ordre dans les connaissances du passé pour organiser le savoir. La médecine suit alors les grandes tendances du siècle telles que l'érudition historique et systématique²¹⁵⁵. L'érudition ne consiste plus à conserver la mémoire d'une discipline, mais on la dote d'une fin pratique qui est d'apprendre à réfléchir clairement. Les Français considèrent Haller comme un érudit, mais sans toujours voir combien son érudition est critique, et combien son attachement aux détails appartient à sa méthode déductive qui lui permet d'aller au fond des choses²¹⁵⁶. La lecture des ouvrages érudits de Haller suscite d'ailleurs des discussions chez les lettrés français : si Falconet pense que le premier tome des *Elementa* est trop riche en citations, Thiery, plus nuancé, considère que « là-dessus il faut un peu comparer les différents avis²¹⁵⁷. » Les Français analysent l'érudition de Haller comme un trait typique des espaces germaniques. Or, ici aussi à l'heure du changement du baroque aux Lumières, le rôle de l'érudit évolue. On prend conscience des limites du *Polyhistor* et la culture humaniste est moins valorisée. Elle est mise au service de la société, de la politique et de l'administration, les connaissances théoriques étant utilisées à des buts éthiquement définis. De plus, suivant la réflexion initiée par Descartes et son idéal de *claritas* et de *perspicuitas*, les qualités d'utilité et de communicabilité deviennent essentielles pour l'érudition. Celle-ci est vue comme un instrument des Lumières car l'on peut conjointement fonder son jugement sur des connaissances et sur la raison qui mesure le pour et le contre, contre la pédanterie,

²¹⁵² Lettre de Haller à Saussure, le 24 janvier 1764 : « Mon Methodus studendi est de tous mes ouvrages le plus imparfait. Il y a trop et trop peu. » *The correspondence between...*, *op. cit.*, p. 177.

²¹⁵³ Lettre de Chomel à Haller, le 20 juillet 1751 : « votre Methodus Studendi me charme toutes les fois que je l'ouvre, il y a un ordre et une erudition qui m'étonne toujours et ne me surprend pas vos commentaires et vos autres ouvrages m'avoient accoutumés a ces prodiges au nom de dieu cependant ménagez vous (...). »

²¹⁵⁴ Frank Grunert, « Die Pragmatisierung der Gelehrsamkeit. Zum Gelehrsamkeitskonzept von Christian Thomasius und im Thomasianismus », dans *Kultur der Kommunikation...*, *op. cit.*, p. 131-153.

²¹⁵⁵ Renato G. Mazzolini, « Les Lumières de la raison », dans *Histoire de la pensée médicale en Occident*, *op. cit.*, p. 95-96.

²¹⁵⁶ C. Profos, „Gegründete Kritik“..., *op. cit.*, p. 223.

²¹⁵⁷ Lettre de Thiery à Haller, le 13 mars 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 164.

l'hypocrisie et l'athéisme²¹⁵⁸. L'encyclopédisme de Haller n'est plus celui de l'âge baroque : il ne procède pas à une simple accumulation des connaissances, mais il entend au contraire les organiser, les orienter et les classer. Cet encyclopédisme s'accompagne d'une lecture sélective des journaux étrangers : le *Journal des Sçavans*, le *Journal de Trévoux* ou encore le *Mercure de France*. En vertu du rôle pédagogique qu'il attribue à l'érudition, Haller éprouve donc le besoin de se justifier et de se défendre du reproche de Sénac qui l'accuse d'avoir compilé les textes d'autres auteurs dans ses commentaires de Boerhaave²¹⁵⁹.

b- L'indispensable décloisonnement des savoirs

Les relations épistolaires sont motivées par le besoin réciproque d'informations, qui, lorsqu'il se conjugue à d'évidentes affinités intellectuelles, pérennise la correspondance. Pour Thiery, la correspondance avec le savant bernois se révèle être très féconde, et il reconnaît explicitement la part d'influence des écrits de Haller sur ses propres travaux²¹⁶⁰. A force de commercer avec lui, le Parisien prétend se prendre de goût pour les productions allemandes : il confie faire venir les *Acta eruditorum* et inciter des confrères français à lire les productions de Michaelis de Göttingen²¹⁶¹. Ceci fait d'ailleurs écho à une requête formulée par Le Cat : « Je ne connois point les memoires de l'Academie de Gottingue, et vous me ferés grand plaisir de me les procurer ou de m'indiquer quelque Libraire à Paris qui les vende ; je les lirai avec d'autant plus d'empressement que je soupçonne qu'ils sont pleins de vos œuvres²¹⁶². »

De plus, certains sujets nécessitent une collaboration plus étroite, comme lorsqu'à l'automne 1758, la Suisse connaît une épidémie de fièvre qui gagne ensuite la France²¹⁶³. En l'informant de dissertations issues d'espaces germaniques, Haller élargit le champ référentiel de Thiery et l'aide donc concrètement à rédiger son travail sur l'inoculation : « Je vous suis sensiblement obligé, Monsieur, et j'accepte avec grand plaisir l'offre que vous voulez bien me faire de me donner les notices que votre mémoire vous fournira sur la petite vérole et son

²¹⁵⁸ Gunter E. Grimm, « Vom Schulfuchs zum Menschheitslehrer. Zum Wandel des Gelehrtentums zwischen Barock und Aufklärung », dans *Über den Prozess der Aufklärung...*, op. cit., p. 14-38.

²¹⁵⁹ *Albrecht von Haller in Göttingen...*, op. cit., p. 81.

²¹⁶⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 26 octobre 1751. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 129.

²¹⁶¹ Lettre de Thiery à Haller, le 5 mai 1762. *Ibid.*, p. 228.

²¹⁶² Lettre de Le Cat à Haller, le 6 novembre 1753.

²¹⁶³ Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1758. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 171.

origine. & j'ai fait chercher la dissertation de Mr. Reiske que vous m'indiquez, et n'ai pu la trouver. Je seray fort aise de la lire dans votre recueil²¹⁶⁴. »

La complémentarité géographique des réseaux permet l'interconnexion de plusieurs pôles de savoir et accélère les flux de connaissances entre des espaces parfois mal reliés. A l'occasion du voyage de Thiery en Espagne, ses lettres se transforment en relais de ce type puisqu'il décrit à Haller les formes de fièvres typiques du sud de l'Europe²¹⁶⁵. En contrepartie, le Parisien demande à son ami de le renseigner sur les cas de *plica polonica* qu'il a pu observer pendant son séjour en Allemagne²¹⁶⁶. La mobilité et la dispersion géographique des correspondants permettent de combler les manques de sa propre expérience. Thiery est à même d'instruire Haller des caractères climatiques et médicaux de l'Espagne et de l'Italie, mais en échange son ami doit lui fournir des informations venant du nord de l'Europe. Très sensible à l'influence de l'environnement dans le développement des maladies, Thiery interroge Haller sur les manifestations du rachitis, en Allemagne, en Suisse et en Hollande, c'est-à-dire dans les endroits où il a voyagé et résidé^{2167 2168}. C'est également dans cette perspective, qu'en lisant les observations de Haller sur les Alpes, Thiery souhaite les comparer avec la formation des Pyrénées²¹⁶⁹.

L'existence de cette relation complémentaire se fonde sur la mise en communication d'espaces différents : l'on peut en tirer une expérience étrangère qui vient compléter son propre fonds de connaissances. L'on voit donc ici une des raisons de l'affirmation d'une communauté savante qui a besoin d'un échange de données factuelles très régulier et de comptes rendus d'observations locales, et ce d'autant plus que toute prétention de savoir universel n'est plus qu'un leurre et que les frontières entre les disciplines s'affinent. Le savoir médical se contruit par la confrontation et l'accumulation d'observations sur des cas

²¹⁶⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 27 novembre 1756. *Ibid.*, p. 151.

²¹⁶⁵ Lettres de Thiery à Haller, le 28 juin 1753 et le 9 mars 1754. Thiery porte un regard sévère sur la vie intellectuelle et politique espagnole. Les sciences n'y sont pas encouragées par le pouvoir : « L'état de la medecine en ce pais ci [asturies] est aisé a vous decrire, monsieur, il n'y a point ici d'anatomie, ni dans toute l'Espagne, à moins qu'on ne veuille citer un cours que je fais dans cette capitale pour les chirurgiens, et de quelques semaines. de la chymie aucune : cependant la nation semble vouloir s'éveiller. Le Roy a ordonné depuis 3 jours un jardin de Botanique. on a fait venir de paris de jeunes gens pour elever un Laboratoire de chymie. »

²¹⁶⁶ Lettre de Thiery, le 3 mars 1759. *Ibid.*, p. 183. L'article « Plica polonica », paru dans le douzième tome de l'*Encyclopédie*, nous apprend que cette maladie douloureuse se manifeste par de violentes convulsions et un entrelacement inextricable des cheveux et des poils.

²¹⁶⁷ Lettre de Thiery, le 27 décembre 1759. *Ibid.*, p. 187 : « Il n'est que trop commun ici. L'avés vous quelquefois observé en Suisse, en Hollande, ou en Allemagne (...) »

²¹⁶⁸ « L'hydropisie étant assés commune en Suisse, je serois bien aise de savoir les observations que vous avés pu faire la dessus. Quels sont vos remèdes les plus accredités. Connoissés vous, Mr. des signes et une méthode particulière pour l'hydropisie enkystée. », lettre de Thiery à Haller, le 7 juillet 1763. *Ibid.*, p.238.

²¹⁶⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 25 août 1760. *Ibid.*, p. 199.

particuliers que Thiery se charge de transmettre à Haller²¹⁷⁰. Car comme ce dernier, le Parisien justifie ses observations par le nombre : il avance par exemple qu'il y a bien plusieurs sortes de poulx, comme cent médecins espagnols le lui ont montré²¹⁷¹. En médecine, les progrès découlent de la collection, la juxtaposition et la comparaison d'expériences locales et de traitements qui diffèrent d'une région à l'autre. C'est pourquoi Thiery rapporte à Haller la description de M. de Combalusier du traitement donné à l'Hôpital de la Charité aux malades touchés par la colique des peintres ou des métaux²¹⁷², ou qu'il lui fait part des comptes rendus sur les cancers transmis par un correspondant londonien²¹⁷³. Haller constate également que le degré de gravité d'une maladie diffère d'une région à l'autre, et pour renseigner Rast de Maupas sur la petite vérole, il note : « Les maladies aiguës sont beaucoup plus malignes dans la Basse-Saxe qu'en Suisse²¹⁷⁴. »

L'extension des connaissances médicales passent par la confrontation des points de vue et des observations empiriques, et à ce titre un thème récurrent des lettres de Haller est source de réflexions, de discussions et de diagnostics : celui de sa santé, sur laquelle le Bernois aime s'attarder²¹⁷⁵. Il se rapproche en cela de Voltaire et d'autres contemporains, dont l'hypocondrie est symptomatique des préoccupations du temps, la conservation d'une bonne santé étant étroitement liée dans la conception des Lumières à la félicité sociale²¹⁷⁶. Le cas des patients célèbres est exposé, développé et analysé. Il est souvent présenté comme exemplaire, les médecins qui observent sur eux-mêmes l'effet de certains médicaments étant les sujets les plus intéressants, puisqu'ils sont en mesure d'exprimer et d'analyser leurs symptômes avec le vocabulaire des gens de l'art²¹⁷⁷. Haller veut donc faire parvenir à Rast de Maupas « une copie de [s]on mémoire sur l'opium, dressé sur [s]on expérience, en ayant usé depuis trois ans presque journellement²¹⁷⁸. » Pour Gilibert, ce mémoire ne peut qu'être très utile aux praticiens qui se heurtent à la variété des réactions des patients qui prennent de l'opium, sans qu'une théorie puisse les éclairer²¹⁷⁹. La *Gazette de Santé* se sert de la maladie

²¹⁷⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 27 janvier 1758. *Ibid.*, p. 160.

²¹⁷¹ Lettre de Thiery à Haller, le 8 mars 1757. *Ibid.*, p. 157.

²¹⁷² Lettre de Thiery à Haller, le 15 mai 1761. *Ibid.*, p. 209.

²¹⁷³ Lettre de Thiery à Haller, le 11 octobre 1757. *Ibid.*, p. 154.

²¹⁷⁴ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 6 mars 1764. *Correspondance inédite de Albert de Haller...*, op. cit., p. 6.

²¹⁷⁵ Voir les lettres de Chomel, de Thiery ou celle de Gilibert, le 24 mai 1772.

²¹⁷⁶ L. Brockliss and C. Jones, *The medical world...*, op. cit., p. 378.

²¹⁷⁷ *Gazette de Santé*, du jeudi 26 juin 1777, n°26, p. 102-103.

²¹⁷⁸ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 14 février 1777. *Correspondance inédite de Albert de Haller...*, op. cit., p. 16. Il s'agit de son « Commentatio de opii in corpus humanum efficacia recitata d. XVI. Nov. MDCCCLXXVI » publié dans les *Novi Commentarii Societatis Regiae Scientiarum Gottingensis* (T. VII ad. A 1776) à Göttingen en 1777.

²¹⁷⁹ Lettre de Gilibert à Haller, le 19 novembre 1776.

de Haller et de la recension qu'il en a faite dans son *De opii in corpus humanum efficacia*, pour voir les effets qu'entraîne un usage répété de l'opium. Le périodique reprend les conclusions du mémoire de Haller en les détaillant et en énonçant sa propre opinion : « Nous ajouterons seulement que nous croyons que cette affection est une maladie nerveuse, dont le principe irritant se porte principalement sur les voies urinaires (...) »²¹⁸⁰.

A ce propos, on constate à nouveau que le canal informatif des périodiques fonctionne bien, car à la suite de l'article de la *Gazette de Santé*, Jean-Marie Gamet, un chirurgien et anatomiste jusqu'alors inconnu de Haller, lui écrit pour lui conseiller un remède de sa composition²¹⁸¹. Il est probable que Gamet, qui espère obtenir du gouvernement de l'argent pour son remède, compte sur la publicité que pourrait lui procurer un patient aussi célèbre que Haller. Toujours est-il que la description des symptômes qui troublent si souvent le Bernois, vient enrichir les réflexions et les connaissances de ses confrères qui lui conseillent divers moyens thérapeutiques. Dès 1752, à l'aube de leur correspondance, Thiery ose, avec grande prudence, poser un diagnostic sur la maladie du célèbre médecin : il se peut que celui-ci souffre d'une affection scorbutique, liée à son séjour en Hollande et en Allemagne²¹⁸². A l'automne 1773, Barthez lui diagnostique un catarrhe avec ténésme de la vessie et lui conseille de se soigner avec du quinquina, du cachou et de l'esprit de vitriol²¹⁸³.

La narration par Haller des fluctuations de son état de santé et des effets des remèdes qu'il s'administre, ainsi que les échanges qui s'ensuivent, confirment que ce qu'un savant retient d'une relation épistolaire est le plus souvent orienté par sa propre expérience. Sur la somme d'informations transmises par un correspondant, on est davantage sensible à celles que l'on peut rattacher à ses propres centres d'intérêt. Le fait que Michel Adanson attende un an avant de répondre à l'offre de Haller de lui fournir sa nouvelle édition de botanique en est la preuve. Lorsqu'il s'avère qu'il en a besoin pour travailler au catalogue d'histoire naturelle qu'il prépare, il s'empresse d'acquiescer à sa proposition et de lui demander un « exemplaire à part de toutes vos figures de plantes. » Adanson ajoute : « vous m'obligeriez sensiblement en concourant à l'accélération de mon ouvrage et à la perfection, surtout dans la partie des plantes alpines dont je suis très pauvre (...) »²¹⁸⁴.

²¹⁸⁰ *Gazette de Santé*, du jeudi 13 mars 1777, n°11, p. 41-42.

²¹⁸¹ Lettre de Gamet à Haller, le 20 mars 1777. Originaire de Lyon, Jean-Marie Gamet (?-?) est professeur d'anatomie comparée à Paris.

²¹⁸² Lettre de Thiery à Haller, le 7 avril 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 136.

²¹⁸³ Lettre de Barthez à Haller, le 6 octobre 1773.

²¹⁸⁴ Lettre d'Adanson à Haller, le 12 mars 1771.

Ceci nous amène à voir qu'une des caractéristiques des collections au XVIIIe siècle consiste en l'unité des actes de recueillir, d'approfondir et de communiquer des connaissances entre les sphères publiques et privées de l'espace savant. A travers l'étude des collectionneurs et du fonctionnement de leurs pratiques d'échanges, on voit s'affirmer la formation de la conscience d'une communauté savante. Les échanges de plantes ou d'objets, qui lient le savoir livresque et la connaissance empirique, concrétisent les procédés de communication et les méthodes de recherches du XVIIIe siècle. Les échanges d'objets permettent de confronter des connaissances héritées des autorités à une expérience personnelle qui passe par une préhension du sensible. Cette double activité caractérise les nouvelles attributions de l'acte de collecter²¹⁸⁵ tel qu'on le retrouve dans la correspondance de Haller avec ses confrères botanistes français.

En effet, la botanique est un champ où la coopération est très forte. Elle montre concrètement les échanges de connaissances à la fois par le partage d'un savoir nécessairement local, qui passe par l'envoi de plantes indigènes, et par une réflexion commune sur l'élaboration des nomenclatures. En effet, les botanistes sentent de plus en plus combien l'utilisation de différents vocables peut freiner l'articulation entre des recherches locales et leur réception à l'échelle internationale²¹⁸⁶. Haller participe à ce processus de coopération en sélectionnant plants et gravures, en pourvoyant les Français de plantes alpines²¹⁸⁷, et en rédigeant des sommes de botanique.

L'insertion de l'œuvre de botaniste de Haller au sein de son réseau européen a été étudiée par Luc Lienhard²¹⁸⁸, mais une étude spécifique de ses échanges avec les botanistes français reste à réaliser. Haller a noué des relations assez suivies avec certains d'entre eux comme Antoine Gouan de Montpellier avec lequel il a correspondu quinze ans entre 1762 et 1777, ou avec Jean-Etienne Guettard, spécialisé dans l'énumération des plantes, ce qui lui a

²¹⁸⁵ S. Siemer, « Geselligkeit und Methode Naturgeschichtliches Sammeln... », *op. cit.*, p. 8-10.

²¹⁸⁶ M. Stuber, « “Vous oubliez que je suis cultivateur”... », dans *Hallers Netz...*, *op. cit.*, p. 514 : « Voraussetzung für die gegenseitige Durchdringung der internationalen und der lokalen Forschungsebene ist eine gemeinsame Sprache. Gerade in dieser Beziehung bestehen aber grosse Probleme, erstens innerhalb der Botanik selber, zweitens zwischen den Botanikern und den Ökonomen, drittens wegen der lokalen Vulgarnamen. In der zeitgenössischen Botanik existiert zwar mit dem Latein eine internationale Wissenschaftssprache, nicht aber ein einheitliches nomenklatorisches System. » ; « La condition pour que les niveaux de recherche local et international s'interpénètrent est l'existence d'une langue commune. Mais c'est justement à ce point de vue qu'il y a de grands problèmes, en premier lieu à l'intérieur de la botanique elle-même, en second lieu entre les botanistes et les économistes, et en troisième lieu entre les noms locaux vulgaires. En botanique, grâce au latin, il existe certes une langue scientifique internationale, mais pas de système de nomenclature unifiée. » Cette constatation est récurrente dans les travaux de botanique.

²¹⁸⁷ Lettre de Duchesne, le 12 juin 1766 : « Nous vous somme très-obligés de l'offre que vous avez bien voulu nous faire pour acquérir le Fray. Luteo flore, Gesn. Mais M. Richard compte par des botanistes de notre pays même l'avoir dans peu. »

²¹⁸⁸ Luc Lienhard, « “La machine botanique”. Zur Entstehung von Hallers Flora der Schweiz », dans *Hallers Netz...*, *op. cit.*, p. 371-410.

valu d'être qualifié de « floriste » par Linné²¹⁸⁹. Après avoir établi une carte des réseaux de correspondance établis autour du thème de la botanique, il serait possible de recenser avec précision les plantes et les livres que s'échangent Haller et ses interlocuteurs français. Les relations nées autour de cette discipline amènent assez souvent à un déplacement : les botanistes se rendent dans les Alpes pour observer et recueillir les espèces végétales qui occupent leurs travaux. Après avoir rendu visite au Bernois et récolté de nombreuses plantes du Vallais, Jean-Jacques-Ignace Soubry, amateur de botanique lyonnais, le remercie de l'avoir aidé à les identifier et lui rapporte qu'il se fonde sur ses écrits pour achever sa tâche²¹⁹⁰. Hormis les discussions passionnées que soulèvent les travaux de Linné²¹⁹¹, les échanges de Haller avec les botanistes procèdent surtout de la volonté de collectionner le plus grand nombre d'espèces végétales. Les envois de ses correspondants français y contribuent précieusement.

Indéniablement, les correspondants français de Haller tire profit de leur liaison avec le savant qui, à l'image de la vocation de l'Helvetia Mediatrice, se fait passeur d'un savoir germanique vers les espaces francophones. Dans le *Methodus*, « Il a ajouté ... un Traité des Auteurs sur l'art de faire les rapports, partie de la Médecine qui a occupé quantité de plumes en Allemagne²¹⁹². » Au cours d'une seconde étape, ses correspondants français, en lisant et en diffusant le contenu de ses écrits se font à leur tour le relais de cette fonction médiatrice. Duchesne, qui prépare son *Histoire naturelle du fraisier* avec un grand souci d'exhaustivité, sollicite Haller pour qu'il lui envoie une ancienne dissertation, parue en Allemagne et que l'on ne peut trouver en France : « Mais il y a un troisième ouvrage qui, comme le mien et celui-ci [le Fraisier de l'Italien Monti], traite uniquement des Fraisiers ; et que je n'ai jamais pu trouver dans ma Bibliothèque. C'est la Dissertatio inauguralis de Fraga, respondente Caspare

²¹⁸⁹ Cette remarque est rapportée par René Sigrist, dans sa communication « La figure du botaniste au siècle de Haller : essai de topographie sociale » au Congrès « Les pratiques du savoir et la figure du savant au XVIIIe siècle », Berne, 15-17 octobre 2008.

²¹⁹⁰ Lettre de Soubry à Haller, le 23 août 1762 : « j'ay cherché, à l'aide de vos ouvrages a reconnoître les plantes que j'ay apporté du Vallois, elles sont au nombre de 150, il ne m'en reste guere qu'une quinzaine dont je n'ay pu encore reconnoître les especes, mais j'en connois a peu près les genres. et sans le service que vous avez bien voulu me rendre, j'en serois encor bien loin de celles, que j'ay verifié ».

Lettre de Soubry à Haller, le 16 mars 1764. Jean-Jacques-Ignace Soubry (1705-1774) insère dans le livre qu'il envoie à Haller le *De filicula regia* qu'il a trouvé aux Tuileries.

²¹⁹¹ Haller n'est pas favorable au système de classification botanique, fondé sur le nombre d'organes sexuels des plantes, établi par Carl von Linné (1707-1778). A l'instar de nombreux contemporains, tel Michel Adanson, il juge cette nomenclature binominale - chaque plante est désignée par le nom de son espèce suivi de son nom vulgaire - trop artificielle pour rendre compte de la complexité de la nature. Dans ses ouvrages, Haller adopte un système fondé sur dix-neuf classes tout en continuant à caractériser chaque plante par une courte description latine de ses caractères.

²¹⁹² « Hermanni Boerhaave, Viri Summi sive Praeceptoris, Methodus Studii Medici », *Bibliothèque raisonnée*, 1751, tome 47, p. 121-134, p. 129.

Schoen ex hungaria Fragapolitanus Witterbergo typ. Joan Huken. 1662 in-4° indiquée par Sloane et attribuée à Simon Frederic Freusel. Comme cet ouvrage a été imprimé en Allemagne, il doit s'y trouver plus aisément, et je vous aurois, Monsieur, une obligation infinie si vous pouviez me le procurer à acheter²¹⁹³. » Les Français ne sont pas seuls à lui demander des renseignements bibliographiques issus des territoires germaniques. Les Helvètes francophones le font aussi, tel Saussure qui s'inquiète des nouveautés allemandes ayant trait aux expériences sur l'électricité²¹⁹⁴. Il est vrai qu'alors que Haller « apprend les langues des différents pays où les sciences sont en honneur²¹⁹⁵ », les Français ignorent très souvent l'allemand, ce qui les oblige à recourir à des intermédiaires pour s'informer des parutions scientifiques des pays germanophones²¹⁹⁶.

Les compétences linguistiques de Haller sont appréciées des Français et les chirurgiens parisiens s'en remettent donc à la recension latine qu'il fait d'un livre suédois, à défaut de pouvoir le lire eux-mêmes : « Ce livre, étant écrit en suédois, ne nous permet pas d'en faire l'extrait. Nous nous contenterons de rendre ici le jugement que porte M. de Haller dans l'ouvrage cité à l'article précédent²¹⁹⁷. » L'article des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie* pointe cet aspect de l'activité de Haller, considéré comme une passerelle et dont on honore ici le travail en tant qu'intermédiaire et vecteur intellectuel. On retient de lui les connaissances difficilement accessibles en France ainsi que les liens qu'il peut établir avec les espaces du centre et du nord de l'Europe. Les lacunes linguistiques des Français, qui ne lisent que leurs propres écrits et ignorent ceux de l'Europe du nord, sont d'ailleurs un leitmotiv des reproches que leur adresse Haller²¹⁹⁸.

Le déclin du latin, très commenté par les auteurs du temps, rend nécessaire d'apprendre plusieurs langues vernaculaires. Or, en botanique les descriptions en langue vulgaire obligent à une comparaison fréquente qui ralentit la marche de la discipline. Le jeune

²¹⁹³ Lettre de Duchesne à Haller, le 26 août 1767.

²¹⁹⁴ « Dites moi de grace, Monsieur, si l'on n'a rien publié dernièrement en Allemand sur ce sujet. », lettre de Saussure à Haller, le 18 juillet 1766. *The correspondence between...*, op. cit., p. 285.

²¹⁹⁵ « Éloge de Haller », *Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie Royale de Chirurgie ...*, op. cit., p. 267.

²¹⁹⁶ Dans son éloge de Haller, Louis écrit significativement : « On assure que ses vers sont harmonieux et écrits dans la plus grande pureté de la langue allemande. La traduction présente une peinture naïve de la nature. » *Ibid.*, p. 265-266. C'est nous qui soulignons. L'idée que les Français ne lisent principalement que des traductions de ses poèmes est ici confirmée.

²¹⁹⁷ *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie*, t. 2, p. 125. Il s'agit de l'ouvrage d'Olaf Acrel, *Ut forig forklaring om fris ka sors, eganskaper, etc.*, Stockholm, 1745.

²¹⁹⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 21 novembre 1773. *The correspondence...* op. cit., p. 1109. C'est pour cette raison que le tableau de l'éloquence contenu dans l'*Essai sur les éloges* d'A.-L. Thomas est jugé très partial.

Duchesne qui prépare un travail sur les fraisiers demande à Haller les noms allemands d'auteurs qu'il ne connaît qu'en latin²¹⁹⁹, ou des précisions sur les noms de plantes²²⁰⁰.

Il s'ensuit que la langue est donc un frein à la réception et à la compréhension des textes de Haller. On sait que les bureaux de rédaction des périodiques savants, tels le *Journal des Sçavans* ou le *Mercure de France*, reçoivent de très nombreuses lettres de leurs lecteurs qui commentent leurs articles. Pour sa part, Haller est régulièrement amené à discuter avec ses correspondants germanophones de ses recensions des *GGA*, ses interlocuteurs l'encourageant à rédiger un article sur un ouvrage particulier. Or, il apparaît que ses correspondants français ne s'adressent que rarement à lui pour lui parler des *GGA* car la diffusion de ce périodique germanophone reste limitée en France. Ils tentent de lui faire insérer leur travail dans ses *Bibliothecae* ou ses catalogues, mais semblent moins préoccupés des recensions qu'il en fait dans les *GGA*, signe de la réception réduite du périodique dans leur pays. Dès lors, une part non négligeable de l'activité de Haller n'est que très partiellement reçue par les lettrés français.

c- Appropriation, réorientation et instrumentalisation du savoir

La sélection et l'importation d'un élément intellectuel issu du courrier d'un correspondant réputé ou d'un de ses ouvrages, servent à combler les lacunes du médiateur et celles de l'espace de réception. Le succès du *Methodus* dans les universités françaises s'explique par sa fonction classificatrice du savoir. Les étudiants ne disposent que de peu d'ouvrages de référence, et en ce sens les écrits de Haller compensent cette carence de l'enseignement de la médecine en France. Bordenave et Tarin entendent donc satisfaire la demande des étudiants en leur offrant la traduction française des *Elementa*. A Nancy, Jadelot enseigne la physiologie de Haller et le Parisien Tenon affirme se servir de ses ouvrages dans ses cours de pathologie. On se réfère à Haller dans les cours, mais on ne se contente pas d'en transposer la pensée telle quelle : il est fort probable qu'on en sélectionne des passages et qu'on les mêle à d'autres auteurs. Dès lors, il est difficile de savoir ce qu'en retiennent les étudiants, même si des remarques de Housset, qui lui écrit de Montpellier où il étudie, en donnent quelques indices. Gilibert montre également qu'on peut avoir été formé à

²¹⁹⁹ Lettre de Duchesne à Haller, le 10 septembre 1765 : « Je desirerois aussi savoir quels sont les noms propres allemands de *Tragus*, de *Thalius*, et de *Tabernoemontanus* ; vous m'obligerez beaucoup en me les aprenant. » Duchesne a visiblement profité des conseils de Haller puisque dans la lettre suivante, il cite Thale.

²²⁰⁰ Lettre de Duchesne à Haller, le 12 juin 1766 : « Je vous serai très-obligé si vous voulez bien me fixer sur l'orthographe de ce nom que je trouve écrit Pressling, Preslingen Broesling, Brösslinge, &c,&c., ainsi que sur la signification de ce mot : je desirerois aussi savoir si on le nomme encore Knackelbeer comme l'a dit Thale. » Voir aussi, sa lettre du 26 août 1767 : « P.S. Voudriez-vous bien, Monsieur, m'apprendre le vrai nom allemand de ce *Fragapulis* cité ci-dessus (...) ? »

Montpellier, professer un grand respect pour Boissier de Sauvages et admirer Haller, ce qui implique que l'étudiant construit sa pensée en intégrant, rejetant et combinant les réflexions des maîtres.

Toujours dans le sens de réformer et d'améliorer le fonctionnement des universités de médecine, Thiery fait passer une résolution à la Faculté de Paris : tout bachelier doit faire imprimer son nom sur sa thèse. Auprès de son ami, le Parisien déclare s'être appuyé sur son *Methodus* pour décider de cette motion. Autre avantage, celle-ci permettra plus facilement à Haller de citer les auteurs des thèses françaises. Notons qu'au passage le Parisien lui fait observer, avec beaucoup de précautions, qu'en le citant, Haller a indûment attribué sa propre thèse à son président²²⁰¹. Partisan de cette résolution, Chomel précise aussi qu'elle permettra de distinguer et d'encourager les bacheliers, souvent anonymes : « nous avons pris le party pour exciter l'emulation de mettre le nom de l'auteur a chaque these parce qu'on faisoit souvent des meprises en attribuant la these au president lorsquelle estoit du bachelier²²⁰² ».

Signe de la complémentarité des intérêts qui lie Haller aux médecins français, Chomel lui déclare que nombre de ses collègues se consacrant à la pratique, ils n'ont guère l'occasion de s'adonner aux expériences. Ils se fient donc à celles de Haller pour accroître leurs connaissances²²⁰³. Au cours de la préface de *Collection des theses medico-chirurgicales*, traduction des *Disputationes chirurgicae selectae* publiées entre 1755 et 1756, le traducteur justifie son entreprise en énumérant les apports du travail de Haller²²⁰⁴. Quant à Tarin, auteur d'un *Dictionnaire anatomique suivi d'une bibliothèque anatomique et physiologique*, il reconnaît avoir fait usage de : « L'abondante collection que M. Haller nous a donné des differens Traités sur l'oeconomie animale (...) »²²⁰⁵. L'ouvrage commence par un « Vocabulaire anatomique, ou explication des termes les plus usités en anatomie » et se poursuit par une liste de noms d'auteurs et d'académies pour lesquels Tarin consigne les publications les plus importantes. A la rubrique « HALLER (*Albertus ab*) » on retrouve ses différentes dissertations et les commentaires de Boerhaave, Tarin se référant exclusivement aux éditions latines des titres du Bernois²²⁰⁶.

²²⁰¹ Lettre de Thiery à Haller, le 25 février 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 133.

²²⁰² Lettre de Chomel à Haller, le 29 février 1759.

²²⁰³ Lettre de Chomel à Haller, le 21 septembre 1752.

²²⁰⁴ *Collection des theses medico-chirurgicales...*, op. cit., 1^{er} vol..

²²⁰⁵ *Dictionnaire anatomique suivi d'une bibliothèque anatomique et physiologique*, par M. Tarin, à Paris, chez Briasson, 1753.

²²⁰⁶ *Ibid.*, p. 58. Tarin ne cite que les éditions latines des travaux de Haller. Le premier qu'il cite est le *De ductu coschwitziano*, Leid., 1724, in-4°. Le dernier est un travail presque contemporain de l'époque à laquelle Tarin rédige : « Duorum monstrorum anatome et de causis monstrorum ulterior disquisitio disputata, die XIII. Septembris MDCCXLII, respondente Christiano Jeremia Rollino », dans *Opuscula sua anatomica: de*

L'accumulation des références peut gêner le lecteur français dont elle ralentit la lecture, toutefois le travail de Haller comme historien de la médecine est à plusieurs reprises reconnu tant par les auteurs particuliers que par les institutions parisiennes. Louis Dutens, s'appuie sur les propos de Haller concernant Servet dans son *Methodus*, au cours de ses *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*²²⁰⁷. Sachant que les *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie* sont conçus comme des traités d'éducation²²⁰⁸ qui doivent montrer l'histoire et les progrès de la discipline, et non faire état de découvertes ou d'observations éphémères qui ne seraient pas certifiées, le second tome de cette publication²²⁰⁹ fait référence aux travaux de Haller en fonction des différents besoins des chirurgiens. En quête de crédibilité face aux médecins, on se sert des louanges à l'égard de Morand, publiées dans le *Methodus*²²¹⁰, dont l'impartialité permet de faire le point sur l'état exact des connaissances d'une discipline et de juger des prétentions d'un auteur²²¹¹. Lorsqu'on a besoin d'une référence, on cite des dissertations sélectionnées par Haller dans ses collections de thèses²²¹². En cas de différend concernant l'histoire de la chirurgie, cet auteur offre des repères²²¹³, parfois solides, parfois contestables.

Le transfert culturel ne consiste pas à emprunter une notion sans y toucher mais à se l'approprier activement, ce qui génère un nouveau savoir, variable selon les attentes du récepteur. Ainsi, les Français insistent sur l'intérêt pratique des *Bibliothèques* de Haller, parce que ces ouvrages correspondent à la formalisation d'un savoir à une période de réflexion sur l'enseignement et la diffusion du savoir médical. Mais comparer l'annonce du premier volume de la *Bibliotheca medicinae practicae* faite par la *Gazette de Santé*²²¹⁴ avec celle du second volume dans le *Journal Encyclopédique ou universel* est très instructif sur l'hétérogénéité des conditions d'accueil des ouvrages de l'Helvétie. Pour la première, il s'agit d'un instrument de travail utile aux « Gens de l'Art » ; pour la seconde, la lecture est orientée

respiratione, de monstis aliaque minora, recensuit, emendavit, auxit, aliqua inedita novasque icones addidit Albertus v. Haller, Gottingae, 1751.

²²⁰⁷ Louis Dutens, *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, Paris, Vve Duchesne, 1766, t. 1, p. 52.

²²⁰⁸ L. Brockliss and C. Jones, *The medical world...*, op. cit., p. 583. Le secrétaire de l'Académie en rédige une grande partie, c'est donc par exemple Louis qui rédige la moitié du 5^e volume.

²²⁰⁹ On trouve des références directes dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, tome second, 1753, p. 275-277 ; p. 288.

²²¹⁰ *Ibid.*, p. 125.

²²¹¹ *Ibid.*, p. 157.

²²¹² *Ibid.*, p. 364.

²²¹³ *Ibid.*, p. 269. On discute par exemple l'affirmation selon laquelle l'opération de la pierre est renouvelée au XV^e siècle.

²²¹⁴ *Gazette de Santé*, du jeudi 21 août, année 1777, n°34, p. 138.

avec la notion de raison qui départage progrès et retours en arrière dans l'acquisition des connaissances²²¹⁵. L'annonce du texte de Haller se fait dans la droite ligne de la pensée de Diderot pour qui « “encyclopédiser”, est, tout à la fois, transmettre les connaissances et mettre en évidence les béances du savoir²²¹⁶. » De façon significative, contrastant avec la neutralité de l'annonce de la *Gazette de Santé*, le *Journal encyclopédique* insiste sur le fait qu'un recueil de connaissances doit mettre en évidence la critique de la forme de production de ces connaissances.

L'appréhension d'un auteur étranger passe par l'identification et une comparaison avec ce que l'on connaît déjà. A l'heure de l'anglomanie en France, le *Journal des Sçavans* voit en Haller le Pope de la poésie allemande²²¹⁷. De même, la recension dans le même périodique des *Deux mémoires sur le mouvement du sang & sur les effets de la saignée* relate les propos de Haller, que l'on situe par rapport à Harvey, Malpighi et Bellini²²¹⁸. La construction du savoir médical procède par une accumulation de connaissances jointe à une évaluation des apports du passé. Discutant de l'irritabilité, Thiery intègre les travaux de Haller dans une chaîne d'auteurs anciens et modernes, et lui rappelle que sa théorie prolonge le sentiment de leurs prédécesseurs²²¹⁹.

Le transfert peut être non pas l'emprunt d'une connaissance, mais se manifester comme l'enclenchement d'un projet ou l'acquisition d'une méthode. Médecin de province, l'avignonnnais Pennier de Longchamp médite les ouvrages de Haller, puis il tente, dans un second temps, de vérifier la théorie de l'irritabilité et de la sensibilité avec ce qu'il peut observer sur ses patients²²²⁰. Portal affirme à Haller que la lecture de ses ouvrages l'a convaincu de la pertinence de rédiger une histoire de la science, et que son érudition s'est révélée être une stimulation directe de son travail. D'ailleurs, les techniques d'inventaire et de catalogage, en un mot la méthode de travail de Haller, sont aussi des objets de transfert intellectuel. Ainsi, Haller et Gouan obtiennent des plantes l'un de l'autre, tout en prolongeant

²²¹⁵ *Journal encyclopédique ou universel*, année 1778, tome II, partie II, p. 541-542 : cet « ouvrage excellent, & de la plus grande utilité pour quiconque veut se former une idée des caprices & des vicissitudes des choses humaines, qui tantôt, & le plus rarement, vont le mieux possible, & semblent gouvernées par la raison même, tantôt, & c'est le plus souvent, vont à rebours, au gré de la sottise & de la folie, dont elles sont le jouet. »

²²¹⁶ Marie Leca-Tsiomis, *Ecrire l'Encyclopédie...*, op. cit., p. 251.

²²¹⁷ *Journal des Sçavans*, 1751, p. 635.

²²¹⁸ Voir le compte rendu des « *Deux mémoires sur le mouvement du sang & sur les effets de la saignée fondés sur des expériences faites sur des animaux ; par Mr. ALB. DE HALLER...*, A Lausanne, chez Marc-Michel Bousquet, & Compagnie », paru dans le *Journal des Sçavans*, mai 1757, p. 290-302.

²²¹⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 27 décembre 1751. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 126-127.

²²²⁰ Lettre de Pennier de Longchamp à Haller, le 26 avril 1767 : « La lecture de vos ouvrages me fournit souvent l'occasion ou d'observer ou de réfléchir de sorte que je trouve tourne toutes vuës de ce coté dès que la pratique me donne quelques momens de relache. » Lettre de Pennier de Lonchamp à Haller, non datée, probablement février 1768.

l'acte d'échange par une réflexion sur le classement. Et alors que le Montpelliérain le voit comme un modèle pour corriger les erreurs de Linné, Gilibert prétend écrire un livre « d'après la *methode du celebre baron de Haller*²²²¹ », intention qu'il manifeste dans la présentation de son ouvrage *Exercitia phytologica, quibus omnes plantae Europaeae*, au cours de laquelle il rend hommage à tous ceux qui ont été à l'origine de sa pensée, dont le divin et immortel Haller²²²².

Le célèbre Camille Falconet s'appuie également sur le travail de Haller mais pour un usage personnel. Les manuscrits de Falconet recèlent en effet un ensemble de textes intitulé : « Dissertations qui sont dans les collections qu'a faites M. Haller, dans d'autres et dans celles que j'ai fait relier ensemble...²²²³ ». Si l'on se rapporte au catalogue de la Bibliothèque de Falconet, on trouve mention de l'édition française de la *Collection des theses medico-chirurgicales*²²²⁴. On comprend dès lors, que Falconet s'est référé au travail de sélection effectué par Haller, travail qu'il a jugé suffisamment pertinent et utile pour s'en servir dans sa propre collection. Pour sa part, Antoine Portal concède s'être référé aux ouvrages bibliographiques de l'Helvétie pour rédiger son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, mais ayant à sa disposition les riches bibliothèques parisiennes, il est à même d'en corriger les lacunes et de produire un ouvrage plus exhaustif : « Je reconnois tous les jours des omissions auxquelles je tente de suppléer dans le 6eme volume vous y trouverez Monsieur plus de 200 ouvrages d'anatomie et de chirurgie que j'avois omis et dont vous n'aviés pas parlé dans La physiol ou dans la method Stud je dois ces decouvertes aux soins que j'ai pris de fouiller dans les catalogues des bibliotheques qui ont ete vendûes a paris ou ailleurs : j'ai aussi beaucoup trouvé de livres dans la biblioth mazarine et entre autres l'ouvrage de cortesi qui a pour titre miscellaneorum medicor (...)»²²²⁵.

Les raisons et les modes d'appropriation comptent tout autant que le sujet de l'emprunt. La référence à l'autorité de Haller et le transfert d'une de ses idées s'inscrivent dans des contextes particuliers qu'il faut analyser. On s'en sert pour appuyer ses propres

²²²¹ Lettre de Gilibert à Haller, le 24 août 1771.

²²²² Joannis Emmanuel Gilibert, *Exercitia phytologica, quibus omnes plantae Europaeae, quas vivas invenit in variis herbationibus, seu in Lithuania, Gallia, Alpibus, analysi nova proponuntur, ex typo naturae describuntur*, 2 vol., Lugduni Gallorum, ex typis J. B. Delamollière, 1792, vol. I., p. xiiij.

²²²³ Bibliothèque Nationale de France. Département des manuscrits : Papiers de Camille Falconet (1671-1762). *Dissertations qui sont dans les collections qu'a faites M. Haller, dans d'autres et dans celles que j'ai fait relier ensemble*, NAF 22096, f. 257.

²²²⁴ *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. Falconet*, à Paris, chez Barrois, 1763, tome premier, p. 388. On voit que Falconet possède l'édition française de la *Collection des theses medico-chirurgicales* (1757).

²²²⁵ Lettre de Portal à Haller, le 16 mai 1773. Son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* paraît à Paris en sept volumes entre 1770 et 1773.

théories ou pour donner du poids à son propre jugement²²²⁶, et pour cela on adapte ou on déforme sa pensée. Jean-Baptiste-Claude Delisle de Sales, auteur proche des philosophes, dont les écrits s'élèvent toutefois contre l'athéisme et le matérialisme, rédige un *Essai philosophique sur le corps humain* dans lequel il reprend les expériences d'embryologie de Haller sur le jaune d'œuf. Il remémore à ses lecteurs, qu'après de longues hésitations, Haller a conclu à l'existence de germes préexistants : « Un des derniers défenseurs des germes préexistants & des plus éclairés sans doute, est le Baron de Haller, le Philosophe qui peut-être a le mieux étudié l'économie animale, & porté le flambeau de l'expérience dans les parties de l'Histoire Naturelle (...) »²²²⁷. » Toutefois, avec une grande habileté, tout en insistant sur les qualités et la réputation du Bernois, Delisle de Sales glisse les termes de métaphysique et de spéculation pour saper les conclusions de Haller et de son ami et défenseur Charles Bonnet, car conclut le Français : « De grands Physiciens ont tiré des expériences de Haller des conséquences bien opposées à celles qu'en déduit ce célèbre Naturaliste (...) »²²²⁸. » Ainsi, d'un chapitre intitulé le « Jaune d'œuf du Baron de Haller », censé présenter le travail du savant bernois, Delisle de Sales instrumentalise le doute laissé par ses expériences d'embryologie, pour étayer la thèse de l'épigenèse.

Il est notable que l'unique allusion à Haller qui soit de la plume de Condillac se fasse dans le cadre de la querelle que celui-ci entretient avec Buffon. Pour contrer l'auteur de *l'Histoire naturelle* qui nie aux animaux la capacité d'entendement, le philosophe se sert du Bernois : il fait référence à sa solide réfutation du système de la génération de Buffon, mais surtout, il vante ce « sage observateur de la nature », ennemi de tout esprit de système et héritier de Bacon²²²⁹, incluant son adversaire dans le camp discrédité des cartésiens.

En cas de dissensions, des savants utilisent le nom de Haller pour appuyer leurs arguments comme l'indique le récit suivant que lui fait Rougnon de Magny : « Il y a quelques jours qu'un de nos Médecins se prévalut de votre autorité pour faire agréer l'usage du quinquina, dans un cas où il s'agit d'une fièvre lente habituelle, dont une jeune demoiselle de 22 à 23 ans est atteinte depuis environ 5 à 6 mois, et que l'on a tout lieu d'attribuer à des

²²²⁶ Helmut Holzhey et Simone Zurbuchen, « Die Schweiz zwischen deutscher und französischer Aufklärung », dans *Aufklärung als Mission...*, op. cit., p. 303-318, p. 311. C'est aussi le cas du droit naturel énoncé par Jean Barbeyrac qui trouve écho en France car il s'intègre dans les discussions sur la tolérance. Il est notamment repris par le calviniste Louis de Jaucourt.

²²²⁷ J.-B.-C. Delisle de Sales, *Essai philosophique sur le corps humain...*, op. cit., p. 97.

²²²⁸ *Ibid.*, p. 102-103.

²²²⁹ Etienne Bonnot de Condillac, *Traité des animaux*, présenté et annoté par M. Malherbe, Paris, Vrin, 2004, p. 128. Inspiré par Locke, Condillac (1715-1780) s'interroge sur l'origine des connaissances humaines et le rôle de l'entendement. Il se distingue par son *Traité des sensations* (1754) dans lequel il développe la théorie du sensualisme : les connaissances de l'homme viennent de sensations transformées.

tubercules qui commencent à s'échauffer. (...) Je vous prie seulement de me marquer si en effet vous adoptez et si vous avez préconisé dans quelque ouvrage, l'administration du quinquina chez tous les poitrinaires et contre les maladies quelconques de la poitrine. Comme on n'a pas pu me montrer cet ouvrage, j'ai cru pouvoir douter du fait, jusqu'à ce que je m'en sois convaincu par votre aveu ²²³⁰. »

Très curieux de médecine, Diderot prétend, dans ses *Eléments de physiologie* suivre la pensée de Haller et respecter la distinction entre l'irritabilité, c'est-à-dire la réaction des muscles qui se contractent à la suite d'un stimulus, et la sensibilité qui est pour lui la transmission à l'âme de l'impression que crée le contact d'un corps étranger. Pour Haller, la sensibilité repose sur un système nerveux structuré et les parties sensibles du corps ne peuvent être confondues avec les parties irritables. Nul doute pourtant, que Diderot détourne l'emploi des définitions du physiologiste pour l'accorder à sa pensée matérialiste. Il étend la propriété de la sensibilité à des organes qui ne seraient qu'irritables selon Haller²²³¹, et insinue ainsi que tous les organes perçoivent la cause de leur réaction lorsqu'ils sont stimulés. Il rejoint ici Maupertuis pour qui la sensibilité est une propriété quasi-psychique ce qui confère au corps une certaine autonomie²²³².

De même, dans la querelle sur l'origine des monstres, Jacques Bénigne Winslow, opposé à la thèse accidentaliste de Louis Lémery, fait appel à la dissertation sur les monstres rédigée par Haller en 1735²²³³ pour étayer ses propos. Il l'analyse et en restitue le propos dans son propre mémoire paru dans l'*HARS* de 1742²²³⁴. Après avoir exposé les arguments de Goëffon de Lyon, Winslow s'attache à restituer ceux de Haller, favorable comme lui à l'explication de germes défectueux, à l'origine de naissances monstrueuses. La mise en perspective des observations et des arguments des uns et des autres instaure les termes d'une véritable discussion. Avec adresse, Winslow présente la concordance de sa pensée avec celle de Haller, qui est ainsi transformé en l'un de ses partisans : « M. Haller, dans sa préface (...) »

²²³⁰ Lettre de Rougnon de Magny à Haller, le 30 avril 1766.

²²³¹ Aurélie Suratteau-Iberraken, « Diderot et la médecine, un matérialisme vitaliste? », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, avril 1999, n°26, p. 173-195, p. 179.

²²³² Bernard Baertschi, *Les rapports de l'âme et du corps. Descartes, Diderot et Maine de Biran*, Paris, Vrin, 1992, p. 39 : « La sensibilité est donc à la fois perception et mouvement, "psychologique" et physiologique, tout en étant clairement la propriété d'un corps. »

²²³³ Winslow se sert de l'édition améliorée et augmentée du *De partu bicipite*, D. Alberti Haller, Hannoverae: sumptibus haeredum B. Nic. Foersteri et filii, 1739.

²²³⁴ « Remarques sur deux dissertations touchant les monstres. L'une de 1702 par M. Goëffon Médecin de Lyon, l'autre en 1739 par M. Haller Professeur à Gottingue. Et Eclaircissemens sur le Mémoire de 1740, à l'occasion du Monstre de Cambray », par M. Winslow, *HARS*, 1745 (année 1742), p. 91-120. Haller, *De partu bicipite*, 1735. Lémery et Méry, sont les tenants de la thèse accidentaliste, selon laquelle le fœtus n'est pas préformé, mais se développe de façon différenciée. Voir les pages consacrées à ce sujet par J. Roger dans *Les sciences de la vie...*, *op. cit.*, p. 405-418.

détourne d'abord très-justement tout soupçon d'être plagiaire, & de s'être approprié ce que j'ai avancé sur les Monstres dans les Mémoires de l'Académie des Sciences (...) ²²³⁵. » Une nouvelle fois, on relève la pertinence de la méthode argumentative de Haller qui s'appuie sur un nombre élevé d'observations et sur une connaissance approfondie des auteurs. Winslow répète que le consciencieux savant a « examiné un très-grand nombre de relations données sur les Monstres dans différens auteurs, il en a fait un recueil particulier de près de cinq cens des plus avérés. », ce qui lui a permis de confirmer ce que d'autres auteurs ont déjà rapporté, à savoir que les filles fournissent plus de cas monstrueux. De plus, « Après ces réflexions M. Haller consulta les auteurs, & sans s'arrêter aux sentimens des anciens, il trouva la plûpart des modernes dans le sentiment, que toutes ces conformations extraordinaires, soit doubles, soit simples, &c. sont accidentelles, par la rencontre de deux œufs, par quelque pression &c. ²²³⁶ ». Winslow, qui jusqu'alors ne s'était appuyé que sur de solides connaissances anatomiques, saisit la référence faite par Haller à Saint Augustin pour énoncer quelques points de métaphysique qu'il avait jusqu'alors toujours écartée avec soin du débat. La méthode démonstrative de Haller, qui allègue expériences et érudition, est donc ici exposée et instrumentalisée pour servir le dessein d'un anatomiste réputé.

Des auteurs de différentes disciplines disposent du nom de Haller comme celui d'une autorité. M. de Montigny, dans son « Mémoire sur les salines de Franche-Comté, sur les défauts des Sels en pain qu'on y débite, et sur les moyens de les corriger », publié dans l'*HARS* de 1762, précise dans une note : « Mrs de Haller & Tronchin, que j'ai consultés sur l'effet des matières gypseuses sur le corps humain, regardent l'effet des eaux gypseuses et des sels gypseux comme une des principales causes de goëtres, des obstructions, de la galle & de quelques autres maladies très-communes dans les pays où les gypses sont abondans ²²³⁷. »

En revanche, le nom de Haller dissimule parfois des emprunts dont l'origine est difficile à retrouver. Plusieurs rubriques du *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique* ²²³⁸, publié par le philosophe Jean-Baptiste Robinet de 1777 à 1780, sont annoncés comme étant de la plume du Baron de Haller. Nulle trace pourtant

²²³⁵ « Remarques sur deux dissertations touchant les monstres... », *op. cit.*, p. 100.

²²³⁶ *Ibid.*, p. 101 : « Il rapporte ensuite en très-grand détail quantité d'exemples de toutes sortes de conformations extraordinaires, soit par excès, soit par défaut, soit autrement, tant au dehors qu'au-dedans, avec les citations bien marquées des auteurs, pour la plûpart graves, parmi lesquels il cite même S.^t Augustin qui fait la description d'un Monstre humain à deux têtes, avec des remarques sur les conformations extraordinaires (...). »

²²³⁷ « Mémoire sur les salines de Franche-Comté, sur les défauts des Sels en pain qu'on y débite, et sur les moyens de les corriger », mémoire de M. de Montigny, *HARS*, 1762, p. 102-130, p. 124.

²²³⁸ *Dictionnaire universel des sciences morale...*, *op. cit.* Outre leurs relations délicates à propos de la participation de Haller aux *Suppléments de l'Encyclopédie*, le Bernois juge avec sévérité l'œuvre de naturaliste de Robinet. Lettre de Haller à Tissot, le 8 décembre 1769. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 317.

d'un consentement préalable du Bernois ni dans sa correspondance, ni dans ses écrits. Ces articles, « Vues Economiques & Politiques sur l'Agriculture », « Du Commerce et du Luxe », « De l'Éducation » et « De la Négociation²²³⁹ » sont probablement extraits, ou librement inspirés de ses romans politiques. Jugeant qu'ils peuvent servir son projet, l'éditeur les insère derrière le paravent d'honorabilité que constitue le patronyme du Bernois.

3- Penser les emprunts de savoirs

a- Mettre à profit et améliorer les conditions des échanges

Il est fondamental de souligner que la diffusion des idées de Haller en France passe par des médiateurs dont le statut et la place au sein de la République des Lettres sont assez hétérogènes. Outre les traducteurs, les périodiques connus ou moins connus, et les instances académiques dont le rôle a été précédemment évoqué, Haller peut compter sur le relais de ses correspondants, des hommes de sciences qui ne sont que rarement des figures de proue de la science française du XVIIIe siècle, mais dont les lettres attestent qu'ils sont solidement implantés dans les réseaux de sociabilité savante et de production du savoir. C'est le cas de Chomel qui ayant reçu des thèses allemandes de la part de Haller, en sélectionne une, particulièrement instructive et bien écrite pour la « communiqu[er] a plusieurs de [s]es confreres qui en ont tous été charmés²²⁴⁰. »

Avec ses interlocuteurs français, Haller, pivot essentiel d'un vaste réseau européen, a noué des relations fondées sur un échange d'intérêts complémentaires. Les correspondances génèrent des processus de transfert réciproques mais asymétriques, dont l'orientation fluctue en fonction des besoins. Haller attend principalement qu'on lui envoie des ouvrages et des informations qu'il transformera en atout intellectuel, tandis que les Français tentent fréquemment d'obtenir un capital relationnel²²⁴¹. Soucieux d'être le plus précis et le plus exhaustif possible pour rédiger son Histoire naturelle des Fraisiers, Duchesne recourt à Haller pour engager un botaniste qui puisse parcourir la Valteline et le mont Braulis afin de vérifier

²²³⁹ Ces articles se trouvent respectivement dans les volumes I, XII, XVII, et XXV du *Dictionnaire universel...*, *op. cit.*.

²²⁴⁰ Lettre de Chomel à Haller, le 7 juin 1750.

²²⁴¹ Inversement, Haller pense que si Sénac consultait Tissot, ce dernier pourrait en tirer du prestige. Les réseaux transnationaux suivent donc les logiques professionnelles de spécialistes. Lettre de Haller à Tissot, le 9 janvier 1760. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 93.

les propos de Gessner qui semble s'être fourvoyé dans la description du fraisier jaune²²⁴². Pour sa part, Tressan de la Vergne souhaite que Haller lui obtienne un correspondant bernois disposé à lui faire passer des cristallisations de Suisse²²⁴³. Quant à Chomel, il sollicite le Bernois pour qu'il transmette sa dissertation à Van Swieten²²⁴⁴, essayant par ce biais de s'introduire dans le cercle des médecins de renom. En compagnie d'autres médecins, Pennier de Longchamp se propose de faire un dictionnaire de médecine, une « enciclopedia medicinale », qui améliorerait celui de James. Avant d'en commencer la rédaction, il s'inquiète auprès de Haller de la pertinence de ce projet, et tente indirectement d'en obtenir le soutien et le patronage. La requête de Pennier n'est pas uniquement d'ordre intellectuel : il souhaiterait que des savants allemands et suisses puissent, avertis par Haller, y insérer des dissertations et souscrire à l'entreprise qui s'avère être onéreuse²²⁴⁵.

Inversement, lorsqu'ils sont en position de le faire, les interlocuteurs de Haller lui font valoir les bénéfices qu'il peut obtenir de ces échanges. De cette façon, Duchesne engage à plusieurs reprises son ami à enrichir les collections du jardin de Trianon, insinuant, que sa contribution sera portée à la connaissance du monarque : « Vous pourriez même ajouter quelques pieds étiquetés et des graines des différentes variétés que vous possédez en les envoyant par la poste avec l'adresse cy dessus dite pour le magnifique jardin botanique du Roi à Trianon : vous ferez particulièrement plaisir à sa Majesté qui vient de faire rassembler tous les fraisiers cultivés en Europe²²⁴⁶. » A côté de ces faveurs honorifiques, Haller peut compter sur des bénéfices matériels sous forme d'envois de livres et de plantes.

S'appuyant sur cette réciprocité d'intérêts qui les lient, les interlocuteurs français de Haller lui font part de remarques destinées à améliorer les échanges et à accélérer la transmission des informations. En creux de leurs plaintes et de leurs revendications, on

²²⁴² Lettre de Duchesne à Haller, le 10 septembre 1765 : « A l'égard de ce fraisier jaune je sais que vous l'avez rapporté avec ce signe de doute ? au *Potentilla foliis ternatis, petalis magna cordatis*, supposant que Gesner ait réuni mal à propos aux fleurs de cette plante qu'il a cueilli lui-même, les fruits du *fragaria vesca* qu'on lui a dit dans le pays, peut-être par erreur, être porté par cette plante. Mais quelque probable que soit cette supposition, je voudrais que pour la constater, quelque botaniste put parcourir à ce dessein le mont Bräulis : si vous en connaissez dans la Valteline qui veuille s'y prêter, vous nous ferez le plus grand plaisir en l'engageant à le faire et à envoyer pour le magnifique jardin que le Roi fait entretenir à Trianon, des graines fraîches et des pieds vivans enveloppés de mousse, mettant le paquet à la poste sous cette adresse : à Monsieur Jannel Intendant général des postes pour remettre à Monsieur Richard Jardinier botaniste du Roi à Trianon, à Versailles. »

Duchesne fait certainement ici allusion au médecin et botaniste zurichois, Conrad Gessner (ou Gesner) (1516-1565), auteur d'une riche *Historiae animalium* (1551-1558) et d'une importante œuvre de bibliographie savante intitulée *Bibliotheca universalis* (1545).

²²⁴³ Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 6 janvier 1758.

²²⁴⁴ Lettre de Chomel à Haller, le 7 juin 1750.

²²⁴⁵ Lettre de Pennier de Longchamp à Haller, le 26 avril 1767.

²²⁴⁶ Lettre de Duchesne à Haller, le 10 septembre 1765.

discerne leurs attentes et les raisons qui les poussent à s'enquérir d'un ouvrage ou d'un contenu informatif particuliers. En effet, des obstacles matériels freinent parfois la circulation des idées. Boissier de Sauvages, suspecté de ne citer Haller que par les extraits du *JMCP* et les comptes rendus de Vandermonde, ne dispose apparemment pas des moyens d'acquérir ses ouvrages dans leur intégralité²²⁴⁷. Housset se plaint que les livres de Haller soient si peu répandus à Montpellier, en dépit de la curiosité qu'ils suscitent : « je n'ai point trouvé d'autres livres chez les libraires de Montpellier, qui fussent de vous, que les commentaires et les primae lineae ce dont je suis bien fâché ; on desire beaucoup vos ouvrages dans cette ville, votre imprimeur devrait être un peu plus intrigant²²⁴⁸ ». Tenon presse le Bernois de lui indiquer comment se procurer ses écrits de pathologie parce qu'il « ne sçait quels ils sont ; où ils se vendent ni ce qu'ils coûtent²²⁴⁹ », laissant ainsi entendre qu'on ne les trouve pas aisément chez les libraires parisiens.

De façon récurrente, les botanistes français se plaignent que l'achat des livres de Haller soit parfois malaisé : sa botanique est rare et difficile à trouver à Paris²²⁵⁰, tandis qu'aux dires de Gilibert un seul exemplaire de la Bibliothèque botanique serait disponible dans la ville de Lyon. Pennier de Longchamp lui transmet la requête d'un médecin de ses amis : il « me prie de vous demander ce que coûte la seconde édition de l'*historia plantarum helvetica* impr. à Berne 1768. on ne la trouve plus en France, il seroit à souhaiter qu'on les reimprimât (...) »²²⁵¹. De Paris, le botaniste belge Noël-Joseph Necker exprime sa préférence pour la méthode classificatoire de Haller ce qui l'amène à souhaiter la réimpression de son « flor. Helv. S. Stirp. Helvet », faisant probablement allusion à l'*Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum*²²⁵². Il se fait également le porte-parole d'un amateur éclairé, un fermier général du nom de Roussel, qui rédige un vaste catalogue de plantes indigènes et exotiques distribuées selon la méthode hallérienne, et qui par conséquent s'inquiète d'une éventuelle réimpression de l'ouvrage. Ces difficultés matérielles attestent de l'emploi effectif que font les savants français des écrits de Haller, en particulier de ceux qui s'apparentent à des ouvrages de référence, en raison de la méthode qu'ils proposent. Duchesne rappelle combien

²²⁴⁷ Lettres de Haller à Tissot et de Tissot à Haller, les 14 décembre et [16] décembre 1759. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 90.

²²⁴⁸ Lettre de Housset à Haller, le 19 novembre 1755.

²²⁴⁹ Lettre de Tenon à Haller, le 28 septembre 1761. P. Huard et M.-J. Imbault-Huart, « Trois lettres de René Tenon... », art. cit., p. 406.

²²⁵⁰ Lettre de Thiery à Haller, le 13 juillet 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 222. Lettre de Gilibert à Haller, début 1772.

²²⁵¹ Lettre de Pennier de Longchamp à Haller, le 15 mai 1775.

²²⁵² Lettre de Necker à Haller, le 1^{er} mars 1760. *Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum*, Göttingen, Vandenhoeck, 1742.

la botanique a besoin de livres de ce type : « Ce que vous dites, Monsieur de l'insuffisance des caractères spécifiques et de l'incertitude des génériques est un axiome qu'on ne saurait trop méditer. Les efforts des plus habiles tendent seulement à approcher de l'ordre naturel. Tous nos Botanistes desirent ardemment la nouvelle édition de votre Enumer. je me croirai très-heureux si j'ai pu vous être de quelque utilité pour la hâter et l'enrichir²²⁵³. » Les lacunes de cette discipline sont telles que Duchesne insiste sur les profits que ses confrères espèrent tirer de la lecture du livre : « Nous attendons avec impatience, Monsieur, la seconde édition de notre Enumer. les soins que vous prenez pour perfectionner cet ouvrage ôteront bien du louche de la Botanique²²⁵⁴. »

Les médecins français sont aussi parfois gênés dans leurs travaux lorsqu'ils peinent à se procurer un ouvrage de Haller. Un témoignage de ce genre est fourni par Gilibert : « Monsieur jacquin m a expédié le premier volume du Bibliotheca practica. les excellents extraits que je trouve dans les cinq volumes des bibliotheca que je possède me font désirer hardamment de lire ce nouveau volume. je suis fâché que le tome II du bibl. anatom. ne soit pas en vente, mes recherches actuelles me le rendent très nécessaires²²⁵⁵. »

Autre obstacle au bon accomplissement de sa fonction de médiateur et à la pénétration de ses idées en France, force est de constater que Haller néglige parfois de répondre avec précision à des questions posées par ses correspondants²²⁵⁶. Le 19 janvier 1768, Duchesne s'enquiert pour la seconde fois d'une dissertation et du nom allemand de « Fragopolis », ces deux éléments ayant déjà fait l'objet d'une demande dans sa lettre précédente. Haller ayant omis de l'éclaircir sur certains passages de son *Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata*, Duchesne profite du passage d'un Bernois à Paris, pour lui rappeler ses interrogations : « Je prie le D. de vous demander de bouche l'explication des citations qui m'embarassent (...) ²²⁵⁷. »

Correspondant fréquemment sollicité, et par conséquent pressé, Haller envoie à Duchesne et à Adanson un très grand nombre de plantes, sans toujours prendre la peine de les

²²⁵³ Lettre de Duchesne à Haller, le 7 mars 1767.

²²⁵⁴ Lettre de Duchesne à Haller, le 26 août 1767. Voir également la lettre de Spielmann à Haller du 9 janvier 1768 : « In Pariss ist man auch sehr auf die neue Ausgab. Eur. Hochwohlgebohrn Stirpium Helvetiae begierig » ; « On est à Paris dans l'attente impatiente de la nouvelle édition du *Stirpium Helvetiae* de votre Excellence. » Lettre reproduite dans la thèse de C. Vetter, p. 250.

²²⁵⁵ Lettre de Gilibert à Haller, le 19 novembre 1776.

²²⁵⁶ « Je suis bien aise que vous ayez enfin reçu mes six thèses. Mais j'espérois que vous voudriez bien les lire, comme j'avais eu l'honneur de vous en prier, afin de me communiquer de bonnes remarques (...). Je vous prie de ne pas m'oublier une autre fois. », lettre de Thiery à Haller, le 25 février 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 134-135.

²²⁵⁷ Lettre de Duchesne à Haller, le 22 août 1770. *Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata*, Alberti v. Haller, 3 vol., Bernae: sumptibus Societatis typographicae, 1768.

trier, ce qui plonge les botanistes français dans le plus grand embarras. Le mode de classement variant selon les botanistes, Duchesne ne parvient pas à ordonner la grande collection de plantes des Alpes que lui a envoyée Haller, ce qui lui fait regretter de ne pas posséder son *Enumeratio*²²⁵⁸ : « je me trouve, Monsieur, vis-à-vis de cet herbier, comme avec un savant qui ne parleroit qu'Arabe. Les N^{os} que vous avez mis sur les etiquettes ne peuvent m'indiquer les noms que vous leur donnez sans le secours de l'Enum. plant. helv. d'où ils sont pris. J'ai vu ce joli Catalogue entre les mains de M. de Saussure avec qui j'ai eu la satisfaction de m'entretenir de vous, Monsieur, chez M. de Jussieu : Mais les libraires de Paris n'ont pas ce petit Livre. Je prends donc la liberte de m'adresser à vous-même, Monsieur vous priant d'achever votre ouvrage en donnant la clef du tresor fermé dont vous m'avez gratifié. »

A l'inverse, pour plaire à Haller, les botanistes parisiens trient consciencieusement leur collection. Duchesne, à qui le Bernois a fait parvenir une liste des plantes qu'il souhaite obtenir, lui rend compte de leurs efforts : « Vous connoissez, Monsieur, Messieurs le Monnier et Gerard ; l'un professeur du Jardin du Roi ; l'autre, auteur du Flora gallo prov. Ils se sont prêter très obligeamment à tirer de leurs herbiers des exemplaires des plantes que vous desirez. Ils auroient souhaités ainsi que moi, pouvoir completer toute votre liste. M. de Jussieu a aussi revu toutes ces plantes; pour en verifier la nomenclature : il m'a dicté les notes que vous trouverez à quelques unes²²⁵⁹. »

Au contraire, Haller, fidèle à son goût de l'exhaustivité, envoie à ses collègues un paquet de quatre cents plantes des Alpes pour lequel Adanson lui exprime sa reconnaissance, sans pouvoir toutefois dissimuler son irritation à l'idée de devoir en effectuer le classement par lui-même²²⁶⁰ : « Monsieur et tres illustre confrère je n'ai rien de plus empressé que de vous faire mes sincères remerciemens du paquet de 400 plantes environ dont il vous a plu de me gratifier, et parmi lesquelles il s'en trouve d'extrêmement rares, de vraies alpines, enfin de celles qui me manquaient absolument ; mais je suis réellement fâché que votre tems ne vous ai pas permis de trier vous-même ces plantes, parce que ce nombre considerable auroit sùffi pour compléter celui des plus rares alpines qui me manquent, au lieu que la plus grande partie est de celle que nous avons aux environs de Paris ou dans nos jardins, et qu'il est plus agréable de faire des frais pour le port des plantes qu'on n'a pas que pour celles qu'on possède. » Par la suite, Adanson prend des précautions et fournit une liste désormais précise d'autres plantes, rares et typiques de la Suisse, en insistant auprès du Bernois : « j'espère que

²²⁵⁸ Lettre de Duchesne à Haller, le 19 juin 1768.

²²⁵⁹ Lettre de Duchesne à Haller, le 7 mars 1767.

²²⁶⁰ Lettre d'Adanson à Haller, le 15 mars 1773.

vous voudrez bien me les procurer lorsque le tems vous permettra de me les trier en homme de métier, et comme pour un homme des plus difficile. »

Cette négligence ne doit cependant pas être généralisée, car Haller entend parfaitement la fonction des échanges intellectuels comme moteur de la production savante.

b- Discours réflexif sur les processus d'échanges

Il est tout d'abord notable que l'appropriation de biens intellectuels étrangers s'accompagne d'éléments d'un discours réflexif. A l'occasion de la recension de quatre dictionnaires anglais, Haller remarque que la fin et les modes de traduction varient selon les pays, ce qui induit l'existence de processus d'emprunts culturels différenciés : « Nous autres Allemands traduisons souvent, le plus fréquemment de façon mauvaise, mais pourtant avec fidélité et prudence. Les Français, qui rendent plus rarement cet honneur aux étrangers, y gardent leur supériorité nationale. Ils procèdent avec les documents comme des vainqueurs, en rejetant la majeure partie et en conservant seulement ce qui peut plaire au mauvais goût de leurs lecteurs²²⁶¹. » Il arrive qu'un emprunt soit stérile lorsqu'il prend la forme d'une simple copie, mue par l'admiration et non par le discernement : « Si les Français mettent tout dans des dictionnaires, jusqu'à des bluettes, des épigrammes et des sottises, et que les Allemands les traduisent avec application, et les recensent dans les journaux, il reste donc encore le temps aux Anglais de rassembler des dictionnaires des arts et des sciences²²⁶². »

Les savants accompagnent les pratiques d'échanges qui structurent leur communauté, de réflexions sur les formes de la communication et des usages de leurs écrits. Le chirurgien Thomas Royer témoigne des interpénétrations de sa pensée avec celle de Haller, les deux savants se servant mutuellement l'un de l'autre : « Je fus très flaté il y a quelques années, de ce que vous daignates citer ma lettre contre un anonyme au sujet des lavemens antivénériens dans le supplément de votre savante physiologie : j'ai pris depuis la liberté de vous faire présenter par M. Ruffieux chirurgien major d'un bataillon des gardes-suisse au service du Roy de France, ma Dissertation sur le même remède ; J'ai profité de vos lumières et de vos

²²⁶¹ GGA, 1768, p. 41 : « Wir Deutschen übersetzen häufig, zuweilen schlecht, aber doch getreulich, und Schritt vor Schritt. Die Franzosen erweisen diese Ehre den Fremden sparsamer, sie behalten aber dabey ihre Nationalsuperiorität. Sie gehn mit ihrer Urkunde wie Sieger um, werfen das meiste weg, und behalten nur, was dem ekeln Geschmacke ihrer Leser gefällig seyn mag. » Extrait cité dans P.-E. Knabe, *Die Rezeption der französischen Aufklärung...*, op. cit., p. 256.

²²⁶² GGA, 1769, p. 557-558 : « Wenn die Franzosen alles, bis auf witzige Einfälle, Epigrammen und Sottisen in Wörterbücher bringen, und die Deutschen diese ämsig übersetzen, und in Journalen recensiren, so gnügen sich zur Zeit die Engländer noch, Wörterbücher der Künste und der Wissenschaften zusammen zu tragen. » Cité dans P.-E. Knabe, *Die Rezeption der französischen Aufklärung...*, op. cit., p. 182.

travaux, en puisant dans vos excellens ouvrages ; vous avés pu le voir Monsieur, si vous vous êtes donnés la peine de lire cette Brochure : je desire qu'elle vous ait plu (...) ²²⁶³. » Attentif à la diffusion de son travail, aux usages et aux références que l'on en fait, Haller annonce deux fois de suite à Tissot qu'il a reçu les *Mémoires* de l'Académie Royale des Sciences de 1764 dans lesquelles figure son mémoire sur l'eau salée, preuve qu'il y accorde beaucoup d'importance et qu'il encourage son ami à le lire ²²⁶⁴. L'homme de science ne demeure pas indifférent aux réactions de la communauté savante face à son travail : il les guette, et en cas de querelle s'appuie sur l'approbation de ses pairs. Au cours de la « Lettre de l'auteur d'un extrait de la Bibliothèque Raisonée attaqué dans la Bibliothèque Britannique de Juillet, Août & Septembre 1747, adressée à M Wetstein editeur du premier de ces journaux » qu'il publie dans la *Bibliothèque raisonée* en 1748, le Bernois, dont la recension sur les *Praelectiones* de Boerhaave a été critiquée ²²⁶⁵, se réfère pour se défendre à l'éloge de ses talents mentionnée dans l'*HARS* de 1743 ²²⁶⁶.

Haller est également sensible à l'usage que l'on fait de son nom et de sa réputation. Les efforts de Caldani pour le consoler de ne pas être mentionné dans l'*Histoire de l'anatomie et chirurgie* d'Antoine Portal trahissent son désappointement ²²⁶⁷. On le voit préoccupé des traductions de ses écrits, conscient qu'elles peuvent en altérer le contenu : « J'ai depuis hier la traduction françoise des Elemens par je ne sai[s] qui ; je n'ai pas pu voir encore si je suis bien rendu. C'est le VIII tome qu'on a traduit ²²⁶⁸. » Son ami Bonnet remarque avec plaisir que le nom de Haller est souvent cité dans l'*Encyclopédie*, preuve de la résonance de son travail, mais il s'inquiète de savoir s'il est mentionné à bon escient. Ne possédant pas l'*Encyclopédie*,

²²⁶³ Lettre de Royer à Haller, le 18 février 1771. Thomas Royer (env. 1720- ?) est un chirurgien, qui a été auparavant chirurgien aide-major des armées du roi.

²²⁶⁴ Lettres de Haller à Tissot, le 25 août 1768 et le 11 septembre 1768. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 293 et p. 294.

²²⁶⁵ « Hermanni Boerhaave... Praelectiones Academicae in proprias Institutiones Rei Medicae. Edidit & Notas addidit Albertus Haller », *Bibliothèque Raisonée*, 1744, t. 33, p. 33-50.

²²⁶⁶ « Lettre de l'auteur d'un extrait de la Bibliothèque Raisonée attaqué dans la Bibliothèque Britannique de Juillet, Août & Septembre 1747, adressée à M Wetstein editeur du premier de ces journaux. », *Bibliothèque raisonée*, 1748, t. 40, partie 1, p. 205-226, p. 216 : « Il ne me reste plus qu'à défendre M Haller. (...) Laissons en le soin à l'Académie des Sciences de Paris (...). Voyez le jugement que porte de M Haller le Secrétaire de l'Académie des Sciences dans l'histoire de 1743. » On se reportera à l'écrit : « Sur les Monstres », *HARS*, 1743, p. 57-58 : « M. Haller, l'un des plus sçavans Anatomistes d'Allemagne, & Professeur d'Anatomie, de Chirurgie et de Botanique a Gottingen, a pris publiquement la défense de M. Winslow contre M. Lemery, dans deux Dissertations qu'il a publiées sur ce sujet, après avoir examiné quatre ou cinq cens relations de Monstres, & après en avoir disséqué plusieurs lui-même. M. Winslow lui en a marqué publiquement sa reconnaissance, & le cas qu'il fait d'un tel suffrage, dans plus d'un endroit de son Mémoire. » C'est nous qui soulignons.

²²⁶⁷ Lettre de Caldani à Haller, le 23 octobre 1773. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, op. cit., p. 207. *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* par M. Portal, 7 vol., Paris, 1770 à 1773.

²²⁶⁸ Lettre de Haller à Bonnet, le 7 novembre 1773. *The correspondence...*, op. cit., p. 1105.

Haller lui répond intrigué : « j'ignore ce que ces Mrs font de moi²²⁶⁹. » D'ailleurs, plus tard, bien que l'article « Anatomie » publié par Tarin dans l'*Encyclopédie*, emprunte trois planches des *Icones anatomicae* de Haller²²⁷⁰, sanctionnant de façon positive son travail, le Bernois le désapprouve : il affirme ne reconnaître ni les gravures, ni le commentaire qui les accompagne²²⁷¹. Ainsi, les deux Helvètes sentent bien que c'est la façon dont on est cité, et non le nombre de citations, qui donne la mesure de la réception d'une idée. Leurs remarques pointent implicitement la distinction entre la résonance d'un auteur et la réception de ses écrits, processus plus complexe et plus profond.

Parallèlement, il s'avère que les Français sont aussi curieux du jugement que porte Haller sur leurs travaux. Par ses recensions et l'étendue de son réseau épistolaire, il dispose de moyens pour renforcer leur audience à l'échelle européenne. En quête de reconnaissance, Thiery est par conséquent déçu que le Bernois n'ait pas pris garde de mentionner son travail dans sa collection de thèses de médecine pratique : « J'ai enfin reçu le 7^e T. des Thèses de pratique dont je vous fais mes remerciemens. (...) J'eusse bien souhaité que vous eussiez dit un mot de ma Thèse sur l'Anévrysme, que dans le recueil des Th. de Chirurgie vous avés donnée à mon Président²²⁷². » Ce n'est pas la seule fois que Thiery soumet à cette fin, son travail à Haller. Après lui avoir rappelé qu'il a beaucoup utilisé ses écrits pour la rédiger, le Parisien lui demande de lire le compte rendu avantageux paru dans le *Journal des sçavans* d'avril 1751, de la thèse dans laquelle il déconseille l'usage des fontaines en cuivre, nocives pour la santé. Faire connaître à Haller son travail n'est pas le seul mobile qui anime Thiery : il recherche la reconnaissance d'un savant réputé, tout en espérant bénéficier de ses observations et critiques²²⁷³. Bien sûr, demander à un homme de l'envergure de Haller de formuler des corrections à propos d'un travail est une façon polie de le lui présenter avec une humilité de bon aloi, dans l'espoir d'en obtenir l'approbation, ce qui peut dans un second temps en aider la diffusion. Mais au-delà de la rhétorique d'usage, on attend aussi que sa

²²⁶⁹ Lettre de Bonnet à Haller, le 6 février 1759. *Ibid.*, p. 155. Haller lui répond qu'il ne le sait pas car il ne dispose pas des volumes de l'*Encyclopédie*. Lettre de Haller à Bonnet, le 20 février 1759. *Ibid.*, p. 156.

²²⁷⁰ Lettre de Tarin à Haller, le 1^{er} avril 1748. Il s'agit des *Icones anatomicae quibus praecipuae aliquae partes corporis humani delineatae proponuntur & arteriarum potissimum historia continetur*, auctore Alberto de Haller, Gottingae, apud viduam B. Abrami Vandenhoeckii, 1743-1756 (8 fascicules).

²²⁷¹ A. von Haller (ed.), *Epistolarum ab eruditissimis viris ad Alb. Hallerum scriptarum. Pars I, latinae*, 6 vol. Bern, 1773-1775, vol. VI, p. 183. Cité dans H. Steinke, « Anatomie und Physiologie », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, op. cit., p. 234.

²²⁷² Lettre de Thiery à Haller, le 7 juillet 1762. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 224. Haller cite de la façon suivante le travail de Thiery : « Quaestio medico-chirurgica...Paris. 5 Febr. 1750. An tutior facilliorque vulgari detur aneurysmatis chirurgica curatio?/ praeside M. Jacobo Alberto Hazon resp. Francisco Thiery », *Disputationes chirurgicae selectae, collegit, edidit, praefatus est Albertus Hallerus*, Lausannae: sumptibus Marci-Michael. Bousquet & Socior., 1756, vol. 5, N°139, p. 211-219.

²²⁷³ Lettre de Thiery à Haller, le 26 octobre 1751. *Ibid.*, p. 129. Voir le *Journal des Sçavans*, avril 1751, p. 243-244.

réponse soit porteuse de conseils et de suggestions, enclenchant un dialogue sur le contenu du travail²²⁷⁴.

Nombre des correspondants de Haller entendent donc tirer profit de sa position de médiateur scientifique, en sollicitant la recommandation de leur travail et l'insertion de leurs écrits dans ses ouvrages. Certains, à l'image de Thiery, revendiquent cette faveur au nom des liens d'amitié qu'ils ont tissés, mais tous le voient comme un patron de la science, une instance de savoir à consulter et dont l'assentiment est le préalable à une réputation accrue.

Or, Haller est quant à lui conscient des difficultés qu'il y a à recenser les écrits de ses correspondants²²⁷⁵. Son souci d'intégrité appartient à l'identité du savant spécialiste, qui n'est plus seulement un amateur éclairé désireux de cultiver l'amitié de ses pairs. Puisque Haller a le quasi monopole de la recension des livres français et de ceux ayant trait à la médecine dans les *GGA*, il est possible de savoir ce qu'il juge important et utile de retenir des ouvrages de ce genre venant de France. Une enquête plus approfondie permettrait de tracer les principaux caractères du traitement qu'il réserve à ses correspondants dans les *GGA*. Remarquons simplement ici qu'il les recense avec la même rigueur et selon des critères identiques à ceux qui guident ordinairement son analyse. Il n'épargne en aucune manière un ouvrage de Gouan, un de ses plus fidèles correspondants botanistes français, auquel il reproche de ne pas assez citer ses sources. Le botaniste commet également des erreurs que le Bernois s'empresse de rectifier à l'aide de sa propre *Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata*²²⁷⁶. Haller est en revanche plutôt favorable à Gilibert qui, dans *L'anarchie médicale*, fait un bilan sévère de la médecine en France, récusant l'influence de libres-penseurs parmi lesquels il range Boissier de Sauvages²²⁷⁷. Neutre, la recension reprend les grandes lignes du travail de Gilibert qui dénonce les mauvaises conditions d'apprentissage dans les facultés de médecine en France et la médiocre situation des académies. Elle ne comprend aucun commentaire sur la dédicace à l'intention de Haller, ni sur les avantages de la médecine expectante. La seule réserve exprimée par Haller concerne le rôle de La Caze²²⁷⁸ et de Bordeu pour améliorer l'état

²²⁷⁴ Lettre de Housset, le 28 mars 1758 : « vous ne pouvez Monsieur me faire un plus grand plaisir que de me communiquer vos reflexions sur ce que j'ai l'honneur de vous ecrire c'est pour moi une grande source d'instruction ».

²²⁷⁵ M. Stuber, *Journal and letter...*, art. cit., p. 127.

²²⁷⁶ « *Antonii Gouan Illustrationes et observationes botanicae seu variarum plantarum pyrenaicarum exoticarum adumbrationes* », *GGA*, 1773, p. 583-584.

²²⁷⁷ Voir la recension de l'ouvrage de Gilibert, « *L'anarchie medicale ou la medecine considerée comme nuisible à la société* », *GGA*, 1773, p. 725-726 ; p. 823-824 ; p. 891-892.

²²⁷⁸ Reçu docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, Louis de La Caze (1703-1765) s'installe dès 1730 à Paris où il obtient la charge de médecin ordinaire de Louis XV. Il partage un certain nombre d'idées communes avec Bordeu et attache une grande importance à l'observation des sensations comme mode d'étude physiologique. La Caze est l'auteur des *Institutiones medicae ex novo medicinae conspectu* (1755) et de *L'Idée*

de la médecine en France²²⁷⁹. Louis Vitet, le même qui lui a demandé son approbation et lui a rendu compte de l'influence de sa physiologie dans l'élaboration de son travail²²⁸⁰, bénéficie d'une recension très détaillée²²⁸¹, ce qui est toujours la marque de l'intérêt que porte Haller à un ouvrage. Outre les détails des soins à donner aux chevaux, Vitet a conçu une bibliographie assez courte mais très critique, méthode qui ne peut manquer de séduire le Bernois. En revanche, les échos de la réaction des auteurs français recensés par ses soins, parviennent assez rarement à Haller. Chomel, néanmoins, se révèle impatient de lire le compte rendu qui lui a été consacré : « je vous remercie de l'extrait que vous avez bien voulu donner de ma brochure dans votre journal j'espere le recevoir bientôt de hollande dont les livres nous arrivent difficilement (...) »²²⁸². » Si la diffusion des *GGA* semble restreinte en France, les recensions publiées par Haller dans la *Bibliothèque raisonnée* sont en revanche davantage connues de ses correspondants²²⁸³.

Ayant découvert qu'au cours de son ouvrage *De motu cordis et sanguinis*, Haller cite et critique sa thèse *Otiaphysiologica*, Jean Brun, jeune docteur de la faculté de Montpellier, s'empresse de lui écrire pour se justifier et lui demander de supprimer les lignes le desservant²²⁸⁴. Anne-Charles Lorry, dont la réputation est plus établie que celle de Brun, réagit également à un reproche dont Haller fait état dans ses *Opera minora anatomica*²²⁸⁵. Accusé de passer sous silence dans ses travaux, les découvertes du physiologiste suisse concernant les mouvements du cerveau, Lorry se justifie, en affirmant qu'il en a longtemps

de l'homme physique et moral, pour servir d'introduction à un traité de médecine (1755). Cet ouvrage exerce une grande influence sur les recherches en physiologie en France jusqu'à Broussais.

²²⁷⁹ *GGA*, 1773, p. 824.

²²⁸⁰ Lettre de Vitet à Haller, le 8 juillet 1771 : « quels avantages n'ais je pas retiré de votre excellente physiologie elle m'a éclairée dans les sentiers tenebreux de l'anatomie du cheval et du bœuf, et sans elle je me serois souvent égaré. » Voir *Médecine vétérinaire* par M. Vitet, 3 vol., Lyon, 1771.

²²⁸¹ Le troisième volume de la *Médecine vétérinaire* de Louis Vitet est recensé sous le titre : « Materia medica », *GGA*, 1772, p. 202-209.

²²⁸² Lettre de Chomel à Haller, le 8 octobre 1751.

²²⁸³ Lettre de Chomel à Haller, le 7 juin 1750. Chomel écrit à propos de la brochure de M. Janin contre M. Sénac : « votre extrait n'est pas encore arrivé jusqu'à moy parce que nos libraires ne font venir des livres de hollande que lorsqu'ils peuvent faire des échanges ce qui n'est pas facile ; je suis bien pressé de le voir. »

²²⁸⁴ Lettre de Brun à Haller, le 27 août 1756. Alors que Haller lui reproche de s'être placé sous le patronage du système de Primizozze et d'avoir écrit que les artères se raccourcissaient pendant la contraction, Brun affirme n'avoir jamais lu cet auteur et se défend d'avoir donné un sens précis à l'idée la contraction des artères. Par conséquent, Brun lui demande d'avoir des égards pour la dissertation d'un bachelier et de ne pas publier la note dans laquelle il l'accuse de se servir du système de Primizozze.

²²⁸⁵ Lettre de Lorry à Haller, le 3 juin 1764 : « J'ay été vraiment touché, de trouver dans le premier volume de vos opera minora anatomica un reproche que je serois au desespoir de meriter. vous etes surpris qu'en parlant des mouvements du cerveau je n'aye point fait mention de vos decouvertes ni de celles de M. Lamure par rapport a ce dernier la chose m'etoit impossible puisque j'ay lu ces memoires en 1751 et m. de la mure n'a donné les siens qu'en 1752. les mem. de l'acad. prouvent cette proposition. je ne sçais pas monsieur, si vous aviez parlé de cet objet a cette date mais je suis bien sur que je ne l'avois pas lu. ce n'est pas les experiences que je deffens, c'est ma bonne foi, sur laquelle je serois bien fâché qu'il vous restat quelque nuage. »

ignoré l'existence. Le fait qu'il estime nécessaire de devoir se défendre auprès de Haller, témoigne assurément de l'influence de ce dernier.

c- Un climat d'échanges concurrentiel

Au-delà de l'idéal commun et de la soif de progrès, le champ de la recherche laisse place à la concurrence entre les auteurs, et ce phénomène paraît croître au fur et à mesure que la science se professionnalise. La volonté d'être reconnu alimente l'esprit de compétition et par conséquent stimule le travail du savant. La notion de *propria auctoris* s'épanouit et Haller, dans la préface du sixième tome des *Elementa physiologiae*, explique combien il est légitime qu'un savant donne son nom à ses découvertes. Cette attention à attribuer à chacun la place équivalente à son mérite, s'exprime dans les *Bibliothecae* où il se fait historien des sciences²²⁸⁶. Le savant est récompensé de son travail par le droit d'octroyer son nom à ses découvertes et par la reconnaissance dont il peut jouir dans la postérité²²⁸⁷.

Croiser les réseaux épistolaires avec la lecture des journaux fait ressortir les mécanismes de propagation des idées. Effectivement, grâce à l'essor des périodiques savants « l'Europe se constitu[e] pour la première fois en une arène intellectuelle unique²²⁸⁸. » Les discussions transcendent les frontières, l'adhésion à un livre ou à une idée prend un tour international. De ces flux de savoir sans cesse croissants, le savant emprunte des idées, défend les siennes et veille à faire respecter son nom. Dès lors, les querelles de priorité sont légion et clairement intelligibles ; les savants en appellent à l'arbitrage public pour se justifier. Il arrive que la communauté savante tranche sous l'autorité d'une institution : l'Académie des Sciences entend ainsi départager Haller et Exupère-Joseph Bertin²²⁸⁹ qui se disputent la primauté de la description des trois plans de fibres de la partie charnue de l'estomac, en rappelant l'historique de leurs travaux²²⁹⁰.

A une époque où l'explosion de l'écrit passe par la multiplication d'éditions et de reproductions d'ouvrages sans l'accord préalable de l'auteur, et où les entorses à ce que nous

²²⁸⁶ U. Boschung, « “ Multa pro nostra innocentia”... », *art. cit.*, p.141.

²²⁸⁷ A. von Haller, *Tagebuch seiner Beobachtungen...*, *op. cit.*, XV, p. 166. Haller insiste pour que l'on désigne les plantes du nom des savants qui les ont trouvées et étudiées.

²²⁸⁸ Jonathan I. Israel, *Les Lumières radicales...*, *op. cit.*, p. 179.

²²⁸⁹ Docteur en médecine des Facultés de Reims et de Paris, Exupère-Joseph Bertin (1712-1781) est associé anatomiste de l'Académie des Sciences (1744). Ses travaux portent notamment sur la formation de la voix, l'ostéologie, ainsi que sur la circulation sanguine.

²²⁹⁰ Le texte est reproduit dans l'annexe.18 : « Querelle de priorité entre Albrecht von Haller et Exupère-Joseph Bertin ». La querelle ne s'éteint pas si rapidement et on en trouve encore des traces dans l'*HARS*, 1781, p. 58-59. Cette fois-ci le texte est plutôt favorable à Bertin : « ...on ne peut refuser à l'Anatomiste François, la gloire de l'invention, & qu'il reste seulement à juger jusqu'à quel point son illustre Confrère mérite de la partager. »

nommerions aujourd'hui la propriété intellectuelle sont nombreuses, l'écart est mince entre le plagiat et le transfert des idées. Ceci heurte la sensibilité de Haller pour lequel l'ambition et le souci de faire carrière constituent des procédures normales de la légitimation du rôle du savant²²⁹¹. Toutefois, sa piété calviniste le met en garde contre tout sentiment de vanité : le dessein d'accroître sa renommée d'homme de science est une impulsion de la recherche, qui ne doit toutefois jamais conduire à la quête d'une gloire personnelle²²⁹².

L'acte de plagiat est doublement condamnable car outre qu'il s'apparente à un vol, ne pas citer ses sources est le signe d'un esprit non scientifique. Fréquemment, Haller et Bonnet reprochent aux Français d'être des plagiaires et de ne pas faire attention à ce qui vient de l'étranger. Lors de sa querelle avec Hérissant, Haller laisse éclater sa colère : « Je Vous avoue que j'en veux aux F[rançois] avec leur egoisme. J'ai vu le Ir, eux qui ne lisent rien, et ne savent aucune langue pour être en état de lire. Tel est Herissant qui de toute la structure des os n'a vu que la cellulose sans voir les vaisseaux, pour lesquels cette Cellulose est faite²²⁹³. » Le Bernois déclare encore : « C'est dans une thèse où se trouve l'egoisme de M Herissant. Ces Français sont attentifs à tout moment à avertir le lecteur. C'est moi qui ai vu le premier - et il se trouve qui n'ont pas lu un mot de ce qu'on avait écrit avant eux²²⁹⁴ »²²⁹⁵. Le reproche du plagiat s'étend à l'ensemble des lettrés français et non aux seuls hommes de science : si Hérissant et Lamure ont indûment déformé ses écrits, le Français Vatan a traduit son *Ode sur l'Eternité* sans jamais en mentionner le véritable auteur. La fréquence avec laquelle la nation française le copie et le vole incite le poète à renforcer sa vigilance, et il entreprend donc de faire parvenir une rectification à *L'Année littéraire* pour que justice soit faite à son nom²²⁹⁶.

Plus généralement, la réception des travaux de Haller conduit ses contemporains français, qui les confrontent avec les leurs, à réfléchir sur le sens des pratiques savantes.

²²⁹¹ Otto Weber, *Albrecht von Haller*, op. cit., p. 13.

²²⁹² Otto Sonntag, « The motivations of the Scientist... », art. cit., p. 350. O. Sonntag und H. Steinke, « Der Forscher und Gelehrte », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, op. cit., p. 339. La volonté d'être reconnu crée une ambivalence avec la modestie qui sied aux savants mais ce conflit est résolu par l'enracinement de la recherche dans la foi chrétienne. Servir Dieu et les hommes contrebalance le désir de gloire.

²²⁹³ Lettre de Haller à Bonnet, le 8 août 1769, *The correspondence...*, op. cit., p. 830.

²²⁹⁴ Lettre de Haller à Bonnet, le 22 août 1769. *Ibid.*, p. 832.

²²⁹⁵ « Il est vrai, mon Illustre Ami, que les Français lisent peu, et moins encore les Livres étrangers. Très probablement Mr Hérissant n'avait pas lu vos *Os* : il avait lu pourtant les *Corps organisés* où je les célébrois. », lettre de Bonnet à Haller, le 9 septembre 1769. *Ibid.*, p. 833. « Je suis un peu jaloux de M Herissant. Je crois qu'il a vu très peu, presque rien. », lettre de Haller à Bonnet, le 20 Juillet 1769. *Ibid.*, p. 826.

²²⁹⁶ Lettre de Haller à Bonnet, le 2 février 1758. *Ibid.*, p. 130.

Haller effectue un travail de sélection des connaissances dont les Français tirent profit²²⁹⁷, en contestant parfois ses choix. Pennier de Longchamp lui avoue sa surprise de ne trouver dans ses collections de thèses que très peu de dissertations provenant de l'université de Montpellier²²⁹⁸. Sans voir que Haller a sûrement négligé les thèses de Montpellier qui ne sont pas favorable à ses vues, Pennier se propose de combler cette lacune en lui envoyant un recueil d'écrits de cette université.

Bien que souvent vantée, la méthode dont se sert Haller pour construire la trame de ses ouvrages à caractère bibliographique n'est pas unanimement acceptée. Voulant prévenir les reproches qu'on ne manquera pas de lui faire, Haller rédige l'article de la *Bibliothèque raisonnée* qui annonce et recense le *Methodus Studii Medici*. Il justifie l'exhaustivité de son projet lequel reste malgré tout, selon le précepte de Boerhaave, d'aider les étudiants en médecine à ne lire que les auteurs les plus utiles et à ne pas s'encombrer avec une bibliographie trop abondante : « M. de Haller, se répandant de plus en plus, nomme tout le monde (...). Il nomme les Auteurs qu'il a lus, ceux dont les Journaux ont donné des extraits, ceux dont il trouve les Ouvrages cités dans les Ecrivains qui ont travaillé avant lui sur un plan à peu près semblable ; il nomme même tous ceux qu'il a trouvés avoir écrit²²⁹⁹. » Haller est obligé de rappeler que tributaire d'une bibliothèque réduite, il a nécessairement passé sous silence des livres qu'il « n'a pas vus, ou qui lui sont inconnus. Il doit y en avoir beaucoup de cette classe, parce que Mr. de Haller n'a qu'une Bibliothèque médiocre, qu'il fait monter lui-même à 6000 volumes, & que son séjour dans une ville du second rang, ne lui a pas permis de consulter de grandes Collections de Livres. Un auteur établi à Londres ou à Paris, & un Voyageur, auroient bien des avantages sur lui²³⁰⁰. » De ce fait, ses jugements sont parfois brefs puisqu'il se fie au titre de certains ouvrages qu'il n'a jamais consultés²³⁰¹.

Les hommes de science sentent la nécessité dans laquelle ils se trouvent de confronter leurs expériences et leurs connaissances. De la communication permanente d'informations dont on lui fait part, le savant s'approprie celles qui lui seront le plus utiles ;

²²⁹⁷ « ... il y a réellement beaucoup d'excellentes pièces fugitives qu'il seroit presque impossible d'acquérir sans les soins que vous voulez bien vous donner, monsieur, d'en faire un recueil. », lettre de Thiery à Haller, le 11 mai 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 148.

²²⁹⁸ Lettre de Pennier de Longchamp à Haller, le 26 avril 1767 : « J'ai été surpris de n'avoir pas trouvé dans vos Collections de Theses un plus grand nombre de celles de l'université de montpellier, vous vous proposés peut-etre dans (sic.) faire un recueil a part je pourrais dans ce cas vous en fournir plusieurs. »

²²⁹⁹ « Hermann Boerhaave, Viri Summi... », art. cit., p. 124-125. Rappelons que la partie bibliographique n'est qu'un extrait du *Methodus studii medici* de Haller.

²³⁰⁰ *Ibid.*, p. 125.

²³⁰¹ *Idem* : « Les *Additions* de Mr. de Haller sont donc remplies de noms, de noms tout nuds, marqués d'une étoile de mauvais augure, qui nous avertit de ne rien attendre de la part de l'Auteur, parce qu'(...) il n'a pas vu le Livre qu'il nomme. »

lorsque Thiery livre à Haller les fruits de sa lecture de Chardin, qui lui fait penser que ce n'est pas aux Européens que les Orientaux doivent la connaissance de la circulation du sang, il conclut : « J'ay été bien aise de vous communiquer cette réflexion, Mr, dont vous ferez l'usage que vous jugerez à propos²³⁰². » Le savoir est une œuvre collégiale qui naît de la coopération au sein des institutions académiques et universitaires, mais aussi des échanges transnationaux. Et malgré la distance, on distingue les traces d'une communauté expérimentale²³⁰³ : c'est ainsi que pour conforter son point de vue, Haller charge Lobstein, anatomiste réputé de Strasbourg qui bénéficie de son entière confiance, de vérifier l'insensibilité de la dure-mère²³⁰⁴.

En définitive, la réflexion sur l'appropriation du savoir que mène Haller met en exergue les principes fondamentaux de sa méthode scientifique. L'expérience personnelle et la vérification des données par ses propres moyens valent mieux que les emprunts répétés à des autorités reconnues. Il rappelle donc qu'« il sera toujours dangereux de copier les Grands-hommes. Ils peuvent faire des conjectures, & un imitateur aura le malheur de s'en approprier une, lorsqu'il croit s'enrichir d'une nouvelle découverte²³⁰⁵. » Ainsi, la lecture d'autres auteurs doit s'accompagner d'un regard critique : pour qu'on en valide l'information, elle nécessite de comparer les sources, et dans le cas des sciences de toujours refaire l'expérience présentée.

Comme pour l'ensemble de son réseau, Haller a principalement noué en France des liens avec des figures de second plan de la République des Lettres, fiers de le compter parmi leurs correspondants. Ceci explique qu'une grande part de leurs lettres contient davantage d'informations sur des échanges matériels de livres et de plantes que de profondes réflexions à caractère scientifique. Il faut excepter bien sûr les correspondants les plus fidèles, tels Housset, Thiery ou Gouan, et ceux qui sont engagés dans une polémique, à l'image de Le Cat. Ferrein a rédigé à son intention une longue lettre pleine d'observations expérimentales, qui peuvent alimenter les réflexions du Bernois, mais cette lettre est restée unique. C'est donc en

²³⁰² Lettre de Thiery à Haller, le 13 septembre 1756. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 124.

²³⁰³ H. Steinke « Tissot traducteur de Haller : de l'expérience à la théorie », dans *La médecine des Lumières: tout autour de Tissot*, *op. cit.*, p. 103-112, p. 110. Voir aussi G. Rudolph, « Le traité, l'essai, le compte-rendu scientifique », *art. cit.*, p. 419.

²³⁰⁴ Lettre de Haller à Caldani, le 4 février 1766. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, *op. cit.*, p. 165.

²³⁰⁵ « Splanchnologie, ou l'Anatomie des viscères... », *art. cit.*, p. 276.

grande partie par les ouvrages, les mémoires académiques et les périodiques que Haller découvre, trie et s'approprie lorsqu'il le juge bon, les informations issues de la scène intellectuelle française. Parallèlement, les échanges avec les médecins français stimulent la recherche : on refait ses expériences, et ses théories sont à l'origine d'un certain nombre de thèses²³⁰⁶.

Le bilan des emprunts intellectuels reflète leur polymorphisme et leur différenciation selon la discipline considérée. Par ailleurs, une certaine asymétrie définit les échanges entre Haller et ses correspondants Français : ceux-ci attendent souvent de lui un patronage et des conseils bibliographiques, alors qu'il semble vouloir avant tout obtenir des livres et des renseignements qui l'informent au mieux des nouveautés et des querelles ayant cours en France. Ses ouvrages à caractère bibliographique, ses comptes rendus et l'ensemble de sa correspondance savante sont autant d'outils qui permettent de discerner parmi les contenus qui lui parviennent de France, ce que Haller retient, fait passer et assimile dans son travail.

Certains correspondants de Haller s'acquittent de rendre hommage à ses talents et reconnaissent publiquement leur dette envers ses ouvrages. L'étendue de son savoir et sa réputation établie peuvent servir de justification à un médecin ou à un botaniste français moins connu qui s'appuie sur lui pour avancer une idée. Par conséquent, Haller s'attache à surveiller l'emploi de son nom, mais il ne le fait pas dans le seul but de défendre ses propres intérêts. Sa haine du plagiat participe plus largement à une réflexion sur l'utilisation critique du savoir et la constitution de l'histoire des sciences. Ceci va de pair avec l'affirmation et la prise de conscience plus forte de l'individu scientifique, ami du genre humain, et dont le statut tend à se professionnaliser. L'homme de science travaille pour améliorer le sort de ses contemporains et de cette façon, le présent et l'avenir se conjuguent constamment dans son travail : tant sous la forme de ses réflexions sur le progrès que par l'expression de l'ambition naturelle du savant, prélude de sa postérité.

²³⁰⁶ Lettre de Chomel à Haller, le 26 juillet 1752. Chomel juge bon de lui faire part que son demi-frère va soutenir une thèse sur la sensibilité.

Chapitre IX : LA LANTERNE MAGIQUE DE LA POSTÉRITÉ

« L'ouvrage, dont nous offrons une traduction françoise au public, étoit le fruit des dernières méditations de l'homme célèbre, dont la république des lettres et la patrie n'ont pas encore cessé de pleurer la perte²³⁰⁷. »

« HALLER (ALBERT DE), anatomiste, botaniste, poète allemand, savant presque universel...²³⁰⁸. »

Dans la construction de la figure du savant, la mort est un moment décisif qui ouvre la voie à la postérité. Celle-ci appartient aux préoccupations légitimes de l'homme de science qui s'attache à la pérennité de son œuvre mais aussi à celle de son nom. L'assurance de l'immortalité est donc un thème dont s'entretiennent les savants, et le soin avec lequel ceux-ci s'informent de leur santé met en lumière le lien entre l'importance accordée à certaines vies, particulièrement précieuses car plus fécondes et utiles que d'autres, et la postérité qu'un homme de talent est en mesure d'attendre de la part de ses pairs²³⁰⁹. La vie que l'homme de science consacre au travail est utile pour le progrès des connaissances²³¹⁰, mais sa mort instrumentalisée peut également servir la science. La reconnaissance unanime de ses talents et la célébration de sa mémoire au sein d'éloges deviennent des pratiques communes et unificatrices de l'Europe lettrée²³¹¹. Le genre de l'éloge qui a pour fin de rendre hommage aux hommes illustres de la cité est ancien. Destiné à fonder une mémoire civique, il trouve ses racines dans les *Vies* des hommes illustres de l'Antiquité et de la Renaissance²³¹². Mais au sein de l'institution académique, l'éloge prend un tour particulier : on le dote de fonctions et

²³⁰⁷ *Lettres de feu M. de Haller contre M. de Voltaire*, traduit de l'allemand par F. L. Koenig, à Berne chez la Nouvelle Société Typographique, et à Lausanne chez la Société Typographique, 1780, tome I, p. v.

²³⁰⁸ « Haller (Albert de) », *Biographie universelle, ancienne et moderne...*, ouvrage... rédigé par une société de gens de lettres et de savants, à Paris, chez L. G. Michaud, 1817, tome dix-neuvième, p. 330-337, p. 330.

²³⁰⁹ Lettre de Chomel à Haller, le 29 février 1752 : « adieu Monsieur donner moy des nouvelles de votre santé j'en suis inquiet vivez pour l'honneur de notre profession et pour ceux qui vous connaissent. »

²³¹⁰ Le 17 janvier 1752, Chomel rappelle à Haller : « adieu encore une fois ménagez des jours qui nous sont si utiles vivez Monsieur pour la Gloire de la medecine et le progrez de l'art que vous enrichissez si singulierement. »

Lettre de Jadelot à Haller, le 29 avril 1772 : « ... je formerai des vœux au ciel pour qu'il nous conserve longtemps un genie aussi vaste qui travaille avec tant de succès a la perfection de notre science. »

J. G. Zimmermann, « Lettre a Mr.*** celebre Medecin a Paris, concernant Mr. de Haller », l'écrit paraît dans le *Journal Helvetique*, novembre 1752, p. 478-502, p. 497 : « Il n'est que trop à craindre en efet, qu'il n'abrège, par ses travaux surprenans, des Jours si précieux à la République des Lettres. »

²³¹¹ « De Pétersbourg à Madrid, la mort de Haller fera verser des larmes de douleur & dictera des éloges mérités. Un homme de sa trempe est le citoyen de tous les lieux où il y a des hommes qui pensent, il n'a pas vécu inutilement pour leur instruction & leur bonheur : il sera de même le contemporain de tous les siècles (...). », Jean Sénébier, *Éloge historique d'Albert de Haller... Avec un catalogue complet de ses œuvres*, Basle, chez Jean-Jacques Flick, 1778, p. 4.

²³¹² Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998, p. 83.

d'un style que Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences entre 1697 et 1740, a grandement contribué à définir, ses propres textes devenant même des références obligées pour les hommes des Lumières. Désormais, le genre de l'éloge a pour vocation d'éduquer le regard que pose un public d'amateurs sur le savoir scientifique et d'uniformiser les pratiques des savants, dont on facilite la reconnaissance sociale en exposant leurs vertus et leurs mérites²³¹³.

La rhétorique déployée par les lettrés, à titre privé ou dans les instances de communication institutionnelle, place souvent la carrière et l'activité du savant devant la double perspective du passé et de la postérité, et l'éloge est un moment clef dans le syncrétisme temporel de ces discours. L'analyse des éloges et des notices biographiques de Haller doit permettre de dégager l'image du savant qui y est suggérée, élaborée et diffusée. Plus largement, ceci conduit à observer quels sont les caractères de la figure du Bernois retenus par les élogistes pour appuyer la construction d'une conception éclairée de la pratique de l'homme de science et de l'institution académique. Sachant qu'il a personnellement réfléchi aux finalités de l'œuvre du savant, ainsi qu'aux moyens de l'exposer et de la diffuser auprès d'un public élargi, il semble pertinent de se demander en quoi l'image de son activité véhiculée dans les écrits français recoupe ses propres considérations.

Même si les éloges constituent un moment déterminant dans l'ancrage de la figure du savant dans la mémoire collective, ils sont le prolongement de réflexions antérieures qu'il convient d'examiner au préalable. C'est ainsi que nous nous pencherons en premier lieu sur le rapport qu'entretient Haller avec la biographie scientifique et sur l'annonce de son décès dans les périodiques français. Un second temps sera consacré à l'examen approfondi des éloges, puis nous ferons quelques brèves incursions dans le XIXe siècle pour voir la pérennité des emprunts, apprécier la place qu'on lui accorde dans l'histoire de la médecine et mesurer l'éventuelle influence des éloges sur les dictionnaires biographiques. Précisons d'ores et déjà que cette ultime tâche ne pouvant être exhaustive, nous l'avons conçue comme la suggestion d'une réflexion plus approfondie qui reste encore à effectuer dans le but de voir la continuité et la consolidation du savoir entre le XVIIIe et le XIXe siècles²³¹⁴.

²³¹³ S. Mazauric, *Fontenelle...*, *op. cit.*, p. 156-166.

²³¹⁴ Pour cette étude du XIXe siècle, le choix du corpus s'est révélé très délicat. Les limites qu'impose une lecture partielle des sources sont évidentes. Toutefois, les images stéréotypées - dans la continuité des éloges - qui désignent Haller nous paraissent suffisamment significatives pour que nous nous y attachions.

1- Les traces immédiates d'une postérité consensuelle

La mort de Haller, le 12 décembre 1777, coïncide avec celle de toute une génération de grandes personnalités intellectuelles, à commencer par Voltaire et Rousseau qui décèdent le 30 mai et le 2 juillet 1778. Le fait est immédiatement remarqué par Condorcet qui déplore : « Dans moins de huit mois, [l'Humanité] a perdu Jussieu, Haller, Linnaeus, Voltaire, et Rousseau ; & jamais une époque funeste aux Sciences & aux Lettres, n'a rassemblé, dans un si court espace, des pertes si grandes & si multipliées²³¹⁵. » Ce synchronisme est d'ailleurs loin d'être anecdotique : si la vie et la correspondance de Haller s'étendent au temps et à l'espace des Lumières, J. Roger a bien noté que sa disparition inaugure la fin de toute une génération de naturalistes, que l'on pense à Buffon, Lyonnet ou Saussure²³¹⁶. Après eux, on assiste à l'émergence de nouveaux esprits qui vont entreprendre de préciser les méthodes des disciplines récemment définies²³¹⁷. Ces années sont aussi celles de l'affirmation de nouvelles sociabilités savantes et d'une communauté scientifique qui se réfère à la science sévère, en s'émancipant de la « science mondaine²³¹⁸ ». Haller est certainement l'un des représentants les plus complets de l'*Aufklärung* allemande, et pourtant la célébration dont on l'entoure à la fin de sa vie n'est pas exempte de contradictions : ses conceptions politiques, sa méthode de classification botanique et sa théorie de l'irritabilité suscitent de vives discussions²³¹⁹. De façon saisissante, Haller se voit lui-même comme l'un des derniers esprits de sa génération et montre qu'il réfléchit à sa fonction et à la place qu'il occupe dans la succession de savants. C'est ainsi qu'il écrit à Tissot en 1773 : « J'ai perdu mon ancien ami Rosén, qui est decedé (...). Peu à peu je m'isole, et bientôt je serai l'aîné de mon siècle (...)»²³²⁰. »

²³¹⁵ Condorcet, « Éloge de M. de Haller », *HARS*, Paris, Imprimerie Royale, 1780, pour l'année 1777, p. 127-154, p. 154.

²³¹⁶ J. Roger le constatait déjà dans « Le monde vivant », dans *Pour une histoire des sciences...*, *op. cit.*, p. 192-224, p. 215.

²³¹⁷ Sur le plan philosophique et littéraire, dans les espaces germaniques les décennies 1770 et 1780 sont celles du *Sturm und Drang* qui se détache de l'attachement à la raison et à l'ordre bourgeois des Lumières.

²³¹⁸ Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux et politiques de la "vulgarisation scientifique"... », *art. cit.*

²³¹⁹ R. Toellner, « Der zeitgemässe und der unzeitgemässe Haller », dans *Albrecht von Haller 1708-1777. Zehn Vorträge...*, *op. cit.*, p. 111-127, p. 114-115.

²³²⁰ Lettre de Haller à Tissot, le 23 août 1773. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 383. Il s'agit de l'anatomiste et pédiatre suédois Nils Rosén von Rosenstein (1706-1773) avec lequel Haller entretient une correspondance portant sur des thèmes médicaux entre 1729 et 1767.

a- Mise en exergue de la figure du savant dans la pensée de Haller

La rhétorique développée par les savants pour communiquer entre eux comprend des réflexions récurrentes sur le temps et l'enracinement dans une chaîne d'auteurs unis par l'amour de la vérité et les bienfaits qu'ils répandent dans le présent et la postérité. C'est ainsi que Chomel, inquiet des nouvelles de la santé de Haller, lui déclare : « vous estes de ces hommes qui ont si bien mérité du public qu'ils ne devoient point mourir²³²¹. » De même, apprenant qu'il va figurer parmi les dédicataires du travail de Haller, Rast de Maupas compare aussitôt l'honneur qui lui est fait à celui que Sydenham a réservé à Colle²³²², exprimant ainsi la tendance à vouloir s'inscrire dans une filiation historique. Les savants n'incarnent que temporairement les progrès de la science, et la conscience de ce fait apparaît dans les formules les plus conventionnelles, comme dans cette phrase qu'adresse Sénac à Haller : « Il naîtra des Hallers qui trouveront ce qui nous a échappé²³²³. » La science se dissocie des acteurs qui la personnifient à une époque donnée, et Sénac clame sa foi dans l'avenir marqué par la continuité des progrès. Au-delà de l'hommage à la personne du savant, il importe surtout de transmettre une confiance optimiste dans les capacités de l'esprit humain.

On use à cette fin de l'exemplarité qui se construit en amont des éloges, notamment parce qu'elle appartient au discours réflexif de la République des Lettres. L'expression « le grand Haller », topique du culte des grands hommes, se trouve déjà sous la plume de Thiery²³²⁴, tandis que Chomel rend hommage aux prodigieuses facultés intellectuelles de l'Helvétie²³²⁵. Pour sa part, celui-ci vante également les nouvelles formes d'héroïsme et d'ascétisme du savant chantées par Fontenelle, dont l'application à souligner et à détailler les vertus morales de ses confrères académiciens concourt même à un « transfert de sacralité » vers la science, nouvel objet de religiosité²³²⁶. On voit donc Haller, dans ses recensions, dans sa correspondance ou dans ses préfaces, juger de la pureté des intentions de l'auteur et rapporter les joies profondes que procure l'activité scientifique jointe à la contemplation des

²³²¹ Lettre de Chomel à Haller, le 20 juillet 1752.

²³²² Lettre de Rast de Maupas à Haller, le 17 février 1777. *Correspondance inédite de Albert de Haller...*, op. cit., p. 26.

Lettre de Tressan de la Vergne à Haller, le 5 février 1758. Tressan y remercie Haller pour la dédicace contenue dans les *Deux mémoires sur la formation des os* : « (...) c'est ainsi Monsieur que vous voudrez faire partager à des confrères qui vous sont attachés, cette immortalité que vous méritez comme Pindare, Hypocrate et Platon. »

²³²³ Lettre de Sénac à Haller, le 22 février 1758.

²³²⁴ Lettre de Thiery à Haller, le 17 avril 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, op. cit., p. 137.

²³²⁵ Lettre de Chomel à Haller, le 20 juillet 1752 : « vos (...) ouvrages m'avoient accoutumés à ces prodiges au nom de Dieu cependant ménagez vous (...). »

²³²⁶ S. Mazauric, *Fontenelle...*, op. cit., p. 166-168.

beautés de la nature. L'Helvétte transmet lui-même l'image conventionnelle du savant qui se consacre à la recherche, cette passion l'animant jusqu'à un âge avancé : « Avec cela mes études vont leur train, n'ayant d'autre amusement et d'autre plaisir au monde (...) »²³²⁷. »

Il est notable que Haller a un rapport déjà élaboré à la biographie scientifique, notamment parce qu'il bénéficie assez jeune, à l'âge de quarante-huit ans, d'une biographie signée de son élève Zimmermann et parue lors de son vivant²³²⁸. En s'attelant à cette tâche, Zimmermann accomplit un travail précieux car, comme le rappelle Tissot qui souhaite vivement que l'ouvrage soit publié en latin pour en accroître l'audience²³²⁹ : « La vie d'un philosophe écrite par un autre est de tous les genres d'ouvrage le plus utile²³³⁰. » Manifestement, Zimmermann se donne pour tâche de surveiller la teneur des louanges faites à son maître. C'est pourquoi il note que l'abbé Arnaud dans le *Journal étranger* ne rend pas bien compte de la célébrité de Haller : « Cet abbé Saura a cette heure que Mr Haller n'est pas connu précisément par des Odes, et qu'il n'a point écrit d'histoire d'animaux²³³¹. » Dans la préface de son ouvrage, *Das Leben des Herrn von Haller*, Zimmermann rappelle que l'impulsion de son projet biographique est venue de Paris, où l'on souhaite obtenir un écrit relatant la vie du Bernois eu égard au succès de ses poèmes²³³². Deux lettres adressées à Haller nous apprennent que la demande provient de Johann Friedrich von Herrenschiwand, médecin des Gardes Suisses à Paris et qu'il a été question que le texte paraisse dans le *Mercure de France*, projet qui ne s'est pas réalisé²³³³. Zimmermann s'acquitte de cette tâche sous la forme d'une lettre adressée à un ami célèbre médecin de Paris, publiée dans le *Journal*

²³²⁷ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 29 septembre 1776. *Correspondance inédite de Albert de Haller...*, op. cit., p. 24.

²³²⁸ *Das Leben des Herrn von Haller*, op. cit.

²³²⁹ Lettre de Tissot à Zimmermann, le 7 décembre 1754 : « J'attends avec bien de l'impatience la vie de M. de Haller ; vous ne m'avez point dit en quelle langue elle paraîtroit, mais je ne doute point que ce ne soit en latin, vous le devés a tous les savants de l'Europe. » Samuel-Auguste-André-David Tissot, Johann Georg Zimmermann, *Correspondance*, op. cit., p. 34.

²³³⁰ Lettre de Tissot à Zimmermann, le 10 décembre 1754. *Ibid.*, p. 37 : « Je vois (...) que vous l'avez composée en Allemand, c'est un vol que vous faites au plus grand nombre de ceux qu'elle interesse (...). »

²³³¹ Lettre de Zimmermann à Tschärner, le 8 janvier 1761. *Briefe von J. G. Zimmermann, Wieland...*, op. cit., p. 39.

²³³² *Das Leben des Herrn von Haller*, op. cit., « Vorrede » (non paginée) : « ... einer meiner Freunde, [erhielt] aus Paris von einem berühmten Arzte, den ich auch persönlich zu kennen die Ehre hatte, die Nachricht von der überaus guten Aufnahme der Hallerischen Gedichte, an diesem erhabenen Sitze des guten Geschmacks : Dieser Gelehrte begehrte zugleich von meinem Freunde, mich zu bewegen, eine kurzgefaßte Lebens-Beschreibung von dem Herrn von Haller zu verfertigen, die man bey diesen Umständen in einem Parisischen Journale bekannt machen könne. » ; « Un de mes amis, [reçut] de Paris, de la part d'un médecin célèbre que j'ai également l'honneur de connaître, l'annonce de l'excellente réception des poèmes de Haller dans cet auguste lieu du bon goût : ce savant désirait également que mon ami m'entraîne à achever une courte biographie de M. de Haller, que l'on pourrait alors publier dans un journal parisien. »

²³³³ Lettres de Zimmermann à Haller, le 19 septembre 1752 et [non datée] octobre 1752.

Helvétique en novembre 1752²³³⁴ sous le titre : « Lettre a Mr.*** celebre Medecin a Paris, concernant Mr. de Haller ». Par convenance, l'auteur doit bien entendu se défendre de publier le panégyrique d'un homme encore vivant. Pour se justifier, il avance donc l'argument que puisque la vie de Haller doit être inévitablement publiée et louée dans l'Académie des Sciences de Paris et celle de Göttingen, il n'y a alors rien d'inconvenant à écrire la vie du Bernois dans la ligne des éloges de Fontenelle²³³⁵. On voit là, non seulement combien le nom du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences est devenu la référence pour le procédé littéraire de l'éloge mais aussi que ce dernier est un passage obligé, attendu, et par conséquence dûment composé de l'histoire de la communauté savante.

Sans officiellement participer à sa rédaction, Haller tient à relire cette biographie et à y effectuer quelques corrections par le biais d'une recension²³³⁶. Il estime l'écrit de Zimmermann trop proche du genre de l'éloge et aurait préféré que l'on présente uniquement ses méthodes et que l'on s'instruise par sa correspondance plutôt que de s'attarder sur sa vie et ses mérites²³³⁷. Haller a donc très tôt manifesté sa volonté de contrôler l'image du savant et professé une suspicion de bon aloi envers les louanges excessives. On touche là une profonde ambiguïté de sa pensée. La promotion de ses écrits et la rigueur de sa méthode doivent certes suffire à incarner les mérites de l'homme de science, mais l'attrait de la gloire et de la reconnaissance est conçu comme l'un des moteurs légitimes de son activité²³³⁸.

La représentation du savant se fonde sur ses méthodes et principes de travail qu'il donne à voir en présentant ses travaux au public. Soulignant l'utilité de la correspondance scientifique, Haller a entrepris de publier la sienne. Les notices biographiques reprennent les

²³³⁴ « Lettre a Mr.*** celebre Medecin a Paris, concernant Mr. de Haller », parue dans le *Journal Helvetique*, novembre 1752, p. 478-502.

²³³⁵ *Das Leben des Herrn von Haller*, op. cit., « Vorrede » (non paginée) : « ... sein Leben, ja gar seine Lobrede, muß unvermeidlich unter den Geschichten der Parisischen Akademie der Wissenschaften, und in den Göttingischen Königl. Tagbüchern erscheinen (...). Warum sollte ich nicht eben so zuverlässig von meinem Lehrer schreiben können, als ein Künftiger Nachfolger des Fontenelle ? » ; «... sa vie, et même son éloge, doit inéluctablement paraître dans les Histoires de l'Académie des Sciences de Pairs, et dans les Journaux de l'Académie royale de Göttingen (...). Pourquoi ne pourrais-je pas écrire, de façon fiable, sur mon professeur, comme un successeur de Fontenelle ? »

²³³⁶ *GGA*, 1755, p. 615-616.

²³³⁷ Lettre de Haller à Tissot, le 19 décembre 1754. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 38 : « Je crains bien que M. Zimmermann ne donne trop dans l'éloge. J'ai u ici une partie de son ouvrage, ou il y a u ample matiere a raturer de ce coté la. Je souhaiterois, que cette vie ne contint que mes methodes, pour mon instruction. Mais on ne peut absolument disposer de lui. »

²³³⁸ A une époque où les savants désirent faire entendre leur voix, cette attitude est celle de nombreux savants, à l'image de son adversaire Le Cat. Théodore Vetter, *Claude Nicolas Le Cat 1700-1768*, Académie des sciences, belles lettres et arts de Rouen, 1968 : « Peu d'hommes se sont occupés du soin de leur réputation avec autant de zèle et d'ardeur que Le Cat. »

catalogues qu'il a lui-même publiés pour la recension de ses ouvrages²³³⁹, ce qui signifie donc que l'esprit dans lequel il a conçu l'exposition de ses travaux est restitué et utilisé.

Pourtant, d'autres remarques, dispersées au sein de différents écrits, montrent que Haller éprouve une certaine méfiance face aux éloges académiques. Dans les *GGA* de 1773²³⁴⁰, il recense les *Eloges des Academiciens de l'acad. R. des Sciences morts depuis 1666. jusqu'en 1699.* rédigés par Condorcet et donne la substance de quelques-uns d'entre eux. Il n'est par exemple guère surprenant que Roberval soit peu apprécié puisqu'il a combattu les idées de Descartes. Au total, Haller est d'avis que « Ces biographies sont, comme on peut s'y attendre, pleines d'esprit, et souvent écrites de façon épigrammatique. » Mais les éloges s'éloignent parfois de la vérité, à l'image de celui de Maupertuis qui dissimule son athéisme²³⁴¹. La célébration obligée de l'éloge est un artifice qui vante indûment certains savants, travestissant la valeur exacte de leurs talents. Fontenelle a chanté les mérites du chirurgien Méry²³⁴², alors que la « Postérité ne lui doit aucune découverte d'importance, elle peut même lui reprocher d'avoir tâché d'introduire des Systèmes, ou très douteux, ou même entièrement faux. C'est un mérite négatif envers le Genre-humain²³⁴³. »

Les réflexions de Haller s'accordent aux discussions portant sur les canons à respecter, le style et le goût de l'époque. Tandis que d'Alembert donne un tour plus philosophique aux éloges de l'Académie française²³⁴⁴, l'écrivain et membre de l'Académie française Antoine Léonard Thomas (1732-1785) a rédigé en 1773 un *Essai sur les éloges* qui fait grand bruit et suscite maints commentaires. Dénonçant les hagiographies des académies provinciales l'*Essai* de Thomas influence profondément le genre de l'éloge. Bonnet en apprécie la variété des couleurs et la « franchise si rare dans les Ecrivains du Siècle », cependant Haller au contraire le juge « partial et cauteleux » et n'apprécie pas que Thomas ait vanté Descartes. Comme ses compatriotes, il n'a lu que les auteurs français et néglige les

²³³⁹ « Éloge de Haller, lu dans la séance publique du 30 avril 1778 », dans *Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie Royale de Chirurgie...*, op. cit., p. 275.

²³⁴⁰ *GGA*, 1773, p. 892-893

²³⁴¹ Lettre de Bonnet à Haller, le 18 octobre 1760 : « cet Academicien [M. Lefranc] (...) s'est furieusement mépris sur Maupertuis, Athée très décidé. » Haller répond à Bonnet le 27 octobre 1760 : « Vous me surprenez. Maupertuis a donc joué une comédie jusqu'à sa mort. C'est une borne bien pitoyable dans son Elogiste, et qui donne infiniment de prise aux railleurs. » *The Correspondence...*, op. cit., p. 223-224.

²³⁴² « Eloge de M. Méry », *HARS*, 1722, p. 129-135.

²³⁴³ « Splanchnologie, ou l'Anatomie des viscères... », *Bibliothèque Raisonnée*, octobre-novembre et décembre 1743, p. 269-293, p. 272.

²³⁴⁴ Laëtitia Perret, « *Eloges de Montesquieu* par Jean-Baptiste de Secondat et d'Alembert », dans *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, avril 2007, n°42, p. 95-105. Rappelons que d'Alembert est l'auteur de l'article « Eloges » de l'*Encyclopédie*.

productions, pourtant supérieures, d'autres pays²³⁴⁵. Le fond et la vérité priment pour le Bernois qui rejoint une critique récurrente du genre de l'éloge qui doit se garder de toute flatterie excessive. Thomas et Hume dénoncent les panégyriques qui servent à cacher la faiblesse des arguments²³⁴⁶, mais inversement, les auteurs d'éloges ne doivent pas pécher par trop de distance et de sécheresse. Ainsi, Jean-Frédéric Herrenschwand relate à Haller qu'il a assisté à la lecture de l'éloge du marquis d'Albert lu par Grandjean de Fouchy mais que l'exercice n'en a pas été réussi car on l'a unanimement trouvé sec et mauvais²³⁴⁷. Au contraire, le comte d'Albon loue Sénebier qui, dans son éloge de Haller, a réussi à développer un « esprit d'analyse [qui] n'étouffe pas le feu de l'imagination, & ne desseche pas le style²³⁴⁸ », tout en déplorant qu'il ne se soit pas davantage attaché à peindre l'homme, car ajoute-t-il, le public est sensible aux anecdotes²³⁴⁹.

L'éloge est donc un genre qui plaît, c'est un fait collectif et institutionnel, lu en séance publique et sciemment placé à la fin de l'*Histoire*, première partie de l'organe de publication de l'Académie des Sciences ce qui le destine à un public savant élargi²³⁵⁰. Mais l'éloge se lit aussi à titre privé, en raison de son caractère édifiant et plaisant. L'intérêt du public pour ce genre d'écrit se perçoit dans l'annonce du *L'Année littéraire* de 1778 qui avertit que l'*Éloge historique* de Haller rédigé par Sénebier est désormais disponible à Paris²³⁵¹. Outre une annonce identique, le *JMCP* recommande également la lecture du texte d'hommage prononcé par Tschärner à la Société Economique de Berne, éloge qui « se fait lire avec le plus grand plaisir²³⁵² ». Il s'ensuit quelques lignes révélatrices des méthodes de travail et de communication entre savants car le *JMCP* avise également ses lecteurs de l'intention de Zimmermann de publier une vie de Haller accompagnée d'une liste commentée de tous ses écrits. Pour ce faire, « Il invite tous ceux qui ont des matériaux qu'ils croiront pouvoir être

²³⁴⁵ Lettres de Bonnet à Haller, le 30 octobre 1773 et de Haller à Bonnet, les 7 et 21 novembre 1773. *The correspondence...*, op. cit., p. 1104 ; p. 1106 et p. 1109 : « Il y a plus de feu et de noblesses dans quelques harangues suédoises que dans tous ces François qu'il nous vante. »

²³⁴⁶ « Éloquence », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, sous la direction de Michel Delon, Paris, PUF, 1997, p. 383-388.

²³⁴⁷ Lettre de Jean-Frédéric Herrenschwand à Haller, le 5 décembre 1752. D'une façon générale, les contemporains de Grandjean de Fouchy se montrent critiques envers ses éloges, dépréciés par la comparaison avec ceux de Fontenelle. Simone Mazauric, « Parallèle de Fontenelle et de Grandjean de Fouchy », *Revue d'histoire des sciences*, janvier-juin 2008, tome 61-1, p. 147-163.

²³⁴⁸ « Discours sur la Suisse », *Discours politiques, historiques et critiques sur quelques gouvernements de l'Europe*, par M. le Comte d'Albon, Neuchâtel, 1779, t. 1, p. 124.

²³⁴⁹ *Ibid.*, p. 125.

²³⁵⁰ S. Mazauric, *Fontenelle...*, op. cit., p. 157.

²³⁵¹ *L'Année littéraire*, 1778, tome VII, p. 355. L'ouvrage est disponible auprès du libraire parisien Marigot le jeune, quai des Augustins.

²³⁵² *JMCP*, 1778, p. 284-285.

insérés dans cette biographie, de les lui communiquer²³⁵³. » La constitution d'une bibliographie est donc supposée intéresser un grand nombre de lecteurs puisqu'elle forme un outil référentiel.

b- L'annonce du décès de Haller dans les périodiques savants

L'ensemble de ces considérations est parfaitement exprimé dans les annonces de la mort de Haller, ainsi que dans le jugement que l'on porte sur son travail dans les écrits immédiatement postérieurs à sa disparition²³⁵⁴. Très vite les traits de la figure historique de Haller se mettent en place, dans le prolongement du traitement qu'on lui a réservé au cours de son existence. Il illustre notamment les caractères propres à la Suisse, pays du génie et de l'érudition, ce qui fait que le comte d'Albon lui consacre un portrait dans son *Discours sur la Suisse*, un de ceux qui composent ses *Discours politiques, historiques et critiques sur quelques gouvernements de l'Europe* publié en 1779²³⁵⁵.

Le troisième tome des *Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*, dont le rédacteur Linguet est un proche des milieux jansénistes et des cercles anti-philosophiques²³⁵⁶, fait également part à ses lecteurs de la disparition de Haller. Comme souvent, celui-ci est présenté comme un homme au savoir universel, mais fait plus rare, on trouve l'idée que ce trait intellectuel n'est pas une exception : « C'est un de ces hommes, plus communs peut-être qu'on ne le croit, qui réunissent des talents très-opposés en apparence, l'enthousiasme qui fait les poètes, avec la maturité, la réflexion que semblent exiger les traités dogmatiques dans les sciences. » En revanche, Linguet prétend, à tort, que Haller n'a pas pratiqué son activité de médecin et qu'il n'aimait pas les consultations : « ... il étoit sçavant en *Medecine*, mais point *Medecin*. » Cette vision du médecin Bernois, fin lettré détaché de la

²³⁵³ *Ibid.*, p. 285.

²³⁵⁴ Nous n'avons retenu les annonces que nous avons jugées être les plus significatives. Nous les présentons ici successivement, en en présentant les traits les plus singuliers.

²³⁵⁵ « Discours sur la Suisse », *Discours politiques, historiques et critiques...*, *op. cit.*, p. 99. Claude-Camille-François comte d'Albon (1753-1789), membre de l'académie des Inscriptions et des Belles Lettres et de la Société de Berne, possède dans son jardin les statues de plusieurs grands hommes, dont une représentant Haller. On trouve mention de ce fait dans l'ouvrage de Jacques-Antoine Dulaure, *Nouvelle description des environs de Paris*, première partie, à Paris, chez Lejay, 1787 (seconde édition), p. 14-15 : « De ce chalet, on arrive au monument de Haller ; il est composé de gazon, entouré de cyprès ; au milieu est placé un vase de fleurs en stuc. Ce monument simple comme l'amitié qui l'a élevé, est le témoignage de la tendresse des deux amis, que la mort a séparés. » Dulaure complète sa description par une présentation élogieuse de Haller. La mise en scène et la signification de ces gestes de reconnaissance à la fin du XVIIIe siècle est analysée par Dominique Poulot, « Une collection de "morts historiques" », dans *Objets & mémoires*, de Octave Debary et Laurier Turgeon, p. 153-182.

²³⁵⁶ Samuel-Nicolas-Henri Linguet (1736-1794), avocat proche des milieux jansénistes, appartient aux cercles anti-philosophiques, et devient journaliste avec Panckoucke. En exil à Londres, il entreprend de publier les *Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*.

pratique courante de son art pour s'adonner à la recherche, est un des traits persistants de la légende hallérienne²³⁵⁷. Linguet utilise le cas du Bernois pour vanter le système de pension des princes²³⁵⁸ et insiste pour qu'on ne surestime pas son titre de baron, les hommes de lettres ne devant chercher que la reconnaissance publique. L'exemplification du comportement de Haller, nous la retrouverons dans l'éloge de Vicq d'Azyr, met en exergue tout autant la critique des titres injustement acquis que l'apparition d'une méritocratie concurrente du système traditionnel de reconnaissance sociale.

L'annonce de la mort de Haller dans la *Gazette de Santé* de 1777, périodique dirigé par Duplain, contraste par rapport à d'autres annonces dans le même organe. Alors que la perte d'un savant pour la République des Lettres n'est souvent que brièvement commentée, celle de Haller fait l'objet d'un plus long développement qui s'accompagne d'une liste de ses écrits. Le commentaire est extrêmement flatteur à l'égard de Haller dont on retient que « C'étoit le premier physiologiste qu'il y eût²³⁵⁹. » Quelques années plus tard, la réimpression de sa *Bibliotheca medicinae practicae*, unique objet du périodique six mois durant, vient confirmer l'intérêt tout particulier des rédacteurs de la *Gazette de Santé* envers Haller²³⁶⁰.

En 1778, le médecin belge Nicolas François Joseph Eloy édite son *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*²³⁶¹, un des premiers ouvrages du genre inauguré par Daniel Le Clerc et qui connaît un certain succès²³⁶². L'article biographique consacré à Haller est de facture classique : outre l'énumération de ses titres, ses principales découvertes et la mention de la quantité prodigieuse de ses ouvrages, on y vante des talents

²³⁵⁷ U. Boschung, « Lebenslauf », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, op. cit., p. 15-82, p. 53. Haller corrige lui-même cette vision d'un médecin lettré en écrivant à Zimmermann le 28 juin 1754 : « J'ai été, à mon age, le medecin d'une 50ne de bonnes maisons, (...) J'ai vécu de ma pratique. » On le sait, au début de sa carrière, Haller a soigné les malades des environs, consignait leurs symptômes et ses prescriptions avec soin. Plus tard, on s'adresse à lui pour obtenir des consultations à distance et ses correspondants lui envoient des informations issues de leur propre pratique.

²³⁵⁸ « Il était pensionné de plusieurs princes : ces sortes de graces ne sont pas toujours une preuve de médiocrité. », *Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*, ouvrage périodique par Linguet, Londres, 1777, t. 3, p. 215-217.

²³⁵⁹ *Gazette de Santé*, Paris, de l'Imprimerie de la veuve Ballard, 1777, p. 218.

²³⁶⁰ Dora B. Weiner, *Comprendre et soigner. Philippe Pinel (1745-1826). La médecine de l'esprit*, Fayard, Paris, 1999, p. 59. Cette réimpression date de 1783, époque où le périodique est en difficultés. L'année suivante, c'est Pinel qui prend la direction du périodique.

²³⁶¹ Il s'agit de la seconde édition du *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne...*, op. cit., (1778), p. 433-441. Notons que l'article « Haller » de l'*Encyclopédie Methodique* reprend mot à mot l'article d'Eloy. « Haller, (Albert de) », *Encyclopédie méthodique. Médecine*, par une société de médecins, tome septième (HA-JUS), Paris, chez H. Agasse, 1798, p. 18-23.

Haller a été averti de la parution du *Dictionnaire historique de la médecine* d'Eloy par Tissot qui se propose de le lui prêter. Lettre de Tissot à Haller, le 8 octobre 1755. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 43.

²³⁶² L'*Histoire de la médecine* (1696) du genevois Daniel Le Clerc (1652-1728) a pour fin d'exposer le développement de l'art médical de ses origines jusqu'au IIe siècle après Jésus Christ. A l'origine d'un courant de l'histoire de la médecine, cet ouvrage connaît de nombreuses rééditions et traductions.

supérieurs, les signes de son génie se manifestant précocement. Assez vite toutefois, Eloy précise la singularité de la méthode de travail de Haller, à savoir son application à multiplier les lectures et les expériences ainsi que le fait qu'il ait encouragé ses étudiants à faire de même. Le lecteur est incité à consulter la production de Haller à l'aide d'une liste commentée de ses ouvrages qui se révèle être plus longue que l'article lui-même. Le commentaire est plus développé pour expliquer le contenu des mémoires sur l'irritabilité et la sensibilité, sommet de la pensée hallérienne. Cependant, Eloy note des inexactitudes à chaque fois que le savant a fait appel à des mains extérieures pour rédiger un ouvrage : les expériences faites par des tiers concernant l'irritabilité ont été réfutées par d'autres auteurs et il en est de même pour la rédaction des *Bibliothèques*. Tout en mettant aussi l'accent sur la pérennité méritée et légitime de la réputation de Haller, Eloy laisse à la postérité le soin de juger la valeur de son œuvre : « Voilà ce que j'avois à dire de ce célèbre Médecin, dont l'existence sera toujours une époque glorieuse dans l'Histoire : la renommée en dira davantage après sa mort²³⁶³. » Ce type de formule laudatrice répond au besoin des savants qui se projettent dans l'avenir car il est essentiel que la communauté présente ne soit pas oubliée, même si les auteurs sentent qu'il faut un certain recul pour que la validité des textes scientifiques fasse ses preuves.

En outre, un examen attentif des annonces du décès et des premières notices biographiques de Haller permet de déceler une circulation de l'information entre les espaces germaniques et francophones. Parfois, les annonces françaises mentionnent les sources dont elles se servent pour dresser le portrait de Haller. Conformément à son programme, *L'Esprit des journaux puis des journaux français et étrangers* reprend, sous la forme d'une simple traduction, un extrait de l'annonce du *Nouveau mercure savant d'Altona* paru deux mois auparavant²³⁶⁴. D'un style assez détaché, l'ordre classiquement chronologique de l'article retrace les étapes de la vie de Haller. On y rapporte ses contacts avec Winslow et Le Dran à Paris, ses querelles en faveur de l'irritabilité et contre la théorie des moules intérieurs de Buffon, le mérite de ses poésies et de ses romans politiques, ces derniers se rapprochant du goût de Fénelon. Ses caractères physiques, notamment son embonpoint et sa mauvaise vue, font partie du portrait tout comme ses vertus morales. Le commentaire sur ses convictions religieuses témoigne sans doute de l'origine allemande de la source initiale : « Ses apologies de la religion contre le déisme doivent lui assurer la reconnaissance de tous les chrétiens. » Enfin, le lecteur français apprend que « M. Haller étoit la plupart du temps d'un commerce

²³⁶³ N.-F.-J. Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine...*, op. cit., p. 434-435.

²³⁶⁴ « Extrait de la vie du baron de Haller, traduit de l'Allemand. » Traduit du *Nouveau mercure savant d'Altona*, des 6, 13, 20 et 27 août, en allemand. », *L'Esprit des journaux puis des journaux français et étrangers* octobre 1778, à Paris, chez Valade, tome X, p. 236-244.

agréable & facile avec les personnes qui témoignaient du goût pour les sciences et l’instruction. » L’amitié du savant est donc sélective et la discrète restriction à son aménité fait certainement allusion aux querelles inévitables entre hommes de science.

Pour sa part, Eloy s’appuie sur l’accueil que les Français ont réservé aux travaux de Haller ainsi que du *Progrès des Allemands dans les Sciences, les Belles-Lettres & les Arts* du Baron de Bielfeld. La *Gazette de santé* reproduit la liste des ouvrages de Haller, comme l’éloge du genevois Sénebier l’avait fait précédemment²³⁶⁵. Cette énumération présente d’étroites similitudes avec celle qui clôt la biographie du médecin bernois rédigée par Zimmermann, elle-même calquée sur la liste conçue par Haller et insérée dans ses opuscules anatomiques²³⁶⁶. La présence répétée du catalogue de ses œuvres rappelle que les éloges et les notices biographiques ne sont donc pas que les célébrations d’un esprit célèbre mais qu’elles se fondent sur le contenu d’une œuvre. Pourvues de brèves recensions, ces listes composent un instrument de travail, un outillage de références intellectuelles dont les générations suivantes peuvent disposer. De plus, elles confortent l’idée qu’il est légitime que le nom du savant soit attaché à ses œuvres.

2- Écritures et enjeux des éloges académiques

a- La fabrique commune de l’image d’un savant des Lumières

Un grand nombre des vues contenues dans les annonces du décès de Haller se retrouvent de façon plus détaillée dans les discours académiques qui rendent hommage à sa mémoire. Les éloges participent également à la construction immédiate de la postérité du savant et ils sont donc l’occasion d’énoncer un métadiscours sur la science et l’orientation des progrès du savoir. Cet aspect conduit à une interrogation sous-jacente de la présente analyse : savoir dans quelle mesure les éloges recourent ou divergent des motivations, des desseins et de la pratique de Haller en tant que scientifique²³⁶⁷. La lecture des trois textes permet de distinguer des points communs et des différences qui témoignent pour les premiers de l’insertion et de la production d’un modèle de savant, et pour les seconds de la genèse complexe de la postérité. Les principes censés guider la constitution de tout bon éloge ne sont

²³⁶⁵ J. Sénebier, *Éloge historique d’Albert de Haller...*, op. cit.

²³⁶⁶ A. von Haller, *Opuscula sua anatomica : De respiratione de monstris aliaque minora*, Gottingae, Schmidt, 1751.

²³⁶⁷ Ces motivations sont récapitulées dans l’article d’O. Sonntag, « The motivations of the Scientist... », art. cit.

pas absents des discours qui célèbrent la mémoire de Haller dans les trois académies parisiennes dont il est membre²³⁶⁸. Ses éloges sont prononcés le 30 avril 1778 par Antoine Louis, secrétaire de l'Académie de Chirurgie, le 20 octobre 1778 par Vicq d'Azyr dans la Société Royale de Médecine²³⁶⁹, et le 14 novembre 1778 par Condorcet à l'Académie des Sciences²³⁷⁰. Plus qu'un genre littéraire, l'éloge est l'occasion de réflexions épistémologiques qui procèdent de l'articulation des attentes collectives du corps académique et d'une certaine conception de l'histoire des sciences développée par son secrétaire²³⁷¹. C'est pourquoi nous examinerons les procédés d'écriture, les enjeux et les usages de ces textes afin de déterminer le sens et la portée de chacun d'entre eux dans la constitution de la leçon qu'offrent la vie et la carrière de Haller à ses contemporains. D'ailleurs, les éloges peignent l'histoire des sciences à l'échelle du singulier mais rassemblés en recueils, ils offrent le tableau d'une époque et permettent de reconstituer des milieux relationnels définis²³⁷². Fabrique d'une mémoire commune, l'ensemble de ces écrits forme une trame de l'histoire des sciences composée de l'interaction entre des personnalités, des découvertes et des besoins de la communauté savante. Dans le cas présent, les éloges poursuivent un discours stéréotypé déjà mis en place du vivant de Haller, et répondant au ton nécessairement consensuel de l'assemblée qui se reconnaît dans celui qui parle et dans celui dont on parle²³⁷³. Le cas de Haller devient exemplaire, c'est-à-dire que la singularité de sa pensée est mise en exergue afin de définir les qualités propres à un corps qui s'affirme.

²³⁶⁸ Auparavant, deux éloges paraissent en Suisse, conçus par Jean Sénebier et Vinzenz Bernhard Tschärner : *Lobrede auf Hrn. Albert Haller, welche auf Veranstaltung der lobl. Ökonomischen Gesellschaft den fünf und zwangsisen Merzen öffentlich abgelesen worden durch Vinzenz Bernhard Tschärner*, Bern, bey der typographischen Gesellschaft, 1778.

Eloge de Mr. Alb. Haller/ lû dans une assemblée publique de la Société économique de Berne le 25 mars 1778 par Mr. Vinzenz Bernhard Tschärner, trad. de l'allemand, Berne, chez la Société typographique, 1778.

²³⁶⁹ Le *JMCP* de 1778, nous apprend à la page 478 que lors de la séance publique du 20 octobre 1778, M. Coquerau a lu l'éloge de Haller par Vicq d'Azyr.

²³⁷⁰ Pour la conception de la figure du savant, telle qu'elle est développée par Condorcet, on se reportera à Françoise Waquet, « Condorcet et les idéaux de la République des Lettres », dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, actes du Colloque « Condorcet, 1794-1994 », Rome, 15-17 décembre 1994, année 1996, vol. 108, n°2, pp. 555-569.

²³⁷¹ D. Roche, *Les Républicains des Lettres...*, *op. cit.*, p. 285 : « A travers toutes ces manières d'élaborer des modes d'agir culturels, l'historien voit s'imbriquer les besoins collectifs, la transmission sociale et l'invention individuelle. » Cette affirmation recoupe les conclusions auxquelles amène l'examen des éloges. Voir également S. Mazauric, *Fontenelle...*, *op. cit.* : les chapitres VII « Une philosophie d'histoire des sciences » et VIII « L'émergence de la science moderne » contiennent à ce sujet des réflexions très stimulantes.

²³⁷² Félix Vicq d'Azyr, « Eloge de Pierre Camper », dans *Oeuvres de Pierre Camper, qui ont pour objet l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée*, tome premier, 1803 an XI, p. lxj-xcj. Dans la célébration de Pierre Camper médecin des Provinces Unies, Vicq d'Azyr retrouve les liens et le milieu leydois. En raison de l'âge avancé de Boerhaave, Camper obtient son doctorat sous le patronage de Baldinger et de Haller (p. lxiiij). L'éloge du botaniste Richard rédigé par Cuvier rappelle sa correspondance avec Haller et d'autres confrères illustres ainsi que la fonction de ce commerce dans les circuits d'échange de plantes rares en Europe.

²³⁷³ D. Roche, « Talents, raison et sacrifice », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1977, volume 32, n°5, p. 866-886, p. 867 : Les éloges de la Société Royale de Médecine procèdent « d'un acte collectif émanant d'une assemblée délibérante ».

Il apparaît en premier lieu que les trois éloges s'organisent autour d'idées-forces identiques qui structurent la figure de Haller. Tous mentionnent les traits de l'enfant prodige, le parrainage grandiose de maîtres illustres enseignant dans les centres européens, en premier lieu desquels on retrouve Boerhaave et Albinus, l'influence décisive de Ruysch dans son goût pour l'anatomie, celle de Sloane à Londres comme celle de Winslow et d'Antoine de Jussieu à Paris. Très logiquement, seul Louis insiste sur la rencontre avec le chirurgien Le Dran et précise que le Bernois en a fait la louange²³⁷⁴. La formation de Haller alterne entre des cours privés et l'université, cursus traditionnel qui se vérifie lors de son séjour parisien où il fréquente les maîtres et les institutions les plus prisés.

Le cas de l'Helvétie témoigne d'un comportement propre à l'homme de science dont la vocation et l'appétit de savoir se manifestent très jeune, ce qui le rapproche d'autres grands érudits²³⁷⁵. Fort d'un tempérament particulièrement studieux et d'une curiosité insatiable, le jeune Haller s'intéresse à de nombreux domaines. Médecin et poète, il trouve un délassement dans la botanique, discipline aride qui pourtant le passionne car c'est encore dans l'étude que le savant trouve son plus grand loisir. Sachant que les académiciens sont sensibles à l'idéal pastoral²³⁷⁶, l'évocation des poésies du savant bernois leur offre une occasion privilégiée de l'exprimer. Lorsqu'il en décrit les thèmes, Condorcet voit même chez Haller la double influence de Fénelon et de Voltaire. Chez Louis, la peinture naïve de la nature devient source d'inspiration pour le poète et d'observation pour le botaniste. Doué pour la poésie, il choisit sciemment la voie plus difficile de la médecine comme son champ d'étude de prédilection²³⁷⁷.

Autre trait commun aux trois écrits, Haller illustre à merveille l'idéal de pragmatisme des Lumières qui repose sur une alliance entre le savant et sa patrie, les hommes de science mettant leurs talents au service de la société et du gouvernement. Si le savant doit répondre à ses devoirs de citoyen, ses compatriotes doivent en retour exprimer leur reconnaissance pour les services rendus et les talents des hommes de science. Après George II, roi d'Angleterre et prince de Hanovre, l'impératrice Catherine veut obtenir les services de Haller car elle apprécie sa qualité de savant et ses ambitions de réformes administratives. En ce sens, l'Helvétie, que l'on rapproche de Linné, marche sur les pas de Newton, homme de

²³⁷⁴ D'une façon générale, Louis développe plus que Condorcet le temps du voyage de formation.

²³⁷⁵ D. Roche, *Les Républicains des Lettres...*, *op. cit.*, p. 240 : « Le légendaire des éloges académiques donne à ce *topos* un écho valorisé : le travail, l'étude sont toujours conquêtes, les lectures nocturnes des jeunes savants font les grands érudits et les inventeurs profonds. »

²³⁷⁶ Charles B. Paul, *Science and Immortality : The Éloges of the Paris Academy of Sciences (1699-1791)*, Berkeley ; Los Angeles ; London, University of California Press, 1980, p. 92.

²³⁷⁷ A. Louis, « Éloge de Haller, lu dans la séance publique du 30 avril 1778 », *op. cit.*, p. 266.

découvertes, et de Leibniz, scientifique et homme d'Etat. Loin d'être isolés, les génies appartiennent à une constellation plus vaste.

On sait Condorcet et Vicq d'Azyr particulièrement sensibles à cet aspect du savant citoyen, soucieux de l'administration publique. En insistant sur les justes récompenses que Haller reçoit de sa patrie, ils décrivent l'accord entre l'Etat et les savants qui doit permettre la diffusion et l'application des savoirs théoriques et techniques. Il est également significatif que le texte de Louis s'achève par le rappel de sa vocation et de sa mission d'intérêt public. Depuis Fontenelle, les éloges de l'Académie des Sciences suggèrent le bénéfice de l'insertion sociale de l'élite intellectuelle à qui l'on attribue un rôle à jouer auprès des dirigeants²³⁷⁸. Au cours du siècle, l'idée de l'utilité des sciences s'est nettement affirmée, et Vicq d'Azyr perpétue cette tendance : « Ce qui doit ce me semble vous toucher plus que la gloire, et la singularité de réunir les talents d'un poète aimable avec l'érudition la plus étonnante : c'est l'utilité²³⁷⁹. »

Bon administrateur, le professeur de l'université de Göttingen sait également utiliser son crédit auprès du gouvernement du Hanovre pour fonder de nouvelles institutions. Homme de réforme et d'innovation, il est à l'origine de l'école d'anatomie de la ville mais surtout il fonde une école pour les dessinateurs spécialisés en histoire naturelle afin de perfectionner les gravures d'anatomie, institution unique en Europe mais extrêmement précieuse et nécessaire. D'ailleurs, Haller bien que très occupé par ses fonctions de magistrat lors de son retour à Berne, ne néglige pas ses activités de savant et il fait profiter la population de ses travaux. Il participe à la médicalisation de la société en favorisant la fondation d'institutions comme « un hôpital destiné aux accouchements²³⁸⁰ ». Mu par une forte énergie et une haute ambition, Haller influence la sphère politique, qui par reconnaissance de ses talents lui procure le soutien institutionnel et matériel dont il a besoin. Ainsi, à travers l'éloge de Haller, on pose implicitement la générosité du roi d'Angleterre George II comme modèle des souverains mécènes des sciences²³⁸¹. D'une façon plus générale, ceci permet d'aborder la question de l'ascension sociale des savants, comme juste rétribution de leurs talents et mérites.

²³⁷⁸ Condorcet, « Éloge de M. de Haller », *op. cit.*, p. 148.

« Éloges historiques : Haller », dans *Œuvres de [Félix] Vicq d'Azyr*, recueillies et publiées avec des notes et un discours sur la vie et ses ouvrages par Jacques Louis Moreau, 6 vol., à Paris, chez L. Duprat-Duverger, 1805, vol. 2, p. 304-351.

²³⁷⁹ Lettre de Thiery à Haller, le 25 février 1752. Lettre reproduite dans O. Hamon, *Contribution à l'étude des correspondants...*, *op. cit.*, p. 133.

²³⁸⁰ Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 329.

²³⁸¹ George II est vantée, notamment chez Louis qui montre le soutien qu'il apporte à l'illustre savant : « Il (...) fut comblé des bienfaits de George II », tandis que Vicq d'Azyr écrit : « il le combla de ses bontés ... ».

Les textes académiques parviennent à allier les caractères propres à séduire un public mondain et les qualités destinées à conforter l'émergence d'un corps de savants professionnels. Les amateurs éclairés ne dédaignant pas le spectaculaire, on relate les qualités extraordinaires et les marques piquantes du génie précoce de Haller. Mais le corps des académiciens aspirant à s'émanciper de la tutelle des amateurs, on présente les aspects de son activité les plus aptes à convaincre du bien-fondé de subvenir aux besoins de savants professionnels. A ce titre, Condorcet et Vicq d'Azyr²³⁸² mentionnent que Haller refuse le titre de Baron qui le mettrait en position délicate avec la société bernoise. Ce fait semble souligner l'importance de la méritocratie, et mettre en valeur la figure du savant qui se détache des normes de la noblesse et du monde des amateurs éclairés. Les hommes de science évoluent de plus en plus au sein d'un champ particulier²³⁸³ dans lequel la reconnaissance des pairs vaut davantage qu'un titre nobiliaire. Dans le contexte concurrentiel du XVIIIe siècle, où la bourgeoisie affirme ses droits tout en imitant l'aristocratie qu'elle admire, inclure l'origine sociale des hommes de science comme information biographique essentielle et l'accoler à la peinture de leurs vertus, permet au rédacteur de l'éloge de suggérer les avantages de la profession de savant, encore peu valorisée socialement, et d'assouplir les préjugés de parents opposés à ce que leur fils entame une carrière scientifique²³⁸⁴.

Autre point essentiel des éloges académiques, Haller répond à l'idéal de communication et de diffusion des savoirs au sein de la République des Lettres. A la différence du genevois Sénebier²³⁸⁵, les Français ne mentionnent pas l'étendue et l'importance de ses relations épistolaires. Mais Louis et Vicq d'Azyr rappellent que Haller rend louange à ses coopérateurs ; inséré dans la communauté des lettrés il dédie ses poésies à ses amis et le second tome de sa Bibliothèque de Chirurgie à Lassone pour lequel il a beaucoup d'amitié²³⁸⁶. Vicq d'Azyr montre tout au long de son texte que l'homme de science

²³⁸² Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 331.

²³⁸³ On peut recouper cette idée avec la lettre de Lassone à Haller du 15 mai 1775 qui use de ce thème rhétorique. L'estime de Haller et plus généralement la reconnaissance entre les pairs vaut tous les titres : « Parmi tous ce qui m'est arrivé, Monsieur, depuis que j'existe, rien n'est plus agréable et plus flatteur pour moi que la marque éclatante de votre estime et de votre amitié dont vous venez de m'honorer. (...) Vous avez bien voulu y joindre une lettre de votre main, qui met le comble à la grace et au présent que vous me faites. je la conserverai parmi les titres les plus capables de me décorer. »

²³⁸⁴ S. Mazauric, *Fontenelle...*, *op. cit.*, p. 165.

²³⁸⁵ J. Sénebier, *Éloge historique d'Albert de Haller...*, *op. cit.*, p. 49-50 : « ... une correspondance immense & profonde absorboit une partie considérable de son tems, il ne laissa cependant jamais aucune lettre sans réponse. »

²³⁸⁶ Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 315. On se sert peut-être implicitement de Haller, illustre médecin, pour vanter la réconciliation du corps médical, celle des médecins avec les chirurgiens.

est inséré dans un réseau fondé sur les valeurs d'amitié²³⁸⁷, de respect pour ses maîtres, d'encouragement aux élèves. Les progrès de la science sont les fruits d'un corps collectif : Vicq d'Azyr et Louis précisent que pour rédiger les *Institutions* de Boerhaave, Haller se sert de ses notes de cours mais aussi de celles que lui ont donné d'autres célèbres disciples du maître. En outre, le Bernois fait part de ses expériences aux journaux savants ainsi qu'aux académies, ce en quoi il se montre digne de sa nomination en leur sein. Secrétaire et acteur essentiel de la Société Royale de Médecine qu'il a contribué à fonder, Vicq d'Azyr ne peut qu'être sensible au fait que Haller honore l'institution en lui envoyant des rapports du bureau de Santé de Berne. Conformément aux exigences de communication de la République des Lettres, l'illustre physiologiste possède toutes les langues savantes²³⁸⁸ et ses ouvrages de bibliographie critique, à savoir ses *Bibliothecae*, sont rédigés afin de rendre service à ses confrères²³⁸⁹. En revanche, les éloges ne parlent que très brièvement des *GGA*, pourtant signes de la communication et de la diffusion du savoir. Ceci semble donc confirmer que la réception française de cette part importante de l'activité de Haller n'est pas évidente.

Sans surprise, on rapporte que les plaisirs de la retraite sont étrangers à son tempérament de lettré. Les trois textes décrivent une vie laborieuse, en accord avec le modèle du savant qui se consacre à son art et ignore l'oisiveté. Fait singulier, Vicq d'Azyr, comme Condorcet, excusent les trois mariages successifs de Haller, objets de critiques comme si ceci était en contradiction avec l'ascèse supposée des savants²³⁹⁰. Au contraire, les deux Français voient plutôt dans l'équilibre de la vie personnelle du scientifique, le reflet de l'harmonie de son activité professionnelle. Pour le reste, Haller qui affecte les mœurs les plus simples - ne s'abstient-il pas même de boire du vin ?- mène une vie dévouée à l'étude. Sa belle taille et son heureuse physionomie semblent être à la mesure de son envergure intellectuelle. Sa vie privée est exemplaire, marquée par la sobriété, voire la frugalité, l'amour de ses épouses, de ses enfants²³⁹¹ et de ses élèves. Haller chérit ses derniers qui se montrent dignes de lui, Vicq d'Azyr insinuant que l'inspiration d'un tel maître favorise la dignité et les talents. Condorcet

²³⁸⁷ *Ibid.*, p. 319. Pour illustrer l'amitié qui unit Haller et Johannes Gessner, Vicq d'Azyr rapporte un épisode touchant, qui se situe bien dans la veine sensible du siècle. Lors d'un voyage dans les Alpes, Gessner s'endormit dans le froid et fut veillé et protégé par Haller. On trouve aussi mention de son amitié pour Guettard et de la haute estime dans laquelle il tient Lassone.

²³⁸⁸ Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 347. Louis, « Éloge de Haller, lu dans la séance publique du 30 avril 1778 », *op. cit.*, p. 267 : « Il apprend les langues des différents pays où les sciences sont en honneur. »

²³⁸⁹ Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 327, p. 339 et p. 324 : « On doit savoir beaucoup de gré à ceux qui mettent une partie de leur gloire à augmenter celle des autres (...) »

²³⁹⁰ C. Paul estime qu'un tiers des éloges montrent l'austérité et la simplicité dans la vie quotidienne des savants. Charles B. Paul, *Science and Immortality...*, *op. cit.*, p. 93.

²³⁹¹ Condorcet se plie à la tradition qui veut que l'on fasse allusion aux descendants du savant. Il précise donc que les fils de Haller occupent des fonctions estimables.

et Louis mentionnent également l'idée de sacrifice personnel que doit accomplir le savant en quête de vérité, suivant *de facto* la tradition fontenellienne qui a mis à l'honneur l'héroïsme des hommes de science. Sa tâche oblige Haller à être patient, minutieux en dépit de sa myopie et de sa profonde aversion pour les mauvaises odeurs. De plus, il entraîne les siens dans cette voie difficile : sa femme Marianne doit quitter Berne et le suivre à Göttingen tandis que sa dernière épouse apprend « à dessiner et à peindre, afin de se rendre utile²³⁹² ».

Pour finir, le courage qu'il montre devant la mort témoigne de son abnégation en faveur des sciences. Apprenant la gravité de sa maladie, il importe surtout à Haller d'avoir le temps d'achever ses travaux. La continuité de l'histoire des sciences est révélée par l'annonce des nominations de l'Helvétie Tronchin et de son élève Zimmermann qui occupent désormais sa place au sein de l'Académie des Sciences et de la Société de Médecine.

Ainsi, les trois éloges respirent l'optimisme propre aux Lumières. Même si, nous le verrons, le ton de Louis est nettement plus équivoque, Condorcet et Vicq d'Azyr montrent bien que l'éloge d'un homme célèbre est à mi-chemin entre la biographie et son panégyrique. A travers la célébration d'un homme, on chante son engagement scientifique et la foi dans le progrès. Haller contribue à l'émergence et au développement de la figure du médecin savant : le fait qu'il mette ses talents d'anatomiste au service de la poésie²³⁹³ permet d'honorer la prééminence de la science sur les beaux esprits. Les éloges de Fontenelle participent à la construction de l'histoire des sciences²³⁹⁴ et à la fabrication de références communes. Des découvertes y sont entérinées comme la gloire qui s'attache à des noms prestigieux, reconnus par leurs confrères et successeurs. Les éloges de Haller montrent à la fois l'émergence d'une figure du savant moderne et le rappel de l'ancrage dans le temps. L'universalité de ses connaissances et ses ambitions intellectuelles offrent aux rédacteurs un modèle privilégié pour montrer la continuité du modèle d'un Républicain des Lettres à l'activité assez idéalisée²³⁹⁵. Ce sont d'ailleurs l'étendue de ses connaissances et la profondeur de son érudition qui donnent le caractère propre à ses ouvrages.

²³⁹² Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 349.

²³⁹³ *Ibid.*, p. 315. Haller est le premier à unir brillamment les talents du poète et ceux de l'anatomiste. Ses idées littéraires sur la sensibilité montrent en arrière-plan qu'il a mené des réflexions du même type dans le domaine médical.

²³⁹⁴ L'ouvrage de S. Mazauric, *Fontenelle...*, *op. cit.*, analyse les conditions et les enjeux de la naissance de l'histoire des sciences dans le cadre institutionnel de l'Académie des Sciences de Paris.

²³⁹⁵ Marc Fumaroli, « Avant-propos », dans *Kultur des Kommunikation...*, *op. cit.*, p. 9 : « ... la République des Lettres... moment fondateur où l'unité de l'esprit était le principe de convergence des diverses disciplines du savoir. »

b- Les éloges, vecteurs d'un discours épistémologique

Mais derrière les traits classiques et consensuels du portrait intentionnellement composé transmis dans ces textes, se profile une analyse plus poussée, et partiellement hétérogène, du mode d'agir et des fonctions de l'homme de science. Car outre son caractère normatif, la pratique de l'éloge sert à rédiger un compte rendu commenté de l'activité scientifique du savant. Les réflexions épistémologiques contenues dans les éloges témoignent de l'état et des enjeux de la science à la fin du XVIII^e siècle. Dans le cas présent, on y évoque le problème de la génération, le choix des nomenclatures et des taxinomies, ainsi que le statut de la preuve expérimentale. Ceci est d'autant plus important que l'institution académique est un lieu de communication privilégié des savants et un lieu de régulation des tensions.

C'est ainsi que Vicq d'Azyr souligne le goût de la méthode de Haller, esprit classificateur dès sa prime jeunesse, qui se retrouve dans ses ouvrages de botanique ou dans sa volonté de classer les degrés de sensibilité ou d'irritabilité de toutes les parties du corps. En choisissant comme sujet de thèse de corriger l'erreur commise par Georges Daniel Coschwitz dans l'identification d'un canal salivaire, Haller témoigne précocement d'une volonté d'établir la vérité au détriment des erreurs et de faire progresser la science par la réfutation des idées erronées, ce qui passe par la répétition d'expériences. Rigoureux, il organise le fruit de ses lectures en rédigeant des extraits, rangés selon un ordre thématique auxquels il peut facilement accéder²³⁹⁶.

Autre enjeu d'ordre épistémologique, dans le but d'énoncer des « vues d'utilité publique », Louis conteste la pertinence de l'impression des cours de Boerhaave. Les commentaires perturbent la clarté des propos et embrouillent les étudiants. A l'image d'Hippocrate, il vaut mieux se référer directement au texte que de multiplier remarques et commentaires qui en obscurcissent le sens. Les trente mille livres commentés par Haller forment un ensemble chaotique, contraire, nous y reviendrons, à la volonté de collecter des apports précis et fiables, fil rouge des publications de l'Académie de Chirurgie. Les *Elementa* sont condamnés par des mots assez durs : « Il faudrait dix années d'étude assidue pour parcourir cette physiologie et avoir une bibliothèque immense à sa disposition pour lire les ouvrages ou vérifier les passages qui y sont cités. (...) Les opinions, les hypothèses ont fait le même mal en médecine [que dans le droit]. Pourquoi ne pas fermer les routes par lesquelles il est prouvé qu'on s'est égaré ? »

²³⁹⁶ Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 349.

Point capital, les éloges se rejoignent aussi sur les réserves que l'on peut porter sur l'activité de Haller. Condorcet et Vicq d'Azyr désapprouvent le système d'étoiles mis en œuvre par l'Helvétiste dans ses *Bibliothèques* pour sélectionner certains auteurs contemporains au détriment d'autres et juger de la valeur de leurs écrits²³⁹⁷. Il n'est pas concevable de prétendre évaluer seul et si prématurément la valeur d'un auteur. Ce procédé va très certainement à l'encontre de l'intention de Vicq d'Azyr qui tient à présenter un corps uni et une République des savants harmonieuse. Pour sa part, Condorcet sous-entend une certaine arrogance dans le comportement de Haller qui s'abstient de se référer au jugement collectif, premier pas vers la postérité qui seule peut décider de la valeur d'un auteur.

Puisqu'il retrace le cours des découvertes, l'éloge traite également des querelles, notamment des querelles de préséance, qui en sont souvent les corollaires. L'histoire du savoir y est institutionnalisée, grâce à la reconstitution du chemin des découvertes, mais également humanisée car on y légitime le droit d'une personnalité à attacher son nom à une conquête intellectuelle²³⁹⁸. Le passage de l'éloge dans lequel Condorcet décompose les tenants et les aboutissants anatomiques et métaphysiques de la querelle déclenchée par les expériences sur l'irritabilité menées par Haller, témoigne des interactions entre les facteurs internes et externes au champ scientifique mais aussi des réactions de rejet ou d'amplification, c'est-à-dire d'appropriation abusive, inévitablement liées à la diffusion de toute découverte²³⁹⁹.

L'examen des controverses constitue un point épineux pour les rédacteurs des éloges. Ils doivent en effet résoudre l'ambiguïté de la position de Haller dans les querelles mais également se prononcer sur l'attitude morale que doit adopter l'homme de science, confronté aux contradictions de ses confrères. Si Vicq d'Azyr et Condorcet en font un savant modeste, Louis déclare dès les premières lignes de son texte que Haller n'a pas été épargné des « traits de la jalousie », son érudition aurait même été prétexte à accroître son crédit et sa réputation. Vicq d'Azyr envisage la quête de gloire et de reconnaissance comme une aspiration légitime

²³⁹⁷ *Ibid.*, p. 329. En revanche, Sénebier y est explicitement favorable.

²³⁹⁸ « Eloge de Bertin », *HARS*, 1781, p. 53-70, p. 58-59. Après avoir travaillé sur les fibres musculaires de l'estomac, Bertin s'aperçoit qu'elles sont presque similaires chez l'homme et le cheval. Quoiqu'il ne publie pas immédiatement ses résultats, il s'indigne de trouver plusieurs années après, des remarques identiques dans un ouvrage de Haller. Il s'ensuit une querelle de préséance, chacun tentant de prouver la primauté de ses observations. Le rédacteur de l'éloge conclut : « ... on ne peut refuser à l'Anatomiste François la gloire de l'invention, & (...) il reste seulement à juger jusqu'à quel point son illustre Confrère mérite de la partager. »

²³⁹⁹ Pierre Bourdieu, « Science, politique et sciences sociales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002/2, 141, p. 9-12.

du savant même si elle excite la jalousie et la convoitise²⁴⁰⁰. Condorcet présente les controverses comme un processus normal lié à l'émergence de nouveaux savoirs et il juge normal que l'irritabilité génère une dispute : cette situation est d'usage pour l'affirmation d'une théorie révolutionnaire²⁴⁰¹. D'ailleurs, dans son texte, la querelle sur la formation des os devient prétexte à réfléchir sur la validité des processus expérimentaux, Condorcet rejetant l'idée d'expérience décisive et insistant au contraire sur les confusions générées par l'interprétation d'observations contradictoires²⁴⁰². Au contraire, Louis dénie à la controverse cette fonction positive. Pour le chirurgien, l'anatomie est une science de faits et dans son texte, il utilise uniquement le terme de querelles littéraires, comme s'il en purifiait d'autant le champ scientifique.

Le pendant des controverses dans lesquelles Haller est impliqué se trouve dans les éloges de ses confrères. Ainsi, le profond intérêt de Bordenave pour les théories de Haller enseigne que les travaux et les querelles intellectuelles dans lesquelles le physiologiste est engagé avec les médecins français stimulent la recherche française²⁴⁰³. Dans l'éloge de Lamure²⁴⁰⁴, il est dit que ce médecin a résolu la question de la pulsation des artères et sur le mouvement du cerveau et que, sur ces sujets, ses recherches physiologiques ne sont pas plus négligeables que celles de Haller. Lamure a en effet démontré que le pouls est produit par le déplacement, et non la dilatation, des artères, mais il ne prend pas en compte la force inhérente aux conduits artériels qui sont musculaires et minimise les effets de la pression latérale. Pour souligner cette limite, Vicq d'Azyr avance ses propres observations étayées par celles du médecin Bernois²⁴⁰⁵. En ce qui concerne la querelle de préséance entre Haller et Lamure concernant le rapport entre les mouvements du cerveau avec ceux de la poitrine, la controverse semble encore présente dans les esprits. Vicq d'Azyr a fait un vrai travail de

²⁴⁰⁰ Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 328.

²⁴⁰¹ Condorcet, « Éloge de M. de Haller », *op. cit.*, p. 144. Mais en même temps, Condorcet tempère l'idée de rupture en montrant que Haller fait le lien avec les auteurs du passé et qu'il avoue avec franchise les lacunes de sa pensée. Il développe au cours de plusieurs paragraphes le chemin à suivre pour faire progresser la science.

²⁴⁰² Roselyne Rey, « Histoire et philosophie des sciences dans les *Éloges* de Condorcet », *Condorcet : mathématicien, économiste, philosophe, homme politique*, sous la direction de Pierre Crépel et Christian Gilain, Paris, Minerve, 1989, p. 214-224. On trouve des réflexions du même ordre dans l'« Éloge de M. Le Cat » par M. Balliere Delaisment, A Rouen, impr. Laurent Dumesnil, 1769, p. 13 : « Ce qui rend la question plus difficile encore à décider, c'est que les mêmes expériences peuvent être au profit de l'un & de l'autre système (...) ». »

²⁴⁰³ « Éloge de Bordenave », *HARS*, 1782, p. 79 : « (...) il s'est occupé encore de recherches purement anatomiques, il a fait des expériences pour éclaircir quelques points de la doctrine de Haller sur la différence des parties sensibles ou irritables ; il a composé un Ouvrage pour défendre l'opinion de ce célèbre Anatomiste sur la formation des os, contre celle de M. Duhamel (...) ». »

²⁴⁰⁴ « Lamure (de) », *Éloges historiques*, vol. II, Paris, Duprat-Duverger, 1805, édition réunie par Jacques L. Moreau de la Sarthe, p. 389-414, p. 399.

²⁴⁰⁵ « J'ai vu, comme Haller, des artères se renfler quand elles battoient (...) », *ibid.*, p. 401.

recherche pour les départager²⁴⁰⁶, citant mémoires et lettres privées pour reconstituer la chronologie de la découverte. Dans ce cas, l'éloge n'est pas figé : il compare, sanctionne et arbitre les savants célèbres.

C'est ainsi que Condorcet se prononce dans la controverse sur la génération et condamne tout recours à la notion de causes finales²⁴⁰⁷. Louis et Condorcet reprochent à Haller de s'être obstiné l'un en matière d'hérédité, l'autre au sujet de la théorie de formation. Le chirurgien développe la controverse sur la génération qui oppose Haller à Buffon, désigné pour la cause comme « notre sublime naturaliste ». Alors que le premier nie l'existence du *corpus luteum*, un corps jaune situé dans les ovaires, qui explique la production d'un liquide semblable au liquide spermatique, Louis intervient en personne dans la querelle pour étayer les expériences et les remarques de Buffon : « Je les ai vus trente fois sur les ovaires des vaches (...). » Fait grave pour un homme de science, Haller s'est même obstiné à nier l'évidence à propos des lois de la génération et la ressemblance²⁴⁰⁸.

Plus consensuel, Vicq d'Azyr adopte une position médiane : Haller a bien eu des disputes avec les grands esprits du temps, mais outre que le ressort de ces discussions en a été l'amour de la vérité et non l'orgueil personnel, lui et ses adversaires ont su faire preuve de retenue et de respect. Comme pour illustrer ces attitudes exemplaires, Vicq d'Azyr minimise même le conflit entre La Mettrie et le Bernois²⁴⁰⁹. Rien n'est dit sur le différend avec Buffon, dont la préface rédigée par Haller n'est mentionnée qu'en note²⁴¹⁰, tandis qu'on avance l'idée que ses ouvrages sur les monstres joignent une réflexion claire fondée sur la méthode et des dissections de fœtus, à l'origine de ses observations. Des trois auteurs, Vicq d'Azyr est celui qui vante le plus l'harmonie du monde savant et s'il évoque la querelle sur la respiration qui oppose l'Helvétie à Hamberger²⁴¹¹, il refuse de mêler l'amertume à l'éloge de Haller. Ces

²⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 403-404.

²⁴⁰⁷ C. B. Paul, *Science and Immortality...*, *op. cit.*, p. 47-48.

²⁴⁰⁸ A. Louis, « Éloge de Haller... », *op. cit.*, p. 277 : « Il n'admet aucun trait de ressemblance entre les père et mère et les enfants. C'est se refuser à l'évidence. » Signe que la controverse n'est pas close, Eloy énonce des propos rigoureusement inverses. Voir l'article « Haller, (Albert de) », *Dictionnaire historique de la médecine...*, *op. cit.*, p. 437 : « M. de Haller nie tout court cette ressemblance, & fait contre elle des objections victorieuses, auxquelles il n'est guère possible de donner une solution satisfaisante. »

²⁴⁰⁹ Au contraire, Condorcet rappelle les temps forts du conflit.

²⁴¹⁰ Alors qu'à la même époque l'épisode est déjà enregistré comme appartenant à l'histoire des sciences. Jugeant avec trois décennies de recul, Alexandre Savérien présente donc Haller comme le premier détracteur de Buffon. Alexandre Savérien (1720-1805), *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences et dans les arts qui en dépendent*, 1778, p. 182.

²⁴¹¹ Au cours de son travail sur les mécanismes de la respiration, Georg Erhard Hamberger (1697-1755) soutient le rôle des muscles intercostaux intérieurs dans l'acte d'expiration et la présence de l'air entre les poumons et la plèvre, deux points qui suscitent l'opposition de Haller. Modèle du savant courtois, le Bernois a supprimé les phrases trop dures des textes qu'il publie contre Hamberger lors de leur dispute. Tous les éloges insistent sur cet épisode.

disputes étant révolues, il convient de souligner combien le savant est resté modéré et de taire l'ambiguïté de son attitude lors de certaines controverses.

Le traitement des querelles révèle bien que si les éloges français illustrent un même genre, ils n'en sont pas moins dotés de trois styles différents. Ils représentent donc trois points de vue, posés comme trois modèles de référence, qui méritent une approche différenciée. L'interprétation de l'œuvre d'un auteur et l'orientation donnée à la figure du savant célèbre dépendent des intentions de l'auteur de l'éloge, des présupposés avec lesquels il aborde la lecture des travaux mentionnés, ainsi que de son propre public. Le rédacteur mobilise des connaissances plus étendues dans lesquelles il insère l'œuvre de Haller pour en juger la portée. En rendant compte des éloges de Haller, le *Mercure de France* révèle que Condorcet a disposé des notes de Vicq d'Azyr pour l'élaboration de son écrit²⁴¹². Dès lors, les différences des deux textes traduisent bien la part d'interprétation de chaque auteur parce qu'au-delà de l'exercice obligé et conventionnel, l'éloge traduit une représentation, une assimilation de la personne honorée à un point de vue particulier. Ceci implique que nous procédions à une analyse différenciée de chacun des trois éloges académiques consacrés à Haller. Par souci de clarté, nous les aborderons successivement, selon l'ordre défini par le degré d'attachement que manifeste chaque rédacteur à l'égard de la figure de Haller et le soin avec lequel il détaille les caractères de son œuvre scientifique.

c- L'œuvre de Haller mise au service des ambitions particulières de chaque académie

Commençons par l'éloge le plus court et le critique : celui prononcé par Antoine Louis à l'Académie de chirurgie, institution sur laquelle il exerce une grande influence. Eu égard aux relations difficiles entre médecins et chirurgiens, il est ici particulièrement intéressant d'observer comment un chirurgien traite un médecin²⁴¹³. Le souci de reconnaissance du corps des chirurgiens explique certainement que Louis relate explicitement les conditions d'admission de Haller au sein de l'Académie de Chirurgie : « L'année suivante, M. de Haller fut associé à la nôtre. Il lui suffisait d'en avoir témoigné le désir pour avoir, par acclamation, l'unanimité des suffrages. Il fut proposé par M. Ledran, directeur, son ancien maître, à l'assemblée du 27 avril 1752. M. Morand, secrétaire perpétuel, à l'appui de cette demande, lu la lettre que M. de Haller avait écrite à ce sujet (...) à M. Herrenschwand

²⁴¹² *Mercure de France*, 25 février 1779, note page 265.

²⁴¹³ Pour la signification des éloges d'Antoine Louis, on peut se référer à l'ouvrage de L. Brockliss and C. Jones, *The medical world...*, op. cit., p. 588.

(...) ²⁴¹⁴. » Louis parle moins que les autres laudateurs de l'œuvre poétique de Haller, dont il assure que « l'imagination ornée de fleurs y semble contenue par la raison... ». Il s'agit très certainement pour lui de souligner la marque de l'homme de science qui le distingue des poètes. En revanche, Louis mentionne l'intérêt particulier de Haller pour l'anatomie ²⁴¹⁵ et la botanique, or l'on connaît le lien évident de la première avec la chirurgie. La fondation de l'amphithéâtre d'anatomie à Göttingen permet à Louis de rappeler que « Rien n'est épargné de ce qui peut procurer l'instruction dans la science qui intéresse le plus l'humanité ²⁴¹⁶. »

Nous l'avons constaté, le reproche le plus clair qu'adresse Louis à Haller touche ses prétentions à mettre le savoir en question ²⁴¹⁷, alors que les chirurgiens travaillent pour rassembler des connaissances factuelles et sûres. Dès lors, ses commentaires sur Boerhaave ne sont pas forcément utiles ²⁴¹⁸ et ses *Institutions* sont jugées confuses. L'évaluation de l'œuvre de Haller par Antoine Louis correspond bien au projet de l'Académie de chirurgie qui entend consolider le savoir et produire des textes immédiatement utilisables par les lecteurs. D'ailleurs, sachant que les chirurgiens français fondent leur art sur une multiplication d'observations particulières, il ne semble donc pas étonnant que Louis soit plus sensible aux petits ouvrages courts de Haller plutôt qu'à ses longs traités qui sont une accumulation de connaissances ²⁴¹⁹. La tentation de l'universalité est donc jugée sévèrement ²⁴²⁰. Ainsi, l'éloge de Louis reprend les *topoi* sur la vocation et l'utilité du savant mais c'est aussi une évaluation, sanction d'un travail et d'une carrière scientifique. Enfin, il nous faut souligner que Louis est le seul à briser le consensus qui doit prévaloir dans la description de la figure du savant et à prononcer le mot d'intolérance pour qualifier les convictions religieuses de Haller et souligner sa crainte de Dieu ²⁴²¹.

²⁴¹⁴ A. Louis, « Éloge de Haller... », *op. cit.*, p. 271.

²⁴¹⁵ Effectivement, l'enseignement de Winslow a conforté l'intérêt de Haller pour l'anatomie topographique. Il accorde une place importante à l'anatomie dans la physiologie, comme le montre son article « Physiologie » dans le *Supplément de l'Encyclopédie*, 1777.

²⁴¹⁶ A. Louis, « Éloge de Haller... », *op. cit.*, p. 268.

²⁴¹⁷ H. Steinke, « Anatomie und Physiologie », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, *op. cit.*, p. 248.

²⁴¹⁸ A. Louis, « Éloge de Haller... », *op. cit.*, p. 270.

²⁴¹⁹ H. Steinke, « Anatomie und Physiologie », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, *op. cit.*, p. 242.

²⁴²⁰ A. Louis, « Éloge de Haller... », *op. cit.*, p. 273 : « Il est presque également dangereux de tout lire et de ne rien lire. »

²⁴²¹ *Ibid.*, p. 278 : « Son attachement à la religion qu'il professait allait jusqu'à l'intolérance, et son âme était agitée douloureusement de la crainte des jugements de Dieu. (...) Sa piété l'avait fait entrer, dès l'année 1757, dans le grand consistoire, qui est un tribunal de mœurs. »

En comparaison avec l'éloge précédent, celui prononcé par Condorcet porte sur l'œuvre de Haller un jugement plus restreint²⁴²², cependant il développe longuement les traits propres à la construction de la figure du savant professionnel. Le texte est construit selon la division quaternaire typique des éloges de l'Académie des Sciences : on y décrit successivement la jeunesse du savant et sa formation, la période de sa maturité et les marques de l'achèvement, ses dernières années et sa mort, pour finir par une péroraison sur ses qualités et ses survivants. En dépit de cette structure classique et convenue, le texte de Condorcet est, nous semble-t-il, certainement le plus analytique des trois éloges. D'ailleurs, bien que Haller n'occupe que la place d'associé étranger, le secrétaire perpétuel lui consacre un discours assez long, certes proportionnel à l'envergure de son œuvre, mais qui résulte aussi du fait que le rédacteur y trouve matière à énoncer des idées qui lui tiennent à cœur. N'oublions pas que vanter les travaux de leurs confrères sert le projet collectif des hommes des sciences qui souhaitent faire carrière et obtenir une ascension sociale et économique grâce à leurs mérites. Sans avoir participé régulièrement aux réunions de l'Académie, Haller sert à la reconnaissance du corps des académiciens qui sait s'agréger des hommes aux talents les plus élevés et les plus utiles à la société. Nul hasard si Condorcet, comme Vicq d'Azyr, retrace la liste de ses titres académiques. Enumérer les traces de la reconnaissance dont a joui Haller dans les espaces germaniques montre le choix judicieux de l'institution et conforte le rôle des académies comme pôles de savoirs fondamentaux de l'Europe savante.

Si Louis et Vicq d'Azyr insistent sur la filiation avec Boerhaave, Condorcet n'en parle qu'indirectement, de même qu'il passe vite sur le séjour à Leyde, pourtant fondamental dans la genèse intellectuelle du jeune homme. Il traite en revanche de son intérêt pour les mathématiques et l'enseignement de Jean Bernoulli qui l'a éloigné du iatro-mécanisme, ce en quoi il dépasse son maître Boerhaave. Cette primauté des mathématiques pour la formation de l'entendement, jointe à la critique de Descartes, énoncée à deux reprises dans l'éloge, s'inscrivent bien dans les attentes de l'Académie des Sciences²⁴²³. De même, en rappelant que la physiologie, longtemps entravée par la métaphysique, place l'homme au centre de la science, Condorcet présente cette nouvelle discipline comme étant à l'origine d'une révolution, à l'image de la physique à la fin du XVIIe siècle telle qu'elle avait été célébrée

²⁴²² Malgré tout, une évaluation immédiate de son travail se profile, notamment en botanique où son système de classement ne séduit que peu de monde.

²⁴²³ La critique de Descartes se retrouve d'abord avec le recul que prend le jeune Haller face à un précepteur cartésien peu digne des talents de son élève, et puis avec la rencontre de Bernoulli.

On peut lire ce trait à rebours et dresser un parallèle avec les savants de l'époque cartésienne qui découvrent par eux-mêmes, comme une révélation, le bien fondé du cartésianisme. Fontenelle introduit cette idée dans les éloges de Régis et de Tournefort. S. Mazauric, *Fontenelle...*, op. cit., p. 232.

dans les éloges de Fontenelle²⁴²⁴. Tacitement, les lecteurs sont à même de dresser un parallèle avec le passage à la modernité effectué précédemment par d'autres disciplines.

Le départ de Haller pour Göttingen est l'occasion pour Condorcet de suggérer un parallèle entre les difficultés que rencontre le savant et celles auxquelles est confrontée la discipline anatomique : le manque de cadavres du à des lois rigides est un obstacle à la quête de vérité qui anime le scientifique. Les progrès du savoir et la liberté du savant se heurtent donc aux résistances de la société. Toutefois, Condorcet énonce à juste titre l'idée que l'époque de Göttingen correspond à la période la plus productive de Haller. Ce point lui importe particulièrement, car il y voit certainement un espoir pour la nouvelle élite scientifique à laquelle il s'adresse. Un fil causal se dessine en transparence : ce n'est sûrement pas un hasard si la fécondité intellectuelle des travaux hallériens correspond à la période de sa vie où il a le plus de temps pour se consacrer à la science. Condorcet se fait implicitement le porte-parole de ses confrères qui espèrent être reconnus pour leurs talents et rémunérés pour les exercer.

Par ailleurs, les intérêts personnels de Condorcet percent dans le texte. Il vante la participation de Haller aux *Suppléments de l'Encyclopédie*, la forme de l'ouvrage ayant favorisé la haute tenue de ses articles. Le fait que Haller, « physicien philosophe », se soit intéressé à l'éducation des jeunes gens destinés à occuper une place dans le gouvernement ne peut que le séduire, surtout que cette réforme de l'enseignement se détache d'un programme classiquement humaniste pour intégrer les sciences camérales, également à l'honneur en France. Le jeune secrétaire perpétuel semble en outre armé d'un dessein plus personnel car l'opposition entre La Mettrie et Haller lui permet de se soustraire à l'accusation d'accointance avec les encyclopédistes et leur esprit de provocation, contraire aux préceptes consensuels de l'Académie, qui pèse sur lui²⁴²⁵. Toutefois, en disant que Haller a refusé de recourir à la métaphysique dans la querelle des monstres²⁴²⁶, Condorcet insinue avec habileté, en gardant le degré de détachement qui convient à sa fonction de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, que son attachement à la religion²⁴²⁷ a au contraire joué un rôle dans la querelle de la préformation, ce en quoi il a manqué de prudence.

²⁴²⁴ *Ibid.*, chapitre X, « Le renouvellement de la physique ».

²⁴²⁵ P. Bourdieu, « Science, politique et sciences sociales », *art. cit.*, p. 11.

²⁴²⁶ Condorcet est le seul à faire allusion à ce sujet mais n'oublions que la querelle s'est déroulée au sein de l'Académie des Sciences où elle a eu un grand retentissement.

²⁴²⁷ Condorcet commence d'ailleurs son éloge par une remarque destinée à montrer la piété de Haller comme inhérente à sa personnalité. « Éloge de M. de Haller », *HARS*, 1780 (Année 1777), p. 127-154, p. 127 : « Né d'une famille où la piété étoit héréditaire, M. de Haller, âgé seulement de quatre ans, faisoit à la prière commune de la maison, de petites exhortations aux Domestiques sur des Textes de l'Écriture ».

Ami de Voltaire, proche des philosophes, Condorcet fait preuve de l'impartialité qui sied à ses fonctions de secrétaire perpétuel²⁴²⁸ et sa critique est ici pondérée. Le *Mercure de France*, qui restitue fidèlement le contenu de l'éloge de Condorcet à ses lecteurs, ajoute sa voix à cette louange consensuelle : Haller, « Philosophe très-religieux », dont le rigorisme des mœurs est bien connu, est tout autant « ennemi de l'impiété & du fanatisme ». On le voit « plein de tolérance » pour les religions des autres²⁴²⁹. Il est fort probable que cette présentation rende possible et acceptable toute projection du lecteur français averti dans cette image du savant éclairé. Condorcet s'attache à la politique de Haller qui a obtenu que le clergé du pays de Vaud soit mieux rémunéré afin de se consacrer davantage aux fidèles. Cet acte confirme la vision quelque peu pragmatique du clergé et de la religion de Condorcet. Le peuple a besoin de pasteurs plus que de la religion, et on trouve ici une courte digression au ton quelque peu paternaliste sur le peuple qui se laisse facilement abuser. C'est donc le rôle des hommes éclairés de le guider et de lutter contre ses préjugés. L'accent propre à Condorcet perce également lorsqu'il précise que la rationalisation des salines entreprise par Haller se fait au profit du peuple et non au bénéfice du gouvernement bernois.

Des trois rédacteurs, Condorcet est également celui qui s'attarde le plus sur les romans politiques rédigés par Haller à la fin de sa vie²⁴³⁰. En développant l'argument de chacun d'entre eux, il énonce une légère critique de l'esprit aristocratique du Bernois qui présume que les dirigeants ont des vertus et des talents supérieurs, sources légitimes de leur pouvoir, alors que le philosophe français croit davantage au rôle de l'éducation. Mais, l'interprétation de Condorcet s'éloigne parfois de l'exakte teneur de la pensée de Haller. Ainsi, il présume que le cadre social et politique de Berne l'a empêché de dresser le tableau d'une démocratie parfaite, alors qu'en réalité l'Helvétie n'a pas d'inclination pour ce régime politique. De même, Condorcet, auteur d'une méthode de calcul électoral, s'intéresse à la singularité politique de la Suisse et rappelle les règles de vote en usage à Berne²⁴³¹.

Pour mesurer la singularité et la portée de l'éloge de Haller, il faut le lire en regard d'autres éloges prononcés par Condorcet, notamment celui de Benjamin Franklin pour lequel

²⁴²⁸ Ceci va sciemment à l'encontre de l'affirmation de C. Paul qui voit la partialité comme la substance des éloges de Condorcet. C. B. Paul, *Science and Immortality...*, *op. cit.*, p. 11.

²⁴²⁹ *Mercure de France*, 15 février 1779, p. 135-140. L'article est de d'Alembert.

²⁴³⁰ Pour sa part, Vicq d'Azyr passe très vite sur l'écriture des romans politiques.

²⁴³¹ Condorcet, « Éloge de M. de Haller », *op. cit.*, p. 147-148. Condorcet mentionne les satires rédigées par Haller dans sa jeunesse sans évoquer le caractère subversif qu'elles contiennent contre le gouvernement. Il théorise les modes de suffrage dans *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix* (1785) - *Essai sur la constitution et les fonctions des assemblées provinciales* (1788) - *Sur les élections*.

le secrétaire perpétuel éprouve une grande admiration²⁴³². On ne peut bien sûr ignorer que douze ans séparent les deux textes, et que la célébration de Franklin, qui a lieu le 13 novembre 1790 à l'Académie des Sciences, s'insère dans le contexte particulier de la Révolution française. Néanmoins, quelques parallèles s'imposent : outre les *topoi* que sont le goût précoce pour la lecture, la sobriété, les mœurs simple, la capacité et l'amour du travail, l'annonce de la vocation de Haller offre un parallèle frappant avec Franklin. Tous deux devaient, l'un par goût, l'autre par volonté paternelle, se destiner à une carrière ecclésiastique mais le sort contrarie ces projets, ce qui leur permet de développer leurs goûts et talents scientifiques. L'histoire des sciences montre régulièrement comment les génies sont aux prises avec l'adversité, la vocation des savants les entraînant parfois à s'opposer aux desseins paternels et à se détourner des traditions familiales²⁴³³. Le cas de Haller n'est pas aussi marqué, mais il est significatif que la mort de son père le laisse à même de poursuivre son ambition et que les talents du jeune garçon se soient épanouis en dépit de l'éducation stricte reçue par son premier précepteur²⁴³⁴. A ce propos, si Haller découvre par lui-même les limites du cartésianisme, Franklin rejette de son propre chef les principes énoncés dans l'*Ebauche de la religion naturelle de Wollaston* et pour ce faire, il publie une petite *dissertation sur la liberté et la nécessité, le plaisir et la peine*²⁴³⁵. L'action publique des deux hommes est guidée par la philanthropie : l'Américain, qui a guidé le peuple et a épuré ses vertus²⁴³⁶, a doté Philadelphie d'une bibliothèque et d'un hôpital tandis que le Bernois, homme « juste et bienfaisant », s'est occupé des orphelins, de l'éducation et de l'hôpital de sa ville. Tout comme Haller a inévitablement attiré les critiques en énonçant les principes de l'irritabilité, il s'avère que la découverte des propriétés du paratonnerre était trop brillante pour ne pas réunir

²⁴³² Franklin constitue une référence pour les hommes de sciences français et l'on trouve une allusion à son sujet dans l'éloge de Haller par Vicq d'Azyr. Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 317.

²⁴³³ L'idée de la vocation du savant qui se soustrait aux ambitions paternelles est ancienne. Fontenelle introduit déjà dans ses éloges les éléments rhétoriques induisant la disposition innée des savants pour les sciences puisqu'on ne peut pas parler de mimétisme social, la profession de savant étant très peu prise des bonnes familles. S. Mazauric, *Fontenelle...*, *op. cit.*, p. 165-166.

²⁴³⁴ Condorcet, « Éloge de M. de Haller », *op. cit.*, p. 127-128 : « Ces talents prématurés n'étoient pas l'ouvrage de l'éducation ; au contraire, c'est malgré l'éducation qu'ils se développèrent. »

« Eloge de Franklin », *Œuvres de Condorcet*, publiées par A. Condorcet O'Connor et A. F. Arago, Paris, Firmin Didot Frères, 1847, troisième tome, p. 372-423. Franklin et Haller, comme nombre de savants, parviennent d'eux-mêmes à distinguer et à s'éloigner des mauvaises philosophies.

²⁴³⁵ « Eloge de Franklin », *Œuvres de Condorcet*, *op. cit.*, p. 375.

²⁴³⁶ *Ibid.*, p. 376-377 : « Il voulait qu'aucune classe de citoyens ne restât sans instruction, qu'aucune ne fût condamnée à recevoir que des idées fausses par des livres destinés à flatter sa crédulité ou à flatter ses préjugés. » On notera qu'en exposant l'intervention de Haller pour améliorer le traitement des pasteurs du pays de Vaud, Condorcet écrit : « (...) il importe que ces Pasteurs, destinés à conduire les autres & à les éclairer, ne soient pas dans la dépendance des hommes dont ils ont à combattre les préjugés & les vices (...). » Condorcet, « Éloge de M. de Haller », *op. cit.*, p. 149.

de nombreux ennemis²⁴³⁷. Enfin, on n'omet pas de rappeler que les deux hommes ont attendu paisiblement la mort, laissant une famille chérie et l'exemple de leur vie à la postérité²⁴³⁸.

Au final, Vicq d'Azyr est l'auteur qui s'attache le plus à la figure de Haller ; long de quarante-huit pages, son éloge est le plus détaillé et le plus fourni en anecdotes²⁴³⁹. Il est vrai, que le président de la Société de Médecine entretient davantage de contacts intellectuels avec son confrère physiologiste. S'il a coutume de distinguer dans ses écrits les hommes de génie et les contributeurs plus modestes de la science médicale²⁴⁴⁰, Haller appartient manifestement aux premiers. La connaissance de son œuvre se fonde sur un devoir institutionnel mais elle recoupe une curiosité personnelle²⁴⁴¹. Dès lors, bien que consensuel, le texte de l'éloge trahit le fort intérêt qu'éprouve Vicq d'Azyr pour son célèbre aîné. Son admiration s'exprime d'ailleurs dans d'autres écrits, comme dans *Le Traité d'anatomie et de physiologie* qui rapporte le rôle fondamental du Bernois dans l'affirmation de la physiologie moderne avec des accents qui prolongent ceux de l'éloge : « Au commencement de ce siècle, la physiologie n'était encore qu'un vaste assemblage de systèmes ; c'est Haller qui les a dissipés : il a jeté les fondements d'une science qui n'a de commun que de nom avec l'ancienne. Offrons à ce grand homme l'hommage de notre reconnaissance, et témoignons-lui notre respect en suivant sa méthode et en nous efforçant de marcher sur ses traces²⁴⁴². »

Les éloges de la Société royale de médecine se distinguent de l'ensemble de la tradition académique, notamment parce qu'ils ont à charge d'exposer la spécificité du corps médical qui affirme ses codes et ses pratiques²⁴⁴³ : le médecin éclairé, dont il faut souligner l'engagement civique et le remarquable dévouement auprès de ses malades, se doit d'assurer la progression des connaissances en conjuguant l'observation à l'usage de la raison. Toutefois, parmi les portraits peints par Vicq d'Azyr, le discours consacré à Haller apparaît

²⁴³⁷ « Eloge de Franklin », *Œuvres de Condorcet*, op. cit., p. 387.

²⁴³⁸ Bien sûr, une importante partie de ces textes diffèrent. Contrairement au prolixe Haller, Franklin n'a laissé aucun grand ouvrage.

²⁴³⁹ *Causeries du lundi*, par C.-A. Sainte-Beuve, tome dixième, Paris, Garnier frères, 1857 (3^e éd.), p. 293-295. Sainte-Beuve analyse l'éloge de Haller par Vicq d'Azyr auquel il reproche l'aspect trop anecdotique.

²⁴⁴⁰ Vicq d'Azyr entend accorder à chacun une place et des louanges proportionnelles à ses mérites. De façon légitime, les hommes de génie doivent être davantage célébrés que les talents médiocres. Mais, en raison de la configuration particulière du corps de la Société de Médecine, et par souci d'unifier le corps médical qui comprend de nombreux collègues provinciaux de second rang, Vicq d'Azyr assure à chacun de ces derniers une notice biographique soulignant l'importance des tâches les plus humbles dans l'avancement et le progrès des connaissances.

²⁴⁴¹ Notons que Sénebier qui dresse la liste des appartenances de Haller aux différentes sociétés savantes européennes, ne mentionne pas la Société Royale de Médecine.

²⁴⁴² Félix Vicq d'Azyr, *Traité d'anatomie et de physiologie avec des planches coloriées représentant au naturel les divers organes de l'Homme et des Animaux*, vol. I, Paris, François Didot l'aîné, 1786.

²⁴⁴³ D. Roche, « Talents, raison et sacrifice », art. cit.

certainement comme l'un des plus classiques. Ainsi, après la description du milieu familial honorable mais étranger au monde des sciences, l'auteur relate les épisodes extraordinaires, marques de l'enfant prodige. D'ordinaire, l'auteur insiste davantage sur l'éducation et la formation que sur les talents, et en ce sens l'éloge de Haller, qualifié par deux fois d'homme de génie, apparaît comme spécifique. En outre, de façon assez paradoxale, contrairement à d'autres éloges, l'hommage rendu au Bernois ne met que peu l'accent sur ses talents de professeur, auxquels Vicq d'Azyr attache une grande importance en cette période de réflexion sur l'enseignement des facultés de médecine.

Les éloges des membres de la Société Royale de Médecine remplissent une fin normative car ils renforcent l'image du médecin savant dont l'autorité s'accroît au cours des dernières années de l'Ancien Régime²⁴⁴⁴. Le rôle de Haller, figure exemplaire des médecins lettrés à l'activité scientifique rigoureuse, n'est pas étranger à ce processus. La méritocratie est essentielle pour Vicq d'Azyr, persuadé que les médecins doivent briller par leurs qualités morales et leurs connaissances. Leur anoblissement est le signe que le pouvoir reconnaît les vertus sociales de leur savoir²⁴⁴⁵. Tout ceci s'avère particulièrement vrai pour Haller dont l'activité est présentée comme étant en juste adéquation avec les besoins et les attentes de la société bernoise. Cependant, l'image d'un savant estimé et reconnu par sa patrie qui le comble d'honneurs à son retour à Berne, est ici enjolivée²⁴⁴⁶. Vicq d'Azyr présente la charge de *Rathausammann*, qui échoit à Haller par le sort, comme un honneur que lui rend sa patrie, alors que nous savons que cette place fut une déception pour le savant qui caressait l'espoir d'appartenir au Petit Conseil de la République. Le rédacteur de l'éloge s'empare, quitte à les déformer, des éléments biographiques susceptibles d'illustrer sa conception optimiste de la carrière du savant, celle-ci ne pouvant que progresser et s'achever par la reconnaissance et la récompense du gouvernement.

D'autre part, Vicq d'Azyr apprécie non seulement les découvertes de Haller mais aussi ses talents de passeur de savoir, et sur ce point son avis diverge de celui de Louis. Le physiologiste a pleinement participé aux progrès des sciences médicales, supplantant même son maître Boerhaave qui était parfois obscur²⁴⁴⁷. Capable d'écrits très brillants, il s'applique avec plaisir à des travaux bien moins valorisants et il sacrifie l'amour de la gloire à l'ambition de faire progresser la vérité, adoptant ici une modestie qui sied à l'homme de science. Haller s'est donc fait le promoteur des travaux les plus méritants de ses contemporains en les

²⁴⁴⁴ L. Brockliss and C. Jones, *The medical world...*, *op. cit.*, p. 440.

²⁴⁴⁵ D. Roche, « Talents, raison et sacrifice », *art. cit.*

²⁴⁴⁶ Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 331.

²⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 318.

publiant. Outre plusieurs préfaces - les seuls de ses écrits qui soient teintés d'un peu de légèreté - le Bernois a mis sa plume au service de Valmont de Bomare, de Rosel ou des *GGA* auxquels il aurait livré le nombre impressionnant mais erroné de mille cinq cents articles. Un des ses écrits les plus utiles s'avère être la publication des thèses des différentes facultés, désormais plus accessibles grâce à ses travaux. Incarnation des progrès des sciences médicales à un moment donné, Haller est aussi perçu comme un réel médiateur dans les progrès des connaissances. L'éloge devant être instructif, il faut fournir des indications bibliographiques au lecteur. Vicq d'Azyr remplit cette tâche dans le corps du texte - il y développe les résultats auxquels parvient Haller en ce qui concerne la formation des fœtus et le développement du poulet et du cœur - mais aussi dans les notes qui brossent à grands traits ou détaillent le contenu de certains travaux²⁴⁴⁸. Il n'est pas surprenant que Vicq d'Azyr insiste sur les études de Haller qui ont un rapport avec les préoccupations de la Société Royale de Médecine, notamment les réflexions inspirées par les épidémies de 1762²⁴⁴⁹. Le physiologiste a bien tenté des expériences sur les propriétés thérapeutiques de l'électricité mais son impatience fut cause de leur échec, raison toute trouvée pour permettre à Vicq d'Azyr de vanter l'électricité médicale²⁴⁵⁰.

Les travaux de Haller sont présentés sous un jour propre à célébrer l'orientation pratique de la médecine. Même la formulation d'une théorie telle que le principe de l'irritabilité se fonde sur des expériences très nombreuses, dirigées par un programme exhaustif. Appliqué aux mouvements du cœur et de l'intestin, « Ce principe est devenu fécond entre ses mains²⁴⁵¹ » et il permet une application médicale concrète. Le traité de physiologie de Haller, à savoir les huit volumes qui composent les *Elementa physiologiae*, mûri pendant dix ans et fondé sur de très nombreuses observations est le modèle le plus complet du genre. Il est à l'origine d'une révolution en physiologie qui désormais ne repose plus sur des hypothèses mais sur des faits constatés et vérifiés. Au sein de la Société de Médecine,

²⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 332-333 ; p. 338. Les traductions françaises des écrits de Haller sont toujours précisées.

²⁴⁴⁹ Il parle des traitements de Haller sans les détailler, le lecteur lettré étant très certainement supposé connaître et se reporter au mémoire publié dans l'*HARS*. Rappelons que la collection des relevés sanitaires des différentes régions ainsi que la lutte contre les épidémies et épizooties appartiennent aux fins pour lesquelles la Société royale de médecine est fondée en 1776. On se reportera au texte de Philippe Borel, « Comprendre l'enquête de la Société royale de médecine (1774-1793). Source, problèmes et méthodologie », *Histoire des Sciences médicales*, 2005, tome XXXIX, n°1, p. 35-44.

²⁴⁵⁰ Les lecteurs ne s'y trompent pas comme nous le montre *De l'électricité du corps humain dans l'état de santé & de maladie*, par M. l'Abbé Bertholon, Lyon, chez Berthuset, 1780, p. 305. On y voit que l'éloge diffuse de réelles connaissances d'histoire des sciences car l'auteur se réfère au texte de Vicq d'Azyr pour vanter les expériences de Daniel Bernoulli qui a ranimé des oiseaux noyés grâce à des étincelles électriques.

²⁴⁵¹ Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 328.

institution où l'on prise la recherche, Haller est donc exempté du reproche d'avoir privilégié le champ de l'expérience à la pratique de la médecine²⁴⁵².

Vicq d'Azyr a coutume de distinguer puis de faire le lien entre les lieux internes et les lieux externes de la recherche, et ce trait se vérifie dans le cas présent. La botanique appartient à aux délassements privés de Haller qui sacrifie une partie de sa maison pour ouvrir un jardin botanique à Göttingen. La fin de l'éloge s'attarde sur l'atmosphère studieuse dans laquelle vit l'ensemble de la famille Haller, nouveau témoignage de l'unité de la vie du savant dont l'intimité prolonge l'activité professionnelle. Ses préoccupations intellectuelles et morales l'incitent à s'impliquer dans les affaires du temps et en particulier dans la paix en Europe, d'où son engagement dans la question du Versoix ou dans le règlement de l'épizootie.

Les nombreuses louanges dont Vicq d'Azyr gratifie Haller admettent toutefois quelques nuances. Le seul véritable reproche concerne son style et la forme de ses ouvrages. Tout au long de l'éloge, on retrouve l'image d'un homme particulièrement rigoureux qui recherche la vérité et la sincérité, en se détachant de toute frivolité. La rigueur de cette attitude morale se reflète dans l'expression de ses textes scientifiques. Ses ouvrages de sciences sont riches en vues utiles et profondes, mais le latin en est sec et embarrassé et par conséquent peu accessible. Ainsi, les *Primae lineae physilogiae*, son précis de physiologie destiné aux étudiants, s'avère difficile à lire en raison d'un style très condensé et dépourvu d'ornements.

d- Les contraintes du genre de l'éloge

Soumis à des exigences de style bien établies ainsi qu'à la nécessité de transmettre une image d'homme de science en adéquation avec les attentes de la communauté savante, le rédacteur de l'éloge n'a qu'une marge de liberté restreinte. Le genre de l'éloge véhicule l'idée des Lumières selon laquelle il convient d'insister sur la contribution d'une personnalité à l'entreprise collective des progrès universels. Mais, même si la louange prend des allures d'étude de cas, la figure idéalisée de l'homme de science qui en ressort offre des traits similaires à ceux de nombreux académiciens. Exemplifiée pour participer à une entreprise collective, la personnalité célébrée contribue à forger un modèle unificateur, notamment à un

²⁴⁵² *Ibid.*, p. 312 : « Les ignorans (...) l'accusèrent d'avoir donné trop de temps à la théorie : comme si la médecine étoit une science sans principes et comme si c'étoit un devoir de les ignorer ou un crime de les apprendre ! »

moment où un groupe social a besoin d'asseoir sa légitimité²⁴⁵³. Or, nous l'avons vu, les enjeux intellectuels et sociaux de la science sont clairement identifiables dans les éloges de Haller, et les parallèles relevés entre les trois textes indiquent une appréhension normative de sa pratique. D'ailleurs la fonction pédagogique de l'éloge implique une certaine répétition, auxiliaire de la diffusion et de la vulgarisation des valeurs et des codes que l'on cherche à transmettre²⁴⁵⁴. Même lorsque les rédacteurs s'expriment de façon plus particulière, en fonction d'une sensibilité et d'un style personnels conjugués à des critères inhérents à leur propre orientation disciplinaire, la singularité de leurs propos reste subordonnée au modèle de l'éloge qui tend à rigidifier leur appréhension de la figure de Haller.

La seconde contrainte liée à l'écriture de l'éloge concerne la variété et la nature des sources consultables par le rédacteur. Les études sur les processus de réception et de transfert intellectuel mettent bien en évidence que l'espace d'accueil construit le personnage plus qu'il ne l'importe. Les éloges semblent donc figer une image, modelée à partir de ce que les Français ont capté de Haller, principalement à partir des sources en langue française. Cependant, si les institutions académiques composent une image du savant conforme à leurs aspirations, dans le cas présent ce processus s'est sûrement doublé de l'importation d'une image de Haller déjà constituée, dans la mesure où celle-ci été précocement fixée par la biographie de Zimmermann. Notons que Vicq d'Azyr, seul à mentionner explicitement ses sources, déclare avoir lu l'éloge de Sénebier et qu'il se réfère aussi à celui prononcé par Baldinger à Göttingen²⁴⁵⁵.

Somme toute, il y a sûrement des malentendus et des divergences entre l'image que Haller veut donner de son travail et la projection qui en est faite en France. Tous les éloges du Bernois célèbrent son érudition et rappellent l'universalité de son intelligence. Or, conscient des limites d'un savoir universel, il est lui-même favorable à l'acquisition de connaissances approfondies dans un domaine défini. Ses innombrables lectures servent surtout à combler son

²⁴⁵³ Laurence Giavarini, « Étranges exemplarités », *Construire l'exemplarité : pratiques littéraires et discours historiens (XVIe-XVIIIe siècles)*, Giavarini, Laurence (éd.), Dijon, éditions universitaires de Dijon, 2008, p. 8-25, p. 23 : « Le moment de l'exemplarité confère certes une dignité nouvelle, en leur temps même, à des figures *a priori* non héroïques, il produit des savoirs nouveaux sur les identités sociales au moment décisif où un groupe accède à une forme de légitimité publique, au moment de la modification profonde d'un champ. »

²⁴⁵⁴ Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon...*, *op. cit.*, p. 87.

²⁴⁵⁵ *Oratio in laudes meritorum Alberti de Haller nuper pie defuncti publice recitata d. II. Ian. MDCCLXXVIII cum in templo universitatis fasces post annum regimen solenniter poneret*, ab Ern[estus] Godofr[edus] Baldinger ... Gottingae: apud Io. Christ. Dieterich, acad. typ., 1778.

Vicq d'Azyr, « Éloges historiques : Haller », *op. cit.*, p. 314 et p. 317. Vicq d'Azyr fait référence à Sénebier et l'on trouve chez les deux auteurs une phrase commune sur l'ascèse particulière à laquelle les botanistes doivent se soumettre. En revanche, si Sénebier commente ce que doit être un médecin, Vicq d'Azyr ne le fait pas. De même, le Genevois développe les arguments et les critiques occasionnés par la publication de Boerhaave par Haller mais Vicq d'Azyr s'en abstient, sûrement à cause du contexte de compromis qui prévaut dans l'institution académique.

aspiration à se tenir informé de l'actualité des parutions²⁴⁵⁶. Méthodique, Haller en établit des recensions critiques et organisées, ce qui les distingue d'une collection baroque. On lui reproche les nombreuses notes explicatives qui encombrant le lecteur²⁴⁵⁷ alors qu'elles sont à ses yeux le gage d'une pensée rigoureuse authentifiant ses sources. Les éloges montrent l'intrication des lettres et des sciences quand il n'octroie à la poésie qu'un rang secondaire dans son oeuvre²⁴⁵⁸. Dans la préface du recueil de poèmes de son ami Paul Gottlieb Werlhof, Haller expose l'idée qu'un médecin est plus utile qu'un poète à la société²⁴⁵⁹. Mais la diversité de la pensée de Haller ne saurait se résoudre à un simple rappel de sa double activité d'homme de lettres et de sciences. Il est soumis à des doutes constants, à des interrogations méthodologiques dont ni le genre de l'éloge, ni même les articles de dictionnaires biographiques et scientifiques ne peuvent rendre compte. L'intégralité de la pensée de Haller n'est pas prise en considération, en raison des desseins orientés de ces textes. Ainsi, l'aspect religieux, qui a pesé sur ses relations avec la France, n'est que peu pris en compte, même s'il est à l'occasion instrumentalisé.

La fonction informative est la première raison d'être de l'éloge que l'on peut donc considérer comme un relais fondamental dans la popularisation du monde scientifique, du même type que les journaux ou les cabinets d'histoire naturelle²⁴⁶⁰. Les éloges sont l'objet d'attentions et de réflexions car ils correspondent à l'idéal des Lumières qui veulent toucher un large public éduqué. Dès lors, le *Journal des Sçavans* de 1779, au cours d'un commentaire sur ce que doit être un éloge, retient de celui de Haller rédigé par Vicq d'Azyr les talents de son auteur. Ce dernier s'est révélé bien avisé de rapporter l'anecdote selon laquelle Haller vit et dort dans sa bibliothèque, parfois plusieurs mois durant. Selon l'auteur du *Journal des Sçavans*, il est bon que ce genre de tableau frappe l'imagination et fige l'image du savant. Les anecdotes donnent des couleurs au récit, elles le rendent plaisant et possède une visée persuasive car l'exemple est une autorité qui n'est pas exempte de fragilité. Le caractère exemplaire de la mort de Haller tenant à peu de chose, on en renforce l'importance par la

²⁴⁵⁶ Joseph-Michel Guardia, *Histoire de la médecine, d'Hippocrate à Broussais, et ses successeurs*, Paris, O. Doin, 1884, p. 150. Guardia trace un parallèle entre Haller et Leibnitz alors que le Bernois pense que ce dernier aurait été plus utile pour l'humanité s'il s'était concentré dans un domaine. Voir la recension de la correspondance entre Jean Bernoulli et Leibniz dans la *Bibliothèque raisonnée*, année 1746, tome 37, p. 179-182. Cette référence est citée dans l'article d'O. Sonntag und H. Steinke, « Der Forscher und Gelehrte », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, op. cit., p. 314-346.

²⁴⁵⁷ Vicq d'Azyr, « Éloges historiques: Haller », op. cit., p. 322.

²⁴⁵⁸ Cette double activité de Haller fascine de son vivant les Français, Fréron en souligne par exemple l'aspect exceptionnel. On en trouve des traces auprès de médecins du XIXe siècle. P. Legendre, « L'encyclopédiste Albert de Haller envisagé comme homme de Lettres », *Bulletin de la Société Française d'Histoire de la médecine*, juillet-avril 1931 (p. 326) et septembre-octobre 1931 (p. 383).

²⁴⁵⁹ O. Sonntag, « The motivations of the Scientist... », art. cit., p. 342.

²⁴⁶⁰ S. Mazauric, *Fontenelle...*, op. cit., p. 157. C. B. Paul, *Science and Immortality...*, op. cit., p. 2.

rhétorique et la fictionnalisation. L'anecdote du Bernois, capable de compter son pouls au moment de sa mort, rend sa singularité intelligible aux yeux du plus grand nombre. Lorsqu'il mange dans sa bibliothèque comme lorsqu'il respecte le code des controverses, son comportement donne clairement à voir que le monde des savants est un champ particulier, qui fonctionne avec des règles propres.

La transmission d'anecdotes identiques d'un éloge à l'autre participe à la composition d'une imagerie pédagogique, censée convaincre un lectorat élargi des mérites de l'homme de science. De sorte qu'en raison de leur fonction médiatrice entre les membres de l'institution académique et un public d'amateurs, les éloges influencent à coup sûr l'écriture des notices des dictionnaires de biographie savante qui articulent les informations biographiques transmises dans les écrits académiques et celles des contenus des traités scientifiques. L'éloge est ainsi l'une des assises de la construction de la figure du savant qui trouve en partie son prolongement dans les dictionnaires du XIXe siècle qu'il convient maintenant d'examiner, car la mort de Haller ne marque pas la fin de la réception de sa pensée en France, elle en ouvre au contraire une nouvelle ère. Notre étude sur son rôle dans les échanges intellectuels ne serait pas complète sans que l'on prenne en compte une perspective temporelle élargie, car tout processus de transfert implique une temporalité différée entre l'émission, la réception et l'acculturation des idées²⁴⁶¹. Le degré et les formes de l'influence qu'exerce Haller sur les auteurs français postérieurs mériteraient une étude singulière que l'on ne peut mener ici, mais nous entendons procéder à une enquête liminaire dans les écrits du XIXe siècle afin d'évoquer quelques principes et questions qui structureraient une telle recherche. Une première lecture des sources, en particulier celle des dictionnaires, permet en effet d'énoncer quelques traits généraux.

3- Les sources du XIXe siècle : regards croisés autour d'une figure historicisée

Notre tâche n'est pas de statuer sur la pérennité et la validité des idées de Haller mais plutôt d'observer comment s'effectuent la construction de la figure du savant et les modalités d'utilisation de sa pensée. Le cadre de ce travail ne nous permettant pas de mener une étude plus ambitieuse, nous avons adopté une approche oblique en choisissant de voir la continuité,

²⁴⁶¹ La question de la temporalité et de l'ancrage dans l'histoire de la médecine de la pensée de Haller n'est pas neuve. R. Toellner en fait déjà état dans « Der zeitgemässe und der unzeitgemässe Haller », dans *Albrecht von Haller 1708-1777. Zehn Vorträge...*, op. cit.

c'est-à-dire la transmission d'informations, entre les éloges et les notices biographiques des dictionnaires. Observer le traitement de la figure de Haller, en particulier dans les dictionnaires biographiques ou médicaux du XIX^e siècle, ouvre une triple perspective : on peut y voir la sanction de ses écrits, et par conséquent la place qu'on lui attribue dans la construction de l'histoire de la discipline, mais aussi les traits que l'on estime être propres à un savant des Lumières.

Le dictionnaire est destiné à une pratique de lecture qui diffère de celle de l'éloge. Celui-ci historicise la figure du savant dont on fait un grand homme. De plus, on y approfondit l'analyse de l'historicité du contenu de la pensée. Les dictionnaires s'inscrivant dans un cadre référentiel, les données en sont donc présentées comme vérifiées, vérifiables et directement utilisables²⁴⁶². Par conséquent, l'une des fins de l'article « Haller » de l'*Examen critique et complément des dictionnaires historiques les plus répandus* d'Antoine-Alexandre Barbier en 1820 est d'offrir une liste de ses écrits.

Touchant un public large et hétérogène, les dictionnaires permettent de voir quelle place occupe Haller dans la mémoire d'un public d'amateurs ou de médecins de second ordre, alors que les traités plus spécialisés nous éclairent sur l'opinion des spécialistes et des hommes de science de premier rang. Républicain des Lettres, Haller privilégie de son vivant un auditoire savant. La postérité simplifie son image mais elle relie incontestablement des auditoires diversifiés. L'*Encyclopédie méthodique* tente de toucher un large public, cultivé, qui s'intéresse aux évolutions de la médecine, tandis que les dictionnaires biographiques figent et vulgarisent les éloges et sont les vecteurs de transfert pour un large public.

Afin de dépasser les évidentes limites méthodologiques d'une étude de citations, il convient de questionner un corpus bien choisi à l'aide d'une problématique structurée²⁴⁶³. Dans le cas présent, nous nous attachons surtout à analyser les formes par lesquelles on fait référence à Haller dans quelques dictionnaires généraux et encyclopédiques, ainsi que dans des dictionnaires et de périodiques de médecine²⁴⁶⁴. Nous souhaitons relever la répétition de formules identiques d'un écrit à l'autre, car cette répétition codifie les critères définissant ce que l'on attend d'une personnalité scientifique. Nous tentons ici de percevoir quelle est

²⁴⁶² Antoine-Alexandre Barbier (1765-1825), *Examen critique et complément des dictionnaires historiques les plus répandus*, tome Iier (A.-J.), Paris, chez Rey et Gravier, 1820, p. 424-426. L'auteur juge indispensable de fournir une liste des principaux ouvrages de Haller, afin de les faire connaître.

²⁴⁶³ Claire Lemerrier propose une mise au point très claire de la méthodologie à adopter pour une étude de ce genre dans son article « Analyse de réseaux et histoire », *R.H.M.C.*, avril-juin 2005, n°52-2, p. 89-112, p. 101.

²⁴⁶⁴ Le cadre de ce travail ne nous permet pas de mener à bien la vaste tâche d'en combiner la lecture avec celle de traités scientifiques contemporains. Il serait également pertinent de faire un relevé statistique des autres personnalités en compagnie desquelles Haller est cité.

l'image construite autour de Haller dans un contexte qui tend vers la professionnalisation du savant²⁴⁶⁵ et dont la conception scientifique est marquée par le positivisme.

a- Les filiations intellectuelles

L'aura qui entoure un auteur de son vivant ne se prolonge pas toujours dans les décennies qui suivent sa disparition. Dans une conception cumulative du savoir, les découvertes sont vite jugées, validées ou infirmées. La situation paradoxale du décalage entre la grande réputation dont jouit un savant de son vivant et l'écho plus figé et affaibli de ses écrits auprès de leur successeur n'est pas rare. En botanique, Linné offre un cas de ce genre : l'autorité de ses écrits n'est plus très bien entendue par la génération suivante tandis qu'au contraire le rayonnement de la pensée de Bernard de Jussieu s'amplifie après sa mort, notamment grâce au travail de son neveu Antoine-Laurent²⁴⁶⁶. En ce qui concerne Haller, alors que ses expériences sur l'irritabilité ont eu un grand retentissement dans les universités italiennes, l'examen de nombreux dictionnaires italiens postérieurs montre qu'ils ne lui accordent que peu de lignes²⁴⁶⁷.

La postérité semble en revanche plus vive en France et une analyse approfondie de la filiation entre Haller et les auteurs français serait d'autant plus souhaitable que le premier XIXe siècle témoigne de l'influence, jamais prédominante il est vrai, du vitalisme auprès de la pensée médicale en France. Or, le développement de ce mouvement entretient des liens étroits avec la pensée de Haller puisque les vitalistes montpelliérains ont été amenés à réitérer ses expériences pour récuser la distinction entre la sensibilité et l'irritabilité, ou, dans le cas de Bordeu, pour assimiler l'irritabilité telle qu'elle est définie par le Bernois au principe de l'Ecole de Montpellier qui associe la sensation et le mouvement²⁴⁶⁸. Toutefois, évaluer l'apport d'un auteur sur les réflexions des générations suivantes n'est pas chose aisée en raison de la complexité qui caractérise les relations entre les courants médicaux. La constitution des nouvelles disciplines médicales au XIXe siècle - pensons à la neurologie - implique une certaine épaisseur historique, et il convient de voir dans quelle mesure elles sont

²⁴⁶⁵ J.-L. Chappey, « Enjeux sociaux et politiques de la "vulgarisation scientifique"... », *art. cit.*

²⁴⁶⁶ Voir l'intervention de R. Sigrist, « La figure du botaniste au siècle de Haller : essai de topographie sociale » lors du Congrès « Les pratiques du savoir et la figure du savant au XVIIIe siècle », Berne, 15-17 octobre 2008.

²⁴⁶⁷ Loris Premuda, « Haller und Italien », dans *Albrecht von Haller 1708-1777. Zehn Vorträge...*, *op. cit.*, p. 86.

²⁴⁶⁸ H. Steinke, *Irritating Experiments...*, *op. cit.*, p. 200-204. L'auteur rappelle qu'en raison de la diversité des courants que compte le mouvement vitaliste, la nature des liens qui l'unit à la pensée de Haller est particulièrement complexe.

tributaires de travaux antérieurs²⁴⁶⁹. Le sujet est d'importance comme l'attestent les travaux d'épistémologie de R. Rey ou de O. Keel portant sur les liaisons entre Haller et certains auteurs tel François-Xavier Bichat^{2470 2471}, filiation déjà reconnue par Charles Victor Daremberg²⁴⁷². Sapant le mythe d'un Bichat fondateur de l'anatomie générale, O. Keel se consacre à une analyse des conditions épistémologiques dans lesquelles se sont forgés la problématique de l'anatomie générale et le concept de tissu, tournant majeur de la pathologie, largement attribué à Bichat par Broussais, oublieux de Pinel et des auteurs étrangers. Or, en essayant de déterminer dans quelle mesure Bichat a innové, Keel arrive au constat que la plupart des idées maîtresses de l'*Anatomie générale* ne sont pas de lui, mais plutôt de Haller, voire de l'anatomiste John Hunter (1728-1793). Le génie de Bichat aurait donc consisté selon lui à mettre en rapport et à combiner les méthodes et doctrines de différents auteurs, et à leur donner un tour positif dans le champ de l'anatomie générale et dans la problématique histopathologique.

Ainsi, les conclusions sur l'irritabilité, qui avaient déjà eu des difficultés à percer en France, sont approfondies ou remises en cause dès la fin du XVIIIe siècle par les travaux des savants d'une nouvelle génération²⁴⁷³. Il ne s'agit pas ici d'un simple emprunt d'idées car la

²⁴⁶⁹ Les idées de Haller sont intégrées dans un ensemble plus vaste de connaissances, mises en perspective avec d'autres auteurs contemporains et leurs successeurs. Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) a le sentiment que Cabanis « ne mit nullement à profit l'importante détermination de l'*irritabilité* qu'on doit à Haller (...) », *Système analytique des connaissances positives de l'homme*, Paris, J.-B. Baillière, 1830, p. 253.

²⁴⁷⁰ François-Xavier Bichat (1771-1802) commence ses études de médecine à l'Hôtel-Dieu de Lyon et les achève dans le service de chirurgie de l'Hôtel-Dieu de Paris. A partir de 1799, il se consacre à la physiologie et il rédige un *Traité sur les membranes* ainsi qu'une *Anatomie générale appliquée à la médecine et à la physiologie*. Bichat analyse la structure et la fonction des différents tissus et membranes du corps humain ce qui l'amène à distinguer vingt et un tissus. Pour lui, la vie s'explique par la présence de forces vitales réparties dans l'organisme qui doivent lutter contre des forces physico-chimiques. Membre de la Société de l'école de médecine, il fonde avec Corvisart la Société médicale d'émulation.

²⁴⁷¹ Othmar Keel, *L'avènement de la médecine clinique moderne en Europe (1750-1815)*, Les Presses de l'université de Montréal, Georg éditeur, 2001. La constitution d'une problématique histologique ou tissulaire est un autre indicateur essentiel de la naissance de la médecine clinique moderne, attribuée à Bichat, un des représentants les plus connus de l'École de Paris. Or, on commence à travailler sur la localisation tissulaire de la maladie à partir des années 1750 ; cinq décennies durant, soit cinquante ans avant l'Ecole de Paris, la nouvelle géographie du corps qu'elle induit restructure progressivement le champ de la pathologie et de la clinique. Travaillant sur les membranes, Haller distingue trois tissus élémentaires : les tissus cellulaire, musculaire et nerveux.

Dans son histoire du vitalisme, R. Rey insiste beaucoup sur la figure de Xavier Bichat, un des premiers médecins contemporains à prendre en compte l'histologie et l'anatomie pathologique. Son approche nécessite d'intégrer au préalable les travaux de Haller et leur influence sur le développement du vitalisme.

²⁴⁷² Charles Daremberg, *Histoire des sciences médicales : comprenant l'anatomie, la physiologie, la médecine, la chirurgie et les doctrines de pathologie générale*, Paris, J.-B. Baillière, 1870, tome II, p. 1090. Daremberg insiste sur la proximité de la notion de vie par Bichat avec celle de Haller. Cet auteur est particulièrement bien accueilli puisque sa fonction de bibliothécaire de l'Académie, puis de la bibliothèque Mazarine, lui donne accès aux fonds des compagnies de l'Ancien Régime.

²⁴⁷³ Pour une première approche du développement de la physiologie au XIXe siècle, on se reportera à l'étude de Frédéric L. Holmes, « La physiologie et la médecine expérimentale », dans *Histoire de la pensée médicale en*

reconnaissance du caractère innovateur de la pensée de Haller débouche sur plusieurs interprétations. Vicq d'Azyr y fait par exemple référence dans le *Discours sur l'anatomie* qui ouvre son *Traité d'anatomie et de physiologie*²⁴⁷⁴, tout en jugeant dans le même chapitre que le Bernois a renfermé l'irritabilité dans des « bornes trop étroites²⁴⁷⁵ ». Le texte met donc à jour un réel processus de transfert car on reconnaît le travail pionnier de Haller tout en étant capable de se distancer et de critiquer ses idées. De même, Philippe Pinel se sert des travaux de Haller pour classer les maladies²⁴⁷⁶, tout comme son élève François-Xavier Bichat, mais ce dernier, partisan d'une doctrine organique-vitaliste²⁴⁷⁷, réfute systématiquement l'idée que l'irritabilité appartienne aux muscles et la sensibilité aux nerfs. François Broussais, autre élève de Pinel dont il critique la conception de l'irritabilité, expose la théorie de l'irritabilité et de la sensibilité de Haller en la jugeant en fonction des découvertes postérieures. Ceci l'amène à lui reprocher de ne pas avoir pris en compte le rôle de l'innervation dans la contraction des vaisseaux même si ses travaux « ouvrirent une route qui devait mener la physiologie à des connaissances positives²⁴⁷⁸. » Faisant état des études de Haller sur la sensibilité, Broussais constate : « L'anarchie régnait dans l'organisme malgré tous ces travaux, et la médecine

Occident. Tome 3 : « Du romantisme à la science moderne », sous la direction de Mirko D. Grmek, Paris, Le Seuil, 1999, p. 59-96.

²⁴⁷⁴ F. Vicq d'Azyr, *Traité d'anatomie et de physiologie avec des planches coloriées représentant au naturel les divers organes de l'Homme et des Animaux*, Paris, François Didot l'aîné, 1786, vol. I, p. 3-4. Deux mémoires de Vicq d'Azyr, insérés dans le volume de l'*HARS* de l'année 1781, font de nombreuses références à Haller dont le savoir est sanctionné et auquel on renvoie comme à une autorité. L'auteur y approuve certaines localisations, observations et dénominations établies par Haller, mais il en conteste d'autres.

Rafael Mandressi, rappelant que le *Traité* est son ouvrage le plus ambitieux, montre que Vicq d'Azyr tient à y forger un espace disciplinaire tandis que l'histoire n'occupe qu'une place rhétorique. Plus généralement, Vicq d'Azyr sépare le discours scientifique du discours portant sur l'histoire de la médecine, qu'il ne faut pas négliger mais que l'on doit circonscrire dans certains écrits tels les éloges, l'histoire ayant pour devoir d'« établir la supériorité du présent. » R. Mandressi, « Le passé, l'enseignement, la science : Félix Vicq d'Azyr et l'histoire de la médecine au XVIIIe siècle », *Medicina nei secoli*, juillet 2008.

²⁴⁷⁵ F. Vicq d'Azyr, *Traité d'anatomie et de physiologie...*, *op. cit.*, p. 5.

²⁴⁷⁶ Après une thèse de médecine obtenue à l'université de Montpellier, Philippe Pinel (1745-1826) poursuit à Paris des recherches sur les maladies mentales et où il compose une nosographie car il juge utile d'adapter les méthodes des sciences exactes à la médecine. Médecin aliéniste à l'hôpital Bicêtre, puis à la Salpêtrière, il entend réformer les pratiques thérapeutiques et élaborer une politique d'assistance aux aliénés en préconisant de les traiter avec davantage d'humanité. De ses travaux, on retient surtout le fait qu'il a fait de la psychiatrie une partie de la science médicale. Lors de la création de l'Ecole de Santé en 1794, on lui confie la chaire de physique médicale, puis celle de pathologie interne. Membre de l'Institut, il est nommé médecin-consultant de l'Empereur, mais il se heurte à la fin de sa vie à l'opposition des Ultras.

²⁴⁷⁷ Nikolaus Mani, « Albrecht von Haller und die Physiologie », dans *Albrecht von Haller 1708-1777. Zehn Vorträge...*, *op. cit.*, p. 67-80, p. 72. Bichat assoit l'hégémonie du vitalisme avant d'être repris par courants conservateurs.

²⁴⁷⁸ François-Joseph-Victor Broussais, *Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie*, Paris, Delaunay, 1829, t. 2, p. 37. Broussais (1772-1838) travaille d'abord comme chirurgien dans l'armée révolutionnaire avant d'apprendre la chirurgie et l'anatomie auprès de Pinel et de Corvisart à Paris. Nommé professeur de pathologie et de thérapeutique générales à la faculté de médecine de Paris en 1831, il accorde une grande importance aux inflammations, sources de déséquilibre du fonctionnement des organes, supposant même que l'inflammation gastrique est le point de départ de presque toutes les maladies. Membre de l'Académie de médecine et de l'Institut, la création des *Annales de la médecine physiologique* lui permet d'exposer ses idées.

restait sans théorie : cette future science ne retirait encore des expériences de Haller que des données empiriques qui devaient servir un jour à son érection en véritable science²⁴⁷⁹. »

D'une façon générale, la définition et l'approfondissement de ce qu'est la physiologie moderne sont rapidement et durablement attachées au nom de Haller²⁴⁸⁰ qui a énoncé les principes de ce sujet d'étude, défini comme une « anatomia animata » dans les *Elementa physiologiae corporis humani*. On le célèbre comme le père de la physiologie puisqu'il élabore un programme de recherche systématique fondé sur des expériences comparatives et répétitives, effectuées notamment sur des animaux vivants. La discipline n'est toutefois pas encore pleinement constituée à la fin du XVIIIe siècle car ses résultats diffèrent beaucoup selon les auteurs. La contribution de Vicq d'Azyr, chargé de l'enseignement de l'anatomie comparée au sein de l'Ecole nationale vétérinaire d'Alfort, aux progrès de la discipline est connue, notamment parce qu'il a voulu en élargir le champ d'étude à l'ensemble des vertébrés²⁴⁸¹. La pratique de la vivisection, contestée du vivant de Haller, se développe et Vicq d'Azyr réalise à son tour de très nombreuses expériences de ce type. La physiologie n'est plus un système intégré mais une série de résultats d'expériences effectuées sur différentes parties du corps²⁴⁸². Dans les années 1820, François Magendie²⁴⁸³ instaure la physiologie comme une science à part, fondée sur la méthode expérimentale. Il est notable que l'inspiration de Magendie et sa filiation avec Haller sont reconnues par les historiens de la médecine du XIXe siècle, tel Joseph-Michel Guardia qui écrit : « Haller était le vrai représentant de cette méthode [expérimentale] qui a fini par produire Magendie²⁴⁸⁴. » Grand

²⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 39.

²⁴⁸⁰ Au milieu du siècle, François-Achille Longet rédige un traité intitulé *Anatomie et physiologie du système nerveux de l'homme et des animaux vertébrés : ouvrage contenant des observations pathologiques relatives au système nerveux et des expériences sur les animaux des classes supérieures*, 2 tomes, Paris, Fortin, Masson, 1842. L'ouvrage comporte un grand nombre de références à Haller.

²⁴⁸¹ P. Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », dans *Enseignement et diffusion des sciences...*, *op. cit.*, p. 208 : « Ses Discours sur l'anatomie comparée (1772-79), jettent avant Cuvier, les premières bases de cette discipline, en expliquant la forme par la fonction, la structure des organes par leur rôle physiologique et l'étude des modifications graduelles que chacun d'eux subit dans la série animale. » Ces lignes d'un historien des sciences soulignent, sans toutefois la nommer, la filiation nette entre l'œuvre de Haller et celle de Vicq d'Azyr.

²⁴⁸² L. Brockliss and C. Jones, *The medical world...*, *op. cit.*, p. 426.

²⁴⁸³ Elève de Cabanis et de Fourcroy à l'école de médecine de Paris, François Magendie (1783-1855) exerce à l'Hôtel-Dieu, puis enseigne au Collège de France. Opposé au vitalisme, il invente le concept de « médecine expérimentale » et abandonnant l'idée qu'à chaque organe correspond une fonction, il observe que l'action conjointe de plusieurs organes peut-être à l'origine d'une même fonction. Ses recherches de physiologie l'incitent à distinguer les nerfs sensitifs et moteurs. Malgré les critiques, il soutient la pratique de la vivisection. On peut le considérer comme le fondateur de la pharmacologie moderne, notamment en raison de ses travaux sur les produits toxiques.

²⁴⁸⁴ Joseph-Michel Guardia, *La médecine à travers les siècles, histoire, philosophie*, Paris, J.-B. Baillière, 1865, p. 592. Guardia (1830-1897), docteur en médecine et docteur ès lettres, est bibliothécaire adjoint de l'Académie de médecine de 1864 à 1872.

admirateur du professeur d'anatomie comparée Blumenbach²⁴⁸⁵, Cuvier considère que cette discipline est la source la plus sûre de la connaissance physiologique²⁴⁸⁶ et son anatomie comparée comporte de très nombreuses références à Haller.

Par ailleurs, les études de neurologie qui ont occupé une place importante dans les recherches du XIXe siècle, s'inscrivent dans la lignée des recherches du XVIIIe siècle et le professeur de physique expérimentale, Philippe Pinel s'efforce d'enseigner à ses élèves les expériences de Haller et de Galvani sur les liens entre les corps nerveux et l'électricité²⁴⁸⁷. En revanche, il diverge des conclusions de Haller sur l'irritabilité puisqu'il considère que le cerveau est la seule partie du corps qui soit irritable²⁴⁸⁸. Quant au neurologue Pierre Flourens²⁴⁸⁹, il formule explicitement l'idée que Haller a ouvert la voie des études sur le cerveau^{2490 2491}.

Des indices sur l'emprunt des méthodes de Haller se trouvent dans des sources de nature très hétérogène²⁴⁹². Son nom apparaît régulièrement dans les « Procès-verbaux des

²⁴⁸⁵ J.-F. Angelloz, « L'université de Göttingen au XVIIIe siècle », *Revue germanique*, juillet-août 1939, p. 145-150, p. 150.

²⁴⁸⁶ Georges Cuvier, *Leçons d'anatomie comparée*, tome I, Paris, An VIII, 1800.

²⁴⁸⁷ Dora B. Weiner, *Comprendre et soigner...*, *op. cit.*, p. 163.

²⁴⁸⁸ P. Pinel, « Irritabilité », *Encyclopédie Méthodique*, 1798, p. 689. Cité dans Dora B. Weiner, *Comprendre et soigner...*, *op. cit.*, p. 316.

²⁴⁸⁹ Marie Jean Pierre Flourens (1794-1867) est dans un premier temps professeur de physiologie comparée au Muséum avant d'enseigner l'anatomie comparée à la faculté de médecine de Paris. Auteur de très nombreuses vivisections, il parvient à localiser les fonctions nerveuses avec précision. Il est le premier à situer la sensibilité et la volonté dans les hémisphères cérébraux, ainsi que la coordination motrice dans le cervelet.

²⁴⁹⁰ M. J. P. Flourens, *De la phrénologie et des études vraies sur le cerveau*, Paris, Garnier Frères, 1863. La théorie hallérienne de l'irritabilité, mal comprise et défigurée par Broussais, correspond en fait à ce que les modernes nomment au XIXe siècle la contractibilité, aujourd'hui désignée comme la contraction musculaire. Heinz Balmer, *Albrecht von Haller*, *op. cit.*, p. 63 : amené à évaluer l'apport de Haller dans plusieurs domaines médicaux, Flourens, considère en 1859 que les découvertes de Haller sur la sensibilité des nerfs et l'irritabilité des muscles ont ouvert une voie importante de la recherche, et ce d'autant plus qu'il a beaucoup travaillé sur les membranes pour distinguer les parties irritables et sensibles. Flourens constitue un tableau localisant les réflexes et définit le rôle du périoste dans la formation des os.

On peut également se reporter à l'article de G. Rudolph, « L'irritabilité hallérienne, point de départ de la neurophysiologie », *Actualités neurophysiologiques*, septième série, publiées sous la direction de A.-M. Monnier, Paris, Masson, 1967, p. 295-319. Toutefois, l'auteur expose davantage la théorie de Haller en elle-même que les liens avec ses successeurs.

²⁴⁹¹ Pierre Flourens, *De la vie et de l'intelligence*, Paris, Garnier frères, 1858 (2^e éd.). Il traite des expériences de Haller dans le but de juger et sanctionner des connaissances. Voulant contrer les thèses localisationnistes de Le Gall, Flourens marche dans les pas de Haller en confirmant par des expériences sur des oiseaux, l'idée que le cerveau fonctionne de façon globale et que les altérations de certaines parties du cerveau peuvent être compensées en vue d'obtenir un comportement régularisé.

²⁴⁹² Plus généralement, les traces tardives de l'influence de Haller sur les esprits français ne manquent pas. Bien que nous ne traitions pas ici de cette influence sur la littérature, mentionnons qu'un médecin parisien Augustin Haguette s'inspire du Bernois pour rédiger à son tour un poème dont la forme et les vers offrent de très étroites similitudes avec le texte initial : « L'Éternité, ode imitée de Haller » publié en 1886, à Paris chez G. Chamerot. Ancien officier de santé des armées et ancien élève de l'Ecole pratique et des hôpitaux civils de Paris, Augustin Haguette est déjà l'auteur d'un *Essai sur le Plaisir, considéré relativement à la Médecine* ; Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 28 novembre 1820, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

séances de la Classe des Sciences Physiques et Mathématiques » de l'Académie des Sciences, dans lesquels on distingue les travaux du « grand Haller²⁴⁹³ » ; ses écrits et expériences sont débattus et l'on commente l'utilisation qu'en font Magendie ou Vicq d'Azyr. Un article portant sur « Quelques faits rares d'anatomie descriptive et pathologique, et de médecine pratique », paru dans les *Archives générales de médecine ; Journal publié par une société de médecin* de 1827, montre que son auteur a bien compris le souci méthodologique de Haller et il a le mérite de corriger l'image d'un médecin qui se serait désintéressé de la pratique : « Haller est le premier médecin, qui, dans l'exercice de sa pratique, imagina de prendre note des *cas rares* qui s'offriraient à son observation. Quelques savans, comme Boehmer, imitèrent son exemple, et depuis, le D. Fournier a consacré aux *cas rares* un article qui n'est pas le moins intéressant de tous ceux qui composent le Dictionnaire médical²⁴⁹⁴. »

Indirectement, les auteurs se servent de la reconnaissance dont bénéficie Haller pour appuyer leur autorité puisqu'ils montrent qu'ils en dépassent et complètent les vues. Il s'avère d'ailleurs que les scientifiques de renom qui s'attachent aux figures de leurs prédécesseurs et rendent compte de leurs travaux, s'inscrivent dans la tradition des éloges et reprennent les anecdotes propres à éclairer l'attitude exemplaire d'un médecin²⁴⁹⁵. Fréquemment, le portrait très impressionnant des qualités et du travail de Haller prend un tour plaisant et séduisant. Georges Cuvier relate la vie de l'Helvétie dans son *Histoire des sciences naturelles depuis leur origine chez tous les peuples*²⁴⁹⁶, avant de détailler le contenu de ses travaux et l'influence qu'il exerce sur ses successeurs. Dans son traité sur l'auscultation, Laënnec reprend des éléments de la pensée de « l'illustre Haller », tout en justifiant et en comblant ses incertitudes

à Paris, De l'Imprimerie de Didot le Jeune, Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, 1820.

²⁴⁹³ *Procès-verbaux des séances de l'Académie tenues depuis la fondation de l'Institut jusqu'au mois d'août 1835*, 10 tomes, Hendaye, Imprimerie de l'Observatoire d'Abbadia, 1910-1922. Voir notamment le tome 4 (1808-1811) et le tome 5 (1812-1815). On réfute certaines observations de « l'illustre Haller » concernant la formation du poulet lors de la séance du 11 septembre 1815 ; son immense érudition est vantée lors de la séance du 6 novembre 1815. On fait allusion à son activité de botaniste lors des séances du 8 février 1813 et du 14 février 1814.

²⁴⁹⁴ « Quelques faits rares d'anatomie descriptive et pathologique, et de médecine pratique ; par A. S. Cassan, D. M. P. », dans *Archives générales de médecine ; Journal publié par une société de médecin*, 5^e année, tome XIII, à Paris, chez Béchetz-Migneret, 1827, p. 75. Les auteurs du journal sont des membres de l'académie royale de médecine, des professeurs ainsi que des médecins et des chirurgiens des hôpitaux civils et militaires.

²⁴⁹⁵ « Haller (Albert de) », *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, par Dezeimeris, t. III, 1^{ère} partie, à Paris, chez Béchetz jeune, 1836, p.11-36. Le texte de Jean-Eugène Dezeimeris s'achève par des anecdotes et la liste des travaux de Haller.

²⁴⁹⁶ *Histoire des sciences naturelles depuis leur origine chez tous les peuples connus*, commencée par Georges Cuvier ; complétée, rééd., annot. et publ. par T. Magdeleine de Saint-Agy, troisième partie, quatrième tome, Paris, Fortin, Masson et Cie, 1843, p. 202-223. Il est vrai que l'éloge est un genre dans lequel Cuvier s'est illustré.

sur le mouvement du cœur²⁴⁹⁷. Ainsi en rappelant la gloire qui entoure les travaux de Haller, Laënnec valorise discrètement et implicitement ses propres découvertes. Il est bien évident qu'une analyse plus développée devrait s'attacher au traitement de la spécificité de la pensée de Haller et inclure une comparaison entre ses propres réflexions méthodologiques et les usages de sa pensée. Il faudrait par exemple tenir compte du fait qu'il est le défenseur de la recherche spécialisée pour faire avancer la science²⁴⁹⁸ et qu'il refuse que l'on parle d'un « système hallérien » en raison de la primauté qu'il accorde aux observations individuelles²⁴⁹⁹. Notons que Vicq d'Azyr, qui appartient à la troisième génération des iatro-mécanistes, ne conçoit pas non plus la physiologie comme un système intégré mais comme une série de résultats d'expériences effectuées sur différentes parties du corps. De plus, il faudrait voir en particulier si l'on puise dans les travaux de Haller des renseignements spécifiquement liés aux espaces germaniques, c'est-à-dire notamment des allusions à des thèses allemandes contenues dans ses *Bibliothecae*.

A ce sujet, il paraît fondamental de s'attacher à la pérennité de l'utilisation de ses travaux historiographiques. Cuvier considère « les Bibliothèques de Haller [comme un] trésor inestimable et indispensable ; car sans elles il est presque impossible de connaître l'histoire de ces sciences, connaissance sans laquelle on est exposé à commettre beaucoup d'erreurs, et surtout à se donner beaucoup de peine pour découvrir des choses déjà découvertes²⁵⁰⁰. » De plus, le travail de sélection et d'édition des meilleures thèses de médecine et de chirurgie établi par le Bernois, sert encore de référence dans le premier quart du XIXe siècle. Ainsi, le *JMCP* de 1812 se réfère à Haller comme bibliographe pour corriger les erreurs commises par Eloy dans son dictionnaire, ce qui est assez savoureux dans la mesure où celui-ci avoue avoir beaucoup puisé dans le *Methodus studii medici* pour le rédiger²⁵⁰¹. Le rôle d'historien de la

²⁴⁹⁷ Pendant la Révolution, René-Théophile-Hyacinthe Laënnec (1781-1876) participe aux campagnes menées contre les Chouans en travaillant comme chirurgien de troisième classe des armées. En 1801, il intègre l'Ecole de Santé de Paris où il adhère à la démarche anatomo-pathologique de Corvisart. Très sensible à l'hippocratisme, il s'interroge sur la façon de mieux percevoir les bruits thoraciques et crée le stéthoscope puis rédige un traité fondé sur ce nouveau mode d'exploration. Professeur au Collège de France, membre de l'Académie de Médecine, il participe à la réorganisation de la Faculté de médecine en 1823. R.-T.-H. Laënnec, *De l'auscultation médiate ou Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur : fondé principalement sur ce nouveau moyen d'exploration*, Paris, J.-A. Brosson et J.-S. Chaudé, 1819, p. 217.

²⁴⁹⁸ H. Steinke, « Anatomie und Physiologie », dans *Albrecht von Haller. Leben...*, *op. cit.*, p. 231. On peut même dire à son sujet qu'il est le tenant d'une anatomie des fragments.

²⁴⁹⁹ C. Profos, « *Gegründete Kritik* »..., *op. cit.*, p. 215.

²⁵⁰⁰ *Histoire des sciences naturelles*..., par N. F. J. Eloy, *op. cit.*, p. 218-219.

²⁵⁰¹ *Dictionnaire historique de la médecine*..., par N. F. J. Eloy, *op. cit.*, p. 437 : « Cet Ouvrage [Hermann Boerhaave *Methodus Studii Medici*], qui est le fruit d'un travail prodigieux, m'a été de la plus grande utilité dans la rédaction de ce Dictionnaire. C'est une source commune où d'autres ont puisé également comme moi. »

médecine que ses contemporains français lui attribuent se prolonge donc au XIXe siècle²⁵⁰². Le *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, dirigé par M. J. E. Dezeimeris, reprend ses indications pour l'histoire de la médecine en répétant souvent ses citations en latin, ainsi qu'en se référant à ses bibliothèques²⁵⁰³ et à sa correspondance latine²⁵⁰⁴. Il n'hésite pas non plus à se servir de son jugement sur certaines thèses anciennes²⁵⁰⁵.

b- Le savant et sa pratique, objets d'histoire

Après avoir étudié, jugé, critiqué et sélectionné les travaux de ses prédécesseurs, Haller et ses méthodes deviennent eux-mêmes objets d'histoire²⁵⁰⁶. L'universalité du savoir est toujours accolée à son nom et une recherche orientée autour de son érudition offre des résultats probants car beaucoup de dictionnaires du XIXe siècle s'y réfèrent. Dans ses *Mémoires d'un voyageur qui se repose* publiés en 1806, Louis Dutens relate que de passage à Berne, il a rencontré Haller dont il admire la rigueur de sa méthode pour se tenir instruit des événements politiques : « Je fus surpris de trouver celui-ci aussi bien informé de ce qui se passait en Angleterre, sur-tout quand j'appris qu'il n'avoit point d'autre intelligence que les gazettes angloises, qui sont pleines de faussetés (...). (...) j'ai trouvé ces mêmes histoires copiées sans discernement dans la Gazette de France sous l'article *Londres*. M. Haller, avec plus de sagacité, trouvoit la vérité, en accordant ensemble deux ou trois de ces gazettes qu'il recevoit, et en suspendant son jugement sur les choses extraordinaires, jusqu'à ce qu'elles se

²⁵⁰² Guardia se sert des exemples du passé pour justifier histoire de la médecine. J.-M. Guardia, *Histoire de la médecine...*, op. cit., p. 435 : « Boerhaave, Frédéric Hoffmann, Haller, Stahl, Bordeu, Barthez (...) tout grands qu'ils étaient, savaient à fond tout ce qu'on avait fait avant eux : ils n'ont pas cru que le progrès consistât à nier la tradition. »

²⁵⁰³ *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, par M. J. E. Dezeimeris, op. cit., p. 383 : « On peut voir les titres des autres [œuvres de George Franck de Franckenau] dans les bibliothèques de Haller. »

²⁵⁰⁴ Voir les notices « Ludwig (Chrétien Théophile) » et « Meckel (Jean Frédéric) », dans *Dictionnaire historique de la médecine...*, par M. J. E. Dezeimeris, op. cit., tome III, 2^e partie, 1837, p. 494 ; p. 556.

²⁵⁰⁵ « Marchetti (Dominique de) », dans *ibid.*, p. 517-518 : Haller est d'avis que cet anatomiste n'est pas assez connu.

« Mattioli (Pierre André) », dans *ibid.*, p. 541 : « Haller a apprécié le mérite et les défauts de Mattioli avec impartialité ».

« Gericke (Pierre) », dans *ibid.*, p. 527 : « Bonne dissertation au jugement de Haller. »

Histoire des sciences naturelles..., par Cuvier, op. cit., p. 219 : « Haller a encore fait des collections des ouvrages des autres, remarquables par le choix et le soin avec lesquels ces ouvrages y sont reproduits. Ce sont des thèses choisies sur l'anatomie, la chirurgie et la médecine ; les thèses sur l'anatomie surtout sont extrêmement précieuses. » Cuvier est sensible au fait que les universités allemandes ont compris l'avantage d'imprimer les thèses de leurs meilleurs étudiants, dont les travaux s'appuient d'ailleurs sur un contenu plus étoffé que ceux des étudiants français.

²⁵⁰⁶ *Histoire des sciences naturelles...*, par Cuvier, op. cit., p. 219. Cuvier regrette l'ordre chronologique, moins pratique qu'un classement par matière, des *Bibliothèques* de Haller : « (...) il faut y remédier en prenant des extraits que l'on range ensuite dans l'ordre le plus convenable à ses études. »

trouvassent assez confirmées, ou du moins non contredites. Il faisoit de cela une espèce d'algèbre politique qui l'amusoit, et il étoit en effet très-bien informé²⁵⁰⁷. » L'écrivain dresse une image mêlée du savant, qui croise celle de l'amateur éclairé faisant preuve d'une grande rigueur dans la construction raisonnée et méthodique de l'information. Il a beau n'être resté que quelques heures auprès de Haller, Dutens le quitte vivement impressionné par sa méthode et ses compétences. On trouve dans ces lignes la projection de la figure du savant, curieux du siècle et qui procède à une comparaison méthodique des canaux informatifs. Et puisque l'on réfléchit au rôle de Haller comme passeur de savoir, son érudition est l'objet de réflexion et de discussion, comme elle avait été célébrée et critiquée de son vivant. A une époque où l'on réfléchit sur les outils intellectuels de la discipline de l'histoire, Monfalcon qui entend justifier son *Précis de bibliographie médicale*, discipline qui a peu de faveur auprès des esprits français, se réfère à Haller comme auteur fondamental du genre²⁵⁰⁸. L'étendue extraordinaire de ses connaissances amène Guardia à réfléchir à l'utilité d'une telle érudition. Il en déduit que « Haller, compilateur infatigable, fort savant en bibliographie » n'égale pas Barthez qui s'est servi de son érudition pour servir la médecine. Même si les *Elementa*, œuvre fondamentale, représentent pour Guardia « un répertoire, un recueil d'observations et d'expériences (...) »²⁵⁰⁹, les autres écrits de Haller sont avant tout à considérer comme des compilations. Selon Dezeimeris au contraire, son érudition est justifiée²⁵¹⁰ et ses talents de bibliographes sont reconnus à juste titre, il vante particulièrement le *Methodus studii medici* et les *Bibliothecae*.

Ainsi, les traits forts de l'activité intellectuelle de Haller sont unanimement reconnus. On vante l'esprit novateur et systématique qu'il a insufflé à l'expérimentation ainsi que son érudition même si l'utilité de celle-ci divise les esprits. Ses talents de poète ne sont pas

²⁵⁰⁷ *Mémoires d'un voyageur qui se repose; Contenant des Anecdotes historiques, politiques et littéraires, relatives à plusieurs des principaux Personnages du siècle*, par M. Louis Dutens, Paris, chez Bossange, Masson et Besson, 1806, tome 1, p. 336-337. Louis Dutens (1730-1812) est un écrivain français contraint de s'exiler à Londres en raison de sa foi calviniste. Il occupe plusieurs places dans le gouvernement britannique ainsi que la charge d'ambassadeur à Turin en 1760. Historiographe du roi d'Angleterre, il est membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et de la *Royal Society*.

²⁵⁰⁸ *Précis de bibliographie médicale*, par J.-B. Monfalcon, Paris, Baillière, 1827 : « La Bibliographie médicale ne mérite ni la haute faveur qui l'environne en Allemagne, ni le profond discrédit dans lequel elle est tombée parmi nous. », p. vij-viii. Médecin de l'Hôtel-Dieu, Monfalcon est à la fois membre du Conseil de salubrité du Rhône et de l'Académie Royale de Médecine.

²⁵⁰⁹ Joseph-Michel Guardia, *La médecine à travers les siècles, histoire, philosophie*, Paris, J.-B. Baillière, 1865, p. 592-593. Guardia est plutôt favorable à Sauvages et moins aux médecins allemands.

²⁵¹⁰ *Dictionnaire historique de la médecine...* par Dezeimeris, *op. cit.*, tome III, 1^{ère} partie, 1836, p. 18 : « On a reproché à Haller d'avoir prodigué d'érudition dans sa physiologie, comme dans ses commentaires sur Boerhaave. Ce reproche prouve (...) une grande légèreté chez ceux qui l'ont fait. (...) Il n'est point un compilateur sans génie qui entasse tout ce qu'il trouve sans discernement ; les ouvrages de Haller seraient imparfaits sans son érudition. »

Ibid., p. 20, la méthode de bibliographie critique de Haller suscite ici maints éloges.

oubliés et on les présente comme un trait de ces esprits du XVIII^e siècle, capables de sensibilité littéraire dans les travaux les plus ardues. Devant l'immensité de son œuvre, une sélection et un travail de recomposition s'imposent. Des pans de son œuvre sont démontés pour reconstruire une image. C'est ainsi que comme dans les éloges, la postérité déforme le contenu de son œuvre, car les querelles qui lui ont tenu à cœur sont effacées. Si l'on trouve souvent mention de la controverse avec Hamberger, celles qui l'opposent à Sénac ou à Duhamel du Monceau sont par contre plus rarement évoquées.

Une personnalité comme Haller suscite également l'attention des historiens de la médecine, souvent des médecins qui réfléchissent au sens et à l'évolution de leur discipline. La reprise de ses idées s'accompagne d'une réflexion sur le sens de l'histoire de la médecine. Dans son *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux*, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire étudie le réel apport de Haller dans ce champ de réflexion en développant une vision cumulative du progrès cumulatif et en dotant l'histoire des sciences d'un sens positif. Joseph-Michel Guardia, auteur de *La médecine à travers les siècles, histoire, philosophie*²⁵¹¹ et qui rédige un long commentaire de l'œuvre du Bernois, s'écarte du modèle laudatif des éloges. La rivalité entre Barthez et Haller lui inspire les lignes suivantes : « Barthez, au rapport de Desgenettes, pensait que Haller était jaloux de lui, et il se trompait apparemment. Haller n'était jaloux d'aucune gloire. Dans sa bonhomie allemande, il se croyait bien au-dessus de ses contemporains les plus illustres en médecine et en physiologie, et il croyait naïvement, avec toute la vanité d'un poète, se sentant d'ailleurs porté aux nues par les siens (...)»²⁵¹². » Les *Primeae lineae physiologiae* sont en fait l'essentiel de son œuvre car cet écrit « contient tout ce qu'on lui doit de bon et de vraiment utile en physiologie. » De plus, Guardia fait sien le reproche adressé à Haller de son vivant : son attachement à l'anatomie comparée qui l'amène de façon excessive à étendre ses observations sur les animaux aux hommes²⁵¹³.

Le *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne* de Jean Eugène Dezeimeris contient un article très favorable à Haller auquel on consacre un texte plus long que pour d'autres auteurs. Lui aussi, offre aussi une liste complète des travaux du Bernois dont le rôle fondateur pour la physiologie est d'emblée souligné par la formule introductive de

²⁵¹¹ J.-M. Guardia, *La médecine à travers les siècles, histoire, philosophie*, op. cit.

²⁵¹² *Ibid.*, p. 592 : « Haller était le vrai représentant de cette méthode [expérimentale] qui a fini par produire Magendie. »

²⁵¹³ J.-M. Guardia, *Histoire de la médecine...*, op. cit., p. 392-393.

la notice : « Haller (Albert de), le plus grand physiologiste des temps modernes (...) »²⁵¹⁴. On retrouve ici tous les traits de l'éloge car outre d'étroites similitudes avec l'éloge de Condorcet, la notice paraphrase certains extraits de l'écrit de Sénebier²⁵¹⁵ et de l'éloge de Vicq d'Azyr dont elle reprend intégralement quelques-uns des jugements²⁵¹⁶.

Ainsi, les éloges académiques servent tard dans le siècle et à des fins éloignées de celles qu'avaient conçues leurs rédacteurs. L'article « Albert de Haller » publié dans *Le magasin pittoresque* en 1846²⁵¹⁷ reprend tout à la fois l'analyse de Cuvier, le passage de l'éloge de Vicq d'Azyr qui rapporte que le savant couche dans sa bibliothèque, et sa biographie rédigée par la femme de lettres vaudoise Herminie Chavannes (1798-1853)²⁵¹⁸. Le texte relate les anecdotes déjà constituées : il insiste sur ses capacités extraordinaires et en fait un homme hors du commun, à la moralité exemplaire. La figure de Haller y est reconstituée sans distanciation, à l'aide d'anecdotes²⁵¹⁹ et de réflexions sur ses traits de caractère destinés à dessiner un portrait modèle.

De surcroît, la figure historique de Haller, transformée en grand homme, est invoquée pour instruire les jeunes étudiants en médecine. C'est ainsi que Pierre-Honoré Bérard²⁵²⁰ prononce un dernier éloge de Haller dont il fait l'incarnation du moment clef de la naissance de la physiologie. Bérard, qui nous confirme que la pensée de Haller est enseignée à la Faculté de Paris²⁵²¹, veut avant tout montrer aux étudiants une figure célèbre destinée à leur

²⁵¹⁴ Voir le *Dictionnaire historique de la médecine...*, par Dezeimeris, *op. cit.*, t. III, 1^{ère} partie, p. 11.

²⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 13-14. On répète les traits les plus marquants de la personnalité de Haller déjà énoncés dans l'éloge de Sénebier, quitte à les exagérer. Ainsi, dès qu'ils le voient Geoffroy et Jussieu s'attachent à lui. Son amitié avec Winslow perdure au-delà de son séjour à Paris et ses talents sont rapidement reconnus à Berne.

²⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 14-15 : « On peut dire que Haller est le premier qui ait fait marcher d'un pas égal les talents du poète avec ceux de l'anatomiste. » ; « Au lieu d'un style noble et fécond, il a employé dans ses ouvrages sur les sciences, une latinité sèche, quelquefois embarrassée... ».

²⁵¹⁷ « Albert de Haller », *Le magasin pittoresque*, publié sous la direction de M. Edouard Charton, Paris, 1846, p. 164-167.

²⁵¹⁸ *Albert de Haller : Biographie*, par l'auteur des Soirées de familles, Lausanne, Imprimerie et librairie de Marc Ducloux, 1840.

²⁵¹⁹ De même, le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* n'évite ni la caricature, ni les anecdotes. « Albert de Haller », *Dictionnaire de la conversation et de la lecture : inventaire raisonné des notions générales les plus indispensables à tous, par une société de savants et de gens de lettres*, sous la direction de M. W. Duckett, Paris, M. Lévy, puis Firmin Didot, 1853, vol. 10, p. 710-711.

²⁵²⁰ Etudiant en médecine à l'Ecole d'Angers, Pierre-Honoré Bérard (1797-1858) poursuit son internat à Paris où il obtient l'agrégation de chirurgie en 1827. En 1831, il occupe la première chaire de physiologie de l'Ecole de médecine de Paris et finit par en devenir doyen. Bérard est aussi membre et président de l'Académie impériale de Médecine. Son éloge, prononcé à la Faculté de Paris par M. Gosselin, est reproduit dans l'*Union médicale*, n°137, le 17 novembre 1860, p. 364-368.

²⁵²¹ Pierre Honoré Bérard, *Discours prononcé par M. le professeur Bérard dans la séance publique de la faculté de médecine de Paris, du 3 novembre 1847*, Paris, Rignoux, p. 6 : « Déjà vous avez prononcé le nom de Haller, si souvent cité dans nos leçons. » Bérard s'est beaucoup inspiré des *Elementa* de Haller pour élaborer ses propres cours de physiologie. Lors de la publication et de la vente de son *Cours de physiologie fait à la Faculté de médecine de Paris*, on trouve le jugement suivant dans le *Compendium de chirurgie pratique ou traité complet des maladies chirurgicales*, commencé par Auguste Bérard et C. Denonvilliers, Paris, Labé, 1851, tome II, p. 788 : « On a dit que l'ouvrage de M. Bérard était la physiologie de la science mise au courant de la science ; cet

insuffler l'énergie de la recherche. Mais si l'on s'attache à sa pensée et à sa contribution aux progrès de sa discipline, il y a bien une certaine incongruité à chanter l'homme sous la forme d'un éloge en 1847²⁵²². Mis au service d'une rhétorique, il est célébré afin d'honorer l'énergie des grands hommes et la naissance d'une discipline, mais également dans le dessein plus subtil de rappeler à certains contemporains de Bérard qu'ils n'ont pas la primauté de leurs découvertes. S'adressant à des étudiants en médecine, il entend faire passer certaines valeurs, comme celles qu'évoque l'image d'un médecin scientifique, et présenter les auteurs du passé comme des modèles intellectuels et d'abnégation. L'œuvre et la figure de Haller comme objets d'histoire sont instrumentalisés afin « d'inspirer à la jeunesse médicale le goût des études solides et cet amour sincère de la science, dont les exemples deviennent si rares [au milieu du XIXe siècle], qu'il faut bien aller les chercher dans les siècles passés²⁵²³. »

En leur temps, les panégyristes du Bernois ont rempli leur tâche et Bérard s'appuie explicitement sur les éloges de ces prédécesseurs²⁵²⁴. Mais à l'époque où il écrit, il est possible de porter un jugement, voire de corriger, les idées énoncées par Haller sur la physiologie. Il évoque un lien fort entre une époque glorieuse et des grands hommes, ainsi que les tensions concomitantes à l'élaboration de la discipline. Lui-même médecin du XIXe siècle, Bérard se prononce sur le siècle précédent - époque plus confuse où règnent les conflits entre les écoles doctrinales - avec confiance, positivisme et même une vision téléologique. Les grands hommes apportent les progrès et Haller a indubitablement clarifié la situation de la physiologie²⁵²⁵ en dépit des lacunes de la chimie de son époque. Bérard décrit les conditions intellectuelles qui président à la naissance de la physiologie par le biais d'un portrait de Haller. Il en montre la grandeur à la lueur de l'état des connaissances de son époque et de celles du XIXe siècle.

C'est également en s'intéressant aux contemporains de Haller, que les Français du XIXe siècle sont amenés à réfléchir aux travaux du Bernois, à la place qu'il occupe auprès de ses contemporains, et donc au fonctionnement de la République des Lettres. Ses relations avec les institutions et ses correspondants français deviennent matières à réflexion et en ce sens, le docteur Vernay qui présente ses échanges épistolaires avec Rast de Maupas ne tarit pas d'éloges à son égard : « Par cette vaste correspondance qu'il entretenait avec la plupart des

éloge n'est que l'expression pure et simple de la vérité. »

²⁵²² *Idem* : « Et quoi ! me dira-t-on, un éloge de Haller en 1847 ! »

²⁵²³ *Revue médicale française et étrangère, Journal des progrès de la médecine hippocratique*, par J.-B. Cayol, *Recueil des Travaux de la Société de Médecine de Paris*, nouvelle série, septembre 1847, p. 257. Note de présentation du discours de Bérard.

²⁵²⁴ P. H. Bérard, *Discours prononcé...*, *op. cit.*, p. 7. Il rappelle que Vicq d'Azyr s'est intéressé aux doctrines médicales de Haller tandis que Condorcet a davantage peint sa vision politique.

²⁵²⁵ Bérard règle aussi le sort de ses collègues prétendument auteurs de découvertes qui seraient le fait de Haller.

hommes marquants dans la science, Haller communiquait à tous le feu sacré dont il était animé, il propageait ses idées ; et en échange il recevait les résultats de travaux originaux ou d'expériences qu'il avait le plus souvent inspirées et dirigées, et les livres qu'il était difficile de se procurer. La presse médicale, les compte-rendus (*sic*) des Académies ont dû remplacer cette association des hommes d'élite. La publicité y a gagné ; la république des lettres est devenue démocratique, d'aristocratique qu'elle était²⁵²⁶. » De même, plus d'un siècle après l'adhésion de Haller à l'Académie de chirurgie, celle-ci devient un fait de mémoire pour l'institution. En 1856, le secrétaire perpétuel de l'Académie impériale de Médecine relate, dans les « Documents pour servir à l'histoire de l'Académie Royale de chirurgie²⁵²⁷ », l'histoire de sa nomination au sein de cette institution en insistant sur le fait qu'il manifeste vouloir en faire partie, ce qui est manifestement glorieux pour la compagnie. Le rédacteur effectue un travail d'historien, il se sert des archives, notamment des lettres de Herrenschand à qui Haller avait confié son souhait d'être nommé membre de l'Académie Royale de Chirurgie. Ses dirigeants ne peuvent que s'en féliciter car le recul de quelques décennies permet de voir que Haller s'est révélé plus brillant que Van Swieten, autre associé étranger de l'Académie.

Cette histoire est loin d'être achevée mais le dernier mot revient ici à Claude Bernard²⁵²⁸, qui dans ses *Principes de médecine expérimentale* considère qu'avec la légitimation des idées par l'expérience, les points de vue des auteurs disparaissent devant les faits²⁵²⁹, comme leurs noms s'effacent avec l'achèvement des querelles. En effet, de même que l'histoire de la médecine reste aux mains des médecins et s'effectue longtemps au sein de la discipline, la construction du discours scientifique se fait durablement en fonction de

²⁵²⁶ *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 31. Le docteur Vernay, auteur de la publication de sa correspondance avec Rast de Maupas, en 1856, reconnaît la bonhomie helvétique dans les lettres de Haller. En même temps, il sent avec justesse que l'immense bibliothèque du Lyonnais a aidé leurs relations.

²⁵²⁷ *Mémoires de l'Académie impériale de Médecine*, tome vingtième, à Paris, chez Baillière, 1856, par Fréd. Dubois, secrétaire perpétuel de l'Acad. impériale de Médecine, p. XII-XIII-XIV.

²⁵²⁸ Claude Bernard (1813-1878) commence sa carrière comme préparateur de pharmacie à Lyon, avant d'étudier la médecine à Paris où il devient le préparateur de Magendie au Collège de France. En 1849, il rédige un mémoire sur les phénomènes de la digestion couronné par l'Académie des Sciences. Deux ans plus tard, il travaille sur la fonction glycogénique du foie ce qui lui vaut d'obtenir le grand prix de physiologie. Après des recherches sur les nerfs moteurs, elles aussi récompensées par l'Académie de médecine, Bernard obtient la première chaire de physiologie de la Sorbonne, charge créée spécialement pour lui en 1854, puis la chaire de médecine du Collège de France. Les succès de la méthode expérimentale appliquée sur les corps inertes le persuadent de l'utiliser sur les corps vivants, principe qu'il expose dans *l'Introduction de la médecine expérimentale* (1865). Selon Bernard, l'expérience doit pouvoir reproduire tous les phénomènes préalablement observés. Membre de l'Académie des sciences en 1854 et de l'Académie française en 1869, ses réflexions sur la méthode expérimentale sont reçues non seulement par le corps des médecins, mais également par l'ensemble du monde scientifique, notamment par les biologistes, et même parmi les écrivains.

²⁵²⁹ Bérard le souligne en rappelant aux étudiants : « Si votre éducation médicale vous a tellement familiarisés avec cette notion [la contractibilité], qu'elle est devenue vulgaire à vos yeux, c'est à Haller que vous en êtes redevables. Ses maîtres à lui ne lui avaient pas enseigné. » P. H. Bérard, *Discours prononcé...*, *op. cit.*, p. 24.

références au passé, bien que la figure du savant finisse par s'estomper devant le progrès des connaissances²⁵³⁰. Pour appuyer ses propos, après avoir rappelé l'opposition de Bichat à l'idée de Haller concernant la contractilité des artères, Bernard conclut : « Aujourd'hui que j'ai résolu la question expérimentalement, personne ne discute plus ce point de physiologie ; l'opinion de Gorter, de Haller, de Bichat ; tout cela s'est évanoui ; il n'y a plus qu'un fait impersonnel qu'on invoque, qui donne la démonstration à qui veut la voir²⁵³¹. »

L'écriture de textes à caractère biographique, quelque en soit les modalités, a pour dessein de transmettre des valeurs cognitives et sociales que le public savant est susceptible d'estimer et de reproduire. Les rédacteurs des éloges académiques lisent et interprètent les travaux et le comportement, tant public que privé, de Haller avec des présupposés normatifs. Les qualités attribuées au savant, tout comme les défaillances qu'on lui impute, marquent la recherche d'une coïncidence entre l'œuvre de l'académicien et l'ensemble des valeurs portées par l'institution. En superposant un discours réflexif sur la pratique du scientifique, sur ses apports à la discipline et « le point de perfection²⁵³² » dans lequel il l'a laissée, Condorcet, Louis et Vicq d'Azyr utilisent la figure de Haller comme un ressort de la communication avec leurs confrères, ainsi qu'avec les instances politiques et sociales qu'ils veulent convaincre du bien fondé d'un statut plus autonome de l'homme de science.

Les sources postérieures laissent voir qu'on considère Haller comme acteur privilégié de la vie scientifique et intellectuelle de son époque, cependant les usages de son nom sont pluriels. C'est à un double titre que les médecins s'intéressent à son travail, voire se l'approprient. Certes dans les traités scientifiques, son nom disparaît au fur et à mesure que ses réflexions et résultats se fondent, validés ou réfutés, dans un accroissement stratifié des connaissances. Toutefois Haller incarne, avec d'autres auteurs, les prémices d'une approche expérimentale de la médecine et la naissance de la physiologie. La présentation ordonnée

²⁵³⁰ Dans l'avant-propos de son *Histoire de la médecine*, Guardia réfléchit à l'utilité de la conception d'une histoire de la médecine, à la concurrence qui règne entre les sciences naturelles et l'histoire mais aussi à la nécessité de présenter l'évolution lente mais inéluctable des progrès de la science que la biographie des savants sert surtout à colorer et à rendre plus vivante.

²⁵³¹ Claude Bernard, *Principes de médecine expérimentale*, Paris, P.U.F., 1947, p. 31. L'*Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard ne contient pas de référence ni à Haller, ni à Magendie, pourtant plus proche dans le temps, mais cela peut signifier que la science se constitue pour elle-même, sans passé. Dans les *Principes de médecine expérimentale*, Bernard parle et discute de la définition que donne Haller de la physiologie. Il fait ici référence à Johannes de Gorter (1689-1762), professeur à l'université de Harderwijk.

²⁵³² Il s'agit là d'une des exigences de l'éloge tel qu'il est défini par d'Alembert dans l'article « Eloges » de l'*Encyclopédie*, tome cinquième, p. 527.

qu'il établit de ses propres travaux suscite l'intérêt de ceux qui se penchent sur son œuvre²⁵³³, tout comme la constitution de bibliographies sélectives des écrits de ses confrères. En se référant à ses *Bibliothecae*, les historiens de la médecine empruntent le regard critique qu'il porte sur la production médicale, même s'ils s'en distancient à l'occasion. Une étude systématique des procédés sémantiques par lesquels on cite les jugements transmis par Haller dans le *Methodus* et les *Bibliothecae* permettrait de discerner quelles sont les circonstances dans lesquelles on reprend intégralement ses propos, et à quelle occasion on les répète avec des réserves. Une telle démarche conférerait un poids supplémentaire à l'examen de Haller comme acteur privilégié de la circulation des savoirs.

²⁵³³ Ce que nous avons constaté pour les éloges, vaut pour des notices biographiques postérieures. « Haller (Albert de) », *Biographie universelle, ancienne et moderne...*, *op. cit.*, p. 337 : « Il faudrait beaucoup de temps et d'espace pour apprécier les innombrables écrits de Haller, et même seulement pour les dénombrer. On peut consulter le catalogue qu'il en a donné à la fin des *Epistolae ab eruditissimis viris ad Hallerum scriptae*, 6 vol. in-8°, Berne, 1773-75, catalogue où il les porte à près de deux-cents. »

Conclusion de la troisième partie

Cette ultime partie avait pour vocation d'analyser les différentes dimensions qui président à la construction du dialogue entre Haller et les sphères intellectuelles françaises. Une approche multiscalaire du réseau épistolaire qui les lie permet de distinguer une morphologie générale, dictée par le respect des règles de sociabilité savante - l'introduction par une lettre de recommandation, le jeu de reconnaissance réciproque par la rédaction d'épîtres dédicatoires, l'obligation morale pour le savant de répondre à tous les courriers qui lui sont adressés, consolident en effet les relations entre lettrés - mais également de repérer, à un niveau plus fin la constitution de cercles relationnels dont la genèse dépend d'affinités en termes de champs de savoir. De plus, la variété des degrés de conscience avec lesquels le Bernois s'implique dans ses différentes relations, invite à questionner la notion de réseau. Certes au sein de l'espace lettré français, Haller distingue des interlocuteurs privilégiés, mais tout en discriminant certains milieux intellectuels, il ne peut éviter d'entretenir des rapports avec les philosophes et les beaux esprits. Les modalités de la communication avec les membres de ces cercles dépréciés dépendent des circonstances dans lesquelles le dialogue est établi. Ceci amène à constater une variabilité des registres par lesquels Haller s'adresse à ses différents destinataires.

La dimension géographique du commerce intellectuel de Haller avec ses contemporains français est mise en évidence par la circulation des savoirs, ce qui implique d'observer la manière dont ils sont diffusés, leur critique et leur éventuelle appropriation, voire leur assimilation dans un espace d'accueil. Acteur de la transmission des savoirs et des méthodes, Haller s'appuie sur les ramifications de ses réseaux avec ceux de ses confrères pour faciliter la diffusion de sa pensée ou obtenir les informations désirées. L'analyse des contenus des lettres que les Français adressent à Haller permet d'observer le retentissement de son œuvre de physiologie, que les savants passent au crible de la critique et d'une vérification expérimentale avant de la récuser ou de l'approuver et de l'assimiler à leurs propres recherches. En outre, sa volonté de collecter et de classer le savoir est un facteur déclenchant de nouvelles réflexions méthodologiques. Le succès de son *Methodus*, de ses *Bibliothecae* ou de son *Historia stirpium indigenarum Helvetiae*, l'attente qu'ils suscitent, indiquent qu'ils correspondent à des manques de la production intellectuelle française, d'où l'instrumentalisation immédiate qu'en font les médecins et les botanistes qui les conseillent à leurs étudiants ou s'en servent dans leurs propres travaux.

Mais le commerce intellectuel est aussi organisé autour d'un axe temporel dégagé par l'étude des éloges et des notices biographiques, ces textes permettant à plus long terme la circulation des idées de Haller, comme celle des informations ayant trait à sa vie et à son activité. Si les éloges académiques composent la figure d'un savant en accord avec les normes et les aspirations de la République des Lettres, il n'est pas anodin de remarquer qu'au XIX^e siècle, le nom de Haller sert aux scientifiques à construire l'histoire de leur champ disciplinaire, ainsi qu'à asseoir leur propre légitimité.

Au final, les différents pans de cette étude mettent à jour la complexité de la figure et de la pratique de Haller, qui entend affirmer et diffuser la singularité de sa pensée sans toujours pouvoir contrôler l'usage de son nom et de ses écrits. Le transfert de ses idées vers la France s'exprime donc par des appropriations multiples de son itinéraire intellectuel.

CONCLUSION GÉNÉRALE

1- Bilan des travaux, justifications méthodologiques et apports originaux

a- Un dialogue des Lumières dans le cadre de la République des Lettres

Au terme de notre réflexion, il importe de rappeler les principales lignes dégagées dans ce travail et de les confronter aux problématiques qui en ont été à l'origine. En premier lieu, la présente étude a mis en évidence le poids des vecteurs et des voies de communication dans le cours des échanges comme le démontre la régularité avec laquelle ce thème est abordé dans les correspondances. Dès lors, l'analyse des structures de la communication savante s'est imposée comme préalable à celle des échanges de contenus. Hormis dans les cas de controverse les plus avérés, comme celles qui l'opposent à Le Cat, Sénac ou Fougeroux de Bondaroy, Haller semble dans ses lettres s'enquérir davantage des moyens de pouvoir poursuivre ses recherches et de les diffuser, que d'en exposer le fond et le contenu. Le fait que plusieurs correspondants lui demandent à maintes reprises des précisions sur le cours de ses travaux ou le sens de ses écrits en offre une preuve indirecte. La correspondance permet principalement à Haller de faire venir des livres ou de faire connaître ses publications en les envoyant dans les paquets à destination de Paris.

En dressant la typologie des relations de Haller avec ses contemporains français, le profil d'un Républicain des Lettres se dessine ; on le voit dans sa pratique d'épistolier comme dans l'usage réfléchi qu'il fait des dédicaces et des lettres de recommandation. La fréquence réduite des rencontres personnelles confirme la prédominance de la correspondance comme mode d'échanges, complétée par la rédaction d'articles insérés dans les périodiques. Haller use en effet des procédés de communication traditionnels de la communauté des lettrés, mais il emploie opportunément les modalités qu'offrent des vecteurs plus récents de transmission du savoir, notamment par l'envoi de mémoires à l'Académie Royale des Sciences pour y présenter ses travaux, ainsi que par la corrélation entre périodiques et correspondance. L'activation de certains mécanismes de la République des Lettres permet de satisfaire le besoin de circulation du savoir mais également la sélection et l'intégration du bien culturel importé. Les dialogues entre Haller et ses confrères français témoignent du maintien des formes les plus conventionnelles de la République des Lettres - les jeunes médecins ou botanistes français lui envoient un exemplaire de leur travail pour se faire connaître, dans une

« stratégie d’auto-promotion²⁵³⁴ » dont ont usé avant eux les plus réputés - qui se conjugue avec l’emploi instrumentalisé et bien maîtrisé des nouveaux organes de communication. Ce constat appartient aux traits continus de notre analyse : chaque partie a en effet mis en évidence l’utilisation habile et réfléchie des correspondances et des journaux, pensons en particulier à la publication des lettres adressées à Jacques Daviel dans le *Mercur de France*, ou à l’impression de lettres lors du règlement des conflits avec La Mettrie et avec Voltaire.

Les correspondances révèlent des échanges d’informations et de livres, ainsi que la communication de résultats de recherche, la comparaison d’observations scientifiques et la mobilisation de collègues dans les controverses. La permanence de la République des Lettres se marque par ses fonctions traditionnelles mais aussi par la constitution d’un embryon de communauté scientifique, où la convergence des curiosités appelle à tisser des liens plus étroits entre quelques uns de ses acteurs et à élire de façon privilégiée certains interlocuteurs en fonction des champs de dialogue.

La sociabilité épistolaire est fondamentale pour la transmission des idées de Haller en particulier dans le cadre de son activité de médecin²⁵³⁵. A ce titre, il s’avère que le commerce de Haller avec les Français possède les mêmes caractéristiques que l’ensemble de sa correspondance²⁵³⁶. Ses échanges avec Housset et Le Cat portant sur l’irritabilité, comme ceux traitant des vertus thérapeutiques de certains médicaments confirment que la lettre est l’un des pivots de la production du savoir médical. Notons que si les Français lui adressent des consultations épistolaires, ce point reste marginal dans le commerce qu’ils entretiennent avec le Bernois. En revanche, les conseils thérapeutiques que lui prodiguent ses correspondants signifient qu’il fait lui-même longuement état de ses propres maux²⁵³⁷.

Comme nous l’avons précisé dans l’introduction, ce travail n’a pas été élaboré dans une stricte perspective chronologique. Toutefois, notre étude permet de voir des tendances générales se dessiner : bien que Haller entretienne des relations épistolaires avec l’espace français tout au long de sa carrière, la plupart des contacts s’établissent assez tardivement et

²⁵³⁴ L. Brockliss, « Quatre médecins francophones... », dans *La médecine des Lumières...*, *op. cit.*, p. 154.

²⁵³⁵ Lettre de Buchoz à Haller, le 7 avril 1767. Buchoz demande à Hallet de lui indiquer les morceaux intéressants qu’il possède « sur l’histoire naturelle des 3 regnes, afin d’en pouvoir faire usage dans [ses] ouvrages. »

²⁵³⁶ « Während der Brief bei Leibniz noch integraler Bestandteil seines Werks ist, klärt er uns bei Haller über die inneren Antriebe und das Verhältnis ihres Verfassers zur Wissenschaft auf. » ; « Tandis que chez Leibniz la lettre est encore une partie intégrale de son oeuvre, chez Haller, elle nous renseigne sur ses profondes motivations et le rapport qu’entretient l’auteur avec la science. », H. Steinke, *Der nützliche Brief...*, *op. cit.*, p. 8.

²⁵³⁷ Lettre de Barthez à Haller, le 6 octobre 1773. Haller lui a parlé de sa santé, car Barthez lui diagnostique un catarrhe avec ténésie de la vessie et lui conseille l’usage du quinquina, du cachou et de l’esprit de vitriol.

l'on ne peut dénombrer que peu de correspondances suivies. De même, les critiques envers les philosophes français s'accroissent à mesure que s'accroît leur audience, et ce fait est renforcé par la présence de Voltaire en Suisse.

Au centre d'un réseau hiérarchisé qui évolue au fil du temps, le jeune Haller est d'abord respectueux de savants plus âgés et respectés, tel Réaumur, puis il devient lui-même l'objet d'admiration de médecins de rang moyen. La correspondance française de Haller suit les grandes lignes de la structure de l'ensemble de son réseau épistolaire : on y retrouve les références à l'amitié, à la confiance et à l'utilité des liens entre savants²⁵³⁸. En dépit de la rhétorique de l'amitié destinée à souder les liens entre confrères, la République des Lettres n'est pas égalitaire, et tous ses membres sentent le poids d'une hiérarchie implicite. La communauté des savants est polarisée par des personnalités centralisant des réseaux : Haller apparaît comme respecté par ses interlocuteurs français qui le voient dominant un vaste réseau relationnel dont ils espèrent tirer profit.

Les querelles constituent des temps forts dans la chronologie des échanges, d'autant plus qu'elles montrent la mobilisation d'alliés et l'impact des critiques sur la pratique du savant qui s'évertue à renforcer la valeur de ses arguments. Loin d'être stérile et de rompre la communication, la confrontation entre hommes de science amène à multiplier les expériences et à affiner leur pensée. Les débats autour de l'accueil de la théorie de l'irritabilité de Haller en sont l'illustration. Inévitables, les controverses, charnières dans la quête de reconnaissance du savant, donnent l'épaisseur de la communication scientifique, mais elles fissurent l'image idéale de la République des Lettres et ses membres affichent leur satisfaction en voyant une querelle close et les adversaires réconciliés²⁵³⁹. Les controverses mettent à nu les enjeux de pouvoir et l'établissement d'une hiérarchie. Malgré tout, elles montrent la genèse d'une communauté qui se reconnaît des outils d'arbitrage communs, parmi lesquels figure la codification de la sémantique expérimentale.

D'ailleurs, les considérations sur les conditions pratiques des échanges sont étroitement liées à l'élaboration des réflexions intellectuelles. Par la confrontation des idées ou au contraire l'envoi de données directement assimilables dans la pensée des interlocuteurs, le dialogue épistolaire devient l'atelier de la production du savoir. Les échanges de plantes et les réflexions portant sur le mode de classification contribuent à affiner les connaissances de

²⁵³⁸ H. Steinke und M. Stuber, « Haller und die Gelehrtenrepublik », dans *Albrecht von Haller. Leben..., op. cit.*, p. 390-391.

²⁵³⁹ Housset s'avoue bien content que Haller se soit réconcilié avec M. Sénac. Lettre de Housset à Haller, le 18 août 1758.

la discipline botanique. Les hésitations des autorités françaises à l'égard de l'inoculation incitent ses partisans à diffuser dans leurs courriers les cas de réussite qu'ils ont été à même d'observer. Plus généralement, en médecine, la correspondance facilite la circulation d'observations empiriques concernant l'usage de certains moyens thérapeutiques.

En mettant en exergue les thèmes de la correspondance, nous avons tenté de voir la fabrication d'une pensée éclairée qui préconise de mettre l'usage de la science et de la raison au service du progrès et du bien être du plus grand nombre, mais qui comporte également ses zones d'ombre et ses contradictions. Esprit exigeant, Haller privilégie les échanges intellectuels de qualité avec ses interlocuteurs français, mais les règles consensuelles de la sociabilité savante prohibent les discussions de fond concernant les désaccords en matière de politique et de religion, occultant le plus souvent tout jugement sur les philosophes contemporains.

En accord avec leur époque, Haller et ses confrères français, au premier rang desquels on retrouve Thiery, partagent une même aspiration : que l'homme de science puisse vivre de l'exercice de ses talents. C'est pourquoi chacun expose tour à tour les obstacles socio-institutionnels propres à son pays, auxquels se heurtent ses ambitions. Haller évoque le conservatisme de Berne qui donne une primauté à la carrière politique, nécessaire pour progresser socialement. Outre la concurrence entre les médecins parisiens, Thiery décrit les tensions nées du corporatisme et des rivalités entre les universités, générées par le sentiment que Montpellier serait plus innovante que Paris. La correspondance du Bernois nous offre par conséquent un regard sur la réalité du monde médical français du XVIII^e siècle : le poids des corporations qui s'exprime dans la rivalité entre médecins et chirurgiens, les divisions entre les facultés de Montpellier et de Paris, et le rôle des apothicaires avec Spielmann. Ajoutons que la lecture complémentaire des lettres qu'adresse Haller à Bonnet ou à Tissot, révèle que bien qu'extérieur, son regard n'est pas toujours dépourvu de passion concernant les querelles françaises.

La configuration du réseau français de Haller montre la polarisation de la production intellectuelle par Paris, couplée avec l'influence de l'université de Montpellier dans le domaine de la médecine. Cependant, on discerne des pôles subalternes, véritablement plaques tournantes dans l'acheminement des informations entre les espaces français, allemands et helvètes, tels Strasbourg et Lyon, ce dernier lieu pouvant être examiné en particulier à travers

les courriers de Haller avec d'autres Helvètes tels Tissot²⁵⁴⁰, Bonnet²⁵⁴¹ ou Saussure. De plus, la relation du Bernois avec la scène éclairée française révèle l'importance des foyers provinciaux des Lumières, qu'il s'agisse de Montpellier, d'Avignon, ou bien encore de Rouen, pensons aux débats avec le chirurgien neustrien Le Cat et son gendre David, et d'Auxerre où réside Housset.

Les écrits de Haller portent la marque des Lumières : ils prônent l'émancipation rationnelle de la pensée et le souci des réformes. Esprit éclairé, il se prononce pour un usage pratique de la science : « Il se croit fort heureux d'avoir réussi à faire du bien²⁵⁴² » en ayant aidé par ses connaissances anatomiques, une paysanne accusée d'avoir tué son enfant. Ses correspondants français, comme les auteurs des éloges pour lesquels la science constitue un axe directeur de l'application des Lumières, ne peuvent qu'y être sensibles puisque ceci rejoint leurs propres préoccupations²⁵⁴³. Les échanges entre Haller et ses contemporains français font ressortir l'imbrication entre une pensée éclairée, caractérisée par la circulation d'un savoir centré sur l'homme et sur l'amélioration de la société, et un cadre de communication caractéristique de la République des Lettres. Le traitement des sciences utiles, songeons aux réflexions sur l'inoculation et la production de sel, s'inscrit toutefois dans une perspective dialectique : la conscience d'une nécessaire coopération, les fruits du travail commun des savants devant servir à l'ensemble du genre humain, est empreinte d'une certaine concurrence entre les pôles régionaux de savoir.

b- Haller, acteur du transfert culturel

La richesse exceptionnelle de sa correspondance et de son activité de recension permet de voir Haller comme maillon privilégié des échanges intellectuels entre la France et les espaces germaniques. Il est d'ailleurs perçu comme un intermédiaire qui concourt à l'introduction de certaines idées françaises dans les pays germaniques et inversement. Au cœur d'une sociabilité savante, institutionnelle tout autant qu'informelle, ses interlocuteurs

²⁵⁴⁰ Lettre de Tissot à Haller, le 6 juin 1764. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, *op. cit.*, p. 183. Tissot se montre fort satisfait de la visite que lui a rendue M. Puy, ancien chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Lyon, qui a beaucoup observé et pratiqué.

²⁵⁴¹ Lettre de Bonnet à Haller, le 6 novembre 1754. *The correspondence...*, *op. cit.*, p. 55. Bonnet écrit qu'il consulte M. Andrieu, ophtalmologiste de Lyon.

²⁵⁴² Lettre de Haller à Bonnet, le 4 mai 1769. *Ibid.*, p. 816.

²⁵⁴³ Lettre de Malouin à Haller, le 24 février 1758 : « Vous estes bien louable d'avoir employé des Medecins pour secourir les malades de la campagne (...) »

français le chargent d'aider la Société Royale de Médecine à choisir d'autres membres étrangers, comme de mobiliser des compatriotes pour participer à un dictionnaire médical²⁵⁴⁴.

En accord avec l'historiographie de la pensée des Lumières, il convient désormais de revaloriser l'étude de la consommation de lecture et de l'appropriation individuelle du savoir. Le cas d'Albrecht von Haller a justement la vertu de retracer une trajectoire exceptionnelle et d'offrir simultanément le témoignage des pratiques ordinaires d'un Républicain des Lettres de haut rang. Avidé de maîtriser l'actualité de la production intellectuelle européenne, il met en œuvre de nombreux moyens pour obtenir un grand nombre de flux informatifs. Avant de diffuser des idées auprès des cercles éclairés germaniques, Haller se confronte à un travail de sélection, de lecture critique et d'appropriation des connaissances à titre personnel. Recevant de nombreuses thèses soutenues à la faculté de Paris, il les compare avec le reste de la production européenne, et seul un nombre restreint est jugé acceptable pour figurer dans ses collections de thèses.

Le mérite de notre étude a été, nous semble-t-il, de déplacer le problème d'une traditionnelle confrontation entre la France et les espaces germaniques à l'analyse de la pratique d'un individu, fréquemment confronté à l'altérité, et dont on perçoit l'appropriation singulière de savoirs provenant d'espaces étrangers. Par conséquent, cette perspective relie les pistes de réflexion définies par l'historiographie récente des Lumières²⁵⁴⁵ à celles sous-jacentes à toute étude de transfert culturel. La singularité de la démarche intellectuelle de Haller repose notamment sur la fécondité de son activité de recension, ainsi que sur son appétence à rédiger des ouvrages de classement bibliographiques, ce qui oriente très certainement sa conception du savoir²⁵⁴⁶.

Il est certes possible d'avancer l'idée que les échanges culturels entre la France et les espaces germaniques au XVIIIe siècle sont inégaux, les seconds étant plus perméables à l'influence diversifiée de la France²⁵⁴⁷. Mais en travaillant à une échelle disciplinaire plus fine, il apparaît que la question ne se pose pas en terme d'influences ; la diffusion des idées et

²⁵⁴⁴ Lettre de Pennier de Longchamp à Haller, le 20 octobre 1766.

²⁵⁴⁵ Daniel Roche et Vincenzo Ferrone, « Le XXe siècle : l'identité retrouvée. Les Lumières entre la genèse de la modernité et la critique post-moderne. », dans *Le monde des Lumières*, op. cit., p. 550.

²⁵⁴⁶ « Je m'amuse à ma bibliothèque; elle me sert à repasser les progrès des sciences; j'en tire une estimation de ce qu'on sait, de ce que l'on pourroit savoir, et de ce qu'on ne saura jamais. C'est une série, dont les termes sont à une distance infinie l'un de l'autre. », lettre de Haller à Bonnet, le 9 octobre 1768. *The correspondence...*, op. cit., p. 779.

²⁵⁴⁷ Etienne François, « Les échanges culturels entre la France et les pays germaniques au XVIIIe siècle », dans *Transferts. Les relations interculturelles...*, op. cit., p. 36-47, p. 36.

les modalités de l'échange impliquent des réflexions réciproques²⁵⁴⁸. Le besoin très concret d'échanges oblige les hommes de science à une pratique transnationale²⁵⁴⁹. A la question de savoir si l'on peut associer une production scientifique à un procédé de pensée typique d'un pays et attacher les sciences à un socle national, il apparaît qu'il faut introduire cette idée avec beaucoup de précautions. Toutefois, Haller reproche dans le traitement des expériences des traits prétendument typiques de la pratique des Français ou le maintien du cartésianisme, même si ce reproche n'est pas dénué de rhétorique. Les correspondances révèlent une répartition différenciée selon les pays des moyens thérapeutiques préconisés. Il en va de même en ce qui concerne les appréciations portées sur les compétences des praticiens, des chirurgiens ou des apothicaires. Le jugement parfois dépréciateur, qu'il ne faut cependant pas généraliser, que porte Haller sur la pratique des médecins français se retrouve chez d'autres confrères helvètes²⁵⁵⁰. La liberté avec laquelle certains patients recourent à des consultations épistolaires auprès de médecins étrangers, fait naître une certaine concurrence entre les noms les plus cotés.

Le prestige de la langue et de la culture françaises séduisent certes la bourgeoisie et de la noblesse allemandes, mais il est de moindre importance dans le monde des hommes de science. L'élaboration des idées est un travail commun, et la circulation du savoir passe par la capillarité fine de réseaux. Outre que la République des lettres se veut transnationale, chaque communauté régionalement définie possède des atouts, sources d'estime à l'étranger. Il est vrai que les lettrés suisses présentent eux-mêmes une position ambiguë, prise entre un attachement sincère envers leur patrie et le sentiment que leur gouvernement ne favorisent pas leur travail²⁵⁵¹. On reconnaît aux Helvètes l'avantage de disposer de la riche flore des Alpes²⁵⁵², si stimulante pour l'essor des sciences botaniques, et des structures d'action comme

²⁵⁴⁸ « Que les transferts culturels venus de France ou par l'intermédiaire du français en direction des pays allemands aient été particulièrement nombreux au XVIII^e siècle, nul de songerait à le contester. Mais l'important en ce domaine, c'est qu'en terme de bilan, les phénomènes de fécondation réciproque l'aient emporté sur les phénomènes de domination culturelle. », *ibid.*, p. 45

²⁵⁴⁹ Tissot reçoit un médecin lyonnais qui a beaucoup observé et pratiqué.

²⁵⁵⁰ Lettre de Tissot à Zimmermann, le 18 janvier 1757. Samuel-Auguste-André-David Tissot, Johann Georg Zimmermann, *Correspondance...*, *op. cit.*, p. 47 : « bien des traits que je sais sûrement et qui sont arrivés pendant le séjour du Dr. Tronchin à Paris me portent à croire que La Mettrie a peu outré les choses dans tout ce qu'il a dit des AEsculapes de cette Capitale. La façon dont les plus renommés ont traité quelques malades qui sont tombés entre mes mains depuis peu me prouve que toute leur pratique se réduit dans les cas les plus opposés à la Sgn. la pgt. les lavem. les eaux et les bains. »

²⁵⁵¹ S. Zurbuchen, *Patriotismus und Kosmopolitismus...*, *op. cit.*, p. 99. Le contact avec l'étranger, notamment par les voyages et l'émigration forcée, renforce le sentiment identitaire suisse, car les Helvètes ne s'y sentent pas intégrés.

²⁵⁵² Ce point est abondamment développé par Haller lui-même dans la recension de son *Enumeratio methodica Stirpium Helvetiae indigenarum* publié dans la *Bibliothèque raisonnée*, octobre, novembre & décembre 1742, p. 265-277.

l'*Oekonomische Gesellschaft* de Berne à laquelle plusieurs correspondants français de Haller souhaitent adhérer.

Les enjeux du travail de Haller combinent l'idéal d'un Républicain des Lettres qui doit participer à la circulation du savoir, et l'attachement à des données territoriales. La dialectique entre un cosmopolitisme éclairé et la permanence de préjugés nationaux est un trait répandu dans l'Europe des Lumières²⁵⁵³. On ne peut nier la présence d'hétéro-stéréotypes, en matière d'esthétique littéraire ou de caractère supposément national, qui ont pour fonction de fournir des repères destinés à trouver sa propre identité. Les Suisses sont eux-mêmes l'objet de clichés, comme l'atteste l'anecdote selon laquelle le jeune Haller, étudiant à Paris, aurait étonné les Français, peu habitués à voir un Helvète capable de discuter de Corneille et de Racine²⁵⁵⁴.

Toujours est-il que Haller s'est fait sans relâche l'observateur et le commentateur critique de la vie intellectuelle allemande, helvète et française. Il éprouve une vive curiosité pour la production intellectuelle française, notamment parce qu'elle est effectivement un pôle intellectuel fondamental en Europe. En revanche, il récuse toute imitation et assortit sa lecture de réflexions critiques. Acteur du transfert culturel, Haller articule donc la perception analytique de la production intellectuelle de l'étranger à celle des atouts et des lacunes de son propre espace. A ce propos, on ne peut manquer de rappeler son refus d'importer le modèle politique démocratique élaboré par certains esprits parisiens²⁵⁵⁵. Le savant a également décomposé les principes caractéristiques de la littérature française et proposé des améliorations tirées de la comparaison, préconisant aux Allemands de se montrer plus critiques, et aux Français de se départir de leur arrogance ethnocentrique. La double perspective d'une argumentation nationale et les ambitions d'un savant universel se retrouvent dans les desseins des *GGA*, qui doivent à la fois transmettre au lectorat germanophone

²⁵⁵³ Jean Sgard, « Prévost et le génie allemand », dans Gonthier-Louis Fink (éd.), *Cosmopolitisme, Patriotisme et Xénophobie en Europe au Siècle des Lumières : actes du colloque international, Strasbourg, 2-5 octobre 1985*, Strasbourg, Université des Sciences humaines de Strasbourg, 1987, p. 9-18. L'attitude de l'abbé Prévost envers la culture des espaces germaniques est ambivalente ; ceci ressort notamment de son ouvrage *Le Pour et Contre* (1733-1740). Nourrissant une réticence au début de sa carrière, il évolue et évoque l'éveil du génie allemand à la fin de son œuvre.

²⁵⁵⁴ J. G. Zimmermann, « Lettre A Mr. ****. célèbre Médecin à Paris concernant M. le Professeur DE HALLER », *Journal Helvétique*, 1752, p. 484.

²⁵⁵⁵ « Nosti Parisiis detectum esse totum novae reipublicae, quod Rousseau dictavit. Repraesentates obtinere student, plenam democratiam. Speramus nunc omnia iri compositum. » ; « Tu sais qu'on a dévoilé à Paris tout le modèle de la nouvelle République décrite par Rousseau. Les représentants cherchent à mettre en place une véritable démocratie. Nous espérons que maintenant tout va rentrer dans l'ordre. », lettre de Haller à Gessner, le 10 décembre 1766. *Albrecht von Hallers Briefe an Johannes Gesner...*, op. cit., p. 387.

l'actualité de tous les pays, mais également favoriser et encourager la production allemande²⁵⁵⁶.

Dès lors, nous n'avons pas raisonné en termes d'opposition mais en prenant en compte la mobilité des acteurs savants, la circulation²⁵⁵⁷ et l'acculturation des idées au sein de structures de communication apparemment homogènes. Toutefois, outre qu'il faille nuancer cette homogénéité - l'exemple des journaux est sur ce point significatif car s'ils sont en France pour la plupart rédigés à Paris et en langue vernaculaire, les périodiques allemands paraissent souvent en latin et dans différentes villes - on distingue des mouvements de sélection et d'appropriation des connaissances qui font jouer des ressorts nationaux. Tout comme il se plaint de la tendance des Français à plagier leurs confrères étrangers, Haller pointe du doigt les défaillances du régime bernois qui n'est pas prêt à reconnaître les talents des hommes de science, ou bien encore le manque d'esprit critique qui nuit à la littérature allemande, surtout quand elle se plie aux règles dictées par la mode parisienne.

Maîtrisant les voies du commerce épistolaire, Haller distingue le contenu de ses griefs selon ses interlocuteurs. La variété des registres suit celle des destinataires : tant dans les recensions des *GGA* que dans sa correspondance, principalement avec Bonnet, Haller ne peut résister à des pointes de gallophobie et il n'a parfois pas de mots assez vifs pour condamner la France et les philosophes. Les fermes principes méthodologiques dont il est pourvu font de Haller un acteur du transfert culturel particulièrement significatif. Prônant qu'un savant se doit de tout examiner par lui-même, il se refuse à importer une idée ou une technique sans l'avoir au préalable étudiée et vérifiée²⁵⁵⁸. Ainsi, alors que la réputation des chirurgiens français leur octroie la confiance de nombreux praticiens étrangers, Haller examine en personne le savoir-faire parisien²⁵⁵⁹.

Notre étude a relié les fils de l'historiographie des Lumières européennes et du programme de la recherche des transferts culturels. En mettant l'accent, par l'observation de la pratique de Haller, sur les dispositions d'un espace de réception à sélectionner et à importer un bien culturel plus que sur la volonté de diffusion de l'espace de production de ce bien, nous avons relativisé le rôle, longtemps considéré comme prédominant, des Lumières

²⁵⁵⁶ C. Profos, „*Gegründete Kritik*“..., *op. cit.*, p. 50 ; p. 267.

²⁵⁵⁷ La correspondance de Haller avec le chirurgien Tenon ou le voyage de Daviel en Suisse montrent combien les consultations épistolaires et le déplacement des médecins et des chirurgiens sont essentiels pour les échanges de techniques.

²⁵⁵⁸ Ces principes sont énoncés dans la préface du premier tome des *Elementa*. A. von Hallers, *Anfangsgruende der Physiologie des menschlichen Koerpers*, Berlin, bey Christian Friedrich Voß, 1759, erster Band (aus dem lateinischen übersetzt) : l'auteur prône une lecture attentive, minutieuse (*das muehsame Lesen*) qui veille à éliminer les erreurs d'un texte afin de pouvoir utiliser les savoirs transmis.

²⁵⁵⁹ L. Brockliss and Jones Colin, *The medical world...*, *op. cit.*, p. 417.

françaises en Europe.

La formation de l'identité, question difficile et complexe s'il en est, ne résulte pas uniquement de la volonté de se différencier²⁵⁶⁰ de l'étranger ou de s'y opposer. Les interconnexions des réseaux font écho aux interpénétrations et aux interdépendances des modèles intellectuels, dont découlent des pensées mixtes qui empruntent à plusieurs cultures²⁵⁶¹. Certes, Haller se distance des Lumières françaises les plus radicales, mais ce rejet s'accompagne d'une réflexion. Bonnet et Haller prennent grand soin de s'avertir des publications françaises qui deviennent objets de discussion : on décompose les intentions des auteurs pour mieux les commenter et juger en quoi elles sont incompatibles avec la projection que les deux savants se font de la pensée éclairée suisse, empreinte de vertu morale.

L'œuvre de Haller fait elle-même l'objet d'un transfert culturel au sein de l'Europe savante, notamment en France. Les traductions et les recensions de ses poèmes contribuent à éveiller l'intérêt pour la littérature et la langue allemande à une époque où les Français sont sensibles aux descriptions de la nature et des sentiments moraux. Plusieurs manuels de langue ou dictionnaires de littérature mentionnent désormais la place privilégiée qu'occupent les textes de Haller dans les lettres allemandes. Notre enquête nous a permis de voir comment s'est constitué l'objet du transfert culturel. Ainsi, la méthode de travail de Haller, ses principes de rédaction, son souci de classer le savoir, sont examinés, et selon les cas admirés²⁵⁶² ou rejetés. Les critères à l'origine des traductions, dont le rôle dans les stratégies éditoriales²⁵⁶³ n'est pas à négliger, éclairent les obstacles qui entravent l'importation directe d'idées étrangères. En condamnant l'emploi du latin et en effectuant parfois des modifications du texte initial, les traducteurs de Haller mettent à jour les enjeux et les mécanismes de l'acculturation. La difficile réception de certains écrits dans un espace d'accueil résulte en partie de la forme et de la présentation, comme l'indiquent les reproches à l'encontre de Haller trop enclin à multiplier les citations et les références dans ses textes scientifiques. Certes, ses ouvrages sont d'autant plus appréciés par les lettrés français qu'ils répondent à

²⁵⁶⁰ Le terme allemand « *Abgrenzung* » qui désigne ce processus, prend ici tout son sens.

²⁵⁶¹ M. Espagne, « Kulturtransfer und Fachgeschichte der Geisteswissenschaften », *art. cit.*, p. 44.

²⁵⁶² Lettre de Réaumur à Haller, le 9 février 1753 : « vos élèves sont heureux de ce que vous les employer a vos expériences, ils apprennent l'art si important aux progrès de la physique, d'en savoir bien faire, et je vous félicite de pouvoir disposer d'un grand nombre d'élèves qui vous degrossissent la besogne et qui ne vous laissent à faire que ce qu'il y a de plus délicat. »

²⁵⁶³ « Voulés vous traduire pour nos libraires en latin ou pour le mieux en français, les articles de la gazette de Goettingue qui annoncent les ouvrages que M. Haller a fait imprimer ici ; ils veulent faire de ces extraits des différents Journaux une collection qui contribuë a en hater le débit (...). », lettre de Tissot à Zimmermann, le 13 juillet 1759. Samuel-Auguste-André-David Tissot, Johann Georg Zimmermann, *Correspondance...*, *op. cit.*, p. 110.

leurs attentes et comblent une lacune²⁵⁶⁴, tels le *Methodus Studii Medici* ou l'*Historia stirpium indigenarum Helvetiae* attendus avec impatience. D'une manière générale, les Français se servent des compétences de Haller qui leur font défaut : c'est ainsi qu'on se réfère à ses recensions d'ouvrages germanophones ou suédois pour les insérer dans les *Mémoires* de l'Académie de Chirurgie.

c- Caractères et fonctions des pôles de savoir helvétiques

Depuis plusieurs décennies, les historiens de la sociabilité des Lumières demandent à ce qu'on intègre dans l'étude des relations franco-germaniques les espaces propices aux rencontres, au premier rang desquels se trouvent la Suisse et l'Alsace²⁵⁶⁵. Or, quand bien même il convient de ne pas le surestimer, le caractère d'Helvétie est effectivement un attribut que les Français confèrent à Haller, en arrière plan de la réception qu'ils font de sa pensée. Précisons qu'ils trouvent bien souvent dans ses écrits les traits suisses qu'ils guettent et présument y trouver.

Etudier une figure comme celle de Haller, incite à poser un regard nuancé sur les régions considérées comme des périphéries. De même qu'en travaillant dans le pôle de recherche et de diffusion du savoir qu'est Göttingen, Haller en renforce l'éclat, son activité comme celle de Bonnet ou de Saussure, de Tissot et de Tronchin, donne également un statut particulier aux cantons helvètes dans le monde des Lumières : l'*Helvétia médiatrix* n'a pas qu'une fonction d'intermédiaire. Investie d'une fonction de modèle, elle attire les voyageurs, et les savants Français et les milieux les plus éclairés prennent en compte sa spécificité. Les liens politiques, linguistiques et culturels entretenus par la France et la Suisse génèrent une perméabilité des cercles intellectuels français et helvètes. Cette perméabilité semble aller croissante dans le siècle comme l'illustre le succès en France de figures savantes, à l'instar de Tronchin ou Tissot, ou l'arrivée au pouvoir de Jacques Necker²⁵⁶⁶. De plus, les traductions de

²⁵⁶⁴ Lettre de Chomel à Haller, le 10 août 1749 : « le traité des vaisseaux que vous nous préparez est une chose bien utile et bien nécessaire, ce que nous avons de vous nous fait attendre avec impatience un aussi bon traité (...). »

Lettre de Carrère à Haller, le 28 juin 1767 : « j'apprends avec plaisir par votre lettre que vous allés faire paraître incessamment un ouvrage sur les plantes de votre pays ; c'est un ouvrage fort utile et dont on ne peut se passer chez nous par le rapport, qui je trouve entre vos plantes et les nôtres ; je tâcherai de me le procurer des qu'il aura paru. »

²⁵⁶⁵ *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse, 1750-1850. Geselligkeit, Vereinwesen und bürgerliche Gesellschaft in Frankreich, Deutschland und der Schweiz, 1750-1850*, Etienne François (dir.), Paris, éditions Recherche sur les Civilisations, 1986.

²⁵⁶⁶ D'origine genevoise, Jacques Necker (1732-1804) s'établit à Paris où il fait fortune en tant que banquier, avant d'être nommé en 1776 directeur du Trésor royal, puis directeur général des Finances l'année suivante. Necker entreprend de moderniser l'organisation économique du royaume en considérant notamment, à l'encontre

Tissot, comme l'envoi de livres par l'intermédiaire de Saussure ou de Bonnet qui attirent son attention sur les productions françaises, témoignent du rôle de la Suisse francophone dans les échanges entre Haller, représentant des espaces germaniques, et la France.

La pensée éclairée suisse ne se situe pas seulement à la périphérie des pôles français et britannique, mais ancrée dans un espace centralisant et redistribuant des flux informatifs, elle émet un savoir spécifique et illustre la diversité des Lumières. En dépit des différences entre la structure et le contenu des Lumières helvètes et françaises, il existe une cohérence autour de notions, de pratiques et de programmes, signes que les supports des dialogues sont aussi importants que les contenus.

S'il arrive que l'on s'interroge sur l'existence et les caractères d'un mouvement des Lumières helvétiques, en abordant les Lumières comme une pratique, et non pas comme un système de pensée et de valeurs, le dialogue entretenu par Haller avec les savants français montre l'intégration des cantons suisses dans le mouvement éclairé européen. Les échanges sur l'inoculation et les épizooties, l'engagement des savants dans les questions diplomatiques et politiques en sont les marques les plus manifestes. D'ailleurs, la projection identitaire nationale n'est pas une pure construction intellectuelle, mais elle repose sur une analyse des infrastructures et de l'administration du pays. Or, c'est justement en observant les divergences entre l'économie, le système agricole ou la politique extérieure de la France et des cantons helvètes, que Haller est amené à vanter les mérites des derniers face à leur impérieux voisin.

Haller partage avec les « gens de culture » français des éléments du discours des Lumières : l'émerveillement face à la nature, la confiance dans les progrès du savoir et le rôle fondamental octroyé à l'éducation. Outre les éléments de pratiques communes, la relation qu'entretient Haller avec la France permet de voir combien les Lumières françaises sont elles-mêmes plurielles. Face à cette diversité, les contacts s'établissent de façon privilégiée entre des groupes homogènes. C'est ainsi que Haller noue des contacts avec des médecins plus qu'avec des membres du clan des philosophes.

d- La complexité de la figure de Haller : les leçons d'une étude de cas

L'un des objectifs fondamentaux de cette étude était de servir l'historiographie hallérienne : donner de la profondeur à la figure de Haller, mieux comprendre les ambiguïtés d'une personnalité célébrée de son vivant en France mais dont la mémoire s'y est

du libéralisme de Turgot, qu'il faut surveiller le commerce. Sa politique d'emprunts creuse le déficit du royaume, il quitte son poste en 1781 mais jouissant d'une grande popularité, il est rappelé en 1788 par Louis XVI qu'il convainc d'appeler les Etats généraux.

progressivement effacée. Pour ce qui touche l'étude de Haller en lui-même, il apparaît que plusieurs identités se conjuguent dans la confrontation des réseaux. Son identité de savant de premier ordre dans la République des Lettres apparaît dans le cadre de ses réseaux allemand, français, anglais ou italien, tandis que ses cercles locaux et régionaux révèlent celle d'un Helvète opposé à la prédominance des philosophes français.

Nous avons abordé la relation entretenue par Haller avec les sphères intellectuelles françaises sous l'angle précis des correspondances, mais la relation est plurielle, féconde, ambivalente et protéiforme selon le type de correspondant. Les échanges entre Haller et la France montrent l'hétérogénéité des formes de discussions et des destinataires, ainsi qu'un jeu de va et vient entre les questions locales, régionales et transnationales. Bien sûr, une lecture uniquement centrée sur le couple que forment la France et les espaces helvétiques est un peu réductrice, mais telle la pièce manquante d'un puzzle, le portrait de cette relation est nécessaire pour compléter le tableau général de la pensée de Haller. Citoyen de la République des Lettres, citoyen helvète, Haller est également un citoyen de Berne, pris dans les querelles de politique internationale²⁵⁶⁷ qui ne sont pas sans influencer le jugement qu'il porte sur ses voisins.

De plus, il est nécessaire de réfléchir aux apports et aux limites d'une analyse de la sociabilité savante reposant sur une étude de cas particulier²⁵⁶⁸. A première vue, l'individu Haller ne se laisse pas facilement généraliser car il possède une méthode de travail et des traits intellectuels singuliers. Il a une pratique traditionnelle de Républicain des Lettres mais en même temps, l'envergure de ses talents en fait un « cas-limite », si bien qu'il est légitime de s'interroger sur les limites de sa représentativité. Sa trajectoire est exceptionnelle mais il est vrai que chaque acteur culturel est à prendre dans sa singularité²⁵⁶⁹. Les tendances d'une époque sont portées par des individualités qui assimilent les pensées antérieures, en fonction de leurs propres expériences, voyages, carrières et convictions religieuses, donnant lieu à une pensée particulière, même si elle s'inscrit dans les grandes lignes du temps.

²⁵⁶⁷ « Plaignés au reste mon étoile. Le parti Antigallican m'a exclu parce qu'il me croyait François. Le parti François jette feu et flamme, parce qu'il me croit Antigallican. Hélas, je ne suis que citoyen. », lettre de Haller à Bonnet, le 18 décembre 1768. *The correspondence...*, op. cit., p. 788.

²⁵⁶⁸ Fernand Braudel, *Les ambitions de l'histoire*, éd. établie et présentée par Roselyne de Ayala et Paule Braudel, Paris, éditions de Fallois, 1997, p. 135 : « (...) toutes les aventures individuelles se fondent dans une réalité plus complexe, celle du social, une réalité "entrecroisée", comme dit la sociologie. Le problème ne consiste pas à nier l'individuel sous prétexte qu'il est frappé de contingences, mais bien à le dépasser, à le distinguer des forces différentes de lui (...) ».

²⁵⁶⁹ Maurice Agulhon, « Introduction. La sociabilité est-elle objet d'histoire ? », *Sociabilité et société bourgeoise en France...*, op. cit., p. 18. Il est possible d'étendre l'idée de M. Agulhon selon laquelle toute rencontre sociale est la rencontre entre des traits de caractère singuliers et des codes de comportements intériorisés.

Certes, la relation entretenue par Haller avec la France porte les marques de variables individuelles, elle est pourtant aussi révélatrice de tendances largement partagées. Ses relations avec les savants français permettent de vérifier une nouvelle fois la complémentarité des échanges intellectuels qui fonctionnent selon l'inégalité et la réciprocité : la place qu'occupent Thiery, Housset ou Rast de Maupas dans le réseau français de Haller confirme ce que L. Brockliss a énoncé à propos de l'Avignonnais Esprit Calvet, à savoir le rôle essentiel tenu par des médecins peu connus, mais dont le commerce actif avec des hommes d'envergure accélèrent la diffusion des idées. Nous avons vu à l'œuvre le travail, les inclinations et le comportement d'une figure majeure de la République des Lettres. Ses relations avec la France, empreintes de contradictions et d'ambivalence, sont symptomatiques des limites de l'idéal de l'application de la République des Lettres. Il faut dépasser les clichés et les remarques gallophobes qui n'ont jamais empêché Haller de communiquer avec la France. On a vu l'hétérogénéité très marquée des types de relations que l'Helvète entretient avec la scène intellectuelle française : il y a à l'occasion trouvé ses plus belles polémiques, nourritures de l'esprit d'un savant. Les formes de sociabilité variées montrent la permanence de traditions anciennes de la République des Lettres et les mutations de la forme du dialogue. A la transversalité des préoccupations des Lumières, la divergence des réponses relâche les liens et parfois disloque les affinités. Aux préoccupations communes s'oppose la part irréductible du singulier.

Tirer les leçons de notre réflexion implique de replacer la relation entretenue par Haller avec les Français dans un contexte plus large. La ressemblance entre certains propos tenus par Haller, Bonnet, Tissot ou Saussure à l'encontre de la scène intellectuelle française montre que le Bernois n'est pas un cas isolé et qu'il représente bien un groupe de savants suisses. En même temps, sa pensée est originale, tout comme le rôle et l'influence qu'il exerce sur la scène savante helvète et européenne. Porteur d'un vaste savoir pluridisciplinaire, son activité de recenseur lui donne un statut particulier qu'il convient de garder à l'esprit. Si nous avons pu, grâce à l'observation de sa pensée et de ses réactions envers ses contemporains, contribuer à doter le tableau de la représentation des sphères intellectuelles françaises et germano-suisses du XVIII^e siècle d'une nuance supplémentaire, alors notre travail n'aura pas été vain.

Homme d'exception, Haller est médecin, botaniste, homme d'Etat et poète, ce qui l'amène à communiquer avec des cercles variés, intégrés dans des réseaux qui se superposent dans l'Europe des Lumières. Dès lors, plusieurs publics se distinguent, unis par d'étroites

interconnexions : celui des lettrés parisiens et provinciaux, celui des femmes savantes, comme celui des philosophes parisiens. Le cas des rapports de Haller avec la France nous renseigne sur l'hétérogénéité des Lumières françaises et la contiguïté des réseaux savants. Nous avons mené ce travail avec un changement d'échelle permanent : en examinant la relation de Haller avec les Français sur un point précis, puis en la restituant dans l'ensemble de sa pensée. Or, il apparaît que Haller possède à la fois la volonté de s'adresser à un public érudit tout en exprimant l'idée que les discussions entre savants peuvent être édifiantes et intéresser un plus vaste public d'amateurs. La multiplicité des relations de Haller avec les Français montre la complexité du personnage mais en même temps, leur étude est une étape pour comprendre l'unité de sa pensée reposant sur l'idéal de communication et de construction du savoir. La critique de Haller envers la volonté de prédominance des Lumières françaises prend la forme d'une systématisation qui ne doit pas occulter les contacts fructueux établis avec les savants français. L'omniprésence des Lumières françaises et leur résonance à l'échelle européenne agacent et inquiètent Haller. Il serait pourtant maladroit d'ériger des frontières marquées entre le monde des Lumières et les Républicains des Lettres. Plusieurs des correspondants français du Bernois, pensons à Thiery ou à Tressan de la Vergne, témoignent discrètement dans leurs courriers d'une proximité d'opinion avec des auteurs qu'il estime lui-même trop subversifs.

Si l'on prend en compte les débats des Lumières, Haller participe à des discussions transnationales, en conservant les caractéristiques mentales de son milieu et de son enracinement spatial. Ses discussions sur l'inoculation et le sel attestent sa volonté de contribuer au bien universel, bien qu'en même temps, le souci d'éviter la propagation de l'esprit français guide une partie de son comportement. La République des Lettres est l'articulation de plusieurs milieux, chacun d'entre eux étant conditionnés par un contexte régional ou national²⁵⁷⁰. Dans la mesure où nombre d'auteurs des Lumières appartiennent aux cercles de la République des Lettres, les Lumières européennes ne sont ni une addition de mouvements sectorisés, ni une simple diffusion de réactions par rapport à un modèle français. La richesse de leur dialogue semble au contraire fondée sur la mise en commun d'expériences et de considérations portant sur des problèmes locaux.

²⁵⁷⁰ Nicholas Phillipson, « Some Reflections on the Circulation and Appropriation of Ideas in the Scottish Enlightenment », dans *Kultur der Kommunikation...*, *op. cit.*, p. 20-28.

2- Les silences

a- Les contradictions de la structure du réseau français

A l'issue de ce travail, force est de constater que tous les problèmes n'ont pas été élucidés. Il convient en premier lieu d'évoquer les silences dus à la structure asymétrique des sources puisque nous disposons le plus souvent uniquement des réponses adressées à Haller. Certaines de ses réactions ne nous sont donc pas connues : l'on ignore par exemple comment il présente ses travaux à Thiery, ou s'il se justifie auprès de Pennier de Longchamp qui s'étonne de trouver si peu de thèses de l'université de Montpellier dans sa collection de thèses²⁵⁷¹.

Cependant, certains silences font naître une intelligibilité implicite des pratiques du savant ; il en est ainsi des lacunes des réseaux de communication. Il est vrai que l'absence d'échanges directs n'empêche pourtant pas les savants de procéder à une lecture mutuelle de leurs travaux. Ainsi, sans jamais correspondre, l'abbé Rozier et Haller lisent et commentent réciproquement leurs écrits. La structure de son réseau épistolaire pose toutefois une interrogation majeure : alors que Haller est une personnalité de premier plan des cercles intellectuels germaniques, comment expliquer qu'il ne corresponde pas davantage avec des hommes au statut équivalent en France ? Ces lacunes font apparaître le rôle fondamental d'intermédiaires de second rang dans les processus d'échanges. L'organisation hiérarchisée de la communauté savante sous-tend une complémentarité des services. Fort probablement, alors que les lettrés français espèrent que leur relation avec Haller contribuera à accroître leur réputation et leur capital relationnel, le Bernois attend principalement de ses interlocuteurs qu'ils facilitent la diffusion de ses travaux et qu'ils l'informent de l'actualité scientifique de leur pays.

Malgré tout, les interstices des réseaux de communication n'ont pu toujours être explicités. Il est ainsi pour le moins surprenant que dans sa correspondance Buffon ne fasse guère allusion à Haller, traducteur et préfacier de son *Histoire naturelle*.

²⁵⁷¹ Lettre de Pennier de Longchamp à Haller, le 26 avril 1767 : « J'ai été surpris de n'avoir pas trouvé dans vos Collections de Theses un plus grand nombre de celles de l'université de montpellier, vous vous proposés peut-etre dans (sic.) faire un recueil a part je pourrais dans ce cas vous en fournir plusieurs. »

b- Le champ des contenus

Par ailleurs, cette étude n'a pu épuiser le champ des contenus qui forment la trame des échanges entre Haller et ses confrères français. Sans doute, n'avons-nous pas assez traité de la teneur exacte du jugement du savant sur l'*Encyclopédie* ou de l'influence de la physiologie hallérienne dans l'œuvre de Diderot. Les cadres de ce travail ne nous le permettaient pas et nous avons préféré orienter notre réflexion sur l'organisation de la communication savante, qui nous semblait plus représentative de la pensée de Haller et de ses modes de discussion avec les cercles français. Le contenu des lettres et les sources consultées ont dégagé une logique interne de l'étude qui a quelque peu modifié le postulat de départ. Conformément à ce que nous avons annoncé dans l'introduction, notre intelligibilité de la relation de Haller avec les Français a donc été régie par les données forcément partielles que nous avons travaillées. Ainsi nous nous sommes appuyés sur les correspondances françaises, les périodiques savants et les collections de thèses plutôt que sur les ouvrages scientifiques proprement dits.

c- Mise en perspective avec d'autres réseaux étrangers

Notre incursion dans les réseaux italiens et anglais a été également trop rapide. Il faudrait confirmer ce que nous n'avons fait qu'entrevoir et établir une carte des échanges triangulaires, faisant intervenir en particulier l'Angleterre puisque l'influence de la science anglaise sur la médecine française est très féconde²⁵⁷². Notons toutefois que certaines correspondances consultées, comme celle de Pringle et Haller, n'évoquent que rarement la France. Le sujet n'est à l'évidence pas clos : bien que nous nous soyons efforcés de prendre en compte les échos entre les correspondances - un rapide sondage permet de voir que Haller informe régulièrement Johannes Gessner des nouveautés qui lui parviennent de Paris et même des nouvelles d'Espagne dont Thierry lui fait part - il faudrait élargir notre étude et examiner davantage les ramifications du réseau français du Bernois avec d'autres réseaux. Il serait souhaitable de croiser les conclusions de ce que nous a appris cette analyse à l'échelle du singulier avec d'autres cas : mêler l'étude qualitative de cas et les méthodes sérielles de l'histoire quantitative est une méthode très enrichissante pour l'appréhension des réseaux savants²⁵⁷³.

²⁵⁷² L. Brockliss and Jones Colin, *The medical world...*, *op. cit.*, p. 418.

²⁵⁷³ Hans-Jürgen Lüsebrink und Rolf Reichardt, « Kulturtransfer im Epochenbruch. Fragestellungen, methodische Konzepte, Forschungsperspektiven », dans Hans-Jürgen Lüsebrink und Rolf Reichardt (Hrsg.),

D'ailleurs, eu égard à la diversité des espaces germaniques et helvétiques, il serait instructif de considérer l'activité médiatrice de Haller avec la France, non sous l'angle bipolaire qui fut souvent le nôtre, mais sous celui d'un transfert triangulaire et différencié. L'étude de la circulation des idées entre les espaces de l'Allemagne, de la Suisse et de la France participerait à l'exploration de la singularité d'un acteur tel que Haller. Les limites de notre travail ne nous ont toutefois pas permis de développer cette question. Elle nécessiterait pourtant une analyse d'autant plus minutieuse que nous avons pu constater que les Français confondent parfois sous un même vocable les identités helvète et allemande.

3- Perspectives

En définitive, notre projet initial s'est révélé très ambitieux, dégagant par conséquent de nombreuses pistes de recherche.

a- La diffusion des ouvrages de Haller et le marché du livre

Puisque les aléas de la correspondance et des envois de paquet constituent un thème récurrent de la correspondance²⁵⁷⁴, un travail approfondi peut être envisagé pour restituer les routes des échanges, en établissant une prosopographie des porteurs de lettres et de paquets. Une lecture croisée des correspondances, qui ne tiendrait pas uniquement en compte les missives françaises²⁵⁷⁵, et des annonces de livres nouveaux publiées dans les périodiques français permettrait de reconstituer plus systématiquement que nous n'avons eu la latitude de le faire, le réseau de distribution des ouvrages de Haller en France. En effet, les annonces de parutions de livres étrangers s'accompagnent des noms de libraires qui les distribuent principalement à Paris mais également en province. On y identifierait les noms et le rôle des libraires²⁵⁷⁶ qui favorisent la circulation et la pénétration des livres étrangers.

Parmi les chantiers encore à creuser, nous proposons la constitution d'une base de données reprenant les intermédiaires et les objets échangés. On saurait avec plus de précision comment Haller s'informe des nouvelles parutions françaises et les raisons qui l'incitent à lire

Kulturtransfer im Epochenumbruch..., op. cit., p. 8-26, p. 17.

²⁵⁷⁴ Lettre de Haller à Rast de Maupas, le 14 février 1777 : « J'ai bien de la peine à me procurer les nouvelles de France ; nos libraires n'y trafiquent pas... ». *Correspondance inédite...*, op.cit., p. 28.

²⁵⁷⁵ Lettre de Haller à Caldani, le 25 janvier 1763. *Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani...*, op. cit., p. 129. Haller reçoit les livres de Duverney, dons de Sénac.

²⁵⁷⁶ Les périodiques, comme le *JMCP* ou l'*Année littéraire*, qui annoncent la vente des ouvrages de Haller en France, mentionnent les noms et adresses des libraires qui en font commerce.

certaines ouvrages au détriment d'autres titres²⁵⁷⁷. Une étude attentive des souhaits de lecture exprimés par Haller permettrait de mesurer le temps entre la parution d'un ouvrage à Paris et l'écho qu'il trouve en Suisse. Bien entendu, une comparaison avec le catalogue de sa bibliothèque établi par Maria Teresa Monti serait extrêmement précieuse pour vérifier la réalité des acquisitions.

Il faudrait mener une enquête sur les catalogues des bibliothèques privées fondée sur une analyse sérielle et guidée par des principes sociologiques²⁵⁷⁸. L'inventaire des catalogues des cabinets de lecture, dont le succès croît à partir de 1760 en raison des difficultés économiques de l'activité de la librairie²⁵⁷⁹, et celui des principales bibliothèques privées permettraient de chercher la présence d'ouvrages de Haller. Les structures matérielles de la diffusion de ses écrits, simplement entrevues ici, devraient constituer une piste de recherche qui compléterait la connaissance des interconnexions des librairies et des marchés du livre français et helvétiques.

b- Audience et fonctions des périodiques savants

Les allusions contenues dans les correspondances permettant d'établir la distribution des périodiques savants, nous aurions souhaité pouvoir mener une enquête spécifique sur ce thème. Il faudrait étudier de façon plus approfondie les prolongements des livres mentionnés dans la correspondance française de Haller avec les jugements énoncés dans les *GGA* ou la *Bibliothèque raisonnée*. Plus généralement, l'analyse du jugement que porte le savant sur la production contemporaine française à partir des *GGA* et des *Bibliothecae* est à poursuivre. Une telle investigation suggère de nouvelles pistes, en particulier celle d'une étude comparative des ouvrages français recensés par Haller sur une année avec ceux recensés par d'autres journaux français, afin de voir si la lecture sélective est la même vue de France et hors de France.

²⁵⁷⁷ A ce sujet, la correspondance qu'il entretient avec Tissot est particulièrement instructive.

²⁵⁷⁸ Jean-Louis et Maria Flandrin, « la circulation du livre dans la société du 18^e siècle », dans F. Furet, *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, La Haye, Mouton & Co, 1970, volume 2, p. 39-72. Il convient de s'interroger sur le moment et les motivations qui président à l'acquisition d'un livre.

²⁵⁷⁹ Béatrice Braud, « La diffusion des dictionnaires au siècle des Lumières : les cabinets de lecture (1764-1789) », dans *L'Europe et le livre. Réseaux et pratiques du négoce de librairie XVI^e-XIX siècles*, sous la direction de Frédéric Barbier, Sabine Juratic et Dominique Varry, Paris, Klincksieck, 1996, p. 209-226.

c- Réception immédiate et acculturation différée de la pensée de Haller

Nous espérons que ce travail aura ouvert des perspectives à plusieurs échelles tant pour la compréhension de la pensée de Haller et de sa pratique d'homme de science, que pour la compréhension du monde savant français tel qu'il est perçu de l'étranger. Pour mesurer la place de Haller dans les emprunts faits à la littérature helvète par les intellectuels français, il conviendrait d'approfondir la lecture des sources à l'aide de maîtres mots des écrits du Bernois, tels la sensibilité, la nature ou la vertu.

En ce qui concerne les curiosités partagées, nous avons concentré notre attention sur l'inoculation, le statut de l'expérience et les salines, mais plusieurs champs de recherche impliquant la relation entre Haller et la France restent à approfondir : le rôle de l'éducation, la relation aux institutions politiques, l'économie, l'art vétérinaire et les épizooties. Un travail spécifique sur le champ de la botanique serait profitable tant à la recherche sur Haller que sur celle de ce corps de savoirs. La correspondance fourmille d'allusions aux travaux de botanistes français²⁵⁸⁰ et elle s'accompagne d'échanges matériels de plantes qu'il faudrait recenser pour mesurer le traitement qu'en fait Haller dans ses publications²⁵⁸¹.

De même, les travaux de Haller ont des répercussions sur la naissance de la médecine moderne : ses confrères reconnaissent l'universalité de son savoir et sa contribution à l'affermissement de la science médicale²⁵⁸². Le décalage temporel implique de travailler plus profondément l'influence du physiologiste sur la méthode de la génération médicale postérieure, et ce d'autant plus que leurs réflexions sur son œuvre servent à la fois la genèse et le développement de l'histoire de la médecine.

Ainsi, la tâche que nous nous étions fixée a révélé un enchaînement de perspectives, et la conscience des enjeux qu'entraînent ces nouveaux travaux fait à nouveau résonner l'écho des mots de Lucien Febvre : « L'historien n'est pas celui qui sait, il est celui qui cherche²⁵⁸³. »

²⁵⁸⁰ En écrivant par exemple à Tissot que « M de S[auvages] n'est point botaniste du tout. », Haller condamne sûrement la volonté du Montpelliérain de diffuser en France le système de Linné concurrent de sa propre méthode de classification. Lettre de Haller à Tissot, le 12 mars 1762. *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot...*, op. cit., p. 137.

²⁵⁸¹ Pour une étude récente intégrant cette problématique, on se reportera à : *Wissen im Netz. Botanik und Pflanzentransfer in europäischen Korrespondenznetzen des 18. Jahrhunderts*, herausgegeben von Regina Dauser et al., Berlin, Akademie Verlag, 2008 (*Colloquia Augustana*, Band 24).

²⁵⁸² Lettre de Lassone à Haller, le 12 octobre 1777 : « vous démontrez bien que la médecine est la première des sciences, quand elle est ainsi présentée dans son universalité. »

²⁵⁸³ L. Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la Religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942.

SOURCES ET TRAVAUX

i. Sources

1- Sources manuscrites

a- Archives de l'Académie nationale de Médecine

Recueil de lettres autographes et de mémoires, provenant de l'Académie royale de Chirurgie (1722-1783). Lettres de Haller, Ms 41, Fol. 25, 61, 62.

b- Bibliothèque de l'Institut de France

Papiers littéraires et académiques, Mss 855 :

- « Eloge de Mr de Haller », Mss 855, Fol. 106.
- « Eloge de M. de Haller », verso (de la main d'un copiste ou secrétaire, avec de nombreuses corrections et annotations autographes de Condorcet), Mss 855, Fol. 107-119.
- Notes autographes de Condorcet pour l'éloge de Haller, Mss 855, Fol. 120-122.

D'Alembert, « Notice des éloges de M^{rs} Malouin et Haller lus par M^r le Marquis de Condorcet, à la rentrée de l'Académie des Sciences, le 14 novembre 1778. », Mss 1786, Fol. 43-104.

f- Bibliothèque municipale de La Rochelle

Recueil de lettres de René-Antoine Ferchault de Réaumur, Ms 664 :
- Lettre de Haller au même, le 27 novembre 1753, Ms 664, Fol. 150.

c- Bibliothèque municipale de Rouen

Catalogue Le Cat (Dr). Vente 19 avril 1773, N-m-m-79.

d- Bibliothèque nationale de France. Département des Manuscrits

Papiers de Camille Falconet (1671-1762). *Dissertations qui sont dans les collections qu'a faites M. Haller, dans d'autres et dans celles que j'ai fait relier ensemble*, NAF 22096, f. 257.

e- Burgerbibliothek de Berne

La Burgerbibliothek de Berne conserve l'essentiel des lettres adressées à Haller. Nous y avons donc consulté la majeure partie des courriers provenant de ses correspondants français mentionnés dans ce travail.

Papiers d'Albrecht von Haller, Nachlass Albrecht von Haller.

2- Sources imprimées

a- Œuvres de Haller

La liste suivante des travaux de Haller est loin d'être exhaustive. Nous avons retenu les textes en rapport avec notre sujet. Pour des informations complémentaires, nous renvoyons au travail le plus complet à ce jour : Bibliographia Halleriana. Verzeichnis der Schriften von und über Albrecht von Haller, herausgegeben von Hubert Steinke und Claudia Profos, unter Mitarbeit von Pia Burkhalter, Basel, Schwabe, 2004.

Albrecht Hallers Tagebücher seiner Reisen nach Deutschland, Holland und England 1723-1727, hrsg. von Erich Hintzsche, neue verbesserte und vermehrte Aufl. mit Anmerkungen, Bern; Stuttgart; Wien, Hans Huber, 1971.

« Albert v. Haller ... Opera minora emendata », *Le Journal des Sçavans*, septembre 1768, p. 659-666 ; novembre 1768, p. 794-798 ; janvier 1769, p. 16-21.

Alfred, König der Angel-Sachsen, Göttingen und Bern, bey Abraham Vandenhoecks seel. Witwe und Emanuel Haller, 1773.

Alfred, Roi des Anglo-Saxons, par le Baron de Haller, trad. de l'allemand [par C.P.], Lausanne, chez la Société typographique, 1775.

Allgemeine Historie der Natur nach allen ihren besondern Theilen abgehandelt, nebst einer Beschreibung der Naturalienkammer Seiner Majestät des Königes von Frankreich, von Georges Louis Leclerc de Buffon und Louis Jean Marie Daubenton, mit einer Vorrede von Herrn Doctor Albrecht von Haller, zwei Theile, Hamburg und Leipzig, bey Georg Christian Grund und Adam Heinrich Holle, 1750-1752.

Bibliotheca anatomica qua scripta ad anatomen et physiologiam facientia a rerum initiis recensentur, auctore Alberto von Haller, 2 vol., Tiguri: apud Orell, Gessner, Fuessli et Socc., 1774-1777.

Bibliotheca botanica qua scripta ad rem herbariam facientia a rerum initiis recensentur, auctore Alberto von Haller, 2 vol., Tiguri: apud Orell, Gessner, Fuessli, et Socc., 1771-1772.

Bibliotheca chirurgica qua scripta ad artem chirurgicam facientia a rerum initiis recensentur, auctore Alberto von Haller, 2 vol., Bernae: apud Em. Haller ; Basileae, apud Joh. Schweighauser, 1774-1775.

Bibliotheca medicinae practicae qua scripta ad partem medicinae practicae facientia a rerum initiis recensentur, auctore Alberto von Haller, 4 vol., Bernae: apud Em. Haller ; Basileae: apud Joh. Schweighauser, 1776-1788.

Briefe des Hrn. von Voltaire mit den Antworten, dans *Sammlung kleiner Hallerischer Schriften*, dritter Band, Bern, im Verlag Emanuel Hallers, 1772, p. 353-373.

Briefe über die wichtigsten Wahrheiten der Offenbarung, zum Druke befördert durch den Hrsg. der Geschichte Usongs, Bern, in Verlag der neuen Buchhandlung, 1772.

Briefe über einige Einwürfe nochlebender Freygeister wider die Offenbarung, 3 Bände, Bern, bey der typographischen Gesellschaft, 1775-1777.

Briefe über einige noch lebenden Freygeister: Einwürfe wider die Offenbarung, 3 Bände, Bern, bey der Typographischen Gesellschaft, 1778.

Collection des theses medico-chirurgicales, sur les points les plus importants de la chirurgie théorique et pratique, recueillies et publiées par M. le Baron de Haller et rédigées en françois par M***, 5 vol., Paris, Vincent, 1757-1760 [Haller suppose que le traducteur est A.-T. Vandermonde tandis que le catalogue de la BNF attribue cet ouvrage à H.-J. Macquart].

Commentarius de formatione cordis in ovo incubato, edizione critica a cura di Maria Teresa Monti, Basel, Schwabe & Co, 2000.

« De partibus corporis humani sensilibus et irritabilibus », dans *Commentarii Societatis regiae scientiarum gottingensis*, t. 2 ad annum 1752, Gottingae: apud Viduam Abrami Vandenheockii, 1753, p. 114-158.

Description courte et abrégée des salines du gouvernement d'Aigle. Mise au jour par ordre souverain, traduite en français par feu M. de Leuze, Yverdon, Imprimerie de la Société Littéraire et Typographique, 1776.

Deux mémoires sur la formation des os, fondés sur des expériences, Lausanne, Marc-Michel Bousquet & Comp., 1758 [Dédicace à Tressan de la Vergne].

Deux mémoires sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée, fondés sur des expériences faites sur des animaux,... trad. par Mr. Tissot, Lausanne, MM. Bousquet, 1756.

Discours sur l'irréligion, où l'on examine ses principes & ses suites funestes : opposés aux principes et aux heureux efets du Christianisme, par Mr. le Baron de Haller, trad. de l'allemand par Mr. Seigneux de Correvon, Neufchâtel, Sinnet, 1755.

Disputationes ad morborum historiam et curationem facientes, quas collegit, edidit et recensuit Albertus Hallerus, 7 vol., Lausannae, sumptibus Marci-Michael. Bousquet & Socior., [puis] sumptibus Sigismundi d'Arnay, 1757-1760.

Disputationum anatomicarum selectarum, collegit, edidit, praefatus est Albertus Haller, 7 vol., Gottingae: apud Abram Vandenhoeck, acad. typogr., 1746-1752.

Disputationes chirurgae selectae, collegit, edidit, praefatus est Albertus Hallerus, 5 vol., Lausannae, sumptibus Marci-Michael. Bousquet & Socior., 1755-1756 [L'œuvre est dédiée à l'Académie Royale de Chirurgie de Paris].

Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux, par M. de Haller, trad. du Latin par M. Tissot, Lausanne, Marc-Michel Bousquet, 1755.

Elémens de physiologie, de M. Alb. de Haller, traduction nouvelle du Latin en François, par M. Bordenave, Paris, Guillyn, 1769.

Elémens de physiologie, ou Traité de la structure et des usages des différentes parties du corps humain, traduit du latin de M. Haller, Paris, Prault Fils, 1752 [Le traducteur est Pierre Tarin].

Elémens de physiologie, ou, Traité de la structure et des usages des différentes parties du corps, traduit du latin de M. Haller, Paris, Guillyn, 1761 [Le traducteur est Pierre Tarin].

Elementa physiologiae corporis humani, 8 vol., Lausanne, Marc-Michel Bousquet, Sigismond d'Arnay, François Grasset, [puis] Berne, Société Typographique, 1757-1766.

Enumeratio methodica stirpium Helvetiae indigenarum, Gottingae: ex officina academica Abrami Vandenhoeck, 1742.

Erster Umriß der Geschäfte des Körperlichen Lebens für die Vorlesungen eingerichtet, Berlin, Haube und Spener, 1770.

Fabius und Cato: ein Stück der römischen Geschichte, Bern und Göttingen, bey Emanuel Haller und Vandenhoecks sel. Witwe, 1774.

Fabius et Caton: fragment de l'histoire romaine, par Albert de Haller, trad. de l'allemand par F[riedrich] L[udwig] König, Lausanne, chez Jules Henri Pott & Comp., 1782.

Hermanni Boerhaave... Methodus Studii Medici, emaculata & accessionibus locupletata ab Alberto ab Haller, Amsterdam, Jacob et Wetstein, 1751.

Hermanni Boerhaave... Praelectiones academicae in proprias institutiones rei medicae, edidit et notas addidit Albertus Haller, 7 vol., Gottingae, apud Abram Vandenhoeck, acad. typogr., 1739-1744.

« Hermanni Boerhaave, Viri Summi suiue Praeceptoris, Methodus Studii Medici », *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, pour les mois de juillet, août, septembre 1751, tome 47, Amsterdam, chez J. Wetstein, partie 1, p. 121-134.

« Histoire naturelle, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome I », *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, pour les mois d'octobre, novembre

& décembre 1750, tome 45, partie 2, p. 244-263.

« Histoire naturelle, générale & particulière, avec la Description du Cabinet du Roi. Tome II », *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, pour les mois de janvier, février & mars 1751, tome 46, partie 1, p. 66-88.

Historia naturalis ranarum nostratium, in qua omnes earum proprietates, praesertim quae ad generationem ipsarum pertinent, fusius enarrantur, cum praefatione illustris viri Alberti v. Haller, edidit accuratisque iconibus ornavit Augustus Iohannes Roesel von Rosenhof, Norimbergae : typis Johannis Josephi Fleischmanni, 1758.

Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata, Alberti v. Haller, 3 vol., Bernae: sumptibus Societatis typographicae, 1768.

Icones anatomicae quibus praecipuae aliquae partes corporis humani delineatae proponuntur & arteriarum potissimum historia continetur, auctore Alberto de Haller, Gottingae: apud viduam B. Abrami Vandenhoeckii, 1756 [plusieurs gravures sont reproduites dans l'article « Anatomie » publié par Pierre Tarin dans le premier tome de l'*Encyclopédie* (1751)].

Instruction utile et nécessaire sur les moyens de se préserver de la fièvre-maligne qui règne, et de la guérir le plus sûrement..., en date du 28 mars 1765, Berne, Imprimerie de LL.EE., 1765.

La génération, ou exposition des phénomènes relatifs à cette fonction naturelle : de leur mécanisme, de leurs causes respectives, & des effets immédiats qui en résultent, trad. de la Physiologie de M. de Haller ; augmentée de quelques notes & d'une dissertation sur l'origine des eaux de l'amnios, 2 vol., Paris, Des Ventes de la Doué, 1774 [Le traducteur est Guillaume-Louis Piet].

« Les Alpes », *Mercure de France*, 1752, tome 52, mars 1752, p. 84-108.

Les Alpes: poème, de M. Haller; trad. en prose françoise par M. de T[scharner], Lyon, [s. n.], 1749.

Lettres de feu: Mr. de Haller contre M. de Voltaire, traduit de l'allemand par F. L. Koenig, tome I, Berne, Nouvelle Société Typographique ; Lausanne, Société Typographique, 1780.

« Lettre de l'auteur d'un extrait d'un ouvrage de Mr. Senac, inséré dans ce journal T. XLIII. p. 324 à l'auteur de l'extrait du Journal des Sçavans T. CLIV. p. 129 de l'édition de Hollande », *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, 1750, tome 45, partie 2, p. 457-465.

« Lettre de l'auteur d'un extrait de la Bibliothèque Raisonnée attaqué dans la Bibliothèque Britannique de Juillet, Août & Septembre 1747, adressée à M Wetstein editeur du premier de ces journaux », *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, 1748, tome 40, partie 1, p. 205-226.

« Lettre de M. Haller... à Messieurs les auteurs du Journal des Sçavans », *Le Journal des*

Sçavans, Paris, G.-F. Quillan, 1749, p. 300-301.

Lettres sur les vérités les plus importantes de la révélation, trad. de l'allemand de M. de Haller, [par Gabriel Seigneux de Correvon], Yverdon, 1772.

Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal, 4 vol., Lausanne, Bousquet ; Paris, Durand ; [puis] Lausanne, Sigismond d'Arnay, 1756-1760 [le premier tome est dédié à M. de Réaumur et le quatrième à l'Académie Royale des Sciences].

Mémoire sur la sensibilité; Mémoire sur l'irritabilité; Réponse à quelques objections, Paris, G. Masson, 1892.

« Mémoire sur les yeux de quelques poissons », *Histoire de l'Académie royale des Sciences, avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie*, année 1762, Paris, Imprimerie Royale, 1764, p. 76-100.

« Mémoire sur l'évaporation de l'eau salée », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie*, année 1764, Paris, Imprimerie Royale, 1767, p. 25-31.

« Mémoire sur une grossesse singulière », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie*, année 1773, Paris, Imprimerie Royale, 1777, p. 25-32.

« Mémoire sur une maladie épidémique arrivée dans le Canton de Berne en 1762 », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie*, année 1763, Paris, Imprimerie Royale, 1766, p. 167-171.

« Observations anatomiques », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie*, année 1753, Paris, Imprimerie Royale, 1757, p. 134-136.

« Observation d'une nouvelle membrane, qui ferme la prunelle de l'œil du fœtus », *Le Nouveau magasin françois ou Bibliothèque instructive et amusante*, Seconde édition, Londres, François Changuion etc., 1750, janvier 1750, p. 17-20.

« Observation d'une nouvelle membrane, qui ferme la prunelle de l'œil du fœtus », par M. Haller, dans *Collection d'observations sur l'anatomie, la chirurgie et la médecine pratique : extraites principalement des ouvrages étrangers*, par Jean-François Simon, Paris, Didot le jeune, 1762, vol. 3, n°2, p. 9-15.

« Observations sur les ossifications contre nature », *Le nouveau magasin françois ou Bibliothèque instructive et amusante*. Seconde édition, Londres, François Changuion etc., 1750, mars 1750, p. 112-114.

Opera minora emendata, aucta et renovata, Alberti v. Haller, 3 vol., Lausannae: sumptibus Francisci Grasset et Socior., 1763-1768.

Pensées extraites du journal de Albert Haller, traduites de l'allemand, avec une notice sur sa vie, Paris, J.-J. Risler, 1836.

Poésies choisies, traduites en prose par M. de T[scharner], Gottingue, A. Vandenhoeck, 1750.

Poésies de Monsieur de Haller, traduites de l'allemand, Zürich, Heidegger & Compagnie, 1752.

Primae lineae physiologiae in usum praelectionum academicarum, Alberti Haller, Gottingae: apud A. Vandenhoeck, acad. typogr., 1747.

Prüfung der Secte die an allem zweifelt [von Johann Heinrich Samuel Formey]; mit einer Vorrede des Herrn von Haller, Göttingen: verlegt Abram Vandenoecks seel. Wittwe, 1755.

« Recherches critiques et historiques sur l'origine, sur les divers états, & sur les progrès de la chirurgie en France. A Paris chez Osmont 1744 », *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, 1746, tome 37, partie 2, p. 413-441.

Réflexions sur le système de la génération de M. de Buffon, traduction d'une préface allemande de M. de Haller, qui doit être mise à la tête du second vol. de la trad. allemande de l'ouvrage de M. de Buffon, Genève, Barillot et fils ; Paris, Desaint & Saillant, 1751.

« Réponse de M. le Baron de Haller à la Lettre de M. Daviel, insérée dans le *Mercur de France* du mois de Janvier II. vol. page 146 », *Mercur de France*, février 1762, p. 145-148.

« Splanchnologie, ou l'Anatomie des viscères, avec des Figures originales tirées d'après les Cadavres, suivie d'une Dissertation sur l'origine de la Chirurgie, par René Croissant de Garengot », *Bibliothèque Raisonnée*, octobre, novembre et décembre 1743, tome 31, partie 2, p. 269-293.

Sur la formation du coeur dans le poulet, sur l'oeil, sur la structure du jaune &c., par Mr. de Haller, 2 vol., Lausanne, Marc-Michel Bousquet & Comp., 1758.

Tagebuch seiner Beobachtungen über Schriftsteller und über sich selbst, 2 Bände, Bern, in der Hallerschen Buchhandlung, 1787.

Tagebuch seiner Studienreise nach London, Paris, Straßburg und Basel, 1727-1728, zweite, verbesserte und vermehrte Auflage mit Anmerkungen von Erich Hintzsche, Bern und Stuttgart, Verlag Hans Huber, 1968.

« Traité de la structure du coeur, de son action & de ses maladies, par Mr. Senac... A Paris chez Vincent 1749 », *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, 1749, tome 43, partie 2, p. 323-343.

Usong. Eine morgenländische Geschichte in vier Büchern. Durch den Verfasser des Versuches Schweizerischer Gedichte, Bern, Verlag der neuen Buchhandlung, 1771.

Usona: histoire orientale, traduit de l'allemand par M. S[eigneux] de C[orrevon], Lausanne, F. Grasset, 1772.

Versuch Schweizerischer Gedichten, Bern: bey Niclaus Emanuel Haller, 1732.

Von den empfindlichen und reizbaren Teilen des menschlichen Körpers, deutsch herausgegeben und eingeleitet von Karl Sudhoff, Leipzig, Verlag Johann Ambrosius Barth, 1922.

Vorlesungen über die gerichtliche Arzneiwissenschaft, 3 Bände, Bern, bey der neuen typographischen Gesellschaft, 1782-1784.

Vorwort zu A. J. Roesel von Rosenhof, Natürliche Historie der Frösche hiesigen Landes, Nürnberg, 1758.

b- Correspondances

Albrecht von Haller - Giambattista Morgagni, Briefwechsel 1745-1768, herausgegeben von E. Hintzsche, Bern ; Stuttgart, Hans Huber, 1964.

Albrecht von Haller - Ignazio Somis, Briefwechsel 1754-1777, herausgegeben von E. Hintzsche, Bern ; Stuttgart, Hans Huber, 1965.

Albrecht von Haller - Marc Antonio Caldani, Briefwechsel 1756-1776, herausgegeben und erläutert von Erich Hintzsche, Bern ; Stuttgart, Hans Huber, 1966.

Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot 1754-1777, herausgegeben von Erich Hintzsche, Bern ; Stuttgart ; Wien, Hans Huber, 1977.

Albrecht von Hallers Briefe an Johannes Gesner (1728-1777), herausgegeben, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen von Henry E. Sigerist, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1923.

« Briefe Albrecht Hallers an den Nationalökonom Jean Herrenschild », mitgeteilt von H[einrich] Türlin, *Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern*, 1922, vol. 26, p. 107-123.

Briefe von J. G. von Zimmermann, Wieland und A. von Haller an Vincenz Bernhard von Tschanner, herausgegeben von Dr. Richard Hamel, Rostock, Wilh. Werther's Verlag, 1881.

Briefwechsel zwischen Albrecht von Haller und Eberhard Friedrich von Gemmingen, nebst dem Briefwechsel zwischen Gemmingen und Bodmer: aus Ludwig Hirzels Nachlass, herausgegeben von Hermann Fischer, Tübingen, Litterarischer Verein in Stuttgart, 1899.

« Charlotte-Sophie Bentinck et Albrecht von Haller : leur correspondance inédite (1745–1768) », édité par André Geuts, Jan Heslen et Ad Poullisse, dans *Lias: sources et documents relating to the early modern history of ideas*, 1979, vol. 6/2, p. 237-326.

Correspondance inédite de Albert de Haller, Barthez, Tronchin, Tissot, avec le Dr Rast, de Lyon. Quelques détails biographiques sur Dr le Rast publiés par le Dr Vernay, Lyon, Imprimerie d'Aimé Vingtrinier, 1856.

DOUGHERTY, Frank W., *Christian Gottlob Heyne's correspondence with Albrecht and Gottlieb von Haller*, Göttingen, Norbert Klatt, 1997.

Einiger gelehrter Freunde deutsche Briefe an den Herrn von Haller: erstes Hundert von 1725 bis 1751, Bern, bey der typographischen Gesellschaft, 1777.

Epistolarum ab eruditis viris ad Alb. Hallerum scriptarum. Pars 1, latinae, 6 vol., Bernae suptibus Societatis typographicae, 1773-1775.

HUARD, Pierre, IMBAULT-HUART, Marie-José, « Trois lettres de René Tenon à Albert de Haller (1708-1777) », *Histoire des sciences médicales*, 1978, tome 12, p. 397- 407.

John Pringle's correspondence with Albrecht von Haller, edited by Otto Sonntag, Basel, Schwabe & CO AG Verlag, 1999.

MACCABEZ, Eugène, « Lettres de F.B. de Félice à Alb. de Haller : correspondance inédite », dans *F.B. de Felice (1723-1789) et son Encyclopédie (Yverdon 1770-1789), d'après des documents inédits*, Bâle, E. Birkhäuser, 1903, p. 151-181.

Maupertuis et ses correspondants : lettres inédites du Grand Frédéric, du Prince Henri de Prusse, de Labeaumelle, du Président Hénault, du comte de Tressan, d'Euler, de Kaestner, de Koenig, de Haller, de Condillac, de l'Abbé d'Olivet, du Maréchal d'Ecosse, etc., [publiées et présentées par] Achille Le Sueur, Montreuil-sur-Mer, Impr. Notre-Dame des Prés, 1896 [pour la correspondance entre Haller et Maupertuis, voir p. 180-203].

Schreiben des Hrn. v. Haller an den Herrn von Maupertuis wegen einer Schrift des Herrn Ofrai de la Metrie, nebst einer Antwort des Herrn von Maupertuis, 1751, dans *Sammlung kleiner Hallerischer Schriften*, Bern: bey Emanuel Haller, 1756, p. 367-390.

The correspondence between Albrecht von Haller and Charles Bonnet, edited by Otto Sonntag, Bern ; Stuttgart ; Vienna, Hans Huber Publishers, 1983.

The correspondence between Albrecht von Haller and Horace - Bénédict de Saussure, edited by Otto Sonntag, Bern ; Stuttgart ; Toronto, Hans Huber Publishers, 1990.

c- Œuvres des contemporains de Haller

BALLIERE DELAISMENT, M., *Eloge de M. Le Cat*, Rouen, impr. Laurent Dumesnil, 1769.

BERNOULLI, Daniel, « Essai d'une nouvelle analyse de la mortalité causée par la petite Vérole, & des avantages de l'Inoculation pour la prévenir », *Histoire de l'Académie royale des Sciences, avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie*,

année 1760, Paris, Imprimerie Royale, 1766, p. 1-45.

BORDEU, Théophile, *Recherches sur l'histoire de la médecine*, Paris, G. Masson, 1882 (réédition).

Catalogue de la Bibliothèque de feu M. Falconet, tome II, Paris, Barrois, 1763.

Catalogue de la bibliothèque scientifique de MM. de Jussieu, Paris, Henri Labitte Libraire, 1857.

Collection de différentes pieces concernant la Chirurgie, l'Anatomie, & la Médecine pratique, extraites principalement des Ouvrages étrangers, par Jean-François Simon, 3 tomes en 2 vol., Paris, chez Le Breton, [puis] P.-F. Didot le jeune, 1761-1762.

CONDILLAC, Etienne Bonnot de, *Traité des animaux*, présenté et annoté par Michel Malherbe, Paris, Vrin, 2004.

CONDORCET, Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat de, *Arithmétique politique. Textes rares ou inédits (1767-1789)*, édition critique commentée par Bernard Bru et Pierre Crépel, Institut national d'études démographiques, Paris, P.U.F., 1994.

- « Eloge de Franklin », *Œuvres de Condorcet*, publiées par A. Condorcet O'Connor et M. F. Arago, Paris, Firmin Didot Frères, 1847, p. 372-423.

- « Éloge de M. de Haller », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, année 1777, Paris, Imprimerie Royale, 1780, p. 127-154.

- « Eloge de M. de Haller », *Œuvres de Condorcet*, publiés par A. Condorcet O'Connor et M. F. Arago, tome 2, Paris, F. Didot, 1847, p. 282-320.

Correspondance complète de J.-J. Rousseau, édition critique établie et annotée par R. A. Leigh, Oxford, Voltaire Foundation, 1998.

D'ALEMBERT, Jean Le Rond, dit, « Discours Préliminaire des Éditeurs », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, par une société de gens de lettres ; mis en ordre et publié par M. [Denis] Diderot,... et quant à la partie mathématique, par M. [Jean Le Rond] d'Alembert, Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, tome premier [A-Azème], 1751.

Das Leben des Herrn von Haller, von D. Johann Georg Zimmermann, Zürich, bey Heidegger und Compagnie, 1755.

Dictionnaire anatomique suivi d'une bibliothèque anatomique et physiologique, par M. Tarin, Paris, Briasson, 1753.

Dictionnaire portatif des beaux-arts, ou Abrégé de ce qui concerne l'architecture, la sculpture, la peinture, la gravure, la poésie et la musique..., par M. Lacombe, Paris, vve Estienne et fils et J.-I. Hérissant, 1752.

Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle, par Jacques Christophe Valmont de Bomare, éd. augmentée par l'auteur ; avec plusieurs articles nouveaux & un grand nombre d'additions sur

l'histoire naturelle, la médecine, l'économie domestique & champêtre, les arts & les métiers ; fournis par Mrs Haller, Deleuze, Bourgeois, 12 vol., Yverdon, 1768-1769 [Les articles rédigés par Haller sont répertoriés dans la *Bibliographia Halleriana...*, *op. cit.*, p. 193-194].

DIDEROT, Denis, *Éléments de physiologie*, édition critique avec une introduction et des notes par Jean Mayer, Paris, Librairie Marcel Didier, 1964.

Discours politiques, historiques et critiques sur quelques gouvernements de l'Europe, par M. le comte d'Albon, tome 1, Neufchâtel, Imprimerie de la Société typographique, 1779.

« Doris, par M. de Malomon », *Mercure de France*, février 1759, p. 8-14.

« Du commerce et du luxe. Par Mr. de Haller », *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique; ou Bibliotheque de l'homme-d'état et du citoyen*, Jean-Baptiste-René Robinet, tome XII, Londres, Les libraires associés, 1780, p. 539-563 [Haller est présenté comme l'auteur sans que ceci soit vérifié].

DUFIEU, Jean Ferapie, *Traité de physiologie dans lequel après avoir établi des theses sur le mecanisme de nos fonctions, on donne une explication courte des phénomènes du corps humain*, Lyon, Claude-Marie Jacquenod fils, 1763 [Approbation de Haller].

DUTENS, Louis, *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, tome 1, Paris, Vve Duchesne, 1766.

« Éloge de Haller, lu dans la séance publique du 30 avril 1778 », dans *Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie Royale de Chirurgie de 1750 à 1792*, par Antoine Louis, recueillis et publiés pour la première fois par E.-Fréd. Dubois, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1859, p. 265-281.

« Éloge de M. de Haller, lu le 20 Octobre 1778 », dans *Éloges lus dans les séances publiques de la Société Royale de Médecine*, par M. [Félix] Vicq d'Azyr, A Paris, de l'imprimerie de Philippe-Denys Pierres ..., 1778, p. 19-53.

ELOY, Nicolas François Joseph (éd.), *Dictionnaire historique de la médecine*, 2 vol., Liège et Francfort, J. F. Bassompierre, 1755.

- *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne, ou mémoires disposés en ordre alphabétique pour servir à l'histoire de cette science et à celle des médecins, anatomistes, botanistes, chirurgiens et chymistes de toutes nations*, Mons, H. Hoyois, 1778.

Encyclopédie méthodique, dictionnaire de médecine, éd. F. Vicq d'Azyr puis Moreau de la Sarthe, 13 vol., Paris, Panckoucke, 1787-1796, [puis] Paris, Agasse, 1796-1830.

Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers, par une société de gens de lettre; mis en ordre et publ. par [Denis] Diderot et J. d'Alembert, 17 vol. plus les planches, Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, [puis] Neufchâtel, S. Faulche, 1751-1765.

Encyclopédie ou Dictionnaire, universel raisonné des connoissances humaines, mis en ordre par M. [Fortunato Bartolomeo] de Felice [d'après Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert],

Yverdon, vol. I-XLII, 1770-1775, Supplément vol. I-VI, 1775-1776.

FOUGEROUX DE BONDAROY, Auguste-Denis, *Mémoires sur les os, pour servir de réponse aux objections proposées contre le sentiment de M. Duhamel Du Monceau, rapporté dans les volumes de l'Académie royale des sciences, avec les mémoires de MM. Haller et Bordenave qui ont donné lieu à ce travail*, Paris, H.-L. Guérin et L.-F. Delatour, 1760.

GENLIS, Stéphanie-Félicité Du Crest de, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation : contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes*, 3 vol., Paris, M. Lambert et F. J. Baudouin, 1782.

GILIBERT, Joannis Emmanuel, *Exercitia phytologica, quibus omnes plantae Europaeae, quas vivas invenit in variis herbationibus, seu in Lithuania, Gallia, Alpibus, analysi nova proponuntur, ex typo naturae describuntur*, 2 vol., Lugduni Gallorum, ex typis J. B. Delamollière, 1792.

HOUSSET, Etienne, *Mémoires physiologiques et d'histoire naturelle*, 2 vol., Auxerre, Imprimerie de L. Fournier, 1787.

« Imitation de l'ode à Doris, de Monsieur Haller », *L'Année littéraire*, année 1759, vol. VI, p. 232-238 [Le traducteur est M. Duclos].

Institutions de Médecine de Mr Herman Boerhaave, avec un commentaire par M. de la Mettrie, 8 vol., seconde édition, Paris, Huard, Briasson, Durand, 1743-1750.

« Jaune d'œuf du Baron de Haller », *Essai philosophique sur le corps humain, pour servir de suite à la « Philosophie de la nature »*, par Jean-Baptiste-Claude Delisle de Sales, vol. 1, Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1773, p. 97-103.

Johannes Gessners Pariser Tagebuch 1727, kommentiert, übersetzt und herausgegeben von Urs Boschung, Bern, Hans Huber, 1985.

LA CONDAMINE, Charles Marie de, « Second Mémoire sur l'Inoculation de la petite vérole contenant la suite de l'Histoire de cette méthode & de ses progrès, de 1754 à 1758 », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie*, année 1758, Paris, Imprimerie Royale, 1763, p. 439-482.

LA METTRIE, Julien Offray de, *L'homme machine*, A Leyde, de l'imprimerie d'Elie Luzac, 1748.

- *Œuvres philosophiques*, texte revu par Francine Markovits, tome 1, Paris, Fayard, 1984.

LA TRAMBLAYE, Amable Robin, *Sur quelques contrées de l'Europe, ou Lettres du Chevalier de*** [La Tramblaye] à Madame la comtesse de****, Londres, [s.n.], 1788.

LE CAT, Claude-Nicolas, *Œuvres physiologiques*, Paris, Vallat-la-Chapelle, 1767.

- *Traité des sens*, Rouen et Paris, G. Cavelier, 1742.

« L'Eternité », *Le Conservateur ou Collection de morceaux rares et d'ouvrages anciens*, Paris,

1756, vol. 1, juillet 1756 [traduction par le Chevalier de Vatan du poème de Haller *Unvollkommenes Gedicht über die Ewigkeit*].

Lettre de Gabrielle de Vergy à sa sœur. Suivi de *Le Matin, imitation libre de l'allemand de M. Haller*, par M. W[illemain] d'A[bancourt], Paris, Imprimerie de Sébastien Jorry, 1766.

« Lettre de M. Daviel...écrite au...M. le Baron de Halle[r]. », *Mercure de France*, janvier 1762, p. 146-158.

« Lettre de M. Ferrand...à M. Vandermonde.... », *Mercure de France*, avril 1760, 2^e tome, p. 180-186.

« Lettres de M. le Chevalier de B** à Madame sa mere pendant son voyage en Suisse », *Journal de lecture ou recueil pour les oisifs*, chez Marc-Michel Rey, Paris, 1775-1779, tome 3, 1775, p. 62-73.

Lobrede auf Hrn. Albert Haller, welche auf Veranstaltung der lobl. Ökonomischen Gesellschaft den fünf und zwangsissten Merzen öffentlich abgelesen worden durch Vinzenz Bernhard Tscharner, Bern, bey der typographischen Gesellschaft, 1778.

MAUPERTUIS, Pierre-Louis Moreau de, *Discours académiques de monsieur de Maupertuis lus dans l'Académie des sciences de France, dans l'Académie française, et dans l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse*, Dresde, 1753.

Mémoires de J. Casanova de Seingalt, écrits par lui-même ; suivis de *fragments des Mémoires du prince de Ligne*, tome 4, Paris, Garnier frères, 1880.

Mémoires inédits de l'abbé Morellet, ... sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution, précédés de l'éloge de l'abbé Morellet par M. Lemontey, 2 vol., Paris, Ladvocat, 1821 [éd. utilisée : Paris, Baudouin, 1822].

Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Voltaire, dans lesquels on trouvera divers écrits de lui peu connus sur ses différends avec J.-B. Rousseau..., par le baron de Servièrès, revus par l'abbé L.-M. Chaudon, 2 volumes, Amsterdam, 1785.

MIRABEAU, Honoré-Gabriel Riqueti, *Lettres originales de Mirabeau : écrites du donjon de Vincennes, pendant les années 1777, 1778, 1779 et 1780, contenant tous les détails sur sa vie privée, ses malheurs et ses amours avec Sophie Ruffei, marquise de Monnier*, recueillies par P. Manuel, Paris, J.-B. Garnery, 1792.

MURALT, Bêat Louis de, *Lettres sur les Anglais et les Français*, 1725 [éd. utilisée : Berne, Steiger et Cie ; Paris, Le Soudier, 1897].

PORTAL, Antoine, *Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie*, 6 vol., Paris, Didot le jeune, 1770-1773.

POUTEAU, Claude, *Mélanges de chirurgie*, Lyon, Geofroy Regnault, 1760.

« Réponse de M. Daviel ... à la lettre de M. le baron De Haller du 11 novembre 1761... », *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, etc*, mars 1762, n°16, p. 245-250.

ROBINET, Jean-Baptiste-René *et al.*, *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique; Bibliothèque de l'homme-d'état et du citoyen*, 30 vol., Londres, chez les libraires associés, 1777-1783.

SAVÉRIEN, Alexandre, *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences et dans les arts qui en dépendent. Histoire naturelle*, Paris, Humblot, 1778.

SÉNEBIER, Jean, *Éloge historique d'Albert de Haller... avec un catalogue complet de ses œuvres*, Bâle, Jean-Jacques Flick, 1778.

Supplément à l'Encyclopédie, ou le dictionnaire raisonné des sciences et des arts et des métiers, par une société de gens de lettres. Mis en ordre et publié par [Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert], 4 vol., Amsterdam, MM. Rey, 1776-1777 [Les articles d'anatomie et de physiologie rédigés par Haller dans les 3 premiers tomes de cette édition sont répertoriés dans la *Bibliographia Halleriana...*, *op. cit.*, p. 89-97].

THIERY, François, *Voeux d'un patriote sur la médecine en France, où l'on expose les moyens de fournir d'habiles médecins au royaume, de perfectionner la médecine et de faire l'histoire naturelle de la France*, Paris, Garnery, 1789.

THOMAS, Antoine-Léonard, *Essai sur les éloges* (1773), dans *Choix d'Éloges couronnés par l'Académie française*, 2 vol., Paris, J. Chaumont, 1812.

TISSOT, Samuel-Auguste-André-David, ZIMMERMANN, Johann Georg, *Correspondance 1754-1797*, éd. par Antoinette Emch-Dériaz, Genève, Slatkine ; diff. Paris, Honoré Champion, 2007.

VALENTIN, Louis-Antoine, *Eloge de M. Le Cat*, Londres, 1769.

VICQ D'AZYR, Félix, « Eloge de Pierre Camper », dans *Oeuvres de Pierre Camper, qui ont pour objet l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée*, tome I, 1803, p. lxj-xcj.

- « Éloges historiques : Haller », dans *Œuvres de [Félix] Vicq d'Azyr*, recueillies et publiées avec des notes et un discours sur la vie et ses ouvrages par Jacques Louis Moreau, vol. 2, à Paris, chez L. Duprat-Duverger, 1805, p. 304-351.

- *Traité d'anatomie et de physiologie avec des planches coloriées représentant au naturel les divers organes de l'Homme et des Animaux*, vol. I, Paris, François Didot l'aîné, 1786.

VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, édition critique par René Pomeau, Oxford, The Voltaire Foundation, 1980 (*Les œuvres complètes de Voltaire*, tome 48).

- *Correspondance*, Théodore Besterman (éd.), 13 tomes, Paris, Gallimard, 1977-1992.

- *Correspondence and related documents*, definitive edition by Theodore Besterman, Genève, Institut et musée Voltaire, University of Toronto Press, 1968-1976.

WINSLOW, Jacques Bénigne, « Remarques sur deux dissertations touchant les monstres, L'une de 1702 par M. Goëffon Médecin de Lyon, l'autre en 1739 par M. Haller Professeur à Gottingue. Et Eclaircissemens sur le Mémoire de 1740, à l'occasion du Monstre de Cambray », année 1742, *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie*, Paris, Imprimerie Royale, 1745, p. 91-120.

ZIMMERMANN, Johann Georg, « Lettre a Mr.***. célèbre Médecin à Paris, concernant M. le Professeur de Haller », *Journal Helvétique ou recueil des pièces fugitives de littérature choisie*, novembre 1752, Neufchâtel, de L'Imprimerie des Journalistes, p. 478-502.

d- Mémoires et périodiques

Annales politiques, civiles et littéraires du Dix-huitième Siècle, ouvrage périodique par Linguet, Londres et Paris, 1777-1792.

Avertissement au sujet du recueil périodique d'Observations de médecine, chirurgie, pharmacie, &c., par M. Vandermonde, Paris, Vincent, 1755.

Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe, Amsterdam, chez J. Wetstein et G. Smith, [puis] chez J. Wetstein, 1728-1753.

Correspondance littéraire, philosophique et critique, par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc., éd. par Maurice Tourneux, 2 vol., Nendeln-Liechtenstein, Kraus Reprint, 1968.

Gazette de santé : contenant les nouvelles découvertes sur les moyens de se bien porter & de guérir quand on est malade, Paris, Ruault, 1773-1789.

Gazette littéraire de l'Europe. Continuation du *Journal des étrangers*, Paris, Imprimerie de la *Gazette de France*, 1764-1766.

Göttingische Zeitungen von Gelehrten Sachen, Göttingen, im Verlag der privilegierten Universitätsbuchhandlung, 1739-1752. [Puis] *Göttingische Anzeigen von Gelehrten Sache*, Göttingen, druckts Johann Friedrich Hager, 1753-1778.

Histoire de l'Académie des Sciences, avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie, Paris, 1699-1790.

Histoire et Mémoires de la Société Royale de Médecine, Paris, 1-6, 1776-an VI [1798].

Le Nouveau Magasin François ou Bibliothèque instructive et amusante par Madame L. P. de Beaumont, Londres, François Changuion, 1750-1752.

Journal de Trévoux, ou Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des arts, Trévoux, 1701-1767.

Journal Encyclopédique ou Universel, Liège, 1756-1793.

Journal étranger. Ouvrage périodique, Paris et Bruxelles, chez Durand, 1754-1762.

L'Année littéraire, Amsterdam, Lambert, [puis] Panckoucke, [puis] Lacombe, [puis] Delalain, [puis] Le Jay, 1754-1776.

L'Année littéraire et politique, Paris, Le Jay, 1776-1791.

Le Glaneur littéraire, Tournai, P. Warlé, 1746.

Le Journal des Sçavans, Paris, chez Jean Cusson, 1665-1792.

L'esprit des journaux, Liège, Jean-Louis Coster, 1772-1775.

Mémoires secrets pour l'histoire de la République des Lettres en France depuis 1762, par M. de Bachaumont, Londres, John Adamson, 1777-1789.

Mercure de France, Paris, chez Cavelier et fils, [puis] André Cailleau, [puis] Chaubert, [puis] Lacombe, 1724-1778.

Observations sur l'Histoire Naturelle, sur la Physique, et sur la Peinture et sur les Arts, Paris, Le Jai, 1752-1757, 1771-1793.

Recueil périodique d'observations de médecine, de chirurgie et de pharmacie, devient le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie etc.*, Paris, Joseph Barbou, [puis] Vincent, [puis] veuve Thiboust, [puis] Didot, 1754-an III (1793).

Suite de la Clef, ou Journal historique sur les matieres du tems : contenant aussi quelques nouvelles de litterature, & autres remarques curieuses, par le sieur C. J. [Claude Jourdan], Paris, chez Etienne Ganeau, [puis] chez Ruault, 1717-1776.

e- Sources du XIXe siècle

Albert de Haller: Biographie, par l' auteur des Soirées de familles, Lausanne, Imprimerie et libraire de Marc Ducloux, 1840.

« Albert de Haller », *Biographie médicale*, par Bayle et Thillaye, tome II, Paris, Delhays, 1855, p. 361.

« Albert de Haller », *Dictionnaire de la conversation et de la lecture : inventaire raisonné des notions générales les plus indispensables à tous, par une société de savants et de gens de lettres*, sous la direction de M. W. Duckett, vol. 10, Paris, M. Lévy, [puis] Firmin Didot, 1853, p. 710-711.

« Albert de Haller », *Le magasin pittoresque*, publié sous la direction de M. Edouard Charton, Paris, 1846, p. 164-167.

BÉRARD, Pierre Honoré, *Discours prononcé par M. le professeur Bérard dans la séance publique de la faculté de médecine de Paris, du 3 novembre 1847*, Paris, Rignoux.

BERNARD, Claude, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, J.-B. Baillière, 1965.

- *Principes de médecine expérimentale*, Paris, P.U.F, 1947.

BLONDOT, Nicolas, *Recherches sur la digestion des matières grasses suivies de Considérations générales sur la Nature et les Agents du travail digestif*, Paris, V. Masson, 1855.

BOUCHUT, Eugène, *Histoire de la médecine et des doctrines médicales*, Paris, Germer-Baillière, 1864.

BROUSSAIS, François-Joseph-Victor, *Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie*, Bruxelles ; Paris, Delaunay, 1829 (3^e édition).

DAREMBERG, Charles, *Histoire des sciences médicales : comprenant l'anatomie, la physiologie, la médecine, la chirurgie et les doctrines de pathologie générale : depuis les temps historiques jusqu'à Harvey*, 2 vol., Paris, J.-B. Baillière, 1870.

Dictionnaire des sciences médicales. Biographie médicale, 7 tomes, Paris, C.-L.-F. Panckoucke éditeur, 1820-1825.

Dictionnaire des sciences médicales par une société de médecins et de chirurgiens, éd. Alard, Alibert, Barbier, Bayle, etc., 60 vol., Paris, C. L. F. Panckoucke, 1812-1822.

Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne, par Jean-Eugène Dezeimeris *et al.*, 4 vol., Paris, Béchet jeune, 1828-1839.

FLOURENS, Pierre, *De la phrénologie et des études vraies sur le cerveau*, Paris, Garnier frères, 1863.

- *De la vie et de l'intelligence*, Paris, Garnier frères, 1858 (2^e édition).

GUARDIA, Joseph-Michel, *Histoire de la médecine, d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs*, Paris, O. Doin, 1884.

- *La médecine à travers les siècles, histoire, philosophie*, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1865.

HAGUETTE, Augustin, *L'Éternité, ode imitée de Haller*, Paris, typographie de Georges Chamerot, 1886.

« Haller (Albert de) », dans *Biographie universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes*, rédigé par une société de gens de lettres et de savants, tome dix-neuvième [GU-HE], Paris, Louis-Gabriel Michaud, 1817, p. 330-337.

Histoire des sciences naturelles depuis leur origine chez tous les peuples connus, commencée par Georges Cuvier ; complétée, rééd., annot. et publ. par T. Magdeleine de Saint-Agy, 5 vol., Paris, Fortin, Masson et Cie, 1841-1845.

LAMARCK, Jean-Baptiste de, *Système analytique des connaissances positives de l'homme*, Paris, J.-B. Baillière, 1830.

LONGET, François-Achille, *Anatomie et physiologie du système nerveux de l'homme et des animaux vertébrés : ouvrage contenant des observations pathologiques relatives au système nerveux et des expériences sur les animaux des classes supérieures*, Paris, Fortin, Masson, 1842.

LORDAT, Jacques, *Exposition de la doctrine médicale de P.-J. Barthez et mémoires sur la vie de ce médecin*, Paris, Gabon, 1818.

« Macquart, (Jac.-H.) », dans *Les siècles littéraires de la France, ou nouveau dictionnaire, historique, critique et bibliographique, De tous les Ecrivains français, morts et vivans, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, par N.-L.-M. Desessarts, et plusieurs biographes, tome quatrième, Paris, chez l'auteur, An IX (1801), p. 209.

MAGENDIE, François, *Précis élémentaire de physiologie*, 2 vol., Paris, Méquignon - Marvis, 1816-1817.

Mémoires d'un voyageur qui se repose ; Contenant des Anecdotes historiques, politiques et littéraires, relatives à plusieurs des principaux Personnages du siècle, par M. Louis Dutens, tome I, Paris, chez Bossange, Masson et Besson, 1806.

MONFALCON, Jean-Baptiste, *Précis de bibliographie médicale, contenant l'indication et la classification des ouvrages les meilleurs, les plus utiles, la description des livres de luxe et des éditions rares, et des tables pour servir à l'histoire de la médecine*, Paris, Baillière, 1827.

Œuvres économiques et philosophiques de F. Quesnay, fondateur du système physiocratique, accompagnées des éloges et d'autres travaux biographiques sur Quesnay par différents auteurs, publiées avec une introduction et des notes par Auguste Oncken, Francfort, Joseph Baer et Cie ; Paris, Jules Peelman, 1888.

Procès-verbaux des séances de l'Académie tenues depuis la fondation de l'Institut jusqu'au mois d'août 1835, publiés conformément à une décision de l'Académie par MM. les secrétaires perpétuels, 10 vol., Hendaye, Imprimerie de l'Observatoire d'Abbadia, 1910-1922.

RENOUARD, Pierre-Victor, *Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au XIXe siècle*, 2 vol., Paris, Baillière, 1846.

ROSSEL, Virgile, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris, Fischbacher, 1897.

SAINTE-BEUVE, Charles-Augustin, *Causeries du lundi*, tome dixième, Paris, Garnier frères, 1857.

ii. Travaux

1- Questions de méthode

a- Approches historiographiques

BEDARIDA, François (dir.), *L'Histoire et le métier d'historien en France (1945-1995)*, Paris, Editions de la M. S. H., 1995.

BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1985 (réédition).

BRAUDEL, Fernand, *Les ambitions de l'histoire*, éd. établie et présentée par Roselyne de Ayala et Paule Braudel, Paris, éditions de Fallois, 1997.
- *Ecrits sur l'histoire*, tome II, Paris, Flammarion, Champs, 1994.

DE CERTEAU, Michel, *L'écriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

FARGE, Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Le Seuil, 1989.

La Recherche dix-huitiémiste. Objets, méthodes et institutions (1945-1995) / Eighteenth-century research. Objects, methods and institutions (1945-1995), éd. par Michel Delon et Jochen Schlobach, Paris, Champion, 1998.

RICOEUR, Paul, *Temps et récit*, vol. 3, *Le temps raconté*, Paris, Le Seuil, 1991.

VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, suivi de *Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1988 (réédition).

b- Histoire des sciences et épistémologie

BACHELARD, Gaston, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, J. Vrin, 1970.

BACHTA, Abdelkader, *L'épistémologie scientifique des Lumières*, Paris, L'Harmattan, 2001.

BARREAU, Hervé, *L'épistémologie*, Paris, P.U.F., 1990 (rééd. 2005).

BARRET-KRIEGEL, Blandine, *Les Historiens de la monarchie*, tome II : « La défaite de l'érudition », Paris, P.U.F., 1988.

BLAY, Michel, « Peut-on comprendre la science sans l'histoire ? », colloque « Fractures et recompositions », Paris, E.N.S., 9-10 juin 2006.

- et Efthymios Nicolaïdis (éd.), *L'Europe des sciences. Constitution d'un espace scientifique*, Paris, Le Seuil, 2001.

BONNET, Jean-Claude, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998.

BOURDIEU, Pierre, « Science, politique et sciences sociales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002/2, 141, p. 9-12.

CALLON, Michel (dir.), *La Science et ses réseaux : genèse et circulation des faits scientifiques*, Paris, La Découverte ; Strasbourg, Conseil de l'Europe, 1989.

CANGUILHEM, Georges, *La connaissance de la vie*, Paris, J. Vrin, 1992.

- « L'objet de l'histoire des sciences », dans Georges Canguilhem, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, J. Vrin, 1975.

CHAPPEY, Jean-Luc, « Enjeux sociaux et politiques de la "vulgarisation scientifique" en Révolution (1780-1810) », *Annales historiques de la Révolution française*, 2004, n°338, p. 11-51.

Dictionary of scientific biography, Charles Coulston Gillispie editor in chief, 16 vol., New York, C. Scribner's sons, 1979-1980.

DUCHESNEAU, François, « Figures de l'empirisme », *Philosophiques*, 1985, p. 412-420.

FINDLEN, Paula, « The Two Cultures of Scholarship ? », *Isis*, June 2005, vol. 96, n°2, p. 230-237.

FISCHER, Jean-Louis, « Les révolutions scientifiques : continuité ou discontinuité ? », *Histoire des sciences médicales*, 2004, tome XXXVIII, p. 403-410.

FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.

- *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, P.U.F., 1963.

GIAVARINI, Laurence (éd.), *Construire l'exemplarité : pratiques littéraires et discours historiens (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Dijon, éd. universitaires de Dijon, 2008.

GRMEK, Mirko D., *La première révolution biologique*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot, 1990.

Histoire et mémoire de l'Académie des sciences. Guide de recherches, sous la direction d'Eric Brian et de Christiane Demeulenaere-Duyère, Paris, Technique et Documentation, 1996.

KUHN, Thomas S., *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983 [trad. de *The Structures of Scientific Revolutions*, 1962].

La science à l'époque moderne, Actes du colloque de 1996, Association des historiens modernistes des universités, Bulletin n°21, Presses de l'Université de Paris, Sorbonne, 1998.

La Science classique (XVIe-XVIIIe siècle), dictionnaire critique, sous la direction de Michel Blay et Robert Halleux, Paris, Flammarion, 1998.

La science telle qu'elle se fait, sous la direction de Michel Callon et Bruno Latour, Paris, La Découverte, 1990.

LATOUR, Bruno, *La Science en action*, Paris, La Découverte, 1989 [trad. de l'anglais].

LECOURT, Dominique (dir.), *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, Paris, P.U.F., 1999.

LEMERCIER, Claire, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 2005, n°52-2, p. 88-112.

LICOPPE, Christian, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, 1996.

McCLELLAN, James, « Scientific Organisations and the Organisation of Science », dans *The Cambridge History of Science*, vol. 4 : « The Eighteenth Century », Roy Porter (ed.), Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 87-106.

MANDROU, Robert, *Des humanistes aux hommes de science : XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Le Seuil, 1973.

MATALON, Benjamin, « Sociologie de la science et relativisme », *Revue de Synthèse*, Paris, Albin Michel, 1986, n°3, p. 267-287.

MAZAURIC, Simone, « Charles Bagard, un médecin lorrain des Lumières », *Annales de l'Est*, 2001, n°1, p. 73-90.

- *Fontenelle et l'invention de l'histoire des sciences à l'aube des Lumières*, Paris, Fayard, 2007.

- « Les expériences sur le vide et le statut de l'expérience », dans *Les Pascal à Rouen : 1640-1648*, textes réunis par Jean-Pierre Cléro, Rouen, Publications de l'université de Rouen, 2001, p. 179-195.

- « Parallèle de Fontenelle et de Grandjean de Fouchy », *Revue d'histoire des sciences*, janvier-juin 2008, tome 61-1, p. 147-163.

- *Savoirs et philosophie à Paris dans la première moitié du XVIIe siècle, les conférences du Bureau d'adresse de Théophraste Renaudot (1633-1642)*, thèse pour le doctorat de philosophie, Paris I- Panthéon Sorbonne, Paris, 1994.

METZGER, Hélène, *La méthode philosophique en histoire des sciences : textes 1914-1939*, réunis par Gad Freudenthal, Paris, Fayard, 1987.

MOULLIER, Igor, « L'histoire des savoirs, une voie vers l'interdisciplinarité », colloque Étape

de l'ACI « Histoire des savoirs », CNRS, 1-3 décembre 2005, *EspacesTemps.net*, Actuel, le 19 février 2006. Disponible sur : <http://espacestemps.net/document1845.html>

Penser par cas, sous la direction de Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, Paris, éd. de l'EHESS, 2005.

PAUL, Charles B., *Science and Immortality: The Éloges of the Paris Academy of Sciences (1699-1791)*, Berkeley ; Los Angeles ; London, University of California Press, 1980.

PROCHASSON, Christophe, RASMUSSEN, Anne (dir.), « Comment on se dispute. Les formes de la controverse », *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, 2007, n°25.

Qu'est-ce qu'une discipline ?, Jean Boutier, Jean-Claude Passeron et Jacques Revel (éd.), *Enquête*, n°5, Paris, éd. de l'EHESS, 2006.

ROGER, Jacques, « Réflexions sur une controverse », *Revue de Synthèse*, Centre international de Synthèse, Paris, Albin Michel, 1986, n°3, p. 255-265.

- *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIIIe siècle*, Albin Michel, Paris, 1963 (rééd. 1993).

- *Pour une histoire des sciences à part entière*, texte établi et présenté par Claude Blanckaert, Paris, Albin Michel, 1995.

RUELLET, Aurélien, « Les stratégies de l'expérience. Pratiques expérimentales et stratégies en France (XVIIème-XIXème siècles) », *Tracés*, Paris, E.N.S. éditions, 2005, n°7, p. 61-75.

SALOMON-BAYET, Claire, *L'institution de la science et l'expérience du vivant*, Paris, Flammarion, 1978.

SHAPIN, Steven, SCHAFFER, Simon, *Leviathan and the air-pump. Hobbes, Boyle, and the experimental life*, Princeton, NJ : Princeton university press, 1985.

SHINN, Terry, « Raisonement scientifique et réseaux sociaux dans la physique de l'entre-deux-guerres », *Revue de synthèse*, 1986, n°3, p. 291-303.

STENGERS, Isabelle, SCHLANGER, Judith, *Les Concepts scientifiques : invention et pouvoir*, Paris, La Découverte ; Strasbourg, Conseil de l'Europe, 1989.

SURATTEAU-IBERRAKEN, Aurélie, « Diderot et la médecine, un matérialisme vitaliste? », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, avril 1999, n°26, p. 173-195.

TATON, René, « Les correspondants français d'Euler », *Archives internationales d'histoire des sciences*, juin-décembre 2008, vol. 58, n°160-161, p. 133-149.

Wissenschaft als kulturelle Praxis, 1750-1900, herausgegeben von Hans Erich Bödeker, Peter Hanns Reill und Jürgen Schlumbohm, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1999.

2- Histoire de la médecine

BAERTSCHI, Bernard, *Les rapports de l'âme et du corps. Descartes, Diderot et Maine de Biran*, Paris, J. Vrin, 1992.

BOARINI, Serge, « Inoculation et casuistique : Probabilités contre probabilisme. À partir du "Mémoire" de Charles-Marie La Condamine », *Journal de médecine légale droit médical*, 2002, vol. 45, n°7-8, p. 343-348.

BOREL, Philippe, « Comprendre l'enquête de la Société royale de médecine (1774-1793)- Source, problèmes et méthodologie », *Histoire des sciences médicales*, 2005, tome XXXIX, p. 33-44.

BOURY, Dominique, *La philosophie médicale de Théophile de Bordeu (1722-1776)*, Paris, Honoré Champion, 2004.

- « Théophile de Bordeu : source et personnage du *Rêve de D'Alembert* », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, avril 2003, n°34, p. 11-24.

BROCKLISS, Laurence W. B., COLIN, Jones, *The medical world of early modern France*, Oxford, Clarendon Press, 1997.

BURGUIN, R., WACKENHEIM, A., « Etapes strasbourgeoises dans l'élaboration de la médecine européenne. Trois maîtres à penser pour les médecins alsaciens au XVIIIe siècle », *Journal de médecine de Strasbourg*, mai 1989, p. 299-302 ; juin 1989, p. 361-362 ; juillet 1989, p. 419-422.

CHAMAYOU, Grégoire, *Les corps vils, expérimenter sur les êtres humains aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond - La Découverte, 2008.

CONRAD, Laurence I. et al., *Histoire de la lutte contre la maladie. La tradition médicale occidentale de l'Antiquité à la fin du siècle des Lumières*, Paris, Institut Syntholabo pour le Progrès de la Connaissance, 1999 [trad. de l'anglais].

Dictionnaire de la pensée médicale, sous la direction de Dominique Lecourt et al., Paris, P.U.F., 2003.

DUCHESNEAU, François, *La physiologie des Lumières. Empirisme, Modèles et Théories*, La Haye ; Boston ; Londres, Martinus Nijhoff Publishers, 1982.

DULIEU, Louis, *La Médecine à Montpellier*, tome III : 1^e partie : « L'époque classique », Avignon, Les Presses universelles, 1983.

- « Querelles médicales du temps jadis », *Languedoc médical*, novembre-décembre 1956, n°6, p. 213-239.

DUMAÎTRE, Paule, HAHN, André, *Histoire de la médecine et du livre médical à la lumière des collections de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris*, Paris, Olivier Perrin, 1962.

FONTES DA COSTA, Palmira, « Anatomical Expertise and the Hermaphroditic Body », *Spontaneous Generations : A Journal for the History and Philosophy of Science*, University of Toronto, 2007, vol. 1, n°1, p. 78-85.

GONZALÈS, Jacques, *Initiation à l'histoire de la médecine*, Thoiry, Heures de France, 1997.

GOUREVITCH, Danielle, « Charles Daremberg, William Alexander Greenhill et le "Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales en 100 volumes" », *Histoire des sciences médicales*, 1992, tome XXVI, n°3, p. 207-213.

- (dir.), *Histoire de la médecine. Leçons méthodologiques*, Paris, Ellipses, 1995.

GRMEK, Mirko D., « Les premières étapes de la vaccination. Mythe et histoire », dans *L'aventure de la vaccination*, sous la direction d'Anne-Marie Moulin, Paris, Fayard, 1996, p. 41-56.

HALIOUA, Bruno, *Histoire de la médecine*, Paris, Masson, 2004.

Hellénisme et Hippocratisme dans l'Europe méditerranéenne : autour de D. Coray, Actes du colloque de Montpellier (20-21 mars 1998), édités par Roland Andréani, Henri Michel, Élie Pélaquier, Montpellier, Université de Montpellier III, 2000.

Histoire culturelle de la maladie, sous la direction de Marcel Sendrail, Paris, Privat, 1980.

Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome 2 : « De la Renaissance aux Lumières » ; Tome 3 : « Du romantisme à la science moderne », sous la direction de Mirko D. Grmek, Paris, Le Seuil, 1997-1999.

IMBAULT-HUART, Marie-José, « L'école pratique de dissection, de 1750 à 1822, ou l'influence du concept de médecine pratique et de médecine d'observation dans l'enseignement médico-chirurgical au XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle », thèse soutenue devant l'université de Paris-I Panthéon, 1973.

JARCHO, Saul, « Anton de Haen, Louis Odier, and the inoculation controversy », *Bulletin of the New York Academy of Medicine*, mars 1973, 49 (3), p. 236-240.

KEEL, Othmar, *L'avènement de la médecine clinique moderne en Europe, 1750-1815 : politiques, institutions, savoirs*, Genève, Georg éditeur ; Montréal, Presses de l'université de Montréal, 2001.

La médecine des Lumières : tout autour de Tissot, sous la direction de Vincent Barras et Micheline Louis-Courvoisier, Bourg-Chêne, Georg éditeur, 2001.

MANDRESSI, Rafael, « Le passé, l'enseignement, la science : Félix Vicq d'Azyr et l'histoire de la médecine au XVIIIe siècle », *Medicina nei secoli. Arte e scienza : giornale di storia della*

medicina, Roma, A. Delfino, 2007, n°19.

RAMSAUER, Lina, *Johann Georg Roederer der Begründer der wissenschaftlichen Geburtshilfe*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1937.

REY, Roselyne, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18^e siècle à la fin du premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000.
- *Histoire de la douleur*, Paris, La Découverte, 1993.

RICHET, Gabriel, « La médecine dans le Rapport Historique sur les Progrès des Sciences Naturelles de Georges Cuvier (1810) », *Histoire des sciences médicales*, 2000, tome XXXIV, p. 71-95.

RIEDER, Philip, « Médecins et patients à Genève : offre et consommations thérapeutiques à l'époque moderne », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier-mars 2005, 52-1, p. 39-63.

ROCHE, Daniel, « Talents, raison et sacrifice : l'image du médecin des Lumières d'après les Eloges de la Société royale de médecine (1776-1786) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1977, vol. 32, p. 866-886.

TEYSSOU, Roger, *La médecine à la Renaissance et évolution des connaissances de la pensée médicale du quatorzième au dix-neuvième siècle en Europe*, Paris, L'Harmattan, 2002.

WEINER, Dora B., *Comprendre et soigner. Philippe Pinel (1745-1826). La médecine de l'esprit*, Fayard, Paris, 1999.

ZELBSTSTEIN, Uri, « Charles-Louis Varnier et sa physiologie expérimentale », *Histoire des sciences médicales*, 1992, tome XXVI, n°3, p. 105-110.

3- Les Lumières

a- Travaux généraux

BADINTER, Elizabeth, *Les passions intellectuelles*, 3 vol., Paris, Fayard, 1999-2007.

BOUYSSY, Marie-Thérèse *et al.*, *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, 2 vol., Paris ; La Haye, Mouton et Cie, 1965-1970.

CASSIRER, Ernst, *La philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1966 (rééd. 1990).

Dictionnaire européen des Lumières, sous la direction de Michel Delon, Paris, P.U.F., 1997.

Dix-huitième siècle, revue annuelle publiée par la société française d'étude du XVIII^e siècle avec le concours du CNRS, Paris [voir en particulier le n°23 : « Physiologie et médecine des Lumières » (1991) et le n°40 : « La République des Sciences » (2008)].

FERRONE, Vincenzo, « L'homme de science », dans M. Vovelle (dir.), *L'homme des Lumières*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 211-252.

FONTIUS, Martin, « Tendenzen der Literaturkritik in Frankreich und Deutschland im 18. Jahrhundert », dans *Europäische Aufklärung(en), Einheit und nationale Vielfalt*, Siegfried Jüttner und Jochen Schlobach (Hrsg.), Hamburg, F. Meiner, 1992, p. 127-140.

GUSDORF, *Les sciences humaines et la pensée occidentale*, tome V, *Dieu, la Nature, l'Homme au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1972.

HAZARD, Paul, *La pensée européenne au XVIIIe siècle de Montesquieu à Lessing*, Paris, Fayard, 1946 (rééd. 1990).

IGGERS, Georg G., « The European Context of Eighteenth-Century German Enlightenment Historiography », dans *Aufklärung und Geschichte*, herausgegeben von Hans Erich Bödeker et al., Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1986, p. 225-245.

IM HOF, Ulrich, *Les Lumières en Europe*, Paris, Le Seuil, 1993.

ISRAEL, Jonathan I., *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005 [trad. de *Radical Enlightenment. Philosophy and the Making of Modernity 1650-1750*, Oxford, Oxford University Press, 2001].

LA MOINE, Georges, « L'Europe de l'esprit ou la Royal Society de Londres », *Dix-huitième siècle*, 1993, n°25, p. 167-197.

L'Europe et le livre. Réseaux et pratiques du négoce de librairie XVIe-XIX siècles, sous la direction de Frédéric Barbier, Sabine Juratic, Dominique Varry, Paris, Klincksieck, 1996.

LU, Jin, « *Qu'est-ce qu'un philosophe?* » *Eléments d'une enquête sur l'usage d'un mot au siècle des Lumières*, Québec, Presses de l'université de Laval, 2005.

MASSEAU, Didier, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIIIe siècle*, Paris, P.U.F., 1994.

MAZZOLINI, Renato G., ROE, Shirley A., *Science against the Unbelievers: The Correspondence of Bonnet and Needham. 1760-1780*, Oxford, Voltaire Foundation, 1986.

RIBARD, Dinah, *Raconter. Vivre. Penser : Histoires de philosophes*, Paris, éd. de l'EHESS, Vrin, 2003.

RUDOLPH, Gerhard, « Le traité, l'essai, le compte rendu scientifique », dans *L'aube de la modernité (1680-1760)*, Peter-Eckard Knabe, Roland Mortier, François Moureau (éd.), Amsterdam ; Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2002, p. 406-426.

The Enlightenment in Europa/ Les Lumières en Europe/ Aufklärung in Europa - Unity and

Diversity/ Unité et Diversité/ Einheit und Vielfalt, herausgegeben von Werner Schneiders, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2003.

VOVELLE, Michel (dir.), *L'homme des Lumières*, Paris, Le Seuil, 1996.

b- La scène intellectuelle de la France des Lumières

ASTRUC, Pierre, « Les sciences médicales et leurs représentants dans l'*Encyclopédie* », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1951, vol. 4, p. 359-368.

BRIARD-MILLÉRIOUX, Jacqueline, *L'esthétique d'Élie-Catherine Fréron (1739-1779). Littérature et critique au XVIIIe siècle*, Paris, P.U.F., 1985.

BROC, Numa, *La géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Paris, Ophrys, 1975.

- *Les montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française au XVIIIe siècle*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1969.

BROCKLISS, Laurence W. B., *Calvet's Web. Enlightenment and the Republic of Letters in eighteenth-century France*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

CHASSAGNE, Anne, *La Bibliothèque de l'Académie royale des sciences au XVIIIe siècle*, Paris, éd. du CTHS, 2005.

Condorcet : mathématicien, économiste, philosophe, homme politique : colloque international, (Paris, 8-11 juin 1988), sous la direction de Pierre Crépel, Christian Gilain, Paris, Minerve, 1989.

DARNTON, Robert, *L'Aventure de l'"Encyclopédie": 1775-1800 : un best-seller au siècle des Lumières*, Paris, Perrin, 1982.

Dictionnaire de la pensée de Voltaire par lui-même, textes choisis et édition établie par André Versaille, Paris, Complexe, 1994.

DUCHESNEAU, François, « Diderot et la physiologie de la sensibilité », *Dix-huitième siècle*, 1999, n°31, p. 195-216.

FOURNIER, Michel, « La "révolution" de la lecture romanesque au XVIIIe siècle en France : institutionnalisation de la lecture et émergence d'une nouvelle sensibilité », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 2007, n°54-2, p. 55-73.

FROESCHLÉ-CHOPARD, Marie-Hélène, FROESCHLÉ, Michel, « "Sciences et Arts" dans les *Mémoires de Trévoux* (1701-1762) », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, janvier-mars 2001, n°48-1, p. 30-49.

GART, Peter, *Johann Ludwig Hommel (1706-1743)*, Bern, P. Haupt, 1958.

HOQUET, Thierry, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Honoré Champion, 2005.

HURPIN, Gérard, « Claude-Nicolas Le Cat ou la notoriété médicale au XVIIIe siècle », *Histoire des sciences médicales*, 2001, tome XXXV, p. 151-162.

Inventaire Voltaire, sous la direction de Jean Goulemot, André Magnan, Didier Masseur, Paris, Gallimard, 1995.

JAUCH, Ursula Pia, *Jenseits der Maschine: Philosophie, Ironie und Ästhetik bei Julien Offray de La Mettrie (1709-1751)*, München, Hanser, 1998.

- « La Mettrie, die “Suiſſes” und die Toleranz. Oder: Aufklärung mit gezogener Bremse », *Schweizer im Berlin des 18. Jahrhunderts: internationale Fachtagung 25. bis 28. Mai 1994*, herausgegeben von Martin Fontius und Helmut Holzhey, Berlin, Akademie Verlag, 1996, p. 249-259.

LAGARRIGUE, Bruno, *Un temple de la culture européenne (1728-1753). L'Histoire externe de la Bibliothèque Raisonnée des Savants de l'Europe*, Nijmegen, 1993.

LAIGNEL-LAVASTINE, Maxime, « Les médecins collaborateurs de l'*Encyclopédie* », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1951, tome IV, p. 354-358.

LECA-TSIOMIS, Marie, *Ecrire l'Encyclopédie : Diderot, de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999.

LÉNARDON, Dante, *Index de « L'Année littéraire » : 1754-1790*, Genève, Slatkine, 1979.

- *Index du Journal de Trévoux (1701-1767)*, Genève, Slatkine, 1986.

LE RU, Véronique, « L'ambivalence de l'idée de progrès dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* ou le labyrinthe de la raison », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, 2000, n°29, p. 119-127.

- *Subversives Lumières : l'“Encyclopédie” comme machine de guerre*, Paris, CNRS éd., 2007.

LILTI, Antoine, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2005.

MAFARETTE-DAYRIES, Pascale, « L'Académie royale des sciences et les grandes commissions d'enquête et d'expertise à la fin de l'Ancien Régime », *Annales historiques de la Révolution française*, 2000, n°320, p. 121-135.

MASSON, P.-M., *La religion de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Slatkine Reprints, 1970.

MORNET, Daniel, *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Genève, Slatkine, 1980.

MORTIER, Roland, *Diderot en Allemagne (1750-1850)*, Paris, P.U.F., 1954.

REY, Roselyne, « Diderot à travers la correspondance entre Haller et Bonnet », dans *Les ennemis*

de Diderot, Actes du Colloque organisé par la Société Diderot, Paris, Hôtel de Sully, 25-26 octobre 1991, réunis et édités par Anne-Marie Chouillet, Paris, Klincksieck, 1993, p. 115-126.

RICHARD, Jacques, « La bibliothèque de Jean Astruc, médecin des Lumières (1684-1766) », *Histoire des sciences médicales*, 2001, tome XXXV, n°1, p. 99-108.

RISKIN, Jessica, *Science in the age of Sensibility, the sentimental empiricists of the french enlightenment*, Chicago and London, the University of Chicago Press, 2002.

ROGER, Jacques Roger, *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989.

SETH, Catriona, *Les rois aussi en mouraient. Les Lumières en lutte contre la petite vérole*, Paris, Desjonquères, 2008.

SGARD, Jean (dir.), *Dictionnaire des Journaux, 1600-1789*, 2 vol., Paris, Universitas, 1991.

TATON, René (dir.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1964.

- (dir.), *Histoire générale des sciences*, Paris, P.U.F., 1981 (rééd. 1994).

THOMSON, Ann, « La Mettrie, l'écrivain et ses masques », *Dix-huitième siècle*, 2004, n°36, p. 449-467.

- « La Mettrie, lecteur et traducteur de Boerhaave », *Dix-huitième siècle*, 1991, n°23, p. 23-29.

TORLAIS, Jean, *La vie et l'œuvre de Réaumur*, Paris, P.U.F., 1962.

VETTER, Théodore, *Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768)*, Mémoire couronné par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, 1968.

c- L' Aufklärung allemande

ANGELLOZ, J.-F., « L'université de Göttingen au XVIIIe siècle », *Revue germanique*, juillet-août 1939, p. 145-150.

Dictionnaire du monde germanique, sous la direction d'Élisabeth Décultot, Michel Espagne, Jacques Le Rider, Paris, Bayard, 2007.

Die Mitglieder der Wissenschaften zu Göttingen 1751-2001, zusammengestellt von Holger Krahnke, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2001.

Die Veröffentlichungen der Akademie der Wissenschaften zu Göttingen 1751-2001, zusammengestellt von Achim Link, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2001.

Die Wissenschaften in der Akademie, herausgegeben von Rudolf Smend und Hans-Heinrich

Voigt, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2002.

KNABE, Peter-Eckhard, *Die Rezeption der französischen Aufklärung in den « Göttingischen Gelehrten Anzeigen » (1739-1779)*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1978.

Nützliche Wissenschaft und Ökonomie im Ancien Régime. Akteure, Themen, Kommunikationsformen, herausgegeben von André Holenstein, Martin Stuber und Gerrendina Gerber-Visser, Heidelberg, Palatina Verlag, 2007 (*Cardanus. Jahrbuch Für Wissenschaftsgeschichte*, 7).

POTT, Sandra, *Medizin, Medizinethik und schöne Literatur: Studien zu Säkularisierungsvorgängen vom frühen 17. bis zum frühen 19. Jahrhundert*, Berlin, de Gruyter, 2002.

- *Reformierte Morallehren und deutsche Literatur von Jean Barbeyrac bis Christoph Martin Wieland*, Tübingen, Max Niemeyer, 2002.

SIEMER, Stefan, «Geselligkeit und Methode Naturgeschichtliches Sammeln im 18. Jahrhundert», Abhandlung zur Erlangung der Doktorwürde der Philosophischen Fakultät der Universität Zürich, München, 2004.

Über den Prozess der Aufklärung in Deutschland im 18. Jahrhundert. Personen, Institutionen und Medien, herausgegeben von Hans Erich Bödeker und Ulrich Herrmann, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1987.

VIERHAUS, Rudolf, *Deutschland im Zeitalter des Absolutismus*, Göttingen, Verlag Kleine Vandenhoeck-Reihe, 1984.

d- L'espace helvétique des Lumières

Berns goldene Zeit. Das 18. Jahrhundert neu entdeckt, hrsg. von André Holenstein, in Verbindung mit Daniel Schläppi, Dieter Schnell, Hubert Steinke, Martin Stuber, Andreas Würigler. Redaktion Charlotte Gutscher, Bern, Stämpfli, 2008.

DE ANGELIS, Simone, *Von Newton zu Haller. Studien zum Naturbegriff zwischen Empirismus und deduktiver Methode in der Schweizer Frühaufklärung*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2003.

De l'ours à la cocarde. Régime bernois et révolution en pays de Vaud (1536-1798), conception et conduite de la publication François Flouck et al., Lausanne, Payot, 1998.

FAHRNI, Dieter, *Histoire de la Suisse : survol de l'évolution d'un petit pays depuis les origines jusqu'à nos jours*, Zürich, Pro Helvetia, 1998.

FUETER, Eduard, *Geschichte der exakten Wissenschaften in der schweizerischen Aufklärung (1680-1780)*, Aarau, H. R. Sauerländer, 1941.

GERN, Philippe, *Aspects des relations franco-suisses au temps de Louis XVI : diplomatie, économie, finances...*, Neufchâtel, éd. de la Baconnière ; Paris, Payot, 1970.

GISLAIN, Jean-Jacques, « Jean Herrenschwand, un physiocrate suisse hétérodoxe? », *Histoire de la pensée économique*, 1995, n°22/23, p. 195-208.

GUYOT, Charly, *Le rayonnement de l'Encyclopédie en Suisse française*, Neufchâtel, Secrétariat de l'université, 1955.

Handbuch der Schweizer Geschichte, 2 Bände, Zürich, Berichthaus, 1977.

HOLZHEY, Helmut, ZURBUCHEN, Simone, « Die Schweiz zwischen deutscher und französischer Aufklärung », dans *Aufklärung als Mission - La mission des Lumières. Akzeptanzprobleme und Kommunikationsdefizite - Accueil réciproque et difficultés de communication*, hrsg. von Werner Schneiders, Marburg, Hitzeroth, 1993, p. 303-318.

IM HOF, Ulrich, *Aufklärung in der Schweiz*, Bern, Franke Verlag, 1970.
- *Geschichte der Schweiz*, Stuttgart, Verlag W. Kohlhammer, 1974 (réédition en 2001).

L'Encyclopédie d'Yverdon et sa résonance européenne - contextes - contenus - continuités, recueil de travaux édités par Jean-Daniel Candaux *et al.*, Genève, Slatkine, 2005 (*Travaux sur la Suisse des Lumières*, vol. 7).

Les conditions de la vie intellectuelle et culturelle en Suisse romande au temps des Lumières, Actes du colloque organisé par l'Institut et l'Association Benjamin Constant, 17-18 novembre 1995, *Annales Benjamin Constant* 18-19, Lausanne, Institut Benjamin Constant, Genève ; Paris, éditions Champion-Slatkine, 1996.

MARX, Jacques, *Charles Bonnet contre les Lumières (1738-1750)*, 2 vol., Oxford, Voltaire Foundation, 1976.

Reconceptualizing Nature, Science, and Aethrioscopes - Contribution à une nouvelle approche des Lumières helvétiques : proceedings of the conference, February 27-March 2, 1997, University of California, Los Angeles, edited by Patrick Coleman, Anne Hofmann, Simone Zurbuchen, Genève, Slatkine ; diff. Paris, Honoré Champion, 1998 (*Travaux sur la Suisse des Lumières*, vol. 1).

ROULET, Louis-Edouard, *Voltaire et les Bernois*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Berne pour l'obtention du grade de docteur, La Chaux-de-Fonds, Imprimerie des coopératives réunies, 1950.

SAUDAN, Guy, *La médecine à Lausanne du XVIe au XXe siècle*, Denges, éditions du Verseau, Roth & Sauter, 1991.

SIGRIST, René, *L'essor de la science moderne à Genève*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2004.

TAYLOR, S.S.B., « The Enlightenment in Switzerland », dans *The Enlightenment in National Context*, edited by Roy Porter and Mikuláš Teich, Cambridge ; New York ; Melbourne, Cambridge university press, 1981, p. 72-81.

TORNARE, Alain-Jacques, *Vaudois et confédérés au service de France, 1789-1798*, Yens-sur-Morges, St-Gingolph, éd. Cabédita, 1998.

ZURBUCHEN, Simone, *Patriotismus und Kosmopolitismus. Die Schweizer Aufklärung zwischen Tradition und Moderne*, Zürich, Chronos Verlag, 2003.

3- Pratiques de sociabilité savante et circulation des savoirs

a- Cosmopolitisme et réseaux de communication dans l'Europe des Lumières

BEAUREPAIRE, Pierre-Yves, *L'autre et le frère : l'étranger et la franc-maçonnerie en France au XVIIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998.

- *Le mythe de l'Europe française au XVIIIe siècle : diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Paris, Autrement, 2007.

BÉLY, Lucien, *L'Art de la paix en Europe. Naissance de la diplomatie moderne, XVIe-XVIIIe siècle*, P.U.F., Paris, 2007.

- *Les relations internationales en Europe, XVIIe-XVIIIe siècles*, Paris, P.U.F., 2001 (1992).

BOTS, Hans, WAQUET, Françoise, *La République des Lettres*, Paris, Belin, 1997.

CHAMAYOU, Anne, *L'esprit de la lettre (XVIIIe siècle)*, Paris, P.U.F., 1999.

Commercium Litterarium. La communication dans la République des Lettres, 1600-1750, publié par Hans Bots et Françoise Waquet, Amsterdam et Marsen, Apa-Holland University Press, 1994.

DELORME, Suzanne, « L'Académie Royale des Sciences : ses correspondants en Suisse », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1951, vol. 4, p. 159-170.

Deutsche in Frankreich, Franzosen in Deutschland 1715-1789: Institutionelle Verbindungen, soziale Gruppen, Stätten des Austausches. Allemands en France, Français en Allemagne 1715-1789 : Contacts institutionnels, groupes sociaux, lieux d'échanges, hrsg. von / publiés par Jean Mondot, Jean-Marie Valentin, Jürgen Voss, Sigmaringen, J. Thorbecke, 1992.

DORDAIN-ROZE, Marie-Claude, « Les membres non résidents étrangers de l'Académie royale de chirurgie », thèse pour le doctorat en médecine, soutenue devant l'université de Rennes, 1964.

DUTU, Alexandru, HÖSCH, Edgar, OELLERS, Norbert, KESSLER Wolfgang (Hrsg.), *Brief und Briefwechsel im 18. und 19. Jahrhundert als Quellen der Kulturbeziehungsforschung*, Band 1: «Brief und Briefwechsel im 18. und 19. Jahrhundert in Mitteleuropa und Osteuropa», Essen, R. Hobbing, 1989.

FINK, Gonthier-Louis (éd.), *Cosmopolitisme, Patriotisme et Xénophobie en Europe au Siècle des Lumières : actes du colloque international, Strasbourg, 2-5 octobre 1985*, Strasbourg, Université des Sciences humaines de Strasbourg, 1987.

FRANÇOIS, Etienne (dir.), *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse, 1750-1850. Geselligkeit, Vereinwesen und bürgerliche Gesellschaft in Frankreich, Deutschland und der Schweiz, 1750-1850*, Paris, éd. Recherche sur les Civilisations, 1986.

FUMAROLI, Marc, SCHNEIDERS, Ulrich Johannes (dir.), *Kultur der Kommunikation. Die europäische Gelehrtenrepublik im 18. Jahrhundert*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2005.

GOLDGAR, Anne, *Impolite learning : conduct and community in the Republic of Letters 1680-1750*, New Haven (N.J.), London, Yale university press, 1995.

HUREL, Daniel-Odon, LAUDIN, Gérard (éd), *Académies et sociétés savantes en Europe, 1650-1800*, Paris, 2000.

Jenseits der Diskurse. Aufklärungspraxis und Institutionenwelt in europäische komparativer Perspektive, hrsg. von Hans Erich Bödeker und Martin Gierl, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2007.

L'Allemagne et la France des Lumières. Deutsche et französische Aufklärung. Mélanges offerts à Jochen Schlobach par ses élèves et amis, études réunies par Michel Delon et Jean Mondot, Paris, Honoré Champion, 2003.

La plume et la toile. Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières, études réunies par Pierre-Yves Beaurepaire, Arras, Artois Presses Université, 2002.

La recherche dix-huitièmiste : raison universelle et culture nationale au siècle des Lumières, éd. par David A. Bell, Ludmila Pimenova et Stéphane Pujol, Paris, Honoré Champion, 1999.

LECLERC, André, « Le problème de la traduction au siècle des Lumières : obstacles pratiques et limites théoriques », *Traduction et culture(s)*, Trois-Rivières, Université du Québec, 1988, vol. 1, n°1, p. 41-62.

Les Ego-documents à l'heure de l'électronique. Nouvelles approches des espaces et des réseaux relationnels, études réunies par Pierre-Yves Beaurepaire et Dominique Taurisson, Montpellier, Université de Montpellier, 2003.

Les grands intermédiaires culturels de la République des Lettres : études de réseaux de correspondances du XVIe au XVIIIe siècles, présentés par Christiane Berkvens-Stevelinck, Hans Bots et Jens Häsel, Paris, Honoré Champion, 2005.

Les réseaux de correspondance en Europe (XVIe-XIXe siècle) : matérialité et représentation, Actes du colloque international « Les réseaux de correspondance en Europe : XVIe-XVIIIe siècle: matérialité et représentation » organisé à l'École normale supérieure, Lettres et sciences humaines, à Lyon du 16 au 18 janvier 2003, et de la table ronde organisée dans le cadre du

Congrès les Lumières à Los Angeles le 7 août 2003, textes recueillis et présentés par Pierre-Yves Beaurepaire, Jens Häselser et Antony McKenna, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006.

Les universités européennes du XVIe au XVIIIe siècle. Histoire sociale des populations étudiantes, études rassemblées par Dominique Julia, Jacques Revel et Roger Chartier, 2 tomes, Paris, éd. de l'EHESS, 1986-1989.

MACNIVEN HINE, Ellen, *Jean-Jacques Dortous de Mairan and the Geneva connection: scientific networking in the eighteenth century*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996.

MAYHEW, Robert, « British Geography's Republic of Letters: Mapping an Imagined Community, 1600-1800 », *Journal of the History of Ideas*, 2004, vol. 45, p. 251-276.

MELANÇON, Benoît (dir.), *Penser par lettre*, Actes du colloque d'Azay-le-Ferron (15, 16 et 17 mai 1997), Montréal (Québec), Fides, 1998

NORDMAN, Daniel, *Frontières de France, de l'espace au territoire : XVIe-XIXe siècles*, Paris, Gallimard, 1998.

PASSERON, Irène, « La correspondance de d'Alembert. Un réseau européen », *Bollettino di Storia delle Scienze Matematiche*, 2008, vol. XXVIII, p. 137-153.

PEIFFER, Jeanne, « La création d'une langue mathématique allemande par Albrecht Dürer. Les raisons de sa non-réception », dans *Sciences et langues en Europe*, Actes du colloque organisé par l'EHESS et La Commission des Communautés Européennes (Paris, 14-16 novembre 1994), édités par Roger Chartier et Pietro Corsi, 1996, p. 79-93.

PERRET, Laëtitia, « *Eloges de Montesquieu* par Jean-Baptiste de Secondat et d'Alembert », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, avril 2007, n°42, p. 95-105.

POMEAU, René, *L'Europe des Lumières : cosmopolitisme et unité européenne au XVIIIe siècle*, Paris ; Genève, Slatkine, 1981.

ROCHE, Daniel, *Les Républicains des Lettres. Gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988.

- *Le Siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux (1680-1789)*, Paris ; La Haye, Mouton, 1978.

- « Voyages, mobilités, Lumières », *Revue de Synthèse*, 2002, tome 123, p. 17-35.

SAADA, Anne, *Inventer Diderot. Les constructions d'un auteur dans l'Allemagne des Lumières*, Paris, CNRS Editions, 2003.

- « Les relations entre Albrecht von Haller et la France observées à travers le journal savant de Göttingen », dans Michèle Crogiez (dir.), *Les intellectuels de Suisse alémanique et la culture francophone du XVIIIe siècle : tropismes et identité*, Genève, Slatkine (à paraître).

SURATTEAU, Jean-René, « Cosmopolitisme et patriotisme au siècle des Lumières », *Annales*

historiques de la Révolution française, 1983, n°55, p. 364-389.

THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales : Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Le Grand livre du mois, 1999.

VIERHAUS, Rudolf, « La Société Patriotique de Hesse-Hombourg (1775-1781). Le premier essai d'une place de coordination européenne pour l'échange scientifique », *Deutsche patriotische und gemeinnützige Gesellschaften*, herausgegeben von R. Vierhaus, München, Kraus International Publications, 1980, p. 153-174.

VITTU, Jean-Pierre, « Du journal des savants aux mémoires pour les sciences et les arts : l'esquisse d'un système européen des périodiques savants », *Dix-septième siècle*, 2005/3, n°228, p. 527-545.

- « *Le Journal des Savants* et la République des Lettres (1665-1714) », thèse pour le doctorat d'État sous la direction de Daniel Roche, soutenue devant l'université de Paris-I Panthéon-Sorbonne, 1998.

VOSS, Jürgen, *Deutsch-französische Beziehungen im Spannungsfeld von Absolutismus, Aufklärung und Revolution*, ausgewählte Beiträge von Jürgen Voss, Bonn ; Berlin, Bouvier, 1992.

- *Universität, Geschichtswissenschaft und Diplomatie im Zeitalter der Aufklärung: Johann Daniel Schöpflin, 1694-1771*, München, W. Fink, 1979.

WAQUET, Françoise, « Condorcet et les idéaux de la République des Lettres », dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, Actes du Colloque « Condorcet, 1794-1994 », Rome, 15-17 décembre 1994, année 1996, vol. 108, n°2, p. 555-569.

- « De la lettre érudite au périodique savant : les faux semblants d'une mutation intellectuelle », *Dix-Septième Siècle*, 1983, n°35, p. 347-359.

- *Le latin ou L'empire d'un signe : XVIe-XXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1998.

- *Le modèle français et l'Italie savante : conscience de soi et perception de l'autre dans la république des lettres (1660-1750)*, Rome, École française de Rome, 1989.

- « Plus ultra : Inventaire des connaissances et progrès du savoir à l'âge classique », dans *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIe siècle*, sous la direction de Roland Schaer, Paris, B.N.F., Flammarion, 1996, p. 170-177.

- « Pour une éthique de la réception. *Les Jugemens des livres en général* d'Adrien Baillet (1685) », *Dix-Septième siècle*, avril-juin 1988, n°159, p. 157-174.

- « Qu'est-ce que la République des Lettres ? », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, tome 147, Paris ; Genève, Librairie Droz, 1989, p. 473-502.

Wissen im Netz. Botanik und Pflanzentransfer in europäischen Korrespondenznetzen des 18. Jahrhunderts, herausgegeben von Regina Dauser et al., Berlin, Akademie Verlag, 2008 (*Colloquia Augustana*, Band 24).

b- Les transferts culturels

De la comparaison à l'histoire croisée, sous la direction de Michael Werner et de Bénédicte Zimmermann, Paris, Le Seuil, 2004.

Deutsche in Frankreich, Franzosen in Deutschland: 1715-1789 ; institutionelle Verbindungen, soziale Gruppen, Stätten des Austausches, herausgegeben von Jean Mondot u. a., Sigmaringen, Thorbecke, 1992.

ESPAGNE, Michel, WERNER, Michael, « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire », *Annales E.S.C.*, 1987, n°4, p. 969-992.

Frankreichsfreunde: Mittler des französische-deutschen Kulturtransfers (1750-1850), hrsg. von Michel Espagne, Leipzig, Leipziger Univ.-Verlag, 1996 (*Deutsch-französische Kulturbibliothek*, Bd. 7).

GRUNEWALD, Michel, SCHLOBACH, Jochen (dir.), *Médiations, aspects des relations franco-allemandes du XVIIe siècle à nos jours / Vermittlungen: Aspekte der deutsch-französischen Beziehungen vom 17. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Actes du colloque de Metz et Sarrebruck, 1990, 2 vol., Frankfurt am Main, Peter Lang, 1992.

KANZ, Kai Torsten, « Deutsch-französischer Wissenstransfer in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts: Das Beispiel der medizinisch-naturwissenschaftlichen Periodika », *Philosophia Scientiae. Travaux d'histoire et de philosophie des sciences/ Studien zur Wissenschaftsgeschichte und -philosophie*, Cahier spécial 2, 1998/99 (1999), p. 55-81.

Kulturtransfer im Epochenumbruch. Frankreich-Deutschland 1770 bis 1815, Hans Jürgen Lüsebrink und Rolf Reichardt (Hrsg.), 2 Bände, Leipzig, Universitätsverlag, 1997.

Kulturtransfer und Vergleich, herausgegeben von Matthias Middell, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2000.

L'horizon anthropologique des transferts culturels, *Revue germanique internationale*, vol. 21, Michel Espagne et al. (éd.), Paris, P.U.F., 2004.

LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, *Interkulturelle Kommunikation. Interaktion, Fremdwahrnehmung, Kulturtransfer*, Stuttgart, Metzler, 2008 (2., aktualisierte und erw. Auflage).

MIDDELL, Matthias, « La Révolution française et l'Allemagne : du paradigme national à la recherche des transferts culturels », *Annales historiques de la Révolution française*, juillet-septembre 1999, n°317, p. 427-454.

Nationale Grenzen und internationaler Austausch. Studien zum Kultur- und Wissenschaftstransfer in Europa, herausgegeben von Lothar Jordan und Bernd Kortländer, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1995.

Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie, sous la direction de Katia Dmitrieva et Michel Espagne, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1996.

Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIIIe-XIXe siècle), textes réunis et présentés par Michel Espagne et Michael Werner, Paris, éd. Recherche sur les civilisations, 1988.

Von der Elbe bis an die Seine: Kulturtransfer zwischen Sachsen und Frankreich im 18. und 19. Jahrhundert, hrsg. von Michel Espagne, Leipzig, Leipziger Univ.-Verlag, 1993 (*Deutsch-französische Kulturbibliothek*, Bd. 1).

4- Travaux sur Albrecht von Haller

Albrecht von Haller in Göttingen 1736-1753: Briefe und Selbstzeugnisse, ausgewählt, übersetzt und herausgegeben von Urs Boschung, Bern, Hans Huber, 1994.

Albrecht von Haller. Leben-Werk-Epoche, hrsg. von Hubert Steinke, Urs Boschung und Wolfgang Proß, Göttingen, Wallstein Verlag, 2008.

Albrecht von Haller, 1708-1777. Zehn Vorträge gehalten am Berner Haller-Symposion vom 6. bis 8. Oktober 1977, Basel, Schweizerische Naturforschende Gesellschaft, 1977.

Albrecht von Haller zum 300. Geburtstag, herausgegeben von Jean-Daniel Candaux, Alain Cernuschi, Anett Lütteken und Jesko Reiling, 2008 (*Schweizerische Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts: Themenheft Nr. 1*), p. 97-107.

BALMER, Heinz, *Albrecht von Haller*, Bern, Paul Haupt, 1977 (*Berner Heimatbücher*, 119).

- « Haller als Herr von Goumoens-le-Jux und Eclagnens », *Gesnerus. Swiss Journal of the History of Medicine and Sciences*, 1977, vol. 34, p. 304-317.

BAY, J.- Christian, « Albrecht von Haller - Medical Encyclopedist », *Bulletin of the Medical Library Association*, octobre 1960, vol. 48, n°4, p. 393-403.

Bibliographia Halleriana. Verzeichnis der Schriften von und über Albrecht von Haller, herausgegeben von Hubert Steinke und Claudia Profos, unter Mitarbeit von Pia Burkhalter, Basel, Schwabe, 2004 (*Studia Halleriana VIII*).

BONNET, Ed., « Les Ex-Libris de Albert de Haller », *Bulletin de la Société Française d'Histoire de la Médecine*, 1914, p. 197-201.

BOSCHUNG, Urs, « Acht Briefe Albrecht von Hallers an Johannes Gessner », *Gesnerus*, 1974, vol. 31, p. 267-287.

- « Albert de Haller ambivalent : réussite scientifique à l'étranger ou réussite sociale dans la patrie », *Revue médicale de la Suisse Romande*, 1992, tome 112, p. 1051-1059.

- *Albrecht Haller in Paris, 1727-1728*, Bern, Hans Huber, 2009.

- « Albrecht von Haller als Arzt: zur Geschichte des Elixir acidum Halleri », *Gesnerus*, 1977, vol. 34, p. 267-293.

- « Albrecht von Haller, Aufenthalt in Paris im Lichte eines unbekannten Tagesbuch Johannes Gessners », *Medizin historisches Journal*, 1979, vol. 11, 3-4, p. 220-245.

- « Albrecht von Haller Korrespondenz und ihre Erschließung », *Gesnerus*, 1989, vol. 46, p. 211-227.
- « Albrecht von Haller's patient records (Berne 1731-1736) », *Gesnerus*, 1996, vol. 53, p. 5-14.
- « Albrecht von Haller und der praktische Arzt seiner Zeit », *Gesnerus*, 1985, vol. 42, p. 253-264.

CHERNI, Amor, « Haller et Buffon : à propos des *Réflexions* », *Revue d'histoire des sciences*, 1995, 48-3, p. 267-306.

- *Epistémologie de la transparence. Sur l'embryologie de A. von Haller*, Paris, J. Vrin, 1998.

CUNCHE, Gabriel, *La Renommée de A. de Haller en France ; influence du poème des Alpes sur la littérature descriptive du XVIIIe siècle*, thèse pour le doctorat, soutenue devant la Faculté des lettres de l'Université de Caen, 1918.

DE ANGELIS, Simone, « Haller im Spannungsfeld von Naturwissenschaft und Glaube », *Unipress*, Bern, Stämpfli AG, 2007, Heft 135, p. 27-28.

DUCHESNEAU, François, « Théorie et pratique expérimentale dans la physiologie d'Albrecht von Haller », dans *Theoria cum praxi. Zum Verhältnis von Theorie und Praxis im 17. und 18. Jahrhundert*, Akten des III. Int. Leibniz-Kongresses, Hannover, 12. bis 17. november 1977, Wiesbaden, 1980-1982, Band 4 (1982), p. 86-95.

DÜBI, Heinrich, « Der Briefwechsel zwischen Voltaire und Haller im Jahre 1759: eine Studie », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 1909, n°123, p. 353-356.

EIDELDINGER, Frédéric S., « Haller, Albrecht von (Berne, 1708-Berne, 1777) », *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, publié sous la direction de Raymond Trousson et Frédéric S. Eideldinger, Paris, Honoré Champion, 1996, p. 401.

Festschrift dem Andenken Albrechts von Haller, dargebracht von den Aerzten der Schweiz, am 12. Dezember 1877, Bern, Im Commissionsverlag der J. Dalp'schen Buchhandlung, 1877.

GUTHKE, Karl S., « Hallers Blick in den Spiegel: der Arzt mit der "poetischen Krankheit" », dans *Das Entdecken des Ich: Studien zur Literatur*, Karl S. Guthke (Hrsg.), Tübingen ; Bâle, Francke, 1993, p. 79-95.

- « Haller und die *Bibliothèque raisonnée* », *Jahrbuch des freien deutschen Hochstifts*, 1973, p. 1-13.

- *Haller und die Literatur*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1962.

HAECHLER, Stefan, STEINKE, Hubert, STUBER, Martin (Hrsg.), « Medical Correspondence in Early Modern Europe », *Gesnerus*, Basel, 2004, vol. 61, n° 3-4.

HAECHLER, Stefan, « "Suppliken" der "Gelehrtenrepublik": Bitt- und Empfehlungsschreiben in der Korrespondenz Albrecht von Hallers (1708-1777) », dans *Forme della comunicazione politica in Europa nei secoli XV-XVIII. Suppliche gravamina, lettere / Formen der politischen Kommunikation in Europa vom 15. bis 18 Jahrhundert*, herausgegeben von Cecilia Nubola und Andreas Würigler, Bologne-Berlin, 2004, p. 383-402.

Haller in Holland. Het Daegboek van Albrecht von Haller van Zijn verblijf in Holland (1725-1727), uitgave van de koninklijke nederlandse gist- en spiritusfabriek n.v. te Delft, 1958.

Hallers Literaturkritik, herausgegeben von Karl S. Guthke, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1970.

Hallers Netz. Ein Europäischer Gelehrtenbriefwechsel zur Zeit der Aufklärung, hrsg. von Martin Stuber, Stefan Hächler und Luc Lienhard, Basel, Schwabe Verlag, 2005 (*Studia Halleriana*, Band IX).

HAMON, Odile, *Contribution à l'étude des correspondants de Haller et en particulier de Thierry*, thèse pour le doctorat en médecine, soutenue devant l'université de Rennes, 1970.

HINTZSCHE, Erich, « Albrecht von Hallers Bedeutung für die Geschichte der Medizin », dans *Aktuelle Probleme aus der Geschichte der Medizin: Verhandlungen des XIX. Internationalen Kongresses für Geschichte der Medizin / Current problems in history of medicine: proceedings of the XIXth International Congress for the History of Medicine: Basel, 7.-11. September 1964*, herausgegeben von R. Blaser und H. Buess, Basel ; New York, Karger, 1966, p. 409-415.

- « A. v. Hallers Korrespondenz mit Johann Stephan Bernard », *Clio Medica*, 1966, 1, p. 324-340.

- « A. v. Hallers "Prospectus d'un dictionnaire universel de médecine" », *Gesnerus*, 1996, vol. 23, p. 48-54.

- « Albrecht von Hallers Tätigkeit als Enzyklopädist », *Clio Medica, Acta Academiae Internationalis Historiae Medicinae*, Oxford ; New York ; London ; Paris, Pergamon Press LTD, 1965-1966, vol. 1, p. 235-254.

- « Einige kritische Bemerkungen zur Bio- und Ergographie Albrecht von Hallers », *Gesnerus*, 1959, vol. 16, p. 1-15.

- « Politischer Narichtendienst in A.v. Hallers Korrespondenz », *Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde*, 1958, Jahrgang 20, p. 41-46.

JOST, François, « Albert de Haller critique des écrivains français », *Revue de littérature comparée*, 1958, n°1, p. 12-33.

- « Témoin de son temps : Albert de Haller critique littéraire », *Essais de littérature comparée*, Fribourg, 1964, tome I, p. 140-168.

LEGENDRE, P., « L'encyclopédiste Albert de Haller envisagé comme homme de Lettres », *Bulletin de la Société Française d'Histoire de la médecine*, juillet-avril 1931, p. 326-372 ; septembre-octobre 1931, p. 381-412.

« Les correspondants français de Albrecht von Haller ». Note de MM. Pierre Huard, Yves Laissus, Georgette Legée, Jean-François Leroy et Jean Théodoridès, *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, 8 novembre 1971, Paris, Série D, t. 273, p. 1655-1656

LUNDGAARD-HANSEN-VON FISCHER, Susanna, *Verzeichnis der gedruckten Schriften Albrecht von Hallers*, Bern, Paul Haupt, 1959.

MAZZOLINI, Renato G., « Le dissertazioni degli allievi di Albrecht von Haller a Göttingen (1736-1753) : una indagine bio-bibliografica », *Nuncius. Annali di Storia della scienza*, Firenze, Leo S. Olschki, 1987, fasc. 1, p. 125-194.

MINDER-CHAPPUIS, Geneviève, *Auguste Tissot : sa correspondance avec Albert de Haller et ses œuvres durant la période de 1754 à 1761*, thèse pour le doctorat en médecine, soutenue devant l'université de Bern, 1973.

MONTI, Maria Teresa, *Catalogo del Fondo Haller della Bibliotheca Nazionale Braidense di Milano*, a cura di Maria Teresa Monti, 13 vol., Milano, F. Angeli, 1983-1994.

- « Haller et les monstres : objets de recherche positive ou preuves éclatantes de la liberté infinie de Dieu », *Actes du XXXII^e Congrès International d'Histoire de la Médecine*, Anvers, 3-7 septembre 1990, édités par Eric Fierens et al., Bruxelles, 1991.

- « Il carteggio Jacques Daviel-Albrecht von Haller », dans *Teorie della visione e problemi di percezione visiva nell'età moderna*, a cura di Maria Teresa Monti, Milano, Francoangeli, 1995, p. 183-208.

NEUBAUER, John, « La philosophie de la physiologie d'Albrecht von Haller », *Revue de synthèse : médecine et sciences de la vie au XVIII^e siècle*, janvier-juin 1984, tome 105, série 3, 113-114, p. 135-142.

PERROCHON, Henri, « La poésie de Haller en France », dans *Actes du troisième congrès national, Dijon, 1^{ier}-3 juin 1959 : la France, la Bourgogne et la Suisse au 18^e siècle*, Société française de littérature comparée, Paris, 1960, p. 130-136.

PORTMANN, Marie-Louise, « Die Variolation im Spiegel der Korrespondenz Albrecht von Hallers (1708-1777) mit Achilles Mieg (1731-1799) », *Gesnerus*, 1977, vol. 34, p. 294-303.

PREMUDA, Loris, « Albrecht von Haller und Padua. Zur Wirkung seines medizinischen Denkens am Ende des 18. Jahrhunderts. », *Gesnerus*, 1976, vol. 33, p. 65-78.

PROFOS FRICK, Claudia, « *Gegründete Kritik* ». *Albrecht von Haller als literarisch-wissenschaftlicher Kritiker in den Göttingischen Gelehrten Anzeigen*, thèse pour le doctorat de lettres, soutenue devant l'université de Lausanne, 2005 (à paraître).

Repertorium zu Albrecht von Hallers Korrespondenz 1724-1777, 2 Bände, herausgegeben von Urs Boschung, Barbara Braun-Bucher, Stefan Hächler, Anne Kathrin Ott, Hubert Steinke und Martin Stuber, Basel, Schwabe & Co Ag. Verlag, 2002 (*Studia Halleriana* VII).

RITZMANN, Iris, BOSCHUNG, Urs, « “Dedi clysterem purgantem” - Haller et la médecine de l'enfance (1731-1736) », *Bulletin d'histoire de la médecine au Canada et en Europe*, 2005, vol. 22, p. 175-182.

ROE, Shirley A., « Anatomia Animata: the Newtonian physiology of Albrecht von Haller », *Transformation and tradition in the sciences: essays in honor of I. Bernard Cohen*, ed. by Everett Mendelsohn, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 273-300.

- (ed.), *The natural philosophy of Albrecht von Haller*, New York, Arno Press, 1981.
- « The development of Albrecht von Haller's views on embryology », *Journal of the history of biology*, 1975, vol. 8, n°2, p. 167-190.

RUDOLPH, Gerhard, « Hallers Rezensionen », *Sudoffs Archiv für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften*, Juni 1965, Band 49, Heft 2, p. 199-204.

- « La méthode hallérienne en physiologie », *Dix-huitième siècle*, 1991, n°23, p. 75-84.
- « L'irritabilité hallérienne, point de départ de la neurophysiologie », dans *Actualités neurophysiologiques*, septième série, publiées sous la direction de Alexandre Marcel Monnier, Paris, Masson et Cie, 1967.

SALAMA, Dalia, *Albrecht von Hallers "Usong". Ein orientalisierender Staatsroman*, Hamburg, Verlag Dr. Kovac, 2006.

SONNTAG, Otto, « Albrecht von Haller on academies and the advancement of science: the case of Göttingen », *Annals of Science*, 1935, n°32, p. 379-391.

- « Albrecht von Haller on the future of science », *Journal of the history of ideas*, avril-juin 1974, vol. 35, n°2, p. 313-322.
- « The mental and temperamental qualities of Haller's scientist », *Physis : rivista internazionale di storia della scienza*, 1977, n°19, p. 173-184.
- « The motivations of the scientist: the self-image of Albrecht von Haller », *ISIS*, september 1974, vol. 65, n°228, London, p. 336-351.

STEINKE, Hubert, *Der nützliche Brief. Die Korrespondenz zwischen Albrecht von Haller und Christoph Jakob Trew 1733-1763*, Basel, Schwabe, 1999.

- « "Die Ehre des Rechthabens": Experiment und Theorie im Streit um die Lehre von der Irritabilität », *Sudhoffs Archiv*, 1998, Band 82, Heft 2, p. 140-169.
- *Irritating experiments: Haller's concept and the European controversy on irritability and sensibility 1750-1790*, Amsterdam ; New York, Rodopi, 2005.

STUBER, Martin, « Journal and Letter: The Interaction between two Communication Media in the Correspondence of Albrecht von Haller », dans Hans-Jürgen Lüsebrink, Jeremy Popkin (ed.): *Enlightenment, Revolution and the periodical press*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, p. 120-141.

TOELLNER, Richard, *A. von Haller. Über die Einheit im Denken des letzten Universalgelehrten*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1971.

VETTER, Christophe, *Strasbourg et l'Europe des Lumières : lettres de Jacques Reinhold Spielmann à Albrecht von Haller (1753-1777)*, thèse pour le doctorat, soutenue devant l'université de Strasbourg, 1989 (3 tomes).

WEBER, Otto, *Albrecht von Haller*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1958.

ANNEXES

Annexe 1 : Chronologie²⁵⁸⁴

Evènements de la vie de Haller	Publications	Liens avec la scène intellectuelle française
1708 naissance le 16 octobre à Berne, le père de Haller est notaire janvier 1724 - avril 1725 études de médecine à Tübingen juin 1725 inscription à l'université de Leyde mai 1727 soutenance de la thèse <i>Ductus salivatis</i>, obtention du grade de docteur en médecine juillet-août 1727 séjour à Londres 7 juillet-9 août 1728 voyage en Suisse avec Johannes Gessner 22 novembre 1728 - 25 février 1729 remplacement de l'anatomiste J.R. Mieg à Bâle 8 mars 1729 datation du poème <i>Die Alpen</i> été 1729 retour à Berne et ouverture d'un cabinet de médecin 1731 mariage le 19 février avec Marianne Wyss (1711-1736), fille d'un épicier bernois 1734 postule pour une place de médecin de la ville, échec	1732 <i>Versuch Schweizerischer Gedichten</i>	1^{er} septembre 1727-21 février 1728 séjour à Paris 1728 (4-12 mars) séjour à Strasbourg

²⁵⁸⁴ Cette chronologie doit beaucoup à celle élaborée par l'équipe du Projet Haller, publiée dans *Hallers Netz, ..., op.cit.*. Nous l'avons simplifiée afin de ne pas la surcharger : les évènements familiaux et les voyages réguliers dans les Alpes et dans les cantons suisses ne sont donc pas tous indiqués. Nous n'avons pas non plus mentionné toutes les appartenances de Haller aux académies européennes. En revanche, nous avons ajouté une sélection d'évènements susceptibles d'interférer et d'expliquer la nature des relations de Haller avec ses contemporains français.

le Conseil de Berne autorise Haller à faire des cours et des préparations anatomiques candidature à la chaire d'éloquence puis retrait de la candidature 1735 (21 février) ouverture du <i>Theatrum anatomicum</i> (mai) élection comme bibliothécaire de la ville 1736 (6 mai) nomination à l'université de Göttingen (30 septembre) arrivée à Göttingen (12 octobre) discours d'entrée (31 octobre) mort de Marianne Haller-Wyss 1738 (septembre) obtention du grade de Dr. phil. (novembre) nomination comme médecin du roi de Grande-Bretagne emménagement dans le nouveau bâtiment d'anatomie 1739 membre de la Royal Society (mars) retour à Berne (31 mai) mariage avec Elisabeth Bucher (1711-1740), fille d'un conseiller de Berne (22 août) retour à Göttingen 1740 (4 juillet) mort d'Elisabeth Bucher 1741 (1 janvier-30 juin) prorecteur de l'université de Göttingen (5 décembre) mariage avec Sophie Amalia Christina Teichmeyer (1722-1795), fille d'un professeur de médecine de Iéna 1742 nommé Conseiller aulique du Royaume de Grande-Bretagne	<i>De studio botanices</i> (1736) <i>Hermanni Boerhaave... Praelectiones academicae</i> (1739-1744) <i>Enumeratio methodica stirpium Helvetiae</i> (1742)	23 mai 1736 -16 septembre 1743 correspondance avec Hommel

1745 (mars) retour à Berne (16 avril) entrée dans le Grand Conseil de Berne (mai) retour à Göttingen, séjour à Zurich et à Nuremberg 1746 appel de l'université de Utrecht, décliné 1747 (1^{ier} janvier-30 juin) prorecteur de l'université de Göttingen rédacteur en chef des <i>GGA</i> jusqu'en 1753 invitation de l'université de Utrecht, déclinée 1749 membre de l'Akademie der Wissenschaften de Berlin (avril) anoblissement par l'empereur François I^{er} 1751 président à vie de l'Académie royale des sciences de Göttingen	<i>Icones anatomicae</i> (1743-1756) <i>Primae lineae physiologiae</i> (1747) <i>Hermanni Boerhaave... Methodus studii medici</i> (1751)	La Mettrie publie <i>L'Homme machine</i> dédié à Haller. Début de la polémique. 10 mai 1748-26 juillet 1754 correspondance avec Chomel 12 mars 1749 lettre de Haller au <i>Journal des Sçavans</i> 06 avril 1749-23 avril 1766 correspondance avec Sauvages de la Croix 20 avril 1749-24 août 1757 échanges avec Réaumur 18 août 1749-(?)1752 correspondance avec Maupertuis, président de l'Académie des Sciences de Berlin, qui tente au nom de Frédéric II d'obtenir les services de Haller 16 août 1751-18 avril 1768 correspondance avec Sénac 26 octobre 1751-16 octobre 1777 correspondance avec Thiery

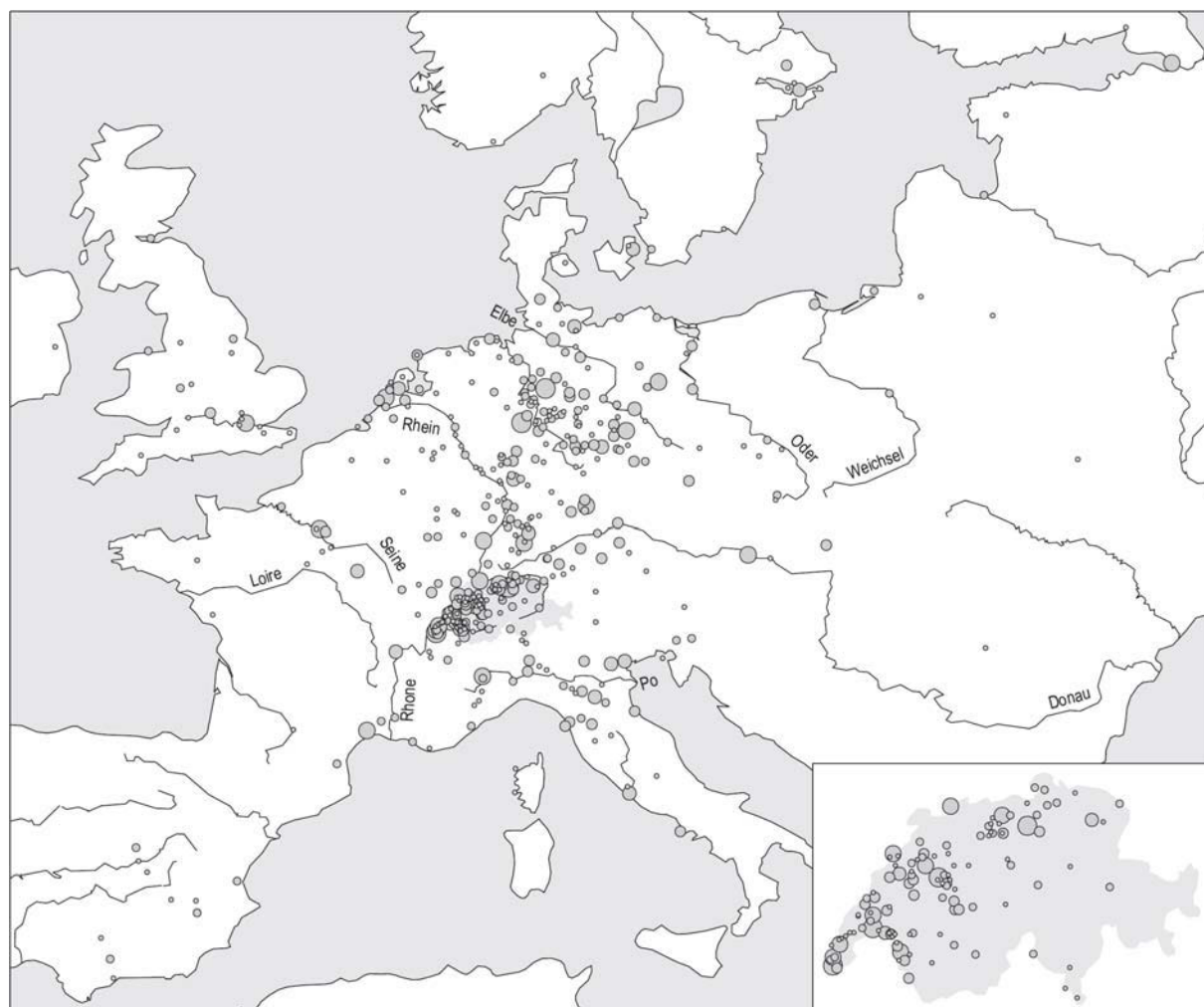
		1752 membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris 9 octobre 1752-24 octobre 1755 correspondance avec Le Cat
1753 (avril) retour à Bern où Haller se présente comme candidat à la charge de commissaire des placements financiers de Berne à Londres, échec (20 avril) tiré au sort comme <i>Rathausammann</i> (administrateur général de l'hôtel de ville de Berne), Haller renonce à rentrer à Göttingen et occupe cette charge jusqu'à Pâques 1757. (août) inspection d'une mine de sel à Interlaken 1754 assesseur du Conseil scolaire supérieur 1754-1757 membre de la commission de la bibliothèque de Berne (7-14 (?) août) voyage dans les salines d'Aigle 1755 (4 avril) élection dans la commission de paix de la Confédération (31 mai) appel comme chancelier à l'université de Halle (22 juin) appel comme professeur de médecine à Göttingen et invitation à Halle ; déclinés 1756 assesseur du Conseil sanitaire (18 mai) voyage dans les salines d'Aigle 1757 voyage à Lausanne et réforme de l'Académie voyage dans les salines	<i>De partibus corporis humani sensibilis et irritabilibus</i> (1753) <i>Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal</i> (1756-1760) <i>Elementa physiologiae corporis humani</i>	18 juin 1753-28 avril 1777 correspondance avec Spielmann « Observations anatomiques », <i>HARS</i>, année 1753. 1754 associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris 08 mars 1754-21 janvier 1769 correspondance avec Séguier 2 juillet 1755-30 décembre 1774 correspondance avec Housset 28 déc. 1755-17 avril. 1759 correspondance avec Voltaire

d'Aigle administrateur de l'orphelinat membre du Sénat académique membre du Haut Consistoire membre de la Chambre d'Economie 1758 (30 avril) élection et nomination comme directeur des salines de Roches	(1757-1766) <i>Sur la formation du cœur dans le poulet</i> (1758) <i>Deux mémoires sur la formation des os</i> (1758)	1759 membre de la Société des Sciences, Arts et Belles Lettres d'Auxerre 30 septembre 1761-12 septembre 1762 correspondance avec Daviel « Mémoire sur les yeux de quelques poissons », <i>HARS</i>, année 1762. 19 juillet 1762-(?) juillet 1777 correspondance avec Gouan « Sur une maladie épidémique arrivée dans le Canton de Berne en 1762 », <i>HARS</i>, année 1763
1762 (4 février) nomination comme vice-gouverneur d'Aigle fondation de la Société Economique de Bern		
1763 (14 novembre) fin de la fonction de vice-gouverneur d'Aigle	<i>Opera minora</i> (1763-1768)	24 mars 1763-5 juin 1777 correspondance avec Rast de Maupas
1764 (août) candidat au Petit Conseil, échec (30 septembre) fin du mandat à Roche, retour à Berne (octobre) achat de la seigneurie de Goumoëns-le-Jux et Eclagnens (novembre) candidat au Petit Conseil, échec		

(décembre) appel comme chancelier de l'université de Göttingen, décliné 1765 (janvier) candidat au Petit Conseil, échec (7 mars) élu membre du Conseil sanitaire (9 mai) élu dans l'administration de l'orphelinat (juin, août et décembre) candidatures au Petit Conseil, échecs 1766 assesseur du Conseil secret pour l'affaire du Versoix et de Genève 1768 appel de Göttingen 1769 (21 mars) nomination comme <i>Assessor perpetuus</i> du Conseil sanitaire refus de l'appel pour Göttingen (22 mars) élu pour participer à la mission auprès des envoyés français dans l'affaire du Versoix 1770 (mai) le roi Georges III écrit au Conseil de Berne pour obtenir les services de Haller (juillet) le Grand Conseil décide que Haller « devra rester aux services de la patrie » 1771 (avril) candidat au Petit Conseil, échec 1772 (mai) candidat au Petit	<i>Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata</i> (1768) <i>Usona</i> (1771) <i>Bibliotheca botanica</i> (1771-1772)	23 août 1768-19 novembre 1776 correspondance avec Gilibert 17 août 1770-17 juin 1775 correspondance avec Portal Janvier 1771-été 1772 Haller rédige les articles pour les <i>Suppléments de l'Encyclopédie</i>, 1-4 [A-E] 30 décembre 1771-19 avril 1775 correspondance avec Robinet

Conseil, échec 1773 (février) candidat au Petit Conseil, échec (25 novembre) Chevalier du <i>Nordsternorden</i>, ordre du mérite suédois	<i>Alfred</i> (1773) 1774 <i>Fabius und Cato</i> <i>Bibl. anatomica</i> (1774-1777) <i>Bibl. chirurgica</i> (1774-1775) <i>Briefe über einige Einwürfe noch lebender Freygeister</i> (1775-1777) <i>Bibliotheca medicae practicae</i> (1776-1788)	« Mémoire sur une grossesse singulière », <i>HARS</i>, année 1773. 1776 membre de la Société de Médecine de Paris 28 décembre 1776-07 août 1777 échanges avec Vicq d'Azyr
1777 (17 juillet) visite de l'empereur Joseph II (12 décembre) mort de Haller à Berne		

Annexe 2 : Répartition spatiale du réseau épistolaire de Haller (1724-1777)



Légende :

447 lieux d'émission

13241 lettres adressées à Haller par 1196 correspondants

Nombre de lettres par lieu d'émission :

• 1-2 • 3-10 • 11-50 • 51-100 • 101-500 • >500

Source : Haller-Datenbank ; cartographie : Richard Stuber (Berne)

Reproduit d'après *Hallers Netz. Ein europäischer Gelehrtenbriefwechsel zur Zeit der Aufklärung*, hrsg. von M. Stuber, S. Hächler und L. Lienhard, Basel, Schwabe Verlag, 2005, p. 68.

Annexe 3 : Liste des correspondants français d'Albrecht von Haller

1- Première époque bernoise (mai 1734-août 1736)

HOMMEL, Johann Ludwig (1706-1743), chirurgien
JACOBI, Philippe (?- ?), médecin
LINDERN, Franz Balthazar von (1682-1755), botaniste

2- Göttingen (septembre 1736-avril 1753)

ARGENSON, Marc-Pierre de Voyer de Paulmy d' (1696-1764), homme d'Etat
BARRÈRE, Pierre (1690-1755), médecine
BEHR, Georg Heinrich (1708-1761), médecin
BERTIN, Exupère-Joseph (1712-1781), médecin
BOCCAGE, Marie-Anne Le Page (1710-1802), femme de lettres
BOURGUET, Louis (1678-1742), naturaliste
FERREIN, Antoine (1693-1769), médecin
GRAUEL, Johann Philipp (1711-1761), médecin
LE CAT, Claude-Nicolas (1700-1768), chirurgien
MALOUIN, Paul-Jacques (1701-1778), médecin
MAUPERTUIS, Pierre-Louis Moreau de (1698-1759), physicien
MISSA, Henri-Michel (?- ?), médecin
MORAND, Sauveur-François (1697-1773), chirurgien
RÉAUMUR, René-Antoine Ferchault de (1683-1757), naturaliste
ROEDERER, Johann Georg (1726-1763), médecin
SAUVAGES DE LA CROIX, François Boissier de (1706-1767), médecin
SÉNAC, Jean-Baptiste (1693-1770), médecin
TARIN, Pierre (1721-1793 ?), médecin
THIERY (ou THIERRY), François (1719-1793), médecin

3- Magistrature à Berne (mai 1753-avril 1758)

BAUER, Johann Gottfried (1723-1781), imprimeur-libraire
BENET, Jean-Baptiste (?- ?), médecin
BERDOT, David-Charles-Emmanuel (1738-1780), médecin
BRUN, Jean (?- ?), médecin
CHAVIGNY, Anne-Théodore Chevignard de (1687-1771), diplomate
CHOMEL, Jean-Baptiste-Louis (1709-1765), médecin
COMMERSON, Philibert (1727-1773), botaniste
FARJON, Jacques (1719-1800), médecin
GIRARD DE VILLARS, Louis-Marie (?- ?), médecin
HOUSSET, Etienne-Jean-Pierre (1733-1810), médecin
MAIRAN, Jean-Jacques Dortous de (1678-1771), mathématicien
MALOMONT, Jean-Louis de (1728-1784), militaire
SÉGUIER, Jean-François (1703-1784), botaniste
SPIELMANN, Jakob Reinbold (1722-1783), apothicaire

TRESSAN, Louis-Elisabeth de la Vergne (1705-1783), militaire
VANDERMONDE, Charles-Augustin (1727-1762), médecin
VOLTAIRE, François Marie Arouet dit (1694-1778), homme de lettres

4- Activité à Roche et à Aigle (avril 1758-novembre 1763)

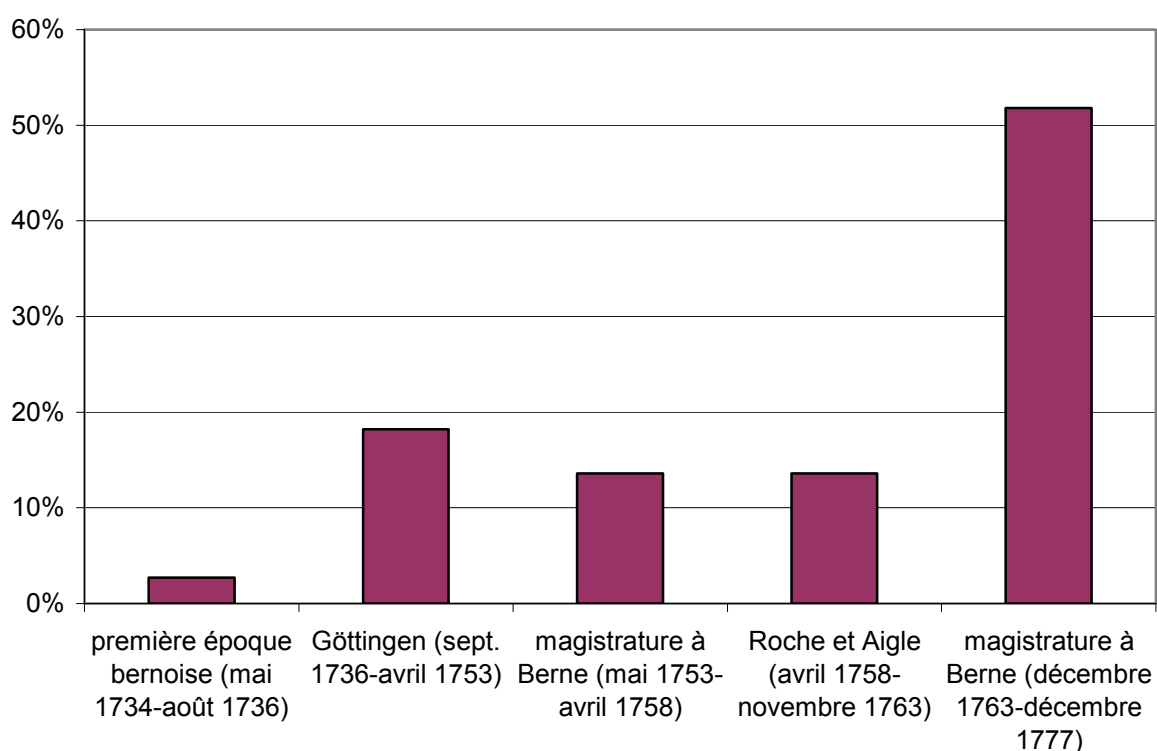
BARTHÈS DE MARMORIÈRES, Antoine (1736-1811), militaire
BOYER DE PRÉBANDIER, Pierre (1708- ?), médecin
DAVIEL, Jacques (1693-1762), chirurgien
DUFIEU, Jean-Ferapié (1736-1769), chirurgien
GOUAN, Antoine (1733-1821), botaniste
LAMBERT, Johann Heinrich (1728-1777), physicien
LE PÈRE, Mathurin (1718-1762), magistrat
MALESHERBES, Chrétien-Guillaume de Lamoignon de (1721-1794), agronome
MANGIN, Nicolas (1711-?), médecin
PAUL, François (1731-1774), chirurgien
RAST DE MAUPAS, Jean-Baptiste-Antoine (1732-1810), médecin
ROUGNON DE MAGNY, Nicolas-François (1699-1751), médecin
SOUBRY, Jean-Jacques-Ignace (1705-1774), magistrat
TENON, Jacques-René (1724-1816), chirurgien
VACHER, Gilles (1693-1760), médecin

5- Magistrature à Berne (décembre 1763-décembre 1777)

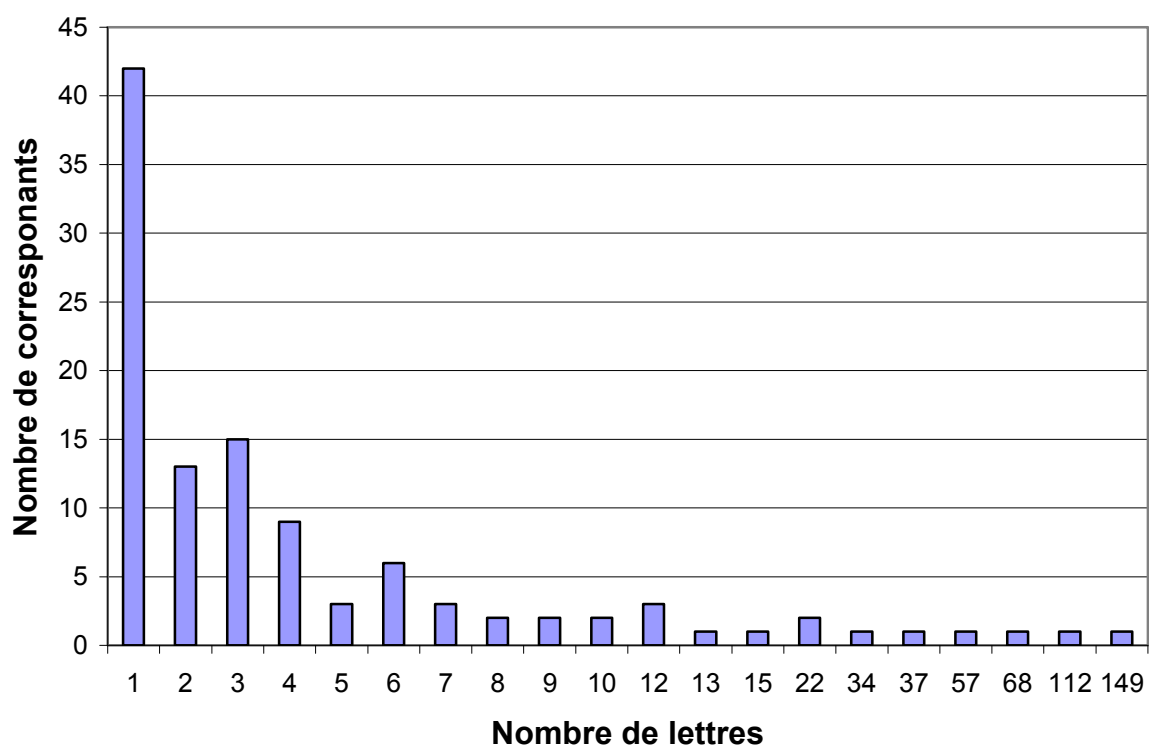
ADANSON, Michel (1727-1806), naturaliste
AFFRY, Louis-Auguste-Augustin d' (1713-1793), diplomate
BARTHEZ, Paul-Joseph (1734-1806), médecin
BATIGNE, Paul (env. 1724-1773), médecin
BEAUTEVILLE, Pierre de Buisson de (1703-env. 1792), diplomate
BÉGUILLET, Edme (1729-1786), botaniste
BORDENAVE, Toussaint (1728-1782), chirurgien
BOURGELAT, Claude (1712-1779), vétérinaire
BRISSON, Antoine-François (1728-1796), magistrat
BUCHOZ, Pierre-Joseph (1731-1807), botaniste
CARRÈRE, Joseph-Barthélémy-François (1740-1802), médecin
CLARET DE LA TOURETTE, Marc-Antoine-Louis de (1729-1793), botaniste
CONDORCET, Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat de (1743-1794), mathématicien
CREYSSANT, Jean-Chrysostome de (1738-1787), ecclésiastique
CUSSON, Pierre (1727-1783), botaniste
DESCEMET, Jean (1732-1810), médecin
DOMBEY, Joseph (1742-1794), botaniste
DUCHESNE, Antoine-Nicolas (1747-1827), botaniste
DUHAMEL DU MONCEAU, Henri-Louis (1700-1782), agronome
FRESLON, Alexis-François-Marie-Joseph (1749-1826), militaire
GAMET, Jean-Marie (?- ?), chirurgien
GANDOGER DE FOIGNY, Pierre-Louis (1732-1770), médecin
GILIBERT, Jean-Emanuel (1741-1814), médecin
HOFER, Johannes (1697-1781), botaniste

JADELLOT, Jean-Nicolas (1738-1793), médecin
 JANIN DE COMBE-BLANCHE, Jean-Antoine-Michel-Dieudonné (1731-1811), médecin
 JOLY, (?- ?), médecin
 LA ROCHE, de (?- ?), marchand
 LAFOSSE, Jean (1742-1775), médecin
 LASSONE, Joseph-Marie-François de (1717-1788), médecin
 LE COMTE, (?- ?), étudiant en médecine
 LETROSNE, Guillaume-François (1728-1780), juriste
 LEX, Joseph-Ferdinand (?- ?), éditeur
 LOBSTEIN, Johann Friedrich (1736-1784), chirurgien
 LORRY, Anne-Charles (1726-1783), médecin
 MARET, Hugues (1726-1786), médecin
 MORAND, Jean-François-Clément (1726-1784), médecin
 OBERLIN, Jeremias Jakob (1735-1896), homme de lettres
 PANCKOUCKE, Charles-Joseph (1736-1798), éditeur
 PENNIER DE LONGCHAMP, Pierre-Barthélemy (1747- ?), médecin
 PFEFFINGER, Johannes (1728-1782), médecin
 PORTAL, Antoine (1742-1832), médecin
 RABAUT, Paul (1718-1794), ecclésiastique
 RAZOUX, Jean (1723-1798), médecin
 RICHARD, (?- ?), médecin
 ROBINET, Jean-Baptiste-René (1735-1820), éditeur
 ROYER, Thomas (env. 1720- ?), chirurgien
 ROZIER, (?- ?), propriétaire
 SABATIER, Raphaël-Bienvenu (1732-1811), chirurgien
 TITON, Claude-Etienne-Jospeh (?- ?), magistrat
 TSCHUDI, Johann Baptist Ludwig Theodor von (1734-1784), militaire
 USSIEUX, Mme d' (?- ?), femme de lettres
 VARENNES, comte de (?- ?), imprimeur
 VICQ D'AZYR, Félix (1748-1794), médecin
 VILLARS, Dominique (1745-1814), botaniste
 VITET, Louis (1736-1809), vétérinaire

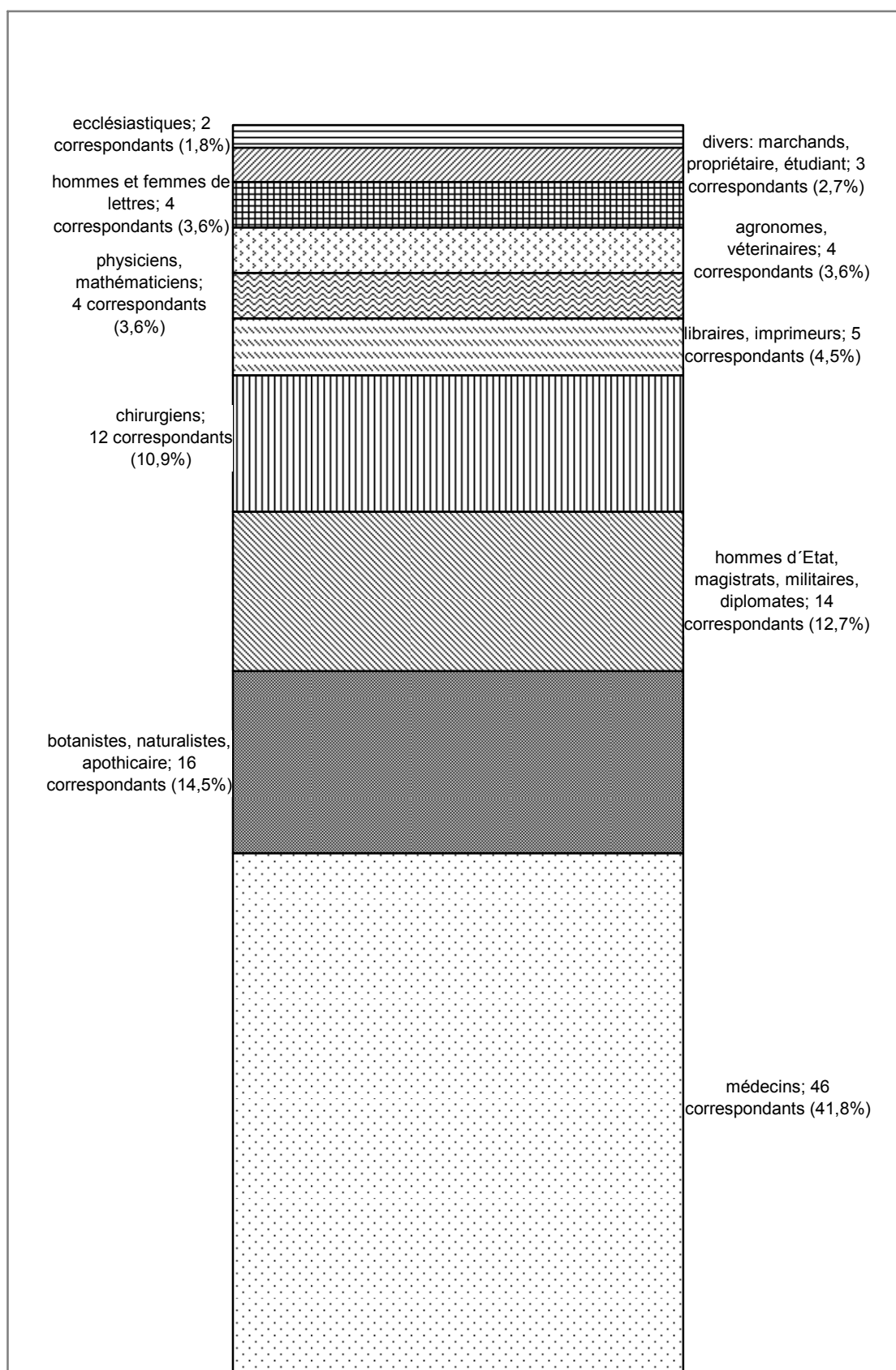
Annexe 4 : Distribution chronologique de la genèse des correspondances françaises (1734-1777)



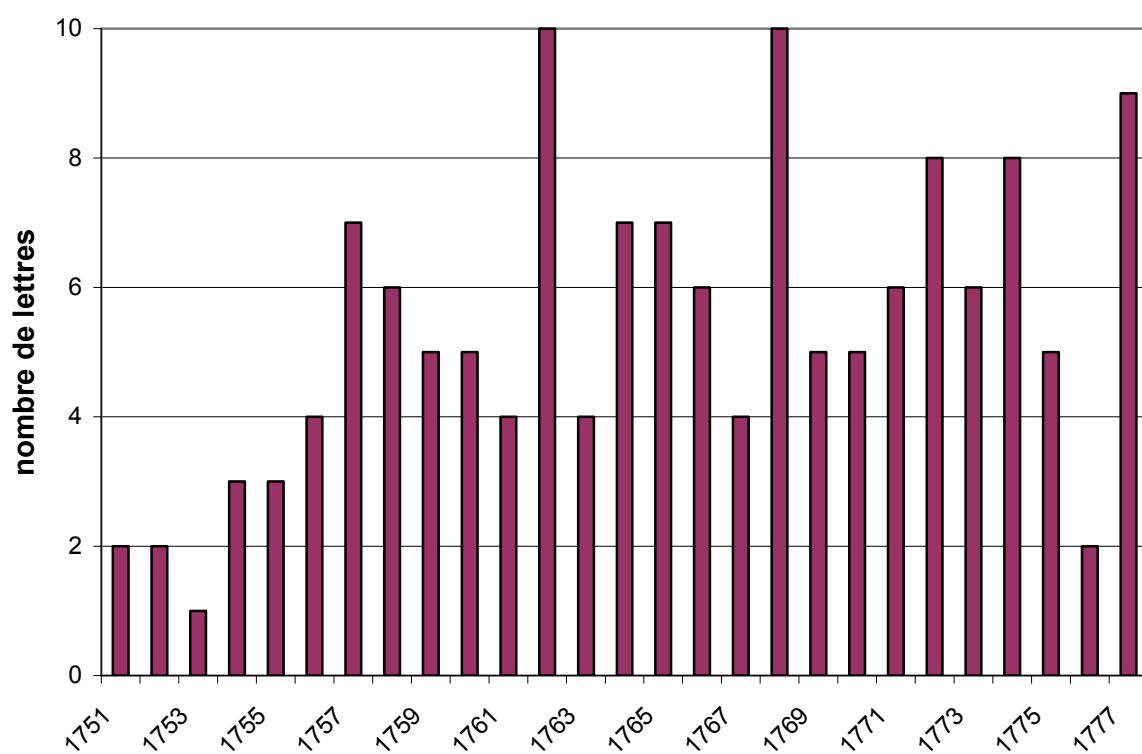
Annexe 5 : Nombre de lettres par correspondant



Annexe 6 : Répartition par activité des correspondants français de Haller



Annexe 7 : Rythme de la correspondance de F. Thiery
(octobre 1751-octobre 1777)



Annexe 8 : Lettre du comte d'Argenson à Haller, le 25 août 1754

10.82. Versailles le 25. août 1754. 19/82 18

Le Roy, vireux Monsieur, devous choisio, d'après
le vœu de son Académie des sciences, pour remplir
la place d'associé étranger qui vacquoit dans
cette Compagnie par le décès de M. Folkner.
Votre amour pour les sciences, le succès avec
lequel vous leur avez consacré vos travaux, et
la réputation qu'ils vous ont acquise, vous méritoient
cette distinction. Soyez persuadé, je vous prie,
des sentiments d'estime avec lesquels je vous
suis Monsieur parfaitement dévoué.

md Argenson

M. Haller

Annexe 9 : Lettre de Haller à Malesherbes, le 1^{ier} mai 1762

M de Haller
1762
1^{er} mai

Après obtenu de V^{re} Grandeur la permission
de lui adresser les ouvrages que j'aurai à com-
mencer à l'Académie je me sers de V^{re} pro-
tection pour lui présenter quelques observations sur les
vues de l'Académie. Je vis les villes. Je me suis
donné la peine de les aller. J'ai eu la peine de
trouver un copiste intelligent. et je prie V^{re} Grandeur
de me pardonner quelques retards que je n'ai pu
éviter

Annexe 10 : Lettre de Chomel à Haller, le 17 janvier 1752

6 ce 17. jan. 1752 44/10

Monsieur

Vous avertis du manoir une 30^{ème} de vos thèses continuées
dans le cours de l'année scholastique depuis
la 1^{re} martin 1750 jusqu'à la 1^{re} martin 1751 caradine
les thèses physiologiques et d'hygiène, mais je viens
d'apprendre que vous ne les recevriez que le mois
qui vient, M. Wankhelb Secrétaire de l'ambassade
de Danemark s'en est chargé et n'a pu trouver
de voie sûre que depuis quelque temps; si je vous
en écris comme c'est sans l'occasion et cette
privation me fait beaucoup de peine; je n'ai
reçu de vous depuis un an que vos opuscula
actuellement je reçois la lettre du 23 dec
qui arrive seule et je tiens un petit paquet
pour au cas qu'on l'eût prise, je vous
envoie donc les thèses que vous avez fait
soumettre depuis le mois de novembre dernier
j'espère que vous ferez continué de celles de M.

Annexe 11 : Dédicaces et approbation d'ouvrages scientifiques

A- Dédicace au comte Louis-Elisabeth de Tressan de la Vergne

« A monsieur le comte de Tressan, lieutenant general des armées de S.M.T.C. Commandant de Toul et de la Lorraine françoise, membre de l'Académie Royale des Sciences.

Monsieur,

L'Autorité avoit usurpé un empire absolu sur les sentimens des hommes. Son regne a été marqué par les opinions les plus insensées et par les animosités les plus violentes. L'expérience ne lui a succédé, que depuis un siecle : elle a ramené le genie à sa destination, & rapproché le genre humain de la vérité & de la nature. Le siecle d'Aristote, & celui d'Auguste, ne sont, vis à vis du notre, que l'aurore d'un beau jour. Incapable d'erreur, & seule infaillible, l'expérience étend de tous cotés l'empire du vrai & de la raison : les lumieres de la physique eclairent des sciences, qui ne paroisoient susceptibles, que d'une obscurité, qu'on trouvoit auguste, au lieu de s'en plaindre. C'est sous ce jour favorable, que je Vous offre, MONSIEUR, mes Essais : leur détail pourra servir à faire naitre, dans un genie plus heureux, des idées utiles ; & leur candeur m'assure de Votre approbation. Né pour briller dans tous les états, qui menent à la gloire, Vous ne dédaignerez ni ce point de physique, éclairé par mes soins, ni l'hommage d'un homme pénétré de vos vertus & de vos talens.

DE HALLER

BERNE le 3 Fev. 1758. »

A. von Haller, *Deux mémoires sur la formation des os, fondés sur des expériences*, à Lausanne, chez-Marc-Michel Bousquet & Comp., 1758.

B- Dédicace à l'Académie Royale des Sciences

« A l'Académie des Sciences de Paris

Je vous offre, Messieurs, un recueil d'expériences, dénué des agrémens de la diction, & des ornemens de la lecture. C'est un exposé simple & fidele de ce que j'ai vû. Si quelques fois j'ai trouvé des resultats opposés aux opinions reçues, ce n'est surement pas l'ambition qui les a desirés, c'est la nature elle-même, qui me les a dictés. Votre examen me tiendra lieu de posterité. Vous peserez mes experiences, en oubliant & l'homme qui les a faites, & ceux dont elles peuvent choquer les sentimens. La vérité, seul objet de mes travaux, vous décidera, comme elle m'a décidé : j'ai tâché de ne pas la manquer, en multipliant les expériences, en prenant toutes les precautions imaginables dans la manœuvre, en me livrant sans sisteme & sans reserve au temoignage de mes sens, & en ne portant jamais mes pas au-delà des corollaires les plus simples des faits.

Si, malgré mes soins, je n'ai pu éviter l'erreur, vous me plaindrez en me condamnant ; appuyée de tant de preuves, couverte des armes de la vérité, ai-je pu la reconnoitre & m'en défendre ?

Roche le 10 de Janvier 1759. »

Mémoires sur les parties sensibles et irritables du corps animal ; tome quatrième. Contenant les reponses faites a différentes objections, par monsieur de Haller, à Lausanne, chez Sigismond d'Arnay, 1760.

C- Approbation de Haller du *Traité de physiologie* (1762) de Jean-Ferapié Dufieu

« Approbation de Monsieur Haller

Ayant lu avec attention la Physiologie de M. Dufieu, Médecin et Chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Lyon, j'y ai vu avec plaisir le bon usage que cet Auteur a fait des excellentes occasions de s'instruire que lui fournit cet Hôpital, les observations utiles de pratique et de pathologie qu'il y rapporte fréquemment, & l'attachement de l'Auteur, à ce que je crois, à la vérité, dans plusieurs questions essentielles de Physiologie. Fait à Roche, le 23 Août 1762.

Albert de Haller,
*Directeur de Roche, Vice-Gouverneur d'Aigle, Président de la Société Royale de Gottingue,
& Membre des Académies de Paris, de Londres, de Berlin, de Bologne, de Suede & de
Leipsic. »*

Traité de physiologie dans lequel après avoir établi des theses sur le mecanisme de nos fonctions, on donne une explication courte des phenomenes du corps humain, par Mr. Jean Ferapie Dufieu, à Lyon, chez Claude-Marie Jacquenod fils, 1763.

Annexe 12 : La communauté des botanistes

Lettre d'Antoine Nicolas Duchesne à Albrecht von Haller datée du 7 mars 1767
(BB Bern, Nachlass A. von Haller, 105. 11.)

à Paris le 7 mars 1767.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous donner avis que suivant l'adresse que vous m'avez donnée, je mets au coche de Strasbourg une petite boîte, contenant des plantes sèches, adressée à M. Spielmann. Je le prévien qu'elle est pour vous, Monsieur. Je n'ai pu, comme je le desirerois, vous l'envoyer directement par la poste.

J'ai mille excuses à vous demander d'avoir tardé. Jusqu'à ce jour, depuis le mois de novembre pour vous faire ce petit envoi. J'ai eu pendant la fin de 1766 des affaires indispensables, qui ne m'ont pas permis de songer à la Botanique, et depuis, mon indigence m'obligeant à faire une quête pour vous offrir quelque chose qui méritât, le tems s'est insensiblement écoulé.

Vous connoissez, Monsieur, Messieurs le Monnier et Gerard ; l'un professeur du Jardin du Roi ; l'autre, auteur du Flora gallo prov. Ils se sont prêter très obligeamment à tirer de leurs herbiers des exemplaires des plantes que vous desirez. Ils auroient souhaités ainsi que moi, pouvoir compléter toute votre liste.

M. de Jussieu a aussi revu toutes ces plantes; pour en vérifier la nomenclature : il m'a dicté les notes que vous trouverez à quelques unes.

Vous êtes bien obligeant, Monsieur, de m'offrir des plantes des Alpes ! j'accepterai bien volontiers des exemplaires de celles que nous ne voyons presque jamais fleurir ici; comme de Tozzia alpina, de Polygala Chamobuseus, d'Utricularia amplexifolia, &c,&c.

Mais ce qui me feroit un plaisir bien plus sensible et dont je vous aurois, Monsieur, l'obligation la plus réelle, ce seroit que vous voulussiez bien, si vous êtes encore à portée de le faire, jeter les yeux sur les fraisier qui peuvent se trouver dans l'herbier de Gaspard Bauhin; et déterminer à quelles races et variétés elles répondent de celles que j'ai eu l'honneur de vous envoyer l'automne dernière. Cela m'ôteroit bien des incertitudes, et rendroit plus intéressante la seconde édition de l'Hist. nat. des Fraisiers, que nous projettons de donner avec figures dans quelques années.

Si votre ami Monsieur de Saussure faisoit quelques découvertes dans les graines dont vous lui avez fait part; je le flatte qu'il voudroit bien aussi me les communiquer.

Les Breslings que vous m'avez envoyés M. se sont fort multipliés : j'espère les voir fructifier cette année.

M. Richard Jardinier botaniste du Roi à Trianon, homme d'un mérite distingué, regrette bien de n'avoir pû contribuer à la pacotille de plantes sèches; mais il en offre de vivantes, et vous en enverra toutes celles que vous desirerez examiner, dès que vous l'aurez fait savoir, Monsieur. Il espère qu'en revanche, vous voudrez bien enrichir le magnifique Jardin de Trianon, de celles qui y manquent et qui se trouvent dans votre canton.

Ce que vous dites, Monsieur de l'insuffisance des caractères spécifiques et de l'incertitude des génériques est un axiome qu'on ne saurait trop méditer. Les efforts des plus habiles tendent seulement à approcher de l'ordre naturel. Tous nos Botanistes desirent ardemment la nouvelle édition de votre Enumer. je me croirai très-heureux si j'ai pû vous être de quelque utilité pour la hâter et l'enrichir.

Je vous supplie, Monsieur, de me conserver votre bienveillance et d'être persuadé des sentimens de vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble et très
très obeissant serviteur

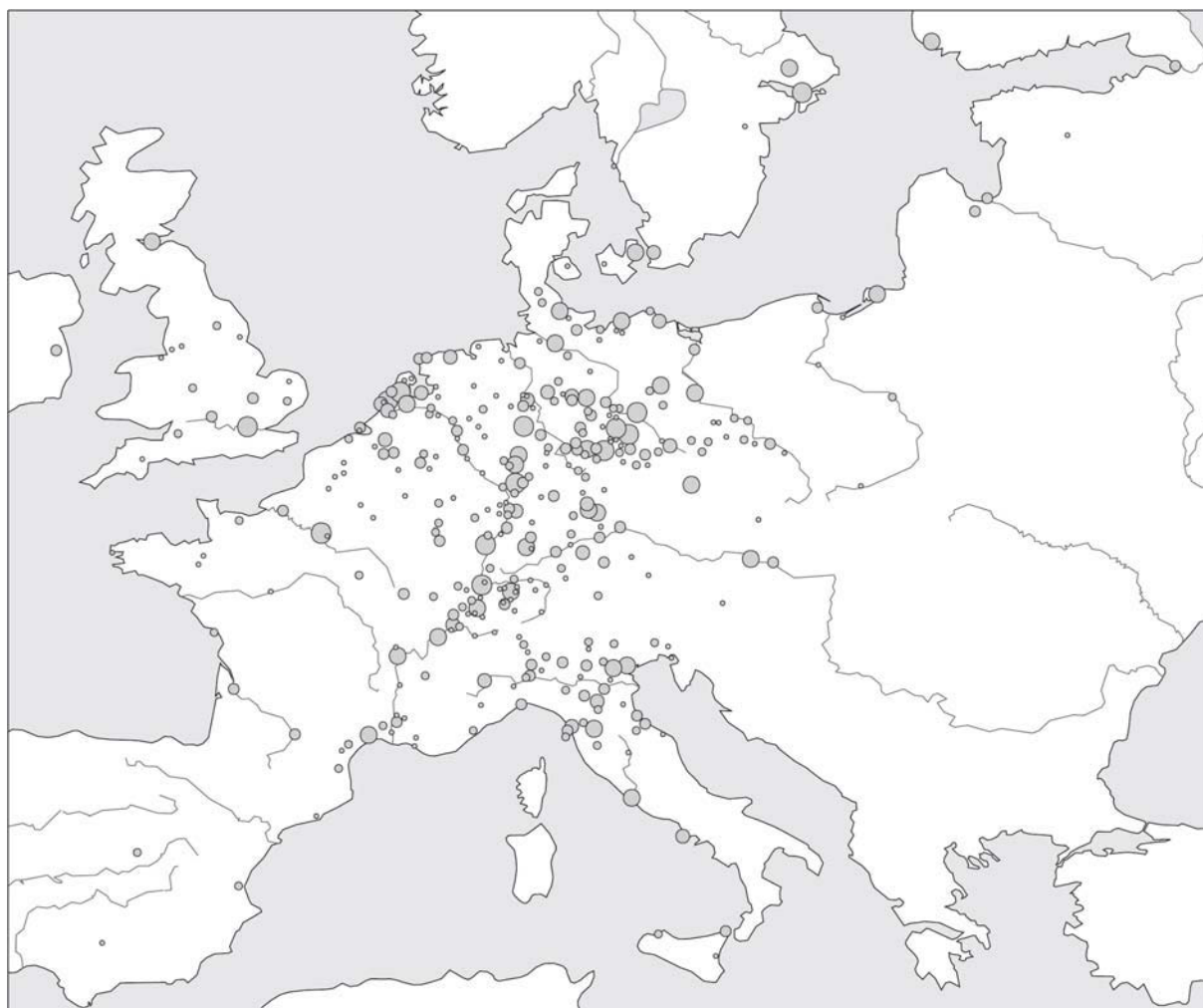
Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien
mettre vos lettres pour qu'elles me parviennent
franches, sous un second couvert, à cette adresse :

Duchesne
fils

à Monsieur

Monsieur Jannel Intendant général des postes
pour remettre à Monsieur Richard
Jardinier botaniste du Roi à Trianon
a Paris

Annexe 13 : La bibliothèque de Haller (1777)



Légende :

351 lieux d'édition

23793 titres

23151 ouvrages

Nombre de titres par lieu d'édition :

• 1-2 • 3-10 • 11-50 • 51-100 • 101-500 • >500

Source : Haller-Datenbank d'après les données établies par Maria Teresa Monti, *Catalogo del Fondo Haller della Biblioteca Nazionale Braidense di Milano*, a cura di Maria Teresa Monti, 13 vol., Milano, F. Angeli, 1983-1994.

Cartographie : Richard Stuber (Berne)

Reproduit d'après *Hallers Netz. Ein europäischer Gelehrtenbriefwechsel zur Zeit der Aufklärung*, hrsg. von M. Stuber, S. Hächler und L. Lienhard, Basel, Schwabe Verlag, 2005, p. 182.

Annexe 14 : Résonances du travail de Haller dans l'*Encyclopédie*

A- Extrait de l'article « Physiologie » de Pierre Tarin

« Boerhaave a été le plus grand théoricien que nous ayons jamais eu, & il passoit aussi pour un grand praticien : en effet, combien de découvertes en Anatomie avoient jusqu'à lui paru sans utilité ? on en peut juger par l'explication admirable de l'action du voile du palais, qu'on trouve dans quelques-unes des éditions de ses institutions de Médecine, dont le docteur Haller a enrichi le commentaire d'un nombre infini d'observations, par lesquelles on peut juger autant de son profond savoir dans l'Anatomie, que dans toutes les autres parties relatives à la *Physiologie*. Outre les ouvrages que nous avons de lui dans d'autres genres, comme la Botanique, dans la Physiologie, &c. il vient de nous donner une *Physiologie* intitulée, *primae linæ Physiologiae*, qui le fera d'autant plus estimer parmi les connoisseurs, qu'il étoit extrêmement épineux d'en donner une qui parût encore nouvelle, après le précieux commentaire qu'il venoit de communiquer. »

« Physiologie », *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, tome douzième, Neufchâtel, chez Samuel Faulche, 1765, p. 537-538, p. 538.

B- Extrait de l'article « Sensibilité » d'Henri Fouquet

« M. de Haller établit d'abord sa théorie sur un appareil effrayant de ses propres expériences & de celles de quelques-uns de ses disciples. Conduit, comme il l'annonce lui-même, par l'envie de contribuer à l'utilité du genre humain, il n'est point d'instrument de douleur, point de *stimulus* qu'il n'ait employé à varié les tourmens d'un nombre infini d'animaux qui ont été soumis à ses recherches, pour en arracher des preuves en faveur de la vérité. Il résulte des travaux de cet homme célèbre une division des parties du corps en parties *sensibles*, insensibles, irritables, aïrritables & en parties qu'on pourrait appeler *mixtes*, c'est-à-dire qui sont tout-à-la-fois sensibles & irritables. Son traducteur, M. Tissot, a même porté ses soins pour la commodité du lecteur, jusqu'à dresser une table dans laquelle chaque partie du corps humain est rangée d'après l'une des propriétés énoncées dont on a fait autant de classes (...). Ce petit précis doit nous suffire pour découvrir manifestement les usurpations

faites sur l'ame sensitive par l'irritabilité dont M. de Haller prétend faire un être absolument distinct & indépendant.

Nous ne pensons pas devoir employer de nouvelles raisons à réfuter le paradoxe de M. Haller : après celle que nous avons donné de l'indivisibilité de ces deux effets que l'ame sensible, il est assurément tout naturel de penser que les agens employés à irriter une partie, n'étant, par leur action, que cause occasionnelle de sa mobilité, il faut nécessairement que cette action soit perçue ou sentie par la partie, & qui plus est, appropriée au sentiment de cette même partie ; & quelle autre puissance animale que la *sensibilité* pourra être le juge des corps sensibles appliqués à un corps vivant ? »

« Sensibilité », *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, tome quinzième, Neufchâtel, chez Samuel Faulche, 1765, p. 38-52, p. 50-51.

Annexe 15 : Recension de la *Bibliothèque d'un homme de goût* de Louis Mayeul Chaudon²⁵⁸⁵

A- Reproduction de la recension publiée dans les *Göttingische Gelehrte Anzeigen* de l'année 1772, Zugabe CCCLXXXIX-CCCXCII.

46. St.; den 5. Dec. 1772. CCCLXXXIX

fen befürchten, Hr. D. seze durch und durch hier im Irrthum. Wir haben nunmehr eine faufachnjährige Erfahrung. Alle Arzneyen sind unzuverlässig, und bloß das genaueste Absondern, oder bey mehreren Uebel, das Schlachten des kranken Viehes hat ein ziemlich großes Land bis anher bewahret, das um und um mit der Seuche umgeben war.)

Avignon.

Haller.

Kubenet hat H. 1772. in zwey kleinen Duodezbanden abgedruckt: *Bibliothèque d'un homme de goût, ou choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de Sciences & de Littérature par L. M. D. V. Bibliothecaire de M. le Duc de . . .* Das kleine Werk hat uns sehr wohl gefallen, auch vielleicht deswegen, weil die Urtheile mit den unsrigen fast allemahl übereinkommen: wir haben auch die Bequemlichkeit dabey gefunden, daß die sonst ungenannten Verfasser hier entdeckt und genannt sind. Allerdings muß man sich erinnern, daß ein Franzose der Verfasser ist, und hier keine Bücher zu erwarten sind, als die in seiner Sprache geschrieben, oder wenigstens in dieselbe übersezt sind. Dann ist auch das Fach der schönen Wissenschaften freylich weit reicher, als andre erusthaftere Theile der Gelehrtheit, und in diesen letztern ist das Urtheil des Verfassers nicht von eben der Richtigkeit. Den Lucetius rühmt doch der Verfasser nach unserm Geschmacke allzusehr, dieser Dichter ist unlesbar, wann man vom Virgil zu ihm kommt. So wie die neuen Bücher fast durchgehends mangeln, so finden wir auch die neuen Uebersetzer des Persius nicht. Lucanus ist, wieder nach unserm Geschmacke, zu hart beurtheilet. Allerdings wird er durch seine umständlichen Beschreibungen der Seuchen und Zaubereyen langweilig, aber er hat dabey die lebhaften

33 3

teufen

CCCXC Zugabe zu den Götting. Anzeigen

testen Anecdote: und den Cäsar mahlte er, eben wie er war, und wie ein Römer den Unterdrücker der Freyheit ansehen sollte. Trimalchio und die Satyre, so weit sie ihn angeht, gehört gewiß zu den Zeiten des Claudius. Gegen den Milton ist unser den Protestanten ungünstiger Verfasser zu hart. Von deutschen Dichtern hat er sehr wenig, und mischt darunter Rasbenern, der kein Dichter war, und bey dem Andre die falsche Scherze nicht finden, die hier getadelt werden. Vom Hrn. von Voltaire denkt er im Guten und Bösen gerade wie wir: er tadelt ins besondere die allzuhäufigen Antithesen. Billig rühmt er den liebreichlichen Genéron. Unter den Trauerspiel: Dichtern sezt er den v. Voltaire nach Corneille, Racine und Crébillon. Hier würden wir vortheilhafter für den Dichter von Hervey urtheilen. Von seinen Satyren: er verläumdert, sagt der Verfasser, die Sitten derjenige gen die nur seine Schriften angegriffen haben. Von seinem feinen Gifte, womit er so viele Schriften angefüllt hat. Den jetzigen Rousseau vergleicht der Verfasser mit dem Demosthenes. Von den Predigten: zu erhaben vom Bourdaloue, zu unbillig vom Tillotson, jener war ein Sophist, und wir müssen an diesem die Graces nicht, die eine Predigt nicht erfordert. Ein Philosoph sollte nicht so übel aufnehmen, was Gaurin etwa der Protestantischen Kirche eigenes hat. Noch zu gütig vom Bouhours. Der erste Band ist von 336 S.

Im zweyten Bande. Warum spricht der Verfasser von Hühnern und vergift den besten unter den Geographen, den Hrn. Büsching? Von den Reisen: unbillig entschuldigt man den de Brün wegen seines germanischen Geschmacks, und wie schlecht ist Klugart gegen unzählbare andre Reisende! Der Verfasser merkt nicht daß

²⁵⁸⁵ *Bibliothèque d'un homme de goût, ou Avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de sciences et de littérature*, par Louis-Mayeul Chaudon, 2 vol, Avignon, impr. de J. Blery, 1772. Nous n'avons reproduit et traduit que la recension du premier volume de Chaudon car les thèmes développés par Haller correspondent davantage à notre problématique que ceux qui sont exposés dans la seconde partie du texte.

B- Traduction française de la recension

« Avignon

Aubanel a imprimé en 1772, en deux petits volumes in-12° : Bibliothèque d'un homme de gout, ou choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de Sciences & de Litterature par L. M.D.V., Bibliothecaire de M. le Duc de... La petite œuvre nous a vraiment beaucoup plu, peut-être parce les jugements rejoignent presque toujours les nôtres : nous y avons aussi trouvé l'agrément que des auteurs d'ordinaire inconnus, soient ici découverts et nommés. A vrai dire, il faut se souvenir que l'auteur est un Français, et on ne doit donc pas attendre ici de livres qui ne seraient pas écrits dans sa langue, ou au moins traduits dans celle-ci. Et puis, le domaine des belles lettres est à vrai dire beaucoup plus riche que les autres parties plus sérieuses de l'érudition, et pour ces dernières le jugement de l'auteur n'est certainement pas toujours très juste. L'auteur célèbre vraiment trop Lucrèce à notre goût, ce poète est illisible, quand on le compare à Virgile. Comme il y a presque partout des lacunes concernant les livres, nous ne trouvons pas non plus les nouveaux traducteurs de Perse. Toujours selon notre sentiment, Lucain est jugé trop sévèrement. Il est en effet ennuyeux dans ses descriptions maladroites d'épidémies et de magie, mais on y trouve les expressions les plus vivantes : et il peint le César exactement comme il était et comme un Romain devait voir l'oppresser de la liberté. Trimalchio et les satires, pour autant qu'il les aborde, appartient certainement au temps de Claude. Notre auteur, défavorable aux Protestants, est trop dur envers Milton. Il parle très peu des poètes allemands et il y mêle Rabener qui n'était pas poète, et on ne trouve pas chez André les froides plaisanteries qui sont ici blâmées. Il pense de M. de Voltaire en bien et en mal exactement comme nous : il blâme en particulier les antithèses trop fréquentes. Il célèbre à bon compte l'aimable Fénelon. Parmi les auteurs de tragédies, il range de Voltaire, après Corneille, Racine et Crébillon. Ici nous jugerions plus favorablement l'auteur de Ferney. L'auteur dit de ses satires : il calomnie les mœurs de ceux qui ont seulement attaqué ses écrits. Des subtils poisons avec lesquels il remplit ses écrits. L'auteur compare l'actuel Rousseau avec Demosthène. A propos des prédicateurs : trop bon envers Bourdaloue, trop injuste avec Tillotson, celui-ci était un Sophiste et nous ne connaissons pas chez lui la *Graces*²⁵⁸⁶ qui n'exige pas une prédication. Un philosophe ne devrait pas prendre si mal ce que Saurin écrit sur son Église protestante. Encore trop bon à propos de Bouhours. Le premier volume est de 336 pages. »

²⁵⁸⁶ En français dans le texte de Haller.

Annexe 16 : L'image de la Suisse dans les lettres de François Thiery : une projection idéalisée

A- Extrait de la lettre de François Thiery à Albrecht von Haller, à Paris le 17 avril 1752
(BB Bern, Nachlass A. von Haller, 105. 62.)

« Vos Alpes que je relis toujours avec un nouveau plaisir m'ont fait renaître une idée que j'ay eue lontems. C'est de me retirer, un jour, dans votre patrie, pour y vacquer plus sûrement à l'étude de la philosophie ; vos mœurs me paroissent moins corrompues que les nôtres ; et je crois qu'on a besoin de l'exemple de tout un peuple quand on veut pratiquer la vertu et la religion dans toute leur étendue. Peut-être écrirois je sur la médecine et plut au Ciel que vous y fussiez pour lors ! Du moins y menerois je une vie plus innocente et plus pure ; et je n'ai jamais eu d'autre ambition que celle là. quoique ce projet ne puisse être exécuté prochainement, vous m'obligerés cependant, Monsieur, de m'en dire votre avis, si la communion dont je suis n'y seroit point un obstacle, si je pourrois y acheter un petit bien, combien il me faudroit de revenus pour y vivre en philosophe sans luxe et sans autre superflu que celui d'avoir quelques livres &c. L'espérance de ce bonheur m'a souvent consolé et soutenu au milieu des chagrins, et des vices que je rencontre à chaque moment sur mon chemin. »

B- Extrait de la lettre de François Thiery à Albrecht von Haller, à Paris le 13 septembre 1758
(BB Bern, Nachlass A. von Haller, 105. 62.)

« Vous n'êtes point fâché, à ce que je crois, Mr, de n'habiter plus l'Allemagne. Que votre patrie me paroît belle ! Indépendamment de la liberté vous y jouissés d'un calme qui paroît inaltérable. Ces énormes secousses qui abiment des nations altières et qui rendent malheureuses une infinité d'autres, ne s'étendent point jusqu'à vous. Tout le brillant de Paris n'empêche pas que nous ne sentions ici une partie des malheurs de la guerre. Le luxe par-dessus cela nous désole. Les mœurs et la vertu semblent nous quitter. L'irreligion se montre à visage découvert, et la corruption qui gagne tous les états ne peut jeter que de vifs déplaisirs dans l'âme de ceux qui s'intéressent au bonheur de leur patrie et à celui de l'humanité. »

Annexe 17 : Mise en abyme du jugement de Haller sur Diderot dans une lettre de Thiery

Extrait de la lettre de François à Albrecht von Haller, à Paris le 27 novembre 1756
(BB Bern, Nachlass A. von Haller, 105. 62.)

« Vous auray-je parlé, Mr., dans quelqu'une de mes précédentes d'une note que vous faites dans le *Studium Medicum*²⁵⁸⁷ à l'article du *Dictionnaire de Médecine*²⁵⁸⁸, publié par Mr. Diderot dont vous dites *Celebri ut fertur Deista*. Je crois, Mr, que si vous donniez une édition nouvelle de ce livre vous obligeriez les gens de lettre de ce pais-ci de supprimer ces paroles. Il en est considéré tant par ses talents que par sa conduite. D'ailleurs, il s'est attiré des égards par les soins infatigables qu'il se donne à faire l'Histoire des Arts et Métiers, pour l'Encyclopédie. Mais, Monsieur, je vous prie d'être persuadé que cette remarque ne part que du sincèrement attachement que j'ay pour vous et votre gloire surtout chez mes compatriotes, et que je ne prétens nullement vous donner à ce sujet ou des Conseils ou vous faire le moindre reproche. Je sais par la voix publique que Mr. Diderot est un des plus honnêtes hommes de nos savans, et qu'on est bien fâché qu'il ait trop affiché d'irreligion. »

²⁵⁸⁷ *Hermanni Boerhaave... Methodus Studii Medici*, emaculata & accessionibus locupletata ab Alberto ab Haller, Amsterdam, Jacob et Wetstein, 1751.

²⁵⁸⁸ *Dictionnaire universel de médecine, de chirurgie, de chymie, de botanique, d'anatomie, de pharmacie, d'histoire naturelle, etc.*, traduit de l'anglois de M. James par Mrs Diderot, Eidous et Toussaint, revu, corrigé et augmenté par M. Julien Busson, 6 vol., Paris, Briasson, 1746-1748.

Annexe 18 : Querelle de priorité entre Albrecht von Haller et Exupère-Joseph Bertin

« On lit dans l'Histoire de l'Académie de 1761, *page 32*, que les trois plans de fibres de la tunique charnue de l'estomac, avoient été décrits par M. Bertin en 1746, & ensuite par M. Haller dans sa petite Physiologie en 1751. L'Historien de l'Académie ignoroit alors qu'il y avoit eu une édition de cet Ouvrage de M. Haller, publiée en 1747, dans laquelle la même description se trouve. Il résulte de cette date, que M. Haller qui auroit pu en 1751 profiter de la découverte de M. Bertin, n'a pu en avoir connoissance lors de la première édition de sa Physiologie, & que M. Bertin & lui ont fait, chacun de son côté, la même découverte. ON n'auroit sûrement pas soupçonné M. Haller d'avoir voulu s'attribuer ce qui ne lui appartenoit pas ; mais l'impossibilité physique forme une démonstration du contraire, & l'Historien de l'Académie est charmé de pouvoir lui rendre cette justice. »

Histoire de l'Académie royale des sciences, avec les Mémoires de Mathématiques et de Physique. Tirés des registres de cette Académie, année 1762, A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1764, p. 243.